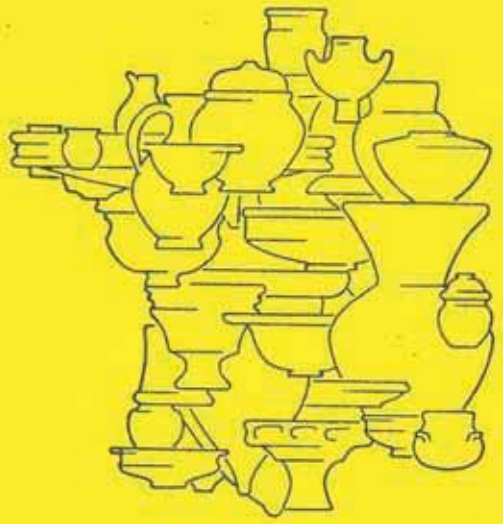
Société Française d'Étude de la Céramique Antique en Gaule



ACTES DU CONGRÈS DE FRIBOURG

13-16 MAI 1999

* PRODUCTIONS DE CÉRAMIQUES DANS LES DIFFÉRENTES RÉGIONS DE SUISSE : TECHNOLOGIE, PRODUCTION ET MARCHÉ
* ACTUALITÉ DES RECHERCHES CÉRAMIQUES

Textes rassemblés et présentés par Lucien RIVET

décembre 1999

SOCIÉTÉ FRANÇAISE d'ÉTUDE de la CÉRAMIQUE ANTIQUE en GAULE

Association régie par la loi de 1901.

Créée en 1962 sous l'appellation **G.E.C.A.G.**

(Groupe d'Etude de la Céramique Antique en Gaule)

Restructurée en 1973 sous l'appellation **S.F.E.C.A.G.**

Présidents d'Honneur

Jean-Jacques HATT (Président-Fondateur, de 1962 à 1978)

Hugues VERTET (Président, de 1978 à 1984)

Composition du Conseil d'Administration

1999-2002

Philippe BET, Patrick BLASZKIEWICZ

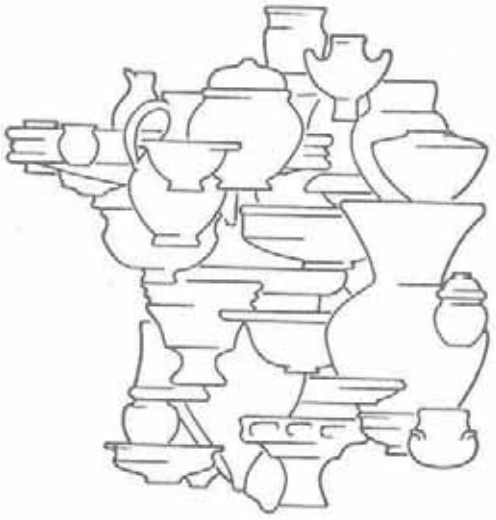
Raymond BRULET, Richard DELAGE, Armand DESBAT

Martine JOLY, Thierry MARTIN, Yves RIGOIR

Lucien RIVET, Sylvie SAULNIER, Caty SCHUCANY

Robin SYMONDS, Didier VERMEERSCH, Christian VERNOU

SOCIÉTÉ
FRANÇAISE
d'ÉTUDE
de la CÉRAMIQUE
ANTIQUE
en GAULE



ACTES DU CONGRÈS DE FRIBOURG

13-16 MAI 1999

* PRODUCTIONS DE CÉRAMIQUES DANS LES DIFFÉRENTES RÉGIONS DE SUISSE : TECHNOLOGIE, PRODUCTION ET MARCHÉ

* ACTUALITÉ DES RECHERCHES CÉRAMIQUES

Textes rassemblés et présentés par Lucien RIVET

décembre 1999

C'est la deuxième fois que le congrès de la Sfecag se déroule en pays voisin, l'idée en ayant été lancée en 1996, lors du congrès, par Caty Schucany et Marie-France Meylan Krause.

Perspective enthousiasmante d'une rencontre entre céramologues chez nos amis suisses. Pour ce faire et ciseler un programme "régional" qui concourt à des communications de synthèses cohérentes, il fut constitué un comité préparatoire, à la fois sur le plan scientifique et organisationnel, composé de Daniel Castella, Marc-André Haldimann, Anne Hochuli-Gysel, Stéfanie Martin-Kilcher, Marie-France Melyan Krause, Daniel Paunier, Deborah Schmid et Caty Schucany.

Pour une bonne concertation entre la Suisse et la Sfecag et l'organisation matérielle du congrès, nos interlocuteurs privilégiés furent le Musée et Site Romains d'Avenches dont Anne Hochuli-Gysel est la directrice.

Il convient également de citer Jean-Robert Gisler, notre hôte à l'Université de Fribourg, grand ordonnateur de ces journées, et le Service Archéologique Cantonal de Fribourg dont François Guex est le directeur.

Le recteur de l'Université de Fribourg a accueilli dans ses murs les travaux du congrès et a mis à notre disposition l'Auditorium B. Marino Maggetti, Vice-Recteur de l'Université de Fribourg, nous a fait le plaisir d'ouvrir le congrès et d'assister aux séances.

Daniel PAUNIER, Professeur à l'Université de Lausanne, nous a fait l'amitié de prononcer la conférence inaugurale.

Pour cette longue préparation, pour la mise en place du congrès ainsi que pour la réalisation des Actes, que tous nos amis helvètes soient vivement remerciés,

ainsi que les organismes suivants, pour le soutien financier et l'aide matérielle accordés :
- l'Université de Fribourg,
- l'Académie Suisse des Sciences Humaines et Sociales,
- le Musée d'Art et d'Histoire qui a accueilli l'exposition «Des goûts et des couleurs. Céramiques gallo-romaines»,
- la commune d'Avenches, qui met à disposition les locaux du Château d'Avenches,
- l'Etat de Vaud et le Service des Affaires culturelles,
- le conseil d'Etat Fribourgeois.

Outre le congrès proprement dit, la rencontre de Fribourg a été l'occasion, pour les céramologues suisses, de réaliser deux projets.

L'un est la publication d'un fort volume (400 pages) de contributions sur la "Céramique romaine en Suisse", tant sur les productions locales que sur les importations, publié par la Société Suisse de Préhistoire et d'Archéologie (*Antiqua* 31, Bâle, 1999).

L'autre est la conception d'une exposition, fort intelligemment distribuée par les commissaires Marie-France Meylan-Krause et Clara Agustoni "Des goûts et des couleurs - Céramiques gallo-romaines", installée dans les salles du Musée d'Art et d'Histoire de Fribourg (elle sera présentée au Musée d'Avenches en 2000) ; cette exposition s'accompagne d'un catalogue (60 pages) édité dans la collection des *Documents du Musée Romain d'Avenches* (6, 1999).

Les congressistes ont bénéficié d'un temps exceptionnellement clément pour la visite du site et du dépôt archéologique d'Avenches gracieusement ouvert à tous les participants. Nous avons pu apprécier le charme d'une ville –antique– à la campagne.

La musique qui a scandé les reprises des séances était de Giuseppe VERDI (1813-1901), un extrait de Aida, la Danse sacrée des Petits esclaves Maures.

Comme à l'accoutumée, ces Actes émanent d'un concours de bonnes volontés :

- celles des auteurs qui ont, encore une fois et à 100 %, joué le jeu et accepter des délais toujours aussi courts ;

- celles de Sylvie Saulnier et de Philippe Bet pour les exercices et travaux pratiques, divers et variés, qui permettent d'aboutir à ce résultat.

Que tous soient, encore une fois, remerciés.

Lucien RIVET
Président de la Sfecag



SOMMAIRE

PRODUCTIONS DE CÉRAMIQUES DANS LES DIFFÉRENTES RÉGIONS DE SUISSE : technologie, production et marché 7

Stefanie MARTIN-KILCHER
Introduction à la journée régionale 9

Bettina HEDINGER, Florian HOEK et Verena JAUCH
Les ateliers du site d'Oberwinterthur (*Vitudurum*) et leur production. Rapport préliminaire 11

Bettina HEDINGER,
La production de céramique entre *Vindonissa* et Eschenz. État de la question 19

Thomas PAULI-GABI et Christine MEYER-FREULER
La céramique du Ier siècle en contextes militaires et civils :
étude comparative sur la base des données de *Vindonissa* et de *Vitudurum* 25

Verena VOGEL MÜLLER et Debora SCHMID
Les productions céramiques d'*Augusta Raurica* (Augst et Kaiseraugst) : chronologie, formes, fonctions 45

Debora SCHMID, Gisela THIERRIN-MICHAEL et Giulio GALETTI
L'atelier Venusstrasse-Ost, partie sud, à *Augusta Raurica* (Augst) et la distribution de sa production :
résultats des analyses 63

Daniel CASTELLA et Marie-France MEYLAN KRAUSE
Témoins de l'activité des potiers à *Aventicum* (Avenches, Suisse),
capitale des Helvètes, du Ier au IIIe siècles après J.-C. 71

Rodolphe ZWAHLEN
La production de céramique dans trois *vici* voisins du plateau suisse 89

Thierry LUGINBÜHL
Les ateliers de potiers gallo-romains en Suisse occidentale : Nyon, Lousonna et Yverdon 109

Anne HOCHULI-GYSEL
L'arc alpin : la céramique à l'époque romaine dans les Grisons et dans la vallée du Rhin alpin 125

Marc-André HALDIMANN
A la recherche des productions de céramique gallo-romaine en Valais 131

Simonetta BIAGGIO SIMONA et Fulvia BUTTI RONCHETTI
Céramiques fines et céramiques communes au sud des Alpes :
quelques formes à diffusion régionale du canton du Tessin et des régions limitrophes 139

POSTERS

René BACHER
Quatre fosses contenant des déchets d'ateliers de potiers à Aegerten près de Studen-*Petinesca* (BE) 157

Jean-Daniel DEMAREZ, Gisela THIERRIN-MICHAEL et Giulio GALETTI
Une production de céramique gallo-romaine en Ajoie (Suisse, canton du Jura) 165

Clara AGUSTONI
Les mortiers estampillés du canton de Fribourg (Suisse) 175

Verena HASENBACH, avec la collaboration de Gerwulf SCHNEIDER
Les mortiers à glaçure plombifère du Bas-Empire découverts à Schaan (FL) et à Coire (GR) 183

Simonetta BIAGGIO SIMONA et Fulvia BUTTI RONCHETTI
Les potiers QSP et QSS dans le canton du Tessin :
une mise à jour sur la diffusion des céramiques tardopadanes au Tessin 189

Éléments pour une synthèse sur les productions de céramiques dans les différentes régions de Suisse :
technologie, production et marché 193

II. ACTUALITÉ DES RECHERCHES CÉRAMIQUES

Laure SIMON
Le mobilier gallo-romain des établissements agricoles d'Hélouine et du Deffroux à Marcé (Maine-et-Loire) 199

Yvan BARAT et Dominique MORIZE
Les pots d'horticulture dans le monde antique
et les jardins de la *villa* gallo-romaine de Richebourg (Yvelines) 213

Christophe SIREIX
Catalogue typologique et aspects fonctionnels d'un important lot de céramiques communes du Ier siècle
découvert sur le site de la place Camille-Jullian à Bordeaux 237

Bruno DUFAŸ
Les potiers, la terre et le terroir 261

Marisol MADRID FERNANDEZ
Les marques de potiers sur la *terra sigillata* de la ville romaine de *Baetulo* (Badalone, Barcelone) 279

Thierry MARTIN
La tradition italique sur les sigillées décorées précoces de Montans 291

Richard DELAGE
Réflexions sur la classification des décors sur sigillées du centre de la Gaule des IIe et IIIe siècles :
le rôle des marques épigraphiques et des différents critères d'analyse 311

Lubomira TYSZLER
Observations sur la structure et les étapes d'affluence des vases en terre sigillée au nord du Danube :
Pologne, Moravie, Slovaquie 339

Franck GÉRARD
Une nouvelle officine de céramique sigillée en Moselle 349

Albert BACARIA i MARTRUS et Jaume BUXEDA i GARRIGOS
Caractérisation archéométrique d'un lot de DS.P. de l'aire de Carcassonne 361

Marie-Pierre CHAMBON et Nadine ROUQUET
La céramique à "engobe rouge brossée" du site de Lazenay à Bourges (Cher) 373

POSTERS

Armand DESBAT
Vases moulés en sigillée claire italique trouvés à Lyon et Vienne 383

Hannelore M. A. ROSE
Masques en terre cuite trouvés en Germanie inférieure et supérieure et plus spécialement à Cologne 387

Liste des participants 390

PRODUCTIONS DE CÉRAMIQUES
DANS LES DIFFÉRENTES RÉGIONS DE SUISSE :
technologie, production et marché

Introduction à la journée régionale

A l'occasion du congrès de la SFECAG, une vingtaine de collègues suisses avec leurs collaborateurs vous présenteront, par des communications ainsi que par des posters, le résultat de leurs recherches sur la céramique antique en Helvétie et au Liechtenstein. Un petit groupe préparatoire composé de Daniel Castella (Vevey), Marc-André Haldimann (Genève), Marie-France Melyan Krause (Avenches), Deborah Schmid (Augst), et moi-même a débattu des thèmes envisageables.

L'invitation à la première séance de travail, en janvier 1998, comportait les trois thèmes suivants, qui impliquent bien évidemment des recoupements, voire des redondances :
A. Les ateliers ;
B. Les productions de céramique ;
C. Formes, fonctions et marchés.

Les trois thèmes ont été choisis en complément à la publication parue à l'occasion du congrès de la SFECAG à Fribourg, la nouvelle synthèse "Céramique romaine en Suisse"[1], où l'accent est mis sur la chronologie des différents groupes de céramique en Suisse.

En outre, nous proposions un schéma chronologique, susceptible de modifications :

A 50 av. J.-C. - 20 ap. J.-C.
B 20-70 ap. J.-C.
C 70-150/170 ap. J.-C.
D 150/170-280 ap. J.-C.
E 280-450 ap. J.-C.

Nous verrons dans quelle mesure le cadre théorique déborde la réalité archéologique, et comment la critique des sources réduit la marge d'interprétation.

Les communications sont regroupées en fonction de la situation géographique. Tout d'abord sera présentée la partie orientale du Plateau suisse, donc du territoire occupé par les Helvètes. Cette partie a fourni le plus grand nombre de fours et de productions nouvelles, grâce aux fouilles effectuées sur le *vicus* de *Vitudurum* - Oberwinterthur.

Au I^er^ s. après J.-C, l'unique camp légionnaire connu en Suisse, *Vindonissa*, se trouve à l'articulation des parties orientale et centrale du Plateau. On y examinera, du point de vue céramologique, les différences ou les convergences entre un camp militaire et un établissement civil.

La seconde région considérée est le nord-ouest du territoire de la Suisse actuelle, territoire de la colonie des Rauraques. *Augusta Rauricorum* en est le centre incontestable, avec des données céramologiques importantes. On rappellera le fait que les frontières modernes entre la Suisse, l'Allemagne et la France découpent ce qui était une unité régionale antique plus vaste.

La troisième région présentée reprendra le territoire des Helvètes, avec sa capitale, *Aventicum*, et ses *vici*, du Léman jusqu'à Soleure et à Berne, capitale de la Suisse actuelle.

Enfin, le secteur de l'Arc alpin, recouvrant le Valais et les Grisons, et, au sud des Alpes, le Tessin, nous fournira ses données, illustrant les difficultés qu'engendrent la densité et les caractères très inégaux des découvertes faites dans les vallées alpines.

Une des caractéristiques majeures de notre territoire est sa topographie marquée –malgré l'opinion d'Obélix qui pense que l'Helvétie est plate ! De l'Arc alpin résultent les trois partages d'eau européens qui ont beaucoup influencé le développement de l'habitat et le cours de l'histoire de ce pays : les partages

1 C. SCHUCANY, S. MARTIN-KILCHER, L. BERGER, D. PAUNIER (éd.), *Römische Keramik in der Schweiz. Céramique romaine en Suisse. Ceramica romana in Svizzera*, Antiqua 31, Bâle, 1999.

d'eau s'ouvrent vers le sud avec le Rhône d'une part et le Ticino, affluent du Pô, d'autre part, vers le nord avec le Rhin, et vers l'est avec l'Inn, affluent du Danube. Dans les vallées et sur le Plateau suisse se sont formées des aires d'occupation avec différents substrats et influences, sur lesquels l'Empire romain s'est étalé et établi, comme l'a montré Daniel Paunier lors de la conférence inaugurale. Mais en même temps, cette diversité est une chance. Elle nous permet de regarder de plus près des régions et aires d'occupation pour étudier les convergences et différences. Et c'est un des buts de notre journée régionale, de vous les présenter.

Stefanie MARTIN-KILCHER



Bettina HEDINGER
Florian HOEK
Verena JAUCH

LES ATELIERS DE POTIERS DU SITE D'OBERWINTERTHUR (*VITVDVRVM*) ET LEUR PRODUCTION. RAPPORT PRÉLIMINAIRE[1]

I. PRÉSENTATION DU SITE

1. Localisation, état de la recherche.

Le site romain de *Vitudurum* (Oberwinterthur, commune de Winterthur) se trouve, sur le tracé de l'*Itinerarium Antonini*, entre Baden en Argovie, et Pfyn en Thurgovie[2]. Le *vicus* constitue un site clé de la recherche archéologique de l'époque romaine dans le canton de Zurich. Perché sur une terrasse naturelle élargie par deux éperons et orienté vers le sud-est, il surplombe une plaine alimentée par l'Eulach, un ruisseau sans grande importance. Sa localisation n'a, au premier abord, rien de particulièrement attrayant.

Plusieurs facteurs sont responsables de la densité des fouilles d'urgence qui occupent le service cantonal d'archéologie depuis plusieurs décennies. Nous mentionnerons entre autres qu'une augmentation notable de constructions détruisant peu à peu le site romain est due au raccordement d'Oberwinterthur au réseau ferroviaire rapide de l'agglomération zurichoise. De nombreuses monographies consacrées à certains groupes de trouvailles ou regroupant l'analyse de quelques fouilles réalisées à *Vitudurum* ont déjà pu être publiées, d'autres suivront[3].

2. Zones.

Le *vicus* est axé sur une route principale de laquelle bifurquent à angle droit des ruelles secondaires qui semblent former des *insulæ* dont la superficie pouvait varier (Fig. 1). La trame urbaine n'est probablement pas régulière, comme le laisse du moins supposer l'emplacement des ruelles.

Au centre, une zone cultuelle est bien définie par l'enceinte de deux temples gallo-romains auxquels s'ajoutent des trouvailles isolées comme une main en bronze se référant au culte de Jupiter Dolichenus, et un fragment de caducée. Tout près, des vestiges d'hypocauste et des conduites d'eau pourraient indiquer la présence de thermes. Au nord de cet éperon dénommé Kirchhügel, des bâtiments construits en dur n'excluent pas la présence d'un deuxième centre de caractère plutôt profane, éventuellement axé sur un forum (Hedinger 1992).

La majeure partie du *vicus* est constituée de constructions en bois rénovées à plusieurs reprises. Quelques zones artisanales peuvent être bien définies par les installations nécessaires à des activités spécifiques. Les tanneries ou autres manufactures de traitement de peaux et de textiles sont facilement reconnaissables à leurs séries de tonneaux enterrés. Vu leurs émissions, nous les retrouvons ainsi que les quartiers des potiers en marge du *vicus*.

3. Le dépôt du quartier d'Unteres Bühl, maison 12.

Avant la découverte des premiers fours à Oberwinterthur en 1991, le dépôt de céramique fouillé en 1982 et présenté à la SFECAG en 1994 (Ebnöther, Mees et Polak 1994), ainsi que la fréquence de certains groupes de céramique retrouvés dans les fouilles, nous indiquaient les types de céramiques dont la production était supposée se trouver à Oberwinterthur. Le dépôt du quartier d'Unteres Bühl contenant plus de 1000 pièces de céramique (terre sigillée et céramique commune) constitue probablement l'entrepôt d'un marchand. D'après la stratigraphie et la composition de l'inventaire archéologique, il fut détruit vers 70 apr. J.-C. En ce qui concerne la céramique commune, elle se compose d'une variété de formes à pâte claire en partie munie d'un engobe rouge (Ebnöther et Eschenlohr 1985). Celles-ci ne se trouvent pas très fréquemment dans les couches correspondantes des fouilles du *vicus*.

---

1 Nous remercions Catherine Leuzinger-Piccand pour la relecture et les corrections du texte. Lors du congrès, ce texte fut lu par Hansjörg Brem remplaçant Bettina Hedinger empêchée pour raison de santé.

2 Il s'agit de la route menant de Pannonie en Gaule, cf. E. HOWALD et E. MEYER, *Die römische Schweiz*, Zurich, 1940, p. 112-113.

3 Cf. les volumes *Vitudurum* 1-5, 7-8 de la série *Monographien der Kantonsarchäologie Zürich* (1984ss).

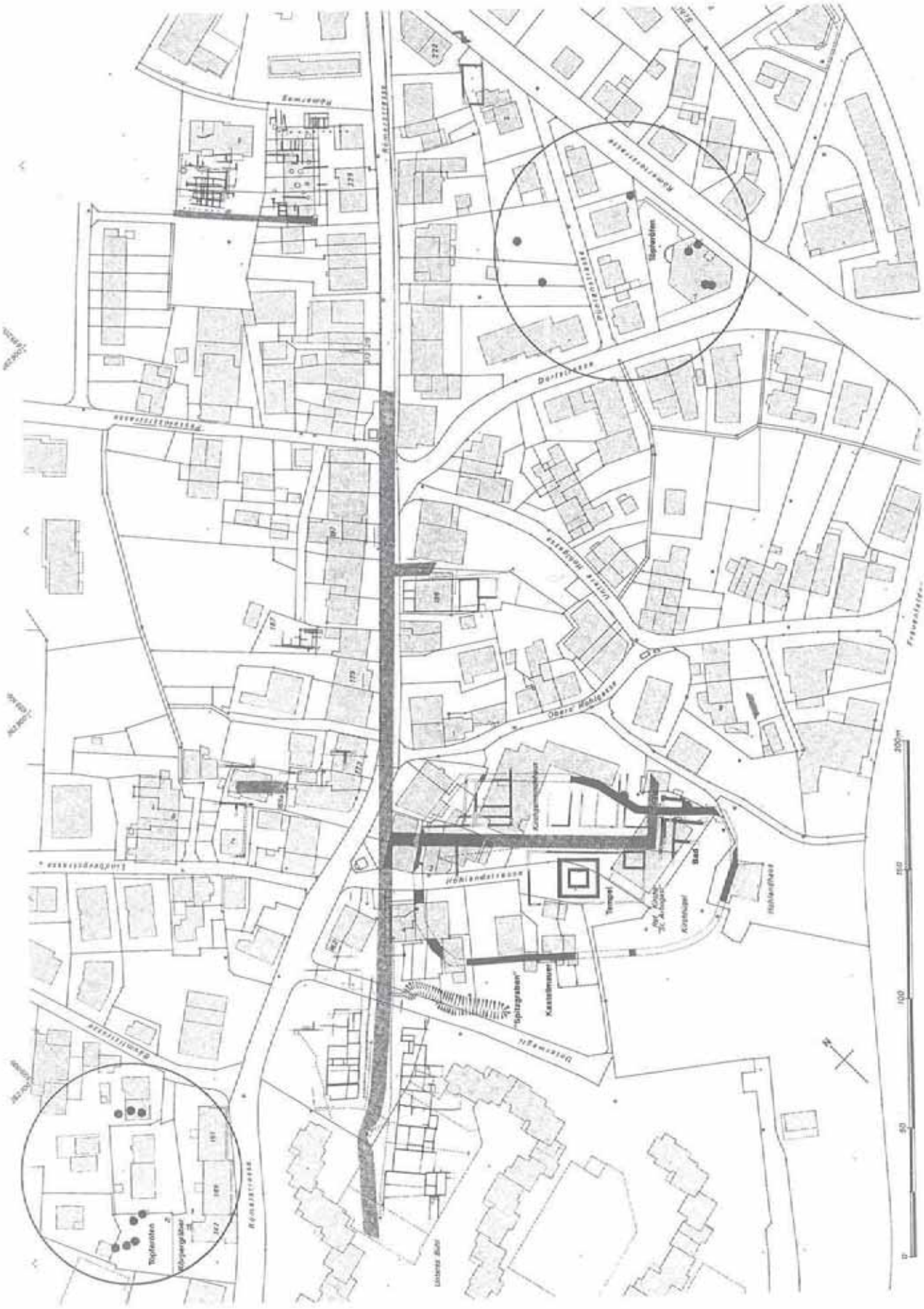


Figure 1 - Plan du site d'Oberwinterthur (*Vitudunum*). Les ateliers de potiers se regroupent dans deux zones, aux extrémités ouest et est du *vicus*.

II. SITUATION DES ATELIERS

Les fours de potiers se situent à l'extrémité ouest ainsi qu'à l'est du site, sur la pente rejoignant le fond de la vallée. C'est sur ce deuxième emplacement que nous avons observé une stratigraphie horizontale des établissements de potiers. Les cinq fours découverts à ce jour sont en partie regroupés, mais s'échelonnent sur une distance de 75 m. Les plus récents se situent en contrebas de la pente, tandis que les plus anciens se trouvent plus haut, c'est-à-dire plus près de l'habitat. En aval, l'érosion semble avoir été le principal facteur à avoir gravement porté atteinte aux structures archéologiques. Il n'est pas exclu que plusieurs fours furent détruits sans laisser de traces. Malgré cette supposition, nous avons pu définir des structures annexes aux installations de potiers, voire des vestiges d'autres activités artisanales.

A la Bäumlistrasse, un emplacement plutôt plat à l'ouest du *vicus*, la situation est très différente. Sur deux parcelles fouillées situées à peu de distance l'une de l'autre, les fours sont très rapprochés. Nous n'y avons jusqu'à présent pas découvert de constructions annexes.

III. INSTALLATIONS

1. Chaînes de production.

Pour la fouille de la Römerstrasse 210, nous postulons d'après les structures mises au jour dans ce secteur plusieurs chaînes de production de la fin du Ier s. apr. J.-C. (Fig. 2). A part les deux fours, des systèmes de cuves et de fossés semblent corroborer cette hypothèse. Il semble que ces unités de production soient toujours constituées des mêmes éléments : nous y retrouvons un puits ou une citerne, plusieurs fosses, un bassin à coffrage en bois ou des tonneaux enterrés, ainsi qu'une construction légère en bois servant éventuellement d'atelier. Ces installations servirent probablement à la préparation de l'argile avant le montage des récipients au tour. D'après la stratigraphie, nous supposons que ces chaînes de production n'avaient qu'une courte durée de vie. Vu l'espace disponible, les installations désaffectées étaient vite abandonnées au profit d'une nouvelle structure.

2. Fours.

Les fours découverts à Oberwinterthur semblent au premier abord tous correspondre au type à deux volumes (Dufaÿ 1996). Ils sont de forme circulaire ou ovale et varient fortement en ce qui concerne l'orientation, le diamètre et le type de support pour la sole (Fig. 3). Aire de chauffe, alandier et chambre de chauffe sont toujours enterrés, rarement aussi la partie inférieure du laboratoire. Dans plusieurs cas, l'aire de chauffe se trouve plus ou moins au sud-est du four, mais une orientation diamétralement différente est tout aussi fréquente. Les diamètres des chambres de chauffe oscillent de 0,95 m à 2,20 m. Dans les plus petits fours, on trouve une murette axiale rattachée à la paroi opposée à l'alandier ou un pilier central auquel peuvent s'ajouter deux piliers latéraux. Dans les fours de dimensions moyennes, la sole est soutenue par des languettes radiales constituées de fragments de tuiles empilés et d'autres matériaux. Une des plus grandes constructions est munie d'arcs franchissant la chambre de chauffe. Cette substruction très stable, érigée en galets et briques, soutenait sans aucun doute un poids considérable. Il s'est avéré que ce four servait à la cuisson de *dolia* et d'autres récipients de grande taille.

Les soles sont rarement bien conservées. Les traces de réfection y sont fréquentes et bien visibles à la couleur différente de l'argile utilisée pour colmater des fissures. Dans un cas, nous avons constaté un rétrécissement secondaire d'un four où les perforations périphériques de la sole furent obstruées par des galets et le diamètre du laboratoire réduit (Fig. 4). Cette modification non sans risque fut probablement réalisée avec un changement de technique de cuisson, passant

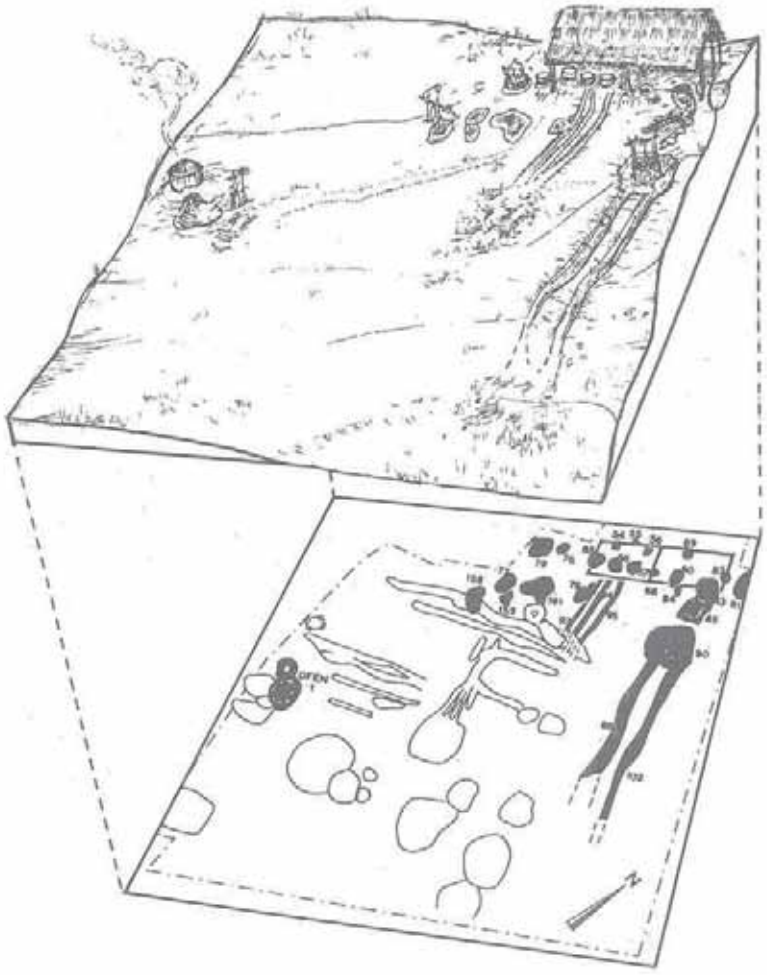


Figure 2 - Oberwinterthur, Römerstrasse 210. Reconstitution d'une phase de l'atelier de potiers. A gauche, au milieu de la pente, un four en activité. En amont, une construction en bois protégeant un système de cuves servant à la préparation de l'argile et un puits.

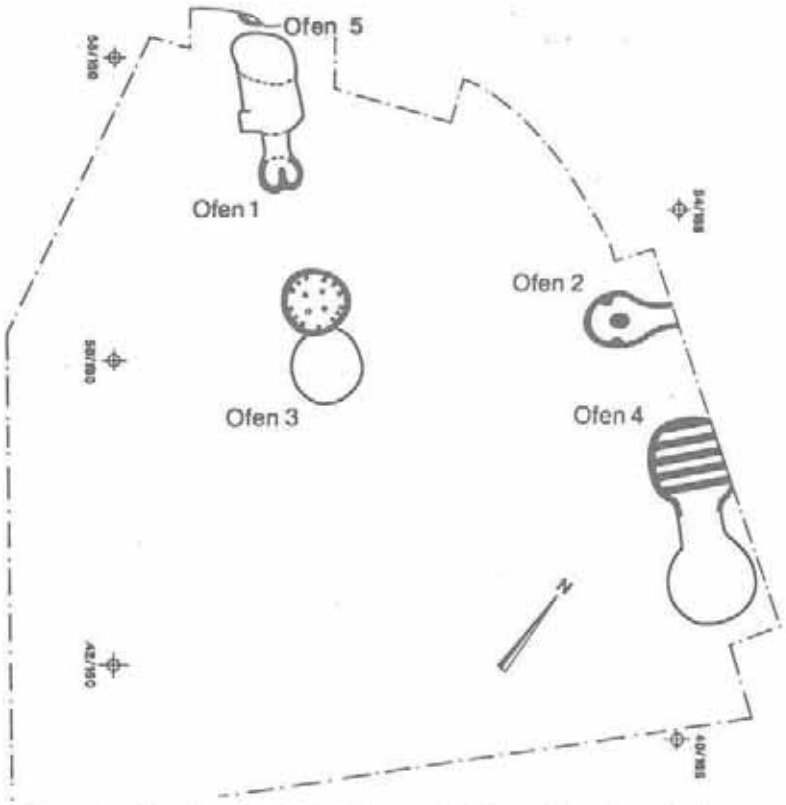


Figure 3 - Oberwinterthur, Bäumlistrasse 1a. Plan schématique des fours. Les fours 1, 2 et 4 (Ofen 1, 2, 4) montrent différents types de support de la sole qui n'était conservée que dans le four 3 (Ofen 3). Dans ce four, la sole était soutenue par des languettes radiales (éch. 1/200).



Figure 4 - Oberwinterthur, Bäumlistrasse 5. Four remanié pour une utilisation secondaire selon une autre technique de cuisson. On distingue nettement les carneaux obstrués par de grandes pierres.

de la cuisson réductrice à la cuisson oxydante. Les autres fours semblent pour la plupart avoir été conçus soit pour l'une, soit pour l'autre technique.

Pour la reconstitution des voûtes, nous manquons presque totalement d'indices. Des fragments d'amphores ou d'autres céramiques grossières auxquels adhèrent des restes d'argile cuite devraient avoir eu un effet stabilisateur dans l'élévation des coupoles ou des parois du laboratoire. Dans un four dans lequel furent produits des mortiers, nous avons retrouvé de l'argile cuite portant les traces de plusieurs fragments du même type de récipient. Celui-ci nous indique que la quantité des additifs pouvait être assez élevée. En même temps, on se pose la question de la longévité des coupoles.

3. Supports de cuisson et tubulures.

Nous ne disposons que de rares éléments dont des fragments d'amphores qui pourraient correspondre à des distanciateurs. Dans un four dans lequel fut cuite une céramique fine à revêtement argileux et décor à la barbotine furent trouvés de petits cylindres façonnés au tour. Ces tubulures, placées sur les carneaux, protégeaient la charge du four des flammes et de la fumée. Il s'agirait donc dans ce cas plutôt d'un four à cuisson rayonnante, un type utilisé surtout pour la fabrication de sigillées et de ses dérivées[4].

A faible distance, dans le même secteur, nous avons découvert un nombre considérable de hauts cylindres et demi-cylindres perforés servant à la canalisation de l'air chaud (Fig. 5). Placés sur les carneaux de la sole, les éléments emboîtés amélioraient la répartition de l'air dans un grand laboratoire. A *Vindonissa*, lors d'une fouille remontant à 1932, un élément similaire (h. 17,2 cm) a été retrouvé[5].

IV. PRODUCTION (EXEMPLES)

1. Céramique à décor à la barbotine.

Parmi la multitude de productions de céramique attestée à Oberwinterthur, un groupe se distingue par sa finesse. Il s'agit de bols carénés ou hémisphériques, rarement de gobelets, à pâte claire à revêtement argileux rouge. La décoration à la barbotine se compose toujours de guirlandes de feuilles d'eau entourant la panse (Fig. 6). Les différents styles du décor trahissent la présence d'un certain nombre de potiers occupés à la même production.

Dans les couches du site d'Oberwinterthur, cette pro-

4 Ces éléments cylindriques se trouvent régulièrement dans de nombreux ateliers en France : Lezoux, voir A. DESBAT, Observations sur des fours à tubulures des Ier et IIe siècles à Lezoux, dans *SFECAG, Actes du Congrès de Versailles*, 1993, p. 361-368 ; céramique à revêtement argileux : M. JOLY, L'atelier de potiers gallo-romain de Domecy-sur-Cure (Yonne), dans *SFECAG, Actes du Congrès de Millau*, 1994, p. 214, Fig. 2-3.

5 Cf. *Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde* 1, 1933, 22, fig. 14. En Suisse ces éléments sont plutôt rares dans les centres de potiers.

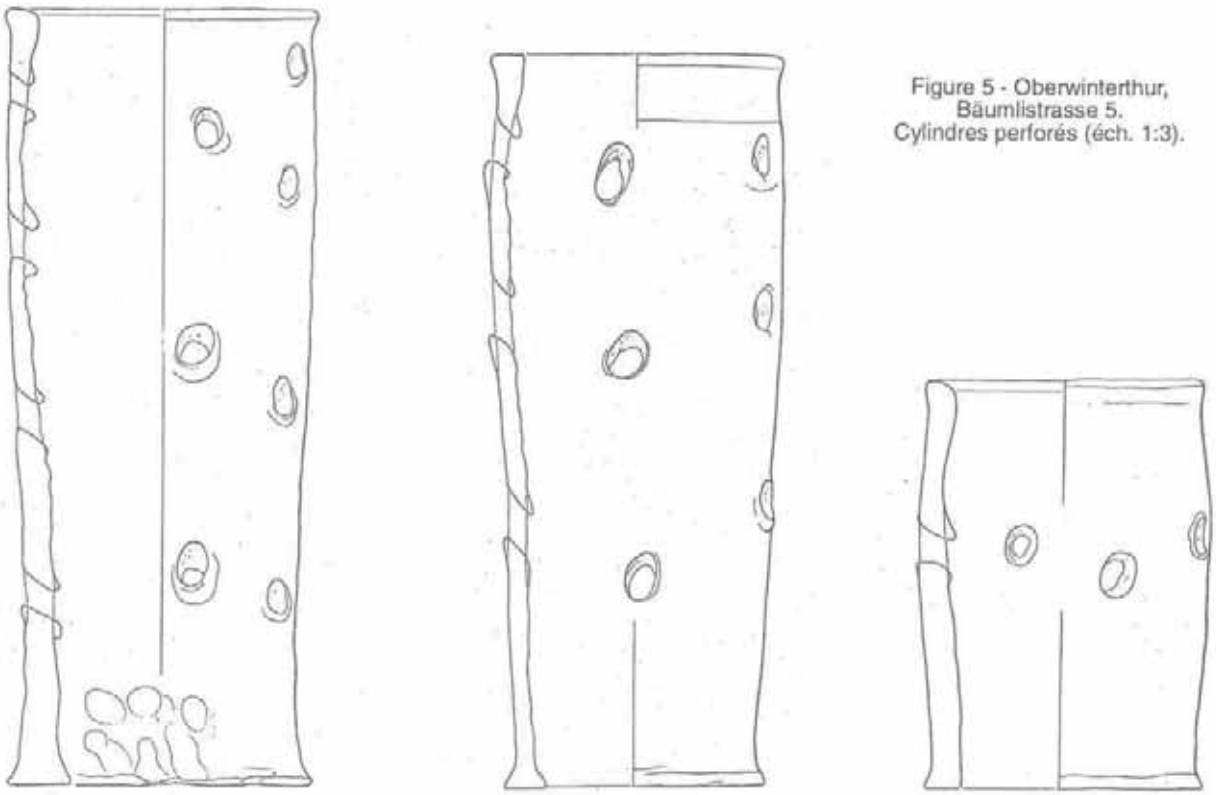


Figure 5 - Oberwinterthur, Bäumlistrasse 5. Cylindres perforés (éch. 1:3).



Figure 6 - Oberwinterthur, Bäumlistrasse 1a. Exemples de production décorée à la barbotine.

duction est plutôt rare mais attestée vers 70 apr. J.-C. En dehors de notre *vicus*, elle est dans nos régions, à quelques exceptions près, –comme par exemple à Avenches[6]– pratiquement inconnue. Le fait que cette céramique reprenant des éléments de la sigillée n'ait pas connu le succès espéré est au premier abord étonnant. La production en était-elle trop coûteuse ? D'après les trouvailles, il ne semblerait pas y avoir eu de problèmes techniques à la réaliser au *vicus*. Les grandes quantités de coupes Drag. 35 et 36 ne permettent pas non plus de supposer que les habitants d'Oberwinterthur aient rapidement perdu le goût pour la feuille d'eau qui resta à la mode jusqu'au début du IIe s.

2. Céramiques grises décorées à la molette.

Les pots et gobelets décorés à la molette comptent parmi les types de céramique commune grise les plus fréquents dans notre région. Un four correspondant fut retrouvé à Kempraten sur les rives du lac de Zurich (Céramique romaine 1999, 195, fig. 47). A Oberwinterthur, nous comptons au moins trois fours dans lesquels une telle production est attestée (Fig. 7). Le motif de la molette se limite souvent à de simples petits rectangles, triangles, ou à une combinaison des deux. Nous ne nous sommes pas encore penchés à fond sur la question du matériau utilisé pour la fabrication de ces petites roues dentées. Dans le cas d'une production de tonnelets, les traces laissées par la molette semblent indiquer un instrument en bois. Le matériel d'un four du Ier s. démontre que le même type de pot fut réalisé en différentes tailles.

3. Céramique reprenant les formes de la pierre ollaire.

Parmi les céramiques du IIe s., on distingue un groupe de récipients imitant des formes communément réalisées en pierre ollaire (Fig. 8). Ces écuelles ou poêlons ainsi que les pots sont munis de tenons de préhension. Ces formes ne sont pas rares dans le répertoire

6 D. CASTELLA et M.-F. MEYLAN-KRAUSE, La céramique gallo-romaine d'Avenches et de sa région. Esquisse d'une typologie, dans *Bulletin de l'Association Pro Aventico* 36, 1994, 48, nº 131.

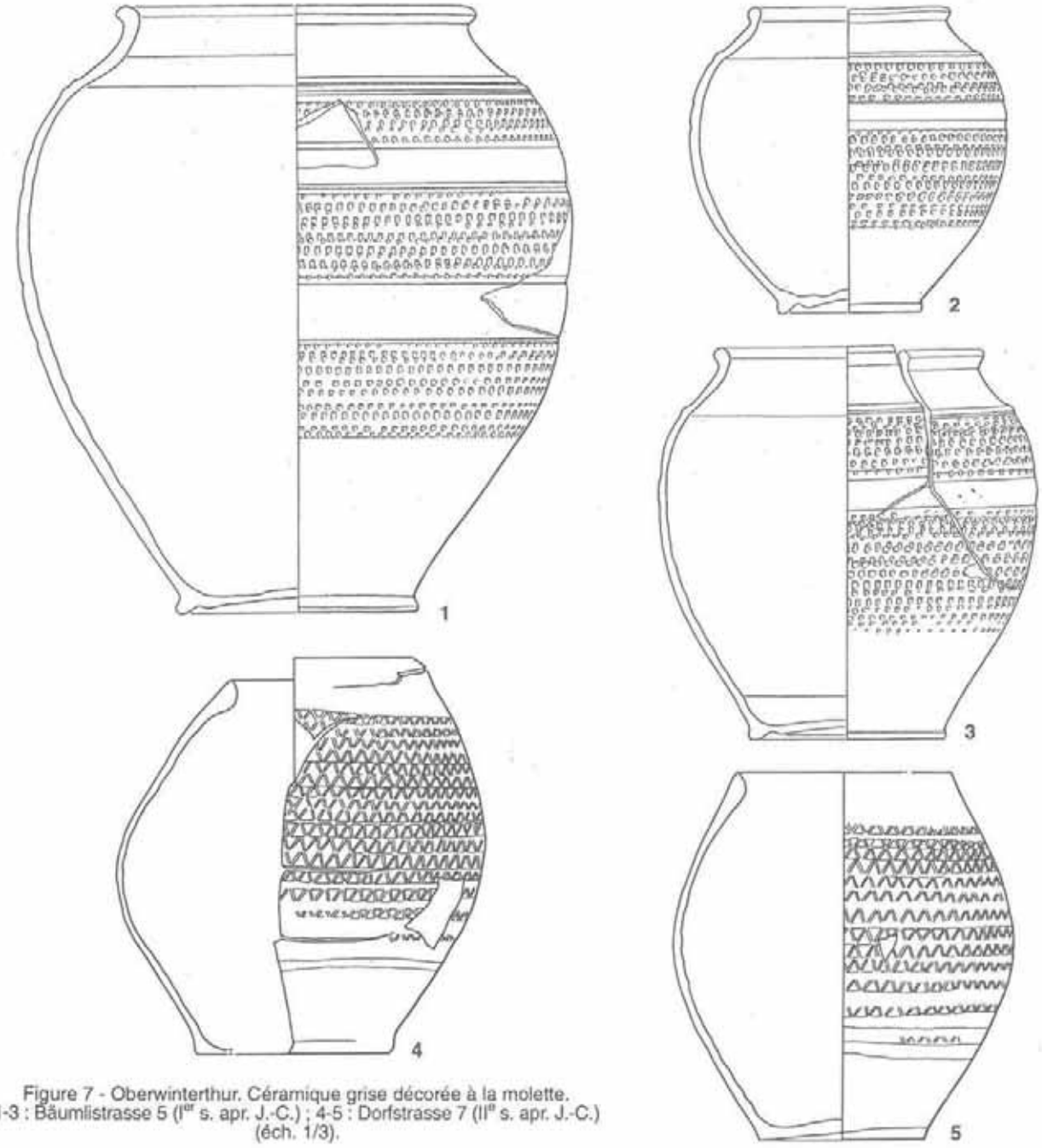


Figure 7 - Oberwinterthur. Céramique grise décorée à la molette.
1-3 : Bäumlistrasse 5 (I^{er} s. apr. J.-C.) ; 4-5 : Dorfstrasse 7 (II^{e} s. apr. J.-C.)
(éch. 1/3).

céramologique du Plateau suisse. Une véritable étude comparative des qualités des deux matériaux fait encore défaut. A Oberwinterthur, les récipients en pierre ollaire ne manquent pas mais ne constituent toutefois qu'une très petite minorité de la vaisselle culinaire. Des exemplaires réparés témoignent de la valeur de ces importations en provenance des Alpes[7].

4. Céramique beige et mortiers.

Comme pour la céramique commune grise, la production de céramique à pâte claire en provenance des fours d'Oberwinterthur est constituée d'une grande variété de formes correspondant aux besoins du marché local et régional. Les pots à provisions munis d'anses sur les épaules, les cruches, les bols et les petites coupes Drack 21 sont très fréquents et furent aussi produits dans différentes tailles (Fig. 9).

Des mortiers à collerette incurvée estampillées au nom de VEGIS proviennent du même four. La production de cet atelier ne semble pas, jusqu'à présent, avoir franchi les limites régionales. Nous ne connaissons, à ce jour, aucun exemplaire de cette estampille en dehors du *vicus* d'Oberwinterthur.

7 Ch. EBNÖTHER et A. KAUFMANN-HEINIMAN, Ein Schrank mit Lararium des 3. Jahrhunderts, dans *Vitudurum 7*, Zurich et Egg, 1996, pl. 75, 12 ; M. HÖNEISEN éd., *Frühgeschichte der Region Stein am Rhein*, Antiqua 26, Bâle, 1993, p. 423, pl. 44 tombe 19.

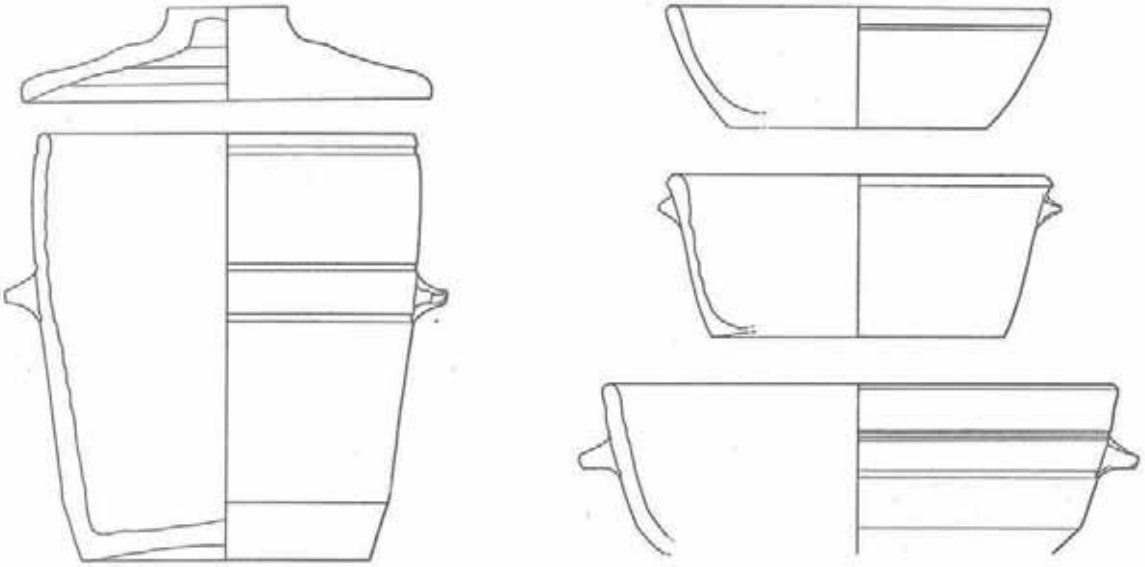


Figure 8 - Oberwinterthur, Dorfstrasse 7. Céramique imitant des formes de récipients en pierre ollaire (éch. 1/3).

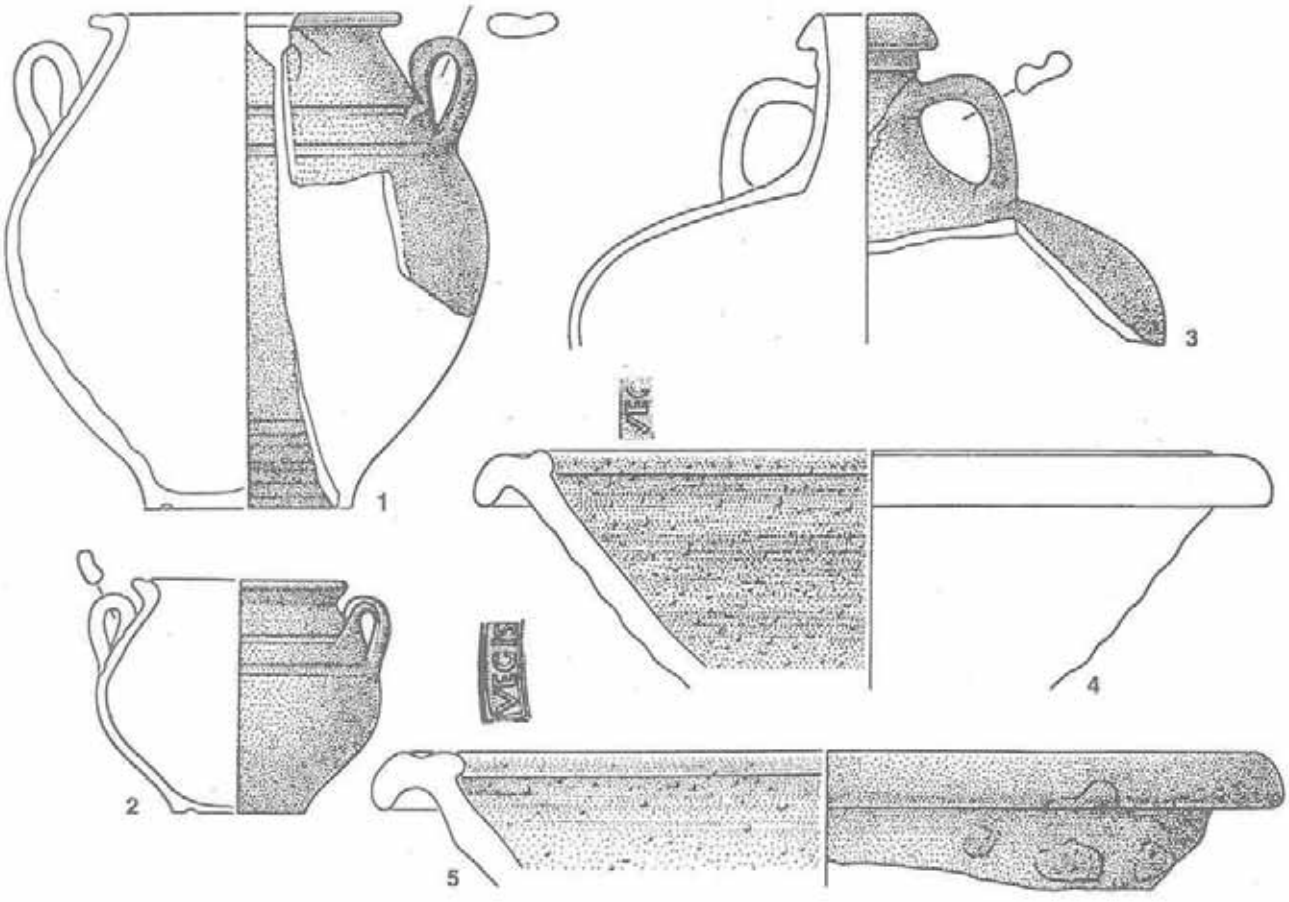


Figure 9 - Oberwinterthur, Römerstrasse 210. Céramique claire.
1-2 : pots (Honigtopf) ; 3 : cruche ; 4-5 : mortiers portant l'estampille du potier VEGIS (éch. 1/3).

V. PREMIERS RÉSULTATS DES ANALYSES CHIMIQUES

Les premiers résultats des analyses chimiques réalisées sur un choix de 90 échantillons précisent certains aspects de l'approvisionnement en argile des potiers (Thierrin-Michael, Zanco et Galetti 1999). L'ensemble des tessons analysés se détache bien des groupes de référence de Winkel-Seeb et de Baden. Grâce au diagramme de corrélation du calcium avec le zirconium, nous distinguons des unités qui correspondent en partie à des groupes clos en provenance d'un seul

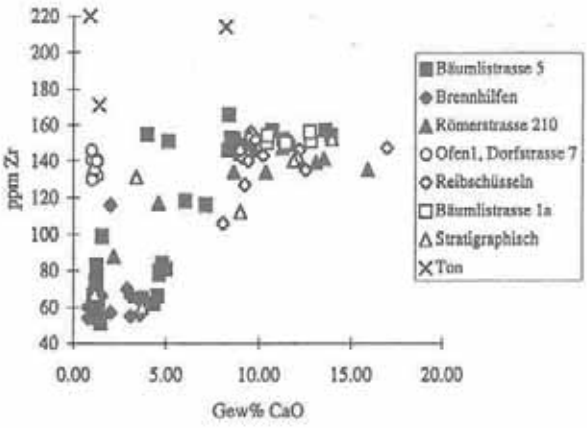


Figure 10 - Diagramme de corrélation illustrant la séparation de différents groupes de production d'Oberwinterthur.

four, mais aussi à des récipients remplissant certaines fonctions (Fig. 10). Ainsi les mortiers avec ou sans estampille de VEGIS et en provenance de deux fours espacés de 50 m sont chimiquement homogènes. Le mode de cuisson (oxydante ou réductrice) n'est pas nécessairement un argument pour le taux de richesse en calcium.

Une série d'échantillons du matériel provenant du dépôt de marchand mentionné ci-dessus (chap. I, 3) a été analysée avec la même méthode (Benghezal 1989). Malheureusement, le traitement de nettoyage aux acides a altéré la composition chimique de la céramique de manière irrégulière, empêchant ainsi une comparaison du matériel en provenance du dépôt avec les productions des fours.



BIBLIOGRAPHIE

Benghezal 1989 : A. BENGHEZAL, *Groupes de référence des poteries gallo-romaines de Seeb (ZH-Suisse) et Oberwinterthur (ZH-Suisse). Caractéristiques minéralogiques, chimiques et techniques*, Rapport non publié, Fribourg, 1989.

Céramique romaine 1999 : C. SCHUCANY, S. MARTIN-KILCHER, L. BERGER et D. PAUNIER (éd.), *Céramique romaine en Suisse*, Antiqua 31, Bâle, 1999.

Dufaÿ 1996 : B. DUFAŸ, Les fours de potiers gallo-romains: Synthèse et classification, un nouveau panorama, dans *SFECAG, Actes du congrès de Dijon*, 1996, p. 297-312.

Ebnöther et Eschenlohr 1985 : C. EBNÖTHER, L. ESCHENLOHR, Das römische Keramiklager von Oberwinterthur-Vitudurum, dans *Archéologie Suisse* 8, 1985, p. 251-258.

Ebnöther, Mees et Polak 1994 : C. EBNÖTHER, A. MEES, M. POLAK, Le dépôt de céramique du vicus de *Vitudurum*-Oberwinterthur (Suisse). Rapport préliminaire, dans *SFECAG, Actes du congrès de Millau*, 1994, p. 127-131.

Hedinger 1992 : B. HEDINGER, Archäologische Ausgrabungen 1991 im römischen Vicus in Oberwinterthur. Ein Vorbericht über die Untersuchungen an der Römerstrasse 169A und Dorfstrasse 7, dans *Winterthurer Jahrbuch*, 1993 (1992), p. 77-91.

Thierrin-Michael, Zanco et Galetti 1999 : G. THIERRIN-MICHAEL, A. ZANCO, G. GALETTI, *Chemische Analysen von 90 Keramikscherben aus römischen Töpfereifunden in Oberwinterthur*, Rapport non publié, Fribourg, 1999.

* *
*

DISCUSSION

Président de séance : S. MARTIN-KILCHER

***Stéphanie MARTIN-KILCHER** : Dans cet atelier, combien de fours ont fonctionné en même temps ?*

***Hansjörg BREM** : C'est difficile à dire. J'ai mentionné, à l'est du vicus, les problèmes stratigraphiques, avec une érosion assez forte. A Bäumlistrasse, rien n'est pas tout à fait clair, mais il semble que plusieurs fours étaient en fonction en même temps. V. Jauch conduit une recherche sur ce sujet mais je ne sais pas où elle en est ...*

***Thierry LUGINBÜHL** : A-t-on une idée du rayon de diffusion de ces ateliers ?*

***Hansjörg BREM** : C'est le sujet de la prochaine commuication mais, pour ces produits, on n'a pas encore d'indices sûrs quant à la diffusion ; dans la région, cela veut dire dans un rayon de 20 km.*

SFECAG, Actes du Congrès de Fribourg, 1999.

Bettina HEDINGER

LA PRODUCTION DE CÉRAMIQUE ENTRE *VINDONISSA* ET ESCHENZ. État de la question[1]

I. DONNÉES GÉOGRAPHIQUES

La région analysée dans cette étude forme une partie de la Suisse orientale, plus précisément la zone du Plateau suisse s'étendant du camp légionnaire de Vindonissa au Lac de Constance (Fig. 1). Nous considérons ainsi la partie orientale du canton d'Argovie à partir du confluent de la Reuss et de la Limmat avec l'Aare, les cantons de Zurich et de Thurgovie, et en partie aussi les cantons de Schaffhouse et de St. Gall. La zone la plus orientale de notre pays, c'est-à-dire la vallée du Rhin et les Grisons ainsi que le Liechtenstein, forment une région distincte du point de vue topographique et commercial. Jusqu'à présent dépourvue de trouvailles d'atelier de poterie, nous ne pouvons guère l'intégrer à nos observations se concentrant sur les productions.

En suivant l'*Itinerarium Antonini* qui relie la Gaule à la Pannonie, nous trouvons les noms des sites de *Vindonissa*, *Vitudurum*, *Ad Fines* ou *Finibus* ainsi que d'*Arbor Felix*. Nous bifurquons une première fois de ce tracé pour rejoindre Kempraten sur les rives du lac de Zurich et une autre fois vers le nord pour aboutir à Eschenz (*Tasgetium*) et à Stein am Rhein.

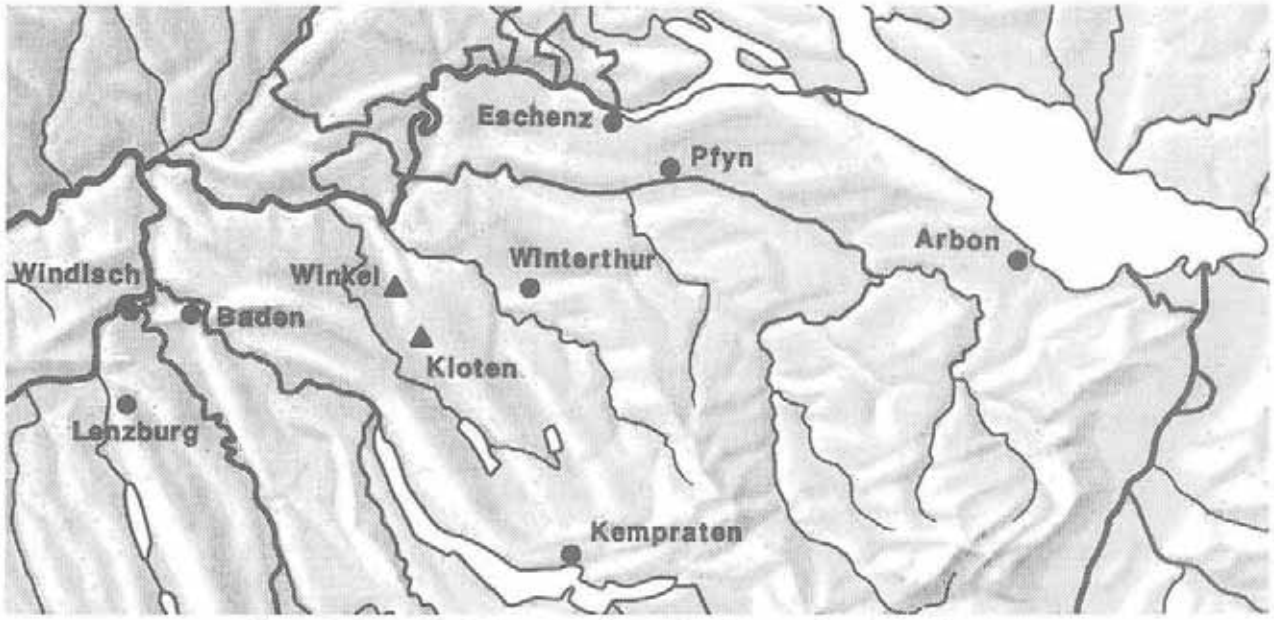


Figure 1 - Carte de la Suisse orientale avec les sites mentionnés dans le texte (reproduite avec l'autorisation de la Société Suisse de Préhistoire et d'Archéologie ; éch. 1/750 000).

1 Les observations qui suivent ont été rendues possibles grâce à l'aide de nombreux collègues travaillant dans les cantons d'Argovie, de Thurgovie, de St. Gall et de Zurich. Je tiens à remercier expressément Christine Meyer, Kathrin Roth, Georg Matter, Hansjörg Brem, Vreni Jauch et Florian Hoek de leurs indications, ainsi que Catherine Leuzinger-Piccand pour la relecture et les corrections du texte. Lors du congrès, ce texte fut lu par Hansjörg Brem remplaçant Bettina Hedinger empêchée pour raison de santé.

II. LES SITES

1. Windisch (*Vindonissa*), canton d'Argovie.

Le site romain de *Vindonissa* incluant un *vicus* civil aux portes du camp légionnaire, il est nécessaire de rappeler que sa production de céramiques ne devait pas a priori subvenir qu'aux besoins militaires[2]. Au moins l'un des quatre centres de production actuellement connus à Vindonissa date du IIe s., et donc de l'époque postérieure au départ de la XIe légion en 101[3]. De même, l'un des deux ateliers les plus précoces ne doit pas forcément être mis en relation avec les troupes (Koller 1990).

2. Baden (*Aquæ Helveticæ*), canton d'Argovie.

Le *vicus* d'*Aquae Helveticae*, probablement le *locus amoenus* cité par Tacite (Hist. I 67), se trouve dans un méandre de la Limmat, à 10 km de Vindonissa, et constitue un site apprécié pour les effets de ses cures thermales. Il fut occupé du Ier au IIIe s. En 1872 et en 1941, deux fours de potiers, un nombre considérable de supports de cuisson ainsi que des déchets de fabrication y ont été découverts (Handel und Handwerk 1983, Drack 1949). A Baden, à la fin du Ier et au début du IIe s., la fabrication de mortiers est attestée. La production de terre sigillée date de la deuxième moitié du IIe s. et du début du IIIe s. Deux fragments de moules pour sigillée à relief semblent indiquer une production indigène de sigillée helvétique. La forme carrée ou rectangulaire des deux fours indique qu'ils ont vraisemblablement servi à la cuisson de terre sigillée.

3. Kempraten, canton de St. Gall.

Le *vicus* de Kempraten (commune de Jona) portait probablement à l'époque romaine le nom de *centum prata* et est encore mal connu (Matter 1999). Situé sur la rive droite du lac de Zurich, il se trouve sur le tracé qui reliait la route des Alpes à l'axe est-ouest connu de l'*Itinerarium Antonini*. Kempraten, que l'on présume être un *vicus* portuaire, constitue aussi la bifurcation entre la voie lacustre conduisant vers Zurich, l'ancien *Turicum*, et la voie terrestre de l'Oberland zurichois, qui garda son importance jusqu'à la fin du IVe s., comme le prouve la fortification de Pfäffikon-Irgenhausen. Le *vicus* de Kempraten semble avoir été occupé du Ier au début du IVe s. Nous connaissons à ce jour deux établissements de potiers ayant produit de la céramique commune. Un four fut fouillé en 1944 et est conservé au musée régional de Rapperswil, l'autre fut découvert en 1991. Les deux installations datent respectivement du Ier s. et du Ier au IIe s. et servirent à la production de céramique commune.

4. Winterthur (*Vitudurum*), canton de Zurich.

Vitudurum représente actuellement le *vicus* le mieux connu de Suisse orientale[4]. Les constructions du *vicus* fondé selon les dates dendrochronologiques au plus tard en 4 av. J.-C. furent en un premier temps érigées en bois, et subirent maints remaniements. A partir de la deuxième moitié du Ier s., au centre du *vicus*, apparurent les premières constructions en dur. En 1991, nous avons découvert les premiers fours de potiers, entre temps nous en comptons treize répartis en deux zones situées chacune à une extrémité du *vicus*. La production comprend une grande variété de céramique commune des Ier et IIe s., allant de variantes à décoration fine jusqu'aux *dolia*.

5. Eschenz (*Tasgetium*), canton de Thurgovie/Stein am Rhein, canton de Schaffhouse.

Le *vicus* d'Eschenz et la proche fortification de Stein am Rhein, situés sur le cours du Rhin à l'exutoire du lac de Constance, occupent une position stratégique de première importance (Höneisen éd. 1993, Brem, Steiner et Kesselring 1999). L'origine du site semble se trouver sur la petite île de Werd, reliée à la terre ferme par des ponts en bois. Un nombre restreint de trouvailles précoces, incluant des armes, nous fournissent les preuves d'une présence militaire très limitée. Les trois fours découverts à ce jour sont très espacés et témoignent de l'importance du site. Comme à *Vitudurum*, la production ne contient que de la céramique commune des Ier et IIe s.

6. Les *villæ* : Winkel, Kloten, canton de Zurich.

Les fours de potiers ne sont pas attestés que dans les *vici*, comme le prouvent les nombreux témoignages d'une production de céramique dans certaines *villæ*. Dans notre région toutefois, la production de céramique commune n'est attestée qu'aux IIe et IIIe s., et non à une époque antérieure. La *villa* de Winkel-Seeb, près de Kloten à 5 km au nord du tracé de l'*Itinerarium*, a été fouillée de manière exhaustive dans les années 1950 et 1960 (Drack *et al.* 1990). Dans un bâtiment secondaire non loin des parties d'apparat du complexe se trouvait l'atelier d'un potier, qui comportait un seul four.

L'atelier de Kloten représente actuellement une structure isolée qui pourrait se trouver dans l'enceinte d'un établissement romain (*villa* ?), duquel font probablement partie des restes de murs situés à quelques dizaines de mètres de distance[5]. Kloten, l'emplacement de l'actuel aéroport de Zurich, se trouve sur le tracé de l'*Itinerarium* sans toutefois y être mentionné. A part la fortification du Bas-Empire, nous ne savons pas encore grand-chose du site qui s'étend sous le centre moderne de la commune. Sur une surface assez limitée de 12 km², nous connaissons pourtant les traces d'au moins quatre établissements romains distincts. Ces observations permettent de supposer que l'antique Kloten correspond à un centre régional.

---

2 Pour une synthèse du site, cf. M. Hartmann, *Vindonissa. Oppidum - Legionslager - Castrum*, Windisch, 1986. Pour la production de Vindonissa et pour une comparaison du matériel de *Vindonissa* et de *Vitudurum*, cf. les contributions de Christine Meyer-Freuler et de Thomas Pauli dans ce même volume.

3 R. Fellmann, Zwei römische Töpferöfen in Vindonissa, dans *Ur-Schweiz*, 20, 1956, p. 38-42. Le matériel retrouvé dans ces fours n'est pas encore publié. D'après le rapport préliminaire, ils semblent avoir servi à la cuisson de céramiques à revêtement argileux et à revêtement micacé.

4 Cf. la contribution de Bettina Hedinger, Florian Hoek et Verena Jauch dans ce même volume.

5 La publication des fouilles de 1990 à Kloten est en préparation auprès du service archéologique du canton de Zurich.

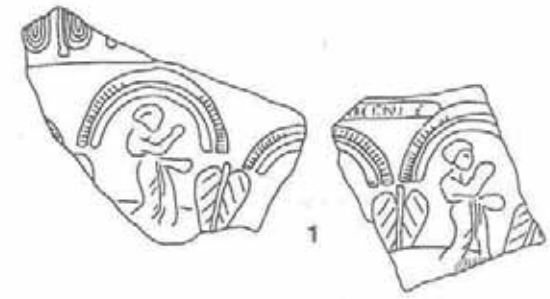
III. LES PRODUCTIONS

1. Terre sigillée.

En Suisse orientale, la production de terre sigillée est limitée aux sites de Baden et de *Vindonissa*. Du potier Reginus, nous connaissons une pile de ratés de cuisson en provenance de Baden (Fig. 2). Il s'agit d'assiettes de la forme Drag. 31 datées du IIe s. Le même potier semble avoir produit de la sigillée à relief, comme en témoignent deux fragments trouvés l'un dans une *villa* proche de Baden, et l'autre à Coire (Fig. 3). Des fragments de moules de sigillée helvétique à relief ont été retrouvés à *Vindonissa* et à Baden (Fig. 4). Même si un fragment de moule à lui seul ne prouve pas encore une production locale, il en augmente considérablement la probabilité. Pour le cas de Baden, des analyses chimiques en ont fourni la preuve (Handel und Handwerk 1983, p. 51-59). La sigillée helvétique à relief, une production plutôt modeste sur le plan tant stylistique que technique des IIe/IIIe s., fut produite à plusieurs endroits. Il y a vingt ans, E. Ettlinger et K. Roth distinguèrent un groupe occidental et un groupe oriental (Ettlinger et Roth 1979). Ce dernier semble se constituer de potiers itinérants immigrés de la Rhétie, la relation avec les productions de Westerndorf étant évidente. La diffusion de la production du groupe oriental semble assez restreinte et on ne la trouve plus à l'est d'Eschenz.



Figure 2 - Baden. Ratés de cuisson (assiettes en terre sigillée) du potier Reginus (cliché Musée national suisse).



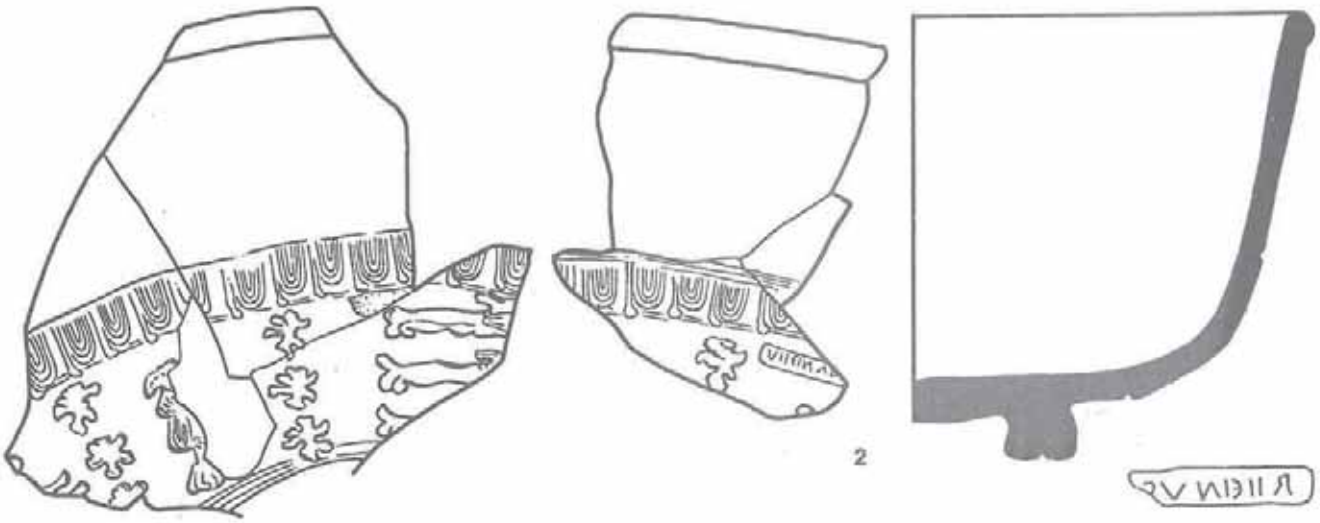


Figure 3 - Fragments de bols Drag. 37 du potier Reginus.
1 : *villa* de Neuenhof (d'après Ettlinger et Roth 1979, pl. 7, 6 n° 206) ; 2 : Coire (d'après Ettlinger et Roth 1979 pl. 25, 4).



Figure 4 - Fragments de moules pour terre sigillée helvétique.
1-2 : Baden ; 3 : *Vindonissa* (d'après Ettlinger et Roth 1979, Taf. 24, 1 ; 23, 21 ; 25, 2).



Figure 5 - Wetzikon. Fragment de collerette de mortier avec décoration aux poinçons de sigillée (éch. 1/1).

Elle atteint par contre Coire et d'autres sites grisons probablement par la voie lacustre du lac de Zurich. Les producteurs de sigillées helvétiques vaquèrent aussi à une occupation secondaire en produisant des mortiers décorés aux poinçons de sigillée (cf. chap. II, 4).

D'après les quantités retrouvées, l'imitation de terre sigillée selon la typologie de Walter Drack fut largement produite en Suisse orientale, mais il nous manque malheureusement actuellement toute trace des fours (Drack 1945). Les potiers, Vepotalus, Villo et d'autres, représentent en tout cas des noms propres de la région. Un groupe d'imitation semble former une production limitée aux besoins de l'armée. Les assiettes estampillées à l'abréviation de la légion XI, stationnée de 70 à 101 à *Vindonissa*, ne se trouvent pratiquement que dans les fouilles du camp militaire.

2. Céramique à revêtement argileux.

Parmi la production attestée en grand nombre à Oberwinterthur, nous retrouvons des coupes carénées des types 20 et 21 selon la typologie des imitations de sigillée établie par Drack (Drack 1945). Aujourd'hui, ces formes distinctes du répertoire classique de la sigillée ne sont communément plus considérées comme étant de l'imitation de la sigillée et constituent un groupe à part. A partir de la fin du Ier s., ces coupes carénées à pâte grise ou claire portent occasionnellement, comme d'ailleurs aussi des récipients clos, une décoration à la barbotine (Céramique romaine 1999, fig. 9). Il s'agit d'éléments verticaux variés ou de motifs de feuilles d'eau[6].

Pour l'époque de la fin du IIe et le début du IIIe s., nous retrouvons dans la *villa* de Seeb un four dont est issue une production qui représente un type de céramique largement répandu en Suisse orientale pendant cette période (Drack *et al.* 1990). Il s'agit de vaisselle à pâte claire et à revêtement rouge d'usages variés. Parmi les formes les plus fréquentes se trouve un bol à marli légèrement retombant, profilé de rainures sommitales (Céramique romaine 1999, p. 191, fig. 46,4). Des analyses chimiques nous confirment la diffusion de cette production dans les *villæ* avoisinantes, mais nous ne doutons pas que d'autres ateliers de la région devaient tout autant suppléer à la demande de ce type de céramique.

3. Céramique commune.

Répondant aux exigences du marché régional, une grande quantité de céramique commune fut produite dans les ateliers des sites de la région. Parmi les plus intéressantes figure la production à pâte claire issue d'un four d'Eschenz (Céramique romaine 1999, p. 209, fig. 51), où nous retrouvons, comme d'ailleurs à Vindonissa, des pots de pure tradition méditerranéenne (Meyer-Freuler 1998). Il s'agit dans les deux cas de vaisselle culinaire destinée soit à la cuisson, soit au stockage de denrées alimentaires. Pour *Vindonissa* comme pour Eschenz, nous proposons de rattacher cette production à une présence militaire précoce sur les deux sites. Une production contemporaine mais de tradition celtique à *Vindonissa* semble nous indiquer la présence de différents groupes de potiers sur le site du futur camp militaire (Koller 1990).

6 Cf. dans ce même volume Hedinger/Hoek/Jauch, Fig. 6.

Parmi l'immense variété de céramique commune locale, on retiendra les céramiques grises décorées à la molette. Cette production est attestée aussi bien à *Vitudurum* qu'à Kempraten[7]. Bien qu'il s'agisse en première ligne de productions du Ier s., la tradition subsiste pourtant jusqu'au IIe s. à Oberwinterthur, perdant alors de sa finesse originelle.

Parmi les curiosités figure un groupe de pots de céramique culinaire portant la signature Attilius sur le fond (Hedinger et Jauch 1997). Celle-ci fut probablement obtenue par la fixation d'un moule sur le tour. Les trouvailles de ce type se concentrent en Suisse orientale. A ma connaissance, un exemplaire assez complet provient de Bavière. L'origine de cette production reste donc actuellement dans l'ombre.

Nous ne pouvons pas non plus localiser l'atelier du potier Esunertus, qui signa un *dolium* de forme et de pâte caractéristiques pour la production répandue dans notre région et retrouvée à Eschenz (Hedinger et Jauch 1997). Le nom d'origine celtique laisse supposer des racines helvétiques.

4. Mortiers.

Les mortiers, symboles de la romanisation, forment peut-être le groupe le plus intéressant parmi les productions de Suisse orientale. A Baden, nous postulons les ateliers de Gaius Valerius Albanus, Iulius Albanus et Silvinus (Handel und Handwerk 1983). 25 km au sud-ouest de ce site, les restes de deux fours ont été découverts dans le *vicus* de Lenzburg[8]. Ces installations, qui servirent probablement à la production de mortiers et dont un groupe porte la signature de Vatto, n'eurent qu'une très courte durée d'utilisation car elles furent détruites à la fin du Ier s. A Oberwinterthur, nous avons eu l'occasion de fouiller un four dans lequel furent cuits des mortiers de Vegis. D'Eschenz proviennent des fragments emboîtés de bords complètement distordus par la chaleur. Il est très probable qu'il s'agisse de surcuits et non de poterie endommagée secondairement par un incendie. L'estampille bipartite (IANV et palme) est très fréquente aussi bien à Eschenz qu'à Oberwinterthur. L'étude en cours des mortiers en provenance d'Oberwinterthur laisse suggérer qu'un bon nombre d'autres estampilles, comme par exemple Raeticus, pourrait aussi s'avérer être d'origine locale ou régionale. La diffusion plutôt limitée de certaines marques soutient notamment cette hypothèse. En ce qui concerne la forme des récipients, il s'agit toujours du type à collerette incurvée et souvent dénommé classique. A côté de cette production abondante, les importations ne manquent pas, entre autres en provenance d'Aoste en Isère (par exemple C. Atisius Gratus).

Une curieuse production n'est attestée que par quelques fragments. Il s'agit de mortiers à bords décorés aux poinçons de sigillée helvétique. Les récipients semblent souvent avoir eu des dimensions considérables, leur diamètre pouvant atteindre presqu'un mètre. A part les fragments connus d'Avenches, de Marsens, de Leuzigen et d'Augst[9], nous pouvons signaler une trouvaille récente issue des fouilles de la *villa* de Wetzikon dans le canton de Zurich (Fig. 5). D'après les poinçons utilisés, les fragments semblent se rattacher soit au groupe occidental, soit au groupe oriental de la sigillée helvétique. L'exemple en provenance de Leuzigen porte des deux côtés du déversoir une estampille du potier Cestius, actif à Avenches.



BIBLIOGRAPHIE

Brem, Steiner et Kesselring 1999 : H. BREM, D. STEINER et R. KESSELRING, Neues aus Tasgetium, dans *Archéologie Suisse*, 22, 1999, p. 123-134.

Céramique romaine 1999 : C. SCHUCANY, S. MARTIN-KILCHER, L. BERGER et D. PAUNIER (éd.), *Céramique romaine en Suisse*, Antiqua 31, Bâle, 1999.

Drack 1945 : W. DRACK, *Die helvetische Terra sigillata-Imitation des 1. Jahrhunderts n.Chr.*, Schriften des Institutes für Ur- und Frühgeschichte der Schweiz 2, Bâle, 1945.

Drack 1949 : W. DRACK, *Die römischen Töpfereifunde von Baden - Aquae Helveticae*, Schriften des Institutes für Ur- und Frühgeschichte der Schweiz 6, Bâle, 1949.

Drack *et al.* 1990: W. DRACK *et al.*, *Der römische Gutshof bei Seeb, Gem. Winkel*, Zürcher Denkmalpflege, Archäologische Monographien 8, Zurich, 1990.

Ettlinger et Roth 1979 : E. ETTLINGER et K. ROTH-RUBI, *Helvetische Reliefsigillaten und die Rolle der Werkstatt Bern-Enge*, Acta Bernensia VIII, Berne, 1979.

7 *Vitudurum* : cf. dans ce même volume Hedinger, Hoek et Jauch Fig. 7 ; Kempraten : Céramique romaine 1999, p. 195, fig. 47.

8 U. NIFFELER, *Römisches Lenzburg : Vicus und Theater*. Veröffentlichungen der Gesellschaft Pro Vindonissa VIII, Brugg, 1988, p. 56-57, 203-204 : parmi les rares estampilles de mortiers en provenance de Lenzbourg publiées, on note une quantité considérable de marques du potier Vatto (10 exemplaires) retrouvées l'une dans un des fours, les autres à peu de distance des fours.

9 M.-F. MEYLAN-KRAUSE, C. AGUSTONI et D. BUGNON, En marge de l'exposition, Des goûts et des couleurs. Céramiques gallo-romaines, modes d'emploi, dans *Cahiers d'Archéologie Fribourgeoise*, 1, 1999, p. 10-12.

Fünfschilling 1994 : S. FÜNFSCHILLING, Eine Reibschale mit Stempeldekor aus Augst, dans *Jahresberichte aus Augst und Kaiseraugst*, 15, 1994, p. 219-223.

Handel und Handwerk 1983 : *Handel und Handwerk im römischen Baden*, Baden, 1983.

Hedinger et Jauch 1997: B. HEDINGER et V. JAUCH, Inschriften auf römischen Gefässen aus Eschenz, dans *Archéologie Suisse*, 20, 1997, p. 77-79.

Höneisen éd. 1993 : M. HÖNEISEN (éd.), *Frühgeschichte der Region Stein am Rhein*, Antiqua 26, Bâle, 1993.

Koller 1990 : H. KOLLER, Ein Töpferofen aus augusteischer Zeit in Vindonissa, dans *Jahresbericht der Gesellschaft Pro Vindonissa*, 1990, p. 3-41.

Matter 1999 : G. MATTER, Der römische Vicus von Kempraten, dans *Annuaire de la Société Suisse de Préhistoire et d'Archéologie*, 82, 1999, p. 183-211.

Meyer-Freuler 1998 : Ch. MEYER-FREULER, Mediterrane Töpfertradition in Vindonissa, dans *Millo Fiori, Festschrift für Ludwig Berger, Forschungen in Augst*, Augst, 1998, p. 155-162.

* *
*

DISCUSSION

Président de séance : S. MARTIN-KILCHER

Thierry LUGINBÜHL *: Une question d'ordre terminologique : vous avez dit que vous n'appeliez plus les imitations de sigillées des Drack 20 ou 22. Comment faut-il les appeler ?*

Hansjörg BREM *: C'est B. Hedinger qui a étudié cela donc je ne sais vraiment pas quelle dénomination doit être choisie car, en général, on l'utilise encore.*

Caty SCHUCANY *: Ces bols n'imitent pas des formes de sigillées et ont été produits dans les mêmes ateliers que ceux qui ont produit de vraies imitations de sigillées ; on pourrait les dénommer "fausses imitations" ! J'ai commencé à les nommer Drack 20 à 22 mais il faut savoir que du point de vue répertoire formel c'est autre chose, comme du point de vue chronologie car ils durent plus longtemps que les vraies imitations.*

Thierry LUGINBÜHL *: Il faut dire que ces productions, ces Drack 21, sortent des mêmes ateliers que les imitations de formes de sigillées, qu'elles ont la même pâte, le même type de revêtement, qu'elles sont donc fabriquées par les mêmes potiers et qu'elles forment un groupe de production vraiment très homogène ; et ce ne sont pas ces seules formes Drack 21 qui persistent au-delà de la fin du I^er^ s. ; il y a les imitations Hofheim 12, de 15/17 ... En fait, comment les appelez-vous ? Car là on mélange la catégorie et la typologie si on parle directement d'une forme Drack 21. Certes, ce n'est pas très important, ce ne sont que des étiquettes, mais je me demande si cela vaut la peine de remplacer cette vieille appellation que tout le monde connaît ; on aurait le même problème avec les sigillées ou les campaniennes qui n'ont pas des appellations très heureuses non plus ; de même avec la terra rubra ou encore les grises fines tardo-laténiennes qui ont aussi des répertoires mixtes dont une partie imite des formes méditerranéennes et l'autre des formes indigènes. Donc, je me demande si on progresse vraiment en explosant cette catégorie des imitations de sigillées.*

Dominique BUGNON *: J'aimerais signaler que vous pouvez voir un de ces mortiers à collerette ornée, qui vient de Marsens (canton de Fribourg), dans une des vitrines.*

Robin SYMONDS *: J'ai bien apprécié l'expression "les mortiers, symboles de la romanisation" ; je trouve cela intéressant !*

Eleni SCHINDLER-KAUDELKA *: L'invention de cette expression est de Dietwulf Baatz et date des années 1970.*

* *
*

SFECAG, Actes du Congrès de Fribourg, 1999.

Thomas PAULI-GABI
Christine MEYER-FREULER

LA CÉRAMIQUE DU I^er SIÈCLE EN CONTEXTES MILITAIRES ET CIVILS : étude comparative sur la base des données de *Vindonissa* et de *Vitudurum*

Résumé. Le matériel de deux fouilles du camp légionnaire de *Vindonissa* (Windisch, canton d'Argovie) et du *vicus* de *Vitudurum* (Oberwinterthur, canton de Zurich) permet une comparaison entre les deux sites, distants de 40 km. La séquence stratigraphique subdivisée en six horizons de l'époque augustéenne à Trajan précise l'évolution du matériel et met en évidence certains phénomènes nouveaux. La méthode choisie se base sur des analyses statistiques et des comparaisons qualitatives du corpus des formes. Elle permet une différenciation entre la céramique d'un site civil et celle d'un site militaire, révélant par exemple d'importantes divergences entre le matériel importé et la céramique locale et soulevant la question du pouvoir d'achat et de l'accès aux marchés des deux populations. L'étude de certains groupes de céramique (formes méditerranéennes ou de tradition celtique, vaisselle de table ou de cuisine) démontre des différences d'ordre culturel et social. Une recherche plus poussée englobant d'autres catégories de mobilier (par exemple les fibules) ou d'autres sites militaires et civils permettrait une vérification des résultats obtenus grâce à l'étude de la céramique.

I. INTRODUCTION

En Suisse, l'analyse de la céramique intègre depuis fort longtemps les aspects économiques et culturels liés à l'étude des populations. Nous renvoyons ici au travail de Katrin Roth-Rubi sur la céramique des *castra* et du *vicus* de Zurzach, ou à l'étude de Caty Schucany sur la romanisation, basée sur le *vicus* de Baden[1]. L'analyse du matériel céramique issu de fouilles réalisées à *Vindonissa* et à *Vitudurum* se prêtait particulièrement bien à une étude comparative de la céramique provenant de contextes civils et militaires, tout en permettant de lui donner une direction particulière : comment une communauté civile indigène du I^er s. apr. J.-C. se différencie-t-elle sur le plan de la céramique d'une société masculine de caractère méditerranéen habitant un camp légionnaire ?

1. Vindonissa.

Vindonissa, à proximité immédiate du confluent de la Reuss et de l'Aar, se trouve sur le versant sud du Jura, occupant un éperon bien situé sur le plan stratégique. Des structures appartenant à un habitat de La Tène finale y sont attestées ; il était délimité à l'ouest par un fossé de 20 m de large (appelé "Keltengraben"). Les nombreuses découvertes d'objets et de traces de constructions d'époque augustéenne de part et d'autre de ce fossé permettent d'attester une présence militaire romaine, bien que, dans l'état actuel des connaissances, on ne puisse encore rien avancer de concret ni sur le type et l'importance des troupes, ni sur le vicus du castrum qui s'y rattachait. Dès 16/17 apr. J.-C. au plus tard, on est en présence d'un camp légionnaire qui, avec des effectifs variés, a été occupé jusqu'en 101 apr. J.-C. par la 13^e, la 21^e et la 11^e légion, ainsi que par des troupes auxiliaires.

Les fouilles ont été menées en 1976 dans une zone du camp légionnaire peu explorée jusque là[2]. La surface fouillée, d'environ 300 m², se situe dans le premier *scamnum*, entre la *via principalis* et la *via decumana* (Fig. 1). On y a observé sept phases de construction, couvrant une période allant de l'époque augustéenne tardive jusqu'au début de l'époque de Trajan. Les fréquentes transformations et reconstructions que nous avons observées sur l'espace restreint de la fouille reproduisent en miniature l'histoire mouvemen-

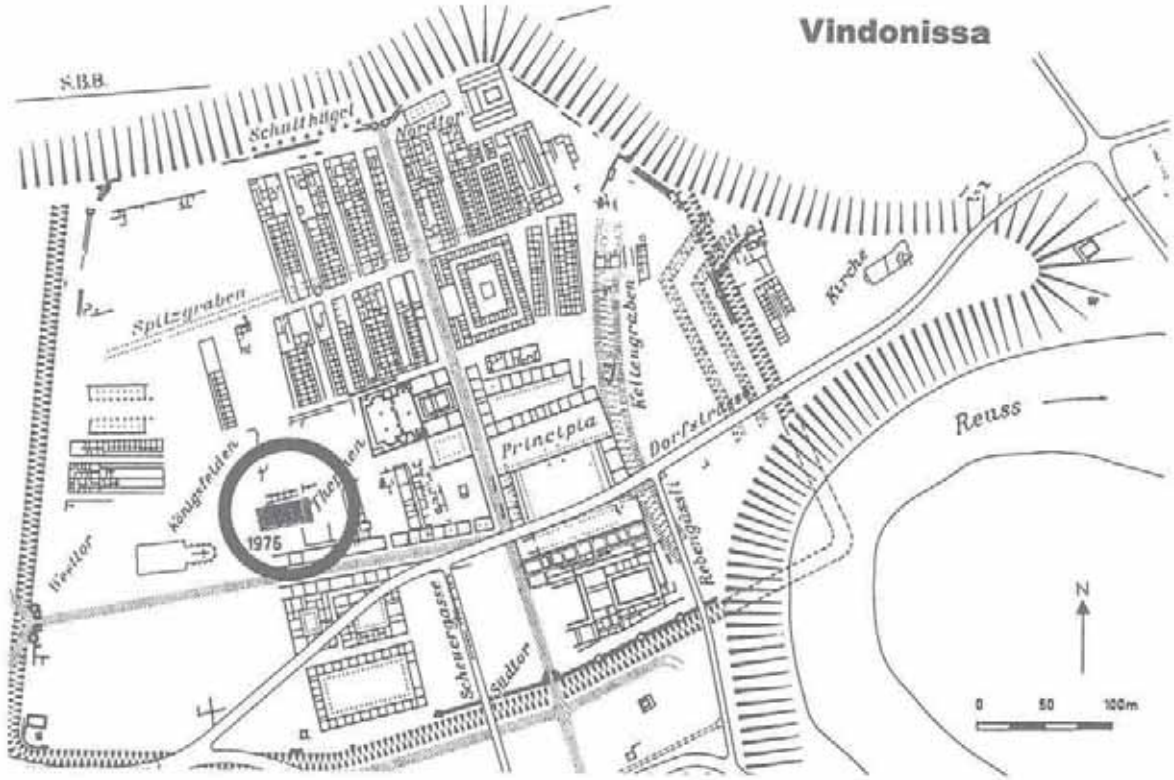
1 Roth-Rubi 1994, dans Hänggi, Doswald, Roth-Rubi 1994, p. 349 ss. C. Schucany, Tradition indigène - tradition méditerranéenne : un essai appliqué à la céramique des I^er et II^e siècles d'*Aquae Helveticae* (Baden, Suisse), dans *SFECAG, Actes du Congrès de Versailles*, 1993, p. 249-266. Schucany 1996, p. 206 ss.

2 Meyer-Freuler 1998. En raison de la construction d'un dépôt des pompiers pour la clinique psychiatrique de Königsfelden, la petite fouille a été dénommée "Feuerwehrmagazin".

tée de *Vindonissa*, que l'on ne saurait considérer sans la replacer dans une vision globale de la politique du pouvoir dans cette région. Elles sont le reflet des nombreux mouvements de troupes et des changements qu'ils ont occasionnés dans la conception du camp. Un lien direct est toutefois impossible à établir si l'on ne recourt pas à l'épigraphie. La succession des phases de construction, observée sur l'ensemble du camp, avec tout d'abord des constructions en bois (phases de construction 1-4), puis des constructions en dur (phases de construction 5-7), se retrouve ici également. Il est difficile, en raison du caractère morcelé de la fouille, d'établir la fonction des divers bâtiments[3].

2. Vitudurum.

L'habitat civil de *Vitudurum* se trouve à environ 40 km à l'est de *Vindonissa*[4]. L'axe de transport principal parcourant le plateau suisse traverse les deux sites, qui se trouvent ainsi reliés. La dendrochronologie permet de faire remonter la fondation de *Vitudurum* à



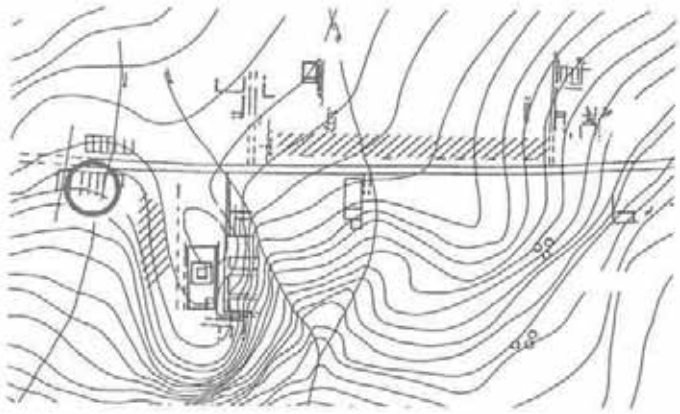


Figure 1 - Emplacement des sites et des objets présentés dans cette étude (*Vindonissa* et *Vitudurum*).

3 Phase 1 : tente ou constructions en bois. Phase 2 : *fabrica*. Phase 3-5, évtl. Phase 6 : logements pour des *immunes* ou des cohortes auxiliaires, partiellement logement d'officiers. Phase 7 : complexe vaste (logement pour un *tribunus* ?).

4 Pour les derniers résultats des recherches à *Vitudurum*, cf. Ch. Ebnöther *et al.*, Leben und Sterben im römischen Oberwinterthur, dans *Winterthurer Jahrbuch*, 1995, p. 113-130.

Vitudurum - agglomération secondaire		**Vindonissa** - camp militaire	
fouille "Unteres Bühl" / maison 14		fouille "Feuerwehrmagazin"	
env. 80 m²		env. 300 m²	
Chronologie : 7 - vers 100 apr. J.-C.		Chronologie : augustéen tardif - 101 apr. J.-C.	
phases		**phases**	
A, maison 16/18 :	7 apr. J.-C. (date dendro.)	1 :	augustéen tardif
B :	7 - 30/35 (dd)	2/3 :	tibérien précoce
C :	30/35 - 45/55 (dd)	4 :	tibérien tardif - claudien précoce
D-G :	45/55 (dd) - vers 70	5 :	claudien - néronien
F, m.16 :	vers 70 (couche d'incendie)	6 :	flavien précoce
H/G, m.14/16 :	vers 70 - 90/100	7 :	flavien tardif

Figure 2 - Datation des phases à *Vindonissa* et *Vitudurum*.

l'an 4 av. J.-C. au plus tard, sur une zone encore vierge[5]. Il est cependant permis de postuler la présence d'un habitat celtique dans les environs. A une période avancée du Ier s., le *vicus* couvrait une surface d'environ 12 ha. Plusieurs fermes s'articulaient dans ses environs et, distantes d'environ 18 à 25 km, on rencontrait d'autres agglomérations, dont l'une d'entre elles deviendra Zurich.

Le complexe étudié a été mis au jour dans un quartier situé à l'ouest du centre de la localité, à l'emplacement de l'actuelle colline de l'église (Fig. 1)[6]. La mise en place du quartier peut être datée par la dendrochronologie de 7 apr. J.-C. Le concept architectural s'organise sur deux rangées de maisons orientées dans l'axe de la route principale. De plan rectangulaire, les maisons étaient construites à proximité les unes des autres et possédaient une façade commune ; elles étaient reliées par un portique d'à peine 3 m de large. Dans les bâtiments se trouvaient des habitations et des locaux artisanaux. La grande majorité de la céramique étudiée provient du bâtiment 14, au sud de la route[7]. Sur cette parcelle, entre 7 et env. 100 apr. J.-C., pas moins de cinq bâtiments en bois ont été érigés.

II. MÉTHODES D'ANALYSE

La céramique a fait l'objet d'une analyse statistique sur la base du nombre minimum d'individus, calculé d'après les bords, et associée à des comparaisons qualitatives de l'éventail des formes.

Le matériel peut être attribué stratigraphiquement à 6 horizons distincts, permettant d'en suivre l'évolution sur plusieurs phases et de déceler les phénomènes nouveaux apparaissant dans l'éventail céramique "civil" et "militaire" (Fig. 2). La plupart des phases peuvent être datées de manière absolue, que ce soit par la dendrochronologie ou sur le plan historique, fait très appréciable pour notre étude, d'autant plus que la succession des phases des deux gisements est pratiquement synchrone.

Il faut mentionner l'aspect limitatif posé par le nombre parfois restreint d'objets ; en outre, les deux fouilles ne peuvent évidemment fournir qu'une vision très limitée par rapport aux dimensions des deux sites. De plus, pour certains récipients, la détermination de la provenance et de la fonction reste partiellement incertaine (Fig. 3)[8].

NMI (bords)	Vindonissa	Vitudurum
phases 1 et A	80	61
phases 2/3 et B	132	99
phases 4 et C	307	59
phases 5 et D-G	54	354
phases 6 et F	161	157
phases 7 et G/H	204	89
total	938	819

Figure 3 - Nombre minimum d'individus pour les récipients et par phase, à *Vindonissa* et à *Vitudurum*.

III. COMMENTAIRE DES DIAGRAMMES

En établissant les diagrammes suivants, nous avons tenté de relever les différences et les points communs des sites de *Vindonissa* et de *Vitudurum*.

A cet effet, quatre aspects ont été examinés de plus près et les résultats subdivisés en sous-groupes :

---

5 Pour la date dendrochronologique de 4 av. J.-C., cf. R. Janke, dans *Annuaire de la Société Suisse de Préhistoire et d'Archéologie*, 76, 1993, p. 221.

6 Pour la fouille d'Unteres Bühl, cf. A. Zürcher, *Vitudurum* - Geschichte einer römischen Siedlung in der Ostschweiz, dans W.U. Guyan, J. Schneider, A. Zürcher, *Turicum - Vitudurum - Iuliomagus. Drei Vici in der Ostschweiz*, Festschrift O. Coninx, Zurich, 1985, p. 173-233. S. Martin-Kilcher, Einleitung, dans S. Martin-Kilcher *et al.*, *Beiträge zum römischen Oberwinterthur - Vitudurum 5*, Ber. Zürcher Denkmalpflege Arch. Monogr. 10, Zurich, 1991, p. 9-12.

7 La céramique des phases anciennes a été étudiée dans le cadre de l'élaboration continue des structures de la fouille d'Unteres Bühl (publication en prép.), et celle des phases F et G à l'occasion d'un mémoire de licence : Th. Pauli, *Die mittelkaiserzeitlichen Siedlungsperioden aus den Häusern 14 und 16 vom Unteren Bühl : Untersuchungen an der Gefässkeramik aus den Perioden 2 bis 5*, Mémoire de licence non publié, Université de Berne, 1994. Th. Pauli-Gabi, Aspekte der gründungszeitlichen Bebauung in Vitudurum-Oberwinterthur, dans N. Hanel, C. Schucany Hrsg.), *Colonia-municipium-vicus, Struktur und Entwicklung städtischer Siedlungen in Noricum, Rätien und Obergermanien*, BAR Intern. Series 783, 1999, p. 47-58.

8 Dans la mesure du possible, nous avons tenté de compenser les incertitudes inhérentes à un travail reposant sur de faibles bases statistiques en effectuant des comparaisons avec d'autres ensembles de trouvailles provenant de l'intérieur et de l'extérieur du site. Pour la détermination de la céramique méditerranéenne et indigène, seuls les critères formels ont été retenus.

1. Sigillée et imitations ; 2. Importations et productions régionales/locales ; 3. Formes méditerranéennes et indigènes ; 4. Fonctions de divers récipients.

1. La sigillée par rapport à l'imitation (Fig. 4).

L'"imitation helvétique" ne diverge de la véritable sigillée que par une facture de moindre qualité, outre bien entendu par le lieu de production[9].

A *Vitudurum*, on note dans les phases A et B (époque augusto-tibérienne) une nette dominance de l'imitation, avec au début une proportion supérieure à 70 %. Dès la phase C, on constate un revirement catégorique : alors que la sigillée importée constitue à présent environ 2/3, et dans la deuxième moitié du Ier s. comme à *Vindonissa* même 4/5, l'imitation passe au second plan[10]. A *Vindonissa*, on relève une belle constance durant tout le Ier s., avec une proportion de sigillée ne descendant jamais au-dessous de 75 %, excepté quelques petites variations négligeables.

La Fig. 5 montre les formes de sigillée importée et leurs fidèles copies provenant d'ateliers locaux ou régionaux. Bien qu'à *Vindonissa* la proportion d'imitations soit très faible par rapport à la sigillée, on trouve, en particulier dans la phase précoce, un large éventail de formes, comparables en tous points à celles de *Vitudurum*.

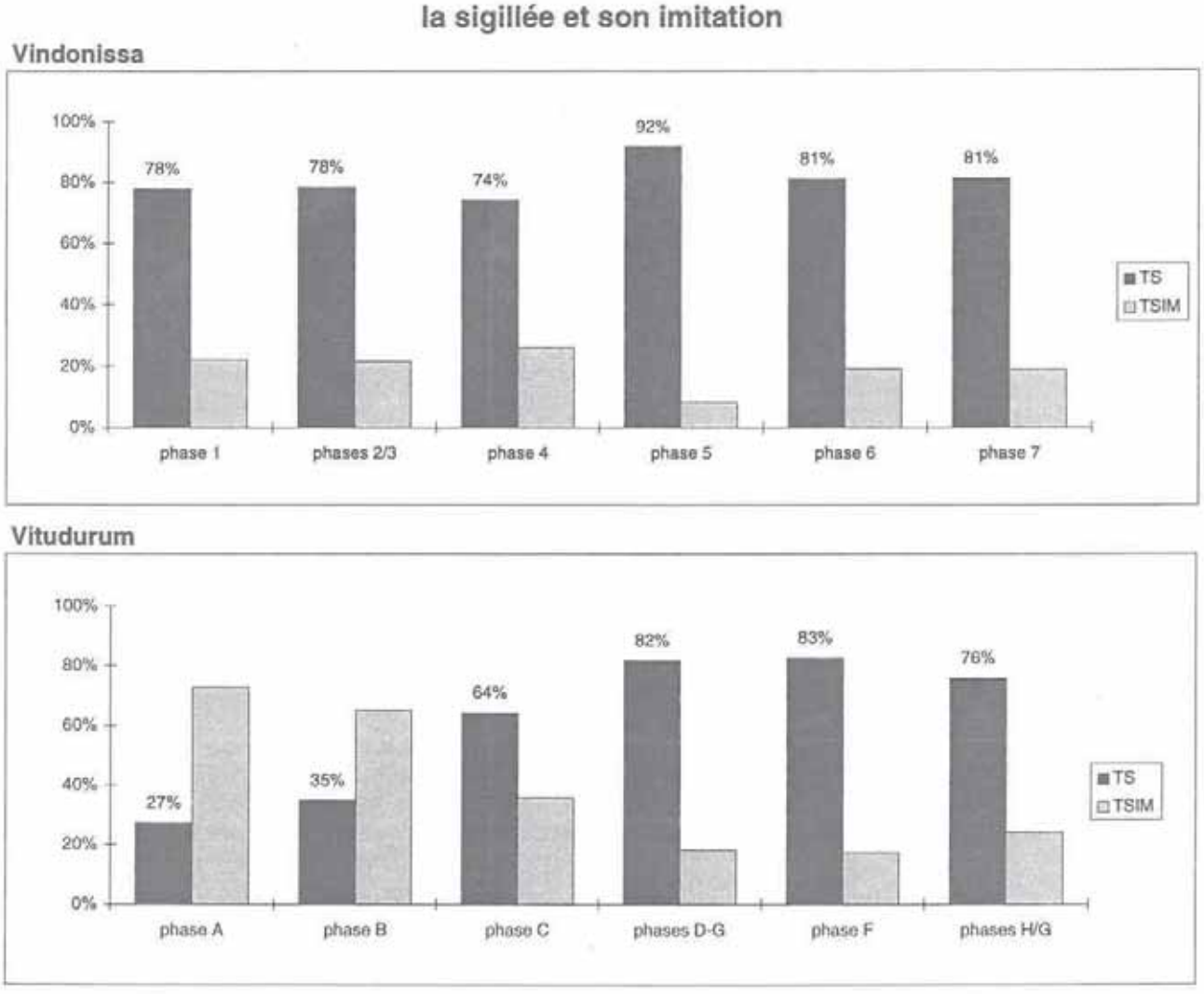
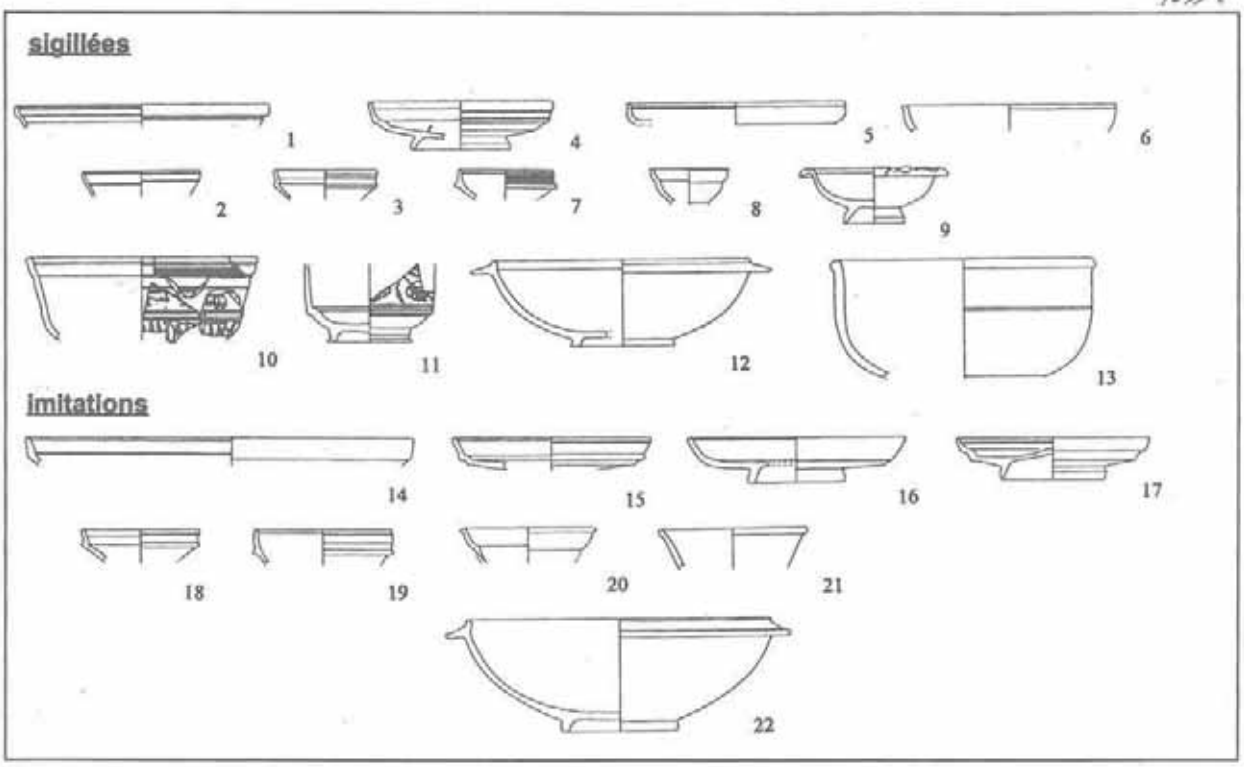
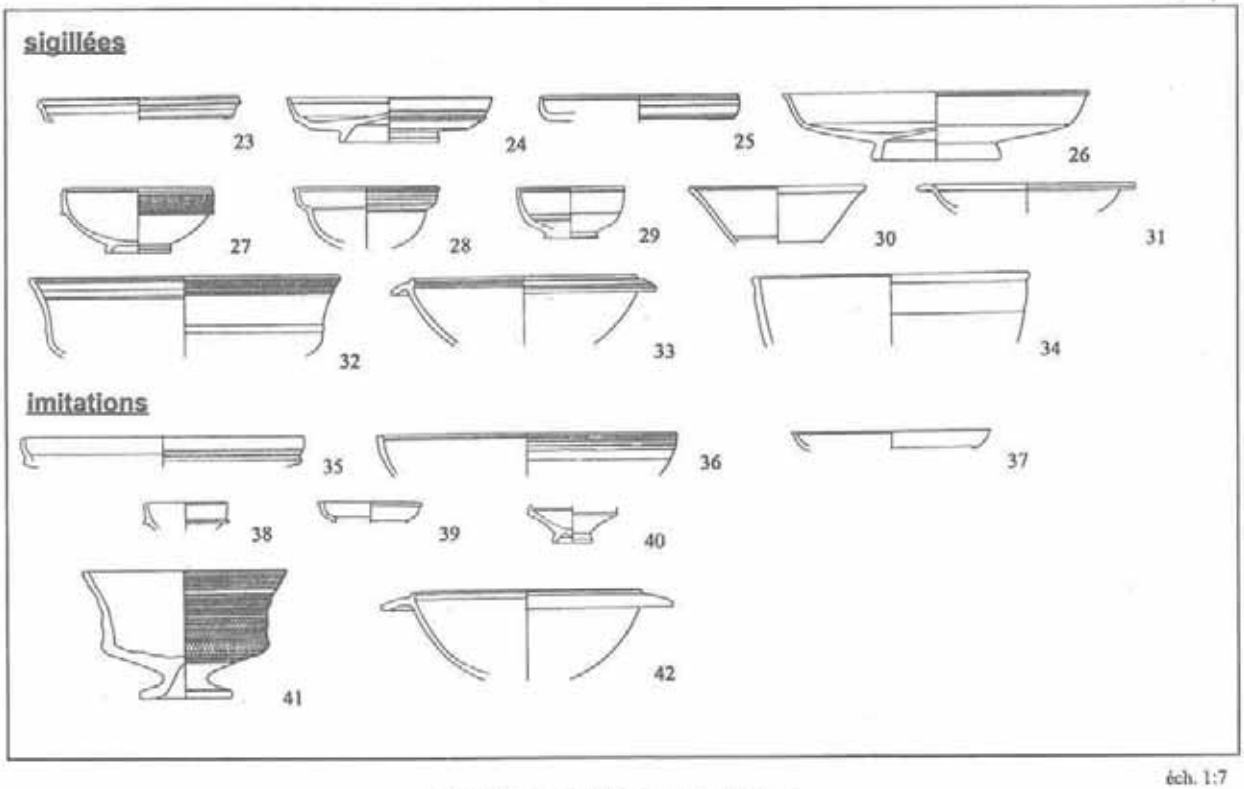


Figure 4.

9 Les écuelles à engobe externe uniquement (Drack 20-22), qui n'ont pas été comptées comme imitations, perdent à *Vitudurum* continuellement en importance au cours des deux premiers tiers du Ier s., parallèlement à la "véritable" imitation. A *Vindonissa*, elles ne sont représentées en nombres plus importants que dans la phase 1. Pour la définition de l'imitation, cf. S. Martin-Kilcher, TS-Imitationen, dans C. Schucany, S. Martin-Kilcher, L. Berger, D. Paunier (éd.), *Römische Keramik in der Schweiz - Céramique romaine en Suisse - Ceramica romana in Svizzera*, Antiqua 31, Bâle, 1999, p. 33 ss.

10 Le problème lié à la faible base statistique de la phase C est atténué par la datation dendrochronologique issue d'une couche du bâtiment 10, qui a livré un résultat pratiquement identique (couche 148, *tpq* de 48 apr. J.-C. pour la fin de la sédimentation, qui débute vraisemblablement vers 50 apr. J.-C.).





éch. 1:7

Figure 5 - La sigillée et son imitation.
1-3, 23 *TS italique* ; 4-12, 24-34 *TS gauloise* ;
14-22, 35-42 *TS Imitations* ; 14, 17, 18, 20, 21, 35-40 *en pâte orange avec revêtement orangé* ;
15, 16, 19, 22, 41, 42 *en pâte grise avec revêtement noir* (éch. 1/7).

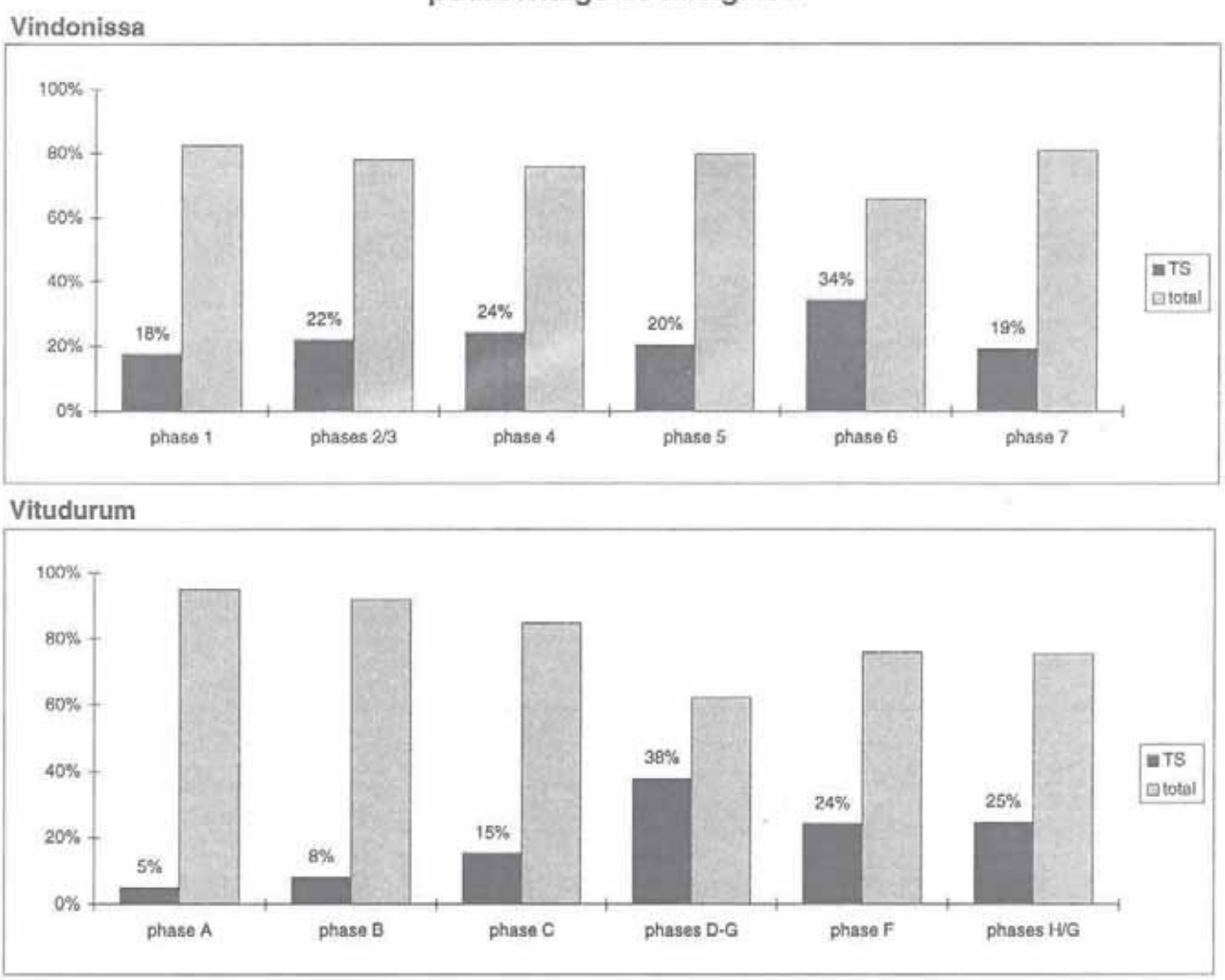


Figure 6.

2. La sigillée par rapport aux autres catégories de céramique (service de table, Fig. 6).

Si l'on tient compte de la proportion de sigillée par rapport à la totalité de la céramique découverte, on note pour *Vitudurum* un pourcentage de 5 % (1/20) dans la phase A, qui va ensuite augmenter de manière continue jusqu'à 1/3, avant de se stabiliser à 1/4 dès l'époque flavienne. La sigillée gagne très nettement en importance entre 30-50 et 50-70, avec à chaque fois un doublement des pourcentages. A *Vindonissa*, la proportion de sigillée est considérable dès le début avec 18 %, proportion qui variera plus tard entre 1/4 et 1/3.

3. Les importations par rapport aux produits locaux (service de table, fig. 7).

Pour les services de table, nous parlons d'importation en présence de sigillée, de céramique à parois fines, ainsi que de céramique à glaçure plombifère provenant d'Italie et de Gaule. Dans les phases A et B, les importations jouent à *Vitudurum* un rôle encore négligeable. Entre 30-50 (phase C) et 50-70 (phase D), on constate une augmentation marquée, avec à deux reprises un doublement des pourcentages d'importations. A *Vindonissa*, les produits locaux sont majoritaires uniquement dans les phases de construction 1 et 7.

La Fig. 8 montre les importations et les produits locaux de *Vindonissa* et de *Vitudurum* au cours de la première moitié du I^er^ s., ainsi que les nouvelles formes apparues dans la deuxième moitié du I^er^ s.

Pour les services de table, le spectre des formes issues des deux sites est déjà très semblable au cours de la première moitié du I^er^ s. On observe toutefois des différences marquées dans l'importance de quelques formes : par exemple, les jattes à rebord légèrement rentrant, issues d'une tradition préromaine, sont beaucoup plus fréquentes à *Vitudurum* qu'à *Vindonissa*, de même que les bols de type Roanne (Fig. 8, cat. 27.31). Les lampes figuratives et les lampes à suif comptent parmi les produits locaux propres à Vindonissa[11].

11 A ce propos, cf. A. Leibundgut, *Die römischen Lampen in der Schweiz. Handbuch der Schweiz zur Römer- und Merowingerzeit*, Berne, 1977, p. 78 ss. Meyer-Freuler 1998, p. 92 ss. avec fig. 68, 941.942.

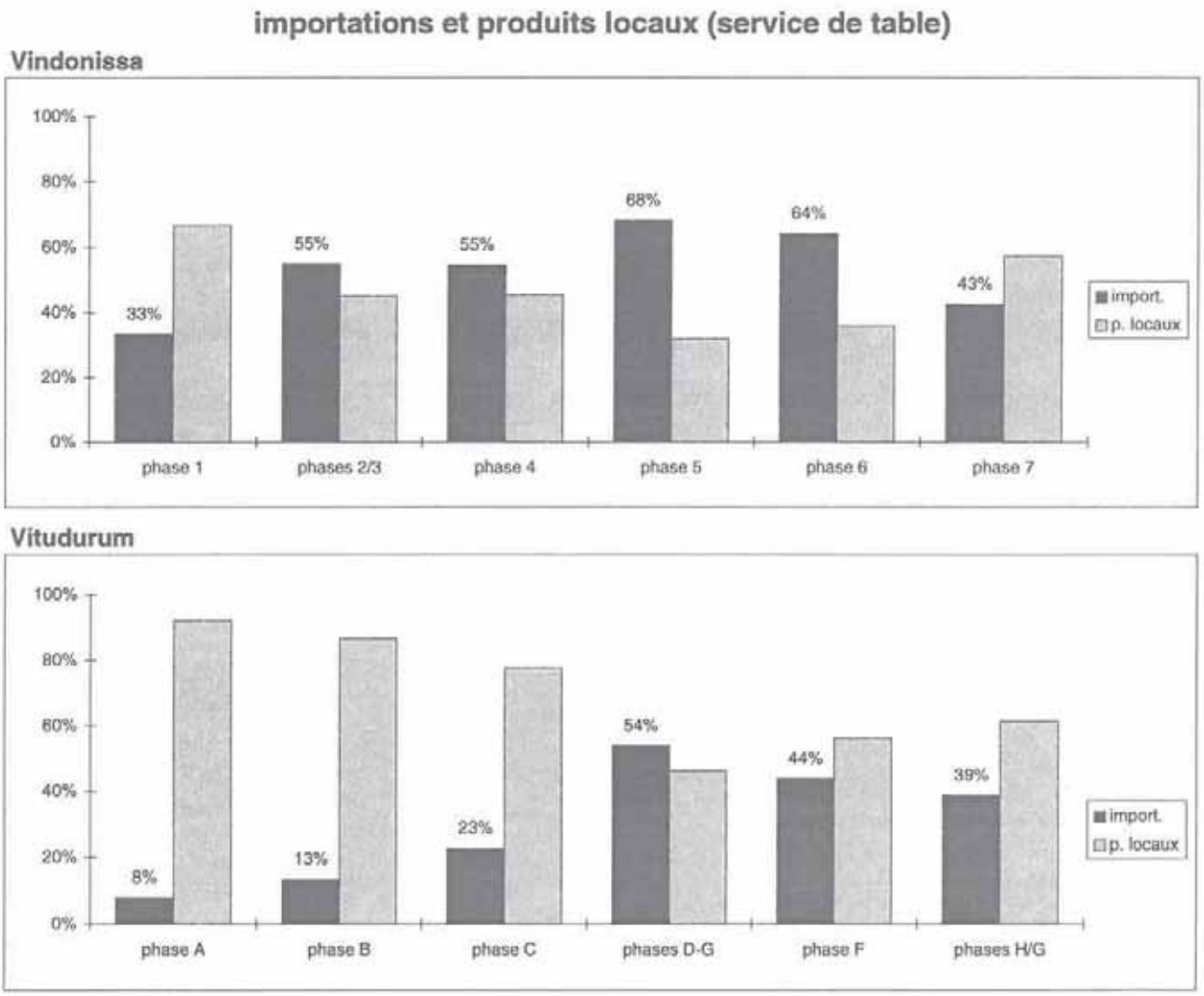


Figure 7.

4. Formes méditerranéennes par rapport aux formes indigènes (Fig. 9).

A *Vitudurum*, on observe un équilibre stable, voire une légère dominance de formes celtiques dans les services de table pour la première moitié du Ier s. Mais, entre 50-70, on assiste à une multiplication par deux de la proportion de formes méditerranéennes. A *Vindonissa*, on observe encore une fois une image nettement différente : sur la totalité du siècle, pour les formes méditerranéennes, les valeurs restent constamment élevées, à l'exception de la première phase de construction, où la proportion celtique est encore de 2/5.

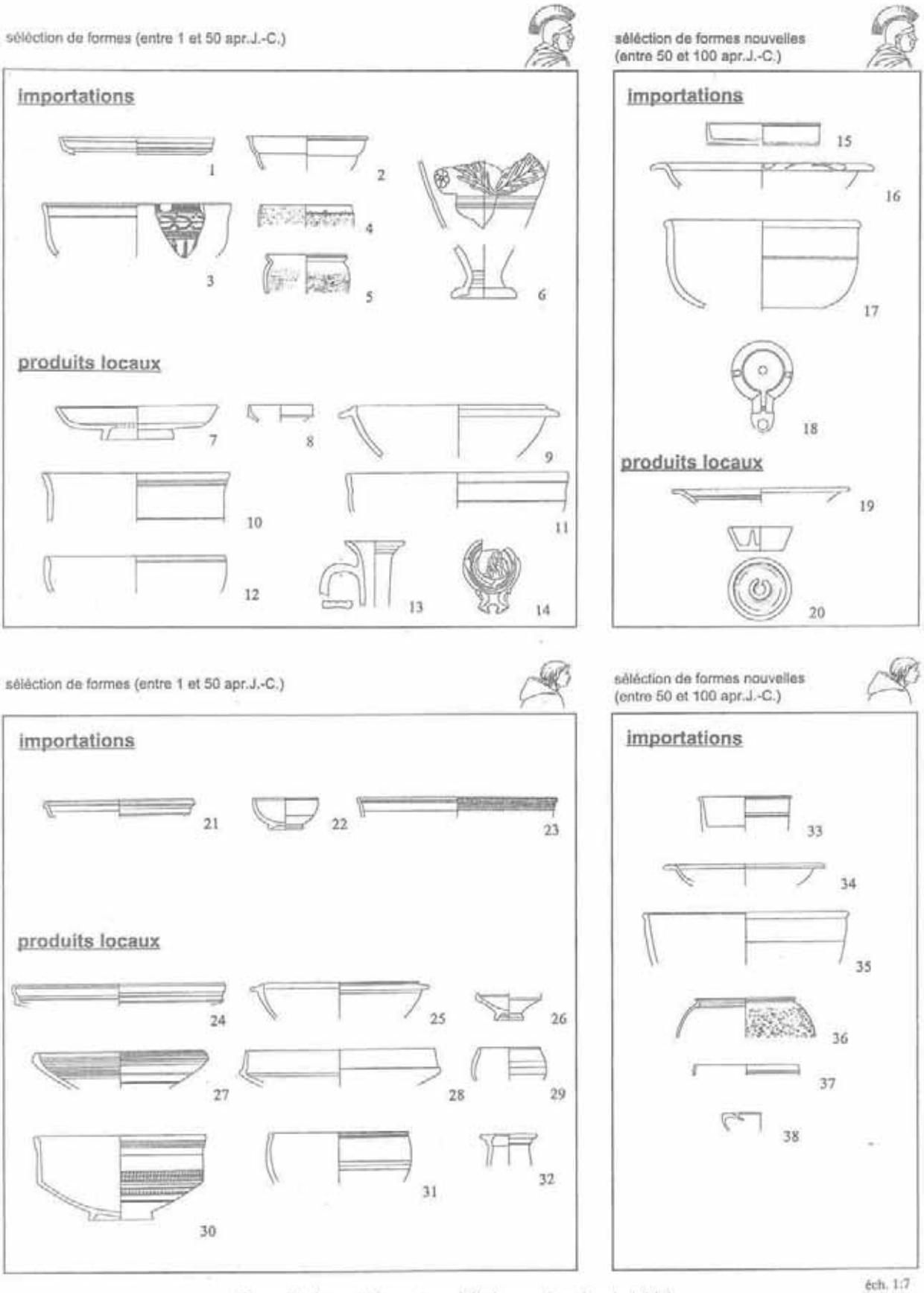
La Fig. 10 montre un choix des formes principales d'origines celte et méditerranéenne, où l'on notera seulement deux différences majeures entre les complexes militaires et civils : à *Vindonissa*, dès l'époque de Tibère, apparaissent de très nombreux gobelets et petites coupes en provenance généralement de Lyon, alors qu'à *Vitudurum* la céramique à parois fines n'apparaît qu'au cours de la seconde moitié du siècle.

Les cruches ne jouent qu'un rôle mineur à *Vitudurum* avec, jusqu'à l'époque flavienne, une proportion de 7 %.; ce n'est qu'à partir de ce moment que l'on décèle une légère augmentation (Fig. 14). Dans la phase de construction 1 de *Vindonissa*, les cruches, avec 6 %, ne présentent encore qu'une faible proportion, mais on relèvera une augmentation subite dès la phase de construction 2 (20 %) (Fig. 14).

Avec une moyenne de 1/5, les tonneaux et les bouteilles de *Vitudurum* constituent un pourcentage nettement supérieur à celui rencontré à *Vindonissa*, où l'on ne parvient à déceler des valeurs significatives que dans la phase de construction 1. Les pourcentages observés à *Vitudurum* au cours de la seconde moitié du siècle sont aussi indéniablement plus élevés.

5. La vaisselle de cuisine et de stockage par rapport au service de table (Fig. 11).

A *Vitudurum*, près du tiers des récipients se rattache au groupe de la céramique de cuisson ou de stockage, pour laquelle les formes peintes de type La Tène jouent un rôle nettement plus important qu'à *Vindonissa*. Voici trois des types caractéristiques de cette catégorie (Fig. 12). A l'exception de la phase de construction 1, on relève constamment dans le camp militaire un pour-



éch. 1:7

Figure 8 - Importations et produits locaux (service de table).
Importations : 21 *TS italique*, 1-3, 15-17, 22-23, 33-35 *TS gauloise* ; 4-5, 36, 37 *céramique à parois fines (Lyon)* ; 6 *céramique à glaçure plombifère (Vichy ?)* ; 18, 38 *lampe (Modena)*.
Produits locaux : 7-9, 24-26 *TS Imitations* ; 10-11, 30 *bols Drack 21 et 22* ; 12-13, 32 *céramique à pâte claire* ; 19, 27-29, 31 *céramique à revêtement argileux, lampe* 14, 20 (éch. 1/7).

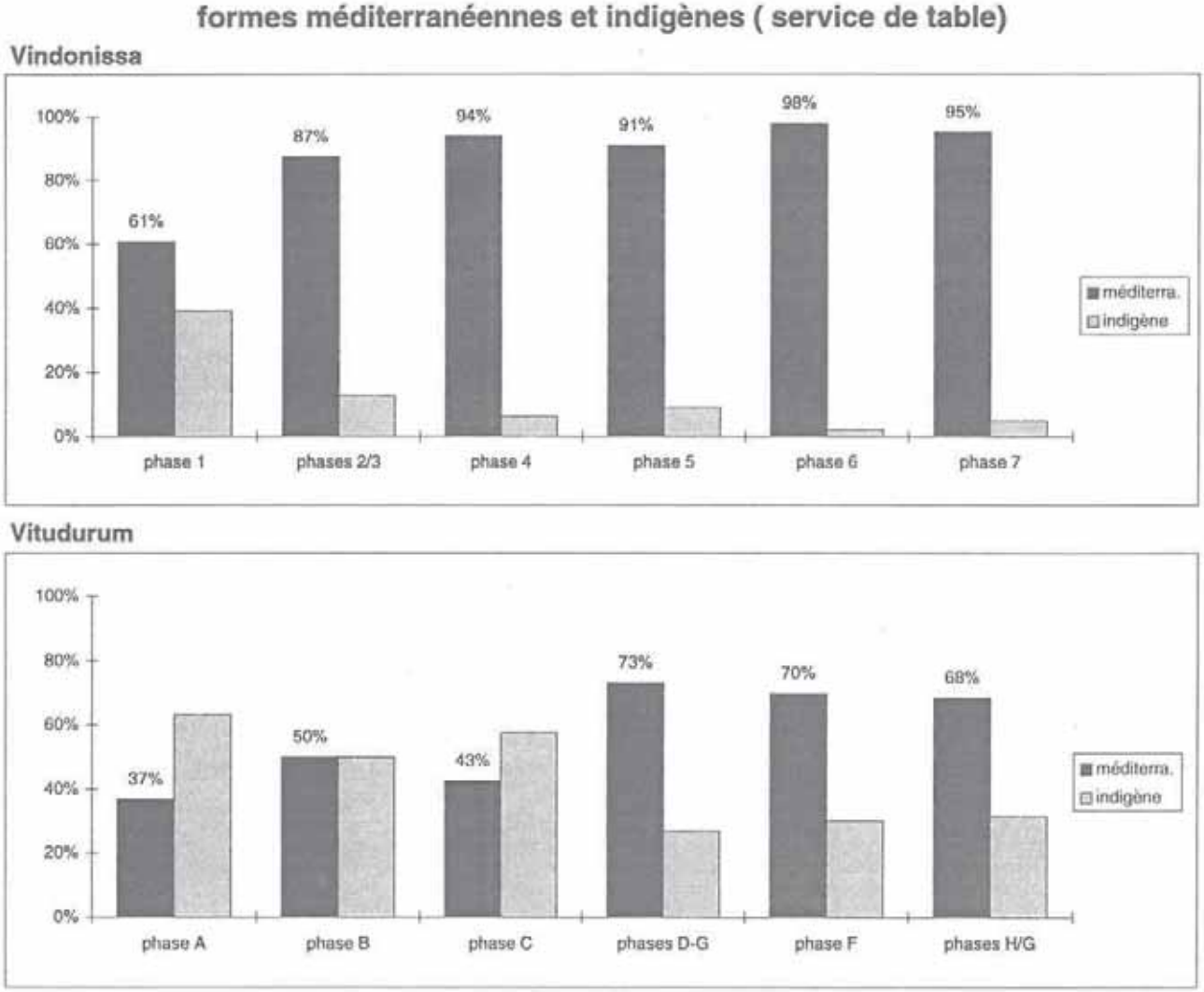


Figure 9.

centage plus élevé de céramiques de cuisson et de stockage. Ce phénomène est particulièrement bien marqué dans la phase 5.

La proportion plus élevée de céramique de cuisson ou de stockage observée à *Vindonissa* est due à l'importance de certaines formes (Fig. 13). Outre des mortiers, des plats de cuisson et des jattes, les nombreux pots de cuisson occupent une place considérable.

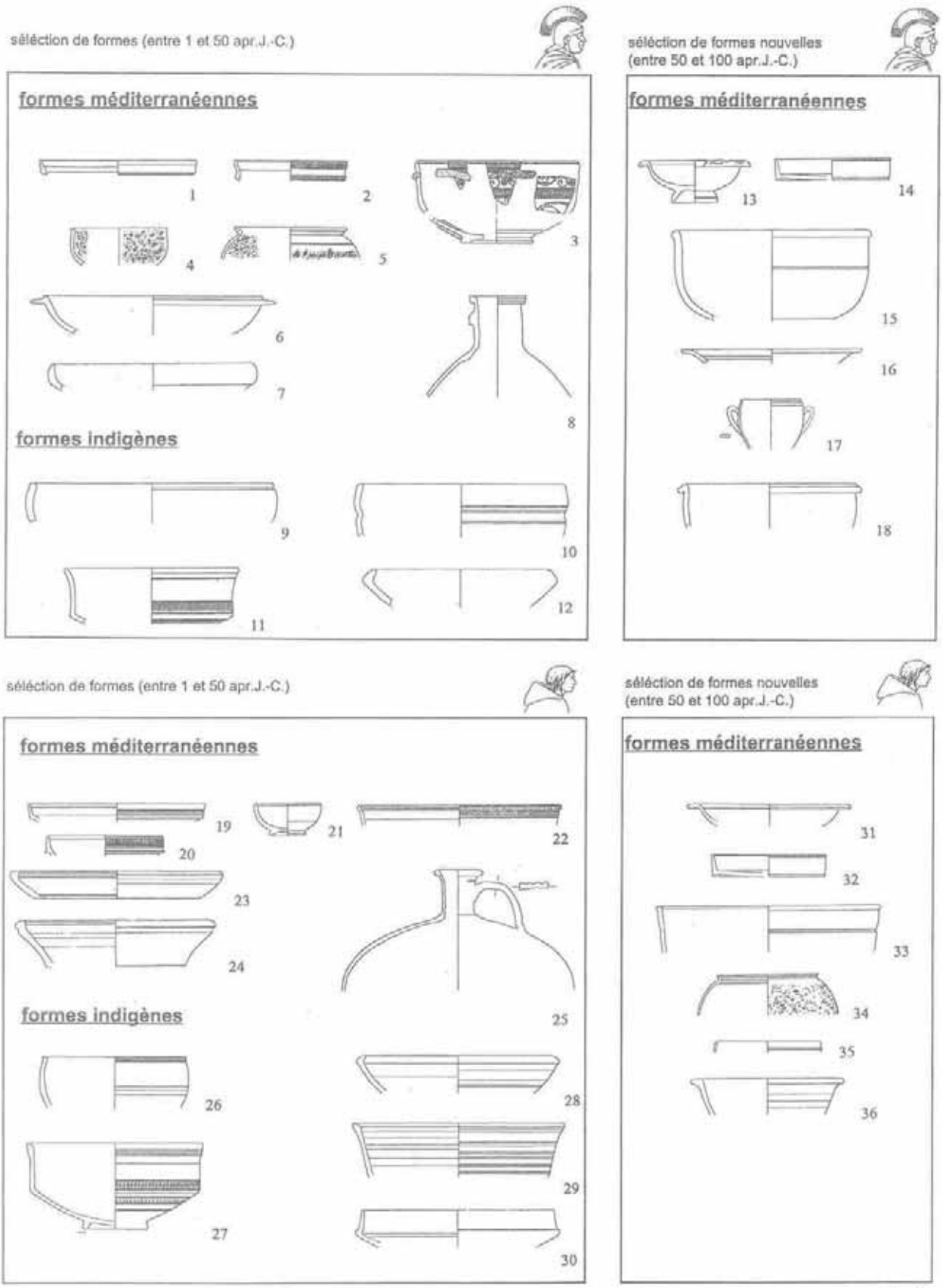
A *Vitudurum*, durant tout le Ier s., les pourcentages des pots de cuisson sont, avec 2-6 %, inférieurs de deux à six fois à ceux rencontrés à *Vindonissa*, où ils composent jusqu'à 1/5 de la totalité de la céramique (Fig. 15 et 16).

IV. RÉSUMÉ DES RÉSULTATS (Fig. 17)

Après cette vision d'ensemble condensée, nous désirons résumer brièvement les résultats principaux que nous avons obtenus, avant d'en présenter les interprétations possibles. Il nous a parfois paru utile de confronter nos résultats à des sites de comparaison, dans la mesure où les données en étaient accessibles sans encombres, ceci afin d'élargir le cadre de la discussion.

En ce qui concerne l'importance des pièces d'importation, et plus particulièrement de la sigillée, on constate de très nettes différences pour le début du Ier s. Jusqu'au milieu de celui-ci environ, avec l'augmentation constante des importations dans l'agglomération civile, ces divergences s'estompent peu à peu. Parallèlement à la progression à la hausse des importations de sigillée à *Vitudurum*, on observe un net recul des imitations[12]. La proportion de services de table d'origine méditerranéenne dans l'habitat civil est déjà relativement élevée à l'époque augustéenne. Malgré des importations trois fois plus nombreuses au cours de la première moitié du Ier s., elle reste pratiquement

12 Dans d'autres zones d'Oberwinterthur également, une évolution identique de la proportion d'imitations à celle rencontrée dans le bâtiment 14 peut être observée. Dans l'étude entreprise par J. Rychener, les écuelles Drack 20-22 (cf. note 9) ont été intégrées au décompte, d'où découle un pourcentage d'imitations plus élevé montrant cependant une tendance décroissante semblable à celle observée par rapport à la sigillée. J. Rychener, *Beiträge zum römischen Oberwinterthur - Vitudurum 3*, Ber. Zürcher Denkmalpflege Monogr. 6, Zurich, 1988, p. 107, fig. 605.

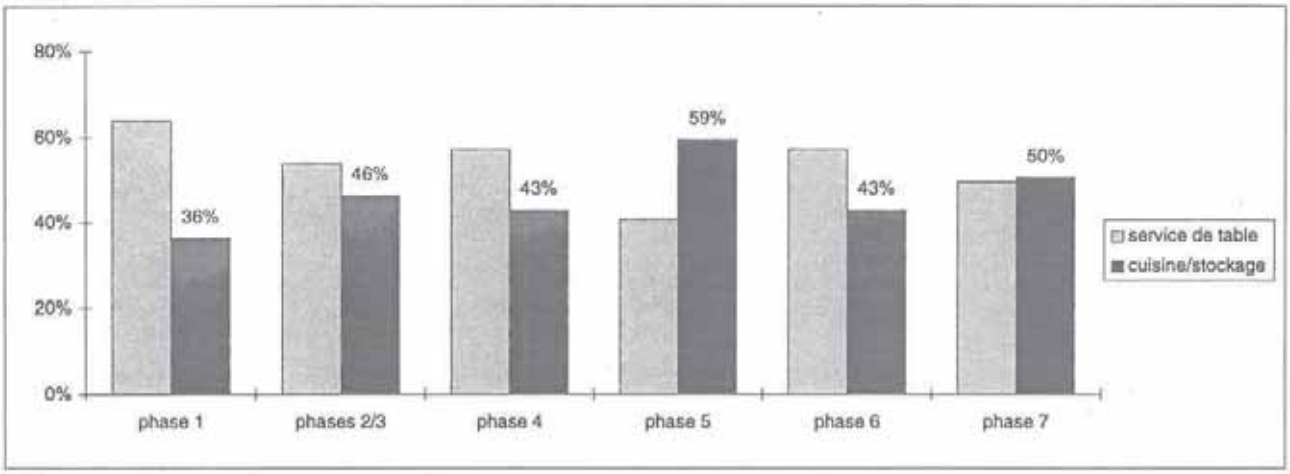


éch. 1:7

Figure 10 - Formes méditerranéennes et indigènes (service de table).
Formes méditerranéennes : 1, 7, 14, 16, 19, 23, 24, 31, 32 *plats et assiettes* ;
2, 4, 13, 20, 21, 35 *coupes* ; 5, 17, 34 *gobelets* ; 3, 6, 15, 18, 22, 33, 36 *bols* ; 8, 25 *cruches*.
Formes indigènes : 9-12, 26-30 *bols*. 1-3,13-15, 19-22, 31-33 TS ;
6 *imitation de sigillée* ; 4, 5, 34, 35 *céramique à parois fines* ; 7, 10, 12, 23, 24, 28, 30 *céramique à pâte grise* ;
8, 9, 17, 36 *céramique à pâte claire* ; 11, 16, 18, 26, 27, 28 *céramique à revêtement argileux* (éch. 1/7).

la vaisselle de cuisine et de stockage

Vindonissa



Vitudurum

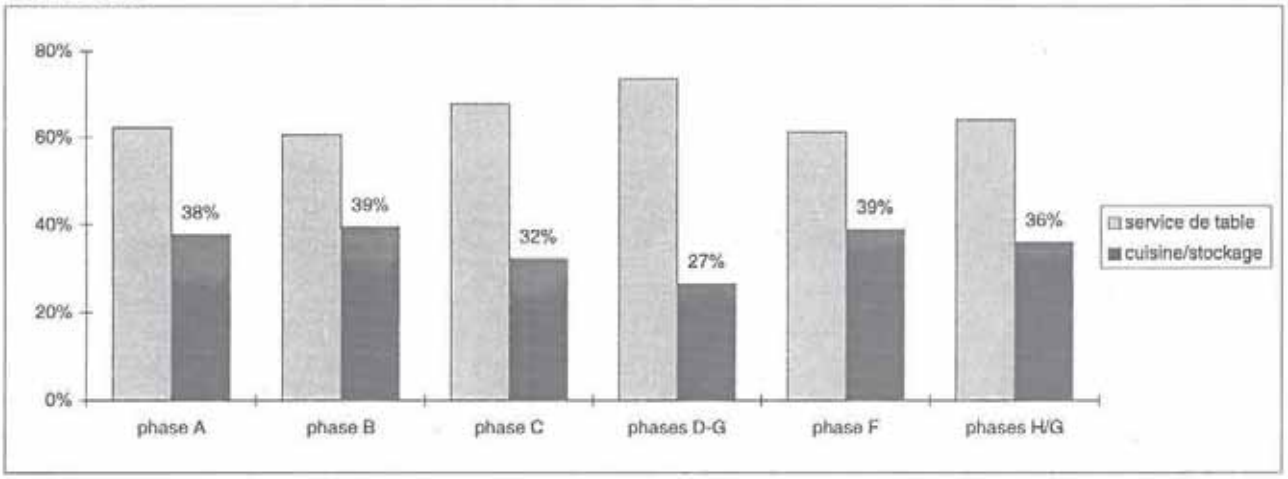


Figure 11.



Figure 12 - Trois récipients peints provenant de *Vitudurum* (Unteres Bühl).

stable ; ce n'est qu'après le milieu du siècle que les formes indigènes subissent un recul important. A cette époque, les gobelets en céramique fine et les petites coupes apparaissent pour la première fois sur les tables indigènes. L'étude de la céramique utilisée pour la cuisson et le stockage ne révèle pas d'évolution chronologique, mais bien davantage une différence fondamentale entre les deux types de sites : *Vindonissa* présente en effet constamment un pourcentage plus élevé de ce genre de céramique.

Fait étonnant dans les quatre premiers diagrammes, on ne peut déceler à *Vindonissa* aucune forme d'évolution, à l'exception de la phase augustéenne 1 sur laquelle nous reviendrons plus loin : dès l'époque de la fondation du camp légionnaire, on se trouve au maximum du taux d'importation de céramique méditerranéenne, aussi bien sur le plan formel que quantitatif. A *Vitudurum*, on peut faire les mêmes constatations, bien que décalées dans le temps : l'évolution y prend fin peu après le milieu du Ier s., et le niveau atteint reste constant par la suite.

V. INTERPRÉTATIONS

1. Phase de construction 1 de Vindonissa.

Le fait que les valeurs de la phase 1 soient plus proches de *Vitudurum* demande à être éclairci. Nous relevons dans les diagrammes (Fig. 17) la proportion la plus faible de sigillée, de céramique d'importation, de cuisson et de stockage, peu de cruches et de mortiers, parallèlement aux pourcentages les plus élevés de formes La Tène finale. L'interprétation de ces phéno-

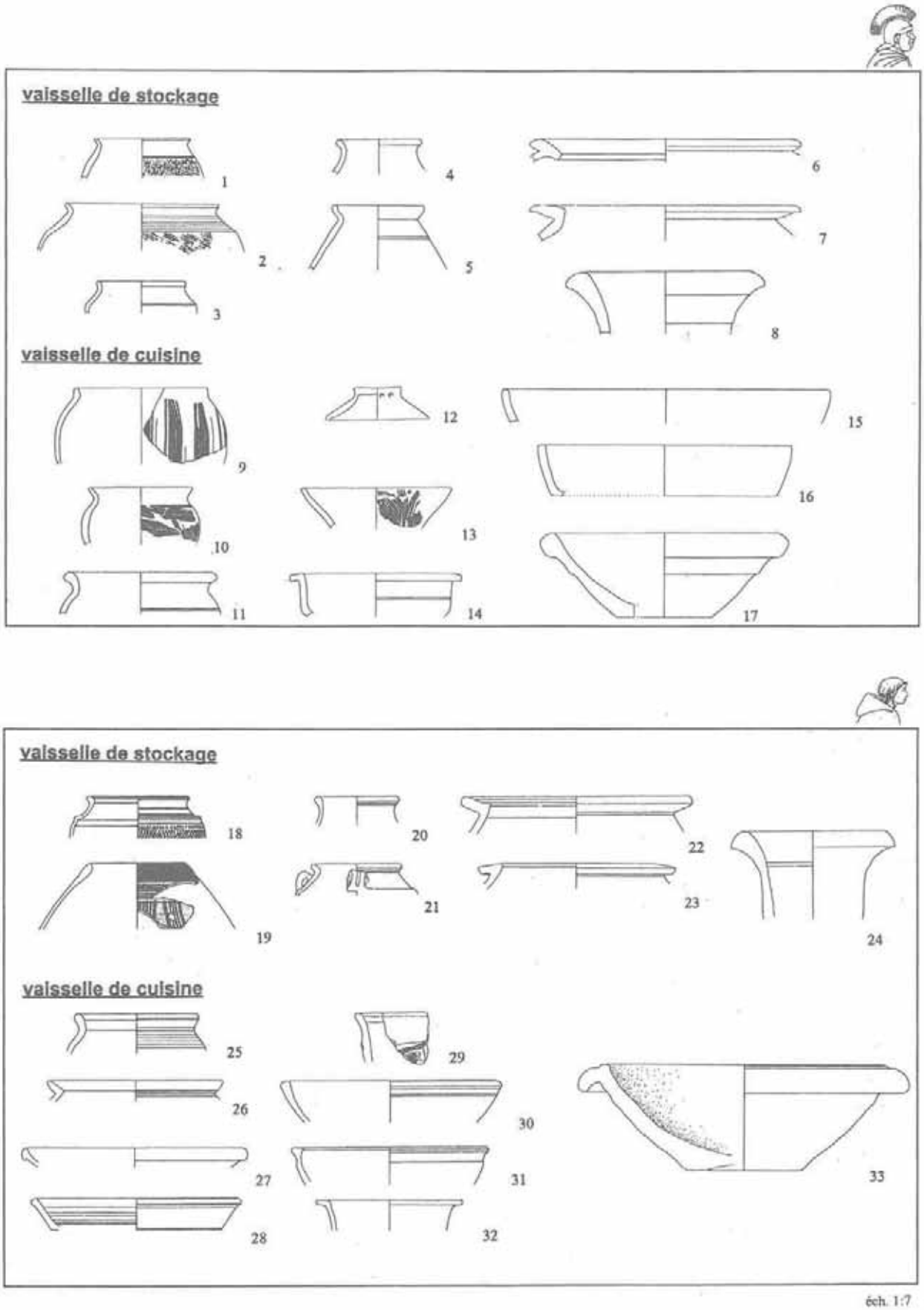


Figure 13 - La vaisselle de cuisine et de stockage. 1-4, 7, 9, 10, 12, 13, 16, 18, 22, 23, 25, 26, 29, 30 *céramique à pâte grise* ; 5, 6, 8, 11, 14, 17, 19, 20, 21, 24, 31, 32, 33 *céramique à pâte claire* ; 15, 27, 28 *céramique à engobe interne rouge* (éch. 1/7).

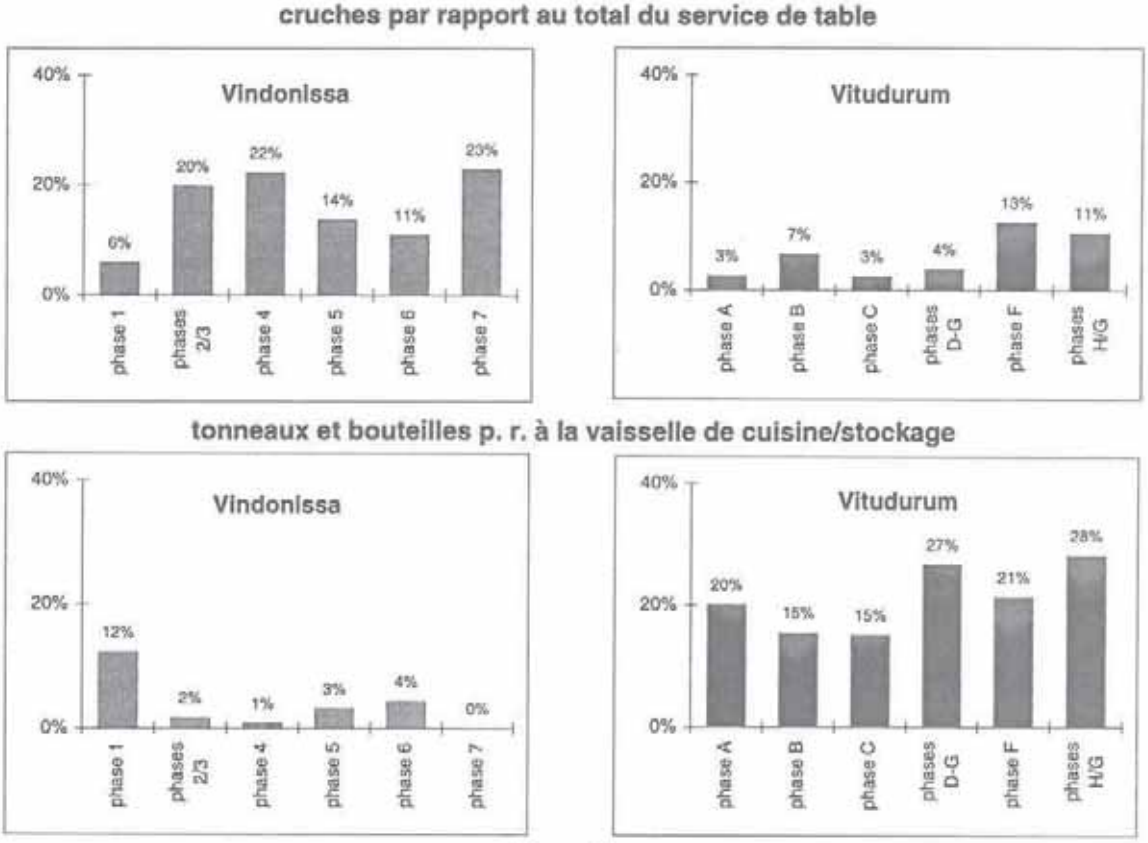


Figure 14.

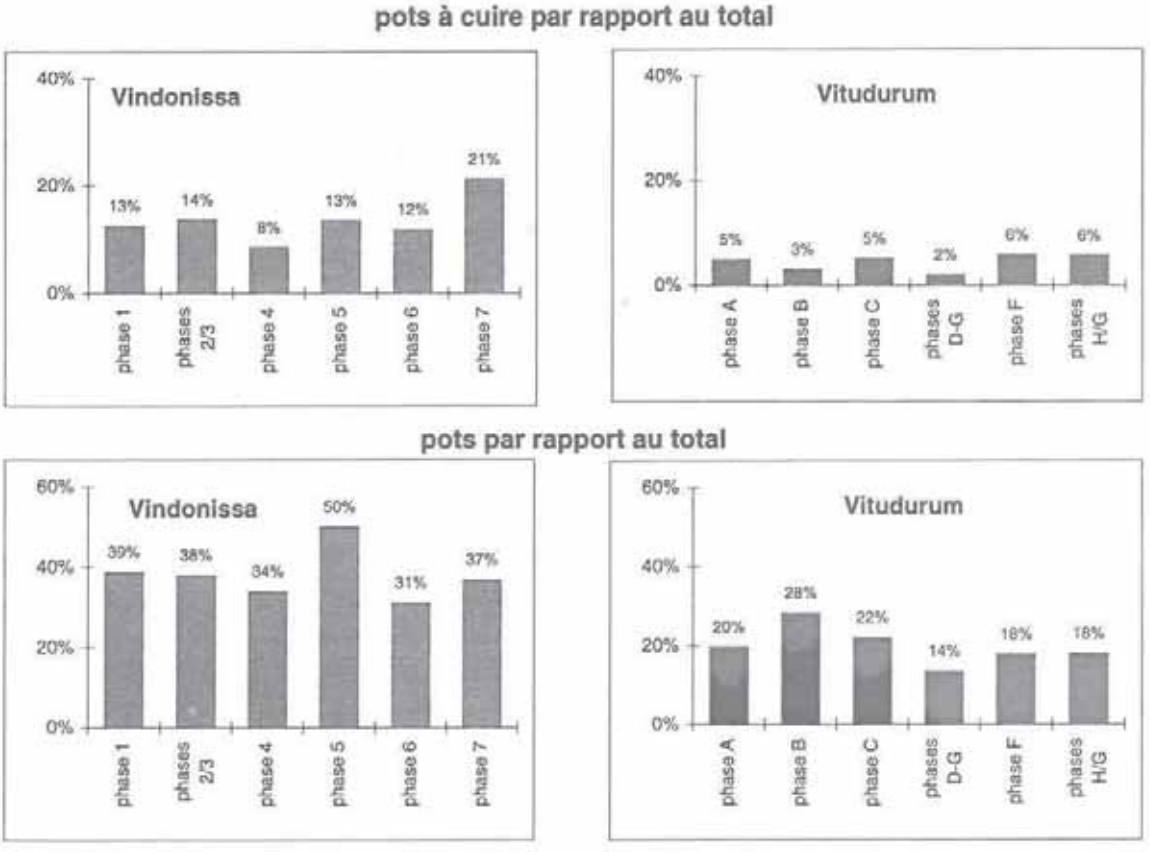


Figure 15.

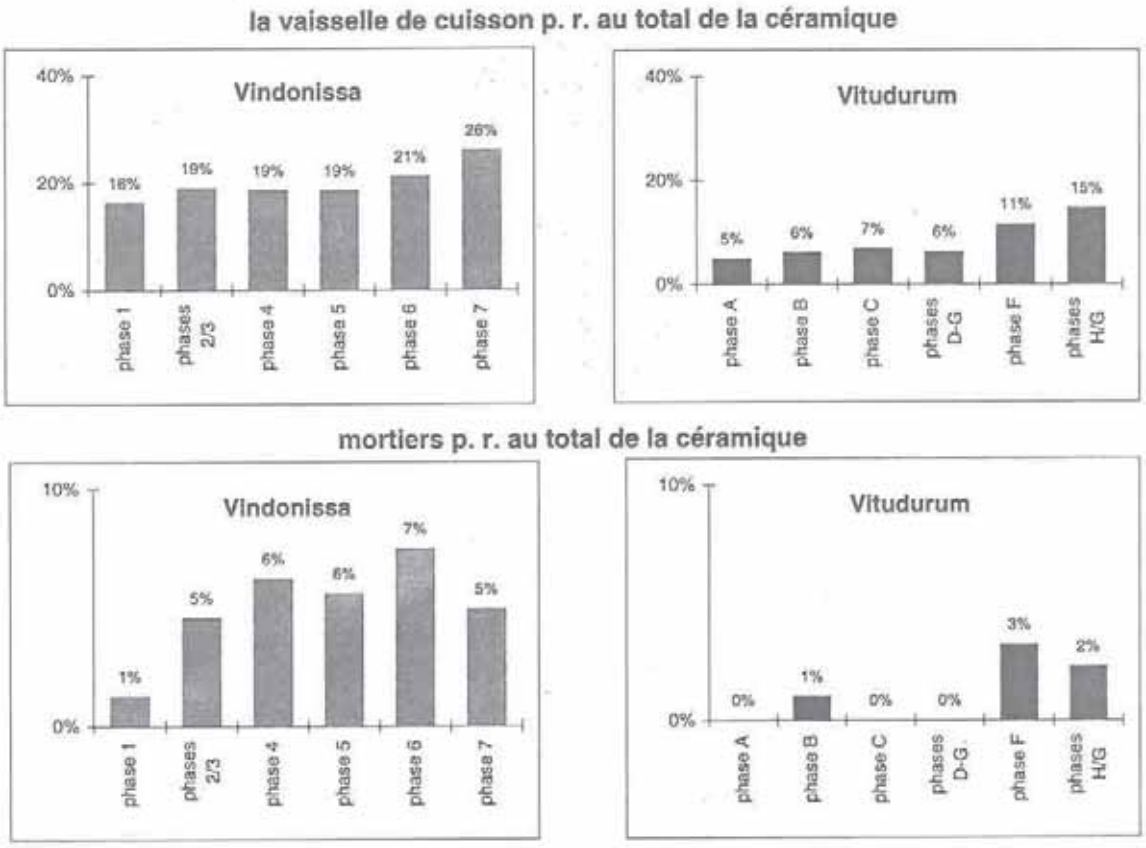


Figure 16.

mènes est encore incertaine, car nous ne connaissons que bien peu de faits concrets sur la première phase d'occupation de *Vindonissa*. Deux modèles interprétatifs peuvent être avancés : on peut imaginer qu'à l'époque augustéenne un petit contingent de troupes, précédant peut-être l'arrivée de la 13e légion, ait été dépêché sur place. On lui livra principalement de la céramique importée d'Italie. Il est possible que le système d'approvisionnement n'ait, dans un premier temps, pas fonctionné de manière idéale, et que les soldats aient dû recourir à des imitations de sigillée de production indigène. La céramique utilisée pour la cuisson et le stockage était alors déjà fabriquée sur place[13]. Les besoins auraient de ce fait été couverts en bonne partie par la production indigène. On mentionnera dans ce contexte l'exemple de tonneaux et de bouteilles, où ces dernières auraient pu servir de récipients de remplacement pour les cruches. Le même phénomène peut toutefois s'interpréter de manière diamétralement différente. Des chiffres semblables obtenus à *Vitudurum* font en effet penser à une composante civile. Cela signifierait que l'on peut certes postuler un petit contingent de troupes à un endroit donné de *Vindonissa*, mais que les fouilles auraient touché le *vicus* qui lui était rattaché. Afin de répondre à cette question complexe, il serait nécessaire d'approfondir l'analyse[14].

2. Céramique d'importation et savoir-vivre méditerranéen.

La demande en vaisselle de table méditerranéenne est très forte à *Vitudurum* dès la première moitié du Ier s. Par rapport à *Vindonissa*, l'importation joue toutefois un rôle secondaire[15]. En ce qui concerne la proportion de sigillée, il faut attendre près de 50 ans pour que *Vitudurum* atteigne les mêmes chiffres que le camp légionnaire. Pendant les deux premières générations, ce sont les imitations de sigillée de production indigène qui couvrent la plus grande partie de la demande de l'habitat civil. Cette divergence dans l'utilisation de vaisselle importée et d'imitations pourrait s'expliquer par une comparaison avec le *castrum* de Zurzach, situé à quelques kilomètres au nord de *Vindonissa* et daté de la première moitié du Ier s. apr. J.-C., et le *vicus* contemporain qui lui est rattaché. K. Roth-Rubi a pu constater l'utilisation d'un éventail de céramiques très nettement

13 H. Koller, Ein Töpferofen aus augusteischer Zeit in Vindonissa, dans *Jahresbericht der Gesellschaft Pro Vindonissa*, 1990, p. 3 ss.

14 Un projet du Fonds national en cours actuellement qui prévoit l'élaboration des structures et des trouvailles antérieures et contemporaines au camp mises au jour sous les *Principia* plus tardives (fouille 1996-1998) fournira davantage d'informations à ce sujet. Cf. rapport préliminaire de A. Hagendorn dans *Jahresbericht der Gesellschaft Pro Vindonissa*, 1998, p. 23-36.

15 L'important nombre de récipients découverts dans la fouille "Scheuerhof" fournit des proportions identiques, avec 72 % de sigillée (n = 435, nombre minimum d'individus) et 28 % d'imitations (n = 166, nombre minimum d'individus) : Ch. Meyer-Freuler, *Das Praetorium und die Basilika von Vindonissa. Die Ausgrabungen im südöstlichen Teil des Legionslagers (Grabungen Scheuerhof 1967/68, Wallweg 1979 und Koprio 1980)*, Veröffentlichungen der Gesellschaft Pro Vindonissa 9, Baden/Brugg, 1989, p. 124 ss.

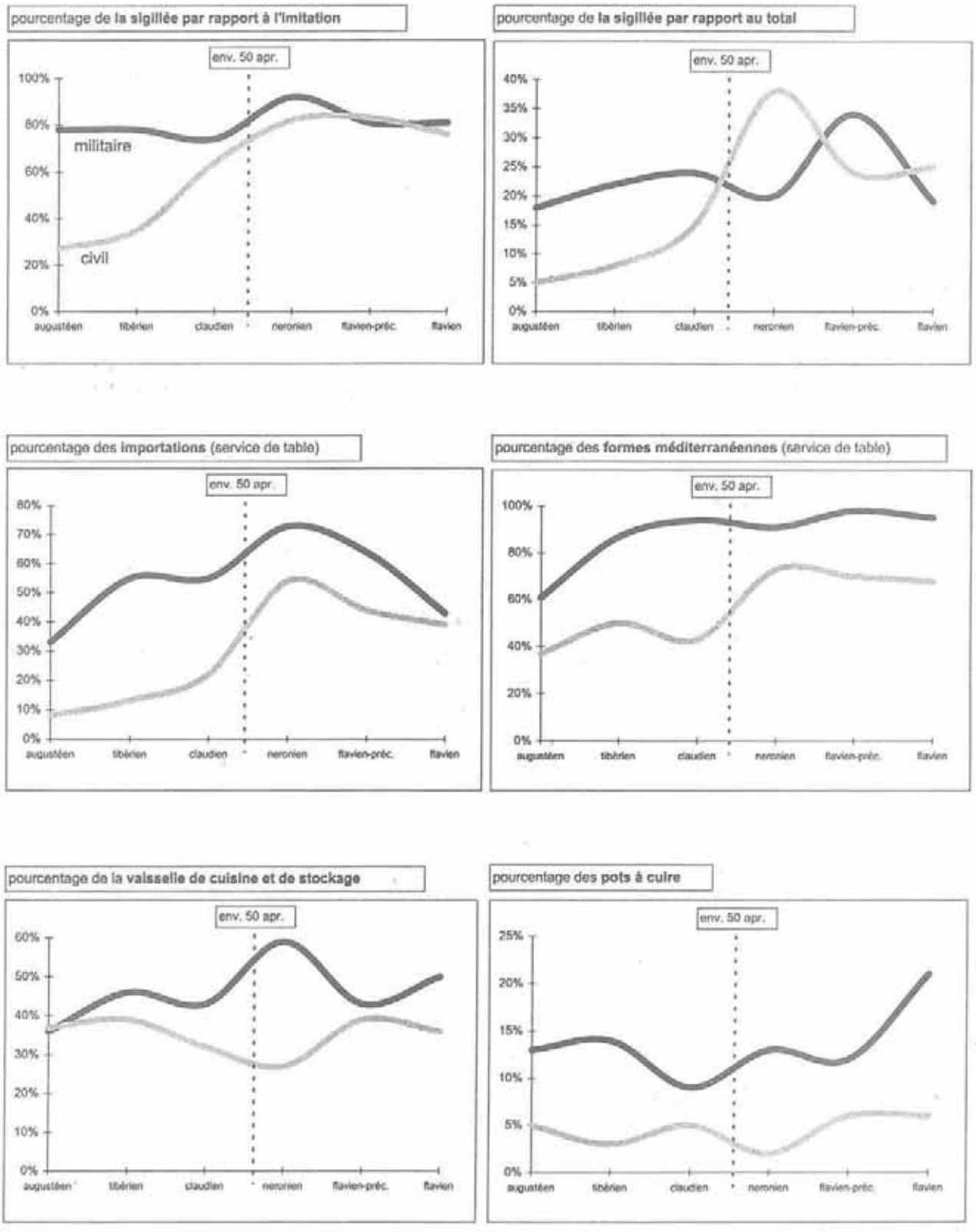


Figure 17 - Evolution significative de diverses catégories et fonctions de récipients.

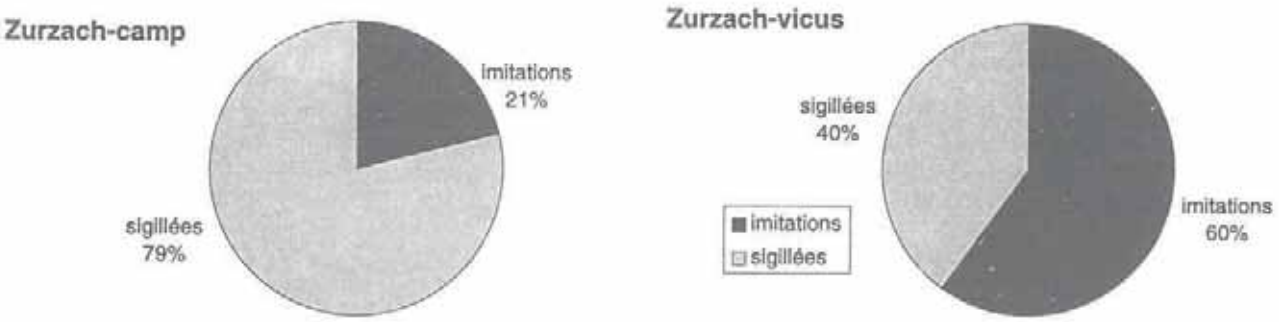


Figure 18 - Pourcentages de TS par rapport à l'imitation dans le *castrum* et l'habitat civil de Zurzach (nombre minimum d'individus).

différent selon que l'on se trouve dans le camp ou dans le *vicus*[16]. Les services de table des soldats se composaient presque exclusivement de pièces importées, alors que dans le *vicus* c'est l'imitation indigène de sigillée qui prédominait (Fig. 18). La proximité du *castrum* permet d'exclure l'hypothèse d'un accès difficile aux biens d'importation. Par contre, l'argument du pouvoir d'achat réduit de la population civile, qui ne pouvait probablement pas s'offrir autant de sigillées coûteuses que les soldats, acquiert un poids plus important. En se basant sur l'évolution observée à *Vitudurum*, on peut postuler que, sur ce site, jusque vers 70 apr. J.-C., on assiste à un accroissement de la demande et à une amélioration du pouvoir d'achat, avec un pic très net vers le milieu du Ier s. apr. J.-C. Une évolution similaire des proportions de sigillée a d'ailleurs pu être observée dans le *vicus* de Baden, distant de 7 km seulement[17].

Si l'on considère que l'activité architecturale est étroitement liée à la prospérité économique, on note effectivement pour *Vitudurum* une importante relance économique vers 50 apr. J.-C., qui se caractérise par l'édification de bâtiments entièrement nouveaux formant la rangée sud et éventuellement également la rangée nord, ainsi que la construction de nouvelles parcelles[18].



Figure 19 - Choix de sigillée provenant du dépôt de céramique détruit par les flammes dans la maison 12 (*Vitudurum* / Unteres Bühl).

Un second modèle interprétatif pourrait avancer que, dans les premières décennies du Ier s. apr. J.-C., les manufactures de sigillée, et peut-être également les moyens de transport, ne disposaient pas encore de la capacité nécessaire pour pourvoir à l'énorme demande de la population civile et militaire dans les nouvelles provinces.

Dans le quartier ouest de *Vitudurum*, les habitants disposaient dès 61 apr. J.-C. au plus tard d'un accès local direct à la vaisselle d'importation, puisqu'on la trouvait dans l'échoppe du marchand de céramique voisine de la maison 14 (Fig. 19)[19].

sites	Kaiseraugst	Zurzach-camp	Vindonissa	Zurzach-vicus	Vitudurum
pots à cuire	14 %	9 %	10 %	3 %	2.5 %

Figure 20 - Pourcentages des récipients de cuisson par rapport à l'ensemble de la céramique en contextes civils et militaires (nombre minimum d'individus).

16 Roth-Rubi 1994, dans Hänggi, Doswald, Roth-Rubi 1994, p. 351 ss, Fig. 220. Les pourcentages de sigillée à pâte dure provenant des fosses ne varient que faiblement par rapport à l'ensemble du matériel du *castrum* (fig. 221).

17 Dans HP I.1 (15/20 apr. J.-C.), le pourcentage de sigillée augmente progressivement de 26 % à 74 % dans HP II (55-69 apr. J.-C.), Schucany 1996, p. 93, tab. 20a, 23. A Augst, dans la stratigraphie du théâtre, on observe une évolution similaire, avec une augmentation du pourcentage de sigillée de 59 % dans les phases 1-2 (2/4-40/50 apr. J.-C.) à 81 % dans les phases 3-4 (40/50-environ 60 apr. J.-C.), A. R. Furger, S. Deschler-Erb, *Das Fundmaterial aus der Schichtenfolge beim Augster Theater. Typologische und osteologische Untersuchungen zur Grabung Theater-Nordwestecke 1986/87*, Forschungen in Augst 15, Augst, 1992, p. 37, fig. 19, tab. 85, 87. Les phases 1-2 correspondent aux phases A-C de *Vitudurum*, pour lesquelles la sigillée constitue 41 % de la céramique par rapport aux imitations.

18 La publication des structures architecturales du quartier ouest est en préparation (Arch. Monogr. des Kt. Zürich, *Vitudurum* 6).

19 Ch. Ebnöther/L. Eschenlohr, Das römische Keramiklager von Oberwinterthur-*Vitudurum*, dans *Archéologie suisse*, 8, 1985-4, p. 251 ss.

3. L'importance de la vaisselle de cuisine en contexte militaire et civil.

Il est difficile de dire à quels facteurs est dû le pourcentage élevé de céramiques de cuisson et de stockage à *Vindonissa*. Il ne s'agit pas d'observations isolées ou aléatoires, comme le montrent des études plus anciennes effectuées par exemple dans le bâtiment à la Römerstrasse 186 à *Vitudurum*[20], ou en relation avec l'élaboration du *castrum* tibéro-claudien de Kaiseraugst : dans les zones à fonction militaire, on a observé une proportion plus élevée de pots à cuire que dans les zones civiles (Fig. 20)[21]. A Zurzach également, on relève des divergences importantes entre le camp, avec 9 %, et le *vicus* avec 3 % de pots à cuire, résultats s'accordant bien avec les nôtres[22].

Pour expliquer ce phénomène, on pourrait avancer des habitudes culinaires différentes entre les populations d'origines méditerranéenne et celte, associées à celles concernant l'organisation sociale de sociétés militaires et civiles : d'une part les hommes vivant à la caserne, munis chacun de leur propre batterie de cuisine, et d'autre part le foyer familial où l'équipement est utilisé en commun.

4. Un cas particulier : la céramique de la 11e légion.

Les diagrammes montrent que l'on ne peut déceler aucune différence marquée durant l'occupation du site par la 13e et la 21e légion (phases de construction 2-5). Ce n'est qu'avec l'arrivée de la 11e légion en 70 apr. J.-C., venant de *Burnum* en Dalmatie, que se dessine une modification importante : l'apparition de récipients de morphologie et de facture inhabituelles (Fig. 21). Les diagrammes révèlent deux points particuliers : en premier lieu, une diminution de la sigillée[23], apparemment remplacée par les formes correspondantes réalisées dans une autre technique (marbrées, à décor micacé, à engobe rouge), sans doute dans les ateliers de la

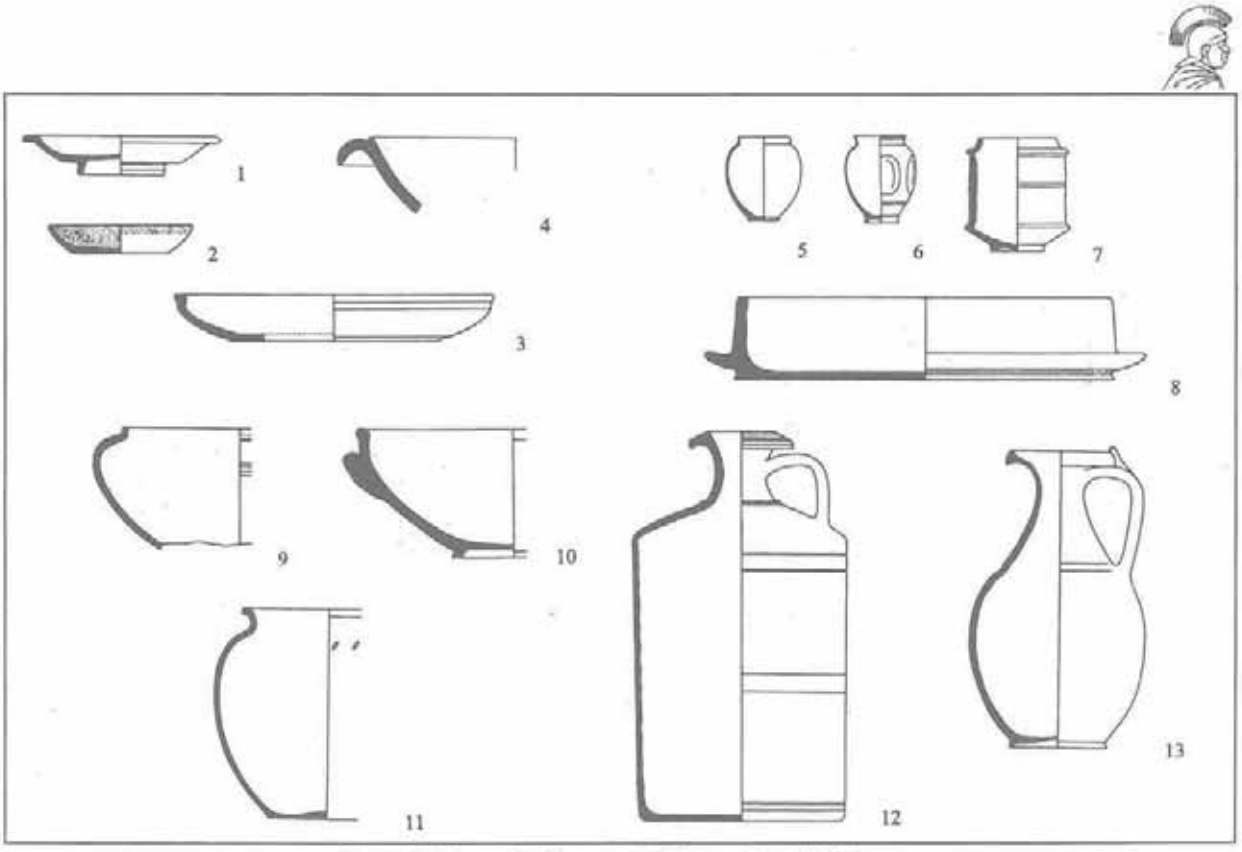


Figure 21 - La vaisselle caractéristique de la 11e légion.
1, 6 *céramique à revêtement argileux* ; 2-4 *céramique à engobe interne rouge* ;
5, 7, 8, 9, 10, 11 *céramique à pâte claire* ; 12, 13 *céramique à revêtement marbré* (éch. 1/7).

20 Dans les phases A à C2 (1 av-110/120 apr. J.-C.), près du quart des récipients servait à la cuisson ou au stockage (A : 24 %, B : 23 %, C1 : 15 %, C2 : 20 %). J. Rychener, P. Albertin, *Ein Haus im Vicus Vitudurum - Die Ausgrabungen an der Römerstr. 186. Beiträge zum römischen Oberwinterthur - Vitudurum 2*, Ber. Zürcher Denkmalpflege Monogr. 2, Zurich, 1986, tab. 28.1.

21 A. R. Furger dans Deschler-Erb *et al.*, *Das frühkaiserzeitliche Militärlager in der Kaiseraugster Unterstadt. Forschungen in Augst 12*, Augst, 1991, p. 96 ss.

22 Roth-Rubi 1994 dans Hänggi, Doswald, Roth-Rubi 1994, p. 351 ss., Fig. 220.

23 A ce propos, cf. la réflexion de K. Greene, qui rattache la diminution des importations par exemple en Grande-Bretagne à une diminution générale des exportations à l'époque flavienne tardive. K. Greene, Terra Sigillata : Imitation and Alternatives, dans *Rei Cretariae Romanae Fautores*, 21/22, 1982, p. 71-78.

Vitudurum

NMI/bords	ph. A	ph. B	ph. C	ph. D-G	ph. F	ph. H/G
TS	3	8	9	134	38	22
TSIM	8	15	5	30	8	7
tot	11	23	14	164	46	29

NMI/bords	ph. A	ph. B	ph. C	ph. D-G	ph. F	ph. H/G
TS	3	8	9	134	38	22
total	58	91	50	220	119	67
tot	61	99	59	354	157	89

NMI/bords	ph. A	ph. B	ph. C	ph. D-G	ph. F	ph. H/G
importation	3	8	9	140	42	22
produits locaux	35	52	31	120	54	35
tot	38	60	40	260	96	57

NMI/bords	ph. A	ph. B	ph. C	ph. D-G	ph. F	ph. H/G
méditerra.	14	30	17	170	67	39
indigène	24	30	23	70	29	18
tot	38	60	40	240	96	57

NMI/bords	ph. A	ph. B	ph. C	ph. D-G	ph. F	ph. H/G
service de table	38	60	40	260	96	57
cuisine/stockage	23	39	19	94	61	32
tot	61	99	59	354	157	89

NMI/bords	ph. A	ph. B	ph. C	ph. D-G	ph. F	ph. H/G
pots à cuire	3	3	3	7	9	5
céramique sans p.à.c.	58	96	56	347	148	84
tot	61	99	59	354	157	89

NMI/bords	ph. A	ph. B	ph. C	ph. D-G	ph. F	ph. H/G
pots	12	28	13	48	28	16
total	49	71	46	306	129	73
tot	61	99	59	354	157	89

NMI/bords	ph. A	ph. B	ph. C	ph. D-G	ph. F	ph. H/G
vais. de cuisson	3	6	4	22	18	13
céramique sans v.d.c.	58	93	55	332	139	76
tot	61	99	59	354	157	89

NMI/bords	ph. A	ph. B	ph. C	ph. D-G	ph. F	ph. H/G
mortiers	présent	1	présent	présent	5	2
céramique sans mort.	61	98	59	354	152	87
tot	61	99	59	354	157	89

NMI/bords	ph. A	ph. B	ph. C	ph. D-G	ph. F	ph. H/G
cruches	1	4	1	10	12	6
service de table	37	56	39	250	84	51
tot	38	60	40	260	96	57

NMI/bords	ph. A	ph. B	ph. C	ph. D-G	ph. F	ph. H/G
tonneaux/bouteilles	5	6	3	25	13	9
cuisine/stockage	20	33	17	69	48	23
tot	25	39	20	94	61	32

Vindonissa

NMI/bords	ph. 1	ph. 2/3	ph. 4	ph. 5	ph. 6	ph. 7
TS	14	29	74	11	55	39
TSIM	4	8	26	1	13	9
tot	18	37	100	12	68	48

NMI/bords	ph. 1	ph. 2/3	ph. 4	ph. 5	ph. 6	ph. 7
TS	14	29	74	11	55	39
total	66	103	233	43	106	165
tot	80	132	307	54	161	204

NMI/bords	ph. 1	ph. 2/3	ph. 4	ph. 5	ph. 6	ph. 7
importation	17	39	96	15	59	43
produits locaux	34	32	80	7	33	58
tot	51	71	176	22	92	101

NMI/bords	ph. 1	ph. 2/3	ph. 4	ph. 5	ph. 6	ph. 7
méditerra.	31	62	168	20	90	96
indigène	20	9	11	2	2	5
tot	51	71	176	22	92	101

NMI/bords	ph. 1	ph. 2/3	ph. 4	ph. 5	ph. 6	ph. 7
service de table	51	71	176	22	92	101
cuisine/stockage	29	61	132	31	69	103
tot	80	132	308	53	161	204

NMI/bords	ph. 1	ph. 2/3	ph. 4	ph. 5	ph. 6	ph. 7
pots à cuire	10	18	26	7	19	43
céramique sans p.à.c.	70	114	281	45	142	161
tot	80	132	307	52	161	204

NMI/bords	ph. 1	ph. 2/3	ph. 4	ph. 5	ph. 6	ph. 7
pots	31	50	104	27	50	75
total	49	82	203	27	111	129
tot	80	132	307	54	161	204

NMI/bords	ph. 1	ph. 2/3	ph. 4	ph. 5	ph. 6	ph. 7
vais. de cuisson	13	25	57	10	34	59
céramique sans v.d.c.	67	107	250	44	127	151
tot	80	132	307	54	161	204

NMI/bords	ph. 1	ph. 2/3	ph. 4	ph. 5	ph. 6	ph. 7
mortiers	1	6	19	3	12	10
céramique sans mort.	79	126	288	51	149	194
tot	80	132	307	54	161	204

NMI/bords	ph. 1	ph. 2/3	ph. 4	ph. 5	ph. 6	ph. 7
cruches	3	14	39	3	10	23
service de table	48	57	137	19	82	78
tot	51	71	176	22	92	101

NMI/bords	ph. 1	ph. 2/3	ph. 4	ph. 5	ph. 6	ph. 7
tonneaux/bouteilles	5	1	1	1	3	0
cuisine/stockage	36	60	131	31	66	103
tot	41	61	132	32	69	103

Tableau 1 - Chiffres récapitulés dans les divers diagrammes.

légion (Fig. 22)[24]. On observe en second lieu une augmentation des pots à cuire. Cette vaisselle de cuisson rouge brique à dégraissant fin est à peine connue à l'extérieur du camp légionnaire, impliquant le fait qu'elle a dû être produite massivement dans les ateliers de la légion. Cette vaisselle, dont la morphologie et la facture sont tout à fait particulières, disparaît avec le retrait de la 11e légion au début de l'époque de Trajan.

Dans cette optique, il est intéressant de noter que la céramique de la 11e légion n'est pratiquement jamais présente dans les occupations civiles à l'extérieur du camp[25]. Nous conclurons en posant la question du rôle joué par un camp légionnaire dans la romanisation[26]. Un sujet intéressant qui dépasse largement le cadre de nos comparaisons et qui demanderait à être approfondi[27].

24 Ettlinger et Simonett 1952, p. 57 ss. Références bibliographiques récentes sur la question de la provenance dans Ch. Meyer-Freuler, dans C. Schucany, S. Martin-Kilcher, L. Berger, D. Paunier (éd.), *Römische Keramik in der Schweiz - Céramique romaine en Suisse - Ceramica romana in Svizzera*, Bâle, p. 159 avec note, p. 216-218. Cf. également E. Ettlinger, Noch einmal zur Keramik der 11. Legion in Vindonissa, dans *Jahresbericht der Gesellschaft Pro Vindonissa*, 1998, p. 37-46.

25 *Vicus* de Baden : Schucany 1996, p. 117. *Villa* de Triengen-Murhubel (canton de Lucerne) : H. Fetz, Ch. Meyer-Freuler, *Die römische Villa von Triengen-Murhubel*, Archäologische Schriften Luzern 7, Lucerne, 1997, p. 427 ss.

26 A ce propos, cf. C. Schucany, Ch. Ebnöther, Vindonissa und sein Umland. Die Vici und die ländliche Besiedlung, dans *Jahresbericht der Gesellschaft Pro Vindonissa*, 1998, p. 67-97.

27 Les auteurs expriment leur reconnaissance à Catherine Leuzinger-Piccand (traduction), Bettina Hedinger (traduction du résumé), Daniel Pelagatti, Sibylle Erni (dessins), Simone Benguerel, Nathalie Schaer (prise des données de la céramique) et au service archéologique du canton de Zurich pour son soutien financier.



Figure 22 - Fragment de cruche à surface marbrée rouge de l'époque de la 11e légion (69/70 - 101 apr. J.-C.).



BIBLIOGRAPHIE

Ettlinger/Simonett 1952 : E. ETTLINGER et Ch. SIMONETT, *Römische Keramik aus dem Schutthügel von Vindonissa*, Veröffentlichungen der Gesellschaft Pro Vindonissa 3, Bâle, 1952.

Meyer-Freuler 1998 : Ch. MEYER-FREULER, *Vindonissa Feuerwehrmagazin*, Veröffentlichungen des Gesellschaft Pro Vindonissa, GPV XV, Brugg, 1998.

Roth-Rubi 1994 : K. ROTH-RUBI, dans R. HÄNGGI, C. DOSWALD, K. ROTH-RUBI, *Die frühen römischen Kastelle und der Kastell-Vicus von Tenedo-Zurzach*, Veröffentlichungen der Gesellschaft Pro Vindonissa XI, Baden, 1994.

Schucany 1996 : C. SCHUCANY, *Aquae Helveticae. Zum Romanisierungsprozess am Beispiel des römischen Baden*, Antiqua 27, Bâle, 1996.

* *
*

DISCUSSION

Président de séance : S. MARTIN-KILCHER

Stéfanie MARTIN-KILCHER *: C'est une façon d'étudier que Caty Schucany a lancée et on commence à en cueillir les fruits.*

Thierry LUGINBÜHL *: Effectivement, cet exposé est très intéressant et très convaincant. Je veux juste relever que les phénomènes de présence/absence que vous avez mentionnés ne dépendent peut-être pas tous du statut militaire ou civil. Par exemple, à Lousonna, on a aussi des parois fines de l'atelier de La Butte à Lyon dès l'époque tibérienne ainsi que des lampes à suif mais, en revanche, sur le plan quantitatif cela a l'air tout à fait évident. Je voudrais savoir si vous aviez intégré les Drack 21 et autres formes originales dans vos comptages parmi les imitations de sigillées ?*

Christine MEYER-FREULER *: On les classe comme Caty Schucany, à part.*

Hugues VERTET *: Je voudrais vous féliciter parce que votre étude illustre l'utilisation de la céramique pour la compréhension des phénomènes sociaux qui sont soumis à un très grand nombre de paramètres, comme vous l'avez expliqué ; c'est très certainement un des axes de recherche les plus importants pour que nous ne restions pas dans des descriptions de vases et d'évolution de vases. Effectivement, vous avez signalé la facilité du commerce, le pouvoir d'achat, la permanence des habitudes indigènes, l'admiration des indigènes pour les romains, ou le refus de leurs apports. Vous avez souligné aussi que le camp militaire était occupé par des célibataires masculins alors que les familles avaient peut-être moins de vaisselle. Je vous félicite pour tout l'éventail de ces paramètres que vous avez indiqués et qui seront sans doute encore plus nombreux, plus tard, et je crois que c'est dans ce sens-là qu'il faut aller. Dans l'Allier, nous pouvons nous demander si l'influence du valetudinarium de Néris a une influence sur les productions locales, dans la mesure où nous aurions des ateliers purement romains. Partout, je crois qu'il faudrait appliquer votre méthode.*

Philippe BET *: Je trouve cependant que toute cette analyse repose sur très peu d'individus quand on voit que pour certaines phases il y a à peine une soixantaine d'individus ; c'est peut-être un peu risqué ?*

Thomas PAULI-GABI *: Nous sommes conscients de ce fait et c'est pour cela que nous avons essayé de vérifier, avec des comparaisons, pour voir si nous sommes ou non sur la bonne voie. Mais c'est un problème, oui.*

Paul TYERS *: Qu'avez-vous fait de la céramique résiduelle ? De la céramique augustéenne trouvée dans les niveaux de Claude, par exemple ? Est-elle comptée dans les chiffres augustéens ou dans les chiffres claudiens ?*

Thomas PAULI-GABI *: En ce qui concerne Vitudurum, nous pensons que ce sont des couches accumulées in situ.*

Paul TYERS *: Mais vous n'avez pas de céramiques résiduelles ?*

Thomas PAULI-GABI *: Oui, c'est normal, mais je pense que nous n'en avons pas beaucoup.*

Caty SCHUCANY *: Quand on travaille sur une couche, on a toujours ce problème du résiduel qui dépasse rarement 2 %, ce qui est très peu. J'aimerais répondre sur le problème du nombre car pour moi, ces nombres ne sont pas si petits ! En plus, ils vont dans le même sens que ceux que Katrin Roth a utilisés lorsqu'elle a comparé des contextes militaires et civils ; cela donne à peu près les mêmes résultats. Moi-même –mais je ne l'ai pas publié– je l'ai fait entre Baden et Vindonissa et cela donne encore à peu près le même résultat. Ces résultats sont peut-être basés sur des quantités assez faibles mais en se perpétuant ils constituent un grand nombre.*

Stéfanie MARTIN-KILCHER *: Une petite remarque : il s'avère que l'armée romaine n'était pas l'armée prussienne du XIX^e^ s. ; il y avait beaucoup de femmes et d'enfants qui se mélangaient aux hommes. Et une question que je pose en vue de la discussion de ce soir : si on faisait des comptages à Avenches, capitale des Helvètes, pour comparer avec Vindonissa et le vicus de Vitudurum, quelle image se présenterait ?*

* *
*

Verena VOGEL MÜLLER[1]
Debora SCHMID[1]

LES PRODUCTIONS CÉRAMIQUES D'*AUGUSTA RAURICA* (AUGST ET KAISERAUGST) : chronologie, formes, fonctions

INTRODUCTION

A l'occasion du congrès de la SFECAG qui s'est tenu en 1990 à Mandeure-Mathay, Alex Furger a présenté les fours de potiers d'*Augusta Raurica* à ceux qui avaient participé à l'excursion (Furger 1990). Le plan qu'il a publié dans les actes du congrès (Fig. 1) montre 44 fours de potiers, regroupés en 17 ateliers (Furger 1990, Fig. 1). Seules trois nouvelles découvertes s'y sont ajoutées depuis. En 1992, tout d'abord, c'est un four en mauvais état, avec un reste de son comblement, qui a été dégagé dans une tranchée, à l'est des ateliers de la Venusstrasse (Fig. 1, A ; Furger 1990, fours 13-30). Sa production ressemble à celle du four 32 de la porte de l'Est, sans que l'on puisse en dire davantage[2]. En 1998 ensuite, quatre fours datés du Ier s. apr. J.-C., qui contenaient de la céramique en partie non cuite, ont été mis au jour au pied de la colline de Kastelen, au nord du centre de la ville, dans le vallon du Violenbach (Fig. 1, B)[3]. Une production de céramique est attestée à côté des tuileries du IVe s. situées en bordure orientale de la ville, à Kaiseraugst-Liebrüti (Fig. 1, C)[4], comme en témoignent quelques ratés de cuisson et de petites séries de pots à cuire tournés[5].

Cinq horizons chronologiques au sein desquels sont réparties les productions céramiques suisses ont été définis. Pour chacune de ces périodes, nous avons choisi d'étudier la gamme de production d'un atelier de potiers d'*Augusta Raurica* de façon plus approfondie (Fig. 2) : pour la période A, il s'agit de l'atelier de FRONTO, sur la route de la porte de l'Ouest (Fig. 1, four 3), pour la période B, des ateliers de Kurzenbettli (Fig. 1, fours 6-12), pour la transition entre les périodes B et C, de la production du four 32 de la porte de l'Est (Fig. 1, four 32), pour la période C, des ateliers de la Venusstrasse-Est, partie sud (Fig. 1, fours 19-27) et pour la période D, la Venusstrasse-Est, partie nord (Fig. 1, fours 28-30). Le mobilier de l'atelier de Kaiseraugst-Auf der Wacht II (Fig. 1, four 38) s'inscrit, quant à lui, à la fin de la période D. Pour la période E, on pourrait prendre en considération le site de Kaiseraugst-Liebrüti dont il a déjà été question avant. Toutefois, sa gamme de production est difficile à définir dans la mesure où aucune structure n'est associée. De plus, le matériel est largement mélangé avec des déchets courants, au milieu desquels se trouvent peut-être des déchets provenant d'autres ateliers du Ier s.

Seul le mobilier de trois ateliers de potiers d'Augst a été publié, à savoir ceux de Kurzenbettli, de la porte de l'Est et de Venusstrasse-Est, partie nord[6]. Un mémoire de licence dresse un bilan provisoire de la production de Kaiseraugst-Wacht II (Sandoz 1987). Pour ce qui est des autres ateliers, seuls les ratés de cuisson enregistrés comme tels ont été pris en compte dans la contribution de A. R. Furger parue en 1990.

---

1 Römerstadt Augusta Raurica, Giebenacherstrasse 17, CH-4302 Augst. Traduction : Catherine May Castella, Saint-Légier. Dessins : Sylvia Fünfschilling, Augst.

2 Fouille 1992.65 ; Furger, Schwarz *et alii* 1993, p. 25 ss.

3 Fouille 1998.60. A proximité des quatre fours de potiers, une couche recelant une quantité considérable de tessons a été découverte. L'éventail des formes ne semble comprendre que des types du Ier s., tels que des pots à épaules marquées, des bols à collerette et des cruches. En outre, des conditions de conservation exceptionnelles ont permis la découverte dans deux fours de la céramique non cuite, sans doute des récipients endommagés à moitié séchés dont on s'est débarrassé à cet endroit après l'abandon des fours. Sütterlin 1999, p. 57-69 et fig. 2, 6.7 et 10-12.

4 Fouilles 1971.08, 1972.08 et 1974.11 (céramique non publiée) ; Tomasevic-Buck 1982.

5 Renseignement oral de S. Martin-Kilcher, Bâle.

6 Kurzenbettli : Bender et Steiger 1975. Porte de l'Est : Berger *et alii* 1985. Venusstrasse-Est, partie nord : Alexander 1975.

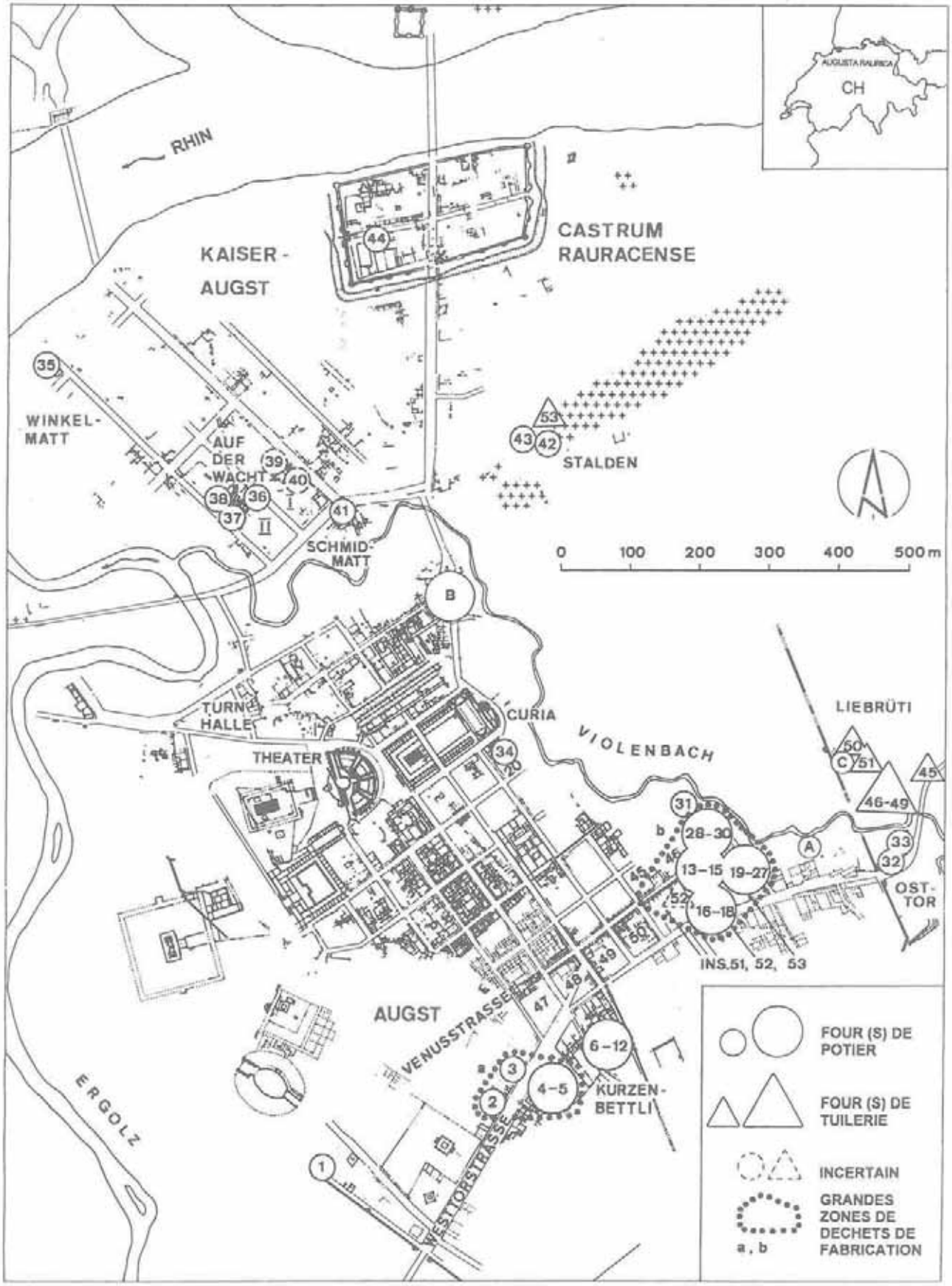


Figure 1 - Les ateliers de potiers et de tuiliers d'*Augusta Raurica* (Augst et Kaiseraugst, Suisse).
Les objets découverts depuis 1990 : A : fouille 1992.65 ; B : fouille 1998.60 ; C : fouilles 1971.08, 1972.08, 1974.11 (éch. 1/8000).

horizon		atelier	datation de la production	ensembles de comparaisons
A	50 av.-20 apr. J.-C.	Fronto	10 av.-10 apr. J.-C.	théâtre phase 1 Insula 31, niveau le plus ancien
B	20-70	Kurzenbettli	10-60	théâtre phases 2-5
transition B/C		Osttor	50-80 ("Osttorware")	théâtre phases 6-9
C	70-150/170	Venusstrasse-Ost partie sud	80-150 (et plus particulièrement 80-110)	théâtre phases 10-13
D	150/170-280	Venusstrasse-Ost partie nord	190-240	théâtre phases 15-18
		Auf der Wacht II	230-280 ("Wachtware")	théâtre phases 18-22 Kaiseraugst Im Liner
E	280-450	Liebrüti	I[ère] s. ?/fin du III[e]-IV[e] s.	–

Figure 2 - Répartition chronologique des ateliers d'*Augusta Raurica* en cinq horizons.

Notre but était de comparer la production des ateliers de potiers à la céramique provenant de couches d'habitat contemporaines, afin de déterminer quelles formes étaient fabriquées dans les ateliers, lesquelles sont absentes de la gamme de production et pour quelle raison. A *Augusta Raurica*, il n'y a que peu de fouilles dont le mobilier soit sérié stratigraphiquement et quantifié dans sa totalité. Seule la publication de la séquence stratigraphique du théâtre couvre une période assez longue, raison pour laquelle nous avons choisi de prendre ces chiffres comme points de comparaison[7]. Nous avons sélectionné les couches où se retrouvait l'éventail des formes de l'atelier respectif. Cette stratigraphie du théâtre n'est certes pas idéale dans la mesure où l'on ne peut plus parler de couches d'habitat normales à partir de la phase 7 (construction du premier théâtre), mais il n'y avait pas d'alternative (pour la situation du théâtre, voir Fig. 1).

Dans la mesure du possible, nous avons tiré nos informations des publications existantes. Pour les trois ateliers non publiés dont nous présentons la production (FRONTO, Venusstrasse-Est, partie sud et Wacht II), nous avons sélectionné les ensembles les plus susceptibles de fournir des indications sur l'atelier concerné, à savoir les remplissages de fours, les fosses et les couches de déblais. Ensuite, nous avons trié toutes les formes produites à cet endroit à notre avis, à savoir les ratés de cuisson, les grandes séries homogènes et les pièces de qualité similaire différant des productions habituelles. Nous avons ensuite regroupé ces récipients en fonction de leur forme (comme cela a été fait pour la publication du théâtre), puis comparé les chiffres obtenus avec ceux de la phase correspondante du théâtre (Furger et Deschler-Erb 1992, p. 148, pl. 79).

Nos chiffres reposent sur le nombre typologique d'individus (NTI)(Raux 1998, p. 13), c'est-à-dire sur le nombre minimum d'invidus (NMI) calculé d'après les bords différents, ou les fonds si ceux-ci sont plus nombreux, à quoi nous ajoutons les individus représentés par des panses n'appartenant avec certitude à aucun récipient défini sur la base d'un bord ou d'un fond, distinction qu'il n'est en général possible de faire que pour des petites séries ou des décors particuliers. Cette façon de compter peut amener à une sous-évaluation des récipients uniformes.

COMPARAISONS ENTRE LA PRODUCTION DES ATELIERS D'*AUGUSTA RAURICA* ET LE MOBILIER DES NIVEAUX D'HABITAT

Période A : comparaison de l'atelier de FRONTO (10 av.-10 apr. J.-C.) avec la phase 1 du théâtre et le niveau le plus ancien de l'Insula 31.

❑ ***Site*** : route de la porte de l'Ouest, sud-ouest de la ville.

❑ ***Contexte archéologique*** : un four, une importante couche de déchets de poterie issus de l'atelier.

❑ ***Production*** (Fig. 9).

Les principales productions sont des assiettes, des bols et des pots ou tonneaux, présents en proportions à peu près équivalentes. La plupart des assiettes et bols sont des imitations de terre sigillée. L'assiette la plus fréquente est une forme imitant le service Haltern Ib (Conspectus 12.1). Certaines de ces assiettes portent l'estampille FRO/NTO, sur deux lignes, certaines en position centrale, d'autres radiale ; quelques rares exemplaires associent les types centraux et radiaux. Diverses estampilles sont attestées. La forme dominante dans les bols est la forme en imitation helvétique de terre sigillée Drack 22, généralement de couleur orange, très rarement grise[8]. Dans le groupe pots/tonneaux, la moitié sont des tonneaux à décor à la roulette et des "Gurtbecher". Pour le reste, on trouve des cruches, des pots à cuire tournés et, en faible quantité, quelques tasses et gobelets, ainsi que des *dolia*[9].

❑ ***Comparaison*** (Fig. 3).

Avec 26 individus seulement, la phase 1 du théâtre est quantitativement très faible, raison pour laquelle nous y avons inclus le niveau le plus ancien de l'*Insula* 31, daté dendrochronologiquement, même s'il ne comprend que les fragments de 36 individus (Furger 1985 ; Furger et Deschler-Erb 1992, p. 106). Le pourcentage important de tasses/gobelets et d'assiettes dans ces ensembles de comparaison est lié aux importations de terre sigillée. En ce qui concerne les bols et les

7 Furger et Deschler-Erb 1992. Par commodité, nous l'abrègerons en "théâtre".

8 Drack 1945, p. 12 ss. (définition), p. 98 ss., pl. 12, n[os] 8-10 (type Drack 22).

9 La phase de production se situe entre 10 av. et 10 apr. J.-C. Il s'agit donc de l'atelier de potiers le plus ancien connu actuellement à *Augusta Raurica*. Dans ce contexte, il est intéressant de noter que les premières couches d'occupation d'*Augusta Raurica* remontent aux débuts de l'atelier (par ex. dans l'*Insula* 31, niveau le plus ancien dendrodaté de 6 av. J.-C., cf. Furger 1985). L'emplacement de l'atelier, à la Westtorstrasse, est important pour la compréhension de la mise en place du tissu urbain : il démontre que cette route d'accès avait été tracée dès la plus ancienne phase d'occupation.

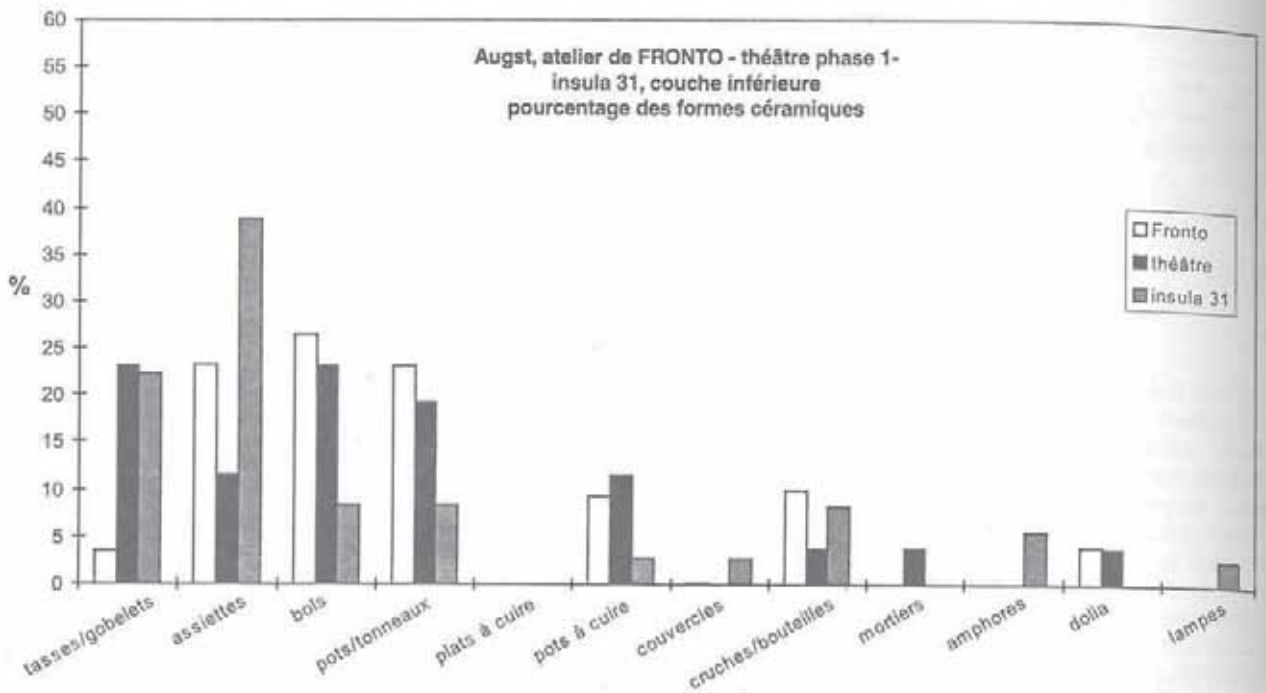


Figure 3 - Période A, comparaison de l'atelier de FRONTO (10 av.-10 apr. J.-C.) avec la phase 1 du théâtre et le niveau le plus ancien de l'*Insula* 31 : proportions des formes céramiques.

pots/tonneaux, la production locale permettait plus ou moins de subvenir aux besoins. Pour les autres formes, le nombre d'individus des ensembles de com-paraison, qui varie entre 1 et 3, est trop faible pour permettre de tirer des conclusions.

Période B : comparaison de l'atelier de Kurzenbettli (10-60 apr. J.-C.) avec les phases 2-5 du théâtre.

❑ ***Site*** : sud de la ville, sous les structures de la plus récente *mansio*.

❑ ***Contexte archéologique*** : sept fours, plusieurs fosses à argile (Bender et Steiger 1975).

❑ ***Production*** (Fig. 10).

La production se compose essentiellement de bols, de pots à cuire et de cruches. Parmi les bols, les formes les plus courantes sont le bol caréné Drack 21[10], les bols hémisphériques à bord en bourrelet et les coupes à bord rentrant. Les assiettes et les pots/tonneaux sont nettement moins fréquents que dans l'atelier de FRONTO, contrairement aux cruches et pots à cuire, plus nombreux.

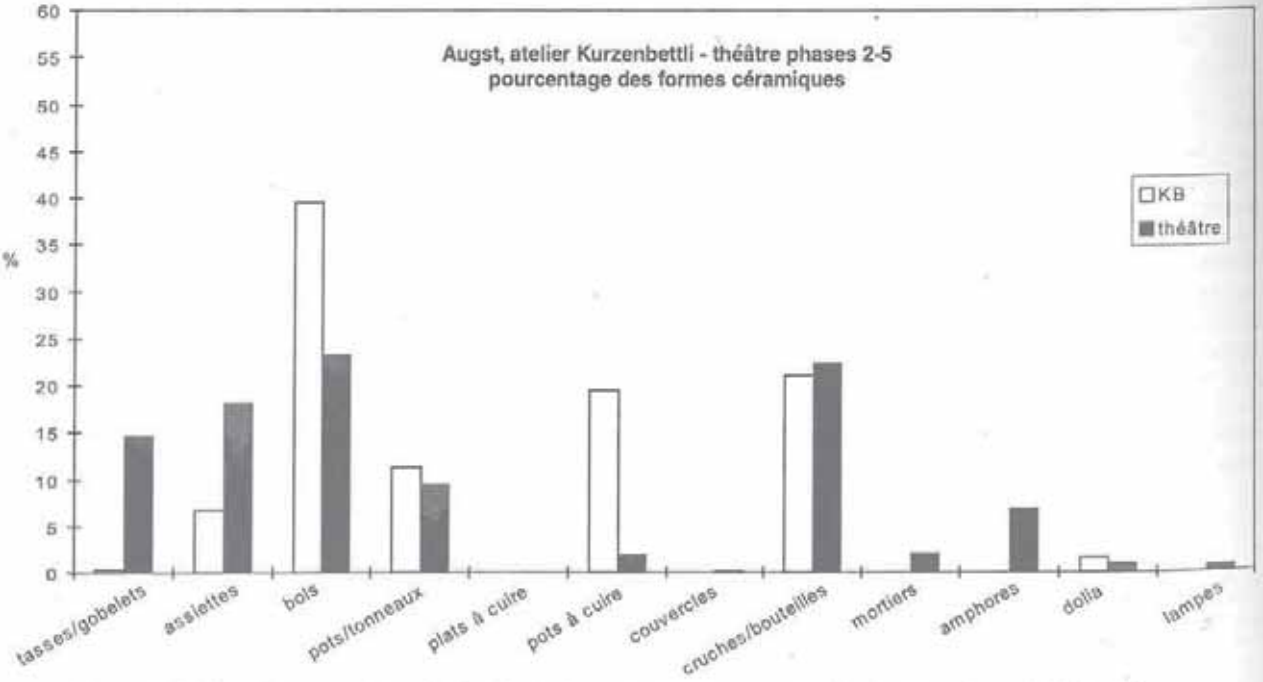


Figure 4 - Période B, comparaison de l'atelier de Kurzenbettli (10-60 apr. J.-C.) avec les phases 2-5 du théâtre : proportions des formes céramiques.

Les *dolia* et les gobelets sont rares.

❑ ***Comparaison*** (Fig. 4).
Dans les phases 2-5 du théâtre, les proportions importantes de tasses/gobelets et d'assiettes sont à nouveau à mettre en relation avec les importations de terre sigillée. Le nombre relativement élevé de pots/tonneaux est peut-être dû à une question de méthode : en effet, A. R. Furger classe dans cette catégorie les pots tournés riches en dégraissants, à parois minces, alors que nous les rattachons aux pots à cuire. Cela vaut corollairement pour les proportions de pots à cuire.

Transition entre les périodes B et C : comparaison de l'atelier de la porte de l'Est (50-80 apr. J.-C.) avec les phases 6-9 du théâtre.

❑ ***Site*** : à l'extérieur de l'enceinte, près de la porte de l'Est.

❑ ***Contexte archéologique*** : un four, une fosse avec des déchets de production, une crapaudine (Schmid 1998, p. 98-101 et fig. 2). Un deuxième four dont la gamme de production n'est pas définie précisément (Berger *et alii* 1985, en particulier p. 48) est peut-être plus récent.

❑ ***Production*** (Fig. 11).
Seules trois formes ont été cuites dans cet atelier, à savoir des bols, des pots et des cruches. Il est vrai que nous n'avons probablement là qu'une partie de l'atelier. Parmi les bols, la forme la plus répandue est un bol haut, conique, avec un bord horizontal légèrement rentrant souligné par une gorge, qu'on a qualifié de "Osttorschüssel", c'est-à-dire "bol de la porte de l'Est" dans le jargon technique d'Augst. Les bols à collerette arrivent en seconde position, suivis des bols carénés Drack 20[11]. Les cruches représentent moins d'un cinquième de la production, les pots un tiers, la forme la plus fréquente étant les pots à ponctuations de barbotine[12], auxquels s'ajoute un certain nombre d'exemplaires à épaule cannelée.

❑ ***Comparaison*** (Fig. 5).
Dans les phases 6-9 du théâtre, des bols en terre sigillée font leur apparition aux côtés des tasses et assiettes. Le rapport différent entre les tasses/gobelets, d'une part, et les pots/tonneaux, d'autre part, s'explique par le fait que les gobelets à ponctuations de barbotine ont été classés différemment, puisque nous les avons assimilés à la production des pots (en raison de leur étroite parenté avec les pots épaulés et les pots à bord vertical), alors qu'au théâtre, ils figurent avec les gobelets.

Période C : comparaison de l'atelier de Venusstrasse-Est, partie sud (80-150 apr. J.-C.), avec les phases 10-13 du théâtre.

❑ ***Site*** : périphérie sud-est de la ville.

❑ ***Contexte archéologique*** : neuf fours, des fosses et d'autres structures, remplis de déchets de poterie, trois crapaudines (Schmid 1991 ; Schmid 1998, p. 98-101 et fig. 2 ; Schmid en préparation).

❑ ***Production*** (Fig. 12).
Les rapports sont les mêmes que dans la période

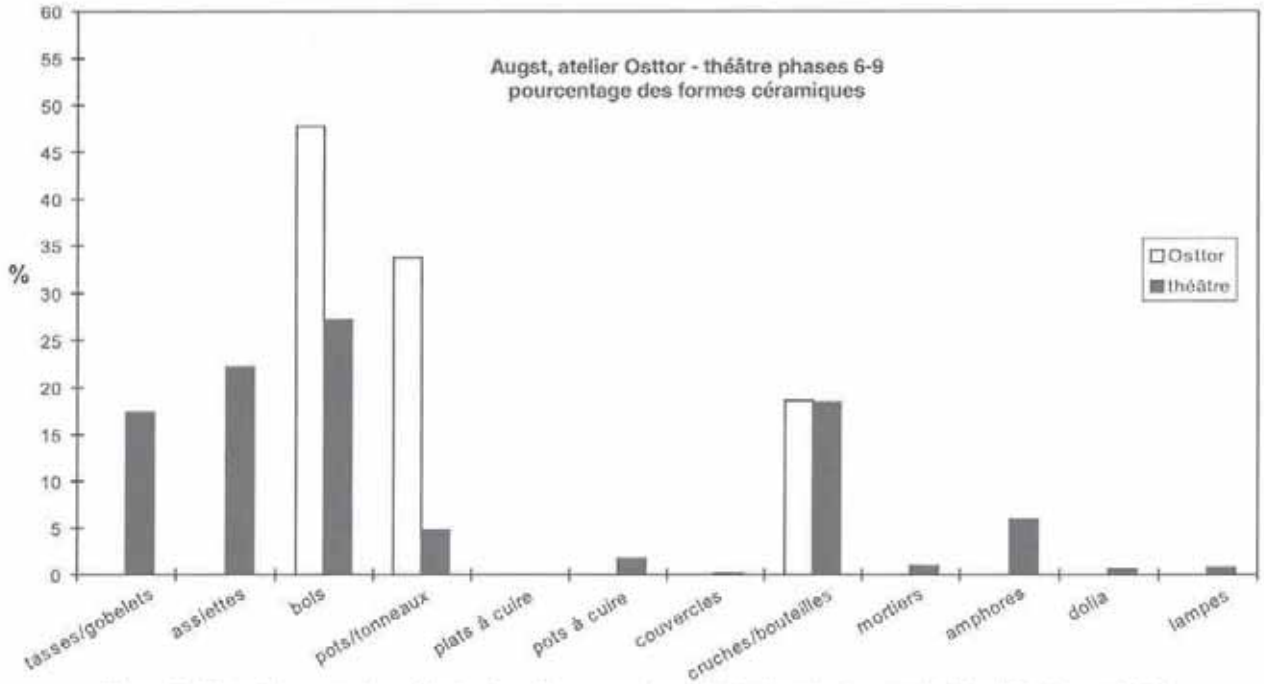


Figure 5 - Transition entre les périodes B et C, comparaison de l'atelier de la porte de l'Est (50-80 apr. J.-C.) avec les phases 6-9 du théâtre : proportions des formes céramiques.

10 Drack 1945, p. 94-97, pl. 12, nos 1-7 (type Drack 21).

11 Drack 1945, p. 92-94, pl. 11, nos 10-12 (type Drack 20).

12 Dans la publication sur le théâtre, ces gobelets à ponctuations à la barbotine ont été classés avec les gobelets. En raison de leur étroite parenté avec les pots épaulés à bord vertical, nous ne pouvons nous ranger à cet avis.

précédente. A côté des nombreux bols, des pots/tonneaux et des cruches, la gamme de production comprend quelques gobelets ovoïdes et pots à serpents, des assiettes creuses grises, des couvercles et des lampes. Parmi les bols, on retrouve encore de nombreux "bols de la porte de l'Est", certains avec un bord très massif, mais ce sont maintenant les bols à collerette qui dominent. Des bols carénés à bord à marli rainuré font leur apparition. Au sein des pots, ce sont les pots à épaule qui dominent. En proportions légèrement plus élevées qu'à la porte de l'Est, les cruches présentent des bords très différents.

❑ ***Comparaison*** (Fig. 6).

Pour les phases 10-13 du théâtre, le graphique offre une vision très proche de la période précédente.

Période D : comparaison de l'atelier de Venusstrasse-Est, partie nord (190-240 apr. J.-C.), avec les phases 15-18 du théâtre.

❑ ***Site*** : au nord de l'atelier de Venusstrasse-Est, partie sud.

❑ ***Contexte archéologique*** : trois fours, remplis de déchets de poterie (Alexander 1975).

❑ ***Production*** (Fig. 13).

Les bols sont proportionnellement les plus nombreux. Les plats à cuire viennent probablement en seconde position, mais leur nombre est largement sous-estimé sur le graphique, puisque la publication ne comptabilise que quatre individus, alors qu'elle signale 1191 fragments de panses et de fonds non pris en compte (Alexander 1975, p. 79, type 24). Dans la mesure où nous ne voulions pas procéder par approximation, nous avons renoncé à intégrer ces informations complémentaires. En comparaison avec les ateliers traités jusque là, on constate une diminution des pots et tonneaux au profit des gobelets, qu'il s'agisse de formes larges et trapues Niederbieber 32 et 33 ou de gobelets ovoïdes, tous trois souvent ornés de bandeaux guillochés. Au sein des bols, la forme la plus répandue est de loin le bol caréné à bord profilé. Quatre imitations de Drag. 37 et six autres de Drag. 38 méritent d'être signalées, même si elles sont proportionnellement insignifiantes. La production des cruches et bouteilles est en net recul, mais c'est pourtant dans cette catégorie que se trouvent les spécialités de cet atelier, des cruches à deux ou trois anses et des bouteilles à engobe blanc, parfois ornées de motifs végétaux et de serpents.

❑ ***Comparaison*** (Fig. 7).

Dans les phases 15-18 du théâtre, on constate également une certaine diminution des cruches, mais l'image générale reste relativement semblable à celle des phases précédentes.

Période D : comparaison de l'atelier de Wacht II (230-280 apr. J.-C.) avec les phases 18-22 du théâtre et la fouille Kaiseraugst, Im Liner.

❑ ***Site*** : ville basse.

❑ ***Contexte archéologique*** : trois fours, dont un très mal conservé (type de four mal identifié). Les fours 1 et 2 sont quadrangulaires, le four 2 présentant des tuyères latérales en terre cuite. Seule la gamme de production du four 2 nous est connue (Fig. 1, four 38), principalement grâce au contenu d'une fosse située tout à côté.

❑ ***Production*** (Fig. 14).

La céramique caractéristique de l'atelier de Wacht II reprend la technique, les formes et les décors caractéristiques de la terre sigillée, en particulier sous forme de bols et d'assiettes. L'argile, orange, comprend des petites particules calcaires qui ont parfois fait éclater la surface lors de la cuisson. Le revêtement est orange à brun-rouge, brillant lorsqu'il est bien conservé, mais n'existe souvent plus que sous forme d'une coloration

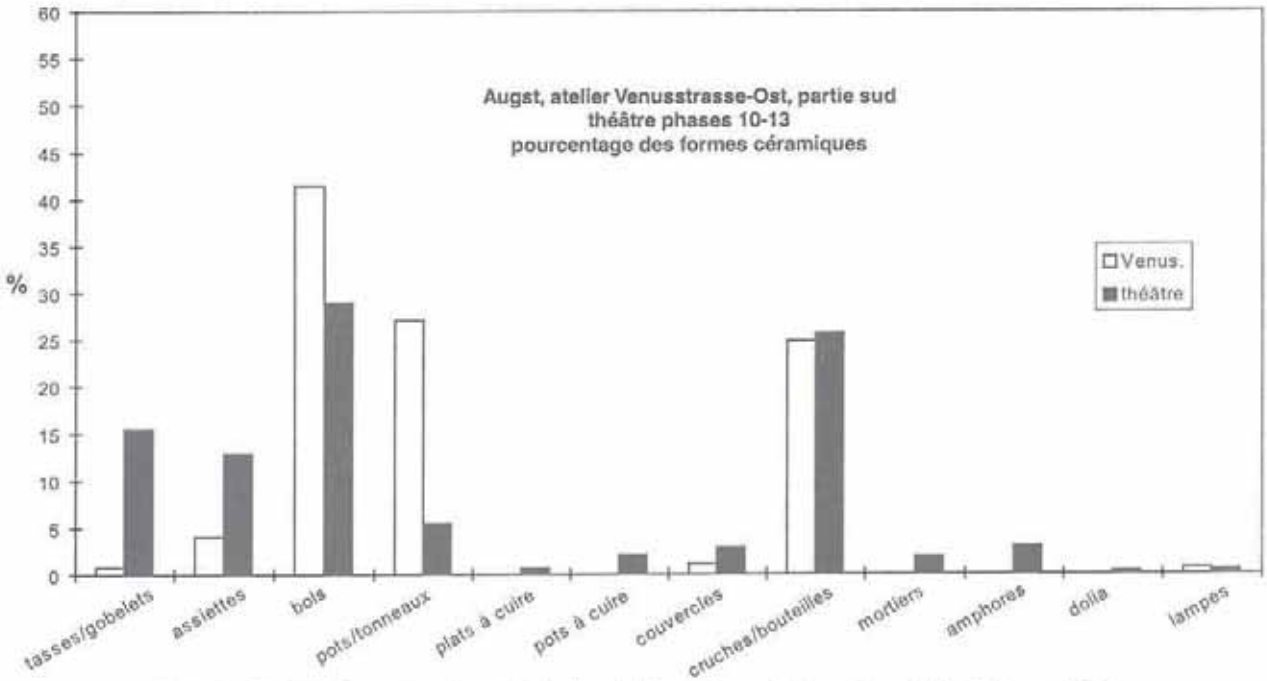


Figure 6 - Période C, comparaison de l'atelier de Venusstrasse-Est, partie sud (80-150 apr. J.-C.) avec les phases 10-13 du théâtre : proportions des formes céramiques.

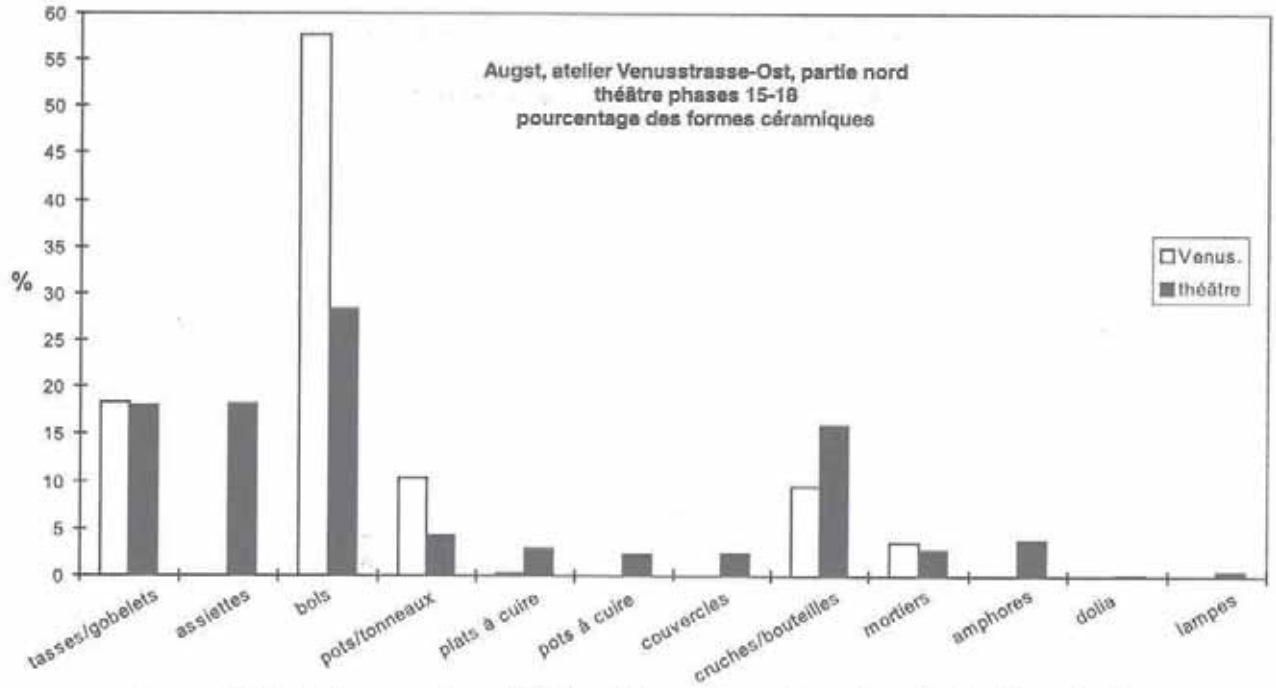


Figure 7 - Période D, comparaison de l'atelier de Venusstrasse-Est, partie nord (190-240 apr. J.-C.) avec les phases 15-18 du théâtre : proportions des formes céramiques.

et peut même avoir complètement disparu dans certains cas. Les formes les plus fréquentes sont les Drag. 37, dont les décors en relief ont été remplacés par des bandeaux guillochés, des séries de points enfoncés, des cercles estampés et des motifs gravés. Les autres bols représentés sont les Drag. 38, les Drag. 45 et les Ludowici SMb. Au sein des assiettes, la forme la plus courante est le Drag. 32 (même si aucun pied n'est attesté) et une variante plate du Drag. 36. Des Ludowici Tb, une variante de Drag. 42, des Curle 15 et des Niederbieber 5b se trouvent également de façon isolée. Les tasses sont du type Drag. 33.

La même technique a également été utilisée pour produire des formes du répertoire de la céramique commune, et plus particulièrement des plats à cuire (avec deux variantes basse et haute) et des mortiers "rhétiques", particulièrement intéressants. Pour ce qui est des récipients en céramique indigène conventionnelle dont les fragments ont été retrouvés dans les ensembles aux côtés des déchets de la production de l'atelier, nous n'avons retenu que des plats à cuire en pâte claire et grise, présents en nombre suffisamment grand pour constituer une série.

Comme on peut s'y attendre avec un éventail si restreint, les proportions des principales productions de l'atelier sont très élevées.

❑ ***Comparaison*** (Fig. 8).

Il est donc vain à notre sens de tenter une comparaison avec des couches d'habitat. La gamme de production d'"Auf der Wacht II" ne comprenait probablement que des spécialités, hypothèse que corroborent la forme et le mode de construction des deux fours quadrangulaires, qui ressemblent à de vrais fours à terre sigillée (plus particulièrement le four 2), même s'ils sont nettement plus petits.

CONCLUSIONS

Les ateliers de potiers d'*Augusta Raurica* ont produit **principalement de la céramique commune à pâte claire et grise**.

La fabrication d'**imitations de terre sigillée** est rare. Elle commence tôt, mais décline rapidement dès la période C. Dans les couches d'habitat contemporaines, ces imitations sont d'ailleurs également moins représentées que sur le reste du Plateau suisse. Il n'y avait visiblement pas une grande demande de ce type de céramique, ce qui s'explique peut-être par le fait que les habitants d'une colonie fortement romanisée possédaient plus de terre sigillée que ceux des *vici*.

Les autres **céramiques à revêtement argileux** sont également rares, puisque ce n'est que dans l'atelier de Venusstrasse-Est, partie nord (période D) que l'on rencontre les premiers exemplaires, principalement des gobelets. Dans la période C, aux côtés des gobelets pour la plupart importés que l'on peut voir dans les couches d'habitat, on trouve déjà des gobelets sans revêtement dans les ateliers (Venusstrasse-Est, partie sud). A ce moment déjà se dessine un changement dans les habitudes alimentaires, à savoir l'apparition de la consommation du vin (Schucany, Martin-Kilcher, Berger et Paunier dir. 1999, p. 93). Comme les imitations de terre sigillée et les céramiques à revêtement argileux, la **céramique grossière ou de grand format** ne constitue qu'une faible part de la gamme de production des ateliers d'*Augusta Raurica*.

En ce qui concerne les **formes** produites, les bols, cruches et pots sont majoritaires.

Les **bols** représentent (presque) toujours le pourcentage le plus élevé de la production. Le besoin visiblement élevé ne pouvait pas être satisfait par les importations de bols en terre sigillée, en augmentation dès la période B, même si la part de ces bols importés

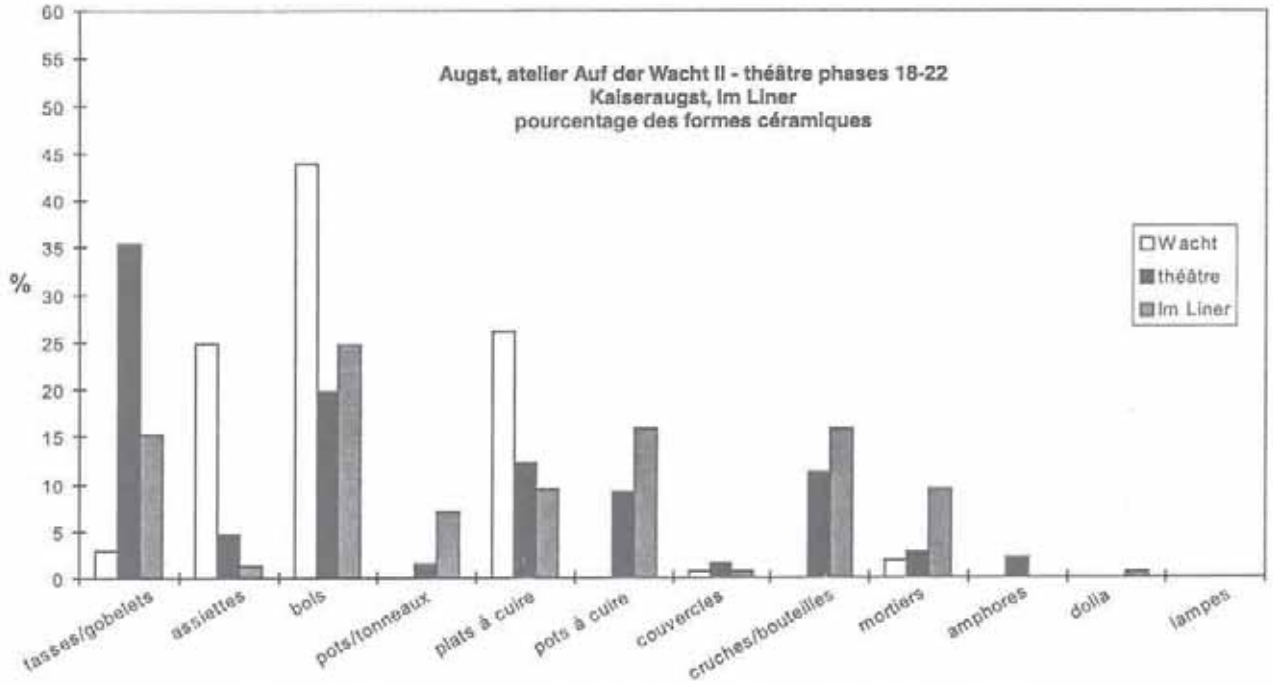


Figure 8 - Période D, comparaison de l'atelier de Wacht II (230-280 apr. J.-C.) avec les phases 18-22 du théâtre et la fouille Kaiseraugst, Im Liner : proportions des formes céramiques.

est généralement très élevée dans les couches d'habitat. Il est possible que de nombreux mets aient été servis dans un bouillon, ce qui expliquerait qu'on ait utilisé des bols plutôt que des assiettes (Schucany 1996, p. 214-217). Cette forte demande en bols s'explique peut-être aussi par le fait qu'ils pouvaient également être utilisés pour la cuisson, comme on peut le voir pour certaines formes (particulièrement les bols à marli), qui présentent des traces de suie à l'extérieur.

La proportion de **cruches** dans la production correspond toujours plus ou moins à celle des couches d'habitat, alors que pour satisfaire la demande, on s'attendrait à ce que leur nombre soit plus élevé dans les ateliers vu l'éventail des formes relativement restreint. Il est probable que l'on importait un certain nombre de cruches (principalement à pâte beige ?), une autre explication étant que tous les fours ayant produit ce type de récipients n'aient pas encore été mis au jour. La forte demande est sans doute liée à leur multi-fonctionnalité : les petites cruches à une anse faisaient partie de la vaisselle à boire, mais avaient également un rôle dans la toilette (pour se laver les mains), ce qui vaut d'ailleurs aussi pour les bols. Les cruches plus grandes, à deux ou trois anses, de même que les bouteilles, étaient utilisées pour la conservation de liquides, y compris l'eau, mais servaient aussi à transporter l'eau de la fontaine jusqu'à la maison. Le net recul qu'accuse cette catégorie dès la période D, dans les ateliers aussi bien que dans les couches d'habitation, doit être lié à un changement de mode de vie.

Les **pots** étaient également utilisés de plusieurs façons. Les petites formes (gobelets à ponctuations de barbotine, pots à bord vertical et pots épaulés), en général en pâte grise, et les **tonneaux** des périodes B et C servaient certainement de récipients à boire, dans lesquels on devait consommer de la bière et de l'hydromel, selon l'usage local (Schucany, Martin-Kilcher, Berger et Paunier dir. 1999, p. 93). Les pots servaient cependant aussi à conserver des provisions et pouvaient être utilisés comme récipients de transport, comme c'était par exemple le cas des pots à miel.

Les **assiettes** ont été produites avant tout dans les périodes précoces (atelier de FRONTO). La demande semble avoir été importante à cette époque, puisque dans le même temps, on a également importé de grandes quantités d'assiettes, principalement d'Italie. Ce phénomène, de même que le fait que les productions indigènes se calquaient sur les formes de sigillée, sont des indices d'une romanisation rapide. Avec l'intensification du commerce de la terre sigillée du Sud de la Gaule, les assiettes importées ont pu à peu près satisfaire la demande dès la période C, et ce n'est que dans les périodes tardives (atelier de Wacht II) que l'on trouve à nouveau plus d'assiettes dans la gamme de production.

Les **plats à cuire** ne sont attestés dans la production qu'à partir de la période D. Leurs précurseurs sont les plats à engobe interne rouge pompéien importés (relativement peu fréquents). S'il s'agit bien de plats à cuire, et non pas d'assiettes ou de plats de service, cela signifierait que les soufflés (*patinæ*) se seraient largement répandus, changement d'habitude alimentaire qui serait l'indice d'une forte romanisation. Nous ne voulons toutefois pas nous étendre ici sur la controverse concernant l'usage de ces récipients, des arguments existant en faveur de l'une comme de l'autre hypothèse[13].

13 Furger et Deschler-Erb 1992, p. 89-91 et Schucany, Martin-Kilcher, Berger et Paunier dir. 1999, p. 142. Pour des raisons de comparaison, nous avons choisi de suivre la terminologie de la publication du théâtre.

Dans les gammes de production que nous avons présentées, les **couvercles** et les **lampes** ne sont que rarement présents.

La fabrication de **pots à cuire** n'est attestée que dans la période B. Il s'agit de pièces tournées riches en dégraissant, à parois minces. Des pots non tournés ne sont attestés dans aucun atelier. Ceux-ci étaient peut-être fabriqués dans le cadre domestique, dans une simple fosse-foyer.

Les ***dolia*** ont été produits en faible quantité à *Augusta Raurica* et ne jouent un rôle que jusqu'à la période B, ce que l'on constate également dans les niveaux d'habitat. Cela reflète peut-être un changement dans les modes de stockage.

Une production de **mortiers** n'est attestée qu'à partir de la période D. Il s'agit de récipients en argile rouge ou de mortiers du type "rhétique". Dans les couches d'habitat, on trouve dès le début des mortiers (généralement en pâte claire), probablement importés de l'espace méditerranéen en même temps que les recettes que l'on y confectionnait.

En tant que récipients de transport pour des marchandises importées, les **amphores** sont par leur fonction même des importations. A *Augusta Raurica*, seule est attestée une production d'amphores vinaires Dressel 2-4 (Fig. 1, fours 13-15)[14].

Pour l'exploitation des groupes fonctionnels, une répartition différenciée des formes aurait été nécessaire dans bien des cas. Pour certaines formes, il y a de plus recoupement fonctionnel, dans la mesure où les récipients peuvent être utilisés à plusieurs fins, comme on a pu le voir pour les cruches et les bols.



Annexe

FRONTO - théâtre, phase 1 - insula 31, couche inférieure

forme	ind. Fronto	% Fronto	ind. théâtre	% théâtre	ind. ins. 31	% ins. 31
tasses/gobelets	33	3.5	6	23.1	8	22.2
assiettes	217	23.3	3	11.5	14	38.9
bols	247	26.5	6	23.1	3	8.3
pots/tonneaux	215	23.1	5	19.2	3	8.3
plats à cuire	0	0.0	0	0.0	0	0.0
pots à cuire	87	9.3	3	11.5	1	2.8
couvercles	2	0.2	0	0.0	1	2.8
cruches/bouteilles	92	9.9	1	3.8	3	8.3
mortiers	0	0.0	1	3.8	0	0.0
amphores	0	0.0	0	0.0	2	5.6
dolia	38	4.1	1	3.8	0	0.0
lampes	0	0.0	0	0.0	1	2.8
total	931	100.0	26	100.0	36	100.0

Osttor - théâtre, phases 6-9

forme	ind. Osttor	% Osttor	ind. théâtre	% théâtre
tasses/gobelets	0	0.0	107	17.4
assiettes	0	0.0	136	22.1
bols	75	47.8	167	27.1
pots/tonneaux	53	33.8	30	4.9
plats à cuire	0	0.0	0	0.0
pots à cuire	0	0.0	11	1.8
couvercles	0	0.0	1	0.2
cruches/bouteilles	29	18.5	113	18.3
mortiers	0	0.0	6	1.0
amphores	0	0.0	36	5.8
dolia	0	0.0	4	0.6
lampes	0	0.0	5	0.8
total	157	100.0	616	100.0

Venusstrasse-Ost, partie nord - théâtre phases 15-18

forme	ind. Venus.	% Venus.	ind. théâtre	% théâtre
tasses/gobelets	187	18.5	203	18.2
assiettes	0	0.0	204	18.3
bols	584	57.8	317	28.4
pots/tonneaux	105	10.4	48	4.3
plats à cuire	4	0.4	33	3.0
pots à cuire	0	0.0	25	2.2
couvercles	0	0.0	27	2.4
cruches/bouteilles	95	9.4	179	16.0
mortiers	35	3.5	31	2.8
amphores	0	0.0	43	3.9
dolia	0	0.0	1	0.1
lampes	0	0.0	5	0.4
total	1010	100.0	1116	100.0

Kurzenbettli - théâtre phases 2-5

forme	ind. KB	% KB	ind. théâtre	% théâtre
tasses/gobelets	1	0.3	116	14.5
assiettes	25	6.6	145	18.1
bols	150	39.6	186	23.3
pots/tonneaux	43	11.3	76	9.5
plats à cuire	0	0.0	0	0.0
pots à cuire	74	19.5	15	1.9
couvercles	0	0.0	1	0.1
cruches/bouteilles	80	21.1	178	22.3
mortiers	0	0.0	16	2.0
amphores	0	0.0	55	6.9
dolia	6	1.6	7	0.9
lampes	0	0.0	5	0.6
total	379	100.0	800	100.0

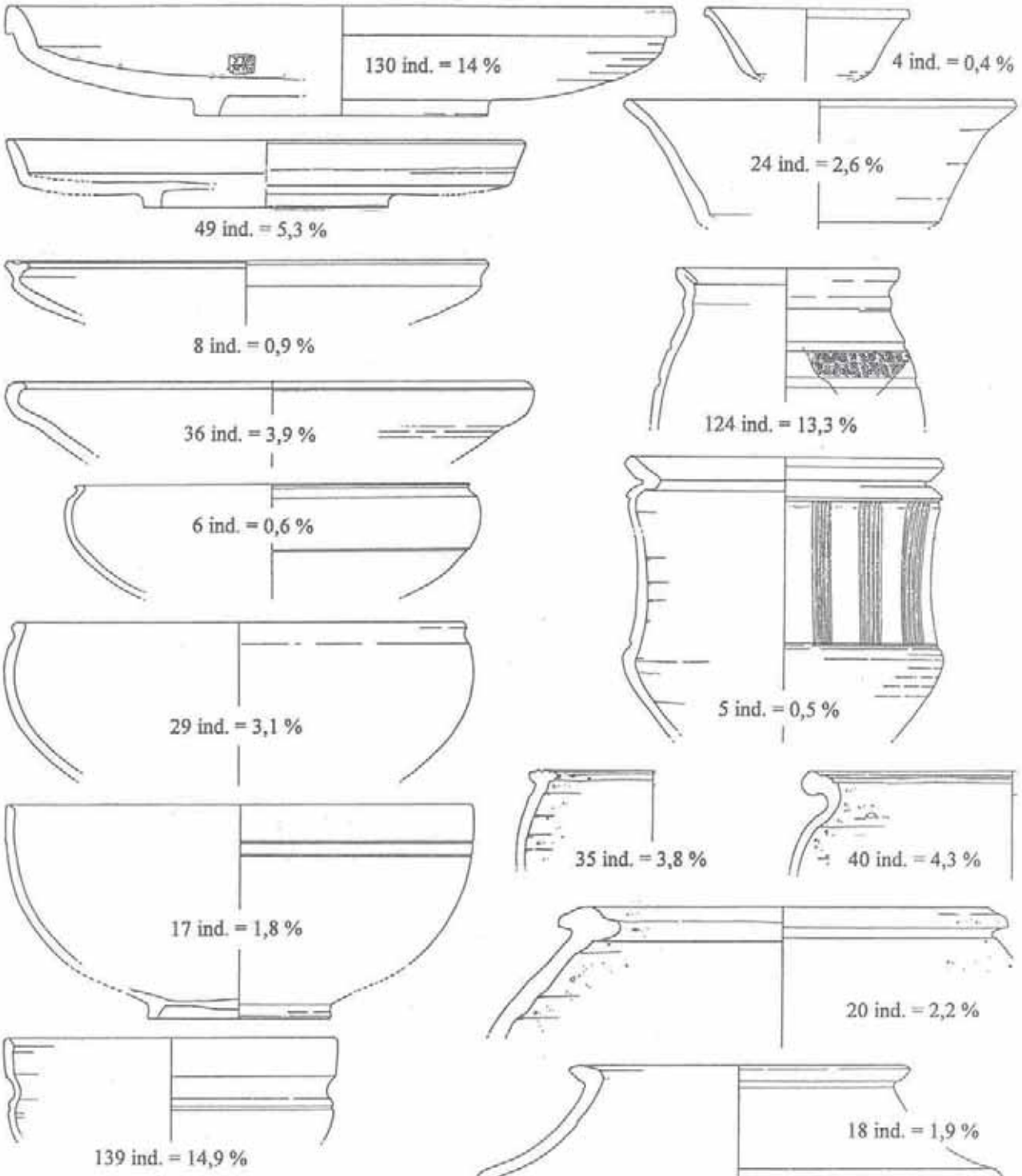
Venusstrasse-Ost, partie sud - théâtre phases 10-13

forme	ind. Venus.	% Venus.	ind. théâtre	% théâtre
tasses/gobelets	12	0.9	135	15.4
assiettes	57	4.0	113	12.9
bols	585	41.5	254	29.0
pots/tonneaux	381	27.0	48	5.5
plats à cuire	0	0.0	6	0.7
pots à cuire	0	0.0	18	2.1
couvercles	15	1.1	26	3.0
cruches/bouteilles	349	24.8	225	25.7
mortiers	0	0.0	17	1.9
amphores	0	0.0	27	3.1
dolia	0	0.0	3	0.3
lampes	10	0.7	4	0.5
total	1409	100.0	876	100.0

Auf der Wacht II - théâtre phases 18-22 - Kaiseraugst, Im Liner

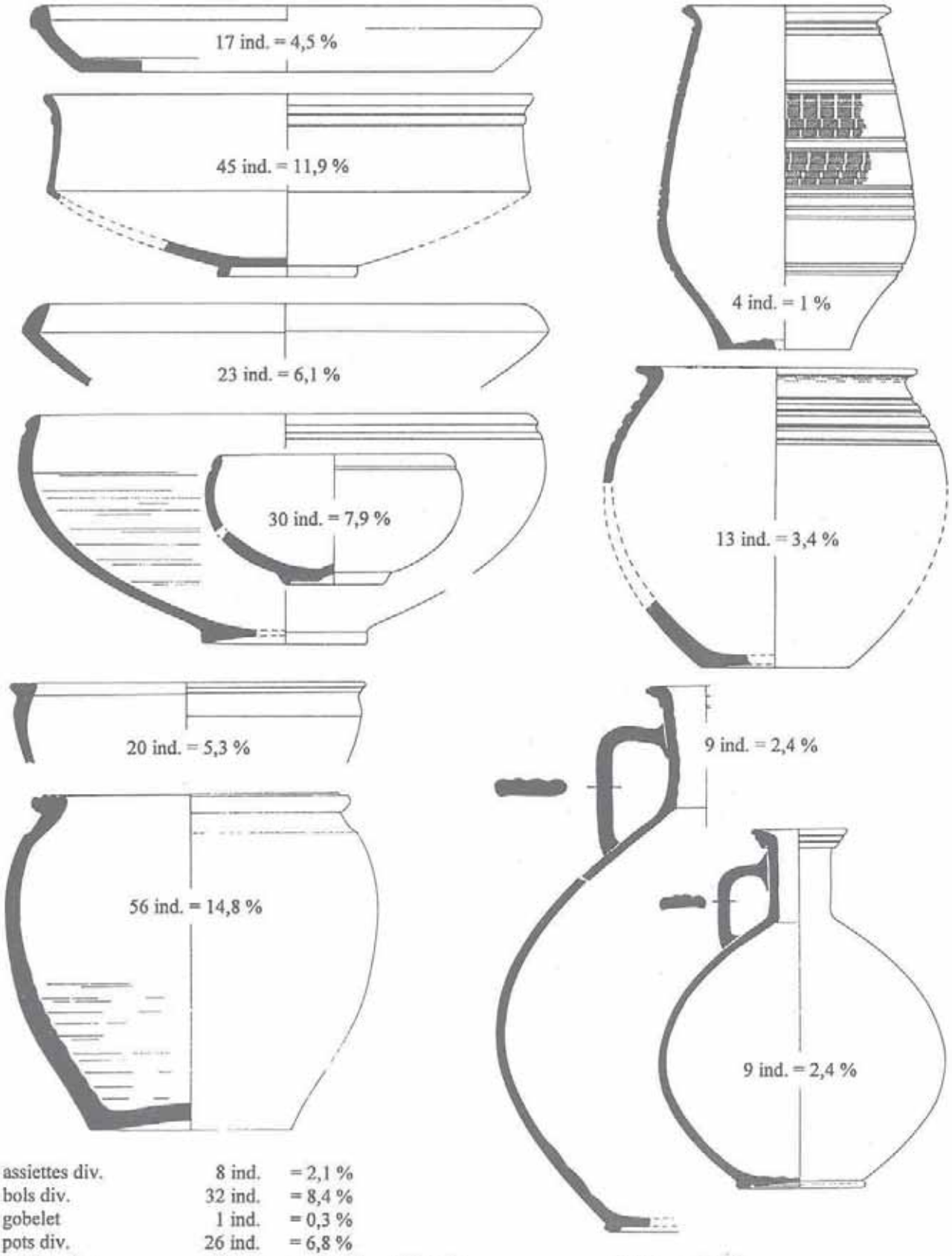
forme	ind. Wacht	% Wacht	ind. théâtre	% théâtre	ind. Im Liner	% Im Liner
tasses/gobelets	5	3.0	305	35.3	24	15.2
assiettes	42	24.9	40	4.6	2	1.3
bols	74	43.8	171	19.8	39	24.7
pots/tonneaux	0	0.0	12	1.4	11	7.0
plats à cuire	44	26.0	105	12.2	15	9.5
pots à cuire	0	0.0	79	9.1	25	15.8
couvercles	1	0.6	13	1.5	1	0.6
cruches/bouteilles	0	0.0	97	11.2	25	15.8
mortiers	3	1.8	24	2.8	15	9.5
amphores	0	0.0	18	2.1	0	0.0
dolia	0	0.0	0	0.0	1	0.6
lampes	0	0.0	0	0.0	0	0.0
total	169	100.0	864	100.0	158	100.0

14 Datation : deuxième quart du I^er^ s. apr. J.-C. ; Martin-Kilcher, Maggetti et Galetti 1987.



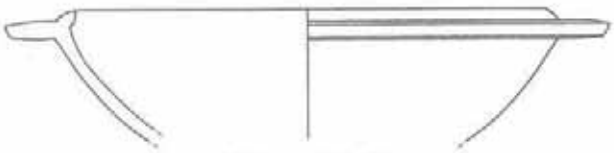
assiettes div.	38 ind.	= 4,1 %
bols div.	12 ind.	= 1,3 %
pots div.	73 ind.	= 7,8 %
pots à cuire div.	12 ind.	= 1,3 %
couvercles div.	2 ind.	= 0,2 %
cruches/bouteilles div.	37 ind.	= 4,0 %
dolia div.	18 ind.	= 1,9 %
total	931 ind.	= 100 %

Figure 9 - Gamme de production de l'atelier de FRONTO (éch. 1/3).

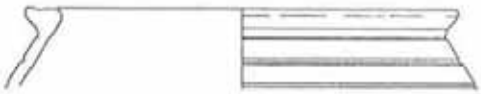


assiettes div.	8 ind.	= 2,1 %			
bols div.	32 ind.	= 8,4 %			
gobelet	1 ind.	= 0,3 %			
pots div.	26 ind.	= 6,8 %			
cruches div.	62 ind.	= 16,4 %	dolia div.	6 ind.	= 1,6 %
pots à cuire div.	18 ind.	= 4,7 %	total	379 ind.	= 100 %

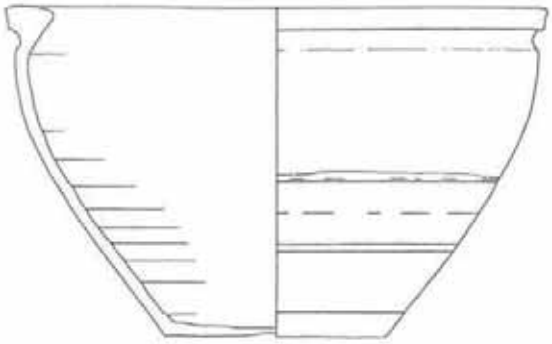
Figure 10 - Gamme de production de l'atelier de Kurzenbettli (éch. 1/3).



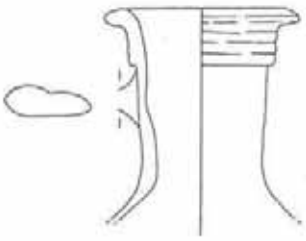
21 ind. = 13,4 %



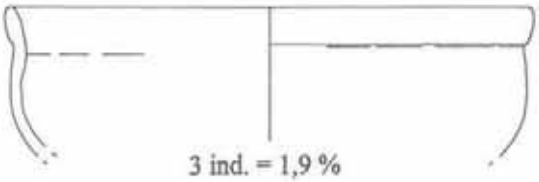
4 ind. = 2,5 %



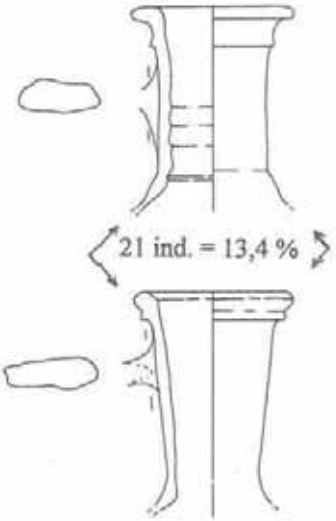
33 ind. = 21 %



5 ind. = 3,2 %



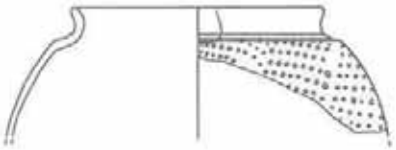
3 ind. = 1,9 %

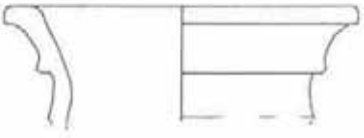


21 ind. = 13,4 %

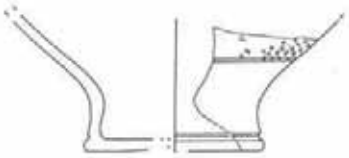


18 ind. = 11,5 %





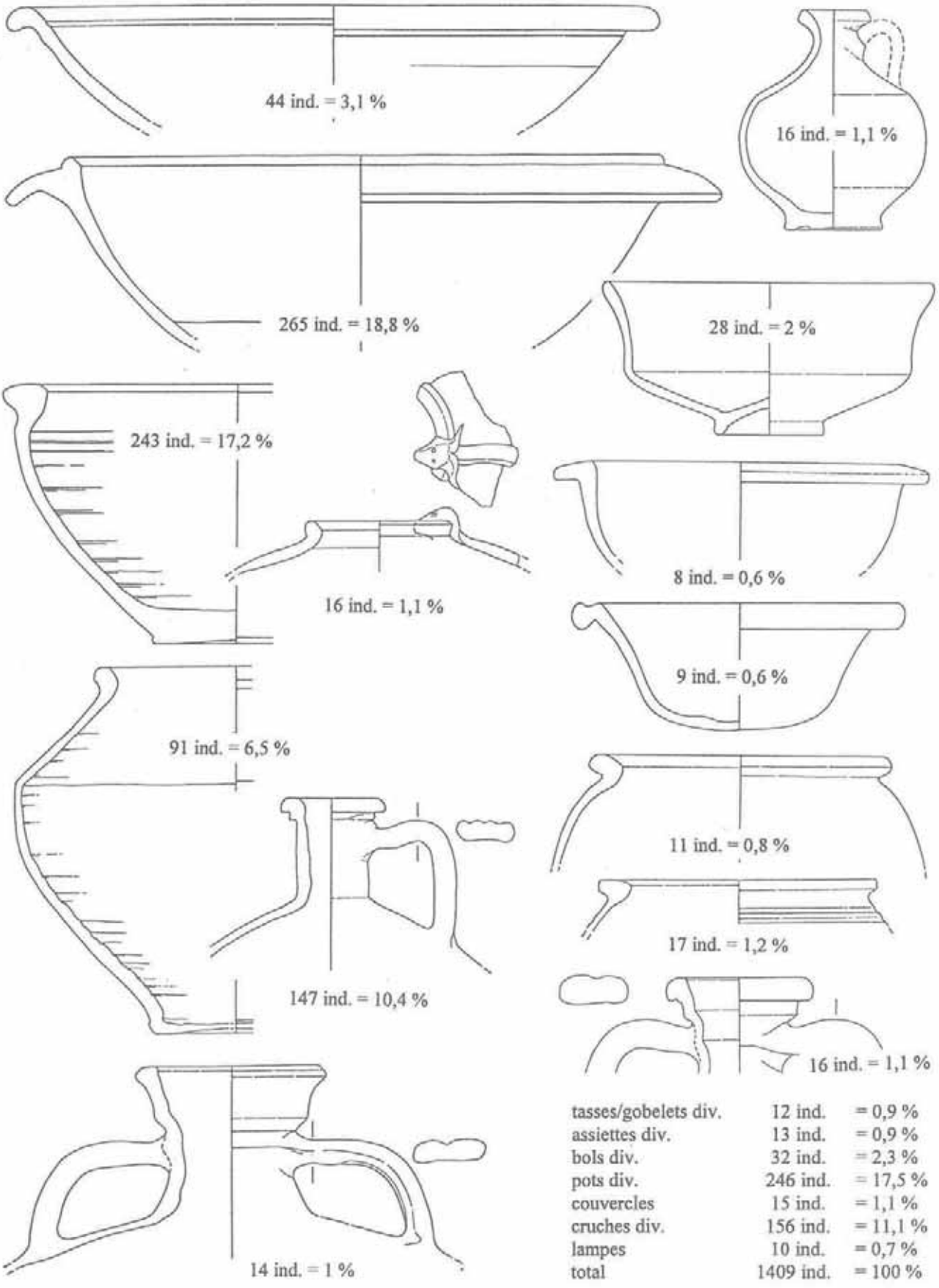
3 ind. = 1,9 %



48 ind. = 30,6 %

tonneau analysé	1 ind.	= 0,6 %
total	157 ind.	= 100 %

Figure 11 - Gamme de production de l'atelier de la porte de l'Est (éch. 1/3).



tasses/gobelets div.	12 ind.	= 0,9 %
assiettes div.	13 ind.	= 0,9 %
bols div.	32 ind.	= 2,3 %
pots div.	246 ind.	= 17,5 %
couvercles	15 ind.	= 1,1 %
cruches div.	156 ind.	= 11,1 %
lampes	10 ind.	= 0,7 %
total	1409 ind.	= 100 %

Figure 12 - Gamme de production de l'atelier de Venusstrasse-Est, partie sud (éch. 1/3).

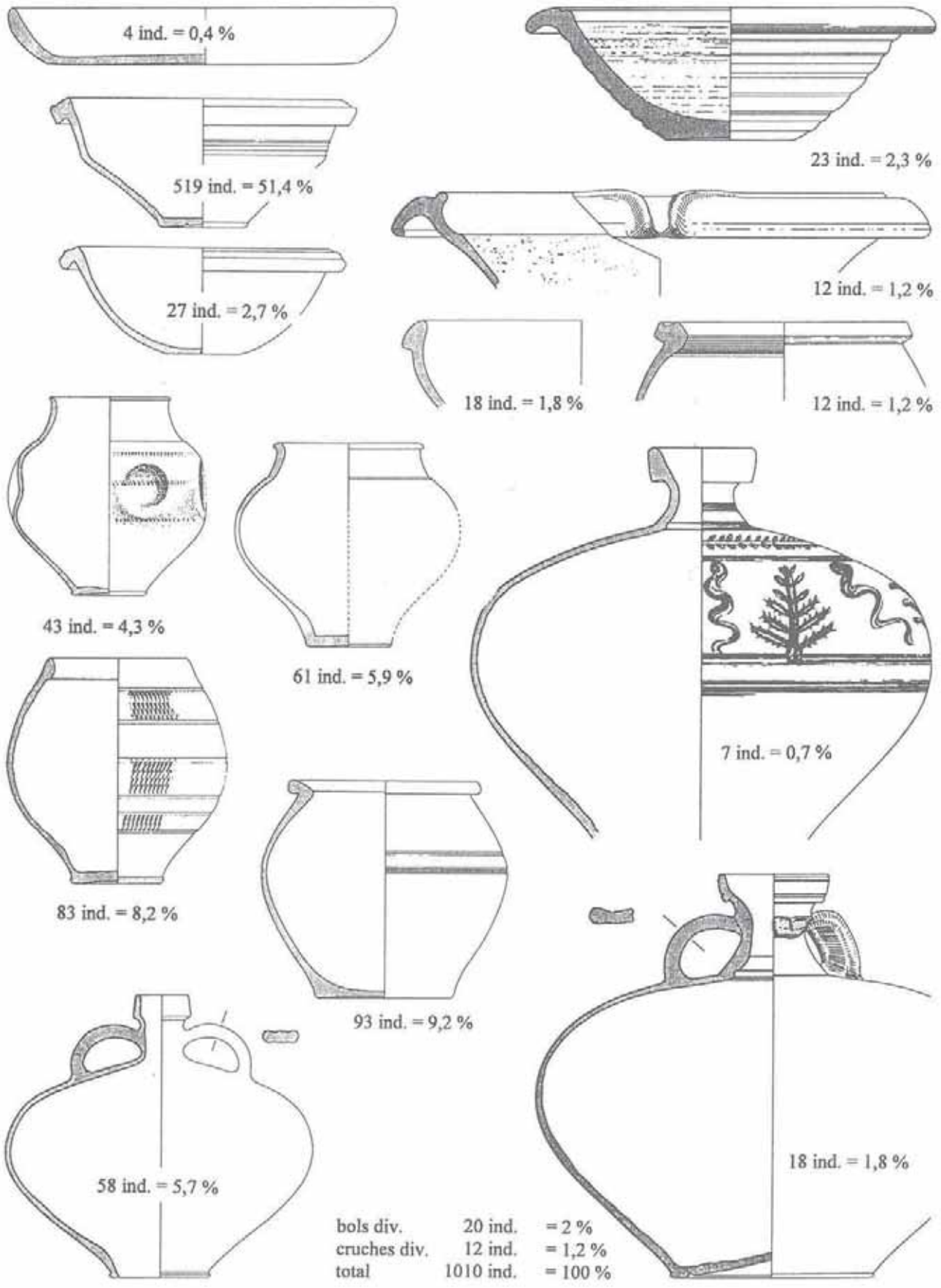


Figure 13 - Gamme de production de l'atelier de Venusstrasse-Est, partie nord (éch. 1/3).

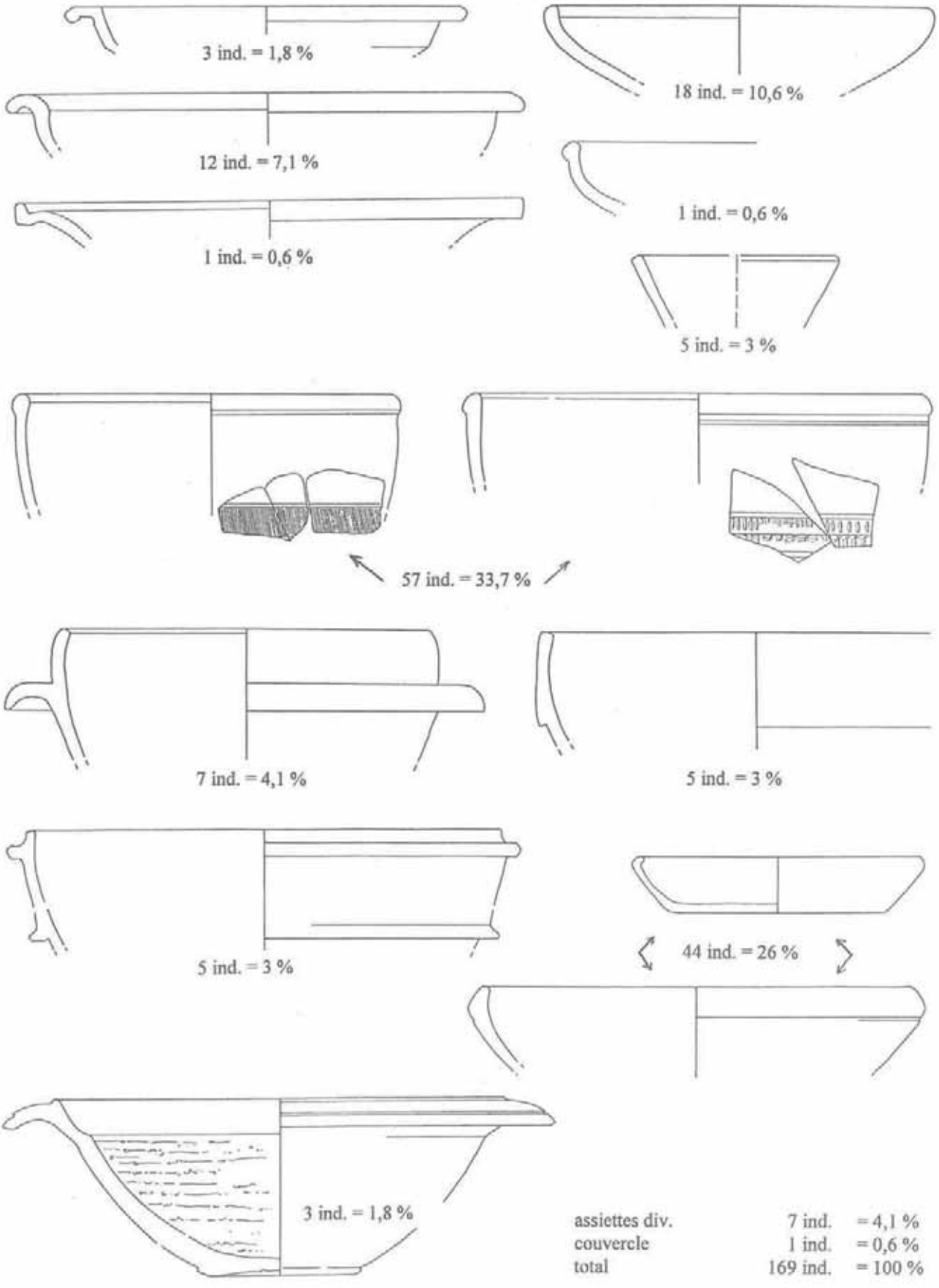


Figure 14 - Gamme de production de l'atelier Auf der Wacht II (éch. 1/3).

BIBLIOGRAPHIE

Alexander 1975 : W. C. ALEXANDER, *A Pottery of the Middle Roman Imperial Period in Augst (Venusstrasse-Ost 1968/69)*, Forschungen in Augst, 2, Basel/Augst/Liestal, 1975.

Bender et Steiger 1975 : H. BENDER et R. STEIGER, Ein römischer Töpferbezirk des 1. Jahrhunderts n. Chr. in Augst-Kurzenbettli, dans *Beiträge und Bibliographie zur Augster Forschung*, Basel, 1975, p. 198-287.

Berger *et alii* 1985 : L. BERGER (avec un groupe de travail du Séminaire de préhistoire et d'archéologie de l'Université de Bâle), Die Grabungen beim Augster Osttor im Jahre 1966, dans *Jahresberichte aus Augst und Kaiseraugst*, 5, 1985, p. 6-105.

Drack 1945 : W. DRACK, *Die helvetische Terra Sigillata-Imitation des 1. Jahrhunderts n.Chr.*, Schriften des Institutes für Ur- und Frühgeschichte der Schweiz, Basel, 1945.

Furger 1985 : A. R. FURGER, Augst, 6 v. Chr.: Dendrodaten und Fundhorizonte, dans *Jahresberichte aus Augst und Kaiseraugst*, 5, 1985, p. 123-146.

Furger 1990 : A. R. FURGER, Les ateliers de poterie de la ville *Augusta Rauricorum* (Augst et Kaiseraugst, Suisse), dans *SFECAG, Actes du congrès de Mandeure-Mathay*, 1990, p. 107-124.

Furger et Deschler-Erb 1992 : A. R. FURGER et S. DESCHLER-ERB (avec des contributions de M. PETER et M. WÄHREN), *Das Fundmaterial aus der Schichtenfolge beim Augster Theater, Typologische und osteologische Untersuchungen zur Grabung Theater-Nordwestecke 1986/87*, Forschungen in Augst, 15, Augst, 1992.

Furger, Schwarz *et alii* 1993 : A. R. FURGER, P.-A. SCHWARZ (avec des contributions de C. BOSSERT-RADTKE, B. JANIETZ SCHWARZ, K. KOB, D. LIEBEL, U. MÜLLER, B. RÜTTI et D. SCHMID), Augusta Raurica, dans *Jahresberichte aus Augst und Kaiseraugst*, 14, 1993, p. 5-36.

Martin-Kilcher, Maggetti et Galetti 1987 : S. MARTIN-KILCHER, M. MAGGETTI et G. GALETTI, Fabrikation von Weinamphoren der Form Dressel 2-4 in Augusta Rauricorum (Augst BL), dans *Jahrbuch der Schweizerischen Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte*, 70, 1987, p. 113-132.

Raux 1998 : S. RAUX, Méthodes de quantification du mobilier céramique. Etat de la question et pistes de réflexion, dans P. ARCELIN et M. TUFFREAU-LIBRE (sous la dir.), *Actes de la table ronde du Centre archéologique européen du Mont Beuvray*, Glux-en-Glenne, 7-9 avril 1998, p. 11-16.

Sandoz 1987 : Y. SANDOZ, *Kaiseraugst AG, Parzelle 231, Auf der Wacht II, 3. Teil. Die Grabung 1981*, mémoire de licence non publié, Basel, 1987.

Schmid 1991 : D. SCHMID, *Die römischen Schlangentöpfe aus Augst und Kaiseraugst*, Forschungen in Augst, 11, Augst, 1991.

Schmid 1998 : D. SCHMID, Wie wurde in Augusta Raurica getöpfert ? dans MILLE FIORI, Festschrift für Ludwig Berger, dans *Forschungen in Augst*, 25, Augst, 1998, p. 97-103.

Schmid en préparation : D. SCHMID, *Die ältere Töpferei an der Venusstrasse-Ost in Augusta Raurica*, en préparation.

Schucany 1996 : C. SCHUCANY, *Aquae Helveticae, Zum Romanisierungsprozess am Beispiel des römischen Baden*, Veröffentlichung der Schweizerischen Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte, Antiqua, 27, Basel, 1996.

Schucany, Martin-Kilcher, Berger et Paunier dir 1999 : C. SCHUCANY, S. MARTIN-KILCHER, L. BERGER et D. PAUNIER (dir.), *Römische Keramik der Schweiz*, Veröffentlichung der Schweizerischen Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte, Antiqua, 31, Basel, 1999.

Sütterlin 1999 : H. SÜTTERLIN, Ausgrabungen im Areal der E. Frey AG (Grabung 1998.60), dans *Jahresberichte aus Augst und Kaiseraugst*, 20, 1999, p. 57-69.

Tomasevic-Buck 1982 : T. TOMASEVIC-BUCK, Die Ziegelbrennöfen der Legio I Martia in Kaiseraugst, AG und die Ausgrabungen in der Liebrüti 1970-1975, dans *Archäologische Führer durch Augst/Kaiseraugst*, 1, 1982.

* *
*

DISCUSSION

Président de séance : Th. LUGINBÜHL

Thierry LUGINBÜHL *: J'ai toujours été impressionné par l'état de la recherche sur le site d'Augst et votre travail de corrélation entre les couches stratigraphiques du théâtre et les productions des ateliers est très intéressante, de même que l'étude sur les fonctions des récipients qui est novatrice et prudente. Juste une question : pensez-vous que les 50 ateliers découverts représentent la quasi totalité des centres de production de la colonie ou bien est-ce que vous avez encore des productions qui vous semblent caractéristiques et dont vous ne connaissez pas encore le centre de production ?*

Verena VOGEL MULLER *: Dans le matériel des habitats il est difficile de distinguer les productions locales de celles qui ne le sont pas mais nous nous attendons toujours à trouver de nouveaux ateliers, comme cela a été le cas l'année passée dans un secteur où, jusqu'à maintenant, il n'y avait pas d'atelier.*

Thierry LUGINBÜHL *: Ce n'est donc pas fini ?*

Verena VOGEL MULLER *: Non !*

Stéphanie MARTIN-KILCHER *: Une question concernant les comptages. Dans les tableaux que vous avez montrés, avez-vous pris comme référence l'ensemble du mobilier trouvé dans les couches ?*

Verena VOGEL MULLER *: Oui, tout ce qui a été publié.*

Stéphanie MARTIN-KILCHER *: Avez-vous essayé de comparer uniquement les formes qui ont été produites dans les fours ? Qu'est-ce que cela donne comme image, en laissant de côté tout ce qui n'y était pas produit ?*

***Verena VOGEL MULLER** : Il est assez difficile de définir si les fours contenaient vraiment le matériel qui y était produit car ils ont souvent été réutilisés comme dépotoirs. Les fours dont on peut être sûr qu'ils contenaient vraiment le matériel original sont peu nombreux et l'échantillonnage est insuffisant pour une telle étude.*

***Robin SYMONDS** : J'ai trouvé intéressant que vous commenciez en faisant référence au volume de la Sfecag de Mandeure-Mathay de 1990 ; c'est à ce congrès qu'on a discuté sur les méthodes de quantification et, à mon avis, on n'a pas beaucoup avancé dans ce domaine depuis 10 ans. Le problème que je vois dans ces histogrammes que tout le monde utilise est que cela n'admet pas le hasard des trouvailles. Les chiffres dont nous nous servons représentent des tessons et je trouve que les histogrammes sont une représentation brutale qui n'explique pas comment les tessons arrivent dans les ensembles. Il y a aussi le problème de la résidualité et il est rare, dans les ensembles d'occupation, de pouvoir distinguer les tessons résiduels, surtout après le milieu du Ier siècle. Je pense que nous devrions chercher à montrer nos chiffres d'une manière plus floue, dans une logique plus "phasique" comme on dit en anglais.*

***Thierry LUGINBÜHL** : On peut quand même relever que ces histogrammes présentaient des nombres par formes, ce qui est assez objectif, et non par fonctions, ce qui est déjà plus subjectif quand on dit parfois que tous les pots servent à cuire, etc.*

***Caty SCHUCANY** : J'ai été frappée que plusieurs des ateliers précoces aient produit des bols des types Drack 20 à 22 qui sont des formes assez rares sur les sites du Plateau suisse. Est-il possible que Augst ait produit pour le Plateau ?*

***Verena VOGEL MULLER** : Je ne sais pas.*

* *
*

Debora SCHMID[1]
Gisela THIERRIN-MICHAEL[2]
Giulio GALETTI[2]

L'ATELIER VENUSSTRASSE-OST, PARTIE SUD, À *AUGUSTA RAURICA* (AUGST) ET LA DISTRIBUTION DE SA PRODUCTION : résultats des analyses

I. LA SITUATION ARCHÉOLOGIQUE

Le quartier de potiers de Venusstrasse-Ost, partie sud, est, avec neuf fours, le plus grand connu à *Augusta Raurica*, jusqu'à présent (Swoboda 1971 ; Laur-Belart 1991, p. 149-154 ; Furger 1990, p. 107-124, nos 19-27 ; Schmid, en préparation). Il se trouve au sud-est de la ville romaine, dans la périphérie, comme la plupart des poteries (Fig. 1).

On y fabriquait surtout des bols et des cruches, mais aussi des pots à épaule marquée et une particularité d'Augst, des pots à serpents (Vogel Müller et Schmid 1999, fig. 12). Hormis les cruches de couleur orange, la céramique était généralement grise. On peut la dater typologiquement entre 80 et 150 apr. J.-C., avec une plus forte concentration à l'époque flavienne. L'étude de la situation archéologique a montré qu'aucun des neuf fours ne contenait une dernière cuisson, mais qu'ils furent plutôt utilisés comme dépotoirs après leur abandon respectif. De même, les structures d'ateliers : citernes, canalisations, fosses pour la préparation de l'argile et la décantation, bref, tout le terrain foisonne de déchets de poterie. On a extrait plus de 1,8 tonne de céramiques, soit 31 000 tessons, de la surface des fouilles, qui s'étendent sur seulement 400 m^2 environ. Ces rebuts ont été déposés par les potiers qui travaillaient ici ou à proximité. Le spectre des types étant assez uniforme dans le temps, on peut supposer que ces déchets proviennent d'un seul atelier ou de plusieurs ateliers travaillant à la même époque. On peut s'imaginer que l'exploration de l'entourage immédiat de cet emplacement livrera encore d'autres fours de potiers.

En effet, tout le sud-est de la ville, du Ier jusqu'au début du IIIe s., était un quartier de potiers, comme en témoignent les fours et les couches importantes de ratés de cuisson découverts dans les *insulæ* voisines[3].

L'examen de la céramique de l'atelier Venusstrasse-Ost, partie sud, soulève une nouvelle question, à savoir si cet immense matériel, cette montagne de déchets de poterie, constitue un nouveau groupe de référence, distinct des trois groupes déjà connus à Augst pour la céramique commune[4].

II. LES ANALYSES

1. Questions.

Pour répondre à cette question, un programme d'analyses a été mis sur pied. Plus en détail, ce programme peut répondre principalement aux questions concernant *l'homogénéité, la différenciabilité et la distribution* de cette production céramique.

La production est-elle homogène concernant les matières premières et les techniques de cuisson utilisées ? Certaines formes spéciales, par exemple les pots à serpents, font-elles partie de la gamme de

1 Römermuseum Augst, Giebenacherstrasse 17, 4302 Augst, Suisse.

2 Institut de minéralogie, Université de Fribourg, Pérolles, 1700 Fribourg, Suisse.

3 Par ex. *insula* 52 : 6 fours ; Furger 1990, nos 13-15 et nos 16-18 ; Martin-Kilcher, Maggetti et Galetti 1987. L'atelier Venusstrasse-Ost, partie nord : 3 fours ; Furger 1990, nos 28-30. Dans la pente du ruisseau Violenbach : 1 four ; Furger 1990, no 31. Le long de la Venusstrasse: des couches importantes de ratés de cuisson ; Furger 1990, Fig. 5. Au nord de l'Osttorstrasse : 1 four et 1 fosse ; four : Furger, Schwarz *et alii* 1993, p. 25. Fosse : inédit. L'atelier Osttor : 2 fours ; Berger *et alii* 1985 ; Jornet et Maggetti 1985 ; Furger 1990, nos 32-33.

4 Pour les groupes de références déjà connus : cf. Jornet 1982 ; Jornet et Maggetti 1985 ; pour le groupe de références des amphores : cf. Martin-Kilcher, Maggetti et Galetti 1987.

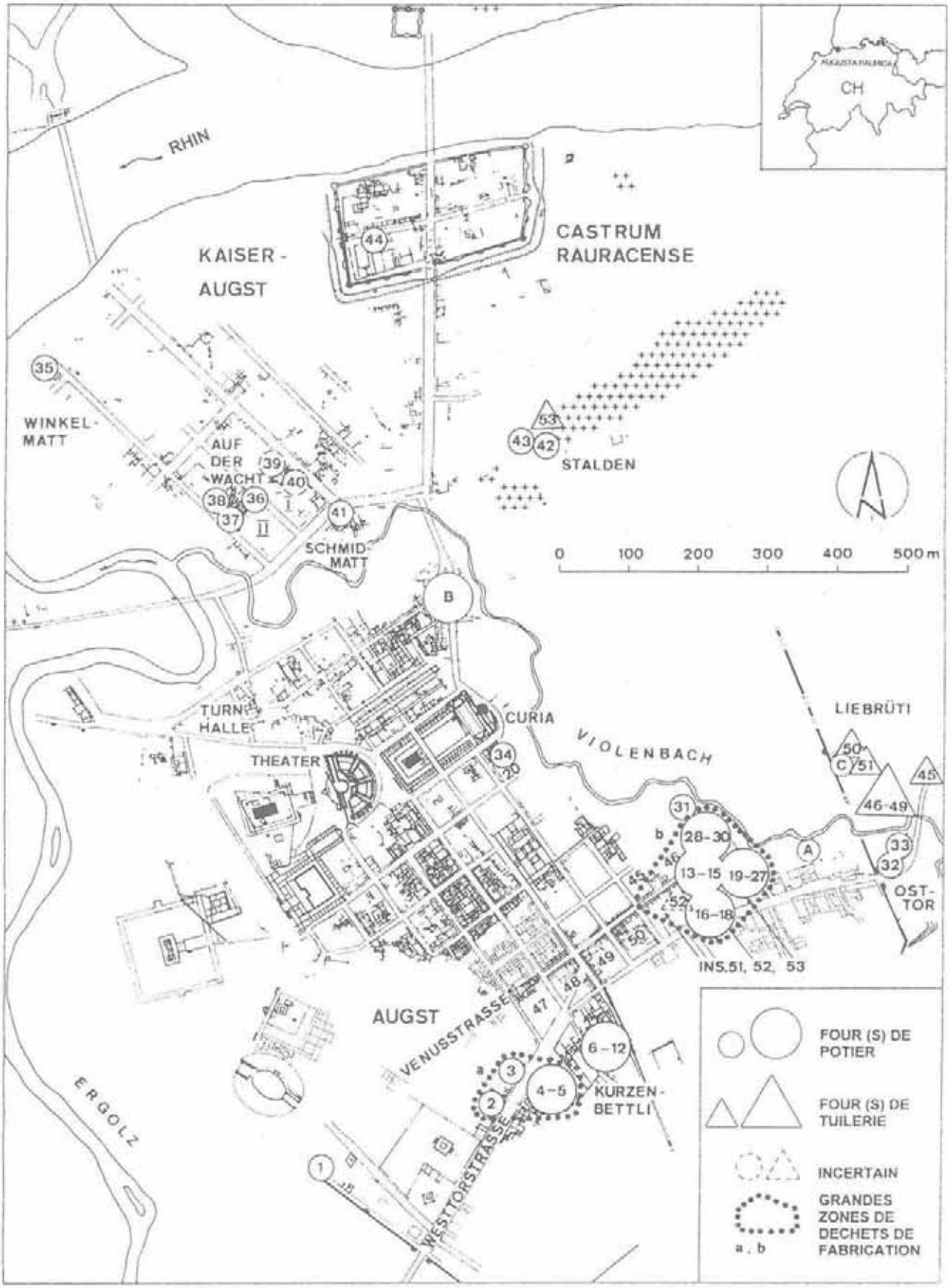


Figure 1 - Les ateliers de poterie et de tuilerie d'*Augusta Raurica* (Augst et Kaiseraugst, Suisse). Les groupes de références : n^{os} 19-27 : atelier Venusstrasse-Ost, partie sud (80-150 apr. J.-C.) ; n^{os} 6-12 : atelier Kurzenbettli (10-60 apr. J.-C.) ; n^{os} 28-30 : atelier Venusstrasse-Ost, partie nord (190-230 apr. J.-C.) ; n^{os} 32-33 : atelier Osttor (50-80 apr. J.-C.)(éch. 1/8000).

production ? Quelle est l'explication de certaines différences perçues macroscopiquement ?

Si la production s'avère homogène, il y a lieu de s'interroger sur *sa différenciabilité et sa distribution.*

Comment cette production se situe-t-elle par rapport aux groupes de références déjà connus à Augst et ailleurs en Suisse ?

Cette production est-elle aussi distribuée dans les villas romaines des alentours (prouvant ainsi des liens économiques) et jusqu'à quelle distance ?

2. Méthodes et échantillons.

L'*analyse par fluorescence RX* et par *diffractométrie aux RX* a porté sur 90 échantillons[5], dont 25 ont été étudiés au *microscope polarisant*[6]. Le *traitement statistique des données chimiques* est effectué par des calculs univariants, bivariants et multivariants[7], ainsi que différentes méthodes de classement[8].

3. Homogénéité.

L'homogénéité chimique est démontrée clairement par la distribution normale des échantillons du groupe dans l'histogramme des distances de Mahalanobis (Fig. 2). Plus en détail, cette figure montre aussi que les échantillons provenant du remplissage d'un seul four se répartissent sur tout l'histogramme, confirmant ainsi l'idée d'une production homogène. Les pots à serpents, dont l'appartenance à cette production devait être vérifiée, sont bien intégrés dans l'histogramme. Ils font donc partie de la production.

Les autres méthodes appliquées attestent également l'homogénéité de cette production en ce qui concerne les matières utilisées et leur traitement. Nous pouvons admettre, qu'il s'agit d'une production, définissable comme groupe de référence.

La fourchette des températures de cuisson estimées (variant entre des températures inférieures à 800°C et supérieures à 1000°C) est assez large. Comme l'échantillonnage d'Augst se compose principalement de déchets d'atelier, cette variation n'a rien d'étonnant et pourrait être imputée à la présence de ratés de cuisson. La variation des tessons des villas entre 800°C et 950°C, par contre, nous indique la fourchette des températures de cuisson concernant la production considérée réussie (Maggetti et Galetti 1993 ; Maggetti et Galetti 1996). De cette variation encore relativement grande, on déduit que la température de cuisson ne constituait pas un facteur déterminant de la qualité recherchée. Des ratés de cuisson évidents ne sont pas exportés.

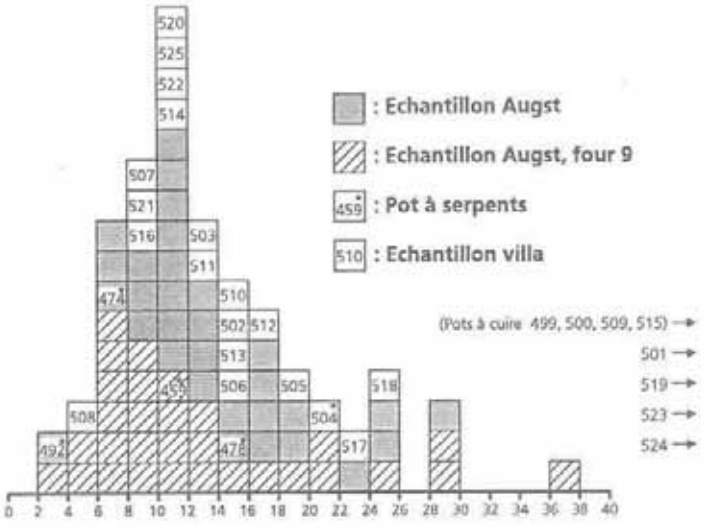


Figure 2 - L'histogramme des distances de Mahalanobis.

4. Différenciabilité.

Cette production se distingue-t-elle des groupes de références d'Augst définis auparavant ? Les trois productions de Kurzenbettli, Osttor et Venusstrasse-Ost, partie nord, possèdent des tendances chimiques légèrement différentes permettant de les séparer par analyse discriminante (Jornet 1982, Jornet et Maggetti 1985). Les compositions du groupe discuté, Venusstrasse-Ost, partie sud, se placent à l'intersection de ces trois groupes. Les diagrammes bivariants (Fig. 3) montrent la superposition des champs de variation des quatre groupes de références d'Augst.

Il s'en suit, *d'une part*, que la différenciation de Venusstrasse-Ost, partie sud, des groupes de références des trois autres ateliers d'Augst, définis auparavant, devient quasi impossible. D'*autre part*, cette ressemblance chimique confirme l'idée que l'on ait utilisé à Augst une même sorte de sédiment argileux, préparée de la même manière pour fabriquer des céramiques sur une durée de 230 ans au moins et probablement plus longtemps encore (Maggetti et Galetti 1996.). Le groupe Venusstrasse-Ost, partie sud, au plus grand nombre d'échantillons présente logiquement aussi la plus grande dispersion parmi ces quatre groupes d'Augst.

Par contre, le nouveau groupe se distingue parfaitement des autres groupes de références connus, extérieurs à Augst. Une partie des groupes de références peut être écartée à cause des teneurs en CaO nettement plus élevées que ceux du groupe d'Augst. En ce qui concerne les groupes de références suisses d'époque romaine pauvre en CaO, des diagrammes bivariants (Fig. 4) permettent de les séparer du groupe d'Augst sans chevauchement.

5. Distribution.

Le diagramme bivariant permettant la meilleure différenciation est utilisé pour tester l'affinité des échantillons des villas au

5 60 tessons provenant des fours, un fragment de parol de four, 2 argiles du site et 25 tessons provenant des villas ; données d'analyses : cf. http//www.unifr.ch/mineral/.

6 Préparation des échantillons décrite par ex. dans Jornet 1982.

7 Distances euclidiennes, distances de Mahalanobis, calculées sur les 16 paramètres SiO2, Al2O3, TiO2, Fetot en tant que Fe2O3, MgO, MnO, CaO, Na2O, K2O, Cr, Ni, Sr, Rb, V, Zn, Zr.

8 Analyse discriminante et analyse de grappe, voir Picon 1984.

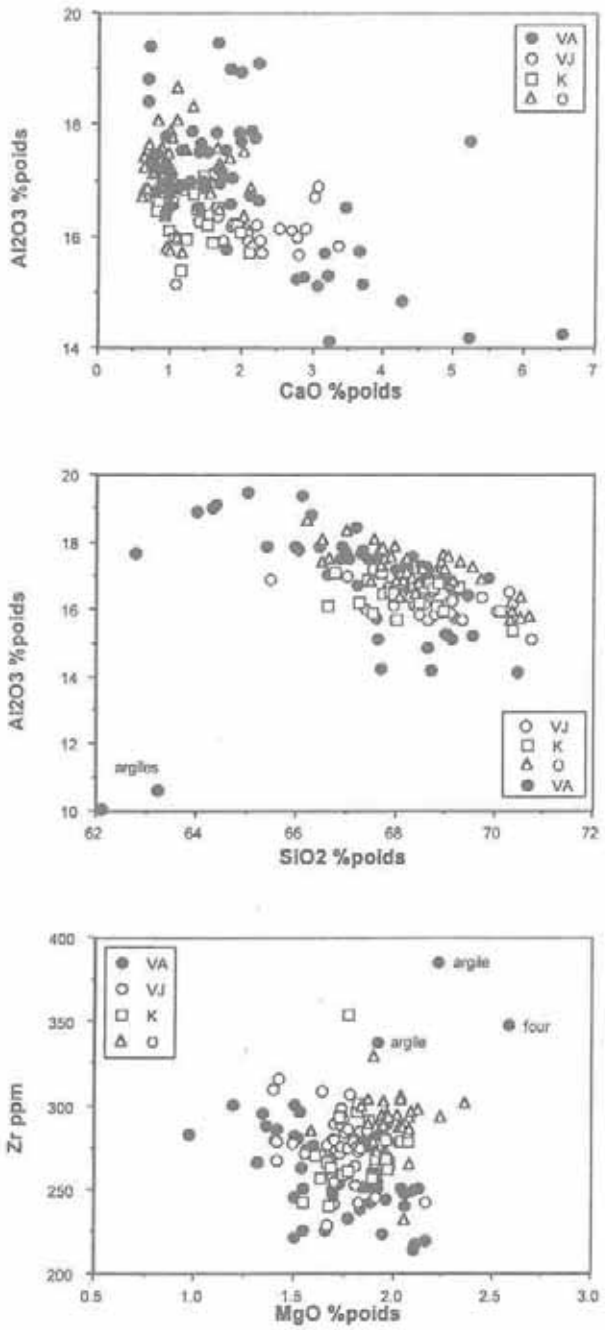


Figure 3 - Position du nouveau groupe d'Augst, Venusstrasse-Ost, partie sud, par rapport aux trois groupes de références existant dans des diagrammes de corrélation choisis. Abréviations : VA = échantillons formant le groupe de référence Augst, Venusstrasse-Ost, partie sud ; VJ = échantillons formant le groupe de référence Augst, Venusstrasse-Ost, partie nord (Jornet 1982) ; K = échantillons formant le groupe de référence Augst, Kurzenbettli (Jornet 1982) ; O = échantillons formant le groupe de référence Augst, Osttor (Jornet et Maggetti 1985).

Figure 4 - Différenciation d'Augst, Venusstrasse-Ost, partie sud, et d'autres productions céramiques d'époque romaine dans des diagrammes de corrélations choisis. Abréviations : VA = échantillons formant le groupe de référence Augst, Venusstrasse-Ost, partie sud ; AE = échantillons formant le groupe de référence Aegerten, céramique fine (Kilka 1987) ; BA = échantillons formant le groupe de référence Baden A (Jornet 1982) ; SE = échantillons formant le groupe de référence Seeb (Benghezal 1989) ; LS = échantillons formant le groupe de référence Lousonna (Kaenel *et alii* 1982) ; AV = échantillons formant le groupe de référence Avenches (Jornet 1982) ; BE = échantillons formant le groupe de référence Berne-Enge (Jornet 1982).

nouveau groupe de référence (VA, Fig. 5) : à deux exceptions près, ces échantillons se trouvent dans le champ de variation du groupe de référence d'Augst. Aucun échantillon n'est proche d'une autre production connue. De plus, la majeure partie des tessons des villas se place à des distances de Mahalanobis à l'intérieur des variations du groupe (Fig. 2).

Cette bonne intégration dans le groupe de référence permet d'attribuer 23 de ces échantillons sans ambiguïté à la production d'Augst, Venusstrasse-Ost, partie

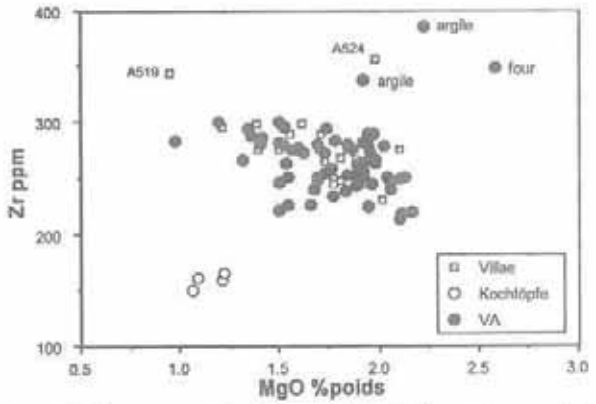


Figure 5 - Le groupe de référence Augst, Venusstrasse-Ost, partie sud, et les échantillons des villas dans le diagramme zirconium versus oxyde de magnésium.

sud. *Sa distribution* est ainsi *attestée* dans un rayon de plus de 25 km (Fig. 6). L'un des trois tessons analysés de Laufon, la villa échantillonnée la plus éloignée d'Augst, et l'un des deux tessons analysés de Grenzach, en rive droite du Rhin, ne proviennent certainement pas de la production d'Augst. Ceci indique que de la céramique très similaire a été produite parallèlement en d'autres endroits de la région ou avec de la matière première provenant d'ailleurs, probablement dans des secteurs les plus éloignés. Cette hypothèse est confortée depuis par l'analyse d'un tesson de pot à serpents trouvé à Vicques près de Delémont, environ 20 km en amont de Laufon. Macroscopiquement identique aux exemplaires connus d'Augst, il s'avère étranger à cette production et indiquerait une des limites de la zone de répartition de la production d'Augst.

III. INTERPRÉTATION ARCHÉOLOGIQUE

Du point de vue archéologique, on peut avancer pour la grande dispersion du nouveau groupe de référence les explications suivantes :

a. Les potiers utilisaient des argiles moins bien choisies ou moins bien préparées que celles des autres ateliers, ou bien le gisement exploité était plus hétérogène.

b. La grande dispersion s'explique par le fait qu'il s'agit de ratés de cuisson.

c. Les rebuts proviennent de différentes poteries d'un ou plusieurs ateliers du voisinage, qui déposaient ici leurs ratés de cuisson.

Du point de vue de la méthodologie scientifique s'ajoute un autre aspect :

d. La nouvelle série d'analyses comprend un nombre beaucoup plus grand d'échantillons que les groupes de références déjà connus, et peut montrer de ce fait une palette plus large.

A notre avis, ces deux derniers points sont les plus

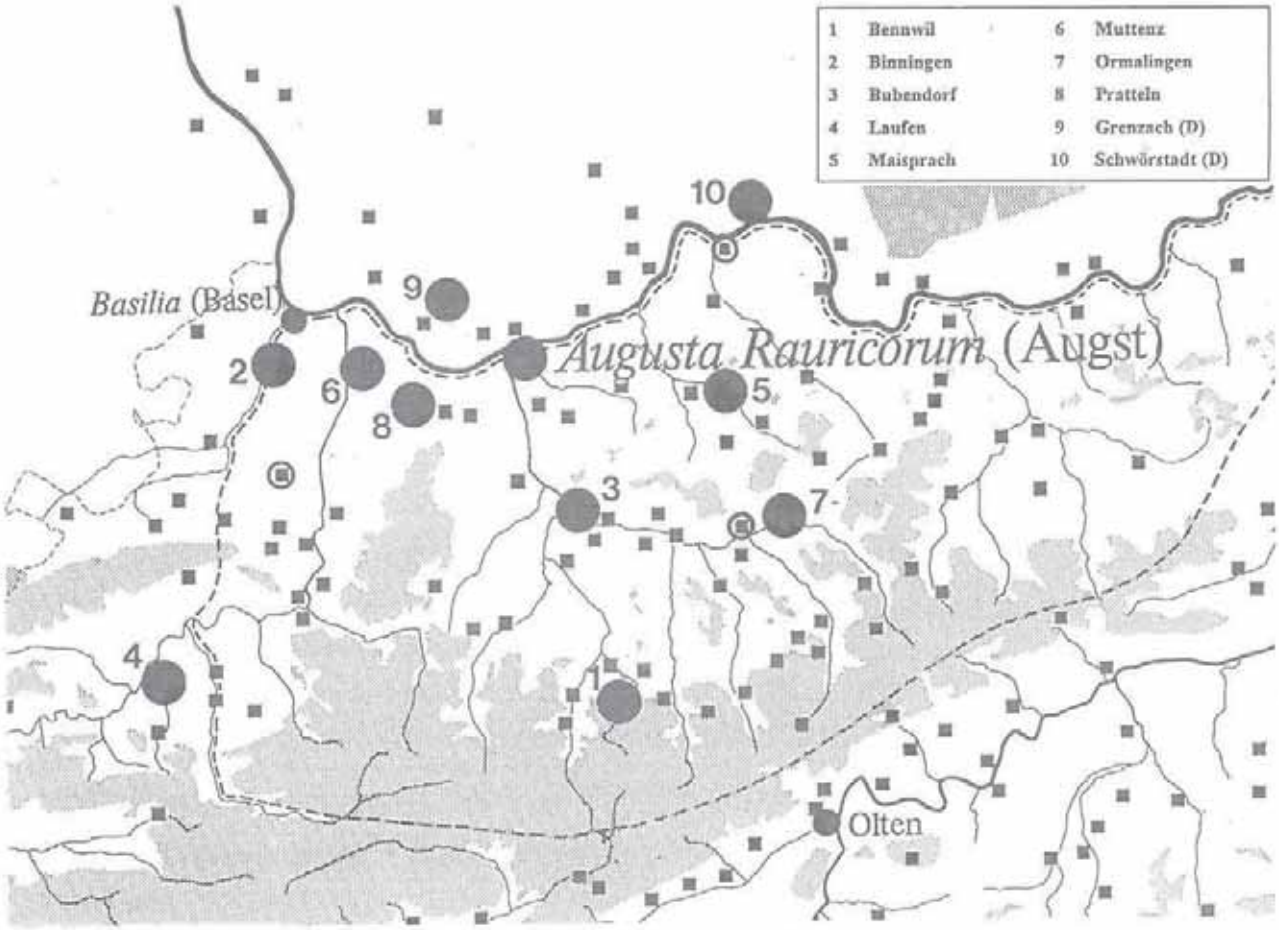


Figure 6 - L'arrière-pays d'*Augusta Raurica* avec les villas romaines :
Distribution attestée de la production d'Augst, Venusstrasse-Ost, partie sud.
1 Bennwil, 2 Binningen, 3 Bubendorf, 4 Laufon, 5 Maisprach, 6 Muttenz, 7 Ormalingen, 8 Pratteln ; D : 9 Grenzach, 10 Schwörstadt.

vraisemblables, car il n'y a pas de raison de supposer une moins bonne préparation de l'argile dans cet atelier. La deuxième explication est aussi probablement à rayer, car les céramiques analysées des autres ateliers étaient aussi des ratés de cuisson. La grande dispersion de notre groupe de référence s'explique donc plutôt par la localisation des fouilles, au centre d'un très grand quartier de potiers dans lequel de nombreux fours à céramique étaient en activité, et aussi par le fait que la nouvelle série d'analyses est beaucoup plus volumineuse.

La deuxième partie de notre recherche est consacrée à la question du commerce régional de céramiques, c'est-à-dire à la diffusion de la céramique fabriquée à *Augusta Raurica* dans les *villæ rusticæ* des environs.

L'arrière-pays d'*Augusta Raurica* comprend essentiellement l'actuel canton de Bâle-Campagne, la rive nord du Rhin, et la Haute-Alsace près de Bâle. Le Rhin et les rivières venant du sud caractérisent le paysage, bordé au sud par le Jura. Du Ier s. apr. J.-C. jusqu'au début du Moyen Age, *Augusta Raurica* était le centre de cette région. Autour de la ville, dans un rayon de 20 km, se trouvaient près d'une centaine de villas romaines disséminées dans la campagne (Fig. 6)[9].

Quels secteurs de l'arrière-pays étaient pourvus en céramiques d'*Augusta Raurica*, lesquels ne l'étaient pas ? Quelles céramiques étaient vendues dans les villas de la campagne ?

On ne connaît qu'un seul four de potiers dans une villa de l'arrière-pays, à Laufon (Martin-Kilcher 1980, p. 72-76). On n'a trouvé aucun four dans les autres villas, jusqu'à présent. S'agit-il d'une lacune de la recherche, ou bien est-ce qu'aucune céramique n'a été produite dans l'arrière-pays parce que le besoin en vaisselle était couvert par les potiers d'*Augusta Raurica* ? En effet, les nombreux ateliers d'Augst produisaient de grandes quantités de céramiques et étaient largement à même de fournir suffisamment de céramiques pour l'arrière-pays.

Du point de vue du spectre des types et de la qualité, la céramique commune des villas campagnardes est très semblable à celle d'*Augusta Raurica*. Pour vérifier cette impression optique, nous avons choisi dix villas, qui se trouvaient soit très près d'Augst, soit plus loin, c'est-à-dire à une journée de voyage.

Les analyses ont fourni, qu'on retrouve dans les dix villas des produits d'*Augusta Raurica*, aussi bien dans celles qui sont proches que dans celles qui sont plus éloignées. Les habitants de ces villas ont acheté leur vaisselle à Augst, ou bien ils étaient livrés par des marchands venus de la ville. La plupart des tessons examinés correspondent aux groupes de références d'Augst, surtout au nouveau groupe de références de l'atelier Venusstrasse-Ost, partie sud. Plusieurs échantillons montrent aussi une grande similitude avec les autres groupes déjà connus d'Augst. Mais du point de vue typologique, ils ne correspondent pas entièrement à la gamme de production de ces ateliers. Ceci indique que d'autres ateliers, différents de ceux déjà connus, existaient à *Augusta Raurica*. Cette hypothèse est confirmée par les pots à serpents, objets destinés au culte, qui sont particulièrement nombreux à Augst. On les retrouve dans les couches d'habitation de la ville datant du milieu du Ier s. apr. J.-C. Comme cela a été démontré aussi par les analyses, ils faisaient partie de la gamme de production de l'atelier Venusstrasse-Ost, partie sud (Schmid 1991). Un pot à serpents analysé, découvert dans une des villas, est un produit d'Augst mais il est classé marginalement. On peut en déduire qu'il devait y avoir d'autres ateliers à *Augusta Raurica*, dans lesquels étaient fabriqués ces pots à serpents. Ce résultat confirme la conclusion stratigraphique de l'apparition des pots à serpents sur le marché avant le début de la production de l'atelier Venusstrasse-Ost, partie sud.

Deux des tessons analysés provenant des villas ne peuvent être attribués à aucun des groupes de références d'Augst. Ils ne peuvent donc être issus de la production d'Augst. Le premier a été découvert dans la villa de Laufon, mais n'est pas classé par Stefanie Martin-Kilcher comme appartenant aux produits des poteries locales (Martin-Kilcher 1980, pl. 25, nº 10). Le deuxième a été trouvé à Grenzach, où l'on n'a découvert jusqu'ici aucun four de potiers. Ce résultat montre que, hormis la villa de Laufon, d'autres villas de la région produisaient et vendaient de la céramique commune.

Deux bols découverts dans la villa de Laufon ont été fabriqués dans l'atelier Venusstrasse-Ost, partie sud. Mais dans le four de Laufon, on a, entre autres, produit exactement les mêmes bols. La gamme de production de Laufon n'est pas encore analysée mais elle présente un spectre typologique très semblable à celui de l'atelier Venusstrasse-Ost, partie sud, et est datée vers le dernier tiers du Ier s. apr. J.-C. (Martin-Kilcher 1980, fig. 29). Par ailleurs, la villa de Laufon se trouve à environ 35 km par route ou par fleuve d'*Augusta Raurica*. Ce qui nous montre qu'une villa pouvait se procurer des céramiques d'Augst, malgré sa propre production. Et, réciproquement, cela nous indique jusqu'où le rayon de diffusion des céramiques communes d'*Augusta Raurica* s'étendait sûrement.

L'analyse des pots à cuire modelés, provenant d'Augst ou des villas des environs, montre qu'ils ne font partie d'aucun des groupes de références d'Augst, tout en formant cependant un groupe homogène. Jusqu'ici, on n'a pas retrouvé de fours de potiers à Augst où auraient été fabriqués des pots à cuire modelés ; ceux des ateliers d'Augst sont tournés[10].

Probablement, la vaisselle modelée ne fut pas cuite dans les fours de potiers mais dans des fosses. La céramique grossière d'Augst et les tessons provenant des villas présentent un fort dégraissant calcaire. Selon nos recherches, les tessons de céramique grossière indiquent une cuisson à atmosphère réductrice et autour de 800°C. De telles températures et une cuisson

9 Les villes romaines du canton de Bâle-Campagne : cf. Hecht et Tauber 1998 ; les sites à la rive nord du Rhin : cf. Richter 1999 ; Fingerlin 1990.

10 Cf. Müller Vogel et Schmid 1999 : atelier du Fronto, atelier de Kurzenbettli.

à réduction sont parfaitement réalisables dans une fosse et n'exigent pas une cuisson au four. Cela explique peut-être l'absence de céramiques de cuisine modelées dans la gamme de production des ateliers d'Augst.

IV. CONCLUSION

Le matériel de l'atelier Venusstrasse-Ost, partie sud, constitué des rebuts de plusieurs potiers, permet de définir un nouveau groupe de référence pour *Augusta Raurica*, qui est cependant moins homogène que les groupes déjà connus. La région de diffusion de la céramique commune des ateliers d'*Augusta Raurica* peut, selon les résultats obtenus, être délimitée en gros : les habitants des villas environnantes achetaient en majorité leur vaisselle à *Augusta Raurica*, ou bien ils étaient fournis par des marchands venus de la ville. Le commerce régional de céramique s'étendait au moins jusqu'à des villas éloignées de 35 km de la ville. Au-delà, la distribution n'a été vérifiée que par un seul échantillon, dont la composition chimique indique une origine différente d'Augst. On vendait en dehors d'*Augusta Raurica* essentiellement de la marchandise de bonne qualité. La céramique de cuisine modelée, en ville ou dans les villas, n'a probablement pas été cuite dans des fours de potiers mais dans des fosses. A la lumière de ces résultats archéologiques et scientifiques, nous sommes mieux à même de cerner l'importance économique de la ville d'*Augusta Raurica*, en ce qui concerne l'approvisionnement régional en céramique commune.



BIBLIOGRAPHIE

Benghezal 1989 : A. BENGHEZAL, *Groupes de références des poteries gallo-romaines de Seeb (ZH, Suisse) et d'Oberwinterthur (ZH, Suisse): Caractéristiques minéralogiques, chimiques et techniques*, Travail de diplôme inédit, Université de Fribourg (Suisse), 1989.

Berger *et alii* 1985 : L. BERGER (avec un groupe de travail du Séminaire de préhistoire et d'archéologie de l'Université de Bâle), Die Grabungen beim Augster Osttor im Jahre 1966, dans *Jahresberichte aus Augst und Kaiseraugst*, 5, 1985, p. 7-105.

Fingerlin 1990 : G. FINGERLIN, Archäologische Denkmalpflege im Vorfeld einer römischen Stadt (Augusta Raurica, Hochrheintal), dans *Kölner Jahrbuch für Vor- und Frühgeschichte*, 23, 1990, p. 613-628.

Furger 1990 : A.R. FURGER, Les ateliers de poterie de la ville d'Augusta Rauricorum (Augst et Kaiseraugst, Suisse), dans *SFECAG, Actes du congrès de Mandeure-Mathay*, 1990, p. 107-124.

Furger, Schwarz *et alii* 1993 : A. R. FURGER, P.-A. SCHWARZ (avec des contributions de C. BOSSERT-RADTKE, B. JANIETZ SCHWARZ, K. KOB, D. LIEBEL, U. MÜLLER, B. RÜTTI et D. SCHMID), Augusta Raurica, dans *Jahresberichte aus Augst und Kaiseraugst*, 14, 1993, p. 5-36.

Hecht et Tauber 1998 : Y. HECHT et J. TAUBER, Das Hinterland von Augusta Raurica in römischer Zeit, dans J. EWALD et J. TAUBER (Ed.), *Tatort Vergangenheit, Ergebnisse aus der Archäologie heute*, Basel, 1998, p. 429-456.

Jornet 1982 : A. JORNET, *Analyse minéralogique et chimique de la céramique romaine en Suisse à enduit brillant*, Thèse, Université de Fribourg (Suisse), nº 846, Fribourg, 1982.

Jornet et Maggetti 1985 : A. JORNET et M. MAGGETTI, Chemische Analyse von 40 Scherben der Grabungen beim Augster Osttor im Jahre 1966, dans *Jahresberichte aus Augst und Kaiseraugst*, 5, 1985, p. 107-122.

Kaenel *et alii* 1982 : G. KAENEL, D. PAUNIER, M. MAGGETTI ET G. GALETTI, Les ateliers de céramique gallo-romaine de Lousonna (Lausanne-Vidy VD) : analyses archéologiques, minéralogiques et chimiques, dans *Annales de la Société Suisse de Préhistoire et d'Archéologie*, 65, 1982, p. 93-132.

Kilka 1987 : T. KILKA, *Groupes de références des poteries romaines d'Aegerten (Canton de Berne, Suisse): Caractéristiques minéralogiques, chimiques et techniques*, Travail de diplôme inédit, Université de Fribourg (Suisse), 1987.

Laur-Belart 1991 : R. LAUR-BELART, *Guide d'Augusta Raurica*, 5e édition augmentée et revue par L. BERGER, Basel, 1991.

Maggetti et Galetti 1993 : M. MAGGETTI et G. GALETTI, Die Baukeramik von Augusta Raurica - eine mineralogisch-chemisch-technische Untersuchung, Zur Herstellung und Verbreitung der in Kaiseraugst produzierten Ziegel der Legio Prima Martia, dans *Jahresberichte aus Augst und Kaiseraugst*, 14, 1993, p. 199-225.

Maggetti et Galetti 1996 : M. MAGGETTI et G. GALETTI, 400 years of galloroman ceramic production at Augusta Rauricorum, Switzerland, dans S. DEMIRCI, A.M. ÖZER, G.D. SUMMERS (Ed.), *Archaeometry, 94, proceedings of the 29th International Symposium on Archaeometry*, Tübitak, 1996, p. 203-208.

Martin-Kilcher 1980 : S. MARTIN-KILCHER, *Die Funde aus dem römischen Gutshof von Laufen-Müschhag, Ein Beitrag zur Siedlungsgeschichte des nordwestschweizerischen Jura*, Bern, 1980.

Martin-Kilcher, Maggetti et Galetti 1987 : S. MARTIN-KILCHER, M. MAGGETTI et G. GALETTI, Fabrikation von Weinamphoren der Form Dressel 2-4 in Augusta Rauricorum (Augst BL), dans *Annales de la Société Suisse de Préhistoire et d'Archéologie*, 70, 1987, p. 113-132.

Picon 1984 : M. PICON, Traitement des données d'analyse, dans *PACT*, 10, 1984, p. 379-399.

Richter 1999 : E. RICHTER, Älter als gedacht, Neue Ausgrabungen an römischen Siedlungsplätzen des Hochrheintales, Begleitheft zur gleichnamigen Ausstellung im Haus Salmegg, Rheinfelden/Baden im April 1999, dans *Rheinfelder Geschichtsblätter*, 8, 1999.

Schmid 1991 : D. SCHMID, *Die römischen Schlangentöpfe aus Augst und Kaiseraugst*, Forschungen in Augst, 11, Augst, 1999.

Schmid, en préparation : D. SCHMID, *Die ältere Töpferei an der Venusstrasse-Ost in Augusta Raurica*, en préparation.

Swoboda 1971 : R. M. SWOBODA, Der Töpferbezirk am Südostrand von Augusta Raurica, dans *Helvetia Archaeologica*, 2, 1971, 5, p. 7-21.

Vogel Müller et Schmid 1999 : V. VOGEL MÜLLER et D. SCHMID, Les productions céramiques d'*Augusta Raurica* (Augst et Kaiseraugst) : chronologie, formes, fonctions, dans *SFECAG, Actes du Congrès de Fribourg (Suisse)*, 1999.

* *
*

DISCUSSION

Président de séance : Th. LUGINBÜHL

Thierry LUGINBÜHL *: C'est très novateur ! Pour votre analyse, vous avez surtout utilisé des données chimiques, obtenues par fluorescence X, mais seriez-vous arrivés aux mêmes résultats, avec la même précision, simplement avec des lames minces que vous avez faites aussi ?*

Gisela THIERRIN-MICHAEL *: Comme il s'agit de céramiques fines, c'est surtout la chimie qui est importante, car il n'y a pas assez d'éléments dans les lames minces pour arriver à prouver l'homogénéité de la même manière. Mais on a utilisé aussi la microscopie pour vérifier certaines choses qu'on avait vues avec la chimie, ainsi que la diffractométrie qui nous a servi pour vérifier des hypothèses et pour les questions technologiques.*

Thierry LUGINBÜHL *: Il faut les deux ...*

Gisela THIERRIN-MICHAEL *: Il faut les deux pour la céramique fine mais même aussi pour la céramique grossière.*

Rodolphe ZWAHLEN *: On a vu un très intéressant exemple entre Augst et Laufon puisque vous avez dit que de mêmes types avaient été produits à Laufon et à Augst. N'y aurait-il pas la possibilité que les potiers se soient déplacés, y compris en emmenant l'argile ?*

Debora SCHMID *: Je crois que c'est un autre potier qui travaille à Laufon. Le même spectre s'explique parce qu'il s'agit de la même époque mais ce ne sont pas les mêmes personnes qui travaillaient à Laufon et à Augst.*

Thierry LUGINBÜHL *: Est-ce que l'aire de diffusion que vous avez observée correspond plus ou moins à des frontières politiques ? On sait que ce n'est pas très facile à déterminer et que le dossier d'Augst n'est pas tout à fait clair. Peut-on penser qu'on est dans le territoire de la colonie ? Surtout au sud ?*

Gisela THIERRIN-MICHAEL *: Je peux faire une remarque. On a trouvé des pots à serpents à Vicques, qui est encore plus loin que Laufon, vers le Jura, et on fait aussi une analyse pour voir si, éventuellement, cela pourrait venir d'Augst ou bien de cet atelier de Laufon éventuellement. Pour le moment, on n'a pas d'analyse de Laufon.*

Caty SCHUCANY *: Je vais dans le sens de ce que Thierry a dit : il faut peut-être élargir l'arrière-pays d'Augst et essayer de ne pas arrêter trop vite les limites. Il faudrait peut-être aller jusqu'à Mandeure pour chercher des vases ... Pourquoi pas ?*

* *
*

SFECAG, Actes du Congrès de Fribourg, 1999.

Daniel CASTELLA
Marie-France MEYLAN KRAUSE

TÉMOINS DE L'ACTIVITÉ DES POTIERS À *AVENTICVM* (Avenches, Suisse), capitale des Helvètes, du I^er^ au III^e^ siècle après J.-C.

I. INTRODUCTION

Chef-lieu politique et administratif de la cité des Helvètes, *Aventicum* se situe sur l'axe de communication principal du Plateau suisse, reliant la région lémanique au bassin rhénan. Née au plus tard à l'époque augustéenne, la ville est élevée au rang de colonie par l'empereur Vespasien et connaît une longue période de prospérité, au moins jusqu'au milieu du III^e^ s.

La ville fut sans aucun doute aussi un centre artisanal de grande envergure à l'échelle du Plateau. Force est toutefois de reconnaître que, jusqu'à un passé récent, ces activités –et les vestiges archéologiques qui leur sont attachés– n'ont pas suscité un très vif engouement parmi les chercheurs ayant œuvré sur le site. Ceux-ci ont longtemps privilégié les vestiges spectaculaires de l'architecture monumentale et les objets à caractère esthétique au détriment des installations artisanales, souvent modestes d'aspect et d'interprétation malaisée.

La majorité des découvertes exposées ici ont été effectuées entre 1960 et 1968, période de haute conjoncture qui voit un développement important de la ville (création d'une route de contournement et d'une zone industrielle). Ces travaux ont occasionné plusieurs explorations dans des zones périphériques, jusqu'alors très peu touchées par l'archéologie de sauvetage. Ajoutons qu'il s'agit le plus souvent d'explorations sommaires, conduites à la hâte, faute de moyens, ce qui explique le maigre bilan que nous devons tirer aujourd'hui.

En l'état actuel des connaissances[1], trois secteurs de la ville au moins semblent avoir été occupés par des officines de potiers gallo-romains (Fig. 1) :

- les quartiers sud (entre la *Porte de l'Ouest* et l'axe théâtre-sanctuaire *du Cigognier*) (Fig. 8, n^os^ 6-14) ;
- les quartiers nord-est (Fig. 2, n^os^ 1-3) ;
- le périmètre d'une grande *villa* suburbaine, établie au nord immédiat de la cité (*Russalet*) (Fig. 2, n^os^ 4-5).

Ces trois zones se situent en périphérie de la trame urbaine, conformément à ce que l'on observe à Augst par exemple (Furger 1991, fig. 1, p. 260), pour d'évidentes raisons de sécurité et d'intérêt public. Par ailleurs, les artisans se sont tous installés au pied ou dans la partie inférieure des versants ouest bordant la plaine, à proximité des points ou des cours d'eau et des bancs d'argile nécessaires à l'exercice de leur métier.

II. LES TÉMOINS DU I^er^ S. APR. J.-C.

1. Les vestiges des ateliers.

Les témoins de ces activités datés du I^er^ s. de n. è. se cantonnent presque exclusivement dans les quartiers nord-est, en marge de la trame régulière des *insulæ*[2]. Plusieurs interventions archéologiques ont amené la découverte de fours de tuiliers et de potiers, de dépotoirs d'ateliers et de trouvailles isolées caractéristiques (ratés de fabrication, supports de cuisson, cales, etc.). Le caractère lacunaire des fouilles et de la documentation n'autorisent toutefois pas une analyse très fine de l'organisation de ce quartier artisanal, qui semble s'être étendu sur une vaste surface et dans lequel la production de verre est également attestée[3].

Un seul four de potiers assuré a été découvert en 1968 (Fig. 2, n° 1 et Fig. 3) : coupée en deux par une tranchée, cette installation se caractérise par une chambre de chauffe presque circulaire (diam. interne : env. 1,50 m)

1 La présentation des vestiges du I^er^ s. apr. J.-C. reprend sans grande modification les résultats présentés dans Castella 1995.

2 L'un des rares témoins découverts en dehors de ce quartier est un support de cuisson mis au jour en 1990 dans le comblement de la meunerie hydraulique néronienne d'*En Chaplix* (Fig. 2, n° 4) : D. CASTELLA *et alii*, *Le moulin hydraulique gallo-romain d'Avenches "En Chaplix"*, (Aventicum VI, Cahiers d'archéologie romande 62), Lausanne, 1994, fig. 76/137 (50-80 ap. J.-C.).

3 L'état des recherches sur le développement urbanistique et architectural du quartier est présenté en détail par Blanc *et alii* 1995 (voir en particulier p. 7-36 et fig. 26, p. 33).

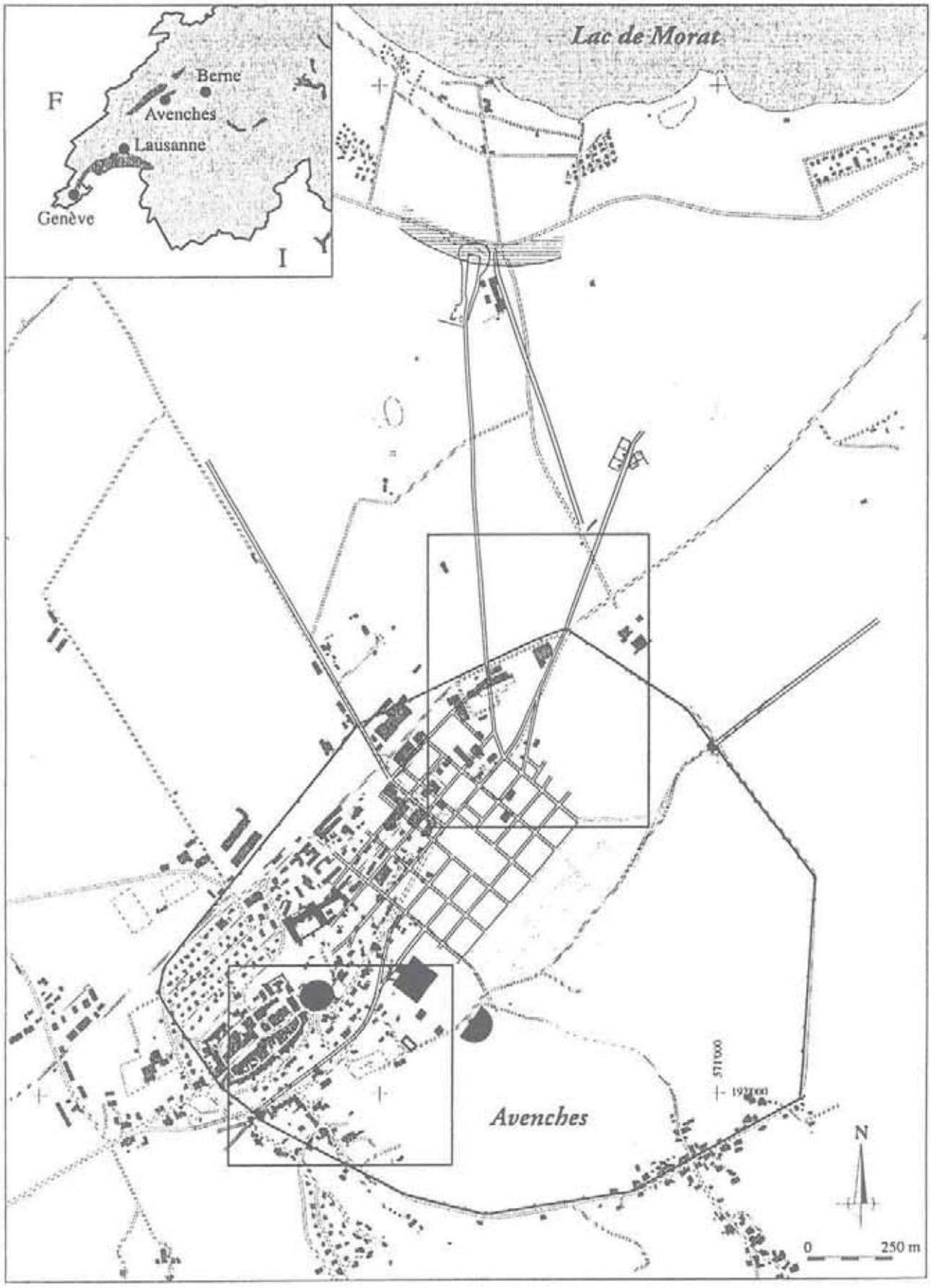


Figure 1 - Plan schématique d'Avenches. Encadrés : situation des fig. 2 et 8.

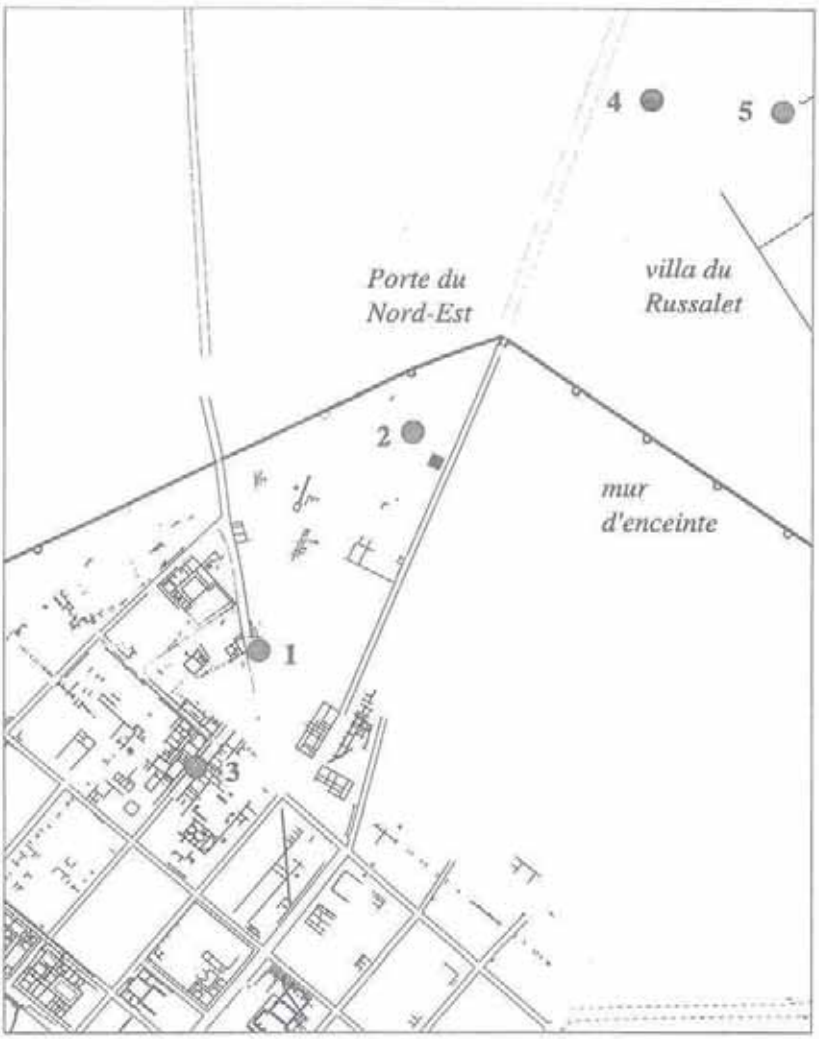


Figure 2 - Avenches. Quartiers nord-est.
Plan de situation des témoins d'activité des potiers.
1 : *Prochimie* (1968) ; 2 : *A la Maladaire* (1965) ;
3 : *insulae 12/18* (1985-1986) ;
4 : *En Chaplix-moulin* (1990-1991) ; 5 : *Le Russalet* (1990).

revêtue à l'intérieur de fragments de tuiles, vraisemblablement liés à l'argile. L'alandier ouvert au nord est long de 0,85 m et sa largeur interne est de 0,40 m. La sole n'est pas conservée et aucun élément de soutènement n'a été observé.

Une autre structure de combustion, totalement arasée, a été repérée à quelques mètres de ce four. De plan circulaire, elle semble posséder un fond dallé de terre cuite et une bordure de fragments de tuiles. Le terrain est fortement rubéfié alentour. Il pourrait s'agir du fond de la chambre inférieure d'un four de potier de très faible diamètre (diam. interne : 0,38 m). Aucune trace d'alandier n'a toutefois été observée, ni aucun élément de soutènement d'une éventuelle sole. Il est ainsi tout à fait possible qu'il s'agisse d'un simple foyer ou d'une structure liée à une autre activité artisanale, telle que la fabrication d'objets en verre[4].

En dehors de ces structures, les témoins de la production de céramique sont essentiellement des rebuts de fabrication et des accessoires de potiers découverts dans le secteur même de ces fours, parfois dans des fosses, ainsi que dans une zone de décharge explorée en 1965 au lieu-dit *A la Maladaire*, à environ 200 m au nord-est de là (Fig. 2, n° 2).

Du point de vue chronologique, la période d'activité des tuiliers et des potiers dans ce quartier semble se limiter au milieu et à la seconde moitié du Ier s. (essentiellement Claude-Vespasien). Dans le courant de la période flavienne, sans doute à la suite de la construction du mur d'enceinte de la ville, on assiste à un remaniement urbanistique important, apparemment marqué par une extension des quartiers résidentiels et un déplacement des installations artisanales, peut-être vers les faubourgs méridionaux (*Saint-Martin* et *Porte de l'Ouest* : Fig. 8, nos 6-14). C'est en effet de cette région que proviennent la plupart des témoins des productions plus tardives.

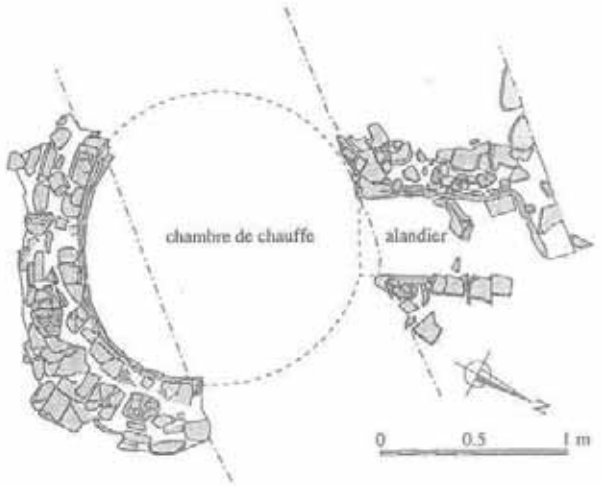


Figure 3 - Avenches. Quartiers nord-est.
Four de potier (1968). Plan schématique.

4 Cette structure est, par exemple, visuellement très proche des fours de verriers de *Derrière-la-Tour* (fouilles 1990) : J. MOREL, H. AMREIN, M.-F. MEYLAN et Ch. CHEVALLEY, Un atelier de verrier du milieu du Ier siècle ap. J.-C. à Avenches, dans *Archéologie suisse*, 15, 1992.1, fig. 3-6, p. 4. L'activité de verriers dans ce secteur, contemporaine de celle des potiers, a d'ailleurs été formellement attestée par la découverte récente de déchets de fabrication dans une fosse située à quelques mètres de ce four : *BPA* 39, 1997, p. 204.

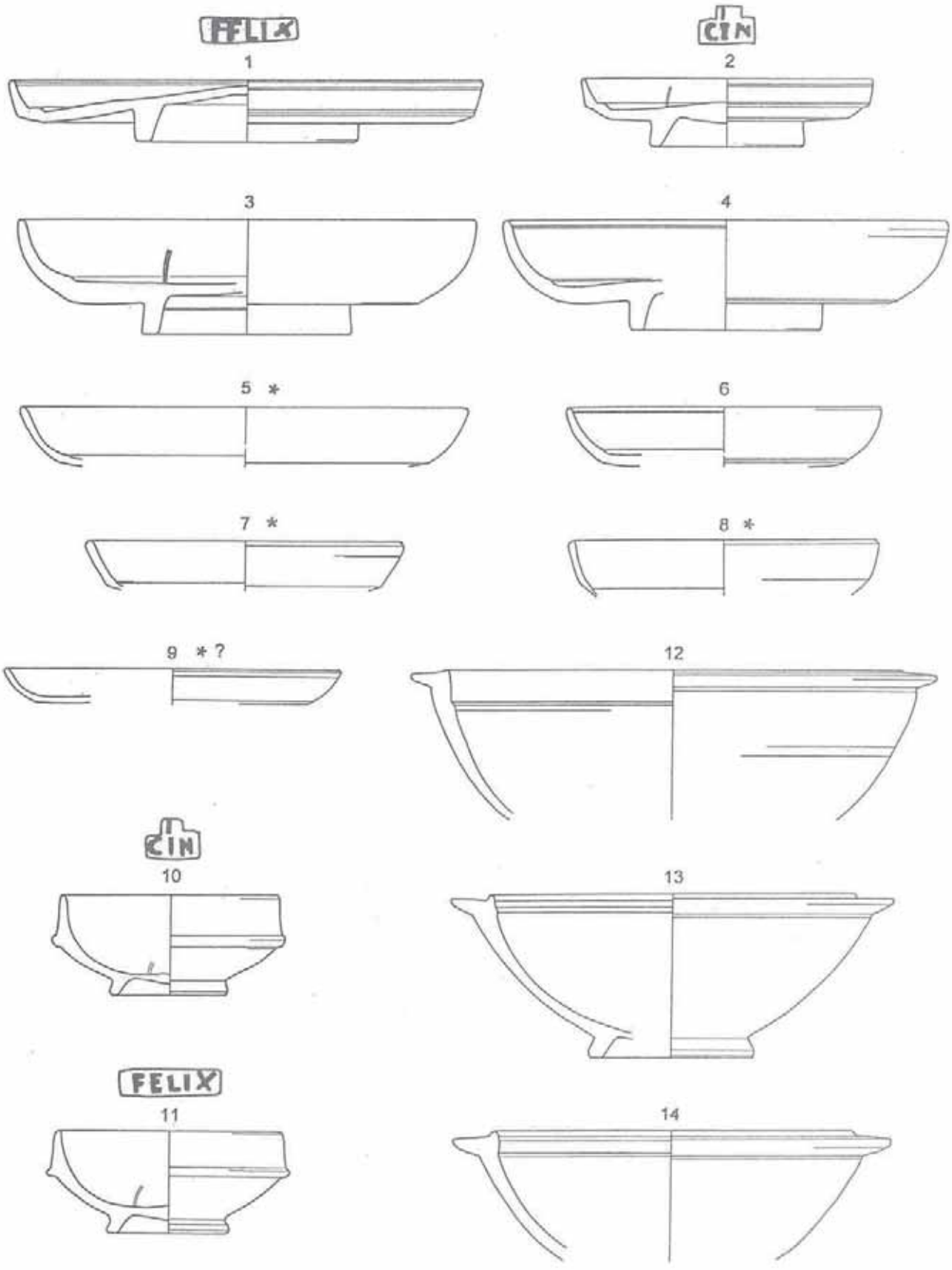


Figure 4 - Avenches. Quartiers nord-est. 1-14 : imitations de terre sigillée (TSI) (éch. 1/3 ; estampilles 1/1). * / ? = raté de fabrication / ?

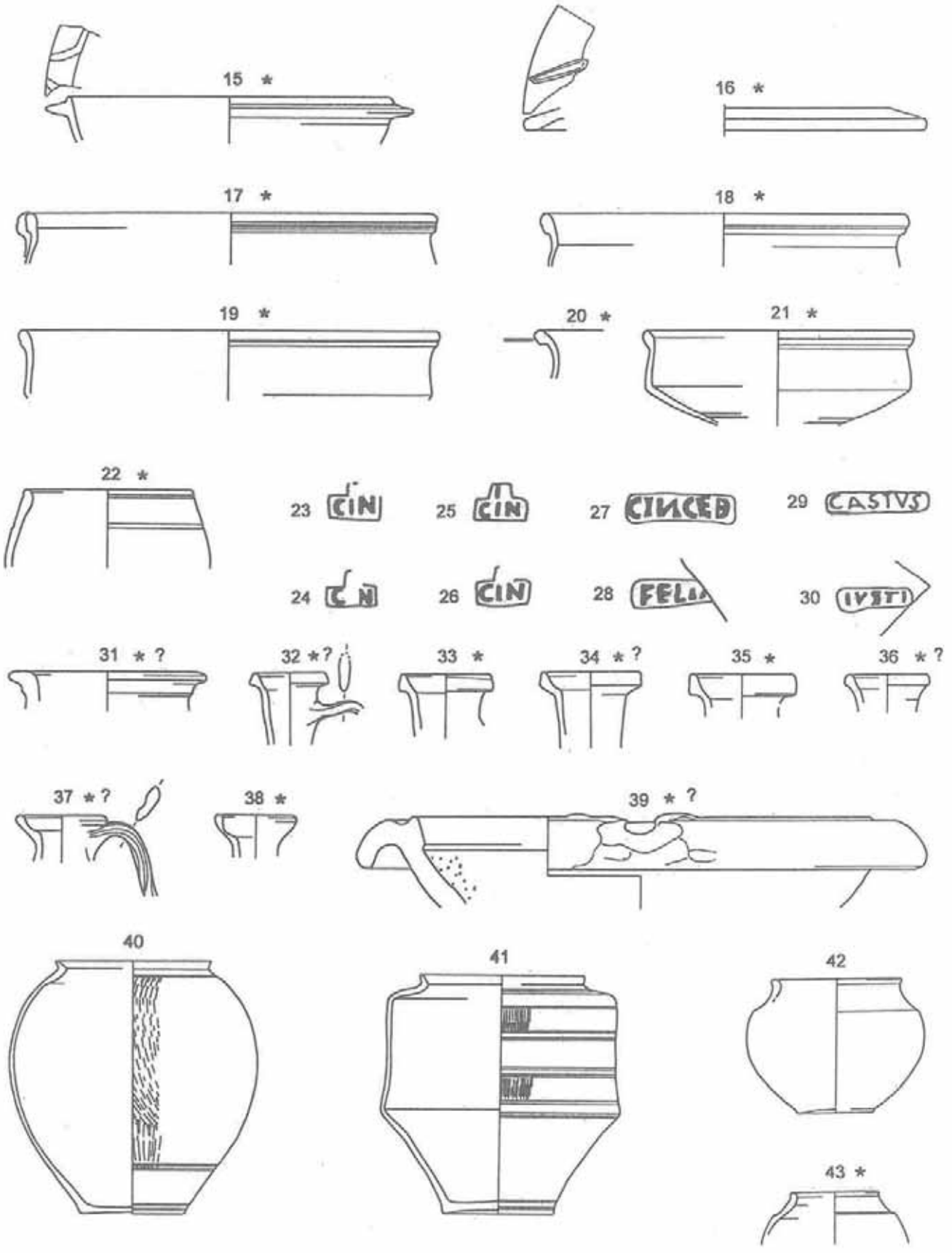


Figure 5 - Avenches. Quartiers nord-est.
15-30 : imitations de terre sigillée (TSI) ; 31-38 : cruches ; 39 : mortier ; 40-41 : céramique à pâte claire fine ; 42-43 : céramique à pâte grise fine, *terra nigra* (éch. 1/3 ; estampilles 1/1). * / ? = raté de fabrication / ?

2. Les productions de céramique du Ier s. apr. J.-C.

Malgré l'élimination arbitraire d'une partie du matériel céramique anciennement récolté et en dépit des difficultés rencontrées à la localisation des unités de prélèvement, l'examen des ensembles mis au jour rend néanmoins possible une identification partielle des productions céramiques issues des ateliers de ce quartier[5]. Un certain nombre de fragments présentent les défauts et déformations caractéristiques des ratés de cuisson. D'autres récipients, qui ne montrent pas de manifestes défauts de fabrication, ont été retrouvés en nombre inhabituellement élevé dans certains ensembles et peuvent sous réserve être considérés comme des productions probables ou possibles de ces ateliers.

Un nombre important de récipients appartient à une vaisselle de table, à pâte fine, majoritairement produite en atmosphère réductrice (pâte grise). Il s'agit en premier lieu de formes directement inspirées du répertoire de la sigillée sud-gauloise : plats et assiettes Drag. 15/17 (Drack 3 ; AV 257 ; nos 1-2) et Drag. 18 (Drack 4 ; AV 259 ; nos 3-9)[6], coupes Drag. 24/25 (Drack 11 ; AV 154 ; nos 10-11)[7] et bols à collerette *Hofheim* 12 (Drack 19 ; AV 213 ; nos 12-16)[8]. A ces quatre types, on peut ajouter les bols carénés Drack 21 (AV 128 ; nos 17-21)[9] et peut-être le bol hémisphérique AV 169 (à rapprocher du type Drack 22 ; no 22). Trois signatures de potiers, inconnues de W. Drack (Drack 1945), sont clairement rattachées à ces productions : *CASTVS* (no 29), *FELIX* (nos 1, 11 et 28) et *CIN* (nos 2, 10 et 23-26). Plusieurs signatures de *Castus* proviennent du dépotoir de la *Maladaire* ; ce potier est également attesté à plusieurs reprises dans d'autres quartiers de la ville. Les deux autres estampilles semblent un peu plus rares[10]. Deux estampilles de *CINCED* (avec le *D* barré horizontalement), attestées sur des fonds d'assiettes en technique "grise", permettent de compléter quelque peu le nom du troisième potier (no 27)[11]. Enfin, un quatrième artisan, *Iustus*, attesté par deux signatures (dont no 30), pourrait bien avoir également travaillé dans ce secteur[12].

Dans la production de ces ateliers, la vaisselle de table est également représentée par des cruches à pâte claire. Plusieurs types sont signalés : les cruches à lèvre "en corniche" AV 304 (no 31), à lèvre en bandeau AV 308 (nos 32-35), à lèvre en bourrelet AV 316? (no 36) et à embouchure en entonnoir AV 326 (nos 37-38). Deux mortiers de type "classique" AV 375 (dont no 39) figurent également au nombre des ratés de fabrication.

Assez fréquemment rencontrés à Avenches dans des ensembles du milieu du Ier s., les gobelets fins guillochés AV 75 et 92 (dont nos 40-41) sont ici attestés dans deux ensembles des fouilles de 1968, en compagnie d'accessoires de potier. Aucun raté de cuisson n'a toutefois été découvert.

Dans le registre de la céramique commune grise à pâte fine, caractérisée en général par une surface externe soigneusement lissée, sinon vernissée (*terra nigra*), on peut notamment signaler des pots à épaule marquée AV 73 (nos 42-43), ainsi que des terrines à paroi cannelée AV 139 (nos 44-45) et des terrines tronconiques à bord rentrant AV 227 (nos 46-49). La production locale de ces trois types est attestée par des ratés de cuisson.

La fabrication de quelques types de récipients culinaires, à pâte sableuse et surface rugueuse, peut être raisonnablement déduite, malgré l'absence de ratés manifestes, de leur présence massive dans deux fosses-dépotoirs de 1968, en compagnie d'autres types dont la production locale est assurée et d'accessoires de potier : il s'agit en particulier de pots à épaulement marqué (nos 51-52), des pots ovoïdes AV 83 (nos 53-56) et des terrines tronconiques AV 235 (nos 57-58).

La production conjointe et simultanée de récipients appartenant au répertoire de la sigillée et de céramiques communes est chose courante : des bols inspirés du type *Hofheim* 12 et des terrines AV 227 ont par exemple été, comme ici, produits dans de mêmes ateliers à Augst et dans la *villa* de Laufon-*Müschhag*[13].

D'importantes séries de supports de cuisson (dont nos 59-68) ont en outre été mises au jour, aussi bien dans le secteur des fours que dans la zone-dépotoir de la *Maladaire*. Ces supports annulaires, tronconiques ou cylindriques, sont régulièrement signalés dans les ateliers gallo-romains ayant produit de la sigillée. Autres témoins manifestes de l'activité des potiers, nombre de

---

5 Bien qu'une relation directe entre l'atelier de potiers de 1968 et le dépotoir de 1965 soit peu probable, la proximité géographique et la contemporanéité des vestiges autorisent à notre sens une présentation commune des productions.

6 Pour ces deux types, le diamètre des plats se situe autour de 24 cm et celui des assiettes entre 16 et 18 cm. La forme Drack 4/AV 259 se signale le plus souvent par un léger ressaut interne à la jonction du fond et de la paroi. Une autre distinction par rapport au prototype Drag. 18 réside dans l'absence de lèvre en bourrelet ; le bord est parfois simplement souligné par une très légère cannelure horizontale externe.

7 Le type n'est attesté que dans un seul ensemble de 1968 (fosse-dépotoir).

8 Leur diamètre maximal se situe le plus couramment autour de 24 cm.

9 Ces bols présentent un profil "évolué", caractérisé par un bord épaissi, assez court, déversé et profilé d'une ou plus rarement de deux cannelures horizontales.

10 *Felix* est signalé dans quelques ensembles avenchois ainsi qu'au Landeron NE.

11 «(...) *le D* (barré horizontalement) *est une lettre propre aux inscriptions de la Gaule ; il est destiné à figurer un son sifflant qu'on pouvait exprimer aussi par deux S ou par un TH.*» : R. CAGNAT, *Cours d'épigraphie latine*, Rome, 1976[4], p. 14. La racine gauloise *CIN-* se retrouve dans bon nombre de noms gaulois, en particulier de potiers (*Cintusmus, Cingenus, Cintugnatus, Cinnamus, etc.*). Voir aussi *CIL*, XI, 5466 (*Cince-*).

12 Une des estampilles provient du secteur de dépotoir de la *Maladaire* (inv. 65/2658 ; K. 2804) ; cette trouvaille était associée à quatre supports de cuisson. La seconde signature est issue des fouilles récentes dans les quartiers nord-est (Inv. 91/9023-11).

13 Augst/*Venusstrasse-West* (*insula* 50) : Furger 1990, fig. 5, p. 114 ; Laufon : S. MARTIN-KILCHER, *Die Funde aus dem römischen Gutshof von Laufen-Müschhag*, Bern, 1980, fig. 29, p. 74-75.

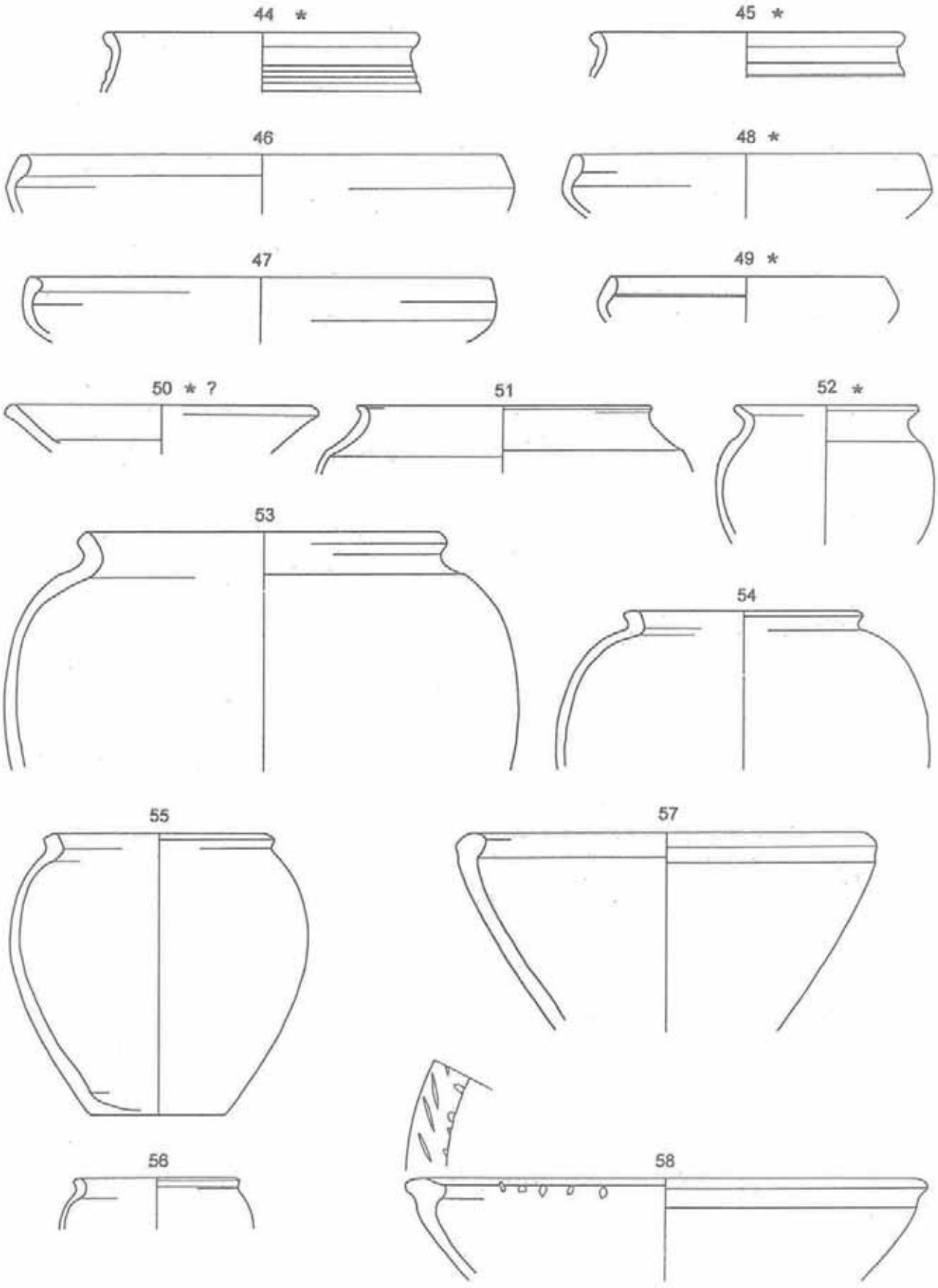


Figure 6 - Avenches. Quartiers nord-est.
44-50 : céramique à pâte grise fine, *terra nigra* ; 51-58 : céramique à pâte grise sableuse (éch. 1/3).
* / ? = raté de fabrication / ?

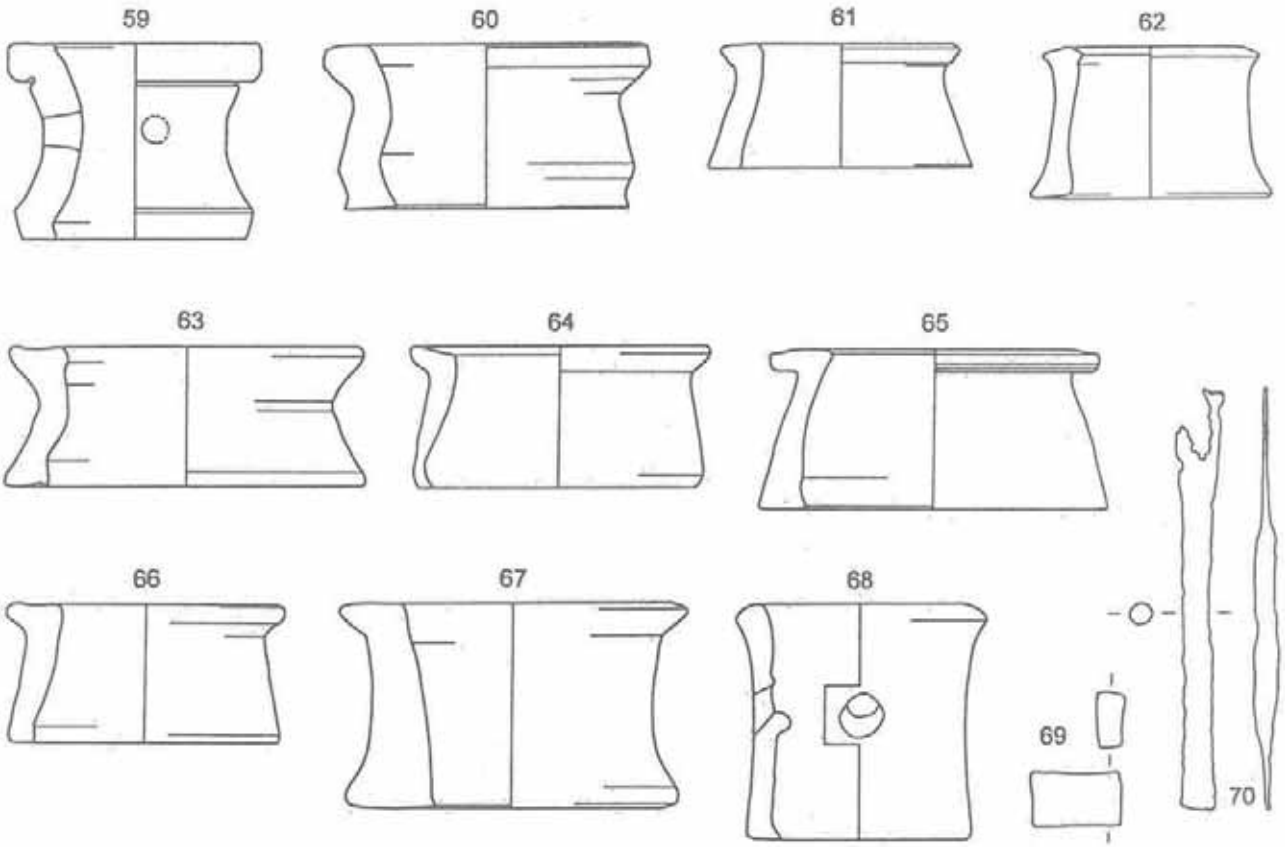


Figure 7 - Avenches. Quartiers nord-est. 59-69 : accessoires de potier en terre cuite ; 70 : spatule en fer (éch. 1/3 ; sauf 70 1/2).

petites cales parallélépipédiques de terre cuite (nº 69) ont été récoltées dans les mêmes ensembles. L'outillage des potiers, difficile à individualiser[14], n'est quant à lui représenté que par une spatule à modeler en fer (nº 70), provenant d'une fosse-dépotoir fouillée en 1968[15].

On comprendra aisément qu'il est bien difficile d'appréhender la diffusion des produits de ces ateliers. La majorité des récipients recensés ne sont en effet pas signés et, si la plupart des types identifiés sont particulièrement fréquents à Avenches même et dans sa région, rien ne permet d'affirmer qu'ils sont issus de cette zone artisanale. En fait, seule la rareté, à l'échelon local et régional, des signatures des potiers *Castus, Felix, Cin(ce"ss")...* et *Iustus* pourrait être, sous toutes réserves, l'indice d'une production à diffusion limitée. De fait, seul un programme d'analyses physico-chimiques serait susceptible d'améliorer l'appréhension de ce marché. Grâce à des analyses de pâte effectuées récemment[16], un groupe de référence est désormais disponible pour ces produits, mais la comparaison avec les ensembles de consommation n'est pour l'heure pas encore possible.

Quoi qu'il en soit, il est intéressant de relever que, dans les ensembles céramiques avenchois liés à la consommation, durant la plus grande partie du Ier s., la proportion des imitations de sigillées est plus élevée que celle de la sigillée importée, qu'elle soit italique d'abord ou sud-gauloise par la suite. Les rapports observés sont assez proches de ceux du *vicus* de *Lousonna*-Vidy, où une production de grande importance est formellement reconnue.

III. LES TÉMOINS DU IIe S. ET DU DÉBUT DU IIIe S. APR. J.-C.

Pour cette période, la présence d'installations de potiers est implicitement attestée par des ratés de cuisson, quelques fragments de moules et des accessoires de potier : cales et supports de cuisson (nos 131-135). Aucune structure telle que fours ou dépotoirs n'a pour l'instant été clairement identifiée sur le site d'*Aventicum*, pour les productions de cette période.

Deux zones d'ateliers distinctes se détachent nettement : d'une part le périmètre de la *villa* suburbaine du *Russalet*, au nord-est d'*Aventicum*, un peu en dehors des murs (Fig. 2, nº 5), d'autre part la zone située entre la *Porte de l'Ouest* et l'axe *Théâtre-Cigognier*, au sud-

14 Peu spécifique, cet outillage est surtout composé d'instruments en bois, en os ou en pierre (estèques, spatules, brunissoirs, polissoirs, etc.).

15 Les spatules à modeler sont également utilisées par d'autres corps de métier (plâtriers, stucateurs). Cf. A. DUVAUCHELLE, Les outils en fer du Musée romain d'Avenches, dans *BPA* 32, 1990, p. 32-34.

16 A. ZANCO, *Provenance and technology of galloroman terra sigillata imitations from western Switzerland*, thèse de doctorat présentée à la faculté des sciences de l'université de Fribourg (thèse 1209), Padova, 1999.

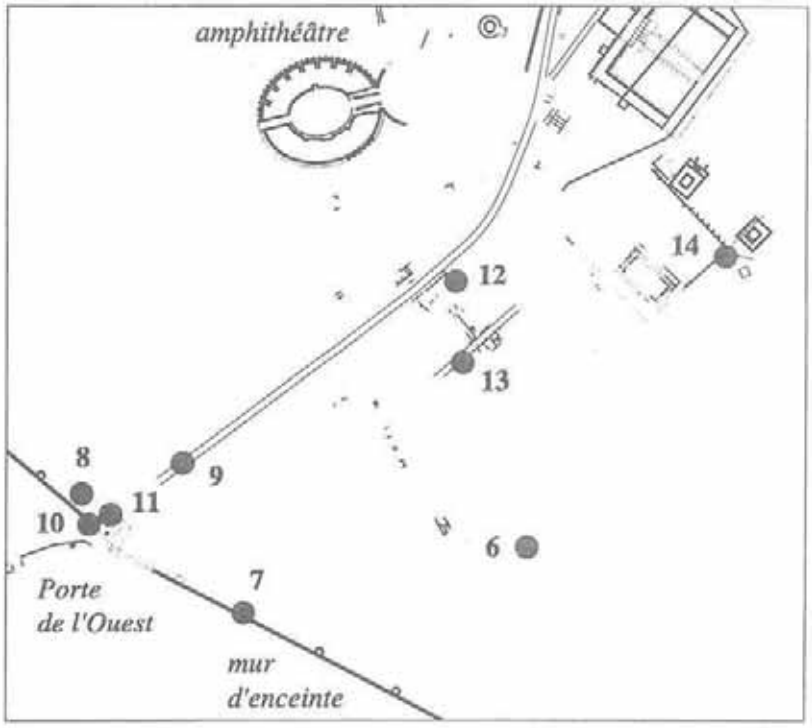


Figure 8 - Avenches. Quartiers sud-ouest.
Plan de situation des témoins d'activité des potiers. 6 : *Saint-Martin* (1960) ; 7 : *enceinte, tour 35* (1960) ; 8 : *sondages "Cuhat"* (1964) ; 9 : *route de contournement* (1964) ; 10-11 : *Porte de l'Ouest* (1963-1964) ; 12 : *Saint-Martin* (1967) ; 13 : *Saint-Martin* (1968) ; 14 : *En Lavoex* (1998).

ouest de la ville antique, à l'intérieur des murs mais en périphérie de l'habitat (Fig. 8, nos 6-14).

1. *Villa* du *Russalet* (Fig. 2, 5).

En 1990, dans l'enceinte de la *villa* suburbaine du *Russalet*, non loin de deux fours de tuiliers de la seconde moitié du IIe s. ou du début du IIIe s., deux gobelets à revêtement argileux sablé, déformés et agglomérés par la chaleur ont été mis au jour (Castella et Meylan Krause 1994, p. 39, fig. 89/1 ; Castella 1995, p. 120, fig. 7). Du point de vue typologique, ils peuvent être datés du début du IIe s. Faute d'autres indices, il est impossible pour l'instant de connaître l'ampleur de cet atelier qui pourrait être en relation avec la *villa* proprement dite.

2. Région située entre la *Porte de l'Ouest* et l'axe *Théâtre-Cigognier* (Fig. 8, 6-14).

De nombreux témoignages d'ateliers ont été mis au jour dans cette région. Il s'agit principalement de ratés de cuisson, de quelques fragments de moules et d'accessoires de potier tels que cales et supports de cuisson.

Ce secteur délimite une sorte de quadrilatère englobant probablement les ateliers eux-mêmes[17].

Une partie des trouvailles de 1960 (Fig. 8, no 6), qui comportaient un certain nombre de ratés de cuisson et de pièces défectueuses a été publiée par Michel Egloff en 1967 (Egloff 1967, p. 5-32). L'auteur de l'article identifie l'endroit comme un «*lieu de décharge réservé aux déchets provenant d'un ou de plusieurs fours de potiers de la fin du IIe s. ap. J.-C.*» (Egloff 1967, p. 5).

Les autres découvertes mises au jour dans l'ensemble de la zone circonscrite proviennent toutes de couches de surface.

Récemment, en été 1998, suite à une série d'interventions dans la région du *Théâtre* (Fig. 8, no 14), une couche a livré une dizaine de supports de cuisson, quatre cales et quelques ratés de cuisson. Malheureusement la portion de terrain fouillée est très restreinte et aucune structure liée à un quelconque artisanat de potier n'a pu être mise en évidence. Le matériel découvert dans cette zone se trouvait dans des fossés remblayés pour la création d'un niveau de circulation contemporain de la construction des temples, qui datent du début du IIIe s.

Pour avoir une meilleure vue d'ensemble de ce mobilier, nous le présentons comme une entité : en effet groupes, formes et décors se retrouvent dans toute la zone sans différence notable ; ce qui nous incite à opter, en l'absence de nouvelles données, pour une unité chronologique.

3. Productions attestées par des ratés de cuisson.

❑ *Les groupes*

Les vases à revêtement argileux sont de loin les plus nombreux ; suivent les récipients à pâte claire parmi lesquels se trouvent de nombreux mortiers de type classique. Quelques rares vases sont peut-être à pâte grise ; l'altération de leur couleur due à une surcuisson ne permet pas la plupart du temps d'en préciser avec sûreté la catégorie. A relever deux bols en céramique peinte de tradition indigène qui présentent des déformations nettement attribuables à des ratés d'atelier (nos 101-102). Ceci est particulièrement intéressant et confirme la réapparition de cette céramique aux IIe et IIIe s.

Peu de cruches nous sont parvenues et qui plus est fort incomplètes, mis à part l'exemplaire no 116 à trois anses, type du reste rarement attesté ailleurs sur le site.

❑ *Les décors*

Les principaux décors rencontrés figurent sur des céramiques à revêtement argileux (nos 71-86 et 92-100). Il s'agit essentiellement de motifs à la barbotine, végétaux et/ou animaux. On trouve le plus souvent des scènes de chasse, des courses d'animaux, motifs très prisés par les indigènes. Les personnages ne sont que

17 Cette région a été un temps nommée *Vers la thuillère*, rappelant par là l'existence d'une tuilerie en fonction entre 1700 et le début du XXe s. Une étude signale les zones d'extraction d'argile de cette tuilerie au lieu-dit *En Chaplix*, dans la plaine, non loin de l'atelier de tuilier du *Russalet*. E. LETSCH *et al.*, *Die schweizerischen Tonlager*, Geotechnische Serie, IV. Lieferung, Berne, 1907.

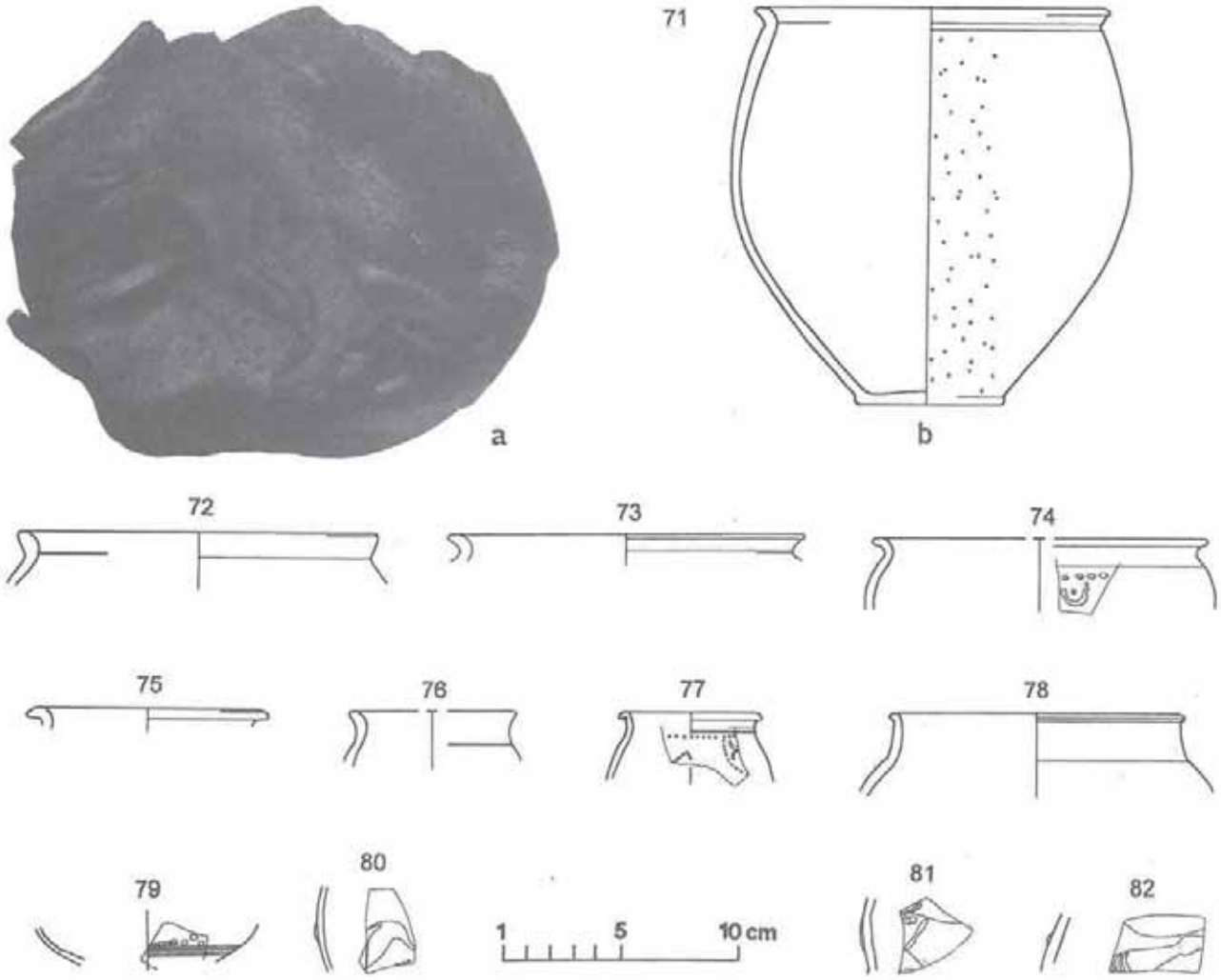


Figure 9 - Avenches. Enclos de la *villa* du *Russalet*, quartier nord-est hors les murs.
71 : gobelet AV 89, revêtement argileux. Avenches. Quartiers sud-ouest.
72-75 : gobelets AV 100, revêtement argileux ; 76 : gobelet AV 48, revêtement argileux ;
77-78 : gobelets AV 52, revêtement argileux ; 79-82 : gobelets divers, revêtement argileux.

rarement illustrés. Figurent parfois des animaux fabuleux comme des dragons crachant le feu (nº 99).

Les décors géométriques, tels que les guillochis (nº 83), les incisions ou les cordons fendus, ne sont pas rares. Parmi notre matériel figurent deux pots à la surface sablée (nºs 71 et 93) et peut-être un gobelet aux motifs excisés (nº 84).

Même si nos ratés de cuisson ne présentent pas de décors à la roulette (damiers), peignés ou oculés, il est vraisemblable que ces motifs, qui se rencontrent assez fréquemment à Avenches sur la céramique à revêtement argileux[18], soient des émanations des ateliers d'*Aventicum*.

Il en va probablement de même pour les décors plus tardifs tels que les excisions et les dépressions. Mais les ateliers de production des céramiques du IIIe s. à *Aventicum* n'ont, à ce jour, pas encore été localisés.

❑ *Les formes*

Pots et gobelets ovoïdes (nºs 71-93), gobelets cylindriques (nºs 94-100), bols hémisphériques (nºs 101-102), bols à marli horizontal lisse (nºs 103-107) ou rainuré (nº 108), terrines carénées (nº 109), terrines à bord rentrant (nº 111), cruches (nºs 113-119), mortiers (nºs 120-127) et dans une moindre mesure coupes (nº 110) et écuelles (nº 112), semblent être les principales formes fabriquées dans cette zone artisanale.

Il s'agit principalement de céramiques de table pour boire, verser et contenir (gobelets, cruches), de céramiques destinées à la préparation des aliments (mortiers, terrines, bols) ainsi qu'à la conservation (pots à provisions). La céramique culinaire, ainsi que les assiettes, les plats, les coupes et les coupelles, à quelques exceptions près, ne semblent guère avoir été fabriqués dans les zones mentionnées, avec naturelle-

18 G. KAENEL, *Céramiques gallo-romaines décorées : productions locales des Ier - IIIe siècles*, (*Aventicum* I, Cahiers d'archéologie romande 1), Avenches, 1974.

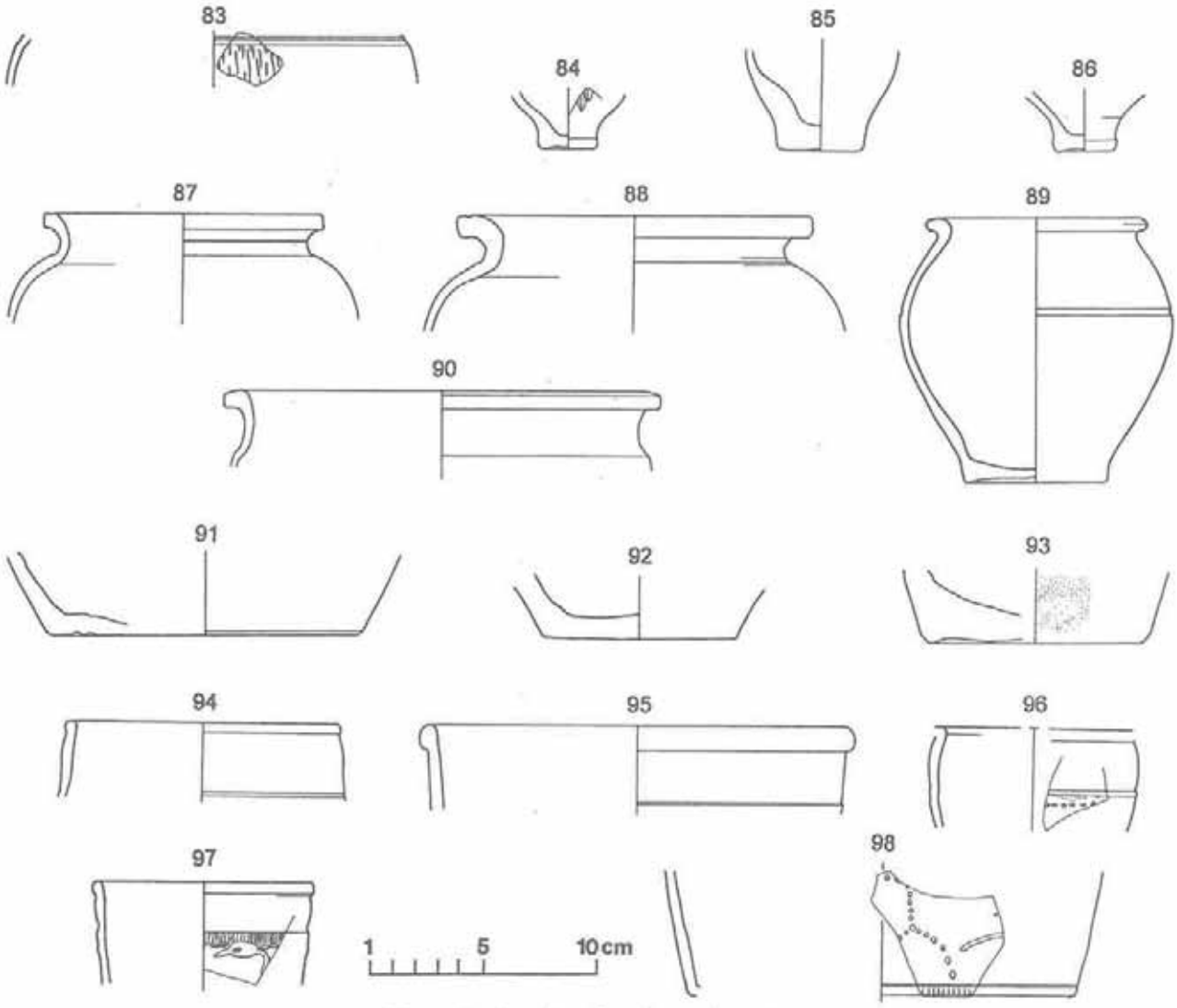


Figure 10 - Avenches. Quartiers sud-ouest.
83-86 : gobelets divers, revêtement argileux ; 87-88 : pots AV 39, pâte claire ; 89 : pot AV 81, pâte claire ; 90 : pot AV 47, pâte claire ? ; 91 : pot, pâte claire ; 92-93 : pots, revêtement argileux ; 94-98 : bols AV 125, revêtement argileux.

ment les réserves qui s'imposent vu le caractère lacunaire de nos découvertes.

❑ *Les estampilles*

Quatre estampilles à motifs de grillage ont été relevées sur des ratés de cuisson de mortiers (nos 124-126). Il est à noter que dans la zone des ateliers présumés et plus particulièrement dans les fouilles *En Saint-Martin* de 1967 (fig. 8, 12), huit estampilles sur mortiers du potier *Sabinus* ont été identifiées. Il semble bien dès lors qu'il faille situer l'atelier de ce potier dans cette zone.

En outre, étant donné le nombre élevé de mortiers retrouvés sur le site d'*Aventicum*, estampillés aux noms de *Celer, Cicero, Postumus, Ruscus* et *Sabinus*, on est en droit d'en attribuer à Avenches le lieu de leur fabrication, même si aucun raté de cuisson ne l'atteste pour l'instant (Guisan 1974, p. 27-111).

4. Productions attestées par des moules.

Aucun raté de cuisson de céramique moulée ne nous est parvenu ; les seules attestations que nous avons sont deux fragments de moules de bols hémisphériques de type Drag. 37. Le no 128 semble trouver son positif dans un tesson mis au jour à proximité (no 129). Celui-ci comporte en effet un motif géométrique similaire ainsi que la signature *intra formam* du potier *Iustus* (IVSTI.M) dont la graphie est identique à celle du potier homonyme de Lezoux (Stanfield et Simpson 1958, pl. 110, 6, 10 ; Rogers 1999, pl. 59-60). Si l'attribution de ce moule et de ce tesson au style de *Iustus* ne fait aucun doute[19], il nous semble peu probable cependant qu'un tel vase ait été fabriqué dans les ateliers arvernes (Egloff 1967, fig. 6, 2). Tant la qualité de l'argile que celle de l'enduit font bien plutôt penser à une production locale confirmée par la présence du moule. Il est pos-

19 Nous remercions Richard Delage pour les précisions apportées sur le potier *Iustus* ainsi que pour les nombreuses références qu'il nous a communiquées.

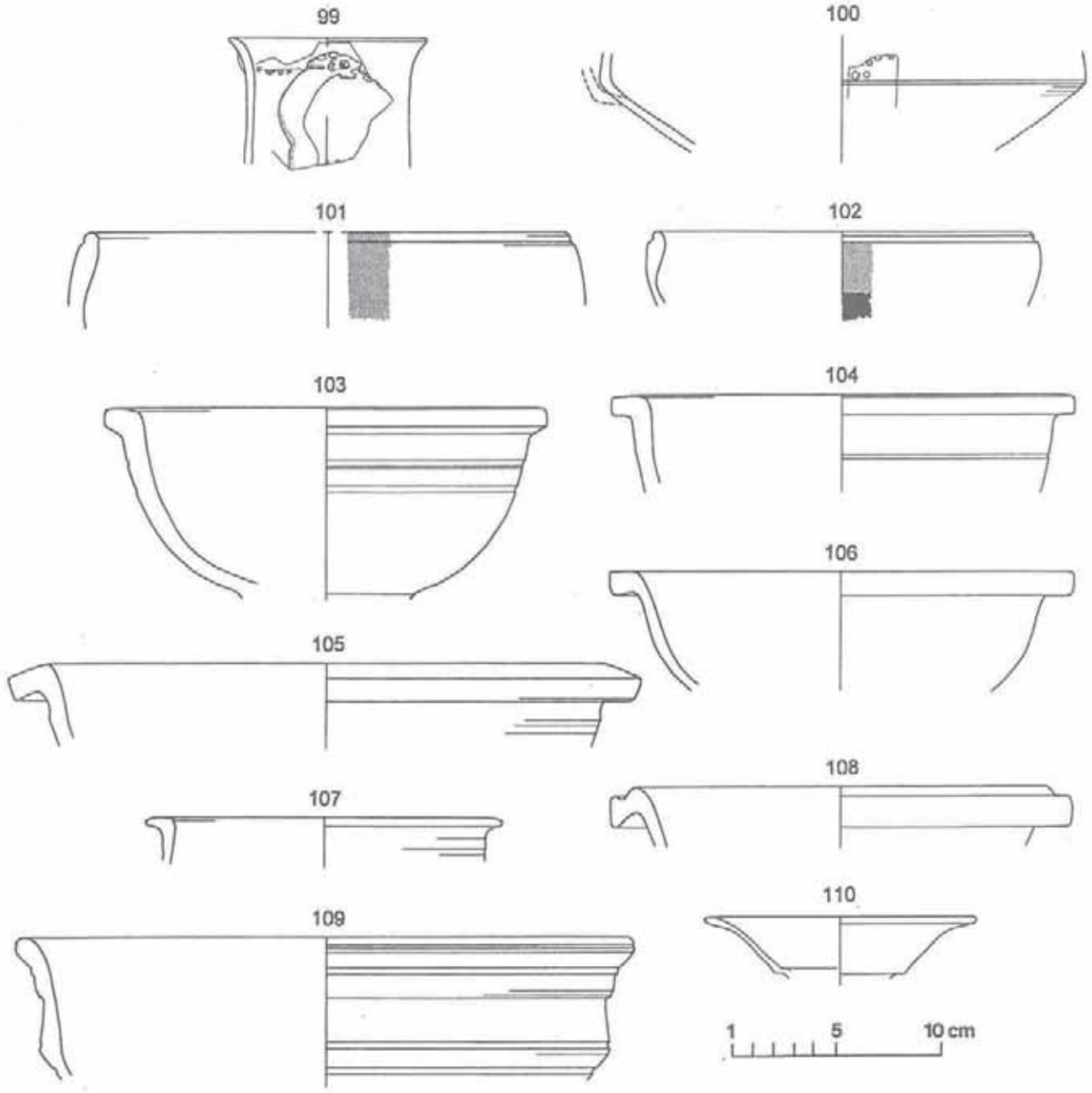


Figure 11 - Avenches. Quartiers sud-ouest.
99 : bol AV 126, revêtement argileux ; 100 : bol AV 159, revêtement argileux ; 101-102 : bols AV 164, céramique peinte ; 103-107 : bols AV 205, revêtement argileux ; 108 : bol AV 209, pâte claire ? ; 109 : bol AV 128, revêtement argileux ; 110 : coupe AV 285, revêtement argileux.

sible qu'un potier du nom de *Iustus* ait pratiqué son métier à *Aventicum*[20] à la même période que celui de Lezoux et qu'il ait en quelque sorte copié la graphie et la manière du potier lésodien. Il nous semble plus probable qu'on ait fait venir des moules des grands centres de production avec lesquels on s'est essayé à des fabrications locales.

Un second moule (nº 130) inédit provient des fouilles *En Saint-Martin* de 1967 (Fig. 8, nº 12). Il est orné d'une guirlande bifoliée limitant la zone inférieure du décor.

Relevons encore que dans la région de la *Porte de l'Ouest*, les fouilles de 1964 (Fig. 8, nos 10-11) ont permis de mettre au jour un nombre anormalement élevé de fragments (plus d'une trentaine) de bols Drag. 37 en terre sigillée ornée. La majeure partie d'entre eux appartient au groupe des productions helvétiques ornées défini par E. Ettlinger et K. Roth-Rubi (Ettlinger et Roth-Rubi 1979 ; Roth-Rubi 1986, p. 269-273) et comporte des oves de type E5 à E8 (nos 136-145) (Ettlinger et Roth-Rubi 1979, p. 70-71).

20 Cf. *supra*, nº 30 : un potier d'*Aventicum* du Ier s. du nom de *Iustus*.

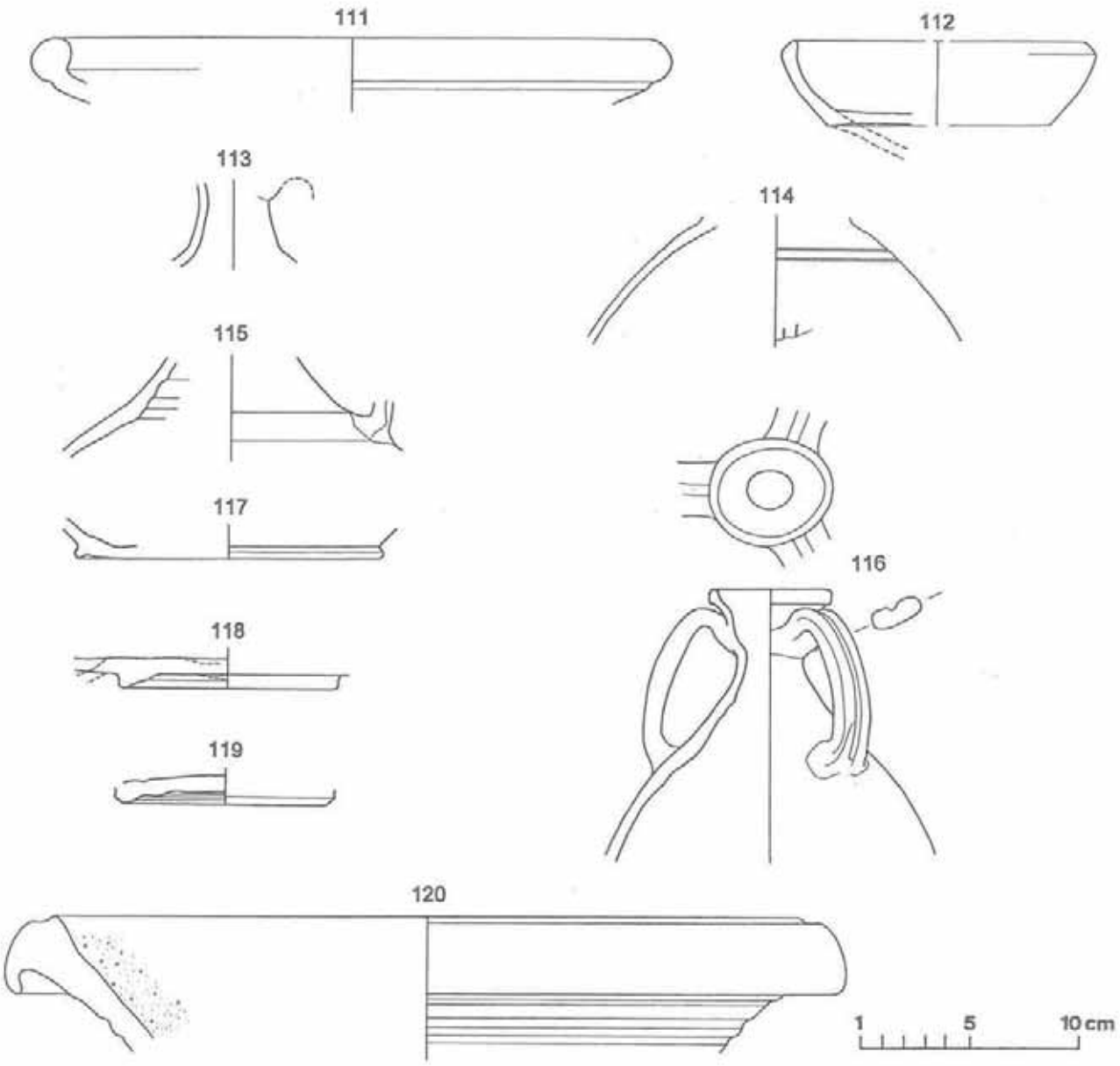


Figure 12 - Avenches. Quartiers sud-ouest.
111 : terrine AV 235, pâte claire ; 112 : assiette AV 283, revêtement argileux ; 113-115 : cruches, revêtement argileux ; 116 : cruche AV 337, pâte claire ? ; 117 : cruche, pâte claire ; 118-119 : cruches, revêtement argileux ; 120 : mortier AV 375, pâte claire.

Ainsi, le nombre relativement élevé de fragments de bols de type Drag. 37 de production helvétique ornée retrouvé en zone d'atelier ainsi que la présence de deux moules confirment les analyses effectuées par A. Jornet en 1982 (Jornet 1982, p. 177-178), à savoir qu'Avenches a effectivement produit dans ses ateliers des céramiques sigillées ornées (nos 144-145).

Le décor du bol nº 146 est intéressant puisqu'on trouve à l'emplacement des oves une rangée de motifs oculés ; sur la panse figure un décor de rinceaux à la barbotine. On sent bien la volonté de reproduire des schémas existants, comme les oves des bols de type Drag. 37, en utilisant les techniques indigènes. Il est vraisemblable que des vases à décor oculé ont été également fabriqués à *Aventicum*, même si l'on ne dispose pas à ce jour de ratés de cuisson comportant ce type de décor.

5. Datation.

En l'absence d'ensembles clos ou homogènes, il est difficile d'apporter des précisions chronologiques pour ce mobilier qui peut être daté *grosso modo* de la deuxième moitié du IIe s. et du début du IIIe s. Les formes caractéristiques du IIIe s. (gobelets à haut col, bols des types AV 176, 181 et 197)[21] sont absentes de notre inventaire.

21 L'abréviation AV se rapporte à la typologie des céramiques communes d'*Aventicum* (Avenches, Suisse) : Castella et Meylan Krause 1994.

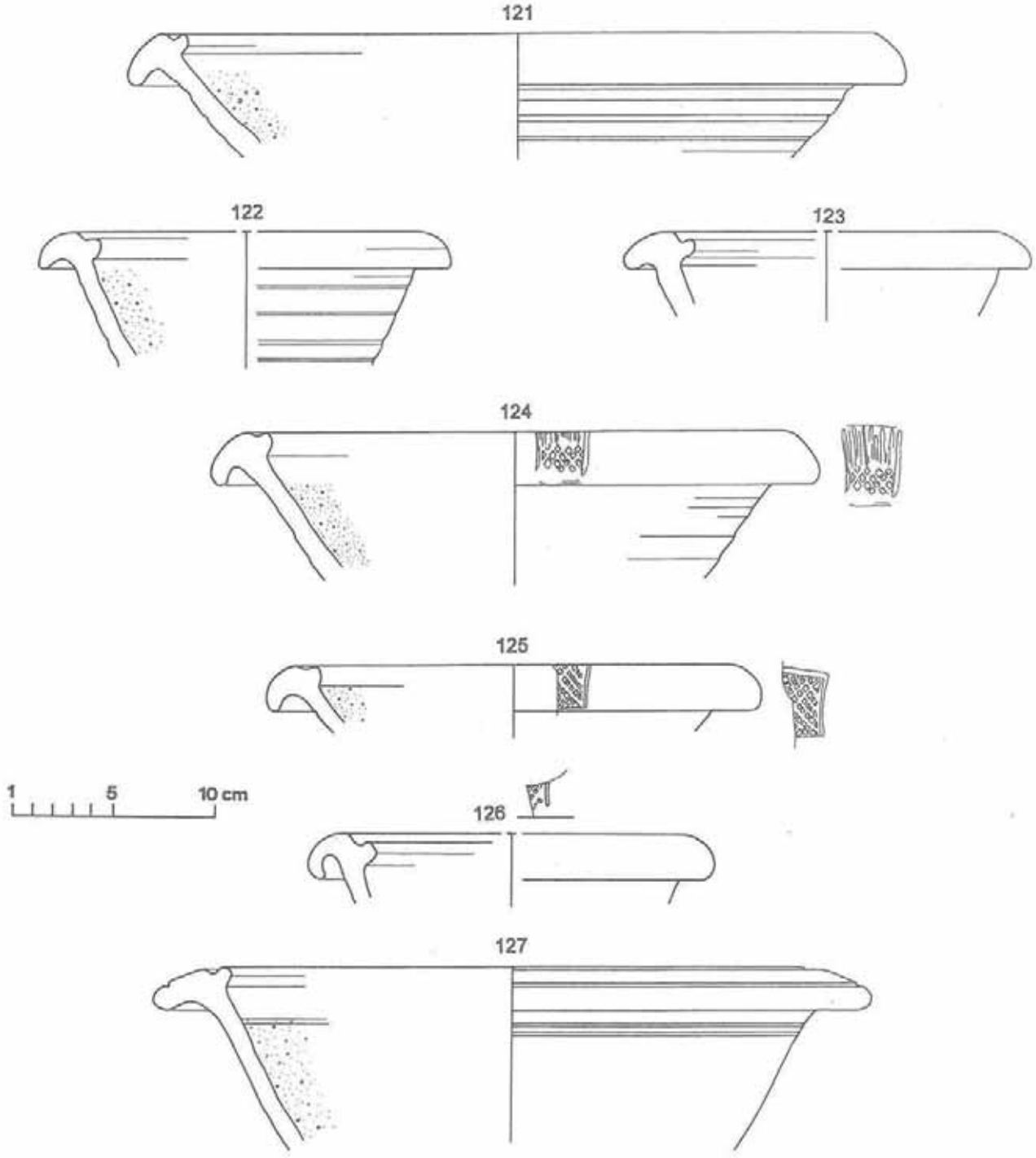


Figure 13 - Avenches. Quartiers sud-ouest.
121-126 : mortiers AV 375, pâte claire ; 127 : mortier AV 376, revêtement argileux.

Les quelques fragments de terre sigillée ornée d'importation associés à ce matériel confirment cette datation puisque le plus récent peut être daté de la fin du IIe s. De plus, le potier *Iustus* dont nous avons un tesson signé, de probable production locale, semble avoir œuvré à Lezoux entre 180 et 200 (Rogers 1999, t.1, p. 152).

6. Le marché.

Avenches a probablement été un important centre de production de céramiques et plus particulièrement de céramiques à revêtement argileux. Celles-ci semblent concurrencer les terres sigillées d'importation en nette diminution sur notre site dès la deuxième moitié du IIe s.

Une grande partie de la poterie produite à Avenches était destinée à un marché local, voire régional. Villes, *vici* et souvent *villæ* possédaient leurs propres installations de potiers.

On peut penser que des productions particulières comme les terres sigillées ornées ou les céramiques à revêtement argileux décorées à la barbotine ont eu une diffusion plus large que les céramiques communes

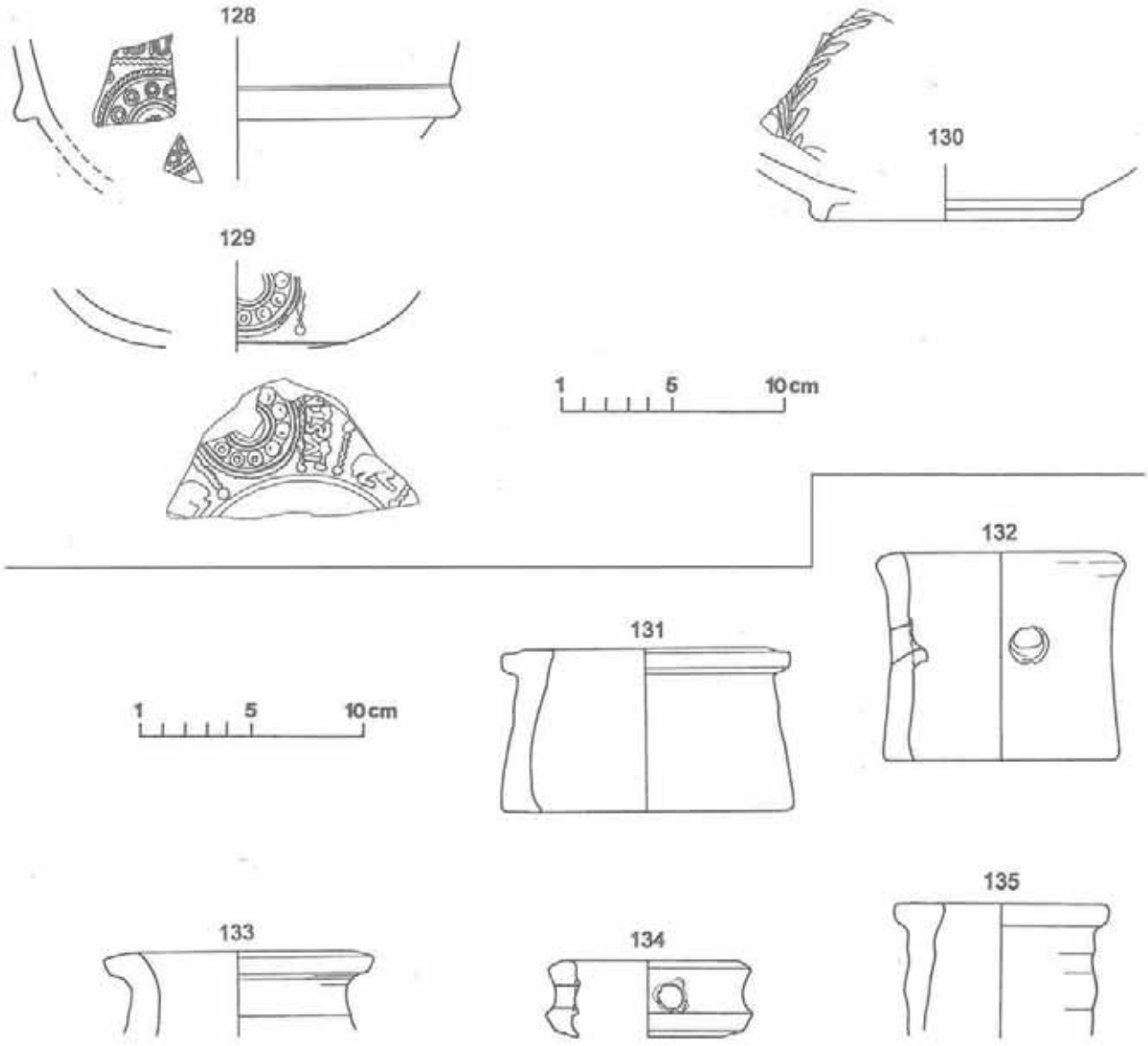


Figure 14 - Avenches. Quartiers sud-ouest.
128 et 130 : moules de bol Drag. 37 ; 129 : bol Drag. 37 de probable production locale ; 131-135 : supports de cuisson.

courantes destinées aux besoins immédiats de la cité. Mais en l'absence d'estampilles ou de motifs clairement attribuables à tel ou tel potier, il est souvent impossible, à la seule observation de la pâte et de l'enduit, de localiser de telles productions. Les céramiques à revêtement argileux brillant décorées à la barbotine, de même que des sigillées ornées de production helvétique ont également été produites dans les ateliers du *vicus* de Berne-Enge. Ces productions ne se distinguent nullement, à l'œil nu, de celles d'*Aventicum*.

Pour pouvoir étudier réellement la diffusion de nos productions, il faudrait d'une part procéder à un inventaire rigoureux des céramiques retrouvées dans les sites de l'arrière-pays, clients potentiels, d'autre part procéder à des analyses chimiques et pétrographiques de ces céramiques et les comparer avec les groupes de références existants.

Les quelques analyses effectuées par A. Jornet (Jornet 1982, p. 177-178) sur du matériel helvétique ont démontré que quatre tessons de terre sigillée trouvés à Martigny appartenaient au groupe de référence avenchois (Jornet 1982, p. 188), de même qu'un tesson prélevé sur le site de Baden (Jornet 1982, p. 178). Il est certain que si l'on veut mieux cerner le marché régional à courte et moyenne distance, il faut intensifier ces analyses en créant un véritable programme, de concert avec les principaux sites producteurs, afin de créer des groupes de références fiables.

En ce qui concerne la diffusion des mortiers fabriqués à Avenches (Guisan 1974), nous avons relevé des exemplaires estampillés au nom de *Celer*, *Cicero*, *Postumus*, *Ruscus* et *Sabinus* dans un rayon d'une quarantaine de kilomètres autour d'Avenches.

Quant aux estampilles à motifs de grillage (nos 124-126), on ne peut les attribuer à un atelier précis tant elles sont nombreuses et diverses au IIe s. sur les sites de l'ouest du Plateau suisse. Il faudrait comparer précisément les estampilles grillagées de chaque site afin de mettre en évidence d'éventuelles productions avenchoises identifiées au moyen des ratés de cuisson.

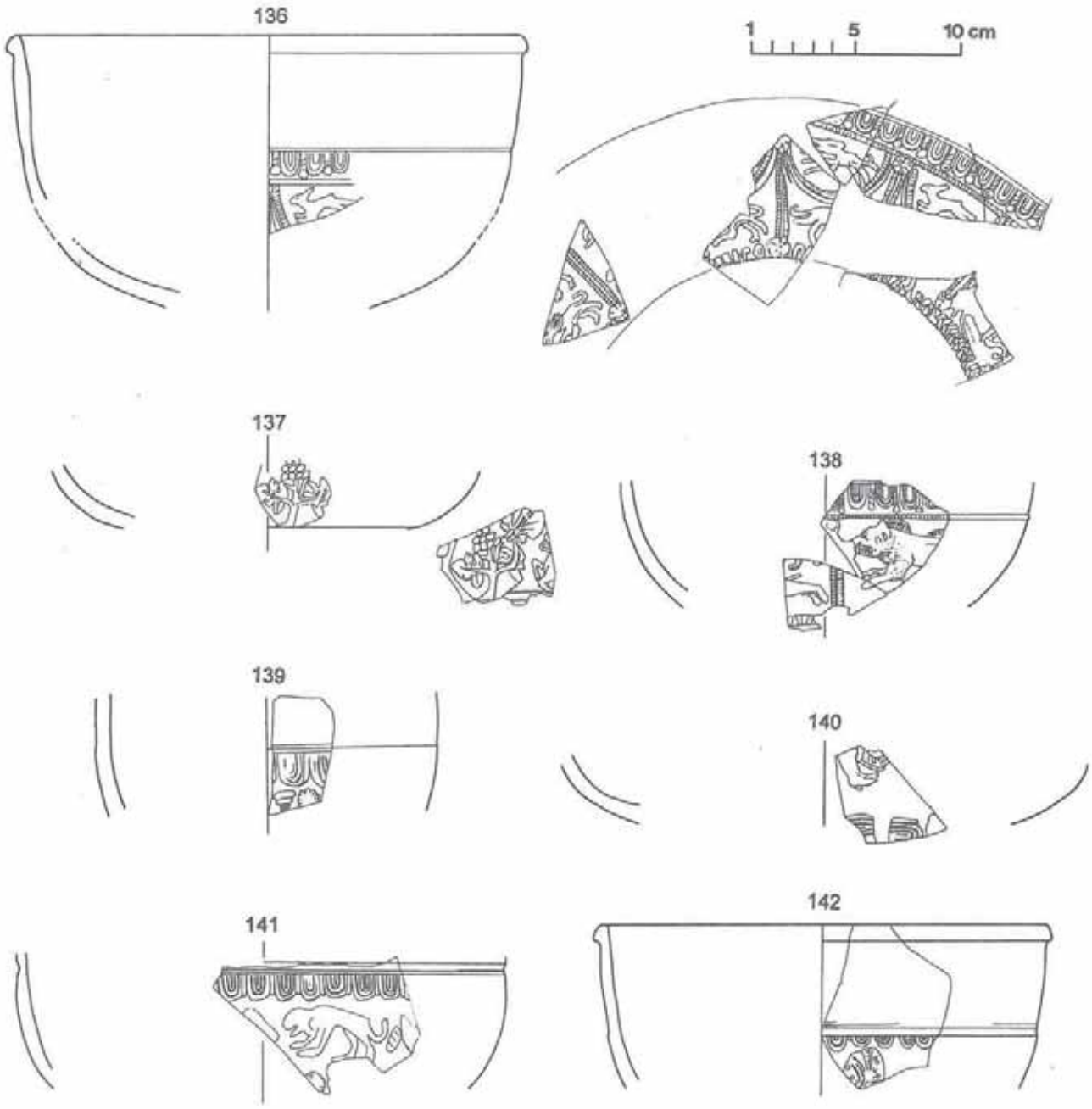


Figure 15 - Avenches. Quartiers sud-ouest. 136-142 : bols Drag. 37 de production helvétique.

IV. CONCLUSION

Malheureusement la conclusion ne peut être qu'à l'image de cette communication, c'est-à-dire lacunaire. La vision que nous avons des ateliers d'Avenches, de leur production et de la diffusion de leurs produits est largement incomplète et n'est pas du tout représentative de ce que devait être cet artisanat dans une grande ville comme *Aventicum*.

Nous nous sommes donc proposé d'établir un état de la question en exploitant d'une part les données de terrain, qui concernent toutes des fouilles anciennes, et en passant en revue l'ensemble du mobilier déposé dans les collections d'autre part. Quelques éléments nouveaux comme des fragments de moules inédits et des ratés de cuisson permettent ainsi de compléter le registre des productions aujourd'hui attestées.

Nous espérons fouiller un jour les secteurs ici délimités et retrouver enfin des fours et de véritables ateliers à la dimension de la cité d'*Aventicum*.

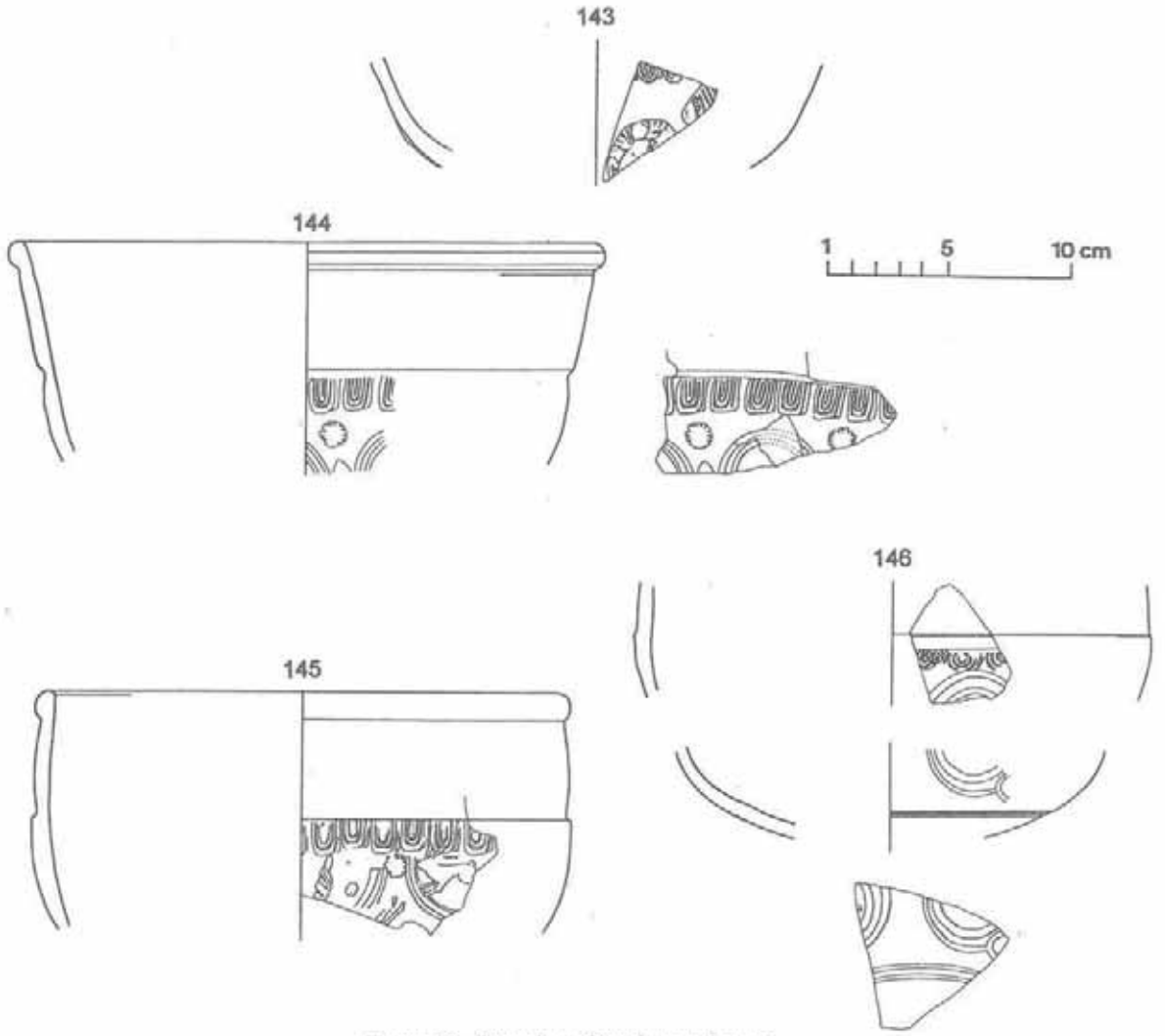


Figure 16 - Avenches. Quartiers sud-ouest.
143 : bol Drag. 37 de production helvétique ;
144-145 : bols Drag. 37 fabriqués à Avenches (analyses chimiques et pétrographiques) ;
146 : bol Drag. 37 à revêtement argileux de production locale ; motifs oculés en guise d'oves.

BIBLIOGRAPHIE

Blanc *et alii* 1995 : P. BLANC *et alii*, Recherches sur les quartiers nord-est d'Aventicum. Fouilles 1991-1995, dans *Bulletin de l'association Pro Aventico*, 37, 1995, p. 5-112.

Castella 1995 : D. CASTELLA, Potiers et tuiliers à Aventicum. Un état de la question, dans *Bulletin de l'association Pro Aventico*, 37, 1995, p. 113-141.

Castella et Meylan Krause 1994 (typol. AV) : D. CASTELLA et M.-F. MEYLAN KRAUSE, La céramique gallo-romaine d'Avenches et de sa région. Esquisse d'une typologie, dans *Bulletin de l'association Pro Aventico*, 36, 1994, p. 5-126.

Drack 1945 (typol. Drack) : W. DRACK, *Die helvetische Terra sigillata-Imitation des I. Jahrhunderts n. Chr.*, (Schriften des Instituts für Ur- und Frühgeschichte der Schweiz 2), Basel, 1945.

Egloff 1967 : M. EGLOFF, Premiers témoignages d'une industrie gallo-romaine de la céramique à Avenches, dans *Bulletin de l'association Pro Aventico*, 19, 1967, p. 5-36.

Ettlinger 1977 : E. ETTLINGER, Neues zur Terra-Sigillata-Fabrikation in der Schweiz, dans *Eadem, Kleine Schriften. Keramik*, Augst/Kaiseraugst, 1977, p. 206-212 (tiré de : *Helvetia antiqua. Festschrift Emil Vogt*, Zürich, 1966, p. 233-240).

Ettlinger et Roth-Rubi 1979 : E. ETTLINGER et K. ROTH-RUBI, *Helvetische Reliefsigillaten und die Rolle der Werkstatt Bern-Enge* (Acta Bernensia 8), Bern, 1979.

Furger 1990 : A. R. FURGER, Les ateliers de poterie de la ville d'Augusta Rauricorum (Augst et Kaiseraugst, Suisse), dans *SFECAG, Actes du congrès Mandeure-Mathay*, 1990, p. 107-124.

Furger 1991 : A. R. FURGER, Die Töpfereibetriebe von Augusta Rauricorum, dans *Jahresbericht aus Augst und Kaiseraugst* 12, 1991, p. 259-279.

Guisan 1974 : M. GUISAN, Les mortiers estampillés d'Avenches, dans *Bulletin de l'association Pro Aventico*, 22, 1974, p. 27-63.

Jornet 1982 : A. JORNET, *Analyse minéralogique et chimique de la céramique romaine suisse à enduit brillant*, thèse de doctorat présentée à la faculté des sciences de l'université de Fribourg, Fribourg, 1982.

Rogers 1999 : B. ROGERS, *Poteries sigillées de la Gaule centrale, tome II. Les potiers*, Lezoux, 1999.

Roth-Rubi 1979 : K. ROTH-RUBI, *Untersuchungen an den Krügen von Avenches* (RCRF, suppl. 3), Augst/Kaiseraugst, 1979.

Roth-Rubi 1986 : K. ROTH-RUBI, La production de terre sigillée en Suisse aux IIe et IIIe siècles. Problèmes de définition, dans C. BEMONT et J.-P. JACOB (dir), *La terre sigillée gallo-romaine. Lieux de production du Haut-Empire : implantations, produits, relations*, Documents d'archéologie française 6, Paris, 1986, p. 269-273.

Stanfield et Simpson 1958 : J. A. STANFIELD et G. SIMPSON, *Central gaulish potters*, London, 1958.

* *
*

DISCUSSION

Président de séance : Th. LUGINBÜHL

Marino MAGGETTI *: Je suis très satisfait de l'avancement de cette recherche. Quel est le nombre actuel de ratés de cuisson, au sud-ouest ?*

Marie-France MEYLAN KRAUSE *: Une centaine, toutes catégories confondues.*

Marino MAGGETTI *: Des mortiers, des supports, des cales ...*

Marie-France MEYLAN KRAUSE *: On a une trentaine de supports.*

Marino MAGGETTI *: Une question à D. Castella. Que reste-t-il du four que vous avez montré avec la zone concentrique rouge autour ?*

Daniel CASTELLA *: Il s'agit d'une structure de petites dimensions mais il n'y a que des diapositives et un relevé de terrain ; on n'a pas d'observations pour savoir s'il y avait des gouttes de verre ou d'autres éléments caractéristiques. Mais, tout à fait par hasard, il y a un an ou deux, une tranchée a été ouverte à proximité immédiate et a recoupé une fosse-dépotoir dans laquelle on avait à la fois des ratés de fabrication de céramiques et des déchets de fabrication de verre. L'aspect de la structure laisse penser à un petit four de verriers du type de celui qui a été découvert, il y 7 ans, à Avenches dans le secteur du Palais de Derrière-la-Tour. Mais c'est tout à fait subjectif et cela pourrait être un foyer domestique ; c'est un peu petit pour un four de potiers, avec un diamètre de moins de 0,50 m.*

Marino MAGGETTI *: Si j'ai bien compris, il était fait avec des tuiles ?*

Daniel CASTELLA *: Oui, avec des fragments de tuiles pour la bordure, semble-t-il ; on doit se fier aux diapositives.*

Robin SYMONDS *: Je trouve le mortier gris avec décor d'estampilles assez intéressant. Lors d'une réunion en Angleterre, il y a deux ans, au sujet des mortiers, on a réfléchi sur le sujet du mouvement des mortiers dans le pays, sur le fait qu'ils voyageaient un peu comme les céramiques fines. C'est intéressant de voir un décor de céramique fine sur un mortier.*

Marie-France MEYLAN KRAUSE *: Ces décors sont très fréquents sur les mortiers du IIe s. ; on les retrouve partout, sans pouvoir dire s'ils viennent d'Avenches ou d'ailleurs. Ce sont des motifs qui se retrouvent fréquemment, parallèlement à des noms de potiers.*

* *
*

Rodolphe ZWAHLEN

LA PRODUCTION DE CÉRAMIQUE DANS TROIS *VICI* VOISINS DU PLATEAU SUISSE[1]

Les trois *vici* romains de Berne-Enge (*Brenodurum* ?), Studen (*Petinesca*) et Soleure (*Salodurum*) se trouvent à peu près au centre du Plateau suisse (Fig. 1). Ils sont distants d'environ 25 km les uns des autres. Les rivières Aar et Thielle ainsi que les lacs jurassiens constituent des voies de communications naturelles. *Petinesca* et *Salodurum* étaient reliés par au moins une voie, celle menant d'*Aventicum* à *Vindonissa* ; les liaisons routières entre Berne-Enge et les deux autres *vici* ne peuvent être supposées que sur la base des établissements ruraux.

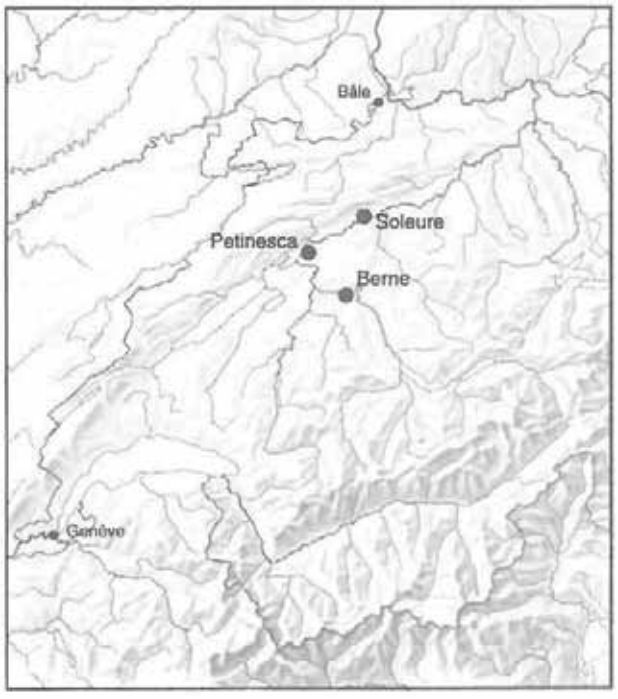


Figure 1 - Situation des *vici* de Berne-Enge, Studen-*Petinesca* et Soleure sur le Plateau suisse (*Données cartographiques* : PK500, © 1996, Office fédéral de topographie).

I. BERNE-ENGE (*Brenodurum* ?)

Ce *vicus*, établi à l'emplacement d'un oppidum celtique, se situe sur une presqu'île découpée en forme d'éperon par un méandre de l'Aar (Fig. 2). Le nom antique de ce lieu qui, dans l'état actuel des connaissances, se serait développé entre le tout début du Ier s. et le milieu du IIIe s., pourrait correspondre à l'inscription sur métal "*Brenodurum*" (Fellmann 1991, p. 272 ss.) découverte en 1984[2]. Comme la ville médiévale de Berne fut établie 4 km plus loin vers le sud-est, le site romain se trouve aujourd'hui en bonne partie en forêt. Le plan des vestiges connus à l'heure actuelle (Fig. 2) indique du sud au nord : une nécropole des Ier et IIe s. apr. J.-C., un petit amphithéâtre, un sanctuaire et, vers le nord, des deux côtés de la route, des rangées de maisons du *vicus*. Quant au bâtiment sis tout au nord, il s'agit de bains.

Les plus anciens vestiges d'atelier de potiers - du premier quart du Ier s. de n. è. - proviennent du remblayage d'un four de potiers abandonné au sud du sanctuaire, au lieu-dit "Engemeistergut" (Fig. 2, nº 6). On ne connaît rien de l'occupation de cette époque, qui se composait sans doute de constructions en bois. Les productions céramiques des IIe et IIIe s. sont, en revanche, très abondantes. Elles furent découvertes en même temps que des fours de potiers, près et même en partie dans des maisons en rangées (Fig. 2, nºs 1-5). On peut supposer que cette rangée de bâtiments constitue un quartier artisanal et qu'ainsi le cœur réel de l'agglomération n'est pas encore localisé. A l'exception du remplissage du puits, le matériel récolté[3] lors des fouilles des années 1920 et 1930 n'est plus assignable de manière précise.

1 Traduction Christophe Gerber, Service archéologique du canton de Berne.

2 Fouille sauvage par des amateurs munis de détecteurs de métaux.

3 Lieu de conservation : Musée historique de Berne, Berne.

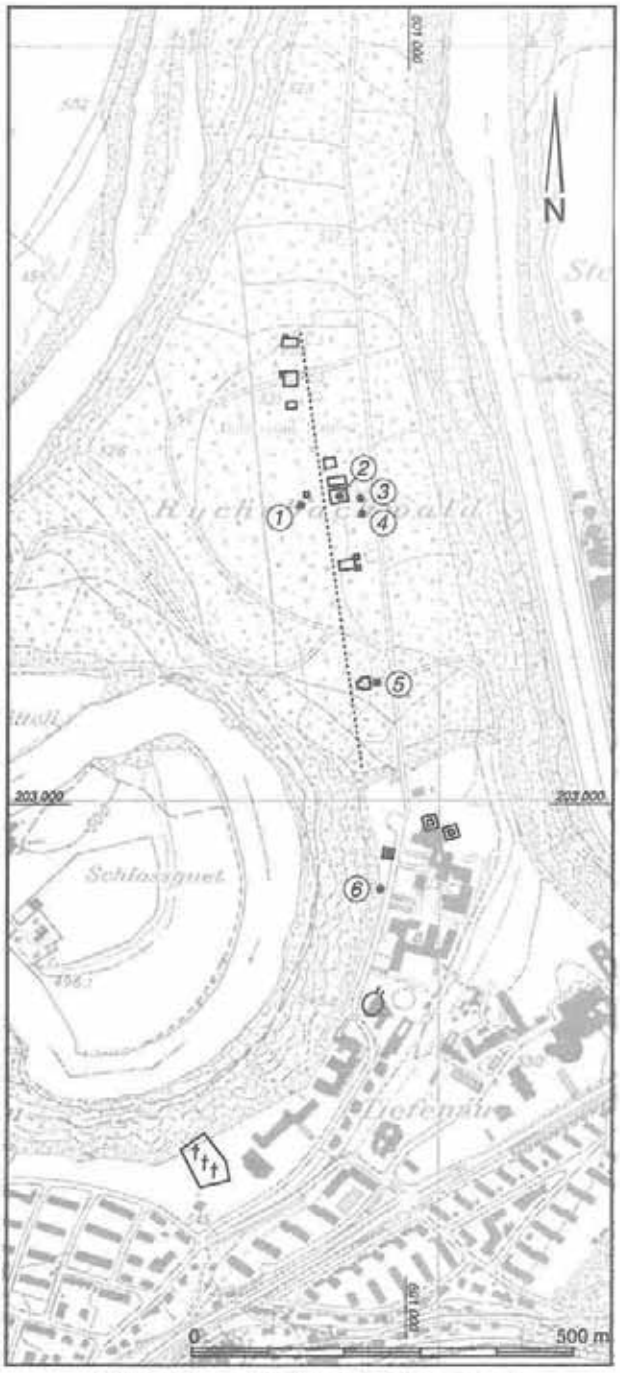


Figure 2 - Le *vicus* romain de Berne-Enge.
1-6 : fours de potiers ; ligne pointillée : route
(*Données cartographiques* : PK500, © 1996, Office fédéral de topographie).

Le complexe des fours de potiers de Berne-Engemeistergut[4].

A l'occasion d'une fouille entreprise en 1968-69, on découvrit dans la fosse d'un four de potiers détruit (Fig. 2, nº 6), près de 2500 tessons de céramique correspondant à un minimum de 101 récipients. Le remplissage qui, sur la base de ratés de cuisson, peut être interprété comme rejet d'atelier de potiers, se

Formes	Fig. nº	total pièces	pâte claire	p. cl. peinte	ratés de cuisson
bols	3, nºs 1-2	17	9	6	6
	3, nº 3	4		4	
tonnelets	3, nºs 4-5	9	3	6	1
	3, nºs 6-8	9	9		
pots	3, nº 9	7	7		
	3, nº 10	1			1
	3, nº 11	2	1		1
	4, nºs 12-13	2	2		
plats	4, nºs 14-15	4		4	
	4, nº 16	6		3	3
	4, nºs 17-18	2		2	1
	4, nº 19	2		2	1
	4, nº 20	2	1	1	
gobelets	4, nºs 21-22	4		4	2
pots culinaires	5, nºs 23-24	5	5		
	5, nº 25	2	2		
ex. isolés	5, nº 26	1	1		
	5, nº 27	1			1
	5, nº 28	1	1		
	5, nº 29	1	1		
	5, nº 30	2	1	1	
Total		84	43	33	17

Tableau 1 - Berne-Engemeistergut.
Fréquence des formes représentées (nombre réel).

compose à 98 % de céramique à pâte claire. B. Horisberger date le complexe entre 10 av. et 10/20 apr. J.-C. Bols (Fig. 3, nºs 1-3), tonnelets (nºs 4-8), pots (nºs 9-11 ; Fig. 4, nºs 12-13) et plats (nºs 14-20) constituent les formes les plus représentées (voir Tableau 1). D'après leur forme, les trois premières, en pâte poreuse orange, se situent dans la tradition des céramiques de La Tène finale. Les bols et tonnelets présentent régulièrement un décor rouge peint en bandes horizontales, les pots, eux, ne sont pas peints. Quant aux plats, il s'agit de plats dits "pompéiens" qui, initialement, étaient dans nos régions des importations méridionales, avant qu'ils ne soient produits ici à Berne. En outre, on façonnait aussi sur place des gobelets à bord évasé, ornés de bandes peintes en rouge (Fig. 4, nºs 21-22). Les quatre seuls petits fragments de ce type ne permettent pas la reconstruction de la forme générale. A ceux-ci s'ajoutent des pots culinaires (Fig. 5, nºs 23-25) qui se rapportent probablement aussi à la production locale. Les formes suivantes sont représentées par quelques exemplaires isolés (voir Tableau 1) : pot à bord horizontal (nº 26), pot à bord vertical (nº 27), gobelet décoré à l'ongle (nº 28), tasse Goudineau 5 (nº 29), bouteilles (nº 30). Quant à savoir si ces types ont été produits dans ce même atelier, la question reste ouverte.

Déchets d'atelier de potiers dans un puits.

En 1923, on découvrit à l'intérieur d'une maison du *vicus* (Fig. 2, nº 2), outre un four de potiers, un puits qui contenait des déchets d'atelier de potiers de la seconde

4 Les données sont extraites du travail de licence de B. Horisberger, Université de Berne, 1995, non publié.

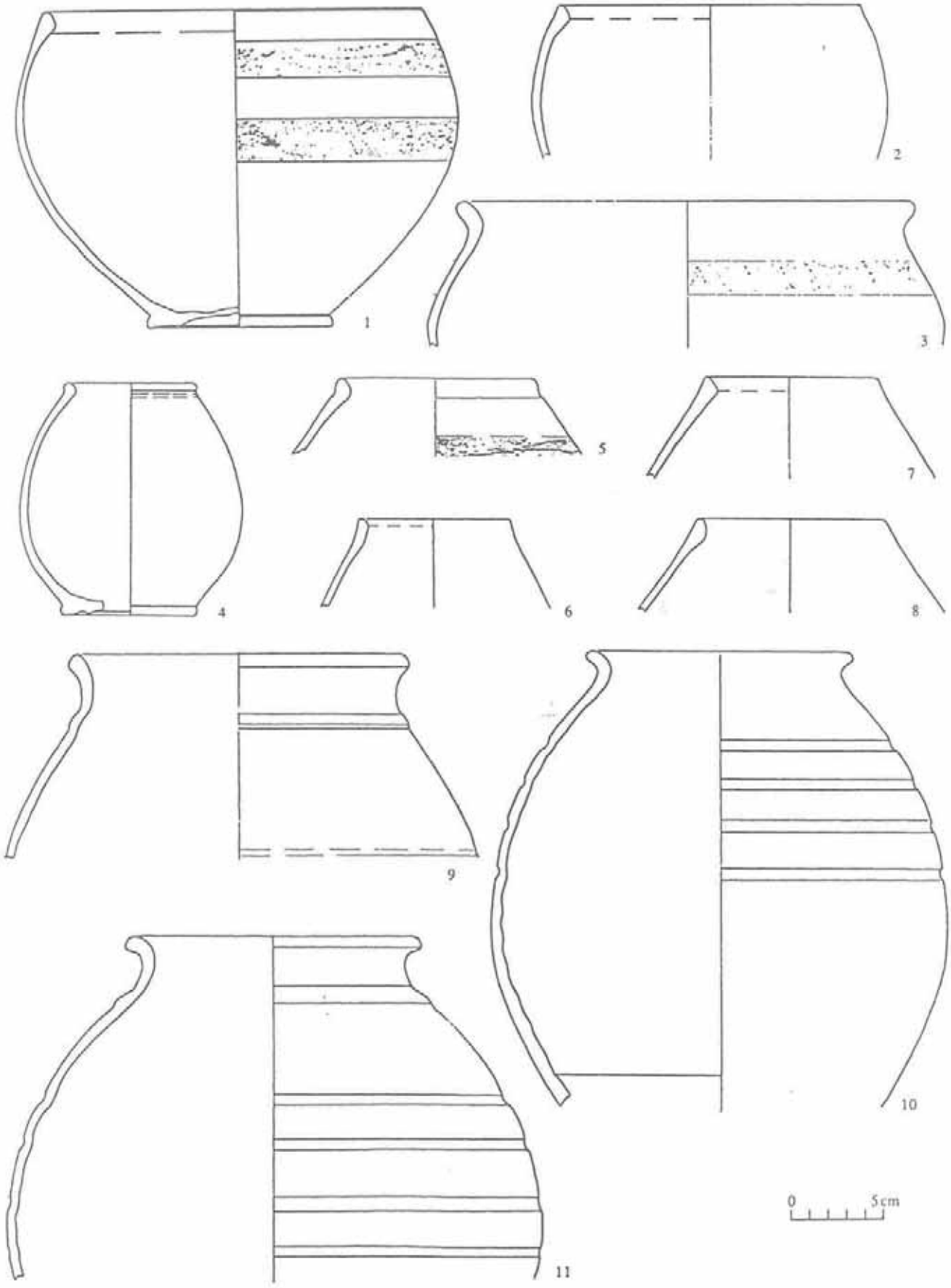


Figure 3 - **1-11** : Berne-Engemeistergut 1968/69, céramique (voir Tableau 1 ; éch. 1/3).

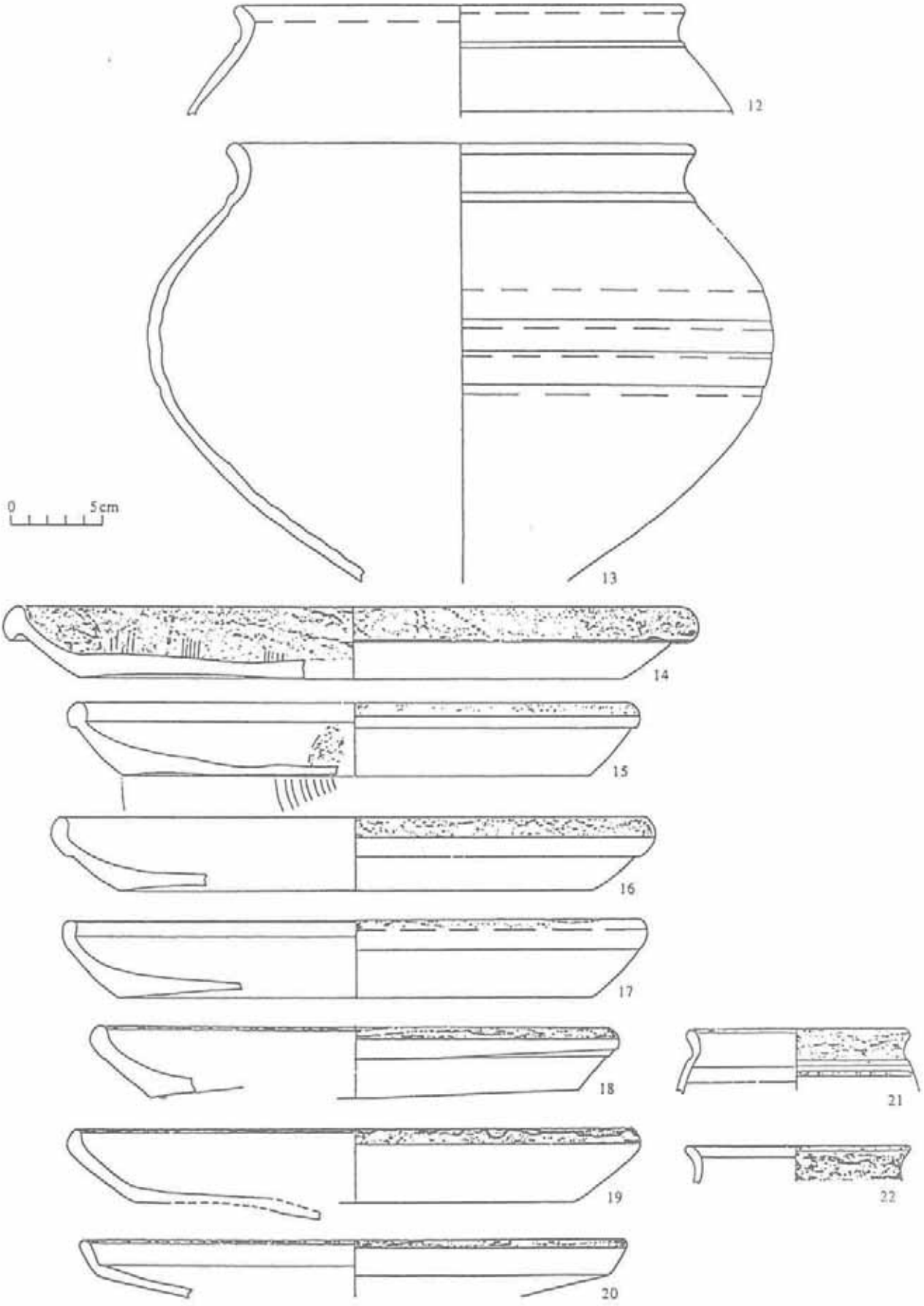


Figure 4 - **12-22** : Berne-Engemeistergut 1968/69, céramique (voir Tableau 1 ; éch. 1/3).

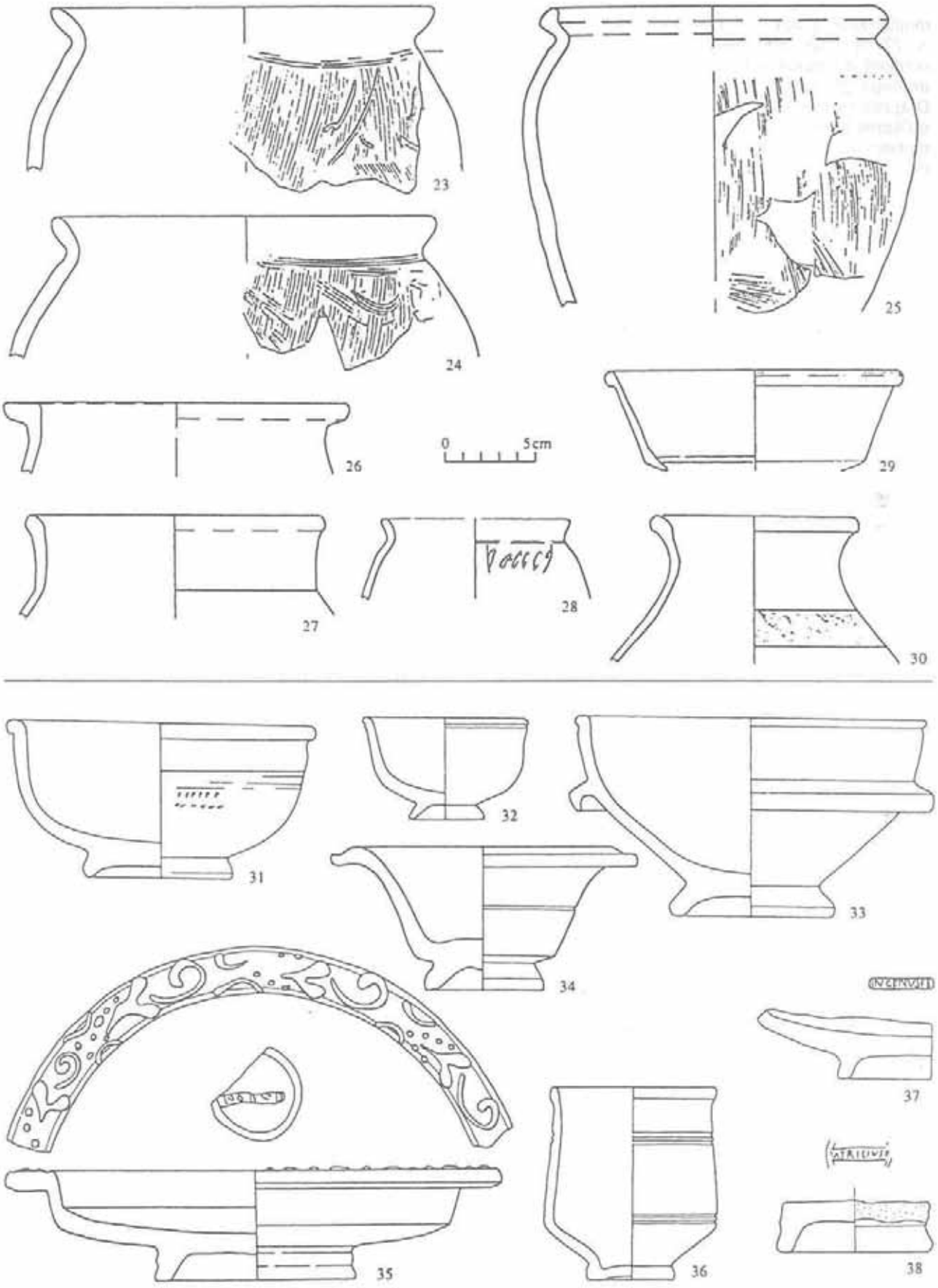


Figure 5 - **23-30** : Berne-Engemeistergut 1968/69, céramique (voir Tableau 1) ;
31-38 : Berne-Enge, puits 1923, céramique à revêtement argileux (voir Tableau 2) (éch. 1/3).

moitié du IIe s. apr. J.-C (Ettlinger et Roth-Rubi 1979, p. 73 ss.). Cet ensemble, formé de 63 récipients, contient en majorité de la céramique à revêtement argileux (57 ex.), dont plusieurs ratés de cuisson. D'après la composition du complexe[5], je suppose qu'après la restauration des pièces, une sélection du matériel a été pratiquée, de sorte que seule une partie de celui-ci demeure aujourd'hui conservée. L'assortiment des céramiques à revêtement argileux est très diversifié. La production englobe des formes qui correspondent aux importations de terre sigillée (Fig. 5, nos 31-38 ; Fig. 6, no 39), à la céramique fine indigène (nos 40-42) et à la céramique commune (nos 43-47). La fréquence statistique de chacun des types (Tableau 2) doit être appréciée avec prudence en raison de la sélection susmentionnée.

Formes	Fig. n°	total pièces	ratés de cuisson
formes de TS	5, n° 31	7	3
	5, n° 32	1	1
	5, n° 33	6	
	5, n° 34	1	
	5, n° 35	3	
	5, n° 36	3	1
	6, n° 39	1	
formes indigènes	6, n° 40	1	
	6, n° 41	7	
	6, n° 42	3	
céramiques communes	6, n° 43	9	
	6, n° 44	1	
	6, n° 45	2	2
	6, n° 46	3	
	6, n° 47	1	
Total		**49**	7

Tableau 2 - Berne-Enge, puits.
Céramique à pâte claire à revêtement argileux ; fréquence des formes représentées (nombre réel).

Le matériel extrait de ce puits donne uniquement un aperçu restreint de la vaste production céramique de Berne-Enge. Dès le début du IIIe s., on y produisait aussi de la céramique sigillée ornée. Ce matériel a été présenté en 1979 par Ettlinger et Roth-Rubi (Ettlinger et Roth-Rubi 1979, p. 11 ss.). Le reste du matériel des ateliers de potiers de l'Engehalbinsel, probablement en activité dès le début du Ier s. et jusqu'au milieu du IIIe s., ne put être pris en considération dans le cadre de ce travail[6].

II. STUDEN-*PETINESCA*

Le *vicus* se situe sur le flanc sud-est du Jensberg, en partie sur l'emplacement d'un habitat celtique antérieur (Fig. 7). L'antique nom "*Petinesca*" nous est transmis par la *Tabula peutingeriana*. La jonction de deux routes et de voies navigables sur les lacs jurassiens, dans la vallée de l'Aar et sur le cours de l'Aar en direction du Rhin, font de ce lieu un nœud du réseau de transport. L'occupation de l'agglomération romaine débute au plus tard dans la deuxième décennie du Ier s. apr. J.-C. et perdure au moins jusqu'au milieu du IIIe s. Durant le IVe s., la voie fluviale fut protégée au nord de l'agglomération par deux *burgi*[7]. Dans les environs de ces *burgi* on décèle aussi la présence d'une occupation médiévale précoce, qui se déplaça ensuite vers les rives du lac de Bienne. De grands pans du centre de l'agglomération romaine ont été détruits ces cent dernières années par une gravière. La zone restante est aujourd'hui largement sous protection et se trouve en partie en forêt. Sur la base des vestiges connus et de la topographie, nous divisons *Petinesca* en deux entités : l'"Oberdorf" et l'"Unterdorf" (Fig. 7, B, C, plan général). Sur une élévation privilégiée, légèrement à l'ouest du *vicus*, se dresse un grand sanctuaire ; la seule nécropole repérée à l'heure actuelle –datant de la fin du Ier et du début du IIe s.– s'étend le long de la route de sortie en direction du Jura. La massive tour-porte située dans l'Unterdorf correspond, à notre connaissance, plutôt à un bâtiment ruiné et jamais terminé du IIIe s. Dans la partie ouest de l'Unterdorf, on a pu relever un ensemble bâti typique d'un *vicus*

Formes	Fig. n°	total pièces	revêt. argileux	pâte claire	pâte grise	ratés de cuisson
gobelets	8, nos 48-54	33	33			9
assiettes	8, n° 55	5	5		1	1
	8, n° 58	5		4	1	2
tonneaux	9, n° 59	5		4		1
gobelets biconiques	8, n° 56	1				1
cruches	8, n° 57	5	5			
	9, n° 61	6		6		
mortiers	9, n° 60	9		9		
ex. isolés	9, n° 62	1	1			
	9, n° 63	1	1			
	9, n° 64	1	1			
	9, n° 65	2		2		
	9, n° 66	2			2	
	9, n° 67	3		3		
Total		**79**	46	28	4	14

Tableau 3 - *Petinesca*-Ried.
Fréquence des formes représentées (nombre réel).

5 Parmi les 63 récipients, 50 ont au moins une moitié conservée. Les 13 fragments, plus petits, qui restent, se distinguent tous par une particularité, par exemple une estampille ou un décor.

6 Les fouilles des années 1920 et 1930 dont proviennent la plupart des restes et trouvailles d'ateliers de potiers, n'ont, pour l'heure, fait l'objet que d'une publication sommaire. Inventaire bibliographique complet à cet égard dans Müller-Beck 1966, p. 398 ss.

7 Les dates de construction des deux fortins aux lieux-dits Aegerten-Bürglen et Aegerten-Isel ont pu être déterminées avec précision grâce aux pieux de fondations, datés respectivement de 368 et 369 apr. J.-C.

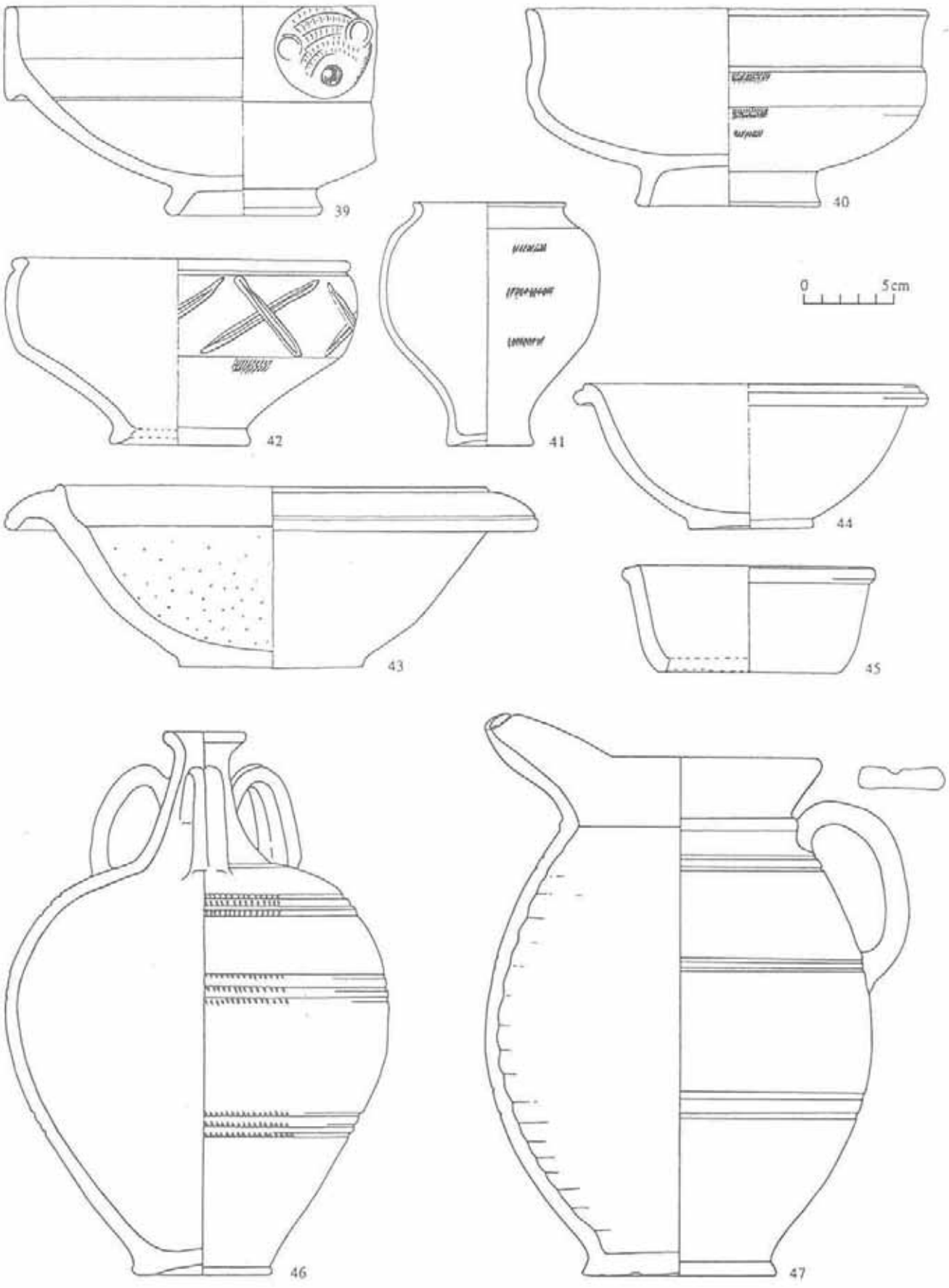


Figure 6 - **39-47** : Berne-Enge, puits 1923, céramique à revêtement argileux (voir Tableau 2 ; éch. 1/3).

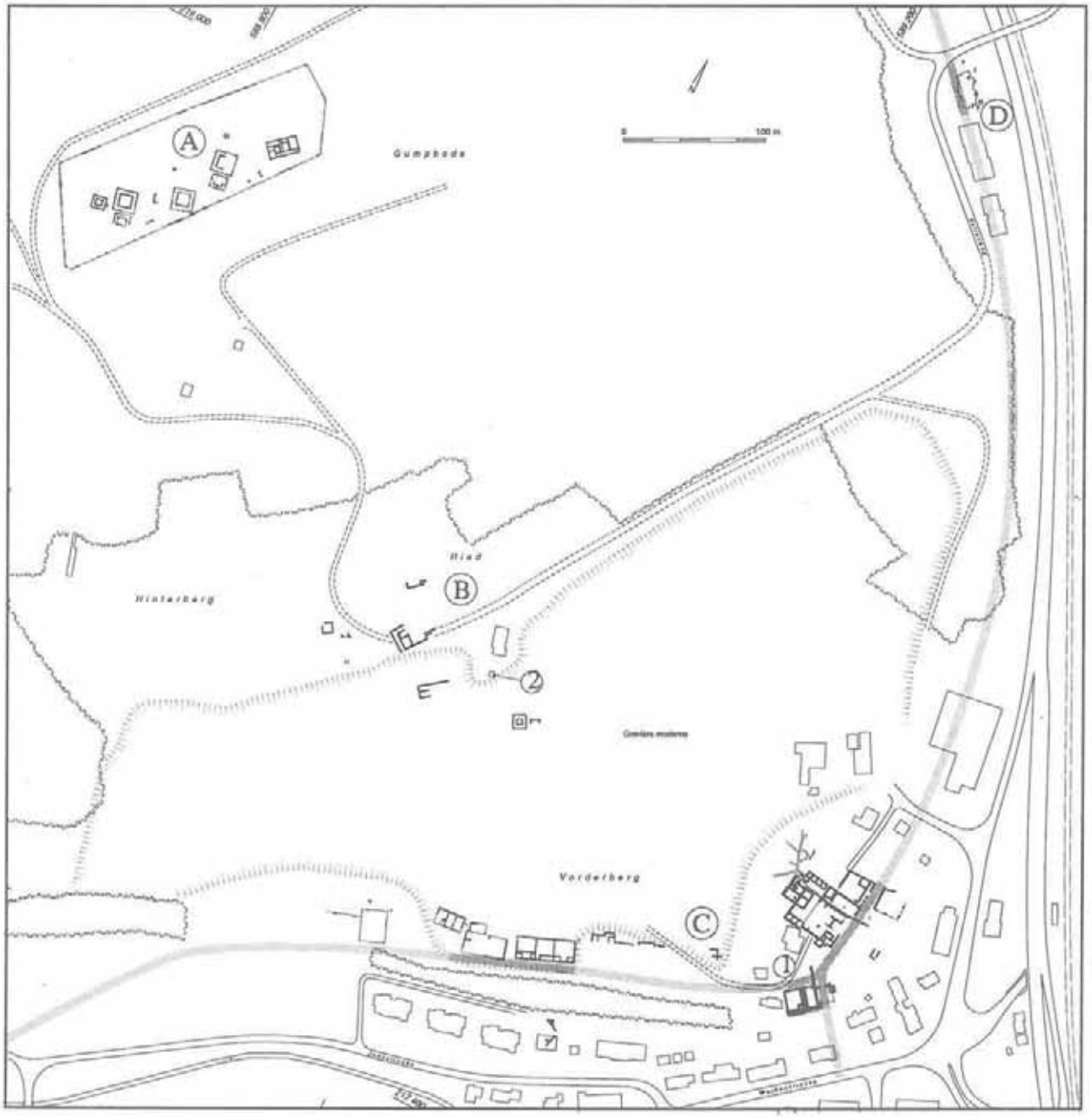


Figure 7 - Le *vicus* romain de Studen-*Petinesca*. A : sanctuaire ; B : Oberdorf ; C : Unterdorf ; D : nécropole ; 1 : ateliers de potiers dans l'Unterdorf ; 2 : fosses avec déchets de l'atelier de potiers du Ried ; trame grisée : route.

bordier, qui se distingue particulièrement bien dans les phases en bois du I^er s. apr. J.-C. (Zwahlen 1995).

La production céramique du I^er s. apr. J.-C.

Dans le *vicus* proprement dit, nous connaissons les restes d'ateliers de potiers de cette époque uniquement par les couches de démolition[8] de l'Unterdorf (Fig. 7, n° 1), qui ont, pour la plupart, été fouillées récemment et ne peuvent, de ce fait, pas encore être présentées ici. Le centre de gravité de la production de céramique paraît toutefois se situer plutôt dans un "quartier extérieur", quelque 2 km plus au nord (site d'Aegerten[9]).

Déchets d'atelier de potiers du II^e s. apr. J.-C.

Dans l'Oberdorf du *vicus*, au lieu-dit Ried, on découvrit en 1966 trois fosses (Fig. 7, 2), dont une contenait

8 Les ateliers de potiers ont apparemment été détruits par l'exploitation de la gravière. Une idée du matériel nous est évoquée par les déchets de céramiques du dernier quart du I^er s. de n. è. récoltés dans deux fosses (Bacher 1992, p. 393).

9 Le matériel de ce site fait l'objet d'une présentation séparée par R. Bacher. Pour la situation des ateliers d'Aegerten et des *burgi* évoqués ci-dessus, voir R. Bacher, Fig. 1.

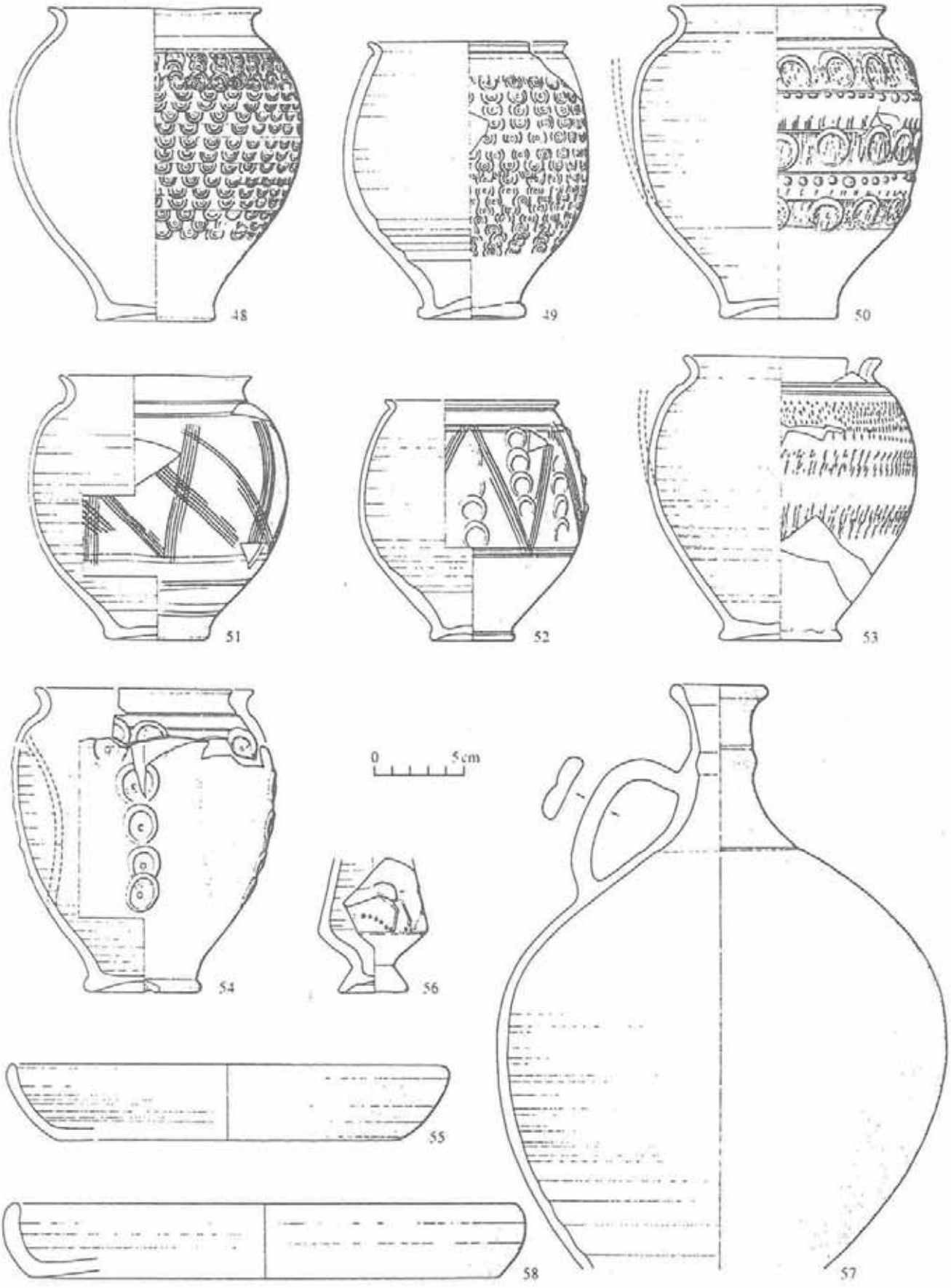


Figure 8 - 48-58 : Studen-*Petinesca*, Ried 1966, céramique (voir Tableau 3 ; éch. 1/3).

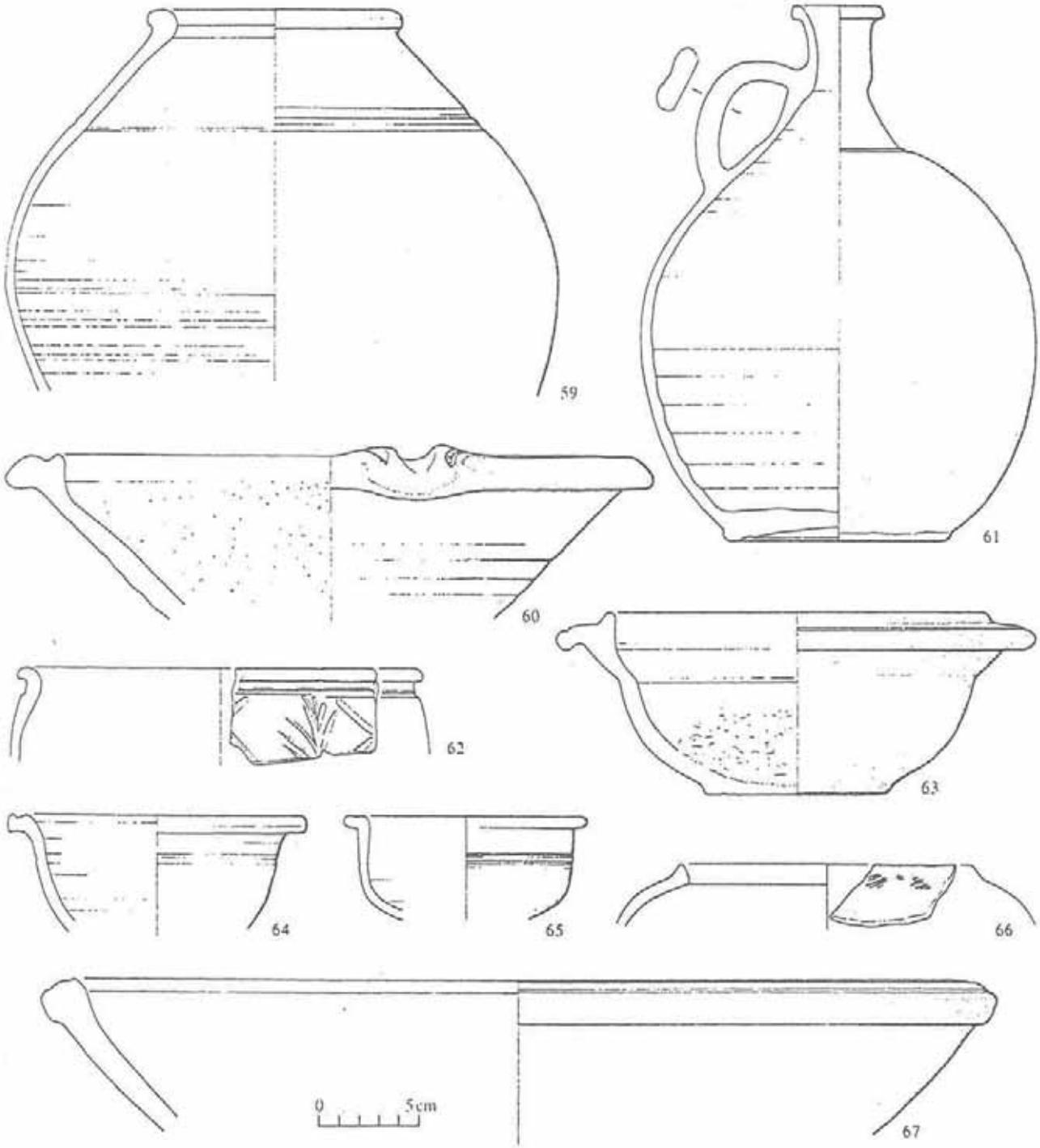


Figure 9 - **59-67** : Studen-*Petinesca*, Ried 1966, céramique (voir Tableau 3 ; éch. 1/3).

des déchets d'atelier de potiers (Müller 1994, p. 443 ss.). Müller date le matériel dans la seconde moitié du IIe s. (Müller 1994, p. 480). Le remplissage de la fosse 2 (voir Tableau 3) est marqué par un ensemble de 33 gobelets à revêtement argileux en majeure partie complets, dont neuf exemplaires au moins sont des ratés de cuisson (Fig. 8, nos 48-54). Les déchets de production comptent encore des assiettes à bord simple redressé verticalement (nos 55 et 58), des tonneaux (Fig. 9, no 59) et un petit gobelet biconique à revêtement argileux (Fig. 8, no 56). En raison de leur fréquence, les cruches (Fig. 8, no 57 ; Fig. 9, no 61) et les mortiers (Fig. 9, no 60) pourraient également faire partie de la production locale. Quant aux autres récipients apparaissant de manière isolée, il ne s'agit pas –pour une part en tout cas– de déchets d'atelier de potiers[10].

L'association d'éléments décoratifs sur la céramique à revêtement argileux demeure particulièrement remar-

10 Par exemple, Fig. 9, no 63, mortier très usé à revêtement argileux.

quable : sur les gobelets nous trouvons guillochis, décors incisés au peigne, ornements à la barbotine et décor oculé ; sur le petit gobelet biconique, même un décor figuré à la barbotine. Les cordons fendus ne sont pas représentés.

III. SOLEURE (*Salodurum*)

Le *vicus* se localise au pied sud du Jura et s'étend sur la rive nord de l'Aar (Fig. 10). Le nom antique nous est transmis par la *Tabula peutingeriana* et par deux inscriptions. Aucun habitat celtique antérieur n'est attesté. L'origine probablement tibérienne précoce de ce *vicus* pourrait relever de la construction d'un pont qui permettait à la voie *Aventicum-Vindonissa* d'enjamber le fleuve. Au IVe s., autour de 325-350 (Schucany 1997b, p. 157), l'espace habité se réduit suite à l'édification d'un *castrum*. La ville médiévale, qui précéda la vieille ville actuelle de Soleure, recouvre l'ancienne aire du *vicus*. Il en résulte que l'organisation spatiale du *vicus* romain devient difficile à cerner. Sur la base de données ponctuelles, on peut toutefois distinguer les grandes lignes de l'espace habité. Les vestiges d'ateliers de potiers actuellement connus sont tous situés au nord du centre du *vicus* (Fig. 10, nos 71.67.51).

Ateliers de potiers du début du Ier s. apr. J.-C.

En 1990, deux fours de potiers attenants ont pu être étudiés (Furrer 1996, p. 7 ss.) à la **St. Urbangasse 4** (Fig. 10, no 71) ; ils contenaient apparemment encore des céramiques de la dernière fournée. Le four 1 contenait de la poterie cuite en mode réducteur et le four 2 en mode oxydant ; le spectre des formes représentées était le même. D'un total de 850 tessons, on put identifier 70 récipients[11]. Trois types de récipients à forte contenance forment l'essentiel du lot (voir Tableau 4) : des *dolia* de type Lindenhof (Fig. 11, nos 68-69), des pots à fin dégraissant (nos 70-71) et pots à dégraissant grossier (nos 72-74).

Déchets d'atelier de potiers des Ier et IIe s.

En 1990, lors de travaux à la **Gurzelengasse 21/23 (Metzgerhalle)**, un four de potiers[12] fut découvert 3 m

Formes	Fig. no	total pièces	pâte claire	pâte grise	ratés de cuisson
dolia	11, nos 68-69	23	17	6	
pots	11, nos 70-71	12	9	3	
	11, nos 72-74	12	1	11	12
Total		47	27	20	12

Tableau 4 - Soleure-St. Urbangasse.
Fréquence des formes représentées (nombre réel).

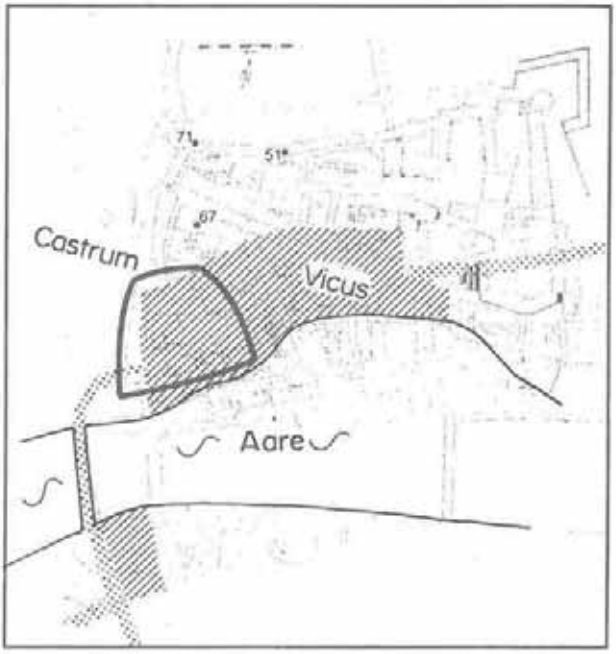


Figure 10 - Soleure avec le cours de l'Aar à l'époque romaine.
Hachuré : *vicus* romain ; pointillé : route ;
51, 67 et 71 : emplacements d'ateliers de potiers.

sous le niveau du sol actuel (Fig. 10, no 67). Sur la sole se trouvait une grande quantité de céramiques qui pourrait provenir de plus de 80 récipients[13]. Une grande partie du matériel est brûlée, c'est dire qu'une distinction entre pâte claire et pâte grise devient souvent difficile. D'après les formes céramiques, je date ces restes de poteries vers le milieu du Ier s. L'ensemble se compose des formes suivantes (voir Tableau 5) : tonneaux à bord en bourrelet (Fig. 12, no 75), tonneaux à bord déversé (no 76), bouteilles à bord simple, légèrement évasé (no 77), gobelets à épaulement marqué

Formes	Fig. no	total pièces	pâte claire	pâte grise	coul. de p. indét. / ratés de cuisson
tonneaux	12, no 75	29		29	29
	12, no 76	15	8	7	15
bouteilles	12, no 77	12	10	2	2
gobelets	12, no 78	9		9	9
	12, no 79	6	6		6
bols	12, no 80	6		1	5
cruches	12, no 81	3	3		
Total		80	27	48	66

Tableau 5 - Soleure-Metzgerhalle.
Fréquence des formes représentées (nombre réel).

11 Je prends en considération ici et dans les indications de quantité qui suivent, toute la Phase 1 de Furrer (1996, p. 12), c'est-à-dire également le matériel provenant de la fosse de travail commune aux différents fours.

12 Chronique de fouille dans *Archäologie im Kanton Solothurn* 7, 1991, p. 121 ss. Je remercie le Service Archéologique du canton de Soleure de m'avoir permis d'accéder à ce matériel.

13 Lors d'un passage en revue du matériel (complexes 152 et 153), en novembre 1998, je me suis limité à grouper et compter les bords les plus fréquents. Les parois et fonds n'ont pas été retenus. L'analyse présentée ici ne constitue donc qu'une approche provisoire et ne s'appuie sur aucune évaluation.

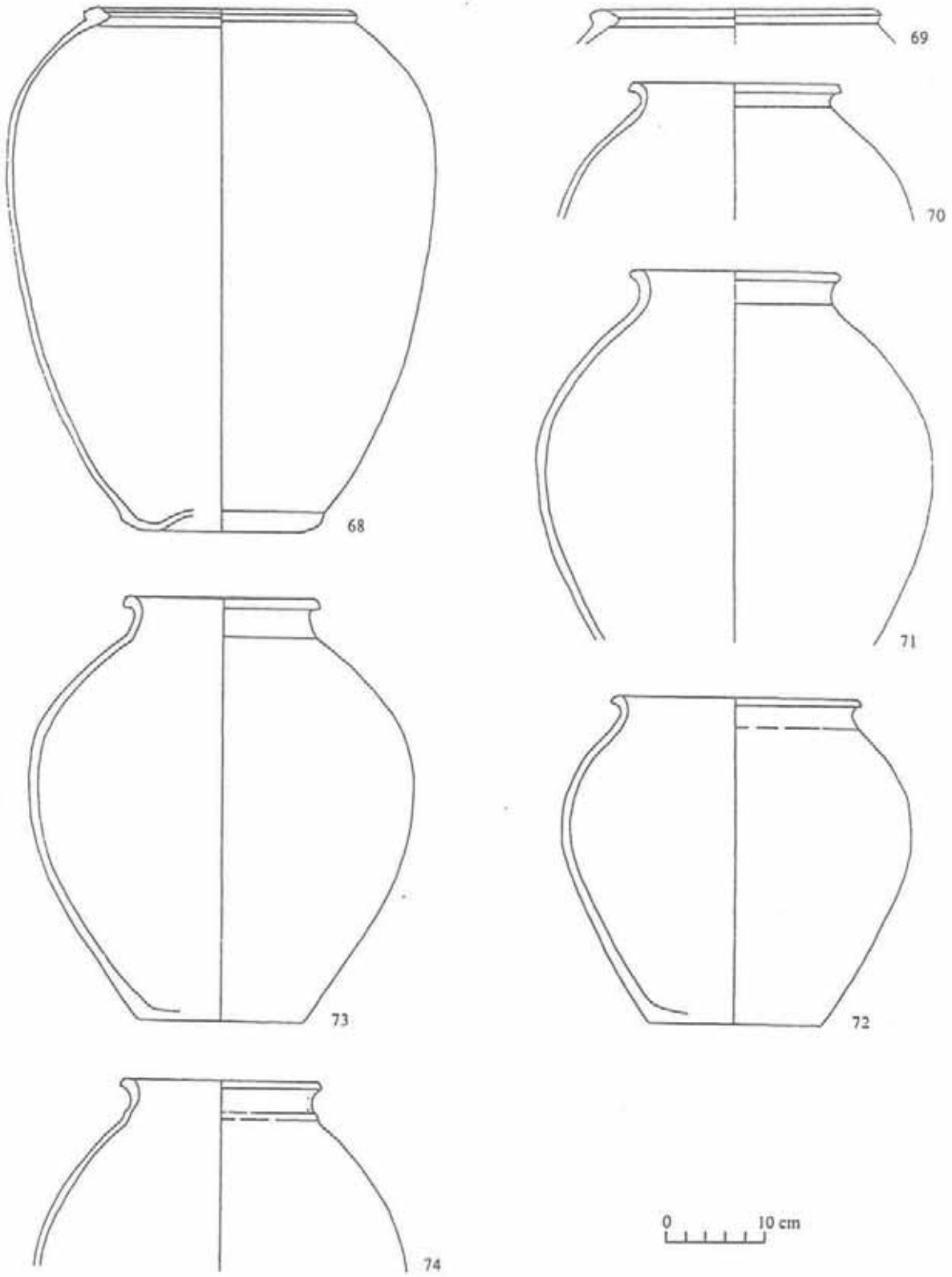


Figure 11 - **68-74** : Soleure-St. Urbangasse 1990, céramique (voir Tab. 4 ; éch. 1/6).

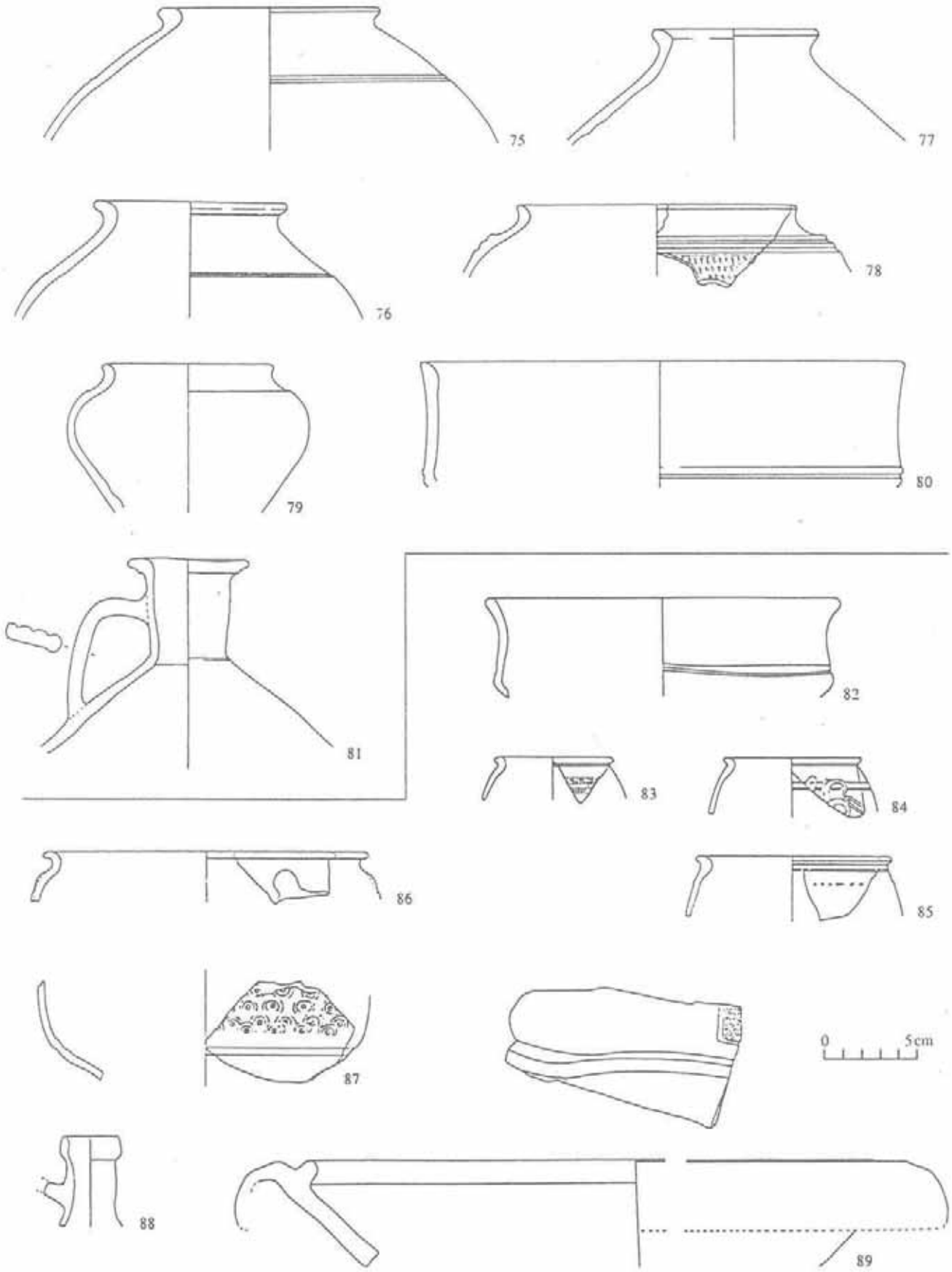


Figure 12 - **75-81** : Soleure-Metzgerhalle 1990, céramique (voir Tableau 5).
82-89 : Soleure-Nordmann 1941/51, 82 : pâte grise ; 83-89 : pâte claire à revêtement argileux (éch. 1/3).

profilé de petites gorges et bord évasé aminci (nº 78), petits gobelets à bord redressé (nº 79), bols Drack 20 (nº 80), cruches à bord bien profilé (nº 81).

Sur le site **Gurzelengasse 10 (Nordmann)**[14] (Fig. 10, nº 51), on découvrit en 1949 et 1951 les restes d'un four de potiers ainsi que des déchets d'atelier. Des données plus précises quant aux vestiges, telles que la relation stratigraphique entre le matériel des Ier et IIe s., ne sont pas disponibles en raison des circonstances de la découverte. Ces mêmes réserves sont valables pour le matériel dont nous ne connaissons ni l'éventail complet ni la fréquence d'apparition de chacun des types. Comme témoins du Ier s., nous trouvons les bols Drack 20 (Fig. 12, nº 82) que nous avions déjà rencontrés sur le site de Metzgerhalle (voir ci-dessus). Pour le reste, il s'agit pour une bonne partie des ratés de cuisson de céramique à revêtement argileux du IIe s. (nos 83-89). Malheureusement, ce matériel nous donne comme seule information, qu'il fut produit à Soleure. Il n'est pas non plus possible de préciser si, par exemple, les décors de la céramique à revêtement –guillochis (nº 83), demi-lune en barbotine avec cordons fendus (nº 84) et décor oculé (nº 87)– apparaissent en association ou au sein de couches archéologiques différenciées.

IV. *VICI* ET ARRIÈRE-PAYS

En définissant un arrière-pays éloigné de 15 km au maximum d'un des trois *vici*, nous obtenons une région assez représentative, dans laquelle les sites ruraux sont susceptibles d'être orientés vers un de nos centres, tant du point de vue des espaces géographiques, de la topographie que du réseau de chemins. Parmi les innombrables lieux de trouvailles d'époque romaine connus dans cette région, 46 *villæ rusticæ* sont actuellement attestées (Fig. 13). La répartition géographique indique clairement des concentrations de sites ruraux dans les environs des *vici* (en particulier près de Berne-Enge et de Soleure). En outre, des tracés de routes connus ou hypothétiques sont suggérés par l'alignement de nos *villæ rusticæ*. On doit admettre des échanges économiques soutenus entre *villæ* et *vici*, échanges qui, parfois, sont aussi attestés[15]

Les 46 *villæ* nous sont connues en majeure partie par des informations antérieures à 1960. Seules 9 *villæ* attestées et deux non attestées ont livré du matériel stratigraphiquement sûr. Pour quatre d'entre elles, le matériel demeure indisponible à l'heure actuelle. Parmi les sept complexes restants, quatre se prêtent à une comparaison : Messen-Kirche/Schulhaus, Pieterlen-Thürliweg, Wiedlisbach-Niderfeld, Worb-Sunnhalde (Fig. 13, nos 29, 6, 22, 43).

L'occupation de nos *villæ* débute presque toujours dès le milieu du Ier s. apr. J.-C. Ce n'est que depuis peu que nous possédons, avec la *villa* de Messen et le site d'Hindelbank-Lindenrain, de deux points de repères d'une occupation rurale romaine précoce, pour notre région.

A **Messen** (Fig. 13, nº 29), il semble qu'une ferme soit occupée de manière continue dès le milieu du Ier s. av. J.-C.[16]. Nous y trouvons dans un fossé laténien tardif (fossé 1), ainsi que dans les couches romaines postérieures, de la céramique identique (Fig. 14, nos 90-97) à celle rencontrée dans les fours de Soleure-St. Urbangasse 4, respectivement Berne-Engemeistergut. Messen se trouve assez exactement au centre de l'arrière-pays de nos *vici* esquissés précédemment et donc à peu près à équidistance de Berne-Enge, *Petinesca* et *Salodurum*. D'un point de vue romain, cette *villa* se situe plutôt à l'écart, de toute évidence pas le long d'une voie de communication principale.

A **Hindelbank-Lindenrain** (Fig. 13, B), de récentes fouilles, dans un champ qui, d'après d'anciens témoignages (Jahn 1850, p. 413 ; Tschumi 1953, p. 238), auraient déjà révélé des murs romains, ont mis au jour deux fosses contenant de la céramique de la seconde moitié du Ier s. de n. è. et un fossé comblé[17] avec du matériel qui correspond bien aux premières productions de Berne-Enge. Aux côtés de plats rouges pompéiens, des pots à épaulement marqué profilé d'un listel font particulièrement penser au matériel de l'Engemeistergut (Fig. 3, nos 9 et 11 ; Fig. 4, nº 13). Dans le cas d'Hindelbank, on ne peut pas encore clairement parler d'une *villa*[18]. Le fossé mentionné pourrait toutefois fort bien constituer la délimitation d'une ferme plus ancienne ; quant aux deux fosses, elles témoignent d'une occupation prolongée du site. Le site se localise une dizaine de km au nord-est de Berne-Enge, à proximité du tracé supposé de la voie romaine Berne-(Soleure)-Olten.

Une annexe de la *villa rustica* de **Pieterlen-Thürliweg** (Fig. 13, nº 6), située quelque 9 km au nord de *Petinesca*, fut fouillée en 1987/88 (Bacher et König 1992, p. 295 ss.). On distingue six phases d'occupation entre la deuxième moitié du Ier et le milieu du IIIe s., ainsi qu'une réutilisation au IVe s. De la Phase 4, qui livre le plus de céramique, nous pouvons au mieux comparer le petit bol engobé à bord horizontal (Fig. 14, nº 98) avec des pièces similaires provenant de l'atelier de *Petinesca*-Ried. Quant aux gobelets à revêtement argileux (nº 99), il s'agit de matériel précoce qui, du point de vue de la qualité de pâte et des formes, se rapproche encore de la céramique à parois fines (Firnis) du Ier s. (voir Fig. 16). La Phase 4 de Pieterlen se situe, à mon

14 Découverte relatée dans *Jahrbuch für Solothurnische Geschichte*, 23, 1950, p. 167 ss. ; *id.*, 25, 1952, p. 220 ; *Annuaire de la Société suisse de Préhistoire*, 44, 1954/55, p. 101. Les données qui concernent la céramique sont tirées de Schucany 1997a.

15 On a, par exemple, pu conclure sur la base des ossements d'animaux de *Petinesca*-Unterdorf, que les animaux domestiques n'étaient pas élevés dans le *vicus*, mais acquis à l'extérieur à l'âge de boucherie idéal (Büttiker 1995, p. 118). Ainsi, nous devrions pouvoir partir de l'idée que le matériel issu des ateliers de potiers présentés ci-dessus doit également se retrouver dans les *villæ* environnantes. Les données disponibles pour traiter de ce sujet au sein de la région définie précédemment sont rapportées ci-après.

16 Chronique de fouille dans *Archäologie und Denkmalpflege im Kanton Solothurn*, 3, 1998, p. 58 ss.

17 Fouille du Service archéologique du canton de Berne, fossé 1995, fosses 1997 ; matériel non étudié.

18 Contrairement aux anciens témoignages, nous n'avons, dans cette zone agricole, plus aucune observation de murs depuis 1953.

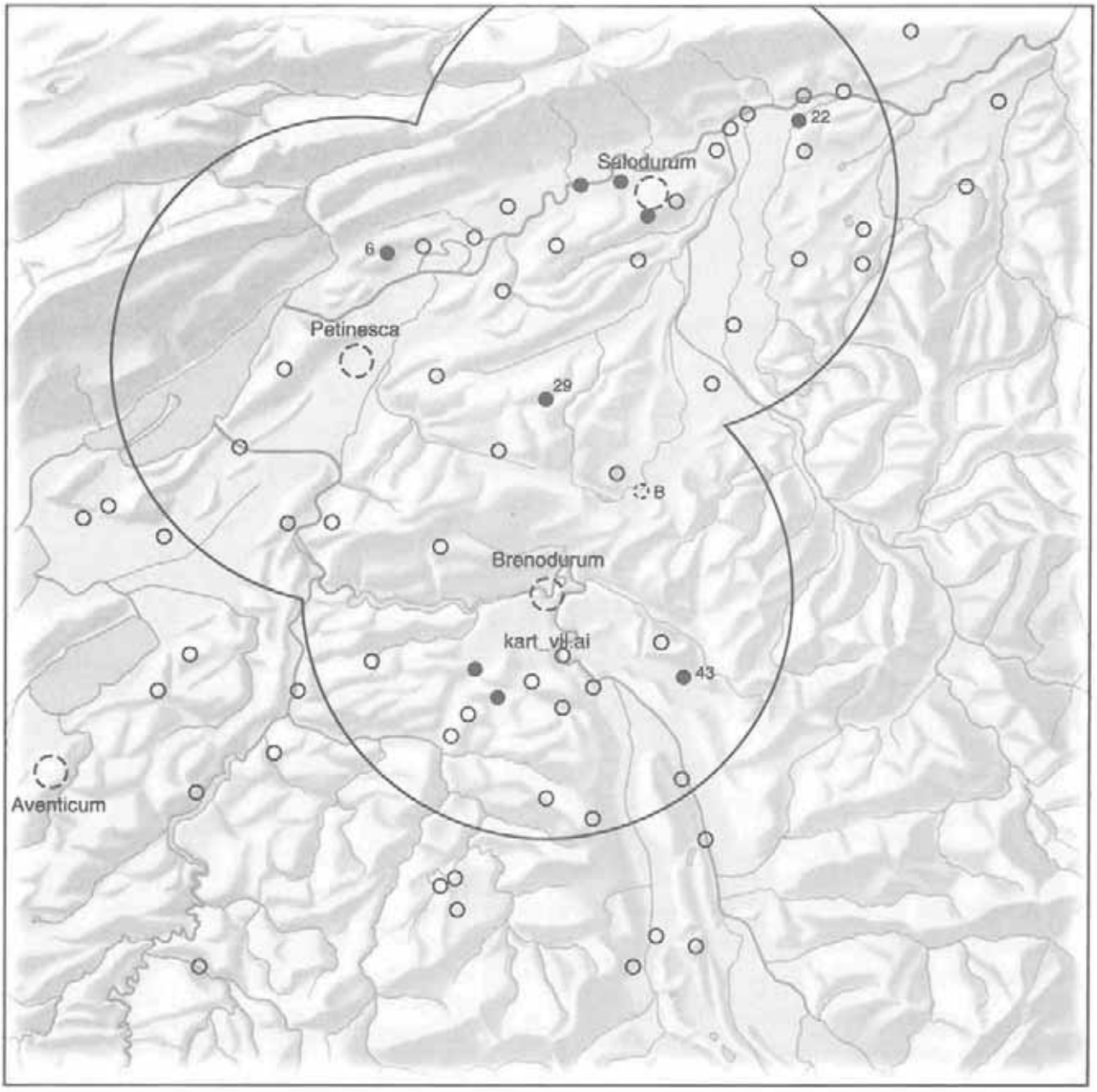


Figure 13 - Les *vici* de Berne, *Petinesca* et *Salodurum et leur arrière-pays.*
29 : villa rustica de Messen ; B : site d'Hindelbank-Lindenrain ; 6 : *villa rustica* de Pieterlen-Thürliweg ;
22 : *villa rustica* de Wiedlisbach-Niderfeld ; 43 : *villa rustica* de Worb-Sunnhalde
(*Données cartographiques* : PK500, © 1996 Office fédéral de topographie).

avis, au début du IIe s., peu avant les ateliers de potiers de *Petinesca*-Ried.

Les fouilles du XIXe et du début du XXe s. ont largement détruit les couches archéologiques de la petite *villa rustica* de **Wiedlisbach-Niderfeld** (Fig. 13, nº 22), sise une dizaine de km à l'est de Soleure. Lors d'une fouille en 1982 (Schuler et Stöckli 1984), seules les couches d'une avant-place encore inviolée ont pu faire l'objet d'une étude. Je situe la plus ancienne couche repérée (couches V et IV), un remblai pour un sol de mortier, entre la fin du Ier et le milieu du IIe s. apr. J.-C. Elle contenait, outre le gobelet (Fig. 14, nº 101), un fragment de gobelet à revêtement argileux décoré d'un motif figuré à la barbotine encore plus récent (nº 100). Au-dessus du sol de mortier se succèdent les couches III et II contenant la démolition d'un incendie, datées autour de 200 apr. J.-C. par les fouilleurs (Schuler et Stöckli 1984, p. 223). Dans ces couches qui, donc, contiennent du matériel de la seconde moitié du IIe s., nous trouvons un riche assortiment de céramiques à revêtement argileux (Fig. 14, nos 102-106) que nous connaissons par les ateliers de nos trois *vici*. Un gobelet à dépression en pâte grise de type Niederbieber 33 (nº 105), qui apparaît au plus tôt à la fin du IIe s., constitue la pièce la plus récente. L'absence des gobelets de modèles bernois et des formes sigillées de Berne-Enge (puits), exécutées selon la technique du revêtement argileux, est surprenante.

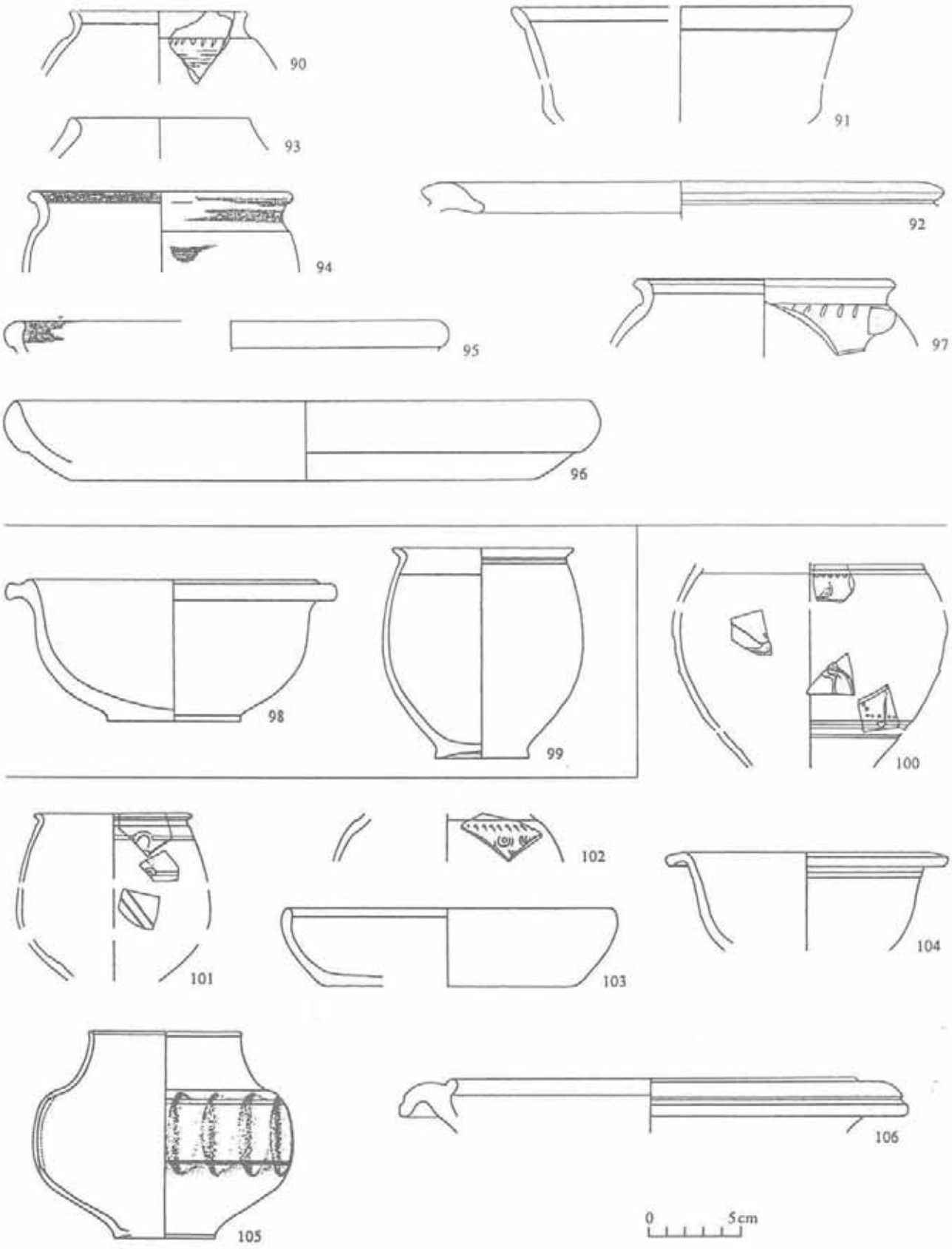


Figure 14 - **90-97** : Messen-Altes Schulhaus 1996/97, 90 : pâte grise ; 91-96 : pâte claire ; 97 : surcuit.
98-99 : Pieterlen-Thürliweg 1987/88, 98 : pâte claire ; 99 : pâte claire à revêtement argileux.
100-106 : Wiedlisbach-Niderfeld 1982, 100-104, 106 : pâte claire à revêtement argileux ;
105 : pâte grise à revêtement argileux (éch. 1/3).

En 1986-87, on put étudier une partie de la maison du maître d'une *villa* –inconnue jusqu'alors– située à **Worb-Sunnhalde** (Ramstein 1998), à 10 km au sud-est de Berne. Le matériel de la fin du I^er^ à la seconde moitié du II^e^ s. provient, sans qu'on puisse l'associer à aucun vestige, uniquement de remblais trouvés sous la *pars urbana*. Les niveaux d'occupation du bâtiment érigé à la fin du II^e^ s. et, en particulier, les couches de démolition de la seconde moitié du III^e^ s. livrèrent des ensembles de céramiques qui montrent d'évidents parallèles avec le matériel produit par les ateliers contemporains de Berne-Enge. Pour les exemples à revêtement argileux reproduits ici (Fig. 15, n^os^ 107-113), on connaît à chaque fois une estampille des potiers bernois INGENVS et FELIX.

V. SYNTHÈSE

Les ateliers de potiers les plus précoces de Berne et Soleure reposent apparemment sur des artisans indigènes qui possèdent une longue tradition. Mais l'intégration régulière de formes étrangères, comme les *dolia* de Soleure ou les plats "pompéiens" à engobe interne rouge de Berne, montre à l'évidence que ces ateliers ne sont pas vraiment conservateurs. Pour ces derniers, le standard de qualité put être maintenu sans

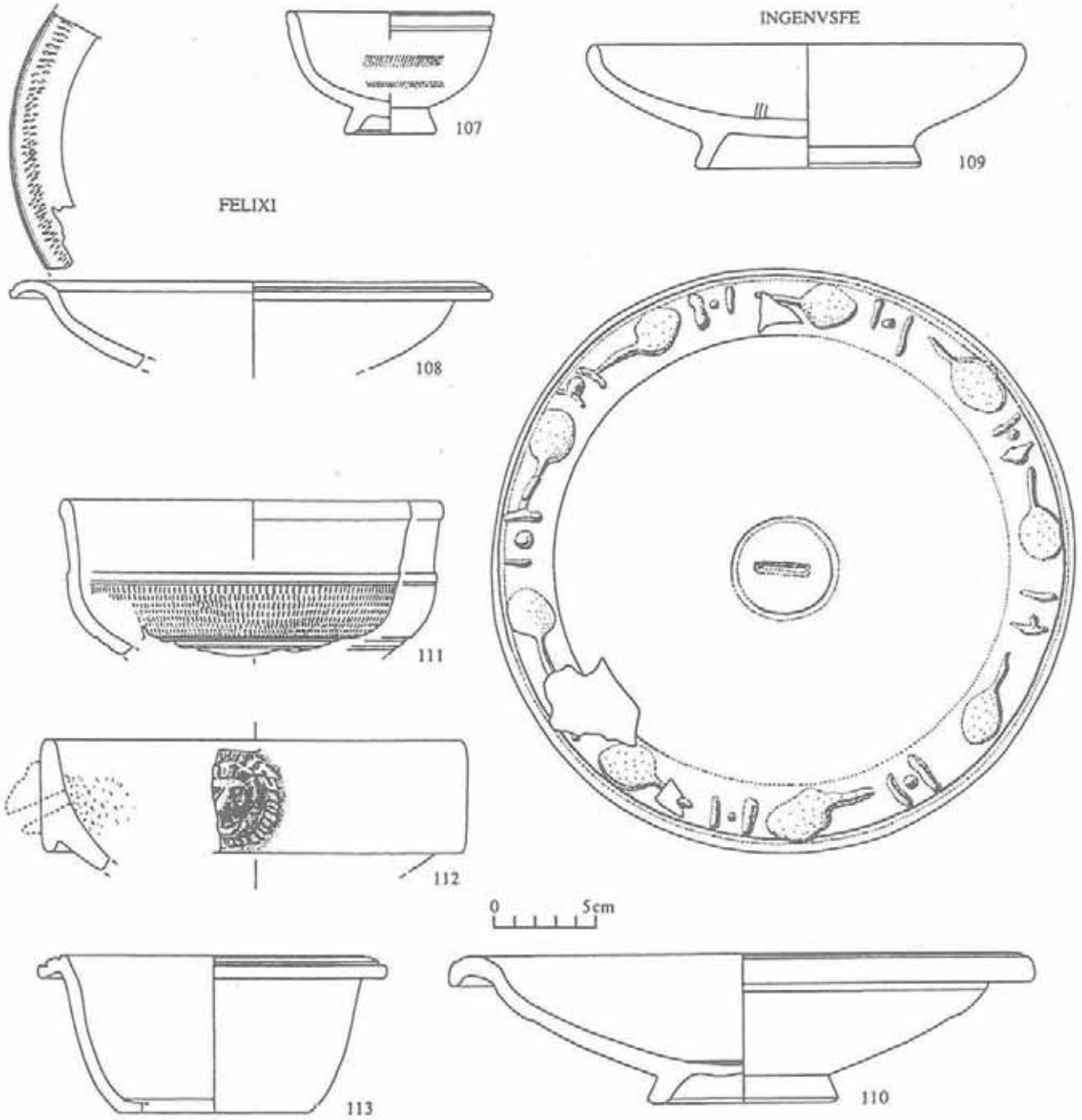


Figure 15 - **107-113** : Worb-Sunnhalde 1986/87, pâte claire à revêtement argileux (éch. 1/3).

problème : un plat pompéien produit à Berne n'est pratiquement pas à différencier des importations ! Dès l'époque tardo-tibérienne, un artisanat de potiers se développe à *Petinesca* ; il produira jusqu'au troisième quart du Ier s. sur le site d'Aegerten. Outre la céramique commune et les services de tradition indigène, on y fabrique aussi quantité de terres sigillées d'imitation. Parmi les produits du Ier s. qui apparaissent aussi en petite quantité à Soleure-Metzgerhalle, on remarque, outre les formes déjà signalées, des cruches.

Il semble à première vue que les déchets d'ateliers de la première moitié du IIe s. fassent défaut à Berne, *Petinesca* et Soleure. Le passage en revue du matériel récolté dans les couches d'occupation laisse transparaître la même discrétion des complexes de matériel de cette époque. Ceci constitue un étonnant contraste par rapport à la prospérité perceptible dans les vestiges. Une des explications pourrait résider dans la rareté de couches de démolition étendues, d'une part, et dans la tendance un peu facile, d'autre part, de rajeunir les exemplaires isolés, encore si fréquents dans la seconde moitié du IIe s.[19]. A mon avis, les productions de *Petinesca*-Ried et, dans une certaine mesure, celles à revêtement argileux de Soleure-Nordmann ne doivent pas nécessairement être datées dans la seconde moitié du IIe s. Elles pourraient sans doute remonter au milieu du IIe s., voire même un petit peu avant. Par sa forme, le gobelet à revêtement argileux de *Petinesca*-Ried reste encore très proche de ses modèles du Ier s. Il se distingue toutefois clairement des formes nettement plus récentes du complexe provenant du puits de Berne-Enge (voir Fig. 16), qu'il faut, à mon avis, dater de la première moitié du IIIe s., plutôt que du IIe s. Les mortiers à revêtement argileux qui apparaissent dans les poteries de Soleure-Nordmann, semblent ne pas (encore ?) avoir été produites à *Petinesca*. Après une timide apparition vers la fin du Ier s., la céramique à revêtement argileux gagne en importance au cours du IIe s. pour, finalement, devenir au IIIe s. un élément déterminant de nos complexes céramiques. Outre la production de récipients à revêtement argileux, les ateliers de *Petinesca* témoignent également de la production de céramique ordinaire, tels que les mortiers, cruches, assiettes et tonneaux.

A l'image du site de Nordmann pour Soleure, Ried constitue le témoignage de production céramique le plus récent de *Petinesca*. A la fin du IIe et, en particulier, durant le IIIe s., Berne-Enge peut dès lors exhiber un centre de potiers florissant. Avec le complexe du puits, nous n'avons discuté qu'une petite partie de celui-ci. Outre les récipients déjà évoqués, on produisait aussi à Berne des sigillées ornées et des gobelets à dépressions en pâte grise.

Il semble que ces données permettent d'établir une différenciation chronologique et matérielle entre ces trois lieux de production. Toutefois, on ne perdra pas de vue dans cette évaluation les données archéologiques en partie évoquées ci-dessus :

- à *Petinesca*, les restes d'ateliers de potiers découverts sont situés au bord d'une vaste gravière, en grande partie non étudiée du point de vue archéologique. Le site périphérique d'Aegerten se trouvait à l'époque romaine directement au bord de la Thielle, dont les méandres ont érodé une bonne partie des vestiges ;
- le matériel des ateliers de Berne-Enge provient pour l'essentiel de fouilles des années 1920 et 1930. A l'heure actuelle, seule une infime part de ce matériel est tangible ;
- à Soleure, une zone comptant différentes exploitations de potiers se dessine au nord du *vicus*. En raison de la particularité du site d'être en milieu urbain bâti, seule une infime partie des vestiges romains nous est connue.

Ainsi, il nous apparaît probable que de la céramique ait été produite dans chacun des trois *vici*, du début du Ier s. jusqu'au IIIe s. Le déplacement momentané des centres de gravité de la production ou les spectres de formes locales spécifiques pourraient, à eux seuls, s'expliquer par le caractère aléatoire de l'inventaire. En revanche, il y a un aspect surprenant qui touche chacun de nos complexes d'ateliers : la grande diversité de types et de formes par rapport à la quantité souvent modeste de matériel ! Il est manifeste que dans ces fours de taille plutôt réduite, on n'a pas cuit de grandes séries d'une forme céramique particulière. Pourtant, des assortiments de récipients les plus divers ont dû être sortis, si ce n'est de la même fournée ou du même four, à tout le moins de fours proches, faisant vraisemblablement partie d'une même exploitation. Ceci contrecarre l'idée d'une industrie orientée vers un grand marché. Il semble qu'au contraire on se soit efforcé de satisfaire une clientèle limitée en proposant une palette de céramiques aussi large que possible. Si donc on produisait uniquement pour les besoins limités du marché local, voire régional, les nombreux ateliers de potiers en fonctionnant en continu auraient

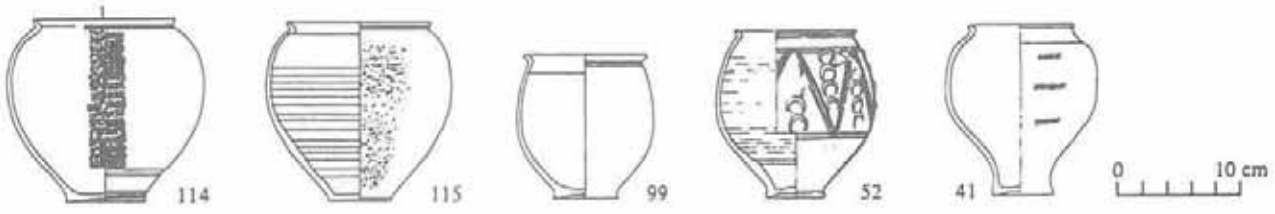


Figure 16 - Les formes typiques des gobelets dans la région des trois *vici*.
114 : première moitié du Ier s. apr. J.-C. ; 115 : seconde moitié du Ier s. apr. J.-C. ; 99 : première moitié du IIe s. ; 52 : milieu du IIe s. ; 41 : fin du IIe s.-IIIe s. [114 : pâte brune, engobe rouge-brun ; 115 : paroi fine sablée (Firnis) à pâte beige (matériel des niveaux d'occupation de *Petinesca*)]. 99 : voir Fig. 14 ; 52 : voir Fig. 8 ; 41 : voir Fig. 6 (éch. 1/6).

19 Par exemple, les formes sigillées Drag. 38 ou les céramiques à revêtement argileux décorées de figurations à la barbotine.

provoqué une surproduction colossale ! Dès lors, dans la plupart des cas, les fours de potiers ont dû fonctionner selon la demande, à l'image des fours à pain ou des séchoirs à céréales.

L'état de la recherche se présente dans une situation tout aussi peu enviable quant aux *villæ rusticæ* de l'arrière-pays. Seule une infime partie des 48 sites inventoriés a livré du matériel stratifié. De surcroît, on n'en connaît en général qu'une portion très limitée. Comme nous le savons grâce à d'autres sites, il est arrivé qu'on produise de la céramique dans certaines *villæ*. Nous ne pouvons exclure, pour l'instant, dans aucun des cas étudiés, que le matériel retrouvé, aussi bien dans les niveaux d'occupation de la *villa* qu'au sein des complexes de potiers, ne proviennent de la *villa* même. Ceci reste également valable, lorsqu'on découvre, comme dans le cas de Worb, des estampilles de potiers œuvrant à Berne (INGENIVSFE, FELIXI) ; il n'est pas exclu que des artisans-potiers itinérants aient offert leurs services d'un endroit à l'autre. Un exemple de *Petinesca* montre aussi que la prudence reste de mise, lorsque en raison d'une fréquence élevée d'estampilles d'un même potier, on croit pouvoir en tirer des conclusions quant au lieu de production : dans le *vicus* (site du Rebenweg), deux estampilles du potier MACRINVS découvertes parmi les déchets d'un atelier de potiers ont suffi à identifier son officine ! La nécropole de *Petinesca*-Keltenweg, sise 1 km au nord du Rebenweg, a livré 23 estampilles sur des sigillées d'imitation, dont 18 de MACRINVS[20] ; alors que nous ne connaissons aucune estampille à ce nom dans les couches d'occupation du *vicus*, quelques 150 m à l'ouest du Rebenweg. Il y a lieu de se demander si la marchandise estampillée avait une valeur différente de celle qui ne l'était pas et, partant, faisait l'objet d'un traitement différencié tant dans son commerce que dans son usage.

Le présent travail souhaite montrer que, dans le petit espace géographique défini par les trois *vici* de Berne-Enge, Studen-*Petinesca* et *Salodurum*, ainsi que leur arrière-pays respectif, nous connaissons un certain nombre d'ateliers de production et un cercle de clients potentiels. Les données à disposition semblent indiquer que la céramique indigène fut produite dans les *vici* et commercialisée dans les *vici* mêmes, ainsi que dans les habitats ruraux voisins. Des conclusions plus précises, quant aux mécanismes économiques, demeurent impossibles. Ceci découle d'une part de l'état de la recherche, et d'autre part des limites propres à l'étude archéologique. Les analyses chimiques des pâtes pourraient ici permettre de nouvelles avancées. Des groupes de références ont, entre-temps, été établis pour le matériel céramique provenant de chacun des trois *vici* (Berne : Journet 1982. Aegerten-*Petinesca* : Kilka 1987. Soleure : Furrer 1996, p. 24 ss.). Cette base devrait maintenant rendre possible la mise en corrélation du matériel issu de couches archéologiques avec celui provenant des ateliers de potiers.

BIBLIOGRAPHIE

Bacher 1992 : R. BACHER, Studen-Rebenweg/Petinesca 1987/88, Römische Siedlungsschichten und Töpfereiabfälle, dans *Archéologie dans le canton de Berne*, 2B, 1992, p. 359 ss.

Bacher et König 1992 : R. BACHER, F. E. KÖNIG, Pieterlen-Thürliweg 1987/88, Ökonomietrakt des römischen Gutshofes Pieterlen-Badhaus, dans *Archéologie dans le canton de Berne*, 2B, p. 295 ss.

Büttiker 1995 : E. BÜTTIKER, Tierknochenfunde, dans R. ZWAHLEN, *Vicus Petinesca - Vorderberg, die Holzbauphasen (1. Teil)*, Petinesca 1, Berne, 1995, p. 108 ss.

Ettlinger et Roth-Rubi 1979 : E. ETTLINGER, K. ROTH-RUBI, *Helvetische Reliefsigillaten und die Rolle der Werkstatt Bern-Enge*, Acta Bernensia, VIII, Berne, 1979.

Fellmann 1991 : R. FELLMANN, Die Zinktafel von Bern-Thromenbodenwald und ihre Inschrift, dans *Archéologie Suisse*, 14, 1991, 4, p. 270 ss.

Furrer 1996 : J. FURRER, Zwei frührömische Töpferöfen aus Solothurn, dans *Archäologie und Denkmalpflege im Kanton Solothurn*, 1, 1996, p. 7 ss.

Horisberger 1995 : B. HORISBERGER, *Bern-Engemeistergut BE, Grabung 1968/69*, travail de licence Université de Berne, 1995, non publié.

Jahn 1850 : A. JAHN, *Der Kanton Bern, deutschen Theils*, Berne, 1850 (rééd. 1967).

Jornet 1982 : A. JORNET, *Analyse minéralogique et chimique de la céramique romaine suisse à enduit brillant*, thèse présentée à la Faculté des Sciences de l'Université de Fribourg, 1982.

Kilka 1987 : T. KILKA, *Groupes de référence des poteries romaines d'Aegerten (Canton de Berne-Suisse)*, travail de diplôme, Institut de Minéralogie et de Pétrographie de l'Université de Fribourg, 1987.

Müller-Beck 1966 : H. MÜLLER-BECK, Die Erforschung der Engehalbinsel in Bern bis zum Jahre 1965, dans *Jahrbuch des Bernischen Historischen Museums*, 43/44, 1963/64, p. 375 ss.

Müller 1994 : F. MÜLLER, Studen - Ried/Petinesca 1966, Töpfereiabfall mit Glanztonbechern, dans *Archéologie dans le canton de*

20 Aimable communication de R. Bacher. La publication de la nécropole de *Petinesca*-Keltenweg est en préparation.

Berne, 3B, 1994, p. 443 ss.

Ramstein 1998 : M. RAMSTEIN, *Worb-Sunnhalde, Ein römischer Gutshof im 3. Jahrhundert*, Berne, 1998.

Schucany 1997a : C. SCHUCANY, *La céramique à "revêtement argilleux" sur le plateau Suisse*, publication en préparation.

Schucany 1997b : C. SCHUCANY, Zur Siedlungsgeschichte von Salodurum - Vicus und Castrum, dans H. SPYCHER, C. SCHUCANY (éd.), *Die Ausgrabungen im Kino Elite im Rahmen der bisherigen Untersuchungen der Solothurner Altstadt*, Antiqua 29, Bâle, 1997, p. 145 ss.

Schuler et Stöckli 1984 : H. SCHULER, W.E. STÖCKLI, Die römische Villa auf dem Niderfeld in Wiedlisbach, dans *Jahrbuch des Oberaargaus*, 1984, p. 197 ss.

Tschumi 1953 : O. TSCHUMI, *Urgeschichte des Kantons Bern*, Berne, 1953.

Zwahlen 1995 : R. ZWAHLEN, *Vicus Petinesca - Vorderberg, die Holzbauphasen (1. Teil)*, Petinesca 1, Berne, 1995.

* *
*

Crédit iconographique

Figures 1, 2, 7, 13 : Max Stöckli et Eliane Schranz (Service archéologique du canton de Berne/SAB).

Figure 3, nos 1-11 : Horisberger 1995, pl. 9, nos 122, 129 ; pl. 8, no 118 ; pl. 10, nos 137, 143, 147, 149, 146 ; pl. 11, nos 163, 172, 171.

Figure 4, nos 12-22 : Horisberger 1995, pl. 12, nos 175, 173 ; pl.7, nos 97, 102, 105, 103, 100 ; pl. 8, nos 112, 114 ; pl. 11, nos 159, 160.

Figure 5, nos 23-30 : Horisberger 1995, pl. 15, nos 254, 255, 251 ; pl. 12, nos 178, 179, 177 ; pl. 8, no 29 ; pl. 10, no 135.

Figure 5, nos 31-38 : Ettlinger et Roth-Rubi 1979, pl. 27, nos 1, 3, 5 ; pl. 28, nos 1, 3 ; pl. 30, no 1 ; pl. 29, nos 1, 6.

Figure 6, nos 39-47 : Ettlinger et Roth-Rubi 1979, pl. 30, no 3 ; pl. 27, no 2 ; pl. 31, nos 1, 4 ; pl. 32, no 1 ; pl. 31, nos 5, 6 ; pl. 34, nos 1, 3.

Figure 8, nos 48-58 : Müller 1994, Fig. 6, nos 6, 7 ; Fig. 8, no 23 ; Fig. , nos 15, 21 ; Fig. 9, nos 30, 27 ; Fig. 15, no 89 ; Fig. 10, no 48 ; Fig. 16, no 94 ; Fig. 15, no 84.

Figure 9, nos 59-67 : Müller 1994, Fig. 13, no 72 ; Fig. 20, no 116 ; Fig. 17, no 99 ; Fig. 11, no 54 ; Fig. 21, no 122 Fig. 11, nos 56, 55 ; Fig. 13, no 69 ; Fig. 12, no 65.

Figure 10 : Schucany 1997, Fig. 85 avec plan supplémentaire du Service Archéologique du canton de Soleure, layout Max Stöckli, SAB.

Figure 11, nos 68-74 : Furrer 1990, pl. 7, no 24 ; pl. 11, no 63 ; pl. 6, no 17 ; pl. 1, no 3 ; pl. 4, no 11 ; pl. 3, no 9 ; pl. 4, no 10.

Figure 12, nos 75-81 : F. Boucard, Archéologie du canton de Soleure, non publié, FK. 153.1, FK. 152.3, FK. 152.4, FK. 152.5, FK. 153.2, FK. 152.2, FK. 152.1.

Figure 12, nos 82-89 : Schucany 1997a, Fig. 9, no 2 ; Fig. 10, nos 4, 5, 8, 9, 10, 11, 14.

Figure 14, nos 90-97 : Chronique de fouille, dans *Archäologie und Denkmalpflege im Kanton Solothurn*, 3, 1998, p. 58ss. Fig. 40, nos 12, 5, 15 ; Fig. 41, nos 32, 34 ; Fig. 44, nos 64, 65, 67.

Figure 14, nos 98-99 : Bacher et König 1992, Fig. 50, nos 6, 3.

Figure 14, nos 100-106 : Schuler et Stöckli 1984, pl. 1, nos 10, 17 ; pl. 2, no 1 ; pl. 3, nos 3, 12 ; pl. 2, no 21 ; pl. 3, no 15.

Figure 15, nos 107-113 : Ramstein 1998, pl. 13, no 7 ; pl. 35, no 6 ; pl. 13, no 9 ; pl. 14, no 1 ; pl. 10, no 1 ; pl. 26, no 10 ; pl. 13, no 1.

Figure 16, no 114 : Zwahlen 1995, pl. 25, no 2.

Figure 16, no 115 : Zwahlen, Petinesca 2, Znr. 1800/1801 (publication en préparation). Nos 99, 52, 41 : voir Fig. 14, Fig. 8 et Fig. 6.

* *
*

DISCUSSION

Président de séance : C. SCHUCANY

***Caty SCHUCANY** : Je pense aussi que dans chaque vicus on a plus ou moins produit tout ce dont on avait besoin dans le secteur mais je trouve que les céramiques de ces trois vici se ressemblent beaucoup ; elles font partie de la même tradition. Alors, y-avait-il à Avenches une "université" pour les potiers, parce que les céramiques ressemblent à ce qu'on trouve à Avenches ? Ou bien est-ce un groupe qui allait d'un vicus à l'autre ? Que penses-tu de cela ?*

***Rodolphe ZWAHLEN** : Il est difficile d'imaginer comment le savoir-faire des potiers se transportait d'un lieu à un autre ; je crois que sur ce sujet, on ne sait rien.*

* *
*

Thierry LUGINBÜHL

LES ATELIERS DE POTIERS GALLO-ROMAINS EN SUISSE OCCIDENTALE : NYON, LOUSANNA ET YVERDON

INTRODUCTION

Nyon[1], *Lousonna*[2] et Yverdon[3] sont, avec Avenches (présentée dans un article particulier), les seules agglomérations gallo-romaines de Suisse occidentale où des ateliers de potiers ont été mis au jour. Bien que les informations disponibles soient encore très lacunaires, particulièrement en ce qui concerne les installations artisanales, le net accroissement des données depuis une dizaine d'années permet d'aborder de manière satisfaisante différents aspects de la question, comme l'implantation, la chronologie ou le répertoire des productions de ces ateliers.

Les données de *Lousonna*, surtout, permettent une étude assez précise de la localisation des centres de production et montrent, avec dix ateliers répartis du règne d'Auguste au III^e^ s., une évolution des zones artisanales intéressante pour la compréhension de l'urbanisme du *vicus*. Celles de Nyon (un petit ensemble de ratés) et d'Yverdon (deux ateliers dont un très mal connu) sont moins abondantes mais, elles aussi, importantes pour l'histoire de ces agglomérations, dont elles représentent les principaux témoignages d'activité artisanale.

Les productions de ces ateliers, généralement diversifiées, sont relativement bien documentées, alors que leurs aménagements ne sont connus que par quelques fosses-dépotoirs, trois fours tardifs et deux puits. Les estampilles retrouvées dans des ensembles de ratés ou récemment analysées[4] permettent, en revanche, d'attribuer des noms d'artisans ou de patrons à neuf des treize ateliers répertoriés. Essentiels pour l'étude de l'origine, du statut ou de l'organisation des *figuli* et intéressants pour l'onomastique des populations gallo-romaines du plateau suisse, ces témoignages ne seront qu'évoqués dans cette présentation, axée principalement sur la localisation et l'éventail des productions de ces *officinæ*.

CATALOGUE DES ATELIERS

Les treize centres de production aujourd'hui connus dans les trois agglomérations étudiées sont présentés ci-dessous selon un ordre géographique (par site) et chronologique, sous la forme de fiches volontairement condensées, indiquant leur emplacement, les circonstances de leur découverte, les structures mises au jour, leurs productions, la période de leur activité et les potiers qui semblent y avoir travaillé. Ces rubriques sont suivies d'une bibliographie exhaustive (rapports "inédits" y compris) et sont illustrées par des planches présentant les principales formes produites dans l'atelier. En raison de la pauvreté des structures relevées sur la plupart de ces sites, seul le plan de l'atelier *Lousonna*-Secteur 23 a été présenté.

Conventions et abréviations.

Les pièces illustrées dans les planches sont celles dont la production est attestée dans l'atelier par des ratés (formes à l'échelle 1/3, estampilles à l'échelle 1/1). Le symbole "Δ" indique que la production d'un type est très probable, mais pas certaine.

CN : coordonnées nationales suisses. EIR : plats à engobe interne. PARFIN : céramique à parois fines. PC : céramique commune à pâte claire. PCCRU: cruches à pâte claire. PCMOR : mortiers. PEINT : céramique peinte de tradition indigène. PG : céramique commune grise. PGFIN : céramique grise fine (lissée). RA : céramique à revêtement argileux. TC : terre cuite. TS : sigillées importées. TSI : imitations de sigillée. Drack : Drack 1945. Drag. : Dragendorff. Ha. : Haltern. Herm. : Hermet. Hof : Hofheim. LS : *Lousonna* 9.

1 *Colonia Iulia Equestris* ou, moins officiellement, *Noviodunum*, colonie de peuplement fondée à l'époque césarienne.

2 Grand *vicus* helvète, situé sur la rive lausannoise (quartier de Vidy).

3 *Eburodunum*. *Vicus* helvète (ancien *oppidum*) établi à l'embouchure de la Thielle dans le lac de Neuchâtel.

4 Analyses de M. Maggetti (Maggetti 1980, Kaenel *et al.* 1982) et de A. Zanco (Zanco 1999).

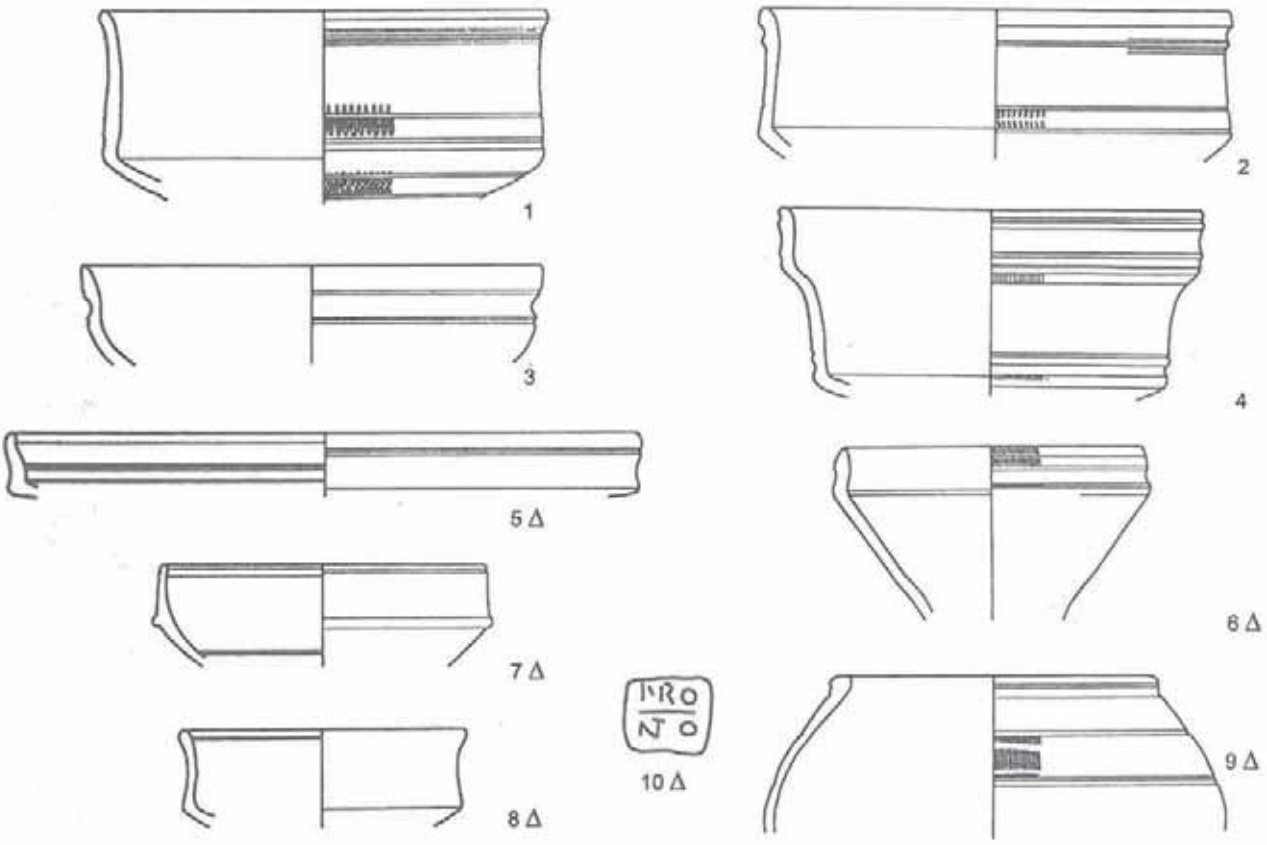


Figure 1 - Productions de l'atelier Rue-Neuve 1948 (Nyon). 1 à 10 : TSI.

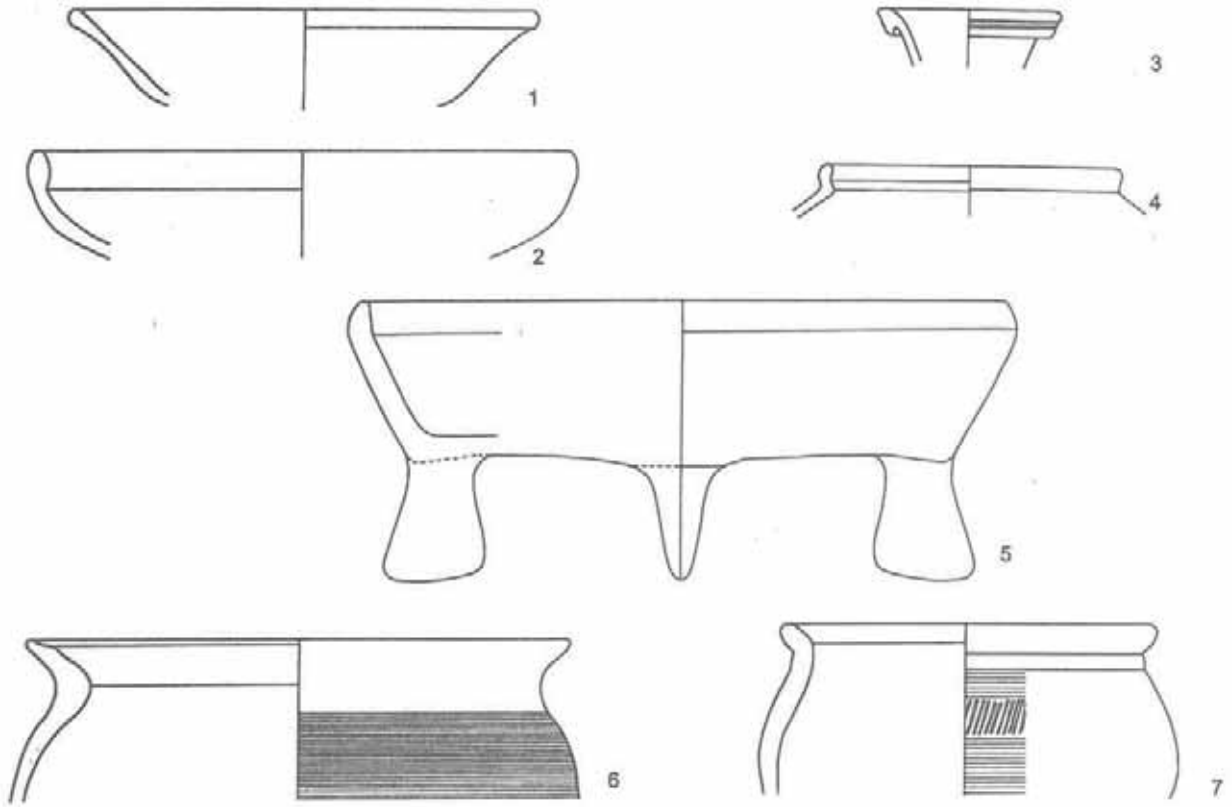


Figure 2 - Productions de l'atelier du Forum (Lousonna). 1, 2 et 4 : PC. 3 : PCCRU. 5 à 7 : PG.

COLONIA IULIA EQUESTRIS (Nyon).

❑ **Atelier Rue-Neuve 1948** (Fig. 1)

Site et structures : CN 1261 507'720 / 137'580. *C. Iulia Equestris.* Quartier périphérique de la Rue-Neuve, à proximité des sources du bief de l'Asse. Découvertes de fosses charbonneuses et de ratés lors de travaux en 1948. Analyses physico-chimiques en 1999.

Mobilier : ensemble d'environ 150 fragments de TSI, dont un tiers de ratés (surcuits, réduits, de couleur hétérogène ou griffés). Le répertoire des pièces manifestement ratées est assez réduit (bols Drack 21, 22 et LS 5.4.1), mais d'autres types ont probablement été produits dans l'atelier (imit. Ha. 2/Drag. 17, Ha. 8/Hof. 5, Drag. 24/25, Drack 20, tonnelets). Mobilier conservé au Musée Romain de Nyon.

Chronologie : Tibère. Env. 15 à 30 ?
Arguments : typologie des productions.

Artisans : Fronto ? (analyses en cours de A. Zanco).

Bibliographie : Luginbühl et Schneiter 1997 (fouilles mentionnées dans *Noviodunum 1*).

LOUSONNA (Lausanne-Vidy).

❑ **Atelier du Forum** (Fig. 2)

Site et structures : CN 535'670 / 152'095. *Lousonna.* Bordure occidentale du forum. Antérieur aux grands travaux d'urbanisme tibériens, l'atelier devait se trouver en périphérie de l'agglomération augustéenne. Découverte d'un niveau riche en ratés de cuisson lors de fouilles liées à l'aménagement de la promenade archéologique en 1975.

Mobilier : les récipients ratés sont représentés par plusieurs milliers de fragments, généralement très petits. Les céramiques à pâte claire constituent la majorité de l'ensemble. D'un répertoire relativement varié, elles sont principalement représentées par des cruches à lèvre pendante, des écuelles à lèvre épaissie, des coupes tronconiques et des pots ovoïdes. Les communes grises sont, elles aussi, assez nombreuses (marmites tripodes, pots, *dolia*). Bien que probable, la production de plats à engobe interne et de céramique peinte n'est pas certaine. Le mobilier associé comprend des sigillées italiques (Ha 1b et 7c), des imitations de sigillée (imit. Ha. 1c, 7c et Drack 22) et un demi-as de Nîmes frappé entre, environ, 20 et 10 av. n. è. Mobilier conservé au Musée Romain de *Lousonna*-Vidy.

Chronologie : époque augustéenne moyenne. Env. -20 à 1.
Arguments : typologie des productions, mobilier associé.

Artisans : inconnus.

Bibliographie : *Lousonna* 2, p. 77, pl. 13-17, Kaenel *et al.* 1992, p. 95 et 104.

❑ **Atelier Berna** (Fig. 3)

Site et structures : CN 535'680 / 152'190. *Lousonna.* L'atelier Berna est au centre de l'agglomération du Haut-Empire (première "*insula*" à l'ouest du "*forum*"[5], mais était probablement à sa périphérie durant sa période d'activité. Les rares ratés de cuisson conservés ont été recueillis après des travaux sans surveillance en 1959.

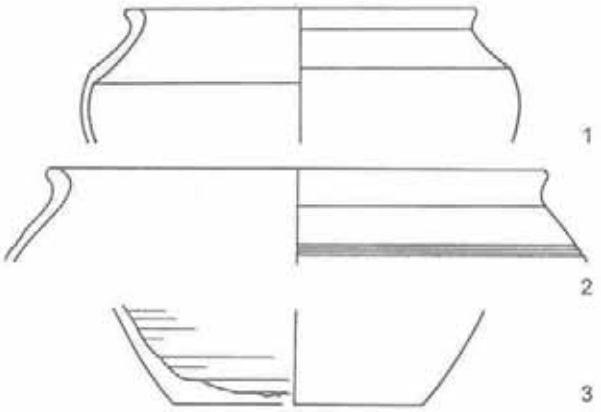


Figure 3 - Productions de l'atelier Berna (Lousonna). 1 à 3 : PG.

Mobilier : quelques centaines de fragments de céramique dont une cinquantaine issus de pots en céramique commune grise, manifestement ratés (oxydations, rares déformations). Le mobilier associé, constitué de sigillées italiques, de plats à engobe interne et de bols en céramique peinte, est attribuable aux deux dernières décennies du Ier s. av. J.-C. Mobilier conservé au Musée Romain de *Lousonna*-Vidy. Analyses physico-chimiques en 1982.

Chronologie : époque augustéenne moyenne. Env. -20 à 1.
Arguments : typologie des productions, mobilier associé.

Artisans : inconnus.

Bibliographie : Kaenel *et al.* 1992, p. 93, 96-97 et 104.

❑ **Atelier du secteur 25 (Q49)** (Fig. 4)

Site et structures : CN 535'316 / 152'379. *Lousonna.* Dernier îlot sud-ouest du *vicus*, à proximité de la voie en direction de Nyon et *Genava*. Dépotoir découvert lors du creusement d'une canalisation en 1962.

Mobilier : quelques dizaines de ratés dont une faible proportion de TSI (imit. Drag. 27 et Drack 21), "imitations" de parois fines, cruches, fines et communes à pâte grise. Mobilier conservé au Musée Romain de *Lousonna*-Vidy.

Chronologie : Tibère-Claude. Env. 30-50.
Arguments : typologie des productions.

Artisans : Asprenas ?

Bibliographie : Kaenel *et al.* 1982, p. 93 et 105, Luginbühl et Schneiter 1994, p. 46, 57 et 64.

❑ **Atelier précoce du secteur 23** (Fig. 5)

Site et structures : CN 535'387 / 152'290. *Lousonna.* Avant-dernier îlot sud-ouest du *vicus*, à proximité de la voie bordant le lac. Fouille du secteur en 1961. Ensemble de ratés inédits dans les couches sous-jacentes à l'atelier du IIIe s.

Mobilier : une quarantaine de tessons TSI (imit. Ha. 2/Drag. 17, Drag. 15/17, Drack 21) dont une dizaine surcuits et autant à revêtement de couleur hétérogène. Mobilier conservé au Musée Romain de *Lousonna*-Vidy.

5 Les termes d'*insulæ* et de *forum* ne s'appliquent *stricto sensu* qu'aux colonies et aux capitales de cités, mais sont traditionnellement employés pour qualifier les quartiers et la place principale de *Lousonna* qui, malgré son statut de *vicus*, présentait un plan orthogonal et était pourvu de bâtiments publics (une grande basilique, notamment).

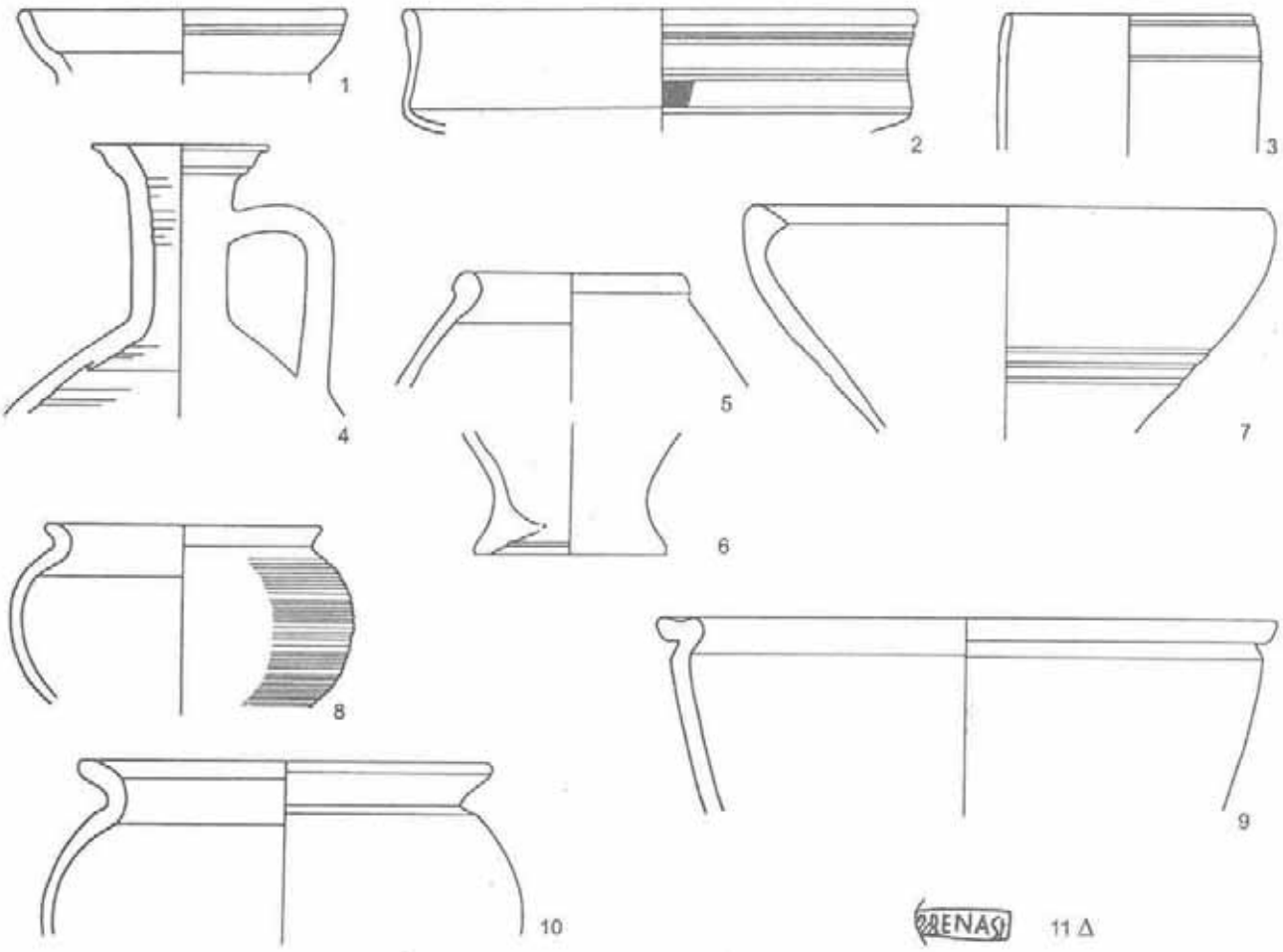


Figure 4 - Productions de l'atelier du secteur 25 (Lousonna). 1 et 2, 11 : TSI. 3 : PARFIN. 4 : PCCRU. 5 et 6 : PGFIN. 7 à 10 : PG.

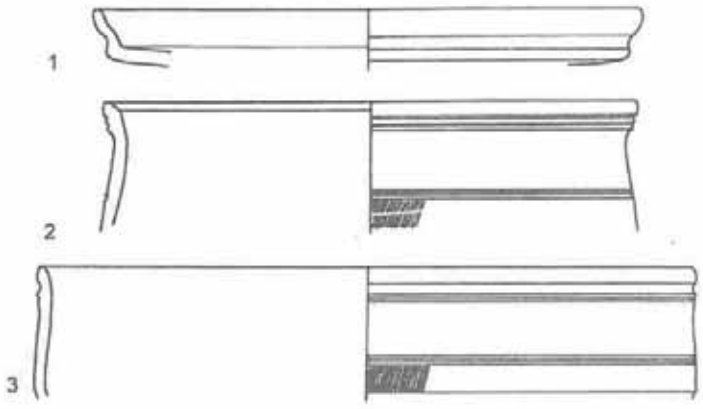


Figure 5 - Productions de l'atelier précoce du secteur 23 (Lousonna). 1 à 3 : TSI.

Chronologie : Tibère-Claude ?
Arguments : typologie des productions.
Artisans : inconnus.
Bibliographie : pour l'atelier du IIIe s. : Kaenel *et al.* 1982, p. 93, Isoz 1992.

❑ **Atelier du Stade** (Fig. 6)
Site et structures : CN 536'064 / 151'781. *Lousonna.* Périphérie orientale du *vicus*. Quartier artisanal de la rive gauche du Flon, au sud de la voie en direction de *Vibiscum* et du Grand-Saint-Bernard. Découverte de ratés, d'ustensiles de cuisson et de fragments de four lors de travaux de terrassement en 1969. Aucune structure relevée.

Mobilier : plusieurs centaines de fragments de ratés, supports de cuisson, pièces de calage, *tegulæ* et torchis. L'atelier semble avoir été spécialisé dans les imitations de sigillée mais quelques fragments de cruches à pâte réduite permettent de penser que ce genre de récipient y était aussi produit. En TSI, les ratés attestent la production d'assiettes imit. Drag. 15/17 et Drack 4, de coupes imit. Drag. 24/25 ainsi que de bols imit. Hof. 12 et Drack 21. Un exemplaire de coupe imit. Drag. 35 mentionné dans Kaenel *et al.* 1982 (p. 105) n'a pas été retrouvé. Mobilier conservé au Musée Romain de *Lousonna*-Vidy. Analyses physico-chimiques en 1997.

Chronologie : fin Tibère à Claude (Néron ?). Env. 30 à 50 (60 ?).
Arguments : typologie des productions.

Artisans : Sabinus, Caratus, Genialis et Quintus, probablement. Des estampilles de Villo sont aussi attestées dans l'atelier (comme dans celui de la Rotonde).

Bibliographie : Kaenel *et al.* 1982, p. 104-105, Luginbühl et Schneiter 1994, p. 50-51, 61 et 65, Luginbühl *et al.* 1996, p. 10, Zanco 1999, p. 25-44.

❑ **Atelier de la Rotonde** (Fig. 7)
Site et structures : CN 536'118 / 151'866. *Lousonna.* Périphérie orientale du *vicus*. Quartier artisanal de la rive gauche du Flon, environ 100 m au nord-est de

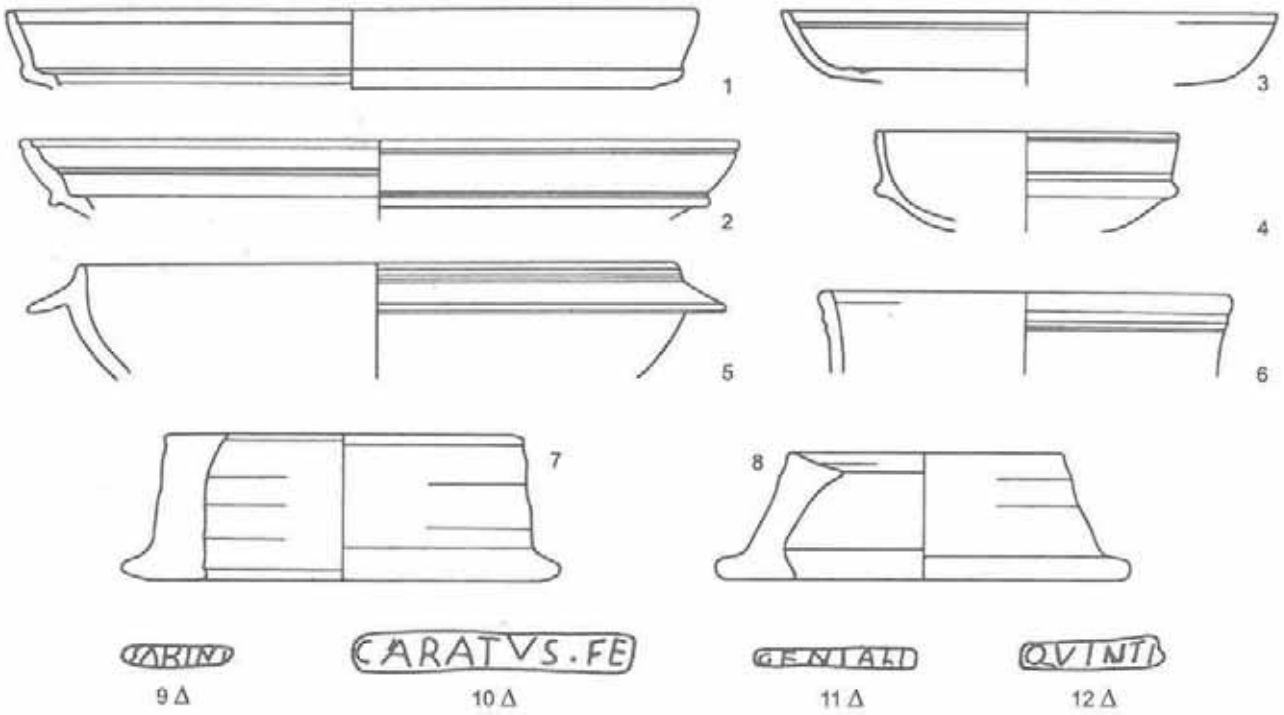


Figure 6 - Productions de l'atelier du Stade (Lousonna). 1 à 6, 9 à 12 : TSI. 7 et 8 : TC.

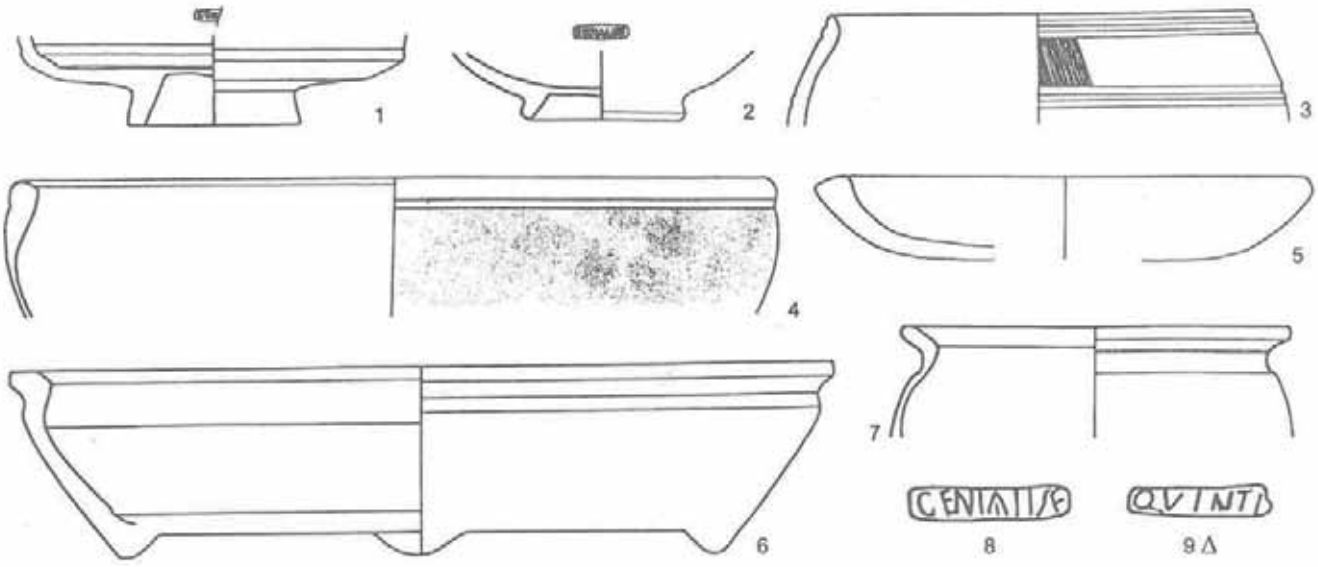


Figure 7 - Productions de l'atelier de la Rotonde (Lousonna). 1 à 3, 8 et 9 : TSI. 4 : PEINT. 5 : EIR. 6 et 7 : PG.

l'atelier du Stade. Dépotoir découvert lors de travaux de terrassement en 1965 (démontage de la "Rotonde de cuivre" de l'Exposition Nationale). Prospection géomagnétique en 1996.

Mobilier : une cinquantaine de fragments de ratés –TSI (imit. Drag. 15/17, 24/25 et LS 5.2.4), céramique peinte (bols Paunier 11), plats à engobe interne, céramique commune à pâte grise (marmites tripodes, pots ovoïdes)– et quelques supports de cuisson. Importation : un bol Drag. 29a. Mobilier conservé au Musée Romain de *Lousonna*-Vidy.

Chronologie : Claude. Env. 30 à 50.

Arguments : typologie des productions, Drag. 29a.

Artisans : Genialis et Quintus ? (aussi attestés dans l'atelier proche du Stade). Une estampille de Villo.

Bibliographie : Kaenel *et al.* 1982, p. 95, 104, Luginbühl et Schneiter 1994, p. 65.

❑ **Atelier des Prés-de-Vidy** (Fig. 8)

Site et structures : CN 535'420 / 152'455. Avant dernier îlot nord-ouest du *vicus*, entre la voie en direction de la *Colonia Equestris* et *Genava* et celle pour *Eburodunum*. Site découvert lors de fouilles de sauvetage en 1991. Prospection par géoradar en 1994.

Mobilier : une vingtaine de ratés (TSI imit. Drag. 17, 15/17, 24/25, Hof. 12, Drack 4, 21, LS 5.4.2 et, peut-être, plats à engobe interne), supports de cuisson. Importations : Drag. 17 (avec ou sans quart de rond) et Drag. 29b de Gaule méridionale. Mobilier conservé au

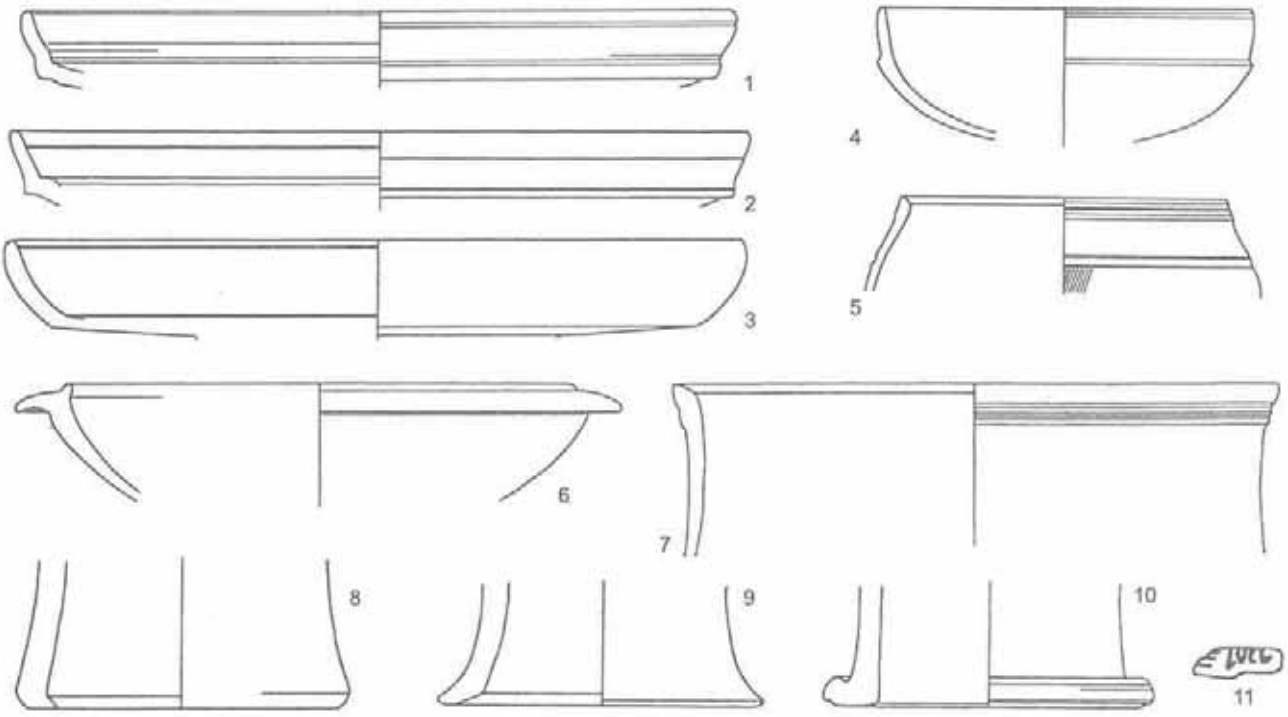


Figure 8 - Productions de l'atelier des Prés-de-Vidy (Lousonna). 1 à 7, 11 : TSI. 8 à 10 : TC.

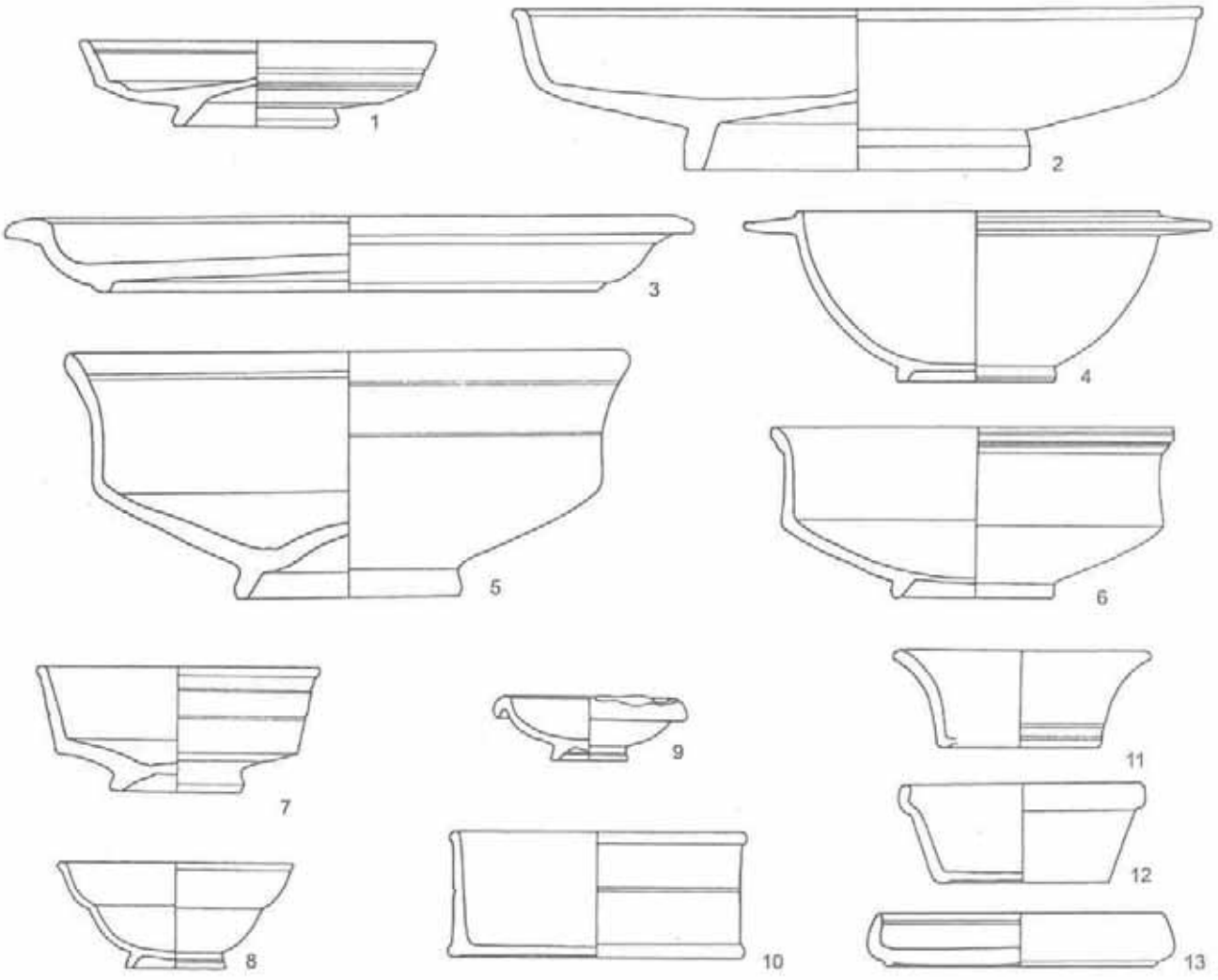


Figure 9 - Productions de l'atelier de La Péniche (Lousonna), planche 1. 1 : 13 : TSI.

Musée Romain de *Lousonna*-Vidy.

Chronologie : Claude-Néron. Env. 40-60.

Arguments : situation stratigraphique, typologie des productions, importations.

Artisans : Lucu(llus ?).

Bibliographie : May Castella 1992, Luginbühl et Schneiter 1994, p. 49 et 60.

❑ **Atelier de la Péniche** (Fig. 9 et 10)

Site et structures : CN 536'046 / 151'838. *Lousonna*. Périphérie orientale du *vicus*. Quartier artisanal de la rive gauche du Flon, à proximité des ateliers du Stade et de la Rotonde.

Découverte du site en 1961, lors de travaux de terrassement (exposition nationale de 1964). Fouille en 1965 et 1966 : dépotoir en fosse (3 m de diamètre), niveau de "cour" (espace ouvert), éléments de four (briques, tuiles, blocs de molasse sciés).

Mobilier : plusieurs milliers de fragments de ratés dont plus de 700 individus TSI : assiettes imit. Drag. 15/17, 18, 36, serv. D, Consp. 40, coupes imit. Drag. 22/23, 24/25, 27, 35, serv. D, Herm. 9, Hof. 8, 9, Consp. 24, bols imit. Hof. 12, Drack 20, 21 et formes originales. L'atelier a aussi produit des cruches, des mortiers, de la céramique peinte, des grises fines et communes, des pesons, des bouchons d'amphore et des entonnoirs. Des moules et des supports de cuisson y ont aussi été retrouvés. Mobilier importé (TS, parois fines, lampes, mortiers). Matériel conservé au Musée Romain de *Lousonna*-Vidy. Analyses physico-chimiques en 1978.

Chronologie : Phase 1 : Néron. Phase 2 : Flaviens.

Arguments : typologie des productions et mobilier d'importation (Drag. 29 et 30 pour la phase 1).

Artisans : Iucundus (L. Attius Iucundus à la phase 2), Iuvenis, Pindarus, M. Attius M.

Bibliographie : Maggetti et Kuepfer 1978, Laufer 1980, Maggetti 1980, Paunier 1986, p. 266-267, Luginbühl et Schneiter 1994, p. 49-50, 57, 60.

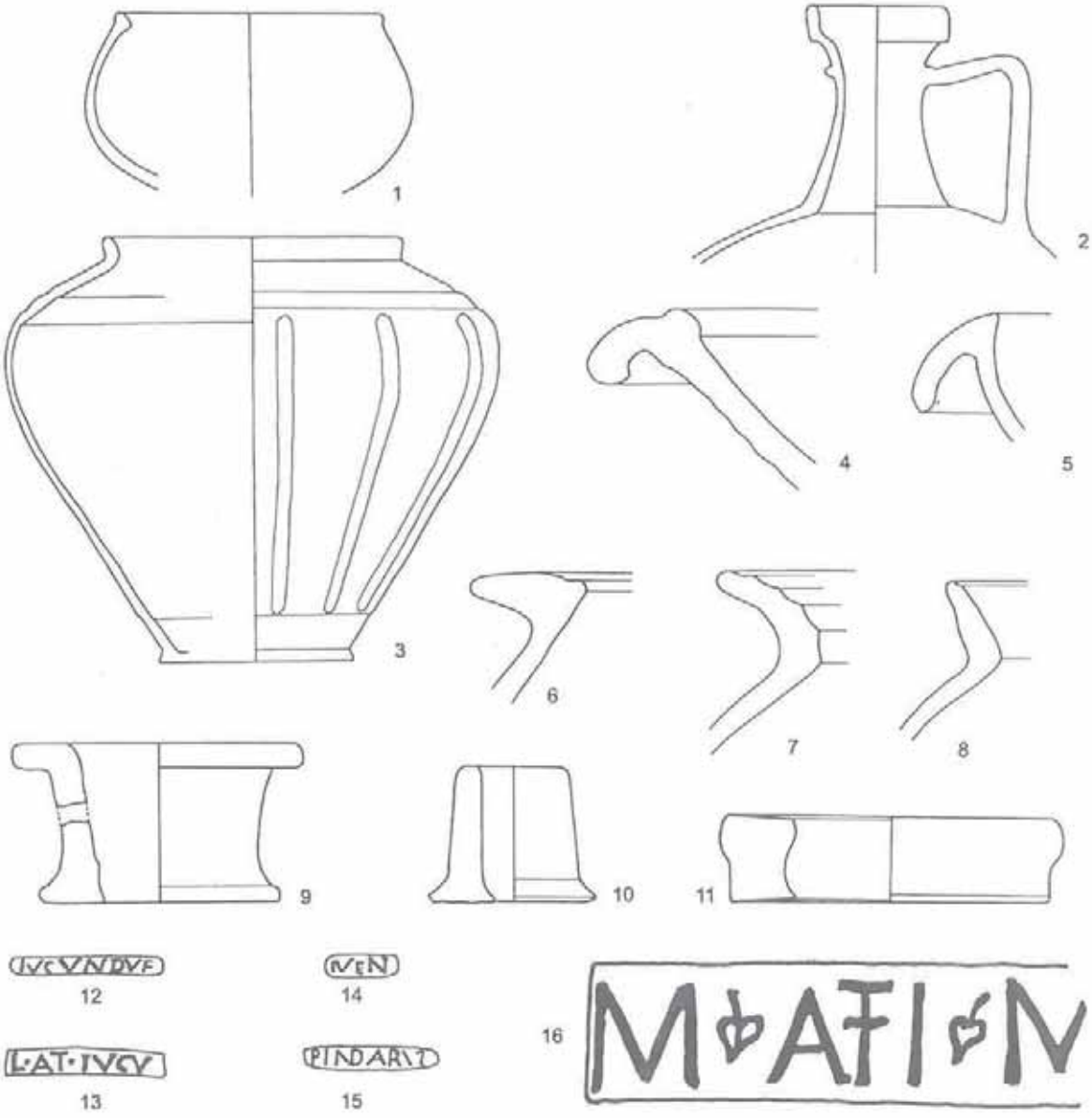


Figure 10 - Productions de l'atelier de La Péniche (Lousonna), planche 2.
1 : PEINT. 2 : PCCRU. 3 : PGFIN. 4, 5 et 16 : PCMOR. 6 à 8 : PG. 9 à 11 : TC. 12 à 15 : TSI.

❑ **Atelier tardif du secteur 23** (Fig. 11 et 12)

Site et structures : CN 535'387 / 152'290. *Lousonna.* Avant-dernier îlot sud-ouest du *vicus*, à proximité de la voie bordant le lac. Deux petits fours circulaires (diamètre interne de 1,60 et 0,90 m), un dépotoir et un puits mis au jour en 1961, lors des fouilles entreprises sur le tracé de l'autoroute.

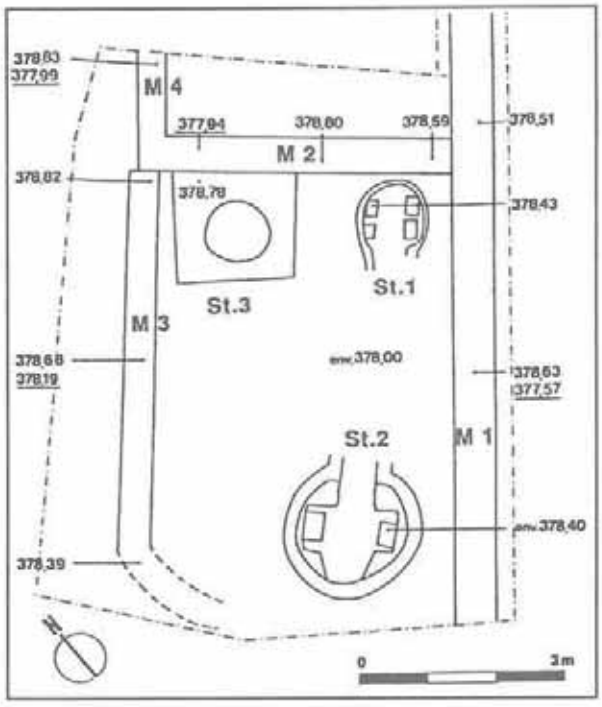


Figure 11 - Plan des structures de l'atelier tardif du secteur 23 (Lousonna, Isoz 1992).

Mobilier : plusieurs milliers de fragments (souvent très petits) issus de plus de 200 vases ratés. Les céramiques à revêtement argileux constituent plus de 60 % de l'ensemble. Ces productions sont principalement représentées par des gobelets (ovoïdes, surtout, mais aussi à haut col), des écuelles et des bols (Lamb. 2/37, notamment). Le reste du mobilier se répartit entre céramiques peintes, cruches et communes claires ou grises. Mobilier conservé au Musée Romain de *Lousonna*-Vidy. Analyses physico-chimiques en 1982.

Chronologie : seconde moitié du II^e^ s.-première moitié du III^e^ s.

Arguments : typologie des productions.

Artisans : inconnus. Estampilles illisibles sur céramique à revêtement argileux (VEMEFIVI ?).

Bibliographie : Kaenel *et al.* 1992, p. 93, 100-103 et 105-106, Isoz 1992.

❑ **Atelier Chavannes 29 Secteur 1** (Fig. 13)

Site et structures : CN 535'340 / 152'485. *Lousonna.* Périphérie orientale du *vicus* (dernière *insula*, au sud de la voie pour Eburodunum). Découverte d'un petit four circulaire (diamètre interne de 1,75 m) en relation avec un niveau de sol et un puits, lors de sondages en 1983. Fouilles complémentaires en 1984.

Mobilier : pas de ratés à proprement parler, mais le mobilier recueilli dans le four a vraisemblablement été produit dans l'atelier (bols Lamb. 2/37 et mortiers Lamb. 45, gobelets ovoïdes et à dépressions en céramique à revêtement argileux, mortiers et commune

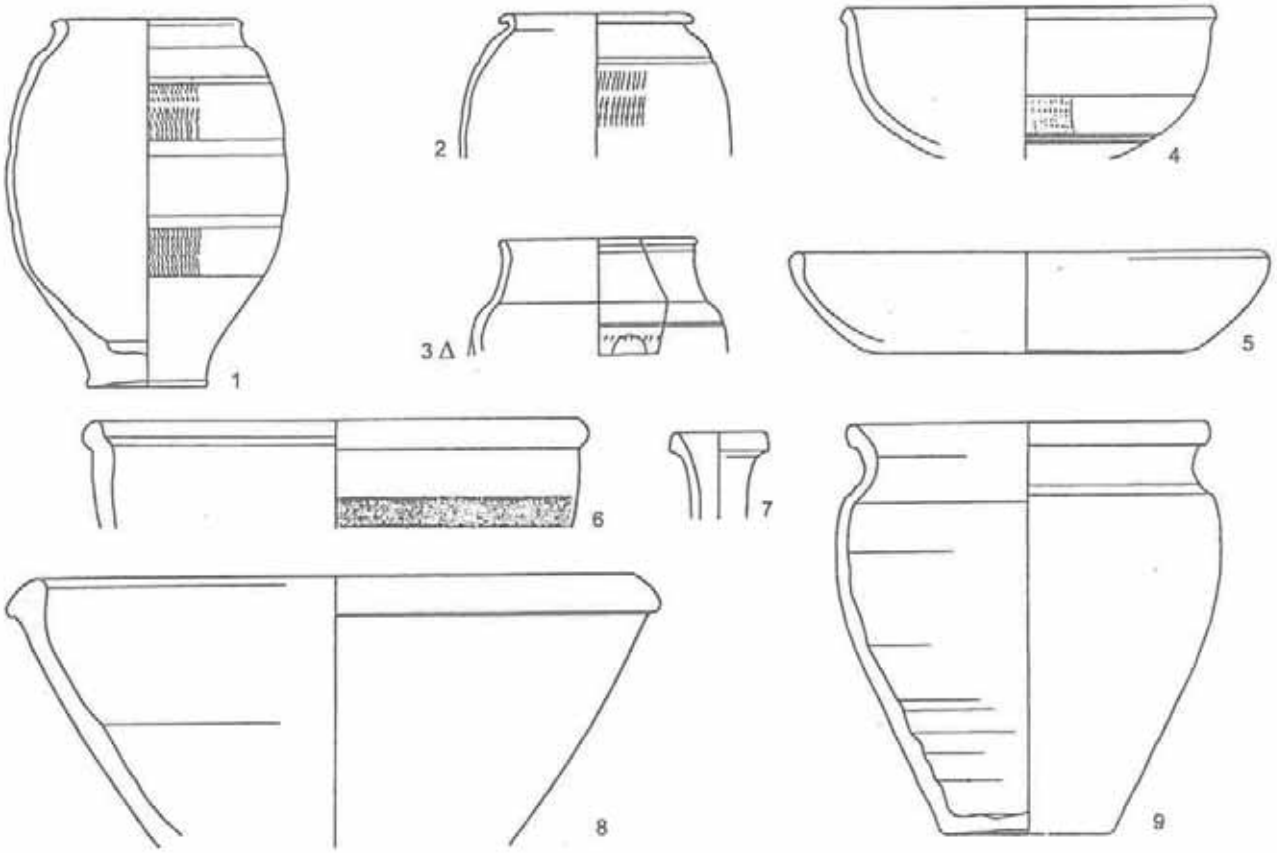


Figure 12 - Productions de l'atelier tardif du secteur 23 (Lousonna). 1 à 5 : RA. 6 : PEINT. 7 : PCCRU. 8 et 9 : PG.

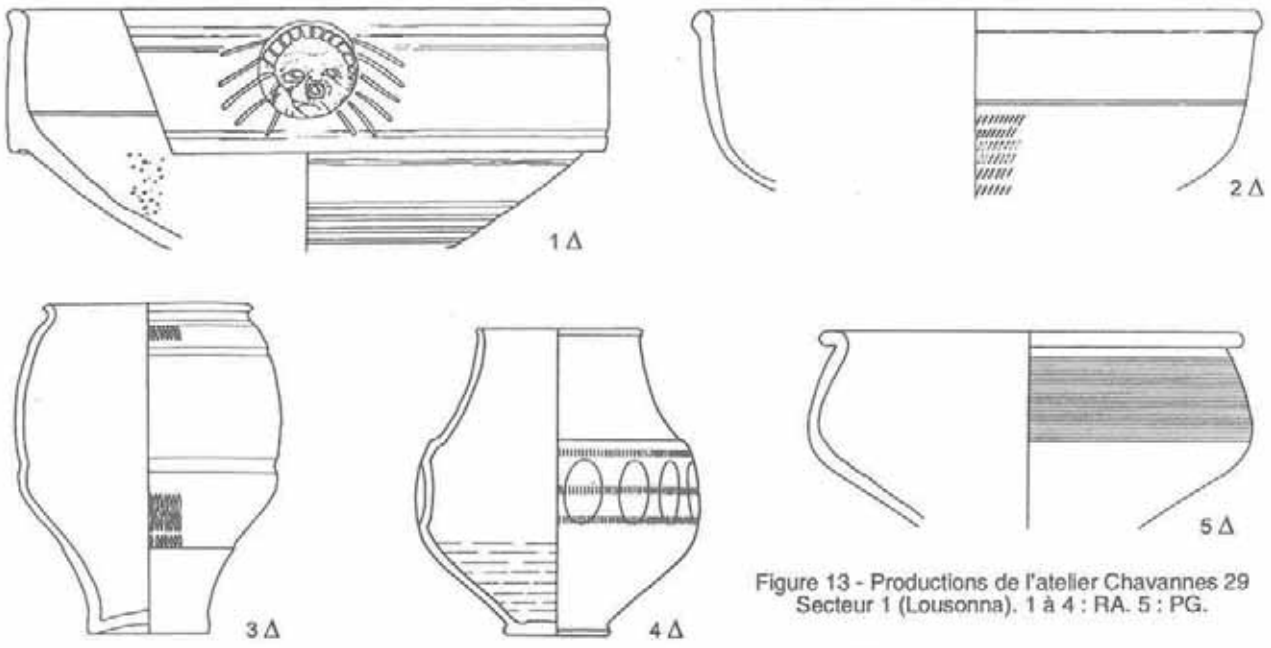


Figure 13 - Productions de l'atelier Chavannes 29 Secteur 1 (Lousonna). 1 à 4 : RA. 5 : PG.

grise). Mobilier conservé au Musée Romain de *Lousonna*-Vidy.

Chronologie : fin du IIe s.-première moitié du IIIe s. Arguments : mobilier et mesures archéo-magnétiques (190-200 apr. J.-C.).

Artisans : inconnus.

Bibliographie : Vidy 1984, p. 19-20, 83, 108-114, Vidy 1985, p. 23-25.

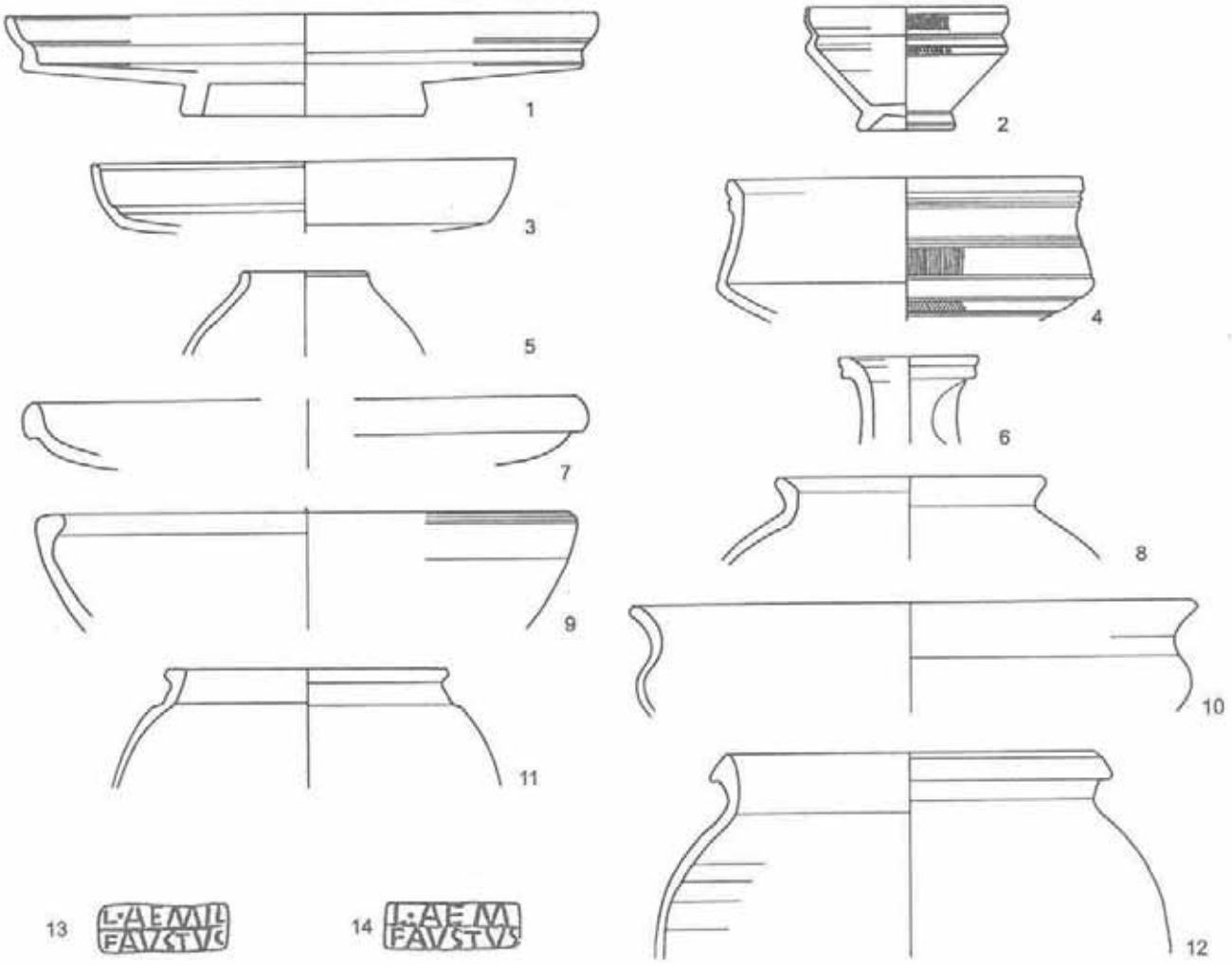


Figure 14 - Productions de l'atelier Faustus (Yverdon). 1 à 5, 13 et 14 : TSI. 6 : PCCRU. 7 : EIR. 8 : PC. 9 à 12 : PG.

EBURODUNUM (Yverdon).

❑ **Atelier Faustus** (Fig. 14)

Site et structures : CN 539'437 / 180'772. *Eburodunum*. Périphérie orientale du *vicus*. Quartier artisanal des Philosophes (nº 13), sur la voie principale de l'agglomération (côté sud). Site découvert lors de travaux de terrassement en 1991. Prospection géomagnétique et fouille en 1995 : deux états de dépotoir, niveaux de circulation.

Mobilier : plus de 15000 fragments de ratés, torchis surcuit (avec branches de chêne et d'épicéa), charbons de hêtre, un polissoir. Mobilier importé (TS, parois fines, céramique à glaçure plombifère). La moitié des ratés est constituée par des TSI (imit. Ha. 2/Drag. 17, Ha. 8/Hof. 5, Drag. 18, 27, Drack 4, 21, tonnelets), viennent ensuite les communes grises (35 %), les communes claires (6 %) et quelques plats à engobe interne, cruches et céramiques peintes. Mobilier conservé au Musée du Château d'Yverdon (dépôt A). Analyses physico-chimiques en 1995-1996.

Chronologie : Tibère-début Claude. Env. 20/30 à 40/50. Arguments : situation stratigraphique, typologie des productions, importations (Hof. 12 de La Graufesenque, notamment).

Artisans : L. Aemilius Faustus et, peut-être, Coius.

Bibliographie : Kasser 1993, Luginbühl et Schneiter 1994, p. 46-47, 56, 58-59, et 65, Luginbühl 1995-1 et 1995-2, Zanco 1999, p. 45-56.

❑ **Atelier Philosophes 24** (Fig. 15)

Site et structures : CN 539'265 / 180'798. *Eburodunum*. Périphérie orientale du *vicus*. Quartier artisanal des Philosophes (nº 24), sur la voie principale de l'agglomération (côté nord). Ensemble de ratés découvert lors de travaux de terrassement en 1945.

Mobilier : une cinquantaine de ratés, principalement des TSI (imit. Drag. 15/17, Drack 4, 20 et 21, tonnelets) et quelques plats à engobe interne. Mobilier conservé au Musée du Château d'Yverdon (dépôt B).

Chronologie : Claude ? Environ 30 à 50 ?
Arguments : typologie des productions.

Artisans : Melus ?

Bibliographie : A. Kasser, notes sur les découvertes Phil. IIR 1945, inédit.

ATELIERS ET TRAMES URBAINES

Les treize centres de production répertoriés permettent de dégager plusieurs constantes dans leur localisation et donc dans l'organisation spatiale des agglomérations où ils étaient établis. Toujours installés en périphérie urbaine, notamment pour diminuer les risques d'incendies, ces ateliers sont tous situés sur des axes importants et à proximité de réserves en eau (lac, rivière, source, marais ou nappe phréatique). Nous ne nous attarderons pas sur les raisons de ces phénomènes qui ne font que confirmer des modèles bien connus aujourd'hui[6]. L'intérêt de ces données, convenons-en, est surtout régional. Il n'est pas négligeable, néanmoins, et offre d'intéressantes perspectives pour l'étude de l'urbanisme de trois villes antiques dont le plan et la compréhension se précisent.

Nyon.

Connu seulement par un petit ensemble de ratés d'époque tibérienne, dont une pièce estampillée au nom du potier *Fronto*, le seul atelier de céramique recensé à Nyon est situé dans la périphérie nord de la colonie (Fig. 16). Installé en contrebas de la colline tabulaire sur laquelle le *forum* et les quartiers centraux étaient établis, l'atelier révèle probablement la présence à cet endroit d'un quartier artisanal, situé dans le prolongement du premier *cardo* ouest de la cité. Vraisemblablement proche de la voie reliant Nyon à *Lousonna*-Vidy, ce site domine un petit vallon (le Bief de l'Asse) dont les sources, vraisemblablement canalisées dès l'Antiquité, pouvaient fournir l'eau indispensable à l'artisanat céramique.

Lousonna.

Avec dix sites de production (Fig. 17), *Lousonna* est, de loin, le site de Suisse occidentale où l'art céramique est le mieux représenté. Les ateliers répertoriés se répartissent en trois secteurs –la périphérie occidentale du *forum*, la "banlieue" ouest du *vicus* et ses faubourgs orientaux– et en trois grandes périodes : l'époque augustéenne, le Haut-Empire et la période "sévérienne" (fin du IIe s.-première moitié du IIIe s.).

Les deux *officinæ* les plus anciennes, l'atelier du Forum et l'atelier Berna (nos 1 et 2), sont les seules à occuper une situation centrale, à l'ouest du *forum*. Cet emplacement, qui peut sembler insolite, s'explique certainement par la chronologie de leur activité, antérieure aux grands travaux du début de la période tibérienne qui donneront son cadre définitif à l'urbanisme de la ville. À l'époque augustéenne moyenne, ces ateliers devaient être en marge de l'agglomération, hypothèse qui implique que son centre était ailleurs, probablement plus à l'est, à proximité du Flon (rivière descendant des hauts de Lausanne) et de son delta encore vierge de recherches archéologiques.

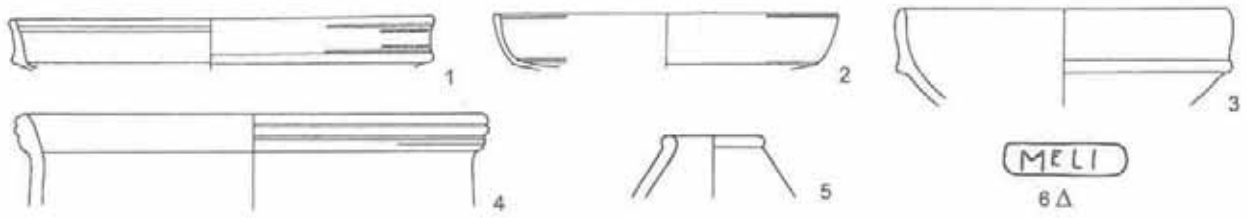


Figure 15 - Productions de l'atelier Philosophes 24 (Yverdon). 1 à 6 : TSI.

6 Voir, notamment, Furger 1990, p. 107, Morel 1992, p. 295, M. Joly *et al.*, *Histoire de pot, les potiers gallo-romains en Bourgogne*, Dijon, 1996, p. 15, P. Mougin, Ateliers en agglomération, dans *Dossiers d'Archéologie*, 215, 1996, p. 111, etc.

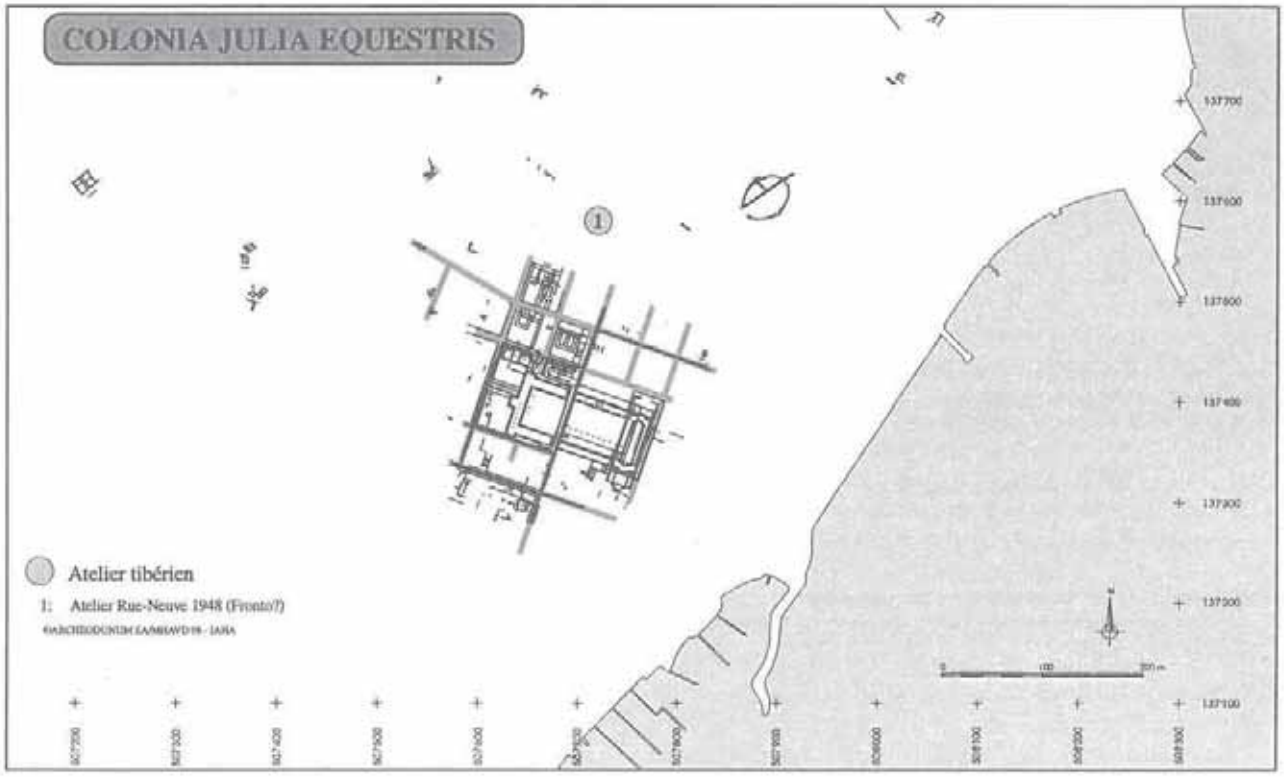


Figure 16 - Nyon (Colonia Iulia Equestris) : plan de l'agglomération et localisation de l'atelier Rue-Neuve 1948.

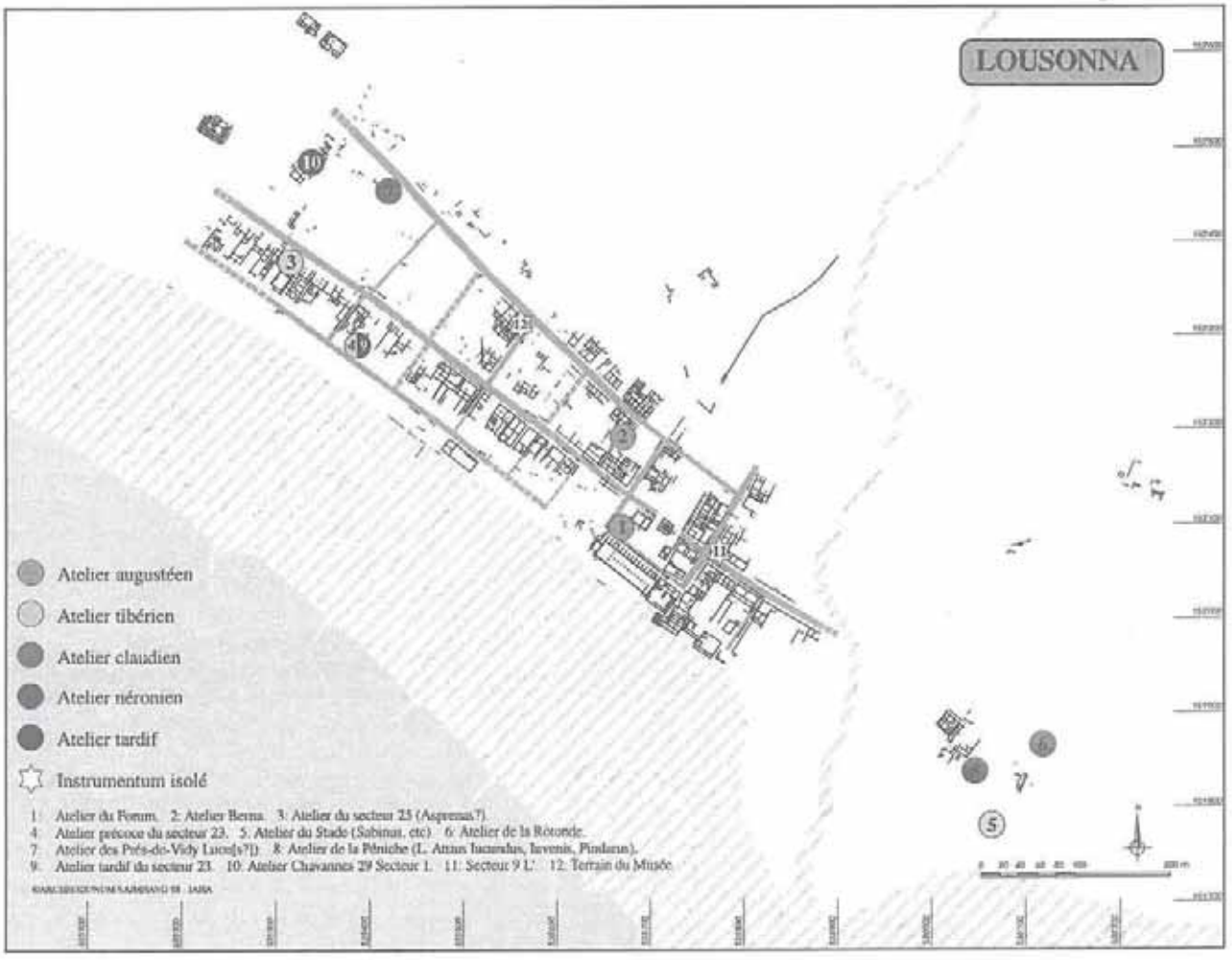


Figure 17 - Lousonna : plan de l'agglomération et localisation des ateliers de potiers.

Le début du règne de Tibère[7], nous venons de le dire, est marqué par la réalisation d'un programme d'urbanisme dont la trame perdurera jusqu'à l'abandon du site de Vidy pour la colline de la Cité. Deux quartiers artisanaux se mettent en place dès cette période : l'un à la sortie occidentale du *vicus*, le long de la voie pour *Noviodunum* et *Genava*, l'autre dans sa périphérie orientale, au-delà du Flon, sur la voie en direction de Vevey et Martigny. Dans le quartier ouest s'installent deux ateliers dès la deuxième décennie du Ier s. de n. è. : celui du secteur 25 (nº 3) sur le "*decumanus*" central, où travaillait probablement le potier Asprenas, et le premier atelier du secteur 23 (nº 4), proche du lac, connu seulement par un petit ensemble de ratés. L'artisanat céramique est aussi présent, dès cette époque, dans les faubourgs orientaux où se développe l'atelier du Stade, au sud de la voie est-lémanique. Le site ayant livré les estampilles de plusieurs potiers comme Sabinus, Caratus, Quintus et Genialis[8], il est très probable que ce secteur ait constitué un véritable quartier de potiers, spécialisé dans la production d'imitations de sigillée.

Les faubourgs orientaux du *vicus* vont continuer à produire des céramiques à la période claudienne, durant laquelle l'atelier du Stade continue son activité, tandis que se développe celui de la Rotonde (nº 6), situé à moins de 100 m. Les productions de ce dernier étant très semblables à celles de l'*officina* du Stade, il est possible qu'il s'agisse d'un agrandissement du quartier artisanal plus que d'un atelier concurrent, hypothèse corroborée par la découverte de marques des mêmes potiers (Quintus et Genialis, notamment)[9].

Certainement moins productive que la banlieue est sur le plan de la céramique, la périphérie occidentale de l'agglomération voit néanmoins la continuation de l'activité de l'atelier du secteur 25, qui semble se spécialiser dans les catégories de céramiques communes, et la création d'un nouvel atelier à la sortie nord-ouest du *vicus* (Atelier des Prés-de-Vidy, nº 7). L'existence de cet atelier sur la voie pour *Eburodunum* sera brève et ne doit guère dépasser le milieu du Ier s., période à laquelle semble aussi s'éteindre celui du secteur 25.

Tandis que disparaissent les ateliers du quartier ouest, les faubourgs orientaux voient le remplacement de la zone artisanale Stade-Rotonde par un nouveau centre de production –l'atelier de La Péniche (nº 8)– bien connu depuis la monographie de A. Laufer en 1980 (*Lousonna* 4). Situé légèrement plus à l'ouest que les deux précédents, l'officine de La Péniche a livré un abondant ensemble de ratés (plusieurs milliers de fragments) qui permet de situer le début de son activité au commencement du règne de Néron. Quatre potiers, au moins, semblent y avoir travaillé : Iucundus qui prendra les *tria nomina* L. Attius Iucundus au début de la période flavienne, Iuvenis, Pindarus et M. Attius M. (peut-être le frère du premier). Les productions de ces potiers sont largement attestées sur le plateau helvète durant la période flavienne, puis l'atelier semble péricliter[10] et disparaître à la fin du Ier s.

Aucun atelier de potier n'est attesté à *Lousonna* durant la première moitié du IIe s., phénomène assez étonnant pour une période qui paraît avoir été particulièrement prospère et active. Bien qu'il soit probable que le déclin des imitations de sigillée (dû, peut-être, à cette prospérité) soit à l'origine d'une nette diminution de la production céramique dans le *vicus*, il n'est pas concevable qu'elle ait disparu de l'agglomération qui est loin d'avoir révélé tout son potentiel archéologique.

Deux ateliers dont l'activité débute durant la seconde moitié du IIe s. sont aujourd'hui connus à *Lousonna* : l'atelier tardif du secteur 23 (nº 9, plusieurs milliers de ratés de cuisson) dont les deux fours sont présentés au chapitre précédent (Fig. 11) et l'atelier Chavannes 29 Secteur 1 (nº 10), attesté par la découverte d'un petit four, d'un puits et de quelques tessons. Tous deux situés dans la périphérie ouest dont l'artisanat semble connaître un nouvel essor, ces ateliers ont continué leur activité au moins jusqu'à la fin de la période sévérienne. Le premier se situe à proximité du lac et du *decumanus* sud, le second, non loin du *decumanus* nord, à une centaine de mètres du sanctuaire de l'ouest du *vicus*.

En bonne partie abandonné pour les hauteurs de la cité dès l'époque constantinienne, le site de Vidy n'a vraisemblablement pas produit de céramique au IVe s. Des ateliers, néanmoins, devaient être en activité dans la région lausannoise, peut-être à proximité de la ville haute qui deviendra, au début du VIIe s., le centre d'un évêché.

Eburodunum.

Le site d'Yverdon n'a livré que deux ateliers de potiers antiques : l'atelier Faustus, découvert fortuitement en 1991 et fouillé sur une surface réduite en 1994 (Fig. 18, nº 1) et l'atelier des Philosophes 24 (nº 2), connu seulement par une cinquantaine de ratés. Le premier s'est installé vers l'an 20 à proximité immédiate de la voie principale du *vicus*. Implanté à l'entrée de l'agglomération (Philosophes 13), à l'emplacement du *murus* à poutres verticales de l'ancien *oppidum* (arasé à l'époque augustéenne), il a fonctionné au moins jusqu'au début du règne de Claude et a livré un riche mobilier, dont plus de 15000 ratés et plusieurs dizaines d'estampilles. La quasi totalité de ces marques sont au nom de L. Aemilius Faustus dont les productions sont largement attestées sur le plateau suisse, mais les récentes analyses de A. Zanco ont démontré que cet atelier n'était qu'une des succursales de ce "patron-potier" et que les productions yverdonnoises ne devaient guère être exportées hors de la localité. On ne connaît que très peu de choses sur les installations de l'atelier, à l'exception du dépotoir où ont été mis au jour les ratés.

7 Ou, peut-être, la fin du règne d'Auguste.

8 Les analyses récentes de A. Zanco renforcent cette hypothèse sans pouvoir, toutefois, la démontrer. Voir Zanco 1999, p. 114-120.

9 Voir Luginbühl et Schneiter 1994, p. 64-65.

10 Hypothèse fondée sur la rareté des types tardifs.

Situé à moins de 150 m à l'ouest du précédent, sur le côté nord du même axe est-ouest, traversant dans sa longueur le cordon littoral sur lequel était établi le *vicus*, l'atelier des Philosophes 24 a livré un mobilier "claudien" qui permet de situer son activité entre environ 30 et 50 apr. J.-C. Propriété probable du potier Melus, dont une estampille y a été retrouvée, il était situé à proximité d'un bâtiment à vocation sans doute artisanale dont la datation devra être précisée. La pauvreté des données concernant Yverdon durant le Haut-Empire ne permet pas d'appréhender la situation de l'atelier par rapport au centre de l'agglomération dont il n'était peut-être pas très éloigné.

Les données manquent pour les périodes ultérieures, mais il est fort probable que l'agglomération ait eu des ateliers durant les IIe et IIIe s., ainsi qu'au IVe s. dont les premières décennies voient l'édification d'un *castrum* en bordure de la Thielle.

LES PRODUCTIONS CONSTANTES ET SPÉCIFICITÉS

Tout comme les ateliers, leurs productions peuvent être réparties en trois périodes, caractérisées par des faciès particuliers.

Les informations concernant l'époque augustéenne sont rares, mais les productions de l'atelier du Forum de *Lousonna* présentent un répertoire assez diversifié dans lequel se côtoient des formes méditerranéennes ou "romanisées" (cruches, coupes et écuelles à pied annulaire en céramique claire et, peut-être, plats à engobe interne) et des récipients de tradition laténienne, principalement en céramique commune grise.

Le début de notre ère est marqué par l'essor des imitations de sigillée dites helvétiques[11] : vaisselle de table à revêtement orangé ou noir, d'un répertoire mixte, soit imité des sigillées, soit original, souvent de

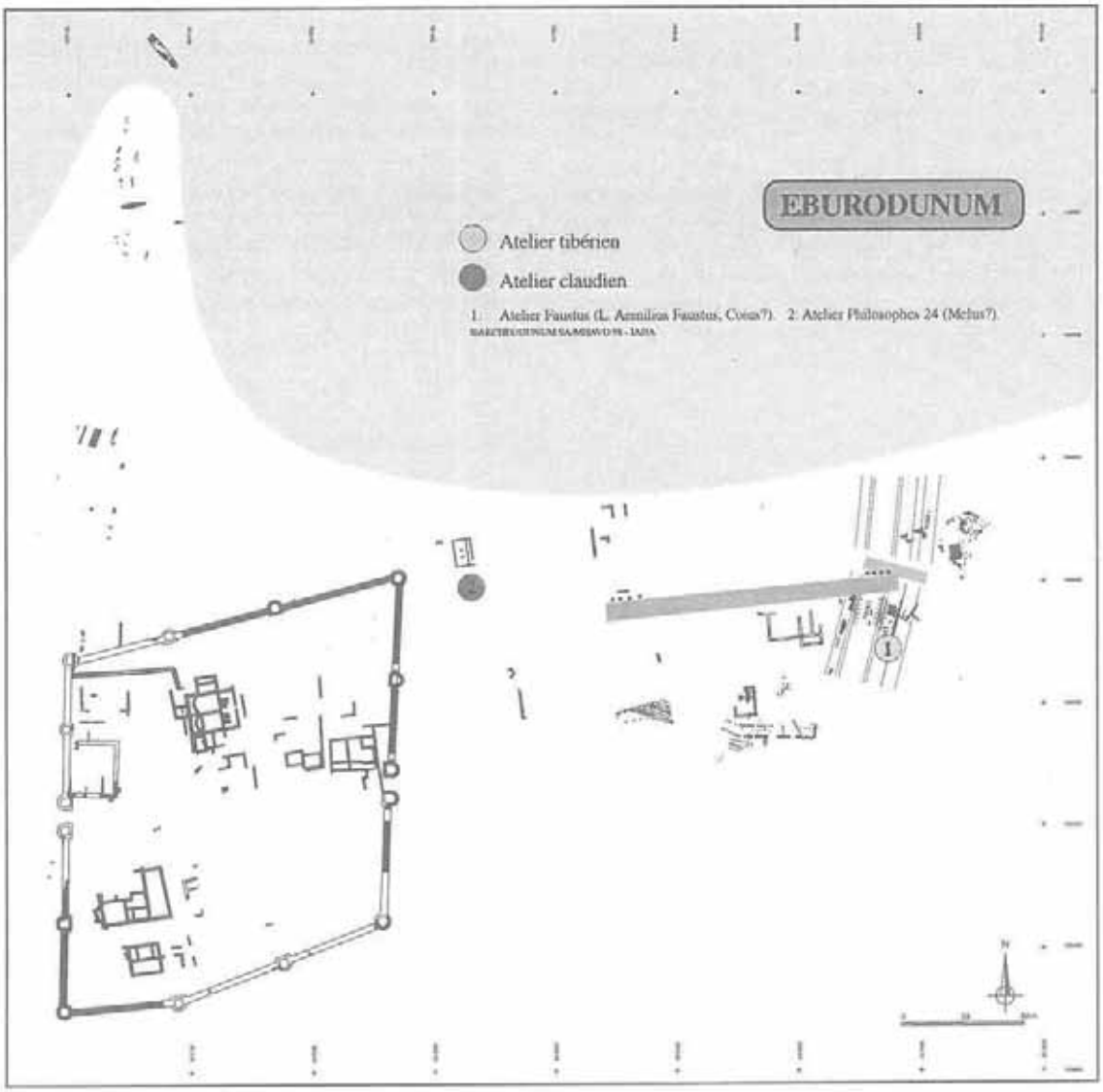


Figure 18 - Yverdon : plan de l'agglomération et localisation des ateliers de potiers.

11 Ces productions n'ont pas été fabriquées qu'en Helvétie, mais aussi à Nyon, en Valais, en pays rauraque et, probablement, en Allobrogie lémanique.

tradition "celtique". Les neuf ateliers répertoriés durant les périodes julio-claudienne et flavienne se sont livrés à la production de cette catégorie emblématique des faciès du plateau suisse, mais tous ceux connus par d'importants ensembles de ratés ont aussi fabriqué d'autres genres de récipients comme des cruches, des plats à engobe interne, des mortiers et des céramiques communes claires ou grises. Cette diversification des productions n'exclut pas une certaine spécialisation des ateliers : imitations de sigillée pour les ateliers du Stade ou de La Péniche, céramiques communes et, probablement, parois fines pour celui du secteur 25, par exemple. D'autres, comme celui de Faustus à Yverdon, ont produit une gamme de récipients "équilibrée", correspondant grosso modo aux faciès des sites de consommation. Des ateliers plus ou moins diversifiés et spécialisés, donc, selon la concurrence et la demande du marché[12].

Abandonnée dès le milieu du IIe s. de n. è., la production d'imitations de sigillée est remplacée par celle d'une catégorie de vaisselle de table désignée sous le nom de céramique à revêtement argileux, caractérisée par un nouveau répertoire de formes[13] et par une diversification des couleurs et des luisances des engobes[14]. Deux ateliers, au moins, en ont produit à *Lousonna* : celui du secteur 23 et celui, encore mal connu, du Secteur 1 des fouilles Chavannes 29. Ces deux centres de production, dont l'activité semble se situer principalement durant la période sévérienne, ont aussi produit d'autres catégories de mobilier –des communes grises, des cruches et des mortiers, notamment– qui montrent, à cette époque aussi, la volonté de proposer des productions diversifiées.

CONCLUSIONS

Malgré leur état lacunaire et hétérogène, les informations livrées par les ateliers de Suisse occidentale sont donc relativement riches d'enseignements sur les choix d'implantation et de production des artisans de la période gallo-romaine et montrent à l'évidence une "préférence" pour des sites en périphérie urbaine, proches d'axes importants et de ressources en eau. Leurs productions, généralement diversifiées, n'en sont pas moins parfois spécialisées, dans les imitations de sigillée notamment. Cette diversité mêlée de spécialisation semble, d'ailleurs, être la principale caractéristique des ateliers de la région étudiée, dans laquelle la production de céramique semble avoir toujours été décentralisée, malgré le regroupement d'artisans dans des "quartiers" de potiers.

Avec dix ateliers, *Lousonna* est le *vicus* helvète où l'évolution des zones artisanales peut être étudiée le plus précisément. Les données recueillies sont instructives pour l'urbanisme de l'agglomération et montrent une évolution en plusieurs phases qui peut être rappelée brièvement. Après avoir occupé un quartier probablement situé en périphérie du centre augustéen, les ateliers s'implantent dès le début de l'époque tibérienne dans des zones périphériques aux entrées est et ouest de l'agglomération, dont le plan se fixe après de grands travaux. L'association de plusieurs artisans dans l'atelier du Stade et l'apparition d'une seconde zone artisanale proche, permettent de penser que les faubourgs orientaux du *vicus* ont été beaucoup plus actifs que ceux de la périphérie occidentale durant le règne de Claude. L'artisanat céramique semble d'ailleurs s'éteindre dans ce dernier quartier au milieu du Ier s., tandis que la banlieue est voit le développement de l'atelier de La Péniche, qui restera actif jusqu'à la fin de la période flavienne. Les données manquent pour l'essentiel de la période antonine, mais la fin du IIe s. voit réapparaître deux ateliers dans la périphérie ouest du *vicus*, qui dénotent peut-être un regain de son activité artisanale.

Les principales lacunes concernent, nous l'avons dit, les installations des ateliers dont aucun n'a été fouillé sur une surface suffisante. Aucun four de la période des imitations de sigillée, aucune installation de préparation de l'argile, de tournage ou de stockage ... La recherche devra se porter sur ces questions, qui ne trouveront de réponses que par la réalisation de fouilles extensives, en open area[15]. Les sites exploitables ne manquent pas. A *Lousonna*, notamment, où le quartier artisanal Stade-Rotonde-Péniche repose sous les pelouses du parc de Vidy, à quelques dizaines de centimètres de la surface ...



12 Voir, par exemple, B. DUFAŸ, Y. BARAT et D. VERMEERSCH, *Trésors de terre, céramiques et potiers dans l'Ile-de-France gallo-romaine*, Catalogue d'exposition, Versailles, 1993, p. 203.

13 Forte augmentation des gobelets au détriment des coupes, abandon des types de sigillées du Ier s., apparition de nouvelles formes et de nouveaux types.

14 Revêtements mats, luisants ou métallescents, dont les couleurs vont du beige clair au brun foncé et, même, au noir. Forte proportion de productions à engobe brun orangé.

15 Voir, par exemple, J.-J. HATT, Réflexions de méthode sur les fouilles d'officines céramiques, dans *Revue Archéologique du Centre*, 24, 6, 1967, p. 323-327.

BIBLIOGRAPHIE

Furger 1990 : A. FURGER, Les ateliers de poterie de la ville d'*Augusta Rauricorum* (Augst et Kaiseraugst, Suisse), dans *SFECAG, Actes du congrès de Mandeure-Mathay*, 1990, p. 107-124.

Isoz 1992 : N. ISOZ, *Lousonna-Vidy (fouilles 1961) : l'atelier de potier du secteur 23 et ses productions*, Mémoire de Licence de l'Université de Lausanne, 1992.

Kaenel *et al.* 1982 : G. KAENEL, D. PAUNIER, M. MAGGETTI, M. et G. GALETTI, Les ateliers de céramique gallo-romaine de Lousonna (Lausanne-Vidy VD) : analyses archéologiques minéralogiques et chimiques, dans *ASSPA*, 65, 1982, p. 93-132.

Kasser 1993 : R. KASSER, L(ucius) Aemil(ius) Faustus, potier yverdonnois de l'époque de Tibère(-Claude), dans *ASSPA*, 76, 1993, p. 169-174.

Lousonna 4 : A. LAUFER, *La Péniche, un atelier de céramique à Lousonna*, Lousonna 4, CAR, 20, Lausanne 1980.

Lousonna 9 : T. LUGINBÜHI et A. SCHNEITER, sous la direction de S. BERTI ROSSI et C. MAY CASTELLA, *Trois siècles d'histoire à Lousonna-Vidy, le mobilier des fouilles de Chavannes 11 (1989-1990)*, Lousonna 9, CAR, 74, 1999.

Luginbühl 1995-1 : T. LUGINBÜHL, *L. Aemilius Faustus, histoire d'un potier gallo-romain d'Yverdon*, Yverdon/Varsovie, 1995.

Luginbühl 1995-2 : T. LUGINBÜHL, *Rapport sur la fouille YP 95, Atelier L. Aemilius Faustus*, Rapport MHAVD, Lausanne, 1995.

Luginbühl 1998 : T. LUGINBÜHL, Les procédés de fabrication des imitations de sigillée "helvétiques", Méthodes, acquis et perspectives d'une étude sur l'artisanat céramique, dans *Homo Faber*, 2.1, 1998, p. 23-38.

Luginbühl et Schneiter 1994 : T. LUGINBÜHL et A. SCHNEITER, Les estampilles sur imitations de sigillée de Lousonna-Vidy, 300 marques pour approcher l'origine, le statut et l'organisation des potiers, dans *Etudes de Lettres*, 1994, p. 43-69.

Luginbühl et Schneiter 1997 : T. LUGINBÜHI et A. SCHNEITER, *Estampilles et graffiti, inscriptions mineures de la Colonia Iulia Equestris*, Rapport au Musée Romain de Nyon, Lausanne, 1997.

Maggetti 1980 : M. MAGGETTI, Recherches minéralogiques, chimiques et technologiques sur la terre sigillée de l'atelier de la Péniche (Vidy/Lausanne), dans *Lousonna 4*, CAR 20, p. 81-95, Lausanne, 1980.

May Castella 1992 : C. MAY CASTELLA, *Les Prés-de-Vidy, Projet Jeunotel, intervention archéologique 1991*, Rapport de fouille MHAVD, Lausanne, 1992.

Morel 1992 : J.-P. MOREL, L'artisan, dans A. Giardina (dir.), *L'homme romain*, Paris, 1992, p. 267-302.

Paunier 1981 : D. PAUNIER, *La céramique gallo-romaine de Genève, de la Tène finale au royaume burgonde (Ier s. av. J.-C.-Ve s. apr. J.-C.)*, Mémoires et documents publiés par la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, Tome IX, Genève, 1981.

Paunier 1986 : D. PAUNIER, La production de terre sigillée en Suisse au Ier s. de notre ère, dans C. BÉMONT et J.-P. JACOB (dir.), *La terre sigillée gallo-romaine. Lieux de production du Haut-Empire : implantations, produits, relations*, Documents d'Archéologie Française 6, 1986, p. 261-265.

Paunier et Kaenel 1982 : D. PAUNIER et G. KAENEL, Moules pour la fabrication de céramique sigillée à Lousonna (Lausanne-Vidy VD), dans *AS*, 4, 1981-1983, p. 120-126.

Vidy 1984 : D. PAUNIER *et al.*, *Le vicus gallo-romain de Lousonna-Vidy. Rapport préliminaire sur la campagne de fouilles 1984*, Lousonna 6, CAR, 40, 1987.

Vidy 1985 : D. PAUNIER *et al.*, *Le vicus gallo-romain de Lousonna-Vidy. Le quartier occidental. Le sanctuaire indigène. Rapport préliminaire sur la campagne de fouilles 1985*, Lousonna 7, CAR, 42, 1989.

Zanco 1999 : A. ZANCO, *Provenance and Technology of Galloroman Terra Sigillata Imitations from Western Switzerland*, Thèse de l'Institut de Minéralogie et de Pétrographie de l'Université de Fribourg, Padoue, 1999.

* *
*

DISCUSSION

Président de séance : C. SCHUCANY

***Caty SCHUCANY** : Faut-il envisager qu'on a produit un peu partout ?*

***Thierry LUGINBÜHL** : Il y a d'abord le marché local, c'est sûr, mais à Lousonna on a des ateliers qui ont exporté, jusqu'en Valais, et probablement jusqu'en Suisse orientale. Il faut cependant se méfier, avec la répartition des estampilles, car il est désormais démontré que les potiers ont des succursales ... et cela n'exclut pas les déplacements.*

***Simonetta BIAGGIO-SIMONA** : Peut-on imaginer des ateliers multiples, c'est-à-dire qui produisaient de la sigillée et de la céramique commune ou étaient-ils divisés ? Est-il trop tôt pour le dire ? Peut-on faire des hypothèses ?*

***Thierry LUGINBÜHL** : Tous les ateliers de Lousonna qui sont connus par de gros ensembles de ratés ont produit au moins deux catégories de céramiques ; même l'atelier du Stade, qui a surtout produit des imitations de sigillée, avec les estampilles de quatre ou cinq potiers, semble aussi avoir produit des cruches. Pour le moment, on n'a pas d'atelier qui n'a fait qu'un groupe de productions, mais on a des spécialisations : les ateliers de la périphérie orientale, à Lousonna, ont surtout produit des imitations de sigillée et il semblerait, au vu des données disponibles, que ceux de la périphérie occidentale, durant le Haut-Empire, ont plutôt fait autre chose ; ils se sont adaptés à la demande, ont plutôt fabriqué des céramiques communes, des cruches mais aussi quelques imitations de sigillées.*

Anne HOCHULI-GYSEL

L'ARC ALPIN : LA CÉRAMIQUE À L'ÉPOQUE ROMAINE DANS LES GRISONS ET DANS LA VALLÉE DU RHIN ALPIN

I. INTRODUCTION

Dans cette étude, nous essayons de présenter la situation de la céramique d'époque romaine dans les régions de l'actuel canton des Grisons et la vallée du Rhin alpin jusqu'au lac de Constance (canton de St-Gall), région rattachée à l'antique province de Rhétie[1] (Fig. 1).

Soumise en 16-15 av. J.-C. lors de la dernière campagne de la conquête des Alpes, la partie rhétique de l'arc alpin n'est que peu peuplée durant toute l'époque romaine[2]. Il s'agit d'une région de passage des Alpes pour atteindre le nord de la province de Rhétie avec sa capitale Augsbourg, ainsi que d'autres sites principaux tels *Brigantium*-Bregenz situé sur le lac de Constance et *Cambodunum*-Kempten en Allgäu ; par ailleurs, les mêmes cols alpins grisonnais servaient au passage sud-nord pour joindre le plateau Suisse par la route des lacs de Walenstadt et de Zurich. On a pu constater que cet axe jouait un rôle important pour le commerce à longue distance dans les deux sens nord-ouest-sud et inversement.

Situé à proximité du Rhin, au départ des cols alpins grisonnais, *Curia*-Coire est le principal site romain et la seule agglomération secondaire de la région rhétique de la Suisse actuelle. Il s'agit du seul site de la région qui a été fouillé systématiquement et étudié en partie[3]. Les résultats des recherches sur Coire servent de base pour cette communication. En outre, nous nous basons sur deux travaux importants, celui de Bernhard Overbeck[4] concernant l'occupation de la vallée du Rhin alpin à l'époque romaine (essentiellement des *villæ rusticæ*), ainsi que la publication du site de Schaan (*castrum* établi au Bas-Empire) par Elisabeth Ettlinger[5]. L'étude de la supposée *mansio* de Riom dans l'Oberhalbstein (Fig. 1), une station jalon sur la route des cols du Julier et du Septimer, est inédite[6].

Les emplacements des installations et structures d'époque romaine ainsi que les trouvailles isolées se situent en général le long des routes de passage et des cols. Nous ignorons dans quelle mesure les vallées plus reculées de cette partie des Alpes étaient habitées. L'occupation de la région considérée se poursuit sans interruption jusqu'au Bas-Empire.

En ce qui concerne la culture matérielle des habitations étudiées, nous constatons une très forte romanisation. Elle se manifeste, entre autres, par un pourcentage important d'objets importés, surtout dans le domaine de la céramique pour lequel les témoignages de productions régionales restent peu nombreux. Cette situation résulte de la rareté des gisements d'argile nécessaire à la fabrication de la céramique, mais aussi

---

1 Bibl. : D. PAUNIER, Peuplement et occupation du milieu alpin suisse : un état de la question, dans R. CHEVALLIER, (dir.), *Peuplement et exploitation du milieu alpin (Antiquité et Haut Moyen-Age), Actes du Colloque de Belley 1989, Caesarodunum* XXV, p. 147-158. Cf. aussi A. HOCHULI-GYSEL, Region G : Rätisches Alpengebiet, dans C. SCHUCANY, S. MARTIN-KILCHER, L. BERGER, D. PAUNIER (éd.), *Römische Keramik in der Schweiz. Céramique romaine en Suisse. Ceramica romana in Svizzera*, Antiqua 31, Bâle, 1999, p. 213-223.

2 A. SIEGFRIED-WEISS *et al.*, Archäologischer Beitrag zum Formationsprozess des frühmittelalterlichen Churrätiens, dans *Festschrift I. Müller*, Disentis, 1986, p. 1-48.

3 A. HOCHULI-GYSEL, A. SIEGFRIED *et al.*, *Chur in römischer Zeit. Band I. Ausgrabungen Areal Dosch.* Antiqua 12, Bâle, 1986. A. HOCHULI-GYSEL, A. SIEGFRIED, E. RUOFF, V. SCHALTENBRAND, *Chur in römischer Zeit. Band II. A. Ausgrabungen Areal Markthallenplatz. B. Historischer Ueberblick.* Antiqua 19, Bâle, 1991. E. RUOFF, A. HOCHULI-GYSEL, A. SIEGFRIED, *Chur in römischer Zeit. Churer Stadtgeschichte I*, Chur, 1993, p. 136-185.

4 B. OVERBECK, *Geschichte des Alpenrheintals in römischer Zeit aufgrund der archäologischen Zeugnisse. 1. Topographie, Fundvorlage und historische Auswertung*, Münchner Beiträge zur Vor- und Frühgeschichte 20, Munich, 1982.

5 E. ETTLINGER, Die Kleinfunde aus dem spätrömischen Kastell Schaan, dans *Jahrbuch des Historischen Vereins des Fürstentums Liechtenstein* 59, 1959, p. 229-299.

6 R. MATTEOTTI, *Die römische Anlage von Riom*. Mémoire de maîtrise, Université de Bâle, 1993, inédit.

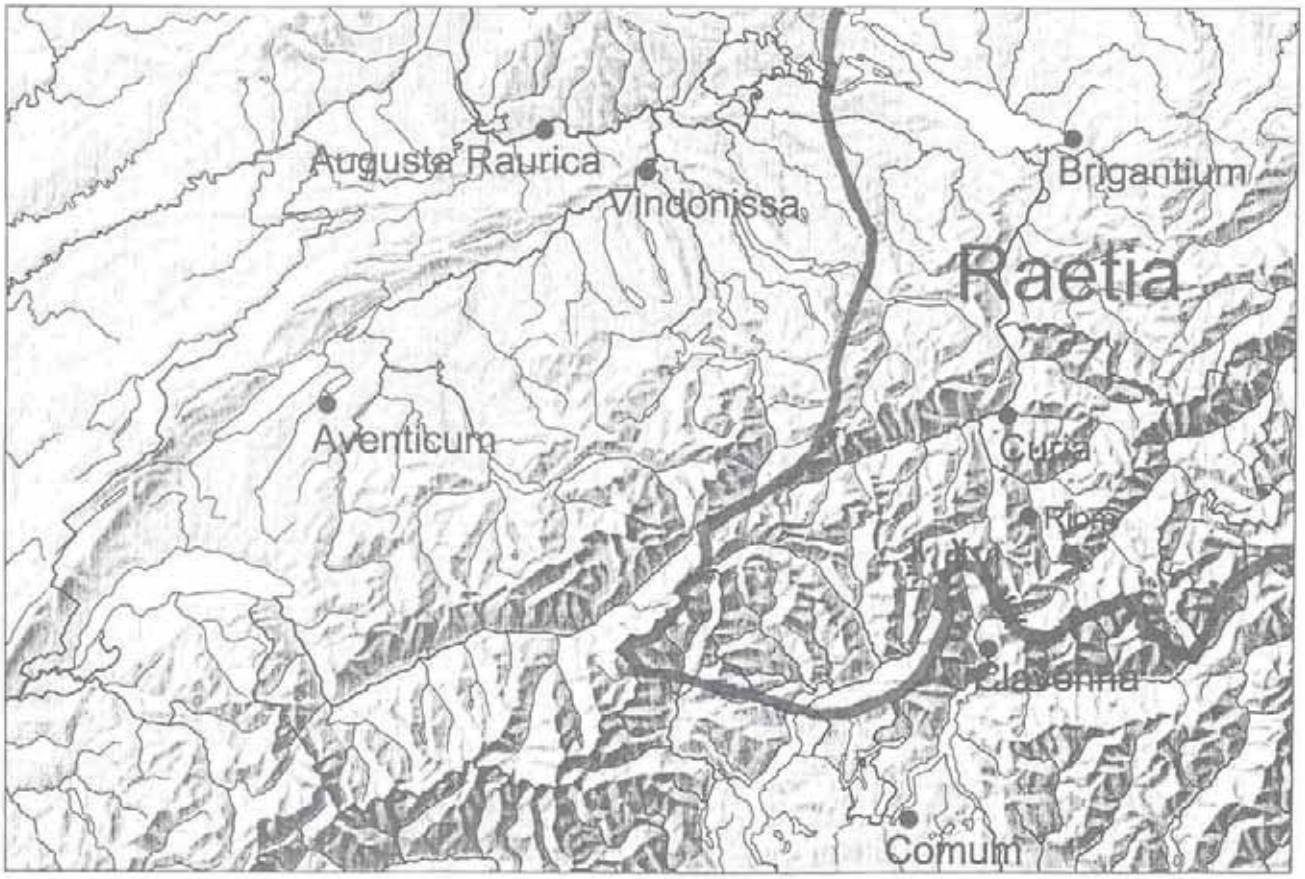


Figure 1 - Limites de la province de Rhétie et emplacement des cols alpins grisonnais.

de la proximité des sites de production de récipients en pierre ollaire qui remplaçaient en grande partie les pots à cuire en céramique.

II. LES ATTESTATIONS DE PRODUCTIONS CÉRAMIQUES

Aucune trace d'atelier de potiers n'a été découverte dans la région étudiée. Les autres attestations de production, tels les supports de cuissons, manquent également. Les seuls témoignages de fabrications régionales, notamment des ratés de cuisson, appartiennent à trois groupes de céramiques qui connaissent leur plus grande diffusion dans la partie rhétique de l'arc alpin.

1. La céramique à engobe flammé, appliqué à l'éponge (*Keramik mit geflammtem Ueberzug*).

La céramique à engobe flammé appliqué à l'éponge (Fig. 2) représente un groupe intéressant, combinant des éléments de forme et de technique d'origine indigène et de provenance méditerranéenne. Plusieurs exemplaires de ce groupe présentent des signes de mauvaise cuisson ou peuvent être considérés comme des pièces ratées.

La pâte est orangée, en général assez micacée et très dure. Le répertoire comprend plusieurs formes d'origine indigène celtique (Fig. 2, nos 1-6), mais également des écuelles à collerette large (no 7). Les formes qui se rapprochent des bols de type Roanne sont les plus nombreuses. Elles sont pour la majorité de forme haute (Fig. 2, nos 1 et 5), moins souvent de proportions larges (no 4). L'épaississement interne du rebord est caractéristique pour cette production. L'engobe orange brunâtre est apporté directement sur la surface lissée ou alors sur un premier engobe de couleur très claire (blanc ou beige), ce qui permet d'obtenir des effets de contraste plus prononcés entre le fond et l'engobe flammé. Dans ce deuxième groupe, on observe également des bandes blanches horizontales peintes comme troisième couche par dessus l'engobe flammé (Fig. 2, no 6). L'engobe orange est disposé de manière à ressembler à un marbrage régulier ou sous forme de larges bandes verticales, légèrement en biais. L'engobe est toujours posé uniquement sur la face externe. La technique d'application de l'engobe n'est pas connue en détail. On peut supposer qu'une éponge ou un pinceau à poils larges servait à poser l'engobe en créant l'effet de surface marbré.

❑ *Chronologie.*

Des pots comme l'exemplaire no 1, Fig. 2, se rencontrent à Coire aussi avec un décor peint ; ils pourraient dater de la première moitié du Ier s. apr. J.-C. Il semble donc que certaines formes et décors peints sont des éléments traditionnels de la région et qu'une combinaison des formes et des techniques s'est établie sous l'influence de la céramique d'origine méditerranéenne. Ce groupe de céramique apparaît au milieu du Ier s. apr. J.-C. et devient fréquent durant l'époque flavienne, tout en perdurant au début du IIe s.

❑ *Origine et diffusion du décor.*

Nous savons que la même technique d'engobe flammé a été réalisée sur des formes purement "romaines" dans des ateliers de la légion XI, stationnée au camp

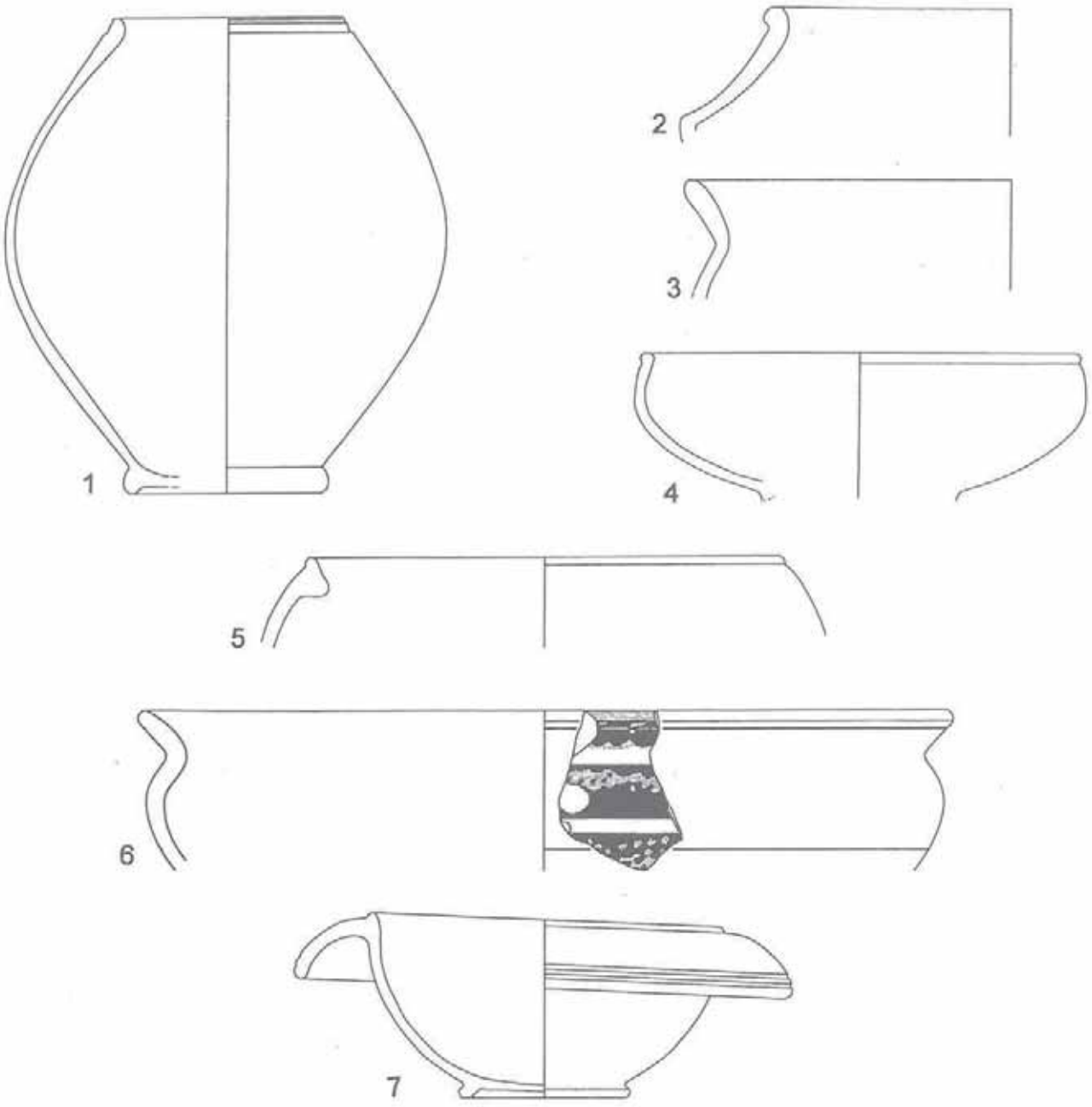


Figure 2 - Céramique à engobe flammé, probable production régionale de la région rhétique de l'arc alpin (deuxième moitié du I^{er} s. apr. J.-C. et début du II^{e} s.).

de *Vindonissa*, qui aurait introduit la technique des régions danubiennes[7]. Les productions de *Vindonissa* se caractérisent par une pâte très claire et fine. Quelques tessons de ces productions sont également présents à Coire, ce qui laisse imaginer une influence sur les productions de la région des Grisons. D'autres productions similaires se rencontrent sur des sites militaires en Rhénanie dès 40 apr. J.-C. et jusqu'au II^{e} s. Malgré sa présence sur des sites rhétiques plus septentrionaux, par exemple à Kempten[8], la céramique à engobe flammé (Fig. 2) se concentre essentiellement dans la région de Coire où elle représente un peu plus de 10 % de l'ensemble de la céramique du I^{er} au IV^{e} s. apr. J.-C.[9]

7 E. ETTLINGER, Ch. SIMONETT, *Römische Keramik aus dem Schutthügel von Vindonissa*, Veröffentlichungen der Gesellschaft Pro Vindonissa 3, Bâle,1952, p. 58-5. Hochuli-Gysel *et al.* 1996, p. 101-102.

8 M. MACKENSEN, *Das römische Gräberfeld auf der Keckwiese in Kempten. 1. Gräber und Grabanlagen des 1. und 4. Jahrhunderts*, Cambodunumforschungen IV. Materialhefte zur Bayerischen Vorgeschichte A 34, Kallmünz, 1978, pl. 67, n° 8, pl. 124, n° 8, pl. 126, n° 7, pl. 127, n° 2, pl. 132, n° 5 : exemplaires provenant de tombes datées entre 55 et 80 apr. J.-C.

9 Hochuli-Gysel 1999, *supra* note 1, p. 214.

2. Bols carénés, type Drack 20 (Fig. 3, n° 1).

Un nombre de bols carénés portent des signes d'une cuisson ratée. Leur pâte est grise, fine et très micacée, l'engobe apporté uniquement sur la face externe est noir, épais, souvent brillant et de bonne qualité. Ces vases apparaissent à l'époque flavienne et sont fréquents durant la première moitié du IIe s. Ce type de bol caréné est d'origine indigène, celtique, tout comme certaines formes de la céramique à engobe appliqué à l'éponge (Fig. 2, nos 1-6).

3. Bols imitant la forme Dragendorff 37 (Fig. 3, nos 2 et 3).

Il semble qu'à partir du milieu du IIe jusqu'au IIIe s., des bols imitant la forme Drag. 37 ont été fabriqués dans la région étudiée. Leur pâte orange micacée correspond à celle de la céramique à engobe "apporté à l'éponge". A la place d'un relief moulé, on trouve un décor de guillochis (appliqué à la roulette). Malgré la présence de ces bols, on trouve des Drag. 37 décorés au moule pendant la même époque (voir Fig. 4).

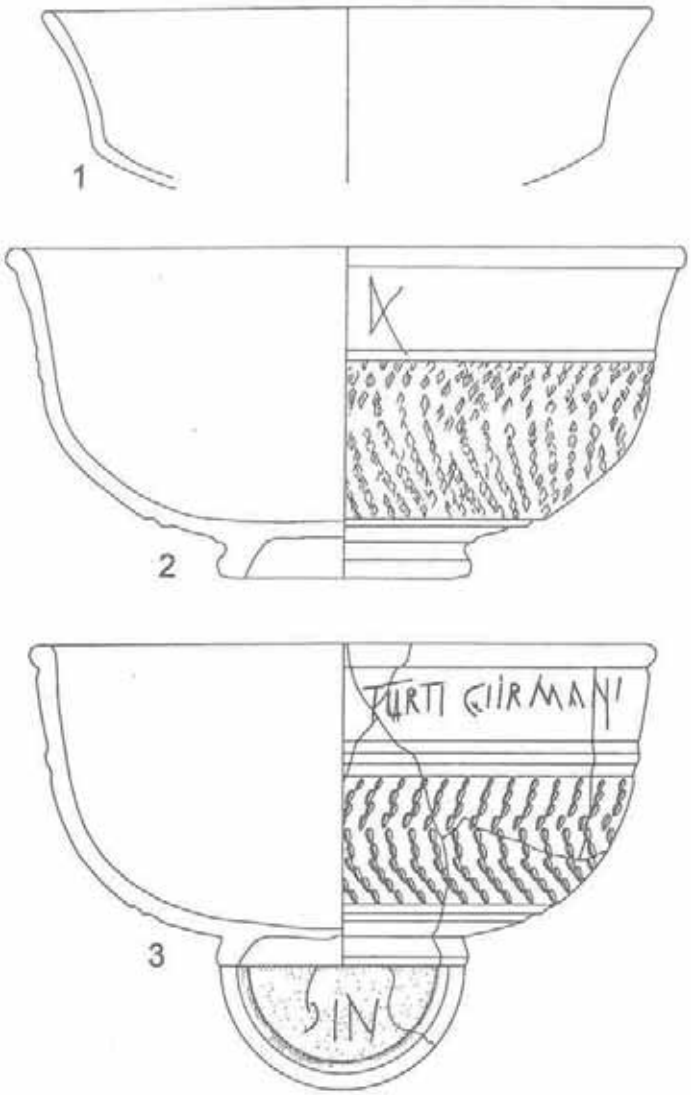


Figure 3 - 1 : Bol caréné (fin du Ier s. apr. J.-C. et première moitié du IIe s.) ; 2 et 3 : Bols imitant la forme Drag. 37 (IIe-IIIe s.).

III. LE SPECTRE DES CÉRAMIQUES ATTESTÉES DANS LES GRISONS

Nous constatons dans le spectre de la céramique en Rhétie, partie suisse, un grand pourcentage de fabrications importées, et ce, durant toute l'époque romaine. Cette particularité s'explique par la situation de la plupart des sites découverts à proximité des routes de grand passage sur lesquelles voyageaient les marchandises transportées à longue distance. Selon la période, différentes régions de production dominent. On note la forte importation de sigillées de Rheinzabern et des officines de l'Alsace aux IIe-IIIe s., ainsi que la présence marquée des productions de Westerndorf, malgré la disponibilité sur le marché des sigillées dites "helvétiques" des IIe-IIIe s. Comme dans le nord de la province de Rhétie, les sigillées africaines se rencontrent régulièrement de la fin du IIIe jusqu'au Ve s. Par contre, les sigillées grises paléochrétiennes sont absentes. Au Ier s. apr. J.-C., une grande diversité de céramiques à parois fines est attestée ; les lieux de production se trouvent aussi bien en Italie qu'en Gaule. Ce spectre reflète un niveau de romanisation élevé qui va de pair avec la consommation de denrées alimentaires importées dans des amphores provenant de l'Égée, de l'Italie, de la péninsule Ibérique, de Gaule et, dans l'Antiquité tardive, de l'Afrique du Nord.

IV. LE CAS PARTICULIER DES RÉCIPIENTS EN PIERRE OLLAIRE

Pour mieux comprendre la modeste présence des pots à cuire dans la région étudiée, voire leur absence dans les productions supposées régionales, il faut esquisser le rôle important qu'a joué la vaisselle en pierre ollaire (Fig. 5). Des gisements de cette pierre ont été exploités à différents endroits dans les Alpes[10]. Les plus connus se trouvent dans la Valle Malenca, au nord-est de Chiavenna/Clavenna (Fig. 1) où cette pierre est d'ailleurs toujours extraite pour en faire des pots et plats à cuire. D'après les analyses pétrographiques réalisées, les récipients en pierre ollaire découverts en Rhétie proviennent de la Valle Malenca. Très souvent, les récipients présentent des traces d'utilisation, soit un noircissement de la surface externe, souvent plus foncé en bas qu'en haut, soit un changement de couleur général du fond et des parois, provoqué par une utilisation prolongée. Le commerce à longue distance vers le nord de la province de Rhétie et en Germanie libre est attesté par les trouvailles. La fouille d'une maison de l'agglomération romaine à Coire a éga-

10 A. SIEGFRIED, dans Hochuli-Gysel *et al.*, 1986, p. 130-156. Au Valais, cf. VALLIS POENINA, *Le Valais à l'époque romaine*, Musée cantonal d'archéologie, cat. exposition Sion, Sion, 1999, p. 86, fig. 67.

Période	groupe de céramique	région de production	fréquence
I^er s. av. J.-C.	céramique à parois fines	Italie	rare
I^er s. apr. J.-C.	terre sigillée	Italie-centre	rare
		Italie-nord	bien attesté
		Gaule-sud	très fréquent
		Gaule-centre	rare
	céramique à parois fines	Italie-centre	bien attesté
		Italie-nord	fréquent
		Gaule-centre	bien attesté
		Gaule-Lyon	fréquent
	mortiers estampillés	Italie	bien attesté
	plats à engobe pompéien rouge	Italie-région du Vésuve	rare
	amphores	Istrie-Gaule	bien attesté
		péninsule ibérique	fréquent
		Égée	rare
II^e s. apr. J.-C.	terre sigillée	Gaule-sud	bien attesté
		Gaule centre	fréquent
		Gaule-est	fréquent
		Rheinzabern	fréquent
III^e s. apr. J.-C.	terre sigillée	Rheinzabern	fréquent
		Westerndorf	fréquent
		TS helvétique	bien attesté
	céramique à revêtement argileux	Aventicum ?	bien attesté
		Rhénanie ?	rare
		Rhétie	bien attesté
	amphore	péninsule ibérique	fréquent
		Gaule	fréquent
IV^e s. apr. J.-C.	terre sigillée	Afrique du nord	bien attesté
		Argonnes	bien attesté
	mortier à glaçure plombifère	Rhétie/Noricum ?	bien attesté
	amphore	Afrique ?	rare
V^e s. apr. J.-C.	terre sigillée	Afrique du Nord	rare

Figure 4 - Importations de certains groupes de céramiques dans la région de l'arc alpin rhétique du I^er s. av. J.-C. au V^e s. apr. J.-C.

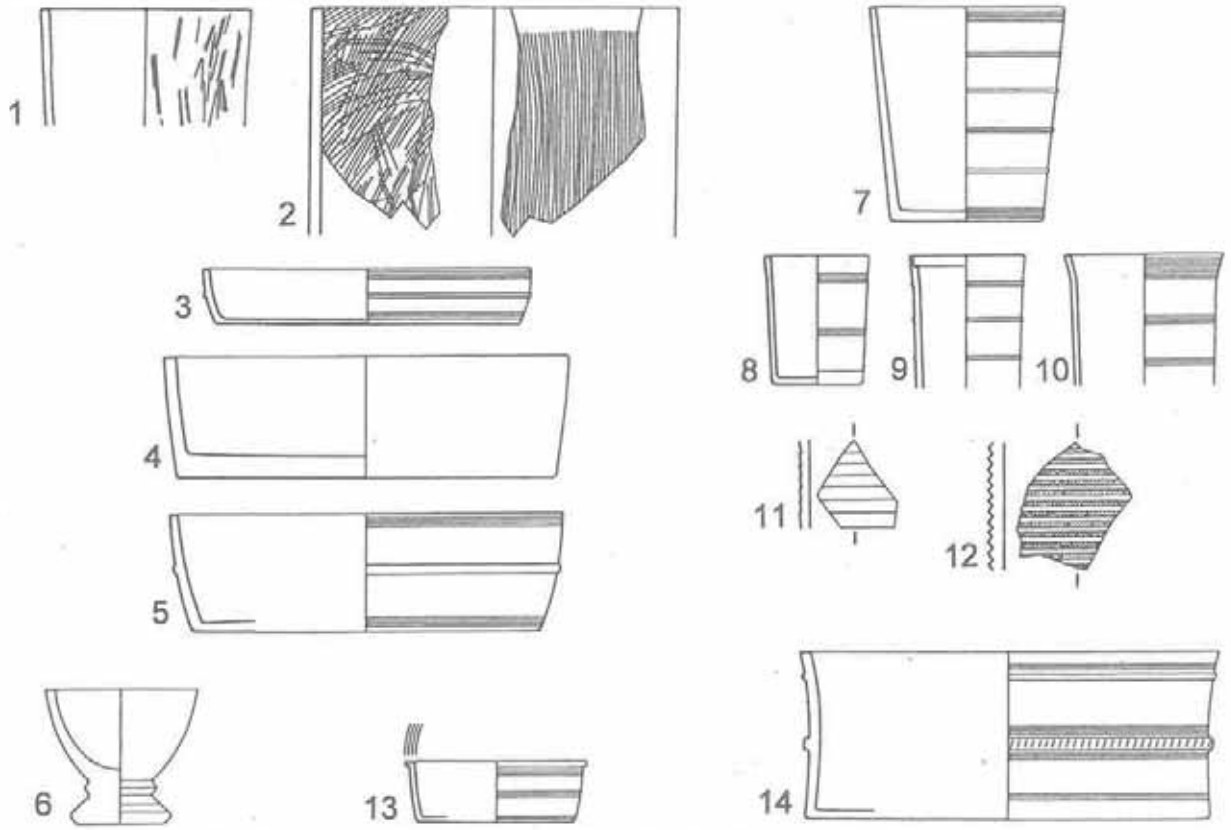


Figure 5 - Répertoire des formes en pierre ollaire attestées dans la partie rhétique de l'arc alpin.
I^er et II^e s. : formes 1 à 14. IV^e s. : formes 7 à 14.

lement livré un ensemble de récipients non utilisés, témoignant du rôle de lieu de marché régional.

On présume que les mêmes qualités étaient appréciées à l'époque romaine qu'aujourd'hui : la capacité d'accumuler la chaleur permettant de mijoter lentement les aliments. Examinant le répertoire des formes, on constate trois groupes principaux ainsi que quelques formes rencontrées plus rarement. Le premier groupe est constitué des grand pots à parois verticales (Fig. 5, nos 1-2), absents à l'Antiquité tardive, le deuxième consiste en plats assez bas, de diamètre variable (nos 3-5), attestés durant toute l'époque romaine, tout comme le troisième groupe, les gobelets (nos 7-10). Alors que la plupart des plats et gobelets sont tournés (la pierre est relativement tendre lors de son extraction et durcit une fois exposée à l'air), les grand pots du Ier s. (Fig. 5, nos 1-2) présentent des traces de ciseaux d'un façonnage vertical. Les éléments décoratifs comme les moulures horizontales (Fig. 5, nos 5 et 14) sont parfois même imités dans la céramique.



Président de séance : Caty SCHUCANY

***Marino MAGGETTI** : Vous avez dit que les berges pouvaient avoir été mangées par les fleuves mais il peut y avoir aussi des phénomènes de solifluction qui auraient recouverts par des mètres de sédiments les zones de production, ce phénomène n'existant pas sur le plateau.*

***Anne HOCHULI-GYSEL** : Vous voulez dire pour le vicus de Coire ?*

***Marino MAGGETTI** : Non, en règle générale, dans le Tessin, le Valais, les Grisons, où on ne trouve pas de traces de fours.*

***Anne HOCHULI-GYSEL** : Effectivement.*

***Eleni SCHINDLER-KAUDELKA** : A Bregenz, dès la fin du règne d'Auguste, les importations de sigillées du sud de la Gaule sont plus importantes que les importations italiques, ce qui est donc un peu différent de Coire.*

Christophe Flugge, qui a travaillé sur le Auerberg, a constaté que même la céramique de type Auerberg a probablement été importée du sud parce qu'elle contient un dégraissant à base de fragments de marbre dont les carrières ont été localisées à Striersing. Comme il n'existait pas de gisement de marbre en Rhétie, ou bien on l'a importé pour l'inclure dans les céramiques faites sur place ou bien, plus probablement, on a importé, du moins en partie, les céramiques culinaires de type Auerberg du sud, par le Brenner. C'est donc un panorama qui renforce l'hypothèse d'importations massives du sud.

***Anne HOCHULI-GYSEL** : Pour Bregenz, tu dis qu'à la fin du règne d'Auguste il n'y a pratiquement plus de padane ?*

***Eleni SCHINDLER-KAUDELKA** : Oui.*

***Anne HOCHULI-GYSEL** : A Coire, elles continuent au moins jusqu'à l'époque de Tibère. C'est la communication interalpine, je pense.*

***Simonetta BIAGGIO-SIMONA** : Je me souviens de certains des dépôts à Ornavasso, dans le Val d'Ossola, qui seraient très intéressants car la décoration est très proche de ce que tu as montré. On pourrait regarder s'il y a de la pierre ollaire comme dégraissant.*

SFECAG, Actes du Congrès de Fribourg, 1999.

Marc-André HALDIMANN

À LA RECHERCHE DES PRODUCTIONS DE CÉRAMIQUE GALLO-ROMAINE EN VALAIS[1]

LE VALAIS, UN TERRITOIRE COMPLEXE (Fig. 1)

Entreprise depuis près de 20 ans, l'étude partielle des centaines de milliers de tessons recueillis depuis 1973 offre une première appréciation de l'évolution de la céramique en Valais entre le Ier s. av. n. è. et le Ve s.

En 1998, les données fournies par les amphores de Massongex VS ainsi qu'un aperçu de l'inventaire formel reconnu à Martigny et à Sion, Sous-le-Scex, permettaient d'aborder partiellement la question des importations pendant cette période (Haldimann 1998a). Les sites évoqués ne couvrent pas de manière homogène

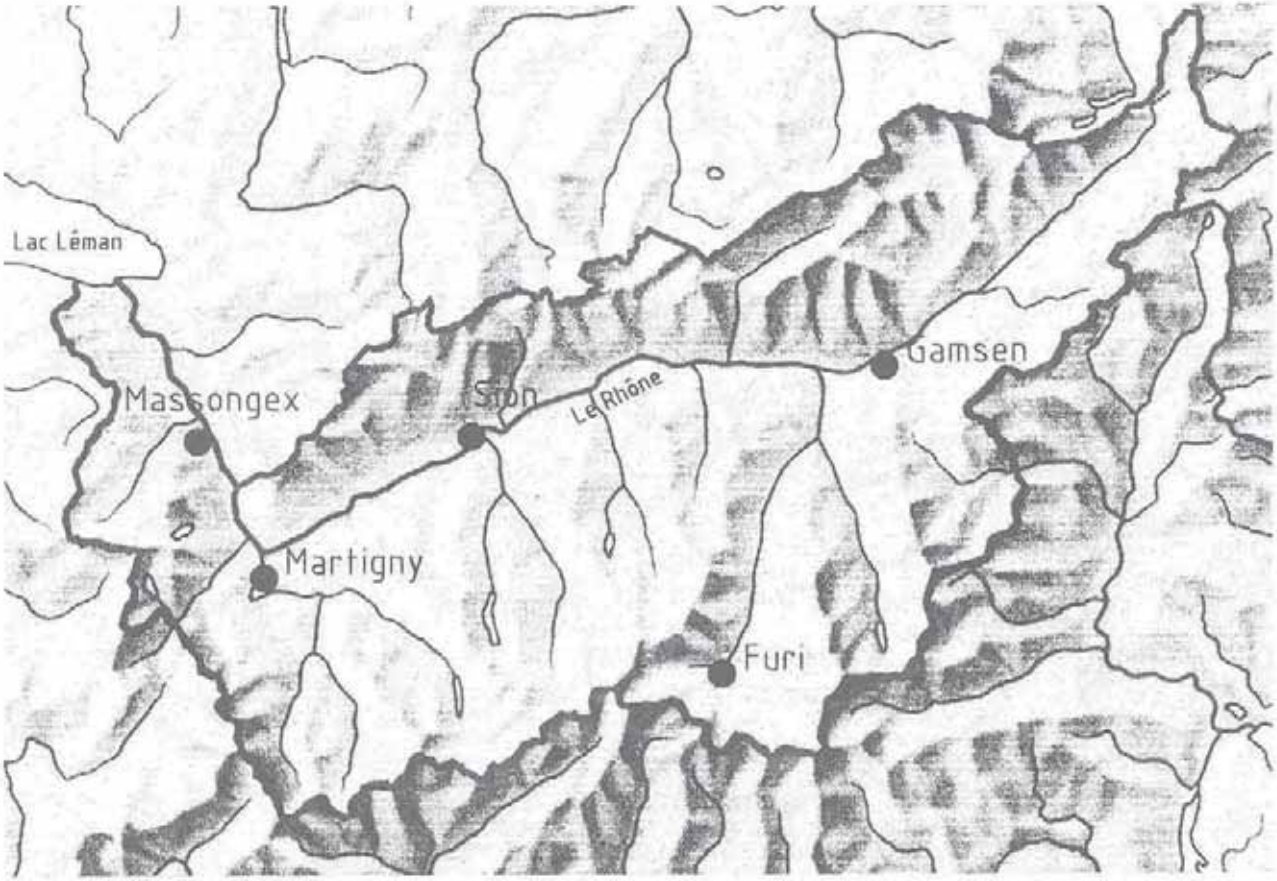


Figure 1 - Carte du Valais avec liste des sites évoqués (Office des Recherches archéologiques, C.-E. Bettex).

1 Tous nos remerciements vont à François Wiblé, archéologue cantonal, et à Olivier Paccolat, responsable des fouilles de Brigue, Glis pour l'aide généreuse qu'ils ont apportée à la rédaction de ce manuscrit.

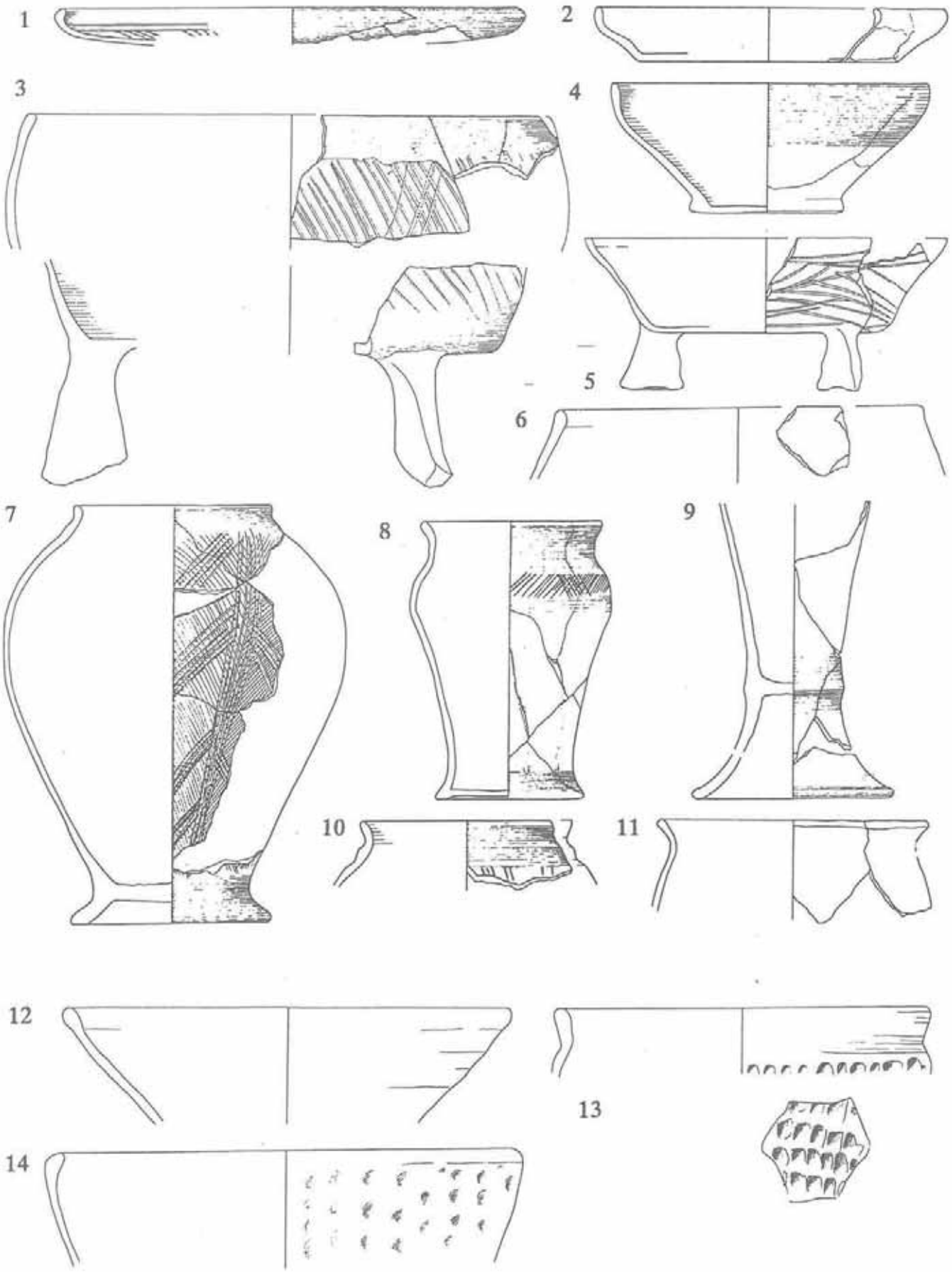


Figure 2 - La céramique indigène non tournée de Massongex VS (Office des recherches archéologiques, C. Mettraux).

le territoire valaisan : notre source documentaire dépend essentiellement des agglomérations jalonnant l'axe routier du Grand Saint-Bernard et, dans une mesure bien moindre, de la haute vallée du Rhône jusqu'à Gamsen. Des différences prononcées sont ainsi perceptibles entre le Bas-Valais et le Haut-Valais. De plus, hormis de rares découvertes fortuites qui ne sont pas explicites, les vallées latérales et le cours du Rhône en amont de Brigue ne fournissent aucun élément exploitable à l'heure actuelle. Cette situation implique de fortes disparités régionales quant à la connaissance du mobilier.

La question des productions céramiques autochtones est encore plus complexe que celle des importations : aux disparités géographiques évoquées s'ajoute l'absence de tout témoignage direct de production (fours, fosses de décantation, dépotoirs). L'analyse partielle des séries dont dispose la recherche permet cependant, à partir de la même base documentaire, d'aborder trois catégories de céramiques dont l'origine locale est raisonnablement vérifiée. Très diverses, elles illustrent cependant l'appartenance étroite du territoire valaisan au contexte alpin occidental dans le cadre chronologique abordé.

ENTRE TRADITION CELTIQUE ET ROMANITÉ : LES CÉRAMIQUES INDIGÈNES NON TOURNÉES

(Fig. 2)

La plus ancienne production identifiée à ce jour au sein de la période retenue est celle des céramiques indigènes non tournées. La technique employée, leur évolution formelle, leur diffusion ainsi que leur chronologie ont pu être précisées dès 1991 par Ph. Curdy, sur la base du mobilier issu des fouilles de Massongex VS (Haldimann *et al.* 1991). Cette classe de céramique, observée entre le Ier s. av. et le milieu du Ier s. apr. J.-C. en Bas-Valais, est caractérisée par un montage à la main, une cuisson relativement mal contrôlée en atmosphère oxydo-réductrice déterminant une couleur de pâte variant entre l'orange et le gris-beige et des surfaces en général noires. La pâte, assez fine, présente une structure feuilletée caractéristique ainsi qu'un dégraissant à base de roche métamorphique (pierre ollaire) utilisée à l'époque romaine pour la fabrication de pots dont les qualités thermiques étaient donc déjà connues à La Tène finale. La finesse des récipients est également remarquable : l'épaisseur des panses ne dépasse pas les 6 mm même pour des pots à cuire.

Quant au répertoire formel, les formes basses, surtout caractérisées par des jattes, ne diffèrent guère des formes rencontrées sur le Plateau suisse. On remarquera cependant une influence cisalpine marquée par la présence de plats imitant les plats à engobe interne rouge pompéien et par des jattes tripodes, deux formes alors inconnues sur le Plateau ou dans le Bassin lémanique. Parmi les formes hautes, on remarque des gobelets à épaule marquée, des pots ovoïdes ainsi que des bouteilles, certaines étant dotées de pieds à balustre. Les décors sont essentiellement composés de longues incisions obliques organisées en chevrons ou en motifs arborescents. Les décors au brunissoir sont également attestés par des bandes verticales ou horizontales à l'extérieur des formes hautes ou à l'intérieur des formes basses. Les vases funéraires recueillis révèlent des décors en bandes parallèles, croisées ou encore en chevrons, proches d'une pratique ornementale ancienne, la technique du "stralucido", héritée de la période du Golasecca.

Cette céramique se rencontre dans une aire géographique bien délimitée comportant actuellement le Haut-Valais, le Valais central, le Bas-Valais et le Val d'Aoste. On relèvera également une parenté formelle et décorative avec les céramiques indigènes observées au Tessin et dans le Val d'Ossola. Ce genre de céramique, qui comporte des plats, des marmites tripodes et des gobelets, dénote une influence cisalpine étrangère au registre traditionnel de La Tène finale connu en Suisse occidentale ; elle confirme l'existence d'une culture alpine occidentale orientée vers le sud.

LES IMITATIONS DE SIGILLÉE HELVÉTIQUE

(TSI, Fig. 3 et 4)

Les imitations de sigillées helvétiques ont maintes fois été présentées depuis l'étude pionnière de W. Drack, publiée en 1945. Participant au phénomène bien connu en Gaule d'ateliers locaux reproduisant les formes des sigillées italiques en compagnie de quelques formes d'origine locale, cette production est particulièrement abondante entre l'époque augustéenne tardive et la seconde moitié du Ier s. de n. è. en Suisse occidentale, le principal centre de production connu étant *Lousonna*-Vidy avec des ateliers également observés à Nyon et à Yverdon (Luginbühl 1999). La présence en Valais de quantités d'imitations de sigillées est bien attestée à Massongex (Fig. 5) comme à Martigny. Pour ce dernier site, le nombre élevé de plats et de coupelles estampillés au nom de *Florvs*, peu diffusé ailleurs en Valais et presque inconnu dans le Bassin lémanique[2], conduisait déjà, en 1983, Yvonne Tissot à poser la question de son origine locale (Fig. 3). Deux séries d'analyses chimiques, portant sur un total de 26 timbres de ce potier, ont été entreprises en 1979 par A. Jornet et en 1991 par U. Hertli sous la direction de M. Maggetti. Elles ont pleinement confirmé l'évidence fournie par la diffusion des estampilles, puisque les pâtes de 25 des 26 timbres analysés forment un groupe homogène de céramiques riches en CaO qui ne correspond à aucun des ateliers du Bassin lémanique ni du Plateau suisse (Jornet 1982 et Hertli 1992). Ce groupe riche en CaO est en revanche analogue à celui des céramiques à revêtement argileux et des imitations de sigillée ornée du IIe et du IIIe s. de n. è. dont la production martigneraine est également postulée (voir *infra*). L'existence à Martigny d'un atelier d'imitations de sigillée estampillées au nom de *Florvs* peut donc être considérée comme acquise. L'inventaire des formes produites,

2 Selon l'inventaire de T. Lüginbühl, 42 estampilles de *Florvs* sont connues en Suisse occidentale ; 34 d'entre elles proviennent de Martigny, 4 de Massongex VS, 2 d'Avenches VD et les deux dernières de *Lousonna*-Vidy VD.

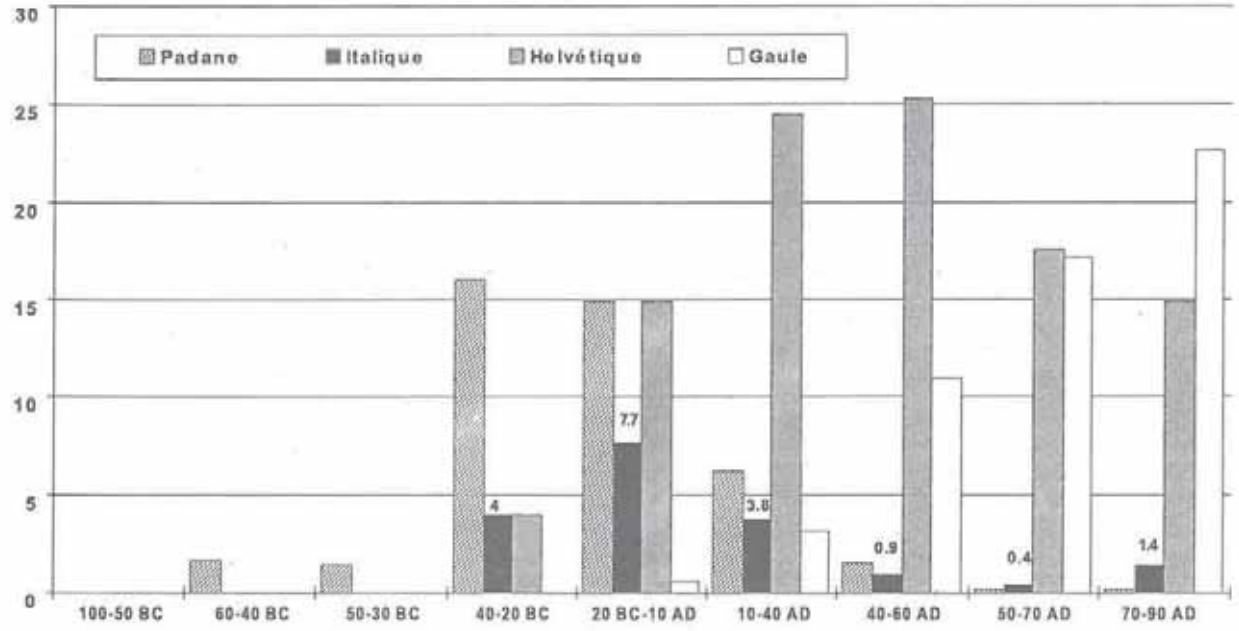


Figure 3 - Provenance des sigillées et pourcentage d'imitations de sigillées helvétiques (TSI) à Massongex VS (Office des recherches archéologiques, M.-A. Haldimann).



Figure 4 - Les imitations de sigillées produites à Martigny VS : estampille de *Florvs* (Office des recherches archéologiques, J. Bertelle).

nécessairement incomplet par l'absence d'estampilles sur les formes hautes, demeure à réaliser. La période d'activité de *Florvs* ne paraît pas être antérieure à la fondation de *Forum Claudii Vallensium*-Martigny entre 41 et 47 de n. è. ; elle ne se prolonge vraisemblablement pas au-delà de la seconde moitié du Ier s., ce genre de production devenant par la suite marginal en regard de l'abondance de sigillées gauloises observée en Valais (Fig. 5 et Haldimann 1999).

Bien documentée à Berne-Enge et à Baden, la persistance d'une production céramique imitant les sigillées entre la fin du IIe et le IIIe s. de n. è. est également envisageable à Martigny (Fig. 4). Au terme d'un inventaire du mobilier recueilli, K. Roth-Rubi reconnaissait la présence de coupes Drag. 37 comportant des motifs et des oves qu'elle attribue aux potiers E 5, E 6 et E 8 selon la classification établie par ses soins (Ettlinger et Roth-Rubi 1979). La découverte à Berne, Engehalbinsel d'un moule attribué au potier E 6 conduisait l'auteur à proposer une importation à Martigny de produits des ateliers bernois (Roth-Rubi 1984, p. 18). Les analyses pratiquées par Jornet puis par Hertli sur 8 coupes de type Drag. 37 recueillies à Martigny et attribuables au potier E 6 remettent toutefois en cause ce postulat ; en effet, la composition chimique de leurs pâtes, riche en CaO, est en effet analogue à celle des imitations de sigillées estampillées au nom de *Florvs*. Il est donc plausible qu'un atelier ait produit à Martigny cette sigillée ornée régionale. Relevons enfin que l'analyse chimique du moule mis au jour à Berne témoigne de la complexité de la situation : le moule est réalisé avec une pâte qui ne provient ni de Berne ni de Martigny, mais d'un site de production indéterminé (Jornet 1982).

LES CÉRAMIQUES PLOMBIFÈRES

L'apparition de céramique plombifère importée est signalée dès l'époque augustéenne en Bas-Valais[3] ; la possibilité d'une production autochtone ne peut être toutefois envisagée avant l'Antiquité tardive. La découverte à Sion de 33 récipients aux glaçures plombifères variant entre le brun clair et le vert jaunâtre dans un contexte clos qui n'est pas antérieur à 425 de n. è. souligne la possibilité d'une production locale (Dubuis, Haldimann et Martin-Kilcher 1987).

Si deux cruches et une jatte paraissent provenir du versant méridional des Alpes, les autres vases sont de facture probablement autochtone. Leur pâte, bien cuite, assez fine avec un abondant dégraissant quartzeux et de couleur gris-beige clair est en effet en tout point

3 Haldimann *et al.* 1991, p. 154.

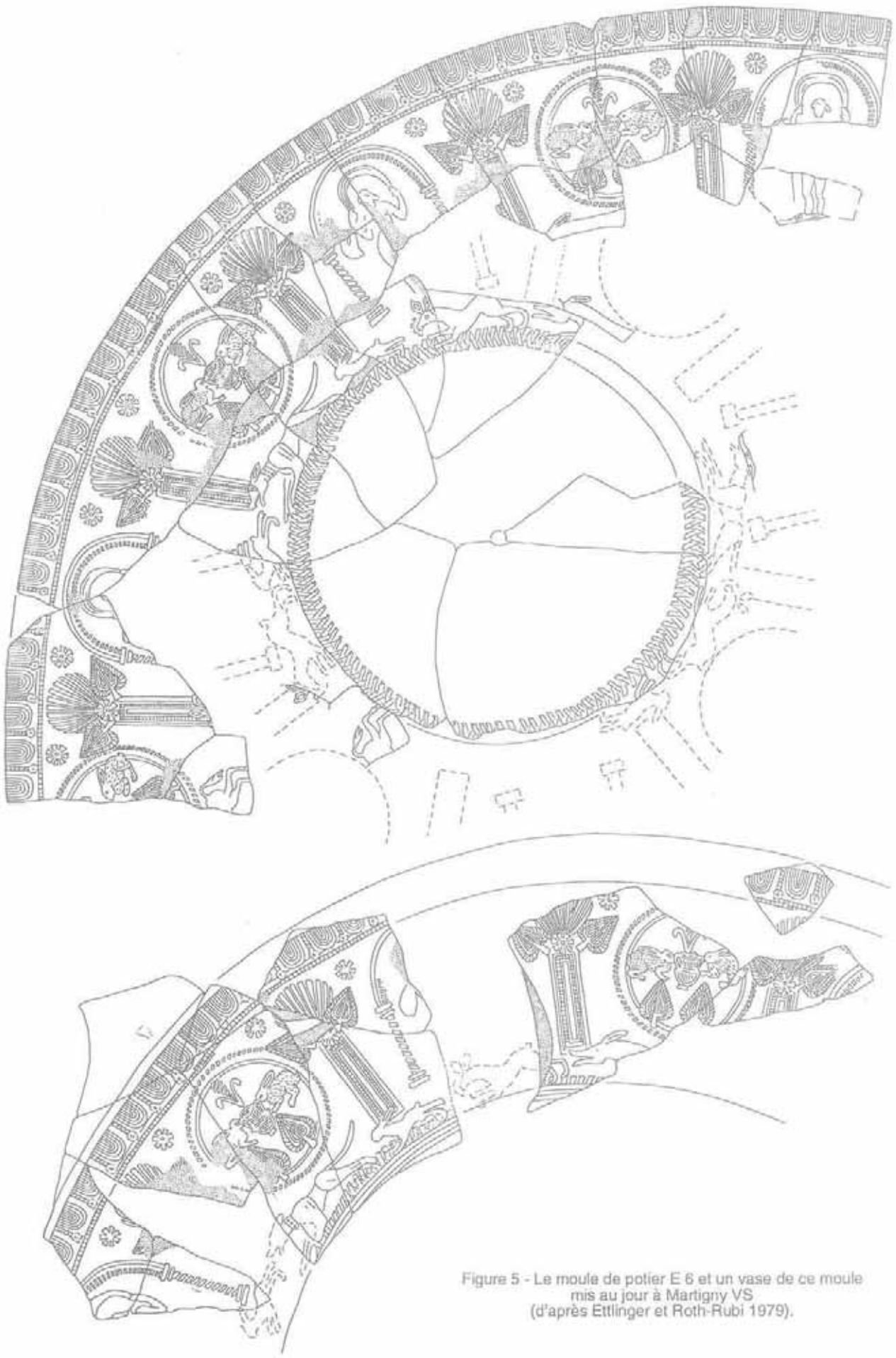


Figure 5 - Le moule de potier E 6 et un vase de ce moule mis au jour à Martigny VS (d'après Ettlinger et Roth-Rubi 1979).

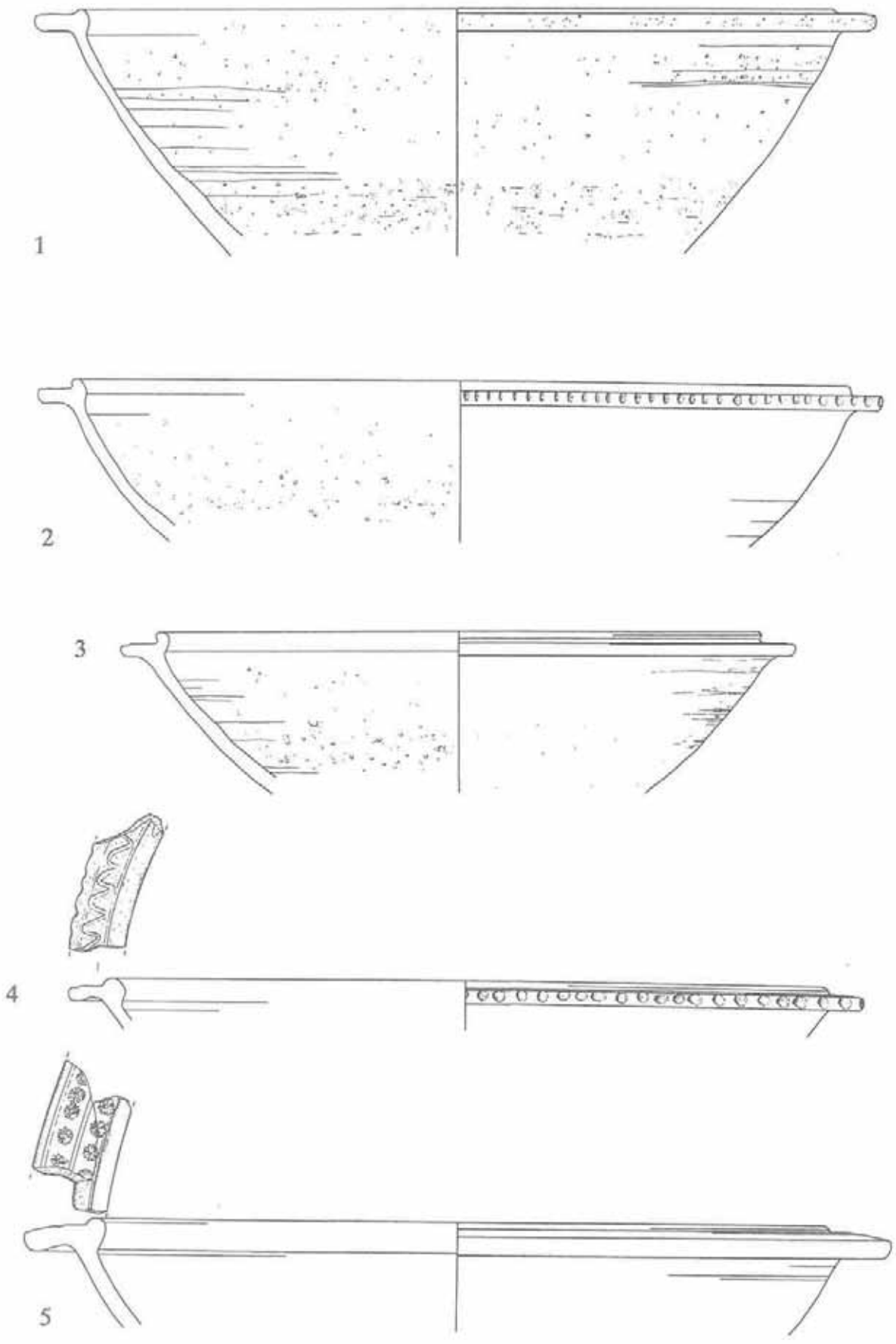


Figure 6 - Les mortiers plombifères de Sion, Sous le Scex (Office des recherches archéologiques, C. Doms).

comparable avec celle de la céramique commune formant plus du quart des récipients de ce contexte. Le fait que plusieurs jattes en céramique commune portent des mouchetures de plomb renforce la probabilité de l'origine locale de cette céramique plombifère.

Sur le plan du registre formel, la majorité des récipients sont des mortiers à collerette horizontale (Fig. 5). Leur glaçure est le plus souvent interne et couvre également la collerette, la surface externe de la panse n'étant pas systématiquement recouverte. Cet inventaire formel est complété par des plats à marli dérivant de la forme Rigoir 1 ou Hayes 67, une coupelle ainsi que des cruches par trop fragmentaires pour déterminer leur forme. Les décors sont concentrés sur la face supérieure des collerettes et comportent des motifs de rouelles, de guillochis ou encore de lignes ondulées.

Si elle venait à être confirmée, la production de céramique plombifère en Valais à pareille époque ne surprendrait guère. Dès le IVe s., nombre de récipients plombifères sont produits dans l'ensemble de l'arc alpin, des centres de productions connus ou probables étant documentés en Rhétie, en Pannonie, en Germanie Inférieure, au Piémont et en Lombardie (Brogiolo et Gelichi 1997)[4]. Sans vouloir multiplier les parallèles pour cette catégorie, nous rappellerons la présence soutenue de mortiers à collerette horizontale à Aoste I (Mollo Mezzena 1982), à Brescia et à Schaan FL (Hasenbach 1999) ; ces occurrences confirment l'utilisation courante de ce genre de récipients dans les vallées alpines.

ET LES AUTRES PRODUCTIONS ?

Au terme de la présentation liminaire des productions valaisannes envisageables, il convient d'évoquer encore toutes celles qui restent à définir. Sur le plan des céramiques fines, il est très probable que des ateliers valaisans aient fourni une part non négligeable des céramiques à revêtement argileux (CRA) dès le IIIe s. comme en témoignent les résultats d'analyses chimiques effectuées (Hertli 1992). Le registre formel des CRA tardives observées à Sion au Ve s., très proche de celui recueilli dans le val d'Aoste (Mollo-Mezzena 1990), permet d'envisager le fonctionnement d'ateliers régionaux se démarquant nettement des productions observées à Portout (F).

L'abondante céramique culinaire observée à Gamsen, à Martigny et à Massongex provient elle aussi en grande majorité d'ateliers locaux qui demeurent à ce jour inconnus (Amstad 1984 ; Paccolat 1987 ; Maccio 1993 ; Haldimann 1999). L'inventaire des formes, méconnues sur le Plateau suisse et dans le Bassin lémanique, mais observées dans le Val d'Aoste ainsi qu'au Piémont, atteste de leur appartenance à l'arc alpin occidental. Préciser quelles sont les formes spécifiques au Valais serait encore prématuré ; les recherches systématiques planifiées en la matière permettront certainement d'affiner nos connaissances à ce sujet.

Bien que n'étant pas de la céramique, on ne peut conclure cet aperçu des productions valaisannes sans évoquer la pierre ollaire. Le Valais comporte en effet de riches gisements de cette pierre aux qualités thermiques éminentes, déjà employée pour le dégraissant des céramiques indigènes non tournées (Paunier 1983). Les recherches menées par O. Paccolat à Furi au-dessus de Zermatt confirment l'ampleur de cette industrie lithique si particulière et permettent de situer leur extraction à cet endroit entre 170 et 770 de notre ère grâce à des datations au C14 (Paccolat 1998). La diffusion des récipients en pierre ollaire en Haut-Valais est attestée dès la fin du Ier s. de n. è. ; leur nombre augmente considérablement entre le IIe et le IIIe s., comme le révèle le mobilier de Gamsen. En Bas-Valais, l'utilisation de la pierre ollaire demeure occasionnel jusque dans le courant du IIe s. A partir du IIIe s., son utilisation devient plus régulière, mais semble, sur la base du mobilier de Martigny, demeurer faible. Rappelons enfin que la diffusion de ce matériau se maintient bien au-delà de la période gallo-romaine puisqu'il est observé jusqu'au VIIIe s., en tout cas dans le Bassin lémanique comme dans l'arc jurassien (Haldimann et Steiner 1996).



BIBLIOGRAPHIE

Amstad 1984 : S. AMSTAD, Un ensemble céramologique du milieu du Ier siècle après J.-C. à Martigny, dans *ASSPA* 67, 1984, p. 137-170.

Drack 1945 : W. DRACK, *Die helvetische Terra Sigillata Imitation des I. Jahrhundert n. Chr.*, Bâle, 1945.

Dubuis, Haldimann et Martin-Kilcher 1987 : B. DUBUY, M.-A. HALDIMANN, S. MARTIN-KILCHER, Céramique du Bas-Empire découverte à Sion, Sous-le-Scex, dans *Archéologie Suisse*, 10, 1987, p. 157-168.

Brogiolo et Gelichi 1997 : G. P. BROGIOLO et S. GELICHI, Ceramiche, technologia ed organizzazione della produzione nell'Italia settentrionale tra VI e X secolo, dans *La céramique médiévale en Méditerranée*, Actes du 6e congrès, Aix-en-Provence, 1997.

Ettlinger et Roth-Rubi 1979 : E. ETTLINGER et K. ROTH-RUBI, *Helvetische Reliefsigillata und die Rolle der Werkstatt Bern-Enge*, Acta Bernensia 8, 1979.

4 Pour une synthèse sur la question, voir *La ceramica invetriata tardoromana e alto medievale*, Atti del convegno, Archeologia dell'Italia settentrionale 2, Como (1985).

Haldimann 1998 : M.-A. HALDIMANN, Un baromètre révélateur de la société, dans *Vallis Poenina, le Valais à l'époque romaine*, catalogue de l'exposition, Musées cantonaux du Valais, 1998, p. 93-98.

Haldimann 1998a : M.-A. HALDIMANN, Les amphores en Valais romain : une porte ouverte sur la Méditerranée, dans *SFECAG, Actes du Congrès d'Istres*, 1998, p. 37-48.

Haldimann 1999 : M.-A. HALDIMANN, Valais, dans C. SCHUCANY, C. MARTIN-KILCHER, S. BERGER et D. PAUNIER (éd.), *Céramique romaine en Suisse*, Antiqua 31, Bâle, 1999, p. 112-119.

Haldimann *et al.* 1991 : M.-A. HALDIMANN *et alii*, Aux origines de Massongex VS, *Tamaiae* de La Tène finale à l'époque augustéenne, dans *Annuaire de la Société Suisse de Préhistoire et d'Archéologie*, 1991, 74, p. 129-182.

Haldimann et Steiner 1996 : M.-A. HALDIMANN et L. STEINER, Les céramiques funéraires du haut Moyen Age en terre vaudoise, dans *Annuaire de la Société Suisse de Préhistoire et d'Archéologie*, 79, 1996, p. 143-193.

Hasenbach 1999 : V. HASENBACH, Les mortiers à glaçure plombifère du Bas-Empire découverts à Schaan (FL) et à Coire (GR), dans *SFECAG, Actes du Congrès de Fribourg*, 1999, p. 109-124.

Hertli 1992 : U. HERTLI, *Archäometrischen untersuchungen an 50 Scherben mit Fundort Martigny und Massongex*, Fribourg, 1992.

Jornet 1982 : A. JORNET, *Analyse minéralogique et chimique de la céramique romaine suisse à enduit brillant*, Fribourg, 1982.

Luginbühl 1999 : Th. LUGINBÜHL, Les ateliers de potiers gallo-romains en Suisse occidentale : Nyon, Iousonna et Yverdon, dans *SFECAG, Actes du Congrès de Fribourg*, 1999, p. 183-188.

Maccio 1993 : A. MACCIO, *Martigny, insula 6, îlot SE de la fouille Aïda II (1987 - 1989)*, Mémoire de licence, Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne, 1993.

Mollo-Mezzena 1982 : B. MOLLO-MEZZENA, Augusta Pretoria, Aggiornamento sulle conoscenze archeologiche della città e del suo territorio, dans *Atti del Congresso sul Bimillenario della città di Aosta*, 1982, p. 301-305.

Mollo-Mezzena 1990 : B. MOLLO-MEZZENA, Augusta Pretoria tardoantica, viabilità e territorio, dans *Milano capitale dell'impero romano*, Atti del convegno, 1990, p. 273-320.

Paccolat 1987 : O. PACCOLAT, *Martigny, îlot sud-ouest de l'insula 1, fouilles 1938 - 1980*, Mémoire de licence, Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne.

Paccolat 1997 : O. PACCOLAT, Zermatt, Furi, dans F. WIBLÉ *et alii*, Chronique des découvertes archéologiques dans le canton du Valais, dans *Vallesia*, LII, 1997, 463-465.

Paccolat 1998 : O. PACCOLAT, Une économie de montagnards, dans *Vallis Poenina, le Valais à l'époque romaine*, catalogue de l'exposition, Musées cantonaux du Valais, 83-89.

Paunier 1983 : D. PAUNIER, La pierre ollaire en Valais, dans *Archéologie Suisse*, 6, 1983, p. 161-170.

Roth-Rubi 1984 : K. ROTH-RUBI, Nachlese zur Sigillata-Produktion in der Schweiz, dans *Archéologie Suisse*, 7, 1984, p. 16-20.

Tissot 1979 : Y. TISSOT, Les estampilles sur les imitations précoces de sigillée de Forum Claudii Vallensium, dans *Annales Valaisannes*, 1979, p. 75-98.

Tissot 1983 : Y. TISSOT, Quelques résultats de l'étude de la céramique à Martigny, dans *Archéologie Suisse*, 6, 1983, p. 82-86.

* *
*

DISCUSSION

Président de séance : Caty SCHUCANY

Eleni SCHINDLER-KAUDELKA *: Le panorama alpin tel qu'il est dans le Valais ressemble beaucoup au panorama alpin du sud du Norique où nous avons exactement le même flux d'importations, les mêmes types et les mêmes formes de céramiques indigènes.*

Marc-André HALDIMANN *: Je suis rassuré de voir que nous sommes si proches, avec Eleni, mais j'aimerais quand même attirer l'attention sur une trop grande simplification : la situation que j'ai présentée pour le Bas-Valais est dictée par la présence du bassin lémanique, donc par la voie rhodanienne et par le col du Grand Saint-Bernard, d'où cette proximité avec le Val d'Aoste. Par contre, la situation qu'Olivier Paccolat explore dans le Haut-Valais révèle une grande proximité avec le Lac Majeur, le Val d'Ossola, et finalement un autre lien avec le sud. C'est donc aussi un autre monde céramique que les dessins reflètent mal : un examen visuel souligne une diversité de productions extraordinaire. Je me méfie de ces synthèses qui unissent les Alpes dans un front commun car le sujet est complexe et je voudrais encore signaler qu'au début du siècle chaque village valaisan avait encore son propre patois, son propre langage parlé ; cela en dit long sur la complexité céramologique que nous pourrons avoir à affronter lorsque nous aurons dépouillé les éléments à notre disposition.*

Marino MAGGETTI *: Vous venez de parler d'Aoste et de Massongex et vous avez dit qu'à Massongex il y a cette tradition indigène d'une poterie faite à la main avec un dégraissant à base de pierre ollaire, de même que de l'autre côté d'Aoste ; c'est aussi de la pierre ollaire ?*

Marc-André HALDIMANN *: C'est à voir !*

Marino MAGGETTI *: Il y a donc des analyses à faire, vous ne pensez pas ?*

Marc-André HALDIMANN *: Il y a une terre vierge à conquérir en Valais ...*

Simonetta BIAGGIO SIMONA
Fulvia BUTTI RONCHETTI

CÉRAMIQUES FINES ET CÉRAMIQUES COMMUNES AU SUD DES ALPES : quelques formes à diffusion régionale du canton du Tessin et des régions limitrophes

INTRODUCTION

Le canton du Tessin fait partie d'une plus vaste région culturelle qui comprend les territoires situés autour du Lac Majeur (Verbano) et le cours du fleuve Tessin. Au sud, le territoire du Mendrisiotto fait partie de la région de Côme et de ses environs. Depuis longtemps on a observé une homogénéité évidente parmi les vestiges archéologiques, plus particulièrement de la céramique de cette région qui a été définie pour cette raison «civiltà del Ticino»[1] . Par conséquent, s'il n'est pas possible de distinguer des productions spécifiques au Canton du Tessin, on peut néanmoins parler de formes céramiques communes du territoire défini ci-dessus. Puisqu'on n'a pas trouvé de restes de fours de potiers[2], l'argument de cette relation est la présentation de quelques types de vaisselle qui sont considérés comme étant *probablement* de production locale.

Trois critères ont permis d'affirmer que certaines formes ont été probablement produites *in loco* :
1 - la concentration de trouvailles du même type dans la région ; il faut bien mettre en évidence que ces formes ne sont pas exclusives du Tessin, mais qu'elles y sont bien répandues ;
2 - la mise en évidence d'éléments particuliers qui caractérisent les récipients trouvés dans la région et permettent de les distinguer à l'intérieur d'un groupe plus vaste ; c'est le cas, par exemple, des gobelets du type Aco avec décoration *"a cesto"*, de certaines coupes à parois fines avec double décoration (guillochée et à la barbotine) ou des gobelets à visage humain ;
3 - l'unicité de quelques exemplaires.

Les témoignages archéologiques prouvent que la romanisation n'a pas arrêté la production locale mais, au contraire, il semble qu'elle lui a donné une impulsion, puisque les exigences de la population ont augmenté. L'activité des ateliers est, d'une manière inattendue, précoce en Cisalpine et probablement dans la seconde moitié du I^er^ s. av. J.-C. ; peu après l'extension du *Ius Latii* à la Transapadane, les artisans installent leurs productions dans la région de Crémone et le long du fleuve Tessin autour de Pavie (Lomellina)[3]. Ici les ateliers –peut-être les mêmes qui produisaient la céramique indigène– fabriquent des tuiles, des vases, des statuettes en argile et aussi de la vaisselle en verre. Les fouilles du *"vicus"* d'Angera ont montré la présence contemporaine de poteries de tradition locale et romaine, donc la population a utilisé au même moment la "vieille" et la "nouvelle" vaisselle, en montrant qu'elle acceptait facilement les modes, les coutumes de vie et le goût importés par les Romains.

---

1 G. TIBILETTI, La civiltà del Ticino : fra storia e geografia, dans *Sibrium*, 12, 1973-75, p. 5 ss ; les études fondamentales sont celles de G. SENA CHIESA (a cura di), *Angera romana, Scavi nella necropoli 1970-79*, Roma, 1985, ensuite *Angera I* et G. SENA CHIESA, M. P. LAVIZZARI PEDRAZZINI (a cura di), *Angera romana, Scavi nell'abitato 1980-86*, Roma, 1995, ensuite *Angera II*.

2 On n'a pas trouvé de restes dans le canton du Tessin, mais dans la région Verbano-Ticino (et dans les territoires voisins) plusieurs structures ou indices ont été individualisés : dans la province de Pavia à Garlasco, à Gropello Cairoli, à Inverno Monteleone, à Santa Margherita della Staffora ; dans la province de Varese à Besozzo, à Cairate, à Cantello, à Cassano Magnago, à Gallarate ; cf. N. SFREDDA, G. TASSINARI, Elenco delle fornaci, dans G. OLCESE (a cura di), *Ceramiche in Lombardia tra II secolo a. C. e VII secolo d. C., Raccolta dei dati editi*, Documenti di Archeologia 16, Mantova 1998 (ensuite Olcese 1998), p. 269. En ce qui concerne les tuiles, des trouvailles ont été faites à Mergozzo, localité Rubianco, cf. P. CARAMELLA, A. DE GIULI, *Archeologia dell'Alto Novarese*, Mergozzo 1993, p. 124 ; à Cavagliano di Bellinzago (Novara), cf. G. SPAGNOLO GARZOLI, Oleggio da villaggio gallico a vicus romano, dans G. SPAGNOLO GARZOLI (a cura di), *CONUBIA GENTIUM. La necropoli di Oleggio e la romanizzazione dei Vertamocori*, Torino, 1999, ensuite *Oleggio*, p. 24.

3 G. SENA CHIESA, Angera romana : il vicus e l'indagine di scavo, dans *Angera II*, p. LIII.

Les analyses chimiques effectuées sur un fragment d'Angera ont mis en évidence avec certitude une production locale ou, tout au plus régionale, de céramique à vernis noir probablement dans la seconde moitié du Ier s. av. J.-C.[4]. A Milan aussi, on a supposé l'existence de fabriques de céramique à vernis noir, en activité depuis 120/110 av. J.-C. jusqu'à l'époque de Tibère, et peut-être que quelques vases du Verbano proviennent de ces fabriques[5].

D'un autre côté, la terre sigillée padane est née par influence de la production toscane : soit des vases sont importés directement de l'Italie centrale (Lavizzari Pedrazzini, *ibidem*, p. 541), soit des artisans d'Arezzo s'établissent à l'époque augustéenne dans la plaine du Pô où ils continuent leur production, donnant vitalité aux fabriques locales, déjà bien actives[6]. Dans la catégorie de la céramique dite "tardopadane", il est possible d'individualiser des formes "régionales" à cause de leur diffusion limitée, comme la forme Consp. 48, présente seulement à Solduno, et la forme Consp. 47, seulement présente dans les nécropoles du Verbano[7].

La vivacité économique de la Cisalpine est prouvée aussi par l'élaboration de formes d'origine méridionale qui sont produites par les artisans locaux : on peut rappeler l'"olpe", récipient largement utilisé pour contenir les liquides qui, dans la région du Ticino-Verbano, se présente avec un petit "collier" entre le cou et l'anse[8].

Le Ier s. est certainement une période de grande vitalité et richesse pour le territoire autour du Verbano, mais la situation change au IIe s. quand la Cisalpine n'est plus le lieu de passage des légions et des marchandises pour les provinces transalpines, qui se dégagent économiquement de l'Italie. Le commerce s'affaiblit et la crise est prouvée par le changement dans la poterie. Les céramiques plus fines (parois fines et terres sigillées) deviennent plus rares et sont remplacées par des vases plus grossiers. Changent aussi probablement les types de fabrique en activité, c'est-à-dire qu'à partir du milieu du IIe s. la production est assurée par des ateliers plus petits avec une direction familiale, qui avaient un marché assez limité, au lieu des grandes fabriques qui couvraient un plus vaste marché (G. Sena Chiesa, *ibidem*).

Dans cette étude, on a seulement pris en considération la catégorie des parois fines qui est moins standardisée que d'autres catégories (par exemple la céramique à vernis noir, la terre sigillée) ; cette catégorie se dégage plus fortement des influences de l'Italie péninsulaire et nous offre des exemples significatifs[9].

La dépendance du répertoire padan des régions méridionales est toujours présente comme pour les autres catégories de céramique fine : en effet, son origine est presque totalement péninsulaire (Sena Chiesa, Pareti sottili, p. 422) et les importations, en particulier de vases à pâte claire, sont toujours attestées (l'analyse de deux fragments de céramique à parois fines à pâte claire de Angera a prouvé, par exemple, une provenance du bassin de fleuve Arno, en Toscane : Lavizzari Pedrazzini, Ceramica fine, p. 530) ; l'importation cesse presque complètement au début de l'époque augustéenne (Sena Chiesa, Pareti sottili, p. 422), tandis que les pots gris typiques de l'Italie septentrionale apparaissent dans les complexes funéraires et les habitats.

La provenance d'une fabrique du territoire a été supposée pour deux vases du Ier s. av. J.-C. qui proviennent de Ornavasso[10], uniques pour le moment ; la décoration du premier d'entre eux est caractéristique : il s'agit de petits cercles à la barbotine qui sont attestés sur d'autres récipients de forme différente de l'arc alpin : encore à Ornavasso et au Magdalensberg ; l'exemplaire de Giubiasco (Fig. 1) est, par contre, décoré de petits cercles imprimés[11].

---

4 G. SENA CHIESA, *Ibidem*, nt. 89 et M. P. LAVIZZARI PEDRAZZINI, La ceramica fine da mensa, dans *Angera II* (ensuite Ceramica fine), p. 528-529.

5 P. FRONTINI, La ceramica a vernice nera, dans A. CERESA MORI (a cura di), S. Maria alla Porta : uno scavo nel centro storico di Milano, dans *Studi archeologici* 5, Bergamo, 1986, p. 286.

6 Lavizzari Pedrazzini, *ibidem*, p. 540 et EADEM, Il quadro produttivo nel vicus di Angera, dans *Angera II* (ensuite Quadro produttivo), p. 634. E. ETTLINGER *et alii, Conspectus formarum terrae sigillatae italico modo confectae*, Bonn 1990 (ensuite *Conspectus*), p. 8-10.

7 *Conspectus*, p. 134-136 ; cf. pour les formes presque exclusives de la région du Verbano-Ticino aussi L. MAZZEO SARACINO, Terra sigillata nord-italica, dans *Atlante delle forme ceramiche, II, Ceramica fine romana nel bacino mediterraneo (tardo Ellenismo e primo Impero)*, Enciclopedia dell'arte antica classica e orientale, Roma, 1985, p. 206-208.

8 G. SENA CHIESA, Testimonianze archeologiche sul popolamento del territorio dei laghi subalpini in età romana, dans AA.VV., *La città antica come fatto di cultura, Atti del Convegno di Como e Bellagio, 16/19 giugno 1979*, Como, 1983, p. 395-396.

9 Les produits de fabrication locale/régionale ou padane (sûre ou probable) sont néanmoins plusieurs : nous pouvons citer quelques exemples tels que des vases en terre sigillée claire D (Lavizzari Pedrazzini, Ceramica fine, p. 543 et 545), en "*terra sigillata lucente*" (Lavizzari Pedrazzini, Ceramica fine, p. 546 et Eadem, Quadro produttivo, p. 617), "*tegame a vernice rossa interna*" (Lavizzari Pedrazzini, Quadro produttivo, p. 621), des "*vasi pertugiati*" (Lavizzari Pedrazzini, Quadro produttivo, p. 623) ; alcune lucerne (Sena Chiesa, Testimonianze, *op. cit.*, p. 393). Un four probablement pour la céramique à glaçure plombifère a été fouillé à Angera (Lavizzari Pedrazzini, Quadro produttivo, p. 608) et des fragments analysés ont démontré une production avec de l'argile probablement d'origine alpine (Lavizzari Pedrazzini, Quadro produttivo, p. 625) ; pour ce problème C. MACCABRUNI, Ceramica invetriata nelle necropoli romane del Canton Ticino, et Appendice de P. A. DONATI, dans AA.VV., Reperti romani da scavi nelle attuali terre del Canton Ticino, *Quaderni ticinesi di numismatica e antichità classiche*, 1981 p. 55 ss. (ensuite Maccabruni) ; l'hypothèse de l'existence d'une fabrique locale a été renforcée par des études récentes, cf. F. FILIPPI, Alcune coppe figurate in ceramica invetriata della Liguria antica, dans *Quaderni della Soprintendenza archeologica del Piemonte*, 12, 1994, p. 73 ss.
Un atelier d'amphores et de céramiques communes a été fouillé à Brignano Frascata, en Piémont, cf. G. M. FACCHINI, L'età romana nel territorio di Brignano Frascata. Lo scavo di una fornace per anfore, dans G. PANTO (a cura di), *Archeologia nella Valle del Curone*, Quaderni della Soprintendenza Archeologica del Piemonte, Monografie, 3, p. 91 ss.).

10 Pour la provenance locale, A. RICCI, Ceramica a pareti sottili, dans *Enciclopedia dell'Arte antica classica e orientale, Atlante delle forme ceramiche, II, Ceramica fine romana nel bacino mediterraneo*, Roma, 1985, p. 348 (ensuite Ricci).

11 J. GRAUE, *Die Gräberfelder von Ornavasso, Eine Studie zur Chronologie der späten Latène- und frühen Kaiserzeit*, Hamburger



Figure 1 - Vase avec décoration de cercles de Giubiasco, I^er s. av. J.-C. (Foto Schweizerisches Landesmuseum).

De l'époque augustéenne sont datées d'autres formes considérées comme locales (Ricci, *ibidem.*), présentes à Ornavasso et à Muralto[12].

I. GOBELETS DU TYPE ACO

La première catégorie qui a été prise en considération est celle des gobelets du type Aco.

Cette production, qui s'affirme au début de l'époque augustéenne et représente un des indices les plus sûrs de l'expansion du goût romain dans les régions qui viennent d'être romanisées ou qui sont en train de l'être, a été étudiée en détail par différents spécialistes, en particulier par Lavizzari Pedrazzini, en ce qui concerne les productions de l'Italie du Nord[13]. L'étude de ce type de vaisselle a permis d'identifier plusieurs groupes dans l'Italie du Nord qui sont liés à différentes productions artisanales.

Des centres de productions sont attestés par des restes archéologiques à Crémone, à Ravenne et à Faenza (Lavizzari Pedrazzini, *Vasellame tipo Aco*, p. 21-22), mais d'autres devaient certainement exister soit dans la Cisalpine orientale (Emilie ou Vénétie), soit dans les territoires du Verbano - fleuve Tessin. Ici a été notamment supposée l'existence de fabriques d'Aco à cause de la concentration des trouvailles et des différentes caractéristiques techniques entre les exemplaires «tessinois» et ceux de l'Italie nord-orientale.

Les exemplaires de la région du Verbano - fleuve Tessin présentent généralement un vernis, l'argile est rouge-orange et, au contraire des exemplaires de la région nord-orientale, ils ne montrent jamais la décoration à «*Kommaregen*».

En particulier, il a été émis l'hypothèse, en considérant la carte de diffusion de ces produits, qu'*Aco Acastus* devait avoir installé sa production dans le territoire tessinois. A ce propos, il est intéressant de constater qu'aucun des exemplaires d'*Acastus* n'est décoré par des «*Kommaregen*» (*Ibidem*, p. 22-23).

Un autre artisan, *Gratus T. Rubriu*, est connu par quatre exemplaires, trois provenant de la même zone (Minusio, Ornavasso, Parabiago près de Milan), le quatrième ayant été trouvé à Emona, lieu connu par les importations de céramique de l'Italie septentrionale[14].

On doit noter que, selon une hypothèse récente qui doit être néanmoins ultérieurement vérifiée, les différentes marques d'Aco pourraient représenter une marque de qualité pour le marché de ce type de céramiques plutôt que la firme du céramiste (Olcese, p. 17).

Un groupe de gobelets du type Aco, qui montre une décoration particulière, dite «à panier», est bien répandu dans la région considérée ici.

Parmi les onze exemplaires décorés «à panier» catalogués par Lavizzari Pedrazzini, six proviennent de la région située entre le Verbano et Milan, un de Ostiglia (Mantova), un de Duino (Trieste), deux du Magdalensberg et un sans localisation précise. Trois gobelets avec décoration «à panier» ont été trouvés ultérieurement à Milan, à Calvatone et à Osijek (l'ancienne *Mursa* en Pannonie Inférieure)[15] (Fig. 2).

Dans le canton du Tessin ont été trouvés treize gobelets du type Aco ; trois présentent la décoration

---

Beiträge zur Archäologie, Beiheft 1, 1974, (ensuite Graue), San Bernardo tombes 165 et 162, S. Bernardo tombe 90. E. SCHINDLER KAUDELKA, *Die Dünnwandige Gebrauchskeramik von Magdalensberg*, Kärntner Museumsschriften 58 (ensuite Schindler Kaudelka), tab. 39, n. 122 ; R. ULRICH, *Die Gräberfelder in der Umgebung von Bellinzona*, Zürich 1914 (ensuite Ulrich), p. 659, tombe 442, tav. LIX, 11.

12 Graue, San Bernardo tombes 165 et 90 ; C. SIMONETT, *Tessiner Gräberfelder*, Basel 1941 (ensuite Simonett), tombe Muralto Passalli n. 9.

13 M. P. LAVIZZARI PEDRAZZINI, *Ceramica romana di tradizione ellenistica in Italia settentrionale. Il vasellame itipo Acoî*, Firenze 1987 (ensuite *Vasellame tipo Aco*) ; EADEM, Nuove osservazioni sul vasellame "tipo Aco", dans *Athenaeum* 85, 1, 1997, p. 233-251 (ensuite Nuove osservazioni) ; EADEM, Una forma di tradizione celtica : gli Acobecher, dans *Tesori della Postumia*, Catalogo della mostra, Milano 1998, p. 360-362.

14 *Ibidem*, p. 70-72 ; sept fragments repérés au Magdalensberg ont été attribués à Rubriu ; Eadem, Nuove osservazioni, p. 244, tav. 4, 9.

15 A. CERESA MORI, Ceramica a pareti sottili, dans D. CAPORUSSO (a cura di), *Scavi MM3, Ricerche di archeologia urbana a Milano durante la costruzione della linea 3 della Metropolitana, 1982-1990*, Milano, 1991 (ensuite Scavi MM3), p. 50, tav. XVI, 7. Lavizzari Pedrazzini, Nuove osservazioni, p. 240 tav. 3, 10.

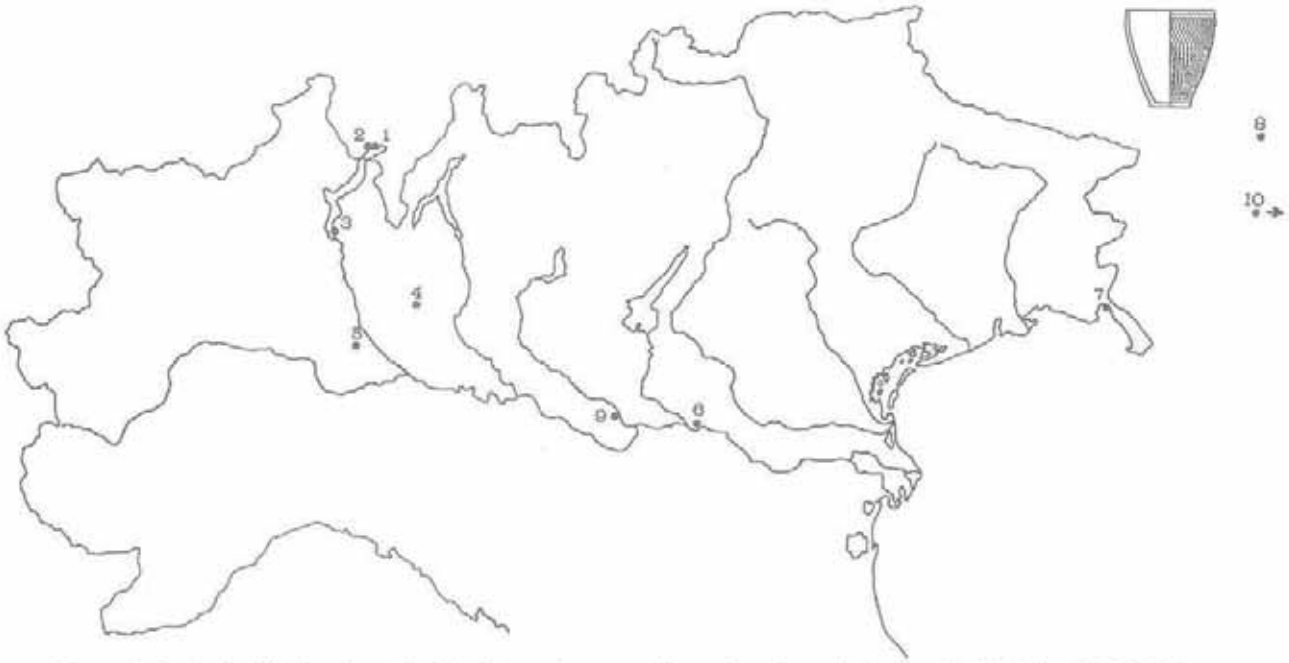


Figure 2 - Carte de diffusion des gobelets du type Aco avec décor «à panier». 1a-b : Muralto, Park Hotel ; 2 : Solduno ; 3 : Angera ; 4a-b : Milano ; 5 : Dorno ; 6 : Ostiglia ; 7 : Duino ; 8a-b : Magdalensberg ; 9 : Calvatone ; 10 : Ozijek.

«à panier»[16].

Dans le groupe des gobelets décorés «à panier», trois exemplaires proviennent de la fabrique d'*Aco Acastus*, cinq de celle d'*Aco Diophanes*, trois de *Norbanus*, un de *Antiochus* (Lavizzari Pedrazzini, *Vasellame tipo Aco*, p. 38-39 ; Eadem, Nuove osservazioni, p. 240).

La forme du gobelet est soit élancée (hauteur : env. 10 cm), soit plus petite (6-7 cm) ; la décoration

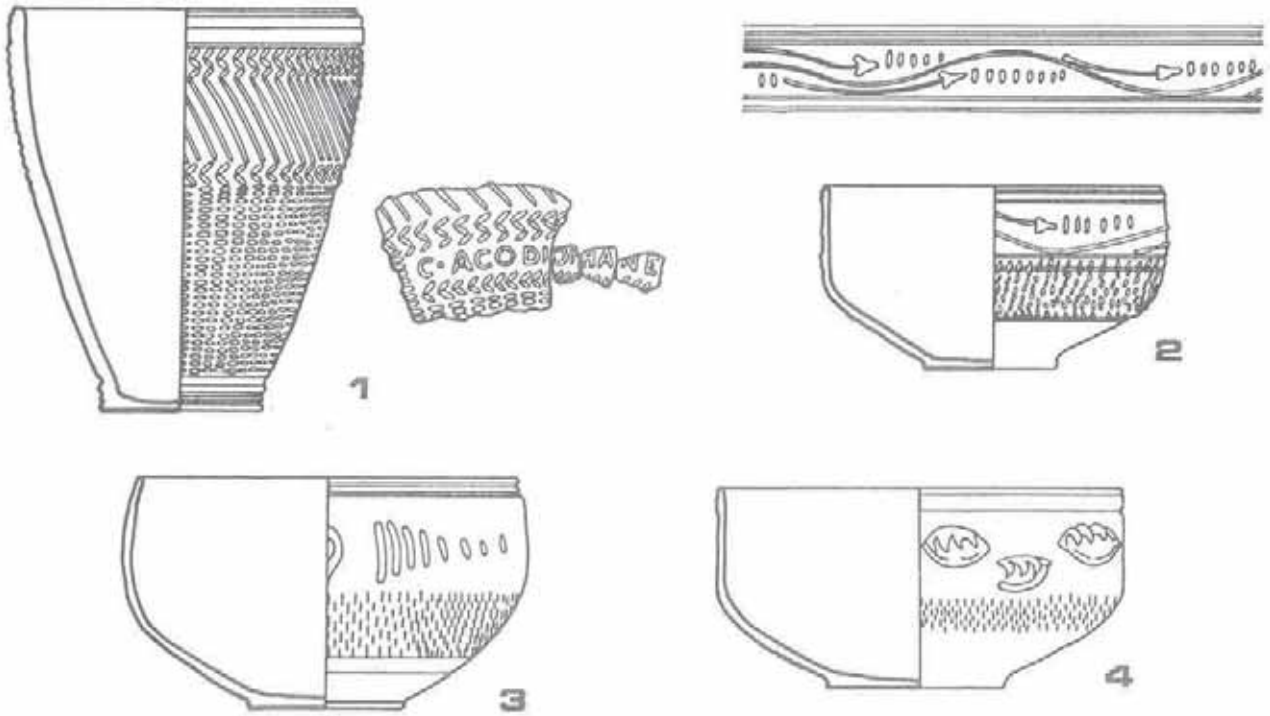


Figure 3 - Formes de probable production locale.
1 : gobelet Aco avec décor "à panier" (époque augustéenne) ; 2-4 : coupes avec décoration mixte (I^er^ s. apr. J.-C.).

16 Dans le catalogue rédigé par Lavizzari Pedrazzini sont réunis 12 gobelets provenant du canton du Tessin (Lavizzari Pedrazzini, Vasellame tipo Aco, p. 101 ss.). Le troisième exemplaire, avec décoration figurée mais sans inscription, provient de la nécropole de Giubiasco, tombe 226. Cf. ULRICH, p. 603 tav. LXXXIV, 2 ; A. CRIVELLI, *Atlante preistorico e storico della Svizzera Italiana*, Bellinzona 1943, p. 101, fig. 259.

peut occuper une grande partie de la panse, comme dans le cas de Solduno, et représenter de façon assez directe l'entrelacement et le bord du panier (Fig. 3, nº 1), ou bien être divisée en deux parties avec des motifs végétaux au centre ; le gobelet de Ozijek montre dans la partie centrale des colonnes et des arcades entre lesquelles se trouvent des grappes de raisin[17]. Il est évident qu'il existait plusieurs matrices avec des variantes de la décoration «à panier» qui devaient correspondre aux différente exigences du goût.

Il est séduisant d'entrevoir une relation entre la décoration «à panier» et l'artisanat local, attesté pendant des siècles dans la région tessinoise, qui produisait ces "paniers" et plusieurs types de récipients par entrelacement de fibres végétales, et qui pourrait avoir été "transposé" en céramique.

La présence d'un décor assez particulier et la diffusion limitée de ce type de gobelet Aco permet de supposer la provenance de ces gobelets du territoire autour du Verbano-fleuve Tessin.

2. GOBELETS À PAROIS TRONCONIQUES, DITS "À TULIPE"

Ce gobelet, globulaire dans la partie inférieure, présente des parois coniques dans la partie supérieure, le fond est horizontal ou légèrement concave (Fig. 4, nº 1) ; l'argile est soit claire, soit grise. Cette forme est connue en Italie centre-méridionale, même avec deux anses, et dans la péninsule Ibérique[18] ; il s'agit peut-être d'une version plus grossière des récipients en verre similaires[19].

Sa diffusion est remarquable dans la plaine padane (Fig. 5) à partir de la deuxième moitié du Ier s. av. J.-C.

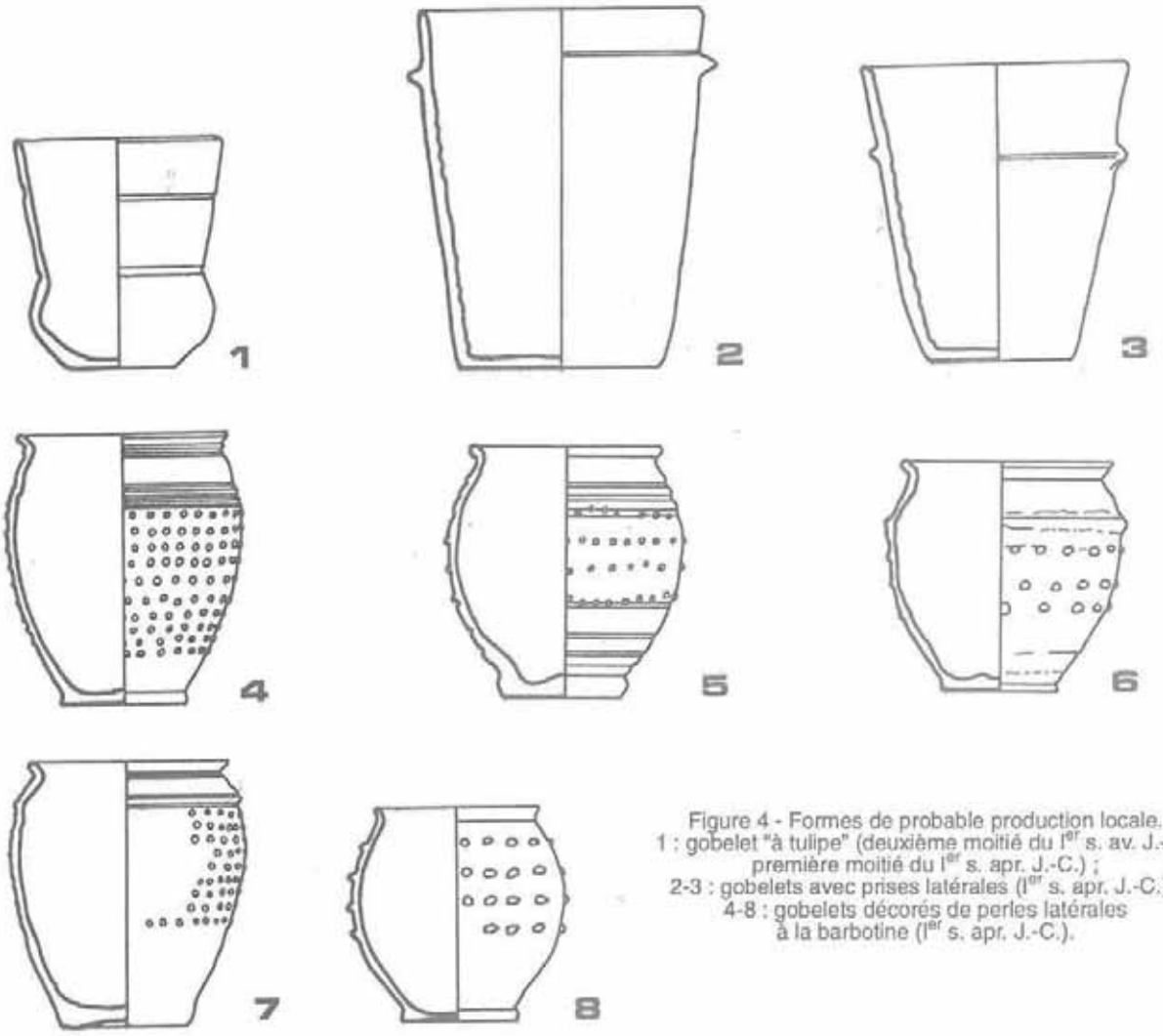


Figure 4 - Formes de probable production locale.
1 : gobelet "à tulipe" (deuxième moitié du Ier s. av. J.-C.-première moitié du Ier s. apr. J.-C.) ;
2-3 : gobelets avec prises latérales (Ier s. apr. J.-C.) ;
4-8 : gobelets décorés de perles latérales à la barbotine (Ier s. apr. J.-C.).

17 Par exemple sur les gobelets de Muralto Park Hotel et du Magdalensberg, cf. Lavizzari Pedrazzini, *Vasellame tipo Aco*, tav. 11, 7-8 ; Eadem, Nuove osservazioni, tav. 3, 10.

18 Ricci, forme I/186 ; F. MAYET, *Les céramiques à parois fines dans la péninsule Ibérique*, Paris, 1975 (ensuite Mayet), forme VIII.

19 M. BOLLA, Le necropoli romane di Milano, dans *Notizie dal Chiostro del Monastero Maggiore*, Rassegna di studi del Civico Museo Archeologico e del Civico Gabinetto Numismatico di Milano, suppl. V, 1988, nt. 429 ; F. BUTTI RONCHETTI, Altri reperti della romanizzazione e di età romana da Cantù, dans AA.VV., *Archeologia a Cantù dalla Preistoria al Medioevo*, Como 1991, p. 85.

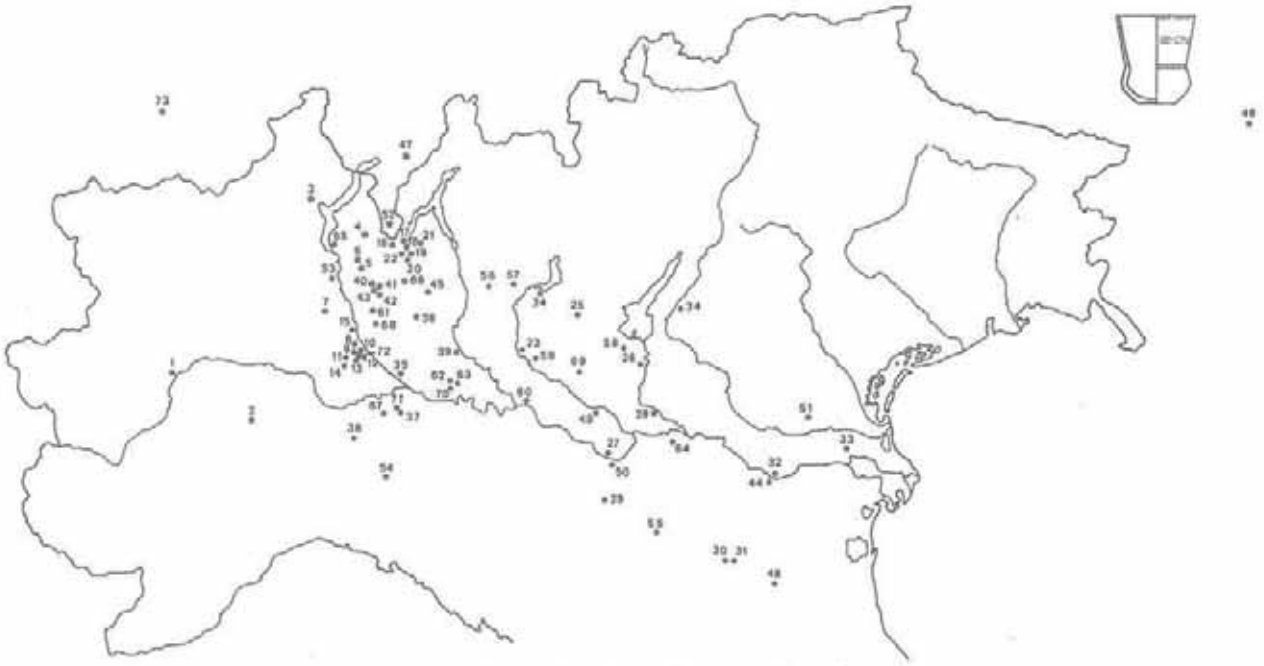


Figure 5 - Carte de diffusion du gobelet "à tulipe".
1 : Torino ; 2 : Asti ; 3 : Ornavasso ; 4 : Varese ; 5 : Cassano Magnago ; 6 : Arsago Seprio ; 7 : Novara ; 8 : Vigevano (Morsella) ; 9 : Gambolò ; 10 : Garlasco ; 11 : Ottobiano ; 12 : Gropello Cairoli ; 13 : Dorno ; 14 : Lomello ; 15 : Cassolnovo ; 16 : Olgiate Comasco ; 17 : A. Camerlata, B. Albate ; 18 : Capiago Intimiano ; 19 : Cantù ; 20 : Cermenate ; 21 : Albavilla ; 22-Fino Mornasco (Socco) ; 23 : Villachiara ; 24 : Cortefranca-Timoline ; 25 : Nave ; 26 : Cavriana ; 27 : Viadana (località Salina Vangolo) ; 28 : Mantova ; 29 : Campegine ; 30 : Bologna ; 31 : Budrio ; 32 : Ficarolo ; 33 : Adria ; 34 : Breonio ; 35 : Pavia ; 36 : Tortona ; 37 : Casteggio ; 38-Milano ; 39 : Lodi ; 40 : Legnano A)San Giorgio su Legnano B)Casina pace ; 41 : San Vittore Olona ; 42 : Parabiago ; 43 : Canegrate ; 44 : Bondeno ; 45 : Monza ; 46 : Magdalensberg ; 47 : Giubiasco ; 48 : Imola ; 49 : Calvatone ; 50 : Poviglio ; 51 Este ; 52 : Mendrisio ; 53 : Oleggio ; 54 : Brignano Frascata ; 55 : Reggio Emilia ; 56 : Carobbio degli Angeli ; 57 : Levate ; 58 : Acquafredda ; 59 : Borgo S.Giacomo ; 60 : Cremona ; 61 : Corbetta ; 62 : Graffignana ; 63 : S.Colombano al Lambro ; 64 : S.Lorenzo di Pegognaga ; 65 : Angera ; 66 : Gerenzano ; 67 : Voghera ; 68 : Abbiategrasso ; 69 : Manerbio ; 70 : Santa Cristina e Bissone (Bosco di Mezzo) ; 71 : Lungavilla (fornace Palli) ; 72 : Alagna Lomellina ; 73 : Riddes.

jusqu'au milieu du Ier s. apr. J.-C., mais le moment de sa plus grande diffusion se situe à l'époque augustéenne où on suppose qu'il y avait plusieurs fabriques. Un atelier qui produit sûrement ces pots est localisé à Bologne, celui d'*Hilario*[20], un autre doit être situé à Adria, d'où proviennent des déchets de four[21]. Il en existait probablement un autre dans le territoire du Verbano-Ticino, où il y a une concentration évidente entre le lac de Côme et le fleuve Tessin, au long duquel un exemplaire peut avoir rejoint même le Valais à travers le col de la Nufenen. Dans le territoire du Ticino-Verbano, en outre, plusieurs lieux ont restitué plusieurs exemplaires, comme par exemple Arsago Seprio et Oleggio où ont été trouvés six exemplaires chacun, et Ornavasso, qui en a donné sept. La probabilité est renforcée par les analyses effectuées sur un tesson de Calvatone (Crémone) –d'où proviennent aussi de nombreux gobelets– qui témoignent de la probable provenance de la région occidentale au nord du Pô[22].

Un autre indice soutenant l'hypothèse de la production locale de ces gobelets est l'existence, *in loco*, de formes particulières, comme les gobelets à parois supérieures très bombées[23] (par exemple à Casteggio, Gropello Cairoli et Tortona –mais ils sont présents parfois même ailleurs), ceux biconiques dans la partie inférieure (par exemple à Parabiago et Legnano), et celui très particulier de Gravellona Toce, qui montre un vernis rouge et une décoration semblable à celle d'un gobelet du type Aco[24].

Les gobelets padans ne sont pas particulièrement raffinés, ils sont généralement sans décoration (sauf des rainures horizontales et un décor sablé), quelques exemplaires ne pouvant même pas être considérés dans la catégorie des céramiques à parois fines à cause d'un façonnage plutôt grossier.

20 M. C. GUALANDI GENITO, Una fabbrica di fittili nella *Bononia* augustea : l'officina di *Hilario*, dans *Atti e memorie*, Deputazione di storia patria per le province di Romagna, 24, 1973.

21 M. DE MIN, Adria. Località Retratto. Lo scarico di ceramica di età romana, dans M. DE MIN *et alii*, *L'antico Polesine, testimonianze archeologiche e paleoambientali*, Catalogo delle mostre di Adria e Rovigo, Padova, 1986, p. 211 ss.

22 S. MASSEROLI, La ceramica a pareti sottili, dans L. PASSI PITCHER (a cura di), *Bedriacum, Ricerche archeologiche a Calvatone, 1.2 Il Campo del Generale: i materiali del saggio 6*, Milano, 1996, p. 86.

23 G. TASSINARI, Ceramica a pareti sottili, dans OLCESE, p. 56 variantes B et C, tav. 14, nn. 14 et 15 (ensuite Tassinari).

24 M. P. LAVIZZARI PEDRAZZINI, Appunti in margine ad alcuni pezzi del Museo di Antichità di Torino, dans L. MERCANDO (a cura di), *Archeologia in Piemonte*, vol. II, L'età romana, Torino 1998, p. 253 ss.

3. COUPES AVEC DÉCORATION MIXTE, À LA BARBOTINE ET GUILLOCHÉE

Ces coupes représentent une des formes les plus répandues du territoire lombardo-piémontais, mais leur diffusion intéresse toute la plaine Padane et les marchés d'importation liés à l'Italie septentrionale (par exemple Magdalensberg et Emona). Les caractéristiques morphologiques ont été présentées dans plusieurs publications[25] ; pour cette raison cette étude se limite à la description des pièces du canton du Tessin et aux trouvailles des régions limitrophes.

Les coupes sont hémisphériques ou légèrement carénées et présentent une décoration mixte, à la barbotine dans la partie supérieure et guillochée dans celle inférieure. L'argile est grise, épurée, souvent avec un engobe foncé ou noir[26]. Les exemplaires de ce type sont généralement de bonne qualité et continuent la tradition de la vaisselle décorée exclusivement à la barbotine (coupes en particulier), bien connue dans les contextes funéraires de l'époque de Tibère[27].

Les motifs ornementaux les plus fréquents sont représentés par de petites feuilles avec long pédicule, qui peuvent être divisées par des segments (Fig. 3, nº 2) ; la décoration à segments verticaux ou obliques (Fig. 3, nº 3) est aussi attestée, comme celle à coquilles et guillochis (Fig. 3, nº 4), mais sur un nombre inférieur de pièces[28] ; le guillochis peut être bien marqué et triangulaire, ou apparaître comme un trait fin, vertical ou légèrement oblique.

Les coupes à décoration mixte sont datées entre l'époque claudienne et la fin du Ier s. et sont à peu près contemporaines des coupes à décor guilloché (sans barbotine), très nombreuses dans les complexes funéraires du canton du Tessin jusqu'aux premières décennies du IIe s.[29].

Dans la même tradition de production, il faut rappeler aussi les exemplaires à glaçure plombifère décorés à la barbotine de la première moitié du Ier s. apr. J.-C., repérés soit dans les nécropoles tessinoises, soit dans la Lomellina et le Piémont (Maccabruni, p. 56-57, 67 ss). Il s'agit là probablement d'une production particulière, plus luxueuse, qui pouvait faire partie des mêmes fabriques produisant la céramique à parois fines décorée et qui étaient aussi spécialisées dans la céramique à glaçure plombifère.

La grande diffusion des coupes à décors mixtes d'un côté et la concentration dans certaines zones fait penser à l'existence de plusieurs ateliers de production qui ont probablement fabriqué un certain nombre de variantes du même type ; un ou plusieurs ateliers peuvent être localisés dans la région considérée ici[30] (Fig. 6).



Figure 6 - Carte de diffusion des coupes à décoration mixte dans la région du Verbano-Ticino.
1 : Muralto ; 2 : Minusio ; 4 : Solduno ; 5 : Losone Arcegno ; 6 : Moghegno ; 7 : Giubiasco ; 8 : Tenero ; 9 : Angera ; 10 : Ornavasso ; 11 : Santa Maria Maggiore ; 12 : Gropello Cairoli.

25 Ricci, p. 284 ss., formes 2/231, 2/323 2/402 et p. 348 (avec bibliographie antérieure) ; pour la description du type et sa diffusion cf. Sena Chiesa, Pareti sottili, 402-406, tav. 82,1-3 ; 10-11, 13-14 ; Tassinari, p. 40-41 ; 50 ss., tav. XII, 5-6.

26 C. DE MICHELI, Aspects of thin walled pottery from Canton Ticino (Switzerland), dans *Rei Cretariae Romanae Fautorum Acta*, 35, 1997 (ensuite De Micheli), p. 218, formes 8-9, 11-12, fig. 1. La coupe de Giubasco à deux anses n'est pas répertoriée par De Micheli ; elle correspond au type 2/222 de Ricci, mais avec une décoration à segments obliques, qui n'est pas attestée pour ce type, cf. Ricci, p. 300.

27 Par exemple les coupes de Minusio, Cadra tombes 4 et 5, Simonett, 130 ss., fig. 117, 26 ; fig. 119, 17.

28 Cf. Solduno, Donati, p. 60, tombe B1 ; Muralto, Liverpool sotto tombe 20, Simonett, p. 87, fig. 70 ; Losone Argegno, tombe 22 (inédit, Archive de L'Ufficio beni culturali, Bellinzona).

29 Pour la périodisation des céramiques communes et à parois fines des complexes funéraires du canton du Tessin, cf. S. BIAGGIO SIMONA, Ticino, dans C. SCHUCANY, S. MARTIN-KILCHER, L. BERGER, D. PAUNIER, *Romische Keramik in der Schweiz – Ceramica romana in Svizzera*, Antiqua 31 (Basel 1999) (ensuite Schucany *et alii*, *Ceramica romana*), tav. 139-141.

30 Des trouvailles récentes de coupes à décoration mixte ont été effectuées aussi en Piémont à Alba, cf. F. FILIPPI (a cura di), Alba Pompeia. Archeologia della città dalla fondazione alla tarda antichità, dans *Quaderni della Soprintendenza archeologica del Piemonte*, Monografie 6, Alba, 1977 (ensuite Filippi), p. 424 ss. fig. 7, 18-19 ; à Asti tombe 10 et à Alessandria tombes 12 et 13a, cf. E. ZANDA, M. C. PREACCO ANCONA, M. SOMA, Nuclei di necropoli di Forum Fulvii ed Hasta, *Quaderni della Soprintendenza Archeologica del Piemonte* 12, 1994, p. 127-192 ; en Lombardie, dans la région de Como, cf. les trouvailles de Camerlata, M. UBOLDI (a cura di), *Carta archeologica della Lombardia III. Como. La città murata e la convalle*, Modena, 1993, fig. entre p. 81 et 82.

4. GOBELETS AVEC PRISES LATÉRALES

Il s'agit d'un type assez simple, cylindrique ou légèrement conique, qui présente deux petites prises latérales entre lesquelles se trouve souvent une rainure (Fig. 4, nos 2-3). L'argile est claire, sans engobe, les parois souvent assez épaisses ; à cause de cela, le gobelet en question peut être classé parfois dans la céramique commune (Sena Chiesa, Pareti sottili, p. 410-411, tav. 82, 19 ; Tassinari, p. 44 ; p. 62 tav. IX, 10-11). D'un autre côté, il est morphologiquement lié aux vases cylindriques avec prises latérales fabriqués en pierre ollaire, produits typiques de la région alpine et bien attestés dans le canton du Tessin[31].

Dans le contexte funéraire de Moghegno, tombe 32 (Biaggio Simona, *Moghegno*, p. 82 ss., fig. p. 40 ; p. 51), il est intéressant de noter que le même type d'argile pourrait avoir été utilisé pour le gobelet et la cruche ; des analyses pourraient en ce cas confirmer ou démentir l'origine commune des deux pièces.



Figure 7 - Carte de diffusion des vases cylindriques.
1 : Muralto ; 2 : Minusio ; 3 : Solduno ; 4 : Ascona ; 5 : Moghegno ; 6 : Tenero ; 7 : Angera ; 8 : Varese ; 9 : Legnano ; 10 : Arsago Seprio ; 11 : Bernate Ticino ; 12 : Cernusco sul Naviglio ; 13 : Corbetta ; 14 : Monza ; 15 : Jerago con Orago ; 16 : Olgiate Comasco ; 17 : Oleggio.

Une variante du gobelet cylindrique avec prises latérales est représentée par les exemplaires à panse plus arrondie et parois parfois assez épaisses, en argile beige, rouge clair ou grise (Sena Chiesa, Pareti sottili, tav, 82, 18. Cf. par exemple aussi Simonett, Muralto Liverpool alto, tombe 8, p. 63, fig. 42, 2) ; ce gobelet est aussi répandu dans la région du Verbano-Ticino.

La concentration de vases cylindriques se situe autour du Verbano et est aussi prouvée par les trouvailles multiples de Muralto (deux exemplaires), Minusio (cinq), Tenero (deux), Ascona (trois), Angera (deux), Varese (quatre), Arsago Seprio (trois) (Fig. 7).

La datation des exemplaires tessinois, qui proviennent tous de contextes funéraires, se situe entre la première décennie du Ier s. et le milieu du IIe s. apr. J.-C. ; les trouvailles récentes de la nécropole d'Oleggio confirment l'attestation du vase cylindrique déjà à l'époque augustéenne (Spagnolo Garzoli, *Oleggio*, p. 315).

5. GOBELETS DÉCORÉS DE PERLES À LA BARBOTINE

Il s'agit d'un petit pot pour boire (hauteur : 10 cm à peu près), ovoïde, au bord oblique incliné vers l'extérieur et fond horizontal ou concave, parfois avec épaule côtelée, qui est considéré comme une variante de la forme Marabini V ; sur la panse se trouve une décoration de rangées de petites perles à la barbotine (Fig. 4, nos 4-8)[32]. L'argile est presque toujours claire et, parfois, comme pour l'exemplaire de Milan, grise.

Il est attesté au Magdalensberg entre 10 av. J.-C. et 0 (Schindler Kaudelka, tav. 37), mais sa diffusion est située en Cisalpine au Ier s.[33].

Ce gobelet représente peut-être la continuation des petits pots de l'époque laténienne tardive à protubérences, répandus eux aussi dans la région.

Même si un pot similaire est présent dans la péninsule Ibérique –mais décoré de mamelons (Mayet, tables 68-69)– et dans d'autres lieux italiques[34], sa concentration dans la région tessinoise est remarquable (Fig. 8) et fait supposer que ces exemplaires proviennent d'une fabrique locale[35]. Ici, on a individualisé deux variantes de la forme, une globulaire et une ovoïde, toutes les deux bien représentées, la première par 20 exemplaires, la seconde par 10 ex. (De Micheli, p. 220).

31 P. A. DONATI, Archeologia e pietra ollare nell'area ticinese, dans AA. VV., *2000 anni di pietra ollare*, Quaderni d'informazione del Dipartimento dell'Ambiente, Ufficio Monumenti Storici, Ufficio Musei 11, Bellinzona 1986, p. 71 ss.

32 Décorations Ricci, n. 12/92, p. 322 ; M. T. MARABINI MOEVS, The roman thin walled pottery from Cosa (1948-1954), dans *Memoirs of the American Academy at Rome*, 32, Roma.

33 Sena Chiesa, Pareti sottili, p. 412, Tassinari, p. 43 ; la persistance dans le canton du Tessin se prolonge jusqu'aux trente premières années du IIe s., cf. Biaggio Simona dans C. Schucany *et alii*, *Ceramica romana*, p. 230.

34 Par exemple Sena Chiesa, Pareti sottili, nt. 133, à Adria et Portorecanati ; en Ligurie, A. CERESA MORI, Ceramica a pareti sottili, dans CAPORUSSO, *Scavi MM3*, vol. 3.1, p. 47 ; en Lombardie orientale, K. TAMASSIA, Ceramica a pareti sottili, dans A. M. TAMASSIA (a cura di), *Archeologia di un ambiente padano, S.Lorenzo di Pegognaga (Mantova)*, Accademia Nazionale Virgiliana di Scienze, Lettere e Arti, Classe di Lettere e Arti, 4, Firenze 1996, p. 132, tab. 13, n. 3 ; en Piémont G. ASSANDRIA et C. BERTEA, Rinvenimento di tombe romane a Pianezza, dans *Atti della Società Piemontese di Archeologia e Belle Arti*, 8, 1, 1910, tab. 3 et p. 31, n. 18.

35 Simonett-Lamboglia 1967-71, p. 223 ; Sena Chiesa, Pareti sottili, p. 413 ; en plus, le gobelet de forme "Angera 10" est exclusif de la région Verbano-Ticino (Tassinari, p. 43).



Figure 8 - Carte de la diffusion
des gobelets décorés de perles à la barbotine.
1 : Muralto : Minusio ; 2 : Solduno ; 3 : Tenero ;
4 : Giubiasco ; 5 : Moghegno ; 6 : Malesco ; 7 : Melano ;
8 : Angera ; 9 : Mercallo dei Sassi ; 10 : Somma Lombardo ;
11 : Arsago Seprio ; 12 : Olgiate Comasco ; 13 : Cameriata ;
14 : Albavilla ; 15 : Valmadrera ; 16 : Parabiago ;
17 : Legnano ; 18 : Milano ; 19 : Albairate ; 20 : Coira ;
21 : Ternate ; 22 : Arcegno.

6. GOBELETS À VISAGE HUMAIN

Ce pot, qui est classé dans la catégorie de la céramique à parois fines (Marabini, forme V-VI), est décoré de visages caricaturaux. L'origine des vases anthropomorphes est très ancienne : des vases naturalistes sont déjà connus au Néolithique en Méditerranée orientale et les «*face urns*» le long du Danube à la même époque, à l'Age du Bronze en Scandinavie et en Allemagne septentrionale, à l'Age du Fer dans la Pologne du Nord[36] ; célèbres sont aussi les «*canopi*» étrusques.

Les vases à visage humain sont répandus en Europe à l'époque romaine, de l'Italie jusqu'à la Grande-Bretagne, surtout le long du cours du Rhin et en partie de celui du Danube[37]. Naturellement, à l'intérieur d'une si grande diffusion géographique, changent les contextes des trouvailles, le but de l'applique décorée et la caractéristique formelle des vases : de l'Italie, de la Yougoslavie et du Danube moyen proviennent, par exemple, des pots plus petits que ceux de Rhénanie, où ils sont employés comme urnes cinéraires et où, en outre, leur persistance est longue, jusqu'au IV^{e} s. (Gose, p. 44). L'emploi change en Grande-Bretagne où ils proviennent presque toujours de plusieurs types de sites et de dépôts rituels (Braithwaite, p. 123 ss) ; au contraire, au Magdalensberg, la grande quantité de ces gobelets fait rejeter l'idée d'un usage cultuel et, probablement, la signification originelle apotropaïque même va s'affaiblir dans le temps (Schindler Kaudelka, p. 130).

En ce qui concerne les pots anthropomorphes italiques, ils sont fabriqués en Italie centrale (à peu près vers le milieu du I^{er} s. av. J.-C.) et méridionale (Ricci, décoration 41, p. 321-322 et p. 347). Les gobelets de la plaine du Pô sont tous petits (h. 10 cm environ, sauf un exemplaire d'Aquilée) et proviennent presque toujours de tombes, où ils ne peuvent pas avoir la fonction d'urne cinéraire à cause de leurs dimensions. Seulement les exemplaires de Bergamo et de Milan ont une provenance non funéraire.

On ne connaît pas la fonction de ces gobelets : les décorations font penser à un but apotropaïque puisque des phallus sont présents sur des vases du Rheinland avec des cornes et des langues en dehors[38] ; un phallus décore peut-être aussi l'exemplaire de Muralto, tandis qu'une vulve se trouve sur un gobelet de Arsago Seprio.

La datation des pots cisalpins est comprise entre les époques tibérienne et flavienne (Sena Chiesa, Pareti sottili, p. 414), après le I^{er} s., la décoration à visage disparaît, mais elle continue dans les régions transalpines sur des formes plus grandes et morphologiquement différentes.

Comme on peut le constater d'après la carte de diffusion (Fig. 9), ces vases sont bien connus en Cisalpine, mais on observe une concentration en Lombardie occidentale, où ils se présentent parfois avec des caractéristiques particulières.

Il n'est pas facile de déterminer des caractéristiques communes parmi ces vases faits à la main qui sont, par leur constitution, différents entre eux et qu'on cherchait probablement à différencier l'un de l'autre dans la réalisation des visages ; à cause de cela, il n'est pas possible d'affirmer avec sûreté l'existence de fabriques locales, mais quelques éléments peuvent nous aider en ce sens.

On peut distinguer un premier groupe[39] de vases très similaires (Fig. 9, en haut à droite) provenant d'Este, Calvatone, Nave, Crémone, Olgiate Comasco,

36 G. BRAITHWAITE, Romano-British Face Pots and Head Pots, dans *Britannia*, XV, 1984 (ensuite Braithwaite), p. 100 et 115 ; I. UNDSET, Archäologische Aufsätze über südeuropäische Fundstücke, dans *Zeitschrift für Ethnologie*, 22, 1890 p. 109 ss.

37 E. GOSE, *Gefässtypen der römischen Keramik im Rheinland*, Bonn 1950 (ensuite Gose), nn. 522-529 ; Braithwaite, p. 100.

38 Gose, *ibidem* ; Braithwaite, p. 100. Plusieurs auteurs sont du même avis : A. FROVA, Una necropoli romana a Mercallo dei Sassi (Varese), dans *Sibrium*, IV, 1958-59 (ensuite Frova), p. 14 ; Schindler Kaudelka, *ibidem* ; G. TASSINARI, Realismo e simbolismo di un'olletta fittile antropomorfa romana, dans *Rivista archeologica dell'antica provincia e diocesi di Como*, 170, 1988, p. 150 ss.

39 La répartition en trois groupes a été déjà proposée par les auteurs cités (Frova, *ibidem*, Sena Chiesa, *ibidem*, Tassinari, p. 42).

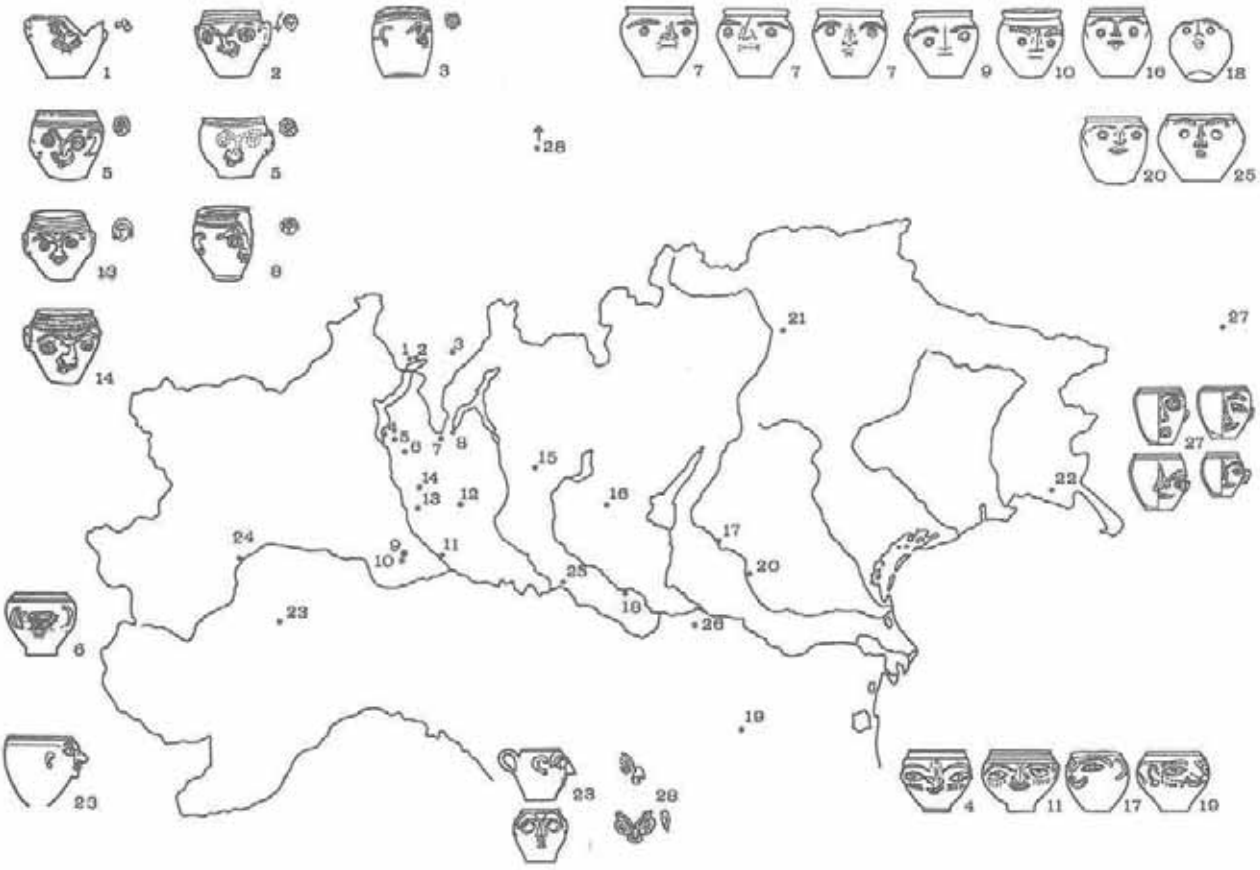


Figure 9 - Carte de la diffusion des gobelets à visage humain (les gobelets ont été dessinés sur la base des publications citées).
1 : Muralto ; 2 : Minusio, Cadra ; 3 : Giubiasco ; 4 : Angera ; 5 : Mercallo ; 6 : Arsago Seprio ; 7 : Olgiate Comasco ; 8 : Camerlata (Como) ; 9 : Garlasco ; 10 : Valeggio ; 11 : Pavia (Musée) ; 12 : Milano ; 13 : Abbiategrasso ; 14 : Legnano (San Giorgio) ; 15 : Bergamo ; 16 : Nave ; 17 : Verona ; 18 : Calvatone ; 19 : Bologna ; 20 : Franzine di Villa Bartolomea ; 21 : Bolzano ; 22 : Aquileia ; 23 : Alba (San Cassiano) ; 24 : Torino ; 25 : Cremona ; 26 : Pegognaga ; 27 : Magdalensberg ; 28 : Coira.

Garlasco, Valeggio et un exemplaire de Milan, qui ont des visages à relief plat ; ils sont modelés avec la "*stecca*" d'une façon très simplifiée[40], la bouche est petite et rendue avec un trait droit, les sourcils sont des longs arcs crénelés, les yeux ronds donnent au visage un air étonné. Ces exemplaires ne proviennent pas nécessairement d'une même fabrique, mais les modèles semblent être les mêmes.

La technique de production change dans le cas des gobelets d'Angera et Pavie (deuxième groupe, Fig. 9, en bas à droite), pour lesquels a aussi été adoptée la décoration à la barbotine : les yeux et le nez de deux pièces sont presque identiques, et même la bouche, dans laquelle les dents sont formées par des petites "perles" ; ces détails nous permettent de croire qu'ils proviennent du même atelier.

A l'intérieur du même groupe, les vases de Bologne et Vérone ont un nez complètement différent des précédents ; celui de Bologne est décoré comme les exemplaires de Pavie et Turin par deux rangées de petites "perles" sur les joues ; celui de Vérone a les sourcils décorés de "perles" comme les pots de Pavie, de S. Lorenzo di Pegognaga et de Crémone (sur ce dernier tesson, elles sont plus rapprochées).

Au troisième groupe (Fig. 9, en haut à gauche), appartiennent les vases qui proviennent des lieux autour du Verbano et au sud du Lario (Muralto, Minusio, Mercallo, Abbiategrasso, Legnano, Côme) qui montrent un façonnage plus plastique : la bouche est formée par deux cordonnets concaves immédiatement au-dessous du nez, qui a les narines très marquées ; le nez et les sourcils sont formés par une ligne unique ; au-dessous de la bouche il y a une protubérance.

Le vase de Giubiasco (Fig. 10, a-b) est, à l'évidence, différent même dans la forme, mais le modelage de la bouche, du nez et des sourcils reliés est identique, cet exemplaire montre aussi une protubérance sur le menton.

Les yeux ont souvent les iris formés de petites lignes radiales autour de la pupille. Ce détail est présent aussi sur un tesson de Milan[41]. Les oreilles sont percées pour accrocher des boucles, ce qui n'est pas possible dans

40 Définition de Sena Chiesa, *ibidem*.

41 CERESA MORI, Ceramica a pareti sottili, dans Caporusso, *Scavi MM3*, p. 47.



Figure 10a-b - Gobelet à visage humain de Giubiasco latéral, I^{er} s. apr. J.-C. (Foto Schweizerisches Landesmuseum).

les pots des groupes précédents à cause du relief mince. Enfin tous ces gobelets (sauf celui de Legnano) ont sur le dos des appliques (masques et peut-être un phallus dans le cas de Muralto, qui est cassé en ce point)[42].

Par tous ces éléments qui n'apparaissent pas ailleurs, on peut émettre l'hypothèse que ces vases proviennent de fabriques locales ; elles doivent être localisées probablement en Lomellina, une région dans laquelle la fabrication d'objets en argile a bien été attestée ; on y a produit en effet des ornements pour les lits funéraires et des petites statues[43], dans lesquelles on peut parfois remarquer le même goût pour le grotesque que nous voyons dans les vases antropomorphes[44].

Enfin il faut mentionner le gobelet de Arsago Seprio (Annexe 6, n° 6), décoré malicieusement par une vulve entre les deux oreilles, qui représente un "*unicum*" à l'intérieur du groupe, mais qui adopte la décoration du type plastique comme les derniers pots examinés.

Les vases à glaçure plombifère de Alba et Coire (Fig. 9, en bas au centre) sont à considérer à part, car le premier est un très petit broc (it. boccale n.d.r.), le second un tesson de griffon. Eux aussi sont probablement de provenance locale, puisque le gobelet de Legnano (San Giorgio) –unique parmi les vases "plastiques"– est aussi couvert, au-dessus des sourcils, de glaçure plombifère[45]. Il s'agit donc d'une autre preuve du lien déjà supposé entre la production à parois fines et celle à glaçure plombifère.

Un gobelet d'Alba (Annexe 6, n° 23)[46] présente des caractéristiques communes aux deux derniers groupes décrits : pour ce vase, on a utilisé la décoration à la barbotine pour les yeux, tandis que le nez, la bouche et la protubérance située au-dessous de celle-ci ont été modelés de façon plastique.

Tous les trois types sont présents dans la région Verbano-Ticino, tandis que dans le reste de la Cisalpine, seuls le premier et le deuxième types sont présents. Le troisième groupe est, par contre, exclusif du canton du Tessin, du Piémont oriental et de la Lombardie occidentale.

Les nombreux pots du Magdalensberg sont, à l'évidence, typologiquement différents (Fig. 9, à droite, au centre).

En conclusion, nous croyons que plusieurs éléments suggèrent la probabilité de l'existence d'une production locale autour du Verbano-Ticino de gobelets à visage humain, au moins de ceux du troisième groupe.

En voici résumés les éléments qui soutiennent cette hypothèse :

- la concentration des vases anthropomorphes dans la région ;

42 Frova pense qu'il y a un lien entre le visage sur le verso du vase et la plaquette sur le recto (Frova, p. 15).

43 M. HARARI, Coroplastica, dans *Angera I*, p. 519 ss.

44 Cf. par exemple l'expression de l'homme *cucullatus* de Dorno (Pavia) dans V. VON GONZENBACH, *Die römischen Terracotten in der Schweiz*, Band B, Bern 1986, p. 53, tav. 29, n. 1.

45 A. Hochuli supposait une provenance locale du gobelet de Coire à cause du type d'argile, cf. A. HOCHULI GYSEL, Keramik, dans A. HOCHULI GYSEL, A. SIEGFRIED WEISS, E. RUOFF, V. SCHALTENBRAND, *Chur in römischer Zeit*, Band I, Ausgrabungen Areal Dosch, Antiqua 12, Basel, 1986, p. 92.

46 F. SCAFILE, Su un vasetto antropoprosopo del Museo Federico Eusebio di Alba, dans *Bollettino della Società per gli Studi Storici, Archeologici e Artistici della provincia di Cuneo*, 67, 2, 1972, p. 141-142.

- le fait que les vases "plastiques" sont répandus seulement dans la région du Tessin et en Lombardie occidentale, tandis que les autres types sont documentés dans d'autres lieux de la Cisalpine (dans la région du Tessin, mais aussi de Côme et de Milan) ;
- les ressemblances parmi les vases (de Muralto, Minusio, Giubiasco, Côme, Mercallo, Abbiategrasso, Legnano, Milan ?) dans le façonnage (nez et sourcils reliés, nez gros et bouche formée par des cordonnets, souvent des yeux avec de petites lignes radiales, protubérance sur le menton) ;
- la présence d'autres caractéristiques, qui n'apparaissent pas ailleurs, comme l'applique sur le dos ou les trous pour les boucles d'oreilles ;
- la liaison avec d'autres produits de la Lomellina.

7. GOBELETS OVOÏDES À DÉCOR GUILLOCHÉ

Au début du II^e^ s., un gobelet à panse ovoïde, à bord replié à l'extérieur et pied marqué à disque a une grande diffusion dans la région du Verbano (en particulier à Angera). Le décor de la panse est partagé en deux zones, la partie supérieure est occupée par un guillochis oblique, la partie inférieure par des traits verticaux, séparés par une ou plusieurs rainures (Fig. 11, n^os^ 1-3) ; les rainures peuvent être gravées même au-dessus ou bien au-dessous des guillochis (on le voit sur les gobelets de Muralto, Liverpool sotto tombe 14 ou Moghegno tombe 25). D'autres exemplaires présentent la décoration à guillochis sur presque toute la panse, les rainures peuvent manquer (par exemple, Solduno tombes Ba 4, K 3)[47].

L'argile est jaune rougeâtre et le vernis rouge foncé, mais il existe aussi des exemplaires à pâte beige-gris de la fin du I^er^ s. et des exemplaires sans décor. Un gobelet assez particulier est celui de Solduno tombe Ba 8, en argile gris foncé, qui présente une décoration de petits bâtons obliques en relief sur l'épaule et de guillochis sur la panse ; cet exemplaire semble plutôt isolé à l'intérieur du groupe, mais il pourrait se relier à la production de vaisselle à décoration mixte (guillochis et barbotine, cf. *supra*).

La forme du gobelet ovoïde n'est pas d'origine cisalpine, puisque dans l'Italie péninsulaire des vases

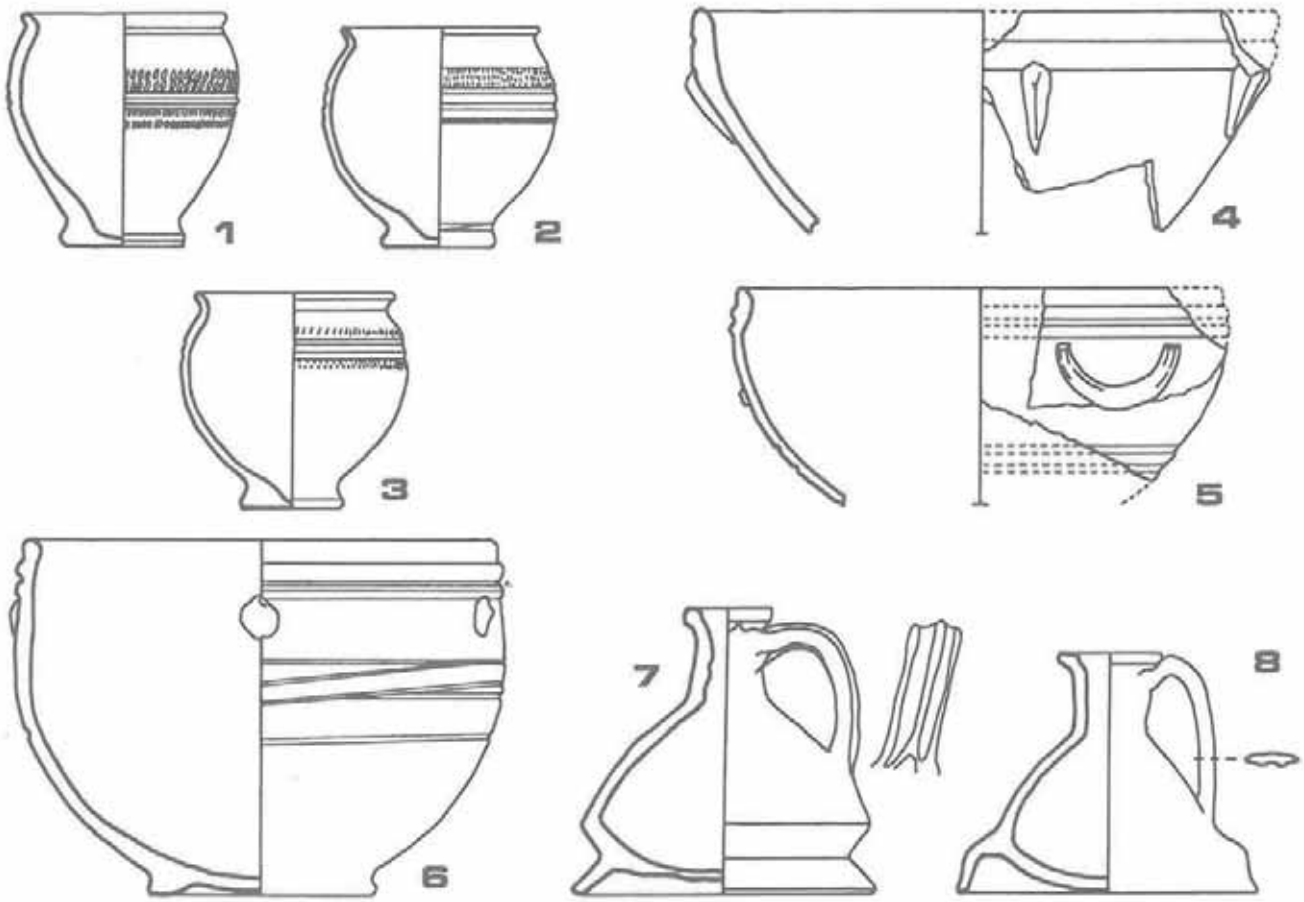


Figure 11 - Formes de probable production locale :
1-3 : gobelets ovoïdes (I^er^ s.-début du III^e^ s. apr. J.-C.) ; 4-6 : coupes au bord mouluré (fin du I^er^ s.-III^e^ s. apr. J.-C.) ;
7-8 : cruches (fin du I^er^ s.-II^e^ s. apr. J.-C.).

47 Sena Chiesa, Pareti sottili, p. 416 tav. 83, nn. 7-11 ; Tassinari, p. 44, tav. 19, nn. 6-7 ; p. 62 ; De Micheli, p. 220 fig. 2,24, 2,26, 2,28. Le gobelet de Solduno-tombe K 3 présente le corps globulaire et le pied à anneau, qui le diffère des autres exemplaires du groupe ; il s'agit probablement d'une variante de la même forme ; cf. Donati, Solduno, p. 104, n. 106. Comme variante on peut considérer aussi le gobelet de Muralto, Liverpool basso tombe 14, qui a le fond plat, sans pied, cf. Simonett, p. 82, fig. 64, 3.



Figure 12 - Carte de diffusion des gobelets ovoïdes.
1 : Muralto (deux gobelets) ; 2 : Solduno (cinq gobelets) ;
3 :Moghegno ; 4 : Angera (plusieurs exemplaires) ;
5 : Legnano ; 6 : Besozzo ; 7 : Garlasco ; 8 : Mergozzo.

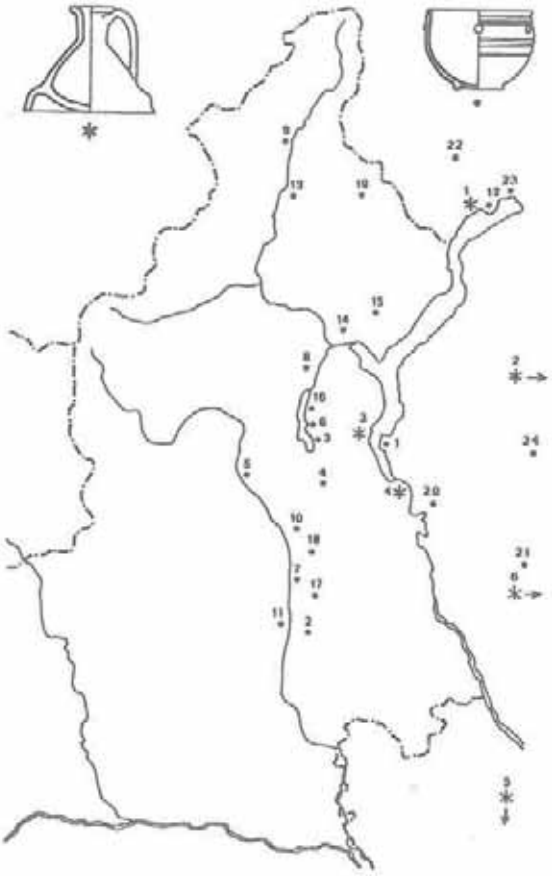


Figure 13 - Carte de diffusion des coupes à bord mouluré (points) et des cruches (étoiles) (la carte de la diffusion des coupes à bord mouluré a été redessinée et complétée d'après POLETTI ECCLESIA, BONINI).
COUPES. 1 : Angera ; 2 : Biandrate ;
3 : Bolzano Novarese ; 4 : Borgomanero ; 5 : Borgosesia ;
6 : Carcegna ; 7 : Carpignano Sesia ;
8 : Casale Corte Cerro ; 9 : Cravegna ; 10 : Ghemme ;
11 : Greggio ; 12 : Locarno : Muralto ; 13 : Masera ;
14 : Mergozzo ; 15 : Miazzina ; 16 : Pettenasco ;
17 : Sillavengo ; 18 : Sizzano ; 19 : Toceno ;
20 : Arsago Seprio ; 21 : Legnano ; 22 : Moghegno ;
23 : Tenero ; 24 : Olgiate Comasco.
CRUCHES : 1 : Ascona ; 2 : Melano ; 3 : Arona ;
4 : Castelletto Ticino ; 5 : Garlasco-Madonna delle Bozzole ;
6 : Abbiategrasso.

similaires sont déjà connus vers le milieu du Ier s. et sont produits même dans les provinces transalpines. Dans les contextes de la région du Verbano, ces gobelets remplacent les coupes à parois fines guillochées dans la fonction de vaisselle à boire pendant le IIe s. ; la production continue de manière sporadique après la fin du IIe s. (Sena Chiesa, Pareti sottili, p. 416-417) (Fig. 12).

8. COUPES EN CÉRAMIQUE COMMUNE, À BORD MOULURÉ

Dans le territoire à l'ouest du Lac Majeur (Fig. 13) sont présentes des tasses en céramique grossière décorées de diverses façons, mais toujours plus ou moins hémisphériques. Les dimensions sont remarquables puisque le diamètre est généralement de 20 cm environ, mais il y a aussi des tasses de 34 cm de diamètre. L'argile est claire : beige, orange-rose et orange-rouge. Le revêtement argileux est plus fréquemment foncé, parfois orange-rouge[48].

Le type plus ancien est représenté par une coupe côtelée (Fig. 11, nº 4) de la seconde moitié du Ier s. apr. J.-C., qui rappelle précisément les coupes côtelées en verre, elles aussi attestées dans les nécropoles du Locarno et des environs[49] ; au cours du IIe s., la morphologie de cette coupe s'éloigne du prototype en verre.

Plus tardive est la coupe à bord mouluré, parfois décorée par des appliques (pastilles ou croissants), qui a sa diffusion maximale au IIe s. (Fig. 11, 5-6), en substitution des vases à parois fines et de terre sigillée qui deviennent de plus en plus rares. La décoration de

48 E. POLETTI ECCLESIA, A. BONINI, Coppe in ceramica comune ad imitazione del vasellame fine da mensa, dans *Quaderni della Soprintendenza Archeologica del Piemonte*, 14, Torino 1986, p. 117 ss. ; Tassinari, p. 217.

49 S. BIAGGIO SIMONA, *I vetri romani provenienti dalle terre dell'attuale Canton Ticino*, Locarno 1991, I, p. 60 ss.

ces coupes imite celle de la vaisselle plus raffinée en céramique ou en métal.

Les coupes au bord mouluré sont également attestées par quelques exemplaires, plus petits (env. 10-15 cm de diamètre), dans le canton du Tessin, dans des contextes funéraires datés entre la fin du I^er s. et la première moitié du II^e s. apr. J.-C. ; elles sont encore fréquentes à Angera au II^e s.[50]. On constate que le II^e s. constitue une époque de changement du goût dans la vaisselle de table, pendant laquelle les fabriques cisalpines produisent des vases qui remplacent la "vieille" poterie ; un autre exemple est représenté par le gobelet à décor guilloché (cf. *supra*).

Au cours du III^e s., la production continue mais il semble que la décoration appliquée se raréfie et que les parois des vases s'épaississent.

La grande quantité et la variété de tasses et petites coupes repérées dans quelques sites de la région (une quantité considérable a été trouvée à Ghemme, Novara) et qui ne sont pas connues ailleurs, font supposer que dans cette zone existait une fabrique[51].

9. CRUCHE DITE "MEDICA"

Il s'agit d'une cruche rare et de forme particulière, différente des *olpai* si bien connues dans l'Italie septentrionale et bien cataloguées, qui fournissent des indications utiles à la datation des contextes de fouilles. Le corps est troncoconique et le fond parfois convexe, qui ne permet pas une position stable ; l'argile est du même type que celle des autres *olpai* de la région. La dénomination "*medica*" provient de la fonction supposée à cause de l'association à des instruments de médecin (comme par exemple à Lovere-Bergamo), association qui, en effet, ne se vérifie pas fréquemment[52].

On connaît seulement un exemplaire en dehors de la région Verbano-Ticino, celui de Lovere-Bergamo, en revanche, sept cruches de ce type proviennent de cette zone et de la Lombardie occidentale (Fig. 13, étoiles).

L'exemplaire de Garlasco est associé à une monnaie de Vespasien, celui de Melano à un gobelet à décor guilloché (II^e s.) et celui d'Ascona provient d'une tombe datée de 100-150[53].

ANNEXES
avec la bibliographie relative aux lieux cités dans les cartes de diffusion

Annexe 1 - Carte de la diffusion des gobelets du type Aco décorés "à panier" (Fig. 2)

1A - Muralto, Park Hotel : P. A. DONATI, Muralto. Park Hotel, dans *Archeologia Svizzera*, 6, 1983, 129, fig. 19. LAVIZARRI PEDRAZZINI, Vasellame tipo Aco, p. 110, n. 21, tav. 11, 7.

1B - Muralto, Park Hotel : LAVIZZARI PEDRAZZINI, Vasellame tipo Aco, p. 128, n. 31, tav. 20, 4.

2 - Solduno : P. A. DONATI, Locarno. La necropoli romana di Solduno, Bellinzona 1988[2], 96-97, tav. p. 97, n. 13.

3 - Angera : LAVIZZARI PEDRAZZINI, dans Angera I, p. 373-375, tav. 81, 1 et 111, 2.

4A - Milano : LAVIZZARI PEDRAZZINI, Vasellame tipo Aco, p. 111, n. 7, tav. 12, 5.

4B - Milano : A. CERESA MORI, Ceramica a pareti sottili, dans CAPORUSSO, Scavi MM3, p. 50, tav. XVI, 7.

5 - Domo : LAVIZZARI PEDRAZZINI, Vasellame tipo Aco, p. 109 n. 13, tav. 11, 4.

6 - Ostiglia : *ibidem*, p. 109, n. 15 tav. 11,3

7 - Duino : F. SCOTTI MASELLI, Problemi suscitati dai recenti scavi di Duino (Trieste), dans *Atti del Civici Musei di Storia ed Arte di Trieste*, XIII, 1, 1983, p. 54, tav. 3, 1. LAVIZZARI PEDRAZZINI, Vasellame tipo Aco, p. 119, n. 7 tav. 15, 7.

8A - Magdalensberg : E. SCHINDLER-KAUDELKA, Die römische Modelkeramik vom Magdalensberg, Klagenfurt 1980, p. 113, tav. 13, 1. LAVIZZARI PEDRAZZINI, Vasellame tipo Aco, p. 118, n. 3 tav. 15, 2.

8B - Magdalensberg : *ibidem*, p. 170 tav. 42, 2. LAVIZZARI PEDRAZZINI, Vasellame tipo Aco, 110, n. 22, tav. 11, 8.

9 - Calvatone : LAVIZZARI PEDRAZZINI, Nuove osservazioni, p. 240.

10 - Ozijek : LAVIZZARI PEDRAZZINI, Nuove osservazioni, p. 240, tav. 3, 9.

Annexe 2 - Carte de diffusion (Fig. 5) des gobelets dits "à tulipe" (mise à jour d'après BUTTI RONCHETTI 1991)

1 - Torino : Museo Archeologico (RICCI, p. 278, forme I/186).

2 - Asti : E. FANTAGUZZI, Sulla necropoli dell'epoca romana fuori porta S.Caterina in Asti, dans *Atti della Società di Archeologia e Belle Arti per la Provincia di Torino*, 4, 1883, p. 106, tab.11, n.4.

3 - Omavasso : J. GRAUE, Die Gräberfelder von Omavasso, Hamburger Beiträge zur Archäologie, Beiheft 1, Hamburg 1974, p. 94 (sept gobelets).

4 - Varese : TASSINARI, p. 56 de Cantello et Varese ; G. QUAGLIA, *Dei sepolcreti antichi scoperti in undici comuni del circondario di Varese*, Varese 1881, tab.5, n. 86 de Cazzone (n. inv. 46).

5 - Cassano Magnago : M. BERTOLONE, Scoperte archeologiche nell'a-

50 C. M. TOMASELLI, In *Angera I*, p. 461 ss., tipo A/B, tav. 92,21-29.

51 Poletti Ecclesia et Bonini, p. 118. Un autre groupe de coupes hémisphériques, datées du II^e s. et provenant du territoire entre Sesia et Tessin, présente un décor figuré assez particulier : il est obtenu avec l'emploi de moules et représente les *Matronae*, les déesses si chères aux populations cisalpines. G. SPAGNOLO GARZOLI, Un aspetto dell'iconografia del culto delle Matrone su ceramica comune a rilievo, dans *Quaderni della Soprintendenza archeologica del Piemonte*, 14, 1996, p. 89 ss. Cf. F. LANDUCCI GATTINONI, *Un culto celtico nella Gallia Cisalpina*, Milano 1986 et L. BERTACCHI, Il culto delle *Dominae* ad Aquileia. Traccia per una ricerca storico-topografica, dans *Aquileia Nostra*, 63, 1992, p. 10 ss.

52 Comme pour les catégories céramiques précédentes, fondamentale est l'étude des "*olpai*" de Angera et de l'Italie septentrionale de G. ROVELLI, Ceramica comune : olpai, dans *Angera I*, p. 427 ; récemment sur le thème C. DELLA PORTA, N. SFREDDA, G. TASSINARI, Ceramiche comuni, Olpi, dans Olcese, p. 187 ss., en particulier p. 195.

53 Nous remercions les amis qui nous ont aidées en ce travail : C. Della Ca', S. Casini, L. Galli, C. Lambrugo, M.-F. Meylan-Krause, I. Nobile, A. Pozzi, M. Ravaglia, A. M. Volonté.

gro gallaratese, dans *Rivista archeologica dell'antica provincia e diocesi di Como*, 102-104, 1931, p. 37, fig. 10.

6 - Arsago Seprio : C. FERRARESI, N. RONCHI, G. TASSINARI, La necropoli romana di Via Beltrami ad Arsago Seprio (VA), dans *Notizie dal chiostro del Monastero Maggiore, Rassegna di studi del Civico Museo Archeologico e del Civico Gabinetto Numismatico di Milano*, 39-40, 1987, p. 170, six exemplaires ; de Via Milano TASSINARI, p. 56.

7 - Novara : M. BERTOLONE, Appunti per uno studio sui Galli, dans *Sibrium*, 9, 1967-69, p. 248 e 269, tav. 8, n.9.

8 - Vigevano (Morsella) : E. A. ARSLAN, Uno scavo stratigrafico davanti al *Capitolium* flavio di Brescia, dans *Atti del CeSDIR*, 4, 1972-73, Milano 1973, p. 120, nt. 37.

9 - Gambolò : G. VANNACCI LUNAZZI, Un aspetto della romanizzazione del territorio : la necropoli di Gambolu - Belcreda (Pavia), dans *Rivista Archeologica dell'antica provincia e diocesi di Como*, 165, 1983, p. 241, tab. 19, n. 10, tombe 9.

10 - Garlasco : G. PONTE, Archeologia lomellina, dans *Bollettino della Società Pavese di Storia Patria*, 16, 2, 1964, tab. 9, nn. 10 et 12.

11 - Ottobiano : G. VANNACCI LUNAZZI, La necropoli romana di Ottobiano, dans *Rivista archeologica dell'antica provincia e diocesi di Como*, 168, 1986, tab. 8, n. 13 et tab. 11, n. 9.

12 - Gropello Cairoli : M. FORTUNATI ZUCCALA, Gropello Cairoli (Pavia). La necropoli romana, dans *Notizie degli Scavi di antichità*, 8, 33, 1979, tombes 10, 23, 24 (avec anses), 25, 29 et p. 71 ; G. ARATA, Problemi di archeologia lomellina : un gruppo di tombe dal podere Panzarasa a Gropello Cairoli, dans *Rivista archeologica dell'antica provincia e diocesi di Como*, 166, 1984, p. 93, n. 2, tab. 11, n. 8 supérieurement bombé comme les bols de Casteggio ; un gobelet à Milan (ARSLAN au n. 8, *ibidem*).

13 - Dorno : M. V. ANTICO GALLINA, La necropoli di Dorno (Pavia). Località San Matemo, dans *Rivista archeologica dell'antica provincia e diocesi di Como*, 167, 1985, p. 130, nn. 6-7, p. 132, n. 2.

14 - Lomello : G. PONTE, Antichità lomelline. I. Di una necropoli presso Lomello, dans *Atti della Società di Archeologia e Belle Arti per la provincia di Torino*, 5, 1887, tab. 18, nn. 53-54.

15 - Cassolnovo : G. VANNACCI LUNAZZI, Notiziario archeologico, dans *Bollettino della Società Pavese di Storia Patria*, 36, 1984, tav. 3, n. 8.

16 - Olgiate Comasco : F. BUTTI RONCHETTI, Materiale d'età romana da Olgiate Comasco, dans *Rivista archeologica dell'antica provincia e diocesi di Como*, 168, 1986, nn. 25-26-27.

17A - Camerlata : I. NOBILE, I corredi della necropoli di Villa Soave : analisi e considerazioni, dans AA.VV., *La necropoli romana di Villa Soave, Storia di Capiago Intimiano IV*, Como, 1984, p. 58, nt. 3, Musée de Côme, n. inv. E1265 ;

17B - Albate : A. MAGNI, Notiziario della regione, dans *Rivista Archeologica dell'antica provincia e diocesi di Como*, 53-55, 1907, p. 235.

18 - Capiago Intimiano : E. VASSALLE, I corredi : analisi e considerazioni, dans AA.VV., *La necropoli romana della Mandana di Intimiano, Storia di Capiago Intimiano III*, Como, 1983, p. 198, deux gobelets et NOBILE (au n. 17A), p. 57, deux gobelets.

19 - Cantù : F. BUTTI RONCHETTI, Altri reperti della romanizzazione e di età romana da Cantù, dans AA.VV., *Archeologia a Cantù dalla Preistoria al Medioevo*, Como, 1991, p. 84, n. 11, n. inv. E1731 du Musée de Come.

20 - Cormenate : C. PIOVAN, Ritrovamenti e ricognizioni dall'Appianese al Canturino, dans *Rivista archeologica dell'antica provincia e diocesi di Como*, 150-151, 1968-69, p. 240-241, n. 3.

21 - Albavilla : deux pots au Musée d'Erba.

22 - Fino Mornasco (Socco) : A. MAZZOLA, I materiali della necropoli di Fino Mornasco (località Socco), dans *Rivista archeologica dell'antica Provincia e diocesi di Como*, 174, 1992, p. 99, tav. 3, nn.21-22.

23 - Villachiara : G. ROGNONI, M. L. ZAMPORI VANONI, Villachiara, dans AA.VV., *Riti e sepolture tra Adda e Oglio*, Soncino, 1990, p. 36, n. 6 et p. 38, n. 2.

24 - Cortefranca-Timoline : sept bols conservés dans les Civiche Raccolte Archeologiche di Milano (M. BOLLA, Le necropoli romane di Milano, dans *Notizie dal Chiostro del Monastero Maggiore, Rassegna di studi del Civico Museo Archeologico e del Civico Gabinetto Numismatico di Milano*, suppl. V, 1988, p. 177, nt. 427) ; TASSINARI, p. 56.

25 - Nave : trois bols M. L. ZAMPORI VANONI, Ceramica a pareti sottili, dans L. PASSI PITCHER (a cura di), *Sub ascia, Una necropoli romana a Nave*, Modena, 1987, p. 173.

26 - Cavriana : P. FRONTINI, La ceramica a vernice nera nei contesti tombali della Lombardia, dans *Archeologia dell'Italia settentrionale*, 3, Como, 1985, p. 151 et 214, fig. 4.

27 - Viadana (loc.Salina Vangolo) : E. ROFFIA, Mantova, zona Via Massari/Via Corridoni, dans AA.VV., *Misurare la terra : centuriazione e coloni nel mondo romano, il caso mantovano*, Modena, 1984, p. 49, Musée Civique A. Parazzi, n.inv. C285.

28 - Mantova : ROFFIA (au n. 27), p. 48-49.

29 - Campegine : BOLLA (au n. 24), p. 177, nt. 427.

30 - Bologna : 37 bols de la fabrique de *Hilario* (M. C. GUALANDI GENITO, Una fabbrica di fittili nella *Bononia* augustea : l'officina di *Hilario*, dans *Atti e memorie, deputazione di storia patria per le province di Romagna*, 24, 1973, p. 280 ss.) ; un de Via Toschi-Palazzo delle Poste et un de Via Rizzoli (*ibidem*, p. 198).

31 - Budrio : M. BERGAMINI, *Centuriatio di Bologna. Materiali dello scavo di tre centuriae*, Roma, 1980, p. 108, tav. 28, n. 600 en céramique commune.

32 - Ficarolo : Musée Archéologique de Rovigo (GUALANDI GENITO au n. 30, p. 298-299, nt. 35).

33 - Adria : U. DALLEMULLE, Corredi tombali da Adria di I sec.d.C., dans *Archeologia Classica*, 27, 2, 1975, p. 275, n. 10, fig. 4, tombe 57 de Ca' Garzoli ; E. MANGANI, Adria (Rovigo). Necropoli in località Ca' Garzoni. Prima Campagna di scavo, 1966, dans *Notizie degli Scavi di Antichità*, 8, 36, 1982, p. 43, fig. 32/i, p. 87, tombe 46, n. 4, dans la nt. 234 trois autres bols : n. inv. 10394 da Ca' Garzoni, n. inv. 223 et 3086 de Canal Bianco ; M. DE MIN, Adria. Località Retratto. Lo scarico di ceramica romana, dans M. DE MIN *et alii*, *L'Antico Polesine, testimonianze archeologiche e paleoambientali*, Cat. Delle esposizioni di Adria e Rovigo, Padova, 1986, p. 217 nn. 43-44-45 le premier et le dernier avec anses.

34 - Breonio : L. FRANZONI, *La Valpolicella nell'età romana*, Verona, 1982, p. 141, deux bols.

35 - Pavia : M. C. GUALANDI GENITO (au n. 30), p. 301, nt. 39, six bols dans le Musée Civique Archéologique de provenance inconnue, aucun bombés.

36 - Tortona : RICCI, p. 278, forma I/186 ; E. ZANDA, Scheda V93 Tortona - Necropoli di corso Repubblica (1992), tombe 57, n. 5, bombé supérieurement, dans AA.VV., *Tesori della Postumia*, Milano, 1998, p. 537.

37 - Casteggio : A. FROVA, Una necropoli romana a Casteggio, dans *Bollettino della Società pavese di Storia Patria*, 10, 1-2, 1958, p. 8-11, fig. 5, trois bols bombés.

38 - Milano : BOLLA (au n. 24), p. 177, un bol ; deux autres bols de provenance inconnue dans le Civiche Raccolte Archeologiche, *ibidem*, nt. 427 ; A. CERESA MORI, Ceramica a pareti sottili, dans D. CAPORUSSO (a cura di), *Scavi MM3, Ricerche di Archeologia urbana a Milano durante la costruzione della linea 3 della metropolitana 1982-1990*, vol. 3.1, I reperti, p. 95, tav. 12, nn. 7-9 et dans le même texte A. GUGLIELMETTI, L. LECCA BISHOP, L. RAGAZZI, Ceramica Comune, tav. 82, n. 15.

39 - Lodi : BOLLA (au n. 24), p. 177, nt. 427, n.inv. 70 du Musée Civique.

40A - Legnano : SAN GIORGIO SU LEGNANO, cinq bols dans le Musée de la ville (TASSINARI, p. 56) ;

40B - CASINA PACE, tombe 18, un bol biconique inférieurement au Musée de la Ville.

41 - San Vittore Olona : dans le Musée de Legnano (tombe 17).

42 - Parabiago : A. M. VOLONTE, Le pareti sottili, dans AA.VV., *Antichi silenzi, La necropoli romana di San Lorenzo di Parabiago*, Cassano Magnago, 1996, p. 187, cinq bols, dont deux biconiques au niveau inférieur.

43 - Canegrate : G. SUTERMEISTER, Avello del I sec. d.C. a Canegrate, dans *Memorie-Società arte e storia di Legnano*, 13, 1952, p. 5-7, nn. 9 et 18, plus un bol très grand (?), p. 5, n. 39.

44 - Bondeno : C. CORNELIO CASSAI, I materiali dell'età romana, dans AA.VV., *Bondeno e il suo territorio dalle origini al Rinascimento*, Casalecchio di Reno, 1988, p. 222, tab. 22, n. 3.

45 - Monza : M. MALBERTI, La necropoli della Monzina, dans *Notizie dal Chiostro del Monastero Maggiore, Rassegna di Studi del Civico Museo Archeologico e del Civico Gabinetto Numismatico di Milano*, 43-44, 1989, p. 35-36, nn. 5-6-7.

46 - Magdalensberg : E. SCHINDLER-KAUDELKA, Die dünnwandige Gebrauchskeramik vom Magdalensberg, Kärtner Museumschriften, 58, Klagenfurt, 1975, p. 78-79, tav. 37, n. 53.

47 - Giublasco : R. ULRICH, *Die Gräberfelder in der Umgebung von Bellinzona*, Zürich 1914, tab. 53, n. 12 et tab. 72, n. 1.

48 - Imola : F. MERLINI, P. FARELLO, *Pozzo-cisterna romano di Imola, dans Studi e documenti di Archeologia*, 6, 1989-90, fig. 23.

49 - Calvatone : au moins 9 bols S. MASSEROLI, La ceramica a pareti sottili, dans L. PASSI PITCHER (a cura di), *Bedriacum, Ricerche archeologiche a Calvatone, 1.2 Il Campo del Generale : i materiali del saggio 6*, Milano, 1996, p. 86, fig. 76-77 ; EADEM, Ceramica a pareti sottili, dans G. SENA CHIESA-S. MASSEROLI, T. MEDICI, M. VOLONTE' (a cura di), Calvatone romana. Un pozzo e il suo contesto, dans *Quaderni di Acme*, 29, Bologna, 1997, p. 66, au moins cinq gobelets ; TASSINARI, p. 56.

50 - Poviglio : cit. dans MASSEROLI, au num. 49, nt. 56.

51 - Este : M. TIRELLI, Indagine interdisciplinare in terreno Capodaglio a Este (Padova) I, Saggi archeologici, dans *Archeologia veneta*, 7, 1984, fig. 10.

52 - Mendrisio : A. CRIVELLI, *Atlante Preistorico e storico della Svizzera Italiana*, Bellinzona, ristampa 1990, p. 104, fig. 269.

53 - Oleggio : A. M. BARONE, Funzionalità e raffinatezza. La ceramica a pareti sottili, dans G. SPAGNOLO GARZOLI (a cura di), *Conubia gentium. La necropoli di Oleggio e la romanizzazione dei Vertamocori*, Torino, 1999, p. 322, six gobelets.

54 - Brignano Frascata : L. GAMBARO, Materiali ceramici, vetri, manufatti

in pietra e osso, dans G. PANTO' (a cura di), *Archeologia nella Valle del Curone*, Quaderni della Soprintendenza Archeologica del Piemonte, Monografie, 3, fig. 92, p. 142, nn. 24-25.

55 - Reggio Emilia : C. COVIZZI, Reggio Emilia, area del Palazzo di Giustizia, dans G. AMBROSETTI, R. MACELLARI, L. MALNATI (a cura di), *Lapidoregio, Testimonianze di età romana a Reggio Emilia*, Reggio Emilia, 1996, p. 68, tav. 12, n. 14.

56 - Carobbio degli Angeli : M. FORTUNATI ZUCCALA, Una proposta di lettura del territorio di Bergamo in età romana attraverso la cultura materiale, gli insediamenti le necropoli, dans R. POGGIANI KELLER (a cura di), *Carta archeologica della Lombardia, II.La Provincia di Bergamo, I.Il territorio dalle origini all'Altomedioevo*, Saggi, Modena, 1992, p. 138.

57 - Levate : M. FORTUNATI ZUCCALA (au n. 56), *ibidem*.

58 - Acquafredda : TASSINARI, p. 55.

59 - Borgo S.Giacomo : TASSINARI, p. 55.

60 - Cremona : TASSINARI, p. 56.

61 - Corbetta : TASSINARI, p. 56.

62 - Graffignana : TASSINARI, p. 56.

63 - S.Colombano al Lambro : TASSINARI, p. 56.

64 - S.Lorenzo di Pegognaga : K. TAMASSIA, Ceramica a pareti sottili, dans A. M. TAMASSIA, Archeologia di un ambiente padano, S. Lorenzo di Pegognaga (Mantova), dans *Accademia Nazionale Virgiliana di Scienze Lettere e Arti, Classe di Lettere e Arti*, 4, Firenze 1996, p. 125-126, deux gobelets dont un bombé.

65 - Angera : TASSINARI, p. 56.

66 - Gerenzano : R. VOLONTE' CLERICI, Gerenzano-fornace Clerici : i materiali della collezione Pacini, dans R. VOLONTE' CLERICI (a cura di), *Prima di noi, Testimonianze archeologiche da Uboldo e Gerenzano*, Saronno, 1996, p. 88.

67 - Voghera : TASSINARI, p. 56.

68 - Abbiategrasso : TASSINARI, p. 56.

69 - Manerbio : TASSINARI, p. 56.

70 - Santa Cristina e Bissone (Bosco di Mezzo) : TASSINARI, p. 56.

71 - Lungavilla (fornace Palli) : TASSINARI, p. 56.

72 - Alagna Lomellina : TASSINARI, p. 56.

73 - Riddes : n. 935 du Musée de Sion.

Annexe 3 - Carte de diffusion des coupes à décoration mixte dans la région Verbano-Ticino (Fig. 6)

1 - Muralto : SIMONETT, p. 87, Liverpool sotto, tombe 20.

2 - Minusio : SIMONETT, p. 148, Cadra tombe 14.

3 - Solduno (4 pezzi) : DONATI, Solduno, 60 ss., tombes B1, Ba 9, 56.1, 58.12.

4 - Losone Arcegno : Archive de l'Ufficio beni culturali, Bellinzona.

5 - Moghegno : S. BIAGGIO SIMONA (a cura di), *La necropoli romana di Moghegno*, Guida alla mostra (Cevio 1995), p. 97, tombe n. 13.

6 - Giubiasco : R. ULRICH, *Die Gräberfelder in der Umgebung von Bellinzona*, Zürich, 1914, p. 668, tombe 478, tav. LXXXIV, 11 (avec deux anses) ; tav. LII, 2a (décoration difficile à déterminer).

7 - Tenero : D. SILVESTRINI, La necropoli romana di Tenero, dans *Rivista Storica Ticinese* 14, 1940, p. 325.

8 - Angera (7 pezzi) : SENA CHIESA dans Angera I, p. 402 ss. tav. 10-11, 13-14.

9 - Ornavasso : GRAUE, tombe Persona 27, tav. 57, 4.

10 - Santa Maria Maggiore : CARAMELLA, DE GIULI, p. 205, tav. LXXXIII, 5.

11 - Gropello Cairoli : inédit, mentionné dans SENA CHIESA, dans Angera I, 404 nt. 74.

Annexe 4 - Carte de la diffusion des vases cylindriques (Fig. 7)

1 - Muralto : SIMONETT, p. 60 ss. Liverpool sopra tombes 3 n. 6, 8 n. 2 ; Liverpool sotto tombe 14 n. 5.

2 - Minusio : SIMONETT, p. 137 ss. Cadra tombes 5 n. 14, 29 ; 11 n. 1 ; 14 n. 8 ; 31 n. 5.

3 - Solduno : DONATI, Solduno, p. 198, 1956/S3 n. 41.

4 - Ascona : DONATI *et alii*, 82 ss. tombes S 2, S 5, S 23.

5 - Moghegno : BIAGGIO SIMONA, Moghegno p. 82 ss., fig. p. 40 ; fig. p. 51.

6 - Tenero : D. SILVESTRINI, La necropoli romana di Tenero, dans *Rivista Storica Ticinese* 14, 1940, 328 ss., tombe 37, tav. V, 7 ; tombe 45, tav. II.

7 - Angera : SENA CHIESA dans Angera I, 410 ss. tav. 82, 18-19.

8 - Varese : inédit, cité dans SENA CHIESA dans Angera I, p. 410, nt. 123.

9 - Legnano : (sans auteur), *Breve guida alle sale archeologiche del Museo civico G. Sutermeister*, Legnano, 1984, n. ST 10515-Ar 943, fig. p. 28.

10 - Arsago Seprio : C. FERRARESI, N. RONCHI, G.TASSINARI, La necropoli romana di Via Beltrami ad Arsago Seprio (VA), dans *Notizie dal Chiostro del Monastero Maggiore, Rassegna di Studi del Civico Museo Archeologico e del Civico Gabinetto Numismatico di Milano*, 39-40, 1987, p. 120, tombe 139, n. 4 ; p. 135, tombe 197, nn. 10-11 ; p. 136, tombe 199, n. 1.

11 - Bernate Ticino : cité dans TASSINARI, p. 62, forme "Arsago Seprio 9".

12 - Cernusco sul Naviglio : cité dans TASSINARI, p. 62.

13 - Corbetta : cité dans TASSINARI, p. 62.

14 - Monza : cité dans TASSINARI, p. 62.

15 - Jerago con Orago : cité dans TASSINARI, p. 62.

16 - Olgiate Comasco : cité dans TASSINARI, p. 62.

17 - Oleggio : (2 pièces) G. SPAGNOLO GARZOLI (a cura di), *Conubia gentium. La necropoli di Oleggio e la romanizzazione dei Vertamocori*, Torino, 1999, p. 210 ss., tombe 169, fig. 218 ; tombe 183, fig. 229 ; p. 314 ss., fig. 350, B4.

Annexe 5 - Carte de la diffusion des gobelets décorés de perles à la barbotine (Fig. 8)

1 - Muralto.

2 - Minusio : SIMONETT, LAMBOGLIA, tables aux p. 221-222.

3 - Tenero : D. SILVESTRINI, La necropoli romana di Tenero, dans *Rivista storica ticinese*, 14, 1940, p. 327.

4 - Giubiasco : R. ULRICH, *Die Gräberfelder in der Umgebung von Bellinzona, Kanton Tessin*, Zürich, 1914, tav. 72, n. 3.

5 - Moghegno : S. BIAGGIO SIMONA, *La necropoli romana di Moghegno, Scavo nel passato di una valle sudalpina*, Cevio, 1995, p. 49.

6 - Malesco : P. CARAMELLA, A.DE GIULI, *Archeologia nell'Alto Novarese*, Mergozzo, 1993, p. 68, tav. 18, n. 2.

7 - Melano : P. A. DONATI, Romanità a sud del Ceresio nelle attuali terre ticinesi, dans AA.VV., *I Romani nel Comasco*, Como 1980, p. 58.

8 - Angera : G. SENA CHIESA, Par. Sott., p. 412-413, tables 82-83 ; G. ROVELLI, Ceramica a pareti sottili, dans Angera II, p. 405, n. 1 ; M. T. GRASSI, Nuovi materiali provenienti dal centro del *vicus* romano al Civico Museo di Angera (VA), dans *Rivista archeologica dell'antica provincia e diocesi di Como*, 170, 1988, p. 190, n. B12.

9 - Mercallo dei Sassi : A. FROVA, Nuove scoperte a Mercallo, dans *Sibrium*, 5, 1960, fig. 8.

10 - Somma Lombardo : G. SENA CHIESA, Par. Sott., nt. 133.

11 - Arsago Seprio : C. FERRARESI, N. RONCHI, G. TASSINARI, La necropoli romana di Via Beltrami ad Arsago Seprio (VA), dans *Notizie dal Chiostro del Monastero Maggiore, Rassegna di Studi del Civico Museo Archeologico e del Civico Gabinetto Numismatico di Milano*, 39-40, 1987, p. 171-172.

12 - Olgiate Comasco : F. BUTTI RONCHETTI, Materiale d'età romana da Olgiate Comasco, dans *Rivista archeologica dell'antica provincia e diocesi di Como*, 168, 1986, p. 117.

13 - Camerlata : F. BUTTI, Reperti vari da Como e dal territorio, dans AA.VV., *I Romani nel Comasco*, Como, 1980, p. 178, tav. 45, n. 2 ; TASSINARI, p. 58, formes "Como 2" et "Como 3".

14 - Albavilla : S. MAGGI, L'insediamento romano nel territorio di *Comum*, dans *Rivista arch. dell'antica provincia e diocesi di Como*, 164, 1982, p. 145.

15 - Valmadrera : A. GIUSSANI, Tombe preistoriche e tombe romane, dans *Rivista archeologica della Provincia di Como*, 111-112-113, 1936, p. 109 publié aussi dans I. NOBILE DE AGOSTINI, L'età romana : le necropoli, dans S. CASINI (a cura di), *Carta archeologica della Lombardia, IV. La Provincia di Lecco*, Modena, 1994, p. 215, fig. 143, n. 1.

16 - Parabiago : A. M. VOLONTE', Le pareti sottili, dans AA.VV., *Antichi silenzi, La necropoli romana di San Lorenzo di Parabiago*, Cassano Magnago, 1996, p. 187-188, tab. 28, n. 8 et tab. 41, n. 3.

17 - Legnano : A. M. VOLONTE', Le pareti sottili (au n. 16), p. 188 et nt. 30.

18 - Milano : G. SENA CHIESA, Par. Sott., p. 413, nt. 133 ; A. CERESA MORI, La ceramica a pareti sottili, dans A. CERESA MORI (a cura di), *S. Maria alla Porta : uno scavo nel centro storico di Milano*, Studi Archeologici 5, Bergamo 1986, p. 141, n. 2476, tav. 54, m ; M. BOLLA, Le necropoli romane di Milano, dans *Notizie dal Chiostro del Monastero Maggiore, Rassegna di studi del Civico Museo Archeologico e del Civico Gabinetto Numismatico di Milano*, suppl. 5, 1988, p. 179, tav. 126, n. 10 ; A. CERESA MORI, Ceramica a pareti sottili, dans D. CAPORUSSO (a cura di), *Scavi MM3, Ricerche di archeologia urbana a Milano durante la costruzione della linea 3 della Metropolitana, 1982-1990*, Milano, 1991, vol. 3.1, p. 47, tav. 14, n. 5 ; autres indications dans TASSINARI 1998, p. 58.

19 - Albairate : cité dans TASSINARI, p. 58.

20 - Coire : A. HOCHULI GYSEL, Keramik, dans A. HOCHULI GYSEL, A. SIEGFRIED WEISS, E. RUOFF, V. SCHALTENBRAND OBRECHT, *Chur in römischer Zeit*, Band II, Basel 1991, p. 111, tav. 28, nn. 27-28.

21 - Ternate : G. QUAGLIA, *Dei sepolcreti antichi scoperti in undici comuni del circondario di Varese*, Varese, 1881, tab. 5, nn. 85 et 97, tab. 7, n. 137.

22 - Arcegno : Archives de l'Ufficio beni culturali, Bellinzona.

23 - Solduno : P. A. DONATI, Locarno, la necropoli romana di Solduno, Bellinzona 1979, tombes Ba 8, Ba9 milieu du I^{er} s. ; tombes C28, Ba6, 56/2, 58/12, 58/13, 58/15, époque flavienne-trajane (SENA CHIESA, Pareti sottili, nt. 132).

Annexe 6 - Carte de diffusion des gobelets à visage humain (Fig. 9)
(les gobelets ont été dessinés sur la base des publications citées)

1 - Muralto : C. DELLA CA', *Materiale archeologico proveniente dalla necropoli romana di Muralto Grand Hotel*, tesi di laurea discussa presso l'Università Statale degli studi di Milano, anno accademico 1987-88, relatore G. Sena Chiesa, tav. 15, n. 23.

2 - Minusio-Cadra : SIMONETT, LAMBOGLIA, tombe 28 et p. (321).

3 - Giubiasco : R. ULRICH, *Die Gräberfelder in der Umgebung von Bellinzona Kt. Tessin*, Zürich 1914, Band 2, tav. 84 n. 3.

4 - Angera : SENA CHIESA, Pareti Sottili, p. 413, tav. 82 n. 23.

5 - Mercallo : A. FROVA, Una necropoli romana a Mercallo dei Sassi (Varese) (di un vasetto di cristallo e dei vasi antropomorfi), dans *Sibrium*, 4, 1958-59, p. 12 ss., fig. 12-13.

6 - Arsago Seprio : G. TASSINARI, Realismo e simbolismo di un'olletta fittile antropomorfa romana, dans *Rivista archeologica dell'antica provincia e diocesi di Como*, 170, 1988, p. 147 ss.

7 - Olgiate Comasco : G. SOMAINI, Cimitero romano ad Olgiate Comasco, dans *Rivista archeologica della Provincia e antica diocesi di Como*, 53-55, 1907, p. 138 (trois gobelets).

8 - Camerlata (Como) : V. BARELLI, Scoperte archeologiche fatte in occasione dei lavori per la nuova ferrovia tra S.Giovanni in Pedemonte e S.Carpoforo di Camerlata, nel 1875, dans *Rivista archeologica della Provincia di Como*, 7-8, 1875, tav. 2, n. 2 et publié dans M. UBOLDI (a cura di), *Carta archeologica della Lombardia, III, Como. La città murata e la convalle*, Modena, 1993, p. 116, fig. 74.

9 - Garlasco : G. PONTE, Archeologia lomellina, dans *Bollettino della Società Pavese di Storia Patria*, 16, 1964, p. 197, tav. 8, n. 7.

10 - Valeggio : G. VANNACCI LUNAZZI, La necropoli di Valeggio Lomellina, dans *La necropoli di Valeggio*, Mostra archeologica, Vigevano, 1978, fig. 1.

11 - Pavia (Musée) : FROVA (au n. 5), p. 13, fig. 15.

12 - Milano : Museo Archeologico (SENA CHIESA (au n. 4), p. 414, nt. 139 un pot à la barbotine et un pot à décoration très simplifiée ; un pot de Via S. Paolo dans M. BOLLA, Le necropoli romane di Milano, dans *Notizie dal Chiostro del Monastero Maggiore, Rassegna di studi del Civico Museo Archeologico e del Civico Gabinetto Numismatico di Milano*, suppl. 5, 1988, p. 63, nt. 175) ; un pot à décor "plastique" de Via Disciplini dans FROVA (au n. 5), nt. 19. Un tesson de type "plastique" dans A. CERESA MORI, Ceramica a pareti sottili, dans D. CAPORUSSO (a cura di), *Scavi MM3, Ricerche di archeologia urbana a Milano durante la costruzione della linea 3 della metropolitana 1982-1990*, Milano, 1991, vol. 3.1, p. 47 ; peut-être qu'appartient à cette catégorie un tesson en céramique commune (A. LAVAZZA, tipo 23, dans A. CERESA MORI (a cura di), *S. Maria alla Porta : uno scavo nel centro storico di Milano*, Studi Archeologici 5, Bergamo, 1986, p. 239, tav. 77, j).

13 - Abbiategrasso : FROVA (au n. 5), p. 12, fig. 14.

14 - Legnano (San Giorgio) : A. M. VOLONTE', La cucina e la mensa, dans A. M. VOLONTE' (a cura di), *Otium et negotium, Aspetti di vita quotidiana in età romana*, Legnano, 1993, p. 53, tav. 4, n. 4 ; le même aussi dans P. DI MAIO, *Lungo il fiume, Terre e genti nell'antica valle dell'Olona*, Legnano, 1998, p. 107.

15 - Bergamo : un tesson décoré à la barbotine, L.TREMEL, Ceramica domestica da una casa romana di Bergamo, dans *Sibrium*, 9, 1967-69, tav. 8, n. 4, puis publié aussi dans M. FORTUNATI ZUCCALA, Gli edifici privati, dans R. POGGIANI KELLER (a cura di), *Bergamo dalle origini all'altomedioevo*, Modena, 1986, p. 130, fig. 127.

16 - Nave (Brescia) : M. L. ZAMPORI VANONI, Ceramica a pareti sottili, dans L. PASSI PITCHER (a cura di), *Sub ascia, una necropoli romana a Nave*, Modena, 1987, p. 175, tav. 21, nn. 8-9.

17 - Verona : A. STENICO, Ceramica, dans *Arte e civiltà romana nell'Italia settentrionale dalla repubblica alla tetrarchia*, Bologna, 1964, tav. 141, n. 298.

18 - Calvatone : G. PONTIROLI, *Catalogo della sezione archeologica del Museo Civico "Ala Ponzone" di Cremona"*, Milano, 1974, n. 276.

19 - Bologna : un pot de provenance inconnue dans une collection privée, mais que nous croyons produit en Italie septentrionale à cause de son décor à la barbotine semblable à celui d'un pot de Turin (I. UNDSET, Archäologische Aufsätze über südeuropäische Fundstücke, dans *Zeitschrift für Ethnologie*, 22, 1890, fig. 33).

20 - Franzine di Villa Bartolomea (Muse de Este) : FROVA (au n. 5), fig. 19.

21 - Bolzano : FROVA (au n. 5), nt. 26, fouilles de S.Lorenzo de Selato.

22 - Aquileia : Musée, urne de grandes dimensions, SCAFILE (au n. 23), p. 141.

23 - Alba (San Cassiano) : "boccalino" à glaçure plombifère dans F. FILIPPI, Necropoli di età romana in regione San Cassiano di Alba, dans *Quaderni della Soprintendenza Archeologica del Piemonte*, 1, 1982, p. 28, tav. 22, n. 9.
Un pot au décor à la barbotine et "plastico" : F. SCAFILE, Su un vasetto antropoprosopo del Museo Federico Eusebio di Alba, dans *Bollettino della Società Storica per gli Studi Storici, Archeologici e Artistici della Provincia di Cuneo*, 67, 2, 1972, p. 141.

24 - Torino : Musée, SCAFILE (au n. 23), p. 142.

25 - Cremona : R. CASSI, La ceramica a pareti sottili proveniente dai "vecchi scavi" di Cremona, p. 89, n. 40 ; un tesson à la barbotine dans A. BREDA, *La ceramica della fornace romana di via Platina in Cremona*, p. 52, n. 18 tous les deux dans G. M. FACCHINI, L. PASSI PITCHER, M. VOLONTE', *Cremona e Bedriacum in età romana*, 1. Vent'anni di tesi universitarie, Milano 1996.

26 - Pegognaga : un tesson à décor à la barbotine dans A. M. TAMASSIA (a cura di), Archeologia di un ambiente padano. S. Lorenzo di Pegognaga (Mantova), dans *Accademia Nazionale Virgiliana di Scienze Lettere e Arti. Classe di Lettere e Arti*, 4, 1996, p. 126-127 e 146, n. 34 et encore deux tessons, un au "grand nez droit" et un au nez semblable à ceux des pots de Angera et Pavie.

27 - Magdalensberg : E. SCHINDLER-KAUDELKA, Die dünnwandige Gebrauchskeramik vom Magdalensberg, Kärntner Museumsschriften, 58, Klagenfurt 1975, forme 126, 35-36 gobelets.

28 - Coire : A. HOCHULI GYSEL, Keramik, dans A. HOCHULI GYSEL, A. SIEGFRIED WEISS, E. RUOFF, V. SCHALTENBRAND, *Chur in römischer Zeit*, Band I, Ausgrabungen Areal Dosch, Antiqua 12, 1986, p. 92, tav. 20, n. 3.

Annexe 7 - Carte de la diffusion des gobelets ovoïdes (Fig. 12)

1 - Muralto : SIMONETT, p. 55 ss., tombes Passalli 28, n. 3 ; Liverpool sotto 14 n. 3.

2 - Solduno : DONATI, Solduno, p. 74 ss., tombes Ba 4 n. 56 ; Ba 8 n. 86 ; K 3 nn. 106-107 ; 57.2 n. 156.

3 - Moghegno : BIAGGIO SIMONA, Moghegno, p. 102, tombe 25.

4 - Angera : SENA CHIESA, Pareti sottili, 416 tav. 82, 7-11.

5 - Legnano : cité dans TASSINARI, p. 62.

6 - Besozzo : cité dans TASSINARI, p. 62.

7 - Garlasco : G. VANNACCI LUNAZZI, La necropoli romana di Garlasco-Madonna delle Bozzole, dans *Sibrium* 16, 1982, p. 108 tombe 10 n. 5.

8 - Mergozzo : CARAMELLA-DE GIULI, p. 118, tombe 40, n. 1, tav. XLV.

Annexe 8 - Carte de la diffusion des coupes à bord mouluré (points) et des cruches (étoiles) (Fig. 13)
Coupes à bord mouluré (la carte de la diffusion des coupes a été redessinée et complétée d'après POLETTI ECCLESIA, BONINI ; les indications bibliographiques sont limitées aux localitées ajoutées).

1 - Angera.
2 - Biandrate.
3 - Bolzano Novarese.
4 - Borgomanero.
5 - Borgosesia.
6 - Carcegna.
7 - Carpignano Sesia.
8 - Casale Corte Cerro.
9 - Cravegna.
10 - Ghemme.
11 - Greggio.
12 - Locarno-Muralto : SIMONETT, p 117 ss. tombe Muralto, Branca 3 n. 1 ; tombe 4 n. 7.
13 - Masera.
14 - Mergozzo.
15 - Miazzina.
16 - Pettenasco.
17 - Sillavengo.
18 - Sizzano.
19 - Toceno.
20 - Arsago Seprio : Cit. in TASSINARI, p. 217.
21 - Legnano : Cit. in TASSINARI, *ibidem*.
22 - Moghegno : BIAGGIO SIMONA, Moghegno, p. 100 tombe 21.
23 - Tenero : SILVESTRINI, p. 328, tombe 38, n. 2.
24 - Olgiate Comasco : TASSINARI, *ibidem*.

Annexe 9 - Carte de la diffusion des cruches (Fig. 13) (étoiles)

1 - Ascona : P. A. DONATI, F. RONCHETTI BUTTI, S. BIAGGIO SIMONA, Ascona, La necropoli romana, dans *Quaderni d'informazione* 12, Bellinzona 1987, p. 48.

2 - Melano : P. A. DONATI, Romanità a sud del Ceresio nelle attuali terre ticinesi, dans AA.VV., *I Romani nel Comasco*, Como 1980, p. 75.

3 - Arona : L. GALLI-C.MANNI, Ritrovamenti archeologici di Castelletto Ticino, dans *Bollettino Storico per la Provincia di Novara*, 2, 1978, p. 46-47 ; un exemplaire inédit de la nécropole de Via Roma, collection Cimelli.

4 - Castelletto Ticino : L. GALLI-C.MANNI (au n. 3), p. 46-47.

5 - Garlasco-Madonna delle Bozzole : G. VANNACCI LUNAZZI, La necropoli romana di Garlasco-Madonna delle Bozzole, dans *Sibrium*, 16, 1982, p. 108, tav. 6, n. 3.

6 - Abbiategrasso : N. FREDDA, olpe n. 35, dans G. OLCESE (a cura di), *Ceramiche in Lombardia tra il secolo a.C. e VII secolo d.C.*, Raccolta dei dati editi, Documenti di archeologia 16, Mantova 1998, p. 195.

* *
*

DISCUSSION

Président de séance : D. CASTELLA

Anne HOCHULI-GYSEL *: A Coire on était particulièrement intéressé par ces parois fines noires qui sont très fréquentes et, par hasard, dans l'étude des plombifères d'Oberwintherthur s'était glissé un fragment du même groupe avec ces décors composés, guillochés, les traits en parallèles ; tu peux désormais mettre un point à Oberwinterthur et je pense que c'est la même datation. Je pense que c'est le point le plus au nord.*

Simonetta BIAGGIO-SIMONA *: Pour faire une carte de ces coupes à pâte grise et décoration mixte, il y a encore beaucoup à faire car j'ai seulement individualisé les zones proches du Tessin. Au nord des Alpes il y a encore à chercher des comparaisons.*

Anne HOCHULI-GYSEL *: Concernant les vases anthropomorphes, tu te souviens certainement d'un exemplaire à glaçure plombifère, à Coire ?*

Simonetta BIAGGIO-SIMONA *: Oui, bien sûr.*

Anne HOCHULI-GYSEL *: Entre-t-il dans ces groupes, d'après ce que tu as pu voir ?*

Simonetta BIAGGIO-SIMONA *: Je n'ai pas vu ce vase car cette région a été étudiée par Fulvia Butti ; il y a aussi un exemplaire à glaçure plombifère à Alba, dans le Piémont, et je pense qu'on devra les regarder à nouveau. Je ne voulais pas trop élargir, d'autant qu'il y a aussi quelques exemplaires avec des détails assez intéressants. Je crois qu'il y a deux ou trois exemplaires à glaçure plombifère que je n'ai pas vus.*

Anne HOCHULI-GYSEL *: Cè pourrait être des produits d'un même atelier, éventuellement ?*

Simonetta BIAGGIO-SIMONA *: Oui, je le pense. Sais-tu si le vase de Coire a été publié récemment ?*

Anne HOCHULI-GYSEL *: Il est dans le premier volume de la publication. Peux-tu donner de nouvelles informations sur les importations du nord ou du nord-ouest des Alpes dans le Tessin ? On parle toujours de la nécropole de Madrano mais effectivement c'est à l'intérieur des Alpes. Qu'as-tu trouvé dans tes récentes recherches ?*

Simonetta BIAGGIO-SIMONA *: Dans les fouilles récentes, comme à Moghegno, il n'y a pas d'importations de céramiques, par exemple, de sud-gauloises ou du nord des Alpes. Avec les fouilles du métro de Milano, il y a une quantité plus importante d'importations du nord qu'on ne le supposait jusqu'à maintenant. A Angera, pour cette période, il n'y a pas de trouvailles parce que le vicus, entre la fin du IIe s. et le IIIe s., n'a pas fourni beaucoup de matériel. Mais il est sûr que les importations du nord des Alpes ont été sous-évaluées jusqu'à maintenant.*

Stéfanie MARTIN-KILCHER *: On peut ajouter aussi quelques importations dans le Val Tellina à la même époque, mais pas beaucoup ; alors, cela va plus au sud et c'est toujours le même chemin.*

* *
*

René BACHER

QUATRE FOSSES CONTENANT DES DÉCHETS D'ATELIERS DE POTIERS À AEGERTEN PRÈS DE STUDEN-PETINESCA (BE)[1]

I. HISTORIQUE DES FOUILLES

Entre décembre 1982 et août 1983, le Service archéologique du canton de Berne fouilla à Aegerten, au lieu-dit Tschannematte, une grande surface présentant des concentrations de céramique qui se révélèrent être des zones de rejet d'ateliers de potiers.

La majeure partie du matériel se trouvait au sein d'une couche limoneuse humifère, de 20 cm d'épaisseur en moyenne, au-dessous de laquelle on découvrit trois concentrations de céramique dans des dépressions plus ou moins marquées : les fosses 1, 2 et 3. Seule la fosse 1 était assez clairement creusée dans la couche limoneuse 3 sous-jacente. Ces trois fosses contenaient des déchets d'ateliers de potiers d'une production de céramique locale datant du I^{er} s. apr. J.-C. Dans la couche remaniée recouvrant les vestiges, on trouva également des tessons plus récents, du II^{e} au IV^{e} s. apr. J.-C.

En avril 1983, une quatrième fosse peu marquée, mais remplie de déchets d'ateliers de potiers, fut découverte lors de la pose d'une canalisation dans la route près de l'église, à environ 150 m à l'est des fosses 1 à 3. Nous désignerons cette zone de rejet par le terme de "fosse 4".

II. SITUATION

Les quatre fosses se situent à environ 1,5 km au nord de Studen-Petinesca (Fig. 1), dans la plaine alluviale de la Thielle, à proximité d'un bras de rivière, d'une part, et de la route romaine transjurane, d'autre part.

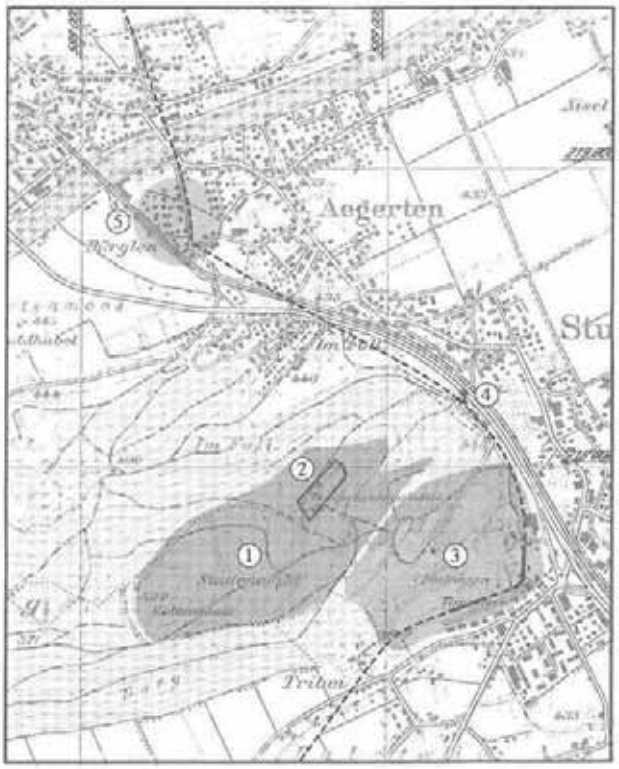


Figure 1 - Aegerten. Situation topographique.
1 : Oppidum celtique de *Petinesca* ;
2 : Sanctuaire romain de Petinesca ; 3 : *Vicus* de *Petinesca* ;
4 : Nécropole romaine de *Petinesca* ;
5 : Fosses d'Aegerten contenant des déchets d'ateliers de potiers (ils se trouvent à 1,5 km au nord de Studen-*Petinesca* et à 4 km à l'est du lac de Bienne).

1 Le présent article est le résumé d'une étude du mobilier et des structures des fouilles entreprises à Aegerten entre 1982 et 1985 : R. BACHER et P. J. SUTER, Aegerten 1982-85. Römische Töpfereiabfälle, dans *Archéologie dans le canton de Berne*, 4, Berne, 1999. Les documents de base (catalogue et dessins) furent établis par M. Pavlinec dans le cadre d'un mandat du Service archéologique du Canton de Berne. Il a publié ses résultats dans sa thèse : M. PAVLINEC, *Aegerten (Kanton Bern) in römischer Zeit. Eine Gewerbezone an einer wichtigen Verkehrskreuzung im schweizerischen Mittelland. Die Grabungen 1980-1985*, thèse, Université de Berne, 1993.

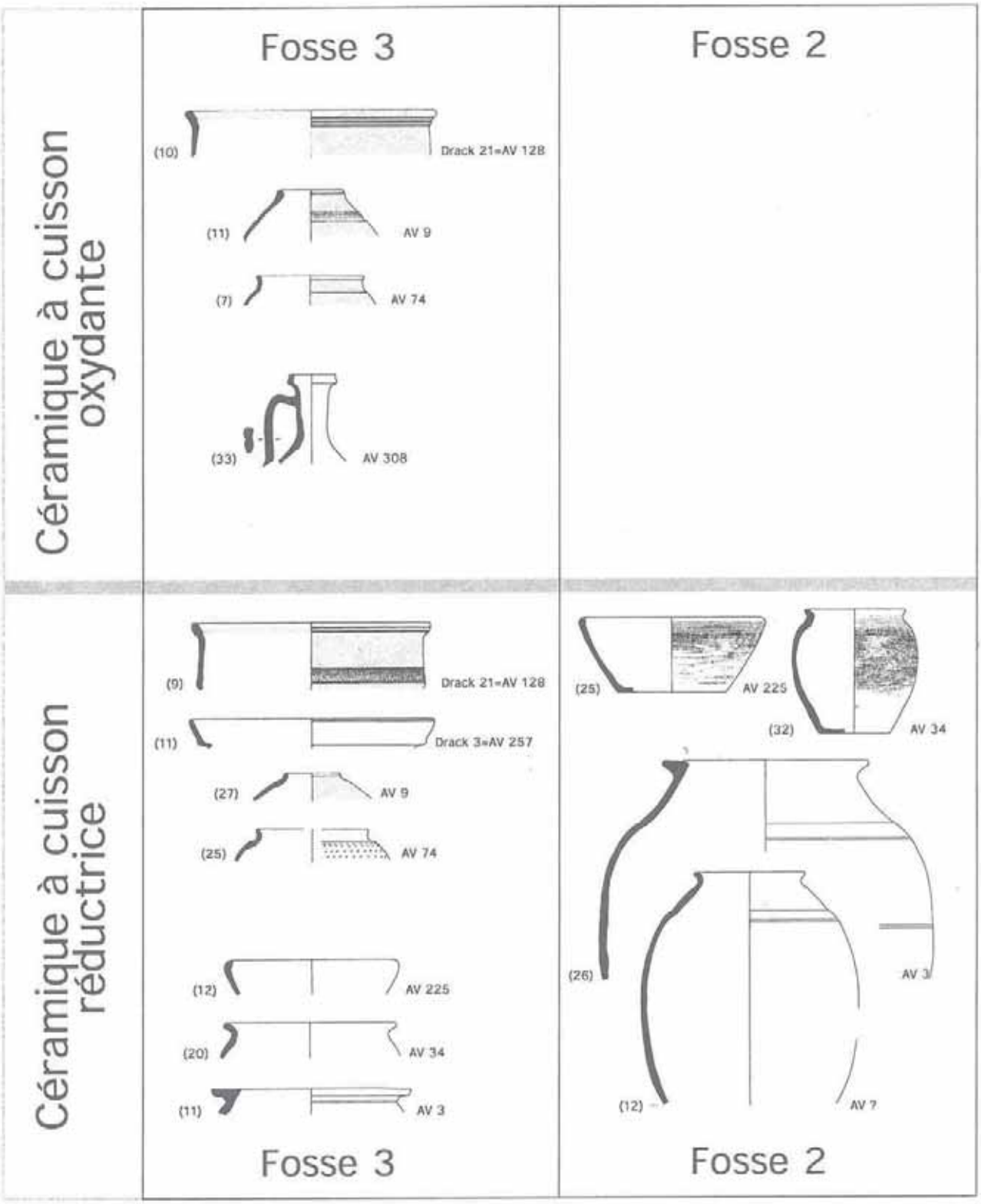


Figure 2a - Aegerten. Tableau typologique. Remplissage des diverses fosses.
Séries de céramiques : entre parenthèses = nombre d'individus ; trame = engobe ;
AV = typologie du catalogue d'Avenches (1994) ; Drack = typologie des imitations de terre sigillée suisses (1945) ;
échelle 1:6 ; céramiques à pâte grise grossière 1:8.

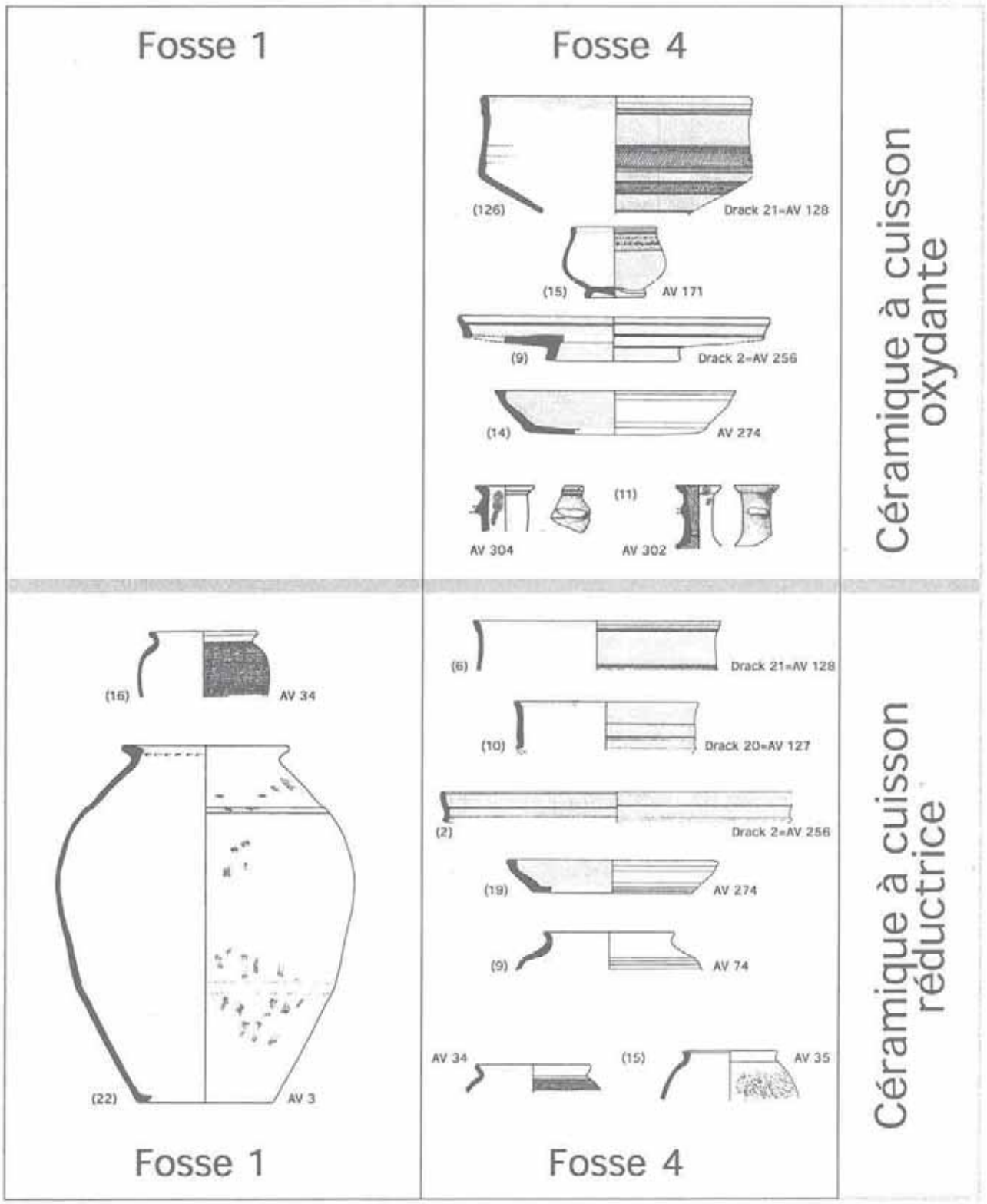


Figure 2b - Aegerten. Tableau typologique. Remplissage des diverses fosses.
Séries de céramiques : entre parenthèses = nombre d'individus ; trame = engobe ;
AV = typologie du catalogue d'Avenches (1994) ; Drack = typologie des imitations de terre sigillée suisses (1945) ;
échelle 1:6 ; céramiques à pâte grise grossière 1:8.

III. MATÉRIEL

Dans le développement qui suit, seul le matériel provenant des fosses est pris en considération. L'essentiel se compose de céramique, mais on trouve aussi de faibles quantités de métal et de verre. Outre les récipients céramiques, les fosses ont révélé d'autres éléments en terre cuite qu'il faut associer à la fabrication des poteries. La fosse 1 contenait des fragments d'argile cuite qui pourraient provenir de la paroi d'un four ; les fosses 2, 3 et 4 ont livré, quant à elles, des supports de cuisson et des pièces d'argile cuite.

Les quatre fosses contenaient les quantités suivantes de céramique :

Fosse 1	environ 22 kg	au moins 78 récipients
Fosse 2	environ 34 kg	au moins 146 récipients
Fosse 3	environ 35 kg	au moins 234 récipients
Fosse 4	environ 26 kg	au moins 256 récipients

1. Ratés de cuisson.

Les quatre fosses ont livré des pièces déformées, surchauffées et bicolores. Les 6600 tessons de la fosse 3 ont fait l'objet d'une analyse détaillée quant aux erreurs de cuisson. Dans ce corpus, plus de 5000 pièces présentent de fines ou infimes fissures. Le défaut le plus courant paraît être la fissure de tension. Celle-ci naît surtout durant la cuisson –généralement lors d'un refroidissement intempestif– et rend le récipient inutilisable.

2. Types de récipients.

Pour l'analyse, nous n'avons retenu du remplissage des fosses que les séries de dix exemplaires et plus. Ces séries –extraits de la production courante– constituent une unité morphologique et chronologique. Les types céramiques sont représentés sur la Fig. 2.

❑ ***Bols carénés Drack[2] 21 à pâte claire et grise.***

Fosse 3 : deux bols à pâte claire sont sans engobe. Leur diamètre au bord se situe entre 12 et 30 cm ; toutefois aucune taille n'est prédominante. Les parois sont légèrement rentrantes. Le bord 1 (Fig. 3) apparaît cinq fois, le bord 2 treize fois et le bord 3 une fois.

Fosse 4 : sept bols ne portent pas d'engobe. Les diamètres au bord se situent entre 15 et 30 cm. La répartition régulière des bols Drack 21 reflète leur prédisposition à l'empilement. Les parois sont généralement un peu rentrantes, plus rarement verticales. Le bord 1 apparaît 133 fois, le bord 2 deux fois.

❑ ***Bols Drack 20 à pâte grise.***

Les diamètres oscillent entre 15 et 26 cm.

❑ ***Bols globulaires type AV[3] 171 à pâte claire.***

Ces bols sont exécutés exactement selon la même technique que les bols Drack 21 : aussi bien la technique de cuisson que l'engobage, la réalisation du décor et la mise en forme du bord sont identiques pour les deux formes. Un exemplaire ne présente pas d'engobe. Les diamètres au bord sont régulièrement répartis et atteignent entre 7 et 19 cm.

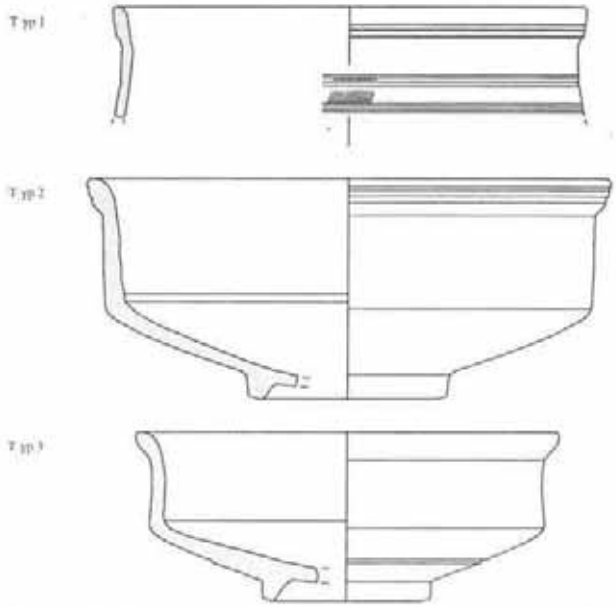


Figure 3 - Aegerten. Typologie des bords des bols carénés Drack 21 (d'après Zwahlen 1995).

❑ ***Assiettes Drack 2 et Drack 3 à pâte claire ou grise.***

Fosse 3 : les diamètres oscillent entre 22 et 32,5 cm.

Fosse 4 : les diamètres oscillent entre 15 et 23 cm.

Les assiettes apparaissent avec ou sans cannelure sur le bord.

❑ ***Plats à gorge externe type AV 274, pâte claire ou grise.***

Les diamètres atteignent entre 25 et 26 cm.

❑ ***Terrines à bord rentrant type AV 225, pâte grise grossière.***

Fosse 2 : la paroi externe est souvent ornée de lignes horizontales, parfois verticales ; plus rarement, les récipients présentent des incisions en diagonale. Les diamètres oscillent entre 20 et 37 cm (le plus souvent entre 22 et 27 cm). Ils semblent former, avec les pots décorés de lignes horizontales (voir ci-dessous), un ensemble de récipients à cuire.

Fosse 3 : les parois externes ne sont pas ornées, les diamètres atteignent 18 à 24,5 cm.

❑ ***Tonnelets type AV 9, pâte claire et grise.***

Dix tonnelets sont engobés. Ils ont un bord en bourrelet –plus rarement décoré de cannelures sous le bord. Les parois portent des cannelures et/ou des décors guillochés.

❑ ***Pots et gobelets à épaule type AV 74, pâte claire et grise.***

Fosse 3 : six exemplaires sont engobés. Le développement du bord est comparable à celui qui apparaîtra plus tard sur les gobelets à revêtement argileux. Un exemplaire est orné de rainures verticales. Quatre ré-

2 W. DRACK, *Die helvetische Terra Sigillata-Imitation des 1. Jahrhunderts n.Chr*, Schriften des Institutes für Ur-und Frühgeschichte der Schweiz, 2, Bâle.

3 D. CASTELLA ET M.-F. MEYLAN KRAUSE, La céramique gallo-romaine d'Avenches et de sa région. Esquisse d'une Typologie, dans *Bulletin de l'Association Pro Aventico*, 36.

cipients présentent un décor à pastilles sur la panse.

Fosse 4 : les pots à épaule diffèrent, surtout par le développement du bord. Nombreuses sont les pièces qui présentent un épaulement marqué, souligné par des cannelures.

❑ ***Pots à bord déversé type AV 34, pâte grise grossière.***

Fosse 1 : les bords sont épaissis et tous les pots présentent des lignes horizontales. Ils semblent former un service avec les plats à bord rentrant.

Fosse 2 : les bords de ces pots ne sont pas épaissis, les parois offrent un décor de lignes horizontales comme dans les exemplaires de la fosse 1.

Fosse 3 : la lèvre est arrondie comme dans la fosse 2. Le décor de lignes horizontales n'est attesté que dans un cas, en raison de la petite dimension des tessons.

Fosse 4 : le groupe est hétérogène et se compose de deux types différents : d'une part, des pots à bord déversé simple, probablement décoré de lignes horizontales, d'autre part des pots et gobelets traités à l'éponge (AV 35).

❑ ***Cruches divers types AV, pâte claire.***

Fosse 3 : les 33 bords de cruche se répartissent de la manière suivante : deux bords pendants cannelés, six bords à ressaut externe, quatre à bords en entonnoir, trois bords en bourrelet et 18 bords en bandeau détaché du col.

Fosse 4 : on peut individualiser 11 bords. Les types suivants apparaissent : sept bords à ressaut externe, deux à bourrelet, deux à bandeau triangulaire.

❑ ***Dolia à bord déversé horizontalement type AV 3, pâte grise grossière.***

Les récipients produits à Aegerten présentent une forme allongée à épaule bien marquée. Le plus grand diamètre se mesure au niveau de la partie supérieure du récipient. Le bord est parfois oblique et profilé. Sous le bord intérieur, on voit des marques de doigts qui indiquent que le bord fut rabattu. Une série de cannelures orne le haut de l'épaule. Dans le quart inférieur du récipient, on note souvent la présence d'un bandeau rapporté qui occulte les traces d'assemblage. Dans les trois fosses, le diamètre au bord mesure entre 25 et 27 cm.

❑ ***Dolia à bord déversé type AV ?, pâte grise grossière.***

Les diamètres sont en moyenne inférieurs à ceux des *dolia* à bord horizontal (16-17 cm). L'épaule inclinée est soulignée par un ressaut et/ou une cannelure. La panse est renflée. Les *dolia* sont souvent considérés comme de grands pots (jarres), en raison de l'absence du bord horizontal si caractéristique des *dolia*.

3. Déchets d'ateliers de potiers issus de différentes fournées.

Les remplissages des fosses proviennent-ils d'une ou de plusieurs fournées ? Si le remplissage est constitué de récipients cuits selon un même procédé technique et formant un ensemble matériel homogène (grandes séries de petits récipients ou petites séries de grands récipients), alors grande est la probabilité qu'on soit en présence d'une seule et même fournée.

Si l'on excepte les quelques tessons à pâte claire (24 tessons sur 915 ou 126 g sur 22 343 g), à considérer comme des "pollutions", seule la fosse 1 est à même de remplir ces conditions. Les contenus des fosses 2, 3 et 4 proviennent assurément de plusieurs fournées.

IV. DATATION DES FOSSES

Déjà sur la base du matériel récolté durant la fouille, il était clair que les déchets d'ateliers de potiers d'Aegerten remontaient au Ier s. apr. J.-C. Une datation plus fine du contenu des fosses n'est possible que par l'analyse des combinaisons des différents types céramiques et de leur durée de vie. Mais il faut tenir compte du fait que la plus ancienne forme représentée peut fort bien refléter une tradition conservatrice du potier.

1. Fosses 1 et 2 (Tschannematte).

Ces deux fosses ne contenaient malheureusement aucun matériel pouvant préciser leur insertion chronologique au cours du Ier s. apr. J.-C. Toutefois, sur la base de l'emplacement, de la statistique des tessons et de l'analyse des formes, on peut penser qu'elles forment un groupe avec la fosse 3. De surcroît, les fosses 1 et 2 sont recouvertes par la même couche de démolition que la fosse 3, ce qui laisse supposer leur contemporanéité.

2. Fosse 3 (Tschannematte).

La fosse 3 présente, outre les séries typologiques présentées ci-dessus (*dolia* gris grossiers, pots et plats), d'autres séries céramiques, que nous pouvons inclure à l'étude, afin de préciser la datation du remblayage de la fosse 3 :

- les gobelets traités à l'éponge apparaissent tôt et sont fréquents dans la première moitié du Ier s. apr. J.-C. ;
- les tonnelets représentés peuvent d'après leur bord remonter au milieu du Ier s. ;
- les pots à épaule avec décor à pastilles apparaissent dès le milieu du Ier s. et sont représentés dès la seconde moitié du Ier s. dans les inventaires de Soleure et Baden ;
- les bords à bandeau détaché du col (AV 308) se généralisent durant la deuxième moitié du Ier s. Ils manquent dans la Phase A de Studen-Vorderberg/Petinesca[4] ;
- les assiettes Drack 3 à cuisson réductrice apparaissent surtout dès la deuxième moitié du Ier s. ;
- les bols de type Drack 21 avec bord type 2 remontent clairement à la seconde moitié du Ier s.

Sur la base de tous ces indices, on peut estimer que les déchets d'ateliers de potiers de la fosse 3 –et probablement aussi des fosses 1 et 2– ont été enfouis après le milieu du Ier s., soit entre 50 et 70.

3. Fosse 4 (église de Bürglen).

La fosse 4 se situe environ 150 m à l'est des fosses 1 à 3. Les types de récipients suivants sont à joindre

4 R. ZWAHLEN, *Vicus Petinesca-Vorderberg. Die Holzbauphasen. Petinesca 1*, Berne, 1995.

pour affiner la question de la datation :

- les plats à gorge externe apparaissent durant la première moitié du Ier s., mais prennent de l'importance –surtout en Suisse occidentale– dès le milieu du même siècle ;
- les assiettes Drack 2 à cuisson oxydante sont fréquentes dans la première moitié du Ier s. ;
- les bols globulaires AV 171 à cuisson oxydante apparaissent avant le milieu du Ier s. ; à *Petinesca*, on les trouve dès les phases de construction Ad et Ae, soit dès 30 apr. J.-C. ;
- le bord type 1 des bols Drack 21 tend lui aussi à se généraliser dans les complexes de la première moitié du Ier s.

Les indices chronologiques susmentionnés indiquent que la fosse 4 fut remblayée avant le milieu du siècle, plus précisément dans le deuxième quart du Ier s. Ainsi cette fosse est-elle antérieure aux fosses 1 à 3 de la Tschannematte.

V. ANALYSE PÉTROGRAPHIQUE ET MINÉRALOGIQUE

Dans le cadre d'un travail de diplôme universitaire à l'Université de Fribourg (Suisse), T. Kilka[5] a analysé du point de vue pétrographique et minéralogique 90 échantillons (poteries, supports et ratés de cuisson) provenant d'Aegerten. En outre, trois échantillons d'argile (de Tschannematte) furent encore intégrés dans l'analyse, afin de préciser si la céramique était façonnée dans de l'argile locale. On peut en tirer les conclusions suivantes.

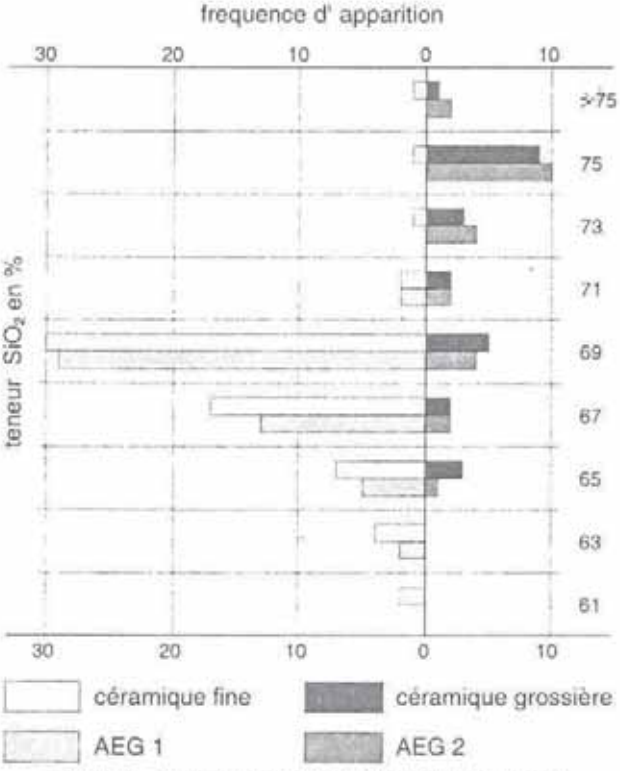


Figure 4 - Aegerten. Analyses des argiles. Les deux groupes de références AEG1 et AEG2 se distinguent l'un de l'autre tout d'abord par leur dégraissant.

1. Groupes de références AEG1 et AEG2.

L'argile ayant servi à la production des céramiques romaines est d'origine locale. Les groupes de références AEG1 et AEG2 se distinguent du point de vue chimique des groupes de références suisses analysés jusqu'à présent. Ils forment toutefois un groupe avec les argiles analysées du Plateau suisse (Berne-Enge, Avenches et Lausanne). Les deux groupes de références AEG1 et AEG2 se distinguent l'un de l'autre tout d'abord par leur dégraissant. Le groupe de pâtes AEG1 réunit à peu d'exceptions près des céramiques à pâte fine dont le dégraissant n'est pas visible (rapport fin-grossier = 49 : 2). Le groupe de pâtes AEG2 se compose presque essentiellement de céramique grossière à dégraissant visible (rapport fin-grossier = 5 : 20).

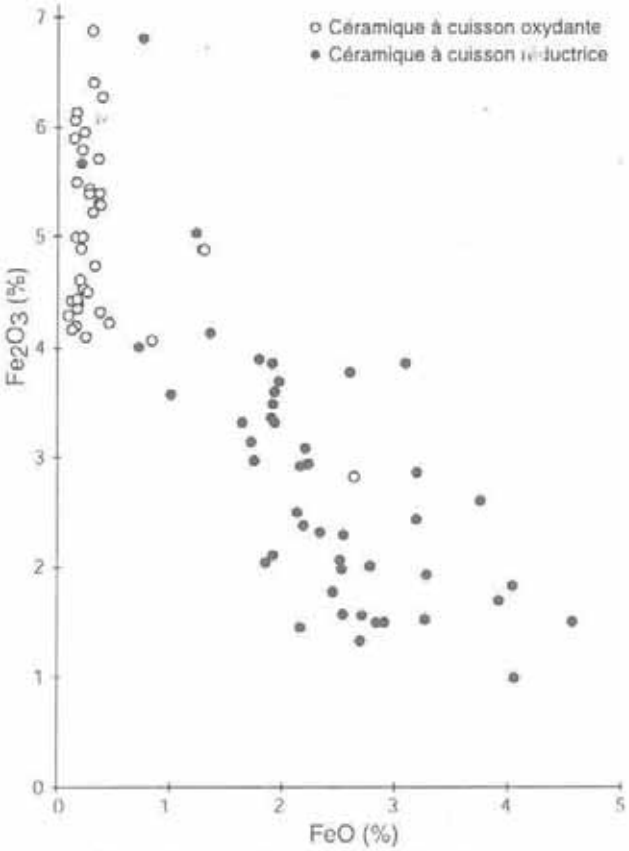


Figure 5 - Aegerten. Taux d'oxydes de fer. La couleur de la céramique s'explique à quelques exceptions près par les proportions des différents oxydes de fer. Le taux d'hématite (Fe_2O_3) de la céramique à pâte claire dépasse les 4 %, tandis que le taux de monoxyde de fer (FeO) est inférieur à 1 %. En ce qui concerne la céramique à cuisson réductrice (pâte grise), ces proportions sont inversées.

5 TH. KILKA, *Groupes de références des potiers romains d'Aegerten (Ct. Berne-Suisse) : caractéristiques minéralogiques, chimiques et techniques, Travail de diplôme à l'Université de Fribourg*, 1987. TH. KILKA, Groupes de références des potiers romains d'Aegerten (Ct. Berne-Suisse) : caractéristiques minéralogiques, chimiques et techniques, dans *Revue d'Archéométrie*, 12, 1988, p. 71 ss.

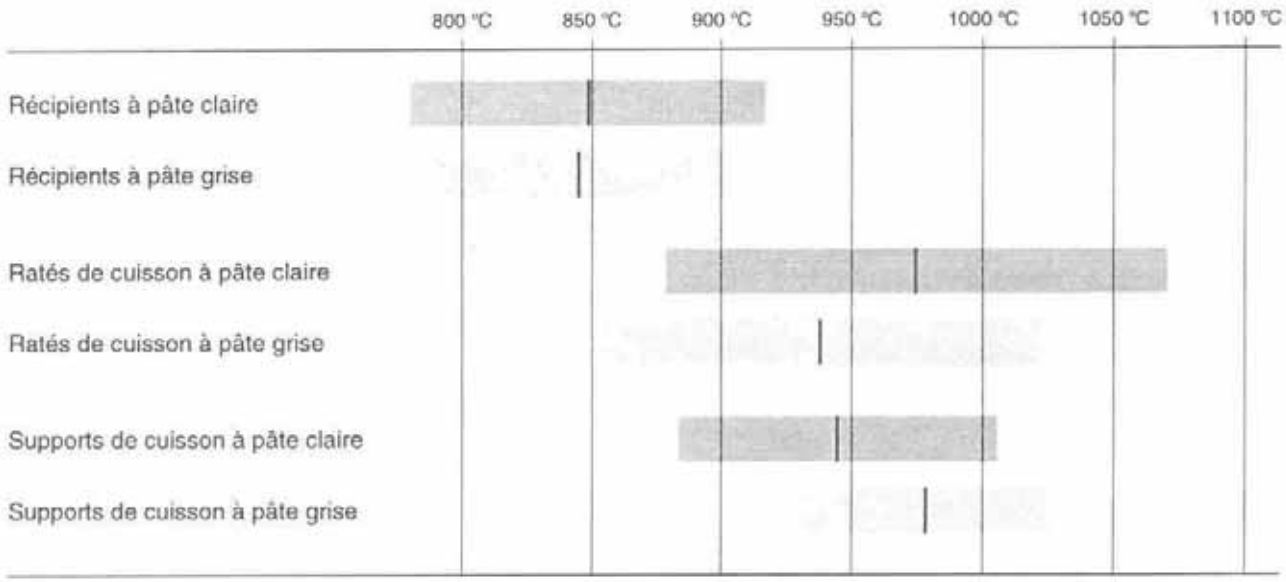


Figure 6 - Aegerten. Atmosphère de cuisson. Les ratés et supports de cuisson ont été cuits à une température plus élevée que le reste de la céramique. Les céramiques à pâte claire et à pâte grise ont été cuites à la même température ; seule l'atmosphère du four diffère.

Cette différenciation se vérifie encore du point de vue chimique. La céramique grossière, et par là même le groupe de référence AEG2, contient une teneur de silice (SiO_2) plus élevée que la céramique fine, respectivement le groupe de référence AEG1 (Fig. 4). Cette différence s'explique par l'adjonction de dégraissant. Statistiquement, les valeurs moyennes des teneurs en SiO_2 des deux groupes, quoique relativement proches, se distinguent de manière significative.

2. Cuisson oxydante et réductrice.

L'atmosphère de cuisson oxydante ou réductrice se décrit au moyen de la teneur en composés ferreux Fe_2O_3 (hématite) et FeO (monoxyde de fer ; Fig. 5). A peu d'exceptions près la teneur en hématite des céramiques à cuisson oxydante dépasse 4 % alors que le taux de monoxyde de fer n'excède pas 1 %. Pour la céramique à cuisson réductrice les rapports sont inversés. Parmi les huit échantillons qui n'obéissent pas à cette règle, cinq sont des ratés de cuisson. Seuls trois récipients à engobe gris, qui présentent une teneur élevée en hématite et faible en monoxyde de fer, sortent du cadre.

3. Températures de cuisson.

Kilka conclut que les échantillons à cuisson oxydante avaient été exposés à des températures plus élevées (850-900°C) que ceux à cuisson réductrice (inférieure à 850°C). Si l'on répartit les récipients avec et sans défaut de cuisson, ainsi que les supports de cuisson (supports et boudins de terre cuite), on obtient une image différenciée : on remarque que tous les récipients intacts ont été cuits à une température identique de 850°C environ (Fig. 6). Les valeurs moyennes des récipients à pâtes claire et grise ne sont statistiquement pas différenciables. La couleur des pots –claire ou grise– dépend uniquement de l'atmosphère de cuisson –riche ou pauvre en oxygène. La présence d'oxygène favorise la formation d'hématite (Fe_2O_3) et freine la création d'oxyde de fer (FeO), et inversement.

En revanche, les ratés et les supports de cuisson présentent en moyenne des températures de cuisson plus élevées de 100°C environ (950°C). Les différences moyennes par rapport aux récipients cuits dans des conditions normales sont également significatives du point de vue statistique. Les températures trop élevées provoquent sur les ratés des signes de "surchauffe" (déformations, vitrifications et cloques). Les températures de cuisson à peu près identiques observées sur les supports de cuisson découlent de leur utilisation répétée.

VI. CONCLUSIONS

Les quatre fosses d'Aegerten se rapportent probablement à deux ateliers distincts du Ier s. Le plus ancien (fosse 4) produisit au cours du deuxième quart du Ier s. apr. J.-C., à l'est du bras supposé de la Thielle, des imitations de terre sigillée et des produits apparentés, à partir d'une argile locale. Sur l'autre rive du même bras, l'atelier le plus récent (fosses 1 à 3) fabriquait, durant le troisième quart du Ier s., surtout de la vaisselle commune, des récipients de stockage, ainsi que des imitations des formes de terre sigillée les plus courantes (bols Drack 21).

SFECAG, Actes du Congrès de Fribourg, 1999.

Jean-Daniel DEMAREZ[1]
Gisela THIERRIN-MICHAEL[1, 2]
Giulio GALETTI[2]

UNE PRODUCTION DE CÉRAMIQUE GALLO-ROMAINE EN AJOIE (Suisse, canton du Jura)

I. INTRODUCTION ET PROBLÉMATIQUE

L'Ajoie (Fig. 1) est un district du canton du Jura, situé au pied nord de la chaîne jurassienne ; son chef-lieu, Porrentruy, se trouve à environ 30 km de Belfort (au nord) et 20 km de Mandeure/*Epomanduodurum* (à l'ouest).

Cette situation géographique a son importance : la contrée, qui s'ouvre sur la Trouée de Belfort, est vraisemblablement séquane[3], contrairement aux régions voisines de l'est et du sud (rauraques) dont elle est séparée par des massifs montagneux.

Jusqu'aux fouilles récentes liées à la construction de

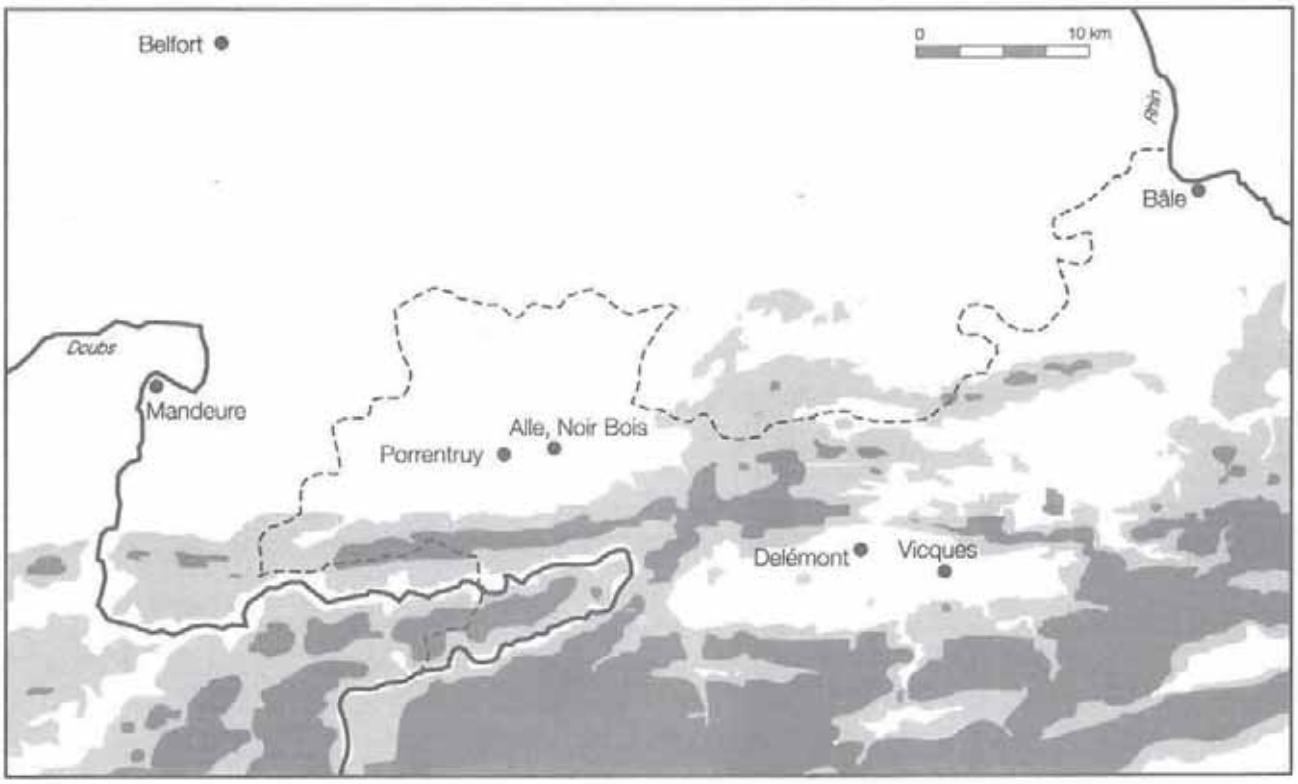


Figure 1 - Carte de situation. En gris clair, le relief de 600 à 800 m ; en gris foncé, le relief supérieur à 800 m.

1 Office du Patrimoine Historique, section d'archéologie, CH 2900 Porrentruy.
2 Institut de Minéralogie, Université de Fribourg, CH 1700 Fribourg.
3 Etat de la question dans Walter 1974, p. 9-10.

l'autoroute A16-Transjurane, la connaissance archéologique de cette région reposait presque exclusivement sur des notices du XIX^{e} s. Les investigations récentes effectuées de 1991 à 1993 sur le site d'Alle, Noir Bois (chaussée romaine, relais routier du I^{er} s, structures des II^{e}-IV^{e} s.) ont permis la publication d'un corpus d'environ 300 poteries (Demarez et Othenin-Girard 1999, p. 213-250). En 1995, la fouille d'un dépotoir du I^{er} s. situé sur la commune de Porrentruy a livré un ensemble d'environ 150 individus céramiques (étude préliminaire : Demarez 1996, p. 31-50).

Ces découvertes montrent en premier lieu des rapprochements avec la vaisselle en terre cuite de la région bâloise, mais aussi de Franche-Comté et d'Alsace méridionale, en conformité avec la situation géographique évoquée.

Mais ce qui est surtout apparu lors de l'étude du mobilier d'Alle, Noir Bois, c'est la présence d'une forme apparemment inédite (Fig. 2) : il s'agit d'un plat à lèvre massive avec une carène prononcée, souvent marquée d'un épais bourrelet, reposant sur un pied annulaire. Les surfaces sont gris foncé à noir, fumigées, et les pâtes le plus souvent gris clair voire blanchâtres (*terra nigra*), ce qui différencie ces récipients des productions connues d'Augst ou de France voisine.

Sur la base de la typologie et de l'aspect visuel de la pâte, on pouvait dès lors envisager l'idée d'une production régionale et procéder à des analyses. On sélectionna tout d'abord les récipients carénés du site d'Alle dont les pâtes étaient proches, en laissant de côté ceux qui présentaient une pâte trop différente. Dans un second temps, on prit des formes identiques du site de Porrentruy – l'Etang ainsi que des formes tout à fait différentes, mais présentant des caractéristiques de pâtes identiques. Récemment, des tessons de la *villa* de Vicques ont été analysés.

II. LES FORMES

1. Les plats carénés.

La Fig. 2 reprend les plats carénés des sites d'Alle et de Porrentruy. En coupe, les lèvres, qui sont toujours épaisses et déversées, s'inscrivent souvent dans un triangle dont la face externe est arrondie. La carène est

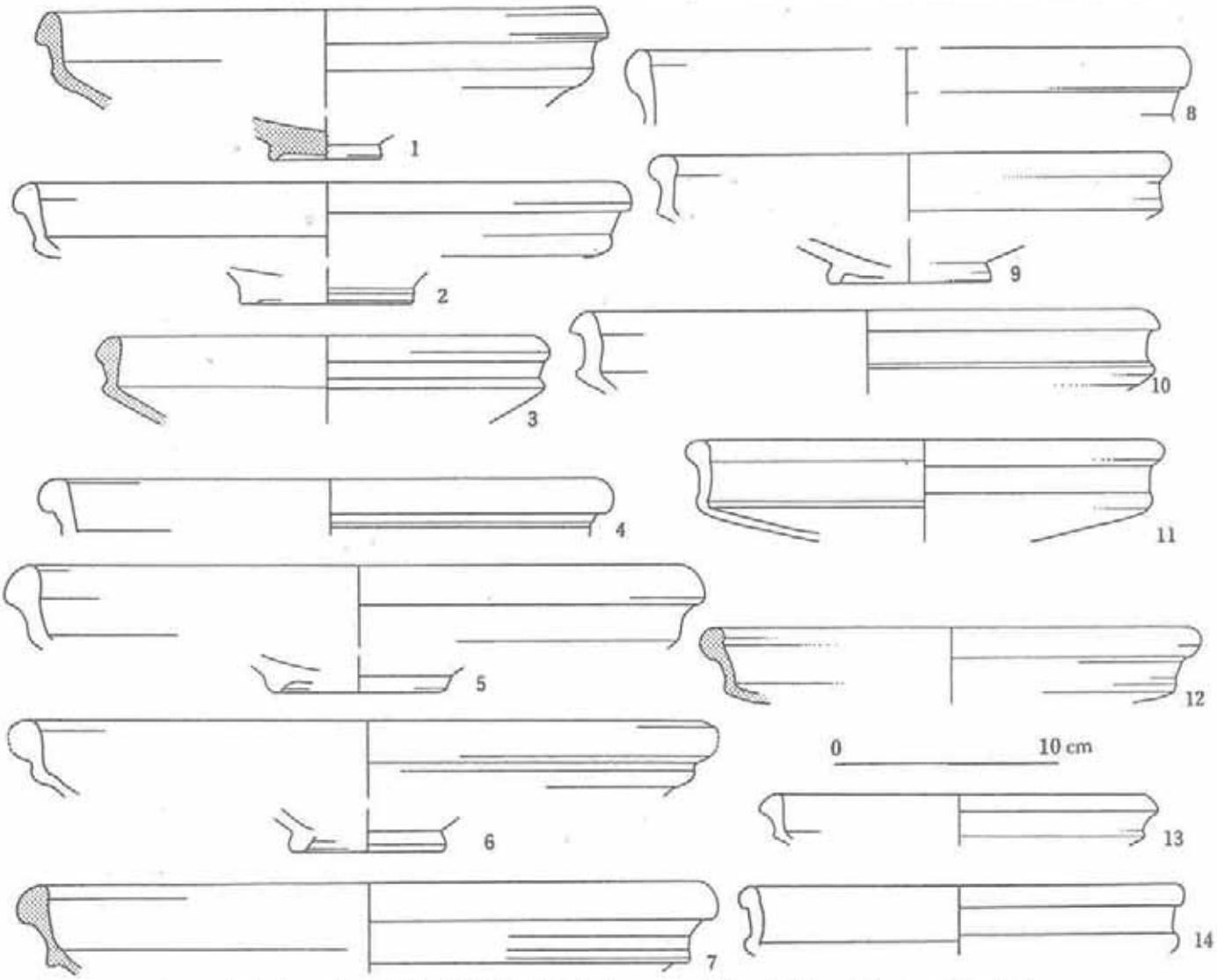


Figure 2 - Plats carénés d'Alle, Noir Bois (1-7), de Porrentruy, l'Etang (8-13) et d'Alle, Les Aiges (14).
En grisé, les céramiques analysées.

saillante ou marquée par un bourrelet. La largeur, mesurée au sommet de la lèvre, varie de 17 à 29,5 cm. Le fond n'est conservé que dans cinq cas. Les pâtes sont blanchâtres à gris clair, parfois beiges, les surfaces, fumigées, varient du gris au noir.

❑ Datation.

C'est avec peine que l'on trouve des céramiques similaires dans la littérature. Tout au plus pouvons-nous citer deux formes, l'une de la *villa* de Laufon, l'autre de *Vindonissa*. La première est une *terra nigra* que S. Martin-Kilcher date du courant du IIe s. ou du IIIe s. grâce à des parallèles de l'*insula* 28 d'Augst ; quant à la seconde, une poterie à pâte rouge et revêtement micacé, E. Ettlinger la situe entre 50 et 75 apr. J.-C (Laufon : Martin-Kilcher 1980, pl. 28/3 ; *Vindonissa* 176). Comme pour beaucoup de *terræ nigræ* du Ier s., le caractère La Tène finale est évident, et on peut d'ailleurs rapprocher cette forme d'une céramique de cette époque trouvée à Augst (Ettlinger 1944, pl. 9/4).

Les céramiques d'Alle (Fig. 2, nos 1-6) proviennent d'une station routière déjà occupée sous Auguste mais dont l'essentiel de l'occupation se situe de 40/50 à 70/80 apr. J.-C. (Demarez et Othenin-Girard 1999, p. 62-64). Les nos 5 et 6 proviennent de la partie inférieure de la couche archéologique et pourraient être préclaudiens. Il en est de même pour le site de l'Etang à Porrentruy (Fig. 2, nos 7-12) : à part quelques exemplaires tibéro-claudiens, toutes les poteries sont attribuables à la période Claude-Vespasien (Demarez 1996, p. 34). La datation de l'unique récipient de ce type de la *villa* des Aiges à Alle (fouilles en cours) n'est actuellement pas assurée.

❑ Aire de répartition

Ces céramiques n'étaient jusqu'à ce jour connues que sur trois sites d'Ajoie. Suite au poster que nous avons présenté au colloque de Fribourg, Sylvia Fünfschilling nous a communiqué les dessins de trois tessons semblables trouvés à Augst dans des contextes du Ier s. Les pâtes sont plutôt rouges à cœur gris, les surfaces noires ou gris foncé.

2. Autres formes.

❑ Alle, Noir Bois :

- Fig. 3, no 1. Assiette/plat. Pâte gris-beige, surfaces noires. La forme rappelle le Ludowici To' (O & P, pl. LXIX, 4). Voire aussi Walke 1965, pl. 54/11 : 50 - début IIe s ; *Avenches*, type 262/2 : imitation du Service D, 100-130/150 apr. J.-C. Contexte de la trouvaille : essentiellement IIe-IIIe s. Il existe une forme identique dans le mobilier de la *villa* de Vicques. Si le schéma général de la forme est connu, cette variante particulière n'est actuellement attestée que par les deux exemplaires jurassiens.

- Fig. 3, no 2. Plat. Pâte brun clair, surfaces noires. La forme rappelle Eschenz, fig. 88/20 ; Curle 15 ; Walke, pl. 52/15 : fin Ier s. - 150. Contexte : essentiellement IIe-IIIe s.

- Fig. 3, no 3. Plat. Pâte brun clair, surfaces noires. Walke, pl. 54/12 : Flaviens tardifs - IIe s. Contexte : essentiellement IIe-IIIe s.

- Fig. 3, no 4. Plat/terrine. Pâte beige clair ; surfaces noires. *Vitudurum* 2, no 290 : 30-60/80 apr. J.-C. Contexte : 40/50 - 70/80 apr. J.-C.

- Fig. 3, no 5. Plat. Pâte beige, surfaces noires. La forme rappelle Haldimann et Rossi, fig. 13/63 : Auguste. Contexte : 0-70/80 apr. J.-C.

- Fig. 3, no 6. Terrine. Pâte beige, surfaces noires. *Besançon*, p. 285, no 282 : 15-65 apr. J.-C ; Martin-Kilcher 1981, pl. 24/8 : 50-100 apr. J.-C ; Colney 1978, fig. 2/8.

- Fig. 3, no 7. Terrine. Pâte beige à cœur gris, surfaces

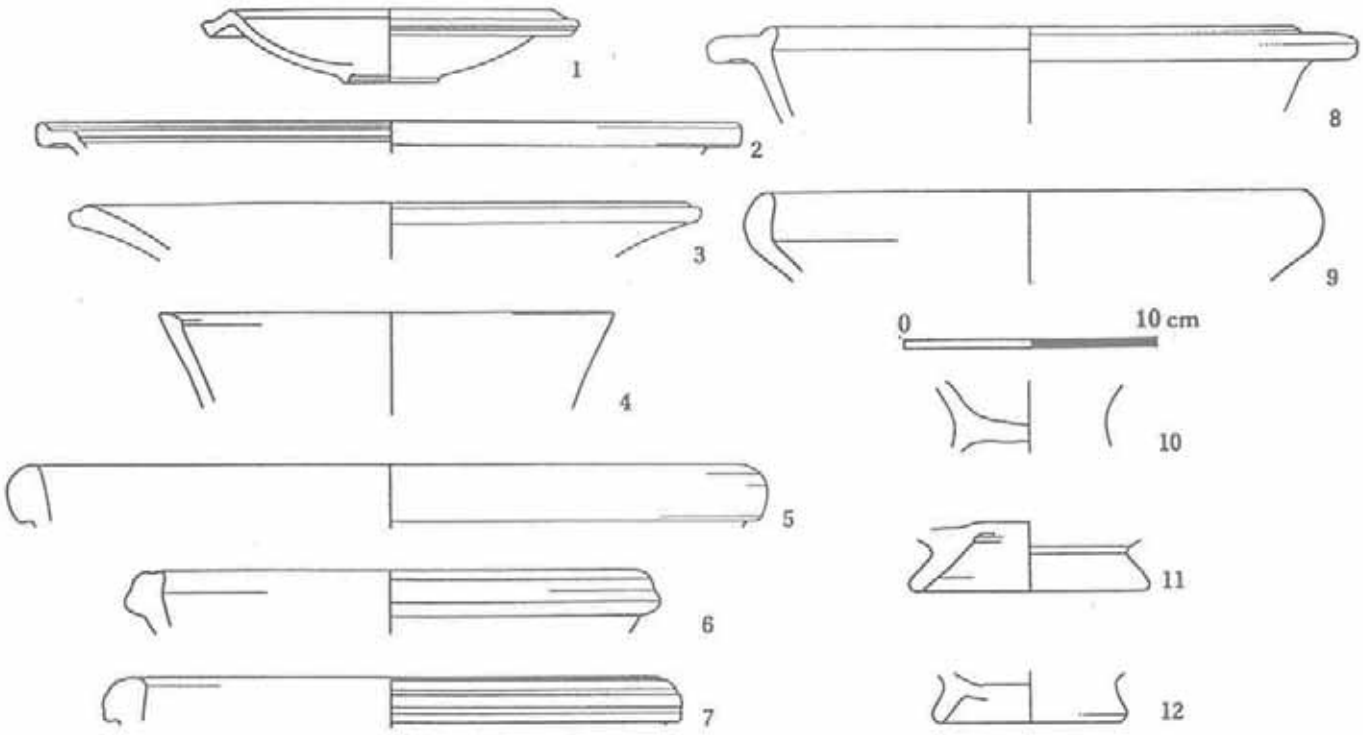


Figure 3 - Autres formes céramiques d'Alle, Noir Bois (1-7) et de Porrentruy, l'Etang (8-12).

noires. Dans l'idée d'Ettlinger 1949, pl. 17/21 : fin du Ier s. Contexte : 40/50 - 70/80 apr. J.-C.

❑ **Porrentruy, l'Etang :**

- Fig. 3, nº 8. Bol à collerette. Pâte brune, surfaces noires. Ce type de récipient du service de table se développe au départ de la coupe sigillée Hofheim 12. Sous sa forme gallo-romaine, elle apparaît vers 40/50 apr. J.-C. Elle est très fréquente jusqu'au début du IIe s. mais existe encore par la suite. C'est entre 50 et 75 qu'on la retrouve le plus (*Vindonissa*, p. 18). Contexte : 0-70/80.

- Fig. 3, nº 9. Ecuelle. Pâte gris-beige, surfaces noires. Forme d'origine La Tène encore fréquente durant les trois premiers quarts du Ier s. Contexte : 0-70/80.

- Fig. 3, nº 10. Bouteille/tonnelet. Pâte gris-beige, surfaces noires. Il s'agit sans doute d'une forme haute de type "vase balustre". Contexte : 0-70/80.

- Fig. 3, nº 11. Coupe ? Pâte gris-beige, surfaces noires. Contexte : 0-70/80.

- Fig. 3, nº 12. Coupe ? Pâte grise à cœur orangé, surfaces noires. Contexte : 0-70/80.

III. LES ANALYSES

1. Procédure.

Pour que les analyses prouvent ou dénient l'existence d'une production céramique en Ajoie, il fallait tout d'abord contrôler l'**homogénéité** de l'échantillonnage car si celui-ci ne présente pas une certaine unité, il ne peut s'agir d'une production distincte. Ensuite, si l'homogénéité a pu être prouvée, la **différenciabilité** du groupe établi est à tester, pour exclure l'appartenance à une production déjà connue. Finalement, il faut comparer les céramiques en question avec les **ressources locales** pour savoir s'il s'agit effectivement d'une production régionale.

2. Méthode d'analyse et matériel.

Dans un premier temps, 19 tessons ont été analysés par la fluorescence aux RX (composition chimique) et par diffractométrie aux RX (composition minéralogique), quatre de ces tessons aussi sous le microscope polarisant. Dix tessons proviennent d'Alle, Noir Bois et 9 de Porrentruy, l'Etang (Fig. 1). Récemment, 5 tessons de la *villa* gallo-romaine de Vicques (vallée de Delémont) ont été ajoutés à cette série. Les conclusions présentées ici se basent sur les 24 analyses et sont le développement des résultats du premier lot de 19 échantillons, présentés lors du congrès. A des fins de comparaison, nous disposions de deux terres cuites des couches de La Tène ancienne du Noir Bois à Alle et de six analyses de sédiments argileux provenant de trois formations géologiques : argiles à Opalinus de l'Aalénien, argiles sidérolithiques de l'Eocène et limon de colluvion quaternaire, également du Noir Bois (Hamel 1998 ; Mazurek 1998 ; Thierrin-Michael en préparation).

3. Résultats.

L'homogénéité de l'échantillonnage.

La plupart des paramètres (tableau 1) montrent une distribution normale et à peu près unimodale sans dissident évident (Fig. 4a). Les compositions majoritaires avec des teneurs relativement basses en minéraux ferromagnésiens et particulièrement pour le potassium, indiquent l'utilisation d'une argile kaolinitique. Seuls Rb et K_2O, MgO, Ni et V semblent individualiser un groupe de dissidents (fig. 4b). Les teneurs plus élevées de ces éléments témoignent de l'utilisation d'un sédiment moins dominé par la kaolinite pour ces céramiques.

Par contre, l'analyse de grappe scinde notre échantillonnage en plusieurs ensembles, reliés par des distances d'amalgamation supérieures à ce que l'on rencontre habituellement au sein d'une production céramique. Dix échantillons, dont le plat caréné JU158[4] (non illustré) et JU162 (Fig. 3, nº 1), forment un ensem-

No	SiO2	TiO2	Al2O3	Fe2O3	MnO	MgO	CaO	Na2O	K2O	P2O5	SUM	Ba	Cr	Cu	Nb	Ni	Pb	Rb	Sr	V	Y	Zn	Zr
JU159	70.38	0.99	15.64	6.54	0.05	1.15	0.46	0.44	2.89	1.13	99.80	457	124	7	23	61	36	116	29	141	42	140	248
JU171	71.10	1.03	15.79	6.20	0.05	1.26	0.86	0.26	3.04	0.38	100.11	485	137	<5	22	74	32	116	31	136	42	43	305
JU173	71.87	1.05	15.47	5.69	0.08	1.22	0.80	0.29	2.99	0.58	100.16	490	128	<5	25	63	34	107	31	134	38	51	252
JU165	73.74	1.15	13.24	2.99	0.01	0.24	0.35	0.34	1.42	0.97	99.57	347	145	<5	42	49	43	72	34	103	39	27	317
JU168	*74.68*	*1.18*	*17.88*	*2.96*	*0.01*	*0.24*	*0.71*	*0.26*	*0.99*	*0.52*	*99.54*	*321*	*127*	*<5*	*39*	*45*	*52*	*58*	*35*	*114*	*37*	*21*	*304*
JU172	*75.40*	*1.15*	*17.35*	*3.13*	*0.01*	*0.51*	*0.60*	*0.23*	*0.70*	*0.76*	*99.95*	*259*	*120*	*<5*	*40*	*46*	*43*	*53*	*40*	*88*	*36*	*21*	*291*
JU169	*75.13*	*1.12*	*16.45*	*3.85*	*0.04*	*0.29*	*0.98*	*0.37*	*1.02*	*0.59*	*99.98*	*360*	*133*	*<5*	*33*	*47*	*37*	*52*	*38*	*112*	*33*	*48*	*285*
JU158	*74.90*	*1.13*	*17.46*	*3.52*	*0.02*	*0.46*	*0.54*	*0.24*	*0.85*	*0.49*	*99.71*	*279*	*121*	*<5*	*32*	*47*	*42*	*54*	*27*	*106*	*31*	*20*	*262*
JU166	*73.93*	*1.11*	*17.29*	*4.88*	*0.02*	*0.26*	*0.32*	*0.28*	*0.91*	*0.42*	*99.52*	*262*	*117*	*<5*	*29*	*46*	*40*	*59*	*29*	*106*	*34*	*25*	*270*
JU162	*73.30*	*1.10*	*18.18*	*3.48*	*0.02*	*0.38*	*1.08*	*0.42*	*1.05*	*0.21*	*99.34*	*344*	*136*	*<5*	*38*	*50*	*43*	*58*	*41*	*111*	*37*	*27*	*307*
JU161	*72.96*	*1.11*	*18.64*	*4.31*	*0.02*	*0.34*	*0.86*	*0.33*	*0.85*	*0.10*	*99.64*	*284*	*127*	*<5*	*33*	*48*	*40*	*50*	*29*	*117*	*33*	*20*	*261*
JU163	*73.61*	*1.10*	*16.71*	*5.80*	*0.01*	*0.40*	*0.40*	*0.42*	*0.85*	*0.17*	*99.56*	*243*	*140*	*<5*	*29*	*52*	*38*	*44*	*22*	*115*	*30*	*47*	*248*
JU205	*74.31*	*1.18*	*17.76*	*4.46*	*0.02*	*0.33*	*0.91*	*0.09*	*0.75*	*0.28*	*100.07*	*318*	*117*	*<5*	*33*	*46*	*42*	*34*	*26*	*109*	*37*	*10*	*267*
JU167	68.98	1.56	21.67	4.42	0.01	0.09	0.61	0.23	0.63	1.24	99.44	269	167	<5	32	39	39	25	48	154	51	30	239
JU160	*71.90*	*1.28*	*18.86*	*5.91*	*0.02*	*0.33*	*0.17*	*0.22*	*0.58*	*0.17*	*99.54*	*156*	*163*	*<5*	*35*	*44*	*43*	*17*	*8*	*128*	*31*	*229*	*328*
JU175	*74.03*	*1.24*	*16.70*	*4.58*	*0.01*	*0.24*	*0.41*	*0.24*	*0.83*	*0.58*	*98.87*	*227*	*159*	*<5*	*35*	*51*	*43*	*33*	*18*	*123*	*42*	*41*	*364*
JU157	*78.47*	*1.15*	*14.09*	*3.35*	*0.02*	*0.27*	*0.39*	*0.33*	*0.92*	*0.50*	*99.60*	*252*	*126*	*<5*	*26*	*45*	*42*	*49*	*18*	*94*	*41*	*21*	*370*
JU164	*78.10*	*1.20*	*13.58*	*4.67*	*0.02*	*0.25*	*0.17*	*0.28*	*0.82*	*0.38*	*99.59*	*237*	*122*	*<5*	*36*	*39*	*30*	*38*	*18*	*103*	*38*	*16*	*363*
JU170	*79.37*	*1.21*	*12.13*	*4.28*	*0.04*	*0.20*	*0.62*	*0.27*	*0.82*	*1.12*	*100.16*	*277*	*110*	*<5*	*30*	*38*	*31*	*36*	*23*	*94*	*38*	*18*	*358*
JU174	71.52	0.85	19.12	5.36	0.03	0.33	0.84	0.26	0.88	0.56	99.83	244	141	<5	26	47	35	36	35	121	27	22	160
JU204	73.83	0.94	16.08	4.76	0.02	0.44	2.42	0.07	0.93	0.55	100.03	341	103	<5	26	41	41	59	58	103	29	12	158
JU203	73.39	1.09	16.74	4.21	0.03	0.62	0.63	0.01	0.79	0.10	99.62	254	117	<5	26	48	47	65	38	105	29	12	195
JU202	70.54	0.94	16.60	4.89	0.02	0.97	1.63	1.17	2.38	0.77	99.90	685	111	<5	18	65	180	101	104	106	42	49	177
JU206	67.77	1.08	19.11	5.92	0.07	1.11	1.75	0.47	2.33	0.62	100.24	418	130	<5	24	72	36	103	98	139	43	57	109
JU207	67.42	1.04	18.74	6.94	0.02	1.63	0.65	0.37	2.62	0.33	99.76	359	135	<5	18	64	44	118	78	156	38	69	69

Tableau 1 - Valeurs d'analyse dans l'ordre de la grappe. *En italique les échantillons faisant partie du groupe homogène.*

4 Il s'agit des numéros d'analyse de l'Institut de minéralogie de l'Université de Fribourg.

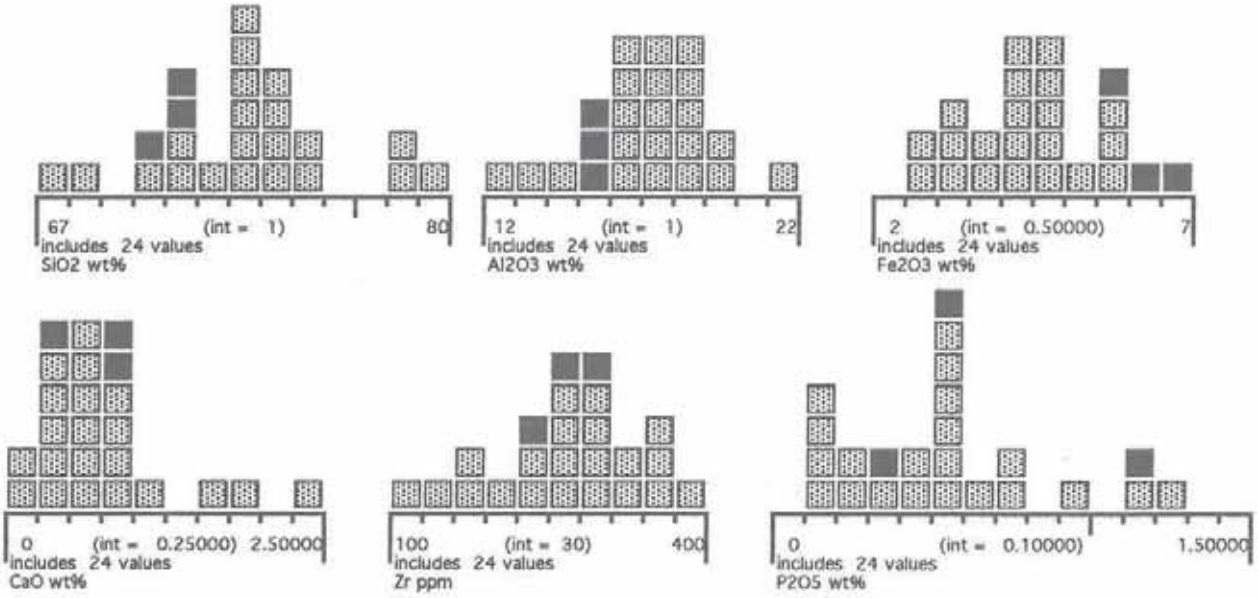


Figure 4a - Exemples de la distribution normale des paramètres.

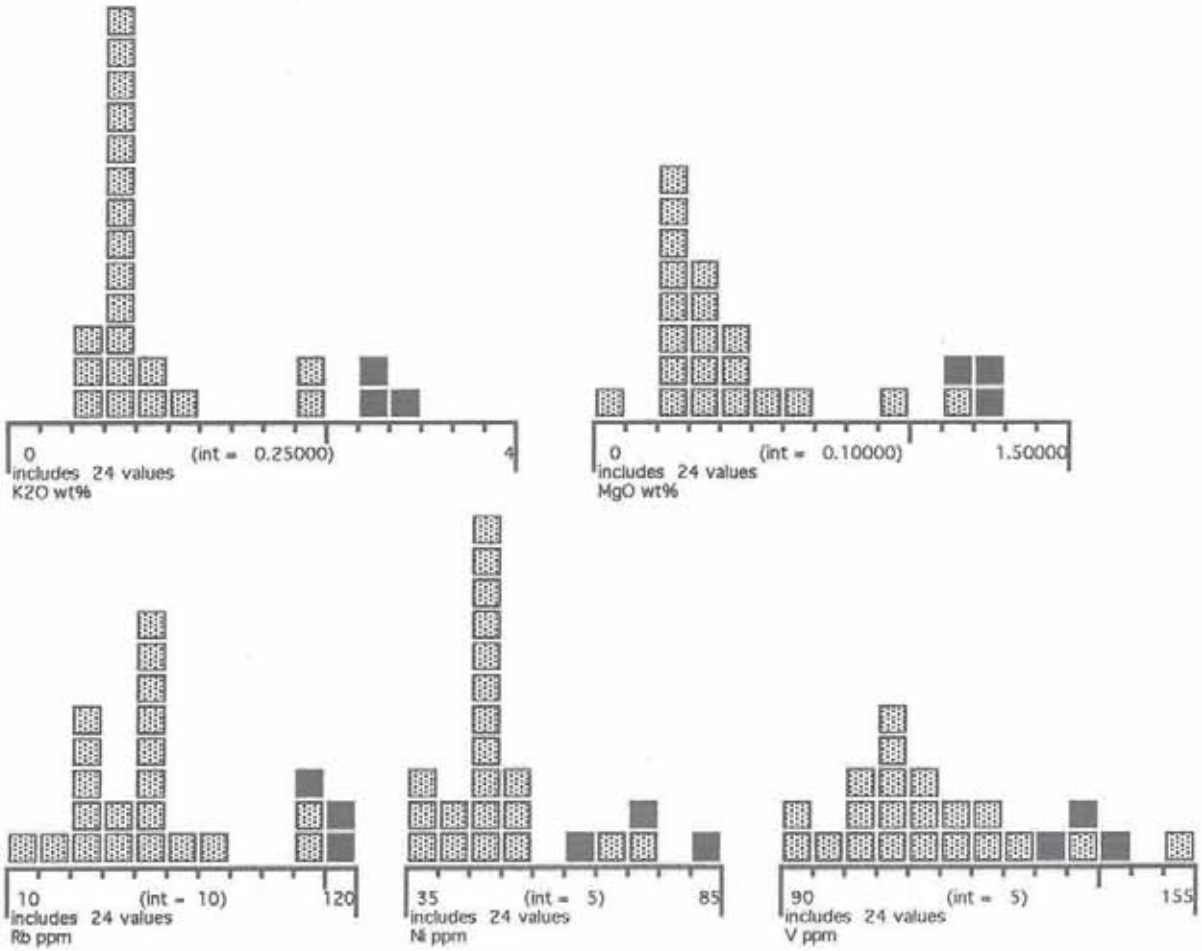


Figure 4b - Eléments montrant la séparation significative des échantillons dissidents (en noir).

ble avec des compositions très similaires pour tous les paramètres. Les "dissidents" reconnus à l'analyse univariante se rattachent mieux à cet ensemble qu'un autre groupe qui se forme autour de JU157 (Fig. 2, nº 1). Pourtant, ce dernier se caractérise par des teneurs faibles surtout en potassium, en magnésium et en éléments traces corrélés (par exemple le rubidium), comme l'ensemble principal. Les céramiques des deux ensembles doivent avoir été fabriquées avec des terres kaolinitiques. Une comparaison des composition révèle que le calcul de grappe a séparé JU157 (Fig. 2, nº 1), JU164 (Fig. 3, nº 6) et JU170 (Fig. 3, nº 11) de l'ensem-

ble principal, à cause de teneurs fortes en SiO_2 et faibles en Al_2O_3. Ces deux paramètres sont habituellement corrélés négativement, puisqu'une augmentation de dégraissant (donc de SiO_2) entraîne automatiquement une diminution de la proportion des minéraux argileux (donc de Al_2O_3). L'écart constaté s'explique donc par une plus grande proportion de dégraissant siliceux. JU160 (Fig. 2, n° 3) et JU175 (non illustré) se distinguent de l'ensemble principal par des teneurs légèrement supérieures en Fe_2O_3, TiO_2, V et Cr (également des paramètres corrélés), explicables par une proportion plus élevée en minerai dans la portion analysée des tessons. L'examen des lames minces révèle la présence de petites concrétions ferrugineuses (pisolithes ?). Leur distribution irrégulière est certainement à l'origine des variances relativement grandes des paramètres ferrophiles (Ni exclu) dans l'échantillonnage. Notons que ces deux échantillons (JU160 et JU175) montrent des valeurs en MgO et en Ni comparables à l'ensemble principal, ce qui renforce cette explication. Un des échantillons de Vicques (JU205) s'intègre à celui-ci. JU203 et JU204 présentent des différences marquées malgré une teneur basse en K_2O et MgO. JU174, du site de l'Etang à Porrentruy, est proche de ces deux tessons. JU202 et 206 contiennent plus de K_2O et de MgO ; leur faible teneur en Zr les distingue aussi des trois échantillons dissidents provenant d'Ajoie (Fig. 5). Elle les rapproche par contre de JU203, JU204 et JU174.

On ne dénote pas de signes de contamination secondaire marqués, comme par exemple des valeurs très élevées en P_2O_5 (Béarat 1990 ; Lemoine et Picon 1982 ; Fig. 4a). Soulignons tout de même que les échantillons avec des valeurs de P_2O_5 les plus élevées se trouvent en dehors du groupe principal. Leur position marginale pourrait donc être liée à une altération mineure.

En intégrant toutes ces informations, l'écart-type et la distribution des valeurs ont été testés pour différentes configurations de groupe. Ces tests démontrent la très bonne cohésion d'un groupe de 14 échantillons (JU157, JU158, JU162-166, JU168-170, JU172, JU175, JU205) ; 5 tessons leur sont proches par leurs teneurs basses en K_2O tandis que 5 échantillons apparaissent comme dissidents, formant deux petits ensembles.

En conclusion, les 24 échantillons analysés ne constituent pas un seul groupe. Il ne s'agit donc pas d'une seule et même production homogène. La majorité est caractérisée par des compositions qui indiquent que le matériau de fabrication est une argile kaolinitique. Du point de vue statistique, ces échantillons "kaolinitiques" sont assez dispersés, et seuls 14 d'entre eux forment un groupe homogène. Celui-ci comprend des tessons d'un type inédit (par exemple Fig. 2, n° 1), et il est formé des fragments provenant des trois sites étudiés. Plusieurs interprétations sont alors possibles.

(1) L'échantillonnage est composé de témoins de productions distinctes provenant d'endroits différents.

(2) L'échantillonnage émane de productions d'essais d'un atelier[5].

(3) L'échantillonnage provient de production d'essais de plusieurs ateliers, donc une combinaison des possibilités 1 et 2.

Cette énumération n'est peut-être pas exhaustive.

La différenciabilité.

Les basses teneurs en K_2O et en MgO différencient clairement le groupe majoritaire de tous les groupes de références suisses connus (Benghezal 1989, Jornet 1982, Jornet et Maggetti 1985, Kaenel *et al.* 1982, Kilka 1987), de ceux des sigillées produites en France (Bocquet et Picon 1994 ; Picon et Vertet 1970) ainsi que de la production de Mandeure (Picon 1990). Les dissidents ne sont pas non plus attribuables, malgré leur composition plus commune. La Fig. 5 montre –à titre d'exemple– la différenciation de l'échantillonnage de deux productions géographiquement proches. Dans tous les cas, de simples diagrammes bivariants suffisent à obtenir une séparation nette. L'échantillonnage témoigne donc d'une ou de plusieurs productions distinctes. Mais cette (ces) production(s) peut-elle être liée à une région précise, et plus précisément à l'Ajoie,

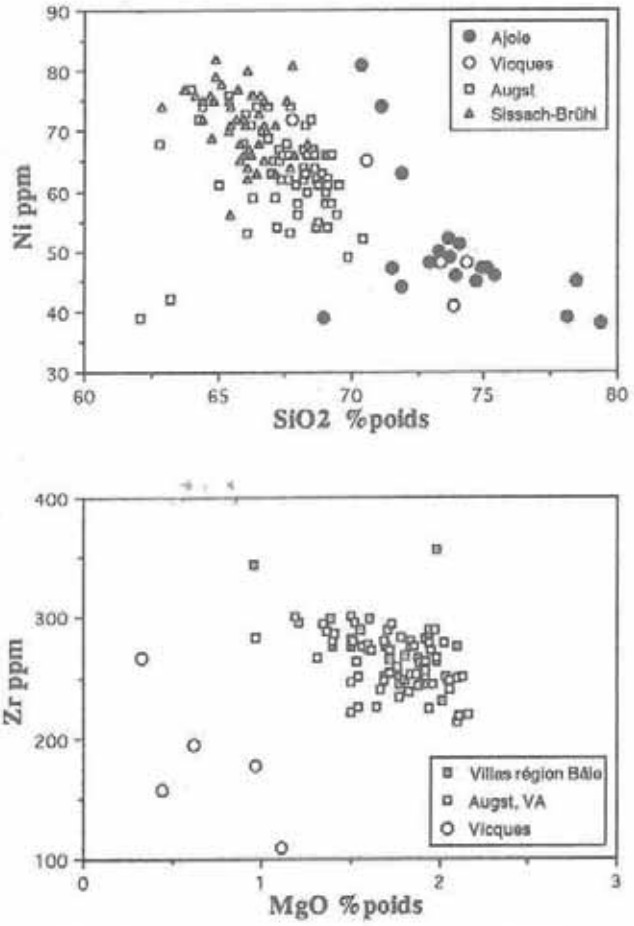


Figure 5 - Comparaison de l'échantillonnage d'Ajoie et de Vicques avec deux productions de sites voisins, ainsi que des tessons de la région bâloise.
"Augst" reprend les analyses d'une production du I^er s. (Schmid *et al.* 1999) ;
"Sissach-Brühl", les analyses d'une production d'époque La Tène finale (Maggetti *et al.* 1982).

5 Par analogie à l'interprétation faite par Picon 1990, pour la production céramique de Mandeure.

comme l'indiquerait la répartition spatiale de céramiques particulières (Fig. 2) ?

La comparaison avec les ressources locales.

Nous tentons de répondre à cette question par une comparaison avec les sédiments argileux que des potiers peuvent trouver en Ajoie. La situation géologique permettra aussi d'approcher la question de "un ou plusieurs ateliers" sous un angle différent.

Avant la recherche des ressources potentielles, il faut définir les caractéristiques des matériaux ayant servi à la fabrication, à savoir leurs compositions chimique et minéralogique approximatives. Celles-ci sont déduites de la combinaison des informations obtenues par les différentes méthodes d'analyse appliquées. La composition chimique du sédiment doit correspondre dans les grandes lignes à celle des céramiques. Un sédiment pauvre en potassium, magnésium, calcium, sodium et traces associées correspondrait au groupe principal. Quant à la composition minéralogique, l'analyse diffractométrique des céramiques permet d'identifier l'illite, une smectite, le quartz et une petite proportion de plagioclases comme phases primaires ayant existé avant la cuisson. La composition chimique des échantillons pauvres en K_2O indique la présence de kaolinite dans le sédiment d'origine. Le fer et les éléments ferrophiles doivent être concentrés dans les concrétions ferrugineuses identifiées sous le microscope. Ces éléments ne sont donc pas disséminés de manière homogène à travers le sédiment, ce qui expliquerait d'ailleurs la couleur claire de la pâte, ni très rouge, ni très grise, malgré la présence d'éléments ferrophiles. La présence de chlorite n'est pas assurée par déduction directe de la composition chimique mais reste une forte présomption, basée principalement sur la divergence entre couleur claire et teneur en fer.

La composition théorique suivante a été calculée sur la base de la composition chimique moyenne pour le groupe majoritaire (14 échantillons) : illite 6,5 %, chlorite 3,6 %, kaolinite 32,6 %, plagioclases 3,7 %, quartz 49,8 %, TiO2 1,1 %, Fe2O3 2,3 %, MnO 0,02 %, P2O5 0,4 %. Les proportions des composantes argileuses, recalculées sur 100 %, sont les suivantes : illite 15,2 %, chlorite 8,6 %, kaolinite 76,3 %.

La part d'une smectite (montmorillonite, montmorillonite/illite) a été négligée parce qu'il était impossible de définir sa composition pour les besoins du calcul. Toutefois, cette négligence n'a que peu d'incidence sur la proportion de kaolinite, dont l'évaluation est ce qui compte le plus pour une comparaison avec les argiles[6].

Dans la région, des fortes proportions de kaolinite se trouvent dans trois formations géologiques : dans certains argiles et limons du quaternaire, dans les argiles sidérolithiques de l'Eocène (appelées Bolus) et dans les argiles à Opalinus du Lias (Aalénien). Les composi-

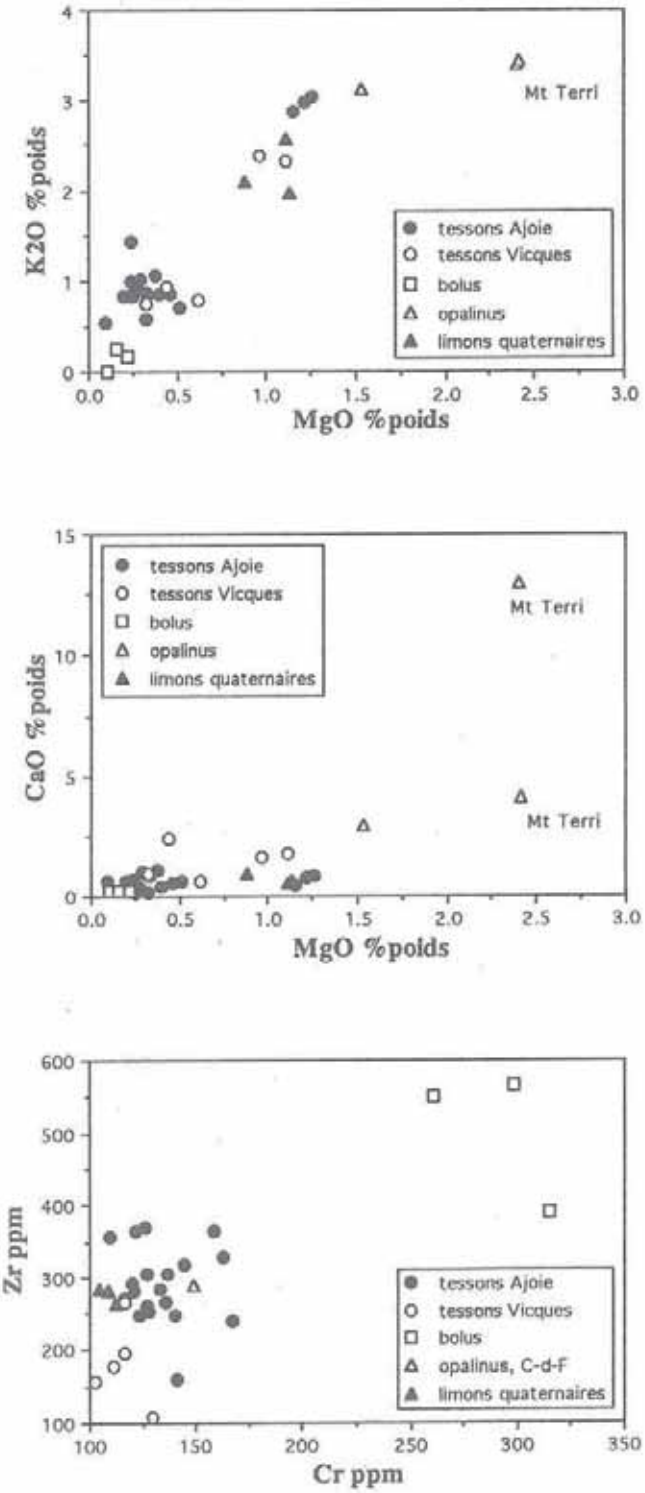


Figure 6 - Comparaison avec certains sédiments d'Ajoie et de la vallée de Delémont.

6 Ce calcul, partant de la composition chimique moyenne établie pour le groupe homogène de 14 échantillons, est basé sur les données et hypothèses déduites des informations obtenues par analyses :
- tout le potassium de la céramique est attribué à l'illite ;
- le sodium et le calcium, en totalité aux plagioclases ;
- la totalité du magnésium et une partie du fer, à la chlorite ;
- l'aluminium qui n'est pas intégré dans les phases précédentes est attribué à la kaolinite ;
- la silice encore disponible constitue le quartz ;
- le fer restant, le titane et le manganèse, de même que le phosphore, sont considérés présents sous forme d'oxyde.

tions minéralogiques des deux derniers en position primaire ne coïncident pas entièrement avec le sédiment recherché. Cependant, en gisements secondaires, les deux types d'argiles sont proches et auraient pu être exploités. Les concrétions ferrugineuses (des pisolithes à l'origine ?) accompagnant le fort pourcentage de kaolinite des céramiques pointent certainement vers un sédiment avec une composante de bolus. Des gisements de petite étendue se trouvent en Ajoie, dans la vallée de Delémont et aussi autour de Vicques. Admettant l'exploitation de plusieurs petits gisements, la situation géologique serait cohérente avec la variance chimique des céramiques.

Cependant, les compositions chimiques des sédiments analysés ne correspondent pas à celles des céramiques du groupe majoritaire (Fig. 6). Etant donné que l'échantillonnage comparatif des sédiments argileux de la région est très restreint, il reste possible que des gisements avec des sédiments correspondant aux matières premières des céramiques existent ou ont existé dans la région. Les études menées ne fournissent pas l'indication souhaitée permettant une attribution positive des céramiques.

Trois échantillons dissidents sont très proches du limon argileux quaternaire prélevé sur le site du Noir Bois. Un sédiment semblable était donc le matériau utilisé.

IV. CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES

Les analyses, confrontées à la carte géologique, rendent cohérente l'existence d'une production céramique en Ajoie. Cependant, les bancs d'argile qui ont servi à la fabrication des poteries n'ont encore pu être localisés.

Nous pouvons pour l'instant individualiser un groupe de 14 échantillons attribuables à une même production. Cinq autres tessons s'y rattachent probablement, malgré quelques différences dans la composition chimique. Par contre, un lot de 5 récipients s'en différencie clairement.

Pour l'instant, seul un petit groupe de 3 échantillons dissidents peut être lié directement à un type de sédiment argileux (limon quaternaire) dont nous disposons des analyses.

A l'heure actuelle, on ne connaît aucun récipient de conservation ou de cuisine présentant des caractéristiques de pâte visuellement identiques aux céramiques de cette étude, qui font toutes partie du service de table. Il s'agit essentiellement de plats mais il y a aussi quelques formes hautes de type "vase balustre", qui ont pu servir de bouteilles. Cette vaisselle d'une très haute qualité d'exécution, à pâte généralement blanchâtre ou gris clair, aux surfaces noires fumigées, date essentiellement du I^{er} s. et peut être qualifiée de *terra nigra*. Ce genre de céramique, largement produit en Gaule, privilégie souvent les pâtes kaolinitiques[7]. S'il existe un fond commun au répertoire de la *terra nigra*, les variantes régionales sont nombreuses, et les formes jurassiennes sont pour la plupart des types rares ou inédits.

La géologie des ressources locales très morcelées (argiles autour des poches sidérolithiques) explique la diversité des compositions chimiques constatées. S'agit-il d'une production d'essais utilisant des sédiments de différents gisements régionaux ? Un même atelier a-t-il pu utiliser différents bancs d'argile ? On peut aussi envisager l'hypothèse non pas d'un, mais de plusieurs centres de production, voire d'un groupe d'ateliers exploitant chacun son propre site d'extraction de l'argile.

Néanmoins, le caractère régional de la production est assuré, tant par les analyses que par le caractère inédit de certaines formes (Fig. 2). L'effort investi sera poursuivi dans les années qui viennent, en procédant à des analyses supplémentaires :

- sur des sédiments argileux pour mieux cerner la provenance du grand groupe,
- sur d'autres tessons d'Ajoie ou de la vallée de Delémont qui présentent des caractéristiques de pâtes visuellement similaires, ou dont la pâte semble différente mais dont la forme est identique à celle des poteries présentées dans cet article : ceci permettra de comprendre la manière dont les produits étaient distribués, les aires de marché des ateliers et mettra en évidence les points communs et les différences qu'il y a pu avoir dans la production des officines.



BIBLIOGRAPHIE

Avenches : D. CASTELLA et M.-F. MEYLAN KRAUSE, La céramique gallo-romaine d'Avenches et de sa région. Esquisse d'une typologie, dans *Bulletin de l'association Pro Aventico*, 36, 1994, p. 5-126.

Béarat 1990 : H. BEARAT, *Etude de quelques altérations physico-chimiques des céramiques archéologiques*, Thèse universitaire, Caen, 1990, 162 p.

Benghezal 1989 : A. BENGHEZAL, *Groupes de références des poteries gallo-romaines de Seeb (ZH, Suisse) et de Oberwinterthur (ZH, Suisse) : Caractéristiques minéralogiques, chimiques et techniques*, Travail de diplôme inédit, Université de Fribourg (Suisse), 1989, 109 p.

7 Discussion de clôture du colloque 1992 de La SFECAG à Tournai, p. 192.

Besançon : J.-O. GUILHOT et C. GOY (dir.), *20 000 m³ d'Histoire. Les fouilles du parking de la mairie à Besançon*, Catalogue de l'exposition, 23 mai-5 octobre 1992, Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie, Besançon, 1992.

Bocquet et Picon 1994 : A. BOCQUET et M. PICON, La Graufesenque et les ateliers de la Gaule du Sud : problèmes d'analyses, dans *SFECAG, Actes du Congrès de Millau*, 1994, p. 75-82.

Colney 1978 : COLNEY, Redécouverte du site gallo-romain de Grandvillars (Territoire de Belfort), dans *Revue Archéologique de l'Est*, XXVIII, 1-2, 1978, p. 197-199.

Demarez 1996 : J.-D. DEMAREZ, *Le site gallo-romain de l'Etang à Porrentruy (JU, Suisse)*, Archéologie et Transjurane 44, Porrentruy, 1996.

Demarez et Othenin-Girard 1999 : J.-D. DEMAREZ et B. OTHENIN-GIRARD, *Une chaussée romaine avec relais entre Alle et Porrentruy (Jura, Suisse)*, Cahiers d'Archéologie Jurassienne, 8, Porrentruy, 1999.

Sfecag 1992 : Eléments pour une synthèse sur la céramique gallo-belge. Discussion, dans *SFECAG, Actes du Congrès de Tournai*, 1992, p. 189-195.

Ettlinger 1949 : E. ETTLINGER, *Die Keramik der Augster Thermen*. Bâle, 1949.

Haldimann et Rossi 1994 : M.-A. HALDIMANN et F. ROSSI, D'Auguste à la Tétrarchie. L'apport des fouilles de l'Hôtel de Ville de Genève, dans *Annuaire de la Société Suisse de Préhistoire et d'Archéologie*, 77, 1994, p. 53-93.

Hamel 1998 : M. HAMEL, *Etude du sidérolitique dans la région de Vicques et la vallée de Delémont*, Travail de diplôme inédit, Université de Lausanne, 1998.

Jornet 1982 : A. JORNET, *Analyse minéralogique et chimique de la céramique romaine en Suisse à enduit brillant*, Thèse, Université de Fribourg (Suisse), Nr. 846, 1982.

Jornet et Magetti 1985 : A. JORNET et M. MAGGETTI, Chemische Analyse von 40 Scherben der Grabungen beim Augster Osttor im Jahre 1966, dans *Jahresbericht aus Augst und Kaiseraugst* 5, 1985, p. 107-122.

Kaenel *et al.* 1982 : G. KAENEL, D. PAUNIER, M. MAGGETTI et G. GALETTI, Les ateliers de céramique gallo-romaine de Lousonna (Lausanne-Vidy VD): analyses archéologiques, minéralogiques et chimiques, dans *Annuaire de la Société Suisse de Préhistoire et d'Archéologie*, 65, 1982, p. 93-132.

Kilka 1987 : T. KILKA, *Groupes de références des poteries romaines d'Aegerten (Canton de Berne, Suisse): Caractéristiques minéralogiques, chimiques et techniques*, Travail de diplôme inédit, Université de Fribourg (Suisse), 1987, 88 p.

Laubscher 1963 : H. P. LAUBSCHER, *Erläuterungen zur geologischen Karte 1085 St.Ursanne, Atlasblatt 40*, Schweiz. geol. Kommission, Kümmerly & Frey AG, Bern, 1983.

Lemoine et Picon 1982 : C. LEMOINE et M. PICON, La fixation du phosphore par les céramiques lors de leur enfouissement et ses incidences analytiques, dans *Revue d'Archéométrie*, 6, 1982, p. 101-112.

Liniger 1970 : H. LINIGER, *Erläuterungen zur geologischen Karte 1065 Bonfol, Atlasblatt 55*, Schweiz. geol. Kommission, Kümmerly & Frey AG, Bern, 1970.

Maggetti *et al.* 1988 : M. MAGGETTI, G. GALETTI, G. et R. SCHNEUWLY, Die Feinkeramik von Sissach-Brühl : eine spätlatènezeitliche Referenzgruppe, dans *Archäologie und Museum* 013. Amt für Museen und Archäologie des Kantons Baselland, Liestal, 1988.

Martin-Kilcher 1980 : S. MARTIN-KILCHER, *Der römische Gutshof von Laufen-Müschhag*, Berne, 1980.

Mazurek 1998 : M. MAZUREK, *Mineralogical composition of Opalinus Clay at Mont Terri - a laboratory intercomparison, Technical Note 98-41, Mont Terri Project*, Rapport non publié, Geotechnisches Institut AG, Berne, 1998.

O & P : F. OSWALD et T. D. PRYCE, *An Introduction to the Study of Terra Sigillata*, Londres, 1966.

Picon 1984 : M. PICON, Traitement des données d'analyse, dans PACT, 10, 1984, p. 379-399.

Picon et Vertet 1970 : M. PICON et H VERTET, La composition des premières sigillées de Lezoux et le problème des céramiques calcaires, dans *Revue Archéologique de l'Est et du Centre-Est*, XXI, 1970, p. 207-218.

Schmid, Thierrin-Michael et Galetti 1999 : D. SCHMID,G. THIERRIN-MICHAEL, G. GALETTI, L'atelier "Venusstrasse Ost, partie sud" à Augusta Rauricorum et la distribution de sa production, dans *SFECAG, Actes du Congrès de Fribourg*, 1999, p. 63-70.

Thierrin-Michael (en préparation) : G. THIERRIN-MICHAEL, Analyses pétrographiques, chimiques et minéralogiques des céramiques, dans C. MASSEREY et C. JOYE, *L'habitat La Tène ancienne d'Alle, Noir Bois (Jura, Suisse)*, Cahiers d'archéologie jurassienne 11, à paraître.

Tschopp 1960 : R. TSCHOPP, *Geologie des Gebietes von Siegfriedblatt Miécourt (Berner Jura)*, Beitr. geol. Karte Schweiz, [N.F.]110. Lfg, 1960.

Vindonissa : E. ETTLINGER et C. SIMONETT, *Römische Keramik aus dem Schutthügel von Vindonissa* (Veröffentlichungen der Gesellschaft Pro Vindonissa, III), Bâle, 1952.

***Vitudurum* 2** : J. RYCHENER et P. ALBERTIN, *Beiträge zum römischen Vitudurum - Oberwinterthur 2. Ein Haus im Vicus Vitudurum - die Ausgrabungen an der Römerstrasse 186* (Berichte Zürcher Denkmalpflege, Monographien 2), Zürich, 1986.

Walke 1965 : N. WALKE, *Das römische Donaukastell Straubing-Sorviodurum* (Limesforschungen, 3). Berlin, 1965.

Walter 1974 : H. WALTER, *La sculpture gallo-romaine en Franche-Comté*, Annales Littéraires de l'Université de Besançon 176, Paris, 1974.

* *
*

Clara AGUSTONI[1]

LES MORTIERS ESTAMPILLÉS DU CANTON DE FRIBOURG (Suisse)

Fréquemment retrouvés dans les fouilles, les mortiers reflètent un certain degré de romanisation (Baatz 1977). L'influence exercée par les Romains sur les populations indigènes à propos des habitudes culinaires s'est manifestée entre autres par l'importation de mortiers italiques dès la Conquête. Leur production dans des ateliers locaux nous permet de déduire que la demande devait être considérable. Par ailleurs, à côté de la forme, un autre emprunt a été adopté dans nos régions : celui des marques de fabrique. En effet, les mortiers sont souvent pourvus d'une estampille placée transversalement sur la collerette : une indication précieuse qui nous renseigne sur le nom du potier ou de l'atelier de production, par conséquent sur la provenance et sur la date de fabrication du mortier et, indirectement, sur le commerce et les voies de communication.

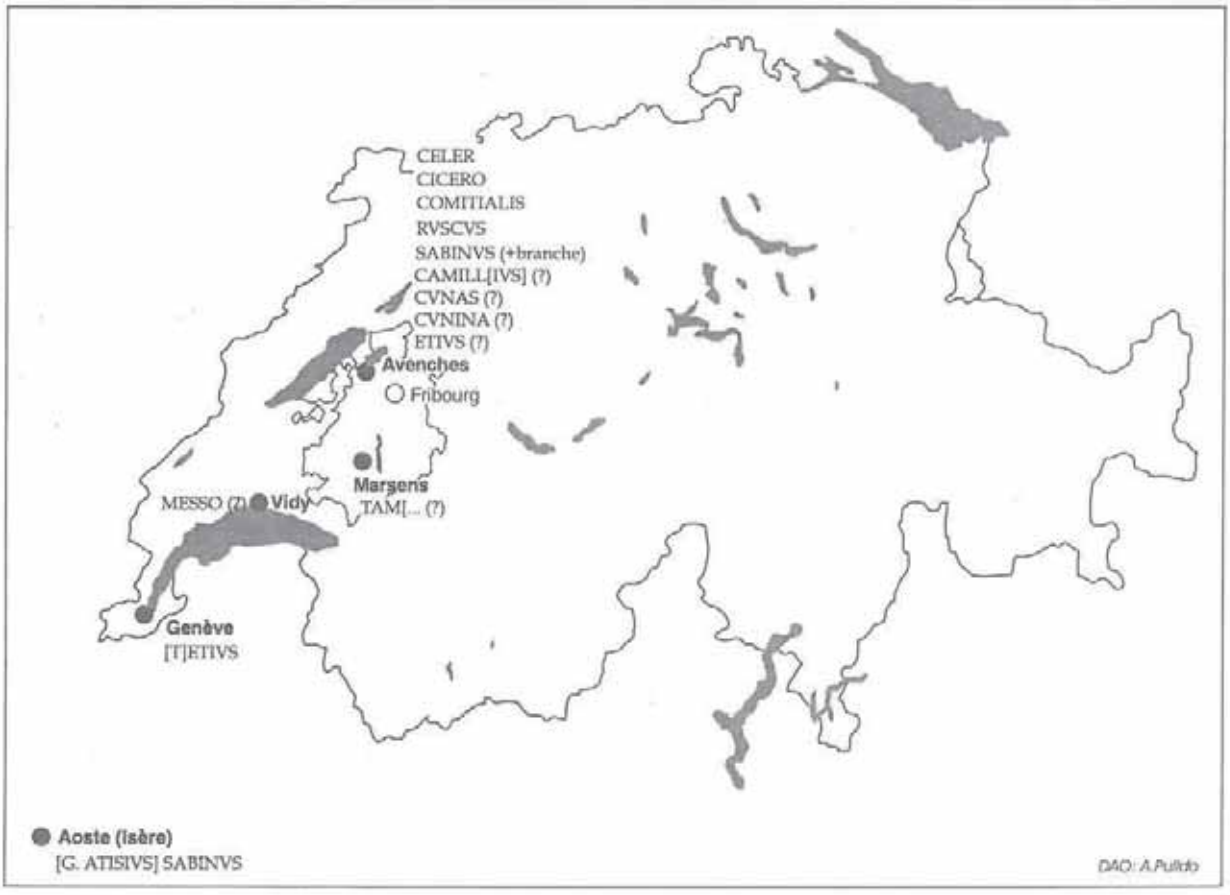


Figure 1 - Localisation des principaux centres de production de mortiers concernant les découvertes en territoire fribourgeois.

1 Service archéologique cantonal, Section A1, Planche-Supérieure 13, CH-1700 FRIBOURG.

Or, la découverte dans certains sites de signatures récurrentes a permis de présumer l'emplacement de la plupart des ateliers, de sorte qu'une carte de répartition de ces productions se dessine aujourd'hui de plus en plus clairement. Il nous a semblé intéressant, dès lors, de publier toutes les estampilles retrouvées dans le canton de Fribourg et de voir s'il était possible de les rattacher à un atelier connu (Fig. 1). Nous avons donc pris en considération tous les mortiers et fragments de mortiers portant une marque, découverts à ce jour[2] (Fig. 2).

Dans le tableau récapitulatif, en plus du type d'estampille, figurent les abréviations des lieux de découverte suivies du numéro d'inventaire (ou de référence) et les indications bibliographiques en cas d'étude et de publication (Fig. 3). En revanche, les informations chronologiques sont absentes : la plus grande partie des sites n'ayant pas encore été étudiée, une datation des divers ensembles stratigraphiques est par conséquent impossible pour le moment.

Du point de vue morphologique, nous distinguons essentiellement deux types. Le premier, qui concerne la presque totalité de l'ensemble, comporte des mortiers de "type classique" à pâte claire (Fig. 4a)[3], tandis qu'au second se rattachent deux seuls exemplaires, de "type rhétique", à revêtement argileux et de plus grand format (Fig. 4b)[4]. Une exception mérite d'être mentionnée. Il s'agit d'une terrine à pâte claire (Fig. 4c), dont le bord présente un grillage estampillé trois fois, côte à côte[5]. Sur les 78 pièces répertoriées, une présente les déformations propres aux ratés de cuisson[6].

En ce qui concerne les marques de fabrique proprement dites, nous nous sommes préoccupée tout d'abord de leur lecture dans le but de les identifier et de les rattacher à un groupe ou à un atelier connus[7]. Nous avons ensuite discuté les particularités de chaque cas, souvent à la lumière de parallèles, tout en résumant les informations de base déjà citées dans le tableau susmentionné. Nos réflexions, qui ne se veulent pas exhaustives, se sont quelquefois attardées sur des lectures qui nous semblaient mériter une discussion un peu plus approfondie.

Dix-sept "signatures" différentes ont été répertoriées, au sein desquelles nous avons distingué deux groupes : les épigraphiques et les figuratifs. En effet, mis à part trois estampilles illisibles[8], les autres portent soit le nom du potier soit un motif "décoratif" (Fig. 5)[9]. Il arrive parfois que les deux soient associés, comme dans les cas du potier Sabinus d'Avenches, qui marque ses mortiers de deux estampilles distinctes, l'une indiquant son nom toujours au génitif (SABINI, nos 65-69), l'autre une branche stylisée. Nous avons attribué à ce potier tous les fragments avec les estampilles représentant ce type de branche (nos 4-7).

Toujours parmi les motifs "décoratifs" se trouvent les grillages, pour un total de 39 exemplaires (nos 19-56, 78), ce qui en fait le groupe le plus considérable de l'ensemble. Nous avions l'intention de proposer une classification des grillages dans le but de regrouper les estampilles issues d'un même cachet, mais l'état de conservation des marques, parfois incomplètes ou presque illisibles, nous y a fait renoncer. Il nous a semblé, par conséquent, préférable de tous les publier sans distinction. Néanmoins, lors de cette tentative de classement, nous avons observé des "familles" qui regroupent les mêmes critères figuratifs (rectangles horizontaux, petits losanges plutôt carrés ou plus grands et allongés, etc.)[10]. Quant à leur provenance, il est généralement admis que plusieurs officines, non localisées à ce jour, sont à l'origine de cette production dont la diffusion ne semble intéresser que la Suisse occidentale actuelle.

Les autres motifs "décoratifs", en plus des branches de Sabinus et des grillages déjà mentionnés, sont représentés par des arêtes (no 3), pour lesquelles nous renvoyons à des parallèles assez frappants découverts à Coire[11], ainsi que par deux rouelles à six et sept rayons (nos 61, de petite dimension et 62), qu'il est possible de comparer avec d'autres estampilles semblables[12]. Enfin, deux autres marques ont été définies comme anépigraphiques, leur transcription ne permettant pas de lecture compréhensible. Les symboles qui

---

2 La liste se veut complète et exhaustive dans la mesure où toute la céramique issue des fouilles du canton a pu être examinée. Notre reconnaissance va à tous les collègues, collaborateurs et amis qui ont permis cette étude et tout particulièrement à Marie-France Meylan Krause qui m'a encouragée dans ce sens, ainsi qu'à Dominique Bugnon et à Michèle Roy qui ont beaucoup œuvré pour répertorier l'ensemble des estampilles.

3 Type AV 375. Il y a toutefois quelques cas douteux, voire indéterminables, à cause de leur état trop fragmentaire.

4 Type AV 376. Il s'agit des nos 1 et 2 du catalogue.

5 Type AV 235 ; no 78 de notre catalogue. Le grillage est très proche, si ce n'est identique à celui du no 31.

6 Elle correspond au no 15 de notre catalogue. Il convient de remarquer que d'autres pièces présentent des traces dues à l'action du feu, parmi lesquelles figurent les sept fragments provenant de tombes à incinération de la nécropole d'Arconciel/Pré de l'Arche.

7 Pour leur étude et leur identification, nous nous sommes inspirée de la publication de Guisan 1974.

8 Sur le no 57 nous distinguons tout juste un cartouche bordé de points.

9 Les dessins sont tous d'A. Pulido Villegas qui s'est chargée également du traitement informatique des illustrations, sauf les nos 2, 10, 17, 41-43, 53, 63, 71 (C. Demarmels), no 25 (M. Humbert), no 39 (M. Perzynska), nos 12, 24, 27-28, 62, 76 (S. Schwyter). Dans le cas de marques identiques, seule la plus complète est publiée, à l'exception de Tam[. Les numéros des dessins renvoient à ceux du catalogue (Tableau de la Fig. 3).

10 Voir à ce propos Ettlinger 1979, 134 et pl. 2.34-40.

11 Cf. Hochuli-Gysel 1986. D'autres exemples, publiés par E. Ettlinger, présentent une certaine ressemblance (Ettlinger 1979, pl. 2.4 et 2.26).

12 Une rouelle à douze rayons est signalée à Genève (Dunant 1963, pl. III.48) ; une autre à huit rayons, associée au nom de Messo, figure sur un mortier retrouvé à Vidy (Sitterding 1969, pl. 66.6) ; enfin, à Avenches, il existe une estampille fragmentaire présentant ce même motif à côté des lettres -VM (Guisan 1974, pl. 31.65).

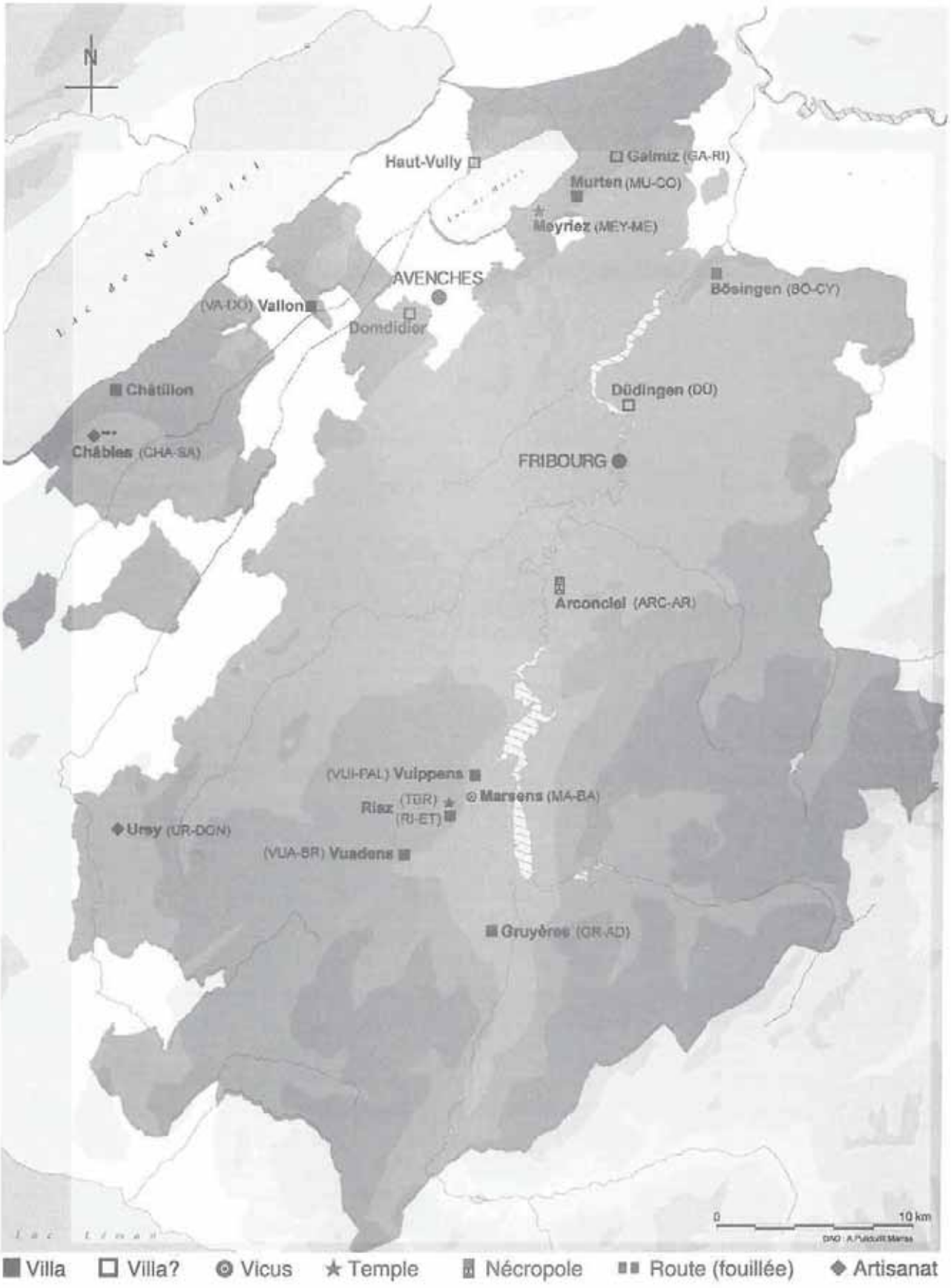


Figure 2 - Carte du canton de Fribourg avec les sites qui ont livré des mortiers estampillés.

N°	ESTAMPILLE	REFERENCES	BIBLIOGRAPHIE
1	anépigraphique	MA-BA 86 96/9548	
2	anépigraphique	MU-CO 1121/2	
3	arêtes	(GR-AD 1986, se 949, déc. 2)	
4	branche (= SABINI)	(ARC-AR 1991, T. 4, K 205)	étude en cours (D. Bonny)
5	branche (= SABINI)	MU-CO 1121/1	
6	branche (= SABINI)	TBR 76/999	
7	branche (= SABINI)	VA-DO 87 99/00012	étude en cours (D. Bugnon)
8	CAM[	(RI-ET 1987, se 2928, sond., déc. 1)	
9	[C]AMILL[?	UR-DON 97/01836	étude en cours (D. Bugnon)
10	CELE[R.F]	MU-CO 1119/1	
11	CICERO[NIS] (rétrograde)	MA-BA 83/181	
12	CICERON[IS] (rétrograde)	MA-BA 81/1.1212	
13	[CI]CIRO[NIS] (rétrograde)	RI-ET 75/76	
14	COMITIAL[IS]	(ARC-AR 1991, T. 3, K 259)	étude en cours (D. Bonny)
15	COMITIA[LIS]	MAHF 4806 (Châtillon)	ENGEL 1974, pl. 8.64
16	CVNAS	(MA-BA 1983, se 358, B1, déc. 3	
17	[CV]NINA? (rétrograde)	MU-CO 1019/1	
18	ETIO[	VA-DO 87 99/00004	étude en cours (D. Bugnon)
19	grillage	(ARC-AR 1991, T. 4, K 205)	étude en cours (D. Bonny)
20	grillage	(ARC-AR 1991, T. 4, K 205)	étude en cours (D. Bonny)
21	grillage	(ARC-AR 1991, T. 4, K 205)	étude en cours (D. Bonny)
22	grillage	(ARC-AR 1991, T. 4, K 205)	étude en cours (D. Bonny)
23	grillage	(BÖ-CY 1998, 3 N-W, déc. 4, pos. 3)	
24	grillage	(Domdidier/Haut de Saumont)	
25	grillage	(Haut-Vully/Champ Perbou)	AF, ChA 1985 (1988), 33
26	grillage	MA-BA 83 95/3965	
27	grillage	MA-BA 81/1.1	
28	grillage	MA-BA 81/1.1227	
29	grillage	MA-BA 81 96/E 2344	
30	grillage	MA-BA 83/122	
31	grillage	MA-BA 83 96/6501	
32	grillage	MA-BA 83 96/6503	
33	grillage	(MA-BA 1984, se 245, B4, déc.1)	
34	grillage	(MA-BA 1983, se 158, B5, déc. H-1)	
35	grillage	(MA-BA 1983, se 250, c. 5, déc. 2-3)	
36	grillage	(MA-BA 1984, se 144, c. 5, déc. 1)	
37	grillage	(MA-BA 1983, se 552, c. 3, BF, déc. 11)	
38	grillage?	(MA-BA 1983, se 457, E2, déc. H)	
39	grillage	(MEY-ME, cat. 19)	SABY/BUGNON 1997, fig. 11a.19
40	grillage	MU-CO 821/1	
41	grillage	MU-CO 1121/3	
42	grillage	MU-CO 1022/1	
43	grillage	MU-CO 207/6	
44	grillage	MU-CO 307/9	
45	grillage	(RI-ET 1986, se 3050, déc. 5, D3)	
46	grillage	(RI-ET 1986, se 305/1, déc. 2, A4)	
47	grillage	TBR 76/897	MEYLAN 1992, pl. XI.116
48	grillage	TBR 76/729	MEYLAN 1992, pl. XII.117
49	grillage	UR-DON 97/01831	étude en cours (D. Bugnon)
50	grillage	UR-DON 97/01844	étude en cours (D. Bugnon)
51	grillage	UR-DON 97/01834	étude en cours (D. Bugnon)
52	grillage	UR-DON 97/01846	étude en cours (D. Bugnon)
53	grillage	VA-DO 99/00519	étude en cours (D. Bugnon)
54	grillage	VA-DO 87 99/00005	étude en cours (D. Bugnon)
55	grillage	VA-DO 85 99/00006	étude en cours (D. Bugnon)
56	grillage	VUI-PAL 76/110a	BUCHILLER 1997, pl. VI.2
57	illisible	(MA-BA 1983, se 358, B2, déc. 3)	
58	illisible	(MA-BA 1984, se 552, déc. 5-6, 4-5, fosse, A4)	
59	illisible	VUI-PAL 77/ 3	BUCHILLER 1997, pl. VI.3
60	ME SSO	MA-BA 81/1.1243	
61	rouelle à 6 rayons	(MA-BA 1983, se 146, E3, déc. 1)	
62	rouelle à 7 rayons	MA-BA 81/1.1244	
63	RVSCV[S]	(GA-RI, cat. 210)	BUGNON 1997, pl. XXXII.210
64	[R]VSCVS	(MA-BA 1983, se 457, E4/5, déc. 1)	
65	SAB[I]N[I]	CHA-SA 27	étude en cours (C. Agustoni)
66	SABINI + branche	DÜ 9104	
67	SABINI	MU-CO 718/2	
68	[S]ABINI	MU-CO 1021/1	
69	[SA]BINI + branche	MU-CO 207/3	
70	SABINVS	(MA-BA 1984, se 248, A192, déc. 1)	
71	SABINV[S]	VA-DO 99/01082	étude en cours (D. Bugnon)
72	TAM[.M]	(ARC-AR 1991, déblais Châsalles)	étude en cours (D. Bonny)
73	[T]AM.M	MAHF 4811 (Châbles)	ENGEL 1974, 121
74	TAM.[M]	MA-BA 83 96/6502	
75	TAM[.]M	MA-BA 83 96/6500	
76	TAM.M	MA-BA 81/1.188	
77	[T]AM.M	(MA-BA 1985, se 245, déc. 2, c. 4, fond)	
78	grillage	VUA-BR 73/27	

Figure 3 - Tableau récapitulatif des estampilles sur mortiers découvertes en territoire fribourgeois.

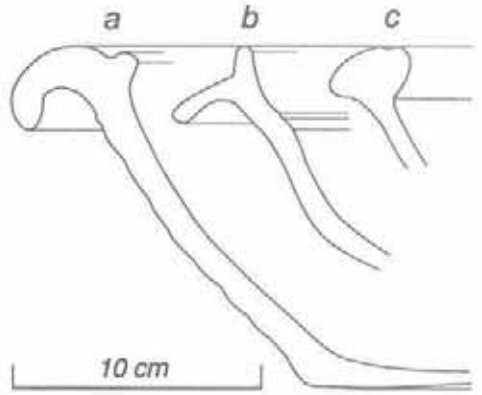


Figure 4 - Typologie des formes céramiques attestées :
a. mortier de "type classique" AV 375 ;
b. mortier de "type rhétique" AV 376 ;
c. terrine AV 235 (éch. 1/3).

les composent se résument en effet à un ensemble de lignes verticales et obliques (nos 1 et 2).

Quant aux potiers, ils sont pour la plupart bien connus. En plus de MESSO (n° 60), dont la production a été localisée probablement à Vidy, et de SABINVS d'Aoste (Isère, France ; nos 70-71), les autres noms découverts dans les fouilles fribourgeoises attestent essentiellement d'échanges commerciaux avec Avenches (Celer, Cicero[13], Comitialis, Ruscus, Sabinus).

Il demeure cependant quelques incertitudes.

Les estampilles CAM[(n° 8) et [C]AMILL[(n° 9 ; l'inscription est très mal conservée !), nous font penser immédiatement aux Camilli/Camillii dont la renommée et l'importance sur le Plateau suisse ne sont plus à démontrer[14].

Le n° 16 de notre catalogue mentionne une marque, CVNAS, connue par M. Guisan qui en cite trois variantes, toutes apparemment tronquées à la fin. Elle les rattachait, non sans quelque doute, au nom également attesté de Cunasius. La discussion, à vrai dire plus complexe, portait essentiellement sur deux noms distincts par leur cas (Cunasius au nominatif et Cunasi au génitif), ainsi que par l'aspect des estampilles (la première, plus longue, semble être cassée en deux parties). Pour le second type, Cunasi, M. Guisan reconnaissait deux variantes d'après la grandeur et l'épaisseur des lettres et précisait qu'on retrouvait exclusivement à Avenches celle comportant des caractères fins et allongés. Nous pensons pouvoir rattacher notre estampille à cette variante et apporter une information supplémentaire, puisqu'elle montre clairement que le cartouche se termine après le S et qu'il faut donc lire CVNAS[15]. Cependant, la problématique liée à ce nom et due à l'existence de plusieurs estampilles différentes, demeure. En effet, indépendamment de l'assimilation de Cunas/Cunasi à Cunasius, nous avons pu dénombrer, en nous basant sur les fac-similés reproduits dans les publications, au moins quatre variantes pour le premier nom et trois pour le second, les critères distinctifs ayant été dictés par la graphie (forme et grandeur des lettres, ligatures) ainsi que par l'orthographe[16]. Nous reconnaissons donc la nécessité, déjà exprimée, d'analyses spécifiques des pâtes qui, seules, permettraient éventuellement de conclure à une même origine (Kaenel 1982, p. 106).

Un autre petit fragment (n° 17) n'a conservé que quatre lettres ligaturées dans un cartouche et présente une ressemblance frappante avec l'estampille signalée par M. Guisan qui lisait D CVNA et la rattachait au groupe susmentionné de Cunasius (Guisan 1974, pl. 29.20). Cependant, sa lecture ne nous semble pas tout à fait correcte. Comme le montre bien le fac-similé (Fig. 6), il s'agit d'une estampille rétrograde comportant des lettres ligaturées. Nous pensons que les lectures CVNIVA ou CVNINA sont également possibles et même préférables. Quant au D encadré publié par M. Guisan, il correspond en réalité au début du même nom (CV[... rétrograde) : l'estampille est tout simplement décalée vers l'extrémité du bord et donc interrompue[17]. Cependant, signalons qu'aucune attestation de ce nom en tant que nom de famille (gentilice) ou surnom ne semble être connue[18]. Malgré cela, la rareté du nom et sa racine pencheraient en faveur d'une parenté avec le groupe de Cunasius.

La lecture d'une autre estampille, ETIO[(n° 18), se prête elle aussi à quelques réflexions. Le nom a été assimilé jusqu'à présent au fabricant de mortiers Tet(i)us, dont l'activité est localisée à Genève et qui signe TETIOF. Toutefois, l'inscription se trouve dans un cartouche rectangulaire qui ne laisse aucune place à un éventuel T au début, comme le montrent bien les estampilles d'Avenches et de Vallon. Un aperçu des autres marques publiées sous le nom de Tet(i)us nous

13 Le deuxième I de [CI]CIRO[NIS] (n° 13) doit être en réalité lu comme E, l'usure du cachet ayant vraisemblablement effacé les barres latérales.

14 Leur nom avait déjà été suggéré par M. Guisan. Tout récemment, M. Fuchs et G. Margueron se sont de nouveau penchés sur la problématique et ont conclu à un lien entre les Camilli et certaines productions en terre cuite dans la région d'Avenches (cf. Guisan 1974, p. 42 ; Fuchs et Margueron 1998, p. 126-132). A propos des Camilli/Camillii, voir van Berchem 1994 et Frei-Stolba 1996, avec bibliographie antérieure.

15 Le nom n'est toutefois pas attesté chez I. Kajanto (Kajanto 1965).

16 E. Ettlinger mentionne une estampille sur deux registres où l'on lit distinctement CVN NASIVS.
CVNAS/CVNASI : Dunant 1963, pl. III.44 ; Sitterding 1969, pl. 66.3-4 ; Guisan 1974, pl. 28.18-19 ; Ettlinger 1979, pl. 2.7 (pl. 2.9).
CVNASIVS : Sitterding 1969, pl. 66.8 ; Guisan 1974, pl. 28.17 ; Ettlinger 1979, pl. 2.8 ; Kaenel 1982, fig. 8.80.

17 Nous avons pu voir la pièce dans les dépôts du Musée Romain d'Avenches (inv. AV 1899/3149, 3158). Le dessin est de M. Aubert, du MRA, que nous remercions vivement.

18 I. Kajanto indique deux seuls *cognomina* avec le suffixe -iva, tandis que la terminaison -inus/na est beaucoup plus courante (Kajanto 1965, p. 113-114 et 118). D'un autre côté, A. Mocsy mentionne le nom de Cuna, dont Cunina pourrait être un diminutif (Mocsy 1983). Par ailleurs, Cunina est le nom de la déesse qui protège les enfants au berceau et est attesté essentiellement au IVe s. par un grammairien, Nonnius, qui cite Varron (écrivain de la fin du IIe s. - début du Ier s. av. J.-C.) et par des auteurs chrétiens, Lactance et saint Augustin. Signalons, enfin, une autre estampille identique, quoique fragmentaire, à Vidy (Kaenel 1980, pl. 45.544).

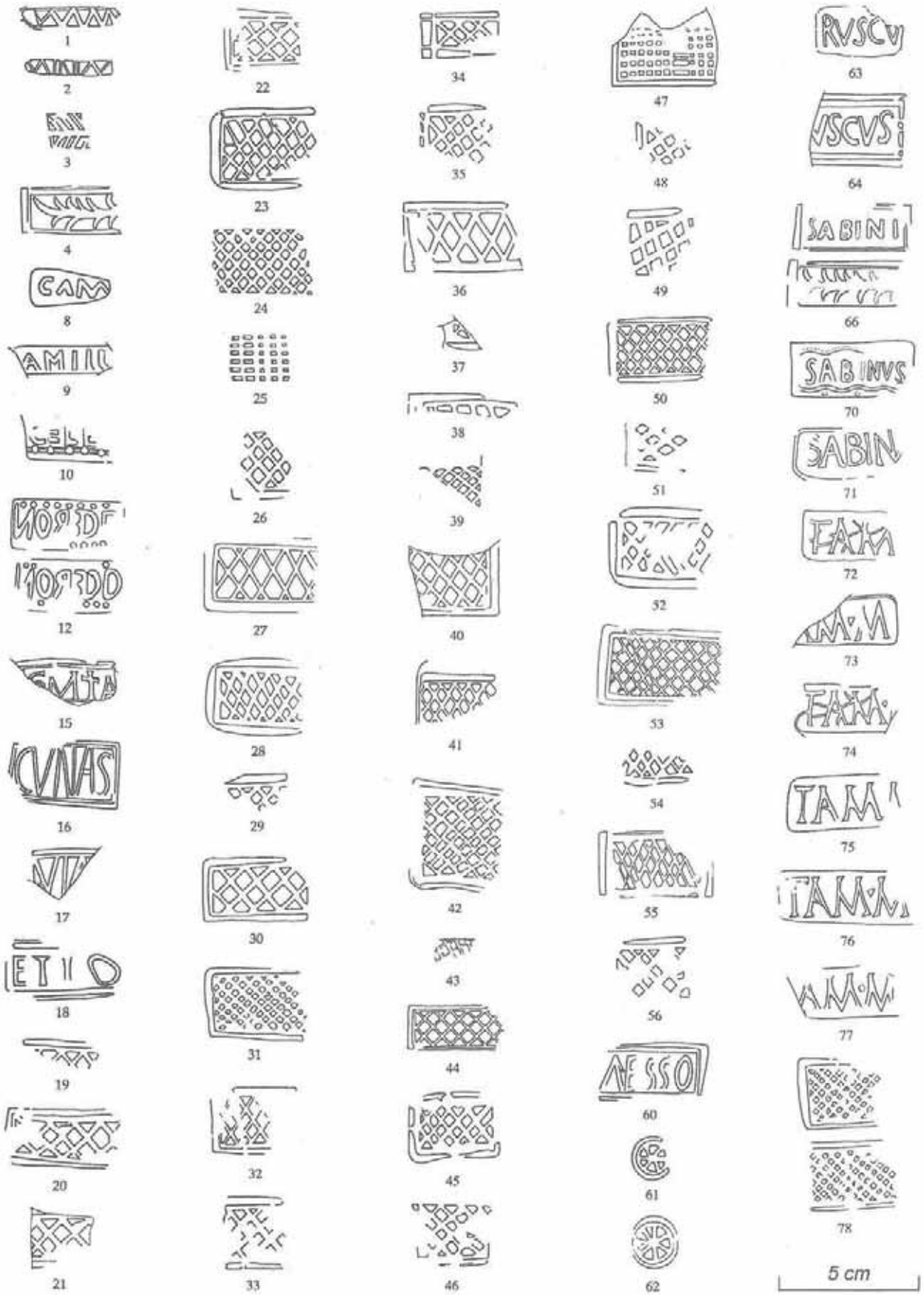


Figure 5 - Planche des fac-similés des estampilles (éch. 1/2).



Figure 6 - Fac-similé d'une estampille d'Avenches (éch. 1/2).

a révélé, une fois de plus, des variantes. D'abord, nous avons constaté que le nom a été écrit au moins une fois de manière rétrograde[19]. Ensuite, nous avons observé deux graphies différentes, l'une utilisant des lettres fines et allongées, assez bien espacées, l'autre des caractères un peu plus épais, aux extrémités légèrement évasées, très rapprochés les uns des autres. Enfin, un deuxième type se détache assez clairement de ce groupe, en particulier par son orthographe qui "néglige" le T initial. Nous mentionnerons pour ce cas, en plus des estampilles déjà citées d'Avenches et de Vallon, une troisième, rétrograde, à Genève[20]. Dans les trois cas, on remarque des différences de graphie.

Pouvons-nous, sur la base de ces observations, conclure à l'existence de deux potiers différents, l'un probablement actif à Genève (Tet(i)us), l'autre (Etius) exerçant peut-être à Avenches ou dans la région ? Ce n'est là qu'une hypothèse, pour le moment. Il faudrait en effet répertorier toutes les estampilles portant ce nom, pour une proposition de localisation plus correcte[21].

Enfin, nous avons jugé important de nous pencher sur l'estampille TAM·M (nos 72-77). Nous l'avons interprétée comme le début d'un nom suivi du mot *m(anu)*, ce qui est souvent le cas dans certaines estampilles de potiers. Il est toutefois impossible de déterminer quel est ce nom, l'abréviation n'étant pas identifiée pour le moment[22]. La marque comporte néanmoins deux variantes issues de cachets différents, comme le montrent bien les fac-similés. Deux estampilles présentent, en effet, toute une série de lignes étrangères au nom, imprimées en relief dans l'argile de la même façon que les lettres (nos 72 et 74). Nous en déduisons qu'elles appartenaient au cachet qui était vraisemblablement en terre cuite[23]. L'existence d'une autre marque découverte à Berne/Enge qui, malgré son mauvais état de conservation est tout à fait identique aux nôtres, vient corroborer cette thèse[24].

Quoi qu'il en soit, nous constatons que la majeure partie de ces estampilles a été retrouvée sur le site de Marsens/En Barras. Il s'agit probablement d'une production locale que nous situerions volontiers à l'intérieur du *vicus*.

Par ce premier bilan destiné à divulguer nos résultats et à en faire profiter les chercheurs, nous espérons avoir apporté aussi quelques compléments sur la diffusion de certaines productions. Ainsi, nous constatons que l'influence commerciale de la capitale des Helvètes s'exerçait d'une façon indiscutable sur nos régions. Exception faite pour les grillages, dont la provenance demeure inconnue ou douteuse, le plus grand nombre de mortiers "griffés" sort de l'atelier du potier à la branche, Sabinus d'Avenches (neuf exemplaires) ; suivent –mais de loin– Cicero (trois exemplaires), Comitialis et Ruscus (deux exemplaires chacun), Celer (un exemplaire). Nous pouvons souligner parmi les nouveautés l'apparition de Tam(...) dont nous avons répertorié sept signatures.

Nous sommes consciente que l'état actuel de nos connaissances n'est pas suffisant pour confirmer les hypothèses formulées à propos des centres de production présumés exclusivement à partir de "concentrations" d'estampilles semblables et que la discussion dans ce sens demeure ouverte. Seuls les efforts conjugués de plusieurs disciplines (épigraphie, céramologie, archéométrie) sur un échantillonnage à plus vaste échelle, englobant par exemple toute la région autour d'Avenches et ignorant les limites géopolitiques actuelles, pourront apporter les compléments d'information nécessaires à ce type de recherche.



19 TETI (rétrograde) : Dunant 1963, pl. III.46.

20 ETIOF (rétrograde) : Deonna 1929, fig. 8.9, avec situation identique du cartouche.

21 A titre d'information, signalons un graffito sur une peinture du *forum* d'Avenches (malheureusement très fragmentaire) qui semblerait faire allusion à un certain Aet(ius) ; cf. Bossert et Fuchs 1989, 51, cat. I 18a (inv. 72/3534). Par ailleurs, A. Mocsy mentionne tant Aetus/Aetius que la variante phonétique Et(us) (Mocsy 1983).

22 Cependant, lors d'une recherche rapide dans le *CIL*, nous avons rencontré la mention d'un certain TΛM (et même TAMA : *CIL* XIII, 6, 13024.1 et 13024.2) sur des briques à Trèves. Voir à ce propos Van Ossel 1992, p. 106-110 (avec bibliographie antérieure). Signalons encore que A. Mocsy cite neuf noms comportant ces trois lettres au début (Mocsy 1983). Quant aux régions voisines, un certain M. Tam(i)nius Mansuetus est attesté à Apt (*CIL* XII 1076).

23 Vu l'absence d'organisation de ces lignes, nous pensons qu'elles sont le résultat accidentel de fentes dans le cachet, ce qui nous amène à nous interroger sur sa nature. Nous penchons pour un matériau comme la terre cuite qui, par rapport au bois, peut manifester des fissures plus "anarchiques", alors que ce phénomène semble improbable pour le métal et la pierre. Pour la nature des cachets, voir entre autres Kann 1980-1981, p. 301 ; Fuchs et Margueron 1998, p. 106 et note 5.

24 Ettlinger 1979, pl. 2.30 ; l'auteur n'avait pas pu la lire.

BIBLIOGRAPHIE

Abréviations

AF, ChA : *Archéologie fribourgeoise, Chronique archéologique*, Fribourg.

ASSPA : *Annuaire de la Société Suisse de Préhistoire et d'Archéologie*, Bâle (= JbSGUF).

AV : D. CASTELLA, M.-F. MEYLAN KRAUSE, La céramique gallo-romaine d'Avenches et de sa région. Esquisse d'une typologie, dans *BPA* 36, 1994, p. 5-126.

BPA : *Bulletin de l'Association Pro Aventico*, Avenches.

CIL : *Corpus Inscriptionum Latinarum*.

IAS : *Indicateur d'Antiquités Suisses*, Zurich (= ASA).

RCRF acta : *Rei cretariae romanae fautorum acta*, Augst-Kaiseraugst.

TZ : *Zeitschrift für Geschichte und Kunst des Trierer Landes und seiner Nachbargebiete*, R.L.M. Trier.

Bibliographie

Baatz 1977 : D. BAATZ, Reibschale und Romanisierung, dans *RCRF acta* 17-18, 1977, p. 147-158.

Bossert et Fuchs 1989 : M. BOSSERT, M. FUCHS, De l'ancien sur le forum d'Avenches, dans *BPA* 31, 1989, p. 12-105.

Buchiller 1997 : C. BUCHILLER, Le site gallo-romain, dans H. SCHWAB *et al.*, *Vuippens/La Palaz. Le site gallo-romain et la nécropole du Haut Moyen Age*, Fribourg 1997, p. 19-88.

Bugnon 1997 : D. BUGNON, Les sites protohistorique et romain de Galmiz/Riedli et Galmiz/Rüblimatten, dans D. BUGNON, H. SCHWAB, *Galmiz*, Fribourg 1997, p. 51-142.

Deonna 1929 : W. DEONNA, Céramique romaine de Genève. Poterie commune: amphores, pelves, tuiles, briques, dans *IAS* XXXI, 1929, p. 18-33.

Dunant 1963 : Ch. DUNANT, Fouilles gallo-romaines de la rue Etienne-Dumont à Genève, dans *Genava* XI, Genève 1963, p. 81-93.

Engel 1974 : J. ENGEL, *Recherches sur la céramique romaine du canton de Fribourg*, Fribourg 1974 (mémoire de licence non publié).

Ettlinger 1979 : E. ETTLINGER, Die Reibschalen von der Engehalbinsel, dans *Jahrbuch des Bernischen Historischen Museums* 55-58, 1975-1978, Bern 1979, p. 129-137.

Frei-Stolba 1996 : R. FREI-STOLBA, Claude et les Helvètes : Le cas de C. Iulius Camillus, dans *BPA* 38, 1996, p. 59-72.

Fuchs et Margueron 1998 : M. FUCHS, G. MARGUERON, Les estampilles sur tuiles d'Avenches. *Afranius*, la légion XXI, *Cornelius*, *Camillius* et les autres, dans *BPA* 40, 1998, p. 105-172.

Guisan 1974 : M. GUISAN, Les mortiers estampillés d'Avenches, dans *BPA* 22, 1974, p. 27-63, pl. 27-32.

Hochuli-Gysel 1988 : A. HOCHULI-GYSEL, Reibschüsselfragment mit Stempel aus Chur-Welschdörfli, dans *Bündner Monatsblatt*, 5, Chur 1988, p. 297-321.

Kaenel 1980 : G. KAENEL *et al.*, *Nouvelles recherches sur le vicus gallo-romain de Lausanne (Vidy/Lausanne)*, Lausanne 1980.

Kaenel 1982 : G. KAENEL *et al.*, Les ateliers de céramique gallo-romaine de Lousonna (Lausanne - Vidy VD): analyses archéologiques, minéralogiques et chimiques, dans *ASSPA* 65, 1982, p. 93-132.

Kajanto 1965 : I. KAJANTO, *The Latin Cognomina*, Helsinki-Helsingsfors 1965.

Kann 1980-1981 : H.-J. KANN, Römische Ziegelstempel in Trierer Privatsammlungen, dans *TZ* 43-44, 1980-1981, p. 287-316

Meylan 1992 : M.-F. MEYLAN, La céramique, dans M.-F. MEYLAN, F. BONNET BOREL, *Riaz/Tronche-Bélon. La céramique et le verre du sanctuaire gallo-romain*, Fribourg 1992, p. 17-55.

Mocsy 1983 : A. MOCSY *et al.*, *Nomenclator provinciarum Europae Latinarum et Galliae Cisalpinae cum indice inverso*, Budapestini, 1983.

Saby et Bugnon 1997 : F. SABY, D. BUGNON, Le temple gallo-romain de Meyriez/Merlachfeld, dans *AF, ChA* 1996 (1997), p. 51-96.

Sitterding 1969 : M. SITTERDING, La terre sigillée gauloise et la poterie indigène, dans *Lousonna*, Lausanne 1969, p. 227-346.

Van Berchem 1994 : D. VAN BERCHEM, Notes sur la famille helvète des Camilli, dans *ASSPA* 77, 1994, p. 109-114.

Van Ossel 1992 : P. VAN OSSEL, Tuiles estampillées civiles du IV[e] siècle principalement dans la cité des Trévires (excursus), dans P. VAN OSSEL, *Etablissements ruraux de l'Antiquité tardive dans le nord de la Gaule*, Paris 1992, p. 106-110.

* *
*

Verena HASENBACH[1]
avec la collaboration de Gerwulf SCHNEIDER[2]

LES MORTIERS À GLAÇURE PLOMBIFÈRE DU BAS-EMPIRE DÉCOUVERTS À SCHAAN (FL) ET À COIRE (GR)

Le territoire de l'actuel Liechtenstein et celui du canton des Grisons sont situés sur l'importante route reliant la province romaine de Rhétie à l'Italie. Cet itinéraire a été prospère jusqu'à la fin de l'Antiquité. Parmi les objets caractéristiques découverts dans cette région et datables du Bas-Empire figurent les mortiers à glaçure plombifère. Plusieurs fouilles ont fourni des exemplaires à Coire (Hochuli-Gysel *et al.* 1986 et 1991) au Schiedberg (Boscardin 1977), à Tiefencastel (Musée Rhétique, inv. P 1975.666), à Schaan (Ettlinger 1959) et à Triesen (Overbeck 1982).

I. UNE NOUVELLE VAISSELLE À LA MODE ?

Depuis le I^er^ s. av. J.-C., la technique de la céramique à glaçure plombifère a été utilisée pour imiter la brillante vaisselle de luxe en métal. Ces coupes en relief, moulées, originaires d'Asie Mineure, ont aussi été produites en Italie et ailleurs (Hochuli-Gysel 1977 ; pour la France, Desbat 1995). Aux III^e^ et IV^e^ s., selon les régions, on a redécouvert les avantages d'une vaisselle culinaire à glaçure. Fréquente dans les provinces romaines, dans les Balkans, en Autriche, en Bavière, en Suisse et en Italie du Nord, la céramique à glaçure plombifère tardive est plutôt rare ailleurs. Néanmoins, la technique est également attestée en Allemagne du Nord, à Krefeld-Gellep (Liesen et Pirling 1998), en France à Illzach, dans le Haut-Rhin (Schweitzer 1977) et en France méridionale (Cathma 1992).

A cause de la forte concentration de céramiques à glaçure plombifère en Pannonie, on a parlé autrefois de la "pannonische glasierte Keramik". Mais ces dernières années, on a découvert un certain nombre d'ateliers qui en fabriquaient aussi en dehors de la Pannonie. Dix-huit ateliers ayant fabriqué de la céramique à glaçure plombifère sont aujourd'hui attestés (Liesen et Pirling 1998, p. 722-724). Etant donné qu'on est loin de pouvoir déterminer la plus grande partie de ces céramiques à glaçure plombifère, on doit supposer qu'on est également loin de connaître tous les ateliers qui en ont fabriqué.

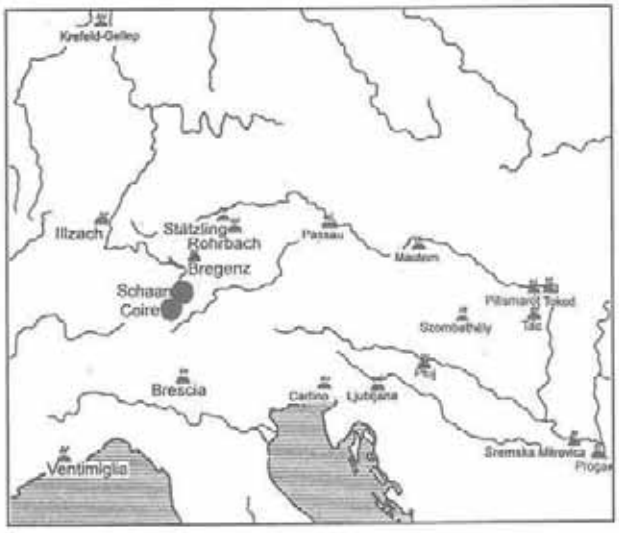


Figure 1 - Carte des ateliers de production de la céramique à glaçure plombifère de l'Antiquité tardive actuellement connus.

En ce qui concerne le répertoire des formes réalisées en glaçure plombifère du Bas-Empire, des gobelets, des cruches, des assiettes, des coupes et des mortiers sont connus. Mais cette richesse de formes est absente en Rhétie où les mortiers et les cruches, avant tout, sont présents. Les autres formes ont été remplacées par des récipients en pierre ollaire, des coupes et des plats

1 FL Archäologie, Liechtenstein.
Je tiens à adresser mes remerciements au Ressort d'Archéologie de la Principauté de Liechtenstein et au musée Rhétique de Coire pour m'avoir permis d'étudier ce mobilier, ainsi qu'à l'équipe du Liechtensteinischen Landesmuseums qui m'a aidée à prendre des échantillons. Merci aussi à Anne Hochuli-Gysel et Gisela Thierrin Michael pour leurs renseignements.

2 Freie Universität Berlin.

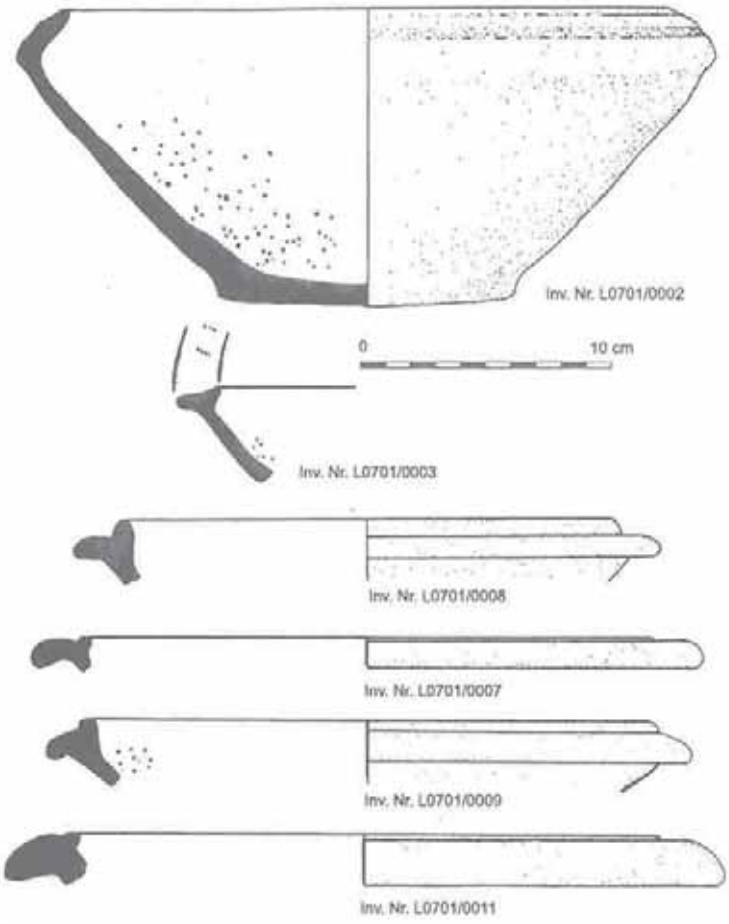


Figure 2 - Mortiers à glaçure plombifère de Schaan du groupe A analysés par G. Schneider (Liechtensteinisches Landesmuseum).

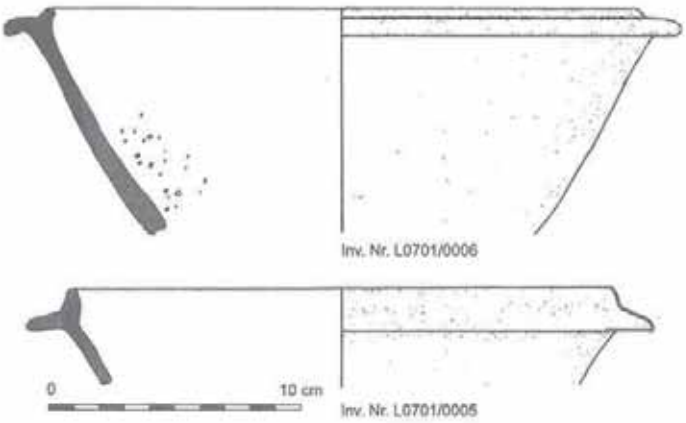


Figure 3 - Mortiers à glaçure plombifère de Schaan du groupe B analysés par G. Schneider (Liechtensteinisches Landesmuseum).

creux surtout, qui se prêtent bien à une utilisation culinaire grâce aux spécificités de la matière, c'est-à-dire la capacité d'accumuler la chaleur. On peut observer que les récipients en pierre ollaire et probablement aussi en bois remplacent une grande partie de la céramique commune au Liechtenstein dès le IIe s. apr. J.-C.

II. EXISTE-T-IL RÉELLEMENT DEUX GROUPES DE MORTIERS ?

Dans la publication du mobilier de Schaan, E. Ettlinger (Ettlinger 1959) distinguait deux groupes de mortiers selon leur forme et selon la couleur de leur pâte et de leur revêtement. Les critères du "groupe A" sont une pâte rouge-brique, micacée et poreuse ; la glaçure est épaisse et monte jusqu'au bord ; la couleur varie entre le jaune, le vert-olive et le brun ; la paroi est plutôt épaisse et légèrement arrondie, la lèvre large. Le "groupe B" se caractérise par une pâte micacée de couleur jaune-brunâtre, grise à l'intérieur. La paroi est mince et conique, la lèvre étroite et légèrement pendante. La description des mortiers trouvés plus récemment en Rhétie se base en effet sur cette distinction faite par Ettlinger qui sert même d'argument pour indiquer la provenance des mortiers à glaçure plombifère (Roth-Rubi 1993) : le "groupe B" à paroi mince est considéré comme originaire d'un atelier situé en Rhétie, et peut-être plus précisément dans les environs d'Augsburg (*Czysz et al.* 1984), le "groupe A" est attribué aux ateliers situés en Italie du Nord ou en Rhétie. Enfin, la thèse de D. Ebner sur l'atelier de Friedberg-Stätzling, parue en 1997 (Ebner 1997), a relevé une très grande diversité des formes et des apparences de la pâte. Ebner a observé qu'on y avait fabriqué des formes du "groupe B", mais également des formes du "groupe A". L'auteur présente également le matériel d'un autre atelier ayant fabriqué non seulement des briques, mais aussi de la céramique à glaçure plombifère. Cet atelier, situé à Lochau, près de Bregenz, a été découvert en 1912 (Hild 1919). Les mortiers correspondent par leurs formes, pour la majorité, au "groupe A" mais on trouve aussi des fragments appartenant au "groupe B". Cependant, on observe aussi que la production céramique du Bas-Empire est, à tous les points de vue, moins uniforme que celle observée aux siècles précédents. Des ateliers connus en Italie du Nord ont produit, par exemple, des mortiers de formes diverses, dont quelques-unes ressemblent à celles des "mortiers rhétiques - groupe B" (par exemple Paroli 1992, p. 191, fig. 3, 4, 5 et p. 623, fig. 4a).

III. EST-IL POSSIBLE DE DÉTERMINER LES LIEUX DE PRODUCTION ?

Une attribution fondée exclusivement sur des critères morphologiques semble donc impossible. Etant donné que les résultats des analyses chimiques des pâtes de Rohrbach/Stätzling et de Lochau sont publiés (Czysz *et al.* 1984, p. 255 et Ebner 1997, p. 148, note 139), le Ressort de l'Archéologie de la principauté du Liechtenstein a décidé de faire analyser par G. Schneider (Berlin), deux échantillons du "groupe B" et six du "groupe A". Parmi

ceux du "groupe A" figurent deux échantillons de mortiers de forme et de décor très spécifiques, pour lesquels K. Roth-Rubi avait remarqué une très grande ressemblance visuelle avec des coupes de Castelseprio, dans les environs de Varese (Roth-Rubi 1985).

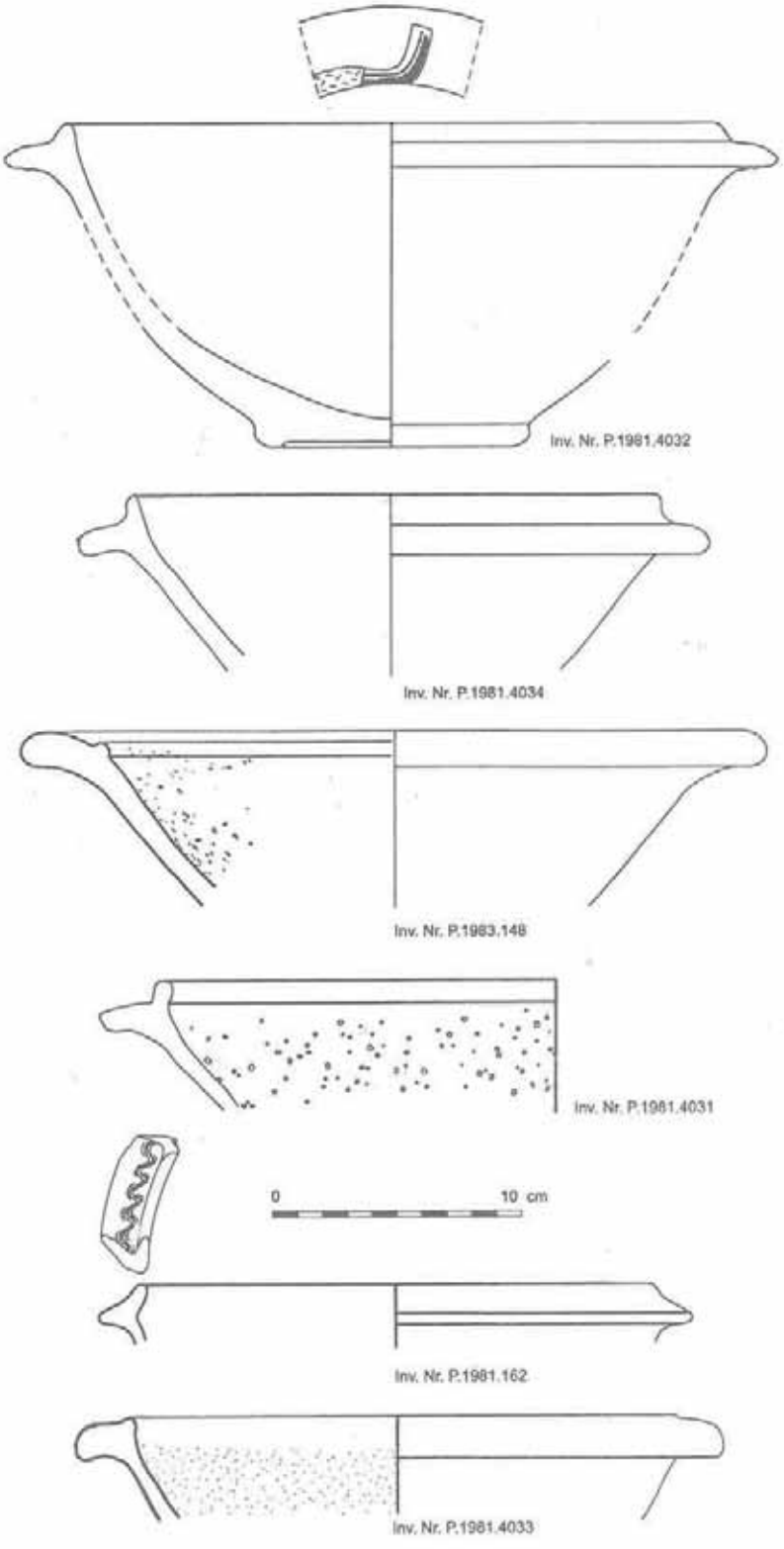


Figure 4 - Mortiers à glaçure plombifère trouvés à Coire (Musée Rhétique ; dessins A. Hochuli-Gysel).

1. Les analyses chimiques.

Les résultats des analyses chimiques montrent deux groupes de pâtes différents. Celui du "groupe B" correspond effectivement au groupe de référence de Rohrbach/Stätzling. Pour l'autre groupe, aucune correspondance n'a encore été trouvée à ce jour.

2. Les lames minces.

Les lames minces qui permettent l'étude pétrographique montrent des aspects différents entre le "groupe A" et le "groupe B". Selon G. Schneider, le "groupe A" est caractérisé par une pâte micacée (muscovite, un peu moins de biotite) avec des inclusions de quartz, de plagioclase et d'amphibole. La matrice du "groupe B" montre du mica très fin, surtout de la muscovite et un peu moins de biotite, des inclusions de quartz anguleuses ou subarondies et des concrétions ferrugineuses. Les minéraux typiques du "groupe A" sont l'amphibole, le grenat et l'épidote. Ces compositions minéralogiques ne permettent pas de déterminer l'origine précise de l'argile. La région de production pourrait se situer en Italie du Nord ou dans les Alpes.

Arthur et Williams ont publié en 1981 les résultats des études pétrographiques qu'ils ont effectuées sur 23 échantillons originaires de toute l'Europe, dont deux de Schaan et trois de Coire. L'aspect des lames minces de Schaan étudiées par Arthur et Williams correspond à notre groupe A, tandis que celles de Coire montrent des caractéristiques différentes. Les mortiers découverts dans les Grisons n'ont pas encore été soumis à des analyses chimiques mais, en les examinant à la loupe, on peut observer une ressemblance des pâtes avec celles du "groupe A" de Schaan. La plupart des formes correspondent également à celles du "groupe A". Un autre fragment découvert à Coire n'a aucun parallèle parmi les mortiers de Schaan (Musée Rhétique, inv. P 1983.148).

IV. LA DATATION

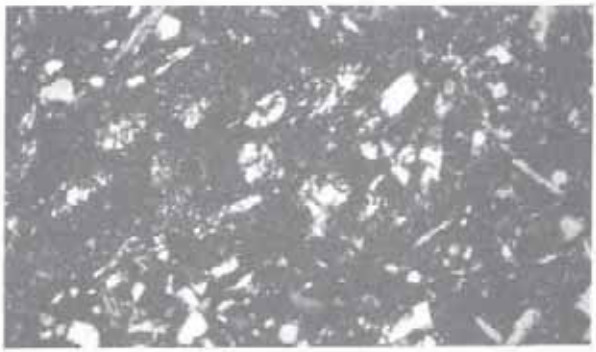
Pour la datation de la céramique à glaçure plombifère, on peut se référer aux constatations résumées par B. Liesen et R. Pirling (1998, p. 153). Pour la Rhétie, la production s'étale entre le milieu et la fin du IVe s. On suppose que la production de Lochau (Bregenz) s'est arrêtée vers 380. Il semble que les mortiers du "groupe A" fabriqués à Stätzling représentent des productions plus anciennes. Les circonstances de la découverte de la forme du "groupe B" ont incité Ebner à la dater des deux dernières décennies du IVe s.

	GROUPE A						GROUPE B	
Echantillon	0002	0003	0007	0008	0009	0011	0005	0006
SiO2	66.33	67.52	64.65	67.05	67.34	71.73	61.96	63.92
TiO2	0.979	0.99	0.917	0.951	0.963	0.709	0.928	0.946
Al2O3	20.00	19.69	19.35	19.38	19.44	16.83	20.76	19.65
Fe2O3	5.77	5.25	6.08	5.55	5.24	5.40	8.22	7.28
MnO	0.036	0.027	0.033	0.036	0.032	0.026	0.135	0.063
MgO	1.52	1.03	1.49	1.57	1.38	1.21	2.73	2.65
CaO	1.41	1.38	2.43	1.47	1.45	1.13	1.32	1.22
Na2O	1.64	1.82	1.47	1.69	1.59	1.07	0.38	0.53
K2O	2.16	2.07	2.28	2.15	2.20	1.76	3.24	3.21
P2O5	0.125	0.187	1.266	0.133	0.346	0.120	0.299	0.491
V	119	99	92	114	108	83	154	143
Cr	113	107	103	113	110	111	144	123
Ni	40	59	79	37	47	41	54	69
(Cu)	18	19	14	17	17	16	43	18
Zn	58	65	68	33	64	38	96	54
Rb	101	95	87	116	104	82	143	97
Sr	183	122	140	125	163	176	161	200
(Y)	46	35	43	38	50	48	28	37
Zr	340	196	371	317	347	364	129	384
(Nb)	13	11	57	42	14	14	12	42
Ba	565	548	883	566	617	390	531	561
(La)	47	57	49	62	51	43	50	27
(Ce)	117	112	109	123	103	81	79	84
(Pb)	355	1497	108	133	245	104	93	112
(Th)	24	29	17	15	21	25	13	14
Pdf	0.98	1.23	4.57	1.14	1.30	1.08	0.46	1.25
Total	**100.92**	**99.09**	**100.40**	**100.78**	**99.71**	**100.11**	**101.24**	**99.82**

Figure 5 - Résultats des analyses chimiques des échantillons à glaçure plombifère provenant du site du "Kastell Schaan" réalisées par Gerwulf Schneider (février 1999). Les analyses à la fluorescence aux RX (WDS) ont été effectuées sur des échantillons calcinés dont la surface et la glaçure avaient été enlevées auparavant. La perte au feu a été déterminée par une élévation de la température à 880° C. Les éléments de trace ont une marge d'erreur légèrement supérieure. Pour une meilleure comparaison, les analyses sont recalculées à 100 %.



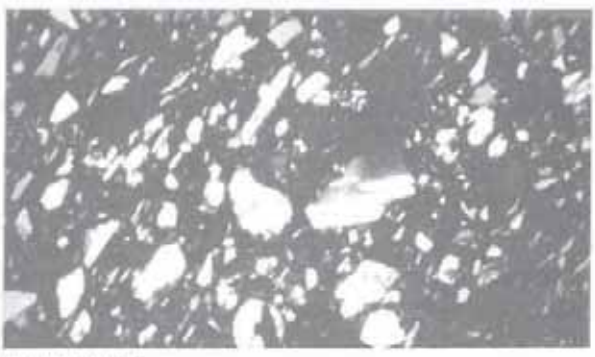
Inv. Nr. L0701/0002



Inv. Nr. L0701/0003

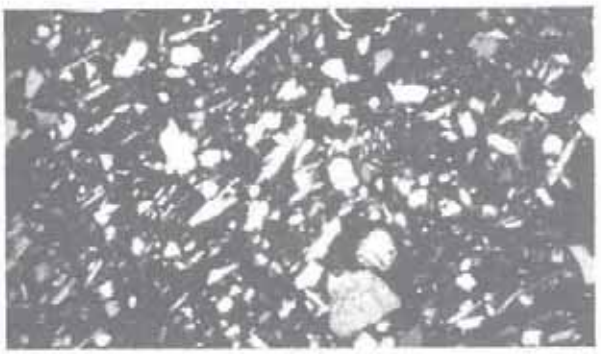


Inv. Nr. L0701/0007



Inv. Nr. L0701/0008

Figure 6A - Lames minces du groupe A.

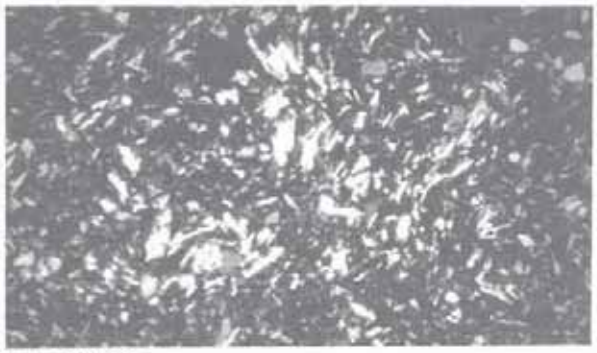


Inv. Nr. L0701/0009

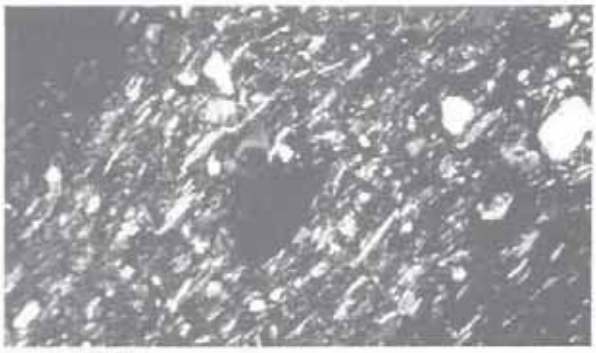


Inv. Nr. L0701/0011

Figure 6B - Lames minces du groupe A.



Inv. Nr. L0701/0005



Inv. Nr. L0701/0006

Figure 7 - Lames minces du groupe B.

Au Liechtenstein ces mortiers n'apparaissent que dans la seconde moitié du IVe s., et plus précisément dans le dernier tiers. La fouille du "Amtshaus", à Balzers, réalisée en 1995-96, a fourni des fragments de toutes sortes de mortiers, mais aucun exemplaire à glaçure plombifère. Selon la numismatique, cet "habitat" a persisté au moins jusqu'au deuxième tiers du IVe s. Balzers n'est éloigné de Schaan que d'une dizaine de km. Autre détail à remarquer : à Schaan, ce ne sont que les mortiers de la forme "B", donc les plus tardifs, qui proviennent de Stätzling. Par ailleurs, on ne connaît ni le lieu, ni la date de l'origine des mortiers "A" jusqu'au présent.

V. CONCLUSION

Des mortiers à glaçure plombifère font partie du mobilier typique du Bas-Empire en Rhétie où ils apparaissent dès le milieu du IVe s. Il existait sans doute un grand nombre d'ateliers qui en ont fabriqué, même si la céramique à glaçure était relativement coûteuse. On a pu localiser quelques-uns de ces ateliers en Rhétie mais aussi en Italie du Nord qui pourraient être considérés comme fournisseurs des mortiers du Liechtenstein ou des Grisons. Pour déterminer les lieux de production, il n'est pourtant guère possible de se référer uniquement à des critères morphologiques. Des mortiers avec des formes et des décors différents ont été produits dans le même atelier comme on l'a vu, par exemple, à Stätzling ou à Lochau. Pour mieux comprendre les relations commerciales et pour dépister les voies de circulation de la céramique au Bas-Empire, il est donc indispensable de faire des analyses chimiques et pétrographiques sur le mobilier d'autres ateliers connus pour leur céramique à glaçure plombifère.



BIBLIOGRAPHIE

Arthur et Williams 1981 : P. ARTHUR, D. WILLIAMS, "Pannonische Glasierte Keramik" : an Assessment, dans A. C. ANDERSON, A. S. ABDERSON, *Roman Pottery Research in Britain and North-West Europe*, BAR Internat. Ser. 123, Oxford, 1981, p. 481-510.

Boscardin 1977 : M.-L. BOSCARDIN, W. MEYER, *Burgenforschung in Graubünden, Berichte über die Forschung auf den Burgruinen Fracstein und Schiedberg*, Olten, 1977.

Cathma 1992, Céramiques glaçurées de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Age en France méridionale, dans *La Ceramica invetriata tardo-antico e mediovale in Italia (Atti del Seminario Certosa di Pontignano, Siena, 22-24 febrario 1990)*, Archeologia Medievale, Firenze, 1992, p. 65-74.

Czysz *et al.* 1984 : W. CZYSZ, M. MAGGETTI, G. GALETTI, H. SCHWANDNER, Die spätrömische Töpferei und Ziegelei von Rohrbach im Landkreis Aichach Friedberg, dans *Bayerische Vorgeschichtsblätter*, 49, 1984, p. 215-256.

Desbat 1995 : A. DESBAT, Les productions précoces de céramiques à glaçure plombifère de la vallée du Rhône, dans *RCRF Acta*, 34, 1995, p. 39-47.

Ebner 1997 : D. EBNER, Die spätrömische Töpferei und Ziegelei von Friedberg- Stätzling, Landkreis Aichach-Friedberg, dans *Bayerische Vorgeschichtsblätter*, 62, 1997, p. 115-219.

Ettlinger 1959 : E. ETTLINGER, Die Kleinfunde aus dem spätrömischen Kastell Schaan, dans *Jahrbuch des Historischen Vereins für das Fürstentum Liechtenstein*, 59, Vaduz 1959, p. 229-299.

Hild 1919 : A. HILD, Ein römischer Ziegelbrennofen in Brigantium (Bregenz), dans *Jahreshefte des Oesterreichischen Archäologischen Instituts*, 19/20, 1919, p. 49-66.

Hochuli-Gysel 1977 : A. HOCHULI -GYSEL, *Kleinasiatische glasierte Reliefkeramik (50 v. Chr. Bis 50. n. Chr.) und ihre oberitalischen Nachahmungen*, Bern, 1977.

Hochuli *et al.* 1986 et 1991 : A. HOCHULI GYSEL, A. SIEGFRIED WEISS, EEVA RUOFF, V. SCHALTENBRAND OBRECHT, *Chur in römischer Zeit*, Band I, *Ausgrabungen Areal Dosch*, Basel 1991 et Band II, *Ausgrabungen Areal Markthallenplatz*, Basel, 1991.

Liesen et Pirling 1998 : B. LIESEN et R. PIRLING, Glasierte spätrömische Keramik aus Krefeld Gellep, dans *Germania*, 76, 1998, 2, p. 721-746.

Overbeck 1982 : B. OVERBECK, Geschichte des Alpenrheintals in römischer Zeit, dans *Münchner Beiträge zur Vor- und Frühgeschichte*, 20, 1982, p. 118.

Paroli 1992 : L. PAROLI (sous la dir.), *La Ceramica invetriata tardo-antico e mediovale in Italia (Atti del Seminario Certosa di Pontignano, Siena, 22-24 febrario 1990)*, Archeologia Medievale, Firenze, 1992.

Roth-Rubi 1985 : K. ROTH-RUBI, Die glasierte Keramik der Spätantike der Schweiz, dans *La ceramica invetriata tardoromana e alto medievale (Atti del convegno, Como, 14 marzo 1981)*, Como, 1985, p. 9-15.

Roth-Rubi 1993 : K. ROTH-RUBI, dans M. HÖNEISEN (ed.), Frühgeschichte der Region Stein am Rhein, dans *Antiqua*, 26, 1993, p. 102.

Schweitzer 1977 : R. SCHWEITZER, Contribution à l'Etude de la Céramique du Bas Empire, dans *Bulletin du Musée Historique de Mulhouse*, 84, 1977, p. 65-76.

* *
*

Simonetta BIAGGIO SIMONA
Fulvia BUTTI RONCHETTI

LES POTIERS QSP ET QSS DANS LE CANTON DU TESSIN : une mise à jour sur la diffusion des céramiques tardopadanes au Tessin

QSP

Le potier qui signe "QSP" (Oxé et Comfort nº 1636) est un artisan padan[1]. Ses produits sont bien connus dans la Lombardie centre-occidentale, le Piémont oriental et le canton du Tessin ; à l'est de ces territoires, dans toute la Plaine du Pô, il n'y a pas de produits avec des timbres sortant de son atelier, mais ils redeviennent fréquents à l'est d'Aquilée, le long des fleuves Drave, Save et Danube[2].

L'activité du céramiste QSP se déroule dans la dernière phase de la production de la terre sigillée, la "tardopadane" et, en effet, les tombes du canton du Tessin qui contiennent ces vases sont datées de la seconde moitié du Ier s.[3] à la première moitié du IIe s.[4].

D'autres timbres sont peut-être à attribuer au potier QSP, comme au potier QPS[5] (probablement le même artisan[6]) ou à QSENP (dont on connaît des vases dans les nécropoles de Minusio-Cadra et Solduno), ou QSPL (de Tenero[7]), ou CSP (de Angera[8]).

QSP utilise en grande partie les mêmes appliques de LMV et, pour cela, on a supposé une relation entre eux. Au contraire, caractéristique de QSP est l'applique de la "rose" à cinq ou à six "points" ("Punktrosette")[9], qui nous aide à déterminer la fabrique de provenance en cas de tessons.

Dans cette étude, nous nous sommes concentrées sur les lieux de l'Italie nord-occidentale[10], en rédigeant la carte de diffusion de ses produits (Fig. 1), présents en 17 lieux, et qui sont particulièrement concentrés au nord du Verbano.

Le total des récipients de QSP est de 44 exemplaires, mais on connaît la forme seulement de 32 vases parmi eux, qui sont les suivants[11] :

---

1 E. ETTLINGER, Alcune osservazioni sulla Terra Sigillata Padana, dans *I problemi della ceramica romana di Ravenna, della Valle padana e dell'Alto Adriatico, Atti del Convegno Internazionale (Ravenna 10-12 maggio 1969)*, Bologna, 1972, p. 141, fig. 1.

2 S. ZABEHLICKY SCHEFFENEGGER, Terra Sigillata tardo-padana, dans *Rei cretariae romanae fautorum acta*, 31-32, 1992, Abb. 13.

3 Par exemple la tombe "Liverpool basso 19" (C. SIMONETT, *Tessiner Gräberfelder*, Monographien zur Ur- und Frühgeschichete der Schweiz, Basel 1941), datée de 50-100 apr. J.-C. ; pour la datation cf. S. BIAGGIO SIMONA, *I vetri romani provenienti dalle terre dell'attuale Canton Ticino*, Locarno, 1991, p. 355-356 ; la tombe 2 de Ascona (P. A. DONATI, F. RONCHETTI BUTTI, S. BIAGGIO SIMONA, *Ascona, la necropoli romana*, Quaderni d'informazione 12, Bellinzona 1987, en suite *Ascona*).

4 Par exemple la tombe 58/15 de Solduno (P. A. DONATI, *Locarno, La necropoli romana di Solduno*, Quaderni d'informazione 3, Bellinzona 1979 et 1988), datée de 80-130 apr. J.-C. et la tombe 2 de Ascona (P. A. DONATI, F. RONCHETTI BUTTI et S. BIAGGO SIMONA, *op. cit.*) datée de 100-150 apr. J.-C.

5 N. LAMBOGLIA, Compte rendu de C. Simonett, Tessiner Gräberfelder, dans *Rivista di Studi Liguri*, 9, 2-3, 1943, publié aussi dans l'édition italienne, cf. C. SIMONETT, Necropoli romane nelle terre dell'attuale Canton Ticino, dans *Archivio Storico Ticinese*, 1967/71, p. 320.

6 P. LAVIZZARI PEDRAZZINI, *Terra Sigillata*, dans G. SENA CHIESA (a cura di), *Angera romana, Scavi nella necropoli 1970-79*, Roma, 1985, nt. 80.

7 D. SILVESTRINI, La necropoli romana di Tenero, dans *Rivista Storica Ticinese*, 14, 1940, tombe 45.

8 LAVIZZARI PEDRAZZINI, *op. cit.*, p. 354-355.

9 S. ZABEHLICKY, Italische Terra Sigillata, dans *Carnuntum-Canabae Legionis*, Materialien über die Ausgrabungen auf der Flur "Mühläcker" in Bad Deutsch-Altenburg, Zusammengestellt Anlässlich des 14. Internationalen Limeskongresses in Bad Deutsch-Altenburg 1986, p. 39.

10 Pour la carte de diffusion des pays orientaux cf. ZABEHLICKY SCHAFFENEGGER, *op. cit.*

11 A Ascona, dans la tombe S 12 a été trouvée une autre coupelle Drag. 46/Consp. 49 avec le timbre QS(?) ; ce timbre pourrait être complété soit comme QSP soit QSS ; à cause de l'incertitude de la lecture, il n'a pas été inséré dans les tableaux de QSP et QSS ; cf. P. A. DONATI, F. RONCHETTI BUTTI et S. BIAGGO SIMONA, *op. cit.*, p. 100, nº 03.

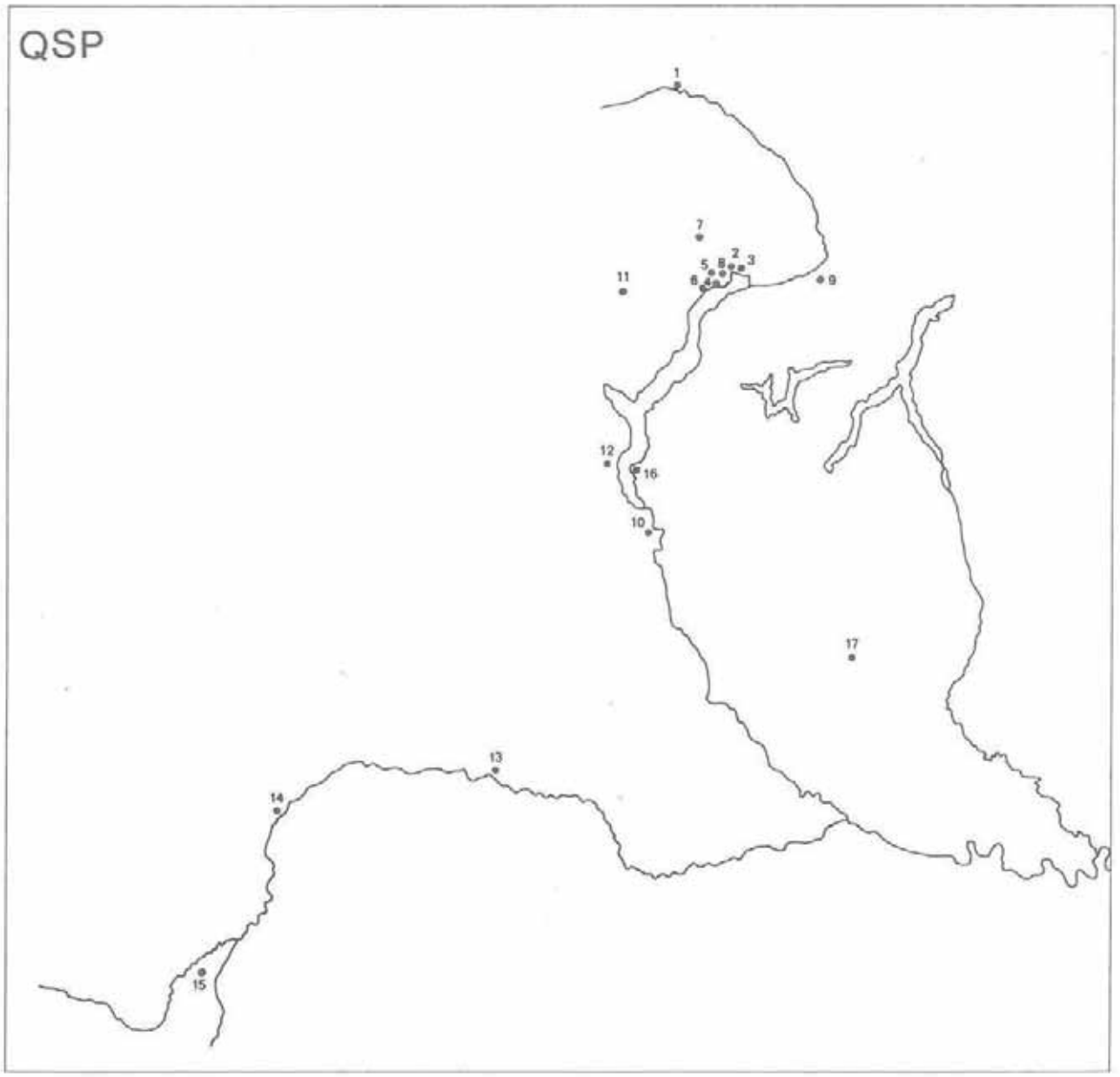


Figure 1 - Carte de diffusion des produits QSP avec bibliographie.

1. Madrano : F. BUTTI en préparation ;

2. Muralto : C. SIMONETT, Tessiner Gräberfelder, Basel, 1941 ; Muralto, *vicus* : P. A. DONATI, Muralto-Park Hotel, dans *Archeologia Svizzera*, 6, 1983, p. 120 ss. ;

3. Minusio : SIMONETT, *op. cit.* ;

4. Ascona : P. DONATI, F. RONCHETTI BUTTI, S. BIAGGIO SIMONA, *Ascona. La necropoli romana*, Quaderni d'informazione 12, Bellinzona, 1987 ;

5. Losone-Papogna : Archives de l'Ufficio Cantonale Beni Culturali, Bellinzona ;

6. Losone-Arcegno : Archives de l'Ufficio Cantonale Beni Culturali, Bellinzona :

7. Moghegno : S. BIAGGIO SIMONA, *La necropoli romana di Moghegno, Scavo nel passato di una valle sudalpina*, Cevio 1995 ;

8. Solduno : P. A. DONATI, *Locarno. La necropoli romana di Solduno*, Quaderni d'informazione 3, Bellinzona, 1988 (prem. ed. 1979) ;

9. Giubiasco : A. OXÉ et H. COMFORT, *Corpus vasorum arretinorum, Antiquitas* 3, 4, Bonn, 1968, n° 1636 ;

10. Varallo Pombia : A. OXÉ et H. COMFORT, *ibidem* ;

11. Malesco : P. CARAMELLA, A. DE GIULI, *Archeologia dell'alto Novarese*, Mergozzo 1993 ;

12. Nebbiuno : P. CARAMELLA, A. DE GIULI, *ibidem* ;

13. Palazzuolo Vercellese : A. OXÉ et H. COMFORT, *ibidem* ;

14. Torino : A. OXÉ et H. COMFORT, *Ibidem* ;

15. Moretta : V. TACCIA NOBERASCO, I marchi fittili, dans *Bollettino della Società per gli Studi Storici, Archeologici ed Artistici della Provincia di Cuneo*, 89, 1983, p. 283 ;

16. Angera : G. M. FACCHINI, Osservazioni sui recenti ritrovamenti di Via Milano, ad Angera, dans *Studi in onore di Mario Bertolone*, Varese, 1982, p. 128 ss.

17. Milano : S. JORIO, Terra Sigillata, dans D. CAPORUSSO (a cura di), *Scavi MM3, Ricerche di archeologia urbana a Milano durante la costruzione della linea 3 della Metropolitana*, 1982-1990, Milano, 1991.

Drag. 46B/Consp. 46 1
Curle 15/Consp. 47-48 1
Ritt. 1/Consp. 4.6 1
Drag. 17B/Consp. 20.4 2
Drag. 36/Consp. 40-42 2
Drag. 24/25/Consp. 34 4
Drag. 46/Consp. 49 5
Drag. 4/Consp. 29 8
Drag. 31/Consp. 3.3 8
Formes non déterminées 12

La liste suivante montre les lieux d'où proviennent les produits du potier QSP ; comme on peut le noter sur la carte de diffusion, ils sont presque tous répartis le long du cours du fleuve Tessin ou du lac Verbano :

Airolo-Madrano 1
Varallo Pombia 1
Angera 1
Malesco 1
Nebbiuno 1
Torino 1
Palazzuolo Vercellese 1
Milano 1
Moretta 1
Ascona 2
Losone-Arcegno 2
Muralto 3
Minusio 3
Moghegno 4
Giubiasco 5
Solduno 7
Losone-Papogna 9

QSS

Le potier connu par le timbre QSS (Oxé et Comfort nº 1637) est certainement moins attesté que QSP, dont il est à peu près contemporain. En effet, plusieurs tombes qui contiennent ses vases sont datées de la fin du Ier s. ou du début/première moitié du IIe s. apr. J.-C.[12] ; fait exception le tesson de Coire qui est daté de la première moitié du Ier s. apr. J.-C.

La situation de la répartition de ses produits est identique à celle de QSP : les vases sont présents en Piémont, dans le canton du Tessin, dans les Grisons et pas plus à l'est, mais ils apparaissent à Aquilée[13].

La carte de diffusion (Fig. 2) comprend 12 lieux de l'Italie septentrionale centro-occidentale d'où proviennent les récipients de QSS, au total 22 exemplaires ; on connaît la forme de 13 d'entre-eux seulement.

Autant le potier QSP que le potier QSS produisent des vases qui appartiennent aux trois catégories déterminées par Zabehlicky Scheffenegger : A, les vases décorés d'appliques ; B, les vases décorés à la barbotine ; C, les vases à paroi concave et bord redressé (Zabehlicky Scheffenegger, *op. cit.*).

Drag. 4/Consp. 29 1
Drag. 24/25/Consp. 34 1
Curle 15/Consp. 47 1
Drag. 46B/Consp. 46 2
Drag. 46/Consp. 49 3
Drag. 31/Consp. 3.3 5
Formes non déterminées 9

Les vases proviennent des lieux indiqués dans le tableau suivant ; comme pour QSP, les produits de QSS sont répandus presque totalement autour du fleuve Tessin et du lac Verbano.

Moghegno 1
Angera 1
Novara 1
Fara 1
Coira 1
Torino 1
Losone-Arcegno 2
Losone-Papogna 2
Varese 2
Pombia 2
Airolo-Madrano 4
Solduno 4

	QSP	QSS
Drag 4/Consp.29	3x Solduno t. 58.15, t. K6 Ascona t. S 11 ; Minusio Cadra t. 33 ; Losone Papogna nn. inv. 64 et 70 Nebbiuno (I)	1x Madrano sans contexte
Drag. 17B/Consp. 20.4	Solduno t. K6 ; Losone Papogna n. inv. 97	
Ritt. 1/Consp. 4.6	Losone Papogna n. inv. 72	
Drag. 24/25/Consp. 34	Minusio Cadra t. 33 ; Muralto Liverpool alto t. 1 ; Moghegno t. 34 Malesco (I)	Losone Arcegno t. 18
Drag 31/Consp. 3.3	Madrano n. inv. 3.57.139 ; Moghegno t. 30 t. 32 ; Losone Papogna nn. inv. 296, 297, 298 ; Losone Arcegno t. 34 Milano MM3 (I)	2x Madrano sans contexte Losone Papogna nn. inv. 387 et 392 ; Losone Arcegno t. 3
Drag. 46B/Consp. 46	Moghegno t. 15	Solduno t. 58.19 ; 1x Madrano sans contexte
Drag. 46/Consp. 49	Solduno t. K6 ; Ascona t.2 ; Muralto Liv. basso t. 19 ; Losone Papogna n. inv. 73 ; Losone Arcegno t. 18	2x Solduno t. 58.19 ; Moghegno t. 30
Curle 15/Consp. 47-48	Solduno t. K3	Solduno t. 58.19
Drag. 36/Consp. 40-42	Solduno t. 56/S1 ; Losone Papogna n. inv. 393	

Tableau des formes des potiers QSP et QSS avec les lieux de trouvaille (t. = tombe ; n. inv. = numéro d'inventaire).

12 Par exemple, P. A. DONATI, La necropoli romana di Arcegno, dans *Numismatica e antichità classiche*, 3, 1974, p. 68, tombe 3.

13 F. SCOTTI MASELLI, Spunti per una ricerca sulla diffusione delle Terre Sigillate italiche nell'Alto Adriatico, dans *Aquileia Nostra*, 1980, 51, p. 188.

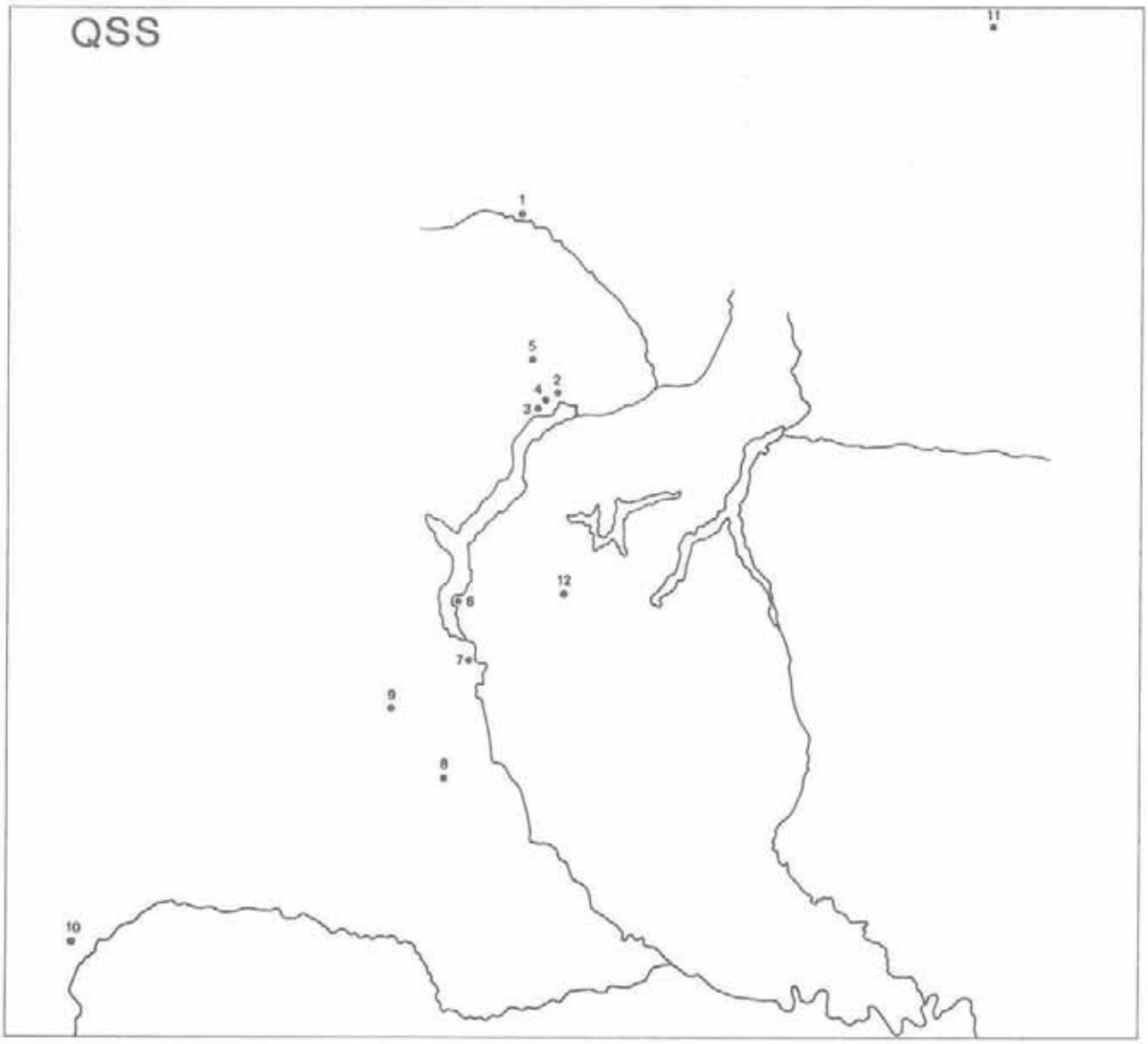


Figure 2 - Carte de diffusion des produits QSS avec bibliographie.

1. Madrano : F. BUTTI en préparation ;

2. Solduno : P. A. DONATI, *Locarno. La necropoli romana di Solduno*, Quaderni d'informazione 3, Bellinzona, 1988 (prem. éd. 1979) :

3. Losone-Arcegno : P. A. DONATI, La necropoli romana di Arcegno, dans *Numismatica e antichità classiche*, 3, p. 63 et s. ;

4. Losone-Papogna : Archives de l'Ufficio Cantonale Beni Culturali, Bellinzona ;

5. Moghegno : S. BIAGGIO SIMONA, *La necropoli romana di Moghegno. Scavo nel passato di una valle sudalpina*, Cevio, 1995 ;

6. Angera : G. F. M. FACCHINI, Osservazioni sui recenti ritrovamenti di Via Milano, ad Angera, dans *Studi in onore di Mario Bertolone*, Varese, 1982, p. 127 et s. ;

7. Pombia : V. TACCIA NOBERASCO, I marchi fittili, dans *Bollettino della Società per gli studi Storici, Archeologici ed Artistici della Provincia di Cuneo*, 89, 1983, p. 283-284 ;

8. Novara : V. TACCIA NOBERASCO, *ibidem* ;

9. Fara : V. TACCIA NOBERASCO, *ibidem* ;

10. Torino : V. TACCIA NOBERASCO, *ibidem* ;

11. Coire : A. HOCHULI GYSEL, Keramik, dans A. HOCHULI GYSEL, A. SIEGFRIED WEISS, E. RUOFF, V. SCHALTENBRAND OBRECHT, *Chur in römischer Zeit, 2, Ausgrabungen Areal Markthallenplatz*, B. Historischer Überblick, Basel, 1991.

12. Varese (environs) : A. OXÉ et H. COMFORT, n° 1637.

Il se pose donc la question de la relation entre la production de QSP et celle de QSS dans la région occidentale et celle de la région orientale, danubienne. L'analyse optique des pièces, de la décoration et des timbres ne montre aucune différence entre les deux groupes. Seules des nouvelles recherches et probablement des analyses croisées des argiles pourront dans l'avenir nous aider à déterminer s'il s'agit de potiers padans occidentaux qui exportaient dans la région orientale ou bien s'il s'agit de la création de filiales de ces potiers ; le manque d'attestations dans l'Italie septentrionale et centrale pourrait en effet soutenir la deuxième hypothèse, qui doit être ultérieurement approfondie.

Éléments pour une synthèse sur les productions de céramiques dans les différentes régions de Suisse : technologie, production et marché

Présidents de séance : S. MARTIN-KILCHER et M.-A. HALDIMANN

Stéfanie MARTIN-KILCHER *: Je veux d'abord relever quelques points ; ensuite on a pensé vous proposer trois sujets de discussion.*

Une des caractéristiques majeures de notre territoire est sa topographie marquée à l'inverse de l'opinion d'Obélix, que l'Helvétie soit plate. L'arc alpin et le Jura déterminent trois aires de partages des eaux qui ont beaucoup influencé le cours de l'Histoire et le développement de l'habitat de ce pays. Ces aires s'ouvrent vers le sud, avec le Rhône et le Tessin, affluent du Pô, vers le nord, avec le Rhin, et vers l'est, avec l'Inn, affluent du Danube. Dans les vallées et sur le plateau suisse se sont formées des aires d'occupation avec différents substrats et influences sur lesquels l'Empire romain s'est établi ; on connaît. Mais, en même temps, cette diversité est une chance et nous permet de regarder de plus près des régions d'occupation pour étudier des convergences et différences.

Pendant cette journée, nous avons appris des nouveautés dans le domaine de la céramique antique en Suisse et il y a beaucoup de points que nous aimerions discuter avec vous, en particulier sur trois thèmes. Nous, c'est-à-dire le groupe préparatoire, les communicants et les auteurs de posters, sommes à votre disposition. Je reprends brièvement ces trois sujets.

Les ateliers, d'abord. On connaît assez bien la situation des ateliers, dans les quartiers périphériques ou en dehors des habitats, ainsi qu'une bonne trentaine de fours, mais on sait fort peu sur le fonctionnement d'un atelier de potiers. Espérons que les nouvelles données à Vitudurum et Augusta Rauricorum combleront des lacunes. Il serait important de lancer une fouille programmée dans un atelier.

Le deuxième thème, la production, a été le sujet le plus traité. Quand, où et dans quel environnement culturel et politique se situent les premières productions de céramiques "romaines" ? Il y a peu de données pour la période autour du milieu du Ier s. av. n. è., et antérieure. Nous avons vu, à l'époque augustéenne, à côté des céramiques de tradition indigène, la fabrication de cruches, de quelques formes de sigillées –les fameuses imitations–, parfois de dolia et de plats à vernis rouge pompéien mais, par exemple, pas de mortiers. Au Tessin, région étroitement liée à l'Italie du Nord, on pense qu'on a fabriqué des gobelets ACO. Intéressants sont non seulement le choix des formes mais aussi les techniques de fabrication adaptées et utilisées dans les différentes régions au cours du temps : cuisson oxydante, cuisson réductrice, respectivement avec ou sans engobe. D'ailleurs, la discussion des formes et groupes de céramiques demande une meilleure connaissance, ou approche à la connaissance, des fonctions des récipients. Un exemple : sous la désignation de pots (Topf) sont rassemblés des récipients fort différents de formes et de fonctions. En vue de futurs comptages et de comparaisons fonctionnelles, des définitions plus claires seront nécessaires.

Un autre point qu'on aimerait discuter concerne les recherches sur Augst où on a constaté l'absence de céramiques modelées dans les fours et les rebuts, bien que l'on connaisse assez bien la gamme des formes produites. En revanche, dans les couches d'habitat, cette céramique –il s'agit surtout de pots à cuire– est régulièrement présente. Faut-il penser à une fabrication, comme l'a proposé Debora Schmid, dans des fosses, peut-être en partie dans des cours privées, ce qu'on appelle en allemand "Hauskeramik".

Le troisième thème, le marché régional et local, nous confronte à plusieurs facettes de l'histoire et de la société. Apparemment, les céramiques fabriquées dans ce pays n'ont jamais atteint le commerce à grandes distances mais il y a des exportations d'imitations de terre sigillée et de sigillée helvétique sur plus de 100 km. Pour les autres productions, surtout la céramique commune, on a observé, par exemple à Augst et à Avenches, des répartitions dans un rayon de 30 à 40 km. Quel rôle jouent les marchés hebdomadaires ? Les distances d'une journée de voyage, à pied bien sûr ? Pour éclaircir les questions de distribution régionale, des programmes d'analyses plus importants vont élargir les connaissances, pourvu que les problématiques archéologiques soient bien posées.

Un dernier point dans le cadre du marché –vu par ceux qui achètent et utilisent cette vaisselle– qu'on vous propose de discuter est plus abstrait ; il concerne les aspects culturels de la céramique. Ces aspects ont été évoqués plusieurs fois. Un excellent exemple nous a montré la comparaisons entre Vindonissa et Vitudurum mais il faudra essayer d'élargir les données, dans l'espace et le temps, pour ne pas rester uniquement à la confrontation militaire/civil. En Valais, entre la partie occidentale, proche de la région alémanique et la route internationale du Grand Saint-Bernard, et la région du Haut-Valais, le village de Gamsen, près de 100 km à l'est, il se présente, à la même époque, des spectres de céramiques fort différents, variés et riches à l'ouest, restreints et traditionnels à l'est. Avec les exemples des Grisons, nous avons vu que l'utilisation des récipients en céramique ne doit pas être uniforme au cours du temps et de l'espace. Voilà des différences entre centre et périphérie, mais ce sont aussi des différences, je pense, de traditions et de mentalités.

Ce sont les trois points que Marc-André va reprendre maintenant en guidant la discussion.

Marc-André HALDIMANN *: Parlons des productions. Tout au cours des exposés, j'ai été terrifié par l'impression de voir, à partir de l'époque augustéenne, un véritable rouleau compresseur de formes se mettre en marche et tirer du sud vers le nord. Je suis fasciné de voir à quel point –mais c'est aussi une question– on peut aller de Augst à Avenches ou à Lausanne en retrouvant presque toujours les mêmes formes produites au même moment. Cela renvoie à la question du contexte politique et culturel dans lequel ces premières productions apparaissent et je pense que la moyenne vallée du Rhône peut apporter pas mal d'informations. Que pensent ceux qui ont étudié les ateliers de ces sites, Augst, Vindonissa, etc...?*

Thierry LUGINBÜHL : *On remarque effectivement de grands standards qu'on retrouve partout, de la Suisse orientale à Genève, et même au-delà du Plateau Suisse, en Bourgogne ou en Séquanie, mais il y a quand même des faciès régionaux et même micro-régionaux qui se dégagent. Pour commenter vraiment les répertoires typologiques, c'est sur les faciès régionaux et locaux qu'il faut essayer de travailler pour affiner notre connaissance dans la diffusion des productions, sans avoir toujours recours aux analyses.*

Simonetta BIAGGIO-SIMONA : *Peut-on imaginer que les ateliers précoces de la sigillée ont produit sous l'impulsion de potiers venus du sud ou s'agit-il simplement d'imitations, les formes ayant d'abord été achetées et ensuite copiées. Y-a-t-il des indices de réponses à ce sujet ?*

Marc-André HALDIMANN : *C'est une question qui s'adresse à ceux qui ont travaillé sur les ateliers suisses mais aussi à ceux de l'extérieur : comment voient-ils la situation suisse ? On vous a déversé nos quelques milliers de ratés de cuisson, on a essayé de les sérier chronologiquement, on a tenté des approches différenciées selon les sites. Dans cette démarche, comment nous situons-nous par rapport à l'extérieur ?*

Thierry LUGINBÜHL : *Pour reprendre la question précédente, il est clair qu'on n'a pas de certitudes concernant l'origine des premiers potiers ayant produits des TSI sur le Plateau suisse. Le plus ancien s'appelait VEPOTALVS dont on peut penser qu'il venait de Gaule voisine, peut-être de la moyenne vallée du Rhône ; il n'est pas attesté à Lyon. En revanche, il y a un Faustus, qui a travaillé à La Muette jusqu'à l'époque augustéenne finale et on retrouve un Faustus à l'époque tibérienne à Yverdon. Il y a très peu de matière pour travailler sur cette question mais il y a quelques indices qui permettraient d'envisager que des potiers lyonnais, notamment, ont émigré dans nos régions pour développer cette industrie.*

Marc-André HALDIMANN : *Qu'en pensent les lyonnais ?*

Armand DESBAT : *Qu'un Faustus peut en cacher un autre ! Il est certain que Lyon a joué un rôle important en tant que base arrière pour l'alimentation du limes à l'époque augustéenne. Une grande partie du trafic se faisait par la vallée du Rhône et l'installation d'ateliers, à Lyon, a été en partie suscité par la nécessité d'exporter des produits de type italique dans les régions nordiques. L'armée a largement contribué à diffuser des modèles, qui étaient des modèles dominants, dans toutes ces régions conquises ; il en est né des faciès généraux et je pense qu'à toute époque on trouve un certain nombre de formes universelles qui correspondent à cette unité du monde romain. Mais, dans ce faciès commun, surtout à l'époque où se développe la romanisation, il y a des différences, d'une région à l'autre, au niveau de certaines céramiques ; cela me semble relativement logique. Le phénomène est différent en ce qui concerne les céramiques fines et les céramiques communes ; on voit très bien, dans les camps, que les céramiques communes sont rarement importées et on a un cas similaire, à Lyon, où ce sont les ateliers de tradition indigène qui alimentent la ville : on ne copie pas des formes italiques, on n'importe pas de céramiques communes d'Italie, notamment de céramiques culinaires ; ce sont les ateliers indigènes qui fournissent la colonie. Il me semble qu'on a des phénomènes assez comparables sur un certain nombre de sites de Suisse.*

Marc-André HALDIMANN : *Je reviens sur le résultat qui nous a été présenté pour Vindonissa où on voit, justement, cette dominante du pot à cuire dans une batterie qu'on pourrait supposer culturellement très précise, c'est-à-dire, pour ne pas la nommer, avec une tendance militaire. Finalement, on est là au cœur de la romanité avec des gens qui produisent, directement sur place, les pots qui leur sont essentiels pour la vie courante. Un commentaire pour Vindonissa et Vitudurum ?*

Thomas PAULI-GABI : *C'est une observation que nous avons faite mais il est difficile de comprendre pourquoi il y a beaucoup plus de pots à cuire à Vindonissa ; ils sont, je pense, fabriqués sur place, comme les pots à Vitudurum. La discussion de l'interprétation de ce phénomène, qu'on peut observer sur d'autres sites, reste ouverte.*

Caty SCHUCANY : *Peut-être faut-il essayer d'analyser encore plus précisément. Par exemple, on a très vite imité et produit des plats à engobe interne. Au sud, c'est un plat pour faire cuire les aliments et il est accompagné d'une couvercle ; mais ici, à l'époque augustéenne, il manque les couvercles ! Si bien que je me suis demandée s'ils avaient la même utilisation que dans le sud. Peut-être que ce plat à engobe rouge pompéien, quand on a commencé à le produire, était un symbole du statut pour montrer qu'on se voulait romanisé, sans comprendre à quoi il servait précisément. Cela pourrait aussi expliquer pourquoi on n'a pas commencé à produire des mortiers.*

Pour les pots à cuire, je suis toujours frappée par leur petite taille dans nos sites ; ils ne contiennent qu'un litre ou un litre et demi, ce qui convient pour la cuisine d'une ou deux personnes ; je me demande comment on a pu faire des repas avec des pots aussi petits. D'après ce que je me rappelle pour Vindonissa, les pots à cuire de la XIII^e^ et de la XXI^o^ légion, aux premier et deuxième tiers du I^er^ s., sont tout à fait équivalents à ce qu'on trouve sur les sites civils. Il ne faut peut-être pas seulement comparer les formes mais aussi essayer de comprendre la cuisine. J'avoue que c'est difficile mais il faut partir d'exemples précis ; à Oberwinthertur, on a des étagères effondrées et on pourrait essayer de décrire l'inventaire d'une cuisine ; ou bien aussi à partir des tombes. Il faudrait faire des comparaisons dans ce sens et pas seulement avec la typologie qui fait dire : puisque c'est le même profil alors c'est la même chose.

Marc-André HALDIMANN : *Tu nous offres une piste passionnante qui débouche finalement sur l'ethnologie pour cerner l'usage des objets et, ce que disait Stéfanie Martin-Kilcher, mieux définir les fonctions et à quoi elles correspondent dans la société.*

Anne HOCHULI-GYSEL : *On a eu de nombreuses discussions sur la dimension des pots à cuire mais il ne faut jamais oublier les casseroles en bronze. Ces casseroles sont beaucoup plus grandes et peut-être trouverais-tu là ton bonheur pour faire la cuisine !*

Caty SCHUCANY : *Pour l'élite, c'est clair ! Mais pour une pauvre famille, avec sept enfants, qui n'avait pas les moyens ?*

Robin SYMONDS *: Sur la question des pots à cuire, il n'est pas du tout surprenant qu'on ait des pots indigènes ; il y a deux ans, lors du congrès du Mans, il était surprenant que presque toutes les communications parlent des céramiques de l'Ouest sans aucun rapport avec les productions indigènes ! A mon avis, c'était là une exception. En général, la romanisation ne s'est pas totalement imposée aux gents et on a une sorte de combinaison de céramiques fines importées, d'imitations locales de formes romaines et de produits indigènes qui peuvent être utilisés très longtemps après la Conquête. C'est le cas en Bretagne, en Gaule belgique où la gallo-belge continue, etc. Il y a des influences locales qui continuent tout au long de la période romaine et, à mon avis, il est surprenant qu'on ne constate pas ces influences. Les pots à cuire ne me surprennent pas, comme les tripodes non tournés ; il est normal que ces produits soient intégrés dans le répertoire, que ce soit en milieu militaire ou en milieu civil.*

Marc-André HALDIMANN *: On reste dans une euro-comptabilité : la Suisse, avec ses pots à cuire, ne se différencie pas du monde gallo-romano-belge au sens large, et cela me rassure. En revanche, ce qui m'inquiète, Caty, c'est quand tu dis que le plat pompéien est un effet de mode parce que je trouve qu'une imitation non comprise me paraît toujours inquiétante !*

Caty SCHUCANY *: Je me demande pourquoi on imite seulement le fond et pas le couvercle !*

Marc-André HALDIMANN *: Il faut toujours laisser une place pour le génie indigène de l'interprétation.*

Gisela THIERRIN-MICHAEL *: Cette petite taille des pots à cuire n'est pas spécifique de l'époque romaine parce qu'on les retrouve à l'époque mérovingienne ; on pense qu'on utilisait autre chose que des pots en céramique, des pots plus grands dans un autre matériau.*

André GAUDILLIÈRE *: Je pense que, entre le Ier s. et les IIe et IIIe s., ce sont les mêmes formes non décorées en vallée du Rhône et dans les environs, que ce soit en plaine ou en montagne. Je pense que la circulation des céramiques pouvait aller presqu'aussi vite qu'aujourd'hui ; pour aller d'un endroit à l'autre à travers la Saône, cela devait aller assez vite. C'est une bonne chose que l'on étudie désormais les céramiques communes.*

Marc-André HALDIMANN *: Quand j'étais jeune, je me souviens de discussions passionnées sur la valeur de la céramique commune, n'est-ce-pas Colette Laroche ... C'est un retour, on découvre le pot à cuire et on a tendance à évacuer toutes ces banalités romaines. Il y a un aspect qu'on n'a pas osé présenter ici parce que les datations sont anciennes : il y a un four de potiers, à Genève, qui est daté entre 150 et 80 avant J.-C. et ce qui frappe, quand on regarde les formes et les fonctions de ces productions antérieures d'au moins deux ou trois générations par rapport aux plus anciens ateliers qui ont été évoqués ici, c'est que le registre des formes est absolument analogue à ce qui se fera à l'époque augustéenne ! Finalement, l'époque romaine commence tôt, chez nous !*

Marie-France MEYLAN-KRAUSE *: Pour reprendre sur les couvercles des plats à engobe interne, on a remarqué qu'on trouve toujours beaucoup moins de couvercles que de plats, y compris pour ceux qui viennent de Campanie ; mais, normalement, il devrait y en avoir sur les pots à cuire, sur les bols à marli, etc. Est-on toujours capable de reconnaître les couvercles de ces plats à engobe interne fabriqués localement ?*

Autre remarque : les villes et les vici produisaient des céramiques pour les besoins immédiats, comme on le voit à Lousonna où il y a énormément d'ateliers qui produisent pour la ville et combler presque toute la demande, et puis il y a, sporadiquement, des ateliers qui produisent autres choses, comme les céramiques à revêtement argileux ou des mortiers, etc. Dans ce contexte, je ne comprends pas très bien l'atelier de La Péniche, à Lousonna, pour des céramiques qui sont contemporaines des importations qui viennent de Gaule méridionale : connaît-on sa diffusion, sa capacité de sa production ? On se demande pourquoi on a pu produire ces céramiques à Lousonna. Je me demande donc quelle est la part de ces ateliers dans le marché helvétique ?

Marc-André HALDIMANN *: On glisse du problème des formes vers celui de la distribution et cela tombe bien avec l'horaire. Thierry, je te passe le micro.*

Thierry LUGINBÜHL *: Pour la diffusion des productions de La Péniche, on trouve des estampilles de Lucius Attius Iucundus jusqu'en Suisse orientale ou en Valais mais ce sont toujours des quantités très minimes, sans comparaison avec les ateliers du centre ou du sud de la Gaule.*

Pour revenir au dossier des plats à engobe interne, j'abonde dans le sens de Caty et je rappelle simplement que les plats à engobe qui sont produits à Lousonna ont une pâte calcaire très fine qui ne se prêterait pas du tout à une surcuisson répétitive. On observe exactement le même phénomène à Bibracte où ces plats à engobe interne apparaissent vers 80 av. J.-C. et n'ont jamais de trace de surcuisson ; ils sont imités très rapidement en grise fine et on a l'impression que ce sont plutôt des écuelles de luxe que des plats à cuire. En revanche, quand les plats à engobe interne avec une pâte plus sableuse arrivent, ils présentent des traces de surcuisson. Donc, à mon avis, ils n'ont pas compris ce que c'était.

Marc-André HALDIMANN *: Ils avaient un goût pour l'ornement qui nous surprend ! On va peut-être quitter le rivage du plat pompéien pour arriver au dernier point évoqué par Stefie Martin, cette question de centre et de périphérie ...*

Robin SYMONDS *: Encore un mot sur la fonction des vases. Il existe des approches non scientifiques, si on peut dire, c'est-à-dire regarder les différentes formes présentes d'un point de vue statistique ; par exemple, il y a les systèmes proposés par Kevin Greene dans sa publication sur les céramiques communes de Usk dans lequel il propose les différentes formes contenant des liquides, celles pour le transport, l'éclairage, etc. Mais je trouve qu'on n'a pas suffisamment essayé d'analyser les restes organiques dans les céramiques ; j'ai toujours pensé qu'on pourrait faire plus dans ce domaine et répondre à nos questions. Mais cela a toujours été décevant jusqu'ici.*

Marino MAGGETTI *: J'ai pensé exactement la même chose tout au long de la journée. On commence à travailler sur la poterie néolithique et les collègues anglais et français nous ont effectivement convaincu qu'on arrive à dire quelque chose sur le contenu organique. Et si cela marche avec le néolithique, cela devrait marcher avec les*

céramiques romaines. Nous irons sûrement dans cette direction.

***Marc-André HALDIMANN** : En effet, étudier le contenu plutôt que le contenant nous changerait un peu ; c'est une belle piste.*

J'aimerais en revenir à cette histoire culturelle qui a été abordée entre Vindonissa et Vitudurum, parce que nous avons un traumatisme, en Suisse ; nous vivons dans un pays qui n'est pas grand et pourtant, au niveau de la représentation qu'on se fait d'une période, le nord de la Suisse raisonne en terme de militaire et civil et le sud rêve de la vallée du Rhône ou de la douceur des grands lacs italiens ! Il y a donc une question de fond qui se pose et l'approche entreprise à Vitudurum et Vindonissa peut ouvrir des portes. Je serais passionné de voir si, par exemple, on pourrait envisager une comparaison entre Avenches et Augst que l'on suppose vierges d'occupation militaire et voir, ensuite, par le biais de sites qui sont privilégiés par la "romanisation", s'il y a une différence par rapport aux vici indigènes, que ce soit Genève, Lausanne ou Soleure, par exemple. Il y a une piste à suivre et je ne sais pas si nos collègues français et européens ont déjà abordé ce type d'approche supra-régionale, c'est-à-dire au-delà du rayon d'une journée de marche. Que peut-on dire à ce sujet ?

***Bruno DUFAŸ** : Demain, je proposerais quelques pistes de réflexion sur la Gaule du Nord dans ces domaines-là. Je ne suis pas compétent pour avoir des opinions pour la Suisse mais je crois que le vrai problème est là : on l'a vu dans la discussion sur la fonction, on se sort à peine de visions étroitement typologiques et typo-chronologiques et on entre, doucement mais sûrement, dans des visions culturelles et sociologiques. Je pense qu'on en est tous un peu au même point mais que ce sont en effet, actuellement, les questions à poser. Je pense que c'est en train de changer.*

***Marc-André HALDIMANN** : C'est à souhaiter parce que, finalement, j'ai toujours l'impression, quand on regarde ces séances de présentation d'une production d'un pays, qu'on est bloqué par la typologie, c'est vrai. On passe quasiment la journée à définir des formes et après la substantifique moelle nous échappe toujours. Pourtant, la Suisse est un territoire privilégié ; c'est un petit pays et il y a, comparativement, beaucoup de gens qui travaillent sur la céramique et un grand nombre d'institutions qui peuvent prendre le relai pour des programmes supra-régionaux. C'est le challenge du XXIe s. car il faut qu'on en ait un avec la céramique antique ; il faut dépasser le stade local et régional pour arriver à voir cette histoire large dans le cadre de ce que Stefie évoquait, le partage des eaux avec le partage des formes, le partage des productions en fonction de ces grandes données topographiques.*

***Armand DESBAT** : Il y a évidement d'autres clivages possibles que celui de civil et militaire et la question des populations –romaine, indigène– intervient même d'un site civil à l'autre. On pourrait mettre en évidence les différences culturelles qu'on observe entre Lyon et Vienne, qui est une très grosse agglomération, très romanisée, où le fonds indigène ressemble beaucoup plus à Lyon qui est, en effet, partem exercitum. On aperçoit, pour des périodes beaucoup plus anciennes, des clivages auxquels on ne s'attendait pas ; je pense aux sites qui commencent à sortir, à Lyon, pour le IIe s. av. J.-C., période pendant laquelle Lyon est sensé être en territoire ségusiave ; or, assez bizarrement, on a un vaisselier qui est, pour partie proche, évidemment, de celui du Forez et pour partie très différent, où il semble qu'on ait beaucoup d'influences plutôt à chercher du côté des Eduens. Mais là pointent des clivages politiques –et j'anticipe beaucoup sur des conclusions qui sont encore prématurées et on me le reprochera sans aucun doute– et on peut se demander si, comme chacun sait les Ségusiaves étant clients des Eduens et la place de Lyon étant un point stratégique pour le contrôle de l'axe Rhône-Rhin, on n'a pas, de ce fait, d'un point de vue politique, une influence très forte des Eduens, et peut-être même une présence d'Eduens à Lyon, ce qui peut expliquer des différences culturelles, typologiques qu'on aurait peine à justifier autrement.*

***Hugues VERTET** (pour lui-même) : On comprend mieux maintenant, compte tenu du relief de la Suisse, la difficulté des céramologues à mettre les problèmes à plat ...*



II. ACTUALITÉ DES RECHERCHES CÉRAMIQUES

Laure SIMON[1]

LE MOBILIER GALLO-ROMAIN DES ÉTABLISSEMENTS AGRICOLES D'HÉLOUINE ET DU DEFFROUX À MARCÉ (Maine-et-Loire)

INTRODUCTION

L'aménagement d'un aérodrome sur les communes de Marcé et de Jarzé, à une vingtaine de kilomètres au nord-est d'Angers, a généré un ensemble d'opérations archéologiques dont la fouille de deux fermes indigènes, dénommées Le Deffroux et Hélouine[2] (Fig. 1). Elles sont entièrement situées dans l'emprise des travaux, distantes l'une de l'autre d'environ 300 m (Fig. 2).

Ces deux sites sont créés au cours de La Tène Finale, période à laquelle correspond leur principale occupation, plus précisément au cours de La Tène D1, et sont occupés de manière plus limitée au tout début de la période gallo-romaine.

Chaque site se définit par un système de fossés, certains pouvant atteindre jusqu'à 1,80 m de profondeur, doublés de talus. Ceux-ci délimitent un espace, où s'accomplissent diverses activités liées à la vie d'un établissement agricole. L'extension maximale de ces fermes s'avère de superficie limitée, le site du Deffroux étant évalué à 7750 m², celui d'Hélouine à 12220 m². Chacun comprend une quinzaine de bâtiments sur poteaux voués à diverses fonctions, quelques puits et silos, ainsi que des fosses, peu nombreuses, dont l'identification reste hasardeuse étant donné le faible nombre d'artefacts qui en proviennent.

Le mobilier lié à l'occupation gallo-romaine de ces deux sites fait l'objet de la présente étude[3].

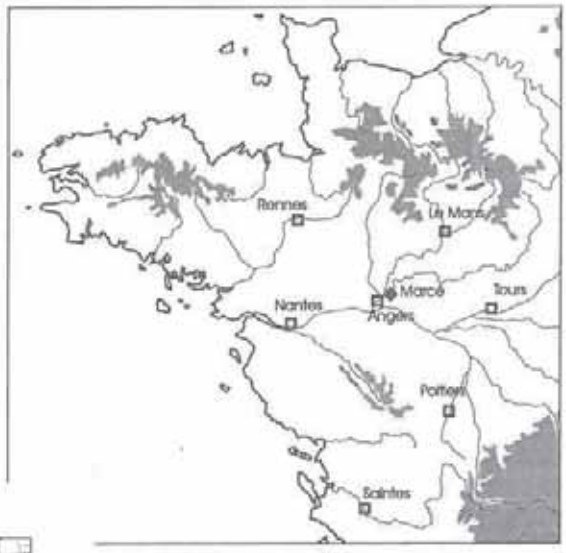


Figure 1 - Localisation du site de Marcé.

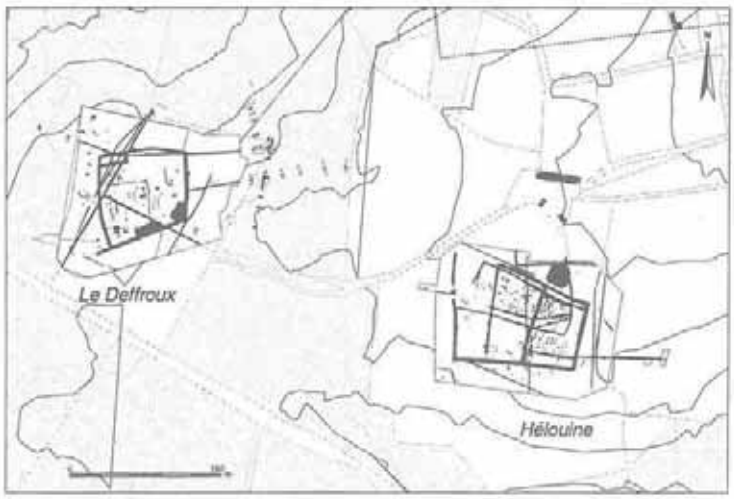


Figure 2 - Sites d'Hélouine et du Deffroux, Marcé (Maine-et-Loire).

1 Archéologue Afan, Rennes. Les dessins présentés dans cette contribution ont été effectués par Jean-Marc Bryand (Afan), Joël Cornec (Afan) et Laure Simon ; la mise au propre est due à Jean-Marc Bryand, qui s'est en outre chargé gracieusement de la réalisation des planches proposées ici.

2 Fouilles menées sous la direction d'Olivier Nillesse, Afan.

3 Une présentation d'ensemble de ces sites sera disponible dans la publication des actes du colloque de l'AFEAF de Nantes, qui a eu lieu en mai 1999.

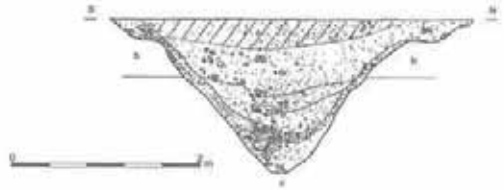


Figure 3 - Coupe dans le fossé F.2 du site d'Hélouine.

I. L'OCCUPATION GALLO-ROMAINE DES SITES DU DEFFROUX ET D'HÉLOUINE

La seconde phase d'occupation de ces sites a lieu principalement au cours de la période "gallo-romaine précoce" telle que définie par J.-J. Hatt autour des années -25 à la fin du règne de Tibère (Hatt 1949, p. 104).

Les vestiges archéologiques attribuables à cette période sont malheureusement en nombre limité. De plus, comme souvent concernant ce type de sites, aucun niveau de sol en place n'a pu être observé, seules les structures excavées étant conservées.

Ce sont les fossés des enclos préexistants qui ont livré la plus grande part du mobilier archéologique : il provient de la strate supérieure de certaines portions de fossés (Fig. 3), dans des secteurs apparaissant bien localisés (zones grisées des Fig. 4 et 13). Il s'agit par conséquent d'un mobilier en situation de rejet, piégé car présent dans des excavations à l'abri des contraintes de l'exploitation ultérieure des lieux.

Les autres types de structures contenant des artefacts gallo-romains se sont par ailleurs révélés peu nombreux et de plus, peu riches en mobilier. Il s'agit principalement de fossés parcellaires et de quelques faits archéologiques isolés.

II. LA CÉRAMIQUE GALLO-ROMAINE DU DEFFROUX (Fig. 4)

Il ressort d'emblée des données de l'inventaire qu'il s'agit d'une occupation de faible ampleur, de courte durée, étant donné la quantité d'artefacts céramiques recueillis : 786 fragments représentant 183 vases. Il convient néanmoins de distinguer dans ces chiffres la part prépondérante des éléments provenant des fossés principaux (F1, F2, F3, F4, F5, F6), notamment les sondages 75 à 83, situés dans le tiers sud du fossé ouest F4 (zone indiquée en grisé sur la Fig. 4). Ces découvertes constituent de fait des indications précieuses quant à la localisation possible des activités qui se sont déroulées alors.

Pami les quelques faits archéologiques isolés relevant de cette période d'occupation ne sera présenté ici que le mobilier de F544, excavation réalisée dans le fossé F4 et par conséquent postérieure à celui-ci ; les autres ensembles ne sont, quant à eux, pas déterminants.

ORIGINE DES CONTEXTES	NB FRAGMENTS	NMI
fossés de l'enclos	713	160
fossés parcellaires	51	9
faits isolés	22	14

Tableau 1 - Céramique gallo-romaine du site du Deffroux.

1. Les fossés de l'enclos (Fig. 5 à 10).

La **céramique sigillée** (Fig. 5) est représentée par 5 fragments issus de 2 individus, correspondant à des productions de type italique. Il s'agit d'une assiette du service Ic[4] (n° 2) et d'une coupelle du service II[5] (n° 1), formes caractéristiques des sites d'occupation augustéenne "classique".

La ***terra nigra*** (Fig. 5 à 7) est la catégorie la plus fréquemment attestée, avec pas moins de 43,5 % des fragments et 45 % des vases (310 fragments, 72 vases).

Deux variantes de pâte ont été distinguées. La première (TN1 : 138 frag./35 NMI) présente une structure très fine, gris à brun gris, et semble avoir reçu un

TYPES CERAMIQUES	TOTAL FRAG	% FRAG	NMI	% NMI
sigillée type italique	5	0.7	2	1.2
terra nigra	310	43.5	72	45
"type Beuvray"	54	7.6	13	8.2
cér. à engobe blanc	86	12.1	16	10
cér. à engobe micacé	5	0.7	4	2.5
cér. à eng. orange et blanc	3	0.4	2	1.2
cér. à eng. rouge orangé	2	0.2	1	0.6
cér. com. claire	185	25.9	38	23.8
com. sombre tournée	3	0.4	2	1.2
com. s. n.t. à bord mouluré	7	1	7	4.4
amphore	53	7.5	3	1.9
TOTAL	713	100	160	100

Tableau 2 - Céramique gallo-romaine des fossés de l'enclos du Deffroux.

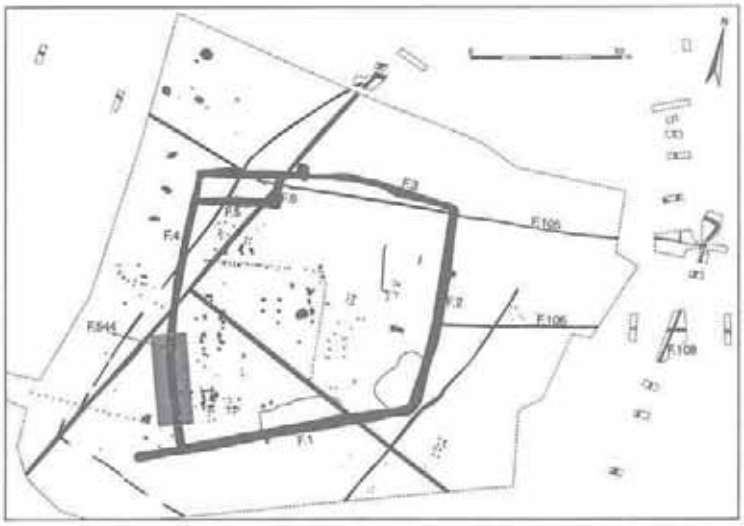


Figure 4 - Site du Deffroux, Marcé (Maine-et-Loire).

4 Variante J des formes du service Ic selon le classement de Von Schnurbein à Haltern (proche des n°s 227, 228 pl. 21) : Von Schnurbein 1982.

5 Classe des tasses de petit module d'après Von Schnurbein.

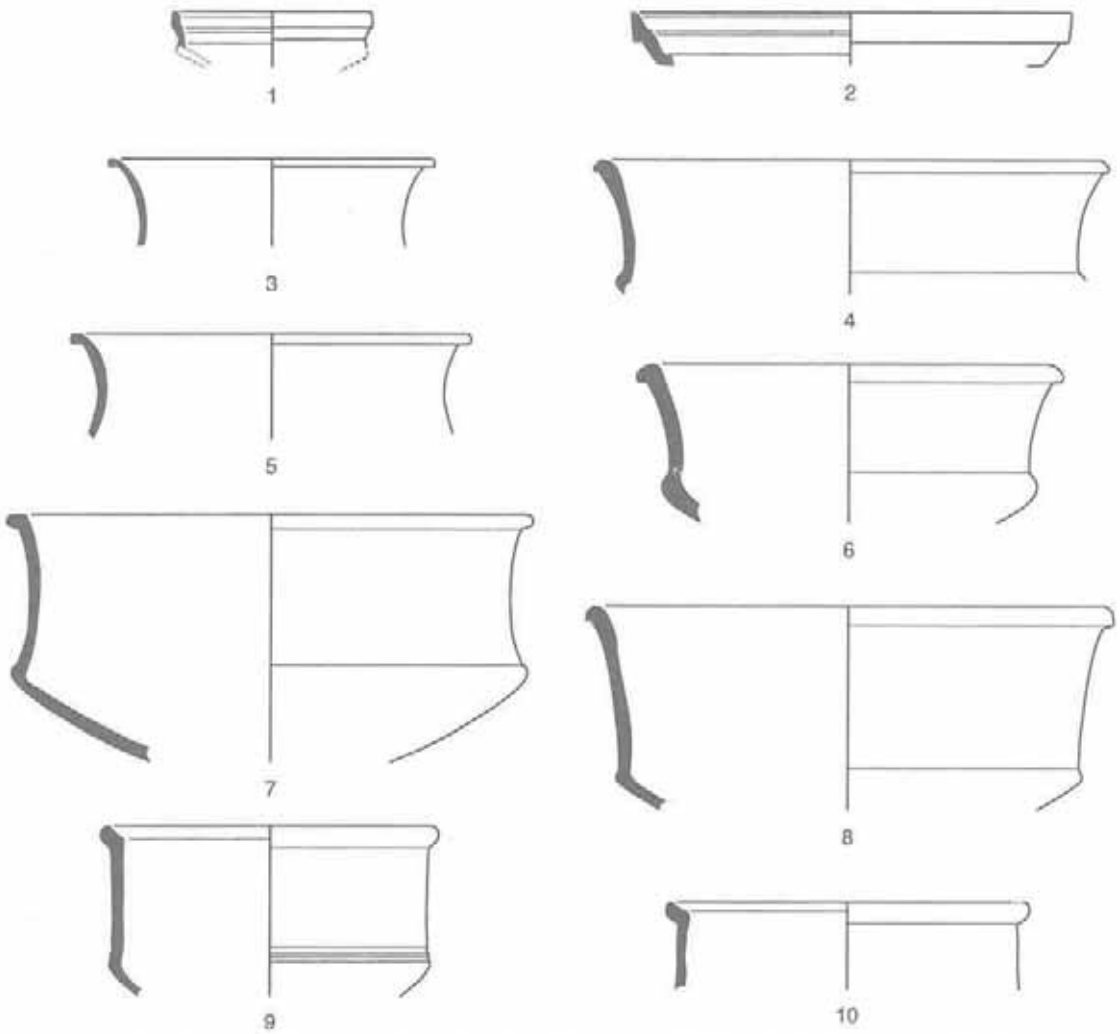


Figure 5 - Le Deffroux - fossés de l'enclos. Céramiques sigillées : 1, 2 ; *terra nigra* : 3 à 10.

engobe gris foncé à noir, tandis que la seconde (TN2 : 172 frag./37 NMI) est plus sableuse, gris moyen à gris très clair s'approchant souvent du blanc, sans traces d'engobe apparentes. Ces deux groupes ont une représentation sensiblement équivalente et ne semblent pas associés à un répertoire spécifique.

Dans cette catégorie céramique, les coupes (et formes assimilées) sont majoritaires. Elles représentent en effet 83 % des formes identifiées (46 vases sur 55). Ce sont presque exclusivement des coupes carénées, notamment la forme à lèvre en bourrelet M96[6] (20 vases : Fig. 5, nos 3 à 8) et dans une moindre mesure la forme à lèvre en gouttière M103 (3 vases : nos 9, 10). Les coupes à flancs concaves ou "vases-bobines" sont également bien représentées, notamment la variante à panse ornée de baguettes M126 (15 vases : nos 11 à 15), les formes lisses de type M125 totalisant seulement 4 vases (no 16). Quelques calices M127-128 peuvent encore être évoqués (4 vases présumés dont 2 certains, no 17). La coupe hémisphérique à lèvre en bourrelet et pied annulaire M64 est attestée, quant à elle, seulement à 1 exemplaire (no 18). Notons également la présence d'une autre coupe hémisphérique, dotée d'un décor ondé encadré par deux gorges (no 19).

Les assiettes et plats constituent la classe morphologique que l'on trouve en seconde position après les coupes, avec uniquement des formes à bord oblique M22-27 (6 individus répertoriés : nos 20 à 23). Notons la présence d'une variante, dotée de deux gorges sur la partie haute du bord externe (no 22).

Les pots sont représentés principalement par la forme globulaire M130 (ou Santrot 221), qui totalise 3 vases (nos 24, 25).

L'ensemble de ces formes est attesté sur nombre de sites de la Gaule de l'Ouest pendant les premières décennies de l'Empire et plus particulièrement, mais non exclusivement, au cours de la période augustéenne[7]. Seule la coupe no 19 est moins fréquente mais connaît cependant des équivalents dans la capitale

6 La lettre M suivie de chiffres fait référence à la typologie élaborée par Y. Ménez à partir des contextes armoricains principalement : Ménez 1985.

7 Voir notamment les communications portant sur les ensembles céramiques précoces des principales villes antiques de l'Ouest, prononcées à l'occasion du Congrès de la SFECAG du Mans, en mai 1997 : Sfecag 1997.

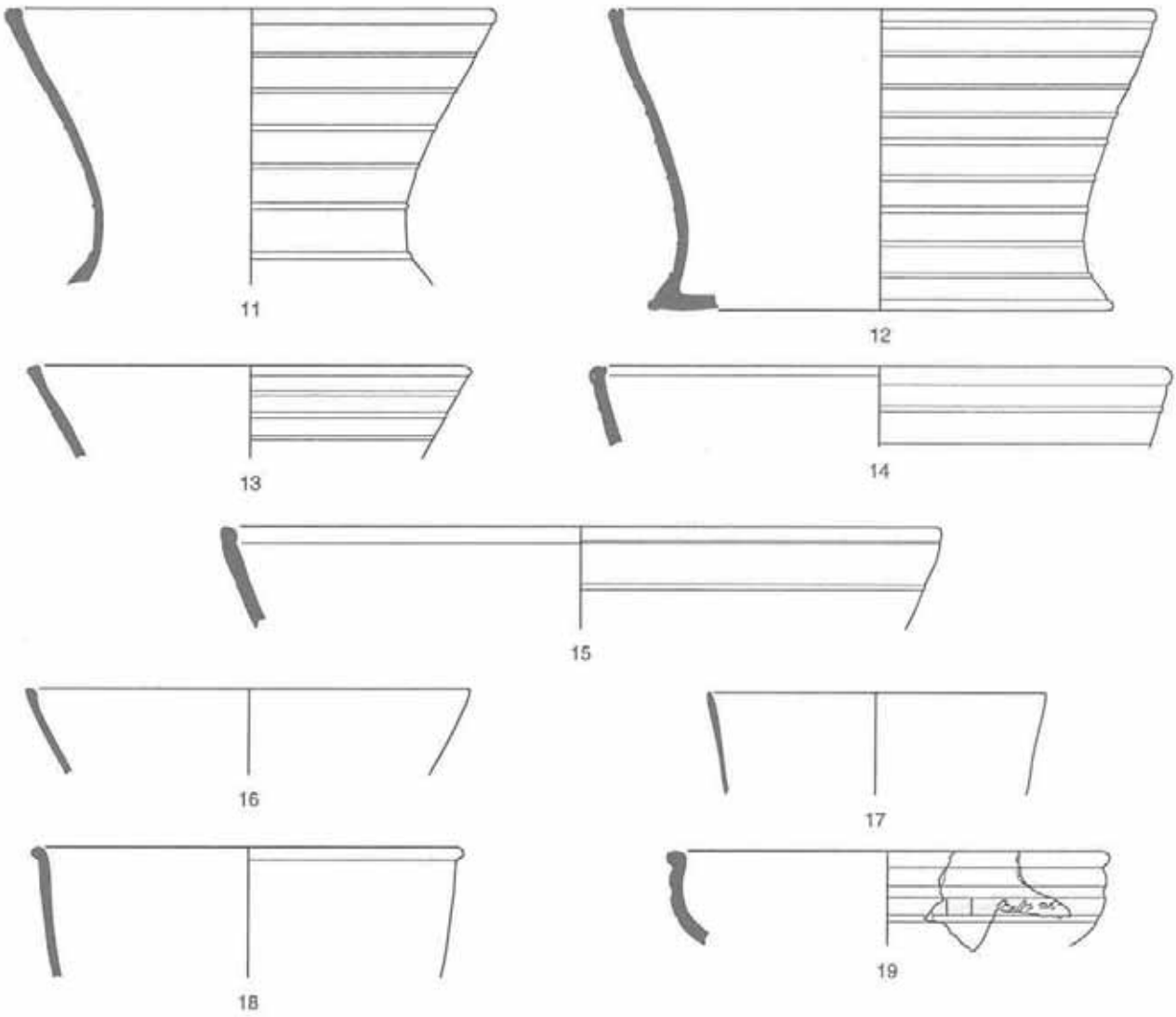


Figure 6 - Le Deffroux - fossés de l'enclos. *Terra nigra.*

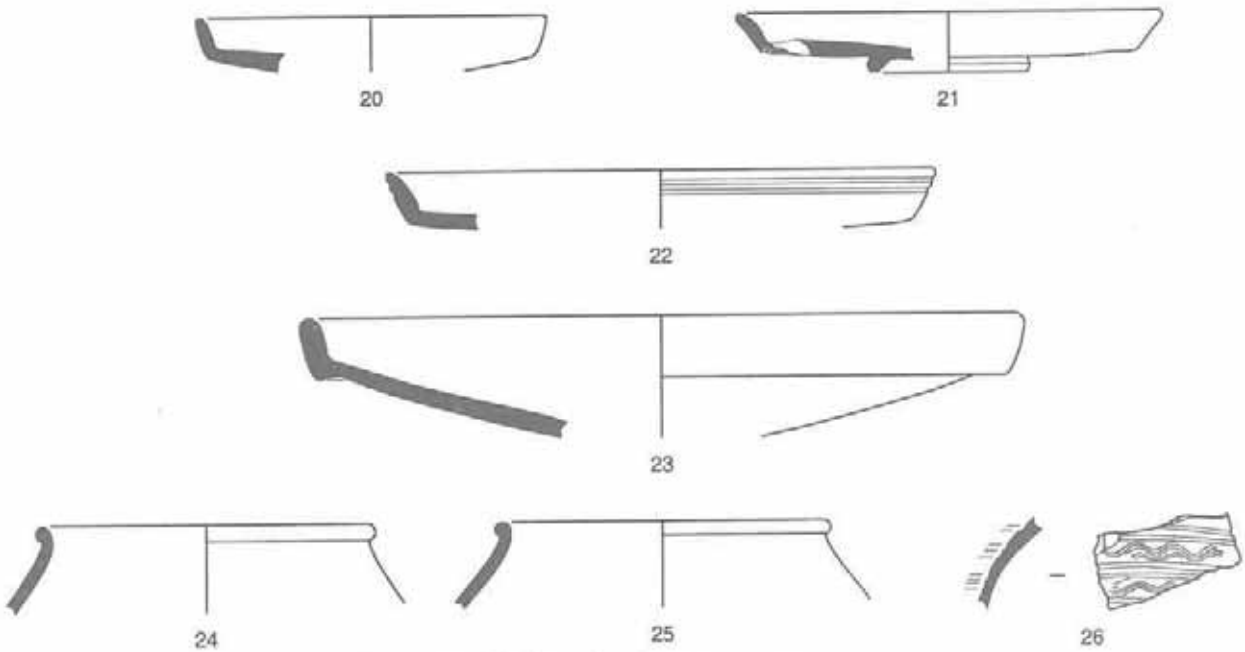


Figure 7 - Le Deffroux - fossés de l'enclos. *Terra nigra.*

de cité voisine Angers-*Juliomagus* (site "Gaumont-Saint-Martin") au cours de l'époque augustéenne, ainsi qu'à Vannes-*Darioritum* (Morbihan) dans un contexte daté du Ier s., sans plus de précision (Respectivement Mortreau 1997b, nº 1, Fig. 18 ; André 1986, nº 2, Fig. 28).

FORME	Réf. typologique	NMI
assiette à bord oblique	M22-27	6
coupe hémisph. à lèvre sortante et déc. ondé	-	1
coupe hém. à lèvre en bourrelet et pied annulaire	M64	1
coupe carénée à lèvre en bourrelet	M96	20
coupe carénée à lèvre en gouttière	M103	3
"vase-bobine" à paroi lisse	M125	4
"vase-bobine" à baguettes	M126	15
calice	M127-128	2
pot globulaire	M130	3
TOTAL		55

Tableau 3 - *Terra nigra* - Comptage des vases par forme identifiée (NMI).

La ***céramique de "type Beuvray"*** (Fig. 8), caractéristique de la période "gallo-romaine précoce", comprend 54 fragments appartenant à 13 vases (soit 7,6 % des fragments et 8,2 % des vases attestés dans les fossés de l'enclos). Deux variantes ont été observées, d'après les caractéristiques de couleur des pâtes : l'une possède une pâte de couleur beige rosé (Beuvray 1 : 39 frag./8 vases), l'autre une pâte brune (Beuvray 2 : 15 frag./ 5 vases).

Les deux formes d'objets répertoriées pour cette production existent ici : le gobelet cylindrique (3 vases : nºs 27 à 29) et le pot ovoïde à lèvre en corniche (7 vases : nºs 30, 31) pour lequel on trouve des équivalents très ressemblants sur les sites de Angers-Gaumont (Mortreau 1997b, nº 14, Fig. 14) et Saumeray (Eure-et-Loire ; Riquier 1997 : p. 353, nºs 79.82). Les décors observés sont majoritairement des chevrons (6 vases : nºs 27, 29, 30) et dans une moindre mesure des palmettes (1 vase) ou des guillochis (1 vase : nº 28).

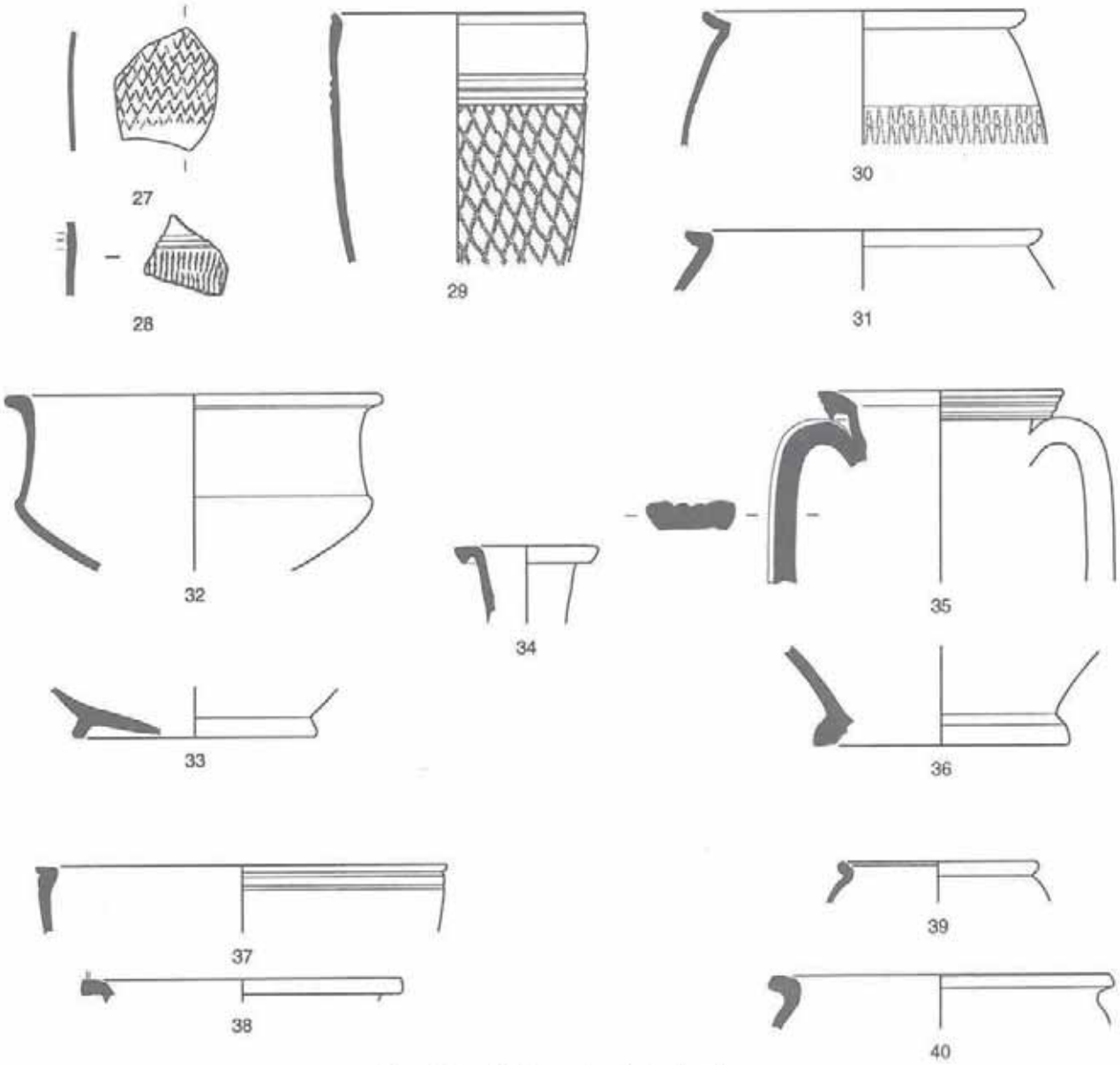


Figure 8 - Le Deffroux - fossés de l'enclos.
Type Beuvray : 27 à 31 ; céramique à engobe blanc : 32 à 36 ; céramique à engobe micacé : 37 à 40.

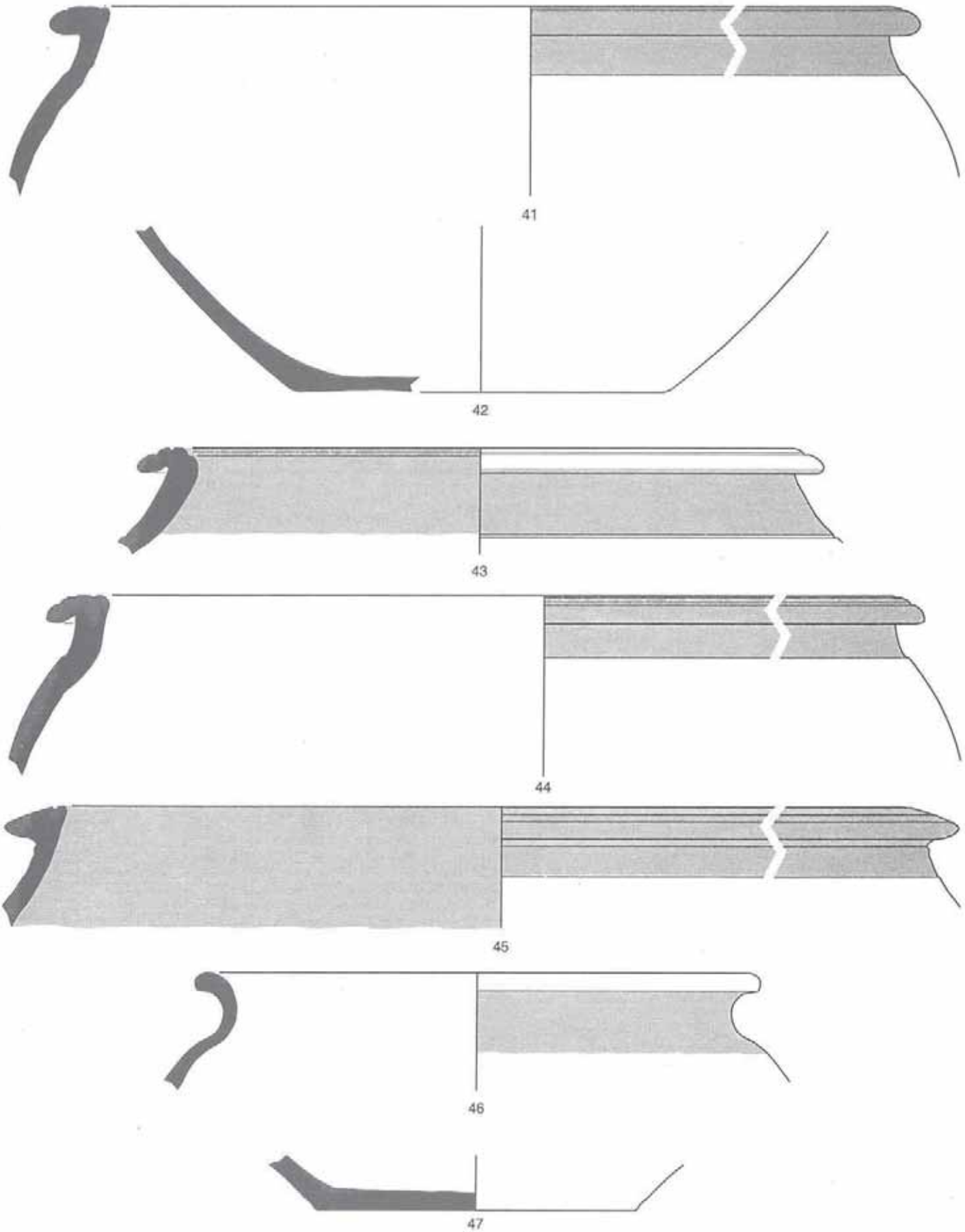


Figure 9 - Le Deffroux - fossés de l'enclos. Céramique à pâte claire.

La ***céramique à engobe blanc*** (Fig. 8) totalise 86 fragments représentant 16 vases (soit 12,1 % des fragments et 10 % des vases). Ils se divisent en deux groupes de pâtes, soit beige rosé (engobe blanc 1 : 52 frag./8 vases), soit brun-rouge (engobe blanc 2 : 34 frag./8 vases).

Les formes fermées apparaissent majoritaires ; parmi elles, les cruches représentent la plus grande part du répertoire de cette catégorie (8 cas clairement attestés : nos 33 à 36). Un exemplaire à col cylindrique et lèvre cannelée est répertorié (n° 35), forme que l'on retrouve régulièrement dans l'Ouest, principalement dans les niveaux les plus précoces de sites caractéristiques de la période gallo-romaine (Sfecag 1997). Un autre vase à col cylindrique, de petit module, possède une lèvre non cannelée (n° 34). Deux formes de coupes sont également présentes, dont l'une est carénée, à lèvre éversée moulurée (n° 32)[8].

La ***céramique à engobe micacé ou céramique dorée au mica*** (Fig. 8) est peu représentée, avec seulement 5 fragments appartenant à 4 vases. Les formes attestées sont le pot ovoïde, caractéristique avec sa lèvre rainurée (nos 39, 40), la jatte à bord légèrement oblique, portée par des pieds hauts (n° 37), ainsi qu'une forme d'assiette ou de jatte (n° 38). Pots ovoïdes à lèvre rainurée et jattes tripodes sont attestés dès le dernier quart du Ier s. av. n. è. jusqu'au courant de la première moitié du Ier s.[9].

Les ***autres céramiques engobées*** correspondent à deux groupes techniques très médiocrement représentés (5 fragments, non illustrés).

Deux fragments (1 vase) évoquent la céramique à engobe rouge orangé (pâte beige). Trois autres fragments (2 vases) appartiennent quant à eux à la catégorie des céramiques à engobe orange et blanc (pâte brun-rouge). L'un des deux vases pourrait être une cruche.

La ***céramique commune claire*** (Fig. 9 et 10) possède une représentation non négligeable parmi le mobilier des fossés de l'enclos, avec pas moins de 185 fragments qui équivalent à 38 individus (soit 25,9 % des fragments et 23,8 % des vases). Nous y avons distin-

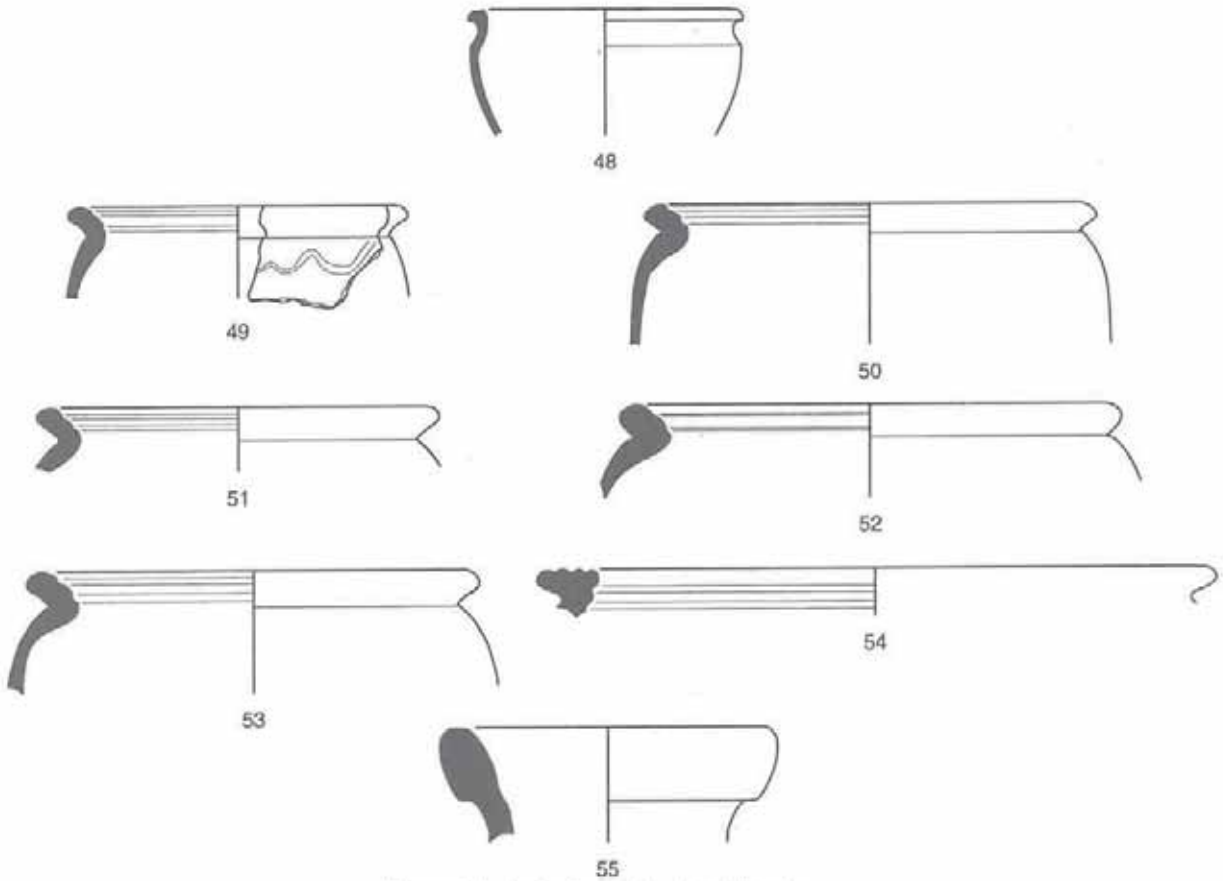


Figure 10 - Le Deffroux - fossés de l'enclos.
Céramique à pâte claire : 48 ; céramique non tournée à bord mouluré : 49 à 54 ; amphore : 55.

8 Bien que sa morphologie l'apparente fortement aux coupes carénées fabriquées essentiellement dans la catégorie *terra nigra*, ses caractéristiques techniques telles qu'elles nous apparaissent excluent l'hypothèse d'une coupe en *terra nigra* réoxydée accidentellement. Mentionnons à ce titre l'existence d'une coupe à lèvre en gouttière proche de la forme M103 recouverte, elle, d'un engobe micacé, dans un contexte augustéen classique de Corseul (Côtes d'Armor) : Kérébel, Ferrette 1998 : p. 212, n° 56, Fig. 5.

9 Pour l'Ouest, parmi les contextes les plus précoces de la période augustéenne : Morteau 1997a ; de la période tibérienne : Fichet de Clairfontaine 1986 ; outre la récente synthèse de Jobelot, Vermeersch 1991, voir également Ferdière, Villard 1993 ; Jardel 1998 ; Riquier 1997 ; du Bouetiez 1993 ; Jobelot, Robin 1998 ; Lemaire, Rossignol 1998 ; Dubois, Lemaire 1998 ; Richard 1991.

gué plusieurs groupes, en fonction des couleurs de pâte : la céramique claire à pâte beige, la céramique claire rouge orangé, la céramique claire brun-rouge.

Le premier groupe compte 12 fragments représentant 6 vases, dont on n'a pu identifier la forme.

La céramique claire rouge orangé se caractérise par une pâte de couleur vive. Elle est beaucoup mieux représentée que le groupe précédent, avec 111 fragments qui appartiennent à 15 vases. Une forme prédomine nettement dans ce groupe (6 vases : nos 41, 42) : il s'agit d'un dolium très spécifique. Sa lèvre, souvent plate, légèrement inclinée vers l'extérieur, est généralement dotée de trois cannelures, et surtout revêtue d'un enduit noir couvrant que l'on observe également parfois sur la partie haute du col, à l'extérieur ou encore sur le rebord intérieur de l'objet. Il s'agit de récipients de fort diamètre, à fond plat, dont il n'a pas été possible de restituer le profil complet. La forme à laquelle ces gros conteneurs appartiennent est connue principalement depuis la publication de l'atelier de Mougon (Indre-et-Loire)[10], qui a produit les deux grands types que l'on retrouve à Marcé : lèvre aplatie cannelée (type F de Mougon) ou lèvre simple en bourrelet (type G de Mougon, Schweitz *et alii* 1986, p. 56-59) (ici respectivement nos 41, 43, 44, 45 d'une part et no 46 d'autre part, si l'on prend ensemble tous les types de pâte de céramique commune claire, puisqu'on retrouve également ces doliums dans le troisième groupe que compte cette catégorie céramique). Une étude récente portant spécifiquement sur ces objets montre qu'ils sont bien attestés au sein des régions ligériennes et plus généralement dans la province romaine de Lyonnaise et de ses abords (Belbenoît 1997). D'après les données recueillies, ils apparaissent dans des contextes s'échelonnant tout au long du Ier s., essentiellement à partir du milieu de ce siècle, mais également au cours du IIe s. Néanmoins, nous en avons étudié de plus précoces, issus de niveaux datés de la fin du Ier s. av. n. è. à la première moitié du Ier s. apr. n. è., mis au jour sur un habitat rural en Sud-Vendée (Simon 1997). Du reste, le site voisin du Haut-Soulage à Bauné (Maine-et-Loire) en a livré quelques exemplaires dont un en contexte tibérien[11]. Des exemplaires augustéens sont par ailleurs connus à Angers-*Juliomagus* (Mortreau 1997a et 1997b). Les autres formes attestées dans ce groupe de céramique claire sont des pots (1 vase) et des cruches (1 vase).

Soixante deux fragments, soit 17 vases, appartiennent au groupe de la céramique claire à pâte brun-rouge. De même que pour le groupe précédent, la forme la plus fréquente est le dolium à revêtement noir (8 vases : nos 43 à 47). Quelques variantes morphologiques apparaissent dans le profil de la lèvre des individus se rapportant au type F de Mougon, qui peut être incurvée au lieu d'être plate (nos 43, 44). Ce dernier groupe comprend également des formes de pots (3 vases dont le no 48, Fig. 10).

La ***céramique commune sombre tournée*** apparaît comme la catégorie la moins bien représentée dans cet ensemble, avec seulement 3 fragments appartenant à 2 vases.

La ***céramique non tournée à bord mouluré ("type Besançon"***: Fig. 10) est représentée, quant à elle, par 7 individus différents (nos 49 à 54). Les formes de pots sont majoritaires, toutes caractérisées par un bord éversé, ainsi que l'absence de col, marquant ainsi une articulation anguleuse au point de jonction avec la panse (5 vases : nos 49 à 53). Un vase de plus grand diamètre, doté d'un bord horizontal triangulaire, pourrait s'apparenter plutôt à un dolium (no 54). Un dernier fragment de bord est susceptible d'appartenir tant à un pot qu'à une jatte (non illustré).

L'un des pots, dont le profil est sensiblement plus élancé que les autres, est pourvu d'un décor sur la partie haute de la panse, composé d'une ligne ondulée incisée (no 49). Des décors sont parfois signalés sur les exemplaires les plus précoces de cette production (Ferdière 1972, p. 81, 87-88 ; pour la région éduenne, Barral 1998, p. 376, Fig. 8 à 10), principalement sous la forme de traits obliques ou de chevrons incisés. Citons à titre de comparaison un exemplaire à bord horizontal triangulaire qui porte un décor similaire à celui du Deffroux, parmi les productions éduennes datées de la période La Tène D2b au règne d'Auguste (Barral 1998, no 2f, Fig. 10).

Cette céramique est fréquente dans l'Ouest en contexte augustéen, bien qu'elle apparaisse sur certains sites de la région beaucoup plus tôt (LT D2, voire LT D1) et semble se raréfier vers la fin du règne de Tibère (Langouët 1978, p. 65 ; Clément 1979 ; Fichet de Clairfontaine 1992 ; Sfecag 1997 ; Jardel 1998 ; Le Goff 1998).

Les ***céramiques non tournées*** autres que le type précédent n'ont pas été prises en compte dans cette étude étant donné, d'une part, leur faible quantité (11 NMI) et d'autre part la difficulté de déterminer, à partir de simples fragments, les productions non tournées d'époque laténienne de celles que l'on produit et consomme quelques décennies plus tard. Néanmoins, il semblerait que les quelques objets identifiables se rapportent à l'occupation la plus ancienne du site (LT D1) d'après les observations effectuées par O. Nillesse, qui a étudié le mobilier laténien, ce qui nous a conforté dans le fait de ne pas les prendre en compte dans le cadre de l'étude du matériel gallo-romain.

Les ***amphores*** du Deffroux comme celles du site voisin ont été identifiées avec la collaboration de F. Laubenheimer. Parmi les éléments de ce site qui proviennent des contextes gallo-romains (7,5 % des fragments et 1,9 % des individus), seules trois formes sont représentées et de plus, chacune par 1 unique individu : on compte 5 fragments de panse de Pascual 1, 1 bord de Dr. 20 ancienne à placer à partir de la seconde moitié du Ier s. av. n. è. et au cours de la période augustéenne (no 55), ainsi que 47 fragments de panse de Dr. 1, très vraisemblablement résiduels.

10 Son fonctionnement est daté des années 40-60 : Schweitz *et alii* 1986 : p. 59-62.

11 Mortreau 1995, U.S. 2026D, exemplaire à lèvre cannelée en «pâte rose à cœur gris bleuté à fin dégraissant de grains de quartz et mica». Un autre individu à lèvre en bourrelet est mentionné dans l'U.S. 2020BC, en contexte IIe s., à "pâte fine micacée brune".

❑ ***Eléments de datation***

La plus grande part des éléments datants qui composent ce lot est caractéristique des niveaux les plus précoces du Haut-Empire, soit de la première ou deuxième décennie précédant notre ère au courant du règne de l'empereur Tibère. Ils appartiennent, on l'a vu, aux catégories de *terra nigra*, aux céramiques de "type Beuvray", aux productions revêtues d'un engobe blanc ou d'un engobe micacé, aux céramiques non tournées à bord mouluré. L'amphore Dr. 20 suggèrerait quant à elle une période antérieure au changement d'ère ou immédiatement postérieure. D'autres marqueurs chronologiques permettent de proposer une fourchette de datation plus précise. Il s'agit de la sigillée, représentée par seulement deux individus, mais qui témoignent d'une association chronologique cohérente (services Ic et II) et qui, confrontés à l'ensemble du mobilier, offrent des jalons relativement fiables. Nous proposons par conséquent de dater le dernier comblement des fossés de l'enclos au cours de la période "augustéenne classique", soit des années -10 aux années 10/15 de n. è.

2. Les fossés parcellaires (Fig. 11).

D'après les données de terrain, les structures interprétées en tant que fossés parcellaires (F105, F106, F108 : Fig. 4) pourraient avoir été créées au cours d'une même période, postérieurement à l'occupation évoquée précédemment. De ce fait, nous avons choisi de regrouper le matériel provenant de chacun des fossés parcellaires afin de faciliter l'analyse et de pouvoir confronter les quelques éléments datants disponibles.

Seules quatre catégories céramiques parmi celles qui sont représentées dans l'ensemble archéologique examiné plus haut sont attestées dans celui-ci, ce qui n'étonnera pas étant donné leur nature fort différente (rejets d'habitat/réseau parcellaire). Il s'agit de la céramique sigillée, de la *terra nigra*, de la céramique commune claire et de la céramique commune sombre.

TYPES CERAMIQUES	TOTAL FRAG	% FRAG	NMI	% NMI
sigillée Centre Gaule	1	2	1	11,1
terra nigra	33	64,7	3	33,3
cér. com. claire	16	31,4	4	44,4
com. sombre tournée	1	2	1	11,1
TOTAL	51	100	9	100

Tableau 4 - Céramique gallo-romaine des fossés parcellaires du Deffroux.

La ***sigillée*** est représentée par un unique exemplaire, issu des productions du centre de la Gaule. Il s'agit d'une assiette, probablement de forme Drag. 18, que l'on ne peut dater qu'entre les années 30 et 100, étant donné le mauvais état de conservation du fragment (n° 56).

Les objets en ***terra nigra*** identifiés sont une coupe carénée à lèvre simple M111 (n° 57) et un pot ovoïde à lèvre droite effilée M146 (n° 58). La datation de ces formes, absentes de l'ensemble archéologique précédent, est à situer au cours des deuxième et troisième tiers du Ier s., d'après les travaux d'Y. Ménez (Ménez 1985).

Les fragments appartenant à la catégorie de la ***céramique commune claire*** ne sont pas suffisamment caractéristiques pour que l'on puisse identifier la forme dont ils proviennent. Il faut faire exception d'un fragment à pâte rouge orangé, appartenant à un dolium dont le revêtement noir a disparu (n° 59).

La ***céramique commune sombre*** n'est représentée ici que par un fond de pot, dont la morphologie ne peut être précisée.

❑ ***Eléments de datation***

Le faible nombre d'éléments datants rend malaisée toute tentative de caractérisation chronologique. En outre, les fossés parcellaires étant des aménagements à ciel ouvert, le mobilier piégé a pu être déposé sur une longue période. Tout au plus peut-on souligner que les éléments dont nous disposons évoquent le Ier s. de n. è.

3. Le fait F544 (Fig. 12).

F544, un creusement circulaire pratiqué dans le fossé ouest F4 (sondage 77 : Fig. 4), a livré quelques autres artefacts céramiques : coupe incurvée à lèvre en bourrelet M53 en *terra nigra* (n° 60), présente habituellement dans des contextes allant du règne de Tibère à

TYPES CÉRAMIQUES	TOTAL FRAG	NMI
terra nigra	5	4
cér. à engobe micacé	1	1
cér. com. claire	6	1
TOTAL	12	6

Tableau 5 - Céramique gallo-romaine du fait F544.

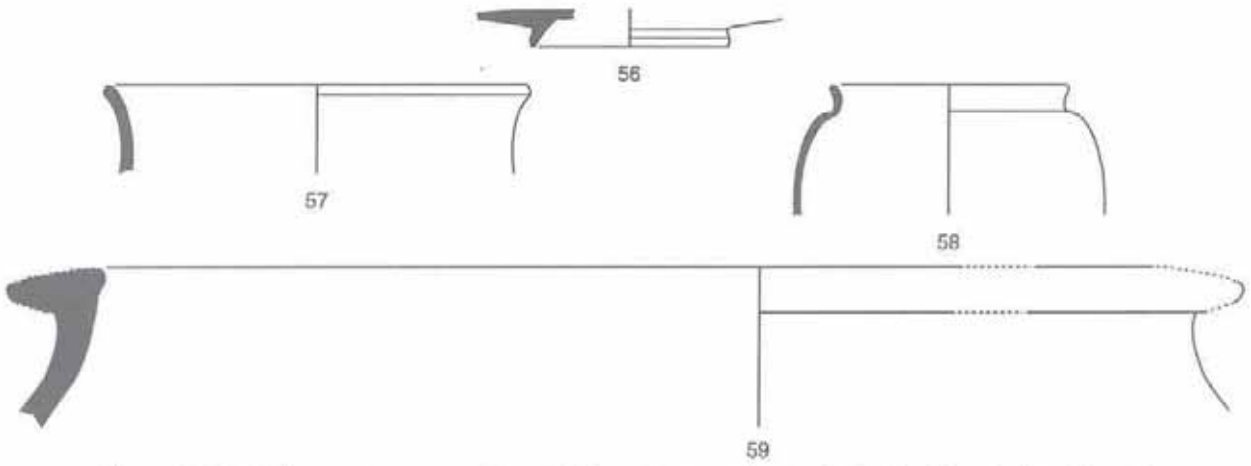


Figure 11 - Le Deffroux - réseau parcellaire. Sigillée : 56 ; *terra nigra* : 57, 58 ; céramique à pâte claire : 59.

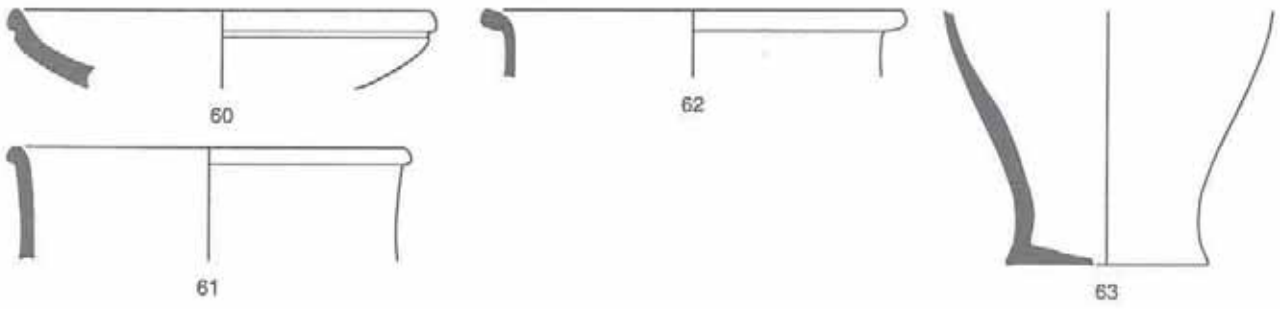


Figure 12 - Le Deffroux - F.544. *Terra nigra* : 60, 61 ; céramique à engobe micacé : 62 ; céramique à pâte claire : 63.

celui de Néron, coupe carénée à lèvre en bourrelet M96 en *terra nigra* (nº 61), jatte à engobe micacé (nº 62), pot ovoïde à pied balustre en céramique commune claire orangé vif (nº 63). Cet ensemble porte ainsi témoignage des dernières activités qui se sont déroulées sur le site ; elles interviennent postérieurement au comblement définitif des fossés de l'enclos, à une période qui ne peut être définie de façon très précise, puisque le comblement de cette structure excavée est susceptible de receler des éléments contemporains de son creusement, présents aux abords. Tout au plus peut-on dater le mobilier d'une période postérieure à l'occupation augustéenne, à titre d'hypothèse au cours de la première moitié du I^er^ s. de n. è.

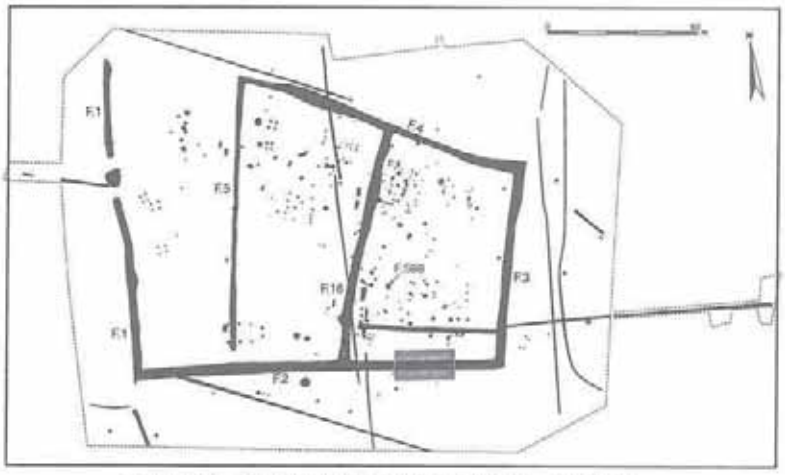


Figure 13 - Site d'Hélouine, Marcé (Maine-et-Loire).

III. LA CÉRAMIQUE GALLO-ROMAINE DU SITE D'HÉLOUINE (Fig. 13)

L'inventaire témoigne, là encore, d'une occupation très restreinte, avec 87 fragments issus de 29 vases, la plus grande part des éléments mis au jour étant issue des fossés de l'enclos et notamment de la partie orientale du fossé méridional F2 (zone indiquée en grisé sur la Fig. 13). Les quelques autres proviennent principalement d'un fait archéologique isolé, F598.

TYPES CÉRAMIQUES	TOTAL FRAG	NMI
terra nigra	22	11
cér. à engobe blanc	2	2
cér. à engobe micacé	25	4
cér. com. claire	7	3
amphore	22	2
TOTAL	78	22

Tableau 6 - Céramique gallo-romaine des fossés de l'enclos d'Hélouine.

1. Les fossés de l'enclos (Fig. 14).

Les éléments datants dans cet ensemble sont proches de ceux qui composent le répertoire du

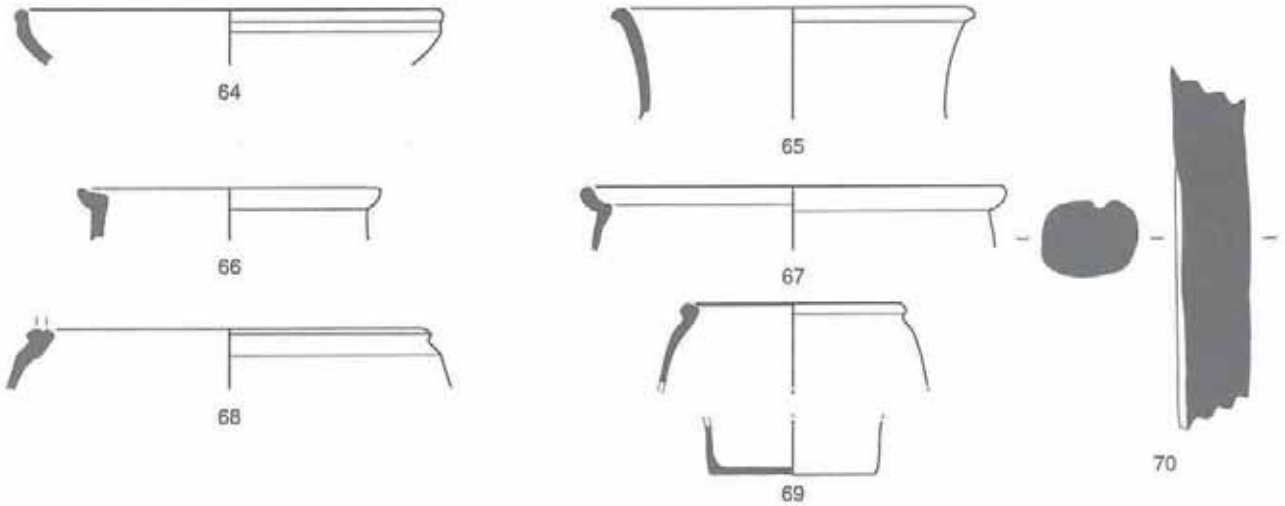


Figure 14 - Hélouine - fossés de l'enclos. *Terra nigra* : 64 à 67 ; céramique à engobe micacé : 68 et 69 ; amphore : 70.

comblement des fossés du site du Deffroux, à l'exception de la coupe incurvée à lèvre en bourrelet M53 en *terra nigra* (nº 64), absente du corpus voisin et que l'on attribue plutôt à une fourchette 20-60. La *terra nigra* comprend en outre deux formes de coupes carénées, l'une à lèvre en bourrelet M96 (nº 65) et l'autre à lèvre en gouttière M103 (nºs 66, 67), attestées chacune par 2 individus. Les céramiques à engobe micacé sont représentées par 4 pots ovoïdes à pâte claire et lèvre rainurée (nºs 68, 69), qui possèdent un profil plus affiné que ceux issus des fossés de l'enclos du Deffroux, mais que l'on connaît également en contexte augustéen dans l'ouest (Sfecag 1997). Les autres éléments susceptibles d'apporter des indications de chronologie à cet ensemble sont des fragments de 2 doliums en céramique à pâte rouge orangé, similaires à ceux provenant de la ferme voisine du Deffroux. Les amphores comptent quant à elles 22 fragments, issus de 2 individus différents : Dr. 1 (21 fragments) et Pasc. 1 (1 fragment d'anse : nº 70).

Au final, bien qu'il soit difficile de dater un ensemble aussi restreint, certains éléments tendent à le placer peu après celui du Deffroux, dans une fourchette chronologique allant de la fin du règne d'Auguste à celui de Tibère.

2. Le fait F598 (Fig. 15).

Il s'agit d'un puits, profond de 4,20 m. Pour des raisons de sécurité, seule la partie supérieure de son comblement a pu être fouillée manuellement, le reste ayant été exploré à l'aide d'une pelle mécanique. F598 n'a livré que peu de mobilier identifiable, mais qui, une fois de plus, présente de fortes affinités avec le corpus du site voisin : une coupe carénée en *terra nigra* (nº 71), 2 fragments d'un vase de "type Beuvray", 1 fragment d'une cruche à engobe blanc, ainsi que 2 fragments issus de 2 doliums en céramique commune claire et à bord noirci, l'un à pâte rouge orangé, l'autre à pâte brun-rouge (nº 72).

TYPES CÉRAMIQUES	TOTAL FRAG	NMI
terra nigra	3	2
"type Beuvray"	2	1
cér. à engobe blanc	1	1
cér. com. claire	3	3
TOTAL	9	7

Tableau 7 - Céramique gallo-romaine du fait F598.

III. CONCLUSION GÉNÉRALE SUR CES DEUX SITES

L'occupation gallo-romaine mise en évidence sur les sites du Deffroux et d'Hélouine s'avère ainsi limitée, tant dans le temps que dans l'espace, puisque les seuls témoins qu'elle a générés –parmi lesquels le mobilier céramique tient la première place– ne se rencontrent qu'en quelques endroits des sites laténiens. Dès lors, il ne peut être question de chercher à caractériser l'organisation même des sites à cette période. Il semble en tout cas clair que les fermes de l'occupation précédente ne perdurent pas selon des modalités similaires. Peut-on en déduire qu'il s'agirait d'installations de type "squatt" dans ce qui doit ressembler alors à des "ruines" ? ou a-t-on affaire à de petits habitats ruraux qui, tout en témoignant d'un parti architectural plutôt modeste, mais somme toute peu différent des pratiques de l'époque dans les contrées rurales de l'ouest de la Gaule, n'en sont pas pour autant des habitats "pauvres" ? Il nous semble que l'analyse des vaisseliers rencontrés plaide en faveur de cette seconde hypothèse.

Au terme de cette étude, deux aspects des corpus présentés méritent d'être soulignés.

1. Sur la chronologie.

Ce sont les artefacts issus du site du Deffroux qui présentent le plus grand intérêt sur ce point, puisqu'ils permettent de replacer l'occupation principale du site dans un horizon chronologique relativement précis. En effet, le mobilier présente une cohérence remarquable, qui nous permet de proposer pour le comblement des fossés de l'enclos une datation se référant à la période augustéenne "classique" (des années -10 aux années 10/15 de n. è.). Ce mobilier peut ainsi être mis en parallèle avec celui, strictement contemporain, du site "Gaumont-Saint-Martin" exploré récemment dans la capitale de cité distante d'une vingtaine de kilomètres (Mortreau 1997b). De fait, malgré l'inégalité d'ampleur de ces deux ensembles, les similitudes de répertoire semblent interdire dans le cas présent l'établissement d'une frontière marquée entre habitat rural/urbain.

Les autres structures archéologiques gallo-romaines du site du Deffroux, toutes postérieures à la constitution de la couche supérieure comblant les grands fossés

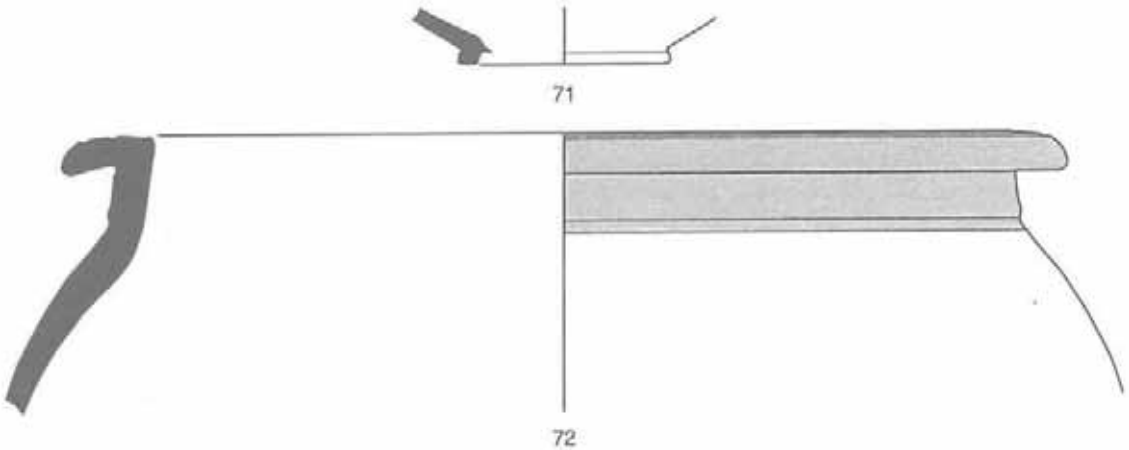


Figure 15 - Hélouine - F.598. *Terra nigra* : 71 ; céramique à pâte claire : 72.

laténiens, restent plus délicates à appréhender ; elles semblent néanmoins liées à une fourchette allant de la période tibérienne au courant du Ier s. de n. è.

On ne peut pas non plus proposer de jalons chronologiques très précis concernant l'occupation du site d'Hélouine. Tout au moins peut-on souligner la très forte parenté des artefacts prélevés avec ceux de l'habitat voisin, ainsi que quelques différences notables qui suggèrent une datation légèrement postérieure.

2. Sur les répertoires céramiques.

Le vaisselier de chacun de ces sites porte les caractéristiques d'une occupation de type habitat, avec d'une part de la vaisselle de table et d'autre part des ustensiles destinés tant à préparer, cuire qu'à stocker les aliments. La vaisselle de table, représentée par les catégories de céramiques fines, la plupart importées, est bien attestée dans les lots étudiés, témoignant ainsi de l'adoption de pratiques de type méditerranéen qui tranchent nettement avec celles des occupations précédentes d'époque laténienne. Il convient de souligner la place toute spécifique accordée à la *terra nigra*, avec des formes bien connues que l'on retrouve à la même époque sur nombre de sites de la Gaule de l'Ouest. Parallèlement, les productions à pâte plus "grossière", à l'esthétique pouvant paraître moins soignée mais en contrepartie plus résistantes, vouées principalement aux travaux de préparation et de cuisson des aliments, n'ont pas une représentation aussi importante que ce à quoi nous pouvions nous attendre avec ce type de contexte. Dans le domaine de la conservation des denrées, il nous semble intéressant d'insister sur la présence non négligeable de gros conteneurs de type dolium, dont le revêtement noir autour de l'embouchure est peut-être le témoin d'un système d'obturation[12] : 19 individus au total pour ces deux sites (15 au Deffroux et 4 à Hélouine), dont 16 rien que pour les enclos. Cette étude permet ainsi de contribuer à préciser leur chronologie ; elle augmente, de plus, de manière significative la carte de diffusion de ces objets spécifiques des sites de l'Ouest et du Centre-Ouest, à partir d'une distribution principalement ligérienne. On soulignera par ailleurs la forte parenté de certains éléments des corpus présentés avec le mobilier d'horizons contemporains d'autres cités de la Lyonnaise, outre ceux déjà évoqués dans l'Ouest, notamment (Riquier 1997, Sellès 1998).

Ainsi, malgré des témoignages somme toute restreints, l'étude du mobilier céramique de ces sites apporte une contribution non négligeable à la connaissance du monde rural du début du Haut-Empire dans l'ouest de la Gaule.



BIBLIOGRAPHIE

André 1986 : P. ANDRE, *Vannes, Morbihan, Z.A.C. Saint-Patern, rue Sainte-Catherine. Sauvetage programmé, décision 1107. Première campagne*, Vannes, 1986. Inédit.

Barral 1998 : Ph. BARRAL, Place des influences méditerranéennes dans l'évolution de la céramique indigène en pays éduen, aux IIème -Ier siècles avant notre ère, dans M. TUFFREAU-LIBRE et A. JACQUES (dir.), *La céramique précoce en Gaule Belgique et dans les régions voisines : de la poterie gauloise à la céramique gallo-romaine*, Nord-Ouest Archéologie 9, 1998, p. 367-384.

Belbenoît 1997 : V. BELBENOT, *Caractérisation et approche de diffusion d'une production de conteneurs céramiques dans le bassin ouest de la Loire au cours du Haut Empire (régions Centre et Pays de la Loire)* : communication prononcée lors du congrès de la SFECAG du Mans, 8-11 mai 1997 [contribution inédite].

Du Bouetiez 1993 : E. DU BOUETIEZ, La céramique des Ier siècle av. - Ier siècle apr. J.C. de la "rue Pierre et Marie Curie, Paris 5è", dans *SFECAG, Actes du Congrès de Versailles*, 1993, p. 137-158.

Clément 1979 : M. CLEMENT, Une importation précoce de céramique commune en Armorique. Les urnes globulaires à bord mouluré, dans *Archéologie en Bretagne*, 23, 3e trim. 1979, p. 13-17.

Dubois, Lemaire 1998 : S. DUBOIS, F. LEMAIRE, Un exemple du répertoire céramique en usage au début de l'époque augustéenne dans la région amienoise, dans M. TUFFREAU-LIBRE et A. JACQUES (dir.), *La céramique précoce en Gaule Belgique et dans les régions voisines : de la poterie gauloise à la céramique gallo-romaine*, Nord-Ouest Archéologie 9, 1998, p. 113-128.

Ferdière 1972 : A. et M. FERDIERE, Introduction à l'étude d'un type céramique : les urnes à bord mouluré gallo-romaines précoces, dans *Revue Archéologique de l'Est*, XXIII, 1972, p. 77-88.

Ferdière, Villard 1993 : A. FERDIERE, A. VILLARD, *La tombe augustéenne de Fléré-la-Rivière (Indre) et les sépultures aristocratiques de la cité des Bituriges*, Mémoire nº 2 du Musée d'Argentomagus, Saint-Marcel, 1993 (7e suppl. à la Revue Archéologique du Centre de la France).

Fichet de Clairfontaine 1986 : F. FICHET DE CLAIRFONTAINE, La céramique d'époque tibérienne à Corseul. Étude du lot de la Salle des Fêtes, dans *Les Dossiers du Ce.R.A.A.*, 14, 1986, p. 39-51.

Fichet de Clairfontaine 1992 : F. FICHET DE CLAIRFONTAINE, Les débuts de la romanisation dans le département de l'Orne. Céramiques d'époques augustéenne et tibérienne de l'oppidum d'Exmes, dans F. FICHET DE CLAIRFONTAINE (dir.), Archéologie dans l'Orne, dans *Société d'Histoire et d'Archéologie de l'Orne*, CXI, fasc. 2-3-4, 1992, p. 79-99.

12 S'agit-il en définitive d'"emballages perdus" à l'instar de ce que l'on suppose concernant la céramique non tournée à bord moulurée de "type Besançon", présents sur ce type de site essentiellement en situation de réemploi ?

Hatt 1949 : J.-J. HATT, Aperçus sur l'évolution de la céramique commune gallo-romaine, principalement dans le nord-est de la Gaule, dans *Revue des Etudes Anciennes*, 1949, LI, p. 100-128.

Jardel 1998 : K. JARDEL, La céramique, dans N. COULTHARD, *Touffreville, Calvados*, Fouille programmée pluriannuelle 001122, Rapport des années 1994 à 1997, 1998. Inédit.

Jobelot, Vermeersch 1991 : N. JOBELOT, D. VERMEERSCH, Contribution à l'étude de deux céramiques en Ile-de-France : la céramique type Besançon et la céramique dorée au mica, dans *SFECAG, Actes du Congrès de Cognac*, 1991, p. 267-278.

Jobelot, Robin 1998 : N. JOBELOT, S. ROBIN, La céramique augustéenne de Lutèce : les fosses de l'Ecole des Mines à Paris, dans M. TUFFREAU-LIBRE et A. JACQUES (dir.), *La céramique précoce en Gaule Belgique et dans les régions voisines : de la poterie gauloise à la céramique gallo-romaine*, Nord-Ouest Archéologie 9, 1998, p. 291-304.

Kérébel, Ferrette 1997 : H. KEREBEL, R. FERRETTE, Trois ensembles précoces du site de Monterfil II à Corseul (Côtes d'Armor), dans *SFECAG, Actes du Congrès du Mans*, 1997, p. 99-120.

Kérébel, Ferrette 1998 : H. KEREBEL, R. FERRETTE, La céramique précoce sur le site de Monterfil II à Corseul (Côtes d'Armor), chef-lieu de la Cité des Coriosolites, dans M. TUFFREAU-LIBRE et A. JACQUES (dir.), *La céramique précoce en Gaule Belgique et dans les régions voisines : de la poterie gauloise à la céramique gallo-romaine*, Nord-Ouest Archéologie 9, 1998, p. 209-222.

Langouët 1978 : L. LANGOUET, Les céramiques gauloises d'Alet, dans *Les Dossiers du Ce.R.A.A.*, 6, 1978, p. 57-104.

Le Goff 1998 : E. LE GOFF, *Carquefou, Le Clouët (Les Mazères) 44.026.008 AH (Loire-Atlantique)*, D.F.S. de sauvetage urgent (Opération 98.091), 27/04/98 - 28/10/98. Inédit.

Lemaire, Rossignol 1998 : F. LEMAIRE, P. ROSSIGNOL, La céramique de la fin de la Tène et du début de l'époque gallo-romaine de Conchil-le-Temple (Pas-de-Calais), dans M. TUFFREAU-LIBRE et A. JACQUES (dir.), *La céramique précoce en Gaule Belgique et dans les régions voisines : de la poterie gauloise à la céramique gallo-romaine*, Nord-Ouest Archéologie 9, 1998, p. 59-76.

Martin-Kilcher 1987 : S. MARTIN-KILCHER, *Die römischen Amphoren aus Augst und Kaiseraugst, vol. 1. Die südspanischen Ölamphoren (gruppe 1)*, 1987 (Forsch. in Augst ; 7/1).

Ménez 1985 : Y. MENEZ, *Les céramiques fumigées de l'Ouest de la Gaule*, Cahiers de Quimper antique, 2, 1985.

Mortreau 1995 : M. MORTREAU, Etude de la céramique romaine, dans E. MARE, *Le Haut-Soulage à Bauné, 49 019 009 AH*, Rapport de fouilles, tracé A85, région Pays-de-la-Loire, mai 1995. Inédit.

Mortreau 1997a : M. MORTREAU avec la collaboration de J. -Ph. BOUVET et J. SIRAUDEAU, Les ensembles céramiques précoces d'Angers (Maine-et-Loire) : "le Jardin du Quadrilatère", dans *SFECAG, Actes du Congrès du Mans*, 1997, p. 37-66.

Mortreau 1997b : M. MORTREAU avec la collaboration de J. SIRAUDEAU, Les ensembles céramiques précoces d'Angers (Maine-et-Loire) : "le site de la Gaumont-Saint-Martin", dans *SFECAG, Actes du Congrès du Mans*, 1997, p. 67-84.

Richard 1991 : C. RICHARD, *Le Gué de Sciaux : fosses et céramiques tibéro-claudiennes*, Chauvigny, 1991 (Mémoires de la Soc. de Rech. Arch. de Chauvigny ; VI).

Riquier 1997 : S. RIQUIER, La céramique de la ferme indigène de Saumeray ("Le Bas des Touches", Eure-et-Loire) : interventions 1992 et 1995, dans *SFECAG, Actes du Congrès du Mans*, 1997, p. 345-356.

Sfecag 1997 : Voir les différentes études regroupées sous le thème "Ensembles céramiques précoces de l'Ouest de la Gaule", dans *SFECAG, Actes du Congrès du Mans*, 1997, p. 37-191.

Von Schnurbein 1982 : S. Von SCHNURBEIN, *Die unverzierte Terra Sigillata aus Haltern*, Münster, 1982 (Bodenaltertümer Westfalens ; 19)

Schweitz *et alii* 1986 : D. SCHWEITZ, C. et B. TOULIER, A. FERDIERE, X. FEHRNBACH, M. -P. BLANC, L'atelier de potier de Mougon (Crouzilles, Indre-et-Loire), dans *Revue Archéologique du Centre de la France*, 25, fasc. 1, 1986, p. 37-77.

Simon 1997 : L. SIMON, Le mobilier céramique d'un habitat rural en sud-Vendée : les contextes de la première moitié du Ier siècle de notre ère du site des Genâts (Fontaines et Fontenay-le-Comte), dans *SFECAG, Actes du Congrès du Mans*, 1997, p. 217-232.

* *
*

DISCUSSION

Président de séance : B. DUFAŸ

***Bruno DUFAŸ** : Merci pour la présentation de ces ensembles et pour les intéressantes conclusions sur ces aspects de romanisation. Tu as dit rapidement que les autres vestiges gallo-romains étaient difficiles à caractériser ; peux-tu en dire un peu plus ? Autrement dit, à côté de ce mobilier, est-ce que le bâti suit l'évolution, la romanisation ?*

***Laure SIMON** : C'est une question à laquelle il est difficile de répondre dans la mesure où, pour chaque site, on a deux occupations d'époque différente qui se succèdent ; on a diverses architectures en matériaux périssables et il est difficile de rapporter ces bâtiments à une période ou à une autre. Etant donné que ces sites sont construits à l'époque laténienne, on pense que la plupart des bâtiments se rapportent à cette occupation, d'autant plus que les artefacts de cette période sont beaucoup plus nombreux, alors que pour la période gallo-romaine on n'a même pas 1000 tessons pour les deux sites.*

***Bruno DUFAŸ** : Est-ce que dans un voisinage immédiat il y a des villa ? Peut-on imaginer que ces deux sites représentent la fin d'une occupation de type traditionnel et que, tout de suite après, il y a un déplacement vers d'autres types d'occupations ? Cela pourrait peut-être expliquer le manque d'un certain nombre de catégories de mobiliers si l'occupation est extrêmement courte ...*

***Laure SIMON** : On a très peu de données à ce sujet concernant le contexte immédiat.*

SFECAG, Actes du Congrès de Fribourg, 1999.

Yvan BARAT
Dominique MORIZE

LES POTS D'HORTICULTURE DANS LE MONDE ANTIQUE ET LES JARDINS DE LA *VILLA* GALLO-ROMAINE DE RICHEBOURG (Yvelines)[1]

I. INTRODUCTION

Bien que rencontrée (épisodiquement) et identifiée depuis près d'un siècle, une forme de céramique reste encore méconnue d'une partie du monde archéologique. Il s'agit, en l'espèce, de pots ou d'urnes de petites ou moyennes dimensions, percés avant cuisson d'un ou plusieurs trous centimétriques au fond et à travers la panse. Cependant, aussi bien des découvertes archéologiques significatives que le témoignage de la littérature antique les identifient sans doute possible avec des récipients horticoles, destinés au semis, à la bouture ou au marcottage, et enfin à la commercialisation et la transplantation de cultures arbustives ou même florales. Si, depuis une vingtaine d'années, les mises au point et découvertes se sont multipliées, on trouve encore dans la littérature scientifique de tels ustensiles identifiés comme faisselles ou récipients culinaires. Sans prétendre épuiser le sujet, cette modeste contribution propose un tour d'horizon le plus général possible, ainsi que la présentation de plus d'une centaine de ces vases dessinant le plan, presque complet, d'un jardin antique dans le nord de la Gaule. La fouille de ce site vient de s'achever définitivement à l'été 1999, et il va de soi que l'étude est fort loin d'être achevée. Cependant, le nombre élevé de pots découverts dont une grande partie *in situ*, ainsi que l'ampleur de ces aménagements en justifient, à nos yeux, cette première approche.

II. DESCRIPTION GÉNÉRALE DE CES POTS

Les dimensions sont en général comprises entre 10 et 15 cm à l'ouverture, et 12 et 20 cm pour la hauteur. Sur les plus anciens exemplaires (semble-t-il), seul le fond est percé, puis trois (le plus souvent) ou quatre trous sont ouverts en bas ou à mi-panse. Ils sont percés avant cuisson, ce qui indique donc une production spécialisée en atelier. Toutefois, leur fabrication manque la plupart du temps de soin : fonds grossièrement découpés à la ficelle, trous percés à la baguette et souvent non régularisés, déformations assez fréquentes. Une étude typologique générale paraît provisoirement illusoire. On peut cependant noter l'existence de deux grandes catégories : des urnes fermées et des jattes plus ou moins largement ouvertes. On peut supposer que cette distinction, comme la largeur plus ou moins grande de la perforation du fond, correspondent à des modes d'utilisation ou à des plantes différentes. Mais lesquels ?

Par ailleurs, on trouve également des vases, même des amphores, retaillés et réutilisés à l'occasion.

III. LE TÉMOIGNAGE DES AGRONOMES ANTIQUES ET LEUR USAGE

L'utilisation de pots de terre cuite perforés en horticulture est attestée par quelques auteurs antiques[2]. Le plus prolixe est Pline l'Ancien au milieu du Ier s. de n. è. qui cite quatre fois leur usage. Mais leur emploi est aussi expliqué par Caton et même, au IVe s. av. J.-C., par Théophraste qui les mentionne pour le semis de cédrat et de palmiers en Perse et en Médie. Ils semblent donc avoir eu un usage plus varié que la stricte appellation de "pots à bouture" qui leur est parfois donnée.

Théophraste comme Pline conseillent d'y semer directement certaines graines (pignons de pins, cédra-

1 Ce travail et cette étude sont largement redevables à l'équipe de fouille (notamment Christèle Munoz, Cédric Albert, Lesley Cracknell, Hélène Grimaud et Clara Hohler) et à l'ensemble du Service Archéologique Départemental des Yvelines, tout particulièrement Silvia Pain (restauratrice). Il convient également de remercier M. Jean-Claude Chatain, premier explorateur du site ainsi que toutes les personnes qui nous ont fourni des informations : S. Barberan, Y. Billaud, R. Brulet, A. Desbat, G. Guillier, D. Joly, P. Marquis, H. Selliès, D. Vermeersch, A. Wittmann.

2 Tous ces textes et leur traduction sont donnés en Annexe B.

tiers, citronniers). Caton et Pline proposent aussi de marcotter des vignes ou certains arbres par leur biais. Nous noterons que le marcottage peut, selon eux, se faire aussi bien en pots qu'avec des corbeilles ou des paniers d'osier. Il est possible que cette technique de marcottage aérien ait été inspirée de pratiques grecques. Cependant, Théophraste (*Hist. des Plantes*, II, 5, 3) ne la mentionne que très allusivement (pour l'olivier, le poirier, le pommier ou le figuier, ainsi que la vigne) sans pour autant mentionner l'usage de récipients, contrairement au semis des cédrats.

Pline y fait une dernière allusion (*Hist. Nat.* XVII, 35, 204) au sujet de la vigne, mais ne cite que des paniers, précisant qu'ils sont à l'abri des animaux (*... qualorum in ipso tabulato maxime probata, quoniam a pecore tutissimum est [...]*).

Au V^{e} s., Palladius reprendra cette technique à son compte, uniquement cette fois au moyen de corbeilles. Il mentionne aussi le semis de noyaux dans des vases, ou leur utilisation pour couvrir des greffes, sans jamais préciser s'ils sont perforés.

Enfin, ils servent au transport et à la transplantation pour les plants obtenus par l'une ou l'autre des techniques. Leur commercialisation à plus ou moins longue distance en est ainsi facilitée et explicitement indiquée par Pline. Le repiquage se fait aussi directement dans ces pots, que Caton recommande de briser, probablement pour éviter leur trop grande résistance lors de la croissance de la souche et peut-être aussi pour drainer le terrain aux alentours du plant, selon un autre précepte de Pline, demandant de disposer de la brique pilée dans le trou de plantation.

Curieusement, nous constatons le silence total fait sur cette technique par Varron ainsi que par Columelle, ce dernier pourtant contemporain de Pline et particulièrement disert sur les greffes, semis, marcottes et autres boutures.

Une dernière utilisation de vases, plus curieuse, est donnée par Palladius pour forcer des fruits (coings et grenades, notamment) à se conformer à la taille des récipients, sorte de calibration à l'antique.

D'autres sources littéraires, plus allusives, mentionnent aussi l'utilisation de récipients de terre. Ainsi, la description des jardins aménagés par Hieron II de Syracuse (265-215 av. J.-C.) sur son navire, où des plantes et arbustes variés étaient installés dans des *pithoi* (Athénée, *Deipnosophistes*, XII, 542).

Enfin, le mythe d'Adonis et sa traduction rituelle des "jardins d'Adonis" –plantes à croissance rapide activée par de l'eau tiède et qu'on laissait ensuite dépérir– ont fait un large usage de pots de terre cuite. Certains étaient peut-être expressément fabriqués pour cet usage domestique, comme à Olynthe (voir *infra*). Ce mythe d'origine orientale (syrienne) était déjà largement répandu en Grèce continentale dès l'époque classique. En attestent la mention de Théophraste et ces éphémères "jardins d'Adonis" représentés sur plusieurs vases peints. On peut citer, entre autres, le fragment à figures rouges CA 1679 du musée du Louvre ou le lécythe B69 du Bad-Landesmuseum de Karlsruhe. Sur ce dernier sont figurées des demi-amphores découpées dont on verra plus loin l'emploi à l'époque romaine.

On peut aussi imaginer leur usage dans ces ornementations de fenêtres auxquelles Martial fait allusion, se plaignant de la donation d'un domaine sans attraits aux portes de Rome, quand il dispose «d'une campagne plus vaste à sa fenêtre» (*Epigrammes*, XI, 18. "*... sed rus est mihi maius in fenestra ...*").

IV. LES DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES

(Une liste non exhaustive est proposée en Annexe A, avec références bibliographiques et carte, Fig. 14).

Les mondes orientaux et grecs.

La mention de Théophraste concernant la Perse et la Médie pourrait laisser penser à une origine orientale de ce type de vase. Il convient pourtant de remarquer que l'utilisation de récipients (vannerie ou terre cuite) est bien plus ancienne. On peut ainsi citer le transport d'arbres à encens vers l'Egypte lors de "l'Expédition de Pount" organisée par la reine Hatshepsout vers 1490 av. J.-C. Ces arbres, encore jeunes, sont représentés sur les fresques de son temple funéraire, transportés dans des vasques en terre et (ou ?) en osier. On retrouvera jusqu'à l'époque ramesside l'utilisation de jarres de terre dans l'iconographie des jardins.

Un peu plus tardivement, des récipients décorés et perforés de deux trous sur le fond sont présents dans les palais du Minoen récent de Mallia et de Cnossos (Fig. 4, n^{o} 6). D'après A. Evans, qui les a retrouvés en grande quantité, ils auraient été placés dans les puits de lumière ou aux fenêtres. Ce sont de tels vases, contenant des crocus, qui sont représentés sur la fresque des singes de Cnossos (Schäfer 1992, p. 108, Fig. 38). Pour la même période, un pot analogue a été découvert en contexte cultuel à Akrotiri, dans l'île de Thera.

Compte tenu de ces exemples très précoces, l'origine orientale n'est donc pas totalement assurée, encore que la vieille tradition des jardins au Proche-Orient (les "paradis") rende l'hypothèse très plausible. D'autant que des pots perforés existent aussi dans le monde indien et notamment au Sri Lanka (Vann 1987, cité par Gleason 1994).

Pour revenir au monde grec, quelques pots à profil mouluré et surface lustrée ont été retrouvés dans les fouilles des habitations d'Olynthe (détruite par Philippe II en 348). La plupart des cours étant pavées, on a pu faire remarquer l'improbabilité de plantations dans le sol. Le caractère soigné des pots (Fig. 4, n^{o} 4) évoque de même une utilisation à l'air libre, comme véritables "pots de fleur", analogues aux cas minoens cités plus haut. M. Caroll-Spillecke y envisage préférentiellement la culture d'herbes et de plantes aromatiques ou culinaires (Caroll-Spillecke 1992, p. 159).

Mais l'exemple le plus parlant est celui des plantations de l'*Agora* d'Athènes, autour du temple d'Hephaïstos (pseudo "Theseion"), exploré par l'Ecole Américaine dans les années 1930 (Thompson 1937). Là, quatre rangées de fosses quadrangulaires étaient creusées dans le rocher autour du temple et dessinaient un écrin de verdure au sanctuaire (Fig. 1 et 2). Les premiers aménagements doivent vraisemblablement, selon les fouilleurs, se rattacher à la construction du sanctuaire classique. Les deux dernières rangées (B et C), dispo-

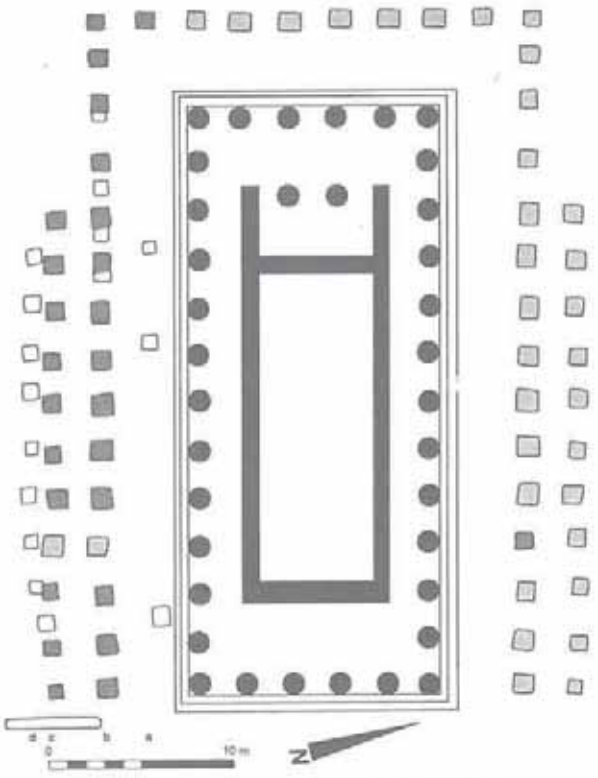


Figure 1 - Athènes, temple d'Hephaïstos, plan des fosses de plantation autour du sanctuaire (del. Y. Barat, d'après Thompson 1937, Fig. 1 et 2). En grisé : fosses des rangées B et C (sombre : fosses observées ; clair : fosses restituées).

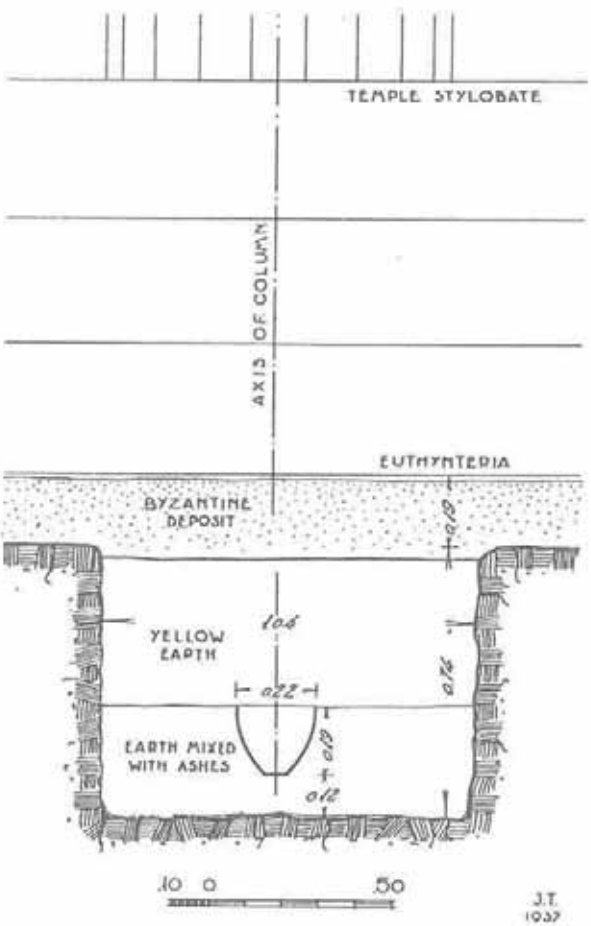


Figure 2 - Athènes, temple d'Hephaïstos, coupe d'une fosse de plantation avec son vase, (d'après Thompson 1937, Fig. 12).

sées dans l'axe des colonnes, peuvent être datées de la fin de la période hellénistique, voire postérieurement aux destructions opérées par Sulla en 86 av. J.-C.

La rangée B a fourni une série de pots complets, perforés sur le fond et de forme tronconique (Fig. 4, nos 1 et 2), apparemment brisés sur place lors de la mise en terre. Dans la rangée C, une des fosses n'a livré que quelques fragments, peut-être résiduels.

Sur le même site, aux environs méridionaux de la *stoa* d'Attale, un dernier pot complet, peu différent, est attribué à la période augustéenne (Fig. 4, nº 3). Un dernier fragment est enfin cité par H. S. Robinson (Robinson 1959, nº G 111, inv. P 22092), sans datation précise.

2. Le monde romain.

L'aire méditerranéenne.

Pour rester dans l'aire orientale, nous citerons le lot des jardins du palais d'hiver hérodien de Jericho, en Palestine. Ces jardins, situés dans le péristyle occidental à exèdre (pièce B64), ont livré une douzaine de pots (Fig. 4, nº 5), répartis à l'origine en sept rangées. Des injections de latex ont permis d'y mouler les traces de branches bouturées (de citronnier ?) et le réseau de radicelles (Gleason 1994, p. 17-18, Fig. 1.7).

L'introduction de ces vases en Italie semble se faire précocement (sous l'influence grecque ?), si l'on en juge par leur découverte sur le palais aristocratique étrusque de Poggio Civitate (Murlo) en Toscane (Stopponi 1985).

A Pompéi et Herculanum, les recherches effectuées dans les années 1960 et 1970 par W. Jashemski sur les jardins de Campanie en ont livré, brisés ou entiers, une quinzaine de petites séries (Fig. 4, nos 7 à 12)[3]. Les plus importantes étant celle de la "maison du bateau Europa" avec 28 exemplaires, puis celle de la *villa* d'Oplontis (notamment une double rangée de pots axés sur les colonnes de la cour méridionale nº 59). Certains pots montrent, comme à Jericho, les traces de branches de petite taille qui tendent à confirmer leur utilisation pour des boutures ou des marcottages. D'autres auraient accueilli des plants importés de citronnier. Une découverte ancienne semble attester leur production locale dans un four près de la porte d'Herculanum (Di Giovanni 1996, note 32). Outre ces petits pots, on connaît aussi de grands récipients de terre cuite percés, destinés à rester visibles. Ainsi, dans la "maison des cerfs" à Herculanum, quatre vasques ornementales étaient disposées sous une pergola (Jashemski 1993, p. 265, Fig. 294).

A Rome, plusieurs découvertes (parfois anciennes)

3 Notamment : maison du bateau Europa, de Salluste, de Polybius, du Centenaire, jardin "d'Hercule", *villa* de "Poppée" à Oplontis, etc. : Jashemski 1979 et 1993.

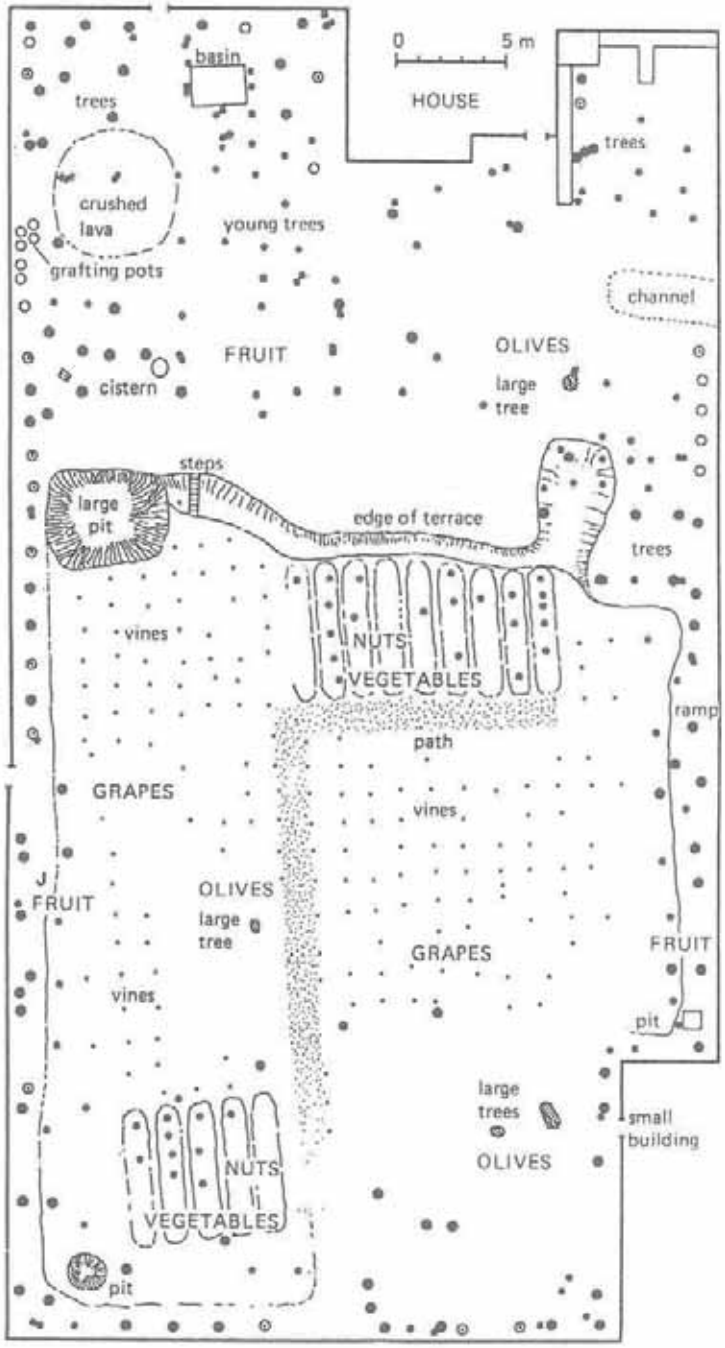


Figure 3 - Plan des jardins de la maison du "bateau Europa" à Pompéi. Les pots sont indiqués par des cercles pointés ou des cercles vides (d'après Greene 1992, Fig. 38 ; repris de Jashemski 1979, p. 236, Fig. 346).

de pots sont à signaler (Daremberg, Saglio, p. 358). Le cas le plus intéressant est celui des fouilles récentes de la *Vigna Barberini*, au nord-est du Palatin, près du temple d'Elagabale. La découverte de nombreux pots perforés, ainsi que de plusieurs rangées d'amphores en place réutilisées pour des plantations, semble maintenant bien identifier cet endroit avec l'*Adonea* dela *Forma Urbis*, conformément aux localisations anciennes et contrairement à l'opinion de P. Grimal. On peut alors aussi y voir cette fameuse "cour d'Adonis" citée par Philostrate sous le règne de Domitien (dans un texte toutefois écrit sous les Sévères...)[4]. Les pots perforés sont attribués à un état julio-claudien du site, tandis que les rangées d'amphores appartiennent à l'époque antonine.

Curieusement, le monde ibérique ne semble pas livrer de tels ustensiles. A moins d'attribuer cet usage à deux petits vases cylindriques bas, à profil de faisselle, découverts à Conimbriga au Portugal (Fig. 6, nº 30).

La Gaule et les provinces occidentales.

Plusieurs cas ont été signalés en Narbonnaise et dans la vallée du Rhône : à Nîmes, la *domus* des Villégiales où la disposition des pots à l'extrémité de petites tranchées illustre bien la technique du marcottage, et l'habitat péri-urbain de la rue Séguier où une rangée de sept pots était implantée le long du mur nord-ouest d'une cour à péristyle (Fig. 6, nºs 31 à 34). Un nombre appréciable de cas est signalé à Lyon et dans sa région, ainsi qu'à Saint-Romain-en-Gal (quatre pots autour d'une fontaine dans la maison des dieux Océans (Fig. 5, nºs 26 et 27) et deux autres dans une maison du Iᵉʳ s. (Fig. 5, nº 25). A Montmaurin, quelques cas, percés avant ou après cuisson ont été mentionnés, mais sans que leur nature soit bien identifiée, notamment dans les espaces réutilisés en jardins au Bas-Empire (Fouet 1983, p. 131 et 203).

Leur répartition en Gaule du Nord n'est finalement pas moins importante. Cependant, bien peu ont été découverts *in situ*. Le sanctuaire de la Bauve à Meaux (Seine-et-Marne) a livré un ensemble de cinq vases en place, alignés côte à côte (Fig. 8, nºs 63 et 64). Deux vases sont signalés sur le sanctuaire de Vendeuil-Caply, dans l'Oise, mais sont interprétés comme faisselles (Fig. 8, nºs 54 et 55). Récemment, un pot a été observé dans la cour d'une *domus* à Tours. En Angleterre, deux pots ont été reconnus sur le site de Fishbourne (Fig. 6, nº 38) ainsi qu'à Bancroft (Fig. 6, nºs 35 à 37).

On remarque qu'un certain nombre de ces vases ont été découverts en contexte de sanctuaires. Pour autant, leur rôle n'est pas connu avec plus de certitude. S'agit-il des vestiges de la décoration végétale permanente de ces sites, ou d'offrandes ponctuelles de fleurs et de plantes aromatiques ? Dans le cas du sanctuaire des meldes à Meaux "La Bauve", la disposition de pots littéralement contigus, à proximité de l'entrée, incite à y voir plutôt le résultat d'une offrande ponctuelle.

4 *Vie d'Apollonios de Tyane*, 7. 32. "... [l'empereur] se trouvait dans la cour d'Adonis, et cette cour était toute verdoyante de jardins fleuris, comme ceux que les assyriens disposent en l'honneur d'Adonis au moment des fêtes et qu'ils plantent à l'intérieur de leur maison". Traduction Grimal 1958, p. 1286.

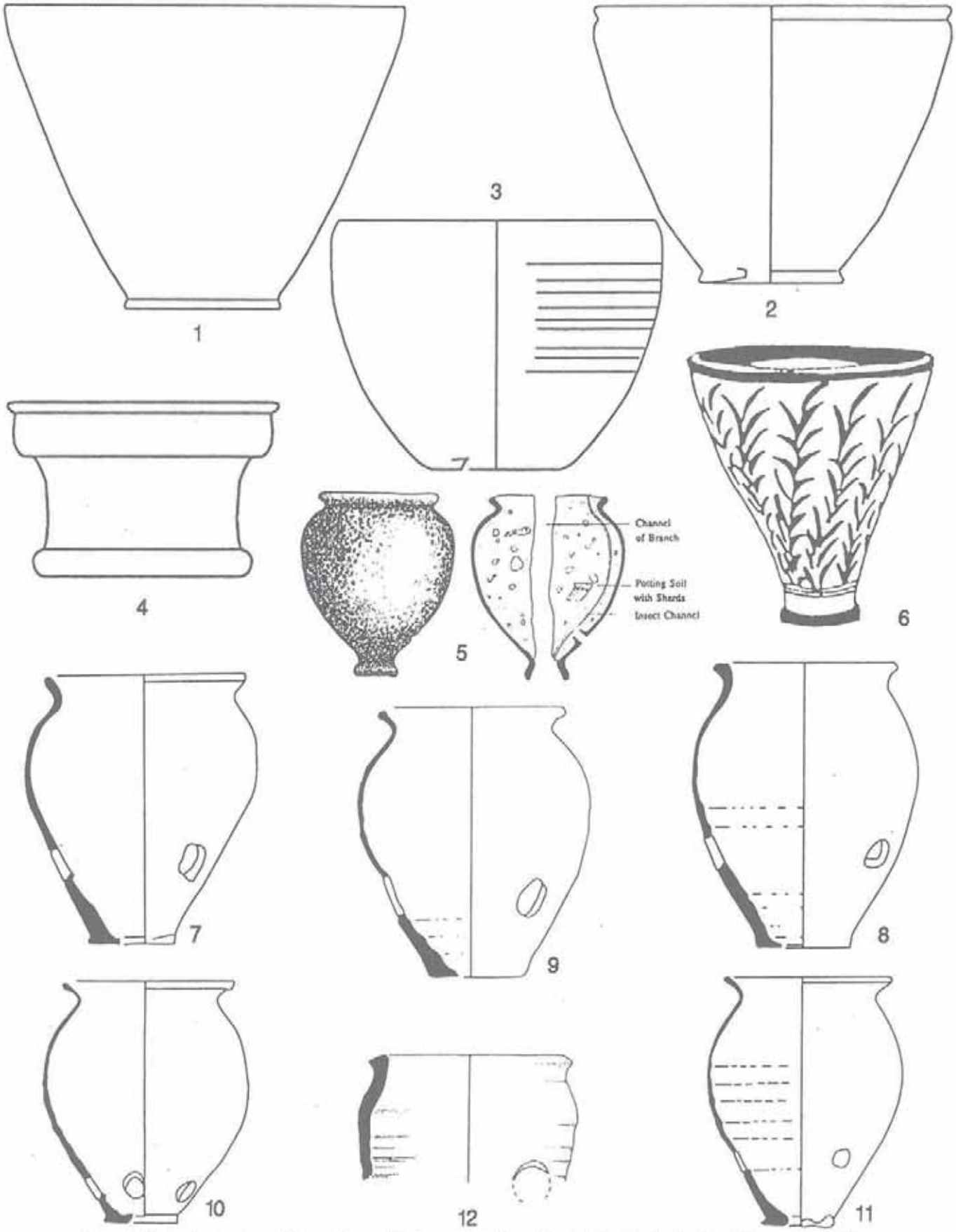


Figure 4 - Pots du bassin méditerranéen. 1 à 3 : Agora d'Athènes (dessin d'après photos dans Thompson 1937).
4 : pot d'Olynthe (dessin d'après photos dans Thompson 1937). 5 : Jericho, d'après Gleason 1994.
6 : pot à décor peint de Cnossos (Minoen Recent, d'après *American Journal of Archaeology*, 1970). 7 à 11 : Pompéi, maison de L. Fronto, d'après Peters 1993. 12 : Pompéi, d'après Di Giovanni 1996 (éch. 1/3 sauf n^{os} 6 et 7 à 12, non précisée).

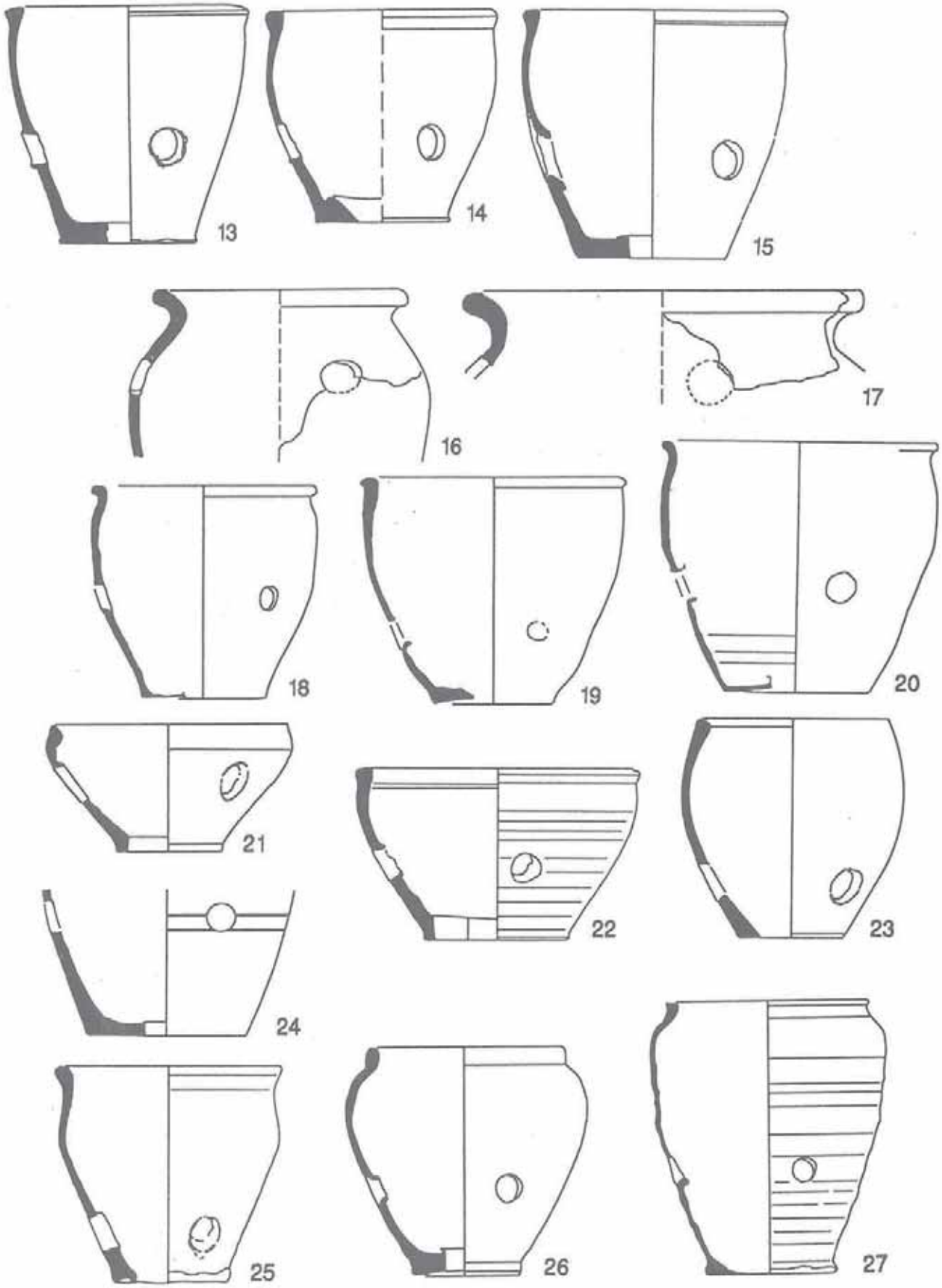


Figure 5 - Pots de la région lyonnaise (d'après Desbat 1999). 13 à 15 : Hauts de St-Just. 16 et 17 : Rue des Farges. 18 à 20 : Vaise, périphérique nord. 21 à 23 : collection Commarmond au musée de Lyon. 24 : atelier de La Sarra. 25 à 27 : Saint-Romain-en-Gal (éch. 1/3).

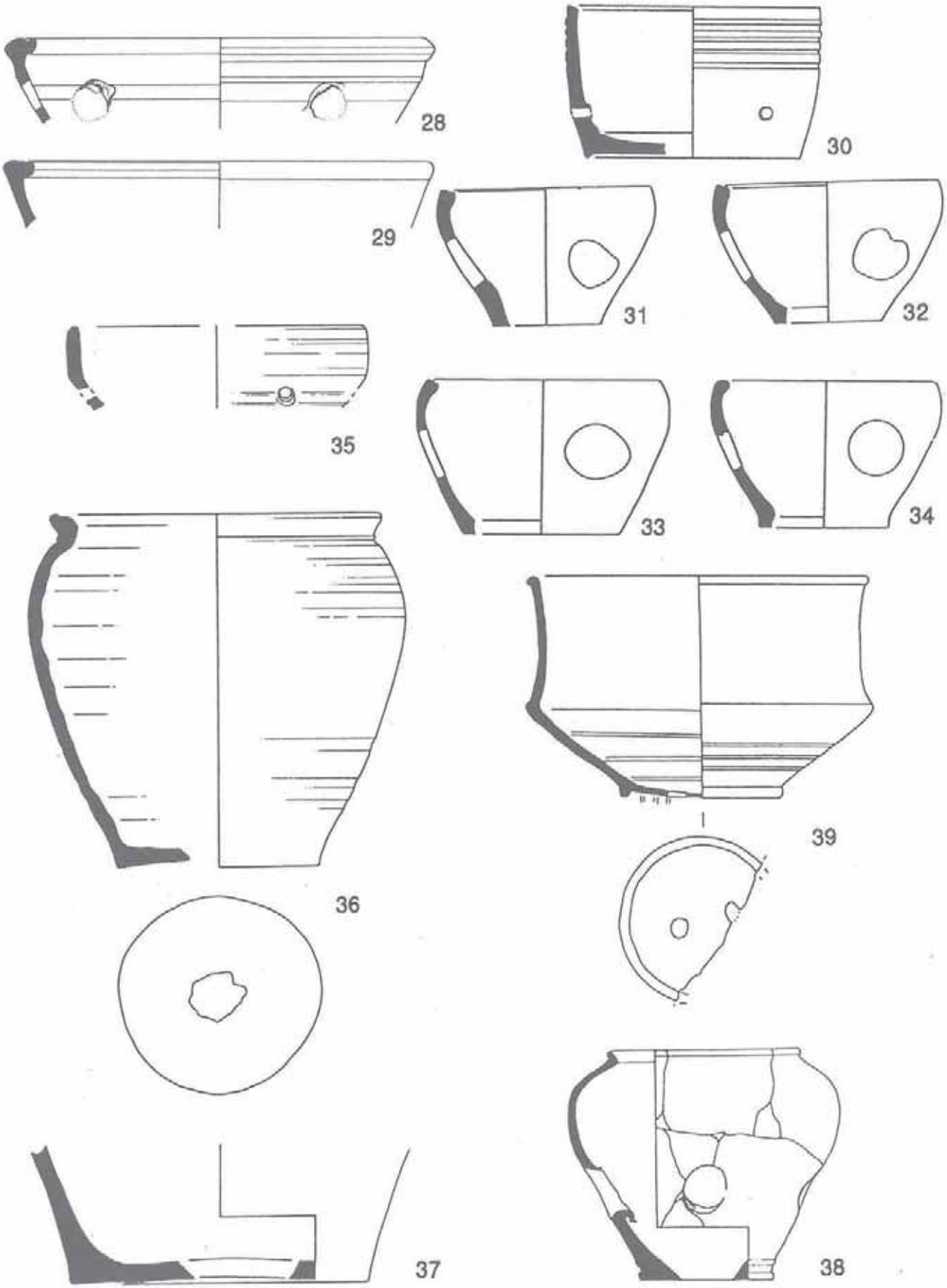


Figure 6 - 28 et 29 : Carthage (d'après Fulford, Peacock 1994). 30 : Conimbriga (d'après Alarcao, Etienne 1975). 31 à 34 : Nîmes-rue Séguier (d'après Barberan 1998). 35 à 37 : Bancroft (d'après William, Zeepvat 1994). 38 : Fishbourne (d'après Down 1989). 39 : Corseul (d'après Fichet de Clairfontaine 1986) (éch. 1/3).

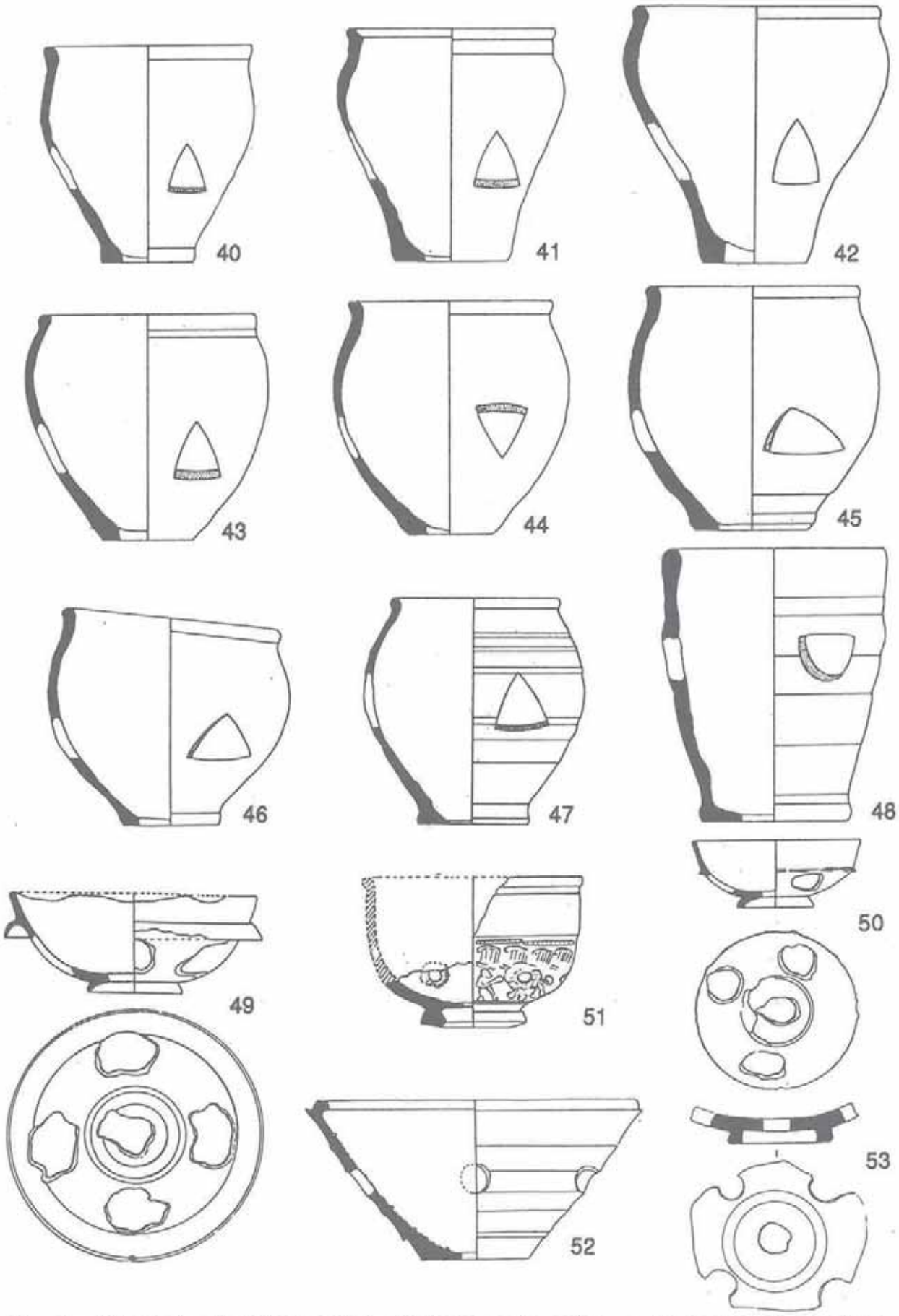


Figure 7 - 40 à 48 : Eccles (d'après Detsicas 1981). 49 à 50 : Pont des Rèmes (Argonne, d'après Chenet, Gaudron 1955). 51 à 52 : Lavoye (Argonne, d'après Chenet, Gaudron 1955 et Chenet 1941). 53 : Les Allieux (Chenet 1941) (éch. 1/3).

Une découverte récente à Beaumont-sur-Oise (Val-d'Oise) suggère l'existence de vases perforés de grandes dimensions, sortes de "jardinières" du même genre que le cas mentionné *supra* dans la "maison des cerfs" d'Herculanum. Il s'agit d'une grande vasque (malheureusement incomplète) en céramique grise, à fond plat percé avant cuisson de cinq trous (Fig. 8, n° 66).

3. Production d'ateliers.

En dehors du cas évoqué plus haut de Pompéi, quelques ateliers provinciaux ont fabriqué de tels ustensiles : Lyon, Chartres (Fig. 8, n° 61), Eccles en Angleterre. Les vases d'Eccles (Fig. 7, n^{os} 40 à 48) présentent la particularité d'avoir été perforés au couteau, de même que quelques fragments reconnus sur le sanctuaire de Bennecourt (Yvelines). On peut, peut-être, attribuer cet usage aux vases percés *après* cuisson découverts dans les ateliers argonnais de Lavoye et des Allieux au Bas-Empire (Fig. 7, n^{os} 52 et 53), mais considérés par G. Chenet comme accessoires de cuisson. D'autres, plus précoces, ont été récupérés par le même auteur sur l'atelier de Pont-des-Rèmes (Fig. 7, n^{os} 49 et 50). A Lavoye, un bol Drag. 37 non engobé a été percé *avant* cuisson (Fig. 7, n° 51). Au demeurant, il est probable qu'ils aient pu servir à cet usage. Les pots de la collection Commarmond du musée de Lyon avaient été interprétés de la même manière comme "gazettes" de cuisson (Desbat 1999). Cependant, on s'explique mal l'intérêt de percer (avant cuisson) un bol en sigillée à décor moulé à Lavoye.

La rareté de ce type d'objets, aussi bien sur les sites de consommation que sur les ateliers, incite à y voir des objets fabriqués sur commande, de manière très ponctuelle. D'autant que si plusieurs types semblent spécifiques à cet usage, d'autres ne sont qu'une adaptation par le potier d'une forme (en général une urne) qu'il fabrique couramment par ailleurs, et dans laquelle il se contente de percer les trous. On peut examiner à ce sujet le cas de Pompéi où un certain nombre de ces vases sont identiques à une *olla* culinaire (forme 2311)[5]. La même remarque vaut pour une jatte de Carthage, que l'on pourra comparer avec un exemple identique mais non percé (Fig. 6, n^{os} 28-29).

V. D'AUTRES USTENSILES POUR LES MÊMES USAGES

On l'a vu, bien que répandu sur une vaste aire géographique, ces pots restent peu courants. La relative méconnaissance dont ils font l'objet doit être partiellement à l'origine de leur rareté. Nous avons vu plus haut le cas de Vendeuil-Caply. Plusieurs exemplaires sont aussi signalés sur la *villa* de Montmaurin, sans toutefois être identifiés comme tels. Et comme le suppose K.-L. Gleason, de nombreux exemples doivent se trouver dans des réserves de musées.

Cependant, leur identification souvent erronée ne semble pas être seule en cause. Nous avons vu que les textes antiques proposaient à leur emploi l'alternative de corbeilles ou de banneaux d'osier. Dans ces conditions, il est évident que ces derniers ne nous sont pas parvenus. Le meilleur exemple est, à cet égard, celui de Fishbourne où seuls deux exemplaires en terre cuite sont connus sur des jardins d'une envergure tout de même impressionnante. Sur l'ensemble des jardins explorés au pied du Vésuve, le nombre total de ces pots n'est pas non plus pléthorique.

De plus, rien n'interdit l'utilisation de vases de rebut, grossièrement perforés pour l'occasion (après cuisson) et qu'il n'est pas toujours possible d'identifier, surtout à l'état fragmentaire. Outre les exemples mentionnés plus haut sur les ateliers argonnais, d'autres cas ont été, par exemple, remarqués à Montmaurin, Corseul (Fig. 6, n° 39), Bancroft (Fig. 6, n° 36) ou Richebourg (voir *infra*). Le texte de Caton indique, du reste, expressément : "... percez un pot ..." (*De Agricultura*, 52).

Des amphores, entières ou découpées, peuvent également servir à des plantations. Nous avons signalé le cas de la *Vigna Barberini* sur le Palatin, mais on pourrait mentionner aussi des fonds d'amphores dans des terres à jardin à Paris[6], la rangée d'amphores disposée à proximité du bassin du Canope sur la *Villa Hadriana* (banquette Est). L'une d'elles était par ailleurs perforée sur l'épaule de deux trous. La réutilisation à usage horticole de tels contenus est également attestée sur les jardins de la *villa* d'Oplontis (Jashemski, Ricotti 1992, Fig. 6 et 7). Nous verrons aussi (*infra*) quelques cas sur la *villa* de Richebourg.

VI. AU-DELÀ DE L'ANTIQUITÉ

Si les pots horticoles percés sont d'origine ancienne, leur utilisation perdure largement jusqu'à nos jours et il n'est pas nécessaire d'insister sur l'aspect de nos actuels pots de fleur.

Les jardins du Haut Moyen Age sont connus par les textes et l'iconographie (plan du monastère de Saint-Gall, poème de Wilfrid Strabo au IX^{e} s.). Ils sont peut-être également illustrés par des vases au fond percé au couteau avant cuisson, connus entre les VIII^{e} et X^{e} s. en Grande-Bretagne, à Lincoln (Fig. 9, n^{os} 69-70) et à Southampton (Fig. 9, n^{os} 67-68)[7]. A peu près contemporains (X^{e}-XI^{e} s.) sont des pots au fond troué après cuisson découverts à Northampton et considérés comme ustensiles d'horticulture (Moorhouse 1991, p. 108, Fig. 9.9).

Mais il faut reconnaître que les jalons entre l'Antiquité et nos jours restent rares. Certains pots de cheminée identifiés dans les fouilles médiévales de Londres pourraient aussi bien avoir servi pour des plantations (Dunning 1961). De même, un vase cylindrique percé des ateliers marseillais du XIII^{e} s. est vraisemblablement à rattacher à cette activité (Marchesi, Thiriot, Vallauri 1997, p. 277, Fig. 245, n° 1). Des "pots de fleurs" apparaissent, en revanche, plus ou moins

5 Voir l'analyse développée par Di Giovanni 1996, p. 90 et note 32.

6 Inédit : site de la rue Gay-Lussac (V^{e} arrt.), fouilles de 1983, avec l'aimable autorisation de M. P. Marquis.

7 Gilmour 1988, Fig. 42, n° 1 et Fig. 44, n° 6. Hodges 1981, Fig. 3, 3, n° 6 (ici interprété comme couvercle) et Fig. 3, 10, n° 7.

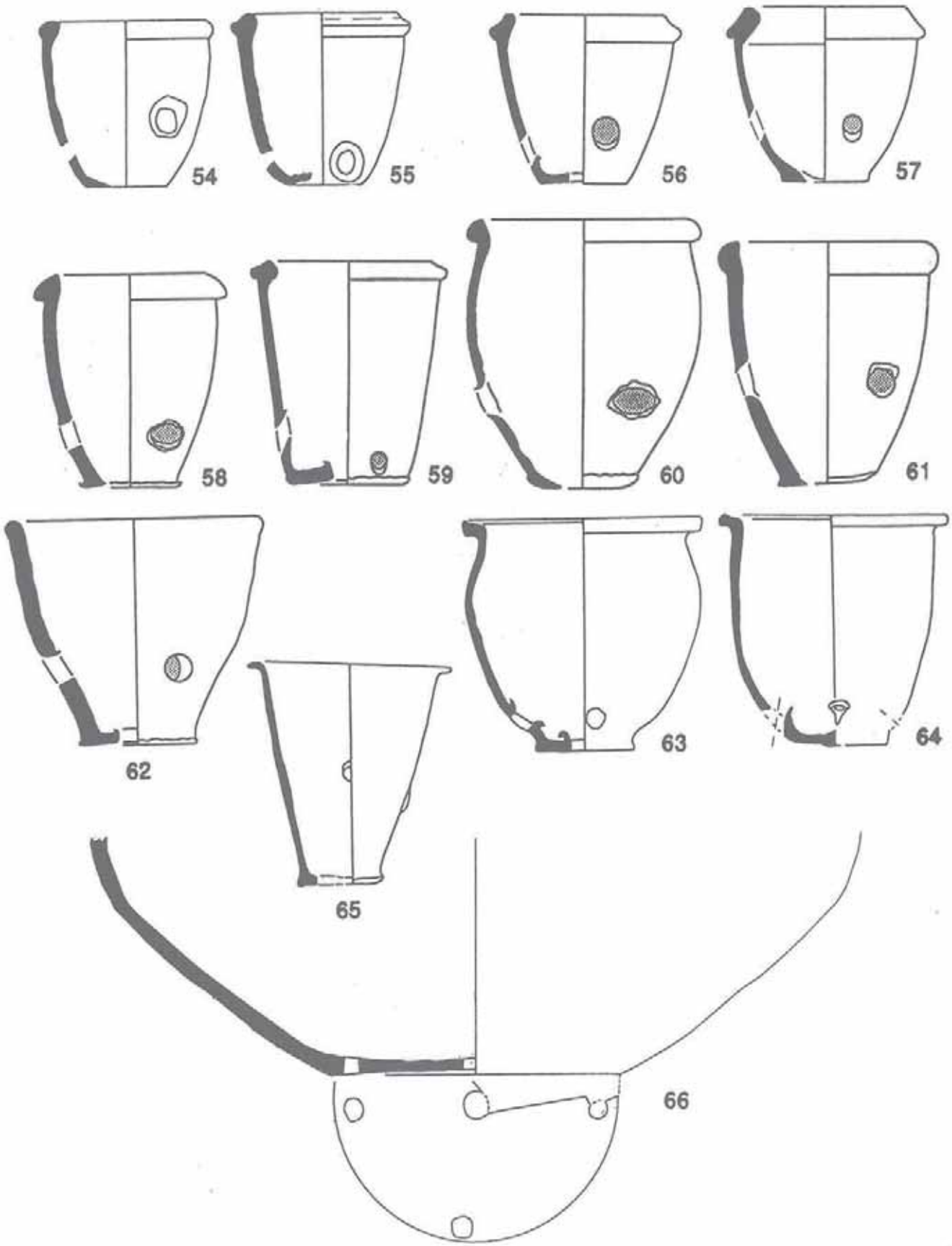


Figure 8 - 54 et 55 : Vendeuil-Caply (d'après Piton, Delebarre 1993). 56 à 60 : musée de Chartres (Dessins H. Sellès et F. Couvin).
61 : Chartres, "les Filles Dieu" (d'après Sellès 1993). 62 : Chartres "le Moulin à Van" (Dessin H. Sellès et F. Couvin).
63 et 64 : Meaux (d'après Gonzalez 1988 et Vermeersch 1998). 65 : Le Thillay (d'après Gentili, Guadagnin 1997).
66 : Beaumont-sur-Oise, vasque percée. Fouille D. Vermeersch (éch. 1/3).

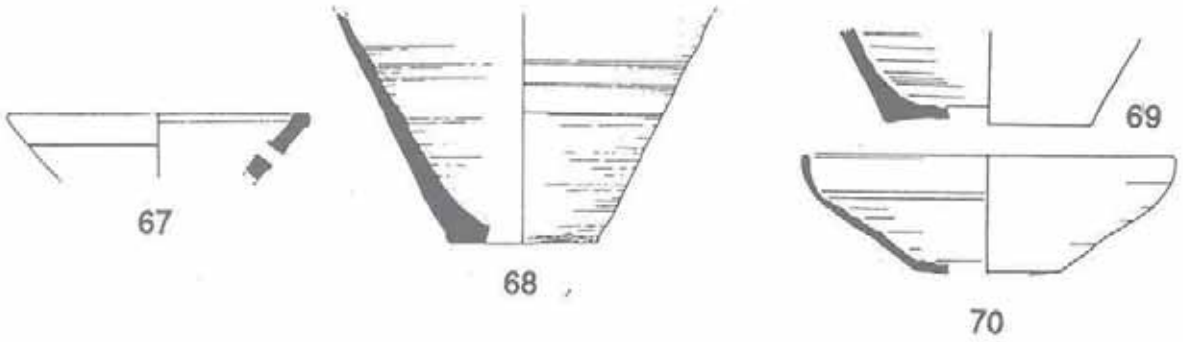


Figure 9 - Haut Moyen Age. 67 et 68 : Southampton (d'après Hodges 1981). 69 et 70 : Lincoln (d'après Gilmour 1988) (éch. 1/3).

fréquemment dans l'iconographie médiévale, notamment enluminures et peintures[8].

On connaît aussi au Bas Moyen Age de grandes vasques bitronconiques "très décorées" et glaçurées, d'un goût assez discutable (Moorhouse 1991, Fig. 9,2 à 9,3) ... Là encore, il s'agit manifestement de récipients destinés à être contemplés (!).

VII. LA *VILLA* DE RICHEBOURG ET SES JARDINS

Située aux confins occidentaux de l'Ile-de-France, dans la plaine du Drouais, cet établissement a fait l'objet d'une fouille programmée entre 1994 et 1998 par le Service Archéologique Départemental des Yvelines. Probablement ferme indigène à l'origine, son développement s'accélère à la période césarienne avec la construction d'une véritable *villa*. Au début du règne d'Auguste, une nouvelle résidence monumentale maçonnée et d'imposants bâtiments utilitaires attestent un personnage de grande importance sociale et politique, et peut-être une fonction fiscale dans le cadre de l'annone. Après trois siècles de réaménagements successifs, le site est définitivement déserté dans la dernière décennie du III[e] s., peut-être dans le cadre des troubles qui agitent le nord de la Gaule au début de la Tétrarchie (usurpation de Carausius, notamment).

D'une superficie totale de 12/13 ha, le site n'a fait l'objet d'une fouille approfondie que sur l'aire de la *pars urbana* : résidence, cour, cave, bâtiment-grenier et jardins, ce sur une surface d'un hectare (Fig. 10).

1. Organisation générale du jardin.

Les aménagements construits.

Devant la résidence principale, les jardins de la *villa* sont organisés autour de deux chemins empierrés, délimitant des massifs de terre végétale artificiellement rapportée dans l'Antiquité. Dans cette terre, plusieurs pots perforés dessinent un quadrillage orthogonal axé sur les bâtiments (Fig. 11).

Les chemins sont apparus sous la forme d'une nappe de graviers de meulière concassée, directement établie sur le substrat. Seuls les abords des bâtiments avaient été renforcés par un radier. Le chemin transversal a été largement oblitéré par la construction d'une voirie à la fin du III[e] s. Il n'en restait que quelques lambeaux et surtout deux lignes de petits calages de poteaux symétriques, vestiges d'une pergola couverte. Le même dispositif équipait le chemin menant à l'habitation. Aux abords de la clôture occidentale, d'autres alignements parallèles et symétriques de calages identiques correspondent aux retours de la pergola transversale.

Une large bande de graviers a été installée le long de la galerie de façade sur un radier de pierres et cassons de tuiles. Bordée par de rares poteaux et un possible négatif de sablière, elle correspond à un parvis, peut-être couvert à un moment donné par une pergola adossée à la galerie. Contre le mur de cette dernière, plusieurs calages de poteaux ainsi que quelques fonds d'amphores doivent correspondre à des aménagements horticoles (plantes grimpantes ?).

Les massifs de terre végétale.

Ils consistent en un sédiment brun sombre mêlé de divers matériaux (charbons, tessons de céramique, coquilles d'huîtres et de moules, mortier pulvérulent, etc.) dus à un apport régulier d'engrais. Charbons et cendres correspondent aux prescriptions répétées des agronomes latins (notamment Columelle, *De re rustica*, II, 15) ou Pline l'Ancien (*Hist. Nat.* XVII, 5). Les tessons doivent provenir de tas de fumier servant de dépotoirs, répandus ensuite sur les surfaces cultivées. L'abondance de coquilles, en revanche, est plus inhabituelle. Si leur usage est très courant depuis au moins le XVIII[e] s. pour amender les terrains par un apport de calcium, voire de phosphates[9], il n'était pas signalé dans l'Antiquité. Seul Palladius (*Opus Agriculturae*, X, 14) conseille brièvement de planter certains arbres sur un "lit de coquilles".

La fouille a consisté en un décapage manuel, par passes successives, des massifs de terre, de manière à mettre à nu le paléosol sous-jacent, toute velléité stratigraphique dans cette épaisse couche étant illusoire. Il fut, en particulier, impossible d'observer les contours des fosses autour des pots. Ceux-ci ont été alors laissés en place, puis relevés, photographiés et enlevés au fur et à mesure de leur découverte. Autant

8 Voir notamment les trois pots représentés sur un rebord de fenêtre, sur une peinture anonyme du XV[e] s. : Stokstad 1986, Fig. 13 et 14. Ou certaines éditions du *Livre des proffits ruraux* de Pierre de Crescence : Calkins 1986, Fig. 21.

9 Voir notamment L.-S. Mercier (1783) qui, au chapitre DCCXCIX "huîtres" du "Tableau de Paris", écrit : «Les coquilles forment un excellent engrais, et par là elles deviennent plus précieuses que ce qu'elles enferment ; il faut donc voiturer à Paris les bancs de la mer, tant pour les gourmands que pour les arbres et végétaux de nos plaines».

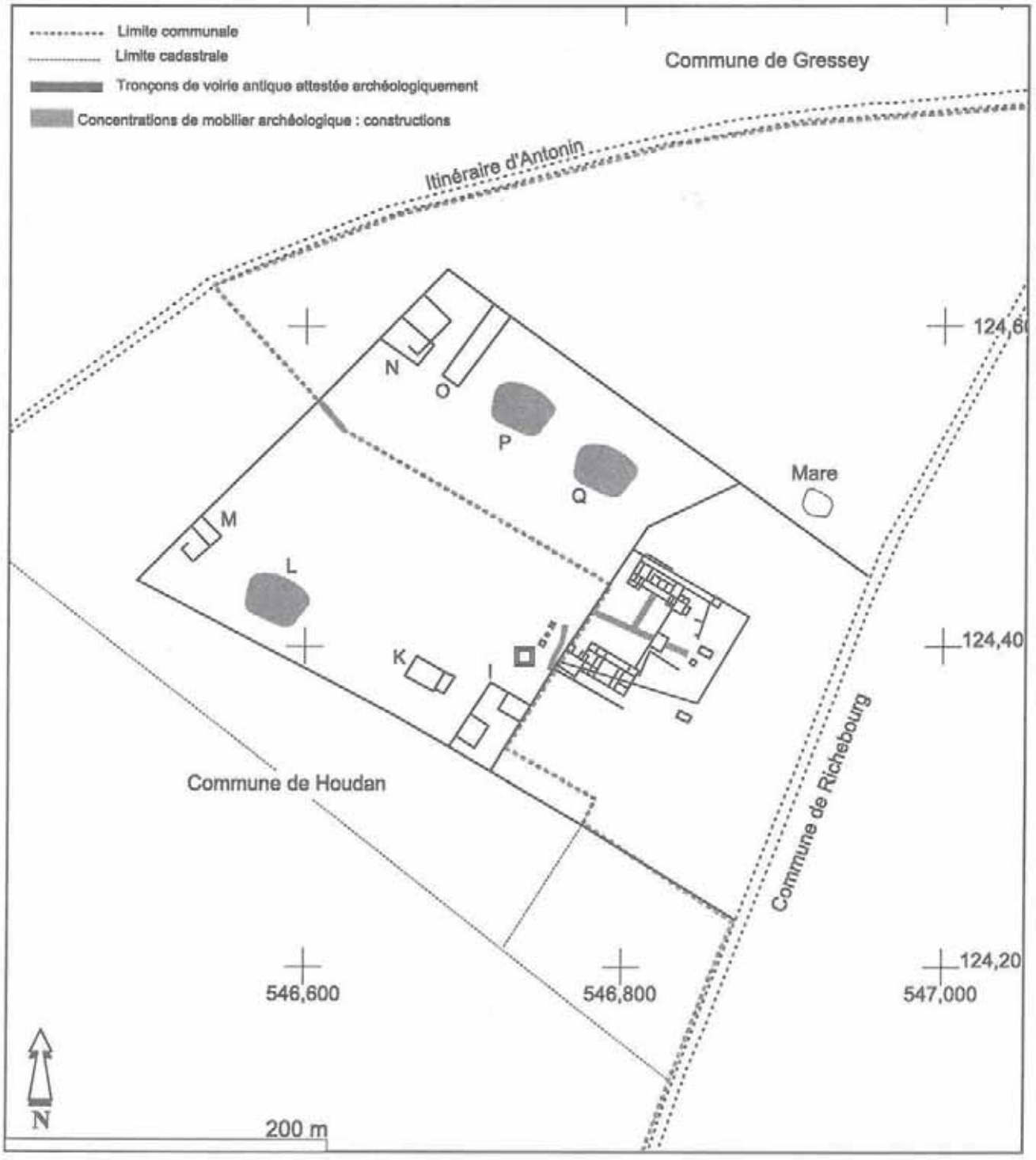


Figure 10 - Plan général de la *villa* de Richebourg (Y. Barat, SADY).

que faire se pouvait, nous avons procédé à des prélèvements de sédiments autour et à l'intérieur de ces pots. Nous avons ensuite procédé à l'examen des autres traces pouvant subsister à la surface du paléosol.

2. Le réseau de pots de transplantation.

Les catégories techno-typologiques.

La fouille des surfaces de jardins a livré un réseau bien organisé de vases de céramique utilisés pour des plantations. Hormis quelques fonds d'amphores, il s'agit essentiellement de vases perforés fabriqués à cet usage. De dimensions sensiblement équivalentes (diamètres de 8 à 12 cm, hauteur de 9 à 13 cm), ce sont des récipients plus ou moins tronconiques, percés d'un trou au fond et de trois vers le bas de la panse. Seul un exemplaire présente quatre perforations latérales. Sauf cas particulier, la perforation s'est faite de l'intérieur vers l'extérieur. Enfin, tous étaient détachés du tour à la ficelle.

On a répertorié pour l'heure plus d'une centaine d'individus, majoritairement découverts en place. Pour environ la moitié d'entre eux, ils sont entiers ou du

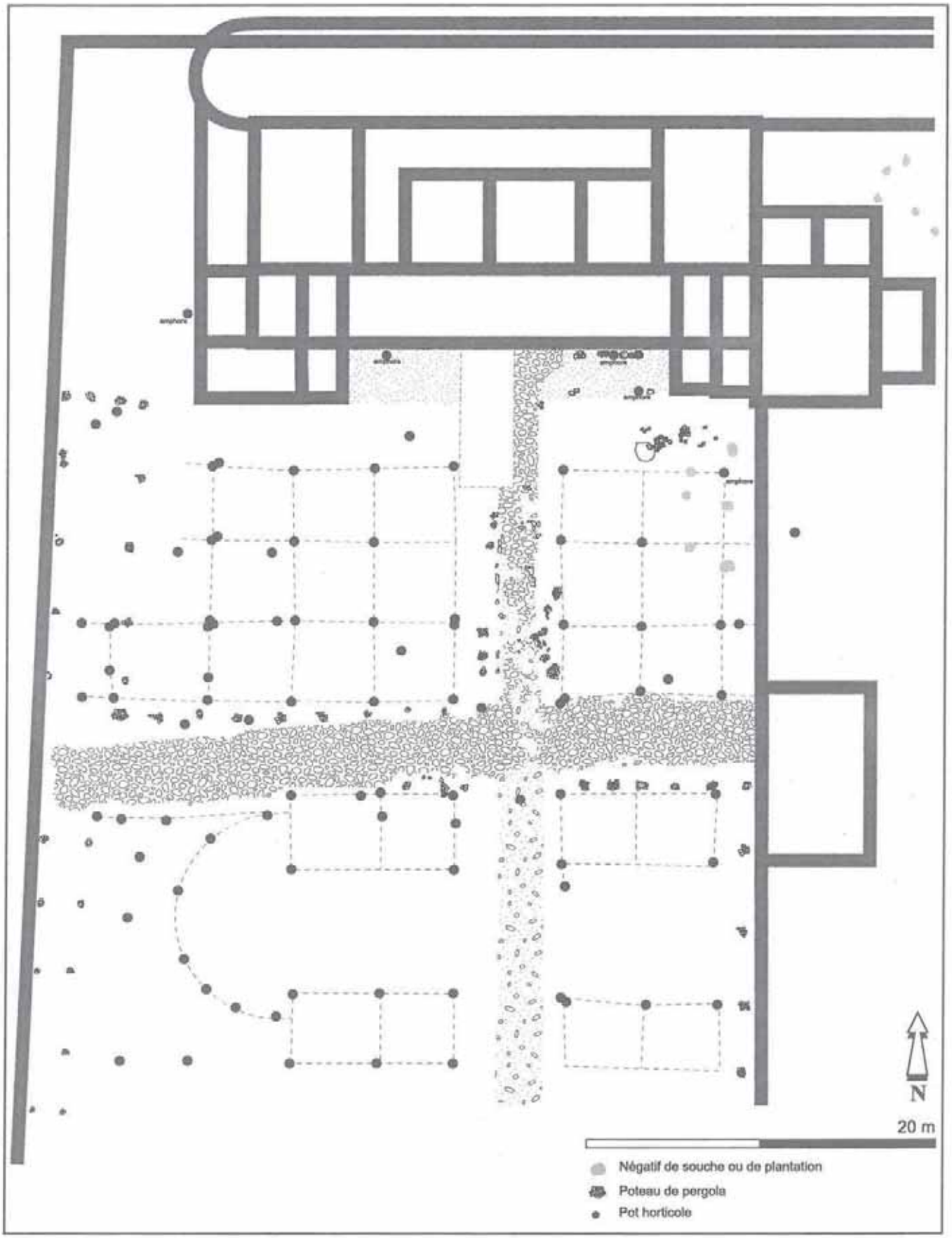


Figure 11 - Plan général des jardins de Richebourg (Y. Barat, SADY).

moins archéologiquement complets. D'autres tessons ont été découverts remaniés dans les massifs de terre à jardin ou dans les remblais postérieurs.

Huit catégories techno-typologiques ont pour le moment été identifiées (Fig. 12 et 13) :

- **A** (Fig. 12, nos 1 à 12) : panse tronconique et lèvre triangulaire à profil pincé, perforations latérales probablement effectuées au doigt depuis l'intérieur et ébarbées au couteau à l'extérieur, jonction panse-fond lissée, pâte beige sableuse. C'est le type le plus représenté et le plus soigné. Il est comparable à une série conservée au musée de Chartres. Probablement s'agit-il ici d'une même production d'atelier.

- **B** (Fig. 12, nos 13 à 17) : profil identique mais de plus grande taille, lèvre peu ou non pincée, perforations latérales moins bien finies, jonction panse-fond souvent lissée, pâte sableuse rose clair à coeur beige. Elle est numériquement assez bien représentée.

- **C** (Fig. 13, nos 18 à 23) : profil général en "S", petit rebord éversé, pâte rouge-orangé assez tendre. Les trous, percés au doigt ou à la baguette dans la panse, peuvent être laissés bruts.

- **D** (Fig. 13, nos 24 à 28) : panse ovoïde, lèvre en forme de "boudin", pâte grise, sableuse, et surface brune, grise ou noire. Les perforations latérales, plutôt effectuées à la baguette, sont presque toujours brutes et petites. Un exemplaire présente une pâte et une surface brun clair.

- **E** (Fig. 13, nos 32 et 33) : ce type se démarque nettement du reste du *corpus*. Ce sont des pots de plus grande taille, à parois épaisses et stries de tournage très marquées, profil tronconique, lèvre carrée ou triangulaire et pâte blanche et tendre. Trois de ces pots proviennent d'une fosse-dépotoir d'époque claudienne.

-**F**, **G** et **H** (Fig. 13, nos 29, 30 et 31) : ces trois dernières catégories sont produites dans une pâte grise sableuse. Elles ne sont représentées à Richebourg qu'à quelques exemples.

La présence d'au moins huit catégories différentes s'explique par plusieurs commandes, contemporaines ou non et d'origines géographiques variées, mais l'analyse spatiale n'a, pour le moment, fourni aucune répartition probante. Les comparaisons typologiques ne mènent pas loin non plus, compte tenu de leur relative rareté aussi bien que d'une large méconnaissance de ces objets. Enfin, l'établissement d'une stratigraphie fine dans un terrain par nature et par fonction très remanié est totalement utopique.

Toutefois, les catégories A et B, morphologiquement très proches, trouvent des parallèles intéressants avec un pot de Vendeuil-Caply (Fig. 8, n° 55) et une série représentée au musée de Chartres (Fig. 8, nos 56 à 60). Dans ce cas, une production commune sur un même atelier est à envisager. On remarquera, de même, le n° 29 (type F) avec quatre trous sur la panse, très proche d'un exemple de Meaux "La Bauve", pourvu du même nombre de perforations (Fig. 8, n° 64).

Le réseau.

La grande majorité de ces vases est implantée en fonction de maillages orthogonaux, alignés sur les bâtiments (Fig. 11). Ces maillages sont organisés sur la base d'un module de 4 m, correspondant peut-être à la perche de douze pieds drusiens (pieds de 18 doigts et non 16), tandis que les constructions utilisaient un pied romain classique de 0,296 m.

Au nord, deux réseaux quadrillés encadrent le chemin d'accès à la résidence. Au sud, les pots dessinent deux allées encadrées par deux lignes de vases au nord et deux au sud. A l'extrémité de "l'allée" occidentale, sept vases disposés en arc de cercle tracent une exèdre fermant la perspective.

Mais, d'autres vases ont été découverts qui ne s'intégraient pas à ce réseau : il peut s'agir d'espèces végétales différentes ou appartenir à d'autres époques. Certains, proches des poteaux de pergola, ont aussi pu accueillir des plantes grimpantes.

Nous avons découvert, en quelques endroits, la présence de deux ou trois pots contigus de types souvent différents. Il peut s'agir d'échecs répétés ou de plantations successives dans un laps de temps plus long.

On remarque, d'autre part, l'emploi de plusieurs fonds d'amphores. L'une d'elles (Dressel 20) se situait contre le pignon occidental de la résidence. Une autre (Gauloise 4/5) était intégrée au réseau. Les trois dernières (G. 4/5) étaient installées en face du portique d'entrée.

Hormis les pots percés et les amphores, d'autres traces plus diffuses ont été observées. Contre l'habitation, au sud des bains, plusieurs dalles de pierres délimitaient peut-être un massif de plantation, retenant une couche de terre végétale sur un lit de tuiles brisées qui rappellent les conseils de Pline (*Hist. Nat.* XVII, 21), recommandant leur emploi pour drainer les plantations.

A proximité, plusieurs petites fosses, de 20 à 40 cm de diamètre et 20 de profondeur, étaient remplies d'un limon ocre. Groupées et organisées en quinconce sur deux lignes, elles ne s'intègrent pas au maillage de vases et doivent appartenir à un autre aménagement des jardins (plantations florales ?).

3. Des pots et des plantes : analyses polliniques.

Une trentaine d'échantillons[10] ont été analysés par Dominique Marguerie[11] et Chantal Leroyer[12]. Bien que limités par le nombre et l'état de conservation des pollens, abîmés en milieu sec et oxydé, les résultats sont intéressants et parfois surprenants. Ainsi, quelques espèces (plantain notamment) attestent, comme on pouvait s'y attendre, une pelouse plus ou moins rase. En ce qui concerne les essences arborées, on constate la présence probable de conifères (cèdres, mélèze, épicéa). D. Marguerie a observé la présence d'une oléacée difficilement identifiable. L'hypothèse de lilas ou de troène paraît la plus vraisemblable, mais on ne peut exclure totalement l'olivier, ici à but purement

10 Pris dans la terre végétale, dans les pots et à l'extérieur de ceux-ci.

11 CNRS, UMR n° 153, Université de Rennes, Laboratoire d'anthropologie, cellule archéobotanique.

12 Centre National de Préhistoire, Périgueux.

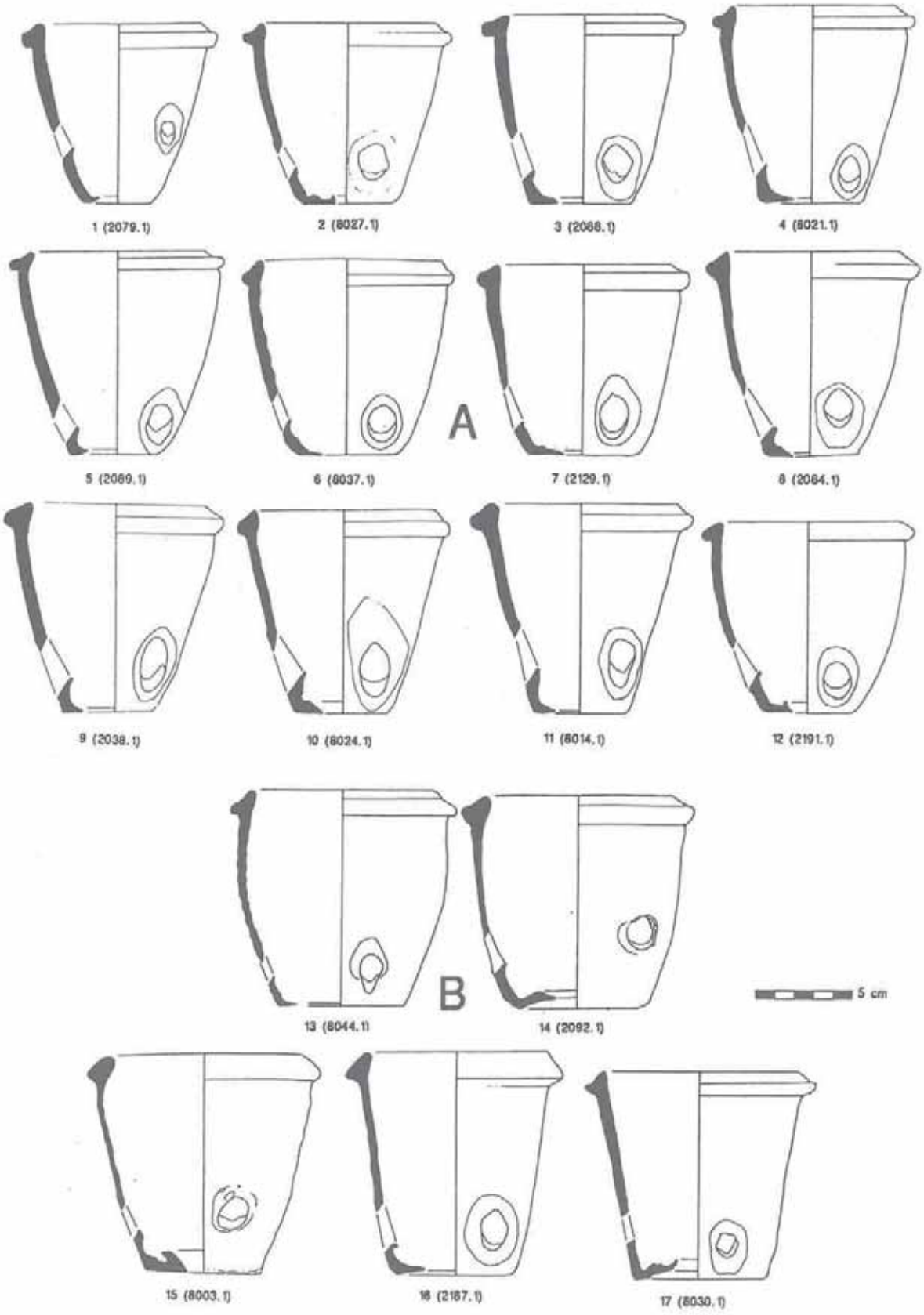


Figure 12 - Echantillonnage typologique des pots de Richebourg (Del. équipe de Richebourg) (éch. 1/3).

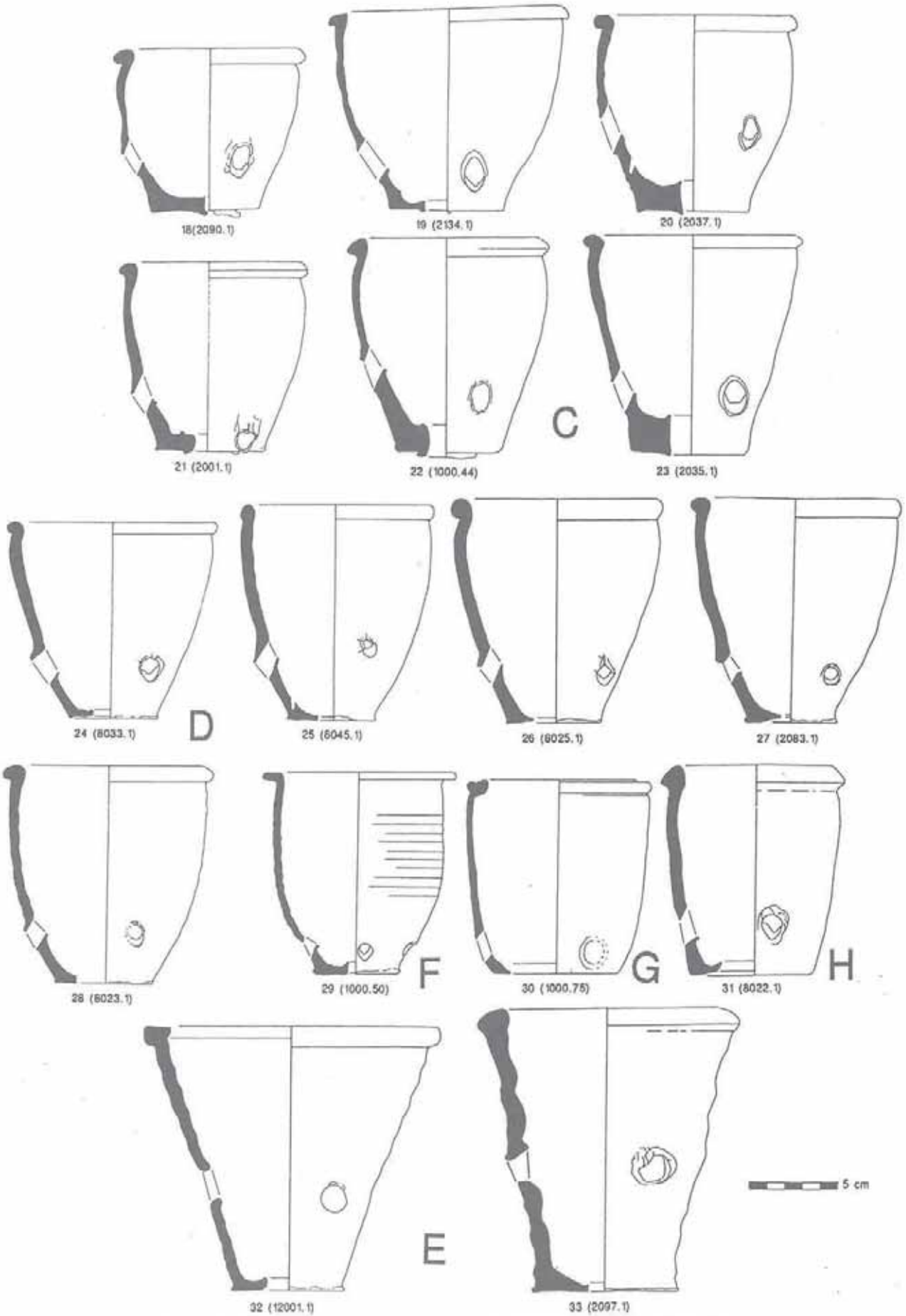


Figure 13 - Echantillonnage typologique des pots de Richebourg (suite) (éch. 1/3).



Figure 14 - Découvertes de pots d'horticulture. Carte de localisation des sites mentionnés dans l'annexe A (le site de Richebourg est indiqué par la lettre R) (Y. Barat, SADY).

ornemental[13]. On note également la présence du lierre, ici vraisemblablement utilisé pour la couverture des pergolas.

4. Chronologie des jardins.

La découverte, dans une fosse-dépotoir claudienne, de pots de transplantation (notamment de la catégorie E) démontre l'existence d'activités horticoles sur le site au moins dès le Ier s. Un seul exemplaire de cette catégorie ayant été découvert in *situ* dans les jardins, il est difficile d'apprécier l'ampleur de ce premier état.

Un important brassage, dû à un bêchage périodique avec apports d'engrais (fumier) jusqu'au IIIe s., a été mis en évidence par une analyse en trois dimensions du mobilier dans une zone témoin d'un massif de terre. Ainsi, une activité de jardinage semble s'être poursuivie

13 Contrairement à une idée reçue, il s'agit d'une essence remarquablement résistante, y compris au gel (les températures méditerranéennes ne sont pas *toujours* supérieures à 0°). La "limite de l'olivier" correspond surtout à son aire économique d'acclimatation.

jusqu'à la fin de l'occupation du site (présence en profondeur de deux imitations radiées en bronze). Il reste à en définir la nature : permanence d'un jardin d'agrément ou potager ?

Mais, en l'absence d'une quelconque stratification dans ce sédiment remanié, seule une analyse technotypologique poussée de cette importante collection, combinée avec sa répartition spatiale, sera peut-être susceptible de nous renseigner sur l'évolution de ces jardins.



ANNEXE A
Essai d'inventaire (incomplet) des pots d'horticulture antique

N° carte (Fig. 14)	Site	Description	N° de Fig. ci-jointe
1	***Fishbourne (Kent, Grande-Bretagne)***	Grande *villa* palatiale à cour péristyle : spectaculaires aménagements de jardins d'époque flavienne avec tranchées d'implantation de haies arborées ou grillagées (Cunliffe 1972) ; deux pots (dont un fond) à pâte rose ou chamois. L'exemplaire complet est percé de 4 trous sur la panse (Down 1989).	Fig. 6, n° 38
2	***Eccles (GB)***	Atelier : série de trente pots percés au couteau à trois perforations triangulaires latérales et une sur le fond ; pâtes sableuses, beige à rouge ; milieu du I^er^ s. AD (Detsicas 1981).	Fig. 7, n^os^ 40 à 46
3	***Bancroft (GB)***	*Villa* : fond percé après cuisson au couteau (Williams et Zeepvat 1994, p. 418 et Fig. 220, n° 130). Un autre vase a été percé après cuisson d'un large trou au fond (*op. cit.*, p. 428 et Fig. 227, n° 6). Jatte percée d'un trou centimétrique sur la panse (*op. cit.*, p. 434, Fig. 232, n° 133) ; deuxième moitié du I^er^ s. AD.	Fig. 6, n^os^ 35 à 37
4	***Bagendon (GB)***	Oppidum : trois fonds de vases tronconiques. L'un (Clare 1961, p. 251-252, n° 3) avec plusieurs trous à mi-panse; l'autre (*op. cit.*, p. 265, n° 172a) avec un unique trou à mi-panse; enfin un dernier (*op. cit.*, n° 172b) avec un trou au fond). Contexte pré-flavien.	n. ill.
5	***Liberchies (Belgique)***	Agglomération : information R. Brulet.	n. ill.
6	***Les Allieux B (Meuse)***	Atelier : fond d'un bol Ch. 320 avec décor à la molette; percé d'un trou sur le fond et de quatre en bas de panse. Interprétés comme "gazettes" ou accessoires d'enfournement (Chenet 1941, p. 55, pl. III, n^os^ 3 et 4).	Fig. 7, n° 53
7	***Lavoye (Meuse)***	Atelier : bol Drag. 37 à décor moulé mais non engobé; percé avant cuisson d'un trou au fond et de trois sur la panse (Chenet et Gaudron 1955, p. 100, Fig. 44, n° j).	Fig. 7, n° 51
		four Z : Mortier percé après cuisson de quatre trous sur la panse et un sur le fond. (Chenet 1941, p. 55, pl. III, n° 16). Mêmes interprétations que précédemment.	Fig. 7, n° 52
8	***Pont-des-Rèmes (Meuse)***	Atelier : deux bols sigillés à colerette percés après cuisson d'un trou sur le fond et de trois ou quatre sur la panse (Chenet et Gaudron 1955, p. 100, Fig. 44, n^os^ h et i). Mêmes interprétations que précédemment.	Fig. 7, n^os^ 49 et 50
9	***Amiens (Oise)***	Agglomération urbaine : plusieurs pots percés (Binet 1994, p. 490).	n. ill.
10	***Famechon (Oise)***	*Villa* : un pot inédit; information D. Vermeersch.	n. ill.
11	***Vendeuil-Caply (Oise)***	Sanctuaire : deux pots à pâte blanche et beige clair et trois orifices latéraux et un au fond, interprétés comme faisselles (Piton et Delebarre 1993, p. 316, Fig. 27, 301 et 2).	Fig. 8 n^os^ 54-55
12	***Beaumont-sur-Oise (Val-d'Oise)***	Agglomération secondaire : grande vasque (incomplète) en pâte grise découverte dans un niveau de terre végétale. Fond plat à cinq perforations (inédit ; fouille et information D. Vermeersch).	Fig. 8, n° 66
13	***Bennecourt (Yvelines)***	Sanctuaire rural avec fanum : un fragment perforé au couteau (perforation carrée) (Bourgeois *et al.* à paraître).	n. ill.
14	***Le Thillay (Val-d'Oise)***	Agglomération secondaire : un pot tronconique à trois perforations latérales et une sur le fond ; dans une niche de mur ; pâte orange à cœur gris. Trois autres fonds hors contexte (Gentili et Guadagnin 1996, p. 14, Fig. 3).	Fig. 8, n° 65
15	***Meaux (Seine-et-Marne)***	Sanctuaire de la Bauve : plusieurs pots à pâte claire ou grise, sableuse ou fine et perforations latérales et au fond, dont cinq alignés côte-à-côte à proximité de l'entrée du sanctuaire ; datés du Bas-Empire (Gonzalez 1988, p. 108-109 et Vermeersch 1998, p. 110-111).	Fig. 8, n^os^ 63-64
16	***Paris (75)***	Rue Gay-Lussac : deux fonds d'amphores régionales dans un niveau de terres à jardin (II^e^-III^e^ s.). Fouille et information P. Marquis.	n. ill.
17	***Chartres (Eure-et-Loir)***	Inédit : six pots au musée municipal ; perforations latérales et sur le fond (avec l'aimable autorisation d'H. Selles).	Fig. 8, n^os^ 56 à 60
		Site du "Moulin à Van" : fouille D. Joly, un pot à perforations latérales et sur le fond.	Fig. 8, n° 62
		Atelier des "Grandes Filles Dieu" : un pot à lèvre en baguette et pâte claire ; perforations latérales et sur le fond (Selles 1993, p. 108, Fig. 75).	Fig. 8, n° 61

18	***Corseul (Côtes-du-Nord)***	Agglomération secondaire : deux vases inédits à pâte claire et trous latéraux ébarbés au couteau au musée archéologique (photographie dans Desbat 1999, p. 317).	Fig. 6, n° 39
		Site de la "Salle des Fêtes" : une jatte en *terra nigra* type Menez 96, percée après cuisson de deux trous sur le fond (Fichet de Clairfontaine 1986, p. 44 et n° 29).	
19	***Le Mans (Sarthe)***	Deux pots percés : inédits ; information G. Guillier.	n. ill.
20	***Tours (Indre-et-Loire)***	Domus urbaine : pot tronconique à perforations latérales et sur le fond au centre de la cour; information A. Witmann.	n. ill.
21	***Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme)***	Inédits au musée Bargoin (Desbat 1999).	n. ill.
22	***Lyon (Rhône)***	Plusieurs lots de formes diverses sur différents sites : Rue des Farges ; Valse ; Hauts de Saint-Just (Desbat 1999).	Fig. 5, n^{os} 13 à 23
	Lyon - Sarra	Atelier : un fond à pâte siliceuse grise avec perforations latérales et une au fond, daté du milieu du I^{er} s. (Desbat 1999, Fig. 4).	Fig. 5, n° 24
23	***Saint-Romain -en-Gal (Rhône)***	Maison des Dieux Océans : quatre pots à pâte claire, trois perforations latérales et une au fond, autour d'une fontaine du I^{er} s. (Desbat *et al.* 1994 ; Desbat 1999, Fig. 1, n^{os} 1 à 4).	Fig. 5, n^{os} 26-27
		Maison du I^{er} s. : deux vases à trois perforations latérales et une au fond, en place près du stylobate (Desbat 1999, Fig. 1, n^{os} 5 et 6).	Fig. 5, n° 25
24	***Chabrillan (Drôme)***	Un pot à perforations latérales et une au fond : inédit ; information Y. Billaud.	n. ill.
25	***Montmaurin (Haute-Garonne)***	Plusieurs pots percés avant ou après cuisson. Certains découverts dans les espaces de jardins (non illustrés ; Fouet 1983, p. 131 et 203).	n. ill.
26	***Nîmes - rue Séguier (Gard)***	Lot de sept pots à pâte claire (formes basses ouvertes) dans la cour à péristyle d'une habitation péri-urbaine ; milieu à fin du I^{er} s. Certains, en place, étaient disposés en ligne contre le stylobate nord-ouest, peut-être en liaison avec les colonnes (Barberan 1998).	Fig. 6, n^{os} 31 à 34
26	***Nîmes - Villégiales (Gard)***	Domus urbaine : espace de jardin avec pots (urnes) perforés placés aux extrémités de tranchées (marcottage ?) ; vers le deuxième quart du I^{er} s. (Barberan, à paraître).	n. ill.
27	***Murlo (Poggio Civitate, Italie)***	Palais aristocratique étrusque; mention de "pots à plantes" (Stopponi 1985).	n. ill.
28	***Ostie (I)***	Dans les fouilles des thermes del Nuotatore : un fond perforé de vase tronconique (Carandini 1968, Ostia I, pl. XVII, n° 368).	n. ill.
29	***Rome, Palatin (I)***	Sur le secteur de la Vigna Barberini; grande esplanade à péristyle, interprétée comme l'Adonea de la Forma Urbis. Alignements d'amphores retaillées et de pots perforés. Les pots semblent se rattacher à un état julio-claudien du site, les amphores à la période antonine (Villedieu 1990 et 1991 ; Tomei 1992).	n. ill.
30	***Tivoli, Villa Hadriana (I)***	Le long du bassin du Canope; une tranchée a permis d'observer une série de demi-amphores alignées (dont une repercée sur l'épaule), datable des débuts du II^{e} s. (Jashemski et Ricotti 1992).	n. ill.
31	***Pompéi; Herculanum et sites de Campanie (I)***	Découvertes d'une quinzaine de séries, d'importance variable, de pots perforés dans plusieurs jardins. Les plus notables sont la Maison du Bateau Europa (28 ex.), le jardin d'Hercule (8 ex. complets), la maison de Lucrecius Fronto, la "villa de Poppée" à Oplontis (sur ce site, plantations également dans des amphores retaillées) .... (Jashemski 1979 et 1993 ; Peters 1993 ; Di Giovanni 1996).	Fig. 4 n^{os} 7 à 12
hors carte	***Carthage (Tunisie)***	Une jatte basse percée avant cuisson à pâte grise, dans les fouilles du port circulaire ; datée du Bas-Empire (Fulford et Peacock 1994, p. 56, Fig. 4,2, n° 22).	Fig. 6, n^{os} 28-29
id.	***Conimbriga (Portugal)***	Deux petits vases bas cylindriques; percés d'un ou deux trous centimétriques avant cuisson sur la panse ; datés du Bas-Empire (Alarcao et Etienne 1975, pl. XXXVI, n^{os} 722-723).	Fig. 6, n° 30
id	***Athènes (Grèce)***	Fouilles de l'agora. Une dizaine de pots tronconiques engobés, perforés sur le fond, dans des fosses de plantation autour du temple d'Hephaïstos (I^{er} s. av. J.-C.). Un pot près de la stoa d'Attale (période augustéenne) ; quelques autres fragments dispersés (Thompson 1937 ; Robinson 1959).	Fig. 4, n^{os} 1 à 3
Id	***Olynthe (Gr)***	Quelques pots à surface noire polie (nombre non précisé) dans les cours d'îlots d'habitations de la ville basse au milieu du IV^{e} s. av. J.-C. (Thompson 1937 ; Caroll-Spillecke 1992).	Fig. 4, n° 4
id	***Cnossos (Gr)***	Nombreux (nombre non précisé) pots à décor floral et deux perforations sur le fond, datés du Minoen récent (Evans 1930, p. 277).	Fig. 4, n° 6
Id	***Mallia (Gr)***	Plusieurs pots analogues à Cnossos (mention de Gleason 1994).	n. ill.
Id	***Akrotiri/Thera (Gr)***	Un pot orné dans une salle cultuelle (Marinatos 1974, pl. 3.5).	n. ill.
id	***Jericho (Palestine)***	Palais d'hiver d'Hérode I. Douze pots piriformes à pâte claire disposés en sept rangées dans la cour péristyle à exèdre (Netzer 1975 et 1997, p. 45, Fig. 60 ; Yellin et Gunneweg 1989).	Fig. 4, n° 5

* *
*

ANNEXE B
Les pots d'horticulture dans la littérature gréco-romaine ; petite anthologie

THÉOPHRASTE (IV^e s. av. J.-C.), Histoire des Plantes. IV, 4, 3.

> Σπείρεται δὲ τοῦ ἥρος εἰς πρασιὰς ἐξαιρέθεν τὸ σπέρμα διειργασμένας ἐπιμελῶς, εἶτα ἀρδεύεται δὶα τετάρτης ἢ πέμπτης ἡμέρας. ὅταν δὲ ἀνδρὸν ᾖ, διαφυτεύεται πάλιν τοῦ ἔαρος εἰς χώριον μαλακὸν καὶ ἔφυδρον καὶ οὐ λίαν λεπτόν. φιλεῖ γὰρ τὰ τοιαῦτα. Φέρει δὲ τὰ μῆλα πᾶσαν ὥραν, τὰ μὲν γὰρ ἀφῄρηται τὰ δὲ ἀνθεῖ, τὰ δὲ ἐκπέττει. Τῶν δὲ ἀνθῶν ὅσα, ὥσπερ, ἔιπομεν, ἔχει καθάπερ ἡλάκατην ἐκ μέσου τιν, ἐξέχουσαν, ταῦτά ἐστι γόνιμα, ὅσα δὲ μή, ἄγονα. Σπείρεται δὲ καὶ εἰς ὄστρακα διατετρημένα, καθάπερ καὶ οἱ φοίνικες. Τοῦτο μὲν οὖν, ὥσπερ εἴρηται, περὶ τὴν Περσίδα καὶ τὴν Μηδίαν ἐστίν.

La graine extraite du fruit [N.B. il s'agit du cédrat] est semée au printemps dans des plates-bandes travaillées avec soin, puis arrosée tous les quatre ou cinq jours. Quand [le plant] est fort, on le repique, cette fois encore au printemps, dans un sol meuble, humide et pas trop léger : c'est le genre de terrain qu'il aime. Le cédratier porte des fruits en toute saison : quand les premiers sont cueillis, d'autres sont dans la fleur et les autres mûrissent. Les fleurs qui ont, disions nous, une pièce fusiforme saillante en leur centre sont fertiles, celles qui n'en ont pas sont stériles. Le semis se fait aussi **dans des pots de terre percés**, de même que pour les palmiers. Voilà donc, comme nous l'avons indiqué, ce qui concerne la Perse et la Médie (trad. S. Amigues, Les Belles Lettres, 1988).

THÉOPHRASTE (IV^e s. av. J.-C.), Histoire des Plantes. VI, 7, 3.

> Ἀθρότονον δὲ μᾶλλον ἀπὸ σπέρματος βλαστάνει μᾶλλον ἢ ἀπὸ ῥίζης καὶ παρασπάδος, χαλεπῶς δὲ καὶ ἀπὸ σπέρματος, προμοσκευόμενον ἐν ὀστράκοις ὥσπερ οἱ Ἀδωνιδος κῆποι, τοῦ θέρους...

L'armoise vient de graine plutôt que de racine ou de rejet bouturé, mais difficilement, même de graine, les jeunes sujets étant élevés en **terrine** comme les jardins d'Adonis, l'été ... (trad. S. Amigues, Les Belles Lettres, 1993).

CATON, *De Agricultura*, LXI, (52).

Quae diligentius propagari uoles, in ***aulas aut in qualos pertusos*** *propagari oportet et cum iis in scrobem deferri oportet. In arboribus uti radices capiant,* ***calicem pertundito ;*** *per fundum aut qualum aut calicem terra impleto calcatoque bene, in arbore relinquito. Ubi ita fuerit <biennium>, ramum subqualo praecidito, qualum incidito ex ima parte perpetuum,* ***siue calix erit, conquassato,*** *cum eo qualo aut calice in scrobem ponito. Eodem modo uitem facito, eam anno post praecidito seritoque, cum qualo. Hoc modo quod genus vis propagabis.*

Les arbres que vous voudrez marcotter avec plus de soin, il faut les marcotter dans des **marmites ou des bannes percées**, avec lesquelles il faut transporter les marcottes dans les trous. Pour qu'elles prennent racine sur l'arbre, **percez un pot** ; par le fond ou à travers la banne, introduisez le rameau auquel vous voulez faire prendre racine ; remplissez de terre la banne ou le pot, et tassez bien ; laissez sur l'arbre. Quand il sera resté ainsi <deux ans>, coupez le rameau sous la banne. Incisez la banne du fond jusqu'au haut, ou **si c'est un pot, cassez le**, mettez en place dans le trou avec la banne ou le pot. Procédez de la même façon pour la vigne, coupez un an après et plantez avec la banne. Vous marcotterez de cette façon l'espèce que vous voudrez (trad. R. Goujard, Les Belles Lettres, 1975).

CATON, *De Agricultura*, CXLII, (133).

Ce passage reprend en fait, quasi à l'identique, les indications du précédent, à telle enseigne qu'il est parfois considéré comme un rajout tardif. Il semble, entre autres, qu'il n'ait pas été présent dans la version utilisée par Pline.

Quae diligentius seri uoles, ***in calicibus seri oportet.*** *In arboribus radices uti capiant,* ***calicem pertusum*** *sumito tibi aut quasillum, per ea ramulum transerito ; eum quasillum terra impleto calcatoque ; in arbore relinquito. Ubi bimum erit, ramum terrerum infra praecidito, cum quasillo serito. Eo modo quoduis genus arborum facere poteris uti radices bene habeant. Item uitem in quasillum propagato terraque bene operito ; anno post praecidito, cum qualo serito.*

[...] Les plantations que vous voudrez faire avec plus de soin doivent **être faites en pots** ; pour qu'elles s'enracinent sur l'arbre, prenez **un pot percé** ou un banneau, faites passer un rameau à travers ; remplissez le banneau de terre et tassez : laissez sur l'arbre. Au bout de deux ans, coupez le rameau tendre en dessous ; plantez avec le banneau. De cette façon, vous réussirez à faire bien prendre racine à n'importe quelle espèce d'arbre. Marcottez de même la vigne dans un banneau, et recouvrez bien de terre ; un an après, coupez le sarment, plantez avec le banneau (trad. R. Goujard, Les Belles Lettres, 1975).

PLINE, H.N. XII, 7, *(25).*

Temptaueres gentes transferre ad sese propter remedii praestantiam ***fictilibus in uasis, dato per cauernas radicibus spiramento,*** *qualiter omnia transitura longius seri aptissime transferrique meminisse conueniet, ut semel quaeque dicantur. Sed nisi apud Medos et in Perside nasci noluit.*

D'autres nations ont tenté d'acclimater chez elles le citronnier en raison de ses vertus médicinales ; le transport s'est fait **dans des pots de terre, en ménageant des ouvertures pour l'aération des racines**, procédé dont il conviendra de se souvenir, je le dis une fois pour toutes chaque fois que l'on voudra transporter au loin dans les meilleures conditions toute plante vivante. Mais le citronnier s'est refusé à pousser en dehors de la Médie ou de la Perse (trad. A. Ernout, Les Belles Lettres, 1949)

PLINE, H.N. XVII, 11, *(64).*

Iuglandes nuces porrectae seruntur commissuris iacentibus, pinae nucleis septennis fere ***in ollas perforatas*** *additis aut ut laurus, quae bacis feritur.*

On sème les noix dans le sens de la longueur, sur leur jointure, les graines de pins en mettant sept pignes **dans des pots troués**, ou bien comme le laurier qu'on sème de baies (trad. J. André, Les Belles Lettres, 1964).

PLINE, H.N. XVII, 21, *(97-98).*

Propaginum duo genera : ramo ab arbore depresso in scrobem quattuor pedum quoquo et post biennium amputato flexu plantaque translata post trimatum ; quas si longius ferre libeat in qualis statim ***aut uasis fictilibus defodere propagines aptissimum, ut in his transferantur.*** *Alterum genus luxuriosus, in ipsa arbore radices sollicitando traiectis* ***per uasa fictilia*** *uel qualos ramis terraque circumfartis, atque hoc blandimento inpetratis radicibus inter poma ipsa et cacumina -in summa etenim cacumina hoc modo petuntur- audaci ingenio arborem aliam longe a tellure faciendi eodem quo supra biennii spatio abscisa propagine et cum quasillis sata. Sabina herba propagine seritur et auolsione ; tradunt faece uini aut e* ***parietibus latere*** *tuso mire ali.*

Il y a deux espèces de provins ; on couche une branche tenant à l'arbre dans une fosse de quatre pieds en tous sens ; au bout de deux ans, on coupe à l'endroit de leur courbure et on transplante au bout de trois ans ; si on veut les faire voyager loin, il est excellent de mettre en terre immédiatement les boutures dans des paniers ou **des pots qui serviront au transport**. Le second procédé est plus raffiné : on fait venir les racines sur l'arbre même, en faisant passer **à travers des pots** ou des paniers des branches qu'on entoure de terre ; en les sollicitant ainsi, on obtient des racines au milieu des fruits et des sommités –car ce sont les sommités qui sont soumises à ce procédé– par une audacieuse habileté qui donne un nouvel arbre loin du sol. Au bout de deux ans, comme plus haut, on coupe le provin et on le plante avec le panier [ou le vase]. La sabine se plante de provin et de rejet ; on dit que la

lie de vin ou la **brique pilée** la font croître merveilleusement (trad. J. André, Les Belles Lettres, 1964).

PLINE, H.N. XXV, 102 *(160).*

*Aizoi duo genera : maius in **fictilibus uasculis** seritur, quod aliqui buphtalmon apellant, alii zoophtalmon , alii stergethron, qula amatoris conveniat,* [...].

Il y a deux espèces d'*Aizoum*. Le grand qu'on sème dans **des pots de terre**, est appelé *buphtalmos* ou *zoophtalmos* ou *stergethron* parce qu'il est bon pour les philtres [...] (trad. J. André, Les Belles Lettres, 1974).

PALLADIUS III, 10.

Dans ce passage, la méthode de marcottage aérien décrite par Caton et Pline est de nouveau examinée, mais l'emploi de pots de terre semble abandonné au profit de paniers d'osier.

*Est et aliud de transferenda ex arbusto uite compendium. Fit ex uimine **parua corbicula**, quae mensuram pedis uel aliquando minus circini spatio possit complecti. Haec ad arborem, cui uitis inhaeret, fertur, et in fundi media parte pertunditur, quo sarmenti uirgam possit admiterre. Inducto itaque sarmento uitis ejus de qua transferre disponis, corbicula ipsa ex aliqua arboris parte suspenditur, et uiua terra repletur, ut sarmentum terra possit includi ; quod sarmentum prius intorquetur. Ita exacto annui temporis spatio, sarmentumquod clausumest radices creabit intra praedictam corbiculam.Tunc sub fundo corbis incisum radicatum sarmentum cum ipsa corbe portabitur ad locum quem uitibus arbustiuis destinabis implere, ibique obruetur circa arboris maritandae radices. Hoc genere quantum uolueris numerum vitium transfere sine ambiguitate prehendendi.*

Il y a un autre moyen de transplanter rapidement une vigne depuis un arbre. Faites une **petite corbeille d'osier**, qui mesure un pied de circonférence, ou un peu moins. Portez-la ensuite près de l'arbre auquel la vigne est liée et percez-la au milieu du fond, par où vous pourrez faire passer la tige d'un sarment. Après avoir introduit un sarment de la vigne que vous voulez transplanter, suspendez la corbeille à un endroit quelconque de l'arbre et remplissez là de terre naturelle afin d'enfouir le sarment que vous aurez tout d'abord tordu. Ainsi colmaté, il aura produit des racines à l'intérieur de la corbeille, très exactement au bout d'une année. Alors, vous couperez le sarment enraciné sous le fond de la corbeille, vous l'y transporterez au lieu que vous avez résolu de couvrir de vignes, et là vous l'enfouirez parmi les racines de l'arbre auquel elle doit s'unir. De cette sorte, vous transplanterez autant de vignes que vous voudrez, sans nul doute qu'elles ne prennent (trad. Y. Barat).

PALLADIUS, III, 25.

Là, en revanche, si l'on traduit *vase positis* par "vase à planter", peut-être s'agit-il de vases spécifiques. Supposition tempérée par *aliquo* = "quelconque" ...

*Nunc seruntur myxa ex nucleis **in aliquo uase positis**, donec plantae incluant firmitatem, coelo tepido, terra soluta, humore moderato. Inseruntur, mense martio, sorbis uel spinis.*

C'est maintenant que l'on sème les noyaux de sebeste **dans un vase** ; on les y laisse jusqu'à ce que la tige ait acquis de la vigueur. Il exige un climat tiède, une terre légère et modérément humide. On le greffe en mars sur un sorbier ou un prunellier (trad. Y. Barat).

PALLADIUS, IV, 10.

Encore à propos des citronniers ...

*Inseritur mense aprili locis calidis, maio frigidis, non sub cortice, sed fisso trunco circa ipsos radices. Inseritur et piro, ut quidam uolunt, et moro, sed insiti surculi qualo desuper omnino muniendi sunt, **uel fictili vasculo.***

On le greffe en avril dans les régions chaudes, en mai dans les régions froides, non sous l'écorce mais près des racines après avoir fendu le tronc. Selon certains, on le greffe sur un poirier ou un mûrier, mais en recouvrant soigneusement les greffons d'un panier **ou d'un petit vase de terre.**

*[Idem dicit] mirae magnitudinis poma fieri, si **olla fictilis** obruatur circa arborem Punici, et in ea ramus cum flore claudatur, ne resiliat ligatus ad palum : tunc cooperta olla contra aquae muniatur incursus. Autumno patefacta suae magnitudinis poma redhidebit.*

[...] qu'il donnera des grenades d'une très grande taille si l'on enterre, près de l'arbre, **un pot de terre cuite** dans lequel on aura enfermé un rameau avec sa fleur, lié à un pieu pour l'éloigner de l'arbre : puis on couvre le vase pour le protéger des infiltrations d'eau. En automne on y trouvera des fruits qui en auront pris la grosseur (trad. Y. Barat).

PALLADIUS, VI, 6.

*Locis calidis nunc mala punica florere incipiunt. Ramus ergo cum flore (sicut Martialis dixit) si obruto circa arborem **fictili uase** claudatur, et ne resiliat, ligetur ad palum, pro uasculi magnitudine pomum reddit autumno.*

Dans les pays chauds, les grenadiers se mettent à présent à fleurir. Ainsi, si l'on enferme (d'après Martialis) une branche avec sa fleur dans un **vase de terre cuite** enterré près de l'arbre, en l'attachant à un piquet, afin qu'elle ne s'éloigne pas, elle donnera en automne un fruit qui aura pris la taille du vase (trad. Y. Barat).

PALLADIUS, X, 14.

*Desuper qualo vel **fictili vase** munitur, repletis usque prope summitatem surculi terra subacta cum stercore.*

On protège (la greffe) d'un panier ou d'un **vase de terre cuite**, on le remplit de terre remuée et mélangée de fumier, presque jusqu'au sommet de la greffe (trad. Y. Barat).

* *
*

BIBLIOGRAPHIE

Alarcao et Etienne 1975 : J. ALARCAO, R. ETIENNE, *Fouilles de Conimbriga V, La céramique commune locale et régionale*, Paris, 1975.

Andreae 1996 : B. ANDREAE, *"Am Birnbaum", Gärten und Parks im antiken rom, in den Vesuvstädten und in Ostia*, Kulturgeschichte der antiken Welt 66, Mainz, 1996.

Barat à paraître : Y. BARAT, La villa gallo-romaine de Richebourg (Yvelines), dans *Revue Archéologique du Centre*.

Barberan 1998 : S. BARBERAN, Un aménagement horticole antique dans la cour d'un établissement péri-urbain à Nîmes (Gard), dans *Bulletin de l'Ecole Antique de Nîmes*, 24, 1998, p. 67-72.

Barberan à paraître : S. BARBERAN, Le jardin de la domus B des Villégiales, dans P. GARMY, M. MONTEIL (dir.) *Le quartier antique des Bénédictins à Nîmes, découvertes anciennes, fouilles récentes (1966-1992)*, à paraître.

Binet 1994 : E. BINET, Le chantier archéologique du palais des sports à Amiens : bilan provisoire et perspectives, dans *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*, 1994, p. 485-528.

Bourgeois *et al.* à paraitre : L. BOURGEOIS *et alii, Le sanctuaire celto-romain de Bennecourt (Yvelines)*, DAF, Paris, à paraître.

Brown (dir.) 1991 : A.-E. BROWN (dir.), *Garden Archaeology*, CBA Research Report 78, Londres, 1991.

Calkins 1986 : R.-G. CALKINS, Piero de' Crescenzi and the Medieval Garden, dans *Medieval Gardens*, Dumbarton Oaks, 1986, p. 155-173.

Carandini *et al.* 1968 : A. CARANDINI *et al., Ostia I, le terme del Nuotatore, Studi Miscellanei 13*, Rome, 1968.

Carroll-Spillecke (dir.) 1992 : M. CARROLL-SPILLECKE (dir.), *Der Garten von der Antike bis zum Mittelalter.* Kulturgeschichte der antiken Welt. Band 57. Philipp von Zabern, Mayence, 1992.

Carroll-Spillecke 1992b : M. CARROLL-SPILLECKE, Grieschische Garten, dans Carroll-Spillecke (dir.) 1992, p. 153-176.

CATON, *De Agricultura*, Les Belles Lettres, Paris, (traduction de R. Goujard).

Clare 1961 : I. CLARE, *Bagendon, a Belgic Oppidum, Excavations 1954-1956*, 1961.

Chenet 1941 : G. CHENET, *La céramique d'Argonne du IVe siècle et la terre sigillée décorée à la molette*, Mâcon, 1941.

Chenet et Gaudron 1955 : G. CHENET, G. GAUDRON, *La céramique sigillée d'Argonne des IIe et IIIe siècles.* VIe supplément à *Gallia*, Paris, CNRS, 1955.

COLUMELLE, *De re rustica*, dans Nisard 1844, p. 167-520.

Cunliffe 1972 : B. CUNLIFFE, *Excavation at Fishbourne 1961-1969.* Report of the research committee of the Society of Antiquaries of London, 26-27, 2 vol, Oxford, 1972.

Daremberg et Saglio 1877-1919 : C. DAREMBERG et E. SAGLIO, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, 1877-1919.

Desbat *et alii* 1994 : A. DESBAT, O. LEBLANC, J.-L. PRISSET, H. SAVAY-GUERRAZ, D. TAVERNIER, *La maison des dieux océans à Saint-Romain-en-Gal (Rhône)*, 55e supplément à Gallia, Paris, 1994.

Desbat 1989 : A. DESBAT, Pots horticoles antiques de Lyon et de Vienne, dans *Revue Archéologique de l'Est*, 48, 1989, p. 311-318.

Detsicas 1981 : A. DETSICAS, A group of pottery from Eccles, Kent, dans *Roman pottery research (BAR Int. Ser.*, 123, II), 1981, p. 441-445.

Di Giovanni 1996 : V. DI GIOVANNI, La ceramica da cucina nella Campania romana, dans *Les céramiques communes de Campanie et de Narbonnaise, la vaisselle de cuisine et de table*, Coll. du Centre Jean Berard, 14, 1996, p. 65-112.

Down 1989 : A. DOWN, A roman planter pot from Fishbourne, dans *Antiquaries Journal*, 69, 1989, p. 308-309.

Dufay, Barat, Vermeersch 1993 : B. DUFAY, Y. BARAT, D. VERMEERSCH, *Trésors de terre. Céramiques et potiers dans l'Ile-de-France gallo-romaine*, Catalogue d'exposition, Versailles, Conseil Général des Yvelines, 1993.

Dunning 1961 : G.-W. DUNNING, Medieval Chimney Pots, dans *Studies in Building History*, Londres, 1961, p. 83-85.

Ebnöther 1991 : C. EBNOTHER, Die Gartenanlage in der pars urbana des Gutshofes von Dietikon ZH, dans *Archéologie suisse*, 14, 3, 1991, p. 250-256.

Ebnöther 1995 : C. EBNOTHER, *Der römische Gutshof in Dietikon*, Monographien der Kantonsarcheologie, 25, Zürich 1995.

Evans 1930 : A. EVANS, *The Palace of Minos, III*, 1930.

Farrar 1996 : L. FARRAR, *Gardens of Italy and the Western Provinces of the Roman Empire ; from the 4th century BC to the 4th century AD*, BAR, intern. Series 650, 1996.

Fichet de Clairfontaine 1986 : F. FICHET DE CLAIRFONTAINE, La céramique d'époque tibérienne à Corseul ; étude du lot de la Salle des Fêtes, dans *Dossiers du Centre Rég. Archéol. d'Alet*, 14, 1986, p. 39-52.

Fulford et Peacock 1994 : M.-G. FULFORD, D.-P.-S. PEACOCK, *Excavations at Carthage, the British Mission. Vol. II, 2 : The Circular Harbour, north side. The Pottery*, Oxford University Press, 1994.

Fouet 1983 : G. FOUET, *La villa gallo-romaine de Montmaurin*, XXe suppt. à Gallia. Paris, CNRS, 1983.

Gentili et Gadagnin 1996 : F. GENTILI, R. GADAGNIN, Le Thillay, vicus de La Vieille-Baune, dans N. JOBELOT, D. VERMEERSCH, *Céramiques gallo-romaines du Val-d'Oise*, Service Départemental d'Archéologie du Val-d'Oise, 1996.

Gilmour 1988 : L.-A. GILMOUR, *Early Medieval Pottery from Flaxengate, Lincoln*, Archaeology of Lincoln, Vol. XVII-2, 1988.

Gleason 1994 : K. GLEASON, To Bound and to Cultivate : An Introduction to the Archaeology of Gardens and Fields, dans Miller, Gleason 1994, p. 1-24.

Gleason 1988 : K. GLEASON, Garden Excavations at the Herodian Winter Palace in Jericho, dans *Bull. of the Anglo-Israël Archaeological Society 7*, 1988, p.21-39.

Gleason 1993 : K. GLEASON, The Royal Garden of Herode the Great at Jericho, dans *Landscape Journal*, 1993.

Gonzalez 1988 : V. GONZALEZ, La céramique commune, dans D. MAGNAN *et al., Meaux Gallo-romain et La Bauve*, 1988, p. 108-110.

Greene 1992 : K. GREENE, *The Archaeology of the Roman Economy*, Londres, 1992 (1ère éd. 1986).

Grimal 1958 : P. GRIMAL, *Romans grecs et latins.* Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1958.

Grimal 1986 : P. GRIMAL, *Les jardins romains*, Paris, 1986 (1ère éd. 1943).

Hodges 1981 : R. HODGES, *The Hamwih Pottery. The local and imported wares from 30 years' Excavations at Middle Saxon Southampton and their European context*, Southampton Archaeological Committee, Report 37, 1981.

Jashemski (dir.) 1979 : W.-F. JASHEMSKI (dir.), *The Gardens of Pompeii, Herculanum and the Villas Destroyed by Vesuvius*, New York, 1979.

Jashemski (dir.) 1981 : W.-F. JASHEMSKI (dir.), *Ancient Roman Gardens*, Dumbarton Oaks, 1981.

Jashemski, Mac Dougall (dir.) 1987 : W.-F. JASHEMSKI, E. MAC DOUGALL (dir.), *Ancient Roman Villa Gardens.* Dumbarton Oaks, 1987.

Jashemski 1992a : W.-F. JASHEMSKI, Antike römische Gärten in Campanien, dans Carroll-Spillecke 1992, p. 153-176.

Jashemski 1992b : W.-F. JASHEMSKI, Roman Gardens in Tunisia and the Vesuvian Area, dans *La ciudad en el mundo romano (Actos du XIVe Congrès International d'Archéologie Classique, Tarragone, 5-11 sept. 1993)*, Tarragone, 1992.

Jashemski (dir.) 1993 : W.-F. JASHEMSKI (dir.), *The Gardens of Pompeii, Herculanum and the Villas Destroyed by Vesuvius*, Vol. II, New York, 1993.

Jashemski, Ricotti (dir.) 1992 : W.-F. JASHEMSKI, E.-S.-P. RICOTTI (dir.), Preliminary Excavations in the Gardens of Hadrian's Villa : The Canopus Area and the Piazza d'Oro, dans *American Journal of Archaeology*, vol. 96, 4, 1992.

Magnan *et al.* 1988 : D. MAGNAN *et al.*, *Meaux gallo-romain et la Bauve*, Assoc. Meldoise d'Archéologie, Meaux, 1988.

Marchesi, Thiriot et Vallauri 1997 : H. MARCHESI, J. THIRIOT et L. VALLAURI, *Marseille : les ateliers de potiers du XIIIe siècle et le quartier Sainte Barbe (Ve-XVIIe s.)*, DAF 65, Paris, 1997.

Marinatos 1974 : S. MARINATOS, *Excavations at Thera*, VI, 1974.

Mercier 1783 (1989) : L.-S. MERCIER, *Tableau de Paris*, 1783, Edition de J.-C. Bonnet, Paris, Mercure de France 1989, 2 vol.

Messineo 1985 : G. MESSINEO, Suppelletile fittile per uso agricolo a Roma et suburbio, dans *Misurare la terra*, Modena, 5, 1985, p. 151-154.

Messineo 1993 : G. MESSINEO, Ollae Perforatae, dans *Xenia*, 9, 1993, p. 65-82.

Miller, Gleason (dir.) 1994 : N.-F. MILLER, K.-L. GLEASON (dir.), *The Archaeology of Gardens and Field*, Philadelphie, 1994.

Moorhouse 1991 : S. MOORHOUSE, Ceramics in the medieval garden, dans Brown 1991, p. 100-117.

Netzer 1975 : E. METZER, The Hasmonean and Herodian Winter Palaces at Jericho, dans *Israel Exploration Society*, 25, 1975, p. 92.

Netzer 1997 : E. METZER, *Die Paläste der Hasmonäer und des Herodes I*, Mainz, 1997.

Nisard 1844 : M. NISARD, *Les agronomes latins : Caton, Varron, Columelle, Palladius, avec trad. en français*, Firmin-Didot, Paris, 1844.

PALLADIUS, *Opus Agriculturae (De re rustica)*, dans Nisard 1844, p. 523-650.

Peters 1993 : W.-J.-T. PETERS, *La casa dei Marcus Lucretius Fronto a Pompei e sue Pitture*, Amsterdam, 1993.

Piton, Delebarre 1993 : D. PITON, V. DELEBARRE, La céramique gallo-romaine de Vendeuil-Caply, dans D. PITON *et alii*, *Vendeuil-Caply. Nord-Ouest Archéologie*, 5, 1993, p. 267-339.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle (Naturalis Historiae), livres 1 à 37*, Paris, Les Belles Lettres.

Robinson 1959 : H.-S. ROBINSON, *Athenian Agora V : The Roman Period ; chronology*, Princeton, 1959.

Schäfer 1992 : J. SCHAFFER, Gärten in der bronzezeitlichen ägäischen Kultur ?, dans Carroll-Spillecke (dir.) 1992, p. 101-140.

Sellès 1993 : H. SELLES, Les principaux caractères des productions des ateliers chartrains, dans Dufaÿ, Barat et Vermeersch 1993, p. 104-114.

Stokstad 1986 : M. STOKSTAD, The Garden as Art, dans *Medieval Gardens*, Dumbarton Oaks, 1986, p. 175-185.

Stopponi (dir) 1985 : S. STOPPONI (dir.), *Case e palazzi d'Etruria*, catal. d'exposition, Sienne/Milan, 1985.

THÉOPHRASTE, *Histoire des Plantes, livres I à VI*, Les Belles Lettres, Paris (édition et traduction de S. Amigues, 3 vol.).

Thompson 1937 : D.-B. THOMPSON, The Garden of Hephaïstos, dans *Hesperia*, 6, 1937, p. 396-425.

Tomei 1992 : M.-A. TOMEI, Nota sui giardini antichi del Palatino, dans *Mémoires de l'EFR (Antiquité)*, 104, 1992, p. 917-951.

Vann 1987 : L. VANN, The Palace and Gardens of Kayayapa at Sigirya, Sri-Lanka, dans *Archaeology*, 40 (4), 1987, p. 34-41.

Vermeersch 1998 : D. VERMEERSCH, La céramique commune et fine du sanctuaire de la Bauve, dans V. DELATTRE, D. MAGNAN, *Profane et sacré en pays meldois*, catalogue d'exposition, Meaux, 1998, p. 109-112.

Villedieu F. 1990 : F. VILLEDIEU, Rome : le Palatin (Vigna Barberini), dans *Mémoires de l'EFR (Antiquité)*, 102, 1990, p. 443-504.

Villedieu F. 1991 : F. VILLEDIEU, Rome : le Palatin (Vigna Barberini), dans *Mémoires de l'EFR (Antiquité)*, 103, 1991, p. 313-367.

William, Zeepvat 1994 : R.-J. WILLIAMS, J. ZEEPVAT, *Bancroft, a late Bronze age / Iron Age Settlement Roman Villa & Temple-Mausoleum*, Buckinghamshire Archaeological Society Monograph Series 7, Aylesbury, 2 vol., 1994.

Yellin, Gunneweg 1989 : J. YELLIN, J. GUNNEWEG, The Flowerpots from Herods'Winter Garden at Jericho, dans *Israel Exploration Journal*, 39, 1989, p. 85-90.

Zeepvat 1991 : R.-J. ZEEPVAT, Roman Gardens, dans Brown 1991.

* *
*

DISCUSSION

Président de séance : B. DUFAŸ

Caty SCHUCANY *: Tu as la chance d'avoir les pots in situ parce que, s'ils sont cassés, est-il évident de reconnaître les perforations ? J'ai l'intention de revoir toutes les céramiques pour certaines phases !*

Yvan BARAT *: Les trous sont réalisés avant cuisson et se voient bien. A l'heure actuelle, je ne connais que trois lieux de production : un à Chartres, fouillé et publié par Hervé Sellès, un à Eccles, en Grande-Bretagne, à l'embouchure de la Tamise, avec des trous triangulaires faits au couteau, et un aux Allieux, en Argonne. Mais il est clair qu'un certain nombre de pots peuvent être des rebuts percés à petits coups de couteaux ou de marteaux : on en connaît un certain nombre d'exemples. Et il y a les gros fragments d'amphores qui servent de pots.*

Philippe BET *: Depuis la communication d'Armand Desbat à la Sfecag, en 1983, on est attentif à ce type de mobilier et je suis réservé sur l'idée que tu exprimais de revoir l'interprétation de certains accessoires de cuisson dans les ateliers d'Argonne. A Lezoux, on a ce genre de récipients, très similaires à ceux que tu as présentés, avec des orifices circulaires ou triangulaires, mais ce sont manifestement des accessoires de cuisson avec de très fortes traces de calamine.*

Armand DESBAT *: J'avais essayé d'attirer l'attention sur ce type de récipients mais comme, à l'époque, il n'y avait pas d'actes de la Sfecag, cela n'avait pas eu beaucoup de retombées. Il est certain que les premiers exemplaires trouvés à Lyon, dans les années 1850, l'avaient été en contextes d'ateliers et avaient été interprétés comme des gazettes avant que je ne reprenne la question en montrant qu'il s'agissait de pots horticoles ; ils n'étaient pas du tout calaminés. On peut signaler, à Lyon même, deux ateliers qui semblent avoir fabriqué ce type de récipients,*

dans le secteur de La Muette et dans l'atelier de La Sarra (étudié par Colette Laroche) ; ces données sont sous presse pour la Revue Archéologique de l'Est –j'ai fini par me décider à publier l'étude de 1983. Il serait intéressant de faire des analyses pour essayer de voir si on peut déterminer des origines lointaines pour certains de ces pots horticoles, pour arriver à avancer sur la question des essences transportées. J'ai été surpris par le grand vase trouvé par Didier Vermeersch : provient-il d'un contexte d'atelier ?

***Yvan BARAT** : Non, il a été trouvé en périphérie de l'agglomération secondaire de Beaumont-sur-Oise, dans une zone que Didier qualifie de terres à jardins, avec de grosses épaisseurs de terres végétales, quelques petites structures légères dans le genre des cabanes de jardiniers, autant le dire ...*

***Armand DESBAT** : On connaît aussi des récipients à fond percé pour d'autres usages et je pense notamment aux récipients utilisés pour fabriquer de la résine qui étaient aussi utilisés dans les jardins. Mais s'il a été trouvé dans un contexte de jardins ...*

***Yvan BARAT** : De terres végétales à jardins ; il était à plat et seul.*

***Thierry MARTIN** : Nous avons trouvé à Montans, il y a une quinzaine d'années, trois pots alignés qui étaient manifestement dans la dépendance et à l'extérieur d'un bâtiment du début de la période flavienne ; je les avais interprétés à l'époque comme étant des vases destinés à contenir des plantes ou des arbustes et on peut penser qu'ils avaient été fabriqués par l'atelier. Pour les Allieux, peut-être s'agit-il d'un accessoire d'enfournement : il faudrait voir le matériel ...*

***Yvan BARAT** : La collection Chenet est à Saint-Germain-en-Laye et je vais aller la voir.*

***Frédéric LORIDANT** : As-tu regardé une éventuelle typologie des jardins, à partir des exemples de Pompéi et de l'Angleterre ? Celui de Richebourg entre-t-il dans un cadre ?*

***Yvan BARAT** : Existe-t-il un cadre pour les jardins ?*

***Frédéric LORIDANT** : Avec la forme en exèdre ?*

***Yvan BARAT** : Je n'ai pas eu de structures de jardins comme on peut en rencontrer à Dietikon (dans le canton de Zurich, voir Ebnöther 1995), la villa en Suisse qui a été récemment fouillée et publiée, ou comme dans l'ancienne fouille de Fishbourne, avec des tranchées de plantations pour des haies ou pour des treilles de grillages en bois ; pour ces dernières, il suffit de regarder certaines peintures de Pompéi. J'ai uniquement des pots et, de fait, avec cette espèce d'exèdre d'arbres ou d'arbustes, on peut faire le parallèle avec Pompéi, Dietikon ou Fisbourne mais la comparaison s'arrête là ; comme on peut faire des comparaisons avec les pergolas mais je ne pense pas que cela ferait avancer grandement la science !*

***Hugues VERTET** : A Toulon-sur-Allier j'avais trouvé un Drag. 37 percé de quatre ou cinq trous et qui avait subi une forte chaleur : il devait servir à diffuser quelques flammes je ne sais où ...*

***Armand DESBAT** : Il ne reste plus qu'à trouver les nains de jardins et ce sera parfait !*

***Marc-André HALDIMANN** : Ce qui m'étonne, c'est le systématisme de la démarche : comment peut-on expliquer que dans ce jardin on a apparemment systématiquement mis en œuvre des plantes dans des pots, ce qu'on ne retrouve pas dans la plupart des villæ ?*

***Yvan BARAT** : C'est une habitude plutôt méditerranéenne et la large utilisation de corbeilles en osier donne peu de chances de les retrouver.*

***Marc-André HALDIMANN** : Je comprends bien mais c'est quand même un cas assez unique d'avoir tout un plan de jardin qui se lit par pots interposés. En connais-tu d'autres exemples ?*

***Yavan BARAT** : Oui, quelques-uns : cinq pots alignés dans la cour du sanctuaire de La Bauve à Meaux, l'exemple de Nîmes et les exemples de Pompéi où il n'y a pas que des pots. Mais, pour Richebourg, c'est la première fois que je vois ce genre de chose et c'est assez unique. Lorsque j'ai repris la fouille, une demi-douzaine de pots avaient déjà été trouvés et il y avait la probabilité de découvrir des chemins empierrés bien conservés. Vous connaissez la suite.*

***Bruno DUFAŸ** : Il y a deux choses à dire. D'abord, que la villa dont il est question a des liens très spécifiques avec la romanité et le monde méditerranéen ; ensuite, qu'il existe sûrement de nombreux jardins organisés mais pas nécessairement avec des pots. La plupart du temps les archéologues focalisent sur le bâti ; or, récemment, on a réinterprété une villa fouillée à quelques kilomètres de Richebourg où les fouilleurs avaient reconnu des trous de poteaux alors qu'en réalité il s'agit vraisemblablement de trous de plantations qui donnent un plan de jardin. Il y a une nouvelle attention à porter sur les jardins.*

***Armand DESBAT** : Dans le cas de Richebourg, les conditions de conservation sont assez exceptionnelles avec le niveau de terre arable antique conservé ; dans bien des cas, si on ne retrouve pas de traces, c'est parce que tout cela a été décapé.*

***Yvan BARAT** : Le site est abandonné de façon brutale à l'extrême fin du III^e^ s., n'a pas fait l'objet de réoccupations et a été complètement oublié. Il était en prairie jusque dans les années 1940-1950.*

***Armand DESBAT** : A Saint-Romain le grand jardin du viridarium de la maison des Dieux Océans était perturbé et rien n'a été retrouvé en place à cause des arbres fruitiers plantés à toutes époques. Ce n'est pas un hasard si c'est à Pompéi qu'on lit le mieux les jardins.*

***Hugues VERTET** : La plupart du temps, quand on achète des plantes en pot, on enlève le pot et il se peut que dans la plupart des jardins on ait fait de même ... et que ce soit exceptionnel qu'on laisse les pots ?*

***Yvan BARAT** : Pas si exceptionnel si on s'appuie sur les textes antiques, notamment celui de Caton, qui conseille de planter dans un pot brisé, ce qui explique qu'on ait retrouvé aussi une grande quantité de fragments plus ou moins éparpillés.*

Christophe SIREIX

CATALOGUE TYPOLOGIQUE ET ASPECTS FONCTIONNELS D'UN IMPORTANT LOT DE CÉRAMIQUES COMMUNES DU Ier SIÈCLE découvert sur le site de la place Camille-Jullian à Bordeaux

I. PRÉSENTATION GÉNÉRALE

1. Le site.

La fouille préventive de la place Camille-Jullian à Bordeaux (Barraud 1991, p. 7-11) s'est déroulée en 1989 et 1990 sous la co-direction de MM. Dany Barraud, Conservateur régional de l'archéologie et Louis Maurin, Professeur émérite d'Histoire ancienne à l'Université Michel de Montaigne-Bordeaux-III.

Cette fouille a permis de cerner la chronologie, l'organisation et la vocation d'un quartier antique, médiéval et moderne de l'agglomération bordelaise. Pour la période qui nous intéresse, l'Antiquité, c'est au début du Ier s. de n. è. que l'on constate l'apparition des premières structures d'habitat, habitat privé équipé d'une architecture de terre et de bois. Cet habitat se maintient et évolue jusqu'à la fin du Ier s. On constate ensuite un changement radical de vocation du quartier, les maisons sont progressivement détruites et remblayées pour permettre l'installation d'entrepôts qui ne subissent guère de modifications avant le début du Ve s. Leur construction peut être mise en relation avec la proximité de l'arrière-port de la ville et illustrer ainsi le développement de l'une des principales activités économiques de *Burdigala*.

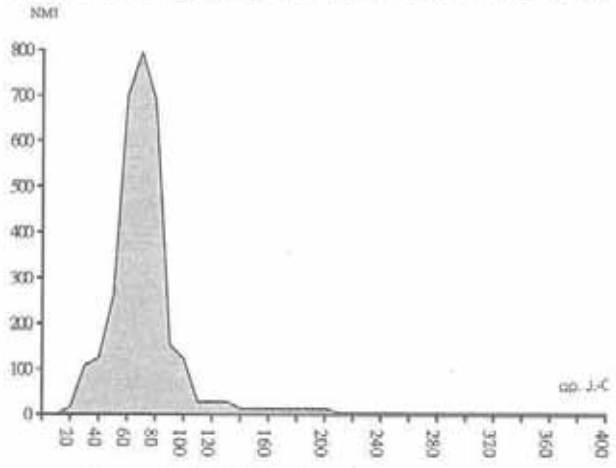


Figure 1 - US 2483, céramiques communes, répartition chrono-quantitative des individus (datations 1999).

Le graphique de répartition chrono-quantitatif du nombre d'individus de céramique commune antique recueilli sur ce site (Fig. 1) illustre parfaitement le développement de l'habitat privé du Ier s. et le changement radical de vocation dont ce quartier fait l'objet à partir du IIe s. Il est parfaitement clair qu'à partir du IIe s., on ne vit plus ni ne consomme de céramique dans ce quartier de la ville antique.

2. Le contexte, la chronologie et la nature du mobilier étudié.

Le mobilier céramique dont il est question dans le cadre de cette présentation, est issu du comblement d'une structure quadrangulaire excavée (Fait 317, US 2483). Cette structure, en partie démontée après son abandon et transformée en dépotoir, était formée, à l'origine, d'un assemblage de planches et de pièces de bois.

La céramique est très abondante et en fort bon état de conservation, à la fois grâce à sa position primaire en milieu clos et surtout grâce à sa préservation en milieu humide. Ces conditions particulières ont permis d'éviter l'altération des surfaces et favorisé la conservation de dépôts sur les parois internes ou externes de certains vases.

La datation obtenue par dendrochronologie sur les éléments de bois recueillis lors du démontage de la structure n'est malheureusement pas très précise[1]. La chronologie proposée par la sigillée étudiée par J.-L. Tilhard[2] et l'observation rapide des céramiques

1 La date d'abattage des arbres est comprise entre 30 et 65 apr. J.-C, d'après B. SZEPERTYSKI, G. LAMBERT, C. CLAVIER, *Contribution de la dendrochronologie à l'étude du site de la place Camille Jullian à Bordeaux*, rapport dactylographié, Bordeaux, 1992.

communes (Sireix 1997, p. 110) permettent de situer le remplissage de cette fosse entre 50/60 et 70/80 au plus tard, donc avant la mise en place des remblais destinés à la construction des entrepôts. Le début des années 70 correspond à la datation des vases les plus tardifs (trois ou quatre Drag. 37 pour une grande majorité de Drag. 29). L'ensemble du mobilier recueilli dans ce dépotoir doit donc être daté d'une période équivalente à la durée de sa formation, soit entre 50 et 80.

La répartition entre les différentes grandes catégories de céramique (réalisée à partir de la quantification du nombre total de tessons (NR, Fig. 2) montre une répartition cohérente qui ne laisse guère de place à une quelconque influence liée au trafic de la zone portuaire peu éloignée. Les proportions entre chaque catégorie reflètent une consommation tout à fait "normale" pour un habitat urbain du nord de l'Aquitaine, durant la seconde moitié du I^er s.

CATÉGORIES	NR	NR %
SIGILLEE	816	12.3
PAROI FINE	245	3.7
PLOMBIFERE	3	0.1
LAMPE	7	0.1
AMPHORE	297	4.5
COMMUNE	5249	79.3
TOTAL	6617	

Figure 2 - Répartition quantitative des tessons appartenant aux grandes catégories de céramique de l'US 2483.

3. Spécificité de l'échantillonnage, méthodologie et limites de l'étude.

Comme à l'accoutumée, les céramiques communes dominent largement les autres catégories de céramiques avec près de 80 % du nombre total de tessons (5249 tessons pour 604 individus recensés). Cette population est composée d'une série de vases très variée qui illustre la vaisselle en usage à *Burdigala*, de 50 à 80 apr. J.-C.

Cette population est aussi, nous l'avons vu plus haut, en fort bon état de conservation et, dans certains cas, il est encore possible d'observer des traces de chauffe ou de dépôts sur les parois. Ces traces, suivant leur nature, peuvent confirmer la fonction supposée (ou traditionnellement proposée) de certains vases ou, plus rarement, contribuer à la déterminer. Il s'agit pour l'essentiel de traces de chauffe (suie), de dépôts de résidus carbonisés, de dépôts de résine ou de dépôts de matières encore indéterminées. Nous sommes parfaitement conscient du fait qu'un vase ait pu avoir un usage multiple ou un usage détourné, mais ici, l'aspect très répétitif de certaines traces ou de certains dépôts, associés à des types de vases spécifiques, permet d'atténuer la marge d'erreur. Compte tenu de la qualité de conservation de cet échantillonnage, il aurait d'ailleurs été dommage de se contenter d'une simple présentation typologique sans tenir compte de ces observations qui demeurent rarement accessibles.

Il ressort également de cette étude qu'il existe des relations entre la nature des terres utilisées pour la confection des vases et leur contenu, donc leur fonction. Mais cette constatation ne repose que sur des observations visuelles qui devront nécessairement être validées par des analyses plus fines.

La Fig. 3 illustre la répartition typologique des 604 individus recensés (d'après la classification des céramiques communes d'Aquitaine de M.-H. et J. Santrot : Santrot 1979).

FORMES	NR	NR %	NMI	NMI %
Couvercle	142	2.7	50	8.3
Assiette	124	2.4	54	8.9
Vase tripode	182	3.5	65	10.8
Coupe	249	4.7	57	9.4
Patère	2	0.1	1	0.2
Mortier	23	0.4	10	1.7
Gobelet	6	0.1	1	0.2
Pot	1313	25	151	25
Pichet	512	9.7	73	12
Cruche	160	3	72	11.9
Gourde	1	0.1	1	0.2
Oenochés	615	11.7	64	10.6
Indéterminé	1920	36.6	5	0.8
TOTAL	5249		604	

Figure 3 - Répartition typologique des céramiques communes de l'US 2483.

Cette classification typologique va servir de support ou de fil conducteur à l'analyse descriptive suivante et qui est donc basée sur une approche de l'aspect fonctionnel, technologique et morphologique de cette vaisselle. Nous garderons, si possible, la numérotation typologique régionale définie par M.-H. et J. Santrot et, si cela n'est pas possible, nous donnerons un nouveau numéro précédé du nom du site (Caju 1, 2, 3, etc.). 205 individus ont été sélectionnés, observés et dessinés[3] pour former un échantillonnage représentatif.

II. CATALOGUE DE LA CÉRAMIQUE COMMUNE DE L'US 2483

1. Les couvercles (Fig. 4 et 5).

Les couvercles, par définition, sont des vases destinés à couvrir des récipients pour obtenir une bonne conservation, ou une cuisson particulière des aliments ; c'est l'*operculum* des romains qui apparaît dans notre région dès la fin de l'Age du Bronze[4]. On peut ici exclure, dans ce contexte de poubelle, un éventuel usage funéraire. La majorité des couvercles de l'US 2483 porte des traces de chauffe sur la périphérie de la lèvre, côté interne ; parfois des dépôts de résidus carbonisés adhèrent encore à la paroi. Ces couvercles appartiennent donc, pour une très large majorité d'entre eux, à une vaisselle de cuisine vouée à la cuisson. Un seul couvercle semble avoir eu un usage détourné (n° 1786). Ce couvercle a été retaillé et les dépôts de résine visibles autant sur la surface interne qu'externe indiquent que ce dernier a vraisemblable-

2 J.-L. TILHARD, *Les céramiques fines de la place Camille Jullian à Bordeaux*, à paraître. Nous tenons ici à remercier Jean-Louis Tilhard pour les renseignements qu'il a bien voulu nous communiquer.

3 Les dessins ont été réalisés par Pascale Galibert (Afan GSO) et vectorisés par Nathalie Busseuil (Afan GSO).

4 Il porte généralement le nom de "plat-couvercle" à la fin de l'Age du Bronze et au Premier Age du Fer.

N° DESSIN	TYPE	Traces de résidus carbonisés		Traces de chauffe		Traces de résine	
		interne	externe	interne	externe	interne	externe
1785	Caju 35	oui	oui	oui	oui	non	non
1786	Ind.	non	non	oui	oui	oui	oui
1787	Santrot 15a	non	non	non	non	non	non
1788	Ind.	non	non	non	non	non	non
1789	Santrot 12	oui	non	non	non	non	non
1790	Santrot 26	non	non	oui	non	non	non
1791	Santrot 8 ?	non	non	oui	non	non	non
1792	Santrot 20a	oui	non	oui	oui	non	non
1793	Santrot 15 ?	oui	non	oui	oui	non	non
1794	Caju 36	non	non	oui	oui	non	non
1795	Caju 12	non	oui	oui	oui	non	non
1796	Santrot 7	non	non	non	non	non	non
1797	Santrot 7	non	non	non	non	non	non

Figure 4 - Les couvercles de l'US 2483.

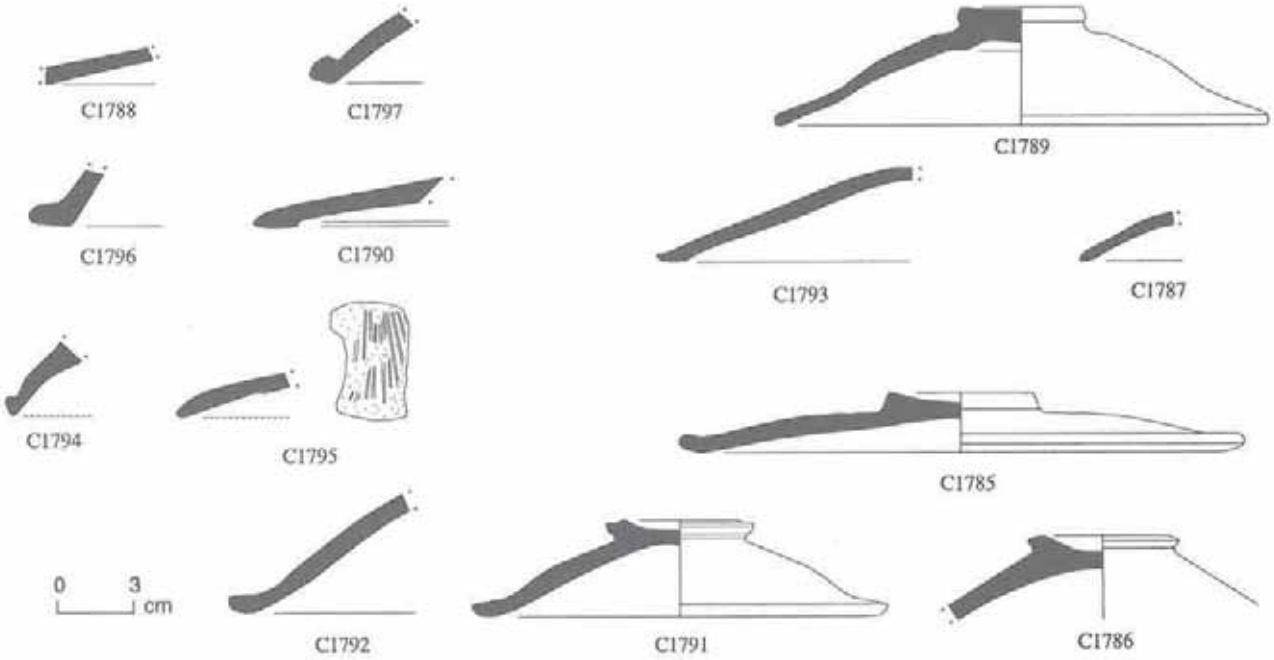


Figure 5 - Les couvercles de l'US 2483.

ment servi de bouchon à une amphore.

Le couvercle est une forme de vase assez fréquente dans l'US 2483 (8,3 % des individus), il est représenté par des types aux profils de lèvres assez variés, types qui peuvent être réunis, suivant l'aspect de leur pâte, en trois groupes principaux.

a. Les couvercles à pâte sableuse grise.

Ces couvercles ont une pâte dure qui contient un sable fin micacé (Fig. 5, nos 1788, 1790, 1796 et 1797). Les lèvres sont variées : retroussées, arrondies ou à crochet. Les surfaces externes de ces vases sont polies ou soigneusement lissées.

b. Les couvercles à pâte sableuse claire.

De couleur beige ou grise, la pâte très dure de ces couvercles est fortement dégraissée de sable fin peu micacé. Les lèvres sont simples et arrondies, peu retroussées ou à crochet embryonnaire (nos 1787, 1789 et 1793). Les surfaces sont simplement lissées.

c. Les couvercles à pâte sableuse micacée.

La pâte, orangée à brune, comporte également des inclusions de nodules d'oxyde métallique. Ces couvercles sont revêtus d'un engobe micacé (nos 1785, 1786, 1791 et 1792). Ce revêtement est placé sur la surface interne (sauf pour le n° 1785) et sur la surface externe du bouton de préhension. Les couvercles à revêtement micacé ont généralement une lèvre retroussée arrondie, un bouton de préhension creux et une profondeur variable.

En dehors des couvercles réunis dans ces trois groupes, se distinguent deux types particuliers. Le premier correspond à un individu non tourné (n° 1795) ; il est sommairement peigné sur la surface externe, à peine lissé à l'intérieur. La pâte de ce vase est assez grossière. Le second est peu banal, c'est une forme assez profonde (n° 1794) dont la pâte beige rose est analogue à celle des cruches et des pichets découverts dans cette même US, il s'agit d'une pâte calcaire.

2. Les assiettes.

Les assiettes peuvent être divisées, sur le plan morphologique et surtout fonctionnel, en deux groupes que nous présentons de façon séparée : les assiettes ou plats à engobe interne rouge pompéien destinés à la cuisson et les autres assiettes vouées au service.

a. Les plats à engobe interne rouge pompéien (Fig. 6 et 7a).

La majorité des plats à engobe interne rouge pompéien (nos 1078 à 1084) porte des traces de chauffe

N° DESSIN	TYPE	Traces de résidus carbonisés		Traces de chauffe	
		interne	externe	interne	externe
1078	Santrot 43	non	non	non	oui
1079	Santrot 41a-42	non	non	non	oui
1080	Santrot 41a-42	non	non	non	non
1081	Santrot 41a-42	non	non	oui	oui
1082	Santrot 41a-42	non	non	non	non
1083	Ind.	non	non	oui	non
1084	Santrot 48	non	non	non	oui

Figure 6 - Les plats à engobe rouge pompéien de l'US 2483.

des autres avec des diamètres qui varient entre 0,20 et 0,30 m. Le revêtement interne est ici assez foncé (brun à brun foncé) vraisemblablement en raison de leur conservation en milieu humide. L'engobe est réparti sur toute la surface interne de l'assiette et déborde de façon régulière sur la partie externe de la lèvre. Des cercles

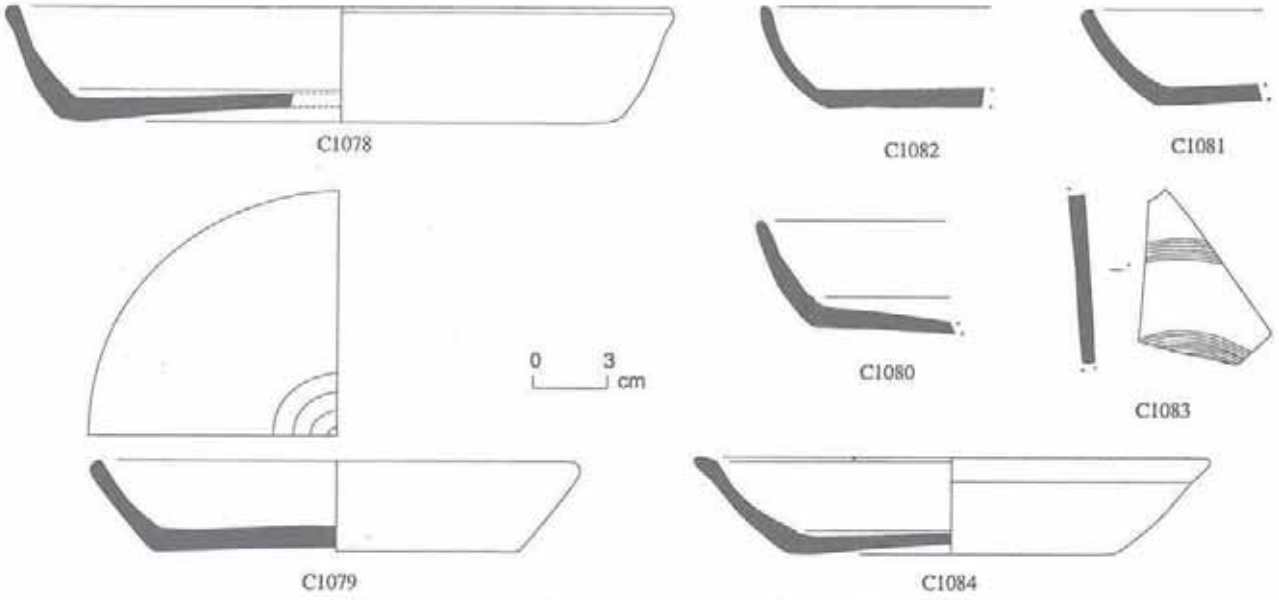


Figure 7a - Les plats à engobe rouge pompéien de l'US 2483.

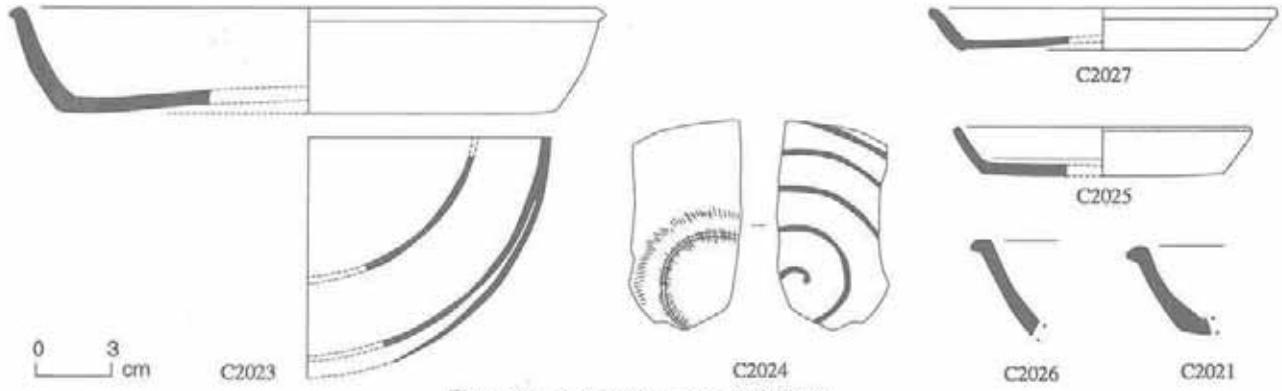


Figure 7b - Les assiettes de l'US 2483.

mais aucun résidu carbonisé n'adhère à leur paroi. Ces vases ont été en contact avec une source de chaleur mais de façon indirecte et modérée. Ce sont, nous le savons, des plats à four. Ces plats sont issus du vaisselier italique (*patina*) et sont destinés à la cuisson des galettes (Bats 1988, p. 69). Il est souvent dit qu'ils ont été introduits en Gaule par les légions romaines. Dans le nord de l'Aquitaine, les potiers locaux produisent ce type de plat dès les années 20/10 av. J.-C. (Sireix 1997, p. 92) et les importations italiques subsistent, en faible quantité, au moins jusqu'au milieu du I^er^ s. apr. J.-C. On remarquera l'absence des couvercles qui les accompagnent parfois dans d'autres régions de la Gaule.

Les plats à engobe interne rouge pompéien sont plus fréquents que les assiettes (6,1 % contre 2,8 % du NMI total). Ils sont morphologiquement très proches les uns

concentriques effectués à l'aide d'un brunissoir peuvent décorer la zone centrale de ces plats (n° 1079). Les pâtes orangées à noyau gris sont très fines et tendres, sans dégraissant rapporté, elles contiennent des particules de mica abondantes et des nodules d'oxyde métallique ; ce ne sont pas des pâtes réfractaires. Une seule assiette à engobe interne de forme indéterminée possède une pâte très dure et un décor de stries concentriques internes.

N° DESSIN	TYPE
2021	Santrot 47
2023	Santrot 47
2024	Santrot 47
2025	Caju 37
2026	Santrot 47
2027	Santrot 54

Figure 8 - Les assiettes de l'US 2483.

b. Les autres assiettes (Fig. 7b et 8).

Destinées au service et à la table, ces assiettes ne portent aucune trace de chauffe ni de résidu (nos 2021 et 2023 à 2027).

Elles ont des teintes qui varient du gris foncé au noir et leurs surfaces interne et externe ont été soigneusement polies ; il s'agit d'une production de type *terra nigra*. Ces assiettes sont dominées par une forme (Santrot 47) qui porte souvent un décor interne de cercles guillochés et une spirale de fin de polissage sur le fond. Les pâtes ont des duretés variables, elles sont souvent fines, assez tendres et contiennent des particules de micas très abondantes.

N° DESSIN	TYPE	Traces de résidus carbonisés		Traces de chauffe	
		interne	externe	interne	externe
1603	Santrot 85a	oui	oui	oui	oui
1604	Santrot 85a	oui	oui	oui	oui
1605	Santrot 85a	oui	oui	oui	oui
1606	Santrot 85a	oui	oui	oui	oui
1607	Santrot 85a	oui	oui	oui	oui
1608	Santrot 85a	oui	oui	oui	oui
1609	Santrot 75	oui	oui	oui	oui
1610	Santrot 75 (?)	non	oui	non	oui
1611	Santrot 75	oui	oui	oui	oui
1612	Santrot 75	oui	oui	oui	oui
1613	Santrot 76	non	oui	oui	oui
1614	Santrot 76	non	oui	oui	oui
1615	Santrot 76	non	oui	oui	oui

Figure 9 - Les tripodes de l'US 2483.

3. Les vases tripodes (Fig. 9 et 10).

Les vases tripodes, récipients destinés à la cuisson des aliments, ont toujours un contact direct avec la source de chaleur (ils portent tous ici, côté externe, des traces de chauffe et des dépôts de résidus carbonisés). Ils n'ont pas vraiment d'équivalents dans le vaisselier

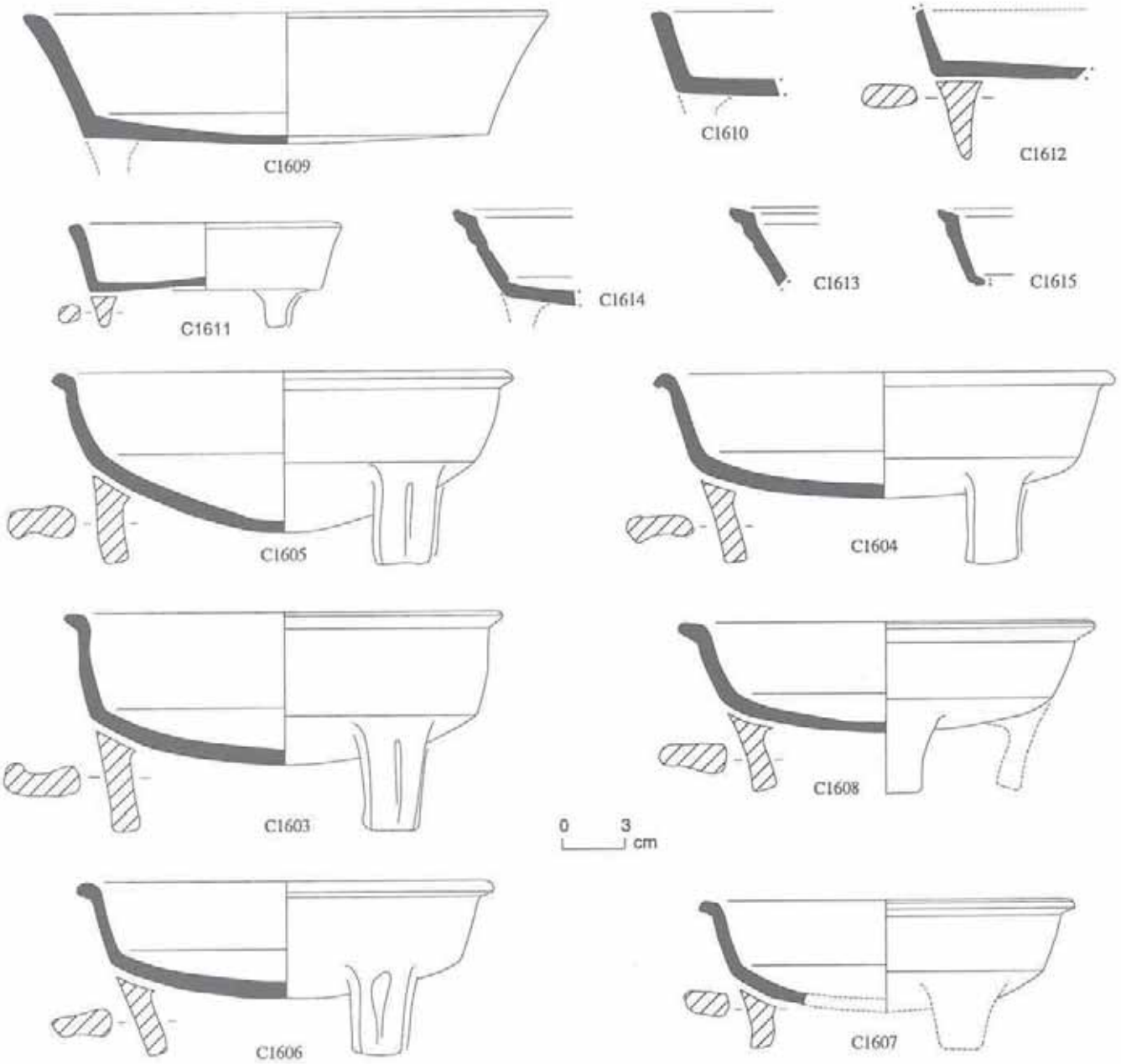


Figure 10 - Les tripodes de l'US 2483.

romain, ni dans celui de la protohistoire régionale. Cette forme apparaît, dans notre région, au tout début du Ier s. apr. J.-C. Peut-être faut-il voir en eux une adaptation par les potiers gaulois des *caccabi* aux fonds bombés ou de certains types de *patina* non pas destinés à la cuisson des galettes, mais utilisés comme faitout (Bats 1988, p. 67).

Les vases tripodes –assiettes ou coupes tripodes– sont bien représentés avec un peu plus de 10 % de l'ensemble des individus.

A l'image des couvercles, ils peuvent être répartis en trois groupes de pâtes, aux formes et aux traitements de surface spécifiques.

a. Les assiettes tripodes à pâte sableuse grise.

Dure, dégraissée d'un sable fin micacé (Santrot 75, Fig. 10, nos 1609 à 1612), la pâte de ces assiettes comporte parfois des petits nodules de chaux qui ont provoqué des éclatements à la surface de ces vases. Ces assiettes ont une lèvre biseautée, une panse oblique, un fond plat et des pieds de section ronde ou rectangulaire placés dans le prolongement de la panse. Les surfaces interne et externe de ces vases ont été soigneusement lissées.

b. Les coupes tripodes à pâte claire (beige à beige foncé) sableuse.

Très dure, dégraissée d'un sable fin peu micacé, la pâte de ces coupes tripodes contient de nombreuses inclusions d'oxydes métalliques de très petite taille. Un seul type illustre ce groupe (Santrot 76, nos 1613 à 1615).

c. Les coupes tripodes à pâte sableuse micacée.

Ces coupes tripodes ont une couverte micacée (Santrot 85a, nos 1603 à 1608), une lèvre arrondie externe, une panse verticale ou légèrement inclinée qui laisse place, par l'intermédiaire d'une carène, à un fond plus ou moins bombé. Les pieds, de section rectangulaire, prennent naissance au niveau de la carène et sont dans le prolongement de la partie haute de la panse. L'exemplaire no 1608 a dû posséder quatre pieds. La couverte micacée affecte la totalité des surfaces, sauf le fond, côté externe. La pâte est dégraissée d'un sable micacé moyennement fin, elle contient des inclusions d'oxydes métalliques.

4. La patère (Fig. 11 et 12).

Une fonction culinaire peut être proposée pour ce récipient qui demeure très éloigné des modèles assez sophistiqués que l'on peut rencontrer dans certains contextes funéraires comme ceux du nord de la Gaule (Loridant, Bura 1998). Des traces de chauffe sont parfaitement visibles au niveau de la partie inférieure de la zone d'attache entre le tenon et le vase, ainsi que des résidus carbonisés.

Jusqu'alors inconnue dans la région bordelaise, cette forme n'apparaît ici qu'en un seul et unique exemplaire malheureusement incomplet. La partie conservée correspond au manche ou au tenon d'une sorte de poêlon. Cet élément, de 0,22 m de longueur, est peu travaillé, il s'agit d'un colombin rectiligne dont l'une des extrémités

N° DESSIN	TYPE	Traces de résidus carbonisés		Traces de chauffe	
		interne	externe	interne	externe
1602	Caju 38	non	oui	oui	oui

Figure 11 - La patère de l'US 2483.

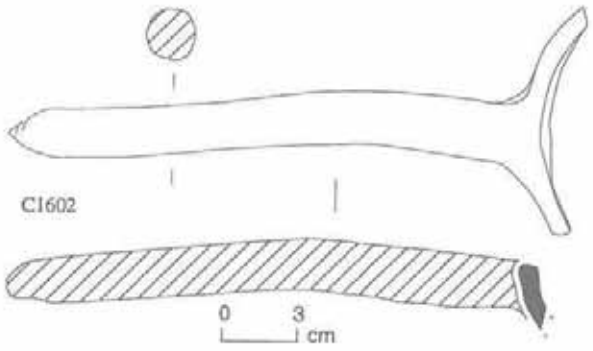


Figure 12 - La patère de l'US 2483.

a été rompue par torsion. L'autre est rattachée à un vase ouvert doté, à cet endroit, d'une lèvre arrondie simple. Ce poêlon est revêtu d'un engobe micacé proche de celui de certains tripodes, la pâte est également très proche de ces mêmes tripodes (sableuse micacée).

5. Les coupes (Fig. 13 à 15).

A l'exception de quatre individus qui portent des traces de chauffe, les coupes sont majoritairement destinées au service, à la table et, certainement, à la préparation. Ici encore, la nature des pâtes choisie pour la réalisation des vases est en adéquation avec leur utilisation.

N° DESSIN	TYPE	Traces de chauffe	
		interne	externe
1077	Santrot 136	non	non
1931	Caju 41	non	non
1932	Caju 41	non	non
2019	Santrot 105	non	non
2020	Caju 39	non	non
2022	Caju 39	non	non
2028	Santrot 130	non	non
2029	Santrot 130	non	non
2030	Santrot 130	non	non
2031	Santrot 130	non	non
2032	Santrot 130	non	non
2033	Santrot 116	oui	oui
2034	Santrot 117	non	non
2035	Santrot 117	non	non
2036	Santrot 118	non	non
2037	Santrot 126a	non	non
2038	Santrot 130 ?	non	non
2039	Santrot 126a	non	non
2040	Santrot 127	non	non
2041	Caju 42	non	non
2042	Santrot 166	non	non
2043	Santrot 164	non	non
2044	Caju 43	non	non
2045	Santrot 164	non	non
2372	Caju 2	non	non
2373	Caju 40	non	non
2374	Caju 41	non	non
2375	Santrot 132 ?	oui	oui
2376	Santrot 132	oui	oui
2377	Caju 44	oui	oui
2378	Santrot 150	non	non

Figure 13 - Les coupes de l'US 2483.

Les quatre coupes qui portent des traces de chauffe (Fig. 15, nos 2033, 2375, 2376, 2377) ont une pâte très dure, dégraissée de sable peu micacé ; les autres, aux pâtes plus tendres, parfois sans dégraissant rapporté, n'ont visiblement pas subi de chauffe.

Les coupes offrent un éventail morphologique très varié avec 17 types différents.

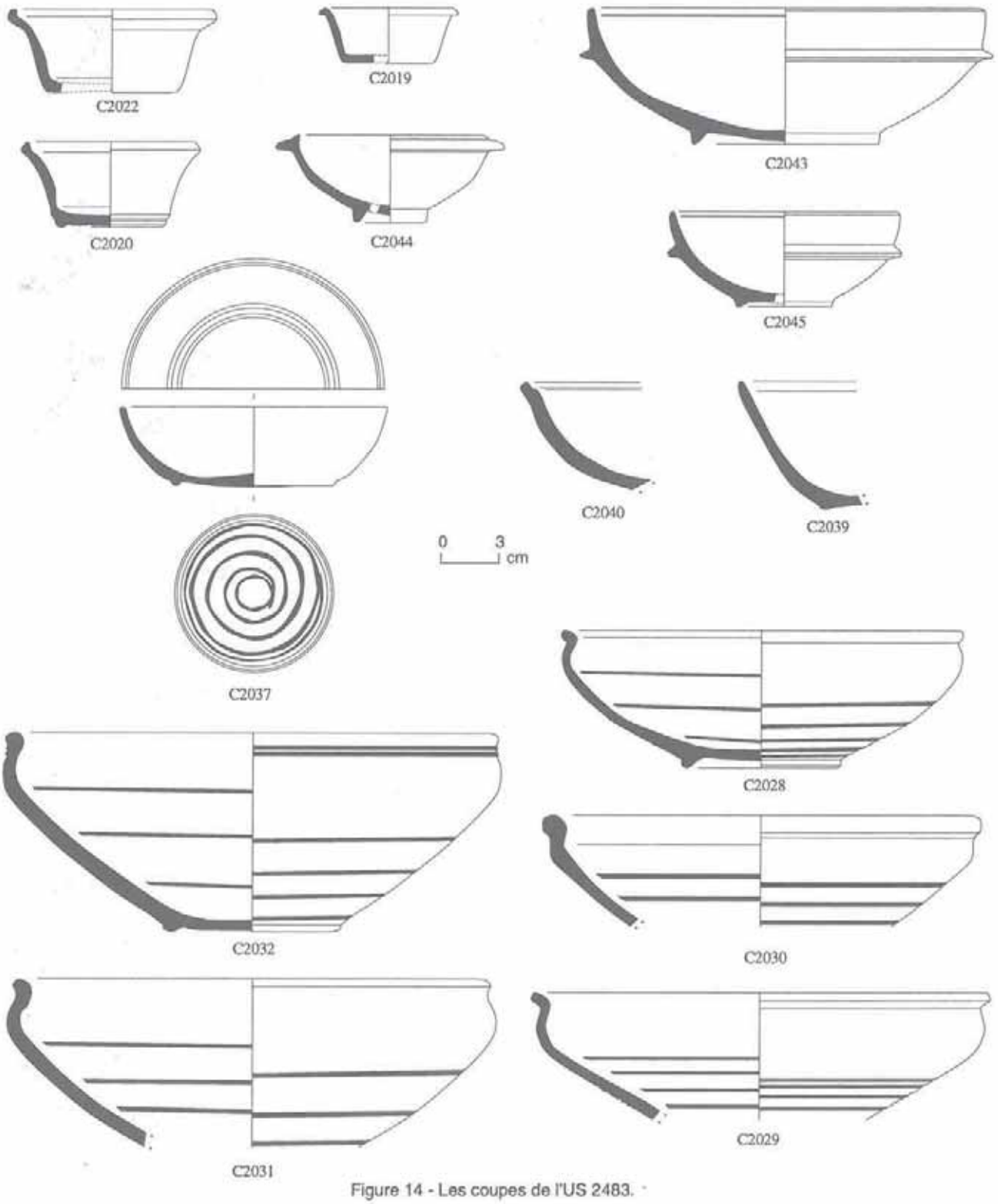


Figure 14 - Les coupes de l'US 2483.

a. Les coupes à pâte grise fine polie.

Ces coupes ont reçu un traitement de surface extrêmement soigné. Il s'agit d'une production de *terra nigra* (Fig. 14, nos 2019, 2020, 2022, 2037, 2039, 2040, 2043, 2044 et 2045). Ce groupe est caractérisé par des vases à pâte à noyau gris souvent entouré de franges plus claires et à surface noire ou gris foncé. Cette pâte est généralement assez tendre, fine et contient peu de sable mais des particules de micas très abondantes. Les surfaces interne et externe de l'ensemble de ces coupes ont été polies au brunissoir à l'aide d'un tour rapide, elles offrent un aspect brillant avec parfois des reflets métallescents. Il n'est pas exclu qu'une bonne part de ces coupes ait été trempée dans un engobe avant d'être polie. Le répertoire typologique qui les caractérise s'inspire des céramiques fines (sigillées)

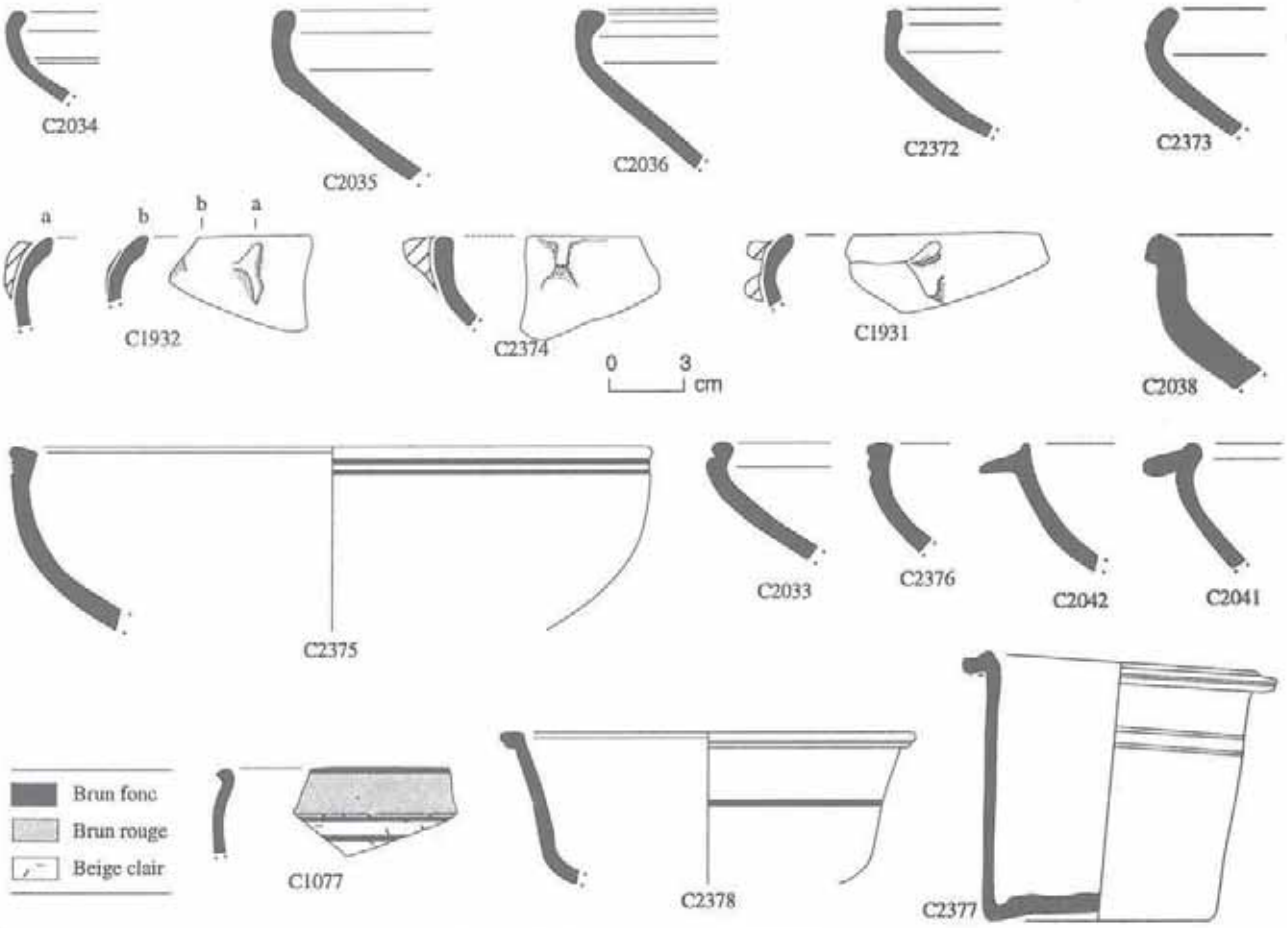


Figure 15 - Les coupes de l'US 2483.

qui leur sont contemporaines (comme, par exemple, les Drag. 25/26, Herm. 9, ou Ritt. 8 ou 12). Un type de coupe moins soignée, mais toujours attribuable aux *terra nigra* régionales, apparaît –avec huit exemplaires minimum– en abondance dans cette fosse. Il s'agit d'une coupe ou d'une jatte tronconique à lèvre arrondie externe et à panse à carène douce surhaussée. Le support est un pied annulaire tournassé. Ce type de coupe a une pâte fine assez tendre, grise entourée de franges plus claires et une surface gris foncé à noire. Le traitement de surface est un lissage sur lequel un polissage a été réalisé, à l'extérieur du vase, sur le sommet de la panse et la lèvre et, à l'intérieur, uniquement sur la lèvre. Ce type de coupe est, par ailleurs, généralement orné, à l'intérieur comme à l'extérieur, d'une spirale appliquée au brunissoir.

b. Les coupes à pâte sableuse micacée.

On note la présence de plusieurs coupes à lèvres en feuille de gui : nos 2033, 2034, 2035, 2036, 2372 à 2374, 1931 et 1932. Les trois dernières sont ornées de petites appliques sur la partie supérieure externe de la panse, près de la lèvre. Ces trois coupes ont une pâte de couleur rouge orangé, deux d'entre elles sont revêtues d'un engobe micacé interne et externe.

c. Les coupes à pâte claire sableuse.

De couleur beige ou gris clair les pâtes très dures de ces coupes sont dégraissées d'un sable généralement peu micacé. Il s'agit ici des quatre vases qui portent des traces de chauffe.

Plus proche d'un gobelet que d'une coupe, une forme inédite apparaît pour la première fois dans le répertoire régional (nº 2377). Ce gobelet aux parois verticales légèrement déformées, possède une lèvre horizontale à marli, certainement destinée à l'encastrement d'un couvercle. La panse est décorée de deux sillons horizontaux, le fond est plat. Ce vase a une pâte grise, très dure voire gréseuse, qui contient un sable micacé abondant avec des inclusions de grains de quartz et d'oxydes métalliques. Les surfaces sont très altérées par des chauffes répétées.

Parmi les autres coupes non affectées à un groupe particulier, on note la présence d'un fragment de bol de type Roanne (nº 1077). Ce dernier a une lèvre arrondie externe soulignée d'un filet de peinture brun foncé. Le sommet de la panse est brun-rouge et, au-dessous, deux bandes horizontales brunes, très foncées, ont été appliquées sur un fond beige.

6. Les mortiers (Fig. 16 et 17).

Les mortiers sont des vases destinés à la préparation des aliments comme nous le montrent les petits grains

Nº DESSIN	FORME
1994	Santrot 195
1995	Ind.
1996	Ind.
1997	Santrot 189
1998	Santrot 191
1999	Ind.

Figure 16 - Les mortiers de l'US 2483.

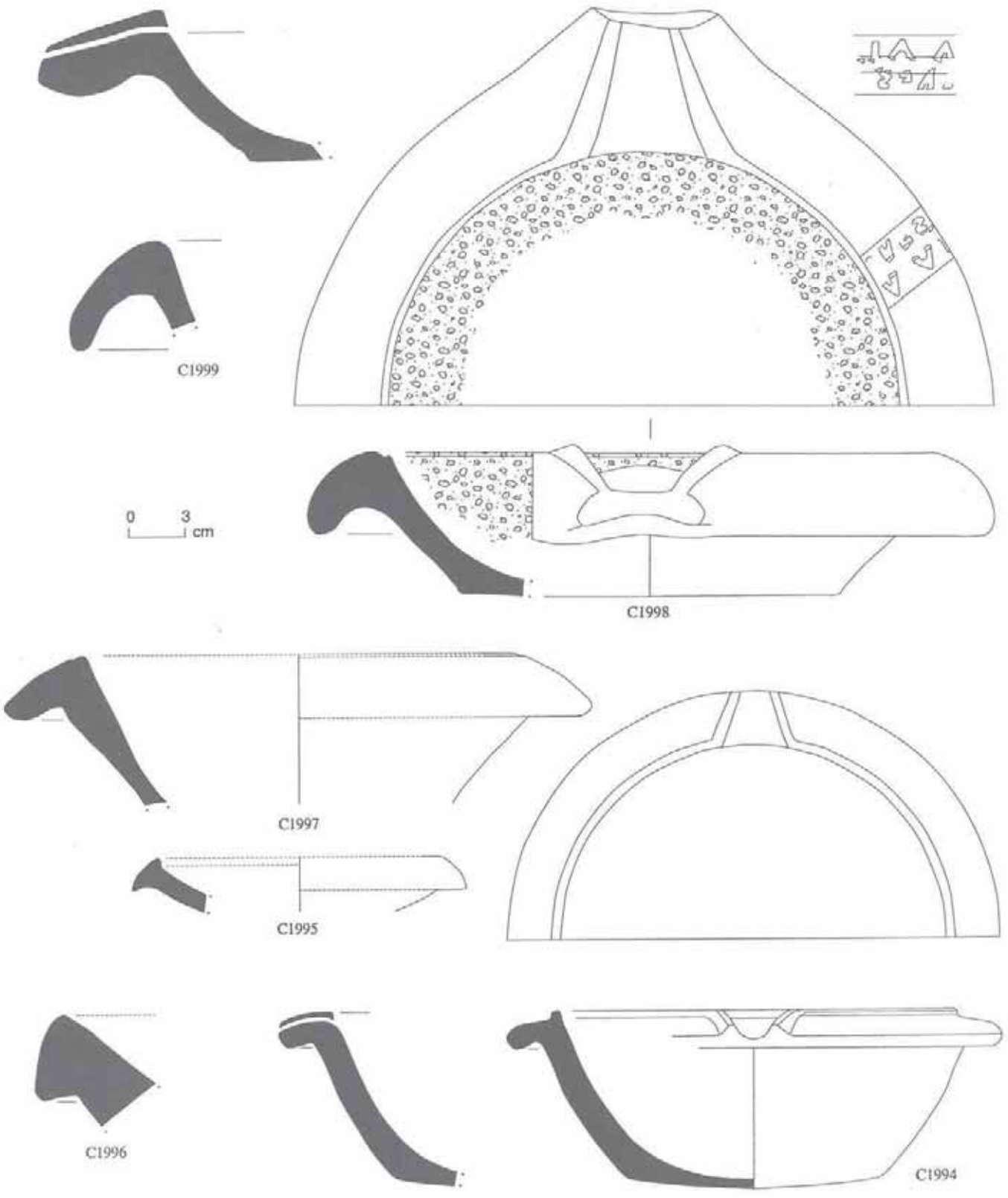


Figure 17 - Les mortiers de l'US 2483.

de quartz formant la râpe à l'intérieur des vasques et les becs verseurs dont ils sont dotés. Aucun mortier n'a conservé de trace de résidu.

Les mortiers, représentés par une dizaine d'individus très incomplets, appartiennent à des types variés (Fig. 17, nos 1994 à 1999). Les pâtes, généralement de couleur rose orangé ou jaune, sont souvent semblables à celles des tuiles que l'on trouve dans la région, elles contiennent des inclusions d'oxyde métallique et de la chamotte. On pourrait avoir ici l'expression d'un

schéma d'organisation artisanale proche de celui du monde italique où les mortiers sont fabriqués à côté des tuiles, des briques et des *dolia*, dans des sortes de firmes (les "*opus doliare*"[5]).

Seuls les exemplaires n^{os} 1998 et 1999 sont pourvus, dans la râpe et la pâte, de grains minéraux exogènes aux minéraux régionaux et ont très certainement fait l'objet d'une importation. L'un d'eux porte une estampille mal imprimée sur le sommet de sa grande lèvre. Il semble qu'il s'agisse du nom d'un potier qui accompagnait généralement, sur le même mortier, la formule *VA.LEA QUI FEC* ("Dieu bénisse celui qui m'a fait"). Cette hypothèse repose à la fois sur la similitude typologique des deux vases, la similitude du type de cartouche et celle des pâtes. La formule *VA.LEA QUI FEC* a déjà été rencontrée à Bordeaux et attribuée à une officine campanienne (Santrot 1979, p. 30-31).

7. Les pots (Fig. 18 à 23).

Près de 70 % des pots observés portent des traces de chauffe qui sont, bien souvent, associées à des dépôts de résidus carbonisés. Avec le vase tripode, le pot est le récipient de cuisson par excellence, son origine remonte à l'Age du Bronze. Chez les romains, le pot –l'*olla*– possède la même fonction. Parmi les 30 % de pots restants doivent se trouver des vases destinés au service, d'autres au stockage, à la conservation ou bien encore au transport. Les fonctions réelles de ces vases sont beaucoup plus difficiles à déterminer, car elles ne laissent pas souvent de traces sur les récipients et la morphologie de ces derniers n'est pas toujours spécifique à leur fonction. La série de pots très travaillés à pâte grise fine, de type *terra nigra*, a pu, néanmoins, être réservée au service et/ou au stockage de denrées prisées (Fig. 19). Les gros vases à provisions de type *dolium* sont absents des répertoires typologiques de notre région. On trouve cependant des vases de moindre gabarit certainement réservés à cet usage (Fig. 22, n° 2403 et Fig. 23, n° 2397). Au moins un pot a servi à la préparation de quelque chose (pas forcément en relation avec la cuisine), ce dernier (Fig. 22, n° 2383) est une sorte de mortier cylindrique aux parois épaisses non tournées.

De loin la forme la plus répandue, avec 25 % de l'ensemble des individus, le pot –ou vase fermé sans anse– est illustré par 27 types différents. Ces 27 types offrent un répertoire très varié non seulement sur le plan typologique, mais aussi sur le plan technologique. Il demeure très difficile d'en proposer une classification cohérente. On ne verra ici, en détail, que les principaux groupes qui ont pu être définis en fonction de leur pâte.

a. Les pots à pâte fine grise polie.

Est réunie dans ce groupe une série de vases de petit à moyen gabarit dont la surface externe a reçu un

N° DESSIN	FORME	Traces de résidus carbonisés		Traces de chauffe	
		interne	externe	interne	externe
2047	Caju 48	non	non	non	non
2048	Santrot 223 ?	non	oui	non	oui
2049	Caju 49	non	non	non	non
2050	Santrot 302	non	non	non	non
2051	Santrot 299	non	non	non	non
2052	Santrot 301	non	non	non	non
2053	Ind.	non	non	non	non
2054	Ind.	non	non	non	non
2055	Santrot 314 ?	non	non	non	non
2056	Santrot 314 ?	non	non	non	non
2057	Ind.	non	non	non	non
2379	Santrot 272	oui	non	oui	oui
2380	Santrot 273	oui	oui	Ind.	Ind.
2381	Santrot 273	non	oui	oui	oui
2382	Ind.	non	non	non	non
2383	Caju 45	non	oui (non carbonisés)	non	non
2384	Caju 46	oui	non	oui	oui
2385	Santrot 222 ?	non	non	oui	oui
2386	Santrot 220 ?	non	non	oui	oui
2387	Santrot 283a	oui	oui	oui	oui
2388	Santrot 242a	oui	oui	oui	oui
2389	Caju 47	non	non	non	non
2390	Santrot 221a ?	non	non	non	non
2391	Santrot 221a ?	oui	oui	oui	oui
2392	Santrot 221a ?	oui	oui	oui	oui
2393	Santrot 250a	non	non	oui	oui
2394	Santrot 250a	non	non	oui	oui
2395	Santrot 250a	non	non	non	non
2396	Ind.	oui	oui	oui	oui
2397	Santrot 265 ?	non	non	non	non
2398	Santrot 250a	non	non	non	non
2399	Santrot 250a	oui	oui	oui	oui
2400	Santrot 250a	oui	oui	oui	oui
2401	Santrot 250d ?	oui	oui	oui	oui
2402	Santrot 271	non	non	non	non
2403	Santrot 271	non	oui	non	oui
2404	Santrot 271	oui	non	oui	oui
2405	Santrot 271	non	oui	non	oui
2406	Santrot 283b	oui	oui	oui	oui
2407	Santrot 283b	oui	oui	oui	oui
2408	Santrot 283b	oui	oui	oui	oui
2409	Caju 18	oui	oui	oui	oui
2410	Caju 18	oui	oui	oui	oui
2411	Santrot 283b	oui	oui	oui	oui
2412	Santrot 283b	oui	oui	oui	oui
2413	Santrot 283b	oui	oui	oui	oui
2414	Santrot 283	oui	oui	oui	oui
2415	Caju 20	oui	oui	oui	oui
2416	Caju 20	oui	oui	oui	oui
2417	Santrot 284	oui	oui	oui	oui
2418	Santrot 284	oui	oui	oui	oui
2419	Santrot 284	oui	oui	oui	oui
2420	Caju 20	non	oui	non	oui
2421	Caju 20	oui	oui	oui	oui
2422	Santrot 319 ?	non	non	non	non
2425	Santrot 307	Ind.	Ind.	Ind.	Ind.

Figure 18 - Les pots de l'US 2483.

5 En revanche, en Gaule non méditerranéenne, les grands *dolia* ne semblent pas avoir d'équivalents et les vases à provisions sont fabriqués avec les céramiques communes.

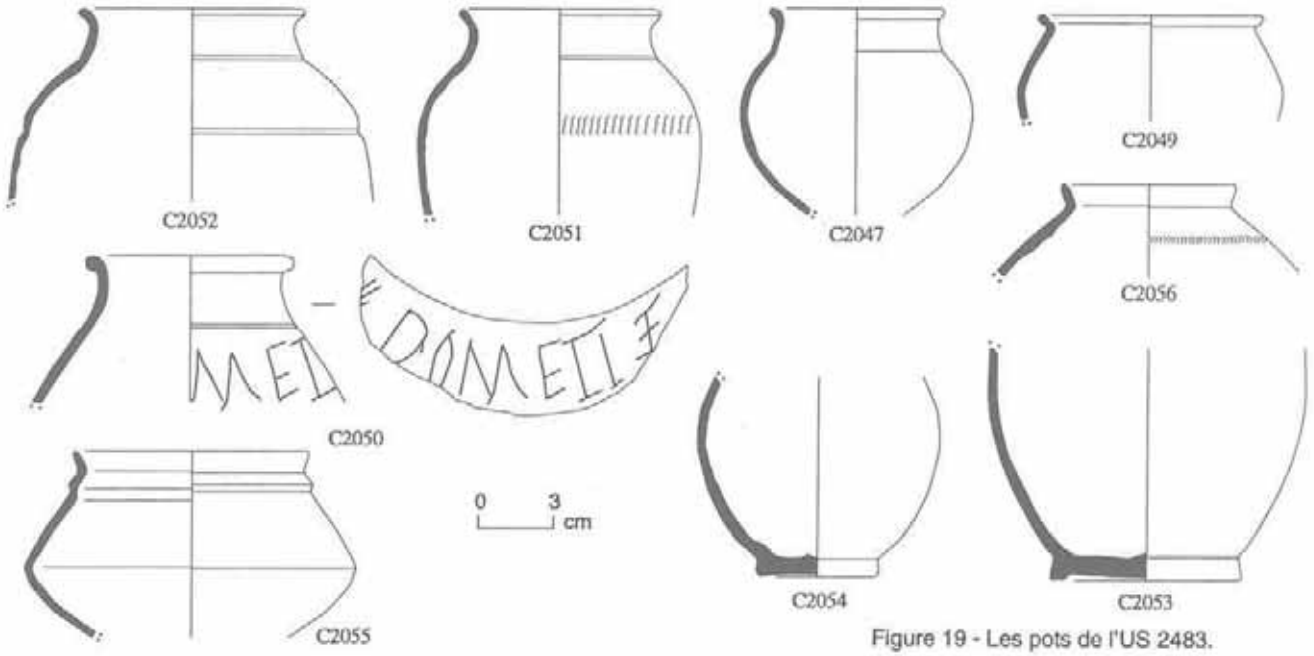


Figure 19 - Les pots de l'US 2483.

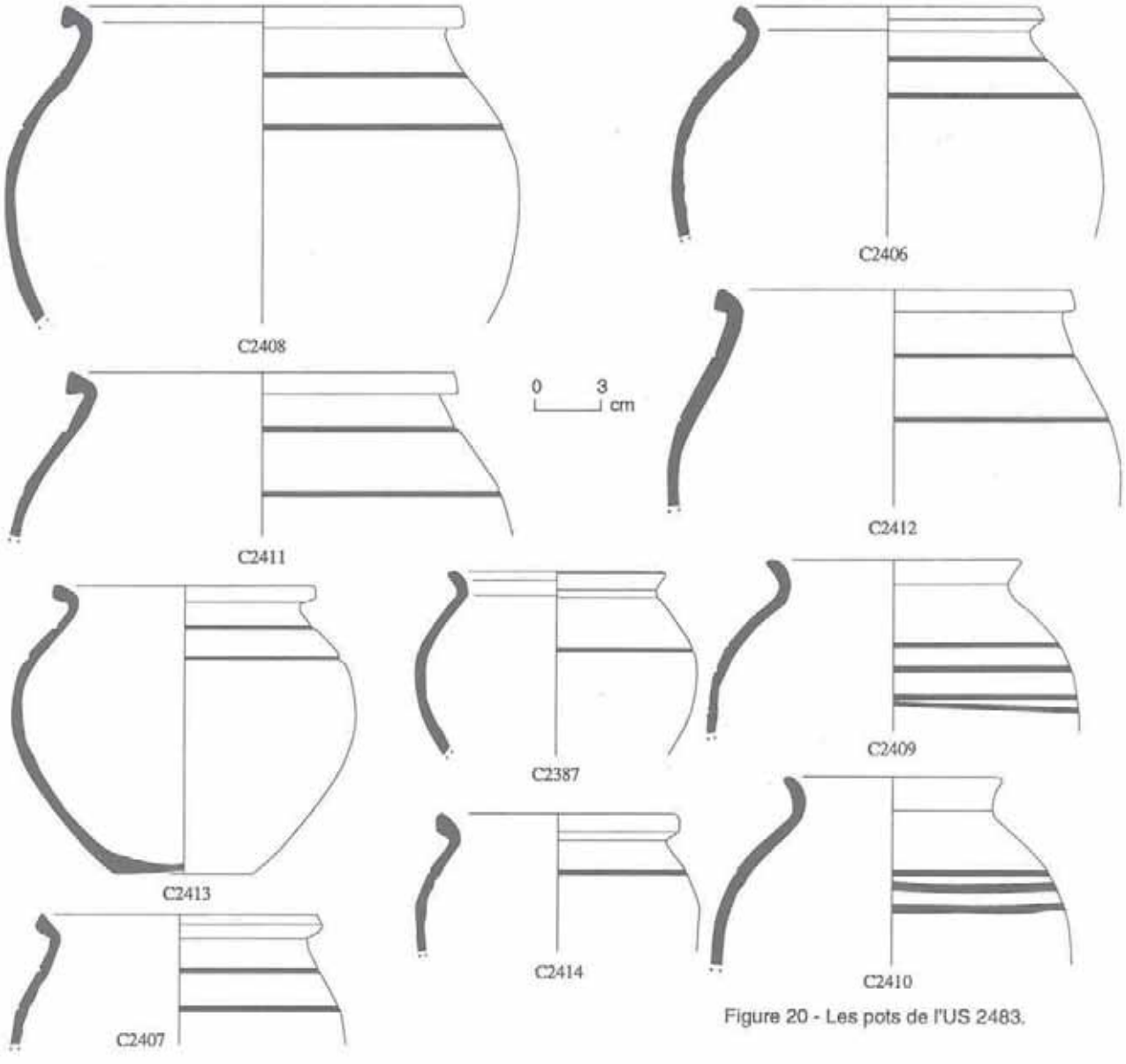


Figure 20 - Les pots de l'US 2483.

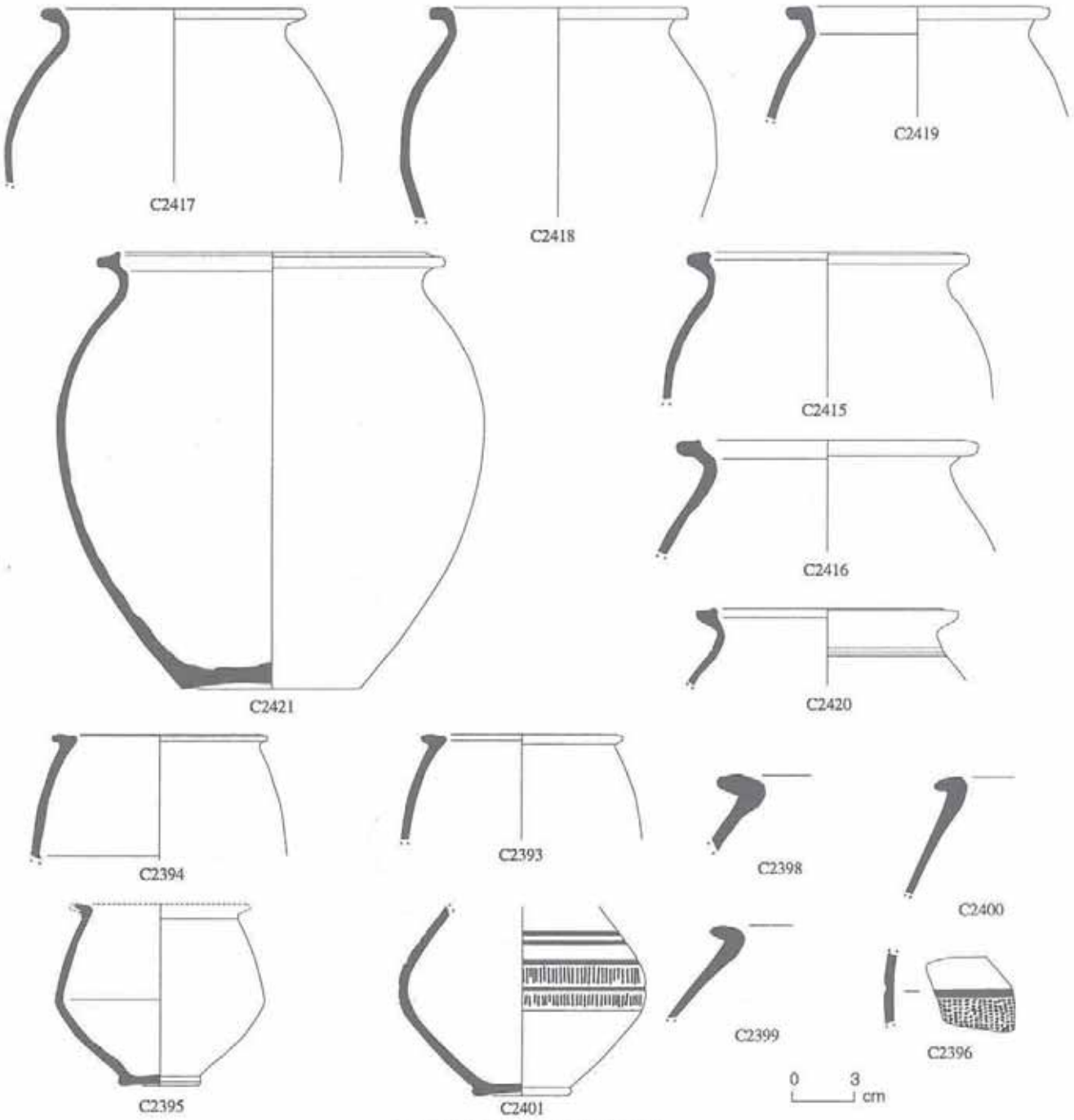


Figure 21 - Les pots de l'US 2483.

traitement de surface extrêmement soigné (Fig. 19, nos 2047, 2049 à 2056). Il s'agit d'une production de *terra nigra*. La pâte est très fine, de couleur grise parfois entourée de franges plus claires, elle contient d'abondantes particules de mica. Le polissage a été effectué au tour rapide après trempage dans l'engobe, il donne à la surface des vases un aspect noir brillant avec parfois des reflets irisés.

b. Les pots à pâte grise sableuse.

Principalement représentés par la forme Santrot 283 et ses variantes (Fig. 20, nos 2387, 2406 à 2414), ces pots, assez fréquents, sont pourvus d'une lèvre oblique simple ou de section triangulaire. La panse est souvent ornée de sillons horizontaux. Ces pots ont été lissés puis trempés dans l'engobe et enfin polis à la base du col, jusqu'au dernier sillon. Ce polissage peut également provoquer parfois des reflets irisés. Les pâtes de ces pots sont généralement gris foncé, assez dures et fortement dégraissées de sable fin micacé.

c. Les pots ovoïdes à pâte claire sableuse très dure.

Ce groupe est illustré par les types Santrot 284 (Fig. 21, nos 2417 à 2419) et Caju 20 (Fig. 21, nos 2415, 2416, 2420 et 2421). Ces deux types de pots ovoïdes sont morphologiquement très proches. La différence se situe au niveau de la partie interne du col où, pour la forme Caju 20, on observe une petite gorge destinée à l'encastrement d'un couvercle. Ces pots ont une pâte

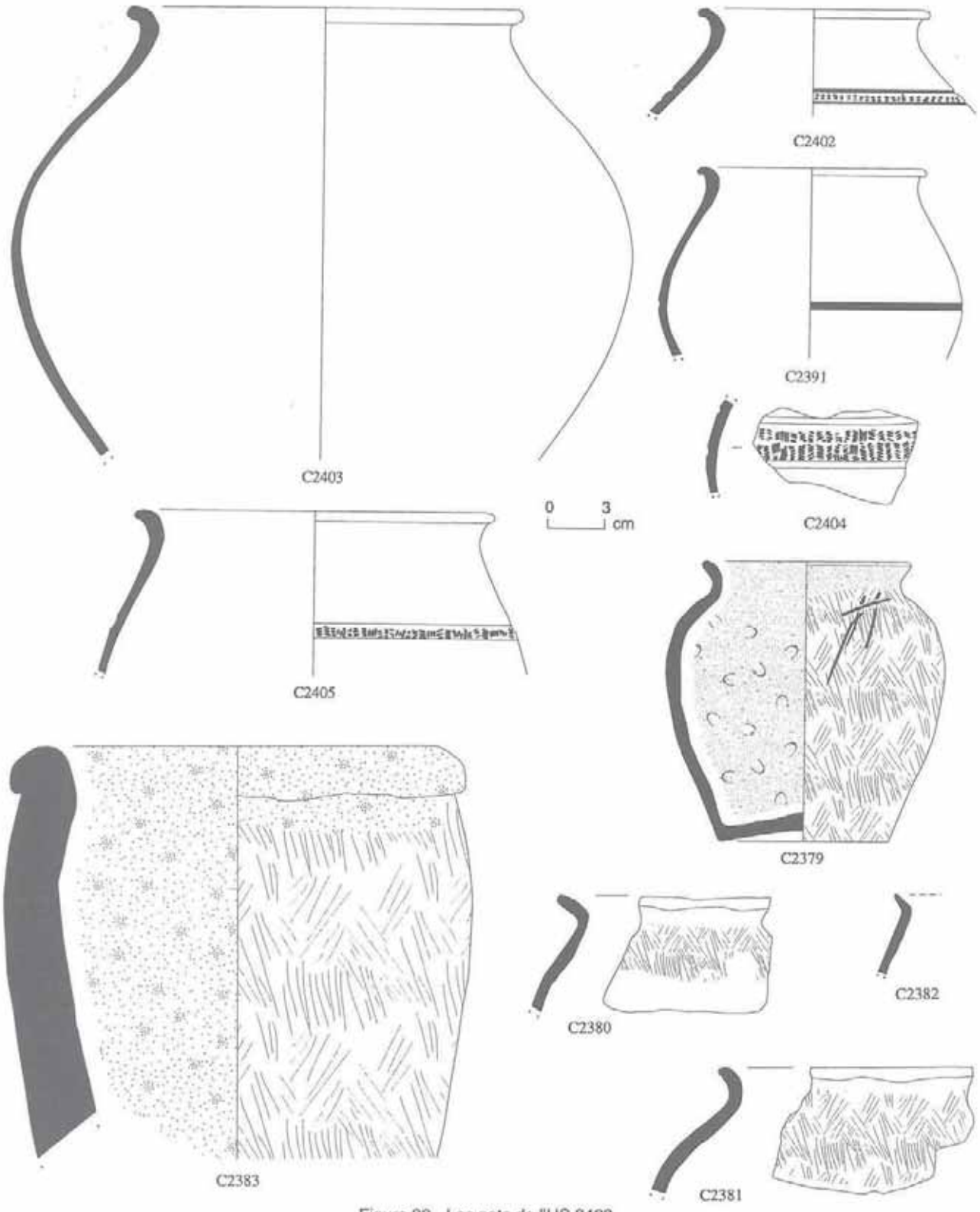


Figure 22 - Les pots de l'US 2483.

grise assez claire ou beige, très dure, parfois gréseuse. Le dégraissant est un abondant sable peu micacé qui contient quelques inclusions de grains de quartz et parfois d'oxydes métalliques.

d. Les pots biconiques à pâte grise dure ou gréseuse.

Ces pots sont principalement illustrés par la forme Santrot 250 et variantes (Fig. 21, nos 2393 à 2396 et 2398 à 2401). Ornés parfois d'un décor imprimé à la molette, ces pots biconiques originaires de l'atelier de Petit-Niort en Charente-Maritime (Santrot 1979, p. 133) ont une lèvre horizontale à méplat et une panse marquée d'une carène plus ou moins vive. La pâte est grise et très dure.

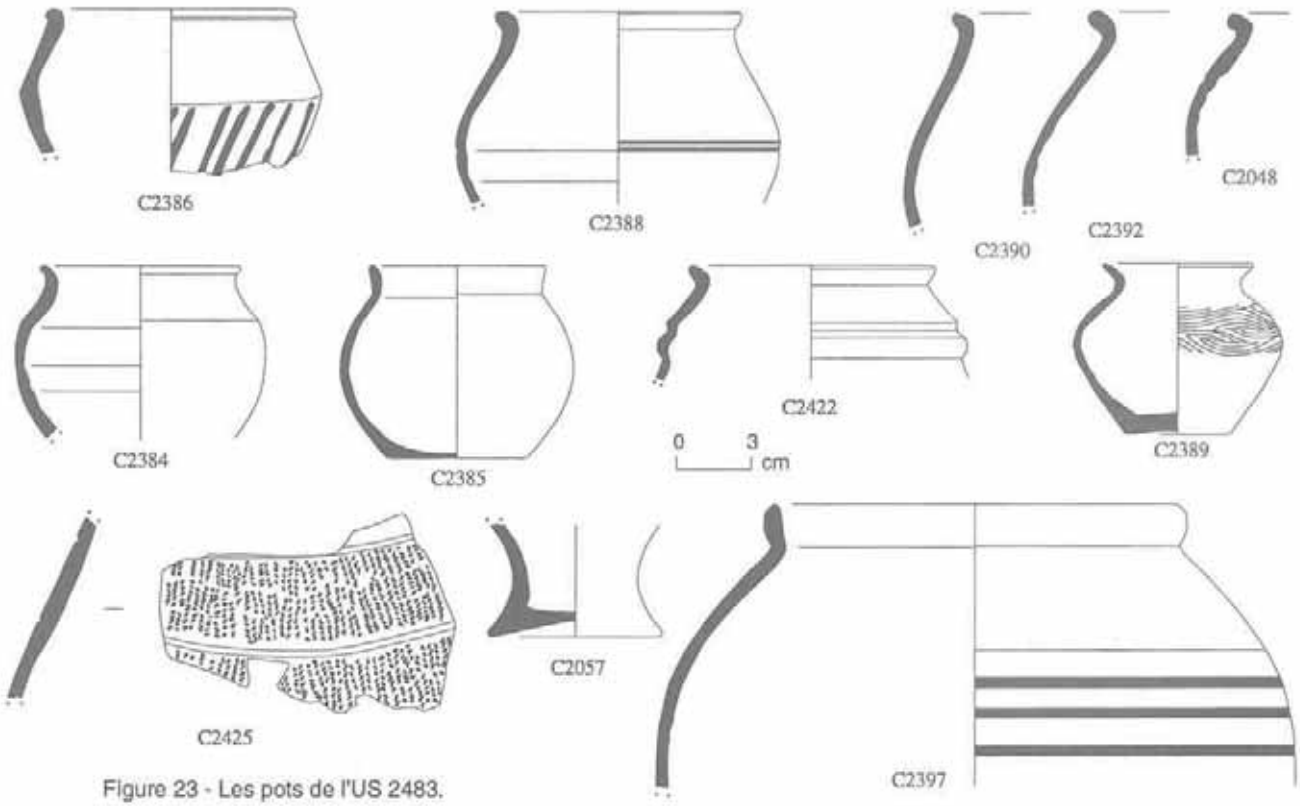


Figure 23 - Les pots de l'US 2483.

e. Les pots à pâte grise claire très dure.

Ce groupe est illustré par un seul type de vase et ses variantes : Santrot 271 (Fig. 22, nos 2402 à 2405). La pâte est dégraissée d'un sable fin micacé et contient des inclusions de grains de quartz et surtout de chaux qui ont provoqué des éclatements de surface. La panse engobée, puis polie, est parfois ornée d'un décor imprimé à la molette, formant un jeu de chevrons.

f. Les pots non tournés à pâte grossière.

Les pots non tournés sont principalement représentés par des vases ovoïdes peignés (Fig. 22, nos 2379 à 2382) dont le profil est encore proche des productions régionales de la fin de l'Age du Fer (Sireix 1990, p. 77-79). La pâte, gris à gris foncé, est grossière, elle contient un sable micacé abondant avec des inclusions de grains de quartz et de débris végétaux qui ont formé des vacuoles. L'un de ces vases porte une marque incisée à la base du col n° 2379. Deux marques très proches de celle-ci, appliquées sur des vases morphologiquement très proches, ont déjà été rencontrées à Bordeaux. L'une provient des allées de Tourny (Santrot, Lahanier 1985, p. 257), où elle est datée du Ier s. ; l'autre est issue de ce même chantier (Carponsin 1993, p. 32) où elle a été trouvée dans un contexte de la fin du Ier s. Ces marques semblent donc contemporaines et avoir la même origine, leur signification nous échappe (marque de potier, d'atelier, de contenance, de fournée ... ?). Un gros vase cylindrique aux parois très épaisses est doté d'une lèvre en bourrelet retournée vers l'extérieur (Fig. 22, n° 2383). Ce vase non tourné a une pâte très grossière dans laquelle on observe des grains de chamotte, de calcaire et des traces de végétaux disparus. Les surfaces interne et externe sont à peine dégrossies et portent des traces de résidus indéterminés non carbonisés.

8. Les pichets (Fig. 24 à 27).

Les pichets se répartissent en deux groupes distincts.

a. Les pichets à pâte claire.

Ces pichets sont destinés au service de liquides. Ils ont contenu du vin comme l'attestent les dépôts de résine encore visibles sur plus de 50 % des individus observés ou, plus rarement, de l'eau. Aucun d'eux ne porte de trace de chauffe même si l'on observe un dépôt de tartre sur deux d'entre eux (nos 2427 et 2434).

Ces pichets ont une pâte calcaire dont la couleur varie du rose au brun pâle. Ils sont dotés d'une lèvre à méplat horizontal, d'une anse à un ou deux sillons qui est

N° DESSIN	FORME	Traces de chauffe		Traces de tartre		Traces de résine	
		interne	externe	interne	externe	interne	externe
2427	Santrot 358	non	non	**oui**	non	non	non
2428	Santrot 362	non	non	non	non	non	non
2429	Caju 23	non	non	non	non	**oui**	non
2430	Caju 23	non	non	non	non	**oui**	non
2431	Santrot 362	non	non	non	non	non	non
2432	Ind.	non	non	non	non	**oui**	non
2433	Ind.	non	non	non	non	**oui**	non
2434	Ind.	non	non	**oui**	non	non	non
2435	Santrot 362	non	non	non	non	**oui**	non

Figure 24 - Les pichets à pâte claire de l'US 2483.

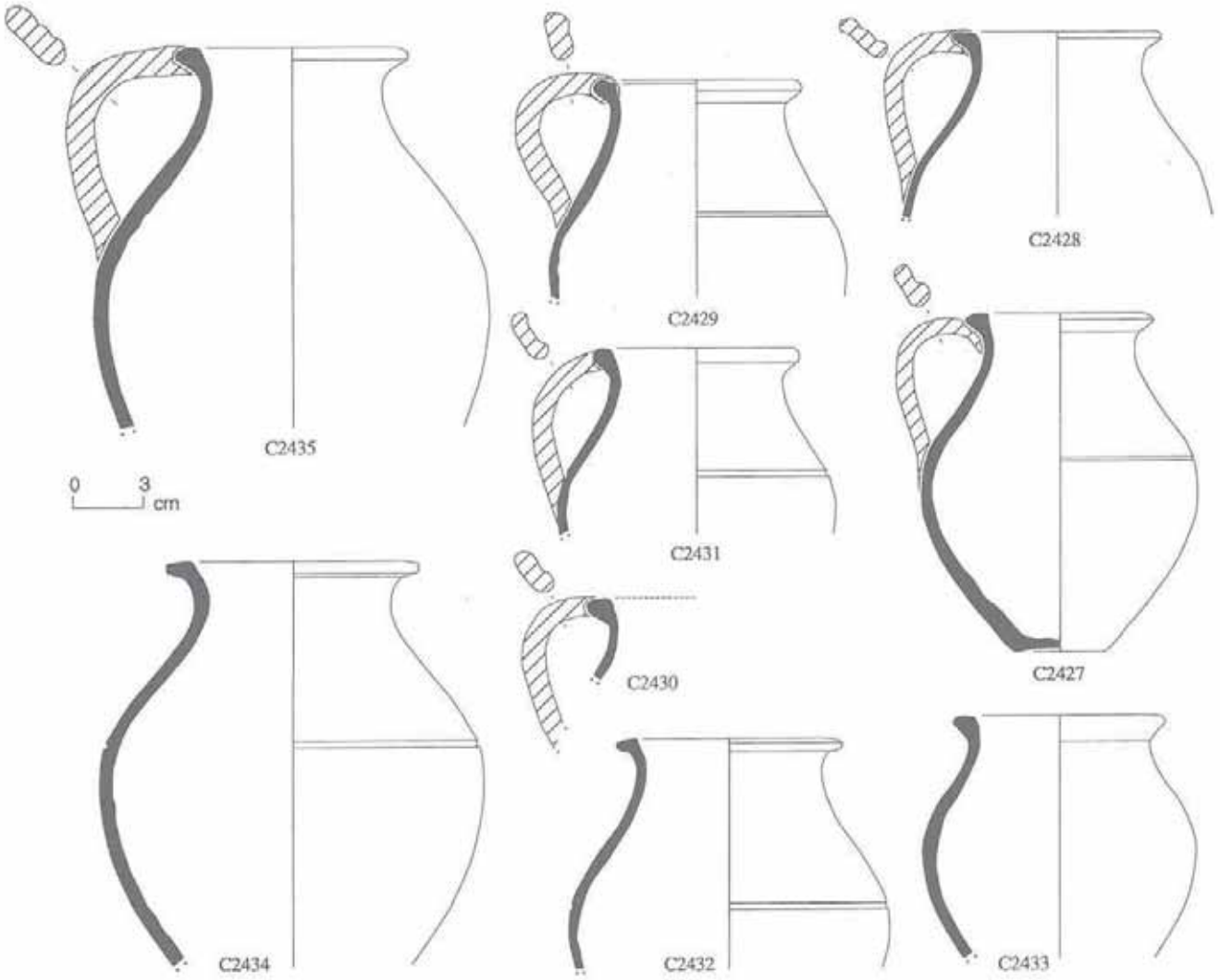


Figure 25 - Les pichets à pâte claire de l'US 2483.

N° DESSIN	FORME
2423	Santrot 356
2424	Santrot 356
2426	Santrot 356

Figure 26 - Les pichets à pâte sombre de l'US 2483.

rattachée au col ou directement à la lèvre (Fig. 25, n^{os} 2427, 2428 et 2429 à 2435). Un sillon horizontal est tracé sur la panse, il est vraisemblablement destiné au réglage de la hauteur de positionnement de l'attache inférieure de l'anse.

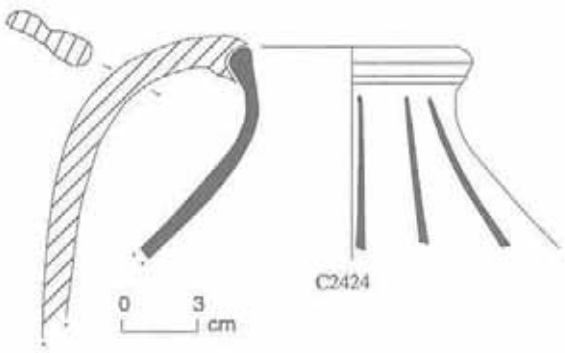


Figure 27a - Pichet à pâte sombre de l'US 2483.

b. Les grands pichets à pâte sombre.

Aucune trace de chauffe ou de dépôt n'est visible sur ces gros vases (Fig. 27) qui ont pu être destinés au service et surtout au stockage de l'eau.

La pâte des ces grands vaisseaux est grise, parfois brun foncé, elle est dure et contient un sable micacé abondant et des inclusions de grains de quartz ainsi que des nodules sphériques de 2 à 3 mm de diamètre (oxydes ?). Ces vaisseaux sont dotés d'une anse en ruban à sillon central qui prend directement attache sur la lèvre. La panse est ovoïde et le fond plat. La surface externe est décorée, du sommet du col aux deux tiers inférieurs de la panse, de lignes verticales (ou plus rarement obliques entrecroisées), ce décor est obtenu à l'aide d'un brunissoir sur une surface brute de montage (il ne s'agit pas de coulures d'engobe).

9. Les cruches (Fig. 28 à 31).

Les trois quarts des cruches (à une ou deux anses) présentent, sur leur paroi interne, des coulures de résine. Une seule a chauffé, une seule autre possède un dépôt de tartre. Toutes ces cruches sont donc destinées à recevoir du vin, elles portent généralement, dans les textes latins, le nom de *lagoena* ou d'*urceus*. Elles peuvent être utilisées de plusieurs manières : pour le transport, pour le stockage ou pour le service du vin.

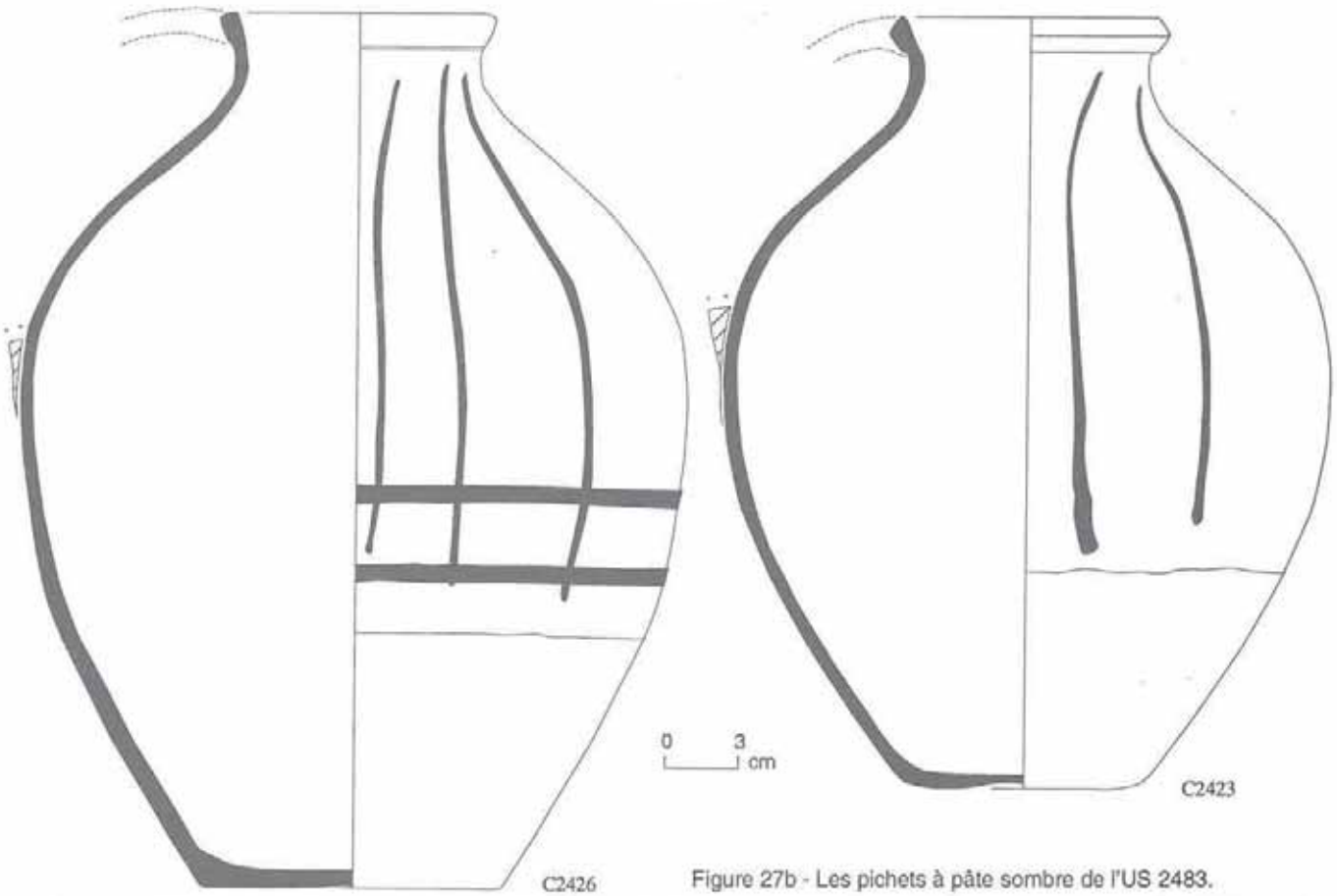


Figure 27b - Les pichets à pâte sombre de l'US 2483.

N° DESSIN	FORME	Traces de chauffe		Traces de tartre		Traces de résine	
		interne	externe	interne	externe	interne	externe
2436	Santrot 429	non	non	non	non	oui	non
2437	Santrot 433	non	non	non	non	oui	non
2438	Santrot 433	non	non	non	non	oui	non
2439	Santrot 429	non	non	non	non	oui	non
2440	Santrot 431a	non	non	non	non	oui	non
2441	Santrot 430	non	non	non	non	non	non
2442	Santrot 429	non	non	non	non	oui	non
2443	Santrot 429b	non	non	non	non	oui	non
2444	Santrot 433	non	non	non	non	oui	non
2445	Santrot 429b	non	non	non	non	oui	non
2446	Caju 50	non	non	non	non	oui	non
2447	Caju 51	non	non	non	non	oui	non
2448	Santrot 422	non	non	non	non	oui	non
2449	Santrot 413	non	non	non	non	oui	non
2450	Santrot 413	non	non	non	non	oui	non
2451	Santrot 413	non	non	non	non	oui	non
2452	Santrot 413	non	non	non	non	oui	non
2453	Santrot 422 ?	non	non	non	non	oui	non
2454	Santrot 422 ?	non	non	non	non	oui	non
2455	Caju 50	non	non	non	non	oui	non
2456	Caju 31	non	non	non	non	oui	non
2457	Caju 50	non	non	non	non	oui	non
2458	Caju 52	non	non	non	non	oui	non
2459	Santrot 420 ?	non	non	non	non	oui	non
2460	Caju 50	non	non	non	non	oui	non
2461	Caju 50	non	non	non	non	oui	non
2462	Caju 50	non	non	non	non	oui	non
2463	Santrot 453	non	non	oui	non	non	non
2464	Santrot 451a	non	non	non	non	oui	non
2465	Caju 11	non	non	non	non	non	non
2466	Caju 53	non	non	non	non	oui	non
2467	Santrot 460	non	non	non	non	non	non
2468	Santrot 460	non	non	non	non	non	non
2469	Santrot 473	non	non	non	non	non	non
2470	Santrot 473	non	non	non	non	non	non
2471	Caju 54	non	non	non	non	non	non
2472	Caju 55	oui	oui	non	non	non	non
2473	Santrot 453	non	non	non	non	non	non
6695	Caju 56	non	non	non	non	oui	non
6696	Santrot 413 ?	non	non	non	non	oui	oui

Figure 28 - Les cruches de l'US 2483.

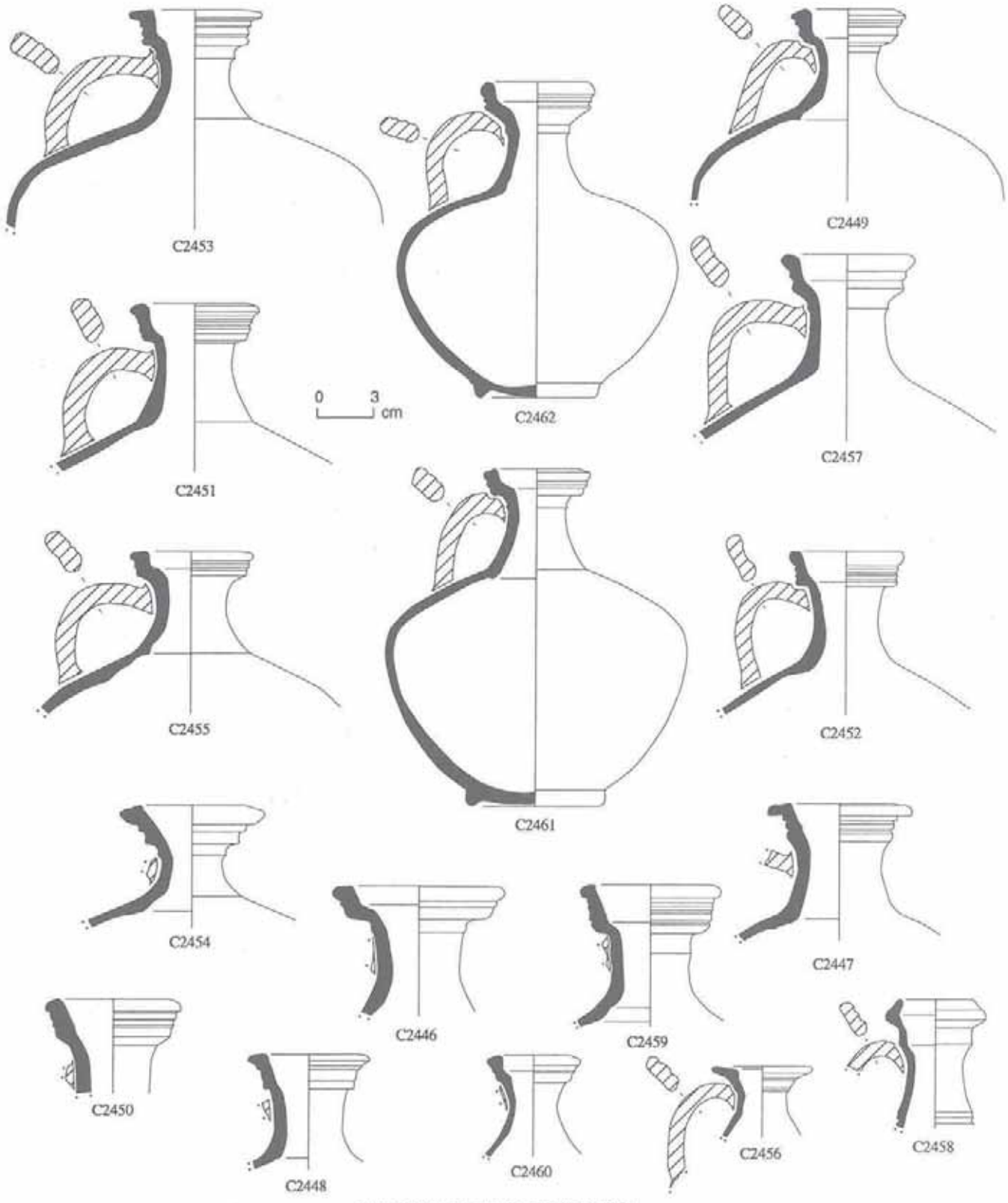


Figure 29 - Les cruches de l'US 2483.

Les dépôts de résine, fort bien conservés, ne sont pas uniformément répartis à l'intérieur des cruches. La quantité de résine versée dans chaque cruche est également très inégale. Le plus souvent, elle affecte une seule moitié ou un tiers de la surface interne, ce qui compromet une fonction d'étanchéité. Parfois, il y en a une telle épaisseur que l'on peut se demander si la cruche n'a pas servi au stockage de la résine. Très souvent, on constate une concentration importante de ce produit à l'intérieur du col, son rôle peut alors être mis en relation avec le maintien d'un bouchon. Un petit bâton en bois (malheureusement disparu) était resté en

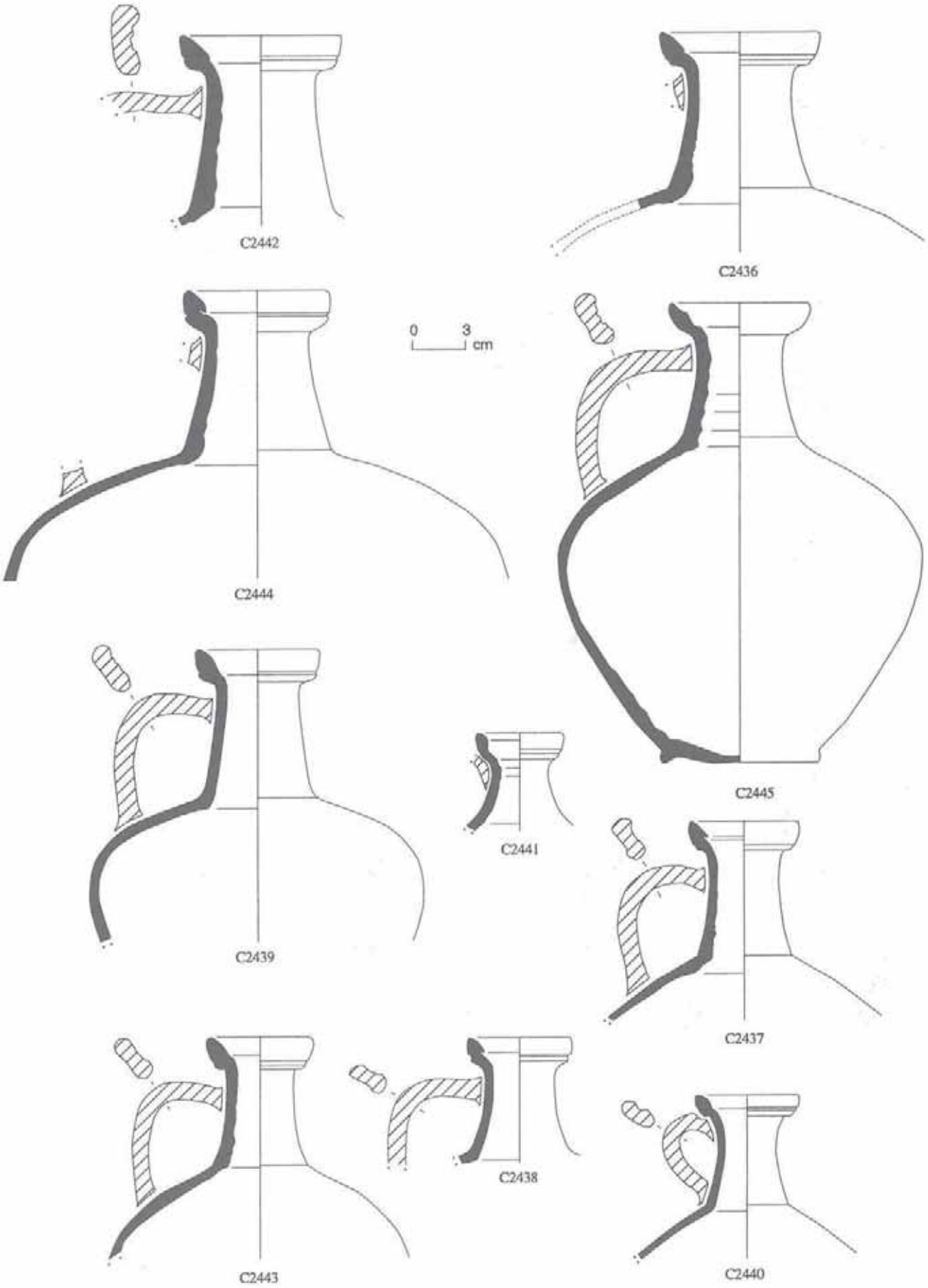


Figure 30 - Les cruches de l'US 2483.

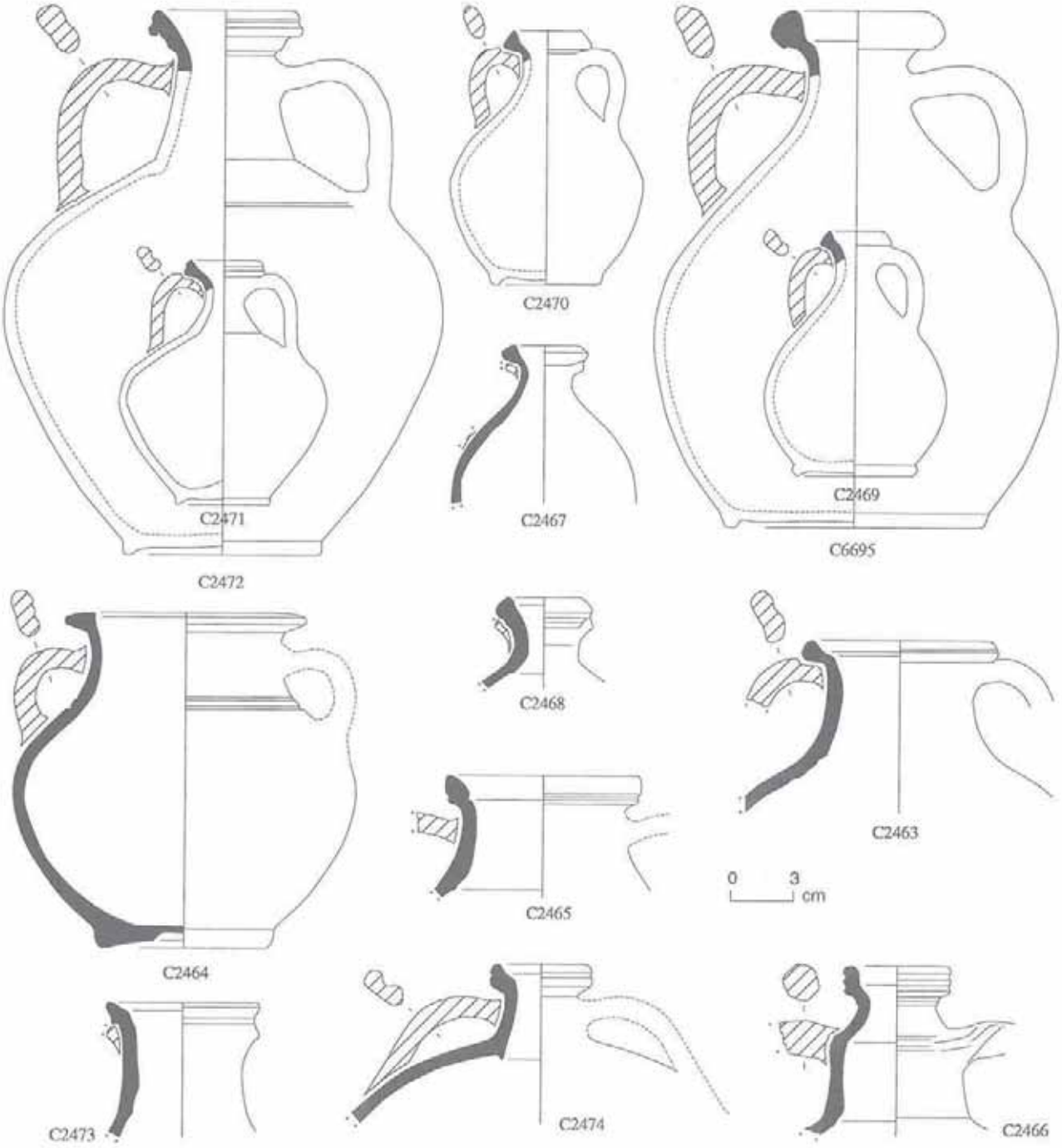


Figure 31 - Les cruches de l'US 2483.

place dans le col très étroit et saturé de résine, d'une cruche de petit gabarit.

Toutes les cruches (sauf une) ont une pâte claire calcaire dont la couleur varie du jaune pâle au brun foncé. Elles peuvent être dotées d'une ou deux anses et présenter des gabarits différents qui correspondent à des modules. Quatre modules ont pu être définis[6], ils correspondent avec une précision surprenante à : 1/2 setier (nos 2469, 2470 et 2471), 2 setiers (no 2462), 2,5 setiers (no 2461) et 1 conge (nos 2445, 2472 et 6695). Les cruches ont généralement une panse globulaire ou piriforme et un pied annulaire. Les cruches à une anse peuvent être divisées en deux groupes principaux : les cruches à manchon cannelé (Fig. 29, nos 2446 à 2457, 2459 à 2462 et 6696) et les cruches à lèvre en amande (Fig. 30, nos 2436 à 2445 et 2458). La morphologie de la lèvre de ces dernières semble être d'ailleurs conçue pour retenir, au moment

6 Ces calculs de volume ont été effectués grâce à l'application "Calculvol" développée à partir du logiciel Excel par M. Bruno Dufaÿ, archéologue départemental des Yvelines, qui a bien voulu nous en permettre l'usage. Nous l'en remercions vivement.

du service, les impuretés contenues dans le liquide.

La seule cruche à pâte grise est dégraissée d'un sable fin micacé (Fig. 28, n° 2458). Du col étroit prend naissance une anse nervurée à deux sillons, au-dessus le col s'élargit puis laisse place à une lèvre à chanfrein légèrement rentrante. La surface du col a été soigneusement polie de manière à former un jeu de fines facettes parallèles verticales. La surface externe de cette cruche est noire, l'intérieur est recouvert de résine.

Les cruches à deux anses sont très variées (Fig. 31, n^{os} 2463 à 2473 et 6695), trois d'entre elles présentent une large encolure (n^{os} 2463 à 65 et 2473), l'une d'elles, n° 2463 a une pâte très dure non calcaire et possède un dépôt de tartre.

La gourde (Fig. 31 et 32).

La gourde est une forme rare dans la région bordelaise (Fig. 31, n° 2474). L'exemplaire conservé ici a été réalisé dans une pâte très comparable à celle des nombreuses cruches qui l'accompagnent ; il s'agit d'une pâte claire calcaire. Les dépôts de résine recouvrant la surface interne de ce vase indiquent qu'elle a dû également contenir du vin et permettent de rapprocher la fonction de ce récipient à celle des cruches.

N° DESSIN	FORME	Traces de résine	
		interne	externe
2474	Caju 57	oui	non

Figure 32 - La gourde de l'US 2483.

10. Les œnochoés.

On distingue trois groupes d'œnochés.

a. Les œnochoés à pâte gréseuse ou bouilloires (Fig. 33 et 34), telles qu'elles ont été définies par C. Batigne et A. Desbat (Batigne, Desbat 1996).

N° DESSIN	FORME	Traces de chauffe		Dépôt de tartre	
		interne	externe	interne	externe
1540	Santrot 505b	non	non	Ind.	non
1541	Santrot 505b	non	oui	oui	non
1542	Santrot 505b	non	oui	oui	non
1543	Santrot 505a	non	oui	non	non
1544	Santrot 498	non	oui	oui	non
1545	Santrot 498	non	oui	oui	non
1546	Santrot 505	non	oui	Ind.	non
1547	Santrot 505	non	oui	oui	non
1548	Santrot 505	non	oui	oui	non
1549	Santrot 505	non	non	non	non
1550	Santrot 505	non	oui	oui	non
1551	Santrot 505	non	oui	oui	non
1552	Santrot 505	non	oui	oui	non
1553	Santrot 505	non	oui	oui	non
1554	Santrot 505	non	oui	Ind.	non
1555	Santrot 501	non	oui	Ind.	non

Figure 33 - Les œnochoés à pâte gréseuse de l'US 2483.

La quasi totalité des bouilloires porte des traces de chauffe au niveau du bec et sur la panse, en dessous du bec. Ces vases n'étaient pas placés sur le foyer mais face au foyer, l'anse étant ainsi protégée de la source de chaleur. Près des deux tiers de ces bouilloires portent un dépôt de tartre, c'est bien de l'eau qu'elles ont servi à faire bouillir.

Ces bouilloires qui totalisent près de 86 % du groupe dit des "œnochoés" présentent une pâte très dure, voire gréseuse, dont la couleur varie du blanc au gris foncé, parfois orangé. Elle contient un dégraissant de sable fin micacé avec quelques inclusions de grains de quartz. Un peu plus d'un tiers de ces bouilloires possède, dans la pâte, des petits nodules orange à rouge (oxydes de fer ?). Le type Santrot 505 et ses variantes (Santrot 1979, p. 210-211) dominent largement les autres types.

b. Les œnochoés à pâte calcaire (Fig. 35 et 36).

Il s'agit, en fait, de pichets au sens médiéval ou contemporain du terme. Deux d'entre eux (Fig. 36, n^{os} 1537 et 1538) ont vraisemblablement contenu du vin ; ils portent, côté interne, des traces de résine. Le troisième ne porte aucune trace de dépôt ou de chauffe. A l'aplomb du bec sont visibles deux lettres tracées à la peinture : OI ou OL qui pourrait signifier *oleum*, huile (Fig. 36, n° 1539).

N° DESSIN	FORME	Traces de résine	
		interne	externe
1537	Santrot 486	oui	non
1538	Santrot 486	oui	non
1539	Ind.	non	non

Figure 35 - Les œnochoés à pâte claire de l'US 2483.

Ces trois pichets ont une pâte claire de type calcaire. Les deux pichets à vin portent une anse torsadée directement rattachée à la lèvre ornée d'un sillon horizontal. Le "pichet à huile" possède une lèvre semblable, il pourrait s'agir du même type de vase.

c. L'œnochoé à pâte sombre.

Il s'agit ici du seul et unique exemplaire d'un type de vase assez singulier (Fig. 37 et 38). Ce vase est revêtu, sur la totalité de sa surface interne, d'un dépôt de quelques millimètres d'épaisseur constitué d'une matière qui varie du blanc au rose cru. Il peut s'agir d'un dépôt de plâtre ou de stuc coloré. Ce dépôt qui est constellé de petits points blanc (chaux ?) se présente sous la forme d'une alternance de fines pellicules qui traduit ainsi les fréquences d'utilisation du vase avant son abandon.

Ce vase de grande taille est très proche des grands pichets à pâte grise n^{os} 2423, 2424 et 2426 de la Fig. 27 (les pâtes semblent d'ailleurs avoir la même origine). Seuls diffèrent son ouverture et le décor ornant sa panse : des sillons horizontaux remplacent le jeu de traits verticaux polis.

III. CONCLUSION

L'étude de ce lot de céramiques communes de la fin du I^{er} s. apr. J.-C. permet de disposer d'un nouveau répertoire typologique régional très varié. Ce répertoire correspond, pour l'essentiel, à l'évolution de formes antérieures, formes mises au point, dès le début du I^{er} s., par les potiers régionaux du nord de l'Aquitaine (Sireix 1997). De nombreux rapprochements typologi-

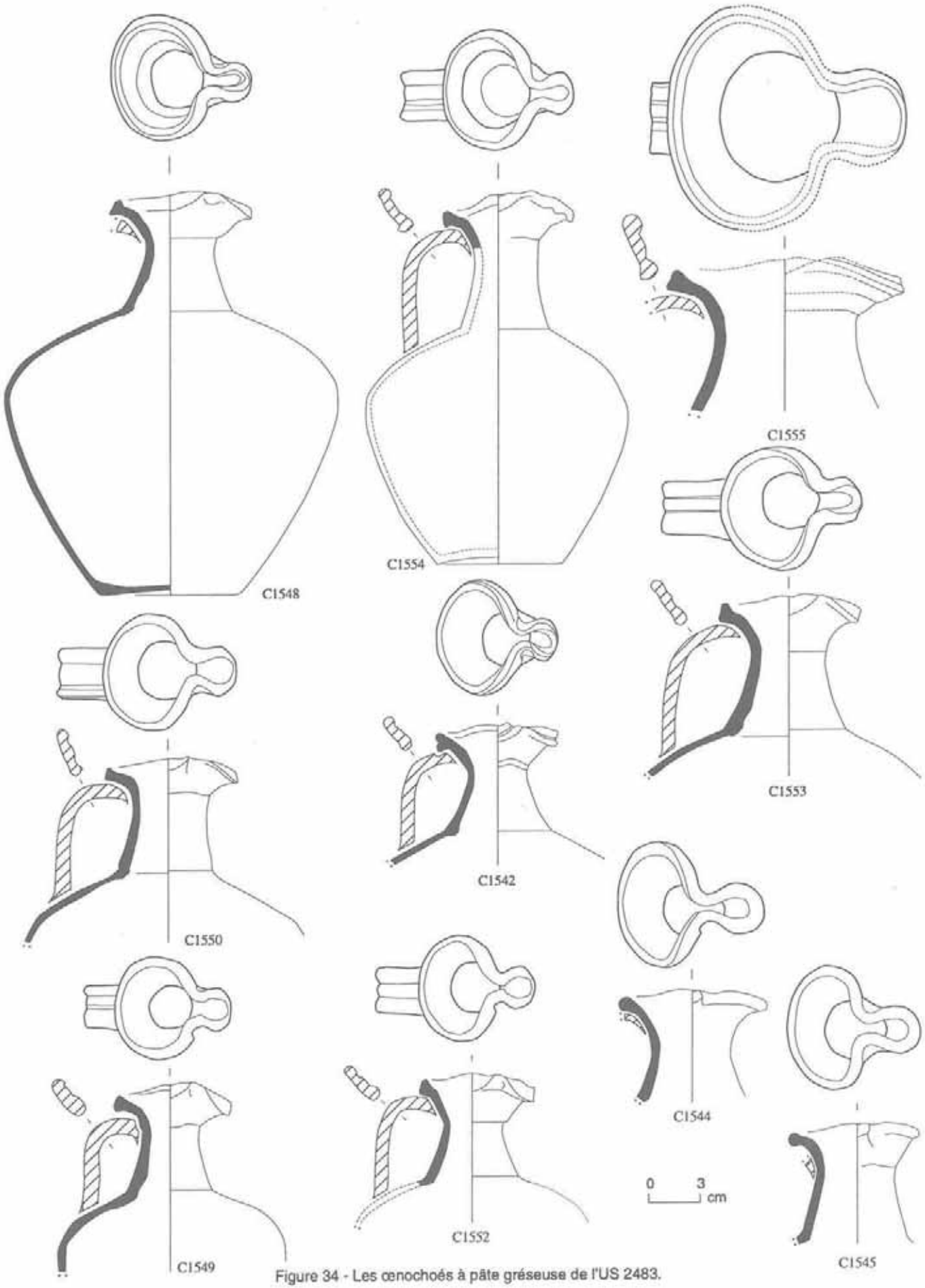


Figure 34 - Les œnochoés à pâte gréseuse de l'US 2483.

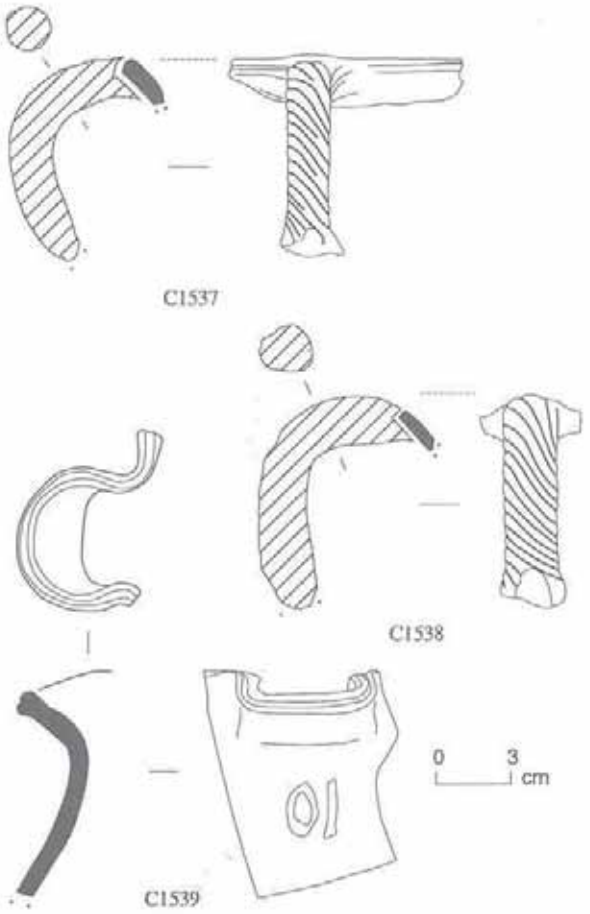


Figure 36 - Les œnochoés à pâte de l'US 2483.

N° DESSIN	FORME	Dépôt	
		interne	externe
1537	Caju 56	oui	non

Figure 37 - L'œnochoé à pâte sombre de l'US 2483.

ques peuvent, d'ailleurs, être établis avec les productions contemporaines de Saintonge (Santrot et Tassaux 1975 et Vernoux et Vienne 1987).

L'étude de ce répertoire a pu être enrichie, grâce à des conditions de préservation favorables, d'observations sur les aspects fonctionnels d'une bonne part des vases rencontrés. Ainsi la vaisselle de cuisine destinée à la cuisson des aliments peut être bien identifiée grâce aux traces de chauffe et aux dépôts carbonisés qui adhèrent encore aux parois. Les vases réservés au service et au stockage du vin (pichets et cruches) abondent et sont parfaitement repérables grâce aux coulures de résine qui demeurent encore bien visibles.

Les textes antiques évoquant le mélange de la résine au vin ne sont pas rares. Pline, au Ier s., rapporte que toute l'Italie et les pays limitrophes *sont dans l'usage d'apprêter les vins avec de la résine* (Pline, HN, XIV, 20). Les Allobroges, dans le Dauphiné, produisaient un vin réputé appelé le *Picatum* (que l'on peut traduire par le "poissé") à cause du goût de résine que lui communiquaient *les vases enduits de poix où ils étaient logés* (Dion, p. 120). La production de résine, dans la région bordelaise, est bien attestée par les textes, avec notamment les correspondances d'Ausone commentées par R. Etienne (Etienne 1995, p. 524) : les Boïens,

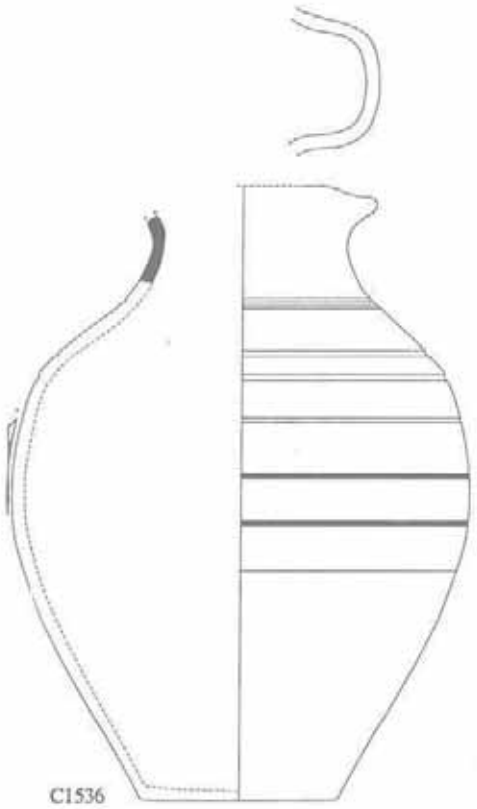


Figure 38 - L'œnochoé à pâte sombre de l'US 2483.

peuple voisin des Bituriges Vivisques de la région de Bordeaux, installés près du bassin d'Arcachon, étaient des fabricants de poix : "*et picos malis describere Boïos*".

Cette abondance de cruches et de pichets d'origine régionale (ou locale) qui portent des dépôts de résine également d'origine régionale, ne pourrait-elle pas être la conséquence directe d'un vignoble bordelais en plein développement ?

La production d'une amphore gauloise à fond plat régionale est attestée à partir de 70 apr. J.-C. (Berthault 1988, p. 162) mais l'accroissement de la production et de la consommation de cruches et de pichets résinés que F. Berthault avait déjà remarqué (Berthault 1988, p. 165 et 1998 p. 453), se fait sentir dès 20/40 apr. J.-C. (Fig. 39). Le tonneau, à propos duquel Pline nous dit qu'il est "*préféré aux amphores dans les plus froides des régions susceptibles de viticulture*" (Pline, HN, XIV, 133) n'offre que très rarement des témoignages archéologiques. Il se pourrait néanmoins qu'il ait joué, entre le début et la fin du Ier s., un rôle que l'on a peut-être un peu sous-estimé (Desbat 1994). Cette constatation est, d'ailleurs, renforcée par la rareté des *dolia*.

D'autres vases ont eu d'autres usages, que nous suspectons seulement ou que nous ignorons totalement. Soit ces vases sont pourvus de dépôts non identifiés, soit ils ne portent aucune trace visible de quoi que ce soit.

Cette étude permet également de mettre parfois en relation la nature des pâtes utilisées par les potiers avec la fonction des vases. Ainsi les vases à pâte calcaire et les vases de type *terra nigra* ne portent que très excep-

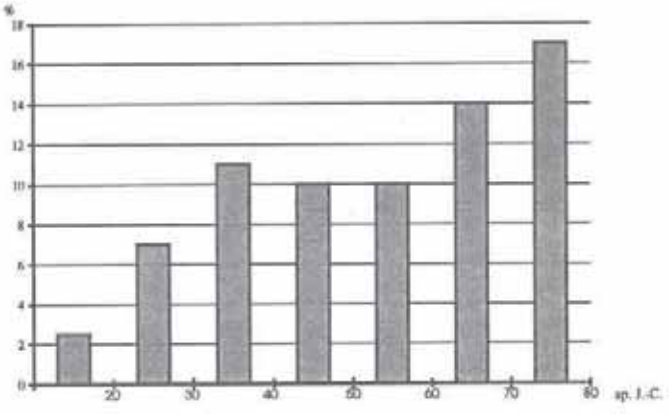


Figure 39 - Evolution quantitative des cruches et des pichets à vin sur le site de la place Camille Jullian à Bordeaux, entre 10 et 80 apr. J.-C.

tionnellement des traces de chauffe. Ces vases ont des pâtes fines et tendres qui ne contiennent pas, semble-t-il, de dégraissant rapporté. A l'opposé, les vases destinés à la cuisson ont des pâtes sableuses ou siliceuses. La seule exception est l'assiette à engobe interne rouge pompéien qui a subi des élévations de température malgré l'usage d'une pâte fine pour sa réalisation. Mais ce type d'assiette a pu être utilisé dans un four et ainsi éviter le contact trop direct avec le foyer.

Ces constatations reposent sur des observations faites à l'œil nu et mériteraient d'être validées par des analyses plus fines (pétrographiques ou physico-chimiques). De telles analyses permettraient également d'individualiser des groupes de production que l'on pourrait rapprocher d'ateliers connus ou restant à découvrir. Des analogies de pâtes entre certaines formes différentes de céramique de cuisine sont déjà clairement apparues. Un atelier qui avait la possibilité de produire une vaisselle réputée pour ses qualités réfractaires ne devait certainement pas limiter sa production à un seul type de vase ou à une seule forme, mais bien au contraire, spécialiser son commerce dans la vente de l'éventail typologique de "vases à cuire" le plus large possible.

BIBLIOGRAPHIE

Barraud 1991 : D. BARRAUD, Chantier Camille Jullian, principales découvertes, dans *Revue Archéologique de Bordeaux*, LXXXI, 1991, p. 7-10.

Batigne 1995 : C. BATIGNE, La céramique culinaire à Lyon du Ier s. av. J.-C. au IIIe s. apr. J.-C., dans *SFECAG, Actes du Congrès de Rouen*, 1995, p. 277-283.

Batigne, Desbat 1996 : C. BATIGNE, A. DESBAT, Un type particulier de "cruche" : les bouilloires en céramique d'époque romaine (Ier-IIIe siècles), dans *SFECAG, Actes du Congrès de Dijon*, 1996, p. 375-394.

Bats 1988 : M. BATS, *Vaisselle et alimentation à Olbia (v. 350-v. 50 av. J.-C.), modèles culturels et catégories céramiques*, Revue Archéologique de la Narbonnaise, suppl. 18, 1988.

Berthault 1988 : F. BERTHAULT, Amphore à fond plat et vignoble à Bordeaux au Ier s., dans *Aquitania*, VI, 1988, p. 157-166.

Berthault 1998 : F. BERTHAULT, Vin et vignoble dans le sud-ouest de la Gaule, dans *Col. Internacional d'Arqueologia Romana 2, El vi a l'Antiguitat, Economia, producció i commerç al Mediterrani occidental*, Museu de Badalona, Monografies Badalonines, núm. 14, 1998, p. 450-460.

Carponsin 1993 : C. CARPONSIN, *La céramique commune datée des années 70 à 400 provenant du chantier de la place Camille Jullian à Bordeaux*, mémoire de DEA, Université de Bordeaux III, 1993, 141 p.

Desbat 1994 : A. DESBAT, La place du tonneau dans l'économie gallo-romaine sous le Haut-Empire, dans *Cahiers Archéologiques de Bourgogne, Actes des deuxièmes journées d'ARIA*, 5, 1994.

Dion 1959 : R. DION, *Histoire de la vigne et du vin en France des origines au XIXe s.*, Paris, 1959.

Etienne 1995 : R. ETIENNE, *En passant par l'Aquitaine*, Ausone et la forêt, *F.H.S.O.*, 1995.

Hilgers 1969 : W. HILGERS (W.), *Lateinische Gefässnamen, Bezeichnungen, funktion und form römischer gefäße nach den antiken schriftquellen*, Bonner Jahrbücher, 31, Rheiland-Verlag, Düsseldorf, 1969.

Loridant, Bura 1998 : F. LORIDANT, P. BURA, De l'eau, du vin : pratiques funéraires à Thérouanne, dans *SFECAG, Actes du Congrès d'Istres*, 1998, p. 235-246.

Maurin, Bost, Roddaz 1992 : L. MAURIN, J.-P. BOST, J.-M. RODDAZ, *Les racines de l'Aquitaine, vingt siècles d'histoire d'une région*, Centre Charles Higounet, Centre Pierre Paris, Université Michel de Montaigne-Bordeaux III, Toulouse, 1992.

Navarro-Caballero 1993 : M. NAVARRO CABALLERO, Les comptes de Siluinus : un graffite trouvé à Saintes, dans *Aquitania*, XI, 1993, p. 255-261.

Santrot 1979 : M.-H. et J. SANTROT, *Céramiques Communes Gallo-Romaines d'Aquitaine*, Éditions du CNRS, Bordeaux, 1979.

Santrot, Tassaux 1975 : M.-H. et J. SANTROT, D. TASSAUX, Le mobilier d'un puits gallo-romain à Saintes (Charente-Maritime), dans *Gallia*, 33, 1975, p. 117-158.

Santrot, Lahanier 1985 : M.-H. et J. SANTROT, C. LAHANIER, Céramiques communes et semi-fines en Saintonge et en Bordelais, étude de caractérisation et contribution à l'analyse d'un système céramique régional, dans *Recherches gallo-romaines*, I, Laboratoire de Recherche des Musées de France, 1985.

Sireix 1991 : C. SIREIX, Officine de potiers et production céramique sur le site protohistorique de Lacoste à Mouliets-et-Villemartin

(Gironde), dans *Aquitania*, VIII, 1990, p. 45-97.

Sireix 1997 : C. SIREIX, La céramique commune, dans C. SIREIX (dir.), *Les fouilles de la Place des Grands-Hommes à Bordeaux (Gironde)*, Bordeaux, Société Archéologique de Bordeaux, 1997.

Tuffreau-Libre, Barbet 1997 : M. TUFFREAU-LIBRE, A. BARBET, Les pots à couleurs dans l'Antiquité romaine, dans *SFECAG, Actes du Congrès du Mans*, 1997, p. 399-405.

Vernoux, Vienne 1987 : C. VERNOU, G. VIENNE, Une nouvelle officine de potiers à Saintes (Charente-Maritime), dans *SFECAG, Actes du Congrès de Caen*, 1987, p. 167-182.

* *
*

DISCUSSION

Président de séance : B. DUFAŸ

Bruno DUFAŸ *: Je suis intrigué par les pichets dont tu dis que les 3/4 seraient liés au vin ; est-ce pour le service ou pour le transport ? Ce n'est pas la forme la plus adéquate pour le transport !*

Christophe SIREIX *: Il y en a plus de 50 %, c'est-à-dire qu'il reste environ 40 % de pichets pour un autre usage, vraisemblablement pour l'eau.*

Bruno DUFAŸ *: Ceux réservés au vin sont poissés ; c'est donc pour du conditionnement ?*

Christophe SIREIX *: C'est pour donner du goût !*

Bruno DUFAŸ *: J'entends bien, mais pas au moment de servir ; c'est donc bien du conditionnement.*

Christophe SIREIX *: Je pense que la résine restait à l'intérieur des cruches au moment du service et certaines formes de lèvres, en amande, qui présentent une espèce de ressaut interne, étaient destinées à la rétention des impuretés contenues dans ces récipients.*

Bruno DUFAŸ *: Oui, mais, les impuretés, ce sont plutôt les condiments.*

Christophe SIREIX *: Les condiments ou la résine qui se décolle un peu.*

Armand DESBAT *: Je trouve en effet que les conditions de conservation particulières permettent des observations très intéressantes mais, puisque justement le propos était d'insister sur l'aspect fonctionnel, je ne saisis pas bien l'intérêt de se calquer sur la typologie des Santrot qui, justement, mélange allègrement les plats à cuire et les assiettes. Appeler assiettes les plats à vernis rouge pompéien, je ne vois pas en quoi cela fait avancer les choses.*

Mais, par ailleurs, cela recoupe beaucoup d'observations et il faut signaler les découvertes de Châlon, pour les vases recueillis dans la Saône : il y a beaucoup de "caramel", comme disent nos amis préhistoriens, dans les pots à cuire, et toutes les cruches sont systématiquement poissées, certaines d'ailleurs avec les bouchons encore en place ; ce qui prouve qu'une partie des cruches n'est pas destinée au service mais bien au transport, y compris pour de courtes distances, et que le pichet est beaucoup plus pratique que la cruche pour le service de table.

Christophe SIREIX *: En ce qui concerne les travaux des Santrot, c'est un outil de travail typologique incontournable pour la région et on y est encore attaché bien qu'on s'en éloigne progressivement.*

Robin SYMONDS *: Avec le Projet César, dont je vous ai parlé l'année dernière, on essaie de montrer le faciès atlantique des céramiques et, par rapport à ce que vient de dire Armand au sujet de la typologie des Santrot, on essaie de comparer entre les différents sites de Bordeaux, d'Irún et de Londres. Or, je suis étonné par les points communs et cette idée de faciès atlantique n'est pas une chimère ; une des explications doit être dans les influences préromaines.*

Philippe BET *: Peux-tu repréciser les arguments de datation ?*

Christophe SIREIX *: La datation proposée repose sur la sigillée et les céramiques fines étudiées par J.-L. Tilhard ; les formes les plus tardives sont représentées par trois Drag. 37.*

Philippe BET *: Mais il y a le Service A qui était sur la diapositive et qui est bien flavien, non ?*

Thierry MARTIN *: Il s'agit uniquement de sigillées de Montans et ce sont des formes caractéristiques qui se situent autour des années 70, tant pour les 29 que pour les 37. Il n'y a pas de problème.*

Christophe SIREIX *: Je pense qu'on peut exclure de ce contexte un phénomène de résidualité ; en revanche, on peut introduire la notion de temps de formation du dépotoir car il s'est formé progressivement puisqu'on a des formes plus anciennes que d'autres ; c'est pour cela que j'ai proposé une datation comprise entre 50-60 et 70-80 pour les formes les plus tardives.*

André GAUDILLIÈRE *: Il y a une grosse différence entre vos cruches tréflées et celles que nous avons trouvées dans le dépotoir de fabrication de La Ferté (Saône-et-Loire), c'est que les vôtres n'ont jamais de poucier alors que les nôtres en ont de diverses formes.*

Christophe SIREIX *: La seule cruche à poucier que je connaisse à Bordeaux est datée du III^e^ s. et il ne s'agit pas d'une bouilloire mais d'une cruche destinée au service du vin ou de l'eau.*

Armand DESBAT *: Sur la question des cruches, n'oublions pas que le poissage n'est pas réservé aux seuls récipients à vin et que les amphores à garum sont systématiquement poissées ; des cruches ont pu éventuellement servir à contenir des sauces de poissons. Il y a beaucoup de sites où les amphores à saumure sont quasiment absentes et on peut penser que les gens étaient alimentés par une redistribution en cruches à partir des amphores.*

SFECAG, Actes du Congrès de Fribourg, 1999.

Bruno DUFAŸ[1]

LES POTIERS, LA TERRE ET LE TERROIR

«La terre et les potiers», cela s'entend bien sûr au sens trivial de l'argile qui est la matière première des artisans. Mais je l'entends ici dans un sens plus large, élargi encore par le mot terroir. Certes les potiers exploitent l'argile, mais ils exploitent une terre, ils sont installés dans un terroir dont ils subissent les déterminismes. Plus généralement, la question posée est : quel rapport les potiers entretenaient-ils avec la terre qu'ils travaillaient et *où* ils travaillaient ?

La question n'est certes pas nouvelle, mais n'est en général qu'effleurée, et presque jamais posée à des échelles géographiques un tant soit peu vastes. On explique que les ateliers sont "proches" des gisements d'argiles, et/ou "proches" des voies de communication qui leur permettaient d'écouler la marchandise. Mais l'analyse est sommaire et aboutit à des truismes ou des approximations qui perdent toute signification. Tous les ateliers sont "proches" de bancs d'argile ou de routes, mais que signifie "proche" ? Ou : les ateliers sont "proches" de cours d'eau, donc (ou *parce que* ?) le commerce de la poterie se faisait par voie d'eau.

Finalement, nos cartes de répartition ressemblent bien souvent à un nuage de points dont on désespère de pouvoir tirer un ordre –si toutefois on imagine la chose possible (Fig. 1). Et pourtant[2] ...

I. TROIS DÉTERMINISMES

Comprendre les raisons de la répartition des ateliers revient à découvrir et analyser quels sont les déterminismes à l'œuvre dans les causes de leur installation. On peut en définir trois :

- un *déterminisme de nature écologique*, lié aux approvisionnements en matières premières ; c'est celui qui est évoqué le plus souvent dans les publications archéologiques ;
- un *déterminisme de nature commerciale*, lié aux infrastructures de communication (routes et réseau hydrographique) et à la présence de la clientèle ; ce déterminisme est en général abordé de façon succincte et approximative ;
- enfin, un *déterminisme de nature administrative et politique*, lié à l'équilibre des pouvoirs territoriaux et à l'organisation de l'Empire romain ; à ma connaissance, ce type d'approche n'a jamais été réellement effectué.

II. DÉTERMINISMES DE NATURE ÉCOLOGIQUE, LIÉS AUX MATIÈRES PREMIÈRES

Les trois matières premières les plus importantes sont l'argile, le combustible et l'eau.

Pour cette dernière, quelques remarques récentes ont à juste titre évacué le problème : les besoins en eau d'un atelier de potier sont faibles, sans commune mesure avec ceux d'autres industries (textile, tannerie, par exemple), ou même simplement d'un important troupeau de bétail (Desbat 1989, p. 145 ; Dufaÿ, Barat, Raux 1997, p. 59). Aussi bien, la plupart du temps, un puits suffit-il aux besoins de l'atelier, quand ce n'est pas une simple citerne alimentée par l'eau de pluie.

Pour le bois, la question est plus compliquée, parce

---

1 Archéologue départemental des Yvelines.

2 La matière première de l'étude est composée de près de 140 centres de production (Fig. 2), collationnés à partir des inventaires régionaux disponibles et quelques publications supplémentaires (principalement : Blaszkiewicz 1995 ; Dufaÿ 1993 ; Joly 1996 ; Provost 1988a ; 1988b ; Thuillier 1990 ; Wolmant 1995 ; Loridant à paraître). Ils comptent généralement plusieurs ateliers ou «unités de production» (vocabulaire emprunté à Jacob, Leredde 1985, p. 178). N'ont été retenus que les centres certains (105, en noir sur la Fig. 1), ou probables (une trentaine, en blanc). Les statistiques présentées dans la suite ne porteront que sur les ateliers avérés. Ces ateliers s'échelonnent de l'époque augustéenne à la fin du III[e] s. Je n'ai opéré aucune distinction chronologique dans cette fourchette de temps. C'est dire que ma vision de la synchronie historique est assez large. Toutefois, cette imprécision ne me paraît pas exagérément pernicieuse : de nombreux sites couvrent l'ensemble de la période, si l'on prend en compte les *centres* de production et non les ateliers *stricto sensu* ; dans bien des cas, c'est l'insuffisance des fouilles qui fait croire à une fourchette chronologique étroite. En tout état de cause, il s'agit ici de tracer des pistes de réflexion, et non de présenter un panorama exact dans le détail. Mon objectif sera atteint si je suscite des études micro-régionales qui testent les hypothèses présentées.

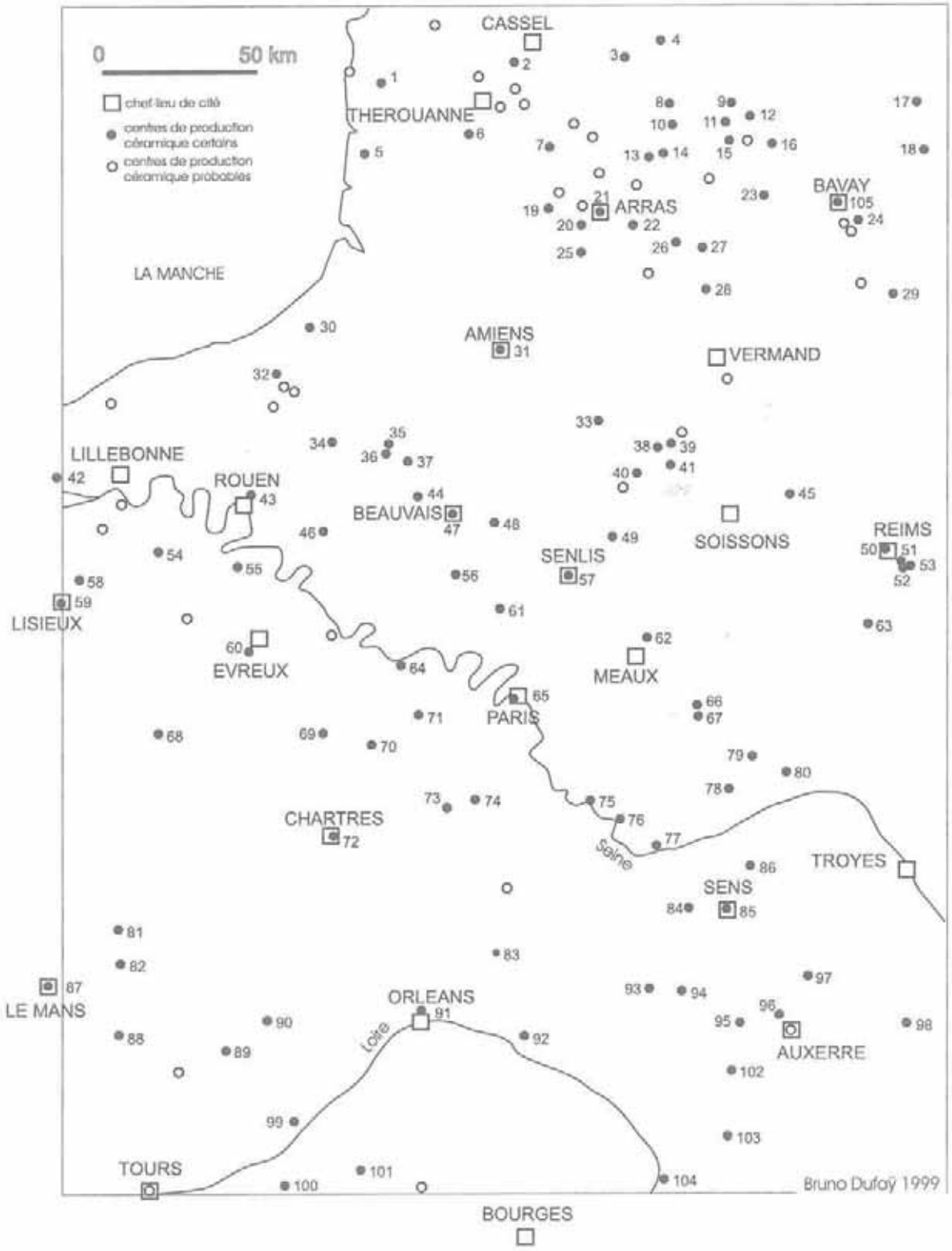


Figure 1 - Carte de répartition des centres de production céramique du bassin de Paris et des plaines du nord de la Gaule.

DONNEES STATISTIQUES SUR LES CENTRES DE PRODUCTION CERAMIQUE MENTIONNES DANS LE TEXTE												
			nature du lieu		substrat géologique				données topographiques (distances en km)			
n° sur la carte	nom	bibliographie	chef-lieu ou métropole	centre de diffusion (centre d'un polygone)	c1	e1	e2	autre	distance à c1 ou e	distance à une route principale	distance du centre au point le plus éloigné du polygone	distance au point le moins éloigné de la limite de la cité
31	**Amiens**	**Dubois, Mlle 1994**		1	1				1	20	0	46
12	Antoing/Bruyelles	Loridant à paraître				1			0	4		
21	**Arras**	**Thuillier 1990**	1	1				1	3	0	38	19
79	Augers-en-Brie	Dufaÿ 1993				1			0	0		
25	Bailleuval	Loridant à paraître				1			0	5		
96	Bassou	Joly 1996			1				0	0		
105	**Bavay**	**Thuillier 1990**	1	1		1			0	0		24
61	Beaumont-sur-Oise	Dufaÿ 1993		1		1			0	0	30	8
47	**Beauvais**	**Dubois, Mlle 1994**		1	1	1				0	0	31
39	Béhéricourt	CAG Oise : n° 59				1			0	4		
33	Beuvraignes	Ben Redjeb 1989		1		1			0	1	34	2
16	Blicquy	Tuffreau-Libre 1992, p. 146				1			0	0		
99	Blois	Tuffreau-Libre, Lintz 1994, p. 282			1				1	8	0	32
6	Bomy	Loridant à paraître						1	5	10		
26	Bouton	Thuillier 1990		1		1			0	0	33	7
7	Bruay-Labuissière	Thuillier 1990		1		1			0	6		2
94	Buray-le-Repos	Joly 1996				1			0	0		
37	Cambrai	Tuffreau-Libre, Jacques 1994							1	2	0	
67	Chailly	Dufaÿ 1993					1		0	0		
95	Chamires	Joly 1996						1	5	2		
72	**Chartres**	**Dufaÿ 1993**	1	1				1	2	0	41	27
104	Cosne	Joly 1996		1		1			0	0		5
80	Courgenay	Joly 1996						1	4	10		
52	Courmelois	Tuffreau-Libre 1981				1			5	0		
40	Croixdalle	Blaszkiewicz 1995		1		1			0	5	37	21
41	Cuts	Dubois, Mlle 1994					1			0	0	
20	Dainville	Loridant à paraître				1			0	1		
1	Dauvrus	Loridant à paraître						1	18	3		
66	Doué	Dufaÿ 1993		1		1			0	2	40	8
73	Dourlan	Dufaÿ 1993		1				1	8	9	34	11
13	Dourges	Loridant à paraître		1		1			0	3	41	4
69	Dreux (Chérisy)	CAG Eure-et-Loir : n° 207		1				1	12	0	34	5
82	Dunnau	Guillier 1997					1		0	4		
103	Entrains	Joly 1996			1				0	0		
63	Epernay	Tuffreau-Libre 1992, p. 146				1			0	0		
64	Epône	Dufaÿ 1993				1			0	7		
34	Esclavelles	Blaszkiewicz 1995		1	1				0	1	34	4
60	**Evreux (Mares Jumelles)**	**Blaszkiewicz 1988**	1	1				1	17	4	40	13
23	Famars	Tuffreau-Libre, Jacques 1994					1			0	0	
76	Férrey	Dufaÿ 1993					1		0	0		
90	Feugerolles	Blaszkiewicz 1995						1	5	3		
36	Fontaine-Torcy	CAG Oise : n° 244			1				0	5		
55	Fresville	Blaszkiewicz 1995						1	4	4		
90	Fretaval	CAG Loir-et-Cher : n174					1		0	0		
10	Frétin	Loridant à paraître				1			0	6		
56	Haravillers	Dufaÿ 1993		1		1			0	6	35	4
42	Harfleur	Blaszkiewicz 1995		1				1	5	0	46	7
22	Haucourt	Loridant à paraître				1			0	0		
32	Helesp	Blaszkiewicz 1995		1				1	9	9	46	15
35	Héricourt	CAG Oise : n° 312						1	2	3		
17	Houdeng-Goegnies	Loridant à paraître				1			0	8		
15	Howardries	Loridant à paraître				1			0	5		
68	Ifeville	Blaszkiewicz 1995		1				1	3	3		7
97	Jaulges-Villiers-Vineux	Joly 1996		1	1				0	5		5
71	Jouars-Pontchartrain	Dufaÿ 1993					1		0	0		
70	La Boissière-Ecole	Dufaÿ 1993		1				1	5	8	34	7
81	La Bosse	Guillier 1997		1			1		0	5		9
5	La Calotterie	Thuillier 1990		1		1			0	0	41	1
44	La Chapelle-aux-Pots	CAG Oise : n° 333			1				0	8		
28	La Rue-des-Vignes	Loridant à paraître		1		1			0	0	40	12
93	La Villeneuve-au-Châtelot	Joly 1996		1		1			0	2		14
88	Le Grand-Lucé	Guillier 1997		1			1		0	7		14
87	**Le Mans**	**Guillier 1997**	1	1				1	4	0		37
8	Lesquin	Loridant à paraître						1	3	12		
54	L'Etang-Bernard	Blaszkiewicz 1995						1	?	2		
59	**Lisieux**	**Blaszkiewicz 1995**	1	1	1				0	0		31
48	Litz	CAG Oise : n° 366				1			0	3		
78	Lizines	Dufaÿ 1993				1			0	6		
62	Lizy	Dufaÿ 1993		1			1		0	0	43	10
58	Lyons-la-Forêt	Blaszkiewicz 1995						1	6	2		
75	Melun	Dufaÿ 1993		1			1		0	0	34	15
77	Mortereau	Joly 1996				1			0	0		
40	Montmacq	CAG Oise : n° 423				1			0	9		
89	Naveil	CAG Loir-et-Cher : n° 188		1			1		0	0	42	10
14	Noyelles-Godault	Tuffreau-Libre, Jacques 1994					1			0	0	
19	Noyelle-Vion	Loridant à paraître				1			0	10		
38	Noyon	Dubois, Mlle 1994			1		1			0	0	37
91	**Orléans**	**CAG Loiret : n° 76**	1	1				1	?	0	42	32
65	**Paris**	**Dufaÿ 1993**	1	1			1		0	0	31	20
3	Pleegstaert	Loridant à paraître				1			0	3		

24	Pont-sur-Sambre	Thuillier 1990						1	6	0		
100	Pouillé-Thésée	Tuffreau-Libre, Lintz 1994, p. 282			1				1	7	15	
2	Racquinghem	Loridant à paraître				1			0	0		
50	**Reims**	**Tuffreau-Libre 1981**	1	1				1	7	0		18
43	**Rouen**	**Blaszkiewicz 1998**	1	1				1	12	0	38	21
29	Saint-du-Nord	Loridant 1997 : 445		1				1	4	7		12
92	Saint-Aignan-des-Gués	CAG Loiret : n° 59		1				1	7	0	42	4
74	Saint-Evroult	Dufaÿ 1993					1		0	2		
49	Saint-Sauveur	Dubois, Mille 1994					1			0	5	
84	Saint-Valérien	Joly 1996				1			0	4		
102	Senans	Joly 1996			1				0	10		
57	**Senlis (Fleurine)**	**CAG Oise : n° 238**	1	1			1		0	0	34	11
85	**Sens**	**Joly 1996**	1	1				1	1	0	37	21
53	Sept-Saulx	Tuffreau-Libre 1981						1	4	1		
101	Soings	Tuffreau-Libre, Lintz 1994, p. 282			1				1	12	7	
37	Songeons	Dubois-Mille 1994, p. 125		1		1			0	0	34	12
11	Taintignies	Loridant à paraître				1			0	4		
51	Thuisy	Tuffreau-Libre 1981						1	4	0		
9	**Tournai**	**Tuffreau-Libre 1992, p. 146**	1	1		1			0	0		8
93	Triguères	CAG Loiret : n° 111		1		1			0	0	36	11
45	Vaudoir	Lill 1969		1		1			0	7	40	5
98	Verteuil	Joly 1996						1	10	1		
83	Vigny	CAG Loiret : n° 199		1				1	7	5	33	3
16	Waudrez	Loridant à paraître					1		0	0		
4	Wervick	Loridant à paraître				1			0	0		
TOTAUX :	105 centres de production certains											
MOYENNES (des données supérieures à 0) :												
NB : dans les colonnes concernant la nature du lieu et le substrat géologique, le chiffre 1 porté dans une case signifie la présence du critère												

Figure 2 - Caractéristiques des centres de production céramique antiques avérés utilisés pour l'étude.

que nous manquons d'études sérieuses sur la question. Toutefois celles qui ont été faites, à Sallèles-d'Aude ou à La Boissière-École par exemple, concluent à des besoins relativement modestes, pour peu que la forêt soit correctement gérée, c'est-à-dire exploitée en taillis à courte révolution[3]. On note aussi que les potiers ont puisé indifféremment dans les ressources écologiques à leur disposition, et qu'un choix méticuleux des essences ne paraît pas avoir été leur souci majeur. Seuls les fabricants de sigillée ont préféré des bois à flamme longue, comme les résineux, de façon à chauffer les tubulures et compenser le moindre rendement thermique des fours à rayonnement[4].

Je voudrais m'attarder un peu plus longuement sur la question de l'argile.

En réalité, l'argile est rarement *strictement* locale, comme à Sallèles-d'Aude où les glaisières sont creusées dans l'emprise même des ateliers[5]. A Chartres, il fallait aller à 1 ou 2,5 km de la ville pour trouver des gisements convenables (Odiot, Poupet 1979). A La Boissière-École, l'argile était extraite à 5 km du site. Un rayon de 5 km a été remarqué aussi dans la vallée de l'Aisne pour la fin de l'Age du Fer (Robert 1994, p. 315) ; à la même époque à Villedieu-sur-Indre ou à Levroux (Indre), il était au moins de 2 km, et il fallait traverser l'Indre (Coulon, Odiot 1980, p. 92 ; Pierret 1995, p. 185). On connaît du reste des ateliers où le rayon d'approvisionnement était beaucoup plus important, de l'ordre d'une vingtaine de km, dès l'Age du Fer dans la vallée du Rhône (Échallier 1984, p. 38-39).

Les quantités de matières premières mises en jeu sont d'ailleurs modestes : on a pu calculer que 4 à 5 m^3 d'argile suffisaient à la production annuelle d'un four gallo-romain moyen[6]. A La Boissière-École par exemple, sachant que les ateliers ont fonctionné pendant une trentaine d'années, le prélèvement qu'ils ont opéré fut de 120 à 150 m^3 d'argile, donc par exemple une excavation de 10 m par 7,5 m sur 2 m de profondeur : c'est le volume de la cave d'un pavillon de banlieue.

Autrement dit, le déterminisme des matières premières jouait avec une certaine élasticité, car leur transport ne devait avoir qu'une faible incidence sur les coûts, d'autant que l'organisation saisonnière de l'activité permettait de réserver la mauvaise saison aux approvisionnements. Tout au plus peut-on noter que les sources de matière première se trouvaient dans un rayon qui permettait de faire l'aller-retour dans la journée, tout en pouvant utilement travailler entre les deux trajets. C'est un cas typique de "stratégie d'optimisation" dans la recherche des ressources par un groupe humain, bien connue des ethnologues (Pion 1990). Ainsi par exemple, les ateliers de La Boissière sont à la limite de leur aire optimale d'approvisionnement : c'est donc bien que l'acquisition de l'argile n'a pas été le facteur déterminant dans le choix de leur lieu d'implantation.

Cependant, si l'on change d'échelle, on va pouvoir observer un déterminisme fort entre la présence d'argile et la répartition des ateliers.

On note sur la carte de la Fig. 3 qu'une grosse majorité (57 %) des centres de production actuellement connus sont situés sur les grandes nappes sédimentaires de la fin de l'éocène (en orange). Elles se trouvent notamment sur leurs bords, là où elles affleurent et rendent

3 Brulet 1983, p. 188 ; Swan 1984, p. 7 ; Le Ny 1988, p. 28 ; Chabal, Laubenheimer 1994 ; Dufaÿ, Barat, Raux 1997, p. 59-63. Sur l'exploitation de la forêt en taillis à courte révolution, *cf.* Bechmann 1984, p. 27-29.

4 *Cf.* la contribution d'Armand Desbat à ce même congrès.

5 Laubenheimer, Serneels, Perron d'Arc 1990 ; ou comme à Jaulges semble-t-il (Jacob, Leredde 1985, p. 173), ou les quelques indications pour le Nord données par Leman 1977, p. 427-428 (un seul cas évident).

6 Volume de 4 à 5 m^3, avec 8 cuissons par an (Dufaÿ, Barat, Raux 1997, p. 69).

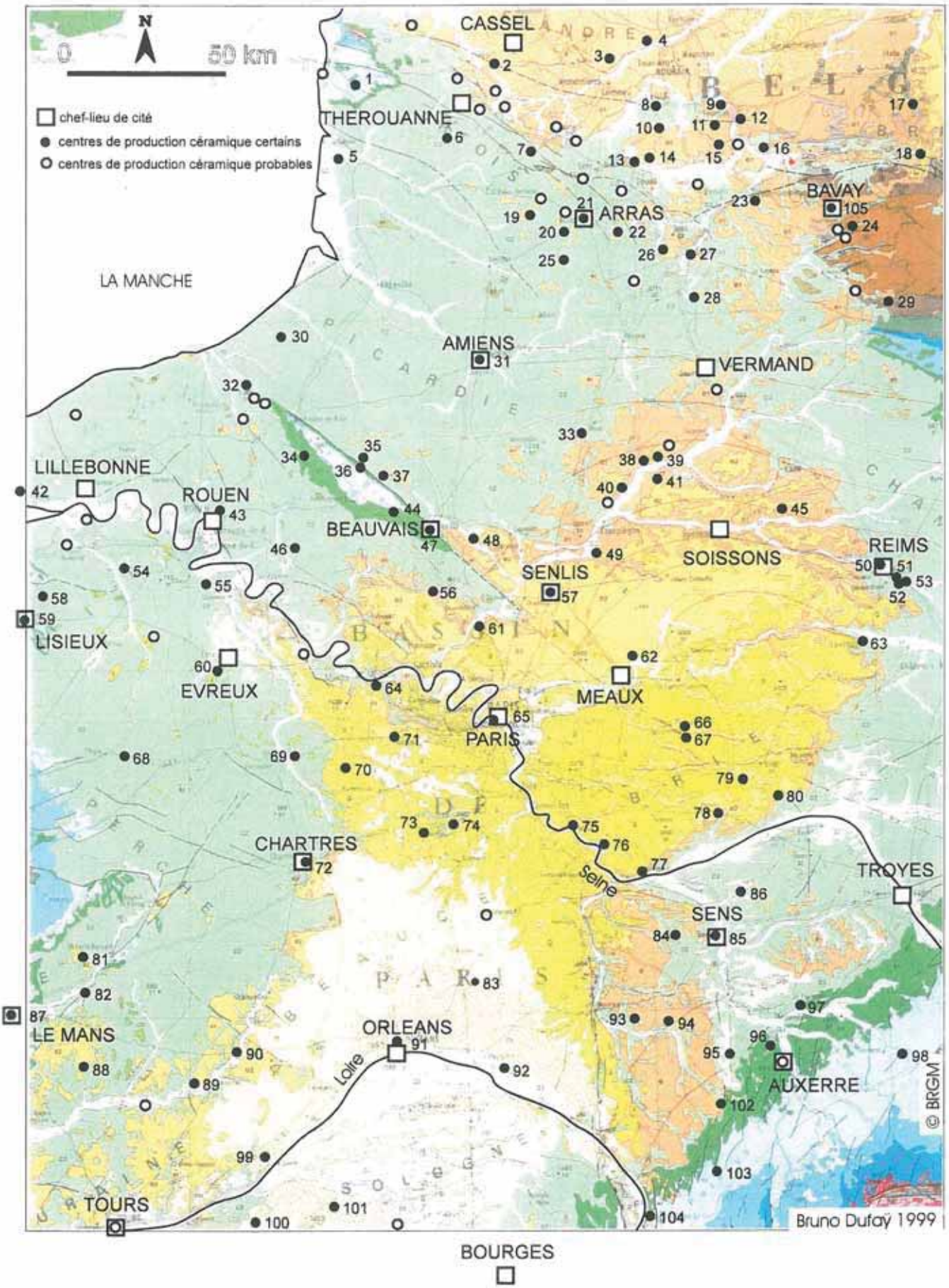


Figure 3 - Carte de répartition des ateliers de potiers gallo-romains du bassin de Paris en fonction de la géologie (fond de carte BRGM, feuille au 1/1 000 000).

donc accessibles les bancs d'argile qu'elles recèlent, en particulier sur les pentes des vallées creusées par le réseau hydrographique (cas exemplaires de la vallée de l'Oise ou de la vallée de la Seine en amont de Paris ou, plus modestement, de la vallée de la Rémarde en Essonne). Quand il n'en reste que des buttes-témoins, comme en Artois ou dans la région du Mans, c'est à leurs flancs que les ateliers s'installent.

Mais les centres qui ne sont pas implantés dans ces terrains n'en sont jamais bien loin, à 7 km en moyenne, la plupart à 5 km et moins (Fig. 4). C'est une grosse heure de marche, ce qui correspond aussi à la taille d'un finage traditionnel. Encore faut-il considérer que, parmi les sites qui ne sont pas sur les terrains éocènes, un quart sont des chefs-lieu de cité ou des métropoles régionales, dont les causes d'implantation sont évidemment multiples et ne dépendent pas que de la présence de bancs d'argile adéquats.

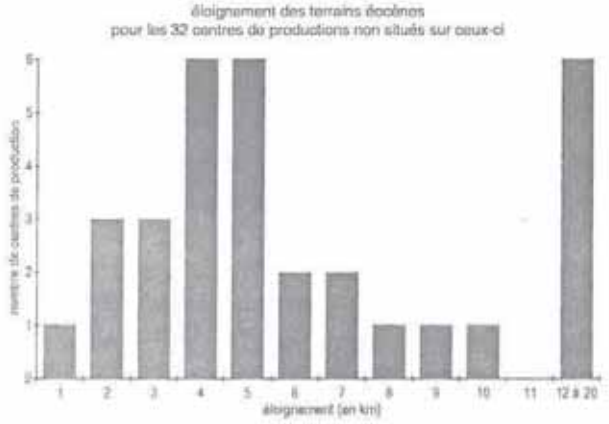


Figure 4 - Éloignement des ressources en argile pour les centres de production non situés sur les sédiments éocènes.

Seul un petit groupe de centres de production (11 %) n'est pas associé à ces contextes sédimentaires (Fig. 5). La plupart utilisent des argiles secondaires (jurassiques), issues des terrains du Crétacé inférieur (pays de Bray et Puisaye)[7].

Autrement dit, près de 90 % des centres de production disposaient sans doute d'une ressource en argile tertiaire associée aux niveaux sédimentaires éocènes, soit sur place, soit à une heure de marche en moyenne. Et certains "trous" dans la répartition (la Picardie, le Perche ou l'Orléanais, par exemple), me paraissent pouvoir être imputés à l'absence de ces ressources. En revanche, des zones particulièrement dynamiques comme les régions du Nord ou de l'Oise peuvent l'avoir été à cause de l'abondance des affleurements d'argile utilisables[8].

Ces argiles sont en général kaolinitiques (mais cela devrait être confirmé par des études plus précises), et

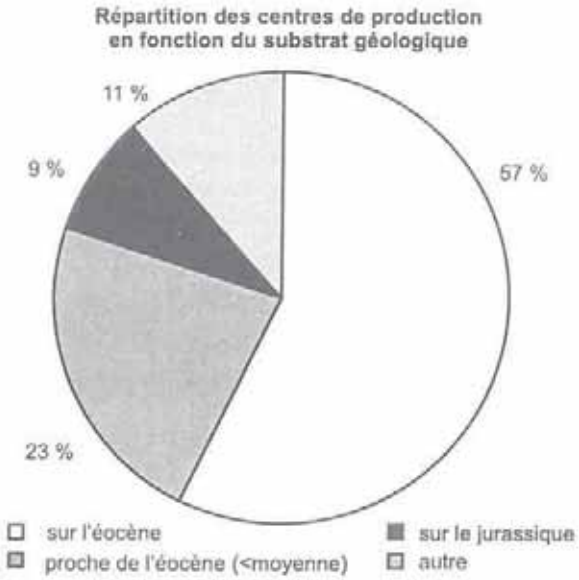


Figure 5 - Graphique de répartition des centres de production en fonction du substrat géologique.

offrent en conséquence un bon compromis entre des qualités thermiques, plastiques et d'étanchéité. Elles sont peu chargées en oxyde de fer (4 à 6 % de Fe_2O_3 à LBE, moins de 3 % pour la céramique du Pays de Bray) : c'est pourquoi l'immense majorité du répertoire de Gaule du Nord est gris à noir, ou beige.

Elles sont également peu calcaires (3 à 6 % de CaO à LBE, 1 % seulement en Pays de Bray). En effet, l'argile calcaire (7 à 8 % de CaO) ne peut cuire à haute température et résiste mal aux chocs thermiques : elle convient plutôt à la céramique de table. Cette argile est donc polyvalente et cela explique qu'il n'y ait pas en Gaule du Nord d'ateliers spécialisés en poterie soit culinaire soit de table, comme on en trouve dans le monde méditerranéen (Picon 1989 ; 1990).

III. DÉTERMINISMES DE NATURE COMMERCIALE : INFRASTRUCTURES DE COMMUNICATION ET CLIENTÈLE

La poterie est une marchandise fabriquée dans un petit nombre de lieux par rapport à la densité des besoins : elle était donc transportée, et le rôle des infrastructures de communication doit être également déterminant. Examinons d'abord la question du transport par voie d'eau ou par la route.

Les historiens insistent depuis longtemps sur la faiblesse des infrastructures de transport jusqu'à l'époque moderne, et le rôle essentiel des voies d'eau pour les transports pondéreux[9]. Toutefois, deux aspects doivent

7 Quatre centres de production seulement, principalement situés dans l'Orléanais, paraissent très éloignés de toute ressource en argile tertiaire : seule une étude fine de leur environnement géologique, qui n'est pas abordable par l'analyse de la carte au 1/1 000 000, pourrait expliquer ces anomalies.

8 Tuffreau-Libre, Jacques 1994, p. 12 ont noté cette concentration d'ateliers de Boulogne-sur-Mer à Bavay, mais y voient le signe d'un dynamisme démographique et économique. Cela me paraît une explication insuffisante, notamment si l'on considère la Picardie voisine, où les recherches d'un Roger Agache ont montré la densité de l'occupation agricole, nullement corrélée avec celle des ateliers de potiers.

être mis en relief pour nuancer cette analyse.

En premier lieu, il n'est guère aisé d'évaluer le réel degré de navigabilité des fleuves et rivières. Il faut en outre se rappeler que le débit des cours d'eau était sujet à d'importantes variations saisonnières, pas toujours prévisibles. Enfin, le transport fluvial présente l'inconvénient de nécessiter des ruptures de charges fréquentes, au minimum pour l'embarquement et le débarquement[10].

En second lieu, il est difficile d'apprécier l'efficacité du transport terrestre. Des études récentes tendent à réévaluer la charronnerie et les techniques de trait chez les Gaulois (Molin 1984 ; 1995 ; Ræpsæt 1995), et des enquêtes ethnographiques ont démontré l'efficacité du transport terrestre de la poterie, que ce soit le client ou le marchand qui se déplace (Vossen 1984 ; Pétrequin, Monnier 1995, p. 121-122). Il faut aussi songer que le réseau routier antique était dense, commode et de qualité.

Il y aurait donc lieu de vérifier si la localisation des ateliers de potiers est vraiment plus en rapport avec le réseau hydrographique qu'avec le réseau routier. Très rares en fait sont les ateliers situés dans la zone portuaire d'une agglomération[11], ou installés sur la rive d'un cours d'eau et dotés de leur propre appontement. Les entrepôts qui ont pu servir au transbordement de la poterie ne sont jamais associés à des ateliers (Rhodes 1989). En site urbain, comme ils sont rejetés aux marges de la zone construite, celle-ci est souvent à traverser pour pouvoir embarquer une cargaison : à Paris (Tuffreau-Libre 1995, p. 18) comme à Beaumont-sur-Oise (Vermeersch, Jobic 1993, p. 62), à Augst (Furger 1990, p. 109) comme à Soleure[12], les ateliers sont très éloignés du fleuve ou de la rivière qui traverse l'agglomération, et l'on pourrait multiplier les exemples. En milieu rural, les cours d'eau à proximité (et non au bord) desquels ils se trouvent sont généralement de très petit gabarit. Autrement dit, les ateliers de potiers ne sont sur les cours d'eau que si l'on se contente d'un examen à petite échelle, et parce que les agglomérations où ils se trouvent sont elles-mêmes sur un cours d'eau, bien sûr pour de multiples raisons auxquelles les potiers sont étrangers.

En revanche, il est notable que 50 % des centres sont situés directement sur le réseau routier principal (Fig. 6)[13]. Sinon, ils n'en sont jamais éloignés : 5 km en moyenne. Ce fait est à relier avec la constatation que le centre commercial des villes antiques n'est pas le port, mais le *forum* et les cryptoportiques, au carrefour des axes routiers majeurs (Bedon, Chevallier, Pinon 1988, p. 320-331).

Le transport fluvial n'est sans doute pertinent que sur le transport à longue distance. De nombreuses officines ont alors dû profiter de leur position en amont de bassins fluviaux pour diffuser en aval, comme Montans (Garonne), Lezoux (Loire), Jaulges-Villiers-Vineux (Seine), ou les ateliers de Moselle ou d'Argonne (Moselle, Meuse, Seine). Le coût du transport terrestre devient en effet prohibitif sur de telles distances : à partir des chiffres donnés par l'Édit de Dioclétien sur le *Maximum* (en 301), on a pu calculer qu'un chargement doublait de prix après 480 km (Finley 1975, p. 169 ; *cf.* aussi Duncan-Jones 1982). Ce surcoût ne joue pas ou peu sur les distances de la commercialisation régionale à laquelle nous avons affaire pour 80 % de la céramique utilisée par les gallo-romains.

Peut-on justement préciser ces distances de commercialisation ? La méthode la plus sûre serait de la définir grâce aux fouilles et aux prospections, comme cela est fait pour des productions plus "remarquables" comme la sigillée ou les amphores. Ce genre d'enquête demeure encore très rare pour la céramique commune.

C'est pourquoi j'ai choisi une autre approche. Les méthodes d'analyse spatiale permettent de proposer un modèle de l'organisation des occupations sur un territoire. En particulier, la théorie des "places centrales", visualisée par le traçage des "polygones de Thiessen" permet de définir des centres et leur zone de rayonnement, en l'occurrence, des centres de production céramique et leur aire de diffusion[14]. Comme disent les géographes (Pumain, Van der Leeuw 1998), ces polygones définissent la «portée» de la fonction (c.-à-d. la distance maximale que le consommateur accepte de parcourir pour se procurer le bien en question) et le volume de la clientèle minimale nécessaire à la survie du centre de production, appelé *«seuil d'apparition»*. Une telle organisation apparaît par le double jeu de la concurrence et des décisions d'encadrement politique.

Un tel modèle semble applicable sur notre zone d'étude (Fig. 7). Une hiérarchie des centres se laisse établir, entre ceux qui sont le cœur d'une aire de diffusion (gros points), et ceux qui peuvent être regardés comme périphériques, trop éphémères ou pas assez dynamiques pour avoir atteint une dimension critique. Les aires de diffusion ainsi mises en évidence ne dépassant jamais 30 à 50 km de rayon ; la moyenne des distances du centre au point le plus éloigné est de 37 km, ce qui est proche de la distance que l'on peut parcourir dans la journée.

Il a été vérifié que cette vision théorique correspond bien à la réalité pour la céramique de La Boissière-École (Dufaÿ, Barat, Raux 1997, p. 142). Il faudrait le faire pour d'autres : on voit par exemple sur la Fig. 8 que les correspondances sont correctes pour Bourlon

9 *Cf.* en dernier lieu la synthèse d'Izarra 1993. Pour la céramique : Goudineau 1974, p. 108, pour qui l'idée du «transport [de la céramique] par route devrait susciter la stupéfaction ! ...» ; Lutz 1987, p. 242.

10 *Cf.* par exemple l'analyse du transbordement Saône-Moselle et Saône-Rhin pour les amphores par Billoret 1987, p. 111-112 et Baudoux 1996, p. 159-160.

11 Melun-Maréchaux, I[er] s., à 70 m de [illegible] l'implantation de l'atelier (Ra[illegible] Tourrenc 1979).

12 [illegible]

13 [illegible]

14 *Cf.* Pion 1990, avec une excellente p[illegible]ur

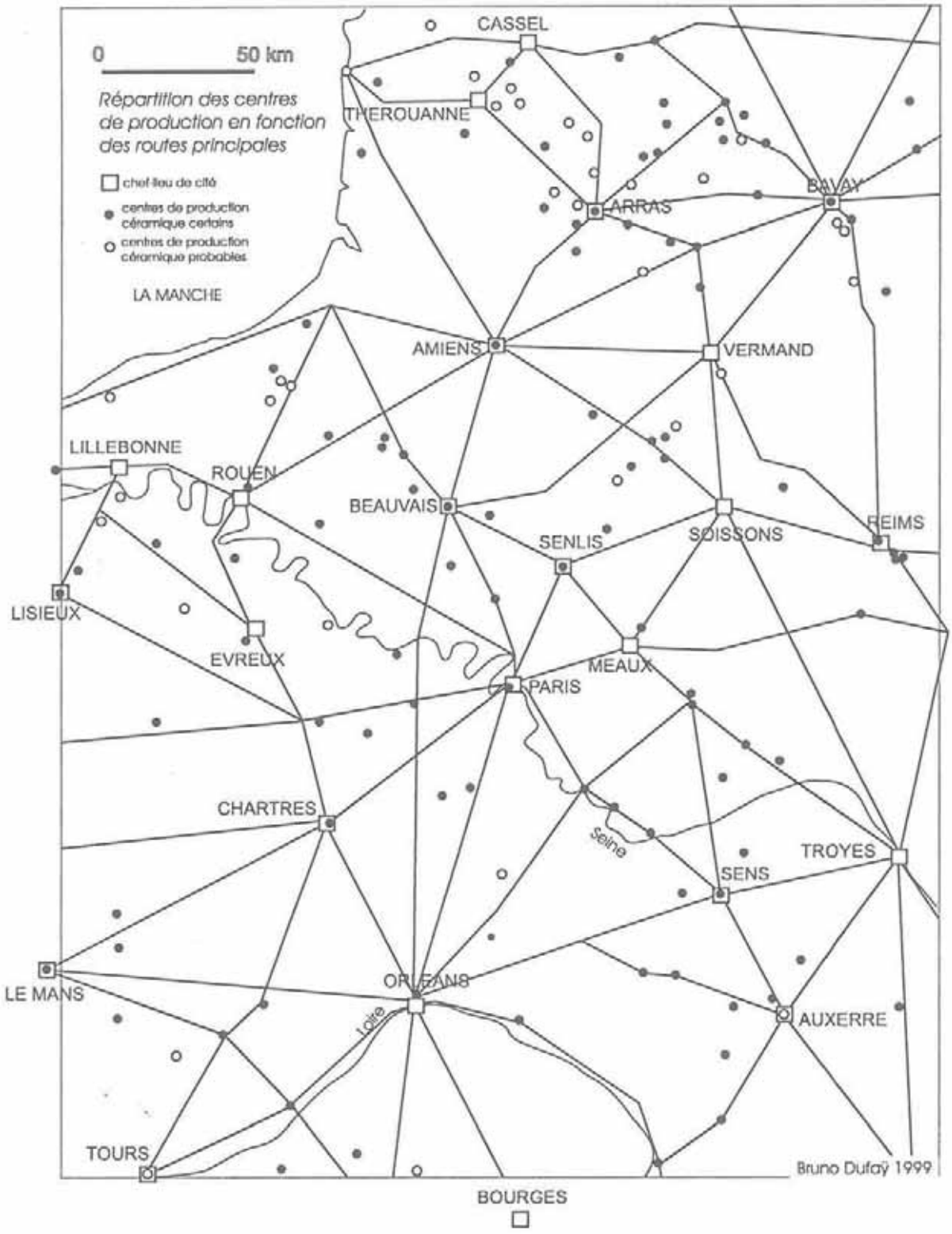


Figure 6 - Répartition des centres de production en fonction du réseau routier.

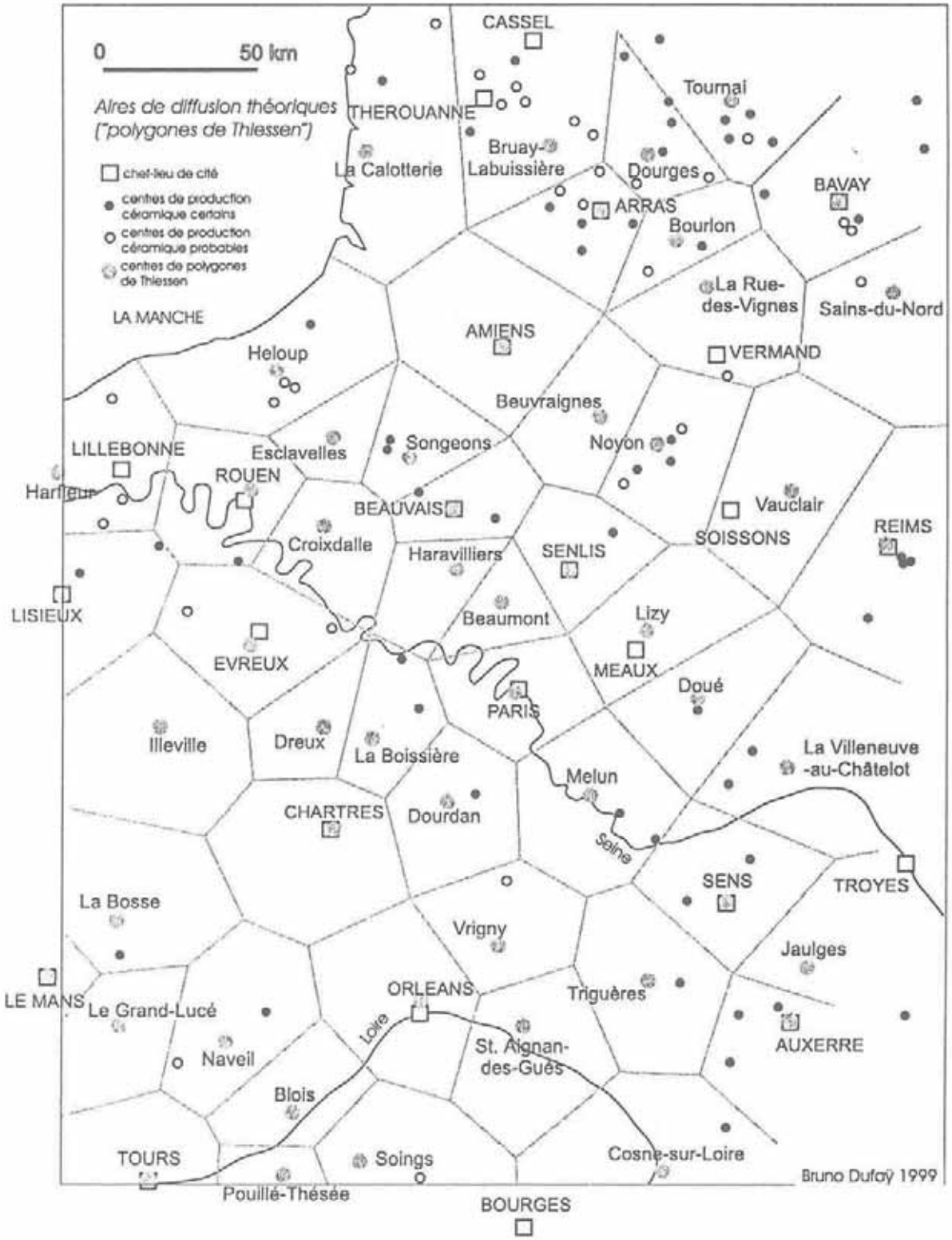


Figure 7 - Organisation des centres de production dans un équilibre territorial.

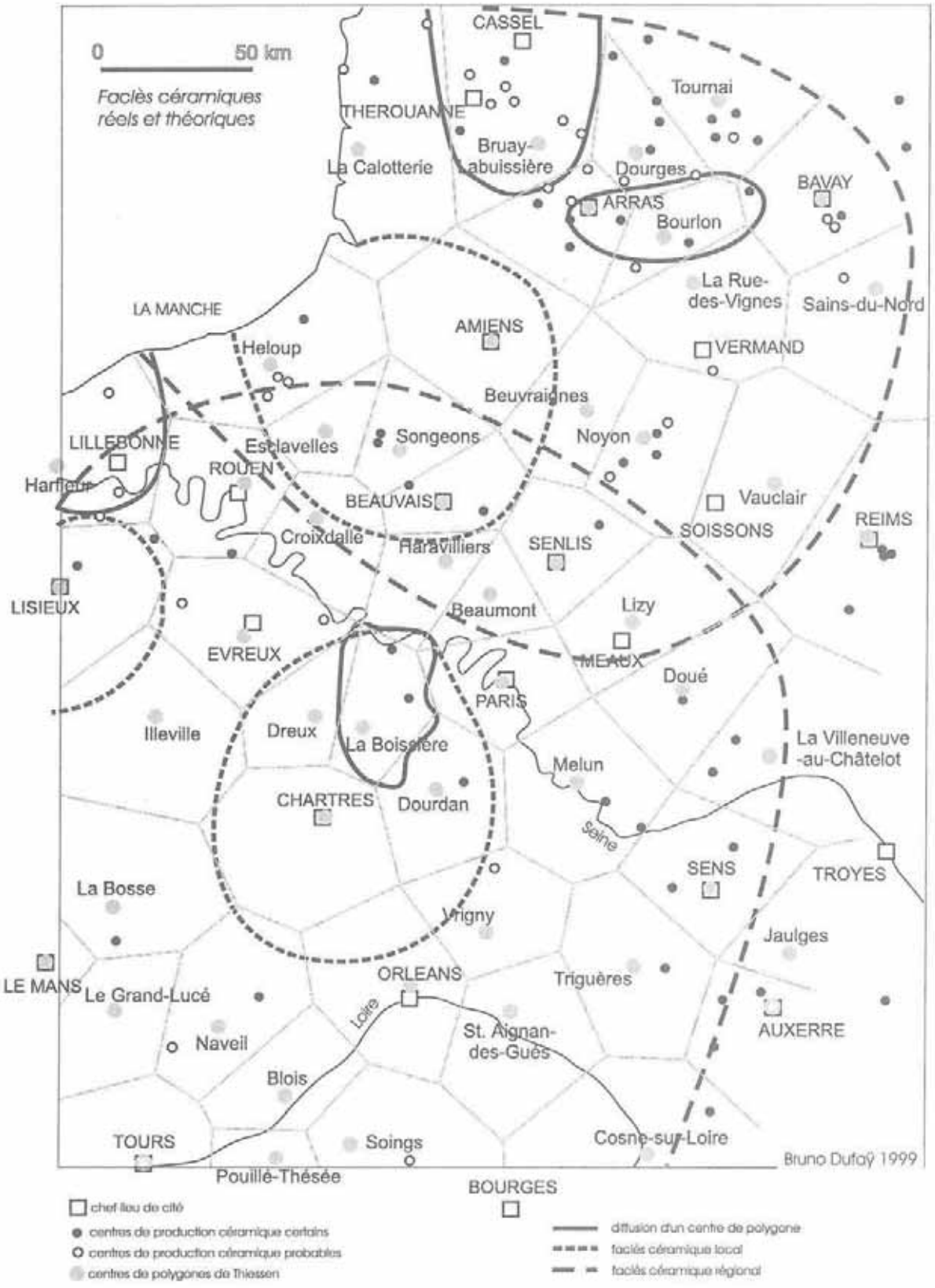


Figure 8 - Coïncidence des zones de diffusion théoriques et de certaines zones réelles ou de certains faciès céramiques.

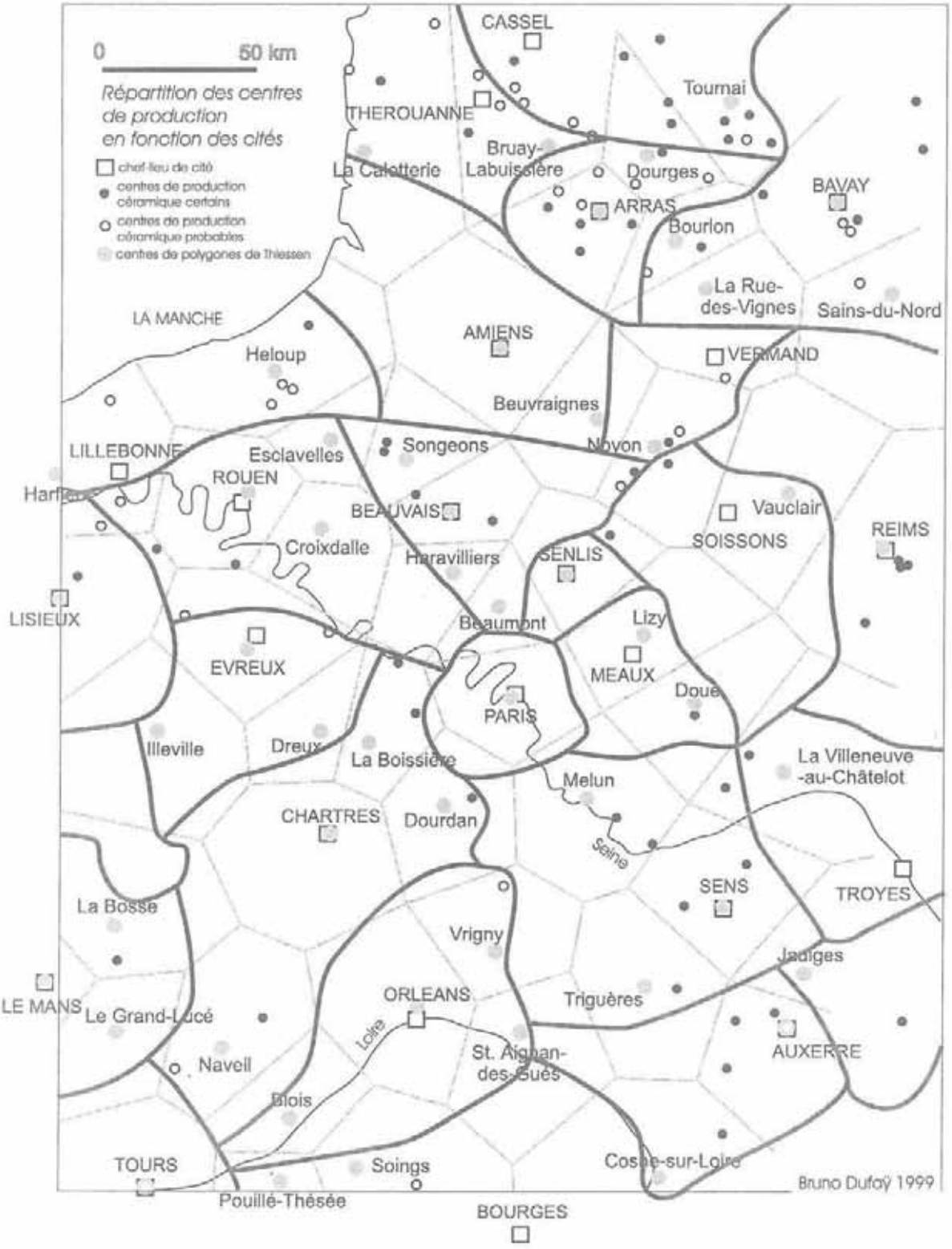


Figure 9 - Coïncidence des zones de diffusion théoriques et des cités antiques.

(Tuffreau-Libre, Jacques 1994, p. 15), Bruay-Labuissière (Loridant à paraître) ou Harfleur (Evrard 1995).

Ce maillage polygonal paraît également rendre compte de phénomènes à d'autres échelles. On peut ainsi considérer non plus des productions, mais des *faciès* céramiques, dont la production peut reposer sur plusieurs centres. Ainsi le faciès "céramique carnute" (Dufaÿ, Barat, Raux 1997, p. 140) recouvre assez exactement les quatre centres de Chartres, Dreux, La Boissière-École et Dourdan ; le fait que, vers le sud, l'adéquation soit moins bonne doit avoir un rapport avec le fait que l'Orléanais n'a émergé de façon autonome qu'au IIIe s. La diffusion de la céramique blanche à quartz, produite de Beauvais à Esclavelles, coïncide avec les zones de diffusion des trois centres du Pays de Bray (Dubois, Mille 1994) ; elle se heurte par contre au nord et surtout à l'est à la concurrence des productions d'Amiens et de Beuvraignes. Ou enfin la céramique dite "des ateliers d'Argences", centrée sur Caen et Lisieux (Blaszkiewicz 1995, p. 13) ...

Enfin, à plus grande échelle encore, les limites des polygones de diffusion paraissent reprendre pour l'essentiel celles de grands faciès généraux, comme celui dit du "Bassin parisien" (Dufaÿ, Barat, Raux 1997, p. 140) ou celui dit de la "céramique nord-gauloise grise" (Tyers 1996, p. 155).

Je ne prétends pas que ce schéma soit exact dans le détail, mais il est tout de même encourageant : le fait qu'il n'y ait pas de trous dans le maillage signifie que, l'un dans l'autre, tous les sites importants de production ont été découverts (sauf Tours et Auxerre, supposés)[15], même si certains sont mal connus. Les découvertes nouvelles devraient plutôt densifier le nombre d'ateliers qui sont dans l'orbite d'un centre et qui font la même chose (succursales), ou trop éphémères pour que leur activité nous soit perceptible à petite échelle.

Quelles peuvent être les causes de cette organisation des centres de production ? On peut proposer un facteur interne et deux facteurs externes :

- *facteur interne :* la limite de diffusion d'un produit banal et peu coûteux, donc quotidien et de proximité. Il n'y aurait aucune rentabilité à vendre au loin de telles productions, à faible valeur ajoutée, contrairement à des produits plus soignés (je laisse de côté la diffusion de céramiques qui sont des emballages, et dont c'est naturellement le contenu qui est diffusé, comme les amphores) ;
- les *facteurs externes* peuvent être de deux ordres :
  - commerciaux, c'est l'équilibre de la concurrence ;
  - politico-administratifs : le jeu des limites administratives et politiques, le poids des péages influencent-ils la diffusion de la céramique ?

L'existence et la notion de concurrence entre ateliers sont difficiles à définir. Les historiens hésitent entre une vision "libérale" ou "dirigiste" de l'économie antique (Greene 1986 ; Garnsey, Saller 1994). Finley, par exemple, a insisté sur le non-interventionnisme de l'Empire en matière d'économie, tout en considérant que la concurrence au sens moderne du terme, orientée vers la conquête délibérée de marchés, était un anachronisme. L'encadrement des marchands aurait eu davantage un objectif politique et social qu'économique : on contrôlait des gens et non des flux économiques (Andreau 1994).

Il est difficile de cerner la mentalité antique, mais force est de constater que les aires de diffusion des produits céramiques, comme d'autres sans doute mais moins facilement repérables, obéissent à des équilibres territoriaux. Cela a surtout été noté pour les ateliers de sigillée, où l'on a observé une "complémentarité des marchés", pour ne pas dire une concurrence (Vernhet 1986, p. 41 ; Lutz 1987), et les marchands de poterie qui émergent dans nos sources sont d'ailleurs des acteurs du grand commerce[16]. Je viens de montrer, me semble-t-il, que cette analyse vaut aussi pour la céramique commune. Cela peut s'expliquer par la stabilité du cadre de l'Empire romain : cela induit sur la longue durée une territorialité qui a permis l'intégration de l'ensemble des relations de production et d'échange (Pumain, Van der Leeuw 1998, p. 28).

IV. DÉTERMINISMES POLITIQUES ET ADMINISTRATIFS

A moins d'imaginer une économie totalement dirigée, ces équilibres territoriaux devaient reposer sur la capacité de réseaux commerciaux locaux à se développer, pour répondre à la demande de clientèles guidées par leurs besoins matériels et leurs choix culturels.

Mais ces équilibres pouvaient aussi être influencés par des réalités politico-administratives, notamment par le biais des taxes et péages[17], voire des politiques de dirigeants soucieux de garantir l'approvisionnement des populations. C'est une attitude assez bien connue pour la nourriture des grandes villes, mais il n'est pas exclu que ce souci ait prévalu pour d'autres catégories de biens de consommation principaux, dont la céramique fait assurément partie. Il se peut notamment que les collèges de marchands aient joué un tel rôle de régulation, du moins à partir du IIIe s. où ceux-ci s'apparentent plus qu'auparavant à des organisations professionnelles encadrées par l'administration[18].

C'est en partant de cette hypothèse que j'ai essayé de vérifier si l'on pouvait trouver une adéquation entre les aires de diffusion des centres de production et les limites des cités.

La première conclusion qui se dégage de l'examen de la carte de la Fig. 8 est que toutes les cités sont

15 C'est l'intérêt de la méthode des polygones de Thiessen que de permettre en effet de prévoir l'emplacement de centres, même non découverts.

16 Neuf inscriptions nous font connaître des *negociatores artis cretariæ*. Ce matériel épigraphique a été souvent commenté (par exemple, Favory 1974, p. 93 ; Goudineau 1974, p. 107 ; Rhodes 1989, p. 45 ; Jacob 1993).

17 De Læt 1949 ; Durliat 1990, p. 34 ; discussion récente dans France 1994.

18 Morel 1992, p. 299. Ces *collegia figulorum* sont attestés par plusieurs mentions épigraphiques (Lyon, *CIL*, XIII, 1978 ; Nimègue, *ibid.*, 8729 ; Riese, *ibid.*, 2421 ; Gelderen, *ibid.*, 2140).

pourvues d'au moins un centre de polygone[19]. La moyenne s'établit à 2 par cité, dans une fourchette qui va de 1 à 4 centres (Fig. 10). Si l'on passe au nombre de centres de production, on arrive à 4 en moyenne, 5 si on ajoute les ateliers seulement probables. Chaque cité était donc correctement approvisionnée par des centres locaux, sans qu'il soit nécessaire de faire appel à des fournitures lointaines pour des biens de consommation courants.

En revanche, la corrélation est faible entre la taille des cités et le nombre des ateliers. Elle est parfois bonne : des grandes cités comme celles des Carnutes ou des Sénons comptent une dizaine de centres de production, et inversement une petite comme celle des Parisiens un seul. Parfois au contraire, des petites cités comme celles des Bellovaques ou des Atrébates comptent également une dizaine de centres de production, alors que celle des Ambiens, de grande taille, n'en compte que deux. Je pense qu'ici le déterminisme géologique reprend ses droits : le Beauvaisis a toujours été une région de production céramique prospère, dans l'Antiquité comme au Moyen Age et après, grâce à ses ressources en argile. Inversement, les grandes plaines picardes ne sont riches qu'en limon des plateaux, abondamment utilisé pour une architecture de brique mais impropre au tournage des pots à cause de son manque de cohésion (mais qui n'est pas gênant pour les briques, qui sont moulées).

Pour ce qui est de l'adéquation des zones de diffusion avec les limites des cités, le bilan est mitigé. Rappelons d'abord que nous comparons des aires théoriques avec des territoires réels, et que certaines inadéquations seraient peut-être corrigées si l'on ne comparaît que des entités réelles.

Quelques cas de bonne adéquation existent, que ce soit pour de petites cités (Parisiens), des moyennes (Calètes) ou des grandes (Carnutes). Dans la plupart des cas, seule une partie des limites coïncident (Atrébates, Bellovaques, Orléanais, Cénomans ...). Enfin, dans certains cas, aucune coïncidence n'est manifeste (Sénons, Suessions, Vermandois ...).

Y a-t-il une logique là-dedans ? Des éléments d'explication résident peut-être dans l'emplacement des centres des polygones par rapport aux limites des cités. Trois groupes peuvent être distingués (Fig. 10).

Le premier cas représente les chefs-lieu de cité qui sont également des centres de production céramique. On voit qu'ils sont assez éloignés des limites de la cité, c'est-à-dire au cœur de leur territoire, et non sur leurs marges. Les aires de diffusion de ces centres restent globalement cantonnées aux limites de la cité.

DONNEES STATISTIQUES SUR LES CENTRES DE PRODUCTION CERAMIQUE DANS LES CITES					
Chefs-lieux	Peuples	Centres de production			
		Nombre de centres	nombre d'ateliers certains	nombre d'ateliers hypothétiques	nombre d'ateliers total
statistiques pour les cités entièrement contenues dans la carte					
Amiens	*Ambiani*	2	2	0	2
Arras	*Atrebates*	2	4	7	11
Auxerre	partie des Senones, détachée au III[e] s.	3	8	1	9
Beauvais	*Bellovaci*	3	7	0	7
Chartres	*Carnutes*	2	2	0	2
Evreux	*Eburovices*	2	2	2	4
Lillebonne	*Caletes*	1	2	3	5
Meaux	*Meldi*	2	3	0	3
Orléans	partie des Carnutes, détachée au III[e] s.	3	5	1	6
Paris	*Parisii*	2	3	0	3
Rouen	*Vellocasses*	3	4	1	5
Senlis	*Silvanectl*	2	3	1	4
Sens	*Senones*	2	8	0	8
Soissons	*Suessiones*	2	5	0	5
Thérouanne	*Morini*	2	9	2	11
Vermand	*Veromandui*	0	2	2	4
MOYENNES :		2.0	4.2	1.2	5.4
TOTAUX :		36	75	22	97
statistiques pour les cités incomplètement contenues dans la carte (les moyennes sont logiquement inférieures à celles des cités complètes) :					
Bavai	*Nervii*	3	6	1	7
Bourges	*Bituriges*	2	2	1	3
Cassel	*Menapii*	1	1	0	1
Langres	*Lingones*	0	0	0	0
Le Mans	*Cenomanni*	3	4	0	4
Lisieux	*Lexovii*	1	2	0	2
Reims	*Remi*	1	5	0	5
Tours	*Turones*	3	2	2	4
Troyes	*Tricasses*	1	1	0	1
MOYENNES :		1.8	2.8	0.7	3.4
TOTAUX :		17	20	6	32
TOTAUX GENERAUX :		53	101	28	129
NB : les villes qui possèdent plusieurs ateliers dans l'agglomération sont comptées pour 1					

Figure 10 - Statistique de la répartition des centres de production céramique dans les cités antiques.

19 La carte des cités antiques est essentiellement inspirée de celle proposée par la collection de la *Carte archéologique de la Gaule.*

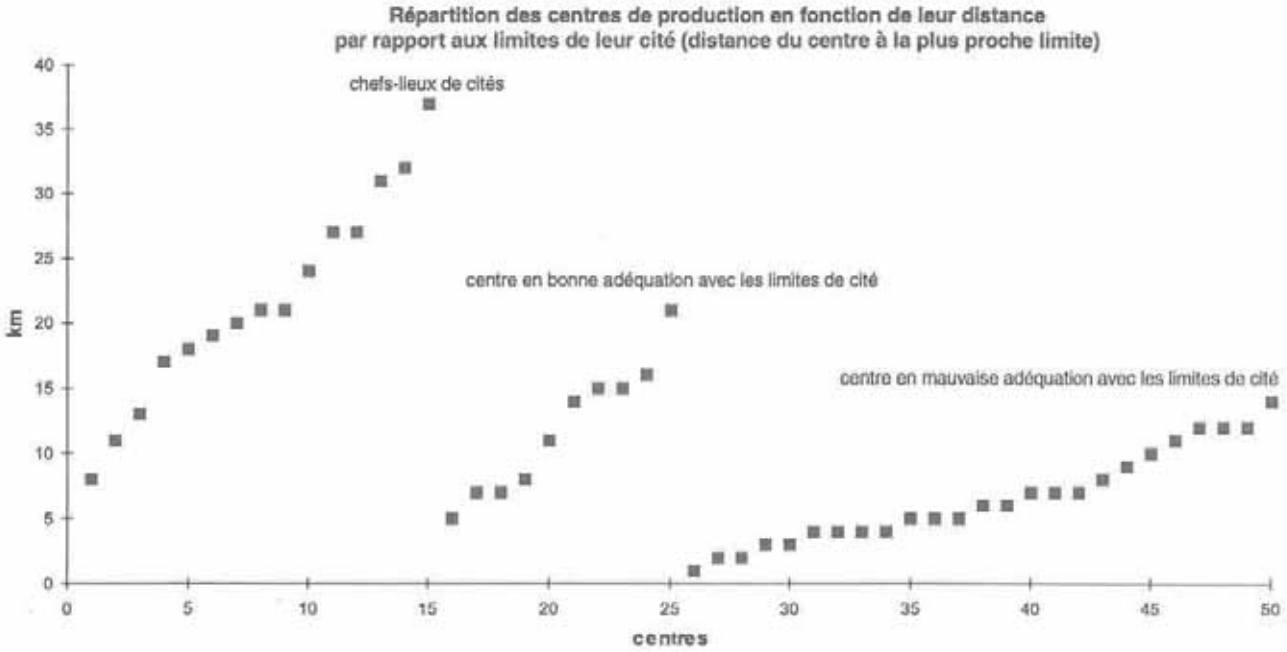


Figure 11 - Diagramme des distances des centres des polygones par rapport aux limites des cités.

Le deuxième cas représente les centres de production non chefs-lieu qui sont assez éloignés des limites de la cité pour que leur aire de diffusion y tienne entièrement. Autrement dit, ils ne diffusent que dans une seule cité. A elles deux, ces catégories de centres liés à une seule cité représentent une petite moitié de l'échantillon (47 %).

Une grosse moitié des centres a donc son aire de diffusion qui excède largement les limites d'une cité. Alors ils sont situés en bordure d'une limite, en moyenne à 6,5 km (Fig. 12).

On voit donc que le confinement de l'expansion des ateliers dans les limites d'une cité n'est pas une loi universelle ; mais que, quand ce n'est pas le cas, alors les ateliers sont quasiment *sur* les limites de cité, peut-être justement pour mieux échapper à ce confinement. On a fait la même analyse avec les ateliers de sigillée, souvent implantés à la limite de provinces[20] ou de cités[21].

CONCLUSION

On voit donc que la réalité est complexe. Il faudrait analyser la nature des productions des uns et des autres, l'interaction entre tous les facteurs et d'autres non abordés ici (démographie, autres contraintes administratives comme les limites de province, commodité réelle des réseaux de communication ...). Il faut retenir que chacun des déterminismes identifiés au début de ce travail avait un rôle à jouer et que, finalement, notre carte de répartition traduit un équilibre entre tous ces facteurs. Mais il faut retenir aussi que le travail de ces dernières décennies commence à porter ses fruits, fouilles et prospections s'avèrent finalement payantes et commencent à autoriser des études synthétiques. J'appelle donc les chercheurs à lever les yeux des typologies (nécessaires ...) pour oser se lancer dans la prospective ...



20 Par exemple Montans à la jonction entre Aquitaine et Narbonnaise, Lezoux, entre Aquitaine et Lyonnaise, ou le groupe des ateliers de Moselle, notamment Mittelbronn, à la jonction entre Germanie et Belgique.

21 Exemples dans Jacob 1984. Une telle analyse a également été proposée pour certains gros centres de production artisanale de l'Age du Bronze par Brun 1993, p. 24.

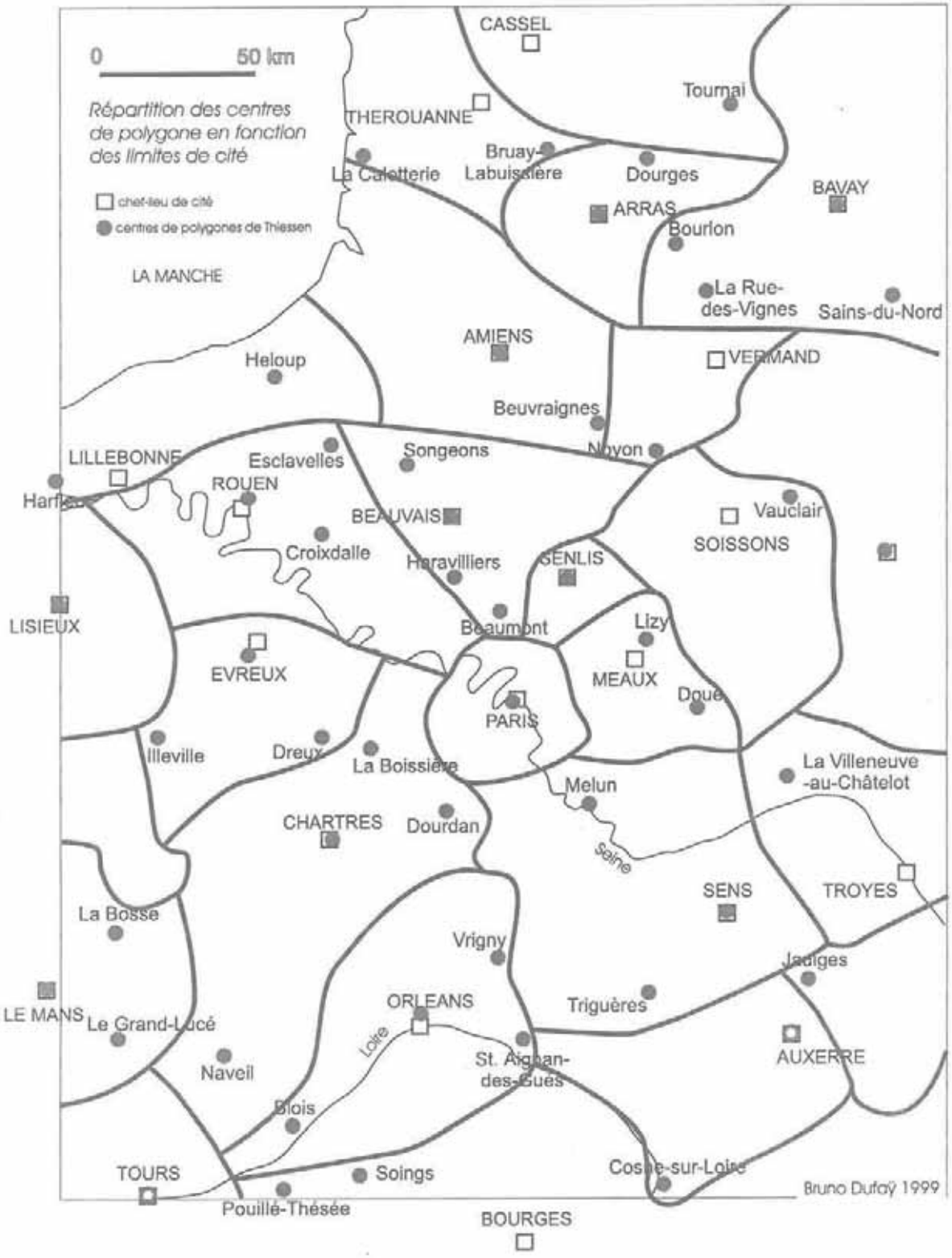


Figure 12 - Les centres proches des limites de cités.

BIBLIOGRAPHIE

Andreau 1994 : J. ANDREAU, La cité romaine dans ses rapports à l'échange et au monde de l'échange, dans J. ANDREAU (dir.), *Économie antique. Les échanges dans l'Antiquité : le rôle de l'État*, Entretiens d'archéologie et d'histoire de Saint-Bertrand-de-Comminges, 1, Saint-Bertrand-de-Comminges, 1994, p. 83-98.

Barat 1993 : Y. BARAT, Que peut-on savoir des productions de l'Est parisien ?, dans B. DUFAŸ (dir.), *Trésors de terre : céramiques et potiers dans l'Ile-de-France gallo-romaine*, catalogue d'exposition Versailles-Paris-Guiry-en-Vexin, Versailles, 1993, p. 143-153.

Baudoux 1996 : J. BAUDOUX, *Les amphores du Nord-Est de la Gaule. Contribution à l'histoire de l'économie provinciale sous l'Empire romain*, Documents d'Archéologie Française 52, Paris, 1996.

Bechmann 1984 : R. BECHMANN, *Des arbres et des hommes. La forêt au Moyen-Age*, Flammarion, Paris, 1984.

Bedon, Chevallier, Pinon 1988 : R. BEDON, R. CHEVALLIER, P. PINON, *Architecture et urbanisme en Gaule romaine, T. 1, L'architecture et les villes en Gaule romaine*, Coll. des Hespérides, Errance, Paris, 1988, 440 p.

Billoret 1987 : R. BILLORET, Amphores antiques dans la Cité des Leuques, dans *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est* (Mélanges offerts à Marcel Lutz), 38, 1987, p. 107-112.

Blaszkiewicz 1995 : P. BLASZKIEWICZ, Présentation des ateliers de production à l'époque gallo-romaine en Normandie, dans *SFECAG, Actes du congrès de Rouen*, 1995, p. 11-24.

Brulet 1983 : R. BRULET, *Braives gallo-romain. T. 2 - Le Quartier des potiers*, Publications d'Histoire de l'Art et d'Archéologie de l'Université catholique de Louvain, 37 Louvain-La-Neuve, 1983, 216 p.

Brun 1993 : P. BRUN, Genèse d'une frontière d'Empire, la frontière Nord de l'Empire romain, dans P. BRUN, S. VAN DER LEEUW, C.-R. WHITTAKER (dir.), *Frontières d'Empire, nature et signification des frontières romaines (Actes de la Table ronde internationale de Nemours, 21-23 mai 1992)*, Mémoires du Musée de Préhistoire d'Ile-de-France, 5, 1993, p. 21-31.

Canal, Tourrenc 1979 : A. CANAL, S. TOURRENC, Les ateliers de potiers trouvés à Saint-Romain-en-Gal (Rhône), dans *Figlina*, 4, 1979, p. 85-94.

Chabal, Laubenheimer 1994 : L. CHABAL, F. LAUBENHEIMER, L'atelier gallo-romain de Sallèles-d'Aude : les potiers et le bois, dans *Terre cuite et société. La céramique, document technique, économique, culturel : XIVe Rencontres internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes*, APDCA, Juan-les-Pins, 1994, p. 99-129.

Coulon, Odiot 1980 : G. COULON, T. ODIOT, Un atelier de potiers de La Tène finale à Villedieu-sur-Indre (Indre), dans *Revue archéologique du Centre*, 73-76, 1980, p. 81-94.

De Læt 1949 : S. DE LÆT, *Portorium. Étude sur l'organisation douanière chez les romains, surtout à l'époque du Haut-Empire*, De Tempel, Bruges, 1949, 509 p.

Desbat 1989 : DESBAT (A.), Aperçu et réflexions sur les techniques traditionnelles des céramiques à partir d'exemples marocains, dans *SFECAG, Actes du congrès de Lezoux*, 1989, p. 143-152.

Dubois, Mille 1994 : S. DUBOIS, B. MILLE, La céramique à pâte blanche à quartz : contribution à l'étude d'un faciès régional, dans M. TUFFREAU-LIBRE, A. JACQUES (sous la dir.), *La Céramique gallo-romaine du Haut-Empire dans le nord de la France et dans les régions voisines : faciès régionaux et courants commerciaux (Actes de la table ronde de céramologie gallo-romaine, Arras, octobre 1993)*, Nord-Ouest Archéologie, 6, 1994, p. 103-130.

Dufaÿ 1993 : B. DUFAŸ, Des Outils : les ateliers de potiers vus par l'archéologie, dans B. DUFAŸ (dir.), *Trésors de terre : céramiques et potiers dans l'Ile-de-France gallo-romaine*, catalogue d'exposition Versailles-Paris-Guiry-en-Vexin, Versailles, 1993, p. 35-50.

Dufaÿ, Barat, Raux 1997 : B. DUFAŸ, Y. BARAT, S. RAUX, *Fabriquer de la vaisselle à l'époque romaine. Archéologie d'un centre de production céramique en Gaule : La Boissière-Ecole (Yvelines, France)*, Service Archéologique départemental des Yvelines, Versailles, 1997, 256 p.

Duncan-Jones 1982 : R. DUNCAN-JONES, Diocletian's price edict and the cost of transport, dans *The Economy of the Roman Empire. Quantitative Studies*, Cambridge, 1982 (2e éd.), p. 366-369.

Durliat 1990 : J. DURLIAT, *Les finances publiques de Dioclétien aux Carolingiens (284-889)*, Beihefte der Francia, 21, Sigmaringen, 1990, 368 p.

Échallier 1984 : J.-C. ÉCHALLIER, *Éléments de technologie céramique et d'analyse des terres cuites archéologiques*, Documents d'Archéologie Méridionale, série Méthodes et Techniques 3, 1984, 40 p.

Évrard 1995 : M.-N. ÉVRARD, Un atelier de potiers à Harfleur (Seine-Maritime), Ier-IIIe s., dans *SFECAG, Actes du congrès de Rouen*, 1995, p. 137-150.

Favory 1974 : F. FAVORY, Le monde des potiers gallo-romains, dans *Les Dossiers de l'Archéologie*, 6, 1974, p. 90-102.

Finley 1975 : M.-I. FINLEY, *L'économie antique*, Paris, Éditions de Minuit, 1975, 214 p. (éd. originale anglaise, 1973).

France 1994 : J. FRANCE, De Burmann à Finley : les douanes dans l'histoire économique de l'Empire romain, dans J. ANDREAU (dir.), *Économie antique. Les échanges dans l'Antiquité : le rôle de l'État*, Entretiens d'archéologie et d'histoire de Saint-Bertrand-de-Comminges, 1, Saint-Bertrand-de-Comminges, 1994, p. 127-154.

Furger 1990 : A.-R. FURGER, Les Ateliers de poterie de la ville d'*Augusta Rauricorum* (Augst et Kaiseraugst, Suisse), dans *SFECAG, Actes du congrès de Mandeure-Mathay*, 1990, p. 107-124.

Garnsey, Saller 1994 : P. GARNSEY, R. SALLER, *L'Empire romain. Économie, société, culture*, Coll. Textes à l'appui ; série histoire classique, Paris, 1994, 360 p. (trad. augmentée de l'édition anglaise de 1987).

Goudineau 1974 : C. GOUDINEAU, La Céramique dans l'économie de la Gaule, dans *Les Dossiers de l'Archéologie*, 6, 1974, p. 103-109.

Greene 1986 : K.-T. GREENE, *The Archæology of the Roman economy*, London, Batsford, 1986.

Izzara 1993 : F. de IZZARA, *Hommes et fleuves en Gaule romaine*, Paris, Errance, 1993, 240 p.

Jacob 1984 : J.-P. JACOB, Réflexion sur le choix du lieu d'implantation des ateliers de potiers gallo-romains, dans H. WALTER (éd.), *Hommage à L. Lerat*, Les Belles Lettres (Annales littéraires de l'université de Besançon, 294 ; Centre de recherches d'histoire ancienne, 55), Paris, 1984, p. 349-360.

Jacob 1993 : J.-P. JACOB, Marchands de poteries, dans B. DUFAŸ (dir.), *Trésors de terre : céramiques et potiers dans l'Ile-de-France gallo-romaine*, catalogue d'exposition Versailles-Paris-Guiry-en-Vexin, Versailles, 1993, p. 198-205.

Jacob, Leredde 1985 : J.-P. JACOB, H. LEREDDE, Les potiers de Jaulges-Villiers-Vineux (Yonne) : étude d'un centre de production gallo-romain, dans *Gallia*, 43, 1, 1985, p. 167-192.

Joly 1996 : JOLY (M.), dir., *Histoire de Pot. Les potiers gallo-romains en Bourgogne*, Dijon, Musée archéologique, 1996, 72 p.

Laubenheimer, Serneels, Perron d'Arc 1990 : F. LAUBENHEIMER, V. SERNEELS, M. PERRON D'ARC, *Sallèles-d'Aude, un complexe de potiers gallo-romains : le quartier artisanal*, Documents d'Archéologie Française, 1990, 157 p.

Leman 1977 : P. LEMAN, Les Terres à brique à l'époque gallo-romaine : exploitation et commerce, dans *Géographie commerciale de la Gaule (Actes du colloque de Paris, 1976)*, *Cæsarodunum*, 12, Université de Tours, Tours, 1977, p. 426-429.

Le Ny 1988 : F. LE NY, *Les Fours de tuiliers gallo-romains : méthodologie, étude technologique, typologie et statistique, chronologie*, Documents d'Archéologie Française 12, Paris, 1988.

Loridant 1997 : F. LORIDANT, Une Production de céramiques communes à Sains-du-Nord (Nord), dans *SFECAG, Actes du congrès du Mans*, 1997, p. 445-456.

Loridant à paraître : F. LORIDANT, L'Artisanat en milieu rural dans le nord de la Gaule belgique au Haut-Empire : état de la question, dans *Actes du colloque d'Epelange/Ettelbrück*, mars 1999, à paraître.

Lutz 1987 : M. LUTZ, La sigillée de la Gaule de l'Est dans une optique économico-sociale, dans P. LÉVEQUE, J.-P. MOREL (éd.), *Céramiques hellénistiques et romaines, II* (Annales littéraires de l'Université de Besançon, 331 ; Centre de Recherches d'Histoire ancienne, 70), Paris, 1987, p. 231-250.

Molin 1984 : M. MOLIN, Quelques considérations sur le chariot des vendanges de Langres (Haute-Marne), dans *Gallia*, 42, 1, 1984, p. 97-114.

Molin 1995 : M. MOLIN, L'utilisation des équidés pour le transport dans l'Antiquité classique, dans *Homme et animal dans l'Antiquité romaine* (Actes du colloque de Nantes, 1991), *Cæsarodunum*, hors-série, Université de Tours, Tours, 1995, p. 295-322.

Morel 1992 : J.-P. MOREL, L'Artisan, dans A. GIARDINA (dir.), *L'Homme romain*, Paris, 1992, p. 267-302.

Odiot, Poupet 1979 : T. ODIOT, P. POUPET, Analyse des rapports entre centres de production et lieux d'utilisation : recherches sur l'approvisionnement en céramique domestique d'un habitat urbain du IIe s. à Chartres (Eure-et-Loir), dans *Figlina*, 4, 1979, p. 61-68.

Pétrequin, Monnier 1995 : P. PÉTREQUIN, J.-L. MONNIER, *Potiers jurassiens, ethno-archéologie d'un atelier du XIXe s.*, Centre jurassien du patrimoine, Lons-le-Saunier, 1995, 175 p.

Picon 1989 : M. PICON, Transformations techniques et structures économiques : le cas de Lezoux, dans *SFECAG, Actes du congrès de Lezoux*, 1989, p. 31-33.

Picon 1990 : M. PICON, Les Argiles employées dans les ateliers de Mandeure-Mathay (Doubs), dans *SFECAG, Actes du congrès de Mandeure-Mathay*, 1990, p. 63-68.

Pierret 1995 : A. PIERRET, *Analyse technologique des céramiques archéologiques : développements méthodologiques pour l'identification des techniques de façonnage*, thèse de doctorat sous la dir. d'O. Buchsenschutz, Université de Paris I, 1995, 253 p.

Pion 1990 : P. PION, De la Chefferie à l'État ? Territoires et organisation sociale dans la vallée de l'Aisne aux Ages des métaux (2200-20 av. J.-C.), dans *Archéologie et espaces : Xe Rencontres internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes (octobre 1989)*, APDCA, Juan-les-Pins, 1990, p. 183-260.

Provost 1988a : M. PROVOST, *Le Loiret* (Carte Archéologique de la Gaule 45), Paris, 1988, 249 p.

Provost 1988b : M. PROVOST, *Le Loir-et-Cher* (Carte Archéologique de la Gaule 41), Paris, 1988, 159 p.

Pumain, Van der Leeuw 1998 : D. PUMAIN, S. VAN DER LEEUW, La durabilité des systèmes spatiaux, dans Collectif ARCHÆOMEDES, *Des Oppida aux métropoles. Archéologues et géographes en vallée du Rhône*, Editions Anthropos (coll. Villes), Paris, 1998, p. 13-44.

Ræpsæt 1995 : G. RÆPSÆT, L'utilisation animale dans les transports antiques : récents développements, nouveaux problèmes, dans *Homme et animal dans l'Antiquité romaine (Actes du colloque de Nantes, 1991)*, *Cæsarodunum* hors-série, Université de Tours, Tours, 1995, p. 323-326.

Rhodes 1989 : M. RHODES, Roman pottery lost *en route* from the kiln site to the user : a gazetteer, dans *Journal of Roman pottery studies*, 2, 1989, p. 44-58.

Robert 1994 : B. ROBERT, Chaînes opératoires et spécialisation de la production céramique à la fin de l'Age du Fer, dans *Terre cuite et société. La céramique, document technique, économique, culturel :* XIVe Rencontres internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes, APDCA, Juan-les-Pins, 1994, p. 303-326.

Swan 1984 : V.-G. SWAN, *The pottery kilns of roman Britain*, London, supplément à la Royal Commission on Historical Monuments, 1984, 179 p.

Thuillier 1990 : F. THUILLIER, Inventaire des ateliers de potiers gallo-romains de la région Nord : un exemple de bilan régional, dans *SFECAG, Actes du congrès de Mandeure-Mathay*, 1990, p. 219-223.

Tuffreau-Libre 1995 : M. TUFFREAU-LIBRE, *Céramiques communes gallo-romaines du Ier au Ve s. ap. J.-C. [du musée Carnavalet]*, Paris, éd. Musées de la ville de Paris, 1995, 160 p.

Tuffreau-Libre, Jacques 1994 : M. TUFFREAU-LIBRE, A. JACQUES, La Céramique gallo-romaine du Haut-Empire en Atrébatie, dans M. TUFFREAU-LIBRE, A. JACQUES (sous la dir.), *La Céramique gallo-romaine du Haut-Empire dans le nord de la France et dans les régions voisines : faciès régionaux et courants commerciaux (Actes de la table ronde de céramologie gallo-romaine, Arras, octobre 1993)*, Nord-Ouest Archéologie, 6, 1994, p. 11-28.

Tyers 1996 : P.-A. TYERS, *Roman Pottery in Britain*, London, 1996, 228 p.

Vermeersch, Jobic 1993 : D. VERMEERSCH, F. JOBIC, Les Ateliers du *vicus* de Beaumont-sur-Oise (Val-d'Oise), dans B. DUFAŸ (dir.), *Trésors de terre : céramiques et potiers dans l'Ile-de-France gallo-romaine*, catalogue d'exposition Versailles-Paris-Guiry-en-Vexin, Versailles, 1993, p. 62-67.

Vernhet 1986 : A. VERNHET, L'essor des ateliers [de sigillée du Sud de la France] entre 30 et 120 ap. J.-C., dans C. BÉMONT et J.-P. JACOB (dir.), *La terre sigillée gallo-romaine. Lieux de production du Haut-Empire : implantations, produits, relations*, Documents d'Archéologie Française 6, 1986, p. 39-41.

Vossen 1984 : R. VOSSEN, Toward buildings models of traditional trade in ceramics : case studies from Spain and Marocco, dans *The many dimensions of pottery, ceramics in archæology and anthropology*, Amsterdam, 1984.

Woimant 1995 : G.-P. WOIMANT, *L'Oise* (Carte Archéologique de la Gaule 60), Paris, 1995.

* *
*

DISCUSSION

Président de séance : R. BRULET

Raymond BRULET *: Nous avons été impressionnés par cette réflexion fort bien aboutie qui va sans doute susciter des questions. Une question de ma part, en termes de chronologie et de volumes de production : comment intégrer dans les polygones de Thiessen ces deux paramètres ? La chronologie, parce qu'on peut imaginer que les productions ne sont pas équivalentes à toutes les époques, et les volumes de production parce que vous utilisez les polygones de Thiessen comme si on avait une régularité d'un atelier à un autre alors qu'il peut y avoir des productions plus importantes et, donc, une diffusion aussi plus importante.*

Bruno DUFAŸ *: Il y a beaucoup de questions dans votre question. Je ne suis pas sûr que la quantité de céramiques produite par un atelier soit à corréler avec la taille de son aire de diffusion ; à mon avis, elle est plutôt à corréler avec la démographie locale et plusieurs collègues ont noté que les ateliers, dans les villes, diffusaient parfois moins loin que les ateliers ruraux parce qu'ils avaient un bassin de population suffisant, dans un rayon de 5 km. Pour les volumes de production, c'est une donnée qui relève un peu de la science-fiction, hélas, actuellement. Pour les polygones, leur côté théorique est à la fois un avantage et un inconvénient et je pense qu'il faut prendre la question dans l'autre sens ; non pas comment intègre-t-on la réalité aux polygones mais, ces polygones étant une réalité, comment je les explique ? Un modèle est prédictif et c'est sa force.*

Raymond BRULET *: Mais tous les ateliers ne sont pas contemporains !*

Bruno DUFAŸ *: Je l'ai dit en commençant, il y a beaucoup plus d'ateliers qu'on ne pense qui couvrent la période des Ier-IIIe s. et cette mise en évidence pourrait orienter les programmes de recherches et les prospections.*

Armand DESBAT *: La démarche est intéressante d'un point de vue théorique mais j'y vois un certain nombre de critiques potentielles. La théorie des polygones a été faite, au départ, sur des centres de même valeur et cela conduit, ici, à affecter la même importance à chaque atelier, ce qui n'est pas le cas, on le sait bien ...*

Bruno DUFAŸ *: On le sait bien ? Je ne suis pas sûr qu'on le sache aussi bien que cela !*

Armand DESBAT *: Cela suppose qu'on connaît tout l'existant, ce qui n'est évidemment pas le cas. Ce système doit aussi permettre, justement, de soupçonner l'existence d'un centre là où il y a un blanc. Mais là, on n'est pas du tout dans ce cas de figure ! J'ajoute qu'il y a beaucoup de contre-exemples, y compris pour les chefs-lieux de cités qui seraient au centre du territoire : avec la cité de Vienne, ce n'est pas franchement le cas. C'est bien de vouloir appliquer un modèle mais il faut rapidement retourner ...*

Bruno DUFAŸ *: Le terme "centre d'un polygone" est assez trompeur parce qu'effectivement il n'est pas toujours, loin s'en faut, au centre et c'est l'intérêt du modèle des polygones que de pouvoir expliquer que des centres très proches les uns des autres, en fait, ont des aires de diffusion, des aires de rayonnement, qui sont excentrées : le cas de La Boissière est exemplaire à ce propos. J'ai fait le test, mais sans le présenter ici, de transformer les cités réelles en polygones. L'adéquation est assez moyenne mais le principal infléchissement est lié à des raisons, je dirais, uniquement topographiques. En gros, les grandes différences entre la limite théorique et la limite vraie, c'est la limite vraie qui vient se caler sur un cours d'eau. Le modèle est donc relativement solide. Quant au fait qu'on n'a pas tout, je ne suis pas sûr qu'il manque tant de centres que cela (mais il en manque, je l'ai dit, comme Tours et Auxerre).*

Armand DESBAT *: Tu es optimiste !*

Bruno DUFAŸ *: A force de dire qu'on n'a pas tout, on aboutit à une aporie totale et on s'arrête de réfléchir ; je prends le risque inverse, c'est clair.*

Rodolphe ZWAHLEN *: Pour la chronologie, vous n'auriez pas des ateliers contemporains, dans une partie de la région, qui montrent que le système fonctionne ?*

Bruno DUFAŸ *: Pour ne rien vous cacher, cette idée m'est venue dans le cadre de l'étude des ateliers de La Boissière-Ecole, donc sur l'Ile-de-France. Pour cette région, le système marche bien et cela m'a même permis de supposer des ateliers à Dreux dont j'ai ensuite vérifié l'existence, en reprenant la bibliographie ! Pour les autres régions, je n'ai pas une connaissance aussi fine et les collègues sont invités à critiquer ; c'est le but du jeu.*

Frédéric LORIDANT *: Deux remarques. Pour la localisation des ateliers, tu as montré qu'ils sont près des routes. Dans le nord, où j'ai étudié cela il n'y a pas longtemps, ils sont toujours localisés à côté d'une agglomération, comme l'atelier de Bourlon où tu donnes une répartition des céramiques assez importante ; en réalité il alimente uniquement la ville de Cambrai et les trois tessons de Bourlon qui te permettent de dessiner cette patatoïde me semblent insuffisants pour justifier une large diffusion.*

Deuxièmement, dans le polygone de Sains-du-Nord, il s'agit d'une production uniquement locale et cet atelier ne peut pas être au centre d'un polygone. Même chose pour Bavay qui, visiblement, n'est plus un centre de production à partir de la fin du Ier s. En revanche, l'atelier le plus important, chez nous, est celui de La Buissière qui devrait être

au centre d'un polygone et qui ne l'est pas, alors qu'il alimente toute la région de Cassel, soit sur une distance de 60-70 km. Donc, du moins pour la région du Nord, ces polygones ne sont pas valables, dans le sens où il y a une hiérarchie qui s'impose très fortement entre les ateliers et que la carte ne montre pas. On ne peut pas mettre sur le même plan Bruay-La Buissière, avec 150 fours sur trois siècles, et Sains-du-Nord, avec cinq fours sur 50 ans.

***Bruno DUFAŸ** : Sans doute. C'est, en effet, la limite de l'exercice ...*

***Frédéric LORIDANT** : Le problème, c'est que la limite de l'exercice est représentée et montrée et, si on ne critique pas cette carte dans le texte, elle peut être utilisée comme un fond de carte réel. Or la région Nord-Pas-de-Calais montre un grand nombre de tout petits ateliers liés à une agglomération secondaire dont la diffusion ne dépasse pas le cadre de l'agglomération.*

***Bruno DUFAŸ** : J'aurais bien aimé trouver les cartes que tu viens de ...*

***Frédéric LORIDANT** : Je te les enverrai ; c'était pour le colloque d'Ettelbrück, au Luxembourg.*

***Bruno DUFAŸ** : Il me semble intéressant de vérifier la non-conformité des polygones et de se demander pourquoi. Il y a des ateliers dont manifestement le rayonnement est supérieur à cet équilibre et d'autres moins. Cela peut vouloir dire qu'il nous manque des centres, ceux d'un faible rayonnement se trouvant au centre d'un gros polygone tout simplement parce qu'il manque des polygones. A l'inverse, si un centre excède largement un polygone, c'est qu'il fait preuve d'un dynamisme tout particulier qu'il convient peut-être d'analyser en tant que tel.*

***Frédéric LORIDANT** : Dans le cas du Nord, on en a au moins trois ou quatre. Il y a Pont-sur-Sandre, à 12 km de Bavay, qui exporte ses mortiers dans tout le nord de la Gaule ...*

***Bruno DUFAŸ** : Les mortiers ne me paraissent pas de la céramique commune stricto sensu parce qu'il y a le problème d'une diffusion très large ...*

***Frédéric LORIDANT** : Il y a Famars qui inonde, avec ses cruches et ses pots à miel, et qui représente, pour moi, les centres dits spécialisés destinés à l'exportation ; ce ne sont pas des centres destinés à la consommation locale.*

***Bruno DUFAŸ** : Il y a là un axe de travail avec la céramique commune qui n'est pas tout à fait commune et le cas des mortiers est exemplaire. Je retiens qu'il faudra mettre un gros warning, dans l'article, sur le Nord.*

***Raymond BRULET** : C'est un modèle.*

***Richard DELAGE** : Vous avez évoqué rapidement le cas de la céramique sigillée. Vous avez dit que le déterminisme administratif –quasiment politique– devait être présent dans le cadre des centres de production de céramiques sigillées. Pouvez-vous préciser votre propos, dire sur quelle base vous fondez cette hypothèse ?*

***Bruno DUFAŸ** : Ces notions ne sont pas de moi ; J.-P. Jacob, par exemple, liste un certain nombre de sites à la limite de cités. Si on regarde les cartes de localisation des gros centres de production, Montans est à la jonction de l'Aquitaine et de la Narbonnaise, Lezoux à la jonction de l'Aquitaine et de la Lyonnaise et les ateliers de Moselle à la jonction de la Germanie et de la Belgique. Je n'ai pas d'explication à proposer sauf à dire que cela permet d'échapper au confinement administratif ; mais qu'est-ce que cela veut dire parce que, à l'inverse, on voit aussi, dans bien des cas, que les diffusions coïncident avec les limites administratives ? Il y a là à réfléchir sur la notion des péages, qui sont assez mal connus, sur la notion des collèges de marchands, qui sont des collèges de cités et qui ont donc, d'une manière ou d'une autre, un rayonnement qui est dans la cité. Tout cela est très mal connu mais ce que je souhaite simplement dire c'est qu'il faut absolument qu'on se remette à faire de l'Histoire et que la céramique est une marchandise et qu'à ce titre elle a à voir avec l'administration.*

***Réponse complémentaire à Frédéric Loridant** : Bourlon : le polygone a l'air davantage conforme à la réalité, qu'en effet le patatoïde tiré de Tuffreau-Libre et Jacques, 1994 ; il exclut notamment Arras, Sains-du-Nord : le polygone exclut bien Bavay, c'est peut-être vers le sud qu'il est trop grand. L'importance de l'agglomération antique de Sains ne m'a pas paru si faible à la relecture de Loridant, 1997, et rien ne dit qu'il n'y ait pas eu d'autres zones artisanales. En tout état de cause, trois unités de production distinctes et bien structurées ont été fouillées, la production était bien diversifiée. On a là quelque chose d'assez semblable à La Boissière-École.*

Quant à La Buissière, le polygone reprend bien l'aire de diffusion réelle, en effet jusqu'à Cassel. Cela est apparu en retravaillant la carte grâce aux données de Loridant, à paraître, que je remercie vivement à cette occasion de m'avoir communiqué son texte.

* *
*

Marisol MADRID FERNÁNDEZ[1]

LES MARQUES DE POTIERS SUR LA *TERRA SIGILLATA* DE LA VILLE ROMAINE DE *BAETULO* (Badalone, Barcelone)

INTRODUCTION

L'objectif de cette étude est la présentation des résultats préliminaires d'un projet en cours de réalisation d'analyses archéologique et archéométrique, sur la sigillée documentée dans les fouilles modernes de la ville romaine de *Baetulo* (Badalone, près de Barcelone). L'analyse archéologique des sigillées issues des fouilles anciennes a déjà été faite par Tarrats (1975).

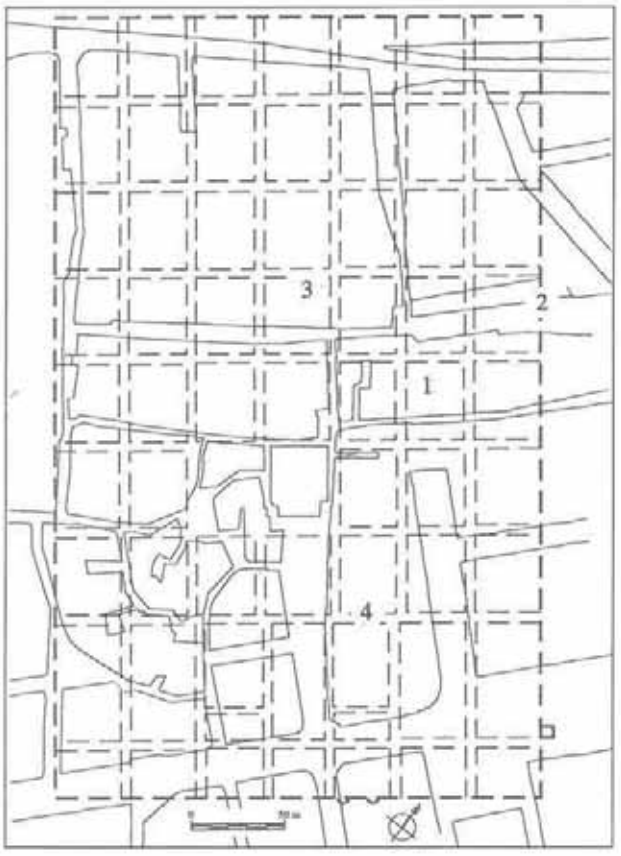


Figure 1 - Situation des fouilles étudiées :
1. rue Fluvià ; 2. rue Pujol ; 3. rue Lladó ; 4. place Font i Cussó.

Un des objectifs du projet est l'étude du comportement des différentes productions (italique, sud-gauloise et hispanique) dans le temps : arrivée, coexistence, substitution et disparition sur le site. Une autre question importante est celle de la provenance de ces importations, c'est-à-dire leur attribution aux centres ou zones de production, dont quelques-unes sont assumées traditionnellement par l'archéologie mais qui n'ont jamais été vérifiées.

On a choisi de centrer le discours sur les marques de potiers parce que c'est, traditionnellement, l'élément sur lequel s'effectuent les attributions de provenance des céramiques. Les 44 estampilles que l'on présente proviennent de l'analyse stratigraphique de quatre fouilles réalisées dans une première phase du projet (Madrid 1999). Pour établir la provenance du matériel des analyses chimiques ont été effectuées par Fluorescence de Rayons X (FRX) sur 93 échantillons de sigillées, parmi lesquels se trouvent 18 des 44 estampilles que nous présentons.

LES FOUILLES

Dans une première phase de travail, quatre fouilles ont été étudiées (Fig. 1) (Tarrats 1976 ; Guitart, Padrós et Puerta 1991 ; Madrid 1999), qui ont permis de documenter 44 tessons avec estampilles de potiers (Fig. 2 à 5 ; voir Annexe) : 2 appartiennent à des productions précoces, 24 à la sigillée italique, 17 à la sigillée sud-gauloise et la dernière à la sigillée hispanique. Les contextes correspondant à chaque fouille sont les suivants.

Rue Fluvià.

Le matériel provient du remblai d'un puits rempli à l'époque de Tibère et daté par les formes de sigillée

1 ERAUB, Dept. de Prehistòria, Història Antiga i Arqueologia, Universitat de Barcelona, C/ de Baldiri i Reixac, s/n, 08028 Barcelona ; e-mail : «eraub@trivium.gh.ub.es».

italique Consp. 18.2 et Consp. 20.3.2 ainsi que par quelques tessons de sigillée sud-gauloise. Cet ensemble a donné 11 tessons avec des estampilles de potiers, toutes sur sigillée italique (nos 4, 7, 9, 13, 14, 15, 16, 17, 20, 21, 26)[2].

Rue Pujol.

Le matériel provient du remblai d'une citerne remplie vers le milieu du Ier s. de n. è., daté par de nombreux tessons de sigillée sud-gauloise Drag. 24/25b, 27b, 29b, 18a et 15/17. Cet ensemble a permis de documenter 14 tessons avec des marques, 1 sur sigillée italique (nº 10) et 13 sur sigillée sud-gauloise (nos 27, 28, 29, 30, 31, 32, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40).

Rue Lladó.

Le matériel provient des couches de nivellement d'un champ de *dolia* et silos, daté des quinze dernières années av. n. è. par la présence des formes Consp. 12, Consp. 14 et Consp. 22.1 en sigillée italique ; des couches de remodelage d'une rue à côté d'une probable installation industrielle de vin, datées du début de l'époque flavienne par la présence de la forme Drag. 37 en sigillée sud-gauloise et la forme Drag. 37 en sigillée hispanique ; et enfin des couches formées à l'époque de Domitien, couvrant la possible industrie de vin et la rue, datées par la présence des formes Drag. 35 et 37 en sigillée sud-gauloise, Drag. 35, 36 et 37 en sigillée hispanique et quelques tessons de TSA A. Ces ensembles ont permis, respectivement, de documenter des tessons avec les estampilles suivantes : 2 tessons de sigillée italique (nos 8 et 18) ; 1 tesson de sigillée précoce (nº 1), 6 tessons de sigillée italique (nos 3, 5, 6, 12, 19 et 22), et 1 tesson de sigillée hispanique (nº 44) ; et, enfin, 1 tesson de sigillée italique (nº 25) et 2 tessons de sigillée sud-gauloise (nos 41 et 42).

Place Font i Cussó.

Le matériel provient des couches de nivellement d'une rue de difficile attribution chronologique et des couches d'abandon d'un bâtiment commercial, datées de l'époque de Domitien par l'abondante présence des formes Drag. 35 et 37 de sigillée sud-gauloise, ainsi que des formes Drag. 35, 36 et 37 en sigillée hispanique, et quelques tessons de TSA A. Dans ces ensembles, on a pu documenter, respectivement, les tessons avec les estampilles suivantes : 1 sur sigillée précoce (nº 2), 3 sur sigillée italique (nos 11, 23 et 24) et 1 sur sigillée sud-gauloise (nº 33) ; et 1 sur sud-gauloise (nº 43).

MARQUES DE POTIERS SUR LES PRODUCTIONS PRÉCOCES

En relation avec les marques sur la céramique correspondant à des productions précoces et qui, macroscopiquement, peuvent être liées avec la céramique définie comme "pré-arétine" (Goudineau 1968, p. 322-336), sont apparus seulement deux tessons avec des estampilles (Tableau 1, Fig. 2). Une est illisible (nº 1) et l'autre, peut-être *DEMETRIVS* (nº 2), pourrait être liée avec le possible atelier de Puzzoli (Oxé et Comfort 1968). On a trouvé également une référence sur ce potier qui correspond à la "production A de la baie de Naples" (Soricelli, Schneider et Hedinger 1994). On n'a pas pu identifier la typologie des tessons et les stratigraphies d'où sont issues ces marques n'apportent pas non plus de données significatives pour établir leur chronologie.

CONTEXTE	TYPOLOGIE	ESTAMPILLE	POTIER
Auguste (15- 1 av. n. è.)			
Tibère			
Epoque claudienne			
Début Flaviens (69-81)	non identifiée	[ET] ?	non identifié
Fin Flaviens (81-96)			
Indéterminé	non identifié	DEM[]/[]IVS	DEMETRIVS

Tableau 1 - Contexte archéologique et typologie des tessons correspondant aux estampilles sur "Production A de la baie de Naples".



Figure 2 - Estampilles sur "Production A de la baie de Naples".

MARQUES DE POTIERS SUR LA SIGILLÉE ITALIQUE

On a pu documenter 24 marques sur sigillée italique (Tableau 2, Fig. 3). Une est anépigraphe (nº 25) et une autre conserve seulement la partie inférieure des lettres, qui est illisible (nº 26).

Quant aux 22 autres, on observe une présence importante de marques de potiers correspondant au début des ateliers italiques avec 8 pièces. Il s'agit d'officines d'Arezzo qui sont probablement actives jusqu'aux premières années de l'époque d'Auguste (Oxé et Comfort 1968) : *L. PETRONIVS CORIA*, avec 1 estampille (nº 12) ; *SEXTVS PETRONIVS*, avec 1 estampille (nº 13) ; *L. TITIVS CAVPO*, avec 2 estampilles (nos 16 et 17) ; et *A. VIBIVS SCROFVLA*, avec 4 estampilles (nos 20, 21 22 et 23). La plupart de ces marques apparaissent sur les formes avec le profil du pied typique des débuts de la sigillée italique et des typologies comme la forme Consp. 7. Or, les stratigraphies où sont apparues ces marques sont déjà datées de l'époque de Tibère ou plus récentes et n'aident pas à préciser le moment de leur arrivée à *Baetulo*.

Un autre groupe de 7 marques correspond à des potiers qui commencent leur activité au début du règne d'Auguste et qui, probablement, ne sont pas actifs à partir de notre ère (Oxe et Comfort 1968) : *EROS P. CORNELIVS*, avec 1 estampille (nº 8) ; *M. GRATILIVS MENVDVRVS*, avec 1 estampille (nº 9) ; *PVBLIVS et TITIVS*, avec 1 estampille (nº 14) ; *A. TITIVS FIGVLVS*, avec 1 estampille (nº 15) ; et *L. TITIVS THYRSVS*, avec 1 estampille (nº 18). Les officines de ces potiers

2 Tous les numéros qui apparaissent dans le texte font référence au catalogue de l'annexe.

CONTEXTE	TYPOLOGIE	ESTAMPILLE	POTIER
Auguste (15-1 a.e.)	Consp.14	*TIYRC*	L. TITIVS THYRSVS
	non identifiée	*E[] / P.CO[]*	EROS P. CORNELI
Tibère	Consp. 7	*AVI[] / SCRO[]*	A. VIBIVS SCROFVLA
	Consp. 7.2	*M.GRA[] / LIVS. []E / NVDVRVS*	M. GRATILIVS MENVDVRVS
	Consp. 10.1.2	*A.TITI / FIGVL*	A. TITIVS FIGVLVS
	Consp.14	*PUB / TITI*	PVBLIVS (ET) TITIVS
	non identifiée	*EV[]*	EVHODVS
		PCN	PCN
		S.E	SEXTVS PETRONIVS
		LTC (2)	L. TITIVS CAVPO
		AVI / CCP	A. VIBIVS SCROFVLA
		illisible	Non identifié
Epoque claudienne	Consp. 32.5	*SMP in p.p.*	S(EX) M(VRRIVS) P(ISANVS)
Début Flaviens (69-81)	Consp. 22	*[]VTI / CHVS*	ANTIOCHVS
	non identifiée	*PA[]*	P. ATTIVS
		P ATI []	P. ATTIVS
	Consp. B 6.2	*[]PERO / []RIA*	L. ET C. PETRONIVS CORIA
		LVCR / TITI	LVCRIO L. TITI
		AVB / SCR	A. VIBIVS SCROFVLA
Final Flaviens (81-96)	non identifiée	anépigraphe	Non identifié
Indéterminé	Consp. 22	*COCO / NAEVI*	COCCO NAEVI
	non identifiée	*AVB / SCR*	A. VIBIVS SCROFVLA
		[]MBR	VMBRICIVS

Tableau 2 - Contexte archéologique et typologie des tessons correspondant aux estampilles sur sigillée italique.



Figure 3 - Estampilles sur sigillée italique.

correspondent aussi à l'atelier d'Arezzo, sauf *M. GRATILIVS MENVDVRVS*, dont on ignore le lieu de production. On a inclus dans ce groupe *P. ATTIVS*, avec 2 estampilles (nos 5 et 6), potier que l'OC situe en Italie du Nord et dont, bien que l'on ne connaisse pas sa période d'activité, la grande quantité d'estampilles radiales documentées fait penser à un début ancien. Dans ce groupe, les tessons avec forme que l'on a pu identifier ont le profil du pied typique de l'époque augustéenne et des références typologiques comme les formes Consp. 10.1.2 et Consp. 14. Les stratigraphies les plus anciennes où sont apparues les marques

de ce groupe correspondent à l'ensemble daté de la fin du Ier s. av. n. è., et on y trouve les estampilles *L. TITIVS THYRSVS* et *EROS P. CORNELIVS*. Les autres apparaissent déjà dans des contextes tibériens ou plus récents et ne permettent pas d'effectuer des précisions chronologiques.

En relation avec des potiers encore actifs à partir de notre ère, on a pu documenter 4 marques. Deux de celles des estampilles reliées avec le possible atelier de Puzzoli (Oxé et Comfort 1968) : *ANTIOCHVS* (nº 3) et *COCO NAEVI* (nº 11). Les deux apparaissent sur la forme classique Consp. 22. Par contre, les stratigraphies d'où proviennent ces marques, n'apportent pas d'informations, mais datent déjà de l'époque flavienne. Les deux autres estampilles pourraient appartenir à l'atelier de Pise (Menchelli 1997), une à l'officine d'*EVHODVS* (nº 4), travailleur d'*Ateius*, qui se trouve sur un tesson informe dans l'ensemble daté de l'époque tibérienne, et l'autre est une estampille *in p.p.* de l'officine de *S(EX) M(VRRIVS) P(ISANVS)* (nº 10), documentée sur un tesson de coupe tardive Consp. 32.5, dans un ensemble daté de l'époque de Claude.

Quant aux 3 dernières estampilles sur sigillée italique, *PCN* (nº 7), *LVCRIO L. TITI* (nº 19) et *VMBRICIVS* (nº 24), on ignore leur période de production (Oxé et Comfort 1968). De la première, on ne connaît pas non plus l'atelier et les deux autres correspondent à Arezzo. La première se trouve sur un tesson avec un profil de pied typique des productions du milieu à la fin de l'époque augustéenne, et la deuxième sur un tesson avec un profil de pied typique des productions du début au milieu du règne d'Auguste. Par rapport aux contextes, l'estampille *PCN* se trouve dans l'ensemble daté de l'époque de Tibère alors que l'estampille *LVCRIO L. TITI* a été trouvée, de façon résiduelle, dans un ensemble daté du début de l'époque flavienne ; la dernière est dans un ensemble sans chronologie précise.

MARQUES DE POTIERS SUR LA SIGILLÉE SUD-GAULOISE

On a pu documenter 17 marques sur sigillée sud-gauloise (Tableau 3, Fig. 4) et à l'exception d'une que l'on n'a pas identifiée (nº 30), les autres semblent pouvoir être attribuées à l'atelier de La Graufesenque (Oswald 1964).

Correspondant au début de la production et de l'exportation à grande échelle de l'atelier, qui commence à partir des années 10/15 de n. è., on a identifié 1 estampille de l'officine de *SACIRONOS* (nº 41). Celle-ci se trouve sur le fond d'une coupe Drag. 30, mais le contexte stratigraphique correspond à l'époque de Domitien.

Ce sont les potiers de l'époque claudienne qui nous ont fourni le nombre d'estampilles le plus abondant. On a identifié 14 estampilles de cette époque ; 7 correspondent à la même officine *LABIO* (nºs 34, 35, 36, 37, 38, 39 et 40) ; 2 à l'officine de *CANTVS* (nºs 28 et 29) ; 1 à l'officine d'*AMANDVS* (nº 27) ; 1 à l'officine de *FELIX* (nº 31) ; 1 à l'officine de *GALLICANVS* (nº 32) ;

CONTEXTE	TYPOLOGIE	ESTAMPILLE	POTIER
Auguste (15-1 a.e.)			
Tibère			
Epoque claudienne	Drag. 15/17	*MAND OF*	AMANDVS
		GALLIMAN	GALLICANVS
		OF.LABIO (2)	LABIO
		OF. []	LABIO
	Drag. 18a	*OF. LAB*[]	LABIO
	Drag. 24/25	*FELICI TE*	FELIX
		OF. LABIO (2)	LABIO
	Drag. 27	*CAN.II*	CANTVS
		CIPET	non identifié
		OF.LABIO	LABIO
	Indéterminé	OF CANT	CANTVS
Début Flaviens (69-81)			
Final Flaviens (81-96)	Drag. 15/17 ou 18	*SVLPICIV*	SVLPICIVS
	Drag. 30 (possible)	[]*ONOS*	SACIRONOS
	Indéterminé	SILVAN[]	SILVANVS
Indéterminé	Indéterminé	*GEMINV*	GEMINVS

Tableau 3 - Contexte archéologique et typologie des tessons correspondant aux estampilles sur sigillée sud-gauloise.

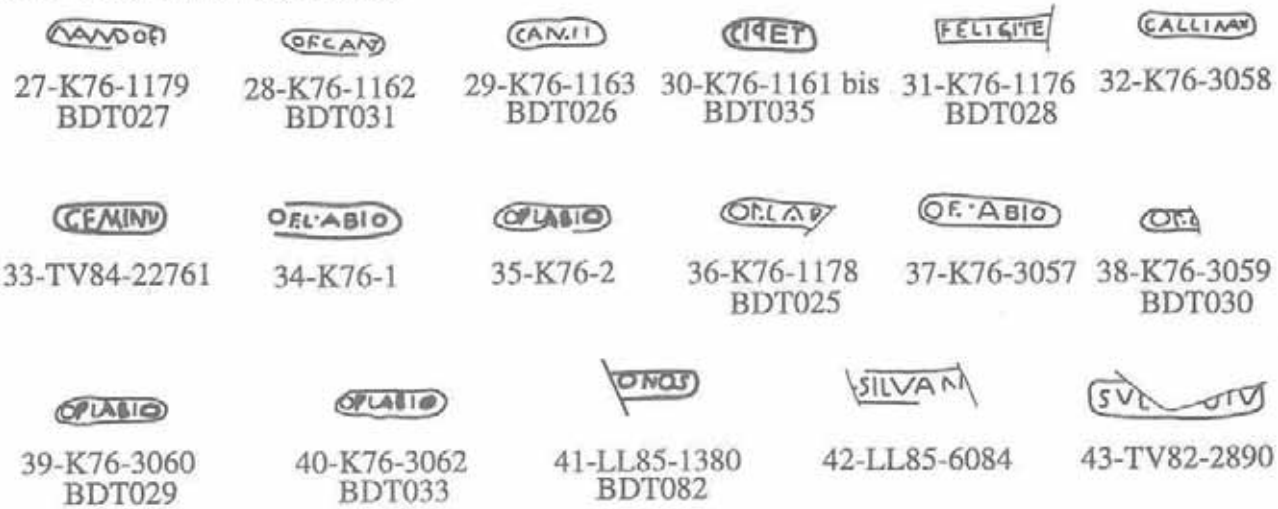


Figure 4 - Estampilles sur sigillée sud-gauloise.

une à l'officine de *GEMINVS* (Bémont et Jacob 1986, p. 282) (nº 33) ; et une à l'officine de *SILVANVS* (nº 42). La plupart de ces estampilles ont été trouvées sur les formes typiques de cette époque, Drag. 27b, 24/25b, 18a, et 15/17. A l'exception de *GEMINVS*, documentée dans un ensemble de difficile attribution chronologique, et *SILVANVS*, documentée dans un ensemble daté de l'époque de Domitien, tout le reste fait partie de l'ensemble daté vers le milieu du Ier s. de n. è.

L'époque flavienne coïncide avec les dernières importations de sigillée sud-gauloise à *Baetulo*. Correspondant à cette étape, on a identifié seulement 1 estampille de l'officine de *SVLPICIVS* (nº 43) ; elle se trouve sur le fond d'une assiette qui pourrait correspondre à la forme Drag. 15/17 ou 18. L'ensemble où elle a été documentée date de l'époque de Domitien.

MARQUES DE POTIERS SUR LA SIGILLÉE HISPANIQUE

On a documenté seulement 1 estampille sur sigillée hispanique (Tableau 4, Fig. 5), qui semble être reliée à l'officine de *G. ANNIVS TRITIENSIS* de l'atelier de Tricio (La Rioja) (Sáenz et Sáenz 1999, p. 103) (nº 44).

CONTEXTE	TYPOLOGIE	ESTAMPILLE	POTIER
Auguste(15-1 a.e.)			
Tibère			
Epoque claudienne			
Début Flaviens (69-81)	non identifié	[]G.AVMT.I ?	G. ANNIVS TRITIENSIS
Final Flaviens (81-96)			
Indéterminé			

Tableau 4 - Contexte archéologique et typologie des tessons correspondant aux estampilles sur sigillée hispanique.



44-LL85-7889

Figure 5 - Estampilles sur sigillée hispanique.

On n'a pas pu identifier la forme sur laquelle elle est apparue, et l'ensemble permettant la documentation date du début de l'époque flavienne ; jusqu'à présent, c'est le contexte le plus ancien où apparaît cette production à *Baetulo*.

LES ANALYSES

Par rapport à l'analyse chimique du matériel provenant des quatre contextes archéologiques étudiés, on a fait la Fluorescence de Rayons X[3] (FRX) de tous les tessons de sigillée de plus de 10 g qui ne sont pas restaurés, et dont l'analyse ne provoquait pas de problèmes de conservation ni au niveau de la décoration ni au niveau des marques :

- 12 échantillons correspondant aux productions précoces et imitations de sigillée parmi lesquels se trouve 1 avec une estampille (nº 1) ;
- 60 échantillons correspondant à la sigillée italique parmi lesquels se trouvent 7 avec une estampille (nºs 3, 8, 10, 12, 18, 19 et 22) ;
- 19 échantillons correspondant à la sigillée sud-gauloise parmi lesquels se trouvent 10 avec une estampille (nºs 27, 28, 29, 30, 31, 36, 38, 39, 40 et 41) ;
- 2 échantillons correspondant à la sigillée hispanique.

On ne donnera ici que les premières interprétations, car l'étude est encore en cours[4].

La détermination des éléments majeurs et mineurs, sauf pour le Na_2O, a été réalisée avec la préparation de duplicata de perles de fosse alcaline diluée à 1/20, sur 0.3 g d'échantillon nature, trituré et homogénéisé, après le polissage des vernis et des surfaces anciennes, dans un moulin à boules avec une cellule de carbure de tungstène et séché à 105°C pendant 12 heures. La détermination des éléments traces et du Na_2O a été réalisée avec la préparation de pastilles sur 5 g de poudre sèche mélangée à 2 ml d'une solution à 20 % d'agglutinant Elvacite 2044, dissoute dans l'acétone. La perte au feu (PAF) a été déterminée en calcinant 0.3 g d'échantillon sec pendant 1 h a 1000°C. La somme des éléments majeurs, mineurs et la PAF doit correspondre à la presque totalité de la composition de l'échantillon (100 %). Les intensités de fluorescence ont été mesurées avec un spectrophotomètre Philips PW 2400, contrôlé par ordinateur et équipé d'une source d'excitation de Rh, et employant une ligne de calibrage réalisée avec 60 standards géologiques internationaux. Dans ces conditions, on a déterminé les concentrations élémentaires suivantes (exprimées en oxydes) : Fe_2O_3 (comme Fe total), Al_2O_3, MnO, TiO_2, MgO, CaO, Na_2O, K_2O, SiO_2, Ba, Rb, Th, Nb, Zr, Y, Sr, Sn, Ce, Co, Ga, V, Zn, Cu et Ni.

L'Analyse de Grappe a été réalisée avec le programme Clustan (Wishart, 1978) en utilisant la distance euclidienne moyenne au carré et le processus agglomératif du centroïde sur la souscomposition Fe_2O_3, Al_2O_3, MnO, TiO_2, MgO, CaO, Na_2O, K_2O, Ba, Rb, Th, Nb, Zr, Y, Sr, Sn, Ce, Co, Ga, V, Zn, Cu, Ni, transformée en logarithmes de rapports employant le SiO_2 comme diviseur (Aitchinson 1986 , 1992 ; Buxeda 1999). Le dendrogramme résultant (Fig. 6) montre huit groupements, mais on va centrer l'attention sur les quatre groupements où s'ajoutent les estampilles de potiers (marqués avec une flèche) : G1, G2, G3, G5. On

3 Les analyses de Fluorescence de Rayons X (FRX) ont été réalisées au "Serveis Científico-Tècnics" de l'Université de Barcelone. Nos remerciements aux membres du laboratoire de FRX pour leur collaboration.

4 La mise en confrontation des données apportées par les 93 échantillons avec les données des groupes de référence des ateliers de sigillées italiques et sud-gauloises étudiés par M. Picon, nous a permis de lier les groupements du dendrogramme avec les ateliers ou les zones de production déterminés. Nous sommes profondément reconnaissants à M. Picon de l'aide qu'il nous a dispensée et de sa collaboration nous permettant l'accès à ses données, ainsi que de la discussion sur nos propres résultats. Nos remerciements aussi aux membres du Laboratoire de Céramologie de Lyon pour leur collaboration.

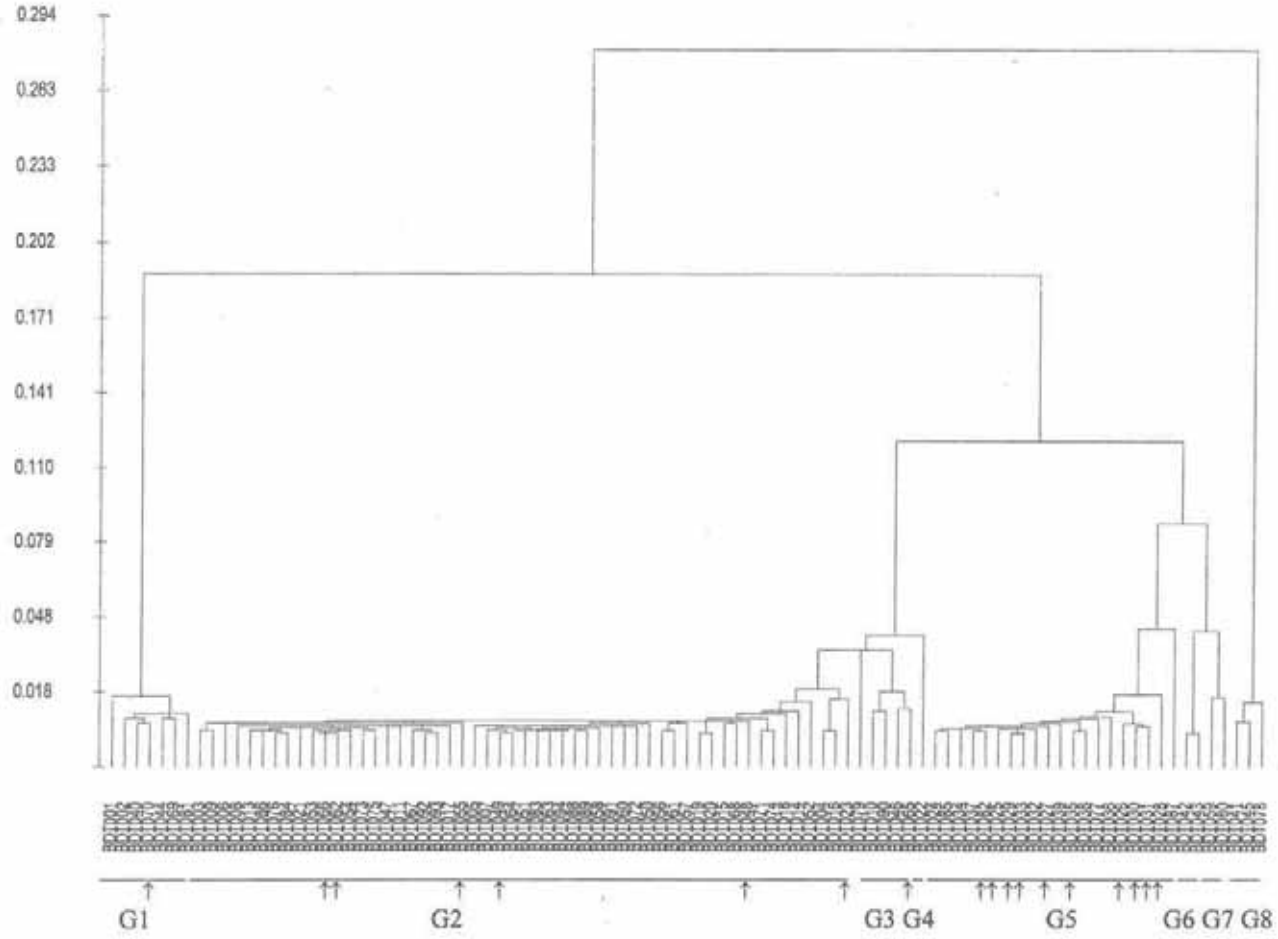


Figure 6 - Dendrogramme résultant de l'analyse de grappe sur la sous composition Fe_2O_3, Al_2O_3, MnO, TiO_2, MgO, CaO, Na_2O, K_2O, Ba, Rb, Th, Nb, Zr, Y, Sr, Sn, Ce, Co, Ga, V, Zn, Cu, Ni.

fera aussi attention au groupe G8, celui-ci étant le groupe de la sigillée hispanique, production qui, à partir de l'archéologie, comme on l'a déjà vu, a documenté une estampille.

❑ Le matériel du groupe G1 appartient à la "Production A de la baie de Naples", identifiée et caractérisée par Soricelli, Schneider et Hedinger (1994), qui débute à partir de la deuxième moitié du I^er^ s. av. n. è. La seule estampille de productions précoces analysée, []*ET*[] (n° 1) s'ajoute de façon claire à ce groupe.

❑ Le matériel du groupe G2 est un grand groupe de sigillée italique qui semble pouvoir être relié complètement à l'atelier d'Arezzo. Dans ce grand groupement s'ajoutent de façon très claire les estampilles de *EROS P. CORNELIVS*, *L. TITIVS THYRSVS*, *A. VIBIVS SCROFULA*, *L.*et *C. PETRONIVS CORIA* et *LVCRIO L. TITI*. Il est important de remarquer qu'à ce groupe s'ajoute, bien que de façon marginale, l'estampille du possible potier *S(EX) M(VRRIVS) P(ISANVS)* qui, selon l'archéologie, appartient à l'atelier de Pise.

❑ Le groupe G3 correspond aussi à la sigillée italique qui semble reliée à la zone "Latium-Campanie". Dans ce groupe s'ajoute une estampille correspondant au potier *ANTIOCHVS*, documenté comme potier de l'atelier de Puzzoli. Il y a encore aujourd'hui quelques difficultés pour l'établissement du groupe de référence de l'atelier de Puzzoli, car les données compositionnelles obtenues à partir de tessons recueillis dans le site ne forment pas un groupe homogène qui permette de penser à une même production (Picon 1994, p. 53). Malgré tout, on peut dire que les tessons qui forment le groupe G3 appartiennent à une production bien différenciée d'Arezzo et Pise, liée à la zone du Latium-Campanie.

❑ Le groupe G5 correspond à la sigillée sud-gauloise et est lié à l'atelier de La Graufesenque. Toutes les estampilles sud-gauloises analysées s'ajoutent sans problème à ce groupe. Il faut remarquer que l'estampille non identifiée (n° 30) est aussi classée dans ce groupe.

❑ Le dernier groupe, G8, correspond à la sigillée hispanique et semble pouvoir être relié à l'atelier de Tricio[5] (La Rioja).

5 L'attribution de provenance pour ce groupe a été réalisée à partir de la mise en confrontation des données apportées par les échantillons avec les données des groupes de référence des ateliers de sigillées hispaniques existant dans la base de données de l'ERAUB.

LE CONTRASTE DES RÉSULTATS AVEC L'ARCHÉOLOGIE

La caractérisation archéométrique a permis d'attribuer à la "production A de la baie de Naples" la seule estampille analysée correspondant à des productions que l'on avait définies comme "pré-arétines". Bien que l'étude archéologique ne permette pas de donner des précisions chronologiques sur cette estampille, il est important de remarquer que, grâce à l'analyse chimique, on sait que des échantillons sans estampille de cette production ont été documentés dans l'ensemble daté des dernières années du Ier s. av. n. è. Celui-ci est l'ensemble le plus ancien de *Baetulo* où apparaissent des tessons correspondant à cette production. Malgré tout, on ne peut pas attribuer cette datation directement à l'estampille.

Par rapport à la sigillée italique, l'analyse chimique a permis l'attribution des estampilles analysées à deux groupes. Le groupe le plus nombreux correspond à l'atelier d'Arezzo, auquel s'ajoutent 7 estampilles. Il s'agit d'un groupe très homogène, mais on observe quelques échantillons, parmi lesquels la marque *S(EX) M(VRRIVS) P(ISANVS)*, qui s'ajoutent à ce grand groupe de façon marginale. A partir des similitudes existant dans la composition chimique des groupes de référence correspondant à ces deux ateliers et, compte tenu que les résultats que l'on présente sont encore dans une première phase, on ne peut pas écarter la possibilité que ces tessons puissent appartenir à l'atelier de Pise[6]. Il faut rappeler, en plus, que l'on compte une autre estampille liée à Pise, *EVHODVS*, qui n'a pas pu être analysée, s'agissant d'un tesson trop petit.

L'autre groupe chimique avec une estampille de sigillée est celui en relation avec la zone du Latium-Campanie. Comme dans le cas de la marque correspondant à la "production A de la baie de Naples", cette estampille, *ANTIOCHVS*, paraît de façon résiduelle dans un ensemble déjà daté de l'époque flavienne mais, grâce à la caractérisation archéométrique, on sait que des échantillons sans estampille de cette production ont été documentés dans l'ensemble daté des dernières années du Ier s. av. n. è. Mais on ne peut pas non plus, dans ce cas, attribuer cette datation directement à l'estampille.

Par rapport au moment de l'apparition des productions de sigillée italique dans la ville de *Baetulo*, dans l'état actuel de nos connaissances, le contexte le plus ancien avec la sigillée italique date du début de l'époque d'Auguste[7], mais malheureusement il s'agit de tessons trop petits pour pouvoir être analysés ; malgré tout, les formes qui apparaissent, Consp. 1 et Consp. 5, semblent être reliées à Arezzo (Ettlinger *et alii* 1990, p. 52 et 60). En outre, il faut rappeler que toutes les estampilles radiales (nos 15, 16, 19, 21 et 22) documentées dans cette étude, appartiennent aussi à l'atelier d'Arezzo.

Les résultats procédant de la caractérisation archéométrique des échantillons correspondant aux estampilles sur la sigillée sud-gauloise montrent comment, autant celles attribuées par l'archéologie à des potiers de l'atelier de La Graufesenque –comme une que l'on n'avait pas pu identifier– se classent dans le groupe de cet atelier. En plus, il est important de noter que tous les échantillons de sigillée sud-gauloise analysés, avec et sans estampille, forment un seul groupe homogène complètement compatible avec La Graufesenque.

En dernier lieu, quant à la sigillée hispanique, le petit nombre d'échantillons analysés ne permet que de faire une première interprétation. Jusqu'à présent, les échantillons analysés et la seule estampille documentée par l'archéologie semblent reliés à l'aire de production de Tricio (La Rioja). En accord avec l'étude stratigraphique, on peut considérer cette production présente à Baetulo à partir du début des Flaviens.

CONCLUSIONS

Les résultats préliminaires de l'application de l'analyse archéologique et archéométrique sur la sigillée avec des marques de potiers apparues dans les fouilles modernes de la ville romaine de *Baetulo*, ont permis de lier les vases de sigillées qui, pendant plus d'un siècle, sont arrivés dans la ville, avec six centres ou zones de production déterminés. On a pu vérifier, comme il était déjà assuré, que l'atelier d'Arezzo a fourni les marchés de la ville mais on a constaté la présence aussi de vases d'autres ateliers et zones de productions. On peut vérifier aussi la présence, il semble qu'elle soit la seule, des produits de l'atelier de La Graufesenque par les productions sud-gauloises. On constate, en dernier lieu, que les produits d'un des centres producteurs les plus importants de sigillée hispanique connue jusqu'à présent, celui de Tricio, arrivent à *Baetulo* en entrant en compétition avec des produits sud-gaulois à partir des Flaviens.

En accord avec les données qu'on a jusqu'à présent, la circulation de sigillées dans la ville commence avec la sigillée italique, qui est présente à partir du début du règne d'Auguste. C'est, probablement, l'atelier d'Arezzo qui fournit la ville de ses produits pendant cette époque. A partir des années 15/10 av. n. è., même si les produits arétins sont les plus abondants, d'autres productions arrivent aussi à *Baetulo* : d'un côté, on constate la présence de sigillée en provenance de la zone Latium-Campanie, peut-être de Puzzoli et, d'un autre, des pots de la production A de la baie de Naples. A l'époque de Tibère, bien qu'en petites quantités, se documente encore l'arrivée de sigillées italiques, quelques-unes, peut-être, en provenance de l'atelier de Pise.

C'est à partir de Tibère qu'on constate la présence des premières importations des produits du sud de la Gaule, qui dominent complètement le marché des sigillées dans la ville depuis l'époque claudienne jusqu'au

6 La discrimination entre les productions de Pise et Arezzo est toujours difficile et ne peut être aisée que dans des conditions optimales (Picon 1994, p. 58). Dans l'état actuel de nos recherches, avec un petit nombre d'échantillons analysés et comparant les résultats avec les groupes de référence d'un autre laboratoire, il n'est pas possible de faire cette discrimination.

7 Il s'agit du remblai d'un silo que l'on n'a pas inclus dans cette étude parce qu'il n'a donné aucune estampille (Madrid 1999).

début des Flaviens. La sigillée hispanique, bien que de façon minoritaire, se rencontre déjà au début de l'époque flavienne et sera plus abondante en avançant dans cette période. C'est l'atelier de La Graufesenque qui semble avoir l'exclusivité du marché des sigillées sud-gauloises à *Baetulo*. Et les productions hispaniques de l'atelier de Tricio (La Rioja) sont les seules qui, jusqu'à présent, on peut l'assurer, arrivent à la ville.

Finalement, il faut noter que cette méthodologie de travail a permis aussi de classer quelques estampilles dans des groupes compatibles d'ateliers ou zones de productions déterminées, malgré la difficulté d'identification qu'elles pressentaient ; ainsi, on a pu relier la marque []*ET*[] avec la production A de la baie de Naples, et la marque *CIPET*? avec le "*P*" rétrograde, avec la production de La Graufesenque.

ANNEXE : Les marques

A - Production A de la baie de Naples (Fig. 2)

1. Num. inv. : LL/85-7696/7697.
Estampille : [ ]*ET*? en cartouche rectangulaire de 14 x []5 mm.
Officine : non identifiée.
Forme : non identifiée.
Contexte stratigraphique : couches de remodelage, dans la rue Lladó, d'une rue au début de l'époque flavienne.
Num. analyse : BDT070.

2. Num. inv. : TV/84-22734.
Estampille : *DEM*[ ] : [ ]*IVS* en cartouche rectangulaire de 13 x 11 mm.
Officine : possible *Demetrius*, peut-être un esclave de *Pullius*, potier qui peut être de l'atelier de Puzzoli (OC 591) ou avec la production A de la baie de Naples (Soricelli, Schneider et Hedinger, 1994, p. 70).
Forme : non identifiée.
Contexte stratigraphique : couche de difficile attribution chronologique de la place Font i Cussó.

B - Sigillée italique (Fig. 3)

3. Num. inv. : 7788/7794/7813/7907.
Estampille : [ ]*VTI:CHVS* en cartouche circulaire de 9 mm de diam.
Officine : *Antiochus*, de Puzzoli (OC 103).
Forme : Consp. 22.
Contexte stratigraphique : couches de remodelage, dans la rue Lladó, d'une rue au début de l'époque flavienne.
Num. analyse : BDT065.

4. Num. inv. : F/85-5868.
Estampille : *EV*[ ] en cartouche de 8 [] x 10 mm.
Officine : *Cn. Ateius Evhodus* (OC 161). Possible de Pise (Menchelli 1997, p. 196).
Forme : non identifiée.
Contexte stratigraphique : remplissage d'un puits de la rue Fluvià à l'époque de Tibère.

5. Num. inv. : LL/85-5379.
Estampille : *PA*[ ] en cartouche de 9 [] x 7 mm.
Officine : *P.Attius*, Italie du Nord (OC 209).
Forme : non identifiée.
Contexte stratigraphique : couches de remodelage, dans la rue Lladó, d'une rue au début de l'époque flavienne.

6. Num. inv. : LL/85-5380.
Estampille : *PAT*[ ] en cartouche de 13 [] x 6 mm.
Officine : *P.Attius*, Nord de l'Italie (OC 209).
Forme : non identifiée.
Contexte stratigraphique : couches de remodelage, dans la rue Lladó, d'une rue au début de l'époque flavienne.

7. Num. inv. : F/85-5844.
Estampille : *P.C.N* en cartouche rectangulaire de 12 x 8 mm.
Officine : (OC 350) On ne connaît ni le *nomen* ni le *cognomen* de ce potier.
Forme : fond avec pied d'une coupe avec le profil typique des productions de la moitié à la fin de l'époque augustéenne.
Contexte stratigraphique : remplissage d'un puits de la rue Fluvià à l'époque de Tibère.

8. Num. inv. : LL/85-6616.
Estampille : *E*[ ]:*P.CO*[ ] en cartouche rectangulaire de 14 x 9 mm.
Officine : *Eros P. Corneli*, d'Arezzo, ouvrier de *P. Cornelius* (OC 499).
Forme : non identifiée.
Contexte stratigraphique : couches de nivellement d'un champ de dolia et silo de la rue Lladó, datées des quinze dernières années avant notre ère.
Num. analyse : BDT048

9. Num. inv. : F/85-5840.
Estampille : *M.GRA*[ ]/*LIVS.*[ ]*E/NVDVRVS* en cartouche rectangulaire de 12 x 9 mm.
Officine : *M.Gratilius Menudurus* (OC 766k).
Forme : Consp. 7.2.
Contexte stratigraphique : remplissage d'un puits de la rue Fluvià à l'époque de Tibère.

10. Num. inv. : K/76-1170.
Estampille : *S.M.P.* en cartouche de 9 x 3 mm *in p.p.*
Officine : *Sex. M(urrius) P(isanus)* de Pisa (Menchelli 1997, p. 196).
Forme : Consp. 32.5.
Contexte stratigraphique : remplissage d'une citerne de la rue Pujol à l'époque de Claude.
Num. analyse : BDT023.

11. Num. inv. : TV/84-23882/23868/23908/23912/23920.
Estampille : *COCO/NAEVI* en cartouche rectangulaire de 11 x 6 mm.
Officine : *Cocco Naevi* de Puzzoli, travailleur de *N. Naevius Hilarus* (OC 1091a).
Forme : Consp. 22.
Contexte stratigraphique : couches de difficile attribution chronologique de la place Font i Cussó.

12. Num. inv. : LL/85-5365/5381.
Estampille : [ ]*PERO*[ ]*RIA* en cartouche de [] 6 x 6 mm.
Officine : *L. et C. Petronius Coria*, d'Arezzo (OC 1298).
Forme : fond avec pied Consp. B 6.2.
Contexte stratigraphique : couches de remodelage, dans la rue Lladó, d'une rue au début de l'époque flavienne.
Num. analyse : BDT055.

13. Num. inv. : F/85-5929.
Estampille : *S.E* en cartouche carré de 7 x 7 mm.
Officine : *Sextus Petronius* d'Arezzo (OC 1301).
Forme : non identifiée.
Contexte stratigraphique : remplissage d'un puits de la rue Fluvià à l'époque de Tibère.

14. Num. inv. : F/85-5843.
Estampille : *PVB/TITI* en cartouche rectangulaire de 8 x 6 mm.
Officine : *Titius* possible ouvrier de *Publius August* (OC 1445).
Forme : fond avec pied d'une coupe avec le profil typique des productions de l'époque d'Auguste.
Contexte stratigraphique : remplissage d'un puits de la rue Fluvià à l'époque de Tibère.

15. Num. inv. : F/85-5796.
Estampille : *A.TITI/FIGVL* en cartouche rectangulaire de 11 x 9 mm en situation radiale (4).
Officine : *A.Titius* d'Arezzo (OC 2002).
Forme : Consp. 10.1.2.
Contexte stratigraphique : remplissage d'un puits de la rue Fluvià à l'époque de Tibère.

16. Num. inv. : F/85-5836.
Estampille : *L T C* en cartouche rectangulaire de 9 x 7 mm en situation radiale (2).
Officine : *L.Titius Caupo* d'Arezzo (OC 2055).
Forme : fond avec pied d'une coupe avec le profil typique des productions de l'époque d'Auguste.
Contexte stratigraphique : remplissage d'un puits de la rue Fluvià à l'époque de Tibère.

17. Num. inv. : F/85-5869.
Estampille : *L T C* en cartouche rectangulaire de 9 x 7 mm.
Officine : *L.Titius Caupo* d'Arezzo (OC 2055).
Forme : non identifiée.
Contexte stratigraphique : remplissage d'un puits de la rue Fluvià à l'époque de Tibère.

18. Num. inv. : LL/85-6615.
Estampille : *TIYRC* en cartouche rectangulaire de 10 x 6 mm.
Officine : *L.Titius Thyrsus*, d'Arezzo (OC 2061).
Forme : Consp. 14.
Contexte stratigraphique : couches de nivellement d'un champ de dolia et silo de la rue Lladó, datées des quinze dernières années avant notre ère.
Num. analyse : BDT049.

19. Num. inv. : LL/85-7702.
Estampille : *LVCR.TITI* en cartouche rectangulaire de 11 x 8 mm en situation radiale (1).
Officine : *Lucr(io) L. Titi*, ouvrier d'une officine de *L. Titius* (OC 2114).
Forme : fond avec pied d'une assiette avec le profil typique des productions du début au milieu de l'époque augustéenne.
Contexte stratigraphique : couches de remodelage, dans la rue Lladó, d'une rue au début de l'époque flavienne.
Num. analyse : BDT062.

20. Num. inv. : F/85-5837.
Estampille : *AVI[ ]/SCRO[ ]* en cartouche rectangulaire de 9 [] x 8 mm.
Officine : d'*A.Vibius Scrofula* d'Arezzo (OC 2327).
Forme : Consp. 7.
Contexte stratigraphique : remplissage d'un puits de la rue Fluvià à l'époque de Tibère.

21. Num. inv. : F/85-5838.
Estampille : *AVI/CCP* en cartouche rectangulaire de 8 x 7 mm en situation radiale (2).
Officine : d'*A.Vibius Scrofula* d'Arezzo (OC 2327).
Forme : fond avec pied d'une assiette avec le profil typique des productions du début de la sigillée italique.
Contexte stratigraphique : remplissage d'un puits de la rue Fluvià à l'époque de Tibère.

22. Num. inv. : LL/85-7703.
Estampille : *AVB/SCR* en cartouche rectangulaire de 14 x 9 mm en situation radiale (3).
Officine : *A. Vibius Scrof(ula)* d'Arezzo (OC 2327).
Forme : fond avec pied d'une assiette avec le profil typique des productions du début au milieu de l'époque augustéenne.
Contexte stratigraphique : couches de remodelage, dans la rue Lladó, d'une rue au début de l'époque flavienne.
Num. analyse : BDT066.

23. Num. inv. : TV/84-22760.
Estampille : *AVB/SCR* en cartouche de 7 [] x 8 mm.
Officine : *A. Vibius Scrofula*, d'Arezzo (OC 2327).
Forme : non identifiée.
Contexte stratigraphique : couches de difficile attribution chronologique de la place Font i Cussó.

24. Num. inv. : TV/84-22762.
Estampille : [ ]*MBR* en cartouche rectangulaire de [] 7 x 6 mm.
Officine : *Umbricius* d'Arezzo (OC 2385).
Forme : non identifiée.
Contexte stratigraphique : couches de difficile attribution chronologique de la place Font i Cussó.

25. Num. inv. : LL/85-10855.
Estampille : anépigraphe.
Officine : non identifiée.
Forme : non identifiée.
Contexte stratigraphique : couches de remplissage, dans la rue Lladó, d'une rue et d'une possible industrie de vin à l'époque de Domitien.

26. Num. inv. : F/85-5842.
Estampille : non identifiée.
Officine : non identifiée.
Forme : fond avec pied d'une coupe avec le profil typique de la fin d'Auguste jusqu'à Tibère.
Contexte stratigraphique : remplissage d'un puits de la rue Fluvià à l'époque de Tibère.

C - Sigillée sud-gauloise (Fig. 4)

27. Num. inv. : K/76-1179.
Estampille : *MAND OF* en cartouche rectangulaire de 15 x 3 mm.
Officine : *Amandus* de La Graufesenque (Oswald 1964, p. 114).
Forme : Drag. 15/17.
Contexte stratigraphique : remplissage d'une citerne de la rue Pujol à l'époque de Claude.
Num. analyse : BDT027.

28. Num. inv. : K/76-1162.
Estampille : *OF CANT* en cartouche rectangulaire de 12 x 3 mm.
Officine : *Cantus* de La Graufesenque (Oswald 1964, p. 58).
Forme : non identifiée.
Contexte stratigraphique : remplissage d'une citerne de la rue Pujol à l'époque de Claude.
Num. analyse : BDT031.

29. Num. inv. : K/76-1163.
Estampille : *CAN.II* en cartouche rectangulaire de 12 x 3 mm.
Officine : *Cantus* de La Graufesenque (Oswald 1964, p. 58).
Forme : Drag. 27.
Contexte stratigraphique : remplissage d'une citerne de la rue Pujol à l'époque de Claude.
Num. analyse : BDT026.

30. Num. inv. : K/76-1161.
Estampille : *CIPET* ? avec la *p* rétrograde, en cartouche rectangulaire d'11 x 3 mm.
Officine : non identifiée.
Forme : Drag. 27.
Contexte stratigraphique : remplissage d'une citerne de la rue Pujol à l'époque de Claude.
Num. analyse : BDT035.

31. Num. inv. : K/76-1176.
Estampille : *FELICI TE* en cartouche rectangulaire de 15 x 3 mm.
Officine : Felix de La Graufesenque (Oswald 1964, p. 120-121).
Forme : Drag. 24/25b.
Contexte stratigraphique : remplissage d'une citerne de la rue Pujol à l'époque de Claude.
Num. analyse : BDT028.

32. Num. inv. : K/76-3058.
Estampille : *GALLIMAN* en cartouche rectangulaire de 15 x 3 mm.
Officine : *Gallicanus* de La Graufesenque (Oswald 1964, p. 130).
Forme : Drag. 15/17.
Contexte stratigraphique : remplissage d'une citerne de la rue Pujol à l'époque de Claude.

33. Num. inv. : TV/84-22761.
Estampille : *GEMINV* en cartouche rectangulaire de 15 x 3 mm.
Officine : *Geminus* de La Graufesenque (Bémont et Jacob 1986, p. 282).
Forme : Drag. 24/25.
Contexte stratigraphique : couches de difficile attribution chronologique de la place Font i Cussó.

34. Num. inv. : K/76-1.
Estampille : *OF.LABIO* en cartouche rectangulaire de 19 x 3 mm.
Officine : *Labio* de La Graufesenque (Oswald 1964, p. 157).

Forme : Drag. 15/17.
Contexte stratigraphique : remplissage d'une citerne de la rue Pujol à l'époque de Claude.

35. Num. inv. : K/76-2.
Estampille : *OF.LABIO* en cartouche rectangulaire de 15 x 3 mm.
Officine : *Labio* de La Graufesenque (Oswald 1964, p. 157).
Forme : Drag. 27b.
Contexte stratigraphique : remplissage d'une citerne de la rue Pujol à l'époque de Claude.

36. Num. inv. : K/76-1178.
Estampille : *OF.LAB*[ ] en cartouche rectangulaire de 12 [] x 3 mm.
Officine : *Labio* de La Graufesenque (Oswald 1964, p. 157).
Forme : Drag. 18a.
Contexte stratigraphique : remplissage d'une citerne de la rue Pujol à l'époque de Claude.
Num. analyse : BDT025.

37. Num. inv. : K/76-3057.
Estampille : *OF.LABIO* en cartouche rectangulaire de 19 x 3 mm.
Officine : *Labio* de La Graufesenque (Oswald 1964, p. 157).
Forme : Drag. 15/17.
Contexte stratigraphique : remplissage d'une citerne de la rue Pujol à l'époque de Claude.

38. Num. inv. : K/76-3059.
Estampille : *OF.*[] en cartouche rectangulaire de 8 [] x 3 mm.
Officine : *Labio* de La Graufesenque (Oswald 1964, p. 157).
Forme : Drag. 15/17.
Contexte stratigraphique : remplissage d'une citerne de la rue Pujol à l'époque de Claude.
Num. analyse : BDT030.

39. Num. inv. : K/76-3060.
Estampille : *OF.LABIO* en cartouche rectangulaire de 15 x 3 mm.
Officine : *Labio* de La Graufesenque (Oswald 1964,p. 157).
Forme : Drag. 24/25b.
Contexte stratigraphique : remplissage d'une citerne de la rue Pujol à l'époque de Claude.
Num. analyse : BDT029.

40. Num. inv. : K/76-3062.
Estampille : *OF.LABIO* en cartouche rectangulaire de 15 x 3 mm.
Officine : *Labio* de La Graufesenque (Oswald 1964, p. 157).
Forme : Drag. 24/25b.
Contexte stratigraphique : remplissage d'une citerne de la rue Pujol à l'époque de Claude.
Num. analyse : BDT033.

41. Num. inv. : LL/85-1380.
Estampille : []*ONOS* en cartouche rectangulaire de [] 10 x 3 mm.
Officine : *Sacironos* de La Graufesenque (B.H. 151).
Forme : Drag. 30 (possible).
Contexte stratigraphique : couches de remblais, dans la rue Lladó, d'une rue et d'une possible industrie de vin a l'époque de Domitien.
Num. analyse : BDT082.

42. Num. inv. : LL/85-6084.
Estampille : []*SILVAN*[] en cartouche rectangulaire de []14[] x 4 mm
Officine : *Silvanus* de La Graufesenque (Oswald 1964, p. 301).
Forme : non identifiée.
Contexte stratigraphique : couches de remblais, dans la rue Lladó d'une rue, et d'une possible industrie de vin a l'époque de Domitien.

43. Num. inv. : TV/82-2890.
Estampille : *SVLPICIV* en cartouche rectangulaire de 22 x 3 mm.
Officine : *Sulpicius* de La Graufesenque (Oswald 308).
Forme : Drag. 15/17 ou 18.
Contexte stratigraphique : couches d'abandon d'un bâtiment commercial de la place Font i Cussó à l'époque de Domitien.

D - Sigillé hispanique (Fig. 5)

44. Num. Inv. : LL/85-7889.
Estampille : []*G.AVMT.I* ?
Officine : G. Annius Tritiensis, de Tricio.
Forme : non identifiée.
Contexte stratigraphique : couches de remodelage d'une rue, dans la rue Lladó, au début de l'époque flavienne.

* *
*

BIBLIOGRAPHIE

Aitchinson 1986 : J. AITCHINSON, *The Statistical Analysis of Compositional Data*, Chapman and Hall, London, 1986.

Aitchinson 1992 : J. AITCHINSON, On Criteria for Measures of Compositional Difference, dans *Mathematical Geology*, 24, 1992, p. 365-379.

Bémont et Jacob 1986 : C. BÉMONT et J.-P. JACOB (dir.), *La terre sigillée gallo-romaine. Lieux de production du Haut-Empire : implantations, produits, relations*, Documents d'Archéologie Française 6, 1986.

Budexa 1999 : J. BUXEDA I GARRIGOS, Alteration and Contamination of Archaeological Ceramics: The Perturbation Problem, dans *Journal of Archaeological Sciences*, 26, 1999, p. 295-313.

Conspectus : E. ETTLINGER, B. HEDINGER, B. HOFFMANN, P. M. KENRICK, G. PUCCI, K. TOTH-RUBI, G. SCHNEIDER, S. VON SCHNURBEIN, C. M. WELLS, S. ZABEHLICKY-SCHEFFENEGER, *Conspectus Formarum. terrae sigillatae Italico Modo Confectae*, Römisch-Germanische Komission des Deutchen Archäologischen Instituts zu Frankfurt A.M., Materialien zur Römisch-Germanischen Keramik, Heft 10, Bonn, 1990.

Goudineau 1968 : C. GOUDINEAU, *La céramique arétine lisse*, Mélanges d'archéologie et d'histoire, Suppléments, 6, Fouilles de l'École française de Rome à Bolsena (Poggio Moscini), 4, Paris, 1968.

Guitart *et alii* 1991 : J. GUITART, P. PADROS, C. PUERTA, La casa urbana en Baetulo, dans *La casa urbana hispanorromana (Zaragoza, 1988)*, Zaragoza, 1991, p. 35-47.

Madrid Fernández 1999 : M. MADRID FERNANDEZ, Primers resultats de l'estudi de la ceràmica *terra sigillata* de *Baetulo* : circulació ceràmica i aportacions cronològiques a la ciutat, dans *Pyrenae* (à paraître).

Menchelli 1997 : S. MENCHELLI, Terra sigillata pisana : forniture militari e "libero mercato", dans *Rei Cretariæ Romanæ Favtorvm Acta 35*, 1997, p. 191-198.

Oswald 1964 : F. OSWALD, *Index of Potters' stamps on terra sigillata "samian ware"*, London, 1964.

Oxé et Comfort 1968 (=OC) : A. OXE et H. COMFORT, *Corpus Vasorum Arretinorum. A catalogue of the signatures, shapes and chronology of Italian sigillata*, Antiquitas, Reihe 3, Abhandlungen zur vor- und frühgeschichte, zur klassischen und provinzial-romischen archäologie, 4, Bonn, 1968.

Picon 1994 : M. PICON, Les sigillées italiques et leur étude en laboratoire, dans G. OLCESE (ed.), *Ceramica romana e archeometria : lo stato degli studi*, CNR, Museo Archeologicoe della ceramica de Montelupo, Edizione all'Insegna del Giglio, Firenze, 1994, p. 47-61.

Sáenz et Sáenz 1999 : M. P. SAENZ PRECIADO et C. SAENZ PRECIADO, Estado de la cuestión de los alfares riojanos : la *terra sigillata* hispánica altoimperial, dans M. ROCA ROUMENS, M.I. FERNANDEZ GARCIA (Coord.), *Terra Sigillata Hispánica. Centros de fabricación y producciones altoimperiales. Homenaje a Mª ngeles Mezquíriz*, Universidad de Jaén, Universidad de Málaga, Málaga, 1999, p. 60-136.

Soricelli *et alli* 1994 : SORICELLI, K. SCHNEIDER, B. HEDINGER, L'origine della "Tripolitanian Sigillata"/"Produzione A della Baia di Napoli", dans G. OLCESE (ed.), *Ceramica romana e archeometria : lo stato degli studi*, CNR, Museo Archeologicoe della ceramica de Montelupo, Edizione all'Insegna del Giglio, Firenze, 1994, p. 67-88.

Tarrats i Bou 1975 : F. TARRATS I BOU, *La terra sigillata de Baetulo*, mémoire de Maîtrise, Université de Barcelone, Barcelone, 1975 (inédit).

Tarrats i Bou 1976 : F. TARRATS I BOU, Campaña de Excavaciones Arqueológicas Baetulo-76 (1). Interesantes hallazgos en el sector del Pasaje Pujol, dans *Amistad*, 78, p. 4-6.

Wishart 1987 : D. WISHART, *Clustan User Manual*, Edinburgh : Computing Laboratory, University of St. Andrews, 1987.

* *
*

DISCUSSION

Président de séance : C. SIREIX

***Thierry MARTIN** : Vous n'avez pas d'estampille de Pise ?*
***Marisol MADRID FERNÁNDEZ** : Une seule, SMP.*
***Thierry MARTIN** : C'est surtout Arezzo qui approvisionne Baetulo ?*
***Marisol MADRID FERNÁNDEZ** : Oui, la plupart des tessons de terre sigillée italique analysés jusqu'à présent sont probablement à mettre en relation avec Arezzo.*
***Thierry MARTIN** : Il y a également très peu de sigillée hispanique ? Quels sont les rapports avec les importations de La Graufesenque ?*
***Marisol MADRID FERNÁNDEZ** : Les sigillées hispaniques commencent à arriver au début de l'époque flavienne mais les sud-gauloises arrivent très abondamment jusqu'à la fin du Ier s. ; au début de l'époque flavienne, la sigillée hispanique est en très petite proportion et, à l'époque de Domitien, elle est presque en proportion similaire.*

* *
*

SFECAG, Actes du Congrès de Fribourg, 1999.

Thierry MARTIN[1]

LA TRADITION ITALIQUE SUR LES SIGILLÉES DÉCORÉES PRÉCOCES DE MONTANS

A la mémoire de Bettina Hoffmann

Jusqu'au début des années 1960, à la suite notamment des travaux de J. Déchelette (Déchelette 1904), d'A. Oxé (Oxé 1914), de T. D. Pryce (Pryce 1942) ou encore de F. Oswald (Oswald 1951 ; 1956), chacun s'accordait pour reconnaître que les ateliers de Montans et de La Graufesenque avaient été, à leurs débuts, influencés, pour partie, par les officines italiques d'Arezzo et de Pouzzoles. L'idée qui prévalait alors était que les potiers gaulois de ces deux ateliers méridionaux s'étaient employés à imiter, avec plus ou moins de fidélité, les productions toscanes ou campaniennes, espérant ainsi s'attacher une clientèle qui, jusque-là, était essentiellement approvisionnée en vaisselle fine par l'Italie. C'était encore l'époque où Montans passait pour avoir été la plus ancienne fabrique de sigillée de la Gaule romaine.

Depuis, nul ne l'ignore, la découverte des ateliers lyonnais de La Muette (Desbat *et alii* 1996), la mise en évidence de ceux de Saint-Romain-en-Gal (Desbat et Savay-Guerraz 1986), l'identification des officines de proto-sigillée de Bram et de Narbonne (Passelac 1986b ; 1992 ; 1996 ; Sabrié 1986) et l'exploration de fours et de dépotoirs augustéens à La Graufesenque et à Montans (Vernhet 1971 ; Martin 1996, p. 17 et fig. 13-14) ont renouvelé entièrement notre vision sur l'essaimage technologique en Gaule des ateliers italiques (Wells 1977). On considère désormais que la création de ces officines précoces, et en particulier celle des manufactures rutènes, est pour une large part imputable à l'arrivée de potiers émigrés d'Italie, venus, dès le début du règne d'Auguste, conquérir le marché gaulois (Passelac 1986a ; 1998, p. 341 ; Bémont 1990, p. 81). Cette "délocalisation", parfaitement réussie, qui verra notamment l'installation d'une succursale d'*Ateius* à La Graufesenque (Picon 1974 ; 1995, p. 405 ; Hoffmann 1993 ; Hoffmann 1995, p. 394 ; Fülle 1997, p. 142), aura comme conséquence première, on le sait, de réduire considérablement le monopole qu'avaient eu jusque-là les ateliers d'Arezzo et de Pise, au même titre que ceux du Latium et de Campanie, sur le marché de la sigillée des provinces romaines d'Occident et d'Afrique du Nord, ce qui contribuera, à terme, à précipiter leur fermeture.

Les recherches récentes, menées conjointement par B. Hoffmann et A. Vernhet, sur les relations entre les sigillées précoces de La Graufesenque et les productions arétines décorées, ont montré que les premiers potiers millavois s'étaient effectivement appliqués, pour orner leurs moules, à copier des schémas et des motifs décoratifs créés par les artisans toscans (Hoffmann 1995 ; Hoffmann et Vernhet 1992), certains allant même, à l'instar de leurs collègues lyonnais (Picon et Lasfargues 1974), jusqu'à utiliser des moules provenant d'Arezzo (Hoffmann et Vernhet 1990). On se souvient par ailleurs que des analyses comparatives similaires, pratiquées sur les sigillées décorées précoces de Lezoux par H. Vertet (Vertet 1962 ; 1965 ; 1967 ; 1968a-c), Ph. Velay (Velay 1988-1989), Ph. Bet et D. Montineri (Bet et Montineri 1989 ; Montineri 1991), ont révélé que les potiers arvernes du début de notre ère s'étaient, eux aussi, souvent inspirés du répertoire ornemental des décorateurs arétins pour illustrer leurs vases.

On observe un phénomène analogue à Montans, au début du I^er^ s. apr. J.-C, période qui voit en effet certains potiers de la manufacture tarnaise, alors en pleine expansion, utiliser, pour orner leurs moules, des motifs, soit directement empruntés au lexique des artisans italiens, soit qui s'en inspirent d'une manière plus ou moins fidèle. Nous illustrerons ce propos en présentant ci-dessous plusieurs pièces montanaises, dont le caractère "italianisant" du décor témoigne, à l'évidence, de l'existence de relations privilégiées entre la fabrique tarnaise à ses débuts et les grands ateliers sinon

1 Chercheur associé de l'UMR 5608, CNRS - Université - Culture - UTM, 4 boulevard de la Mairie, 81200, F - AUSSILLON.

campaniens, du moins toscans. On verra également que, dans certains cas, il est possible d'établir des rapprochements avec les productions décorées de quelques officines d'Italie du Nord, sur la nature desquelles il conviendra de s'interroger au terme de cette étude.

En préambule à la présentation de ces documents, il ne nous a pas paru inutile de rappeler brièvement ce que l'on sait, pour l'heure, des débuts de l'artisanat céramique gallo-romain à Montans.

I. LES DÉBUTS DE MONTANS

1. Les premiers potiers montanais : des artisans gaulois.

Les résultats de fouilles, pratiquées à Montans au début des années 1980, ont permis de préciser les origines de la manufacture tarnaise.

Ceux-ci nous ont en particulier révélé la présence sur le site, tout au long du I^er^ s. av. n. è., d'un artisanat céramique indigène particulièrement florissant. L'étude d'une dizaine de fours circulaires à flamme directe, avec sole rayonnante reposant sur un pilier central, de même que l'examen de l'abondant mobilier qu'a livré la fouille des dépotoirs contemporains de leur période d'utilisation, ont montré tout le savoir-faire des potiers gaulois de Montans (Martin 1996, p. 11-13 ; Martin et Ruffat 1998). Ces derniers, passés maîtres dans l'art d'utiliser le tour rapide, réalisent des pièces dont souvent la minceur des parois s'allie harmonieusement à la pureté élancée de leur galbe. Leur répertoire typologique est, pour l'essentiel, d'inspiration celtique et bien caractéristique des productions céramiques de La Tène 3 utilisées par les populations gauloises du sud du Massif central et de la région toulousaine : urnes peignées, jarres à l'épaulement marqué d'un cordon torsadé ou incisé, urnes ovoïdes à décor lissé, jattes à bord rentrant, coupes biconiques, faisselles, vases balustres, plats et assiettes imités de modèles "campaniens". L'existence de ces ateliers de potiers gaulois a probablement compté pour beaucoup dans la décision prise par quelques artisans italiens de venir installer leurs fours à Montans au cours du règne d'Auguste. Il convient également de noter que l'introduction de la technique sigillée sur la place de Montans n'a pas pour autant entraîné l'arrêt immédiat de cette production indigène. Celle-ci était encore très florissante sous Tibère. Les premières années du règne de Claude verront l'amorce de son déclin, sa disparition n'intervenant qu'au début de la période flavienne.

2. Les ateliers de proto-sigillées.

Dans le courant de l'avant dernière décennie du I^er^ s. av. J.-C., on assiste à l'arrivée et à l'installation à Montans d'une première vague de potiers originaires d'Italie. Ces derniers ne maîtrisent pas encore les techniques de cuisson permettant d'obtenir le grésage des vernis et produisent des vases à couverte orangée et à pâte tendre, que l'on regroupe désormais sous le terme de proto-sigillées (Hoffmann et Vernhet 1992, p. 177). Cuites en mode A, dans des fours circulaires de dimensions modestes et à sole perforée, les pièces qu'ils réalisent sont empruntées au répertoire italique du moment (service Ib : *Conspectus* 12.1 et 14.1 ; service Ic : *Consp.* 12.3) (Fig. 1). Les plats, souvent de grande taille (40 cm de diamètre) et décorés d'une couronne de guillochis, portent des marques radiales, associées parfois à une estampille centrale. Nous ne connaissons, pour l'heure, que les noms de deux potiers relevant de cette phase initiale de production ; il s'agit d'une part d'*Acutus* (ACVT), dont l'officine montanaise fonctionnera jusqu'à l'époque de Néron (cf., en dernier lieu, Martin et Triste 1997, p. 115), et de *Cuartio* (CVAR) (Fig. 1, n^os^ 3-4)[2]. L'étude du comblement des fours de cette époque a livré également toute une série de rondeaux en terre cuite (Martin 1998, p. 60, fig. 6), dont la découpe particulière permettait de façonner, en une seule opération, le pied annulaire et le fond extérieur des grands plats du service Ib réalisés par ces deux potiers (Fig. 2, n^os^ 1-2)[3]. Cette période primitive, du moins à ses débuts et à notre connaissance, se caractérise également par l'absence de fabrication de vases décorés[4].

3. L'apparition à Montans des premières sigillées à vernis grésé.

C'est très probablement dans les premières années du début de notre ère qu'il faut placer l'apparition à Montans de la fabrication des premières pièces sigillées à vernis grésé, produites dans des fours à *tubuli*, qui autorisent des montées en température plus élevées, supérieures à 1000°, et une cuisson de type oxydant/oxydant (mode C).

Il semblerait que l'on puisse imputer ce changement de technologie à l'arrivée sur le site d'un second contingent de potiers italiens, avec à sa tête des hommes comme *L. Paconius*[5] (Fig. 2, n° 3), *Lepta*, *Rufus* ou

2 Il est très tentant de rapprocher les noms de ces deux potiers précoces de Montans de ceux d'*Acutus* et de *Cuartio* (avec cette graphie) qui, un temps, travaillèrent à Arezzo, dans l'atelier de *L. Saufeius Gausa* (O.C. 1684 et 1703 ; Prachner 1980, p. 117-120). De là à considérer qu'il s'agit des mêmes individus, il s'agit d'un pas que, pour l'heure, nous ne saurions franchir, malgré l'aspect séduisant de l'hypothèse.

3 Ce type de pièce technique est inconnu à La Graufesenque ; il n'est pas non plus représenté dans l'atelier de Bram. Celui-ci est également absent à La Muette, du moins si l'on s'en tient à la publication récente qui a été consacrée à cet atelier lyonnais (Desbat *et alii* 1996). De même, l'examen de la littérature consacrée aux officines italiques ne nous a livré aucun document comparable.

4 C'est très probablement entre -10 et 1 qu'il faut placer l'apparition, à Montans, des premiers Drag. 29 à décor estampé (cf. *infra*). La découverte, à plusieurs reprises sur l'atelier, de vases de ce type à couverte non grésée –c'est notamment le cas de l'exemplaire complet de *Vlatus*, reproduit à la Fig. 3, n° 1–, tendrait à accréditer cette hypothèse.

5 Potier plus que probablement lié à la *gens Paconia*, vieille famille républicaine de propriétaires fonciers et de marchands italiens, également producteurs d'amphores (Dressel 1, Lamboglia 2), enrichis en particulier par le négoce du vin avec la Méditerranée orientale (Bruno 1995, p. 223-224, n° 65). La réussite sociale et surtout pécuniaire des *Paconii* a permis, on le sait, à plusieurs d'entre eux d'accéder à l'ordre équestre (Nicolet 1974, p. 969-970) ; c'est le cas notamment de *M. Paconius*, vers le milieu du I^er^ s. av. J.-C., ou

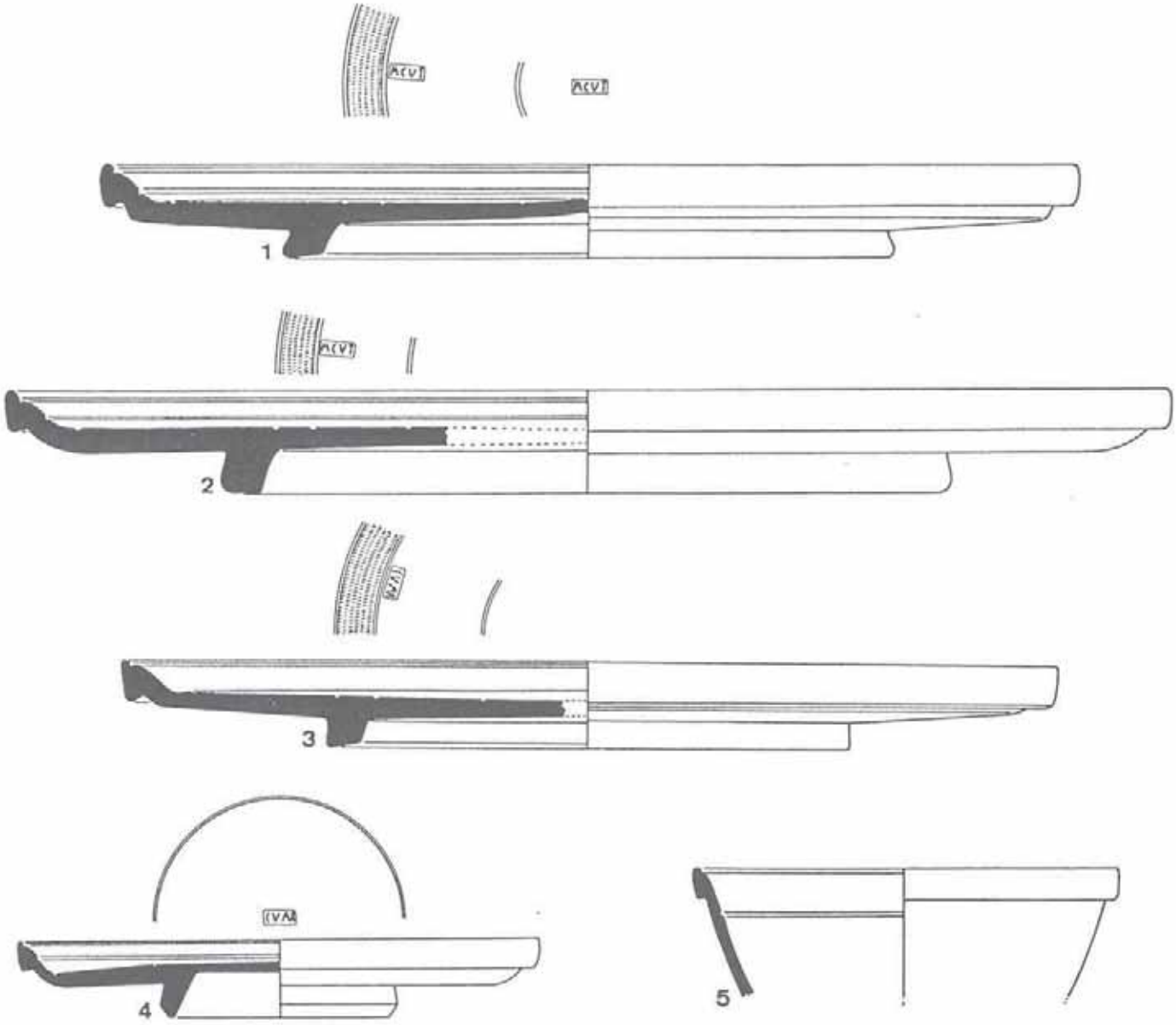


Figure 1 - Productions augustéennes montanaises en proto-sigillée, avec estampilles radiales.

encore *Paratus*, qui avec *Acutus*, apparaissent comme les potiers les plus représentatifs de cette période. C'est également l'époque où l'on voit apparaître à Montans les premières marques anépigraphes, en guise de signature, sur le fond intérieur des vases, que l'on peut rapprocher parfois d'exemplaires italiques souvent très proches. C'est en particulier le cas d'un timbre montanais reproduisant une couronne de feuilles de laurier (Meunier 1964-1965, p. 60 et Pl. 1, nº 2 ; Labrousse 1974, p. 492, fig. 35, nº 46 ; Tilhard 1988, fig. 27 et 28, nº 205 ; Martin 1996, p. 39, fig. 46, B, 2ème ligne) (Fig. 2, nº 4), dont on connaît une représentation, avec les mêmes particularités graphiques, sur des pièces de TS italique (O.C. 2522 ; Funk et Bessou 1978, fig. 6, nº 6 ; Schindler-Kaudelka 1984, p. 26, nºs 107 et 108).

encore celui de *Q. Paconius Lepta*, originaire de Calès et propriétaire d'une exploitation viticole florissante au cœur de l'*ager Falernus* (Arthur 1991, p. 66-67). Un autre exemple d'ascension sociale et de réussite personnelle est celle de *L. Paconius Trupo* qui, dans les dernières décennies du IIe s. av. J.-C., ira s'installer à Délos pour y déployer ses talents de *negotiator* et faire fortune, mettant ainsi, pour un temps, sa descendance à l'abri du besoin (Hatzfeld 1912, p. 62 ; 1919, p. 399 ; Rauh 1993, p. 223-231 ; Will 1997, p. 125 et fig. 8). On rappellera enfin que, dès le IIIe s. av. n. è., des estampilles au nom des *Paconii* sont connues sur des céramiques à vernis noir produites à Calès et que des firmes de sigillée italique ont appartenu, dans la première moitié du règne d'Auguste, à des membres de cette famille (O.C. 1219-1221). A cet égard, il n'est pas inintéressant de rapprocher le timbre SVL/LA//PACO/NI trouvé à Rome (O.C. 1220), des vases que signe *Sulla*, un potier montanais contemporain des deux premières décennies de notre ère (Labrousse 1974, p. 492, fig. 35, nºs 20-21 ; Martin 1983, fig. 18, nº 1 ; 1996, p. 60), dont les productions ont été signalées à Auch ou encore à Saintes. Simple coïncidence onomastique ou identité de personne ? Convenons que la question mérite d'être posée.

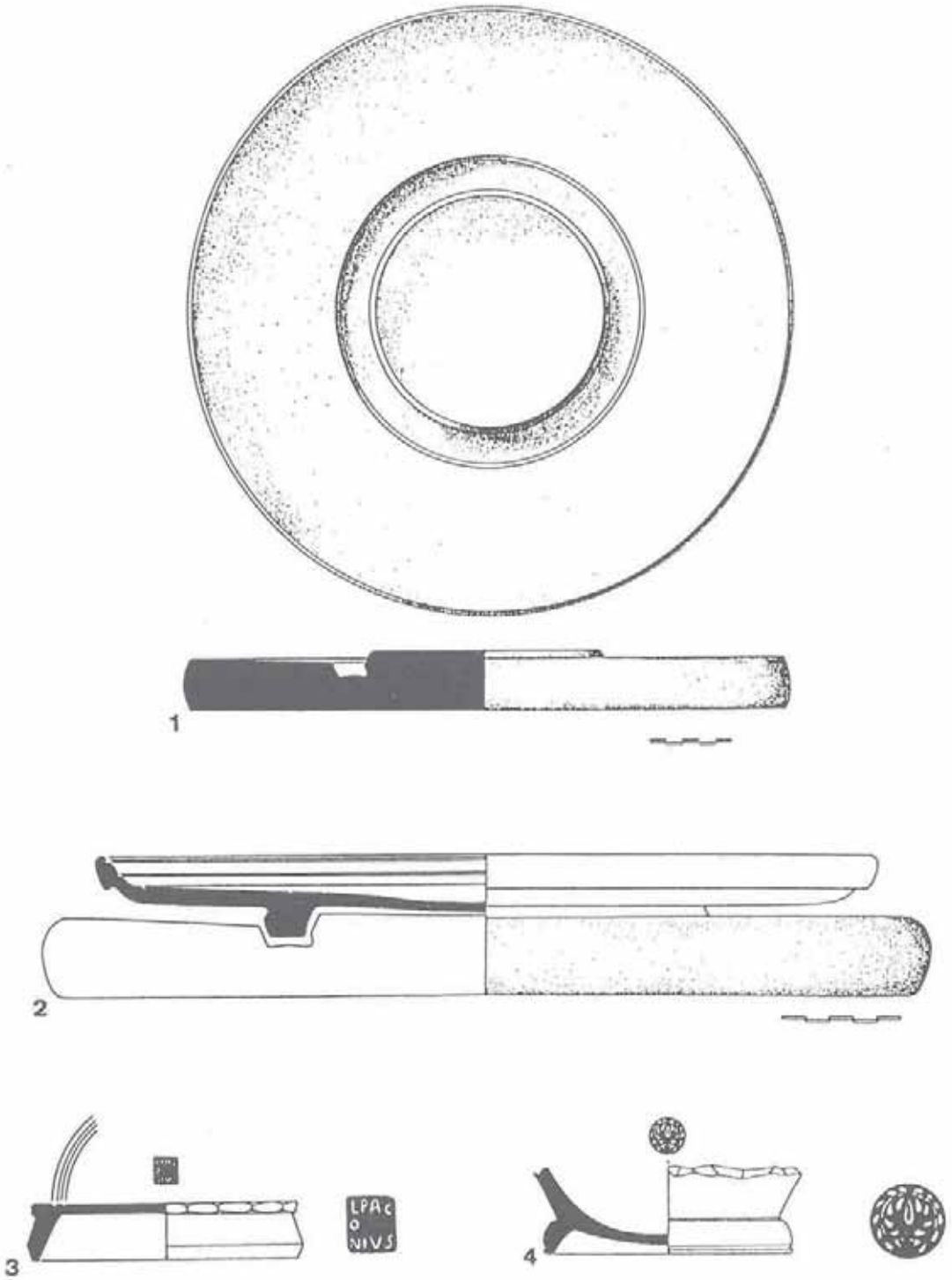


Figure 2 - 1-2 : rondeau en terre cuite d'époque augustéenne ; 3 : timbre montanais de *L. Paconius* ; 4 : marque anépigraphe montanaise en forme de couronne de laurier.

Toutes les formes produites alors par les potiers montanais copient, au détail près, le répertoire typologique toscan, au point qu'il est difficile, si ce n'est par l'examen de la pâte, de distinguer les imitations tarnaises des modèles originaux (service Ic et formes du service II). Ce désir d'imiter les productions italiques se marque également au niveau de la forme et du libellé des timbres figurant sur les pièces que réalisent en nombre les *figuli* montanais des dernières années du règne d'Auguste (marques circulaires, *in corona*, à registres superposés, à double encadrement, etc.). La formulation de certaines estampilles suggère par ailleurs l'existence d'une organisation vernaculaire de certains ateliers, à l'imitation de l'Italie (Prachner 1980 ; Fülle 1997), une pratique qui disparaît dans les premières années du règne de Tibère.

Cette période coïncide aussi avec l'apparition des premières sigillées montanaises décorées. Deux variétés de vases ornés, qui se distinguent par leur mode de fabrication, ont été produites à cette époque-là.

La première –son apparition dans le répertoire montanais est probablement antérieure de quelques années à celle de la série suivante, dans la mesure où certains échantillons, trouvés sur l'atelier ont été cuits encore en mode A– est constituée par des coupes carénées à décor estampé, imitées de la toreutique[6], dont la silhouette et la structure décorative préfigurent déjà celles qui caractériseront, un peu plus tard, les Drag. 29A d'époque tibérienne (Fig. 7). Il est à noter que des pièces analogues, dont la panse s'orne invariablement d'une palissade de godrons réguliers et estampés avec un soin particulièrement méticuleux, ont été produites, vers la même époque, à Lezoux (Vertet 1967 ; Poursat 1971, p. 331, fig. 20 ; Bet *et alii* 1994, p. 47 et note 28 ; Bémont 1995, p. 182) de même qu'à La Graufesenque (Vernhet 1971, p. 177-179 et fig. 3 ; Bémont 1995, p. 182 et fig. 2, n° 1). Malgré des différences de facture et des répertoires de motifs distincts, leur parenté est des plus évidentes. On notera toutefois le caractère moins "sobre" des exemplaires montanais, ne serait-ce que si on les compare, par exemple, à ceux réalisés par les potiers millavois. Ceux-ci se distinguent en particulier par une lèvre plus marquée, une carène plus "travaillée" et, de façon plus générale, par une certaine fantaisie décorative qui ne s'observe pas –ou du moins que très rarement– sur les coupes de La Graufesenque : registres supérieurs décorés (Fig. 3, n^{os} 1-11), présence de lignes perlées au niveau de la carène (n° 9), godrons ponctués de minuscules rosettes (n° 8) ou encore rangée de rosettes estampées en bas de panse (n° 12). Leur fabrication ne semble guère avoir dépassé les premières années du règne de Tibère. Malgré cette période de production relativement réduite, ces vases, au décor si particulier, ont été commercialisés non seulement dans la proche région montanaise[7] mais également sur une assez longue distance, comme le confirment les quelques trouvailles faites au Mas-d'Agenais (Martin 1999, p. 32, note 8), à Agen (fouilles du Carmel), à Périgueux (Tilhard 1978, Pl. 9, n° 118), à Bordeaux (Tilhard 1997, p. 45, fig. 4, n° 7), à Saintes (Tilhard 1988, p. 157, fig. 35, n^{os} 24-26) ainsi qu'à Vannes dans le Morbihan (Martin 1999, p. 32, note 9).

La seconde comprend les vases moulés, représentée essentiellement par des calices apparentés au type Drag. 11 et par des coupes hémisphériques Drag. 29A, à double registre décoré. A ces deux formes largement majoritaires en nombre, il faut ajouter quelques profils originaux, en particulier diverses variétés de lagènes, des tasses Vindonissa 13, des Drag. 30 de petit format et des gobelets cylindriques dont la silhouette est très voisine de celle des gobelets, à bandeau guilloché, *Conspectus* 50.3 (Haltern 16). On se doit de noter l'absence de certains types, au caractère il est vrai anecdotique, qui figurent parmi les productions précoces de La Graufesenque. Nous pensons en particulier aux coupes surbaissées à médaillon central du type "Paterclus" (Fiches 1977, p. 129, fig. 2A ; Hoffmann et Vernhet 1992, fig. 2, n° 8), qui ne sont pas pour l'instant attestées à Montans, si ce n'est, au milieu du I^{er} s. apr. J.-C, dans une version lisse pourvue d'un ombilic central proéminent (Jacques et Martin, 1997, fig. 22, n° 19).

II. EXEMPLES DE DÉCORS ARÉTINS OU ITALIANISANTS SUR LES SIGILLÉES DÉCORÉES PRÉCOCES DE MONTANS

Nous avons regroupé, dans la brève sélection qui suit, dix pièces céramiques provenant toutes de Montans. Celles-ci ont la particularité de comporter dans leur décoration des éléments arétins ou empruntés au répertoire ornemental de la sigillée italique moulée. Chaque document présenté fait l'objet d'une notice descriptive, assortie des commentaires d'usage.

1 - Calice Drag. 11 de petit format (Fig. 4, n° 1), pratiquement complet, caractérisé par une lèvre pendante, de section triangulaire à rainure externe, reposant sur un pied bas, incliné vers l'extérieur, soigneusement profilé (diam. b. = 16 cm ; h. = 11,5 cm ; diam. p. = 8 cm). A noter que cette variété de calice à pied bas (= D.-W., type V ; *Consp.* R 2.2.1), dont un modèle en argent figure dans le trésor d'Hildesheim, a été assez peu produite par les potiers toscans qui lui ont préféré les modèles à piédestal, plus fragiles mais au port plus élégant[8]. Celle-ci est généralement datée, en Italie, du milieu et de la fin du règne d'Auguste (*Consp.*, p. 168) ; elle est en particulier bien représentée à Haltern, d'où provient un bel exemplaire fabriqué par l'atelier pisan d'*Ateius* (Rudnick 1995, p. 174 et Taf. 19, n° 34). En revanche, elle est absente à Lezoux et à La Graufesenque, ateliers qui ont vu leurs potiers précoces ne pas la faire figurer dans leur répertoire. *Décor* : le haut de la panse est occupé par une rangée d'oves, régulièrement alignés, formés d'un cœur allongé et d'un arceau qui se confond avec un bâtonnet, à extrémité recourbée, positionné à droite ; au-dessous, le décorateur a placé, en guise de séparation, une rangée de petites perles, une disposition qui n'est pas sans rappeler celle que l'on peut observer sur nombre de calices arétins. La partie centrale du décor, dont la scénographie statique peut être rapprochée de celle employée sur le moule du calice "aux guerriers" de

6 Cf. la phiale côtelée, à médaillon central avec représentation d'Omphale, du trésor de Berthouville (Baratte 1989, p. 88, n° 20), ou encore la tasse bi-ansée à panse godronnée de *Prima Blaesia* trouvée à Pompéi (*Pompéi*, p. 197, n° 102). Un rapprochement peut être également établi avec certaines coupes hémisphériques à vernis plombifère ornées de godrons, produites en Gaule centrale au début du règne de Tibère (voir, par exemple, l'exemplaire trouvé à Oberwinterthur (Suisse), cf. Hochuly-Gysel 1998, Taf. 21, n^{os} 26-29, Farbtaf. A, n° 26). Sur les imitations en terre cuite de la vaisselle métallique dans l'Antiquité –de même que sur l'universalité et l'intemporalité de cette pratique– cf. Vickers et Gill 1994, avec une bibliographie exhaustive sur le sujet.

7 C'est le cas, notamment, du site de Las Peiras à Rabastens (Tarn), où un niveau de comblement d'un fossé, daté de la première décennie de notre ère, en a livré plusieurs fragments associés à de la sigillée italique lisse et décorée (Funk et Bessou 1978, p. 20).

8 Ces formes existent néanmoins chez *M. Perennius* (Oxé 1933, Taf. 42, n° 155) et *P. Cornelius* (Troso 1991, fig. 35 et Tav. 10, n° 57), mais dans des proportions toujours réduites.

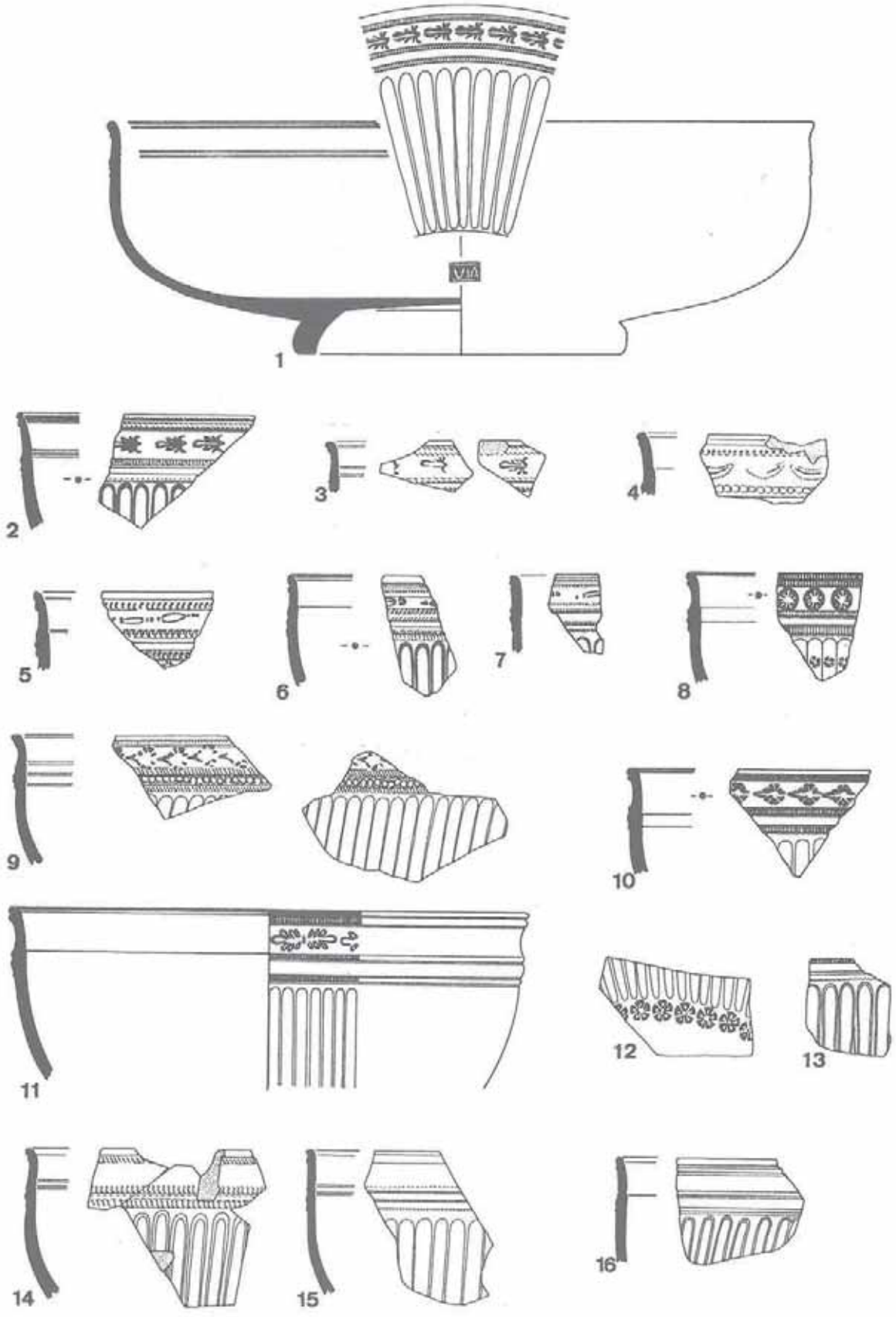


Figure 3 - Coupes carénées montanaises à décor estampé (de - 5 à + 15).



Figure 4 - 1 : calice montanais à décor de grotesques ; 2 : calice estampillé CREST/EVHOD (Haltern, d'après Rudnick 1995) ; 3 : grotesque (Olbia, d'après Hochuli-Gysel 1977) ; 4 : grotesque (Haltern, d'après Rudnick 1995) ; 5 : grotesque de Montans ; 6 : monstre marin de Montans ; 7 : monstre marin de Lezoux (style de *Nonnius*, d'après Bet, Montineri 1989) ; 8 : ménade sur un moule montanais de tasse Vindonissa 13.

La Graufesenque (Hoffmann et Vernhet 1992, fig. 7a-b), juxtapose, dans un champ libre, neuf motifs qui n'ont en apparence aucun lien entre eux. Pour trois de ces poinçons au moins (a, b, e), il est possible d'établir des corrélations avec le répertoire arétin, tandis que trois autres sont attestés sur la sigillée décorée précoce de Lezoux (c, g, i) ; quant aux derniers (d, f, h), leurs parallèles sont à rechercher sur les disques des lampes romaines en usage au début de notre ère :

a - Grotesque nu, à la poitrine décharnée, marchant à gauche et penché vers l'avant ; celui-ci –le poinçon est très imprécis– maintient sur son épaule, de la main droite (?), un objet allongé[9], tandis qu'il semble tenir un vase de la gauche. Ce motif, pour lequel la littérature consultée ne nous a livré aucun élément de comparaison absolument identique[10], est à rattacher aux scènes avec personnages grotesques –très largement inspirés de ceux de la *fabula atellana*– introduites dans la décoration arétine par l'atelier de *M. Perennius Bargathes* (D.-W. p. 107-109 et Taf. 15, nos 167-173 ; *Bargathes* 1984, nos 48-66), scènes que l'on retrouve également, mais avec des répertoires de poinçons différents, dans la production décorée de celui d'*Ateius* (cf. le calice de Bregenz, Oxé 1933, p. 69-70, n° 96, Taf. 21 et 63 ; Zabehlicky-Scheffenegger et Schneider 1992, Abb. 1-3 ; voir aussi le calice *Consp.* R 9.3.1 de Luni, *Luni I*, Tav. 64, n° 12 et Tav. 99, nos 1-5)[11], ou encore dans celle d'*Ancharius* à Vasanello (Lissi 1963, fig. 6-7, n° 8 ; Sforzini 1990, p. 269, note 51 et Tav. 3a ; Porten Palange 1992, Tav. 4, nos 14-17). Des motifs semblables ont été également employés par certains décorateurs précoces de La Graufesenque, comme le prouvent des découvertes faites anciennement à Londres (cf. *supra*, notes 6 et 7) ou, plus récemment, dans la fabrique millavoise (Hoffmann 1995, p. 395-396 et Tav. 40, nos 1-2).

b - Grotesque nu à tête réflexe, coiffé d'un bonnet à pointe, aux jambes grêles écartées et aux pieds à peine ébauchés, marchant à gauche ; il tient dans la main gauche une syrinx (?), tandis que de la droite il agite un sistre (Fig. 4, n° 5). Un personnage similaire, légèrement plus grand et mieux détaillé (Fig. 4, n° 4), est reproduit sur un calice trouvé à Haltern (Hähnle 1912, Taf. 8, n° 19 ; Oswald et Pryce 1920, Pl. 26, n° 1 ; Rudnick 1995, Taf. 29, n° 65 et Taf. 64, n° 1 ; Hoffmann 1995, Tav. 41, n° 1) (Fig. 4, n° 2), portant sur le fond intérieur une estampille bilinéaire de *Crestus* et d'*Euhodus* (CREST/ EVHOD), deux ouvriers de l'atelier pisan d'*Ateius* (Rudnick 1995, p. 99-102). Un grotesque dans la même attitude (Fig. 4, n° 3 = Hochuli-Gysel, 1977, Pl. 28, n° 145) est également connu sur une œnochoé à glaçure plombifère (atelier de Smyrne) trouvée à Olbia et datée des années 50-20 av. J.-C (Hochuli-Gysel, 1977, p. 174 et Pl. 57, S.12)[12].

c - Monstre marin nageant vers la droite, surmonté d'une tête masculine également à droite (Fig. 4, n° 6). Un poinçon animalier similaire a été utilisé par le décorateur tibérien de Lezoux *Nonnius* (Vertet 1967, fig. 2, n° 8 ; 1968a, Pl. 2, nos 1-2 ; Bet et Montineri 1989, p. 64 et fig. 20, n° 5 ; Montineri 1991, p. 169, n° 73). A noter que l'exemplaire montanais, du fait de sa taille plus réduite et de la disparition de plusieurs détails –voir, par exemple, l'absence d'écailles sur le corps de l'animal– est un motif qui a été surmoulé très probablement à partir d'un original lédosien (Fig. 4, n° 7). Quant au visage masculin de profil, celui-ci présente bien des similitudes avec une tête imberbe –probablement une représentation d'Auguste ou de Tibère– qui figure dans le répertoire de *Rutenos*, autre décorateur précoce bien connu de Lezoux et de La Graufesenque (Bet et Montineri 1989, p. 61 et fig. 16, n° 9 ; Montineri 1991, p. 159, n° 8 ; Bet *et alii* 1994, p. 47).

d - *Desultor* montant deux chevaux cabrés à droite. Le prototype de ce poinçon ne semble pas devoir être recherché dans le répertoire de la sigillée décorée italique. Il s'agit plus probablement d'un motif qui a été surmoulé à partir d'un médaillon de lampe de la fin du règne d'Auguste ou du début de celui de Tibère (Leibundgut 1977, Taf. 44, nos 248-249).

e - Ménade vêtue d'un drapé vaporeux, le bras droit et la tête rejetés vers l'arrière, dansant à droite. Motif de nette inspiration italique (Chase 1908, p. 45-49 ; D.-W. p. 121-124 ; voir aussi une Ménade, à l'attitude analogue, reproduite sur un autel de la collection Ny Carlsberg à Copenhague, Dräger 1994, p. 195-196 et Taf. 28, n° 1), dont on connaît des modèles assez proches, voire identiques, dans les répertoires de *Rasinius* (notamment dans D.-W., p. 124 et Beilage 4, n° 28, sur un calice d'Heidelberg ; Stenico 1960, p. 56, nos 36 et 38 ; Vannini 1988, p. 138 et p. 150, n° 156, Tav. 30, n° 306) et de *P. Cornelius* (Troso 1991, fig. 4, n° 20). On peut également établir une corrélation certaine avec une Ménade brandissant un thyrse, d'aspect plutôt fruste, qui figure sur un tesson de TS italique trouvé à Rome (Brown 1968, Pl. 23, n° 105). Autre comparaison possible, celle que l'on peut faire avec un type de Ménade qui est bien connu sur des lampes Loeschcke IA du premier quart du Ier s. (Leibundgut

---

9 Peut-être s'agit-il d'une outre de vin comparable à celle que transporte "l'esclave" filiforme dextrogyre, occupé à remplir une coupe, qui apparaît sur un fragment de calice tibérien de La Graufesenque recueilli à Londres et dont l'attitude générale rappelle assez celle de notre personnage (Dunning 1945, p. 50, fig. 2). A moins qu'il ne faille y voir simplement une représentation, maladroite et incomprise, du masque asinaire dont est affublé un grotesque du répertoire de *M. Perennius Bargathes* et qui présente une gestuelle assez proche de celle de la caricature montanaise (*Bargathes* 1984, p. 64-65, n° 48).

10 Un rapprochement morphologique peut être toutefois établi, d'une part avec le grotesque ithyphallique, penché également vers l'avant et tenant à bout de bras une outre de vin à moitié vide, qui figure sur le gobelet à vernis plombifère trouvé à Pella, en Macédoine, dont le décor original a été maintes fois publié (cf. en dernier lieu Hochuli-Gysel, 1977, pl. 28, nos 142-144 ; Hoffman 1995, Tav. 51, n° 4, dessin d'après R. Zahn), d'autre part avec "l'esclave à l'outre" qui orne le Drag. 11 millavois de Londres (cf. *supra*, note 9).

11 Pour mémoire, on peut rappeler que quelques éléments de ce répertoire seront réutilisés sur la tardo-italique, cf. Rossetti Tella 1996, p. 73, type 56 avec bibliographie, Tav. 76, n° 382, Tav. 77, n° 383.

12 C'est de la même époque que datent les peintures du *Columbarium* de la Villa Doria-Pamphili à Rome, sur lesquelles figurent deux "pygmées dansants" brandissant un sistre, coiffés d'un bonnet à pointe et au déhanchement analogue, peintures qui reproduisent des scènes liées aux cultes des *compita* (King, 1997, p. 334, fig. 6).

1977, Taf. 31, nº 100 ; Goethert-Polaschek, 211 M.59 ; Hanel 1995, Taf. 142, D 40). Ménade attestée également à Montans sur un moule de tasse Vindonissa 13 (Fig. 4, nº 8).

f - Aurige conduisant un quadrige à gauche. Il s'agit, là encore, d'un motif probablement pris sur une lampe Loeschcke IA du début du Ier s. apr. J.-C. (Leibundgut 1977, Taf. 43, nos 238-240), dont le prototype est connu sur la sigillée arétine (cf. la course de quadriges sur un calice de *Zoilus*, Pucci 1981, fig. 2-3). Un poinçon, proche de celui-ci, figure également sur un Drag. 11 de Lezoux décoré par *Rutenos* (Bet et Montineri 1989, p. 61 et fig. 16, nº 13 ; Montineri 1991, p. 160, nº 67), un thème que l'on retrouve également traité sur un Drag. 29A trouvé à Augst et originaire très certainement de l'atelier d'Aoste en Isère (Vogel Müller 1998, Abb. 2, nº 14 et Abb. 4, nº 7).

g - Personnage de style italique, le bras droit replié et le gauche pendant le long du corps, vêtu seulement d'une cape plissée, marchant à droite. Ce motif, légèrement plus grand, est connu à Lezoux à haute époque (Vertet 1967, fig. 2, nº 2). Une variante de ce personnage, avec le bras gauche levé, a été utilisée par le décorateur arverne *Nonnius*, toujours au cours du règne de Tibère (Bet et Montineri 1989, p. 64 et fig. 12, A et B, fig. 20, nº 3 ; Montineri 1991, p. 169, nº 35).

h - Gladiateur thrace armé d'une *sica* et d'un bouclier. Motif bien connu sur des lampes Loeschcke IA du premier quart du Ier s. (Deneauve 1969, Pl. 38, nº 317 ; Leibundgut 1977, Taf. 41, nº 212 ; Bailey 1980, Q 783, Pl. 3, fig. 56 ; Larese / Sgreva 1996-1997, I, p. 108, nº 67 et II, p. 411, nº 83).

i - Gladiateur thrace vaincu, de dos, tenant son bouclier de la main droite. Motif présent à Lezoux sur un Drag. 11 de *Rutenos* (Bet et Montineri 1989, p. 61 et fig. 16, nº 16 ; Montineri 1991, p. 160, nº 58). Son paradigme est à rechercher sur les lampes Loeschcke IA de l'époque de Tibère (Deneauve 1969, Pl. 38, nº 323 ; Leibundgut 1977, Taf. 41, nº 213).

2 - Fragment de haut de panse d'un calice Drag. 11 surcuit (Fig. 5, nº 1 = Martin 1983, fig. 11, nº 4). Le haut de la plage décorée est occupé par une rangée de grosses perles surmontant une ligne d'oves de nette inspiration italique, à double arceau avec dard simple à gauche[13], une association qui a été maintes fois signalée sur l'arétine à décor moulé (cf., par exemple, Oxé 1933, Pl. 71, nos 225, 257, 258 et 260 ; Troso 1991, fig. 19, nº 150), et que l'on connaît également sur des calices précoces de La Graufesenque (Hoffmann et Vernhet 1992, fig. 13a). Au-dessous, feuille de vigne incomplète proche d'un type utilisé par l'atelier arétin de *P. Cornelius* (Troso 1991, fig. 24, nº 213), placée entre des arcatures avec, dans le champ, une estampille intradécorative rectangulaire à double encadrement, dont il ne reste malheureusement que l'angle supérieur droit. A noter qu'il n'est pas impossible que ce soit un moule d'origine italique qui ait servi à produire cette pièce, tant la finesse du décor –ou du moins de ce qu'il en reste– est exceptionnelle[14].

3 - Fragment de panse d'un calice Drag. 11 agrémenté d'un décor végétal d'une finition très soignée (Fig. 5, nº 2), dont le sujet reproduit un thème largement développé dans l'art augustéen, à savoir celui de l'Abondance générée par la *Pax Augusta* (cf. en dernier lieu, sur ce sujet, Castriota 1995) : hampes torsadées enrubannées (thyrse ?), avec motif cordiforme à la base et branches de pin avec pignes de part et d'autre (parallèles connus chez *Bargathes*, cf. Stenico 1956, Tav. 2, nº 32 ; Porten Palange 1966, Tav. 9, nº 53 ; *Bargathes*, p. 117, nº 101) ; épi de blé et "radis" en garniture. Certains de ces éléments décoratifs méritent un commentaire un peu plus détaillé ; c'est le cas notamment de l'épi de blé qui, on le sait, figure en bonne place dans le répertoire de nombre de décorateurs arétins, tels *Rasinius* (D.-W., Taf. 30, nº 48 ; Stenico 1960, p. 65, type 222 et Tav. 35, nos 190/191 ; Vannini 1988, p. 140, nº 167 et type 138), *M. Perennius* (Oxé 1933, Taf. 66, nº 284 ; D.-W., Taf. 13, nº 483 ; Goudineau 1968a, Pl. 4, nº 11 ; Porten Palange 1995, Tav. 7, nos 21, 22, 27), *Tigranus* (Chase 1908, Pl. 12, nº 217 ; D.-W., Taf. 11, nos 144, 147, Taf. 13, nos 181, 182), *Pantagathus* (Oxé 1933, Taf. 22, nº 108), ou encore *Cn. Ateius* (D.-W., Taf. 27, nº 484 ; Scarpellini Testi et Zamarchi Grassi 1995, Tav. 24, nº 2 et Tav. 25, nº 1). Quant au motif en forme de cœur, dont plusieurs variétés sont connues à Montans au début du règne de Tibère (Simpson 1976, fig. 2, nº 4 ; Martin 1983, p. 119 et fig. 15, nº 16, fig. 17, nº 1), ses origines sont à rechercher dans l'ornementation des bols à reliefs hellénistiques sur lesquels il entre souvent dans la composition des frises supérieures (cf., parmi plusieurs centaines d'exemples, Siebert 1978, Pl. 24, M.27 ; Rotroff 1982, Pl. 66, nº 382 ; Puppo 1995, Tav. 69, X 11 ; Hausmann 1996, Taf. 32, nº 15). Présent sur les bols italo-mégariques de l'atelier tardo-républicain de *Cosa* (Puppo 1995, p. 87, C16), il réapparaît ensuite, au début du règne d'Auguste, sur les coupes cantharoïdes de *L. Sarius Surus* (Goudineau 1968b, p. 530, fig. 4 ; Fava 1972, p. 156, nº 466 ; Schindler-Kaudelka 1980, Taf. 66, nos 207-208 ; 1998, p. 367, nº 172), ainsi que sur certaines catégories de gobelets de type "Aco" d'Italie septentrionale (Schindler-Kaudelka 1980, Taf. 102, nº 20, Taf. 103, nº 22). Tout permet de penser que les paradigmes de cette variété de poinçons montanais sont bien à rechercher sur ces catégories de vases *a pareti sottili* ou apparentées, produites dans la région padane (Lavizzari Pedrazzini 1987 ; Minguez Morales 1991, p. 139-150), plutôt que sur la TS arétine moulée dans la mesure où ce motif est en effet absent –du moins à notre connaissance– du répertoire des décorateurs toscans.

4 - Bord et haut de panse d'une coupe Drag. 29A (Fig. 5, nº 3) ; le registre supérieur est occupé par une frise de calices d'acanthe juxtaposés, dont les proto-

13 Cette variété d'ove, mais légèrement plus empâtée (surmoulage ?), est connue également sur plusieurs calices tibériens de l'atelier de Crambade (Martin 1983, fig. 9, nos 1, 3-4, fig. 10, nº 5).

14 Cette éventualité peut être également envisagée pour le fragment de calice à décor de bucranes et de guirlandes trouvé à La Graufesenque (Hoffmann et Vernhet 1992, p. 182, p. 184 (note 24), et fig. 13a).

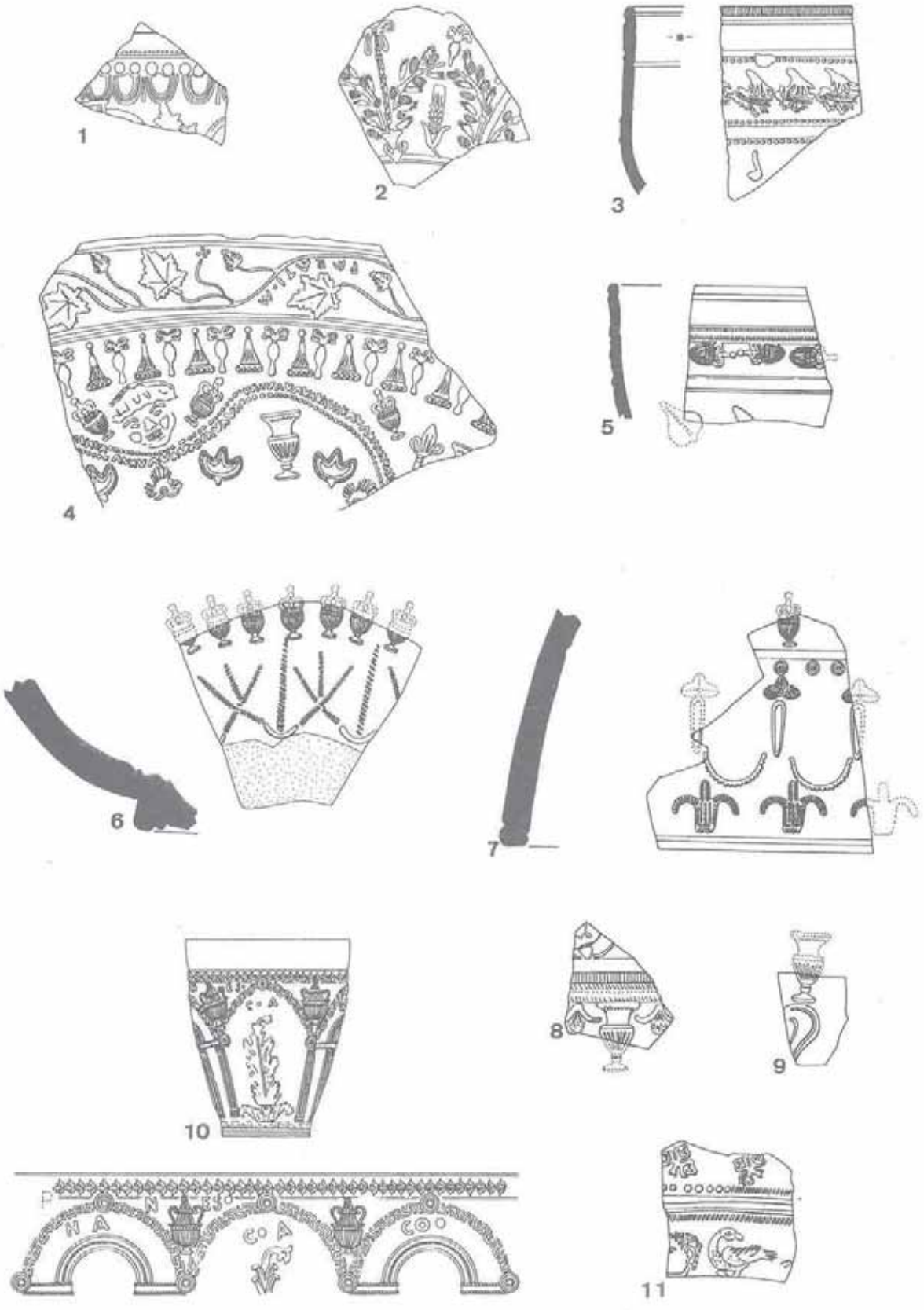


Figure 5 - 1 à 9, 11 : exemples de décors italianisants sur sigillée montanaise précoce ; 10 : gobelet de *C. Aco Diophanes* (Giubiasco, d'après Mazzeo Saraccino 1985).

types appartiennent aux répertoires des ateliers arétins de *M. Perennius* (avec *Bargathes*, cf. Knorr 1912, Taf. 2, nº 13 ; D.-W. Taf. 18, nºs 268, 343, Taf. 21, nº 337 ; *Bargathes*, Tav. 2, motif 19 et p. 146, nº 144) et de *P. Cornelius* (avec *Primus*, cf. Comfort 1953, p. 162, fig. 3 ; Stenico 1956, Tav. 6, nº 144 ; Hayes 1976, Pl. 6, nº 55 ; Comfort 1982, Pl. 61, nº 11 ; Vannini 1988, p. 286, nºs 299-300, p. 287, nº 303 et Tav. 11, motif 125 ; Troso 1991, Tav. 25, motif 226A, Tav. 44, nº 267b, Tav. 62, nº 369 et Tav. 71, nºs 437-438) ; sur celui du bas apparaît un *simpulum* (cf. Tilhard 1997, fig. 4, nº 8), dont le pendant figure également, associé à un cratère, sur le registre supérieur d'un moule de Drag. 29A de La Graufesenque (renseignement A. Vernhet).

5 - Fragment de moule de Drag. 29A de *Paratus* (Fig. 5, nº 4 = Martin 1986b, fig. 3, nº 5). Pièce trouvée à Montans, au siècle dernier, par E. A. Rossignol (Rossignol 1859, p. 699 ; Rossignol *Album*, Pl. 92), et maintes fois signalée dans la littérature (Déchelette 1904, I, p. 288, nº 138 ; Oxé 1914, col. 74, Abb. 5, nº 13 ; Knorr 1919, Taf. 62 ; Durand-Lefebvre 1954, fig. 5, nº 2 ; Labrousse 1975b, p. 63 ; Simpson 1976, p. 249 et fig. 1, nº 1 ; Mees 1995, p. 191). Le registre supérieur est occupé par un rinceau, avec axe principal et décurrentes tracés à mainlevée ; deux variétés de feuilles de vigne et grappe de raisin stylisée en garniture ; marque manuscrite PARATI.M, en capitales avec lettres A archaïques, à l'intérieur de l'une des boucles (= *CIL* XIII, 10011, 97). Absence de lignes perlées de part et d'autre de la baguette médiane. Sur le haut de la panse, alternance de "radis" et de motifs apparentés peut-être à des couvercles coniques avec bouton de préhension (?) ; au-dessous court un pseudo-rinceau de facture plutôt maladroite, combinant des perles et des chevrons juxtaposés avec, dans les boucles, divers motifs en garniture, dont trois au moins sont empruntés au répertoire italique de la période augustéenne :

a - Tête imberbe et joufflue, aux pommettes saillantes (= Déchelette 1904, II, p. 112, nº 677 ; Knorr 1919, Taf. 62, nº 1 ; Osw. 1274), proche d'une représentation d'un masque de Méduse reproduit sur des lampes Loeschcke IA de la fin du règne d'Auguste (Farka 1977, Taf. 29 et 61, nº 1081 ; Hanel, 1995, Taf. 18, nº 2/D11)[15].

b - Amphorette –ou cratère avec couvercle– à panse côtelée (= Déchelette 1904, II, p. 154, nº 1078 ; Knorr 1919, Taf. 62, nº 3). Les prototypes de ce motif sont à rechercher sur les productions à décor moulé de type "Aco" d'Italie septentrionale ; c'est du moins ce que nous enseignent des trouvailles faites à Ravenne (Bermond Montanari 1972, fig. 4), à Giubiasco (Fig. 5, nº 10, gobelet signé C. ACO. DIOPHANES, cf. Mazzeo Saraccino 1985, Tav. 69, nº 13 = Lavizzari Pedrazzini 1987, Tav. 11, nº 5), ou encore au Magdalensberg (coupe de *Surus*, cf. Schindler-Kaudelka 1980, Taf. 43 et 117, nº 43/1, Taf. 80, poinçon G. 2 = Mazzeo Saraccino 1985, Tav. 71, nº 6). Il faut toutefois noter que certains décorateurs toscans ont inscrit à leur répertoire ce genre de motif ; c'est notamment le cas de *M. Perennius* qui, dans sa succursale de Cincelli, a vu *Tigranus* utiliser un poinçon-matrice représentant une amphore à panse côtelée dans la confection de certains de ses moules (Chase 1908, Pl. 20, nº 220 ; 1916, Pl. 28, nº 126 ; Oxé 1933, Taf. 31, nº 125 ; D.-W., Taf. 10, nº 193, Taf. 26, nº 382 ; Brown 1968, Pl. 10, nºs 31, 32, 34 ; Vannini 1988, p. 57, nº 17). Un autre modèle d'amphore, plus gracile, a été également signalé à Arezzo (Porten Palange 1966, Tav. 25, nº 102b et Tav. 26, nº 102f). Pour information enfin, on peut rappeler qu'à Montans cette variété "d'amphorette" est connue sur trois autres pièces : au registre supérieur d'un Drag. 29A (Fig. 5, nº 5), dans la composition d'une frise agrémentant la partie haute de la panse d'un moule de Drag. 29A (nº 6) et dans le décor d'une matrice de lagène (nº 7).

c - Cratère à bordure festonnée et à panse côtelée (= Déchelette 1904, p. 154, nº 1076 ; Knorr 1919, Taf. 62, nº 2). Ce motif, attesté à deux autres reprises à Montans sur panse de Drag. 29A (Fig. 5, nºs 8 et 9), peut être rapproché d'un cratère figurant sur un calice trouvé à Haltern, sorti de la manufacture pisane de *Cn. Ateius* (Rudnick 1995, Taf. 25, nº 54 et Taf. 50, nº 252). On connaît par ailleurs d'autres variétés de cratères, d'allure gracile et généralement de taille plus réduite, dans le répertoire arétin, en particulier dans celui de *Rasinius* (Oxé 1933, Taf. 22, nº 108 ; D.-W., Taf. 33, nº 494 ; Stenico 1960, p. 62, poinçon 124 = Vannini 1988, Tav. 18, poinçon 196), et qui relèvent de la même tradition décorative.

Quant aux trois autres poinçons qui agrémentent la panse de ce moule de *Paratus*, il s'agit de motifs de remplissage déjà répertoriés sur les sigillées décorées précoces de Montans : palmette trifoliée à pédoncule (à Crambade, sur Drag. 29A, cf. Martin 1983, fig. 13, nºs 20-22), fleuron (à Périgueux, sur Drag. 29A, cf. Tilhard 1978, Pl. 2, nº 22 ; motif similaire à La Graufesenque, cf. Ettlinger 1983, Taf. 81a, de même qu'à Lezoux, cf. Montineri 1991, vol. 1, p. 162, nº 403), feuille à liseré strié (Labrousse 1975b, p. 60, sur Drag. 29A montanais).

6 - Fragment de Drag 29 A (Fig. 5, nº 11 = Martin 1983, fig. 19, nº 14). Trifols pédonculés au registre supérieur (cf. Martin 1983, fig. 13, nºs 25 et 26). Sur le registre du bas : oiseau à gauche à tête réflexe ; tête masculine de profil à gauche, qui peut être rapprochée d'un buste de même facture figurant sur un bol de *L. Sarius Surus* trouvé à Ordona (Mertens 1972, fig. 1b, à gauche ; Mazzeo Saracino 1985, Tav. 74, nº 2 ; Pietropaolo 1995, p. 274, fig. 279).

7 - Fond de moule de calice Drag. 11 (Fig. 6, nº 1), décoré d'un Amour dansant, de nette inspiration italique, évoluant au milieu d'un décor végétal : motif lyré (type Martin 1983, fig. I5, nº 18), feuille cordiforme à nervure centrale (type Martin 1983, fig. 15, nº 23).

15 Ce motif présente également bien des analogies avec une tête de Méduse utilisée en Italie du Nord par le potier *Acastus Aco* sur certaines de ses productions (Lavizzari Pedrazzini 1987, Tav. 7, nº 4/11 ; Lavizzari Pedrazzini 1998, p. 255, fig. 218). Une comparaison peut être également établie –notamment pour ce qui est du traitement du modelé du visage– avec un masque féminin du répertoire en usage dans la manufacture arétine de *Cn. Ateius* (Scarpellini Testi et Zamarchi Grassi 1995, p. 297 et Tav. 24, nº 1).

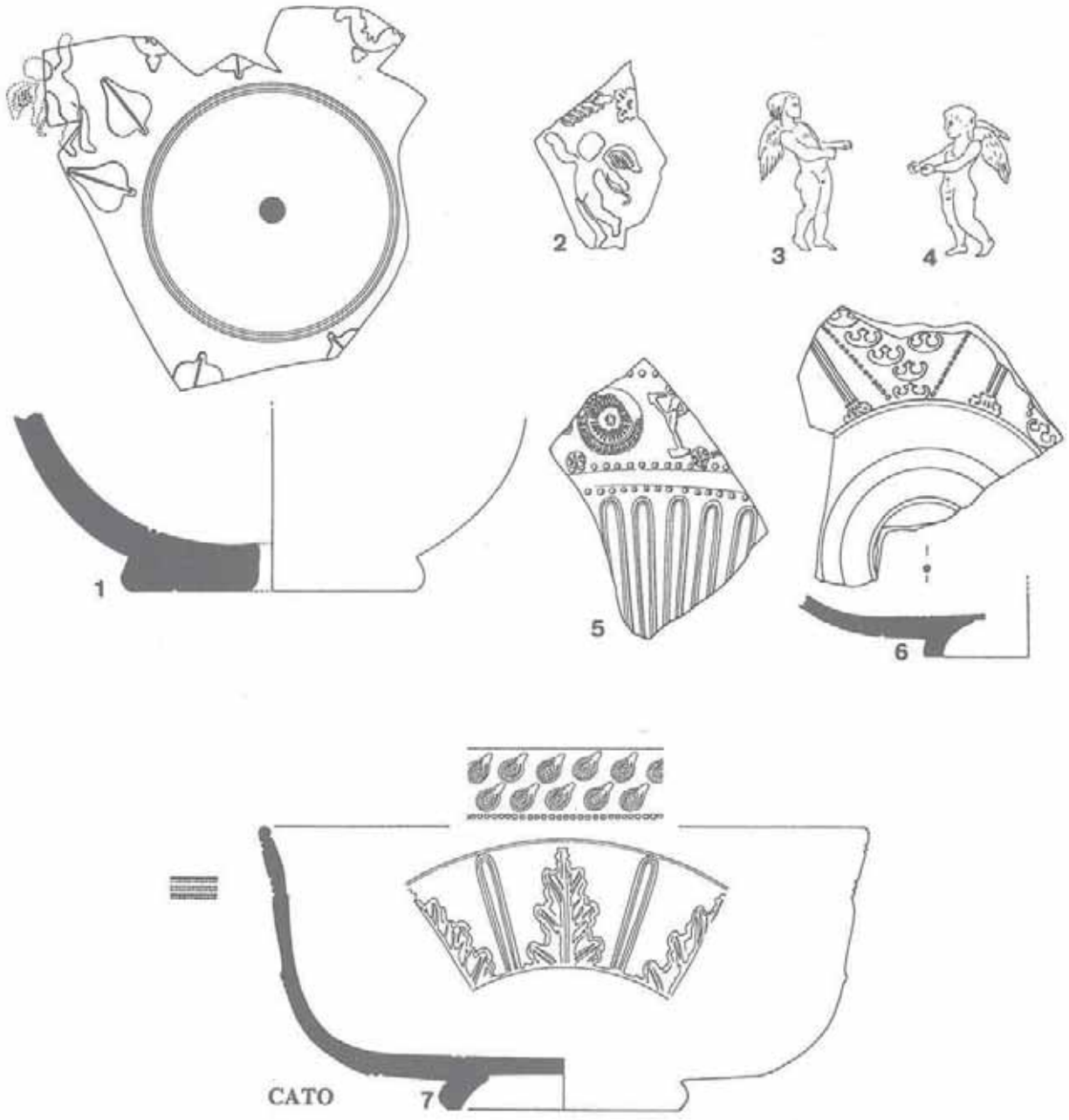


Figure 6 - 1 et 2, 5 à 7 : motifs italiques sur sigillée montanaise décorée ; 3-4 : deux *putti* du répertoire de *P. Cornelius* (d'après Troso 1991).

Un Amour identique est connu sur la panse d'un autre calice montanais (Fig. 6, nº 2). La littérature consultée ne nous a pas permis de trouver son prototype dans la sigillée italique décorée. Ce poinçon est également absent des répertoires figurés qui ont été consacrés jusqu'ici aux sigillées gauloises ornées, et notamment à celles du début du Haut-Empire. Il est néanmoins possible d'établir des rapprochements d'ordre stylistique et gestuel avec plusieurs *putti* utilisés par quelques décorateurs arétins. Nous pensons en particulier à certains modèles du répertoire de l'atelier de *P. Cornelius* (Fig. 6, nºs 3 et 4, cf. Troso 1991, fig. 7, type 53 et fig. 8, type 44 ; Porten Palange 1966, Tav. 16, nº 82 ; Brown 1968, Pl. 20, nº 86), dont la silhouette cambrée n'est pas sans rappeler celle de l'Eros montanais.

8 - Fragment de frise et haut de panse d'un Drag. 29A (Fig. 6, nº 5). Registre supérieur : médaillon circulaire composé d'une rosace et d'une couronne ocellée (proche de Ettlinger 1983, Taf. 61, nº 8 et Taf. 79, nº 61.8 ; pour la rosace, comparer aussi avec Knorr 1919, textb. 11, nº 42, N et Taf. 42, N, sur un Drag. 29A de La Graufesenque) ; hermès ithyphallique à gauche, un motif qui n'est autre qu'une reprise, après surmoulage, d'un poinçon utilisé par *M. Perennius Tigranus* (D.-W., Taf. 12, nº 185 ; Porten Palange 1966, Tav. 8, nº 51 ; 1995, Tav. 7, nº 23), une variété qui ne doit pas être confondue avec l'hermès, assez proche il est vrai, qui figure notamment dans les répertoires de *P. Cornelius* (Stenico 1956, Tav. 5, nº 114 ; Brown 1968, Pl. 20, nº 8 ; Comfort 1982, Pl. 63, nº 33 ; Troso 1991, Tav. 37, nº 223) et de *C. Annius* (Oxé 1933, Taf. 54, nº 252).

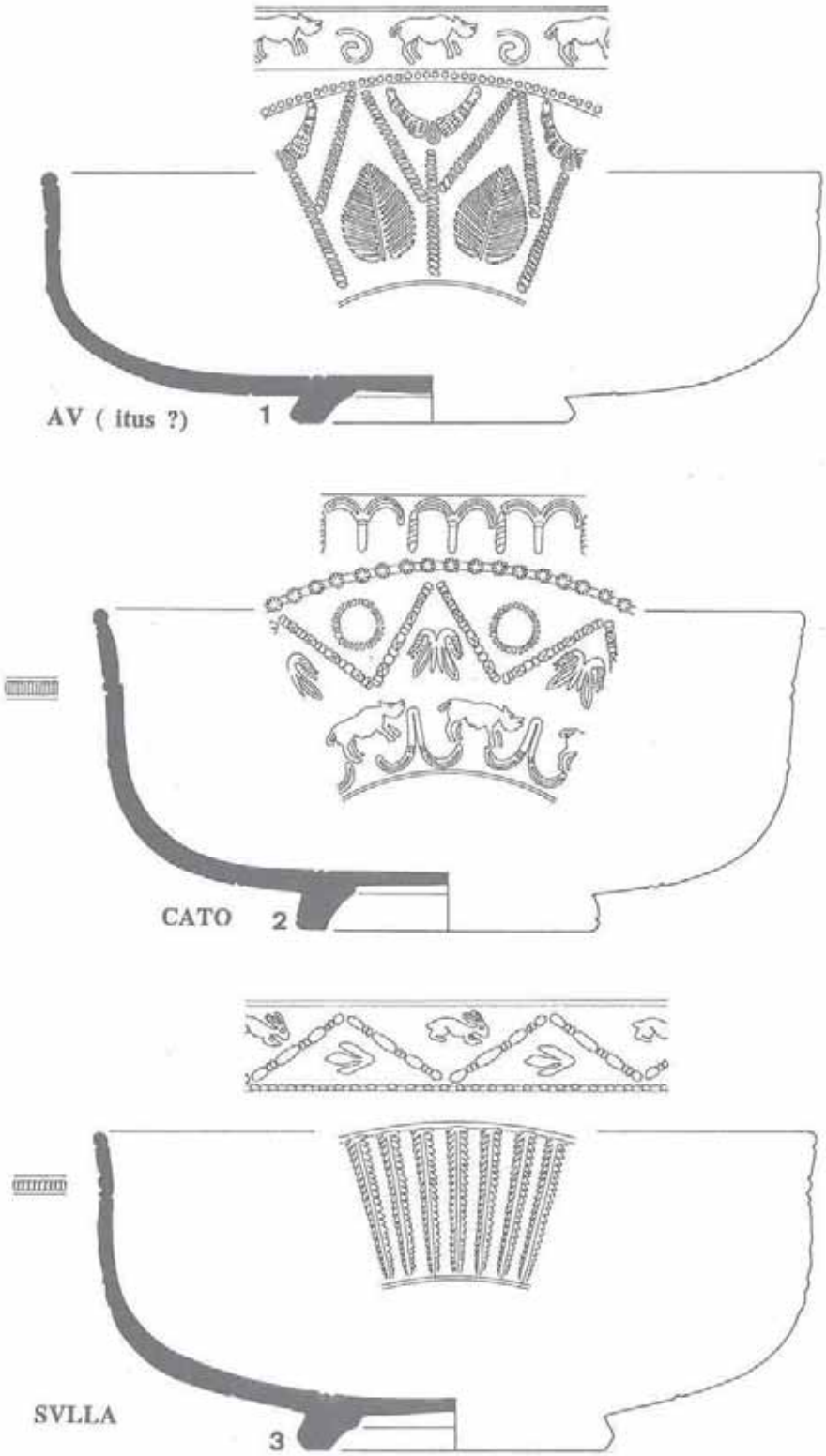


Figure 7 - Choix de Drag. 29A tibériens montanais, avec "réminiscences" italiques dans le décor.

Registre du bas : palissade de godrons juxtaposés.

9 - Bas de panse d'un Drag. 29A (Fig. 6, n° 6, = Martin 1983, fig. 16, n° 11), avec colonnettes striées (proches de Brown 1968, Pl. 10, n^{os} 32-34, style de *M. Perennius Tigranus*), et semis de motifs en forme de *pelta*, empruntés au répertoire du début de la production de *M. Perennius Bargathes* (Oxé 1933, Taf. 43, n° 157, et Taf. 47, n° 169 ; D.-W., type Abb. 6, n° 2, Taf. 8, n° 96, Taf. 37, n^{os} 387-388 ; Brown 1968, Pl. 12, n^{os} 44 et 51 ; Vannini 1988, type Tav. 16, n° 171, p. 101, n° 92 et p. 112, n° 108 ; Rudnick 1995, type Taf. 50, n° 237, et Taf. 10, n^{os} 10-11). Autres exemplaires montanais de *pelta* sur formes précoces : Labrousse 1975a, p. 252, fig. 12 ; Martin 1983, fig. 12, n^{os} 6 et 8, fig. 16, n^{os} 9, 10 et 12.

10 - Drag 29A, avec estampille interne de *Cato* (Fig. 6, n° 7)[16]. Le registre supérieur est occupé par deux rangées superposées de motifs cordiformes à triple filet, de type *squama*, disposés obliquement, un poinçon dont il faut rechercher l'archétype sur les tasses Vindonissa 13 sorties notamment de l'atelier pisan de *Cn. Ateius* (sur ce motif, Chase 1908, Pl. 23, n° 427 ; D.-W., Taf. 29, n° 430 ; Fiches, 1971, Pl. 1, n° 3 ; Paunier 1981, p. 322, n° 93 ; Chevillot et Tilhard 1986, p. 35 et fig. 5 ; Tilhard 1988, fig. 34, n° 13). Sur la panse, alternance de godrons et de grandes feuilles d'acanthe de nette inspiration italique (comparer, par exemple, avec Rudnick 1995, Taf. 16, n° 26, calice arétin de *Cn. Ateius* ; pour une feuille identique sur un Drag. 29A montanais de *Caledo* trouvé à Saintes, cf. aussi Tilhard 1988, fig. 36, n° 44).

III. CONCLUSION

Ces quelques exemples montrent, à l'évidence, que les potiers montanais ont bien été, à leurs débuts, influencés, du moins pour partie et au même titre que leurs collègues millavois et lédosiens, par les thèmes décoratifs élaborés, sous Auguste, par les *figuli* italiens. Nous avons vu, en particulier, comment certains d'entre eux avaient repris à leur compte des motifs sortis de l'imagination débridée d'un *M. Perennius*, ou bien créés par le talent sophistiqué d'un *Bargathes*, ou encore conçus par les mains expertes d'un *Tigranus*. L'analyse de ces pièces nous a montré également combien l'art des premiers artisans-potiers montanais était redevable au génie créatif développé, à Arezzo ou à Pise, par les décorateurs de renom qui œuvraient alors pour le compte de *Cn. Ateius*.

Nous avons vu aussi que l'origine de plusieurs motifs du répertoire montanais précoce devait être recherchée, non dans la grammaire décorative utilisée par les artistes toscans, mais plutôt dans le lexique ornemental des potiers d'Italie septentrionale (cf. le moule de *Paratus*). A ce propos, il est intéressant de noter qu'aucune connexion stylistique n'a pu être véritablement établie entre les productions décorées de Pouzzoles et les premières sigillées à décor moulé de la manufacture tarnaise. Cela tendrait à infirmer l'hypothèse –qui prévalait encore jusqu'au milieu des années 1970– selon laquelle les premiers potiers de Montans seraient venus plutôt de Campanie que de Toscane (Labrousse 1975b, p. 62).

L'étude de ces quelques pièces a par ailleurs permis d'établir, d'une part que les potiers montanais du début de notre ère s'étaient parfois inspirés, pour décorer certains de leurs moules, de l'ornementation des disques des lampes de la fin de la période augustéenne, d'autre part que ceux-ci n'avaient pas hésité non plus à surmouler, pour leur propre usage, des motifs du répertoire lédosien, eux-mêmes empruntés au catalogue ornemental des artistes toscans. Il semblerait enfin que des moules, importés d'Italie, aient pu être utilisés sur la place de Montans au cours de cette phase initiale de la vie de l'atelier tarnais.

Cette diversité observée au niveau de l'origine géographique des décors italiques utilisés par les premiers potiers montanais suggère l'existence probable de plusieurs sources d'approvisionnement. Les vecteurs de leur transmission restent encore assez mal connus. On en est le plus souvent réduit à faire des hypothèses à leur propos. On suppose en particulier que le nomadisme avéré des potiers des débuts de notre ère, a pour une large part contribué à faciliter ces migrations stylistiques et décoratives, soit à partir de Lyon, via Lezoux, soit à partir de Narbonne, via Bram (Hartley 1977, p. 252). Les *negotiatores cretarii* ont eu très certainement aussi un rôle à jouer dans l'essaimage en Gaule de cette tradition italique, ne serait-ce qu'en proposant aux potiers des "succursales" arvernes et rutènes de copier des modèles créés par les céramistes des maisons mères situées le long des vallées de l'Arno et du Pô.

Ces résultats, on le voit, s'ils sont encourageants, sont loin de répondre –et il s'en faut de beaucoup– à toutes les questions que l'on est en droit de se poser à propos des liens qui ont manifestement unis les ateliers du sud et du centre de la Gaule, à leurs débuts, aux grandes firmes italiennes d'Arezzo, de Pise ou encore à celles de la région padane. Ils ne constituent, tout au plus, qu'une petite pièce d'un puzzle, dont, il y a près d'un siècle, J. Déchelette, R. Knorr et A. Oxé ont assemblé les premiers morceaux et qu'ils nous ont laissé le soin de compléter. Il ne tient qu'à nous de ne pas les décevoir.



16 Sur ce potier montanais précoce, également décorateur de moules, voir, en dernier lieu, Martin et Triste 1997, p. 118.

BIBLIOGRAPHIE

Arthur 1991 : P. ARTHUR, *Romans in Northern Campania*, Archaeological Monographs of The Britisch School at Rome, 1, Londres, 1991.

Bailey 1980 : D. BAILEY, *A catalogue of the Lamps in the British Museum, II, Roman Lamps made in Italy*, Londres, 1980.

***Bargathes* 1984** : *M. Perennius Bargathes*, Catalogue d'exposition, Rome, 1984.

Baratte 1989 : F. BARATTE (dir.), *Trésors d'orfèvrerie gallo-romains*, Paris, 1989.

Bémont 1990 : C. BÉMONT, Sigillées de type italique et imitations de sigillée, dans A. DUVAL, J.-P. MOREL et Y. ROMAN (dir.), *Gaule interne et Gaule méditerranéenne aux IIe et Ier siècles avant J.-C. Confrontations chronologiques*, Supplément 21 à la *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 1990, p. 73-88.

Bémont 1995 : C. BÉMONT, Remarques sur les bols Drag. 29 précoces, dans *RCRF Acta*, 34, 1995, p. 179-185.

Bémont et Jacob 1986 : C. BÉMONT, J.-P. JACOB (dir.), *La terre sigillée gallo-romaine. Lieux de production du Haut Empire : implantations, produits, relations*, Documents d'Archéologie Française, 6, Paris, 1986.

Bermond Montanari 1972 : G. BERMOND MONTANARI, Pozzi a sud-ouest di Ravenna e nuove scoperte di officine ceramiche, dans *I problemi della ceramica romana di Ravenna, della Valle padana e dell'alto Adriatico*, Bologne, 1972, p. 65-76.

Bet et Montineri 1989 : Ph. BET et D. MONTINERI, La céramique sigillée moulée tibéro-claudienne du site de la Z.A.C. de l'Enclos à Lezoux, dans *SFECAG, Actes du Congrès de Lezoux*, 1989, p. 55-68.

Bet *et alii* 1994 : Ph. BET, R. DELAGE, A. VERNHET, Lezoux et Millau. Confrontation d'idées et de données, dans *SFECAG, Actes du Congrès de Millau*, 1994, p. 43-62.

Brown 1968 : A. C. BROWN, *Catalogue of Italian Terra-sigillata in the Ashmolean Museum*, Oxford, 1968.

Bruno 1995 : B. BRUNO, *Aspetti di storia economica della Cisalpina romana. Le anfore di tipo Lamboglia 2 rinvenute in Lombardia*, Studi e ricerche sulla Gallia Cisalpina, 7, Rome, 1995.

Castriota 1995 : D. CASTRIOTA, *The Ara Pacis Augustae and the imagery of abundance in later Greek and early Roman imperial art*, Princeton, 1995.

Chase 1908 : G. H. CHASE, *The Loeb Collection of Arretine Pottery*, New York, 1908.

Chase 1916 : G. H. CHASE, *Catalogue of Arretine Pottery. Museum of Fine Arts*, Boston, 1916.

Chevillot / Tilhard 1986 : Chr. CHEVILLOT, J.-L. TILHARD, Tasses italiques à anses et à décor moulé d'Aquitaine, dans *Documents d'Archéologie Périgourdine*, 1, 1986, p. 31-41.

Comfort 1953 : H. COMFORT, A Decorated Bowl by Primus P. Corneli, dans G. E. MYLONAS, D. RAYMOND (eds), *Studies Presented to D. M. Robinson 2*, St. Louis, 1953, p. 157-162.

Comfort 1982 : H. COMFORT, Signatures and Decoration on Italian and Gaulish Sigillata at Sabratha, dans *AJA*, 86, 1982, p. 483-507.

Conspectus : *Conspectus Formarum Terrae Sigillatae Italico Modo Confectae*, Röm. germ. Komm. des Deutschen Archäologischen Instituts zur Frankfurt a.M., *Materialen zur römisch-germanischen Keramik*, Heft 10, Bonn, 1990.

Déchelette 1904 : J. DÉCHELETTE, *Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine (Narbonnaise, Aquitaine et Lyonnaise)*, Paris, 1904.

Deneauve 1969 : J. DENEAUVE, *Lampes de Carthage*, Paris, 1969.

Desbat et Savay-Guerraz 1986 : A. DESBAT, H. SAVAY-GUERRAZ, Les productions céramiques à vernis argileux de Saint-Romain-en-Gal, dans *Figlina*, 7, p. 91-104.

Desbat *et alii* 1996 : A. DESBAT, M. GENIN et J. LASFARGUES (dir.), Les productions des ateliers de potiers antiques de Lyon, 1ère partie : Les ateliers précoces, dans *Gallia*, 53, 1996, p. 1-250.

Dore et Greene 1977 : J. DORE, K. GREENE (éd.), *Roman Pottery Studies in Britain and Beyond*, BAR, Supplementary Series, 30, 1977.

D.-W. : H. DRAGENDORFF, C. WATZINGER, *Arretinische Reliefkeramik mit Beschreibung der Sammlung in Tübingen*, Reutlingen, 1948.

Dräger 1994 : O. DRÄGER, *Religionem significare : Studien zu reich verzierten Altären und Basen aus Marmor*, Mayence, 1994.

Dunning 1945 : G. C.DUNNING, Two fires of Roman London, dans *The Antiquaries Journal*, 25, 1945, p. 48-77.

Durand-Lefebvre 1946 : M. DURAND-LEFEBVRE, Etude sur les vases de Montans du musée Saint-Raymond de Toulouse, dans *Gallia*, 4, 1946, p. 137-194.

Durand-Lefebvre 1954 : M. DURAND-LEFEBVRE, Etude sur la décoration des vases de Montans, dans *Gallia*, 12, 1954, p. 73-88.

Ettlinger 1983 : E. ETTLINGER, *Die italische Sigillata von Novaesium*, Novaesium 9 (Limesforschungen 21), Berlin, 1983.

Farka 1977 : Ch. FARKA, *Die römischen Lampen von Magdalensberg*, Arch. Forsch. zu den Grabungen auf dem Magdalensberg, 4, Klagenfurt, 1977.

Fava 1972 : A. S. FAVA, Officine di sigillata nord-italica, dans *I problemi della ceramica romana di Ravenna, della Valle padana e dell'alto Adriatico*, Bologne, 1972, p. 147-158.

Feugère *et alii* 1998 : M. FEUGÈRE, M. PASSELAC, C. PELLECUER et P. GARMY, Signes de la romanisation, dans *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 31, 1998, p. 299-353.

Fiches 1971 : J.-L. FICHES, La céramique arétine à relief de l'ancienne collection Rouzaud, dans *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, 33, 1971.

Fiches 1977 : J.-L. FICHES, Formes rares en sigillée ornée de la Gaule du Sud trouvées en Languedoc-Roussillon, dans *Figlina*, 2, 1977, p. 127-143.

Fülle 1997 : G. FÜLLE, The internal organization of the arretine *terra sigillata* industry : problems of evidence and interpretation, dans *JRS*, 87, 1997, p. 111-155.

Funk et Bessou 1978 : F. FUNK, M. BESSOU, La sigillée italique du site de Las Peiras Blaunac à Rabastens (Tarn), dans *Travaux et Recherches*, 15, 1978, p. 10-23.

Goethert-Polaschek 1985 : K. GOETHERT-POLASCHEK, *Katalog der römischen Lampen des Rheinischen Landesmuseums Trier. Teil 1 : Bildlampen und Sonderformen*, Trierer Grabungen u. Forsch. 15, 1985.

Goudineau 1968 a : C. GOUDINEAU, Céramique arétine à reliefs de Bolsena, dans *MEFRA*, 80-1, 1968, p. 167-200.

Goudineau 1968 b : C. GOUDINEAU, Un nouveau vase de *L.Sarius Surus*, dans *MEFRA*, 80-2, 1968, p. 527-545.

Hähnle 1912 : K. HÄHNLE, Ausgrabungen bei Haltern. Die Reliefkelche, dans *Mitteilungen Altertums-Kommission für Westfalen*, 6, 1912, p. 67-100.

Hanel 1995 : N. HANEL, *Vetera I. Die Funde aus den römischen Lagern auf dem Fürstenberg bei Xanten*, Rheinische Ausgrabungen, Bd. 35, Bonn, 1995.

Hartley 1977 : B. R.HARTLEY, Some wandering potters, dans Dore et Greene 1977, p. 251-261.

Hatzfeld 1912 : J. HATZFELD, Les italiens résidents à Délos, dans *BCH*, 36, 1912, p. 10-218.

Hatzfeld 1919 : J. HATZFELD, *Les trafiquants italiens dans l'orient hellénique*, Paris, 1919.

Hausmann 1996 : U. HAUSMANN, *Hellenistische Keramik : eine Brunnenfüllung nördlich von Bau C und Reliefkeramik verschiedener Fundplätze in Olympia*, Olympische Forschungen, Bd. 27, Berlin-New-York, 1996.

Hayes 1976 : J. W. HAYES, *Roman Pottery in the Royal Ontario Museum. A Catalogue*, Toronto, 1976.

Hochuli-Gysel 1977 : A. HOCHULI-GYSEL, *Kleinasiatische glasierte Reliefkeramik 50 v. Chr. bis 50 n. Chr., und ihre oberitalischen Nachahmungen*, Acta Bernensia, 7, Berne, 1977.

Hochuli-Gysel 1998 : A. HOCHULI-GYSEL, *Bleiglasierte Keramik, dans Beiträge zum römischen Oberwinterthur - VITUDURUM 8. Ausgrabungen im Uteren Bühl. Les fibules. Keramische Sondergruppen : Bleiglasierte Keramik, Terrakoten, Lampen*, Monographien der Kantonsarchälogie Zürich, 30, 1998, p. 63-81.

Hoffmann 1995 : B. HOFFMANN, A propos des relations entre les sigillées de La Graufesenque et les sigillées d'Italie, dans *Ateius e le sue fabbriche. La produzione di sigillata ad Arezzo, a Pisa e nella Gallia meridionale*, (= *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, série III, vol. XXV, 1-2), Pise, 1995, p. 389-402, Tav. XL-XLII.

Hoffmann et Vernhet 1990 : B. HOFFMANN et A. VERNHET, Eine arretinische Formschüssel aus La Graufesenque ?, dans *RCRF Acta*, 27-28, 1990, p. 147-148.

Hoffmann et Vernhet 1992 : B. HOFFMANN, A. VERNHET, Imitations de décors arétins à La Graufesenque, dans *RCRF Acta*, 31-32, p. 177-193.

Hoffmann et Picon 1993 : B. HOFFMANN, M. PICON, ATEIUS à La Graufesenque, dans *Annales de Pegasus*, 1, 1990-1991, Millau, 1993, p. 3-11.

Jacques et Martin 1997 : Ph. JACQUES, Th. MARTIN, Céramiques sigillées et vases à parois fines des sites de Lespinasse et du Centre administratif St-Jacques à Agen (Lot-et-Garonne), dans *Documents de Céramologie Montanaise*, 1, 1997, p. 41-97.

King 1997 : R. J. KING, Dancers in the *Colombarium* of the villa Doria-Pamphili, dans D. SCAGLIARINI CORLITA (dir.), *I temi figurativi nella pittura parietale antica (IV sec. a.C.- IV sec. d.C.)*, Atti del VI Convegno Internazionale sulla Pittura Parietale Antica, Bologne, 1997, p. 77-80, 334 (figs. 1-6).

Knorr 1912 : R. KNORR, Die Terra-Sigillata-Gefässe von Aislingen, dans *Jahrbuch des historischen Vereins Dillingen*, 25, 1912, p. 316-392.

Knorr 1919 : R. KNORR, *Töpfer und Fabriken verzierter Terra Sigillata des ersten Jahrhunderts*, Stuttgart, 1919.

Labrousse 1974 : M. LABROUSSE, Circonscription de Midi-Pyrénées, dans *Gallia*, 32, 2, 1974, p. 453-500.

Labrousse 1975a : M. LABROUSSE, Marques de potiers sur céramique sigillée trouvées à Toulouse, de 1966 à 1973, rue des Têtus, place du Capitole et rue Saint-Jérôme, dans *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 8, 1975, p. 199-256.

Labrousse 1975b : M. LABROUSSE, Céramiques et potiers de Montans, dans *Les dossiers de l'Archéologie*, 9, 1975, p. 59-70.

Larese et Sgreva 1996-1997 : A. LARESE, D. SGREVA, *Le lucerne fittili del Museo archeologico di Verona, I, II*, Rome, 1996-1997.

Lavizzari Pedrazzini 1987 : M. P. LAVIZZARI PEDRAZZINI, *Ceramica romana di tradizione ellenistica in Italia settentrionale. Il vasellame di tipo "Aco"*, Florence, 1987.

Lavizzari Pedrazzini 1998 : M. P. LAVIZZARI PEDRAZZINI, Appunti in margine ad alcuni pezzi del Museo di Antichità di Torino, dans L. MERCANDO (éd.), *Archeologia in Piemonte*, vol. II, *L'Età romana*, Turin, 1998, p. 253-264.

Leibundgut 1977 : A. LEIBUNDGUT, *Die römischen Lampen in der Schweiz*, Berne, 1977.

Lissi 1963 : E. LISSI, La ceramica aretina a rilievo rinvenuta durante la prima campagna di scavo all'interno dei Castra Praetoria, dans *RStLig*, 29, 1963, p. 53-68.

Luni I : A. FROVA (dir.), *Scavi di Luni. Relazione delle Campagne di Scavo 1970-1971*, Rome, 1973.

Martin 1976 : Th. MARTIN, L'atelier de Valéry (Tarn) : ses rapports avec ceux de Montans, dans *Figlina*, 1, 1976, p. 1-12.

Martin 1983 : Th. MARTIN, Les productions sigillées de l'atelier tibérien de Crambade, dans *Aquitania*, 1, 1983, p. 97-133.

Martin 1986a : Th. MARTIN, Les ateliers du sud de la France : Montans, Crambade, Saint-Sauveur, Valéry, dans Bémont et Jacob 1986, p. 57-84.

Martin 1986b : Th. MARTIN, *Montans, centre potier gallo-romain*, Montans, 1986.

Martin 1996 : Th. MARTIN, *Céramiques sigillées et potiers gallo-romains de Montans*, Centre de Documentation, d'Etude et de Formation Archéologique de Montans, 1996.

Martin 1998 : Th. MARTIN, Les procédés de fabrication des céramiques sigillées montanaises, dans *Annales des Rencontres archéologiques de Saint-Céré*, 6, 1998, p. 56-68.

Martin 1999 : Th. MARTIN, Le port de Bordeaux et la diffusion atlantique des sigillées montanaises, dans *PALLAS*, 50, 1999 (Mélanges C. Domergue 2), p. 27-41.

Martin et Triste 1997 : Th. MARTIN, A. TRISTE, Le commerce de la sigillée de Montans sur les côtes du Morbihan : l'exemple de Vannes, I - Les estampilles (fouilles 1981-1991), dans *Documents de Céramologie Montanaise*, 1, 1997, p. 111-136.

Martin et Ruffat 1998 : Th. MARTIN, H. RUFFAT, Un dépôt de lingots de fer du début de la Tène III à Montans (Tarn), dans M. FEUGÈRE et V. SERNEELS (dir.), *Recherches sur l'économie du fer en Méditerranée nord-occidentale*, Monographies *Instrumentum*, 4, Montagnac, 1998, p. 110-115.

Mazzeo Sarracino 1985 : L. MAZZEO SARRACINO, Terra sigillata Nord-Italica dans *Enciclopedia dell'arte Antica. Atlante delle forme ceramiche II. Ceramica fine romana nel bacino mediterraneo (tardo ellenismo e primo impero)*, Rome, 1985, p. 175-230.

Mees 1995 : A. W. MEES, *Modelsignierte Dekorationen auf südgallischer Terra Sigillata*, Forschungen und Berichte zur vor-und Frühgeschichte in Baden-Württemberg, Band 54, Stuttgart, 1995.

Mertens 1972 : J. MERTENS, Terre sigillée d'Ordona, dans *I problemi della ceramica romana di Ravenna, della Valle padana e dell'alto Adriatico*, Bologne, 1972, p. 221-228.

Meunier 1964-1965 : F. MEUNIER, Estampilles de potiers gallo-romains provenant de Montans, dans *Travaux et Recherches*, 4, 1965-1966, p. 58-70.

Minguez Morales 1991 : J. A. MINGUEZ MORALES, *La ceramica romana de paredes finas : Generalidades*, Saragosse, 1991.

Montineri 1991 : D. MONTINERI, *Les productions précoces de céramique sigillée moulée de Lezoux (Puy-de-Dôme)*, Ecole Pratique des Hautes Etudes, Paris, 1991.

Nicolet 1974 : C. NICOLET, *L'ordre équestre à l'époque républicaine*, Paris, 1974.

Oswald *Index* : F. OSWALD, *Index of Potters' Stamps on Terra Sigillata "Samian Ware"*, Margidunum, 1931.

Osw. : F. OSWALD, *Index of Figure-Types on Terra Sigillata ("Samian Ware")*, Liverpool, 1936-1937.

Oswald 1951 : F. OSWALD, The volute in Late-Arretine Ware and its adoption in early South Gaulish Terra Sigillata in the Tiberius-Claudius period, dans *The Antiquaries Journal*, 31, 1951, p. 149-153.

Oswald 1956 : F. OSWALD, Arretine and early South Gaulish potters, dans *Journal of Roman Studies*, 46, 1956, p. 107-114.

Oswald et Pryce 1920 : F. OSWALD, T. D. PRYCE, *An introduction to the study of Terra Sigillata, treated from a chronological standpoint*, Londres, 1920.

Oxé 1914 : A. OXÉ, Die ältesten Terra-Sigillata-Fabriken in Montans am Tarn, dans *Archaeologischer Anzeiger*, 29, 1914, cc. 61-75.

Oxé 1933 : A. OXÉ, *Arretinische Reliefgefässe vom Rhein*, Materialen zur Römisch-Germanischen Keramik, 5, 1933.

O.-C. : A. OXÉ, H. COMFORT, *Corpus Vasorum Arretinorum*, Bonn, 1968.

Passelac 1986a : M. PASSELAC, Les premiers ateliers du sud de la France, dans Bémont et Jacob 1986, p. 35-38.

Passelac 1986b : M. PASSELAC, Bram, dans Bémont et Jacob 1986, p. 48-51.

Passelac 1992 : M. PASSELAC, Formes et techniques italiques dans les productions céramiques augustéennes du bassin de l'Aude, dans *RCRF Acta*, 31-32, 1992, p. 207-229.

Passelac 1996 : M. PASSELAC, Premières céramiques gallo-romaines en Languedoc occidental, dans *Les potiers gaulois et la vaisselle gallo-romaine*, Dossiers d'Archéologie, 215, 1996, p. 10-17.

Passelac 1998 : M. PASSELAC, Production céramique dans Feugère *et alii* 1998, p. 340-344.

Passelac et Sabrié 1986 : M. PASSELAC, R. et M. SABRIÉ, Centre de production de Narbonne, dans Bémont et Jacob 1986, p. 52-55.

Paunier 1981 : D. PAUNIER, *La céramique gallo-romaine de Genève, de la Tène finale au royaume burgonde (Ier siècle avant J.-C. - Ve siècle après J.-C.)*, Société d'histoire et d'archéologie de Genève, Genève, 1981.

Picon 1972 : M. PICON, A propos d'un vase faussement attribué à Montans, dans *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 7, 1974, p. 219-223.

Picon 1995 : M. PICON, Etudes en laboratoire et production des officines d'Ateius : bilan et perspectives, dans *Ateius e le sue fabbriche. La produzione di sigillata ad Arezzo, a Pisa e nella Gallia meridionale*, (= *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, série III, vol. XXV, 1-2), Pise, 1995, p. 403-410.

Picon et Lasfargues 1974 : M. PICON et J. LASFARGUES, Transfert de moules entre les ateliers d'Arezzo et ceux de Lyon, dans *Revue Archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 25, 1974, p. 61-69.

Pietropaolo 1995 : L. PIETROPAOLO, Le ceramiche romane : aspetti della produzione e della circolazione, dans J. MERTENS (dir.), *HERDONIA. Scoperta di una città*, Bari, 1995, p. 267-286.

Pompéi : *Pompeji Wiederentdeckt*, Rome, 1993.

Porten Palange 1966 : F. P. PORTEN PALANGE, *La ceramica arretina a rilievo nell'Antiquarium del Museo Nazionale in Roma*, Florence, 1966.

Porten Palange 1992 : F. P. PORTEN PALANGE, Osservazioni sull'officina di Ancharius, dans *Quaderni ticinesi di numismatica e antichità classiche*, 21, 1992, p. 243-266.

Porten Palange 1995 : F. P. PORTEN PALANGE, Una produzione poco nota della prima fase dell'officina aretina di M. Perennius, dans *Quaderni ticinesi di numismatica e antichità classiche*, 24, 1995, p. 257-276.

Poursat 1971 : J.-C. POURSAT, Circonscription d'Auvergne, dans *Gallia*, 29, 2, 1971, p. 323-332.

Prachner 1980 : G. PRACHNER, *Die Sklaven und Freigelassenen im arretinischen Sigillatagewerbe*, Wiesbaden, 1980.

Pryce 1942 : T. D. PRYCE, Roman decorated red-glazed Ware of the late first century B.C. and the early first century A.D., dans *Journal of Roman Studies*, 32, 1942, p. 14-26.

Pucci 1981 : G. PUCCI, La ceramica aretina : "imagerie" e correnti artistiche, dans *l'Art décoratif à Rome à la fin de la République et au début du Principat*, E.F.R., Rome, 1981, p. 101-119.

Puppo 1995 : P. PUPPO, *Le coppe megaresi in Italia*, Rome, 1995.

Rauh 1993 : N. K. RAUH, *The Sacred Bonds of Commerce : Religion, Economy and Trade Society at Hellenistic Roman Delos, 166-87 B.C.*, Amsterdam, 1993.

Rossetti Tella 1996 : C. ROSSETTI TELLA, *La terra sigillata tardo-italica del Museo Nazionale Romano*, Studia Archaeologica, 83, Rome, 1996.

Rossignol 1859 : E. A. ROSSIGNOL, Des antiquités et principalement de la poterie romaine trouvées à Montans, près Gaillac (Tarn), dans *Bulletin Monumental*, 25, 1859, p. 692-707.

Rossignol, *Album* : E. A. ROSSIGNOL, *Album céramique : Montans. Plan archéologique et objets en silex, bronze et or, et poteries gallo-romaines qui y ont été trouvées*, manuscrit, 1906 (Archives du Tarn, C 593).

Rotroff 1982 : S. I. ROTROFF, *Hellenistic Pottery. Athenian and Imported Mold-made Bowls*, The Athenian Agora, 22, Princeton, 1982.

Rudnick 1995 : B. P. M. RUDNICK, *Die verzierte Arretina aus Oberaden und Haltern*, Bodenaltertümer Westfalens, 31, Mayence, 1995.

Scarpellini Testi et Zamarchi Grassi 1995 : M. SCARPELLINI TESTI, P. ZAMARCHI GRASSI, Il lavoro preparatorio alla pubblicazione dello scarico aretino di Ateius : dalla schedatura e catalogazione all'edizione critica, dans *Ateius e le sue fabbriche. La produzione di sigillata ad Arezzo, a Pisa e nella Gallia meridionale* (= *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, série III, vol. XXV, 1-2), Pise, 1995, p. 285-299.

Schindler-Kaudelka 1980 : E. SCHINDLER-KAUDELKA, *Die römische Modelkeramik vom Magdalensberg*, Klagenfurt, 1980.

Schindler-Kaudelka 1984 : E. SCHINDLER-KAUDELKA, Terra sigillata aus Rom. Die Samnlung Olcott, dans *Studien zur römischen Keramik, RCRF Acta*, 23-24, 1984, p. 13-36.

Schindler-Kaudelka 1998 : E. SCHINDLER-KAUDELKA, Die Modelkeramik vom Magdalensberg 2. Die Norditalica Decorata vom Südhang des Magdalensberges, dans *Die Ausgrabungen auf dem Magdalensberg 1980 bis 1986*, Klagenfurt, 1998, p. 289-388.

Sforzini 1990 : Cl. SFORZINI, Vasai "aretini" in area falisca : l'officina di Vasanello, dans *La Civiltà dei Falisci. Atti del XV Convegno di Studi Etruschi ed Italici. Civita Castellana - Forte Sangallo 28-31 maggio 1987*, Florence, 1990, p. 251-272 et Tav. 1-7.

Siebert 1978 : G. SIEBERT, *Recherches sur les ateliers de bols à reliefs du Péloponnèse à l'époque hellénistique*, BEFAR, 233, Paris, 1978.

Simpson 1976 : Gr. SIMPSON, Decorated Terra Sigillata at Montans (Tarn), from the Manuscript of Elie Rossignol at Albi, dans *Britannia*, VII, 1976, p. 244-273.

Sireix 1997 : C. SIREIX (dir.), *Les fouilles de la place des Grands-Hommes à Bordeaux*, Pages d'Archéologie et d'Histoire Girondines, 3, Bordeaux, 1997.

Stenico 1956 : A. STENICO, Ceramica aretina a rilievo della collezione Pisani-Dossi del Museo di Milano, dans *Studi in onore di A. Calderini e R. Paribeni*, 3, Varese-Milan, 1956.

Stenico 1960 : A. STENICO, *La Ceramica Arretina I*, Museo archeologico di Arezzo, *Rasinius I*, Milan-Varese, 1960.

Tilhard 1978 : J.-L. TILHARD, La céramique sigillée du musée du Périgord. Catalogue des vases moulés, dans *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 105, 1978, p. 88-164.

Tilhard 1988 : J.-L. TILHARD, Céramiques à vernis noir et sigillées des fouilles de "Ma Maison" à Saintes, dans *Les fouilles de "Ma Maison". Etudes sur Saintes Antique*, 3ème supplément *à Aquitania*, 1988, p. 85-197.

Tilhard 1997 : J.-L. TILHARD, Les céramiques fines, dans Sireix 1997, p. 33-64.

Troso 1991 : C. TROSO, *Il ceramista aretino Publius Cornelius. La produzione decorata a rilievo*, Florence, 1991.

Vannini 1988 : A. VANNINI, *Museo Nazionale Romano. Le Ceramiche, V,2. Matrici di ceramica aretina decorata*, Rome, 1988.

Velay 1986-1987 : P. VELAY, Contribution à une étude des céramiques sigillées précoces isssues des ateliers de Lezoux, dans *Antiquités Nationales*, 18/19, 1986-1987, p. 227-240.

Vernhet 1971 : A. VERNHET, Observations sur les premières coupes carénées de La Graufesenque, dans *Actes du 96e Congrès National des Sociétés Savantes*, Paris, 1972, p. 323-333.

Vertet 1962 : H. VERTET, Les vases caliciformes gallo-romains de Roanne et la chronologie des fabriques de terre sigillée de Lezoux au début du Ier siècle, dans *Gallia*, 20, 2, 1962, p. 351-380.

Vertet 1965 : H. VERTET, Vases sigillés moulés de Lezoux du début du Ier siècle, dans *Actes du 88e Congrès National des Sociétés Savantes*, Paris, 1965, p. 105-119.

Vertet 1967 : H. VERTET, Céramique sigillée tibérienne à Lezoux, dans *Revue Archéologique*, 2, 1967, p. 255-286.

Vertet 1968a : H. VERTET, Influence des céramiques italiques sur les ateliers arvernes au début du Ier s., dans *Revue Archéologique du Centre*, 7, 1968, p. 23-34.

Vertet 1968b : H. VERTET, L'influence de l'Italie et du Sud de la Gaule sur les fabriques du Centre de la Gaule d'après les fouilles de Lezoux (1965-1966), dans *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 1968, p. 23-25.

Vertet 1968c : H. VERTET, Vase caliciforme de Lezoux à Trèves, dans *Trierer Zeitschrift*, 31, 1968, p. 243-246.

Vickers et Gill 1994 : M. VICKERS, D. GILL, *Artful Crafts. Ancient Greek Silverware and Pottery*, Oxford 1994.

Vogel Müller 1998 : V. VOGEL MÜLLER, Graue Reliefschüsseln der Form Dragendorff 29 aus Augst und Kaiseraugst. Ein Import aus Aoste (Isère) F?, dans *MILLE FIORI. Festschrift für Ludwig Berger*, Forschungen in Augst 25, Augst 1998, p. 105-113.

Wells 1977 : C. M. WELLS, L'implantation des ateliers de céramiques sigillées en Gaule : problématique de la recherche, dans *Figlina*, 2, 1977, p. 1-11.

Will 1997 : E. L. WILL, Shipping amphoras as indicators of economic romanization in Athens, dans M. C. HOFF et S. I. ROTROFF (éd.), *The Romanization of Athens*, Oxford, 1997, p. 117-133.

Zabehlicky-Scheffenegger et Schneider 1992 : S. ZABEHLICKY-SCHEFFENEGGER, G. SCHNEIDER, Zum Atellanenkelch aus Bregenz, dans *Schriften des Vorarlberger Landesmuseums*, Reihe A, Landschaftsgeschichte und Archäologie, Band 5, 1992, p. 177-179.

* *
*

DISCUSSION

Président de séance : C. SIREIX

Anne HOCHULI-GYSEL *: C'est une présentation très riche, avec beaucoup d'aspects qui m'interpelle, évidemment, rien que pour la référence à l'ouvrage déjà vétuste sur la glaçure plombifère d'Asie Mineure. Si j'ai bien compris, tu as surtout une tradition d'inspiration italique, comme tu dis, mais j'ai un petit doute car, en étudiant le répertoire figuré et végétal, etc., des plombifères, je me suis souvent posé la question de savoir si ces décorations n'étaient pas véhiculées aussi par d'autres groupes aujourd'hui moins bien attestés que pour l'arétine et que, bien évidemment, le peu que nous savons sur la toreutique nous laisse un peu sur notre faim.*

Thierry MARTIN *: Effectivement, lorsqu'on prend un décor et qu'on s'amuse à chercher d'où il peut venir, on cherche dans tous les domaines, la toreutique, la sculpture et parfois même la peinture. Concernant Montans, j'ai observé des décors qu'on ne trouve pas à Arezzo mais sur les productions de la vallée padane, sur les séries de gobelets de Sarius Surus ; au niveau des palmettes, c'est évident, et les parallèles les plus proches, pour certains motifs, notamment pour l'époque de Tibère, se font avec les gobelets dits de Mégare pour certaines frises. Je ne sais pas quel est le relais, si cela passe par la vaisselle métallique. Dans cet immense puzzle céramique, il nous manque quelques éléments dans cette grande chaîne des décors. Mais on a maintenant la certitude d'un déplacement d'individus qui viennent, au début, dans les ateliers de Gaule, en plusieurs phases, qu'il y a plusieurs contingents de potiers qui arrivent et qui permettent le passage des pré-sigillées à vernis non grésé aux sigillées ; des dépotoirs de Montans montrent bien ces superpositions et il n'y a pas de période de tâtonnements, c'est-à-dire que, du jour au lendemain, les potiers passent de la technique à cuisson réductrice-oxydante à la cuisson oxydante-oxydante. Mais il reste à approfondir l'étude des décors.*

Anne HOCHULI-GYSEL *: Les compositions sont beaucoup plus parlantes pour montrer les influences, disons italiques, dans le sens de la relation entre les groupes de productions céramiques, que les motifs eux-mêmes.*

Thierry MARTIN *: Pour les frises de certains Drag. 29, on s'aperçoit que les potiers prennent des morceaux et qu'ils déstructurent et restructurent leur décor. Il faut penser que très rapidement, dans nos ateliers, si quelques potiers ont été formés à l'école des potiers de l'Italie, ce sont des potiers gaulois qui, eux, n'assimilent pas, et que les personnages qu'on trouve au début, aussi bien à La Graufesenque, à Lezoux qu'à Montans, disparaissent. C'est essentiellement le décor végétal qui règne en maître sous l'époque de Tibère. On sait également que jusqu'aux années 60 les ateliers de Gaule méridionale sont liés à l'Italie, de façon économique et commerciale ; les négociants ont probablement des intérêts en Italie mais aussi en Gaule et, avec les années 60, le cordon est définitivement coupé ; on voit notamment La Graufesenque générer de nouvelles formes avec les services flaviens définis par A. Vernhet. Les grands décorateurs apparaissent à cette époque, comme Germanus qui se libère entièrement de l'influence de l'Italie.*

Anne HOCHULI-GYSEL *: Je suis très étonnée de voir, dans les productions les plus précoces, que tout ce qui est thématique est déjà éclaté, qu'il n'y a aucune compréhension cohérente de la thématique alors qu'elle est, sous une forme plutôt hellénistique, encore présente ailleurs.*

Thierry MARTIN *: J'ai montré un petit fragment de calice surcuit avec un décor de pommes de pins qui a vraiment une belle facture –à moins que le moule n'ait été italique, ce qui est possible car on n'a qu'un positif– ; s'il a été fait à Montans, c'est manifestement un décorateur qui comprend et qui essaie de faire des choses proches de l'Italie. Mais, en règle générale, les compositions sont rapidement déstructurées. Il est intéressant de rechercher d'où viennent les motifs mais cela relève de la philatélie céramologique et cela ne peut intéresser que quelques sigillomaniaques comme moi.*

Hugues VERTET *: Tu as bien situé le problème, c'est-à-dire qu'il nous faut faire la différence entre le répertoire à la mode pour l'époque, avec des sujets qui se retrouvent dans la statuaire, la peinture, les mosaïques, l'orfèvrerie, et établir des rapports extrêmement précis avec l'origine de tel sujet, s'il est reproduit par un poinçon, et quel poinçon, et la dimension de ce poinçon, comme tu dis, comme pour la philatélie ... En même temps, c'est dans un certain contexte et je ne pense pas que les potiers s'inspirent d'une statue en marbre pour la réduire ; ils n'en sont pas capables.*

Thierry MARTIN *: Bien sûr.*

Hugues VERTET *: De façon plus précise, as-tu trouvé des moules sans fond, comme on en a à Lezoux ?*

Thierry MARTIN *: Les seuls moules sans fond que nous ayons sont ceux pour fabriquer les panses de lagènes et qui ont parfois été réutilisés, avec un ajout de pied. Il en existe pour l'époque de Tibère mais les plus beaux sont de l'époque de Claude ; ces moules sont ouverts aux deux extrémités.*

Hugues VERTET *: A Lezoux, on a fait exprès de ne pas faire un fond.*

Thierry MARTIN *: Il faut bien que nos ateliers aient des particularités qui permettent de les différencier.*

Hugues VERTET *: Et chaque atelier trouve sa solution en même temps.*

* *
*

SFECAG, Actes du Congrès de Fribourg, 1999.

Richard DELAGE

RÉFLEXIONS SUR LA CLASSIFICATION DES DÉCORS SUR SIGILLÉES DU CENTRE DE LA GAULE DES IIe ET IIIe SIECLES : le rôle des marques épigraphiques et des différents critères d'analyse

I. TRAVAUX SUR LA SIGILLÉE MOULÉE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

❑ ***Les premiers essais de classification.***

Les premières études importantes sur la sigillée moulée de Gaule romaine furent publiées au début du XXe s. Elles se composent de catalogues de décors mais aussi de répertoires d'éléments décoratifs illustrés de dessins au trait. Ainsi se distinguent-elles de la majorité des travaux antérieurs qui bien souvent ne portaient qu'un regard de philologue sur les estampilles et graffites négligeant le support, ou bien encore, proposaient des illustrations de décors dont les différentes composantes n'étaient pas prises en compte. Le travail le plus marquant de cette série d'études nouvelles est celui que J. Déchelette fit paraître en 1904. L'objectif de cet ouvrage, résolument ambitieux par patriotisme, dépasse le simple cadre des sigillées pour prendre en considération l'ensemble des vases possédant un décor en relief, produit ou importé sur le territoire de Gaule. La sigillée moulée gallo-romaine y occupe une place de choix, comprenant plusieurs chapitres ainsi que deux catalogues, l'un portant sur les motifs décoratifs et l'autre sur les marques épigraphiques, qui ne connaissent guère d'équivalent avant la parution des travaux de F. Oswald au cours des années 1930. Malgré l'absence d'études sur les compositions décoratives et le peu d'illustrations sur le sujet, l'ouvrage eut un impact particulièrement important sur la communauté scientifique et marque véritablement le début de l'étude raisonnée des sigillées moulées. J. Déchelette est en effet celui[1], qui a introduit une démarche analytique dans l'étude des décors, consistant à les "disséquer" en éléments individuels afin qu'ils puissent être caractérisés et regroupés en répertoires servant de base de référence.

Ainsi, progressivement, le processus de classification des vases moulés de Gaule se met en place, reposant sur des conceptions relativement simples : une ou plusieurs marques épigraphiques suivant le cas déterminent l'existence d'un ensemble décoratif correspondant à l'activité de production d'un potier dont le nom figure sur la marque. Le répertoire des motifs décoratifs associé directement ou non à cette marque (ou ces marques) constitue l'élément structurant de cet ensemble et contribue, de la sorte, à son évolution. Ainsi, tous les motifs se trouvent, à un moment donné, caractérisés soit par une marque, soit par d'autres motifs, puis deviennent caractérisants une fois intégrés au répertoire. Potentiellement, toute nouvelle pièce peut trouver sa place au sein de ce système composé de groupes de décors que l'on nomme "styles décoratifs", en venant enrichir un groupe déjà constitué ou bien encore, en étant lui-même à la base d'un nouveau groupe. Si la marque épigraphique reste la clé de voûte de cette méthode et la justification de son adoption, l'importance grandissante du répertoire des motifs montre bien que s'effectue un glissement progressif d'une étude à l'origine essentiellement philologique vers une approche centrée sur la culture matérielle. C'est ainsi que des groupes de décors ont pu être créés sur la base des seuls motifs décoratifs et de leur agencement, bien qu'aucune marque épigraphique ait été présente.

❑ ***Analyser les décors moulés : dans quel but ?***

Ce travail de classement des décors, entreprise titanesque, ne constitue pas un simple exercice de style, mais possède dès le départ un objectif bien précis. Celui-ci est le même que H. Dragendorff et quelques-uns de ses contemporains ont assigné notamment à la céramique sigillée lisse : créer une typologie, c'est-à-dire une liste de référence à laquelle il est possible d'assigner un certain nombre de connaissances générales ou particulières. Celles-ci peuvent être variées, mais concernent en premier lieu deux domaines essentiels : la caractérisation chronologique et la détermination du lieu d'origine.

1 Avec R. Knorr, dont les travaux portent sur les sigillées moulées issues de quelques sites archéologiques majeurs du Neckar.

L'étude des productions moulées est ainsi une des composantes de l'analyse des sigillées au sens large, qui constitue en matière de céramique domestique la recherche la plus ambitieuse qui ait été envisagée. Les raisons de cet engouement sont certainement nombreuses et difficiles à mettre en lumière. Quelques-unes semblent toutefois plus déterminantes que d'autres. L'universalité de la céramique sigillée est de celles-là. En effet, dès le travail de H. Dragendorff, on s'aperçut que la ou plutôt les céramiques sigillées de différentes origines avaient fait l'objet (pour une partie d'entre elles tout au moins) d'une diffusion relativement importante tant en quantité de vases qu'en terme de superficie de territoires couverts. Parmi celles-ci, les productions gallo-romaines étaient particulièrement bien représentées dans la partie occidentale de l'Empire et constituaient à l'évidence entre le Ier s. et le IIIe s. de n. è. une vaisselle de table "populaire". De ce fait, l'enjeu de la caractérisation des sigillées était incontestablement international et la mise au point de travaux de référence avait un impact qui dépassait largement le cadre d'une communauté de langue. A cet atout majeur s'ajoutait celui de la diversité des lieux de production et des critères d'étude, éléments des plus précieux pour concevoir des typologies fines et multiplier ainsi les repères. Bien peu de mobiliers céramiques, susceptibles d'être caractérisés à cette époque, offraient de telles qualités d'analyse.

La concrétisation d'un projet aussi important que celui d'offrir un outil d'attribution chronologique "universel" demandait toutefois la réalisation de très nombreuses études, ainsi que l'élaboration de catalogues de références visant à l'exhaustivité. Dans le domaine de la sigillée moulée, il était donc nécessaire de définir le plus d'ensembles stylistiques possibles ou tout au moins d'accorder une attention particulière à ceux que l'on rencontre le plus fréquemment sur les sites (ce qui constitue déjà en soit un énorme travail) et de leur assigner des informations chronologiques en provenance de niveaux scellés disposant de critères de datation indépendants (inscriptions, monnaies, etc.).

❑ *De la suprématie des sites de consommation.*

Pour cela, il apparut très vite que les provinces frontalières à forte occupation militaire constituaient des territoires d'investigation idéaux à la réalisation de cet objectif. En effet, l'histoire et l'archéologie militaires faisaient alors figure de domaines de recherche particulièrement actifs, à l'origine de nombreuses publications et fouilles archéologiques. L'étude de la céramique sigillée, mais aussi d'autres mobiliers, pouvait de la sorte s'intégrer au sein de problématiques plus générales et bénéficier d'une infrastructure qu'il n'aurait guère été possible de mettre en œuvre par ailleurs.

En ce qui concerne la sigillée moulée du centre de la Gaule, l'activité de recherche et de publication se reporta en grande partie sur les sites de Bretagne romaine, territoire où les productions arvernes sont particulièrement bien représentées entre la fin du Ier s. et la fin du IIe s. Toutes les conditions de la caractérisation chronologique des céramiques sigillées se trouvaient réunies : une histoire militaire plutôt mouvementée, de nombreux sites et fortifications occupés plus ou moins longuement, parfois abandonnés avant d'avoir été achevés puis réoccupés quelques années plus tard, associés à un corpus d'inscriptions, de textes et de nombreux autres critères de datation.

Chacun connaît les travaux qui en résultèrent, notamment l'ouvrage de J. A. Stanfield et G. Simpson intitulé "Central Gaulish Potters", paru en 1958, dont l'influence fut déterminante. Il présente une grande partie des styles majeurs du IIe s. issus des ateliers du centre de la Gaule, sous la forme de planches de décors, accompagnées d'une sélection de motifs non figurés considérés comme caractéristiques de chacun d'eux. Si les données générales s'appuient sur une grande variété de lieux de découverte et notamment des pièces issues de fouilles anciennes sur les centres de production, les données chronologiques en revanche, sont presque exclusivement la résultante de l'analyse convergente de contextes archéologiques de Bretagne romaine.

❑ *Nouvelles recherches sur les sites de production.*

Si la recherche sur les centres de production de Gaule ne fut jamais réellement abandonnée après la disparition de J. Déchelette au cours de la première guerre mondiale, elle ne connut qu'un développement modeste et bien peu de travaux se concrétisèrent par des publications qui influencèrent la communauté archéologique internationale. Dans le cadre des sigillées du centre de la Gaule, aucun contrepoids ne s'était donc mis en place, qui aurait pu apporter des nuances à un système fondé essentiellement sur les productions dominantes (celles présentes sur les marchés militaires), mais aussi susciter des travaux sur l'organisation du travail ou l'origine des productions céramiques dont le niveau de connaissances restait embryonnaire.

A partir des années 1950 et surtout 1960, de nouvelles problématiques modifièrent toutefois progressivement cette situation. Les résultats obtenus à partir des sites de consommation poussèrent les milieux scientifiques amateurs et professionnels à entreprendre une série de travaux complémentaires en reprenant les fouilles archéologiques des centres de production majeurs, dont on ne connaissait finalement que peu de choses. Les collections de mobiliers mises au jour au cours du XIXe s. firent également l'objet d'un réexamen. Les données ainsi acquises apportèrent des nouveautés dans tous les domaines touchant la production sigillée et finirent par bouleverser la "belle mécanique" mise en place précédemment. La question méthodologique devint alors particulièrement importante, puisque désormais se posait un certain nombre de problèmes fondamentaux auxquels il fallait bien essayer d'apporter des réponses.

❑ *Nouvelles orientations sans l'étude de la céramique sigillée ...*

Le schéma d'évolution de la sigillée, proposé par J. Déchelette, à titre d'hypothèse, et qui fut par la suite érigé en véritable système, se trouvait considérablement nuancé par ces nouvelles investigations. Pour tous les sites majeurs de Gaule et plus particulièrement ceux du Centre, les périodes de commerce à longue distance et donc de présence sur les marchés des provinces frontalières apparurent comme des épisodes plus ou moins longs dans leur évolution. Les enquêtes menées sur les ateliers de Lezoux montrèrent, par

exemple, que depuis l'essor de la période tibérienne, ils ne cessèrent de fonctionner et de produire des sigillées jusqu'au Bas-Empire. Par comparaison, la période de diffusion des productions sur les marchés à longue distance, la seule qui avait été véritablement prise en compte jusqu'alors dans les synthèses portant sur le sujet, ne correspondait qu'à quelques décennies de l'activité des ateliers (soit environ 20 % de son existence totale). La succession dans le temps des différents centres de production selon le schéma traditionnel ne donnait donc qu'une vision très partielle de l'histoire de la sigillée.

La question de la définition de cette catégorie de mobilier se trouvait également posée, au moins dans les faits, puisque un certain nombre de productions, dont l'importance était progressivement mise en évidence, ne possédait qu'une partie des critères utilisés traditionnellement pour définir cette catégorie céramique. Loin de n'être que des sous-produits, ces pièces fabriquées dans le centre de la Gaule au Ier s., dans le centre-ouest à la fin du Ier s. et au IIe s., dans l'est au Ier s., etc. reflétaient plutôt de la part des potiers des choix culturels et économiques différents. Là encore, les options reposant sur la seule base des mobiliers exportés aux frontières de l'Empire ne pouvaient entrer seules en ligne de compte pour définir une catégorie céramique aussi importante que celle-ci.

Toutes les données acquises à partir de ces recherches mettaient ainsi en évidence «une conception plus nuancée du développement de cette industrie, une vision plus critique et moins schématique de l'apparition et du déclin des ateliers principaux, une conscience plus nette des variations importantes qu'entraîne, dans l'évaluation de la durée et de la diversité d'une production, la distance qui sépare le centre de production des sites consommateurs choisis comme références» (Bémont, Jacob 1986, p. 10).

❑ *... et plus particulièrement dans le domaine des productions moulées.*

Le domaine de la sigillée moulée ne fut pas oublié et, là aussi, les nouvelles investigations permirent d'aborder ou de réaborder un certain nombre de thèmes de recherche. La question de l'origine des productions, que J. Déchelette avait traitée dans son ouvrage de 1904 et que F. Oswald n'avait que modestement complétée au travers de ses catalogues d'estampilles et de motifs, restait terriblement lacunaire. Les sigillées du centre de la Gaule était réputées provenir dans leur grande majorité des ateliers de Lezoux et, pour certaines d'entre elles, des Martres-de-Veyre ; les autres sites connus ne l'étaient véritablement que de nom.

Le réexamen des mobiliers issus des fouilles anciennes et les nouvelles investigations montrèrent une situation étonnamment plus complexe. Le groupe se composait en fait d'une dizaine au moins de centres de production de céramique sigillée, dont la plupart était en fonctionnement lors de la phase d'exportation des productions à longue distance. Loin de connaître une activité totalement autonome, ces sites furent à toute période en relation étroite, et notamment dans le domaine de la sigillée moulée, échangèrent de nombreux outils de production (surtout des moules). Ils contribuèrent ainsi, chacun dans leur domaine et selon leur capacité de production, à l'essor du groupe et la plupart des sigillées moulées que l'on attribuait auparavant aux seuls ateliers de Lezoux peuvent désormais provenir de bien d'autres sites. Plus que l'apport de nuances, ces données permirent progressivement l'acquisition de connaissances totalement inédites, suscitèrent des réflexions sur l'attribution des vases moulés et les moyens à mettre en œuvre, désormais, pour caractériser, indépendamment l'un de l'autre, style décoratif et origine de fabrication.

❑ *Réflexion méthodologique sur la classification des sigillées.*

Dans un tel contexte d'effervescence intellectuelle et d'apport de données critiques, c'est presque naturellement que l'on s'interrogea sur le bien fondé de la méthode de classification des décors qui n'avait guère évolué sur le fond depuis des décennies. En effet, comme nous l'avons souligné, les recherches postérieures aux travaux de J. Déchelette développèrent un système de classification où le groupe stylistique en lui-même avait moins d'importance que les données qui lui étaient rattachées. D'où la mise en œuvre d'une procédure relativement simple, permettant de caractériser facilement des ensembles mais qui, manifestement, n'exploitait pas au maximum les informations susceptibles de l'être.

L'on prit conscience que la contribution des sigillées moulées à un certain nombre de thèmes de recherche (tout particulièrement celui de l'organisation du travail au sein des ateliers de potiers) ne pouvait se faire qu'en cherchant à approfondir le niveau de connaissances portant sur les styles décoratifs eux-mêmes et à rendre les classifications plus fiables.

La publication en 1978 et 1979 d'une étude en deux volets portant sur le groupe LIBERTVS constitue plus qu'un simple travail illustrant ces préoccupations, une véritable réflexion de fond sur la classification des décors.

Les auteurs, C. Bémont et G. Rogers, confrontés à un corpus de moules et vases moulés d'une grande richesse (issu des fouilles anciennes de Lezoux) adoptèrent une démarche rationnelle consistant à associer les marques épigraphiques à d'autres critères d'étude relativement simples à mettre en évidence et susceptibles d'établir une première distinction des décors (à savoir les oves et lignes de démarcation sous les oves). Trois groupes de décors purent ainsi être proposés. Pour valider ou non ces ensembles et évaluer les rapports existant entre eux, ils décidèrent ensuite d'étudier les répertoires de poinçons, les schémas décoratifs ou bien encore la forme des moules de manière à déterminer, pour chacun de ces critères, des groupes cohérents correspondant à ceux définis dans un premier temps. Cette confrontation fut un succès puisque ces diverses analyses permirent effectivement de confirmer les informations obtenues par l'association des premiers éléments et dans un second temps, mirent suffisamment d'indices en évidence pour évaluer avec justesse les rapports existant entre ces trois groupes. Ainsi fut-il démontré que deux d'entre eux présentaient des affinités très marquées, affinités qu'ils ne partageaient pas avec le dernier.

Au final, deux familles de décors furent donc créées. La première regroupant les groupes de décors

"a" et "c" constitue véritablement le style classique de LIBERTVS I. Le répertoire des poinçons se compose d'une grande variété de motifs décoratifs de bonne qualité et les compositions comportent une majorité de scènes libres sans séparation verticale de métopes, dont la séquence répétitive est assurée par l'agencement décoratif. Complexité et rigueur des compositions, utilisation de nombreux poinçons différents pour chacune des pièces sont les maîtres mots définissant ce style décoratif. Il est possible que le groupe "a" ait été le plus ancien, suivi de peu par le groupe "c". Quant au dernier ensemble identifié, LIBERTVS Ib, il présente des caractères bien différents des deux autres tant dans les signatures, le répertoire des motifs que dans les qualités techniques des vases. Il est possible que cette famille soit l'œuvre d'un ou de plusieurs potiers dont le désir fut de copier ou d'imiter les productions originales du style de LIBERTVS Iac. Elle pourrait ainsi être soit contemporaine des premières ou plus vraisemblablement légèrement postérieure. Enfin, précisons que les résultats obtenus permirent également de resituer ces productions dans un cadre général et de mettre en évidence de manière concrète la filiation existant entre LIBERTVS Iac et BVTRIO, autre ensemble stylistique majeur dont l'activité doit être située postérieurement à celui-là.

❑ ***De la méthode de classification traditionnelle à la méthode de classification par association de critères.***

Ce chapitre introductif présentant quelques étapes de l'étude de la céramique sigillée n'aborde que de grandes tendances et mériterait naturellement, pour être tout à fait exact, de nombreuses nuances et précisions. Pour l'heure, toutefois, notre propos n'est pas historiographique mais démonstratif.

Il tend à démontrer que l'étude de la céramique sigillée est encore loin d'avoir atteint un point d'équilibre et qu'il est nécessaire de poursuivre la réflexion méthodologique, à commencer par le domaine de la classification des ensembles décoratifs. Nous avons donc divisé cette étude en deux parties distinctes.

La première est une présentation de ce que l'on pourrait considérer comme la "méthode de classification traditionnelle", dont le principe repose essentiellement sur les marques épigraphiques et un certain nombre de pratiques qui en découlent. Cette présentation, toutefois, n'est pas neutre, puisqu'elle s'accompagne d'un bilan critique portant sur l'efficacité de cette approche et le rôle donné aux marques épigraphiques dans le processus de classification.

La deuxième partie est ainsi le prolongement de la première. Elle tente d'apporter des solutions concrètes aux problèmes existants et s'inscrit ainsi dans la continuité de l'étude du groupe LIBERTVS. Reprenant les concepts fondamentaux de cette étude, elle se propose d'orienter le travail classificatoire dans une direction définie, grâce à la mise en place d'un certain nombre d'étapes régies par des règles strictes. Il est alors possible de contrôler l'évolution de l'analyse et d'évaluer, à l'appui d'un certain nombre de tests, la cohérence des groupes de décors créés. Sa validité repose aujourd'hui sur la caractérisation de près d'une quinzaine d'ensembles décoratifs du centre de la Gaule dont certains appartiennent aux plus importantes unités de production du groupe.

Il n'est donc pas question d'opposer deux approches, l'une traditionnelle et l'autre actuelle, mais plutôt de mettre en évidence les éléments qui nous permettent de glisser de l'une à l'autre, sans rupture majeure, entre continuité et adaptation.

II. LA MÉTHODE DE CLASSIFICATION TRADITIONNELLE

1. Principes fondateurs.

La plus grande part des ensembles stylistiques pourvus de marques épigraphiques, auxquels les archéologues du continent européen font référence dans leurs travaux, a été définie sur la base d'une méthode d'étude des décors que nous dénommerons, dans le cadre de cet article : "méthode de classification traditionnelle". Ce dernier terme semble d'ailleurs particulièrement approprié car il caractérise parfaitement cette approche, qui repose sur un principe fondamental respecté par tous les classificateurs, mais ne connaît pas de règles fixées une fois pour toutes et appliquées à la lettre. La méthode traditionnelle peut donc être considérée comme une somme de pratiques s'amendant les unes les autres au fur et à mesure de l'avancée des recherches et dont l'origine se situe au début du XX^{e} s.

a. De la primauté des marques épigraphiques.

Le fondement de cette méthode, à savoir le principe respecté par tous, est celui de la **primauté des marques épigraphiques.**

Toutes les marques apposées sur le moule lors de la création de celui-ci et comportant un même nom propre présent sous une ou différentes formes servent à définir des regroupements de décors primaires. Seules des incohérences stylistiques majeures ou bien la présence manifeste de décors n'appartenant pas à la même période d'activité des ateliers de potiers forment alors des ensembles distincts les uns des autres. Notons qu'il s'agit là, brossée à grands traits, de la tendance générale. Il faut savoir toutefois qu'il existe, du fait même de l'absence de règles précises, de nombreuses exceptions. De la même manière, on ne saurait considérer aujourd'hui que l'ensemble des styles décoratifs définis pour le centre de la Gaule puisse être mis sur un même plan. Il en est dont le niveau d'analyse reste très sommaire alors que d'autres, grâce à un corpus plus important, mais aussi, souvent, grâce à quelques découvertes exceptionnelles, ont fait l'objet d'études poussées. Dans tous les cas toutefois, l'élément épigraphique reste la base de l'analyse classificatoire et demeure prioritaire sur tous les autres critères d'étude potentiels.

La justification de l'emploi de ce principe tient à l'objectif final recherché par tous ceux qui ont mis en œuvre cette approche classificatoire : essayer de caractériser le travail d'un potier décorateur, ses aptitudes, ses goûts, en bref définir un ensemble de données permettant de cerner la personnalité d'un individu et les relations professionnelles qu'il entretint avec ses contemporains.

Cette méthode de classification repose, alors, sur un postulat simple : l'estampille ou la marque cursive

constituent la *signature* du potier décorateur dont elles portent le nom. Toutes les pièces qui en sont pourvues appartiennent à la production de celui-ci. Cela suppose également que les marques épigraphiques aient un sens évident et que celui-ci n'ait besoin d'aucune justification pour qu'elles puissent être utilisées en tant que critère prioritaire de classification.

b. Une distinction nécessaire : marques *in forma* et *extra formam*

On notera toutefois que la méthode traditionnelle telle que nous l'avons décrite plus haut ne prend en compte qu'une partie des marques présentes sur moules et sigillées moulées, à savoir celles appartenant à la phase de création du décor proprement dit que l'on nomme "marques *in forma*" (Bet, Delage 1991). Se trouve donc écartée du processus d'analyse la plus grande partie[2] de celles apposées postérieurement à la cuisson du moule, lors de la réalisation des vases moulés. Ces dernières sont réunies au sein du groupe des "marques *extra formam*" (Fig. 1).

Il n'est pas inintéressant de rappeler que cette distinction, que l'on considère aujourd'hui comme une évidence et qui est fondamentale, ne prit pas forme dès les premiers essais classificatoires du début du XX[e] s.[3]. Elle s'appuie en fait sur une somme de connaissances acquises progressivement au fil de l'évolution des recherches. C'est le cas des techniques de production. En effet, les enseignements apportés par ce domaine d'étude montrent qu'il existe dans la chaîne opératoire de production des vases moulés deux phases autonomes : celle de la création du moule puis celle de la fabrication du vase moulé à l'aide de cet outil. Entre les deux, l'épreuve du feu, qui scelle l'ensemble des attributs liés à la première phase et permet de distinguer sur le vase moulé l'apport particulier du potier-tourneur. Il est ainsi possible d'envisager une solution de continuité au sein de cette chaîne de production, ce que confirment par ailleurs les données sur la diffusion des moules mais aussi sur la présence de marques apposées lors de la seconde phase, associées à des décors appartenant à des ensembles stylistiques n'ayant aucun point commun. Ainsi peut-on affirmer que moule et vase moulé peuvent être produits dans des officines différentes, celles-ci pouvant appartenir ou non au même centre de production[4].

Cette distinction atteste donc formellement que toutes les marques épigraphiques ne peuvent pas *de facto* contribuer à déterminer des regroupements de décors cohérents. Elle montre également que les marques

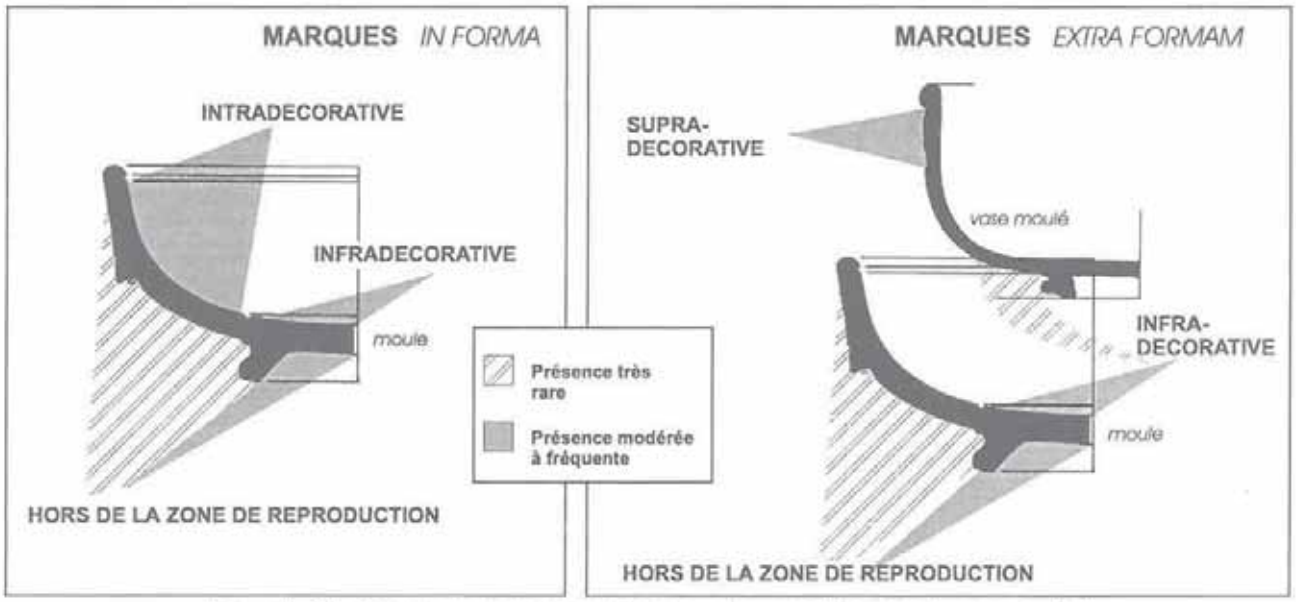


Figure 1 - Situation des marques épigraphiques sur le support (moules et vases moulés).

2 Nous verrons plus loin que la nuance peut être faite.

3 Cf. quelques analyses récentes sur cette question : Mees 1995, Bémont 1997, mais aussi à titre de curiosité les travaux de R. Knorr du début du siècle, où les marques *extra formam* sont utilisées pour caractériser les décors au même titre que les autres.

4 Bien que la question de la distinction des marques *in forma* et *extra forma* ne puisse nullement être remise en cause par quelque argument que ce soit, l'application de ce principe ne fut pas toujours effective et quelques cas demeurent encore, pour certains auteurs, litigieux. Assurément, ce ne sont pas les marques situées sur le bandeau supérieur ou bien encore celles prenant place sur le fond interne des vases moulés qui posent le plus de problèmes de caractérisation : il est impossible de les confondre avec des marques *in forma*. Les cas litigieux concernent par exemple celles attestées en position infradécorative (sous le décor). En effet, certaines de ces marques peuvent apparaître aussi bien sur le moule que sur le vase moulé tout en étant rattachées à la classe des marques *extra formam*. L'explication en est simple : elles ont été apposées sous forme de graffite sur le moule même, après sa cuisson. Le seul moyen de les distinguer de leurs homologues *in forma* est d'accorder une grande attention à la qualité de la graphie (tracé anguleux ou souple), à la profondeur de l'empreinte, etc. de façon à pouvoir déterminer le moment de l'apposition (la résistance de l'argile avant cuisson et après n'est pas la même). On le voit bien de tels cas sont dangereux, car il suffit qu'une marque soit rattachée à la classe *in forma* à tort pour que la classification qui s'ensuit n'ait aucun sens. Par cet exemple, les marques montrent une fois de plus combien leur utilisation lors des phases d'analyse est délicate.

épigraphiques, au même titre que les autres critères, doivent faire l'objet d'une évaluation préalable à toute utilisation et ne peuvent se passer d'un examen critique.

2. Aspects généraux du processus de classification.

Comme pour toute approche classificatoire, les principes qui régissent une méthode d'étude ne font que donner les grandes orientations. Il est ensuite nécessaire de mettre en œuvre un processus de classification, à savoir dans le cas présent le cheminement logique des différentes étapes permettant d'obtenir au final des regroupements de décors homogènes. Dans le cas de la méthode traditionnelle de classification des sigillées moulées du centre de la Gaule, il n'existe guère de processus respecté à la lettre par tous les classificateurs, comme nous l'avons déjà souligné. Il n'est pas question de la sorte d'en proposer un examen analytique précis puisqu'il y a certainement autant de stratégies différentes que de personnes impliquées dans cette recherche. La primauté accordée aux marques épigraphiques nous permet toutefois, de manière schématique, de dégager deux grandes phases.

a. Un processus comprenant deux grandes phases.

1. Lors de la première phase le chercheur réunit un corpus de décors comportant soit des marques strictement identiques (issues d'un même outil), soit des marques différentes (graffites ou estampilles) mais comportant un nom de potier que l'on pense pouvoir rattacher à un même individu. Ces quelques pièces[5] permettent de constituer un répertoire de motifs décoratifs dit **répertoire A ou primaire**. Celui-ci a une importance particulière au sein de ce processus, puisqu'il devient en quelque sorte, dès sa création, le relais du critère épigraphique de manière à permettre la caractérisation de nouvelles pièces.

2. La seconde phase concerne l'attribution des décors dépourvus de marque épigraphique. Les caractéristiques de ceux que l'on pense pouvoir rattacher à un ensemble donné sont comparées à celles du répertoire primaire. L'attribution des décors repose ainsi sur une analyse par analogie, avec ou sans règle précise. En fait, suivant les personnes qui sont à l'origine du travail de classification, les critères permettant l'attribution d'un décor anépigraphe à un ensemble déjà constitué peuvent être très variables et répondre à des seuils de tolérance plus ou moins élevés. Ainsi certains décors peuvent-ils être attribués sur la base d'un seul poinçon, si celui-ci est considéré comme suffisamment caractéristique de l'ensemble initial, et non susceptible d'être remis en cause par la suite. D'autres pratiques privilégient à l'évidence la prudence, à savoir les associations de poinçons et la présence de plusieurs motifs caractéristiques. Les similitudes de composition ou d'agencements décoratifs partiels constituent également un critère souvent mis en avant pour attribuer un décor à un ensemble signé, cette similitude pouvant être couplée avec un jeu décoratif identique ou partiellement identique.

Dans tous les cas, les attributions de nouveaux décors offrent au style décoratif un répertoire de motifs complémentaires appelé **répertoire B**. Celui-ci regroupe, pour un style décoratif donné, tous les poinçons qui ne sont pas connus au sein du répertoire A.

Précisons que les deux phases qui peuvent être définies pour essayer de caractériser la méthode traditionnelle ne constituent que rarement une suite logique. Nous sommes en mesure de supposer qu'un certain nombre de styles décoratifs ont été créés progressivement par l'apport successif de vases avec marque épigraphique ou non, en fonction des découvertes et de la prise en compte de celles-ci par les spécialistes. Les répertoires A et B se trouvent ainsi souvent intimement mêlés dès les premières opérations et nous verrons par la suite que cela n'est pas sans conséquence sur la cohérence des résultats.

b. Le cas particulier des décors dépourvus de marques.

Jusqu'à présent, nous n'avons évoqué que le cas des groupes de décors ayant pour critère de caractérisation primaire un corpus plus ou moins important de marques épigraphiques. Mais il faut savoir qu'il existe également des officines de création de moules qui n'ont, semble-t-il, pas recours à la pratique du marquage. Elles existent durant toutes les grandes phases d'évolution des ateliers du centre de la Gaule et représentent tantôt un lot majoritaire lorsque cette coutume n'est, d'un point de vue général, pas ou peu utilisée, tantôt nettement minoritaire dans le cas inverse. De ce fait, suivant la situation, l'absence de marque peut tout aussi bien caractériser essentiellement des ensembles marginaux (c'est le cas de la plus grande partie du IIe s.) ou bien la majeure partie des officines dominantes (c'est le cas de la période d'activité située au tournant des Ier-IIe s. pour les centres de production des Martres-de-Veyre et de Lezoux).

La stratégie d'analyse de ces ensembles ne diffère en fait guère de celle adoptée pour les autres, puisque la plupart des styles décoratifs dits "anonymes" définis jusqu'à présent l'ont été sur la base de la seconde phase du processus de classification traditionnel, la première étant bien évidemment absente par nécessité. Plus que jamais, les ensembles sont constitués par affinités entre décors et le hasard des découvertes et des recherches est bien souvent le seul élément qui permet de réunir les premières composantes d'un futur ensemble stylistique. Aussi, la quarantaine de styles anonymes qui ont été définis à ce jour ne constituent-ils qu'une faible partie de ceux qu'il serait possible de créer aujourd'hui à partir de l'ensemble des découvertes. Beaucoup demeurent incomplets, parfois inutilisables en raison d'un corpus de référence bien trop faible

5 Nous verrons par la suite à partir d'exemples concrets que les corpus de décors associés à une marque ne constituent guère des ensembles riches de centaines de pièces. Cela concerne non seulement ceux réunis dans le cadre de travaux d'analyse reposant sur la méthode de classification traditionnelle, mais également ceux recueillis dans le cadre d'une recherche tendant à l'exhaustivité. Seuls en fait des groupes stylistiques particuliers, à l'image de ceux de PATERNVS ou de CINNAMVS, offrent la possibilité de réunir une ou plusieurs centaines de pièces avec marques épigraphiques.

(c'est le cas d'une dizaine de ceux de la série P). D'autres, créés anciennement, ont disparu du fait de la mise en évidence par la suite de décors ayant toutes les caractéristiques de ceux-ci, associés à une nouvelle marque épigraphique.

Dans leur ensemble, ils demeurent encore relativement marginaux (hormis ceux de la période de la fin du Ier s. et du début du IIe s.) et constituent souvent plus des groupements par défaut ou des ensembles provisoires que de véritables styles décoratifs homogènes et révélateurs de la production d'une officine de potiers.

3. Les limites de la méthode traditionnelle.

Si la méthode traditionnelle fut considérée pendant des décennies comme particulièrement fiable, c'est avant tout parce qu'elle repose, comme nous l'avons évoqué précédemment, sur des sources épigraphiques. Aujourd'hui, il semble qu'il faille reconsidérer cette opinion à la lumière des nouvelles observations qui ont pu être faites sur les marques épigraphiques, mais aussi des faiblesses du processus de classification traditionnel.

a. Problèmes liés aux marques épigraphiques et à la notion de "signature".

La division des marques en deux groupes (*in forma* et *extra formam*) ne permet pas de résoudre tous les problèmes classificatoires engendrés par leur mise au premier plan. Celle-ci ne constitue, semble-t-il, qu'une des étapes de la redéfinition du rôle des marques épigraphiques dans le processus classificatoire. Nous avons aujourd'hui les moyens de poursuivre ces investigations et de montrer, à partir d'exemples concrets, que l'analyse critique doit être approfondie sur le thème suivant : toutes les marques *in forma* ne sont pas équivalentes et ne possèdent pas des qualités documentaires similaires. De plus, l'on se rend bien compte que si l'assimilation d'une marque épigraphique à une "signature de potier" est un fait qui ne pose pas de problème en soit, considérer que cette même signature est le reflet dans tous les cas du travail d'un individu est plus délicat et mérite assurément quelques nuances.

Précisons enfin que ce chapitre ne prétend pas cerner tous les problèmes qui se posent mais plutôt apporter quelques lumières sur trois d'entre eux, mis en évidence de manière concrète lors de l'étude d'ensembles stylistiques.

❑ ***Les doubles marquages*** (Fig. 2).

Les recherches récentes, entre autres sur les centres de production de céramique sigillée, permirent de mettre au jour durant les dernières décennies de plus en plus de décors possédant un double marquage, dans une position telle qu'aucune des deux marques ne puisse être considérée comme appartenant à la phase de production des vases moulés[6]. Ces quelques pièces, quoique encore relativement rares au regard, ne serait-ce que de celles comportant une seule marque, n'en sont pas moins intéressantes. Elles montrent de manière claire que si, selon le postulat traditionnel, une marque épigraphique est bien la signature d'un artisan, alors la présence de plusieurs marques dès le stade de la fabrication du moule implique que certains artisans travaillent en association, soit temporaire, soit permanente. Il n'est donc pas possible en la circonstance de départager le travail de chacun et ce, non seulement pour les pièces particulières ayant un double marquage mais également, d'un point de vue général, pour toutes celles appartenant aux deux ensembles stylistiques incriminés.

Les données que l'on peut tirer de ces observations montrent donc :

a. qu'un ensemble stylistique (à savoir théoriquement un groupe de décors cohérent) peut être le fruit du travail de plusieurs individus comme il peut être celui d'un seul ;

b. par extension, il est possible de considérer qu'il existe d'autres associations non encore mises en évidence par la découverte de vases possédant deux marques. Cela peut être le cas de tous les styles décoratifs traditionnels qui présentent de fortes similitudes stylistiques les uns avec les autres. Les doubles marquages ne seraient ainsi que la partie visible de l'iceberg, comme le montrent bien, par ailleurs, les résultats obtenus grâce à la méthode de classification que nous avons expérimentée ces dernières années, en réponse notamment à ce type de problème.

Il existe assurément au sein des centres de production antiques, à côté de petites structures familiales, des officines de plus grande taille "employant" plusieurs individus simultanément, dont les tâches peuvent être bien distinctes comme identiques. On assiste alors, dans ces cas là, à une mise en commun de la plupart des moyen de production, notamment des précieux répertoires décoratifs. L'individu, du point de vue de l'archéologue, se confond ainsi au groupe de travail auquel il appartient. Dans certains cas (et ils ne sont pas rares) il apparaît donc inutile, au stade de l'analyse classificatoire et de la définition des outils d'attribution stylistique, de rechercher les individualités.

En conséquence, les marques épigraphiques prises isolément ne peuvent servir dans tous les cas à déterminer des ensembles stylistiques homogènes.

Une grande partie des problèmes que rencontrent actuellement les archéologues qui désirent analyser leur mobilier sigillé moulé provient du fait que ces associations de potiers ne constituent pas un facteur pris en compte dans le processus de classification de la méthode traditionnelle. Seules les associations les plus évidentes sont mentionnées et encore ne le sont-elles qu'à de rares exceptions.

❑ ***Caractériser et "individualiser" les marques : la question des signatures cursives.***

Si le cas des associations de marques réelles ou supposées demeure le problème méthodologique le plus important, celui qui remet en cause le fondement même de la démarche traditionnelle, il ne faudrait pas pour autant passer sous silence un certain nombre d'autres questions, telles par exemple celles des marques cursives et de leur caractérisation.

6 Ceci exclut donc les vases moulés possédant, par exemple, une marque intradécorative et une marque *extra formam* sur le bandeau supérieur d'un Drag. 37.

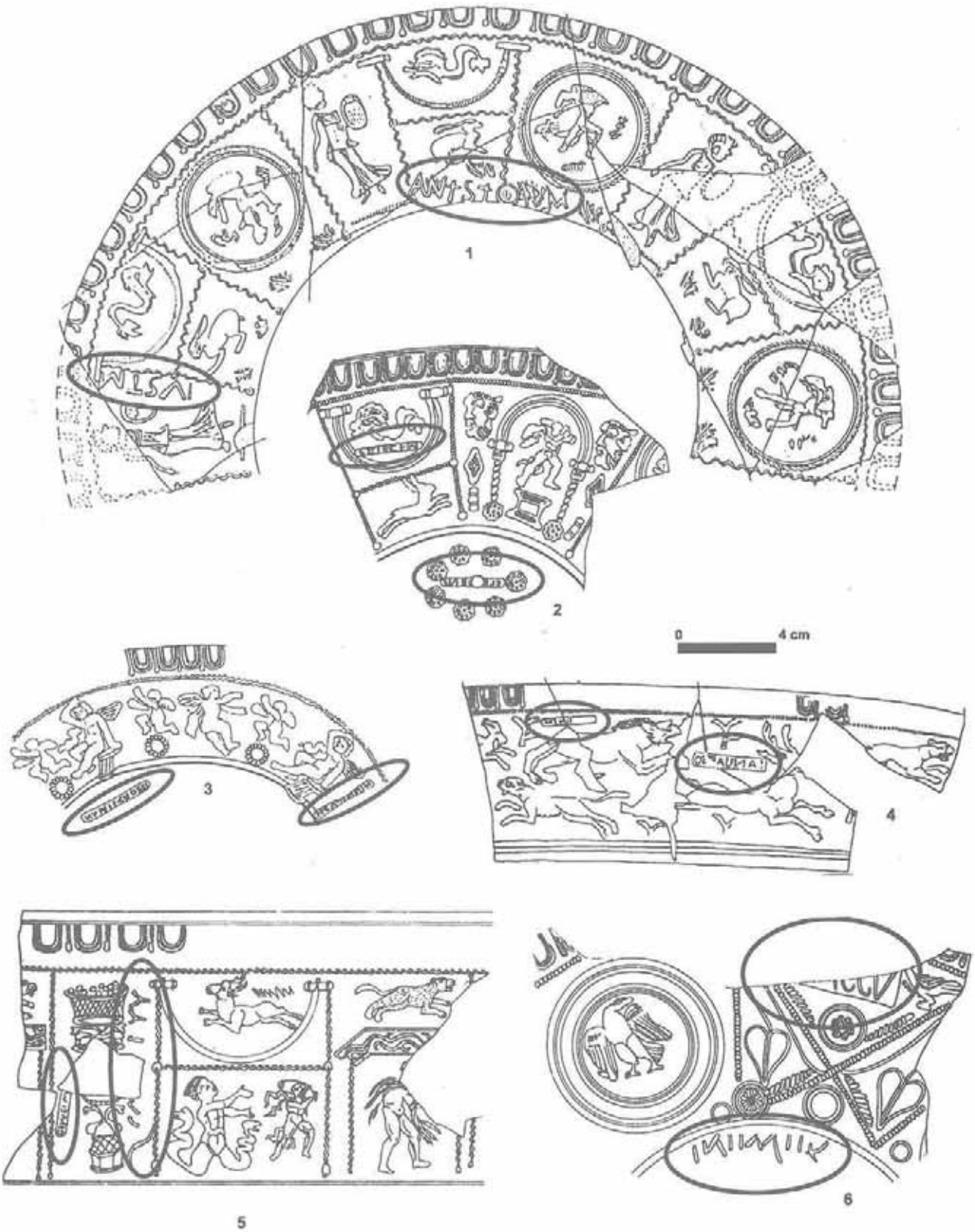


Figure 2 - Quelques exemples de moules et vases moulés
possédant deux marques épigraphiques différentes en position *in forma* (éch. 1/2).
1. IVSTIM/ANTISTIORVM, Genève, fouilles de "La Tour Baudet", Haldimann 1986 ;
2. PRISCIM/CLEMENS, Lezoux (?), Coll. Corny (Musée de Roanne), Rogers 1999 ;
3. NAMILCROESI/SECVNDINIM, Lezoux, Coll. Fabre-Olier (Musée de Lezoux), Rogers 1999 ;
4. PATERNIM/IANVARISO, Thésée (Loir-et-Cher), Thion 1983 ;
5. GEMELINIM/SERVIM, Lezoux, fouilles de la "Z.A.C. de l'Enclos", Delage 1992 ;
6. CATVSSA/GEMENI, Lezoux, fouilles de la "Z.A.C. de l'Enclos", Bet, Delage 1991.

En effet, contrairement aux estampilles dont les caractéristiques sont celles d'un poinçon-matrice, à savoir un outil signifiant, les marques cursives ou graffites, comme leur nom l'indique, sont tracés à la main, au moyen d'un stylet. D'un point de vue théorique, aucune marque cursive n'est équivalente à une autre, tandis que toutes les estampilles issues d'un même poinçon le sont[7]. De ce fait, il n'existe pas de liens physiques entre les différentes signatures cursives et, hormis cas exceptionnels, il n'est guère possible d'attester formellement que tous les graffites ayant un nom identique ont été tracés par la même main (ou tout au moins des "mains" appartenant à la même entité de production).

Les différentes analyses stylistiques pratiquées sur des ensembles comportant des marques cursives montrent à ce jour qu'il existe des cas où elles déterminent effectivement des groupes homogènes et d'autres non. Ce qui signifie que les problèmes d'homonymie, de reprise de nom ou de "piratage" de marques cursives (considérées en tant que "label") ne sont pas uniquement de l'ordre du possible, mais peuvent être réellement observés à partir de cas concrets.

Il paraît donc illusoire d'essayer de caractériser un ensemble décoratif avec pour tout critère une marque cursive, puisque l'on ne sait pas en définitive à l'avance si l'ensemble proposé sera homogène ou non. Deux exemples suffisent à démontrer la pertinence de ce propos.

Le plus démonstratif est celui du groupe stylistique de BANVVS[8]. Jusqu'à présent, estampilles et marques cursives au nom de BANVVS définissaient un même ensemble, dont le peu d'homogénéité apparente était mis sur le compte de la faiblesse du corpus des décors connus. En fait, la réunion de pièces issues de sites de consommation, mais aussi de production, a permis de mener une étude d'ampleur dont l'aboutissement fut l'éclatement de ce noyau en quatre styles décoratifs homogènes n'entretenant presque aucun rapport entre eux.

La Fig. 3 offre un panorama de quelques-unes des nombreuses signatures cursives au nom de BANVVS connues à ce jour. Elles proviennent de publications, mais aussi en grand nombre de collections de mobilier demeurées jusqu'à présent inédites. Trois graphies sont attestées dont deux peuvent être considérées comme marginales. La plus courante est la plus simple : BANVI. Elle est associée à l'ensemble des styles décoratifs de BANVVS définis récemment. Les deux

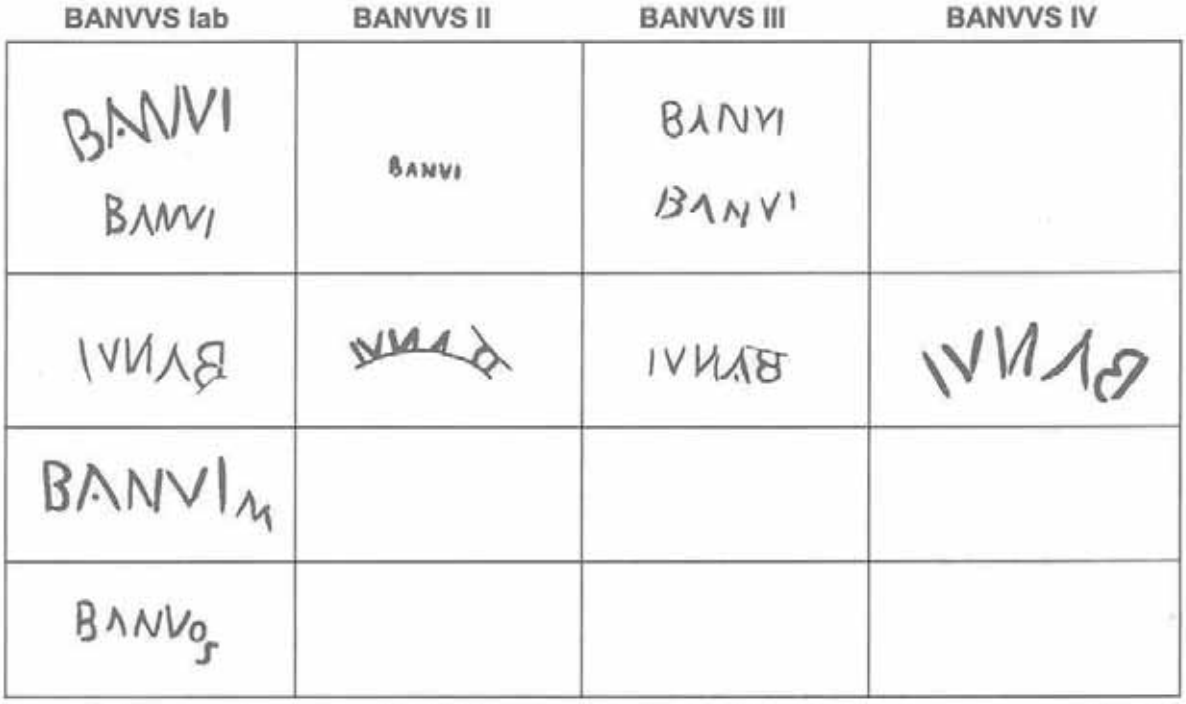


Figure 3 - Marques cursives au nom de BANVVS sur les différents styles décoratifs attestés pour ce groupe (éch. 1/2).

7 En réalité les données observées sont plus complexes. Les estampilles, du fait de nombreux paramètres (angle d'apposition, profondeur, qualité de l'argile au moment de l'apposition, etc.), peuvent subir un certain nombre de variations rendant deux empreintes très différentes l'une de l'autre. Les signatures cursives, quant à elles, peuvent être gravées dans le moule de manière appliquée, avec une graphie régulière, et selon une "mécanique du geste" proche d'un outil fini. Il existe donc dans les cas extrêmes des empreintes d'estampilles qui peuvent être différenciées par erreur et des signatures cursives dont les caractéristiques ne peuvent que nous inciter à les attribuer à une seule main. De tels cas toutefois ne sont pas les plus fréquents. Au II[e] s., les estampilles sur sigillée moulée sont souvent de grande taille, ce qui augmente leur lisibilité et n'engendre que peu de confusion possible. Quant aux signatures cursives, il semble que le potier n'ait guère le temps ou le désir de s'appliquer et trace rapidement sa marque sans se préoccuper de la régularité des lettres, faisant parfois des erreurs, utilisant des formes abrégées ou non, des variantes de lettre (par exemple le E sous forme capitale ou archaïque), etc.

8 Que nous avons étudié récemment dans le cadre de la mise en œuvre de la nouvelle méthode de classification présentée dans le deuxième partie de cette étude.

autres marques de graphie : BANVIM et BANVOS ne sont attestées que pour le style I, le plus classique.

Aucun élément discriminant ne permet de distinguer parmi ce groupe la présence de plusieurs mains. En témoignent les graphies BANVI qui sont associées à tous les ensembles, soit sous forme antégrade (styles I, II et III), soit sous forme rétrograde (tous les styles), mais aussi l'utilisation commune de petites particularités graphiques, tel le A pointé présent au sein de trois des styles décoratifs.

Le cas des marques cursives au nom de SERVVS est également particulièrement instructif. Connues pour certaines d'entre elles de longue date, elles ont été associées à plusieurs ensembles stylistiques sans pour autant posséder de différences de graphie et de présentation remarquables. De plus, lors de la constitution d'un corpus de référence préalable au réexamen de ce groupe stylistique, nous avons pu mettre en évidence deux éléments nouveaux à verser à ce dossier : l'existence très probable de marques cursives associées au style de SERVVS II[9], et la présence d'un nouvel ensemble stylistique au nom de SERVVS VI[10], comportant plusieurs estampilles, ainsi qu'une marque cursive appartenant à cette série. Il existe ainsi à ce jour pas moins de 6 ensembles stylistiques différents recevant une marque cursive au nom de SERVVS (Fig. 4).

Il est intéressant de noter qu'à l'image de BANVVS, il n'existe aucune graphie ou présentation particulière spécifique d'un seul de ces ensembles décoratifs. Les marques SERVIM sont parmi les plus courantes. Elles sont associées aux styles de SERVVS I et SERVVS III et représentent la majeure part du corpus épigraphique de SERVVS IV et V. Les marques de graphie SERVI viennent en deuxième position avec des exemplaires connus pour SERVVS IV, V et VI. Il existe enfin diverses abréviations et particularités graphiques, largement minoritaires, présentes au sein de la plupart des styles, qui n'autorisent aucune conclusion probante.

Ces deux exemples, et bien d'autres encore, sont suffisamment évocateurs : ils permettent de démontrer que les signatures cursives ne constituent pas, a priori, un critère fiable de caractérisation d'un groupe stylistique homogène. Là encore, il s'agit d'une limite considérable à la mise en œuvre du principe fondamental de la méthode traditionnelle.

❑ ***Quelle marque pour quel usage ?***

Ce dernier point est peut-être le plus discutable des trois, mais nous pensons avoir recueilli suffisamment d'indices pour en démontrer au moins le bien fondé.

Nous l'avons vu, les distinctions que l'on peut faire entre marques *in forma* et *extra formam*, entre estampilles et signatures cursives, trouvent toutes leurs fondements dans des faits techniques précis et, dans l'ensemble, indiscutables. Il n'en va pas de même de certaines distinctions que l'on peut être amené à faire sur la base d'hypothèses archéologiques et qui constituent encore des sujets de discussions et de réflexion sans dénouement certain. C'est le cas, par exemple, de la question de la signification du libellé des marques et de l'incidence, sur le processus de classification, de la prise de position en faveur d'une solution plutôt que d'une autre.

Pour situer ce domaine de recherche, disons qu'il existe deux groupes distincts de libellés, dans le cadre de la production de sigillée du centre de la Gaule : les graphies évoquant l'action (le travail) et celles se rapportant de manière littérale à la possession d'une officine (à savoir une "raison sociale"). Plus que les noms ou surnoms présents sur les marques, ce sont les compléments enclitiques ou proclitiques qui déterminent l'appartenance de celles-ci à l'un ou à l'autre de ces groupes.

Deux termes sont associés au premier. Il s'agit de FECIT et MANV. Ils ont des significations littérales très proches et il est fort probable, comme le mettent en évidence de nombreux exemples, qu'ils puissent être utilisés indifféremment. Le second libellé ne comporte, quant à lui, qu'un seul complément, celui d'OFFICINA, utilisé sous diverses abréviations.

Si le sens des deux groupes de compléments diffère incontestablement, nous ne savons guère comment cela se traduit de manière concrète dans l'organisation du travail. Pour un certain nombre de spécialistes, cette différence n'a pas d'incidence sur la création des moules (et de ce fait sur l'approche classificatoire) car la "signature d'officine" n'est pas envisagée comme celle d'un censeur ou d'un superviseur mais plutôt à l'égal des "signatures nominatives", à la nuance près que dans ce cas, le potier décorateur peut être le possesseur de son lieu de travail, alors qu'il ne l'est pas ordinairement.

Certains exemples tendent à montrer toutefois que les noms associés à des compléments OFFICINA peuvent être inventoriés sur des ensembles stylistiquement différents qui n'entretiennent, au moins dans ce domaine, guère de points communs.

C'est le cas par exemple du nom de GIPPVS. Celui-ci apparaît sous deux formes différentes sur les céramiques sigillées moulées. L'une est une marque cursive de graphie GIPPIOF associée à un décor typique du style classique de IVLLINVS (Delage 1992 ; Rogers 1999, pl. 46) ; l'autre est une estampille de petit format, de graphie GIPPIOFFICINA, présente au sein du style de SERVVS VI (cf. le commentaire plus haut : Delage 1992, Rogers 1999, pl. 46). Ces deux ensembles décoratifs que nous avons étudiés récemment n'entretiennent aucun lien direct ou indirect. Si diverses explications sont envisageables, la présence d'un cas d'homonymie n'est pas la plus convaincante, car trop de paramètres paraissent concordants entre les deux marques (contemporanéité, association du nom GIPPVS avec le terme OFFICINA peu courante sur sigillée moulée, etc.). Peut-être faut-il envisager la présence de

9 Ce qui n'était pas le cas précédemment. Précisons qu'il ne s'agit pas en l'occurrence du "SERVVS II de Lezoux" dénommé ainsi par R. Sauvaget (Sauvaget 1970) et qui, depuis, a été renommé salutairement en SERVVS IV par G. Rogers (Rogers 1999), mais du SERVVS II dit de "Terre-Franche" (autre appellation à proscrire : Vauthey, Martinet 1967 ; Sauvaget, Vauthey 1970) et présenté dans Stanfield et Simpson 1958.

10 Publié sous l'intitulé GIPPVS par G. Rogers dans son dernier ouvrage (Rogers 1999).

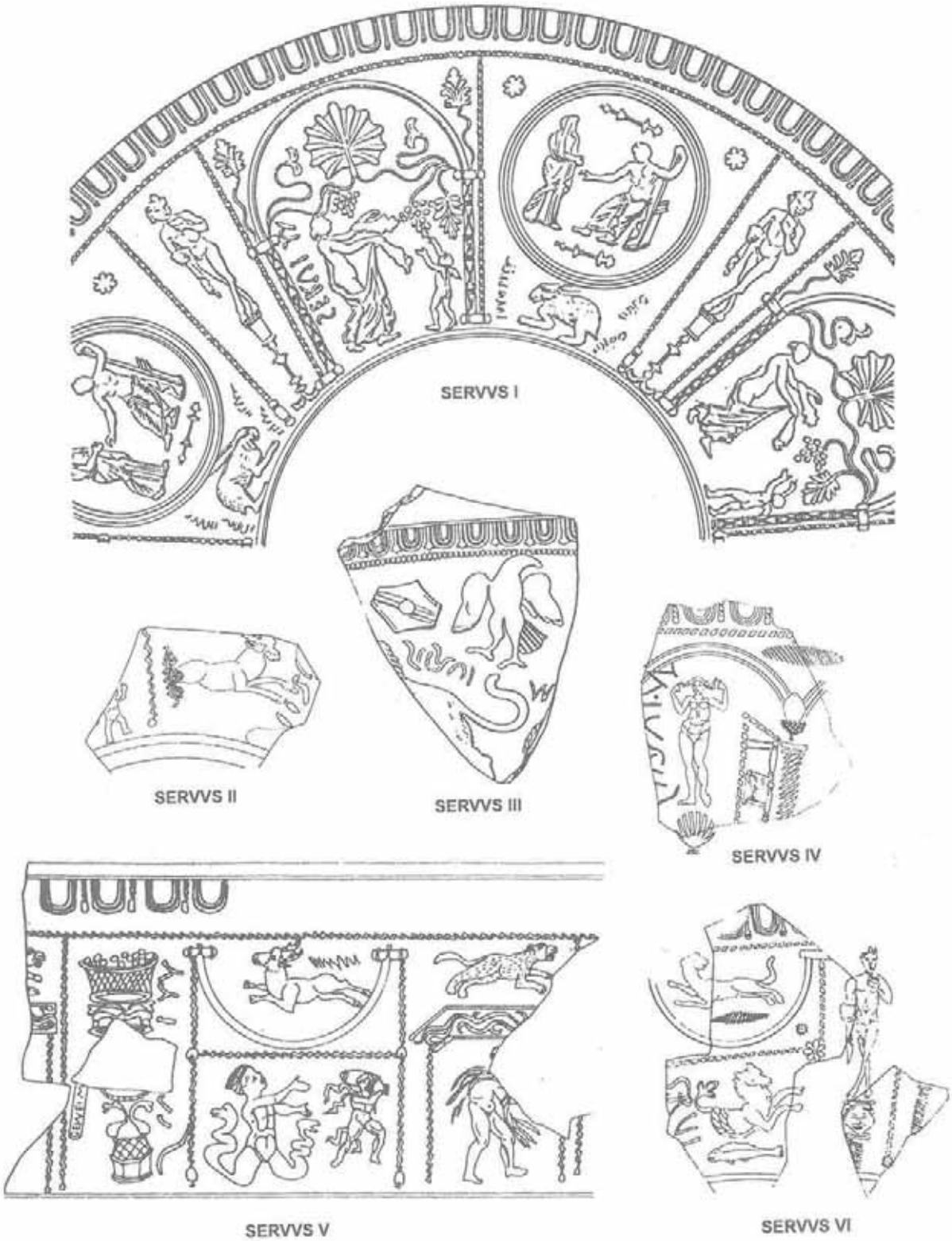


Figure 4 - Décors portant une marque cursive, liés aux différents styles décoratifs dénommés "SERVVS" (éch. 1/2).
SERVVS I : Londres, Stanfield et Simpson 1958, pl. 124 ;
SERVVS II : Lezoux, fouilles de la "Z.A.C. de l'Enclos", Delage 1992, pl. 77bis ;
SERVVS III : Richborough, Stanfield et Simpson 1958, pl. 138 ;
SERVVS IV : Lezoux, Coll. Plicque (M.A.N.), Delage 1992, pl. 82 ;
SERVVS V : Lezoux, fouilles de la "Z.A.C. de l'Enclos", Delage 1992, pl. 69 ;
SERVVS VI : Romagnat (Puy-de-Dôme), fouilles su site de "Maréchal", Liégard, Fourvel 1996.

potiers décorateurs ayant travaillé au sein de la même officine (celle au nom de GIPPVS) mais durant des phases d'activité personnelles différentes, d'où l'absence de liens stylistiques étroits.

Un autre cas intéressant est celui du nom BALBINVS, attesté également sous une forme relativement rare dans le centre de la Gaule, à savoir les *tria nomina* : Q.I.BALBINVS.

Il s'agit d'un nom lié exclusivement à l'activité potière d'un des centres de production les plus importants du groupe du centre de la Gaule, celui de Lubié. Ce site artisanal occupé durant un siècle environ, entre le milieu du IIe s. et celui du IIIe s., n'eut toutefois jamais un développement équivalent à celui de Lezoux et quelques dizaines d'ensembles stylistiques suffiraient très certainement à caractériser la production moulée du lieu. Celle-ci peut être divisée en deux lots : production locale et semi-locale. Le premier concerne les pièces dont les moules ont été créés sur place et utilisés par la suite par des potiers locaux, tandis que le second concerne les moules importés. Dans l'état actuel de nos connaissances, il est difficile d'établir des proportions entre ces deux lots. La forte activité de certains ateliers locaux dans le domaine de la création des moules semble toutefois indiquer la présence d'une organisation en grande partie autonome.

De tels indices sont importants pour notre propos. Ils montrent que seuls quelques dizaines de potiers producteurs de céramique sigillée moulée devaient être présents simultanément sur le site, rendant ainsi les cas d'homonymie très hasardeux. C'est à partir de cette constatation que l'exemple de BALBINVS devient particulièrement intéressant.

Ce nom est associé aussi bien à des productions de sigillée lisse que moulée. Sur les premières, il n'est jamais présent sous la forme des *tria nomina* et ne comporte aucun complément OFFICINA clairement identifié. En revanche, sur sigillée moulée, la plupart des graphies connues adoptent les *tria nomina* et l'une d'entre elles présente un complément enclitique OF pour OFFICINA. C'est le cas de l'estampille de grand format Q I BALBINI OF. Elle est associée à des décors appartenant à une des familles stylistiques de CINNAMVS dont l'origine de production doit être située sur le site de Lubié, mais dont on connaît également des exemplaires de matrices (très certainement importées) et vases moulés à Lezoux, Terre-Franche ou même Toulon-sur-Allier (vase inédit du Musée de Moulins ; Cunliffe 1968 ; Corrocher 1994, fig. 15). Deux autres estampilles de grand format, libellées sous des formes particulièrement abrégées, sont connues sur sigillée moulée. Celle de graphie QIB est présente sur une série de décors dont l'attribution au style d'ALBVCIVS ne fait aucun doute (Stanfield et Simpson 1991, pl. 124 ; Corrocher 1994, fig. 16). Quant aux marques de graphie QIBAL, elles sont associées à plusieurs styles décoratifs plus ou moins bien caractérisés. L'un de ces styles peut être rattaché au groupe de production de MARCVS, tandis que les autres, du fait de l'absence de fouilles et d'études synthétiques sur le site de Lubié, n'ont pas encore fait l'objet d'un travail de caractérisation[11].

La situation est ainsi relativement complexe et de nombreux éléments manquent encore pour qu'on soit en mesure d'en apprécier toute la portée. Il est possible toutefois de tirer de cet exemple quelques constatations simples qui suffisent à notre démonstration. Le fait le plus important est celui de l'association du nom BALBINVS avec de nombreux ensembles stylistiques différents qui couvrent les dernières décennies du IIe s. et les premières du siècle suivant. Il serait donc tentant de voir en Q.I.BALBINVS le nom d'un propriétaire ou d'une famille de propriétaires d'officine (d'officines ?) qui aurait hébergé plusieurs potiers créateurs de matrices en même temps ou à des périodes différentes. Si cette hypothèse (qui n'est pas déraisonnable) s'avérait exacte, cet exemple démontrerait que toutes les marques portant un complément d'officine ne peuvent être utilisées *de facto* pour caractériser un style décoratif puisqu'il est possible qu'elles soient présentes sur plusieurs d'entre eux, sans que ceux-ci entretiennent nécessairement d'étroits rapports.

Ces deux exemples ne permettent donc pas d'exclure définitivement toutes les marques d'officine du processus de classification, mais ils offrent suffisamment d'arguments pour que naisse le doute sur leur valeur classificatoire, ce qui, au regard d'une démarche méthodologique qui se doit d'être irréprochable, est déjà beaucoup. Incontestablement, il s'agit d'un sujet de recherche qu'il conviendra d'approfondir dans les années à venir.

b. Problèmes liés au processus : une marge d'erreur non maîtrisée.

Ce ne sont pas seulement les domaines touchant les marques épigraphiques en propre qui doivent, aujourd'hui, faire l'objet d'un examen critique, mais également le processus de classification mis en œuvre dans la méthode traditionnelle.

En effet, au-delà de tous les problèmes cités précédemment, les marques épigraphiques constituent à l'évidence, du fait de leur présence très aléatoire sur les décors, un piètre critère de caractérisation primaire. Concrètement, cela signifie que même pour les ensembles stylistiques comportant une forte représentation de décors avec marques épigraphiques, celles-ci se révèlent toujours insuffisantes pour faire de ce critère un outil d'attribution et de reconnaissance un tant soit peu efficace.

Comme nous l'exposerons dans la dernière partie de cet article, les études que nous avons menées sur un certain nombre de groupes stylistiques des IIe et IIIe s. ont montré que les corpus de décors ne comptent jamais plus de 30 % de vases "signés" pour les périodes où cette coutume est particulièrement utilisée. Ce nombre décroît d'ailleurs très rapidement en dehors de celles-ci pour atteindre souvent une moyenne de 5 % des décors (au cours de la plus grande partie de la première moitié du IIe s. et à la fin du IIe-IIIe s.). De

11 Les décors proviennent des sites de Trétaux, Boucé et Lubié (Allier), mais aussi Autun (Saône-et-Loire) et Saint-Marcel-*Argentomagus* (Indre). Cf. sur le détail des provenances : Delage 1999.

ce fait, dans le meilleur des cas, les décors signés permettent de recenser environ la moitié du répertoire décoratif d'un ensemble stylistique, ce nombre variant bien évidemment considérablement, souvent à la baisse, en fonction de nombreux paramètres : état de conservation des décors signés, importance du corpus pris en compte, etc.[12].

Les conséquences de cet état de fait sont claires : la prise en compte des décors avec marque épigraphique reste insuffisante pour espérer faire reposer l'ensemble du travail classificatoire sur ces seules pièces et offrir ainsi à l'utilisateur final des outils d'attribution fiables. D'où la mise en place, comme nous l'avons décrit plus haut, d'un processus de classification en deux étapes : constitution d'un répertoire de poinçons primaires (répertoire A) qui rend possible, dans un second temps, l'attribution de décors dépourvus de marque épigraphique. Se crée ainsi un répertoire B qui comporte nécessairement des poinçons de deuxième génération, mais aussi de troisième voire de quatrième génération, puisqu'ils peuvent être utilisés à leur tour (à l'égal de ceux du répertoire A) pour l'attribution de nouveaux décors.

Les avantages de cette pratique sont évidents : si le répertoire A ne constitue pas une base suffisante pour caractériser un ensemble décoratif, il l'est en revanche pour entamer le processus d'attribution des décors dépourvus de marque. Par la suite, le rattachement de nouveaux décors entraînant nécessairement l'augmentation du répertoire global des poinçons, les indices permettant de multiplier les attributions ne manquent pas (au moins en théorie) et facilitent d'autant le travail.

Ce système toutefois n'est pas sans lacunes. En effet, le fait que l'ensemble des attributions repose sur un répertoire directement associé aux marques ne constitue pas une garantie suffisante pour éviter toutes sortes d'erreurs, puisque l'attribution de nouvelles pièces se pratique généralement sur des bases non standardisées et selon un seuil de tolérance qui varie d'un chercheur à l'autre. Il est ainsi impossible de fournir des réponses claires à des questions essentielles : combien de poinçons identiques à ceux du répertoire A sont nécessaires pour assimiler un nouveau décor dépourvu de signature à un ensemble stylistique ? Ou bien encore : comment être sûr que les poinçons observés sur un décor non signé sont bien équivalents à ceux du répertoire A d'un ensemble décoratif et ce, tout particulièrement si ceux-ci correspondent à des types figurés largement répandus au sein des officines contemporaines ?, etc.

En fait, dès qu'un ou plusieurs décors sont attribués à tort lors du travail de classification (et cela arrive presque toujours) se produit une réaction en chaîne qui peut être à l'origine de graves problèmes. En effet, de nouveaux poinçons qui n'auraient pas dus l'être vont ainsi rejoindre le répertoire global d'un style décoratif et contribuer, à leur tour, à favoriser d'autres attributions erronées sans que l'on puisse toujours remontrer à la source et être capable de détecter l'erreur.

Le schéma de la Fig. 5 offre une illustration de ces observations au travers d'un cas fictif. Le décor 1 possède une marque épigraphique X. Il permet de recenser par exemple 4 poinçons qui composent le répertoire A. Le décor 2 est dépourvu de marque épigraphique, mais possède un nombre de poinçons en commun avec le répertoire A qui peut être estimé suffisant pour valider son attribution. Deux de ces poinçons permettent ainsi de créer le répertoire B. Le décor 3 est également dépourvu de marque épigraphique. Il est attribué à cet ensemble stylistique car la majorité de son répertoire correspond à ceux des répertoires A et B, dont notamment, par exemple, la feuille qui serait assurément considérée comme caractéristique du style X en raison de sa fréquence. Deux nouveaux poinçons sont donc attestés au sein du répertoire B. Le décor 4, quant à lui, possède en commun avec le répertoire global du style X une majorité de poinçons. Selon certaines pratiques, il serait donc assimilé à cet ensemble. Or si l'on fait le décompte de ces poinçons en fonction du type de répertoire auquel ils se rattachent, on se rend bien compte que l'ensemble de ceux-ci appartient au répertoire B du style X et non au répertoire A. Lui-même permet l'attribution de deux nouvelles figures qui constituent des éléments de troisième génération, c'est-à-dire attribués sur la base de poinçons n'ayant aucun lien direct avec les décors signés. Si, par exemple, il s'avérait que ce décor 4 ait été attribué à tort à cet ensemble, non seulement il viendrait renforcer la valeur classificatoire des poinçons du répertoire B qui ont permis son attribution mais, en plus, offrirait deux nouvelles attestations erronées.

4. Conclusion de cette partie.

A l'issue de cette première partie, traitant du rôle des marques épigraphiques dans le processus de classification traditionnelle, on ne peut qu'être frappé de tous les problèmes méthodologiques que l'on peut recenser. Non seulement les marques présentent une fréquence d'apparition sur les décors relativement faible, mais en

12 Ce type de proposition doit être considéré avant tout comme une estimation. En effet, pour effectuer de véritables statistiques sur cette question, il serait nécessaire de disposer pour chaque ensemble décoratif du nombre total des poinçons mis en œuvre par le ou les potiers décorateurs, celui-ci étant obtenu grâce à la totalité des décors d'un style décoratif et pas seulement ceux présentant une marque épigraphique. Or l'acquisition de telles données demeure encore bien souvent inenvisageable. Il est possible de s'en rendre compte si l'on accorde quelque attention à l'évolution du répertoire des poinçons lors de la collecte de décors en vue d'étudier un ensemble stylistique. Schématiquement deux phases peuvent être observées. La première concerne un groupe de décors de quelques dizaines à une centaine d'individus suivant les cas. Durant cette phase, chaque nouvelle pièce apporte son lot de poinçons nouveaux et rapidement le répertoire des poinçons déjà inventoriés dépasse celui des poinçons inédits. L'essentiel, et non la totalité du répertoire est alors connu. La deuxième phase intervient ensuite. Si l'on poursuit l'enrichissement du corpus des décors, on se rend compte que seul un décor sur X (X étant une variable) permet d'attester de nouveaux poinçons, X devenant de plus en plus grand à mesure que le corpus augmente. Il peut arriver ainsi que l'on soit obligé de doubler ou de tripler le nombre des décors par rapport à la phase 1 pour arriver à définir un seuil de saturation raisonnable (à savoir lorsque les poinçons nouveaux n'apparaissent pratiquement plus). Avec l'obtention de ce seuil, on peut estimer connaître près de 95 % du répertoire des poinçons d'un ensemble décoratif. C'est donc sur cette base que l'on peut évaluer la part dévolue aux décors avec marque épigraphique.

plus un certain nombre d'entre elles ne peuvent être mises en œuvre lors de la classification. La raison en est claire : elles ne permettent manifestement pas (tout au moins pas systématiquement) d'obtenir des ensembles stylistiques homogènes. Si l'on fait abstraction des marques *extra formam*, mais aussi des marques cursives et marques d'officine *in forma*, seule la contribution de celles présentant un nom accompagné ou pas d'un complément MANU ou FECIT, en position intradécorative *in forma*, peut être, de la sorte, requise. Certes il s'agit là d'un champ d'exclusion très large, qui ne se justifie pas toujours. Mais comme nous l'avons souligné plus haut, le doute ou l'absence de certitude sur les capacités de certaines marques rendent le processus incertain dès les premières étapes, ce qui n'est assurément pas une situation satisfaisante.

En fait, il semble bien qu'il faille considérer que les marques épigraphiques constituent un critère par trop complexe et controversé pour qu'elles puissent être utilisées couramment en tant qu'élément primaire de classification.

III. UNE NOUVELLE APPROCHE : LA MÉTHODE DE CLASSIFICATION PAR ASSOCIATION DE CRITÈRES

Les diverses observations qui ont pu être faites sur les marques épigraphiques et le rôle qu'elles sont susceptibles de jouer dans le processus classificatoire

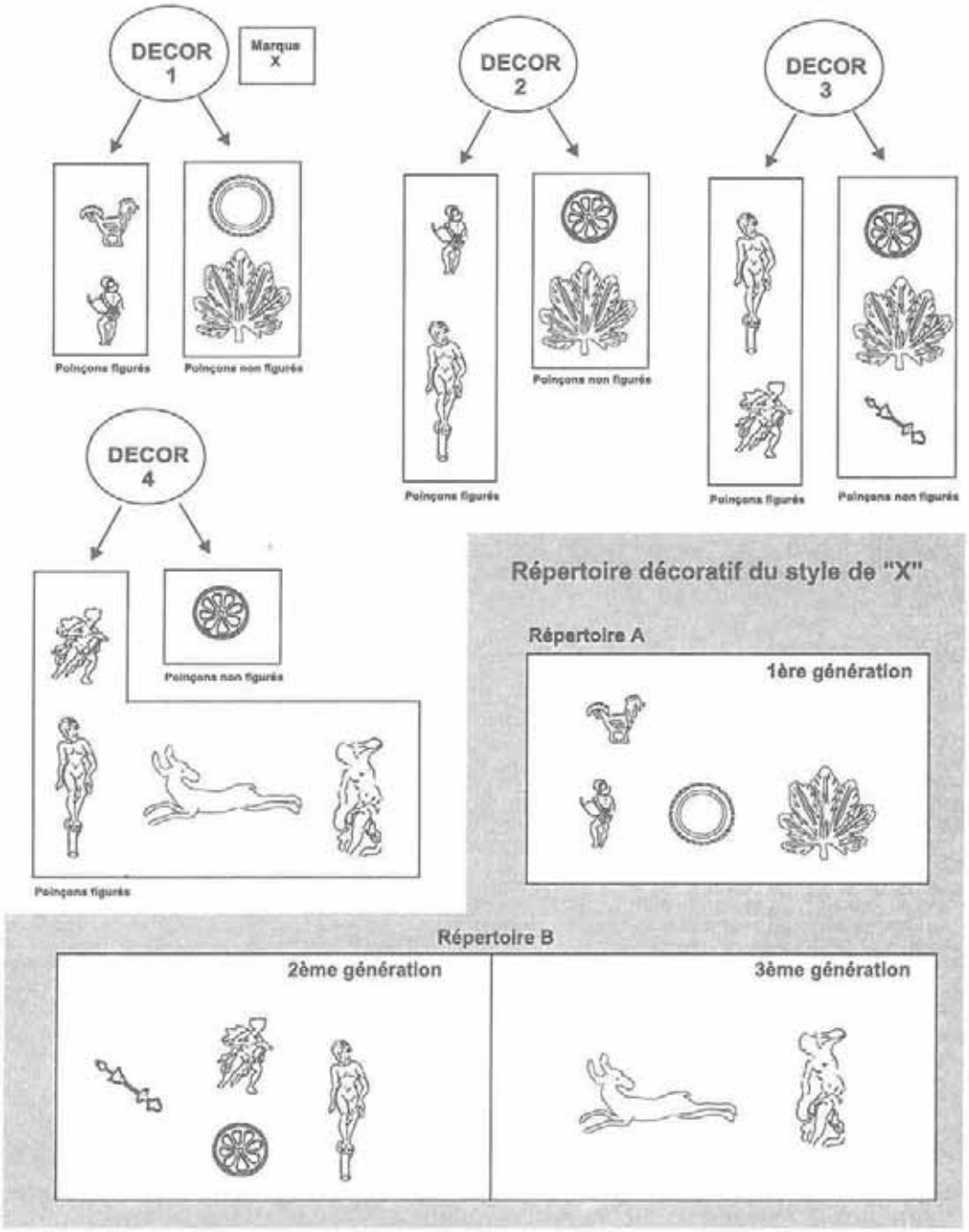


Figure 5 - Schéma fictif de constitution d'un ensemble décoratif.

de la méthode traditionnelle n'ont pas pour seul effet de susciter des éléments de critique. Elles contribuent également au développement de nouveaux champs d'expérimentation. En effet, démontrer la nécessité de faire évoluer ce domaine d'étude n'a d'intérêt que si cette démarche est associée à des propositions concrètes et si de cette recherche l'on tire quelques enseignements.

Il convient notamment de réinsérer l'ensemble des critères potentiels d'étude, et non plus seulement les marques épigraphiques, dans un processus d'évaluation de leur aptitude afin de concevoir une nouvelle méthode classificatoire sur la base des interrogations suivantes : quels critères peuvent être utilisés et comment ? A quel moment du processus doivent-ils apparaître ?

Si l'on établit une hiérarchie de priorité sur des bases logiques, les possibilités, comme nous le verrons, ne laissent guère la place à de nombreuses combinaisons.

1. Règles fondatrices de la méthode.

Les règles qui régissent cette nouvelle approche méthodologique répondent toutes, d'une manière ou d'une autre, aux mêmes principes : rationaliser l'analyse et la structurer en différentes étapes. Elles marquent ainsi clairement la volonté de faire évoluer la classification des sigillées moulées arvernes vers une démarche un tant soit peu plus "scientifique". Cela ne signifie pas qu'il faille user (et abuser) nécessairement de techniques mises en œuvre dans les sciences exactes et faire de l'informatique le point central de cette recherche. Il convient plutôt de concevoir un processus dont les différentes étapes sont maîtrisées et évaluées sans pour autant négliger totalement la part d'intuition (élément moteur de la motivation). Pas question donc que cette nouvelle approche ressemble de près ou de loin à un système expert. Il subsiste encore trop d'inconnus, trop de problèmes généraux et particuliers, trop de cas litigieux où les erreurs, même involontaires, sont monnaie courante pour faire de la classification des vases moulés un système purement booléen.

a. Distinguer l'analyse de l'interprétation.

La démonstration qui a été faite des nombreux problèmes classificatoires que présente l'utilisation des marques épigraphiques en tant que critère primaire nous conduit à nous demander si l'objectif qui consiste à déterminer le travail d'un **décorateur** a réellement un sens. Comme nous l'avons vu, dans le cas de certaines officines, l'individu se fond au sein d'un groupe qui partage les mêmes outils de production et suit des règles de composition similaires. Il nous faut donc essayer de définir le travail, non pas d'un individu, mais de **la plus petite unité de production** : un concept qui permet de regrouper en une même notion des réalités très diverses.

La mise en œuvre de ce concept est un des fondements de ce nouveau système de classification. Il oriente la réflexion méthodologique sur un terrain neutre et offre ainsi, dans un premier temps, un système débarrassé de tout a priori et de tout objectif ayant un lien direct avec le potier en tant qu'individu. Ceci nous permet d'utiliser pleinement l'ensemble des potentialités informatives des sigillées, afin que cette approche soit adaptée au mieux à l'objectif prioritaire : permettre une attribution des décors par l'utilisateur final aussi précise et univoque que possible et ce, quel que soit leur état de conservation.

b. Utilisation de plusieurs critères.

Il en résulte une classification reposant avant tout sur l'association de différents critères, appartenant tous à la phase de création du moule. Les paragraphes ci-dessous présentent tous ceux qui, en l'état actuel de nos connaissances, peuvent apporter des informations parfois fort précieuses, souvent complémentaires entre elles, lors d'une opération de classification. Ils sont au nombre de cinq (forme des matrices ; motifs figurés, non figurés et formels ; marques épigraphiques) et possèdent chacun leurs particularités, leurs faiblesses et atouts dont il faut nécessairement tenir compte.

❑ *Forme des matrices.*

Le premier critère concerne la morphologie des matrices. Il ne peut être mis en œuvre que dans le cadre d'un travail classificatoire reposant notamment sur des mobiliers issus de fouilles d'ateliers. Son utilisation courante n'est donc guère aisée et se trouve soumise, pour les plus petits ensembles stylistiques, à la découverte de lots de moules relativement exceptionnels. Seules en fait les plus grandes unités de production, celles qui diffusèrent assez largement leurs matrices, gagnent à être étudiées systématiquement par le biais de ce critère.

Les diverses expériences menées jusqu'à présent, consistant à créer des groupes morphologiques sur la base d'indices fiables, ont montré que ce critère pouvait être un précieux auxiliaire de classification et notamment contribuer à la distinction de petits groupes de décors à l'intérieur d'un plus vaste ensemble (Bémont 1977 ; Bémont 1997).

❑ *Différentes classes de poinçons* (Fig. 6).

Le domaine d'étude des poinçons peut être divisé en trois branches autonomes, chacune présentant des particularités qu'il convient de mettre en évidence. Ces groupes de poinçons sont ceux :

- d'une part des **motifs figurés** dont le catalogue de référence est celui publié par Oswald en 1937 (Oswald 1937),
- d'autre part des **motifs non figurés** dont le catalogue de référence est celui de G. Rogers publié en 1974 (Rogers 1974),
- et enfin des **motifs formels** dont la plupart des types sont inventoriés également dans ce dernier ouvrage.

Cette troisième catégorie de motifs regroupe avant tout les éléments participant au découpage formel de la zone décorative en métopes, frises, rinceaux et autres schémas utilisés par les potiers gallo-romains. Les motifs concernés sont donc essentiellement des lignes, festons et arcatures, mais aussi parfois des éléments de colonne. Se trouvent également associés à cette classe les motifs d'oves dont la répétition dans la partie haute de la zone moulée forme une frise relativement caractéristique, soulignée la plupart du temps par une ligne de démarcation (que l'on dénomme : ligne-sous-oves ou LSO). Il s'agit là d'un agencement particulièrement important, car il apparaît sur l'ensemble des productions moulées des II[e] et III[e] s., à l'exception des formes de gobelets.

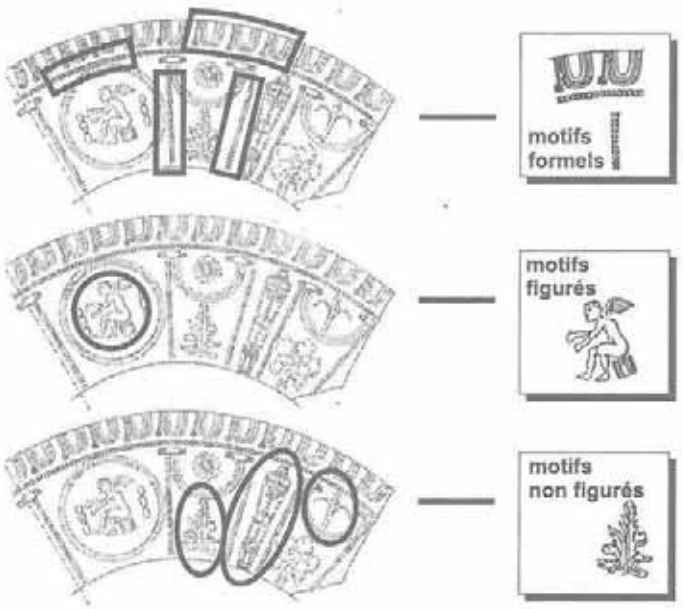


Figure 6 - Les trois classes de motifs décoratifs présents sur les décors moulés.

En conséquence, les critères formels et plus particulièrement parmi eux cette association oves + lignes-sous-oves peuvent être considérés comme éléments primordiaux, pouvant servir de critère primaire, comme en témoigne le rapport "fréquence d'apparition/facilité de mise en œuvre" à nulle autre pareille.

La fréquence d'apparition est une notion qui permet d'évaluer, au sein d'un corpus de décors, la part de ceux qui offrent la possibilité d'inventorier un critère donné. Cette représentation peut être très variable. Dans le cas des poinçons formels elle est pratiquement toujours élevée, mais n'atteint que très rarement l'intégralité du corpus. Cela est dû à l'absence de frise d'oves sur les compositions décoratives des gobelets, aux vases altérés ayant subi un tournassage maladroit effaçant partiellement ou totalement la partie haute, mais aussi et surtout au fait que la majorité des corpus ne compte que peu de pièces entières. D'un point de vue général, tous les ensembles stylistiques que nous avons eus à traiter ces dernières années comportaient au minimum 60 % de pièces où ce critère était utilisable.

L'autre paramètre mentionné est celui de la "facilité de mise en œuvre". Il synthétise des notions aussi diverses que le degré de complexité des informations inventoriées, les risques d'erreur et de confusion ou bien encore le degré d'utilisation standardisé d'un critère. Dans le cas des poinçons formels, cette facilité se manifeste par un répertoire de poinçons (par ensemble stylistique) relativement faible, composé tout au plus de quelques éléments, ce nombre pouvant atteindre quelques dizaines au sein des groupes stylistiques majeurs. De plus, leur situation sur les décors étant presque toujours identique, les confrontations d'associations d'oves, de lignes-sous-oves et le cas échéant de lignes intradécoratives sont aisées à mener.

Par comparaison, les autres critères offrent des performances bien moindres, car il existe une amplitude bien plus importante entre les deux paramètres. Les marques épigraphiques, par exemple, possèdent des facilités d'étude relativement similaires à celles des poinçons formels. Elles sont peu nombreuses (en terme d'individu par ensemble décoratif) et hormis quelques cas qui méritent une attention particulière, ne posent guère de problèmes de caractérisation lors de l'inventaire. En revanche leur fréquence d'apparition, comme nous l'avons longuement souligné, est très aléatoire et constitue ainsi un sérieux handicap. Les poinçons figurés ou non figurés possèdent des qualités et des défauts à l'opposé de ceux des marques épigraphiques. La fréquence d'apparition est la plus forte qui soit, puisqu'ils constituent la base même du décor et de l'analyse classificatoire. En revanche, leur étude reste assez lourde. Certains ensembles stylistiques utilisent plusieurs centaines de figures, qui se trouvent encore démultipliées par le nombre de poinçons réellement utilisés. Les problèmes d'attribution sont courants et il est nécessaire de revenir sur un certain nombre d'entre eux au cours de l'analyse afin de corriger des erreurs ou de distinguer des poinçons qui n'avaient pu l'être dès la phase d'inventaire. Enfin, précisons que les associations de poinçons sont rarement les mêmes d'un décor à l'autre ce qui, dans la perspective d'une utilisation en tant que critère primaire, ne pourrait que générer des analyses croisées aux résultats des plus hasardeux.

La mise en avant des poinçons formels en tant que critère primaire de classification constitue donc la meilleure option que l'on puisse adopter dans le cadre de cette étude. Notons toutefois qu'il ne s'agit pas en l'occurrence d'une véritable révolution méthodologique, mais plutôt une nouvelle forme d'application. En effet, les travaux de classification majeurs, tels ceux de J. A. Stanfield, G. Simpson et G. Rogers (Stanfield et Simpson 1958, Rogers 1974, Rogers 1999) soulignent tous le caractère essentiel de l'attribution des oves et proposent souvent d'y voir des éléments décisifs de caractérisation. La mise en œuvre de ce critère au sein du processus de classification traditionnel semble toutefois toujours avoir été sous-évaluée. Aucune étude n'a véritablement mis en évidence l'intérêt tout à fait primordial d'analyser en association oves et lignes-sous-oves (association que l'on dénommera "configuration")[13], qui représente un des points clés de cette nouvelle méthode.

13 Hormis celle du groupe LIBERTVS : «L'analyse des échantillons signés et des décors bordés et coupés [...] révèle principalement l'hétérogénéité presque totale de deux styles franchement distincts : l'un caractérisant **l'ove ovale, les cordons fins** et les toutes les petites estampilles, l'autre qui utilise **l'ove rond, le cordon torsadé** et les signatures inscrites» (Bémont, Rogers 1978, p. 93).

❑ *Marques épigraphiques.*

On ne saurait conclure cette liste sans évoquer bien entendu les marques épigraphiques. Si elles demeurent, comme nous l'avons évoqué, relativement peu présentes sur les décors, chaque attestation se révèle toujours des plus précieuses. Les marques épigraphiques ont un rôle essentiel pour susciter les orientations de l'étude, pour conforter des prises de position et vérifier, lors de l'analyse classificatoire, la cohérence des regroupements de décors, puis ensuite contribuer à dresser l'histoire d'un groupe de production ou plus modestement l'évolution d'un style décoratif.

Susciter, conforter, vérifier sont des termes qui donnent à penser que les marques ont un rôle important au sein de l'analyse proprement dite, mais un rôle avant tout de soutien, en retrait par rapport à d'autres critères que nous avons placés, dans le cadre de cette nouvelle approche méthodologique, au premier plan. Cela est la conséquence directe des observations qui ont pu être faites dans la première partie de cette présentation. Celles-ci, tout en reconnaissant d'indéniables qualités informatives aux marques, ont bien mis en évidence leur incapacité à remplir la fonction de critère primaire de classification en toute circonstance.

c. Quantification des données.

La dernière règle fondatrice de cette méthode correspond à la nécessité d'asseoir l'analyse classificatoire sur un certain nombre de données quantifiées. L'intérêt de cet apport ne fait aucun doute : il doit permettre de faire reposer les différents choix que l'on doit prendre lors du processus sur d'autres bases qu'une évaluation ou un simple pressentiment. Ces choix peuvent ainsi être justifiés, ce qui permet de suivre l'évolution du travail classificatoire, étape par étape.

Les données quantifiées concernent les différentes classes de poinçons et marques épigraphiques. Les champs d'application sont relativement nombreux. Ils permettent d'obtenir des informations sur les différentes configurations et les rapports qui les unissent : nombre de poinçons figurés et non figurés associés à une configuration par rapport au total des poinçons recensés ; comparaison des répertoires de différentes configurations : part des poinçons en commun, part des poinçons spécifiques, etc. Le fait de regrouper, par exemple, deux configurations au sein d'un même ensemble parce qu'elles ont en commun 60 % de leurs poinçons figurés et 89 % de leurs poinçons non figurés peut paraître banal, mais dans le cadre de l'étude de la céramique sigillée moulée, il s'agit d'une pratique relativement nouvelle.

L'apport des données quantifiées ne se limite pas seulement aux différentes étapes du processus, mais offre également des informations générales sur la représentativité des corpus de décors grâce à la mise en évidence, notamment, de la fréquence d'apparition des poinçons nouveaux. A partir d'un nombre X de décors, si celle-ci devient très faible voire inexistante, cela signifie que l'ensemble du jeu décoratif utilisé par le ou les potiers a pu être inventorié, ce qui est une situation particulièrement favorable pour caractériser une production. En revanche, si la fréquence reste très élevée, il y a de fortes chances que le corpus de décors recueilli ne puisse offrir qu'une vision très partielle de l'ensemble étudié et des résultats temporaires.

2. Processus de classification.

Le processus de classification mis en œuvre dans la méthode par association de critères est nécessairement plus complexe que le précédent, car il répond à plus de contraintes et prend en compte une plus grande diversité de données. Il comporte des phases d'inventaire et d'analyse dont les choix dépendent exclusivement de la personne en charge de ce travail et d'autres reposant sur un traitement purement automatique.

Ce processus, que l'on peut considérer à juste titre comme relativement lourd, ne l'est toutefois pas au point d'en dissuader la mise en œuvre. Il comporte en effet trois grandes étapes clairement définies qui permettent d'avancer progressivement et qui offrent des facilités pour corriger les inévitables erreurs d'attribution ou de saisie des informations. De plus, il est possible de procéder à de multiples expérimentations sans pour autant reprendre le travail depuis le début et ce, afin d'obtenir à l'issue de l'analyse une classification des décors parfaitement adaptée aux besoins des utilisateurs finaux : disposer d'outils fiables offrant la possibilité d'une attribution des décors à plusieurs niveaux de précision, en fonction de leur état de conservation et de leur richesse informative.

a. Première étape : préparation des données.

La première étape a pour fonction de vérifier la cohérence des informations collectées et d'assurer leur mise en forme. Les décors réunis au sein du corpus d'étude[14] sont "disséqués" et les informations qu'ils comportent viennent enrichir les différents critères d'analyse définis précédemment (Fig. 7, A). Pour chacun d'entre eux, les données sont ensuite standardisées de façon à pourvoir être comparées les unes avec les autres : détermination de groupes morphologiques des matrices, attribution des trois classes de motifs grâce aux typologies d'Oswald 1937 et de Rogers 1974 puis identification

14 Qu'il s'agisse du réexamen d'un ensemble stylistique ou d'une analyse prenant en compte des données entièrement inédites, se pose toujours le problème des limites du corpus de décors nécessaires pour assurer le succès de la classification. Faut-il prendre en compte uniquement les décors présentant des caractéristiques précises définies par avance ou peut-on réunir de plus vastes corpus comportant des lots ayant certaines affinités, sans qu'on soit en mesure dès cette étape de clairement les définir ? La première option offre une analyse relativement simple à concevoir, mais dont la portée risque d'être limitée. En revanche, la seconde demande assurément bien plus de temps d'analyse, notamment parce qu'un certain nombre de décors devront être exclus du corpus au vu des premiers résultats, mais offre la possibilité de mettre en avant plus de données sur l'organisation du travail et les relations entre potiers à l'intérieur d'une officine. Dans le cadre de cette nouvelle approche méthodologique, nous avons décidé d'opter pour une solution intermédiaire. Se trouvent réunis au sein d'un même corpus tous les décors qui présentent des configurations (oves + LSO) et des marques épigraphiques identiques. C'est ainsi que dans le cadre de l'étude du groupe PATERNVS, nous avons réuni les décors de PATERNVS I et II, et sur la base des configurations qu'ils comportaient, ceux de LAXTVCISSA, LASTVCA, CARANTINVS II, IANVARIS II, etc.

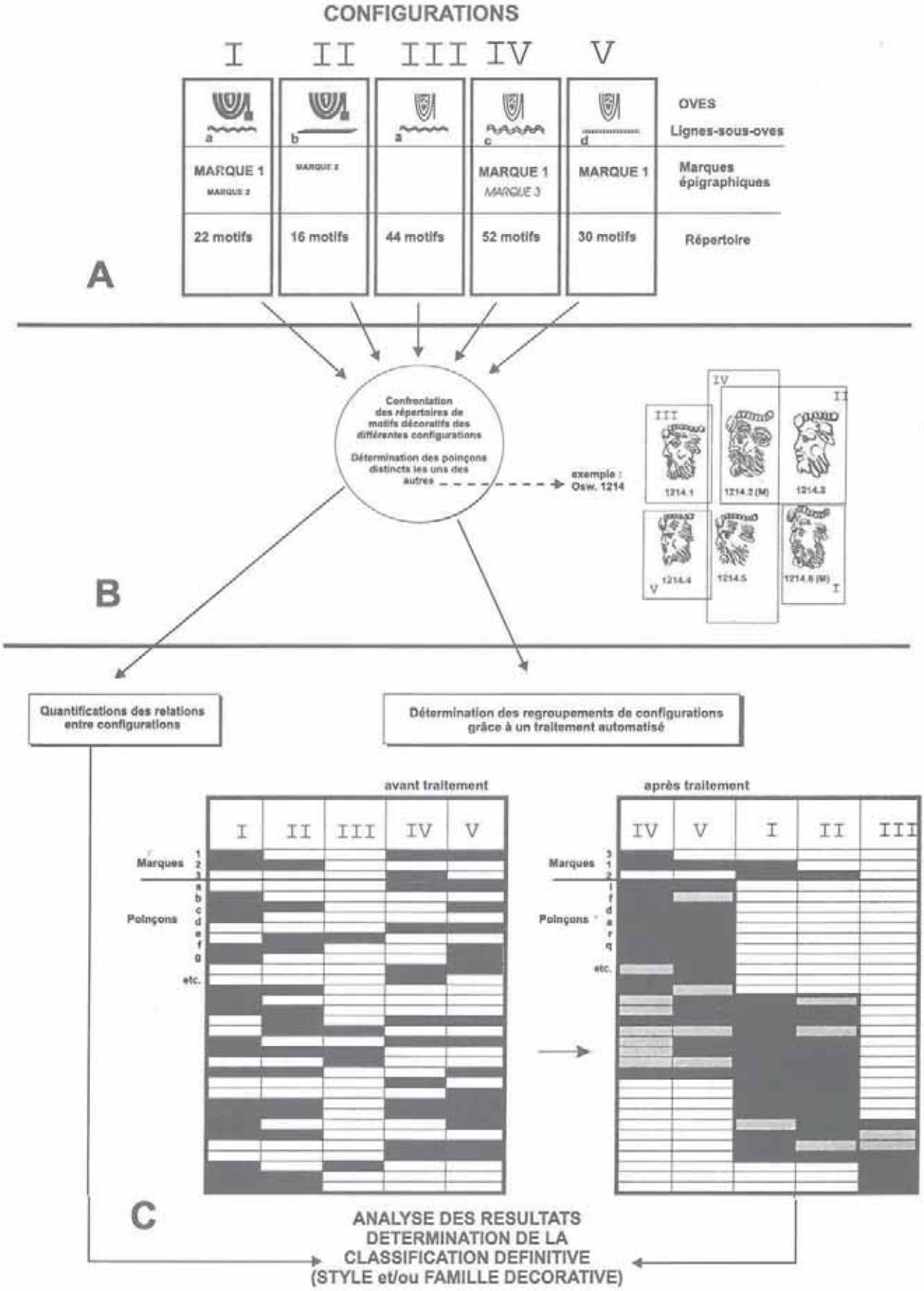


Figure 7 - Schéma illustrant les grandes étapes du processus de classification des décors moulés de la méthode par association de critères.

des poinçons, définition d'un classement des marques épigraphiques, etc.

Un certain nombre de ces opérations est relativement simple à effectuer ; d'autres, en revanche, réclament une attention particulière. C'est le cas des types figurés et non figurés.

Si l'attribution des motifs décoratifs au moyen des typologies existantes pose parfois quelques problèmes, il n'en n'est guère qui ne puissent en fin de compte trouver une solution. L'étape suivante (Fig. 7, B) qui consiste à distinguer parmi ces différents motifs la présence de plusieurs poinçons constitue, en revanche, un tout autre degré de difficulté.

La distinction des poinçons ne repose pas uniquement sur la mise en évidence de différences réelles, c'est-à-dire présentes au niveau des outils avant de se répercuter à celui des empreintes, mais consiste également à déjouer les pièges de la reproduction. En effet de nombreux paramètres peuvent rendre dissemblables deux empreintes issues d'un même outil : angle et profondeur d'apposition dans le moule, mauvaise qualité de l'argile entraînant une perte des reliefs au démoulage, etc. Cette opération revient donc, en fait, à évaluer la part des différences dues à l'action technique de celles dues à l'utilisation de plusieurs outils. Compte-tenu de ces contraintes et d'autres encore, telles les différences de qualité et de taille des empreintes sur moule et vases moulés, il faut bien se rendre à l'évidence que l'on ne peut presque jamais inventorier la totalité des distinctions réelles. Toutefois, tant que le nombre d'erreurs reste faible, il ne perturbe guère l'analyse.

Ce degré d'attribution, pour fastidieux et difficile qu'il soit, est un des points-clés de la méthode de classification par association de critères. Il permet d'évaluer assez finement les relations entre les différents regroupements de décors et offre ainsi la possibilité de distinguer, au sein d'un ensemble stylistique qui paraissait précédemment homogène, différentes familles révélatrices bien souvent de la présence de plusieurs potiers-créateurs ou d'une évolution dans le temps.

L'attribution typologique des oves et lignes-sous-oves doit être soumise également à une vigilance particulière, bien que l'ampleur du travail à réaliser soit sans comparaison avec celui des répertoires de poinçons. Le recours à la qualité plastique des empreintes sur moule est souvent nécessaire pour asseoir un jugement sur des observations solides.

b. Deuxième étape : analyse des données (Fig. 7, C).

La deuxième étape, à vocation analytique, comprend plusieurs phases destinées à valider les données et à proposer des distinctions qui n'avaient pu être mises en avant précédemment. La première d'entre elles a pour but d'évaluer la cohérence des répertoires décoratifs liés à chaque configuration (association ove + ligne-sous-oves). La deuxième met en parallèle ces différentes configurations avec le répertoire des marques épigraphiques afin, là encore, de mettre en évidence les relations prioritaires et de déceler d'éventuelles incohérences. Ces deux phases constituent ainsi des tests préalables à la troisième phase, à savoir la confrontation des répertoires décoratifs liés aux différentes configurations, afin de déterminer les relations prioritaires qui peuvent exister entre elles. Cette confrontation constitue un traitement automatique reposant sur le principe du calcul des moyennes réciproques dont l'exécution revient à une "routine informatique". Les données sont extraites de la base de référence grâce à un programme, puis analysées par la routine qui offre, après traitement, des résultats sous une forme graphique (un tableau où les différents éléments sont ordonnés). Ce tableau a également une fonction de "contrôleur", puisqu'il sert alors à vérifier la cohérence des données enregistrées (tout au moins certaines d'entre elles susceptibles d'être erronées). Il est aussi une source de réflexion débouchant sur la dernière partie du processus, qui concerne la dénomination des ensembles et la mise en avant des relations qui les unissent.

c. Troisième étape : caractérisation des données.

Il arrive fréquemment que la classification d'ensembles décoratifs majeurs du centre de la Gaule permettent d'obtenir plusieurs regroupements de décors homogènes. Ceux-ci doivent alors faire l'objet d'une analyse complémentaire afin d'évaluer leurs affinités. Si l'ensemble des regroupements possède suffisamment d'éléments dissemblables et qu'aucune confusion n'est possible, ils peuvent être considérés en tant que styles décoratifs distincts les uns des autres. Ils sont alors désignés selon le protocole adopté traditionnellement : SERVVS I, II, III. Un autre cas peut également se présenter : celui où deux regroupements de décors possèdent plus d'affinités que de dissemblances. Chacun d'eux ne peut prétendre devenir une entité autonome car le risque d'erreur d'attribution serait, par la suite, trop grand. De plus, bien souvent leur relation privilégiée fait qu'ils n'entretiennent guère d'affinités avec les autres regroupements de décors. Ils sont alors dénommés "familles de décors" et leur association devient effective sous l'intitulé d'un nouveau style décoratif composé de deux familles ou plus. Leur existence est mentionnée par l'usage de "lettres" selon le protocole mis en œuvre dans l'étude du style de LIBERTVS : par exemple BANVVS Ia et Ib.

Ce système de classification à deux niveaux constitue assurément une avancée remarquable. Il permet à l'utilisateur final, en fonction de la conservation des décors et de leur richesse informative, de proposer soit une attribution fine et ainsi d'obtenir des datations et autres données en conséquence ou une attribution générale. Le style décoratif, unité de base du système traditionnel, peut ainsi être subdivisé en familles de décors dont le rôle est essentiel pour la compréhension de l'organisation du travail et l'approfondissement des connaissances véhiculées par la sigillée.

3. Au-delà de la classification : l'interprétation des données.

A la lecture des chapitres traitant des principes fondateurs et du processus de classification de cette méthode, on peut être alarmé par leur complexité et la durée du travail analytique proprement dit avant d'obtenir les premiers résultats. Il y a en effet un risque, si les différentes étapes sont mal maîtrisées, de perdre en cours de route l'objectif de ce travail. Un tel cas de figure constituerait assurément un échec. Concevoir une méthode isolant les aspects "sociaux" de l'analyse

archéologique dans le but qu'ils n'interfèrent pas négativement l'un sur l'autre ne peut se concevoir que si, au final, on espère tirer de ce parti pris méthodologique des données plus précises, susceptibles d'enrichir de nombreux domaines d'étude et de réflexion.

Le travail de classification doit avant tout permettre l'ouverture d'autres horizons et, notamment, doit susciter une synthèse reposant sur l'interprétation des données obtenues.

Il s'agit toutefois d'un domaine qui reste encore largement celui de l'hypothèse, où se mêlent idées générales héritées de la longue tradition érudite de l'étude de la céramique sigillée et vision particulière liée à l'expérience de chacun. De cette confrontation se dégagent nécessairement des tendances, de grands schémas d'évolution, mais aussi un grand flou pour tout ce qui touche à l'artisan. Ceci est dû en grande partie au fait que bien souvent l'individu se fond dans une communauté, partage ses outils avec d'autres et finalement ne laisse que peu d'indices de ses goûts et de ses aptitudes. L'usage des poinçons-matrices, la standardisation des décors et bien d'autres facteurs encore, rendent les individualités invisibles au décryptage archéologique. Certains indices idiosyncrasiques affleurent parfois, mais ils ne peuvent guère déterminer plus qu'un profil anecdotique. Le ou les potiers du style de IVLLINVS et leurs homologues de SERVVS IV et V, par exemple, ont un attrait particulier pour l'architecture. Ils développent des vues frontales de monuments avec colonnes en façade, fronton et marches accédant au podium. L'ensemble des poinçons spécialement conçus pour leur usage est parfaitement agencé comme s'ils avaient une conscience aiguë des lois de l'architectonique.

Il s'agit toutefois, au regard d'une histoire sociale des ateliers de potiers, de bien peu de chose.

Les quelques exemples présentés dans le chapitre suivant et d'autres encore qui seront publiés dans les années à venir, montrent que les informations les plus intéressantes naîtront petit à petit de l'accumulation de données, d'observations particulières, de la confrontation de cas difficiles à comprendre isolément. Pour cela, il faut multiplier les études, continuer à apporter une réflexion critique sur nos démarches de classification et démontrer qu'il reste encore de nombreux domaines de la céramique sigillée à explorer et de nombreuses informations à recueillir.

IV. QUELQUES EXEMPLES CONCRETS

1. Le groupe IVLLINVS (Fig. 8).

Le style de IVLLINVS fut défini de manière traditionnelle grâce à la présence de trois estampilles différentes de petite et moyenne taille, et présenté pour la première fois dans le manuel de référence de Stanfield et Simpson publié en 1958 (Stanfield et Simpson 1958). Par la suite, G. Rogers mis en relation cet ensemble avec celui de SERVVS ou plus exactement l'une des familles associées à ce nom (SERVVS V[15]). Des relations étroites et parfois confondantes comme en témoigne l'étude des collections du Musée Carnavalet (Rogers 1966) avaient été mises alors en évidence entre les deux ensembles et méritaient assurément une étude approfondie. C'est ce que nous avons entrepris en 1991-1992 dans le cadre du développement des premières expérimentations de la méthode de classification par association de critères.

Pour ce faire, nous avions réuni, selon les normes requises, le plus de décors possible appartenant ou pouvant appartenir à l'une de ces entités, essentiellement sur la base des (riches) collections anciennes et récentes issues du sous-sol lézovien. 730 décors en grande partie inédits ont été ainsi réunis.

Cette collecte fut longue, mais eut l'avantage de mettre en évidence le fait que les quelques décors qui avaient servi jusqu'à présent à caractériser les style de IVLLINVS et de SERVVS (publiés dans Stanfield et Simpson 1958 et Rogers 1999), ne permettaient absolument pas de se rendre compte de la diversité réelle de ceux-ci. A partir des données recueillies, il n'était plus question pour nous de distinguer deux séries de décors signés, puisque nous nous trouvions désormais confronté à sept "noms de potiers" attestés par des signatures de nature et de graphie très diverses. De plus, les décors sur lesquels elles apparaissaient comportaient souvent d'importantes similitudes avec d'autres styles décoratifs définis par ailleurs en tant qu'entité propre : SEVERVS, GRATVS, etc., au point qu'il n'était plus guère possible de les distinguer.

Les données collectées montrèrent ainsi qu'il était tout à fait impossible de réexaminer les relations entre ces ensembles de décors à partir des seules marques épigraphiques, justifiant donc pleinement le volet méthodologique de l'étude. La présence de nombreuses marques, de relations à plusieurs niveaux, mais aussi l'importance du corpus des décors contribuaient à rendre l'analyse de cet ensemble imperméable à toute interprétation préliminaire pouvant orienter les résultats dans une direction définie par avance. De ce fait, le traitement classificatoire (encore expérimental à cette époque) put être véritablement réalisé en aveugle avec, au final, la surprise du résultat, ce qui constitue d'excellentes conditions de test.

Les données obtenues à l'issue de ce travail furent très encourageantes. Les deux ensembles stylistiques de départ se trouvaient désormais dissociés en plusieurs familles de décors permettant d'appréhender l'évolution de ce groupe majeur de la deuxième moitié du II[e] s., dont on sait aujourd'hui que l'activité s'étend jusqu'aux premières décennies du III[e] s.

Le style "traditionnel" de IVLLINVS fut ainsi divisé en deux entités : un style précoce dont l'activité est à situer dans le courant du troisième quart du II[e] s. et puis le style classique, postérieur, comportant deux familles et deux noms de potiers : IVLLINVS et SATVRNINVS. La première famille est celle qui comprend les éléments considérés jusqu'alors comme les plus caractéristiques de cet ensemble, à savoir les décors d'architecture, tandis que la seconde se compose exclusivement de Drag. 37 de petit module produits à la fin du II[e] s. et au

15 Publié dans son dernier ouvrage sous la rubrique GEMELLINVS : Rogers 1999, p. 383.

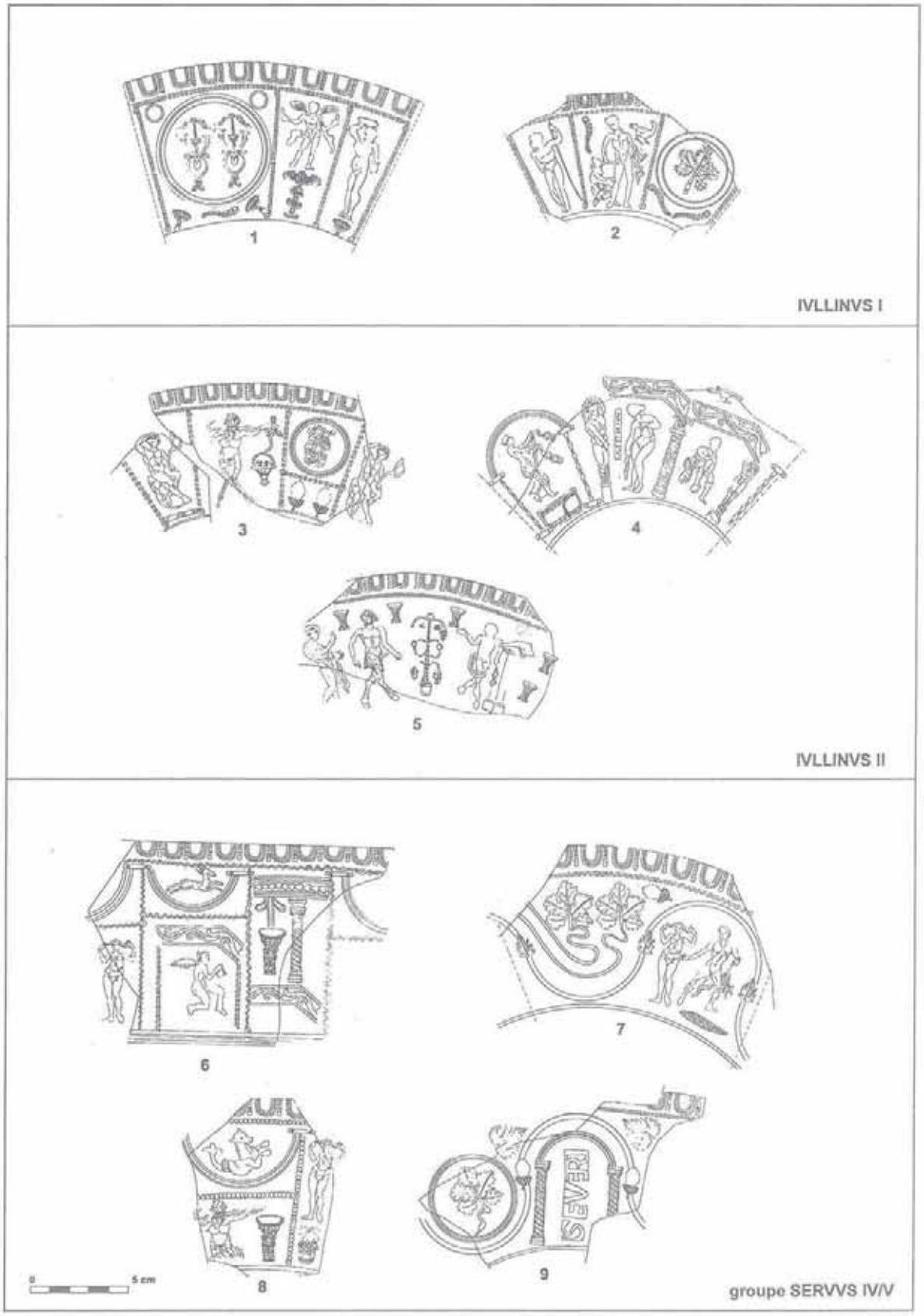


Figure 8 - Quelques décors représentatifs des différents styles de IVLLINVS et du groupe SERVVS IV et V (éch. 1/3).
1. Lezoux, fouilles de la "Z.A.C. de l'Enclos" ; 2. Lezoux, Coll. Plicque (MAN) ; 3. Lezoux, Coll. du Comité Archéologique ; 4. Lezoux, Coll. du Comité Archéologique ; 5. Lezoux, Coll. Plicque (M.A.N.) ; 6. Lezoux, Coll. Plicque (M.A.N.) ; 7. Lezoux, Coll. du Comité Archéologique ; 8. Lezoux, Coll. Plicque (M.A.N.) ; 9. Lezoux, fouilles "Lasteyras".

cours des décennies suivantes.

L'étude a permis également de caractériser l'étendue des relations entre les décors du style de IVLLINVS/SATVRNINVS (appartenant tous au deuxième style) et ceux de SERVVS.

Le volet consacré à ce deuxième ensemble ne se révéla d'ailleurs pas moins complexe, comportant plusieurs familles mêlant les anciens styles de SERVVS IV et V, GRATVS, SEVERVS, etc.

L'étude fut donc du point de vue méthodologique un succès. Il était nécessaire toutefois d'envisager d'étendre ce type d'analyse à d'autres ensembles stylistiques afin de confronter la méthode à une plus grande diversité de cas et justifier ainsi pleinement le bien fondé de cette nouvelle démarche classificatoire. C'est ainsi qu'entre 1993 et 1999, une quinzaine d'autres ensembles décoratifs, dont certains totalement inédits, firent l'objet d'une analyse poussée. Dans tous les cas, les résultats furent également positifs. Nous en présentons dans les paragraphes suivants deux des plus évocateurs.

2. Le groupe PATERNVS.

Suivant le principe de la méthode de classification par association de critères qui veut que l'on réunisse tous les styles décoratifs et autres décors non classifiés présentant des liens de parenté, nous nous sommes intéressé à l'un des deux groupes de production les plus importants du centre de la Gaule : celui de PATERNVS.

C'est ainsi que nous avons réuni, au sein d'un corpus de 831 pièces, les décors dit de PATERNVS I et II, mais également ceux des styles dits de IANVARIS II, CARANTINVS II, LAXTVCISSA, LASTVCA et ANVNVS I qui, tous, entretiennent des rapports étroits les uns avec les autres.

Notre but en les réunissant était avant tout de déterminer la nature de ces rapports et d'évaluer si les distinctions qui avaient été faites sur la base des marques épigraphiques étaient réellement pertinentes. Pour certaines d'entre elles, nous savions avant d'entamer l'analyse que tel n'était pas le cas, puisque, par exemple, il n'est guère possible d'une manière générale de distinguer un décor sans signature appartenant au style traditionnel de LAXTVCISSA ou de LASTVCA d'un décor de PATERNVS II. Notons également que notre méthode, qui consiste à inventorier tout d'abord les oves et LSO, ne pouvait que nous conduire à ces rapprochements puisque ces anciens styles décoratifs "traditionnels" comportent des configurations strictement identiques.

L'analyse classificatoire fut difficile à mener car il est vraisemblable que le groupe, qui comportait de nombreux potiers décorateurs, ait pu accueillir également un ou plusieurs fabricants de poinçon-matrices. Les potiers pouvaient avoir recours à des poinçons issus d'une même maquette (un modèle original) ne comportant pas suffisamment de différences pour qu'on soit en mesure de les caractériser. Ceci était tout particulièrement le cas des motifs/poinçons figurés qui durent être exclus dans un premier temps de l'analyse proprement dite. Les motifs non figurés, en revanche, peu concernés par ce problème, demeuraient suffisamment nombreux pour faire reposer la classification sur des bases solides. Les résultats confirmèrent la distinction fondamentale entre les styles I et II de PATERNVS, mais proposèrent pour ce dernier une subdivision en trois familles de décors : l'une, précoce, dite "PATERNVS IIa", fait la transition entre PATERNVS I et la famille classique de PATERNVS II, dite "PATERNVS IIb". Quant à la dernière famille, dite "PATERNVS IIc", elle recueille des configurations marginales contemporaines de PATERNVS IIb ou postérieures. L'ancien style de LAXTVCISSA se retrouve divisé entre les styles de PATERNVS I et II et les autres, mentionnés plus haut, sont intégrés aux différentes familles de PATERNVS II.

La classification a donc bien démontré qu'il y avait identité totale entre les styles traditionnels de PATERNVS et ceux que nous avons assimilés à son groupe.

❑ *Interprétation "sociologique" du groupe et de son évolution.*

Les données rassemblées sur le groupe PATERNVS furent si précises et si cohérentes qu'il fut possible de proposer un schéma d'évolution de cet ensemble et un certain nombre d'hypothèses sur l'organisation du travail aux différentes époques de son activité. Les marques épigraphiques particulièrement nombreuses apportèrent une contribution de premier plan à ce projet. En voici un résumé.

Les premiers décors de l'ensemble PATERNVS apparaissent au sein d'une officine modeste installée dans la partie nord du site de Lezoux, dans la continuité des productions de BVTRIO, vers 140 jusqu'à 160. Cette première officine est mentionnée sous le nom de IANVARIS qui contresigne très souvent les décors portant la petite estampille PATERNVS. Durant les premières années travaillent également au sein de l'officine un ou plusieurs potiers utilisant l'estampille CARANTINVS. Lors d'une deuxième séquence de l'activité du style de PATERNVS I, les estampilles IANVARIS et CARANTINVS disparaissent et font place à une association étroite entre un ou des potiers signant LAXTVCISSA et un ou plusieurs potiers utilisant la petite estampille PATERNVS. Puis à la fin de cette période proche de 160, la petite estampille PATERNVS disparaît et fait place à une grande estampille présente uniquement à cette période sous le décor.

Le style de PATERNVS II débute par une famille de transition dont on peut situer l'activité vers 160-170. La signature PATERNVS apparaît désormais dans le décor et la signature LAXTVCISSA, présente dans un premier temps, est remplacée par celle, également de grande taille, au nom de LASTVCA. La mutation de l'officine est achevée vers 170.

De petite unité de production, elle est devenue alors une des plus grosses officines du site, diffusant ses matrices auprès des ateliers lézoviens et sur les autres sites de production du groupe (Terre-Franche, Lubié, Les Martres-de-Veyre, Toulon). Cette famille majeure produit tant de moules que même après l'arrêt de la fabrication de ceux-ci (à la fin du IIe s.), de nombreux potiers continuent à utiliser ces matrices au cours du IIIe s.

La connaissance du groupe PATERNVS est ainsi une bonne illustration de l'importance croissante des mar-

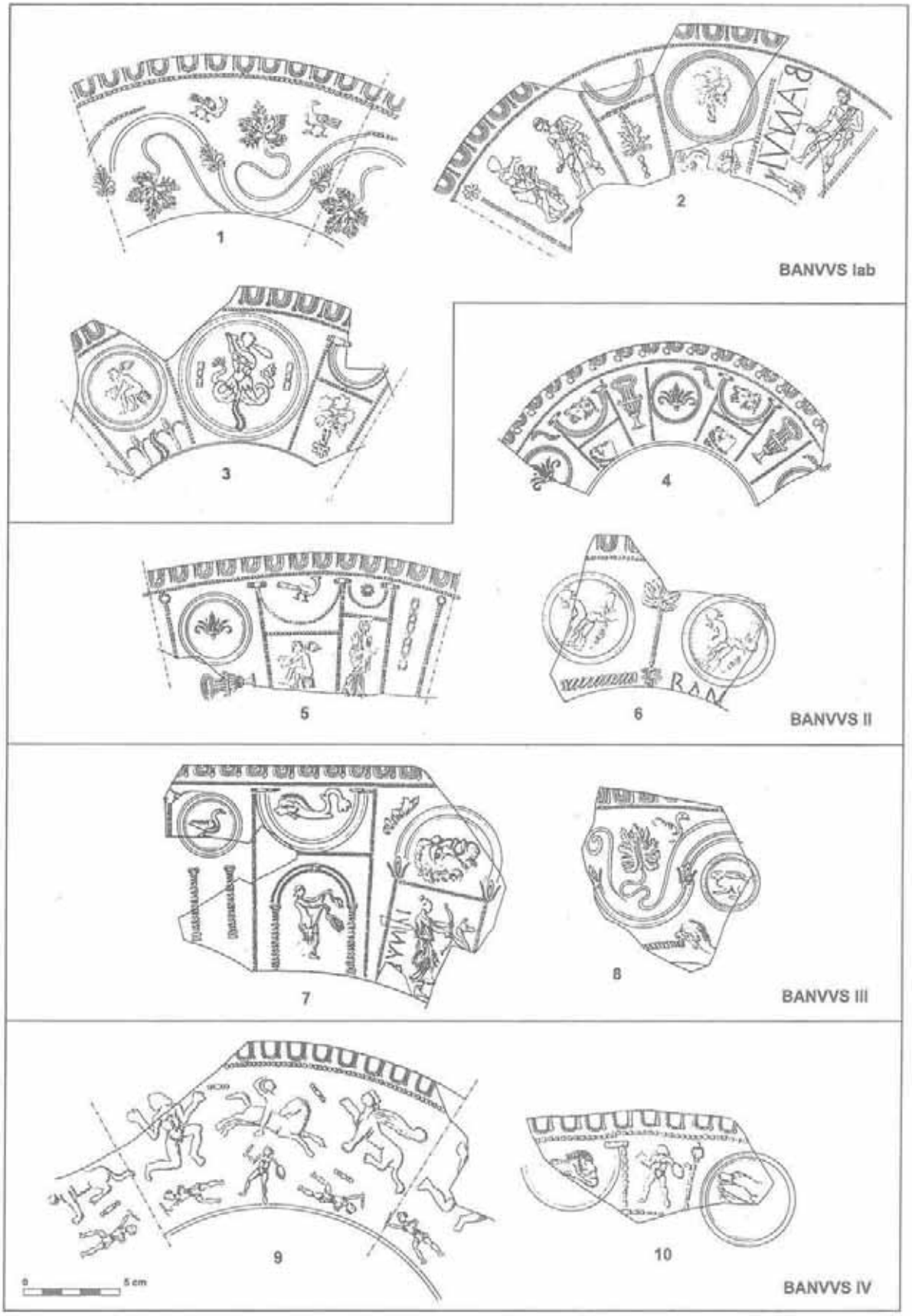


Figure 9 - Quelques décors représentatifs des styles décoratifs BANVVS I à IV (éch. 1/3).
1. Lezoux, Coll. du Comité Archéologique ; 2. Lezoux, fouilles de la "Gendarmerie" ;
3. Lezoux, Coll. Fabre-Olier (Musée de Lezoux) ; 4. Lezoux, fouilles "Lasteyras" ; 5. Lezoux, Coll. du Comité Archéologique ;
6. Lezoux, fouilles "Taurin" ; 7. Saint-Marcel (*Argentomagus*), fouilles "Les Mersans", Bouchain 2000 ;
8. Lubié (?), Musée de Moulins ; 9. Le Mans, fouilles "Ilot 7", Delage, Guillier 1997 ; 10. Provenance indét., Musée de Moulins.

chés militaires pour les potiers lézoviens au cours de la première moitié du IIe s., de l'énorme capacité de production en moules originaux des ateliers lézoviens durant le milieu et le troisième quart du IIe s., puis du retrait progressif de ces productions hors de Gaule et du maintien des marchés de Lyonnaise jusqu'à la fin du IIIe s.

3. Le groupe BANVVS (Fig. 9).

Le groupe BANVVS est également un des exemples les plus évocateurs de la nécessité d'utiliser une nouvelle approche classificatoire pour appréhender de tels ensembles.

Jusqu'à présent, les décors signés BANVVS étaient tous réunis sous une même étiquette et formaient un ensemble plus ou moins homogène. En effet, à côté d'une majorité de décors entretenant visiblement des liens stylistiques étroits, d'autres pièces parfois signées, mises au jour régulièrement sur les sites de consommation, pouvaient être distinguées du lot dominant.

Sans doute la proportion particulièrement élevée de décors signés appartenant tous à la famille classique permettait-elle de considérer tout travail approfondi sur cet ensemble comme superflu. Cette opinion fut cependant démentie puisque, là encore, notre enquête portant sur un corpus de 312 pièces a permis d'identifier au sein de ce "melting-pot" près de 5 groupes de décors ayant chacun leurs caractéristiques stylistiques, leur origine et leur période de datation. Situation paradoxale, les résultats montrèrent que ces différents styles n'avaient qu'un seul véritable point commun : les marques cursives au nom de BANVVS. Ainsi sont-elles, dans ce cas, un critère de classification potentiel qu'il convient de ne surtout pas utiliser si l'on veut appréhender cet ensemble et parvenir à une classification cohérente.

Le style de BANVVS I est très certainement le plus précoce du groupe puisqu'il apparaît au cours du dernier quart du IIe s. La qualité des compositions décoratives en fait un des derniers styles "classiques" lézoviens. Le lieu d'activité des potiers créateurs est très certainement implanté au sein du groupe d'ateliers Saint-Taurin à Lezoux. Il se compose de deux familles dont l'une semble être spécialisée dans la création de décors pour petits bols moulés.

Les autres styles présentent des caractéristiques bien différentes. Le style de BANNVS II correspond à une production en grande partie contemporaine du premier, mais dont le centre d'activité principal doit certainement être situé à Terre-Franche ou Lubié. Compte tenu de la faiblesse des rapports stylistiques entre le style lézovien (BANVVS I) et celui des ateliers du sud de l'Allier (BANVVS II), il semble difficile d'imaginer qu'il y ait eu un lien de filiation ou un lien commercial direct entre les officines de ces centres de production. Le style de BANVVS III est vraisemblablement le successeur de BANVVS II. Il n'est attesté que sur le site de Lubié et est absent des collections de Lezoux et de Terre-Franche. Le style de BANVVS IV est, de tous, le plus tardif. Son activité de production est à situer au cours de la première moitié du IIIe s. Il permet de mettre en évidence à cette période des relations étroites entre les centres de production de Lezoux et de Terre-Franche au travers de deux familles décoratives. Sur les deux sites ont été retrouvés des lots assez importants de moules réunis en un même lieu de découverte. Il s'agit de pièces qui soit sont demeurées sur place après abandon de l'atelier, soit ont été jetées ensemble car elles ne correspondaient plus à ce que les potiers voulaient produire. Dans tous les cas, on peut penser qu'elles sont les témoins des dernières productions moulées d'une des officines présentes au sein de deux centres de production. Les différences observées dans les configurations sont probablement le reflet du travail de deux potiers distincts, l'un à Lezoux et l'autre à Terre-Franche. Il est clair qu'il existe toutefois une filiation entre les deux.

Cette première approche de l'étude du groupe de production de BANVVS est donc particulièrement enrichissante. L'approfondissement de ces données avec la prise en compte de nouveaux lots de décors devrait toutefois permettre de confirmer ces résultats et d'enrichir encore un domaine d'étude qui ne cesse d'évoluer ces dernières années : celui des relations entre les différents centres de production du groupe du centre de la Gaule.

BIBLIOGRAPHIE

Bémont 1977 : C. BEMONT, Styles et moules : essai de méthodologie, dans *RCRF Acta*, 18, 1977, p. 5-24.

Bémont 1997 : C. BEMONT, Les vases moulés, méthodes d'étude et spécificité, dans A. MULLER (éd.), *Le moulage en terre cuite dans l'Antiquité : création et production dérivée, fabrication et diffusion*, Villeneuve d'Ascq, 1997, p. 419-436.

Bémont, Jacob 1986 : C. BEMONT, J. -P. JACOB (dir.), *La terre sigillée gallo-romaine. Lieux de production du Haut Empire : implantations, produits, relations*, Paris, 1986 (Documents d'Archéologie Française 6).

Bémont, Rogers 1978 : C. BEMONT, G. B. ROGERS, Libertus (ou Liberti?) : I. Les premiers décors à estampilles, dans *Gallia*, 36, 1978, p. 89-141.

Bémont, Rogers 1979 : C. BEMONT, G. B. ROGERS, Libertus (ou Liberti?) : II. Le style aux graffites, dans *Gallia*, 37, 1979, p. 141-200.

Bet, Delage 1991 : PH. BET, R. DELAGE, Introduction à l'étude des marques sur sigillée moulée de Lezoux, dans *SFECAG, Actes du Congrès de Cognac*, 1991, p. 193-227.

Bet, Delage 1993 : PH. BET, R. DELAGE, Inscriptions gravées et graffites sur céramique à Lezoux (Puy-de-Dôme) durant la période romaine, dans *SFECAG, Actes du Congrès de Versailles*, 1993, p. 305-327.

Bet, Delage 2000 : PH. BET, R. DELAGE, Orientations méthodologiques actuelles de la recherche sur les céramiques sigillées du Centre de la Gaule, dans *Revue d'Auvergne*, 2000, à paraître.

Bouchain 2000 : I. BOUCHAIN, *L'approvisionnement en céramique d'Argentomagus (Saint-Marcel, Indre) à l'époque romaine. Importations, production et consommation*, Thèse de l'Université de Paris I-Panthéon-Sorbonne, 2000.

Corrocher 1994 : J. CORROCHER, *Lubillet ancienne paroisse de Lapalisse (Allier)*, 1994 (Hist. et Recherche Archéo. en Bourbonnais 1).

Cunliffe 1968 : B. W. CUNLIFFE, *Fifth report on the excavations of the roman fort at Richborough, Kent*, Oxford, 1968.

Déchelette 1904 : J. DECHELETTE, *Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine (Narbonnaise, Aquitaine, Lyonnaise)*, Paris, 1904.

Delage 1992 : R. DELAGE, *Caractérisation et classification d'une série de décors sur sigillée moulée du centre de production de Lezoux*, Mémoire de Maîtrise, Université de Paris I-Panthéon Sorbonne, Paris, 1992, 5 vol.

Delage 1993 : R. DELAGE, *Introduction à l'étude des céramiques sigillées moulées et des structures de production de Lezoux durant la période de la fin du Haut-Empire*, Mémoire de DEA, Université de Paris I-Panthéon Sorbonne, Paris, 1993.

Delage 1996 : R. DELAGE, Signature *in forma* et style décoratif : la céramique sigillée moulée confrontée aux problèmes de classification. L'exemple du vase signé ROTTALIM, dans *Revue Archéologique Sites*, 61-63, 1996, p. 110-117.

Delage 1999 : R. DELAGE, *Contribution à l'étude des sites de production du Centre de la Gaule et de leurs céramiques sigillées moulées*, Thèse de l'Université de Paris I-Panthéon-Sorbonne, 1999, 7 vol.

Delage, Guillier 1997 : R. DELAGE, G. GUILLIER, La céramique confrontée au problème de la datation des niveaux du IIIe siècle : quatre exemples Manceaux (Sarthe), *SFECAG, Actes du Congrès du Mans*, 1997, p. 255-278.

Haldimann 1986 : M. -A. HALDIMANN, *La céramique gallo-romaine de la Tour Baudet à Genève*, Mémoire de Licence, Université de Genève, Genève, 1986.

Liégard, Fourvel 1996 : S. LIEGARD, A. FOURVEL, *Le site de "Maréchal" à Romagnat (Puy-de-Dôme)*, DFS de sauvetage urgent, S.R.A. Auvergne, Clermont-Ferrand, 1996.

Oswald 1937 : F. OSWALD, *Index of Figure-Types on Terra Sigillata*, University Press of Liverpool, 1936-1937.

Mees 1995 : A. W. MEES, *Modelsignierte Dekorationen auf südgallischer Terra Sigillata*, Stuttgart, 1995.

Rogers 1966 : G. B. ROGERS, Céramique sigillée de Paris, dans *Gallia*, 24, 1966, p. 235-238.

Rogers 1974 : G. B. ROGERS, *Poteries sigillées de la Gaule Centrale, I : les motifs non figurés*, Paris, 1974 (Gallia, Suppl. 28).

Rogers 1999 : G. B. ROGERS, *Poteries sigillées de la Gaule Centrale, II : les potiers*, Lezoux, 1999 (Cahiers du Centre Archéologique de Lezoux, 1).

Sauvaget 1970 : R. SAUVAGET, Le potier SERVVS II de Lezoux, dans *Revue Archéologique du Centre*, 9, fasc. 2, 1970, p. 127-142.

Sauvaget, Vauthey 1970 : R. SAUVAGET, M. VAUTHEY, Les deux SERVVS, un seul et même potier ?, dans *Revue Archéologique du Centre*, 9, fasc. 2, 1970, p. 143-144.

Stanfield, Simpson 1958 : J. A. STANFIELD, G. SIMPSON, *Central Gaulish Potters*, Oxford, 1958.

Stanfield, Simpson 1991 : J. A. STANFIELD, G. SIMPSON, *Les potiers de la Gaule Centrale*, Gonfaron, 1991 (Revue Archéo. Sites, hors-série 37 : recherches sur les ateliers de potiers gallo-romains de la Gaule centrale, 5).

Thion 1983 : P. THION, La céramique sigillée trouvée sur le site (Thésée-la-Romaine et Pouillé),dans *Fouilles et Méthodes archéologiques en Loir-et-Cher* Catalogue d'exposition, Château de Blois, 1983, p. 89-102.

Vauthey, Martinet 1967 : M.- P. VAUTHEY et Y. MARTINET, Répertoire des poinçons, style et art décoratif du potier arverne Servus II, dans *Revue Archéologique du Centre*, 6, fasc. 3, 1967, p. 230-256.

* *
*

LEXIQUE

Configuration : ce terme désigne l'association *ove* + *LSO* et, par extension, l'ensemble des décors ayant comme attribut commun un poinçon d'ove particulier associé à un modèle de LSO particulier au sein d'une même composition.

Famille décorative : ce terme désigne une subdivision du *style décoratif*. Il représente le plus petit regroupement de décors mis en évidence à l'issue de l'analyse classificatoire. La famille décorative se caractérise par un ensemble de décors possédant un corpus de poinçons en commun particulièrement important.

LSO : abréviation de ligne-sous-oves. Il s'agit d'une ligne que la plupart des potiers produisant des Drag. 37 et Drag. 30 appliquent sous la frise d'oves pour séparer celle-ci du reste du décor. Toutes les autres lignes du décor sont dites intradécoratives.

LT : abréviation de ligne intradécorative. Il s'agit de lignes que le potier appose sur la surface à décorer afin, la plupart du temps, de compartimenter le décor.

Motifs décoratifs ou types : terme regroupant l'ensemble des motifs figurés et non figurés. Le motif décoratif ne désigne pas l'outil utilisé par le potier et ses particularités (*poinçon*), mais la représentation iconographique figurant sur celui-ci. En conséquence, "motif décoratif" est un terme générique qui ne représente qu'un niveau typologique. Un motif peut n'avoir été représenté qu'une fois, comme il peut avoir remporté les faveurs de nombreux potiers et ainsi au fil des décennies, être représenté sur quelques dizaines de poinçons-matrices, certains étant contemporains, d'autres non.

Motifs figurés : sous ce terme sont regroupés tous les *motifs décoratifs* rattachés au règne animal ou apparenté (humanoïdes, animaux mythologiques, etc.).

Motifs non figurés : sous ce terme sont regroupés tous les *motifs décoratifs* rattachés au règne végétal ou aux objets.

Motifs formels : sous ce terme sont regroupés tous les *motifs décoratifs* dont la seule utilisation (à de rares exceptions près) est de structurer le décor ou de servir à la composition d'un agencement décoratif particulier. Il s'agit des lignes, cercles, festons, arcatures, etc. mais aussi des oves.

Poinçon : le poinçon est une subdivision du *motif décoratif*. Il désigne une figure unique présente sur un *poinçon-matrice*. Il peut

arriver, lorsque les *poinçons-matrices* ont été obtenus à partir d'une même maquette, que les figures soient très proches les unes des autres, voire même impossibles à distinguer. Toutefois, dans la majorité des cas, le potier fabriquant ou l'utilisateur procèdent à des retouches qui permettent de différencier une figure des autres. Le surmoulage d'un poinçon aboutit à un autre poinçon plus petit que le premier, mais comportant le même motif. Le terme de poinçon désigne aussi bien la figure unique présente sur le *poinçon-matrice*, que celle présente dans le moule ou sur le vase moulé.

Poinçon-matrice : terme désignant un outil de potier servant à la fabrication des décors sur moule. Chaque poinçon-matrice se compose d'une ou de deux figures en bas-relief. Les figures de grande taille sont présentes sur une tablette généralement courbe rattachée à un tenon ou à un manche.

Regroupement de configurations : terme utilisé lors de l'analyse des *ensembles stylistiques* par la méthode de classification par association de critères. Il désigne, à l'issue de la classification automatique, les décors présentant de fortes affinités entre eux mais qui doivent encore faire l'objet d'une étude complémentaire afin d'être dénommés soit *famille décorative*, soit *style décoratif*. Les regroupements de configurations n'apparaissent jamais, ainsi, au stade final de l'étude et constituent avant tout des outils d'analyse.

Style décoratif : le style décoratif désigne, dans le cadre de cette étude, la réunion de décors ayant de fortes affinités entre eux, partageant des marques épigraphiques ainsi qu'un corpus de *motifs décoratifs* ou *poinçons* dont plusieurs leur sont spécifiques. Un style décoratif peut être divisé en plusieurs *familles décoratives* qui ont en commun les éléments fondamentaux caractérisant celui-ci, mais présentent de petites particularités les unes par rapport aux autres. Autres termes utilisés : ensemble décoratif, ensemble stylistique ainsi que groupe stylistique pour les plus importants d'entre eux, réunissant notamment plusieurs styles décoratifs traditionnels.

Style décoratif traditionnel : terme désignant les ensembles décoratifs caractérisés par la *méthode de classification par critère épigraphique*.

* * *

DISCUSSION

Président de séance : C. SIREIX

Hugues VERTET *: L'énorme travail que tu as réalisé est très novateur et extrêmement important ; il élargit les réflexions, il ouvre beaucoup de questions sur ce qui s'est passé à Lubié, à Vichy ou à Lezoux. Au départ, j'ai l'impression qu'on est parti sur une idée, qui nous vient peut-être du droit, c'est-à-dire que la signature authentifiait un document et, désormais, tu déplaces le problème ; je pense que ce sera très fructueux et que cela permet des datations beaucoup plus fines. Mais, en même temps que tu apportes des solutions, tu apportes aussi beaucoup de questions !*

Richard DELAGE *: Je ne déplace pas réellement le problème dans la mesure où je ne remets en cause dans ce travail aucune des hypothèses que l'on peut formuler sur les marques épigraphiques, leurs interprétations et leur utilisation pour comprendre l'organisation du travail. Ces données sont fondées ou non, chacun peut avoir son avis, et je ne prends pas parti dans cette étude. Mon souhait est de définir une phase de classification des décors débarrassée de tout déterminisme et reposant sur des principes, entre guillemets, plus scientifiques. Ce n'est que dans un deuxième temps que l'on peut confronter les résultats obtenus avec diverses hypothèses touchant des domaines d'étude plus généraux.*

Anne HOCHULI-GYSEL *: J'entends vos datations : 160 à 170. Comment devons-nous comprendre cette décennie ? Je la comprends comme une période de production qui se base, pour vous, sur des données hautes.*

Richard DELAGE *: Il s'agit d'une hypothèse touchant effectivement une des familles de décors du groupe Paternus. Pour les premières familles, la production reste limitée, elles se succèdent rapidement dans le temps et les moules ne sont utilisés que durant la période de fonctionnement de l'atelier d'origine. De ce fait, la fourchette chronologique peut être relativement brève car parfaitement calée. Les décors de la famille Paternus IIa que vous évoquez ne sont plus produits au-delà de 170 ou 180, tout simplement parce que, dans l'évolution du groupe, ils sont remplacés par ceux de la famille Paternvs IIb. Pour celle-ci, la datation ne peut être aussi assurée, puisque les moules ont circulé et sont utilisés encore au IIIe s.*

Anne HOCHULI-GYSEL *: Cela représente des marchés, des régions de diffusion ?*

Richard DELAGE *: Je n'en ai pas parlé mais c'est tout à fait possible.*

Anne HOCHULI-GYSEL *: Eventuellement il y aurait des productions parallèles que vous mettriez dans un schéma chronologique linéaire ?*

Richard DELAGE *: Non, par exemple les décors de la famille Paternus IIA et de la famille Paternus IIB se retrouvent dans les mêmes provinces ; ils se succèdent dans le temps mais il n'y a pas de différences de marchés.*

Thierry MARTIN *: La méthode s'applique facilement aux Drag. 37 car il y a beaucoup de signatures mais, pour les Drag. 29, as-tu essayé une méthode qui permette d'obtenir ce phasage des décors qui est tellement évident. Dans un atelier qui fonctionne 20 ou 30 ans, un décorateur ne peut pas toujours faire la même chose et on a une chrono-typologie des décors, une évolution. Je l'avais fait à Montans en utilisant la stratigraphie et les estampilles, uniquement les estampilles internes sans même savoir qui avait fait le moule. On peut voir une chronologie relative calée avec certaines datations. Mais j'aimerais bien savoir pour les Drag. 29 de Lezoux ?*

Richard DELAGE *: Je n'ai pas travaillé sur la classification des Drag. 29 de Lezoux et je ne sais pas comment on pourrait aborder la question. L'emploi d'une méthode assez lourde se justifie dans le cadre de l'étude des grosses officines des IIe-IIIe s. relativement complexes. Il est nécessaire de fortement structurer l'analyse. Mais effectivement, pour de plus petites structures de production, à certaines périodes, il n'est pas nécessaire de mettre en œuvre*

une telle approche. Définir quelques critères peut suffire ; la classification est alors plus intuitive.

***Thierry MARTIN** : Je te félicites, une fois de plus, parce que tu as fait un travail remarquable qui va faire avancer l'étude sur les décorateurs du centre de la Gaule et dont je pense qu'on s'inspirera sur d'autres ateliers.*

***Richard DELAGE** : L'avenir le dira.*

***Robin SYMONDS** : Pour reprendre la question de Anne Hochuli, il me semble que, après ce genre d'approche, le moment est venu de réévaluer les ensembles anciens sur lesquels s'appuie la chronologie, je parle de Stanfield et Simpson, Oswald, etc. Nous savons tous que l'essentiel de la chronologie, dans ces travaux, s'appuie sur des ensembles du nord de l'Angleterre et, à mon avis, c'est un château de cartes, surtout avec la fin du IIe s. Il y a énormément d'arguments circulaires : la sigillée est datée par des ensembles, les céramiques britanniques sont datées d'après la sigillée, etc. et on tourne en rond. Nous cherchons un étudiant pour reprendre tout ce sujet !*

***Richard DELAGE** : Cette question est effectivement terriblement complexe. Elle concerne avant tout un problème d'archéologie générale et ne peut guère être abordée sous l'angle des centres de production. Tu as raison de souligner qu'il existe un problème pour la fin du IIe s. mais aussi pour le IIIe s. Pour les périodes précédentes, en revanche, il y a peu de raisons de douter. Les productions du IIe s., jusque vers 170-180, possèdent des chronologies à mon avis relativement bonnes. J'ai pu par exemple comparer les propositions chronologiques du groupe Paternus avec celles du site de Flavia Solva (Autriche) proposées par Stefan Groh dont je n'avais pas connaissance au moment de mon étude. La stratigraphie particulièrement fine du site offre pour les différents mobiliers des propositions chronologiques qui correspondent à celles sur lesquelles je me fonde pour définir l'évolution du groupe Paternus. Cela signifie que les données chronologiques que j'ai pu réunir et associer aux différentes familles de cette nouvelle classification sont très correctes.*

***Eleni SCHINDLER-KAUDELKA** : Je suis rassurée de voir que les datations des vases de Lezoux qui arrivent en Autriche ne sont pas remises en cause parce que cela aurait provoqué une avalanche. Je pense que la période classique des exportations dans les pays danubiens est bien assurée.*

* *
*

SFECAG, Actes du Congrès de Fribourg, 1999.

Lubomira TYSZLER

OBSERVATIONS SUR LA STRUCTURE ET LES ÉTAPES D'AFFLUENCE DES VASES EN TERRE SIGILLÉE AU NORD DU DANUBE
Pologne, Moravie, Slovaquie

Dans cet exposé, on a présenté les structures et les étapes d'affluence des céramiques sigillées sur le territoire du *Barbaricum* au nord du Danube central. Ce territoire a été limité à ceux de la Moravie, de la Slovaquie et de la Pologne étant donné l'image compatible du développement de l'importation de cette céramique et l'état des recherches[1].

L'histoire de ces terres est liée à la conquête du *Noricum* (15 av. J.-C.) et ensuite de la Pannonie du Nord par les Romains et à l'établissement du *limes* nord de l'*Imperium Romanum*, le long du Danube central[2]. Les territoires au nord du Danube, habités par les tribus germaniques, sont entrés dans la zone d'influences politiques et économiques romaines, pendant que les terrains s'étendant plus au nord ont connu des contacts commerciaux très intensifs, d'un degré non connu au temps des Celtes. Ces larges contacts des Romains avec les tribus germaniques, surtout d'ordre commercial, sont confirmés par les découvertes des sigillées.

Les débuts de l'affluence des sigillées sur le territoire au nord du Danube central ont été liés aux ateliers du sud de la Gaule, à La Graufesenque et Banassac. Les matériaux du sud de la Gaule constituent en Slovaquie 2,4 %, en Moravie 1,4 % et sur les terres de la Pologne 0,9 % (Fig. 1-3). Les tessons de deux vases (Drag. 29) de La Graufesenque datés des règnes de Claude et de Néron-Vespasien proviennent de Moravie (Droberjar 1991, p. 27-28). Nous pouvons admettre la même date pour deux autres sigillées (Drag. 24/25 et 29) trouvées en Pologne[3]. De là-bas provient aussi un paropsides (Drag. 27) entièrement conservé, marqué par Bio et daté pour les temps de Néron-Vespasien[4]. Les vases mentionnés sont arrivés sur les terres polonaises avant 90, lors de l'une des premières étapes d'affluence des produits du sud de la Gaule, caractérisée par leur faible quantité en Pannonie occidentale (Carnuntum, Vindobona), aux temps de Néron (Grünewald 1983, tabl. 7, 11, 12 ; Weber-Hiden 1996, p. 25, 54, tabl. I, 1-4) et vers 70 en Norique (Mees 1993, p. 61 ; 1995, p. 45).

De plus tard datent les sigillées (Drag. 37) trouvées en Slovaquie, produits du potier Mercato de La Graufesenque datés des règnes de Domitien-Hadrien et les formes sigillées lisses (Drag. 18/31, 33), ainsi que celles de Natalis (Drag. 37) de Banassac des époques

---

1 Les études des matériels de Slovaquie et de Moravie ont été élaborées par K. Kuzmová, P. Roth (1988), K. Kuzmová (1998) et E. Droberjar (1991) et de la Pologne par L. Tyszler (large monographie préparée pour l'édition dont ont été tirées les données pour cet exposé) ; l'étude précédente des matériels de Pologne, faite par B. Rutkowski (1960), a dû être modifiée étant donné l'élargissement des sources et les progrès dans la recherche sur les céramiques sigillées. Nous manquons, par contre, d'une nouvelle étude de ce problème pour la Tchéquie, l'œuvre de V. Sakar (1956) ne remplissant plus les conditions exigées pour l'inclure dans cette analyse. Le territoire entre la Pannonie et la Dacie, mentionné plus loin, habité par des tribus sarmates, a été étudié par D. Gabler, A. H. Vaday (1986 ; 1992).

2 L'admission de la ligne du Danube comme frontière est approximative étant donné l'existence des bâtiments militaires romains au nord du Danube –Oberlaisberg, Niederlais, Stillfried, *Musov*, Devin-Bratislava, Stupava, Milanovce– (Wielowiejski 1970, p. 170-173, ryc. 19 ; Kolnik 1986) ou bien de la zone limitrophe de sécurité établie lors des guerres contre les Marcomans (76-38 stades) séparant les Romains des tribus barbares, Marcomanes et Kvades (Cassius Dio Coccelanus, LXXI, 15, 16).

3 La production de Drag. 24/25 à La Graufesenque est déterminée pour les années 10/15-60/70 (Bémont, Vernhet, Beck 1987, p. 23a, b), les produits faits, plus tard encore, à l'époque de Trajan, dans des ateliers de la Gaule du Sud ont des proportions "lourdes" et le vernis mat (Vernhet 1981, p. 30 ; Bourgeois, Mayet 1993, p. 573). Les Drag. 29 (var. a, b) avaient été produits à La Graufesenque en 10-40 et 40-80/90 (Bémont, Vernhet, Beck 1987, p. 32a, b) ; leur production a généralement été arrêtée vers 85/90 (Polak 1993, p. 64 ; Mees 1995, p. 29, 55-56), pourtant des derniers exemplaires de vases Drag. 29 ont été utilisés probablement jusqu'à la fin du siècle (Pferdehirt 1986, p. 249-250).

4 A. Mees (1995, p. 71) date l'activité du potier Bio pour les années 50-85, entre autres d'après les matériaux de la "Fosse de Gallicanus" de La Graufesenque, de Colchester, de Castleford, de Corbridge (Bretagne) et de Pompéi (Italie).

POLOGNE		
1	Sud de la Gaule (La Graufesenque)	0,9 %
2	Centre de la Gaule (Lezoux, Lubié)	8,7 %
3	Blickweiler, Ittenweiler	0,9 %
4	Rheinzabern	42,1 %
5	Westendorf	22,1 %
6	Pfaffenhofen	12,5 %
7	Asie Mineure	0,6 %
8	Indéterminé	12,2 %

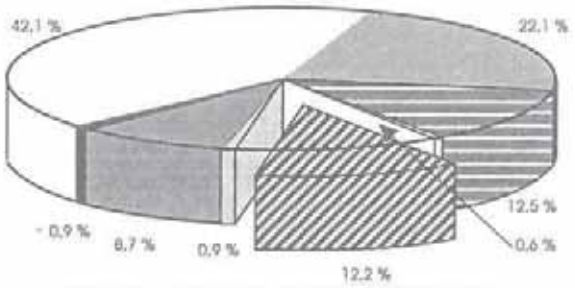


Figure 1 - Pourcentage de la représentation des ateliers de sigillées au nord du Danube : Pologne.

MORAVIE		
1	Sud de la Gaule (La Graufesenque)	1,4 %
2	Centre de la Gaule (Lezoux, Lubié)	20,8 %
3	Est de la Gaule (Trier)	1,4 %
4	Rheinzabern	54,9 %
5	Westendorf	20,8 %
6	Pfaffenhofen	0,7 %

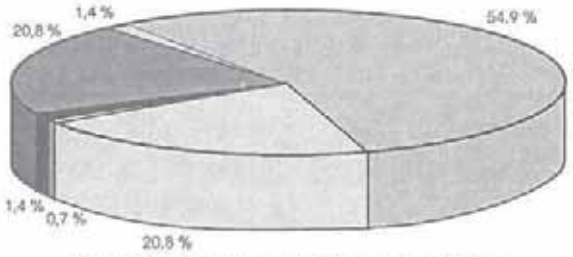


Figure 2 - Pourcentage de la représentation des ateliers de sigillées au nord du Danube : Moravie.

de Nerva-Trajan (Kuzmová, Roth 1998, p. 130-131)[5]. Notons que les sigillées de la Gaule du Sud, plutôt rares dans le *Barbaricum*, se concentrent au sud-ouest de la Slovaquie. L'affluence des sigillées en Slovaquie est liée au développement du *limes* de Pannonie du Nord pendant les règnes de Domitien-Hadrien (Kuzmová, Roth 1988, p. 144, ryc. 32). Ensuite, la stabilisation du *limes*, à l'époque de Trajan et d'Hadrien, joue un rôle dans l'augmentation de l'importance de la Pannonie. Les routes commerciales menant d'Aquilée vers le nord sont déplacées dans la zone du Danube, suite à la demande grandissante des produits industriels dans les stations de frontière (Gabler 1982, p. 50-52).

Par contre, les matériaux de la Gaule centrale sont plus nombreux. Les premiers produits sigillés de Lezoux ont été trouvés surtout en Slovaquie (Libertus ?, Butrio ?, Sacer, Attianus : Kuzmová, Roth 1988, p. 131, tab. 1) et, peu nombreux, en Moravie (Butrio : Droberjar 1991, p. 28). Les produits suivants venaient des ateliers de potiers commençant leur activité vers la moitié du IIe s.[6] ; ils sont trouvés en Slovaquie (Albucius, Cinnamus, Laxtucissa, Censorinus, Paternus, Divixtus, Aventinus : Kuzmová, Roth 1988, p. 131-132, tab. III), en Moravie (Cinnamus, Januaris II, Paternus, Divixtus, Casurius, Solinus, Mercator II : Droberjar 1991, p. 28-29, tab. 4) et sur les terres polonaises (Cinnamus avec ove CGP 47 : 1, 3 et 2 ?, Albucius, Januaris II, Laxtucissa, Mercator II, Casurius[7]). Les sigillées lisses de la Gaule centrale n'ont été trouvées qu'en Slovaquie (Drag. 18/31, 31, 32, 33, parmi lesquelles certaines de Priscus : Kuzmová, Roth 1988, p. 131-132). La participation des sigillées du groupe Lezoux atteint 8,1 % en Slovaquie, 8,7 % en Pologne et 20,8 % en Moravie (Fig. 1-3).

Les produits de potiers de la deuxième moitié du IIe s. (Cinnamus avec oves CGP 47 : 2 et 3, Albucius, Paternus II, Laxtucissa, Mercator) ont été trouvés dans les couches de dégâts causés par les guerres contre les Marcomans, sur de nombreux sites de Pannonie (*Ad Statuas, Aquincum, Arrabona,* Brigetio, *Carnuntum, Gorsium, Quadrata, Mursa, Salla, Sophianae, Vindobona* : Gabler 1976, p. 28-29 ; 1980, p. 641, 645 ; 1989, p. 454, 458 ; 1994, p. 365, tab. 1). Un bon indice pour dater l'utilisation d'un des vases de Cinnamus (ove CGP 47.3) déposé dans une tombe de la nécropole de Weklice (sur l'estuaire de la Vistule, près d'Elblag) est constitué par une fibule à disque trouvée dans le même dépôt, avec le portrait des co-régents Marc-Aurèle et Lucius Verus et datée de 164-165 (Okulicz-Kozaryn 1992, p. 142, ryc. 43 ; Mikocki 1996).

Le nombre croissant de sigillées provenant de la Gaule centrale témoigne du développement des relations entre les Romains et les Barbares ; un des premiers groupes des produits de Lezoux date du temps d'Hadrien mais l'affluence intense des marchandises de ce centre n'est survenue que vers le milieu du IIe s., à l'époque des Antonins. Il en est de même sur les sites de Pannonie (entre autres à *Aquincum, Gorsium* : Gabler 1974, p. 53 ; 1976, p. 28-29) et en Rhétie (*Vindobona* ; Weber-Hiden 1996, p. 27) où l'épanouisse-

5 En dehors du territoire dont il est question les produits de Banassac ont été découverts à Dzwinogród (SVARAD) en Ukraine (Rutkowski 1960, p. 23, not. 9 ; Gabler, Vaday 1986, p. 33) et à Baks en Hongrie (Gabler, Vaday 1986, p. 33, kat. 5).

6 Dates pour lesquelles les produits de la Gaule centrale sont cités selon G. Simpson (J. A. Stanfield, G. Simpson 1990, réédition française) tenant compte des travaux de B. R. Hartley (1972) ; pour la Moravie (E. Droberjar 1991) et la Slovaquie (Kuzmová, Roth 1988, p. 131-132) on a adopté les dates de l'édition précédente du travail de J. A. Stanfield, G. Simpson (1958).

7 Il faut élucider la question des ateliers de Casurius à Lubié appartenant au groupe de Lezoux ; Lubié est mentionné comme un atelier satellite de Lezoux (Vertet 1986, p. 162-163). Casurius est nommé par F. Oswald (1931, p. 65) comme un producteur de sigillée lisse à Lubié, et il est aussi connu comme un fabricant de matrices pour la production de vases Drag. 37 (Stanfield, Simpson 1958, p. 123-238 ; 1990, p. 274-278). Une petite marque CASURIUS placée en dehors de l'ornement a été notée sur des vases Drag. 37 découverts à Ovilava (Wels) (Karnitsch 1959, tabl. 63.1). C. Bémont et A. Bourgeois (1986, p. 280) mentionnent Casurius comme un potier travaillant à Lubié et à Lezoux, bien que son activité à Lezoux n'ait pas été confirmée lors des fouilles archéologiques (Bet 1988, p. 74).

SLOVAQUIE		
1	Sud de la Gaule (La Graufesenque, Banassac)	2,4 %
2	Centre de la Gaule (Lezoux)	8,1 %
3	Est de la Gaule	0,6 %
4	Rheinzabern	40,8 %
5	Westendorf	36,7 %
6	Pfaffenhofen	5,2 %
7	Argonne	0,1 %

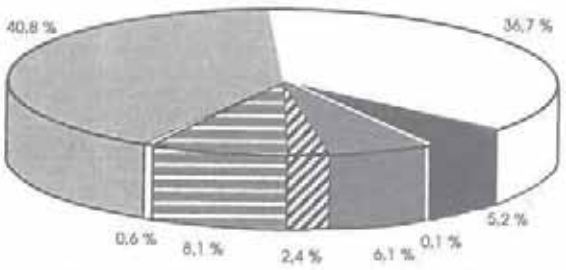


Figure 3 - Pourcentage de la représentation des ateliers de sigillées au nord du Danube : Slovaquie.

ment de l'importation des marchandises de Lezoux n'est arrivé qu'à l'époque des Antonins. L'assortiment des sigillées sur les territoires du *Barbaricum* dont il est question s'est élargi avec les productions des ateliers rhénans de Rheinzabern, lesquels règneront sur le marché pendant un siècle environ.

Les produits des autres ateliers de la Germanie Supérieure et de la Gaule de l'Est sont, en revanche, peu nombreux. On a identifié en Pologne un tesson d'un vase, probablement de Cibisus d'Ittenveiller daté du règne d'Antonin le Pieux[8]. Cibisus est noté sur des sites de Pannonie (Gabler 1987, p. 51, ryc. 1, carte). Les tessons de Trêves (entre autres Maiiaanus) trouvés en Moravie sont datés de la même époque (Droberjar 1991, p. 29). Quelques sigillées ayant les traits caractéristiques des ateliers de l'Est (Drag. 37, 18/31, 31, 32, 33) avec, entre autres, la forme Drag. 32 avec la marque CRICIROF, ont été trouvées en Slovaquie (Kuzmová, Roth 1988, p. 131-132). Les observations confirment aussi le faible développement des contacts de la Pannonie avec ce cercle d'ateliers (Gabler 1986, p. 131-132 ; 1987). La participation de ces produits n'égale que 0,9 % en Pologne, 0,6 % en Slovaquie et un peu plus en Moravie, avec 1,4 % (Fig. 1-3).

Les produits de Rheinzabern sont les plus nombreux, aussi bien en Moravie où ils constituent 54,9 % de l'ensemble, en Slovaquie (40,8 %) et en Pologne où ils atteignent 42,1 % (Fig. 1-3). Il s'agit surtout de sigillées moulées[9], de sigillées lisses et décorées à la barbotine, ces derniers produits étant moins nombreux. En Slovaquie, on a trouvé des produits faits, entre autres, par Proppius (Drag. 18/31), Aurelius (Drag. 31), Iuvenis (Drag. 32), Regulinus (Drag. 32), Fidelis (Drag. 39) et par Firmus (Kuzmová, Roth 1988, p. 136-137). Une assiette marquée par le potier Ammo (Lud. Ta) a été trouvée en Pologne.

Les premières sigillées de Rheinzabern ont commencé à affluer durant le règne d'Antonin le Pieux et de Marc-Aurèle, le début de l'importation étant admis pour la seconde moitié du IIe s. (Gabler 1986, p. 130, 132 ; Gabler, Vaday 1992, p. 24 ; Mees 1993, p. 227). On classe comme sigillées précoces de Rheinzabern les produits du groupe Ia et certains du groupe Ib de Bernhard, trouvés aussi bien en Slovaquie (Januarius I, Reginus I, Cobnertus I ou Cerialis I-V ?, III, Firmus I, Cerialis II, Arvernicus-Litaevus, Cerialis B ; Kuzmová, Roth 1988, p. 133, tab. IV), qu'en Moravie (Januarius I, Reginus I, Firmus I, Cerialis IV-V, Cerialis B ; Droberjar 1991, p. 30, tab. 5), Du groupe Ib ont été exclus les premiers produits de Comitialis (Comitialis II, III), Belsus I, et aussi de Lucanus, Reginus II-Virilis, dont l'affluence est liée à la période succédant aux guerres contre les Marcomans (Kuzmová, Roth 1988, p. 134, tab. V ; Droberjar 1991, p. 30, tab. 6). Sur le territoire polonais, on a aussi reconnu les produits du groupe Ia (Januarius I, Reginus I, Cobnertus I, Firmus I), et ceux, plus nombreux pourtant, du groupe Ib (Cerialis I-II, III ?, IV-V, Cerialis B, Comitialis I, II, Belsus I).

Les produits de certains potiers du groupe Ia (notamment Januarius I, Reginus I, Cobnertus I, III) et du groupe Ib (du cercle de Cerialis I, II, IV-V) ont été découverts en Pannonie dans les couches des incendies causées en 170/178 par les guerres marcomanes (Gabler 1971, p. 35 et suiv. ; 1987, p. 81 tab ; 1994, p. 365 tab.). Le nombre des produits de Cerialis était important à *Gorsium* (*Palatium*) et à *Aquincum* (*Hercules Villa*), en Pannonie de l'Est avant 178 (Gabler 1987, p. 80-82 ; Gabler, Vaday 1986, p. 35-36). Le commerce des produits du groupe Ib avant la fin des guerres contre les Marcomans est confirmé aussi par les sigillées du camp d'Eining-Unterfeld en Rhétie, qui fonctionne entre 172 et avant 179 (Fischer 1994, p. 348, 350). Les sigillées de Pannonie et de Rhétie confirment l'utilisation en même temps des premiers produits de Rheinzabern et de ceux de Lezoux en Gaule centrale (Gabler 1994, p. 365 tab ; Fischer 1994, p. 344).

Les guerres contre les Marcomans qui ont eu lieu dans la seconde moitié du IIe s. (166/167-180) ont été un grand choc, qui a eu une influence sur la vie économique et sur l'organisation du commerce, surtout dans les provinces situées sur le Danube et, par conséquent, sur les terres situées au nord du Danube central. L'affluence des sigillées pendant ces guerres n'a pas été totalement arrêtée et une partie de ces produits a pu arriver sur les terrains au nord du Danube comme butin de guerre, par l'intermédiaire des formations militaires romaines (Kuzmová, Roth 1988, p. 144-145). Nous connaissons les sigillées provenant de la Gaule du Centre découvertes dans une station militaire romaine à Musov en Moravie (Krizek 1980, p. 129-132, ryc. 1:1-10), liée aux guerres marcomanes (Tejral 1990 ; 1992 ; Tejral, Bouzek, Musil 1995). Un vase Drag. 37 de Cerialis B a été trouvé dans un *castrum* en

8 Nous pouvons identifier probablement un ove ou un motif d'ornement Forrer D (= Lutz O.4) sur un petit tesson, fort brûlé, de couleur noire ; auparavant ce tesson avait été classé comme *terra nigra* (B. Rutkowski 1960, p. 54-55 : 31).

9 Pour les produits de Rheinzabern, on a adopté le classement en groupes de H. Bernhard (1981) basé sur l'ordre chronologique proposé par H. Ricken (Ricken, Ludowici 1942) ; il est nécessaire de changer de méthodologie en ce qui concerne les productions de Rheinzabern, étant donné certains manques de conséquence au classement proposé (A. Mees 1993).

bois et en terre à Iza (*Celamantia*), un autre dans la culée militaire du camp de *Brigetio*, au nord du Danube, dans la couche de destruction (incendies) survenue avant l'expédition en *Germanica secunda* (Kuzmová, Rajtár 1986, p. 366, 368, ryc. 10 ; Rajtár 1992, p. 161, 162, 168-169, ryc. 17:1). Les exemples cités témoignent de l'arrivée constante, bien que limitée, de cette céramique dans les territoires au nord du Danube, pendant les guerres marcomanes.

La normalisation de la vie économique après les guerres et une bonne conjoncture observée surtout pendant les règnes de Septime Sévère et de Caracalla ont provoqué une grande affluence des sigillées dans les territoires situés au nord du Danube. Les produits du groupe Ib arrivent toujours, bien que le corps principal des livraisons soit constitué par les produits du groupe IIa-c[10]. En ce temps-là, en Slovaquie, on note surtout les produits des Comitialis IV-VI et Primitivus I-IV (mais aussi B.F Attoni, Reginus II, Attillus, Julius I-Lupus, Victorinus I, Verecundus I, Regulinus, Marcellus, les produits avec O.382.383 : Kuzmová, Roth 1988, p. 134-135, tab. V). Les marchandises affluant en Moravie comprennent surtout les produits de Comitialis V, avec l'ove E 25/26, Helenius, Primitivus I-IV (mais aussi B.F. Attoni, Pupus, Reginus II, Attillus, Julius I, Lupus, Peregrinus I ; E. Droberjar 1991, p. 31, tab. 7). Sur les terres de la Pologne on note quelques exemplaires des produits de Comitialis V-VI, B.F. Attoni, Belsus II, Mammilianus, Pupus, Attillus, Julius I, Julius I-Lupus, Verecundus I et Primitivus I, IV, III?, mais les plus nombreuses sont les sigillées du sous-groupe IIa. Pour comparer, une grande participation des produits du groupe IIa-c (qui représente 50-82 %), mais surtout ceux du groupe IIa, est observée sur les sites de Pannonie (*Aquincum, Carnuntum, Poetovio*) (D. Gabler 1987, p. 88).

Les invasions des Alamans sur le *limes* de Germanie Supérieure-Rhénanie en 233/234 et en 259/260 ont été un moment historique important pour la distribution des sigillées[11]. Ces dates constituent aussi des repères chronologiques importants pour dater cette céramique de l'époque tardive du règne des Sévères ; la période des invasions en 233/234 est liée à l'époque finale de l'affluence des produits du groupe IIIa, tandis que les invasions suivantes, après le milieu du III[e] s., causent une crise dans la production des ateliers de Rheinzabern[12]. En Moravie les produits des groupes IIIa-b deviennent rares (Julius II-Julianus I, Victorinus II, Januarius II, Statutus I), et les importations se terminent avec les productions de Pervincus du groupe IIIc (Droberjar 1991, p. 31-32, tab. 8). Les sigillées des groupes IIIa-b sont juste un peu plus nombreuses en Slovaquie (Januarius II, Respectinus I, Victor I, groupe avec ove E 34.30) : de l'époque la plus tardive datent les produits du groupe avec ove E 31 (Kuzmová, Roth 1988, p. 135, tab. VII). On note beaucoup plus de céramiques des groupes IIIa-b sur les terres de Pologne (surtout Julius II-Julianus I, Januarius II, aussi Victor II-Januco, Victor III)[13] ; par contre, il y manque toujours les sigillées du groupe IIIc. Les livraisons des produits de Rheinzabern en Rhétie (*Lentia*) et en Pannonie (*Carnuntum, Poetovio*) sur le Danube central se terminent avec les sigillées de Victor II-Januco du groupe IIIb, la perte des marchés en Pannonie survenant en 233/234 (Gabler 1981, p. 153-154, tab. ; 1987, p. 88, not. 38).

Pendant la période tardive du règne d'Antonin, nous notons une affluence des produits de Westerndorf, d'abord de l'atelier de Comitialis et ensuite, pendant le premier tiers du III[e] s., de celui d'Helenius[14]. Les livraisons de ces marchandises étaient liées à la vague principale d'affluence des sigillées de Rheinzabern à l'époque du règne des Sévères. Dans les sigillées de Westerndorf découvertes en Pologne, qui constituent 22,1 %, il y a des produits du cercle de Comitialis (42,6 %) parmi lesquels, peu nombreuses, les œuvres des maîtres tels que celles d'Erotus, de Decminus et de Iassus, ainsi que les produits du cercle de Helenius (57,4 %) avec les oves Kiss 5.6, 5.5, 5.4, 5.3, dont quelques pièces marquées par Stabilis et Ripanus. Des sigillées lisses (deux assiettes Drag. 31 ?, 32) fabriquées par Bellus et Tarvacus ont été identifiées en Pologne. Les produits de Comitialis sont rares en Moravie, on y trouve généralement ceux du cercle d'Helenius avec les oves Kiss 5.4, 5.5, 5.6, et quelques autres avec les oves 5.3, 5.7 ; ils constituent 20,8 % des sigillées découvertes (Droberjar 1991, p. 32-33, tab. 9). Il y a beaucoup de produits de Westerndorf en Slovaquie (36,7 %), dont les productions du cercle de Comitialis (37 %) avec certains de ses collaborateurs Decminus, Venerius ?, Erotus et Ripanus, mais en général il s'agit du cercle d'Helenius (62 %) avec les oves Kiss 5.3, 5.4, 5.5, 5.6 (Kuzmová, Roth 1988, p. 138-139, tab. IX, X). Quelques produits d'Onniorix (5 %) ont été trouvés également en Slovaquie (Kuzmová, Roth 1988, p. 138, tab. X). Ceux-ci, datés de la période finale de l'activité de Westerndorf, vers la fin du

10 La fin de l'activité du groupe IIa tombant sur les règnes de Commode et de Septime Sévère a été déterminée par B. Oldenstein-Pferdehirt 1983, p. 367) pour les années 210/220, tandis que selon F. K. Bittner (Bittner, Huld-Zetsche 1986, p. 253), elle a duré plus longtemps puisque la période limite entre les groupes IIa et IIb tombe en 190/210.

11 La fin de la production en masse des sigillées à Rheinzabern et la perte des marchés de vente sont liées avec les invasions suivantes en 259/260 bien que la production pour le marché local dure jusqu'à l'invasion suivante en 275 (Karnitsch 1959, p. 432 et s. ; Bernhard 1981, p. 90 ; Bittner, Huld-Zetsche 1986, p. 251 not. 26 - la datation d'après H. U. Nuber).

12 Les potiers du groupe IIIa-b ont commencé leur activité avant 233 et le commerce de ces produits dure encore au cours du second tiers du III[e] s. (Bernhard 1981, p. 87-88 ; Bittner, Huld-Zetsche 1986, p. 253-254) ; B. Oldenstein-Pferdehirt (1983, p. 367) place ces groupes entre 210/220-260. Selon D. Gabler, K. S. Palagyi (1989, p. 115), la limite entre l'activité des potiers des groupes IIIa et IIIb tombe dans les années 233/244.

13 Il faudrait élucider la position relative en chronologie de Januarius II joint soit au groupe des premiers potiers (Bittner, Huld-Zetsche 1986, p. 244-245, 255), soit au groupe IIIa (Bernhard 1981, p. 83, 86) ; récemment A. Schaub (1994, p. 440, tab. I) a démontré l'utilisation de ces produits déjà à la fin du II[e] s.

14 Les ateliers de Westerndorf ont été créés vers 175, peu après les premiers mouvements des guerres marcomanes (Schönberger 1975, p. 104 et suiv.), et le temps de leur activité peut être suivi jusqu'à 233 (Kellner 1973, p. 21 ; 1976, p. 79).

premier tiers du III[e] s., n'ont pas été jusqu'alors notés en Moravie, ni en Pologne (Fig. 1-3). Les vases d'Onniorix sont relativement fréquents dans l'est de la Pannonie (*Aquinqum*, *Gorsium*) et sur le territoire voisin du Barbaricum sarmate, entre la Pannonie et la Dacie (Gabler 1983, p. 352; Gabler, Vaday 1992, p. 148).

L'affluence des produits d'un atelier voisin, celui de Pfaffenhofen, a commencé au début du III[e] s. et a duré, au moins, jusqu'au milieu du siècle[15]. Les ateliers de ce centre fournissaient des produits pour les marchés du Norique et de Pannonie (Gabler 1978, p. 133-140, ryc. 8). Les sigillées découvertes en Pologne (12,5 %) comprennent celles de l'atelier de Helenius (56,5 %), surtout avec les oves Pf 1 et Pf 27, 19 aussi, et celles du cercle de Dicanus (43,5%), avec les oves D3b, D1 (mais beaucoup de tessons sans ove)[16]. D'après les mobiliers découverts, l'éventail des éléments décoratifs utilisés dans le cercle de Helenius peut être élargi aux marques ressemblant à celles de Ricken-Fischer M 56-56a et M 204a (version à droite). Du même atelier doivent provenir aussi les fragments d'un vase Oswald-Pryce 69:16, décoré à la barbotine, éventuellement aussi un mortier (Drag. 43). La céramique de Pfaffenhofen (5,2 %) découverte dans les sites en Slovaquie provient des cercles de Helenius (ove Pf 1, 27) et de Dicanus. Des sigillées lisses y ont été également identifiées (Drag. 18/31, 31, 32, 54) parmi lesquelles la marque de Aurelius (Kuzmová, Roth 1988, p. 139-140). Par contre, nous ne connaissons qu'un tesson attribué à Pfaffenhofen découvert en Moravie (Droberjar 1991, p. 33) (Fig. 1-3). La répartition des sigillées de Pfaffenhofen indique que cette production affluait sur les terres de Pologne par la route menant par la Slovaquie.

La période des grandes invasions des provinces sur le Danube qui a commencé au milieu du III[e] s. à l'époque de Galienus et la rupture du *limes* de Germanie Supérieure-Rhétie par les Alamans en 259/260 ont eu une grande influence sur l'arrêt des livraisons de sigillées. L'arrêt d'affluence en Moravie est fixé à la fin des années 30 du III[e] s. déjà, et il a été causé par le fait que *Brigetio* a pris la place principale dans le commerce avec les territoires au nord du Danube (Droberjar 1991, p. 38). Vers le milieu du III[e] s., nous notons la fin de l'importation régulière en Slovaquie (Kuzmová, Roth 1988, p. 145 ; Kuzmová 1997, p. 92) et nous pouvons admettre la même date pour la Pologne où ces produits arrivaient alors par l'intermédiaire de la Slovaquie. Dans la vague finale d'affluence des sigillées en Slovaquie et dans les terres polonaises se trouvant plus loin derrière la chaîne des Sudètes-Carpathes, il y avait des produits tardifs de Rheinzabern du groupe IIIb (surtout Victor II-Januco, Victorinus I, III, ove E 34.30), et peu du groupe IIIc (Pervincus, ove E 31). Les livraisons en Rhétie et en Pannonie se terminent aussi avec les produits du groupe IIIb (VictorII-Januco ; Gabler 1981, p. 153-154, tab. ; 1987, p. 88, not. 38). Cette dernière vague, déjà mentionnée, comprend aussi des produits de Pfaffenhofen, surtout ceux de Dicanus dont la période d'activité tombe sur le second tiers du III[e] s., trouvés en Slovaquie et en plus grand nombre encore sur le territoire polonais.

La diversité des formes des vases sur chacun des territoires situés au nord du Danube central se présente d'une façon intéressante (Fig. 4-5)[17].

La forme dominante en Pologne (95,3 %), en Moravie (85,3 %) et aussi en Slovaquie (66/66,7 %) est celle des vases hémisphériques moulés Drag. 37. La popularité de cette forme est probablement due à l'attrait d'une large bande d'ornement et à l'utilité de ce type de vase. Il y a peu de vases moulés du sud de la Gaule,

	Slovaquie		
1	Drag. 37	66 %	
2	Drag. 37/30	0.75 %	
3	Drag. 30	0.75 %	67.05 %
4	Drag. 18/31-31	14.3 %	
5	Drag. 32	8.8 %	23.1 %
6	Drag. 16 36 Lud. Ty Curle 15	0.75 %	23.9 %
7	Drag. 38	0.3 %	
8	Lud. SMb/SMc	0.3 %	0.6 %
9	Drag. 33	5.7 %	5.7 %
10	Drag. 54	1.7 %	
11	Déch. 72	0.3 %	2 %
12	Drag. 39	0.15 %	
13	mortier (?)	0.15 %	0.3 %
	Moravie		
1	Drag. 37	85.3 %	
2	Drag. 29	0.8 %	86.1 %
3	Drag. 18/31 31	5.1 %	
4	Drag. 32	1.7 %	
5	Curle 23/Lud. Tb	0.4 %	7.2 %
6	Drag. 33	3 %	3 %
7	Drag. 38	1.7 %	
8	Drag. 49	0.8 %	2.5 %
9	Drag. 54	0.4 %	
10	Niederbieber 24c	0.4 %	0.8 %
11	Drag. 43 (mortier)	0.4 %	0.4 %
	Pologne *		
1	Drag. 37	95.3 %	
2	Drag. 30	0.34 %	
3	Drag. 29	0.34 %	95.98 %
4	Drag. 18/31 31	1.36 %	
5	Drag. 32	0.34 %	
6	Lud. Ta	0.34 %	2.04 %
7	Drag. 52 54	0.68 %	0.68 %
8	Drag. 27	0.34 %	
9	Drag. 24/25	0.34 %	0.68 %
10	Oswald/Pryce 69:16	0.34 %	0.34 %
11	Drag. 43 (mortier)	0.34 %	0.34 %

Figure 4 - Représentation des types de céramiques sigillées au nord du Danube : Slovaquie
(* : il n' a pas été tenu compte de deux vases sigillés d'Asie Mineure).

15 Le début de la production à Pfaffenhofen survient vers la fin du II[e] et le début du III[e] s. ; la fin de cette production n'a eu lieu que dans les années 60, au plus tard 70 du III[e] s. (Christlein, Kellner 1969, p. 156 ; Kellner 1976, p. 78-79 ; Gabler 1978, p. 130, 144). Après les dégâts de 233, les ateliers de Helenius qui travaillaient déjà auparavant ont repris leur production, l'atelier de Dicanus a aussi été créé et il a fonctionné jusqu'à leur chute.

16 La terre sigillée liée plutôt par B. Rutkowski (1960) aux ateliers de Trêves a été ensuite classée parmi les produits des ateliers de Dicanus (Rutkowski 1963 ; Tyszler 1997).

17 Le pourcentage de participation des sigillées pour la Pologne a été calculé d'après le nombre des vases estimé, par contre pour la Slovaquie et pour la Moravie d'après le nombre de pièces de sigillée (en principe égalant le nombre de vases).

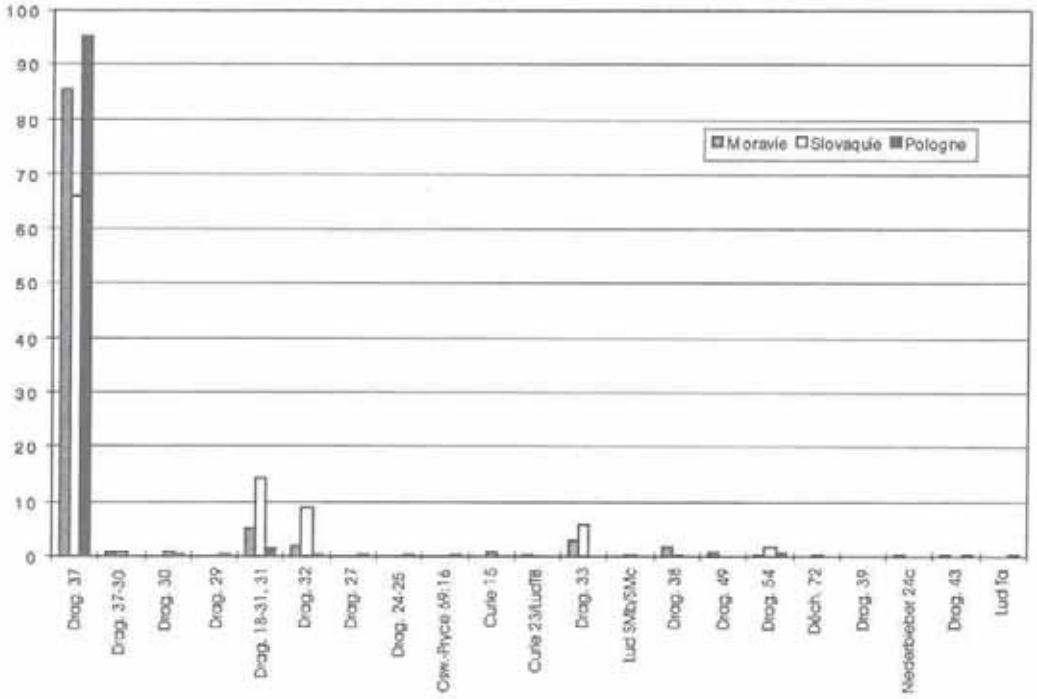


Figure 5 - Les formes de céramiques sigillées au nord du Danube : Moravie, Slovaquie, Pologne.

Drag. 29, connus en Moravie (0,8 %) et en Pologne (0,3 %), étant donné la faible importation de ces céramiques précoces. La deuxième place, selon le critère du nombre, revient aux assiettes, surtout les Drag. 18/31, 31, 32 (aussi peu nombreuses Drag. 16, 36, Lud. Ta, Lud Ty, Curle 16), découvertes en grande quantité en Slovaquie (23,9 %), en plus faible nombre en Moravie (7,2 %), et peu nombreuses en Pologne (2,04 %). Les gobelets Drag. 33 constituent le groupe suivant, se distinguant en Slovaquie (5,7 %) et en Moravie (3 %). Le goût pour cette forme de vase est observé surtout sur le territoire des sarmathes entre la Dacie et la Pannonie (Gabler, Vaday 1986, p. 46 ; 1992, p. 91). Ces gobelets n'ont pas été jusqu'alors retrouvés en Pologne. Parmi les autres vases, on a identifié de petites quantités de coupes (Drag. 52, 54, Déch. 72, Niederbieber 24c), des vases divers (Drag. 38, 49, Lud SMb/SMc). La plupart des sigillées lisses ont été trouvées en Slovaquie, et c'est aussi là que nous remarquons l'éventail le plus diversifié des formes de vases (15 formes diverses).

La diversité des formes de sigillées découvertes sur les terrains au nord du Danube est le résultat aussi bien de leur provenance des centres de production donnés que de la chronologie de leur affluence. Les contacts de longue durée avec le centre de Rheinzabern ont apporté des produits très diversifiés. Un autre facteur est constitué des goûts et des besoins des clients du nord du Danube, formés généralement sous l'influence des Romains (politique, commercial). Cela concernait surtout les terrains se trouvant dans le voisinage direct de la Pannonie et des principaux points de distribution sur le *limes* (*Carnuntum*, *Brigetio*), ainsi que les terrains sur lesquels passait la route de l'ambre jaune. Il faut remarquer aussi l'accumulation de cette céramique au sud-ouest de la Slovaquie, liée aux territoires des Kvades.

Quel est le contexte de trouvaille des céramiques sigillées sur les territoires au nord du Danube ? On constate qu'on les trouve pour la plupart dans des habitats en Slovaquie (85,8 %) et en Moravie (98,5 %) tandis qu'en Pologne, il s'agit plutôt des nécropoles (77,7 %). Les sigillées affluant sur les terres de la Pologne servaient surtout de mobilier funéraire, son utilisation en tant que vaisselle étant limitée ; exception faite des habitats aux environs de Cracovie et en Cuiavie. La céramique importée précoce arrivait d'abord plutôt aux mains des chefs de tribus ne devenant que plus tard accessible aux autres personnes, surtout à l'époque du règne des Sévères[18]. Ainsi la disposition des sigillées et les différentes façons de son utilisation sur les terrains au nord du Danube dépendaient aussi bien des coutumes locales que de la distance des frontières de l'Empire et de l'intensité des contacts commerciaux et politiques.

Pour résumer, la sigillée a afflué sur les territoires au nord du Danube en plusieurs phases. La première a apporté une faible quantité de produits du sud de la Gaule (La Graufesenque) datés de la période de Claude-Néron et de Vespasien (vers le milieu du I^er^ s.- avant 90), découverts en Moravie et au sud-est de la Pologne. L'expédition d'un *eques Romanus*, mentionnée par Pline l'Ancien, au bord de la mer Baltique à la recherche de l'ambre jaune, ayant un but de propa-

18 L'analyse des tombes de la fin du II^e^ s. et de la première moitié du III^e^ s. de la nécropole de Konopnica (dépôt de Lódz) contenant des sigillées montre qu'elles ne différaient pas des autres (sans sigillée) en ce qui concerne le mobilier funéraire (Tyszler 1997, p. 95-98, tab. 5-7).

gande et commercial, témoigne de la pénétration des territoires au nord du Danube aux temps de Néron (Hist. Nat. XXXVII, 3/11, 45)[19]. Les sigillées de Gaule du Sud découvertes en Moravie et en Pologne, notées aussi dans les centres de distribution à la frontière à *Carnuntum* et à *Vindobona*, pourraient être perçues comme le résultat de l'intérêt porté par les Romains aux territoires au nord du Danube jusqu'au bord de la Baltique (voir Tyszler 1994).

La seconde vague, datée de la fin du I^er^ s. et de la première moitié du II^e^ s. a apporté des produits de la Gaule du Sud (La Graufesenque, Banassac) et les premiers produits de la Gaule centrale (Lezoux), notés en Slovaquie (La Graufesenque, Banassac, Lezoux précoce) et en Moravie (Lezoux précoce). Cette vague concernait surtout les territoires situés au sud-ouest de la Slovaquie. Ce n'est que dans les années 90 (après 90) qu'on note le début de plus abondantes livraisons de sigillées dans les régions près du *limes*, au nord-est de la Pannonie, dont les camps à *Aquincum* et à *Brigetio* (Mees 1993 ; 1995, p. 45-46). L'affluence de cette céramique dans les régions voisines de la Pannonie, au nord du Danube, peut être liée avec le développement du *limes* à l'époque de Domitien et avec la période de sa stabilisation à l'époque de Trajan et d'Hadrien. Cette deuxième vague d'affluence des sigillées ne concerne pas les terres de Pologne, où aucune production précoce de Gaule centrale n'a été jusqu'alors notée.

La vague suivante contient les produits de Lezoux (des ateliers fonctionnant depuis le milieu du II^e^ s. environ) et les premiers produits de Rheinzabern (du groupe Ia et certains de Ib). Elle se remarque en Slovaquie, en Moravie et en Pologne ; les produits de Lezoux arrivent jusqu'aux bords de la Baltique (nord/est). Les guerres marcomanes causent la fin de cette vague d'affluence des sigillées. La route de l'ambre jaune venant d'Aquilée, jouait un rôle principal dans le commerce avec les pays lointains et servait alors au déplacement des troupes romaines et germaniques. Bien que l'influence des étapes consécutives aux guerres marcomanes sur le commerce des sigillées et des autres produits industriels ne soit pas encore suffisamment élucidée, il a été récemment admis que l'affluence de ces produits n'a pas été totalement arrêtée[20]. De même, la question de l'importation de certains produits des provinces romaines (dont les sigillées) par la route du nord, c'est-à-dire par la mer, pour compenser le commerce fait par la route de l'ambre jaune, reste toujours ouverte[21].

Après la reconstruction des dégâts causés par les guerres contre les Marcomans et des relations commerciales, on a rétabli le commerce sur la route de l'ambre jaune et sur ses embranchements. Ceci est prouvé par la continuation de l'arrivée des produits de Rheinzabern (des groupes Ib, IIa-c, IIIa), auxquels se joignent les produits de Westerndorf et ensuite de Pfaffenhofen. Lors de cette vague principale, "post-marcomanienne", la plus grande quantité des sigillées est arrivée sur les territoires situés au nord du Danube.

Cette bonne conjoncture est arrêtée par les invasions des Alamans en 233/234, qui ont fortement limité l'affluence des produits de Rheinzabern (des groupes IIIb-c) et de Pfaffenhofen (de Dicanus, Helenius) et éliminé les produits des ateliers de Westerndorf. Cette vague a été faiblement notée en Moravie où la fin de l'importation des sigillées est survenue dans les années 30 du II^e^ s. La dernière vague d'affluence régulière des sigillées en Slovaquie et en Pologne a été déterminée par l'invasion des tribus barbares (entre autres celles des Marcomans, des Kvades, des Sarmates) dans les provinces au nord du Danube, vers le milieu du III^e^ s.[22].

Les cinq vagues d'affluence des sigillées sur les territoires situés au nord du Danube central (Slovaquie, Moravie, Pologne) couvraient la période entre le milieu du I^er^ s. au milieu du III^e^ s. environ. En raison de l'effondrement de l'équilibre des forces entre l'*Imperium* et les Barbares au milieu du III^e^ s., le rôle des contacts commerciaux est fort limité, par contre ce sont les facteurs non économiques d'affluence des produits industriels romains qui deviennent dominants. Ces facteurs non économiques sont de nature militaire et politique (butin de guerre, subsides, dons).

19 L'expédition est partie de Carnuntum en Pannonie, ensuite elle a probablement emprunté la route de l'ambre jaune le long de la Moravie et par la Porte de Moravie en Silésie le long du bas Oder, puis le long de la Prosna en Cuiavie, vers le bord de la Baltique dans la région de l'estuaire de la Vistule ; selon la transmission de Pline, la distance entre *Carnuntum* et la Baltique égalait 600 lieues (milles) (J. Kolendo 1981).

20 K. Godlowski (1994) s'est récemment prononcé contre la thèse longtemps établie que le commerce des produits industriels des provinces romaines a été totalement arrêté. La même opinion sur la question de l'affluence des sigillées dans les territoires au nord du Danube a été émise par des chercheurs slovaques (Kuzmová, Roth 1988. p. 144-145 ; Kuzmová 1997).

21 Cette question a été relevée, entre autres, par R. Wolagiewicz (1971, p. 233 et suiv., 243) qui a distingué une "vague danoise" de l'affluence des importations arrivant dans le *Barbaricum* par la mer. U. Lund Hansen (1982, p. 93) se prononce aussi pour l'augmentation de l'importance de la route maritime dans le commerce (entre autres des sigillées) au temps des guerres marcomanes.

22 La sigillée d'Argonne de la deuxième moitié du III^e^ s.-deuxième moitié du IV^e^ s. notée en Slovaquie (Kuzmová, Roth 1988, p. 73 (4), 140-141) semble être séparée, pendant que les sigillées des terres polonaises sont, par contre, peu sûres (Rutkowski 1960, p. 38, 62:68 ; Kuzmová, Roth 1988, p. 141).

BIBLIOGRAPHIE

Cassi Dioni Cocceiani : Cassi Dioni Cocceiani, *Cassi Dioni Cocceiani Historiarum Romanarum libri quae supersunt*, edidit Ursulus Philippus Boissevain, vol. I-IV editio secunda lucis ope expressa, Berolini 1955 apud Weidmannos.

Bémont, Bourgeois 1986 : C. BEMONT, A. BOURGEOIS, Les noms de potiers. Ateliers situés en France (Annexe), dans C. BÉMONT et J.-P. JACOB (dir.), *La terre sigillée gallo-romaine. Lieux de production du Haut-Empire : implantations, produits, relations*, Documents d'Archéologie Française 6, 1986, p. 277-286.

Bernhard 1981 : H. BERNHARD, Zur Diskussion um die Chronologie Rheinzaberner Reliefföpfer, dans *Germania*, 59, 1981, p. 79-93.

Bet 1988 : P. BET, *Groupes de production et potiers à Lezoux (Puy-de-Dôme) durant la période gallo-romaine*, Thèse de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes en Sciences Historiques et Philologiques, Paris, 1988, vol. 1-5.

Bet 1988a : P. BET, Les groups d'ateliers de potiers de Lezoux (Puy-de-Dôme) durant la période gallo-romaine, dans *SFECAG, Actes du Congrès d'Orange*, 1988, p. 221-240.

Bittner, Huld-Zetsche 1986 : F.-K. BITTNER, I. ZULD-ZETSCHE, Zur Fortsetzung der Diskussion um die Chronologie der Rheinzaberner Reliefföpfer (Einleitung und Zusamenfasung von I. Huld- Zetsche), dans *Bayerische Vorgeschichtsblätter (BVbl.)*, 51, 1986, p. 233-259.

Bourgeois, Mayet 1991 : A. BOURGEOIS, F. MAYET, *Belo VI. Les Sigillées. Fouilles de Belo*, Coll. de la Casa de Valázquez 34, Archéologie, 14 (Madrid).

Domzalski 1997 : K. DOMZALSKI, Terra sigillata bowl from a rich cremation burial from Giebultów near Cracow, dans *Materialy Archeologiczne*, 30, 1997, p. 103-109.

Fischer 1981 : T. FISCHER, Zur Chronologie der römischen Fundstellen um Regensburg, dans *Bayerische Vorgeschichtsblätter (BVbl.)*, 46, 1981, p. 63-104.

Fischer 1994 : T. FISCHER, Archäologische Zeugnisse der Markomannenkriege (166-180 n. Chr.) in Raetien und Obergermanien, dans *Markomannenkriege - Ursachen und Wirkungen. VI. Internationales Symposium. Grundprobleme fur frühgeschichtlichen Entwicklung im nördlichen Mitteldonaugebiet, Wien 23-26 November 1993*, herausg. H. Friesinger, J. Tejral, A. Stuppner, (Brno 1994), p. 341-354.

Gabler 1971 : D. GABLER, *Kutatasok Arrabona canabaejaban (Research in the Canabae of Arrabona)*, dans *Arrabona*, 13, 1971, p. 5-54.

Gabler 1974 : D. GABLER, Sigillaten auf dem Gebiet des Palatiums von Gorsium, dans *Alba Regia*, 13, 1974, p. 9-68.

Gabler 1976 : D. GABLER, Die Sigillaten vom Gebiete der Hercules-Villa in Aquincum (mit einem Anhang von I. Wellner), dans *Acta Archaeologica Academiae Scientiarum Hungaricae*, 28, 1976, p. 3-77.

Gabler 1980 : D. GABLER, The structure of the Pannonian frontier on the Danube and its development in the Antonine Period: some problems, dans W.S. HANSON, L.J.F. KEPPIE (éd.), *Roman Frontier Studies*, BAR Internat. Ser. 71, 1979, (Oxford).

Gabler 1981 : D. GABLER, [rec.] S. von SCHNURBEIN, Das römische Gräberfeld von Regensburg, Archeologische Forschungen in Regina Castra - Regensburg I [Materialhefte zur Bayerischen Vorgeschichte, A 31 (Kallmünz) 1977], dans *Germania*, 59, 1981, p. 150-156.

Gabler 1982 : D. GABLER, Die südgallischen Sigillaten in Pannonien. Einige Bessonderheiten ihrer Verbreitung, dans *Acta RCRF*, 21/22, 1982, p. 49-62.

Gabler 1983 : D. GABLER, *Die Westemdorfer Sigillata in Pannonien - Einige Besonderheiten ihrer Verbreitung*, dans *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz (JRGZM)*, 30, 1983, p. 349-358.

Gabler 1986 : D. GABLER, Terra sigillata im Töpferviertel von Poetovio, dans *Archeoloski Vestnik*, 37, 1986, p. 129-168.

Gabler 1987 : D. GABLER, Einige Besonderheiten der Verbreitung der Rheinzaberner Sigillaten in Pannonien, dans *Bayerische Vorgeschichtsblätter (BVbl.)*, 52, 1987, p. 75- 104.

Gabler 1987a : D. GABLER, La céramique sigillée de la Gaule de l'Est en Pannonie, dans *Revue Archéologique de l'Est*, 38, 1987, p. 47-58.

Gabler 1989 : D. GABLER, Die Sigillaten von Salla (Zalalövo), Grabungen 1982-1983, dans *Acta Archaeologica Academiae Scientiarum Hungaricae*, 41, 1989, p. 435-475.

Gabler 1994 : D. GABLER, Über die Aussagekraft der Terra Sigillata-Funde bezüglich der Zerstörungen in den Provinzen, dans *Markomannenkriege - Ursachen und Wirkungen. VI. Internationales Symposium. Grundprobleme fur frühgeschichtlichen Entwicklung im nördlichen Mitteldonaugebiet, Wien 23-26 November 1993*, herausg. H. Friesinger, J. Tejral, A. Stuppner, (Brno 1994), p. 355-369.

Gabler, Palágyi 1989 : D. GABLER, K.S. PALAGYI, A balácai terra sigillaták 1, dans *Balácai Közlemények*, 1, 1989, p. 109-134.

Gabler, Vaday 1986 : D. GABLER, A.H. VADAY, *Terra sigillata im Barbaricum zwischen Pannonien und Dazien*, Fontes Archaeologici Hungariae, Budapest, 1986.

Gabler, Vaday 1992 : D. GABLER, A.H. VADAY, Terra sigillata im Barbaricum zwischen Pannonien und Dazien, Teil II, dans *Acta Archaeologica Academiae Scientiarum Hungaricae*, 44, 1992, p. 83-160.

Grünewald 1983 : M. GRUNEWALD, Die Funde aus dem Schutthügel des Legionslagers von Carnuntum (die Baugrube Pingitzer), dans *Der Römische Limes in Österreich*, 32, (Wien), 1983.

Hartley 1972 : B. R. HARTLEY, The Roman occupations of Scotland : the Evidence of samian ware, dans *Britannia*, 3, 1972, p. 1-55.

Karnitsch 1959 : P. KARNITSCH, *Die Reliefsigillata von Ovilava (Wels, Oberösterreich)*, Schriftenreiche des Institutes für Landeskunde von Oberösterreich 12, Linz, 1959.

Kellner 1973 : H. J. KELLNER, *Die Sigillatatöpfereien von Westerndorf und Pfaffenhofen*, Kleine Schriften zur Kenntnis der römischen Besetzungsgeschichte Südwestdeutschlands 9, Stuttgart, 1973.

Kellner 1976 : H. J. KELLNER, Zur Datierung, dans R. CHRISTLEIN, W. CZYSZ, J. GARBSCH, H.-J. KELLNER, P. SCHROTER, *Die Ausgrabungen 1969-1974 in Pons Aeni*, BVbl., 41, 1976, p. 76-80.

Kolník 1986 : T. KOLNIK, Römische Stationen im slowakischen Abschnitt des nordpannonischen Limesvorlandes, dans *Archeologické rozhledy*, 38, 1986 p. 411-434.

Kuzmová Roth 1988 : K. KUZMOVA, P. ROTH, *Terra sigillata v barbariku. Nálezy z germánskych sídlisk a pohrebísk na území Slovenska*, Materialia Archaeologica Slovaca, 9, Nitra, 1988.

Kuzmová 1997 : K. KUZMOVA, *Terra Sigillata im Vorfeld des Nordpannonischen Limes (Südwestslowakei)*, Archaeologica Slovaca Monographiae Fontes, 16, Nitra, 1997.

Krizek 1980 : F. KRIZEK, Terra sigillata von Musov, dans *Sbornik Praci Filozofické Faculty Brnenské Univerzity (SPFFBU)*, E 25, 1980, p. 125-142.

Mees 1993 : A. MEES, Zur Gruppenbildung Rheinzaberner Modelhersteller und Ausformer, dans *Jahresberichte aus Augst und Kaiseraugst*, 14, 1993, p. 227- 255.

Mees 1995 : A. MEES, *Modelsignierte Dekorationen auf südgallischer Terra Sigillata*, Forschungen und Berichte zur- Vor und Frühgeschichte in Baden-Württemberg, 54, Stuttgart, 1995.

Mikocki 1996 : T. MIKOCKI, Concordia... Archeologorum, Concordia, dans *Studia ofiarowane Jerzemu Okuliczowi-Kozarynowi w szescdziesiata piata rocznice urodzin*, réed. W. Nowakowski. Warszawa, 1996, p. 13-21.

Pferdehirt 1986 : B. PFERDEHIRT, Die römische Okkupation Germaniens und Rätiens von der Zeit des Tiberius bis zum Tode Trajans. Untersuchungen zur Chronologie südgallischer Reliefsigillata, dans *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz (JRGZM)*, 33, 1986, p. 221-320.

Polak 1993 : M. POLAK, Some observations on the Chronology of Form 29, dans *Annales de Pegasus*, 1990-1991 (1993), p. 64-67.

Okulicz-Kozaryn 1992 : J. OKULICZ-KOZARYN, Centrum kulturowe z pierwszych wieków naszej ery u ujscia Wisly, dans *Barbaricum*, 2, 1992, p. 137-155.

Oswald 1931 : F. OSWALD, *Index of Potters Stamps on Terra Sigillata (Samian Ware)*, 1931.

Oswald 1983 : F. OSWALD, *Index des estampilles sur sigillée*, Revue Archéologique Sites, hors-série 21, 1983.

Schaub 1994 : A. SCHAUB, *Markomannenkriegszeitliche Zerstörungen in Sulz am Neckar - Ein tradierter Irrtum, Bemerkungen zu reliefverzierter Terra Sigillata vom Ende des zweiten Jahrhunderts*, dans *Markomannenkriege - Ursachen und Wirkungen. VI. Internationales Symposium. Grundprobleme fur frühgeschichtlichen Entwicklung im nördlichen Mitteldonaugebiet, Wien 23-26 November 1993*, herausg. H. Friesinger, J. Tejral, A. Stuppner (Brno 1994), p. 439-445.

Schönberger 1975 : H. SCHONBERGER, *Kastell Künzing-Quintana. Die Ausgrabungen von 1958 bis 1966*, Limesforschungen, 13, Berlin, 1975.

Stanfield, Simpson 1958 : J.-A. STANFIELD, G. SIMPSON, *Central Gaulish Potters*, London (Oxford), 1958.

Stanfield, Simpson 1990 : J.-A. STANFIELD, G. SIMPSON, *Les potiers de la Gaule centrale*, Revue Archéologique Sites, 1990.

Tejral 1990 : J. TEJRAL, Vorgeschobener Militärstützpunkt der 10. Legion in Musov (Bez. Breclav, Ehem. Bez. Mikulov), dans *Die Römische Limes in Österreich, 36/2, Akten des 14. Internationalen Limeskongresses in Carnuntum*, réed. H. Vetters, M. Kandler, Wien, 1990, p. 789-794.

Tejral 1992 : J. TEJRAL, Die Probleme der römisch-germanischen Beziehungen unter Berücksichtigung der neuen Forschungsergebnisse im niederösterreichisch- südmährischen Thayaflussgebiet, dans *Bericht der Römisch-Germanischen Kommission (BRGK)*, 73, 1992, p. 378-468.

Tejral, Bouzek, Musil 1995 : J. TEJRAL, J. BOUZEK, J. MUSIL, The fortification of the roman military station at Musov near Mikulov, dans *Archeologia*, 45, 1994 (1995), p. 57-68.

Vernhet 1981 : A. VERNHET, Un four de la Graufesenque (Aveyron). La cuisson des vases sigillés, dans *Gallia*, 39, 1981, p. 25-43.

Vertet 1986 : H. VERTET, Lubié, Le groupe de Lezoux, dans C. BÉMONT et J.-P. JACOB (dir.), *La terre sigillée gallo-romaine. Lieux de production du Haut-Empire : implantations, produits, relations*, Documents d'Archéologie Française 6, 1986, p. 162-163.

Weber-Hiden 1996 : I. WEBER-HIDEN, *Die Reliefverzierte Terra Sigillata aus Vindobona*, Forschungs- gesellschaft Wiener Stadtarchäologie, Wien, 1996.

* *
*

DISCUSSION

Président de séance : C. SIREIX

Philippe BET *: Pour répondre à la question de Lezoux ou de Lubié, des moules sont fabriqués à Lezoux et sont ensuite utilisés dans de nombreux centres de productions de la vallée de l'Allier ; dans ces conditions, il n'est pas facile de déterminer s'il s'agit de l'un plutôt que de l'autre. Peut-être est-ce mieux d'indiquer Lezoux et Gaule centrale. Si j'ai bien compris, tu as très peu de sigillées lisses ? Ce sont surtout des Drag. 37 ?*

Lubomira TYSZLER *: Oui, on peut dire que c'était la forme aimée des barbares à cause de la décoration. Mais on ne retrouve pas beaucoup de sigillées lisses de Lezoux, ou plutôt de la Gaule centrale. Ces derniers sont notés en Slovaquie. Quelques fragments de sigillées lisses trouvés en Pologne, en deux endroits (en Cuiavie et vers Cracovie) ont été fabriqués à Rheinzabern.*

Philippe BET *: Et en nombre absolu d'individus ou de fragments ?*

Lubomira TYSZLER *: J'aimerais me rapporter au matériel de la Pologne que j'ai étudié. On arrive généralement à les reconnaître et quand on a de petits tessons on les compte comme des Drag. 37 alors qu'il peut s'agir parfois de Drag. 30.*

Richard DELAGE *: Est-ce que vous pensez dessiner les décors dont certains sont inédits ou difficilement accessibles dans des revues peu diffusées dans cette partie occidentale du monde romain ?*

Lubomira TYSZLER *: Oui, j'ai préparé un catalogue avec tous les dessins et j'espère qu'il paraîtra bientôt.*

SFECAG, Actes du Congrès de Fribourg, 1999.

Franck GÉRARD

UNE NOUVELLE OFFICINE DE CÉRAMIQUE SIGILLÉE EN MOSELLE

Depuis 1993, dans le cadre de la carte archéologique de Lorraine, une prospection pédestre systématique est réalisée sur une officine de céramique sigillée jusqu'alors inédite[1].

Le site se trouve sur la commune de Hombourg-Budange en Moselle (arrondissement de Thionville, canton de Metzervisse), à une altitude de 214 m.

I. CONTEXTE GÉNÉRAL ET MÉTHODOLOGIE

A. Contexte général.

1. La géologie.

La commune de Hombourg-Budange est située sur les terrains sédimentaires du plateau lorrain à l'est du Bassin parisien. D'après la carte géologique de France (type 1959 1/50000), feuille XXXIV-12, secteur Uckange, l'officine de céramique sigillée de Hombourg-Budange se situe dans les terrains sédimentaires de grès à roseaux (t7b) du Keuper Moyen. L'épaisseur de ce grès varie de 10 à 15 m. Cette couche est également composée de pélites grises avec des intercalations de schistes noirs et de filets d'anhydrite. A proximité immédiate du site, on peut noter l'existence d'un petit gisement étroit de dolomie-moellon (t7c) du Keuper Moyen. Ce gisement est composé de 5 à 6 m de dolomie grise à pâte fine s'altérant superficiellement en jaune paille et de 3 à 5 mètres de marnes et argiles bariolées rouges. L'irrégularité de son extension laisse supposer que cette couche peut se prolonger jusqu'à l'officine gallo-romaine et qu'elle ait pu servir de gisement d'argile à la fabrication de céramique sigillée.

Il est intéressant de noter que cette officine est localisée dans une zone de contact de différentes couches et qu'aucun gisement d'argile conséquent n'est répertorié sur la carte géologique dans les environs proches de Hombourg-Budange.

2. L'hydrographie.

Le village de Hombourg-Budange est traversé par un petit ruisseau appelé "La Canner". Il prend sa source à Vry pour se jeter dans la Moselle à hauteur de Koenigsmacker. La Canner se situe actuellement à 900 m de l'officine de céramique sigillée. Cependant, d'autres nombreux petits cours d'eau traversent le paysage environnant : c'est ainsi qu'à environ 150 m au sud du site archéologique coule un petit ruisseau sans nom qui prend sa source dans la Forêt du Comte à environ 1 km au sud-est de l'officine.

L'eau étant un élément essentiel pour la fabrication de terre cuite, on peut penser que ces deux petits cours d'eau ont joué un rôle primordial dès l'Antiquité. Il reste cependant à vérifier si, d'une part, La Canner n'a pas changé de lit et si, d'autre part, le petit ruisseau sans nom n'est pas un ancien fossé de drainage des champs situés sur les hauteurs de la commune.

3. Le paysage.

Actuellement, la commune de Hombourg-Budange se situe à l'orée de deux importantes forêts de feuillus dominées par le hêtre et le chêne. Le Bois du Comte et la Forêt du Comte se situent à quelques centaines de mètres au nord, à l'est et au sud-est du site archéologique. Tout en restant vigilant au sujet des forêts dans l'Antiquité, on peut imaginer que ces bois ont pu servir de source de matière première pour la chauffe des fours.

Il faut toutefois rester très prudent face à de telles affirmations puisque aucune étude paléoenvironnementale n'a encore été effectuée dans ce secteur. Seule une fouille archéologique de l'atelier nous permettrait d'entreprendre des études anthracologiques et palynologiques pour mieux cerner le paysage de Hombourg-Budange à l'époque romaine.

1 Remerciements à J. D. Laffite (méthodes de prospections), S. Baccega, J. Gelot J. et D. Kuc (dessins de céramique), Cl. Grappin et V. Brunet (relectures). Je tiens à remercier tout particulièrement J.-M. Blaising pour son aide précieuse, pour le temps considérable qu'il m'a consacré et pour ses innombrables encouragements qui m'ont incité à prospecter cette officine et à rédiger cet article.

4. Le contexte historique (Fig. 1).

Aucune recherche archéologique n'a jusqu'à ce jour été effectuée dans les environs de Hombourg-Budange. On ne connaît donc pas l'occupation du sol dans ce secteur pendant l'Antiquité.

On peut cependant rapprocher l'officine de céramique sigillée à la voie romaine qui reliait Metz à Trèves par la rive droite de la Moselle. Longue de 82,250 km, cette voie adopte un tracé plutôt rectiligne. Arrivée à la vallée de "La Canner" (secteur de Hombourg-Budange), la voie faisait face à un plateau coupé de vallées, légèrement incliné d'est en ouest et où une ligne de crête presque rectiligne sépare les ruisseaux qui se jettent dans la Sarre de ceux qui rejoignent la Moselle. A hauteur de Hombourg-Budange, la voie culmine à une altitude de 230 m.

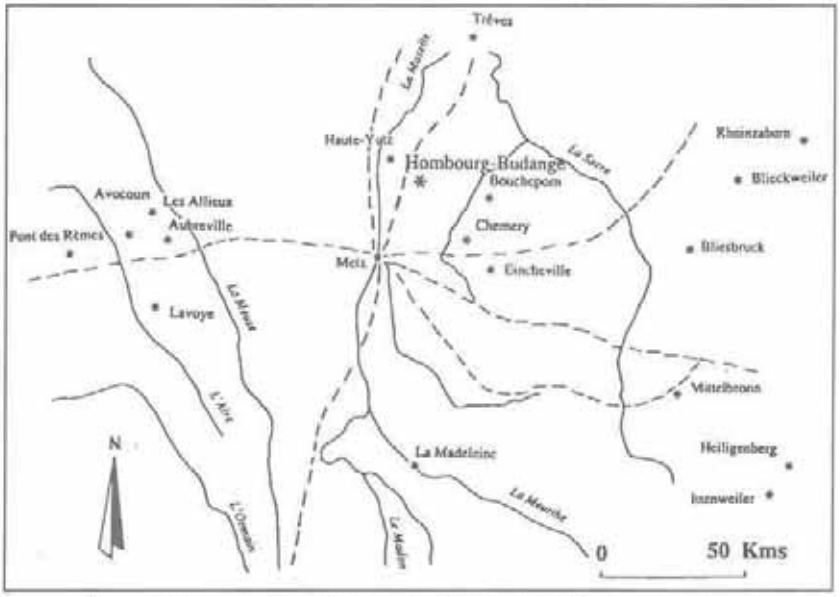


Figure 1 - Les ateliers de l'est de la Gaule. * : atelier de céramique ; — — : principales voies romaines ; _ _ _ : principaux cours d'eau.

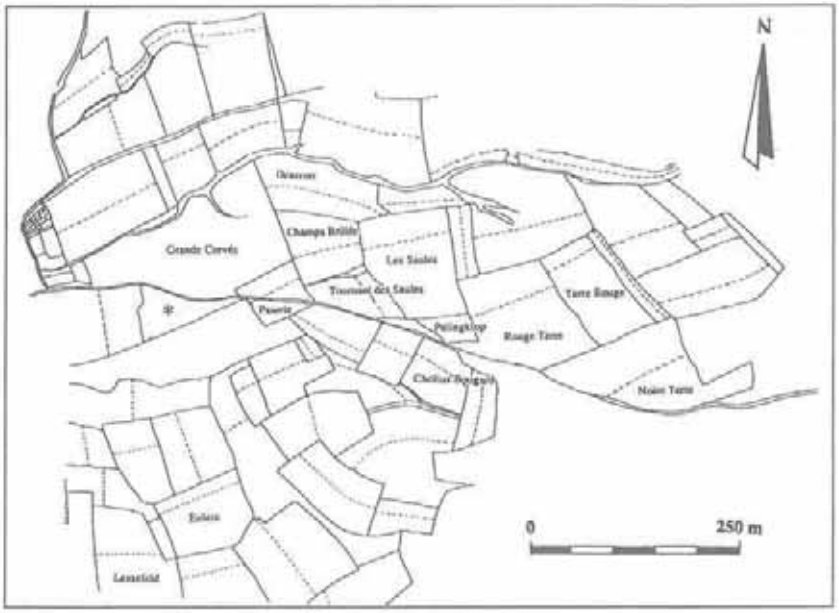


Figure 2 - Extrait du cadastre Napoléonien de 1812 (Archives départementales de la Moselle 35 P 334). * : parcelle prospectée ; — — : sens des parcelles.

On peut supposer que les céramiques confectionnées à Hombourg-Budange étaient exportées vers Metz et Trêves par cette même voie avant d'être acheminées vers leurs consommateurs. Cependant, cette voie est située à environ 2500 m du site. Aussi, il serait tout à fait probable qu'un diverticule ou même une voie secondaire ait pu exister entre la voie romaine principale et le site, ceci afin de faciliter les problèmes de transport et l'acheminement du mobilier.

B. Méthodologie : les conditions de l'invention du site.

1. La toponymie (Fig. 2).

A Hombourg-Budange, la toponymie s'avère être un élément particulièrement révélateur quant à l'existence d'un site archéologique. Il convient toutefois de rester très vigilant vis-à-vis de ces éléments et de ne les utiliser exclusivement qu'à titre indicatif.

Le cadastre napoléonien de 1812 (Archives Départementales de la Moselle, cote 35P334) mentionne une importante concentration de toponymes souvent reconnus sur des gisements archéologiques. Le secteur prospecté se situe sur la parcelle "Grande Corvée", probable terre seigneuriale laissée en prés au XVIII^{e} s. à cause de la difficulté de labourer une terre pleine de pierrailles et de substructions antiques. Il convient donc de garder ce toponyme pour l'appellation du site de Hombourg-Budange.

Immédiatement à l'est de cette parcelle, on retrouve le toponyme "Champs Brûlés" souvent reconnu sur des sites de fourneaux sidérurgiques ou sur des fours de potiers. De même, on peut noter la présence de toponymes tels que "Rouges Terres", "Terres Rouges" et "Noires Terres" ; cette série de dénominations, bien que résultant parfois d'effets géologiques naturels, vient dans ce cas confirmer la présence de vestiges antiques.

Toujours à l'est de "Grande Corvée", le cadastre mentionne une parcelle nommée "Dexerotte". On retrouve ce toponyme sur la carte IGN (1/25000 3412 Est, secteur Vigy) sous le nom de "Hexerott" qui signifie "Essart de la sorcière". Ce toponyme est souvent associé, au même titre que "Les Egyptiens" ou "Les Sarrasins", à des lieux maudits, sources de légendes et de mythologies.

A environ 200 m au sud de "Grande Corvée", on peut noter la présence du toponyme "Enlem" ("In Lehm" = "Dans l'Argile"), révélant sans doute

la présence d'un gisement d'argile local, élément essentiel pour la fabrication de terre cuite. La présence d'argile est confirmée par des toponymes comme "Les Saules" et "Tournant des Saules". Bien que non répertoriés dans les relevés géologiques, ces gisements d'argile, qui correspondent vraisemblablement à des poches très localisées, ont pu être exploités durant l'Antiquité pour l'atelier de céramique dont il est ici question et durant le début du XIX^{e} s. pour la tuilerie, située à 800 m environ au sud-ouest de "Grande Corvée".

Enfin, d'autres toponymes peuvent être intéressants et révélateurs de vestiges archéologiques : on note ainsi, à proximité immédiate de la parcelle prospectée, la présence de lieu-dit comme "Pelingklop", "Reiling", "Choltus Bougard", "Paserte" et "Lessefeld".

Il est important de préciser que toutes ces pistes de recherche n'ont pu faire l'objet de prospections pédestres du fait de la prédominance de prairies et de bois.

2. Une prospection systématique.

Les conditions de prospection : les travaux de terrain ont été rendus extrêmement difficiles puisque la quasi-totalité des parcelles, dont les toponymes laissaient transparaître l'existence de vestiges archéologiques, se retrouvent actuellement sous des prairies et des broussailles. Elles n'ont donc pas pu faire l'objet de prospections pédestres. Seule l'extrémité sud de la parcelle "Grande Corvée" est actuellement assujettie à des cultures et des labours annuels. La totalité du mobilier recueilli et traité dans ce présent document provient d'une surface d'à peine 1000 m^2. Un ramassage intégral y a été effectué en réalisant des passages multipliés dans des mailles définies arbitrairement à 1 m de large. Les passages successifs ont été effectués dans le sens de la longueur et dans celui de la largeur.

Extension et superficie probable du site : dans l'état actuel de la recherche, la superficie exacte du site n'est pas connue. Seule la limite ouest du site est localisée avec certitude puisqu'en 1997, dans le cadre de la construction d'un lotissement sur la parcelle "Guff", le Service Régional de l'Archéologie de Lorraine a fait réaliser une série de sondages qui se sont révélés négatifs. Au sud de "Grande Corvée" des labours réguliers sont effectués. Les prospections pédestres systématiques n'y ont révélé la présence d'aucun élément archéologique, mais cette constatation n'est pas suffisante pour affirmer avec assurance que le site ne s'étend pas dans ce secteur. C'est d'ailleurs à cet endroit qu'est localisée la parcelle "Enlem", possible lieu d'extraction de l'argile. Cette activité ne laissant pas de traces visibles en surface, il paraît normal que les prospections pédestres s'y révèlent négatives. De même, d'éventuelles colluvions provenant des sommets situés à l'est du site ont pu recouvrir les vestiges hypothétiques. Les limites nord et est du site sont quant à elles totalement inconnues. La prédominance de prairies, de bois et de broussailles laisse supposer une extension du site dans ces secteurs. La toponymie viendrait alors confirmer cette hypothèse. Les photographies aériennes réalisées à plusieurs reprises au-dessus de l'officine n'ont pas été satisfaisantes.

3. Les résultats archéologiques.

Les découvertes : le petit secteur prospecté sur la parcelle "Grande Corvée" a livré une quantité abondante de mobilier archéologique. L'important nombre de tessons de céramique sigillée (et commune), les éléments de cuisson (colifichets, boudins, séparateurs de vases, supports de moules ...), les éléments de fours (scories, parois, tubulures ...) ainsi que la présence de ratés de cuisson et de fragments de moules ne laissent plus douter quant à l'existence d'une officine de céramique sigillée à Hombourg-Budange.

Il est important de noter que le mobilier s'avère tout à fait abondant quand on prend en compte la faible superficie prospectée.

L'état de conservation du site : l'abondance de prairies et de broussailles laisse supposer que le site est plutôt dans un bon état de conservation. Cependant, quelques éléments perturbateurs indiquent que le site a pu être en partie détruit : c'est le cas notamment de la voie ferrée qui travers la parcelle "Grande Corvée" et d'un chemin communal qui longe celle-ci. La zone labourée offre quant à elle un mobilier assez fragmenté. Les collages effectués lors du traitement de la céramique indiquent que la fragmentation est due dans certains cas aux labours ("cassures fraîches") et dans d'autres cas à des cassures originelles. On pourrait donc en déduire, hypothétiquement, la présence d'un dépotoir à cet endroit. Cette hypothèse est confirmée par la diversité du mobilier recueilli sur une toute petite surface et par la présence de nombreux ratés de cuisson.

II. ÉTUDE DU MOBILIER ARCHÉOLOGIQUE

A. Le matériel de production.

1. La fabrication de la céramique.

❑ ***Les moules*** (Fig. 3 et 4).

Seulement deux fragments ont été découverts à ce jour. Bien que peu nombreux, ils sont primordiaux et ils certifient pleinement l'existence d'une officine de céramique sigillée à Hombourg-Budange.

Le fragment 1 est un fragment de fond avec un départ de panse sur lequel figurent des éléments décorés en creux : on y voit une rangée de perles (3 perles au cm), une série de feuilles allongées séparées par des personnages allant vers la droite mais dont seuls les membres inférieurs sont conservés et un élément indéterminé.

Le fragment 2 est également un fond de moule avec un départ de panse sur lequel figurent des éléments décorés en creux : on y voit un départ d'arcature et une série de rangées de perles très petites orientées nord-sud, sud-ouest/nord-est et sud-est/nord-ouest (7 perles au cm).

Malgré l'absence de tessons de céramique sigillée provenant de ces mêmes moules, il convient de noter que ce sont toujours les mêmes thèmes qui y sont représentés : feuilles, personnages, arcatures, lignes perlées, etc. Il paraît encore y avoir trop peu d'informations pour attribuer ces moules à l'un ou l'autre des potiers dont les estampilles ont été retrouvées à Hombourg-Budange ; "Verecvnd" et "Arvernicvs" n'étant certainement pas les seuls potiers à avoir

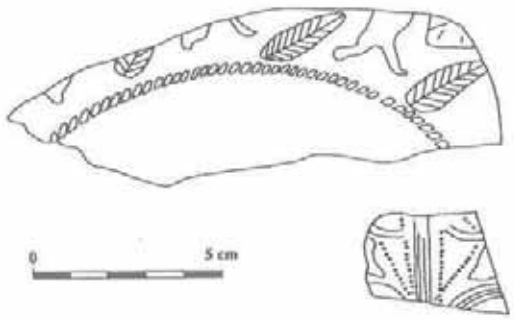


Figure 3 - Décors représentés sur les deux fragments de moules découverts sur l'officine de Hombourg-Budange.



Figure 4 - Les fragments de moules découverts sur l'officine de Hombourg-Budange.

exercé leur fonction et produit de la céramique sigillée dans cette officine.

Mise à part la technique de décoration par incision, la décoration par moulage semble être la seule employée à Hombourg-Budange.

❑ ***Les objets divers.***

Toute une série d'objets servant au confectionnement de la céramique ont été recueillis sur l'officine de Hombourg-Budange. On note ainsi la présence de multiples fragments de lissoirs en roche volcanique poreuse imprégnée de terre sigillée. Un broyon a également été répertorié : ce galet provenant des alluvions de la Moselle comporte de multiples traces d'impacts visibles sur sa surface ; cet objet a pu être utilisé pour écraser les dégraissants mélangés à l'argile afin de rendre la céramique plus compacte et plus solide lors de la cuisson des vases. Une estèque a également été découverte sur l'officine : il s'agit d'un disque en céramique (probablement découpé dans un fond de vase) de 3 cm de diamètre et de 4 mm d'épaisseur. Grossièrement travaillée, cette pièce présente des bords très usés et des angles arrondis. Cet objet a également pu servir de tournassin ou de lissoir.

2. La cuisson de la céramique.

❑ ***Les tournettes*** (Fig. 5).

Cet élément est indispensable au confectionnement de la céramique. Les découvertes faites à Hombourg-Budange ne diffèrent guère des autres ateliers ou officines de céramique sigillée. On dénombre un total de plus de 10 fragments de tournettes dont 6 échantillons sont significatifs.

Elles ont un diamètre extérieur de 22 cm et un diamè-

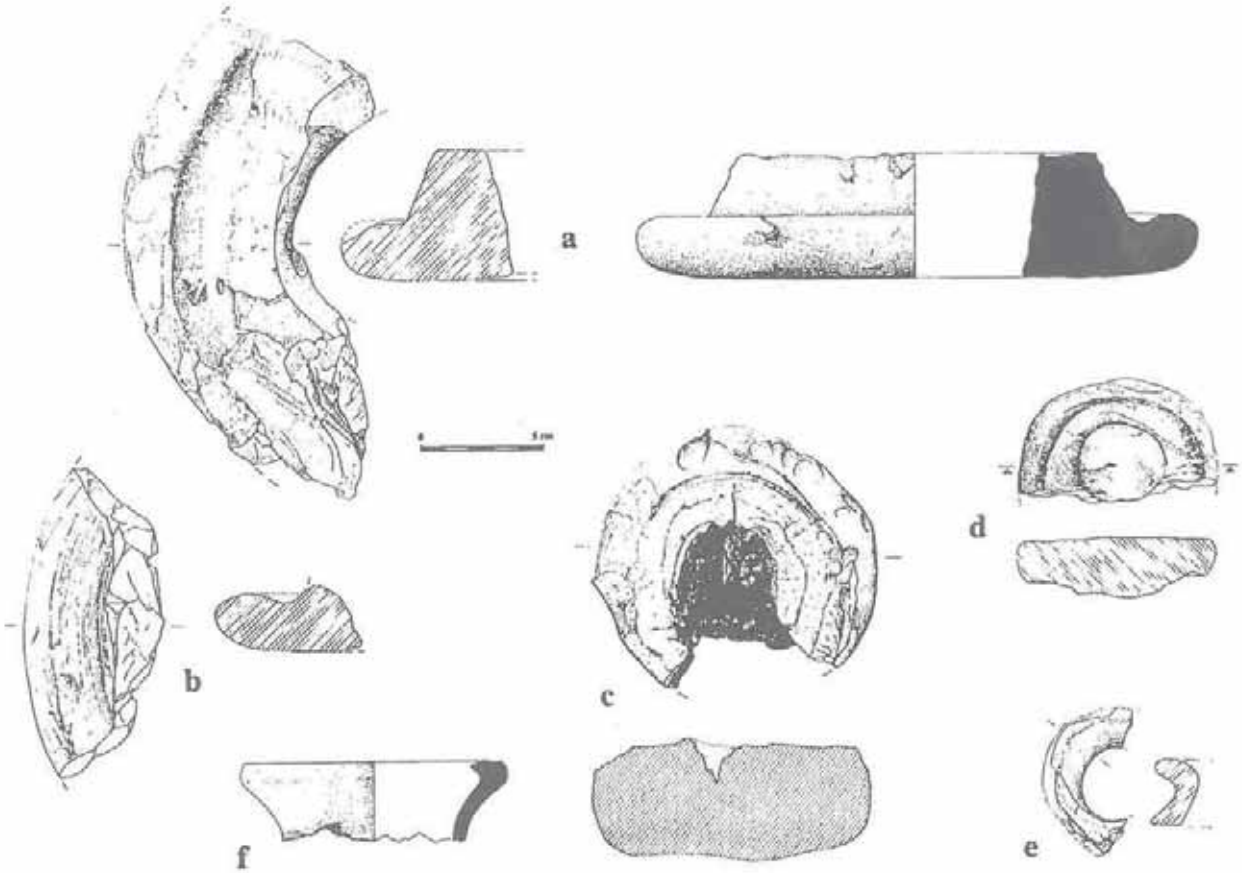


Figure 5 - Eléments d'enfournement : a et b : tournettes ; c et d : bouchon de sole ou de tubulure ; e et f : cales d'enfournement.

tre interne (pour les fragments reconnaissables) de 7,8 cm. Leur hauteur n'excède pas 5 cm. Le fragment le plus important et le mieux conservé (1/3 de la tournette) pèse 0,520 kg. On peut donc restituer le poids d'un tel objet à environ 1,5 kg.

Ces disques circulaires percés semblent avoir servi de supports à l'installation d'étagères à l'intérieur du four. Installées entre les tubulures, de part et d'autre du four, ces tournettes offraient une solide assise aux planches destinées à supporter les vases lors de la cuisson.

❑ ***Les tubulures*** (Fig. 6).

On dénombre 82 fragments de tubulures pour un poids total de 7,780 kg. L'intégralité de ces conduits de chauffe est en terre cuite. Certains présentent un aspect totalement vitrifié. Le tableau présente les rapports quantitatifs et qualitatifs de ces tubulures. On s'aperçoit que les tubulures dont le diamètre est compris entre 13 et 14 cm sont particulièrement nombreuses : 27 fragments, soit environ 33 % du total. L'épaisseur de ces tubulures est comprise entre 1 et 2,5 cm.

Diamètre extérieur	Nombre de fragments
Entre 9 cm et 11 cm	13
12 cm	1
13 cm	12
14 cm	15
15 cm	8
16 cm	2
17 cm	1
Indéterminé	30
TOTAL	82

Figure 6 - Diamètre des tubulures.

Ces tubulures ne nous apportent malheureusement aucune indication sur l'organisation interne du (ou des) four(s) de Hombourg-Budange : l'état de la recherche ne nous permet donc pas de localiser ces conduits qui, rappelons-le, peuvent être situés en périphérie de la sole (le long des parois) ou sur toute la surface de celle-ci.

❑ ***Les accessoires d'enfournement.***

De nombreux accessoires d'enfournement de différents types ont été recueillis sur l'officine de céramique de Hombourg-Budange.

Les séparateurs de vases, qui avaient pour fonction le calage des pièces et le maintien des piles de vases dans le four, évitant ainsi le renversement de toute une fournée en cas de ramollissement ou de déplacement d'un vase par surchauffe locale, sont de deux types : on répertorie ainsi 33 boudins d'argile et une petite dizaine de bobines de terre cuite. Ces éléments sont constitués d'argile très grossière parfois mélangée à du dégraissant. Les colifichets (feuille d'argile pincée entre deux doigts) sont au nombre (peu conséquent) de 5.

D'autres éléments ont été retrouvés à Hombourg-Budange : on peut ainsi noter la présence de deux pains d'argile incrustés d'empreintes digitales et deux bouchons de la sole du four. L'un d'entre eux a un diamètre de 8 cm tandis que l'autre présente un diamètre de 11 cm.

La présence de nombreuses parois de four totalement vitrifiées (épaisseur de 3 cm) et de nombreuses scories confirme l'existence d'un ou plusieurs fours de céramique à Hombourg-Budange. Il semble que les potiers aient mis en place d'importants moyens de production symbolisés par des fours à tubulures. Les techniques d'enfournement et de fabrication de la céramique ne semblent pas différer des techniques reconnues dans les autres ateliers de Gaule : en témoignent les fragments de moules et les différents accessoires d'enfournement découverts sur le site et décrits ci-dessus.

B. Les ratés de cuisson (voir Fig. 8).

Ce thème aboutit très vite aux nombreuses discussions sur les limites des ratés de cuisson. On connaît aujourd'hui les conditions extrêmement difficiles qu'impliquait la fabrication de céramique sigillée, l'objectif final étant d'obtenir, après cuisson, post-cuisson et retrait à la cuisson, une céramique "fine" à engobe rouge vif et à caractère plutôt luxueux (décors, estampilles ...). En dehors des ratés de cuisson évidents, souvent caractérisés par une température trop élevée lors de la cuisson (= 1300°C) entraînant la fabrication de céramique grésée, les limites des ratés de cuisson sont très discutées.

A Hombourg-Budange, on a retrouvé environ 10 ratés de cuisson dont une telle définition est certaine et indéniable (céramique grésée, fondue ...). On affirme parfois que la céramique sigillée à pâte intérieure claire n'est pas digne de ce nom et qu'elle devrait donc adopter la définition de "raté de cuisson". Cet argument semble être justifié par la volonté du potier de vouloir fabriquer une céramique à pâte rouge vif. Il se trouve que, à Hombourg-Budange, on a retrouvé énormément de céramique de ce type, à pâte intérieure claire et à engobe de très mauvaise qualité laissant parfois penser à la céramique sigillée du type argonnais.

Quoi qu'il en soit, la prospection effectuée sur l'officine de Hombourg-Budange a délivré au moins une dizaine de véritables ratés de cuisson qui viennent ainsi confirmer la présence d'un atelier antique à cet endroit.

C. La céramique sigillée.

1. Description et quantification (Fig. 7).

Bien que les comparaisons avec les autres ateliers de céramique sigillée soient rendues difficiles du fait que la prospection ne délivre pas la même quantité de céramique sigillée que la fouille, il paraît toutefois intéressant d'en élaborer une quantification. Ce sont les quantifications par nombre de tessons et par poids qui auront été choisies avant d'estimer un nombre minimum d'individus.

	Nombre de tesson	%	Poids (g)	%	Observations
Bords	234	21.8	800	20	
Panses	758	70.7	2200	55	69 décors
Fonds	80	7.4	1000	25	4 estampilles
TOTAL	1072	100	4000	100	
N.M.I estimé	61				
Coefficient de fragmentation	17.5				

Figure 7 - Estimation et quantification de la céramique sigillée provenant de l'officine de Hombourg-Budange.

❑ ***Les bords*** (Fig. 8).

234 bords de céramique sigillée ont été recueillis sur le secteur prospecté. Ils représentent un poids total de 0,800 kg. La plupart de ces tessons sont dans un état de fragmentation assez avancé (entre 2 et 4 cm). Certaines formes ont toutefois pu être définies ; il est important de préciser que seuls les éléments présentant un caractère significatif et définissable ont été pris en compte ; à cet effet, tous les fragments de bords de petite taille (éclats par exemple) ont été exclus.

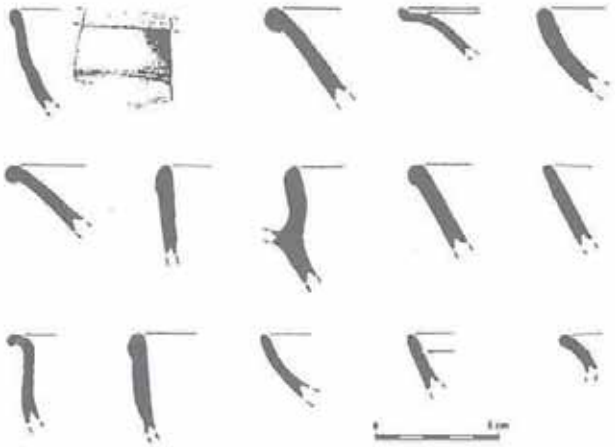


Figure 8 - Céramiques sigillées provenant de l'officine de Hombourg-Budange avec, en haut à gauche, un raté de cuisson (datation : fin du II^{e}-début du III^{e} s.).

❑ ***Les panses***.

On dénombre 758 fragments de panses de céramique sigillée pour un poids total de 2,200 kg. Parmi ces éléments, on compte 69 panses présentant un décor (poids total de 0,480 kg). La description de ces décors est présentée plus loin. Tout comme les bords, les éléments de panses ont un aspect plutôt fragmenté (entre 1 et 4 cm). A l'exception de quelques tessons bien spécifiques, cette catégorie de tessons ne nous donne aucune indication typologique. Seul leur aspect quantitatif est intéressant.

❑ ***Les fonds***.

Au total, 80 tessons présentant les caractéristiques d'un fond de céramique sigillée ont été répertoriés sur le site de Hombourg-Budange. Ils représentent un poids total de 1 kg. Parmi ces éléments et après recollage, on dénombre 4 fonds complets et 36 fonds dont la forme a pu être définie. Leur bon état de conservation est sans doute justifié par leur épaisseur et par leur technique de fabrication qui nécessite un tournage des fonds séparé du tournage ou du moulage du vase. L'ensemble est ainsi assemblé avant la cuisson ce qui permet dans certains contextes (dépotoirs) de trouver des fonds complets.

Parmi ces 80 fragments de fonds, on dénombre 4 estampilles.

❑ ***Les décors*** (Fig. 9).

Au total, 69 tessons présentant un décor ont été reconnus sur le site de Hombourg-Budange. Ils représentent un poids total de 0,480 kg. On dénombre plusieurs types de décors et plusieurs techniques de décoration des céramiques sigillées. A priori, les potiers (successifs ?) auraient utilisé la décoration par moule (en témoignent les fragments de moules découverts) et la décoration par incision (ongles ...).

Les dessins sont, quant à eux, de deux types : certains sont figurés (animaux, colonnes, flore ...) et d'autres sont géométriques (entrelacs, incisions, oves ...). Les représentations graphiques jointes témoignent du manque de qualité des décors. Dans la quasi-totalité des cas, les reliefs sont abîmés et de ce fait rarement reconnaissables ; de même, ces décors se distinguent par leur médiocrité au point de vue des symétries et des ressemblances graphiques. Ainsi, sur un même tesson, on a rarement deux oves semblables. Il est intéressant de noter qu'aucun décor répertorié à Hombourg-Budange ne figure dans les différents catalogues de poinçons publiés.

On peut toutefois émettre plusieurs hypothèses qui justifieraient la qualité des décors répertoriés dans cette nouvelle officine : soit nous sommes en présence d'un dépotoir, ce qui expliquerait la présence de tels décors que l'on pourrait donc qualifier de ratés de cuisson, soit ce centre de production a des traits communs avec les ateliers d'Argonne au point de vue de la qualité des céramiques et de la pâte. Cette dernière hypothèse est soutenue par des déplacements confirmés de potiers argonnais vers des ateliers comme celui de Haute-Yutz par exemple (Demarolle 1988, p. 181194).

Les planches qui suivent ne prennent en compte que les tessons présentant des décors significatifs et reconnaissables (Oswald 1981, t. 1 et 2 ; Huld-Zetsche 1972, t. 1 et 1993, t. 2).

❑ ***Les estampilles*** (Fig. 10).

Jusqu'à ce jour, le site n'a délivré que 4 estampilles. Parmi elles, on note 3 estampilles épigraphiques et 1 anépigraphique.

Les estampilles épigraphiques révèlent le nom de deux potiers différents : Arvernicus (un élément) et Verecvnd (deux éléments). Ceux-ci sont déjà connus et répertoriés dans différents catalogues (Oswald 1983, p. 428 ; Lutz 1967, p. 210 et pl I ; Lutz 1984, p. 467).

Arvernicvs aurait, d'après Oswald, essentiellement produit de la céramique sigillée sur l'atelier de Rheinzabern. Il date l'activité de ce potier de la période Hadrien-Antonin (117161) et suppose que l'atelier de Rheinzabern a produit de 130 à 200. On rencontre cette estampille sur deux types de céramiques essentiellement : Drag. 37 et Drag. 31. On a répertorié ainsi les signatures d'Arvernicvs sur plusieurs sites du II^{e} s. : Cologne, Zugmantel, Bonn, Saalburg, Remagen, Nimègue, Ilkley et Augsburg. On note également des variantes (Arvernici sur des Drag. 27 à Marienfels et sur des Drag. 33 à Juslenville ; Arvernic à Cologne ; Arverni sur des Drag. 27 et 31 respectivement à Alteburg et Xanten ; Arve sur des Drag. 18/31 à Arentburg).

M. Lutz reconnaît, quant à lui, Arvernicus sur l'atelier de Metz dont les dates de production restent encore malheureusement incertaines.

Verecvnd est quant à lui très connu et très répandu en Gaule romaine. Il pose paradoxalement de nombreux problèmes. Sur les deux estampilles de Verecvnd reconnues sur l'officine de Hombourg-Budange, seule une est complète : on y lit "Verecvnd" avec le "R" retro et lié au "E" et le "N" lié au "D". La seconde estampille,

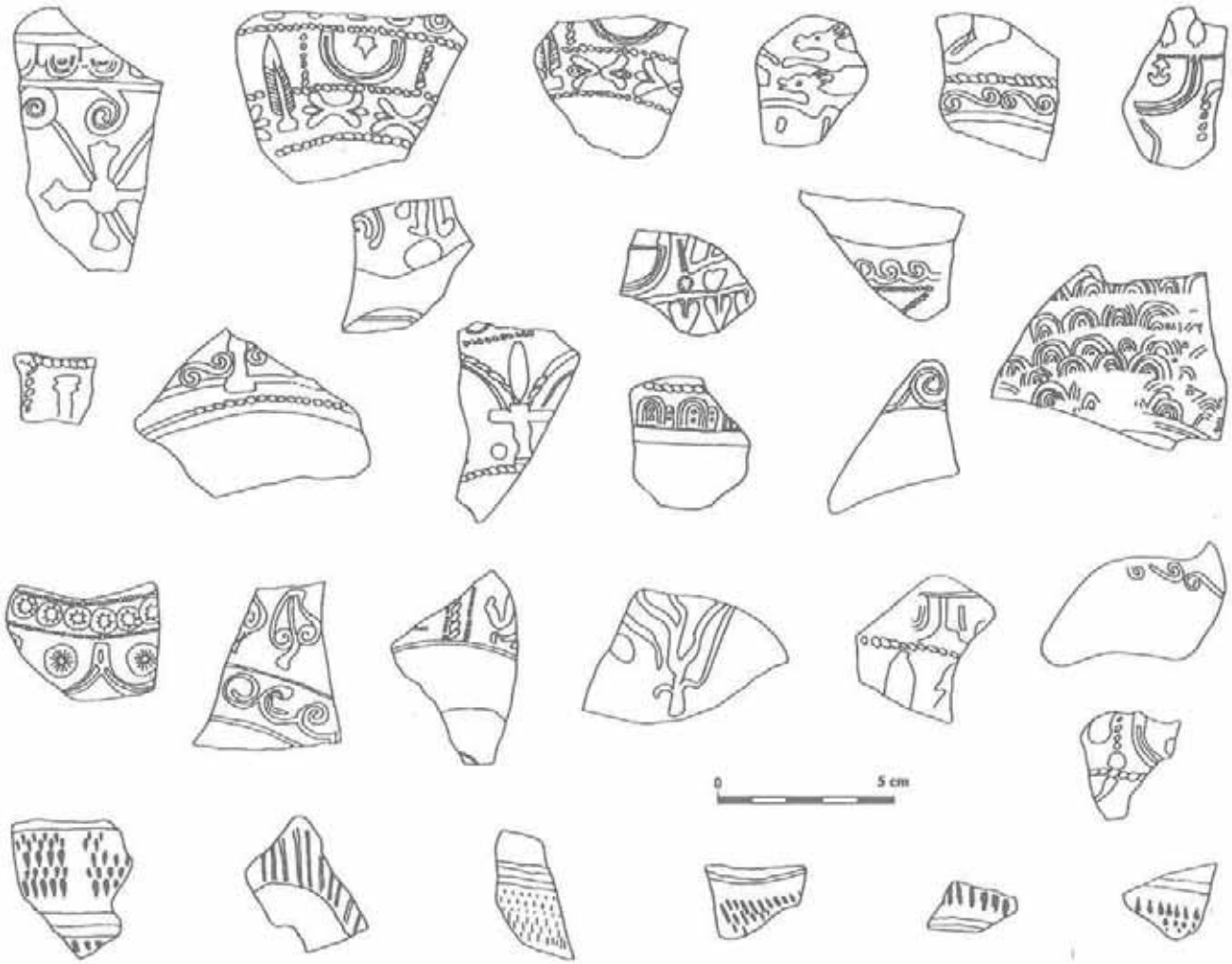


Figure 9 - Céramiques sigillées décorées provenant de l'officine de Hombourg-Budange.

fragmentée, nous livre seulement les trois dernières lettres de son nom : VND. On peut en déduire qu'il s'agit du même potier, le "N" lié au "D" en témoigne. Ce type de sceau n'est cependant pas répertorié. On le connaît sous certaines variantes et dans la totalité des cas sous le nom de Verecvndvs. Ainsi, F. Oswald considère qu'il existe au moins trois potiers de ce nom : le premier aurait exercé ses fonctions à La Graufesenque sous Claude et Vespasien (de 41 à 79), le second aurait produit de la céramique sigillée à Lezoux sous Trajan et Hadrien (de 98 à 138) et le troisième, qui est probablement celui qui nous concerne ici, aurait confectionné de la céramique de 98 à 161 (pendant le règne de Trajan) à plusieurs endroits de l'est de la Gaule : Vindonissa de 100 à 120, Heiligenberg de 100 à 130, Ittenweiler de 110 à 130, Blickweiler de 105 à 140 et Rheinzabern de 130 à 200.

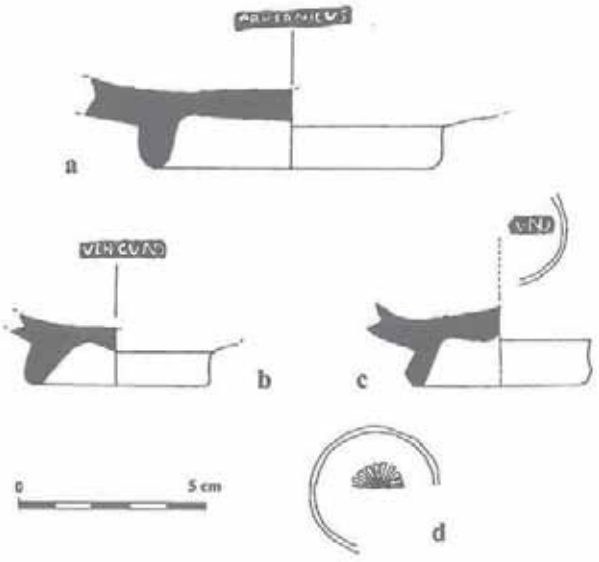


Figure 10 - Estampilles sur céramiques sigillées provenant de l'officine de Hombourg-Budange ; a : Arvernicvs ; b : Verecvnd ; c : -vnd ; d : rosace à 18 palmettes (?).

Bien qu'aucune estampille répertoriée par Oswald ne corresponde à celle de Hombourg-Budange, on connaît de nombreuses variantes de signatures, souvent rencontrées dans l'est de la Gaule et sur les sites du *limes* rhénan. Jusqu'à ce jour, cette estampille a été retrouvée sur des Drag. 18, 31, 27, 37, 33 et 32.

Marcel Lutz nous apprend, quant à lui, que Verecvnd est souvent rencontré sur les sites gallo-romains de Moselle : on le connaît sur le "*vicus*" du Héraple près de Forbach (/ecv/dus). Il suppose que ces céramiques étaient, dans le cas du Héraple, importées de Heiligenberg. Il la répertorie également sur la *villa* gallo-romaine

de Saint-Ulrich (ve cvndus), probable importation de la forme Ludowici de Heiligenberg ou de Rheinzabern. Enfin, et c'est probablement le cas le plus probant et le plus important, Verecvndvs a été retrouvé sur un fond de céramique sigillée lors de la fouille de l'officine de potiers de Haute-Yutz située à quelque 20 km de Hombourg-Budange.

L'estampille anépigraphique : un seul exemplaire a été retrouvé sur l'officine d'Hombourg-Budange. Il s'agit d'une rosace dont la forme ne nous est malheureusement pas parvenue complète. Elle est composée de pétales incisés et formant un cercle. Ils se rétrécissent vers le centre. On en compte 9 sur le fragment conservé. D'après les éventuelles restitutions, on peut supposer qu'elle en comportait 18 et qu'elle avait un diamètre de 1,2 cm. Cette rosace est elle-même entourée par un cercle dont l'incision est large de 1 mm et dont le diamètre est de 3 cm.

M. Lutz n'évoque pas l'existence d'une telle estampille. On peut cependant la rapprocher de celles retrouvées à Boucheporn (rosace à 11 pétales disposés autour d'un point central) et dans un site de l'"est mosellan" (non précisé ; rosace à 11 pétales).

En prenant uniquement en compte les deux estampilles épigraphiques, on peut tirer plusieurs conclusions : tout d'abord, Arvernicvs (117-161) et Verecvnd (98-161) ont en commun d'avoir exercé leur fonction à Rheinzabern entre 130 et 200 (?). Ensuite, on retrouve leur estampille sur les mêmes types de céramique : Drag. 27, 31, 33 et 37. Cette information peut nous donner une idée des formes produites à Hombourg-Budange. Enfin, il est important de préciser que chacun de ces potiers a été retrouvé sur une officine située à proximité immédiate de Hombourg-Budange : Metz (?) pour Arvernicvs et Haute Yutz (160-210) pour Verecvnd.

A partir de ces données, on peut se poser plusieurs questions : l'officine de Hombourg-Budange a-t-elle été un atelier fonctionnant avec celui de Rheinzabern ? Au contraire, lui a-t-elle succédée ou l'a-t-elle précédée ? Et enfin, Arvernicvs et Verecvnd ont-ils travaillé simultanément sur l'officine de Hombourg-Budange ou se sont-ils succédés ?

2. La céramique sigillée : bilan général.

- Nombre de tessons : au total, 1072 tessons de céramique sigillée ont été recueillis en prospection. Leur fragmentation est, dans de nombreux cas, très avancée puisqu'on dénombre beaucoup de tessons dont la taille est inférieure à 2 cm.

- Pondération : ces tessons de céramique sigillée représentent un poids total de 4 kg.

- Nombre minimum d'individus : c'est cet élément de quantification qui nous renseigne le plus précisément sur le nombre de récipients en céramique sigillée retrouvés sur la zone de prospection. Pour déterminer ce NMI, on a utilisé comme élément de référence les bords qui sont les tessons les plus représentatifs. De même, on a utilisé le paramètre de la circonférence des vases pour déterminer au mieux cette estimation. Le NMI pondéré a été rejeté car sa rareté d'utilisation ne permet pas de comparaisons exhaustives. A nouveau, les micro-tessons n'ont pas été pris en compte. Aussi, après étude, il s'est avéré que le nombre minimum d'individus de céramique sigillée a été évalué à 61. Ce chiffre nous permet de définir le coefficient de fragmentation qui a été estimé à 17,5 tessons par vase (Nombre de tessons divisé par Nombre minimum d'individus).

D. La céramique commune.

1. Problème de définition.

On regroupera sous cette appellation toutes les céramiques d'usage courant employées quotidiennement par une large majorité de la population. La céramique commune comprend donc ici toutes les céramiques non sigillées à l'exception des parois fines engobées. La quasi-totalité des céramiques communes retrouvées à Hombourg-Budange est tournée. L'argile est généralement bien cuite et prend une couleur gris-noir, blanche ou orange.

Cette céramique était, durant le Haut-Empire, réalisée en grande quantité. Elle était destinée à satisfaire les besoins locaux et régionaux des populations dont les demandes ne cessaient de s'accroître. Dans le cas de Hombourg-Budange, il a fallu mettre en place une "typologie" locale fondée uniquement sur les éléments découverts lors des différentes prospections.

- La céramique commune à parois lisses :
de couleur claire (orange),
de couleur foncée (gris à noir).
On retrouve sous cette catégorie l'ensemble des cruches et des récipients destinés essentiellement au transport des liquides.

- La céramique commune à parois rugueuses :
de couleur claire (orange à blanche),
de couleur foncée (gris à noir).
On retrouve sous cette catégorie l'ensemble des céramiques susceptibles d'être en contact avec le feu et la vaisselle de table (assiettes, plats, écuelles ...).

Malgré l'importante quantité de céramique commune retrouvée sur l'officine de Hombourg-Budange (1186 tessons pour un poids total de 10,56 kg), nous sommes actuellement dans l'impossibilité d'affirmer si, oui ou non, il y a eu production de ce type de céramique. Les éléments dont nous disposons ici nous permettent uniquement d'affirmer qu'à défaut de production, il y a eu, le cas échéant, une importante consommation de ce type de céramique. Rappelons à cet effet qu'aucun raté de cuisson correspondant avec certitude à de la céramique commune n'a été retrouvé sur l'officine de Hombourg-Budange.

2. Description et essai de quantification (Fig. 11).

❑ ***La céramique commune à parois lisses.***

Il s'agit du type de céramique commune le moins rencontré sur le site de Hombourg-Budange. On le rencontre toutefois sous deux formes ou plutôt sous deux types de pâtes différentes. On a ainsi répertorié un type de céramique à parois lisses et à pâte claire (orange) et un type de céramique à parois lisses et à pâte foncée (gris à noir).

La céramique à parois lisses et à pâte claire est tournée. Elle est composée d'une argile quasi pure : le dégraissant y est peu abondant ; on ne retrouve du dégraissant coquillé que dans de très rares tessons. L'absence de traces de tournassage sur la face interne de certains tessons témoigne de la présence relativement abondante de formes fermées. Au total, on dénombre 262 fragments de céramique commune à pâte

	Nombre	%	Poids (kg)	%	NMI	Coeffient de fragmentation
Céramique lisse orange	262	22.09	1.52	14.46	14	18.71
Céramique lisse gris-noir	35	2.95	0.42	3.99	5	7
Céramique rugueuse orange	584	49.24	5.05	48.04	67	8.76
Céramique rugueuse blanche	63	5.31	0.98	9.32	16	3.93
Céramique rugueuse noire	242	20.40	2.54	24.18	41	5.90
TOTAL	1186	100	10.51	100	143	8.29

Figure 11 - Quantification générale de la céramique commune provenant de l'officine de Hombourg-Budange.

claire pour un poids total de 1,520 kg. Leur épaisseur, de 3 à 6 mm, est assez faible. On recense un nombre minimum de 14 individus avec un coefficient de fragmentation élevé de 18,71 tessons par vase. Il est intéressant de noter la présence d'un fragment de céramique décorée à la molette (incisions rectangulaires de 3 à 4 mm de longueur séparées de 2 à 3 mm).

La céramique à parois lisses et à pâte foncée est tournée. Elle est composée d'une argile pure dans la plupart des cas. Seul un fragment présente une importante quantité de dégraissant coquillé. La présence de traces de tournassage sur les faces internes des tessons témoigne de la présence unique de formes ouvertes pour cette catégorie de céramique qui est relativement peu fréquente sur le site. Au total, on dénombre 35 fragments de céramique à parois lisses et à pâte foncée pour un poids total de 0,420 kg. L'épaisseur des tessons varie de 3 à 9 mm. On recense un nombre minimum de 5 individus (dont un couvercle) avec un coefficient de fragmentation relativement faible de 7 tessons par vase.

❑ ***La céramique commune à parois rugueuses*** (Fig. 12).

C'est le type de céramique commune le plus représenté sur le site de Hombourg-Budange. On le rencontre sous trois aspects différents dissociables par la couleur de leur pâte qui peut être orangé clair, blanc clair ou noir à gris.

La céramique à parois rugueuses et à pâte blanche est tournée. Elle est composée d'une argile très largement dégraissée par des coquilles ou des grains de sable. Bien que de nombreux tessons présentent des traces internes de tournassage (témoins de la présence de formes ouvertes dans ce type de pâte), il n'est pas exclu qu'il y ait eu de la céramique modelée, très grossièrement réalisée. Au total, 63 fragments de céramique à parois rugueuses et à pâte blanche ont été dénombrés sur l'officine de Hombourg-Budange. Leur poids est de 0,980 kg. L'épaisseur des tessons varie de 4 mm à 5 cm. Une telle épaisseur peut être justifiée par la fonction des pots conçus dans ce type de pâte : cuisson des aliments par exemple. On recense un nombre minimum de 16 individus pour un coefficient de fragmentation très faible de 3,93 tessons par vase.

La céramique à parois rugueuses et à pâte orangée est également tournée. Elle est en général composée d'une argile pure même si quelques rares tessons présentent des traces très fines de dégraissant sous la forme de grains de sable ou de coquilles. La présence de traces de tournassage sur la face interne de certains tessons et la présence de parois internes totalement

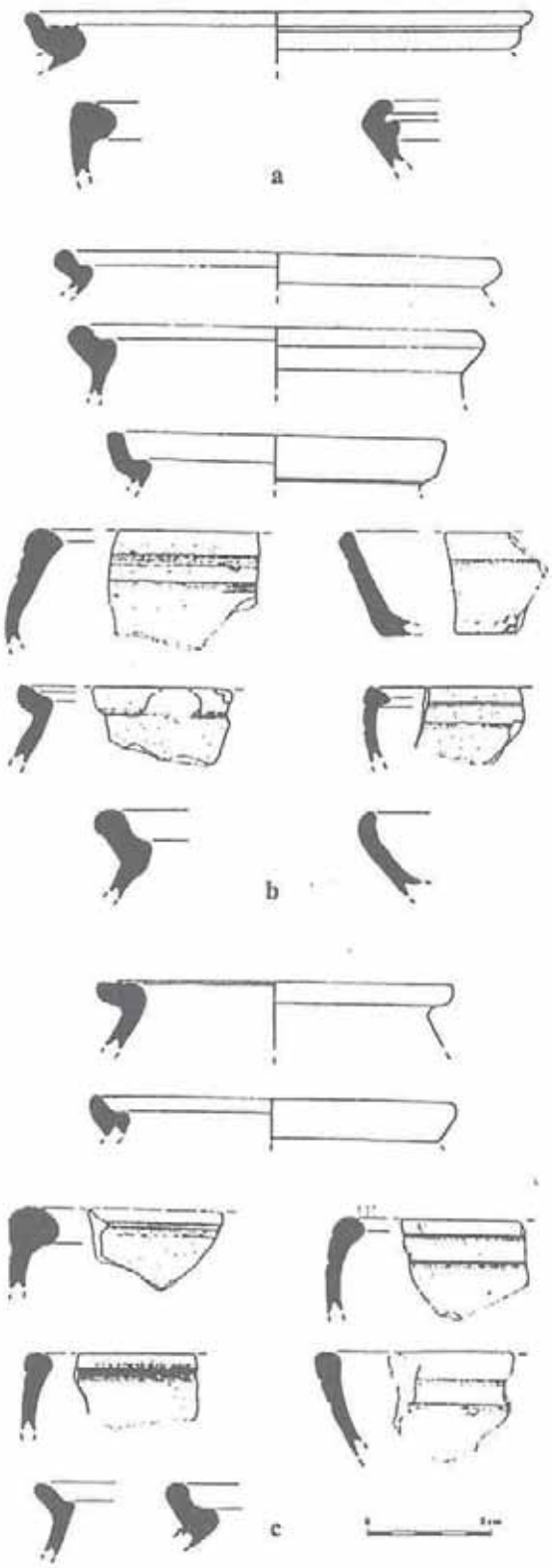


Figure 12 - Céramiques communes provenant de l'officine de hombourg-Budange ; a : céramique rugueuse à pâte blanche ; b : céramique rugueuse à pâte orange ; c : céramique rugueuse à pâte noir-gris (datation : fin du II^{e}-milieu du IV^{e} s.).

lissées témoignent de l'existence de formes fermées et de formes ouvertes. Au total, on dénombre 584 fragments de céramique rugueuse à pâte orangée pour un poids total de plus de 5 kg. L'épaisseur des tessons n'excède pas 1 cm. On devait retrouver dans ce type de pâte de multiples formes destinées à la cuisson des aliments et à leur transport, ainsi que des formes de table comme des assiettes, des écuelles ou des plats. On recense un nombre minimum de 67 individus (dont deux couvercles) pour un coefficient de fragmentation moyen de 8,71 tessons par vase.

La céramique à parois rugueuses et à pâte noire à grise est intégralement tournée. Elle est très souvent dégraissée par des matériaux divers comme les grains de sable ou les fragments de coquilles. Les traces de tournassage présentes sur la face interne des tessons témoignent de l'exclusivité de formes ouvertes dans ce type de pâte. L'épaisseur des tessons varie de 3 mm à 1 cm. Au total, on dénombre 242 fragments de céramique rugueuse à pâte noire à grise pour un poids total de 2,540 kg. La présence de traces de chauffe sur certains tessons peut être justifiée par la fonction de ce type de céramique : cuisson des aliments par exemple. On dénombre un total de 41 individus au minimum pour un coefficient de fragmentation relativement faible de 5,90 tessons par vase.

3. La céramique commune : bilan général.

❑ ***Quantification générale.***

Au total, on dénombre donc 1186 fragments de céramique commune pour un poids total de 10,51 kg. On a recensé un nombre minimum de 143 individus. Ce chiffre est établi à partir de l'étude des bords et du paramètre de la circonférence des vases. Le coefficient de fragmentation de 8,29 tessons par vase reste faible.

On s'aperçoit que la céramique rugueuse à pâte claire (orange) est largement dominante à Hombourg-Budange, tant en nombre de tessons (584), qu'en poids (5,05 kg) et qu'en nombre minimum d'individus (67). Cette catégorie de céramique équivaut à la moitié de la céramique commune recueillie sur le site. Les céramiques rugueuses noires et les céramiques lisses orange sont également nombreuses avec un nombre minimum d'individus respectif de 41 et 14. A noter que la céramique lisse orange a un coefficient de fragmentation largement supérieur aux autres catégories de céramiques, sa faible épaisseur étant certainement à l'origine de ce résultat.

❑ ***Essai d'identification.***

Cette céramique d'usage courant, utilisée au quotidien par les populations antiques, reste donc d'une importance non négligeable sur le site de Hombourg-Budange. Bien que les types de formes présentes à Hombourg-Budange soient très peu souvent reconnaissables, l'étude des traces de tournassage nous a permis de mettre en évidence l'existence de formes ouvertes (vaisselle de table : assiettes, écuelles ...) et de formes fermées (service de liquide : cruches ...).

Quant à la question de la production de céramique commune à Hombourg-Budange, elle reste toujours sans réponse et ceci, malgré l'importante quantité de cette céramique rencontrée sur le site. Rappelons qu'il a pu y avoir une occupation du site sur une longue durée, contemporaine ou non de la phase de production ; celle-ci aurait pu impliquer une consommation abondante de récipients d'usage courant importés d'autres ateliers régionaux. Seule une fouille archéologique pourrait nous apporter de nouvelles informations plus précises et surtout moins hypothétiques.

E. La céramique fine et semi-fine.

En dehors des productions ordinaires, d'usage courant, on retrouve à Hombourg-Budange, une catégorie de céramique qui, sans être luxueuse, se distingue par sa pâte, son engobe ou ses décors particuliers.

Dans cette catégorie de céramique, on reconnaît sur l'officine de Hombourg-Budange de la *terra nigra* et de la céramique fine à engobe noir et à pâte blanche ou rouge.

1. La *terra nigra*.

On dénombre 10 tessons de ce type. Ils se distinguent par une pâte grise à noire, fine et à dégraissant sableux très fin, à peine perceptible à l'œil. La surface des tessons est noire et brillante. Les fragments, très petits, ne nous permettent pas d'en définir les formes. On est cependant en présence de 3 bords pour 7 panses. Ce faible chiffre exclut à priori toute possibilité de production de céramique de ce type à Hombourg-Budange.

2. La céramique à parois fines.

La céramique engobée à pâte blanche ne comporte pas de dégraissants. Son engobe noir et brillant est parfois mis en valeur par des décors incisés ou moulés (3 fragments). Au total, on dénombre 15 fragments de ce type (3 bords et 12 panses) qui nous amènent à évaluer un nombre minimum de 2 individus.

La céramique engobée à pâte rouge est de moins bonne qualité. Aucun dégraissant n'y est associé. On dénombre 21 fragments de ce type (3 bords, 1 fond et 17 panses). On peut en déduire un nombre minimum de 2 individus. Ces céramiques sont communément attribuées à l'atelier de Trêves qui exportait beaucoup de céramiques de ce type dans les contrées mosellanes. Cette hypothèse semble être justifiée par la prédominance de l'axe Metz-Trêves qui, rappelons-le, passe à 2500 m au nord de l'officine de Hombourg-Budange.

La très petite taille des tessons recueillis sur le site de Hombourg-Budange ne nous permet pas d'en définir les formes.

III. CONCLUSION ET INTERPRÉTATION

A. Bilan général.

La présence d'une officine de céramique sigillée à Hombourg-Budange sur le lieu-dit "Grande Corvée" est désormais absolument certaine. En effet, toutes les conditions nécessaires sont réunies pour justifier une telle affirmation : ce sont tout d'abord les conditions naturelles qui favorisent l'installation d'une officine de céramique sigillée à cet endroit. Même si les études paléoenvironnementales restent à faire, la présence de l'eau ("La Canner") et de l'argile de bonne qualité (gisements géologiques locaux) à proximité immédiate de l'officine est certaine. De même, la proximité de l'axe Metz-Trêves (situé à environ 2500 m au nord du site) ne fait que justifier l'installation d'un tel artisanat à cet endroit. L'existence d'un diverticule reliant l'officine à la

voie romaine devait selon toute vraisemblance faciliter le transport des marchandises vers l'axe principal.

Bien que les prospections soient rendues difficiles par la prédominance de prairies et de broussailles, la parcelle "Grande Corvée" a livré une importante quantité de mobilier archéologique. La grande diversité des éléments recueillis donne à penser qu'il pouvait s'agir à cet endroit d'un ou plusieurs dépotoirs : céramique sigillée, commune, fine, moules, colifichets, tubulures, scories, parois de fours ...). L'extension du site reste cependant à confirmer puisque la toponymie se doit d'être considérée avec beaucoup de méfiance. De même, la localisation des différentes structures (fours, dépotoirs, bassin de décantation, aire de séchage, fosse d'extraction ...) reste totalement inconnue.

Plusieurs certitudes sont cependant intéressantes à noter : trois estampilles de potiers ont été découvertes à Hombourg-Budange. L'idée qu'ils aient exercé leur fonction dans cette officine est fortement probable mais encore hypothétique. Même si l'un d'entre eux reste inconnu (estampille anépigraphique rosace à 18 pétales), Arvernicvs et Verecvnd nous offrent déjà une panoplie de renseignements sur les dates de production de l'officine (seconde moitié du IIe s. apr. J.-C.) et sur les éventuels liens entre Hombourg-Budange et d'autres ateliers de l'est de la Gaule où ils ont été répertoriés : Metz pour Arvernicvs, Haute-Yutz pour Verecvnd et Rheinzabern pour les deux. Il semble certain qu'un lien direct ou indirect a existé entre ces différents centres de production. La seconde idée que nous pouvons émettre est celle de la commercialisation des produits manufacturés à partir de la voie romaine et vers les chefs-lieux de cités des Médiomatriques (Metz) et de Trévires (Trêves) ; de même, il est fortement probable que l'officine de Hombourg-Budange a exporté ses céramiques vers toutes les *villæ* situées dans les campagnes environnantes.

B. Quantification générale.

Une importante quantité de céramique a donc été recueillie sur le site de Hombourg-Budange puisqu'on dénombre un total de 2304 tessons de céramique pour un poids total de 15 kg environ.

Le nombre minimum d'individus est estimé à 211 avec un coefficient de fragmentation moyen de 10,91 tessons par vase.

La céramique sigillée est légèrement supplantée par la céramique commune avec des totaux respectifs de 1072 et 1186 tessons. En nombre minimum d'individus, la céramique commune (143 individus) est très fortement supérieure à la céramique sigillée (61 individus). Un doute persiste cependant quant à la production de céramique commune sur l'officine de Hombourg-Budange. Bien que très importante quantitativement, elle ne nous offre aucun élément significatif permettant d'avancer de telles constatations.

La céramique fine et semi-fine reste quantitativement très faible (7 individus au minimum). Il est probable qu'elle n'a eu qu'un rôle d'usage domestique et qu'elle n'a pas été fabriquée à Hombourg-Budange.

C. Essai de datation.

Nous disposons à ce jour d'une importante quantité de mobilier archéologique nous permettant d'établir une datation du site d'Hombourg-Budange. La céramique sigillée recueillie sur l'officine est datable de la seconde moitié du IIe s. : les formes définies et les estampilles reconnues sur les lieux coïncident avec cette fourchette chronologique. La céramique commune est, quant à elle, datable des IIIe, IVe et Ve s. ; les pots à lèvre en corniche et les écuelles à bourrelet témoignent de l'occupation tardive du site (Tuffreau-Libre et Jacques 1994). Il est donc certain que le site fut occupé de la seconde moitié du IIe s. jusqu'au Bas-Empire. Les dates de production de l'officine ne s'inscrivent cependant pas forcément dans l'intégralité de cette fourchette chronologique.

A ce jour, on sait au moins que la production de céramique sigillée a été d'actualité de la seconde moitié du IIe s. au tout début du IIIe s. Le reste de l'occupation (habitat ? production céramique commune ou sigillée ?) n'est pas défini.

De plus il est important de signaler que toutes ces données ont été recueillies à l'occasion de plusieurs campagnes de prospections pédestres et que ce ne sont très souvent que les niveaux supérieurs (et donc les plus récents) des sites archéologiques qui sont bouleversés par les labours.

D. Les perspectives.

L'officine de céramique sigillée de Hombourg-Budange paraît donc être un site archéologique de grande importance nous permettant de compléter les connaissances sur les céramiques sigillées de l'Empire romain.

L'état réel du site et son extension restent à définir. On sait cependant que la voie ferrée risque d'avoir perturbé l'officine et que le lotissement, situé au nord du site, risque, à court ou à moyen terme, de s'agrandir par un éventuel projet de seconde tranche de constructions.

Dès lors, plusieurs solutions se présentent pour tenter de maîtriser au mieux les informations que peut fournir la fouille d'un tel site archéologique. Dans l'attente de travaux qui impliqueraient la destruction de l'officine, il serait souhaitable, dans la mesure du possible, de préserver ce site de toute destruction dans l'objectif d'établir, à moyen ou à long terme, une fouille minutieuse et complète de l'officine de céramique sigillée de Hombourg-Budange.

Une demande de prospection géophysique est envisagée à court terme.



BIBLIOGRAPHIE

Demarolle 1988 : J.-M. DEMAROLLE, *A propos des tessons de Gesatus retrouvés sur le site de l'officine de Yutz*, Metz, 1988, p. 181-194.

Gose 1950 : E. GOSE, *Gefässtypen der Römischen Keramik im Rheinland*, Bonn, 1950 (1976), p. 108.

Huld-Zetsche 1972 : I. HULD-ZETSCHE, *Trierer relief sigillata*, Bonn, t. I, 1972 et t. II, 1993.

Lutz 1967 : M. LUTZ, *Les estampilles anépigraphiques sur vases sigillées de la Gaule de l'Est*, Strasbourg, 1967, p. 210 et pl I.

Lutz 1984 : M. LUTZ, *Les estampilles sur sigillées de l'est mosellan dans l'optique générale des estampilles recueillies en Moselle*, Besançon, 1984, p. 467.

Oswald 1983 : F. OSWALD, *Index des estampilles sur sigillée*, Revue Archéologique Sites, Hors-Série 21, 1983, p. 428.

Oswald 1981 : F. OSWALD, *Index of figure-types on terra sigillata*, Revue Archéologique Sites, Hors-Série 9, 1981, t. 1 et 2.

Tuffreau-Libre et Jacques 1994 : M. TUFFREAU-LIBRE et A. JACQUES (sous la dir.), *La céramique du Bas-Empire en Gaule belgique et dans les régions voisines (Actes de la table ronde de céramologie gallo-romaine, Arras, 8-10 Octobre 1991)*, Revue du Nord, Hors-série, Collection Archéologie 4, 1994.

* *
*

DISCUSSION

Président de séance : Th. MARTIN

Thierry MARTIN *: La découverte d'un nouvel atelier est toujours passionnante.*

Philippe BET *: Il n'est pas très fréquent de trouver un nouveau centre de production de céramiques sigillées et, en ce qui concerne les menaces de destruction progressive, il faudrait, plutôt qu'une fouille de sauvetage alibi, pousser la collectivité territoriale et le Service Régional de l'Archéologie à faire l'acquisition de ce terrain tant qu'il est encore en terres agricoles. Cela éviterait d'avoir encore un atelier de sigillées massacré.*

Franck GÉRARD *: En fait, le propriétaire du terrain n'est pas encore informé de la découverte du site. Il faudrait une information officielle par le Service Régional.*

Raymond BRULET *: Dans les diapositives, j'ai vu passer deux tessons d'Argonne du Bas-Empire, un décor à la molette et un bord de Chenet 320. On est assez proche de l'Argonne et il faut se méfier, dans l'attestation des découvertes sur place, de ce qui est production d'un atelier et de ce qui serait emprunté à des ateliers proches. C'est évidemment avec un échantillonnage plus important qu'on pourrait travailler.*

* *
*

Albert BACARIA i MARTRUS[1]
Jaume BUXEDA i GARRIGOS[1]

CARACTÉRISATION ARCHÉOMÉTRIQUE D'UN LOT DE DS.P. DE L'AIRE DE CARCASSONNE

INTRODUCTION

Depuis quelques années, l'ERAUB développe un projet de recherche sur les DS.P. issues de sites archéologiques localisés au nord-est de la péninsule Ibérique, en Catalogne. Le principal objectif de cette étude est de pouvoir identifier les importations provenant de Gaule, plus spécialement du Languedoc et de Provence, mais aussi d'identifier les possibles imitations produites dans l'aire catalane, en réalisant l'étude archéologique mais aussi l'étude archéométrique du matériel céramique (Bacaria 1994).

La première phase de l'étude archéométrique a été la réalisation d'un échantillonnage aléatoire de 80 individus parmi les céramiques étudiées archéologiquement pour les caractériser chimiquement. Les résultats ont été déjà présentés (Bacaria *et alii* 1993, Bacaria et Buxeda 1995), et ils montrent les indications suivantes[2].

1. Des céramiques archéologiquement considérées comme des productions provençales (29 individus) :
- la majorité de ces individus (n = 19) forment l'Unité de Référence Compositionnelle de Pâte (URCP) (Buxeda *et alii* 1995) G6, que l'on peut associer avec l'aire de Marseille (Bacaria *et alii* 1993)[3] ;
- le reste (n = 10) n'est pas classé et on observe uniquement quelques ressemblances entre individus pris deux par deux, celles-ci ne peuvent pas être considérées, pour le moment, comme significatives.

2. Des céramiques archéologiquement considérées comme des productions languedociennes (37 individus) :
- une partie importante (n = 14) forme un grand groupe très différencié avec des caractéristiques technologiques et archéologiques particulières. Ce groupe est l'URCP G7/G8 (Bacaria et Buxeda 1995). Cette céramique est appelée dorénavant *DS.P. de tradition languedocienne*[4] ;
- le reste du matériel languedocien présente une unique URCP qui peut être considérée comme significative, c'est le cas de l'URCP G5 (n = 4)[5]. Tous les autres individus (n = 19) ne sont pas classés et, comme dans les cas des céramiques non classés provençales, les ressemblances observées entre individus pris deux par deux ne peuvent pas être considérées, pour le moment, comme significatives.

3. Des céramiques archéologiquement considérées comme des imitations locales (7 individus).
C'est un lot de 7 individus qui, après les analyses, présente des différences compositionnelles significatives entre eux mais aussi avec le reste des individus analysés. Ces résultats semblent confirmer qu'il s'agit de vraies imitations, comme cela avait été dit après l'étude archéologique (Bacaria 1991).

4. Finalement, il y a 7 individus qui n'ont pas été classés archéologiquement et sur lesquels les analyses n'ont pas apporté non plus de critères clairs ; toutefois ces échantillons n'ont pas de similitudes compositionnelles entre eux, ni avec les autres.

---

1 Equip de Recerca Arqueomètrica de la Universitat de Barcelona (ERAUB), Dept. de Prehistòria, Història Antiga i Arqueologia, Universitat de Barcelona, C/ de Baldiri i Reixac, s/n, 08028 Barcelona (Catalogne, Espagne), eraub@trivium.gh.ub.es.

2 Il faut souligner qu'après la publication des premiers résultats de l'analyse chimique (Bacaria *et alii* 1993), on a changé la méthodologie de traitement de données. En outre, on a complété les analyses chimiques avec les analyses par Diffraction de Rayons X pour les 80 individus. Cette nouvelle situation a nécessité une révision des travaux antérieurs comme celle de la classification archéologique initiale. Après cette révision, de petits changements sur les premières conclusions ont été proposés et ils seront indiqués dans le présent résumé mais il faut aussi souligner qu'il n'y a pas de changements importants sur les conclusions déjà publiées.

3 Actuellement, il faut considérer l'individu PL-88 comme non appartenant à cette URCP.

4 Voir la note 10 dans Bacaria *et alii* 1993. Les deux groupes G7 et G8 ont été unifiés dans l'URCP G7/G8. Aux 11 individus de ces URCP dans la grappe de la Fig. 1 (Bacaria *et alii* 1993), il faut ajouter les individus PL-52, PL-83 et PL-95.

5 Aux individus PL-54 et PL-55 que l'on a classé dans l'URCP G5 (Bacaria *et alii* 1993), il faut ajouter les individus PL-73 et PL-47.

Après ces résultats, il est évident que les problèmes qui se posent en ce qui concerne les analyses en Catalogne et, spécialement, l'identification de l'URCP G7/G8, qui est l'une des productions de DS.P. les plus répandus dans notre aire d'étude, ne peuvent être résolus que par l'existence des Groupes de Référence (GR) établis à partir des céramiques provenant des centres de production (Picon 1973 ; Buxeda *et alii* 1995). Malheureusement, on ne connaît pas encore d'ateliers de DS.P. en Provence, ni en Languedoc, à l'exception de la récente trouvaille du centre de production de La Quintarié (Clermont-l'Hérault, Hérault) (Cathma 1998). Jusqu'à présent, les centres producteurs possibles de DS.P. ont été proposés par l'identification archéologique de groupes de céramiques, à partir de leur localisation dans des sites concrets et par les associations de poinçons. L'un des ces cas est celui du possible atelier du "Colombier" (La Misère, Pezens ; Courtieu *et alii* 1980), sur lequel nous avons fondé notre échantillonnage de DS.P. de l'aire de Carcassonne.

ÉCHANTILLONNAGE

Les matériaux analysés ont été déjà étudiés du point de vue archéologique et font partie d'un grand ensemble de matériel de DS.P. apparu dans divers sites autour de Carcassonne (Courtieu *et alii* 1980). Les 52 échantillons[6] ont été pris sur les quatre sites suivants :

- 101[7] - Le Colombier, La Misère, commune de Pezens (n = 46) ;
- 103 - La Fajeolle, commune de Carcassonne (n = 4) ;
- 379 - Laure en général (n = 1) ;
- 380 - Garignon, commune de Montréal (n = 1).

La correspondance entre la numérotation originale et celle que l'on emploie dans nos analyses est montrée dans le Tableau 1. Les échantillons PL-114 et PL-134 correspondent tous deux à l'individu 7576 du site 101. On a pris deux échantillons car, même si du point de vue archéologique les différents tessons ont été considérés comme appartenant au même vase, ils ne s'ajoutent pas. On se trouve devant la même situation avec les échantillons PL-119, PL-121 et PL-130, qui correspondent à différents tessons de l'individu 7574 du site 101.

L'échantillonnage est aléatoire et la seule restriction était la taille des tessons et la conservation des décors.

ANALYSES RÉALISÉES

Des analyses de Fluorescence de Rayons X (FRX), pour déterminer la concentration des éléments majeurs et mineurs, et de Diffraction de Rayons X (DRX), pour déterminer les phases cristallines majeures, ont été faites sur les 52 individus du Tableau 1[8].

La détermination des éléments majeurs et mineurs, sauf pour le Na_2O, a été réalisée par FRX, avec une préparation de duplicata de perles de fausse alcaline diluée à 1/20, sur 0.3 g d'échantillon nature, triturée et homogénéisée, après le polissage des vernis et des surfaces anciennes, dans un

Numéro d'analyse	Numéro publication	Site	Forme	Couleur	Observations
PL-106	918	101	R. 18	grise	
PL-107	11	101	R. 1	orangée	
PL-108	7554	101	R. 3	orangée	Carrée. Fig. 9
PL-109	912	101	R. 1	orangée	Octogonale. Fig. 9
PL-110	7816	101	R. 16	grise	Fig. 11
PL-111	7853	101	R. 8	orangée	
PL-112	7979	308	R. 3	grise	Fig. 13
PL-113	7807	101	R. 16 ?	orangée ?	
PL-114	7576	101	R. 1	grise	Egale à PL-134
PL-115	7553	101	R. 1	orangée	
PL-116	7964	103	R. 9	orangée	
PL-117	7984	103	R. 1	orangée	
PL-118	7551	101	R. 15	orangée	
PL-119	7574	101	R. 1	grise	Egale à PL-121 et PL-130
PL-120	7634	101	Indéterminée	grise	
PL-121	7574	101	R. 1	grise	Egale à PL-119 et PL-130
PL-122	7761	101	R. 6	orangée	
PL-123	7577	101	Indéterminée	orangée	
PL-124	7573-2	101	R. 1	grise	
PL-125	7815	101	Indéterminée	grise	
PL-126	927	101	R. 1	grise	
PL-127	7774	101	R. 6	grise	
PL-128	7959	103	R. 6	grise	
PL-129	7793	101	R. 15	grise	Fig. 20
PL-130	7574	101	R. 1	grise	Egale à PL-119 et PL-121
PL-131	922	101	R. 15	grise	Fig. 20
PL-132	7803	101	Indéterminée	grise	
PL-133	7972	103	Indéterminée	grise	
PL-134	7576	101	R. 1	grise	Egale à PL-114
PL-135	7573	101	R. 1	grise	
PL-136	928	101	R. 18	grise	
PL-137	7639	101	R. 1	grise	Fig. 19
PL-138	8188	101	R. 15	grise	Fig. 20
PL-139	8108	101	Vase à liquide	orangée	Fig. 15
PL-140	8128	101	Vase à liquide	orangée	Fig. 16
PL-141	8112	101	Vase à liquide	orangée	Fig. 15
PL-142	907	101	R. 35	orangée	Fig. 13
PL-143	8124	101	Vase à liquide	orangée	
PL-144	7539	101	R. 1	orangée	Fig. 8
PL-145	905	101	R. 1	orangée	Fig. 7
PL-146	7602	101	R. 1	orangée	
PL-147	7589	101	R. 1	orangée	Fig. 19
PL-148	7855	101	R. 1	orangée	
PL-149	7547	101	R. 1	orangée	Fig. 7
PL-150	917	101	R. 6	orangée	
PL-151	7606-1	101	R. 1	orangée	Fig. 19
PL-152	7748	101	R. 18	orangée	Fig. 13
PL-153	908	101	R. 18	orangée	
PL-154	7581	101	R. 1	grise	Fig. 19
PL-155	906	101	R. 1	orangée	Fig. 7
PL-156	7849	379	R. 1	orangée	
PL-157	926	101	R. 1	grise	

Tableau 1 - Catalogue des individus analysés. Les numéros des échantillons et des sites sont ceux employés dans la publication de Courtieu *et alii* 1980. Dans les observations, on renvoie à la figure de cette publication qui présente le pot.

moulin à boules avec une cellule de carbure de tungstène et séchée à 105°C pendant 12 h. La perte au feu (PAF) a été déterminée en calcinant 0.3 g d'échantillon sec pendant 1 h à 1000°C. La somme des éléments majeurs, mineurs et la PAF doit correspondre à presque la totalité de la composition de l'échantillon (100 %). Les intensités de fluorescence ont été mesurées avec un spectrophotomètre Philips PW 2400, contrôlé par ordinateur, équipé d'une source d'excitation de Rh, et employant une ligne de calibrage réalisée avec 60 standards géologiques internationaux. Dans ces conditions, on a déterminé les concentrations élémentaires suivantes (exprimés en oxydes) : Fe_2O_3 (comme Fe total), Al_2O_3, MnO, P_2O_5, TiO_2, MgO, CaO, K_2O et SiO_2[9].

La composition minéralogique a été étudiée par DRX. Les

6 Nous voulons remercier très vivement à J. et Y. Rigoir pour leur amabilité et pour nous avoir permis d'étudier ces matériaux.

7 Les sites sont numérotés selon la publication originale de Courtieu *et alii* 1980.

8 Les analyses de Fluorescence de Rayons X et de Diffraction de Rayons X ont été réalisées au Serveis Científico-Tècnics de la Universitat de Barcelona.

9 La détermination des éléments traces par spectrométrie de plasma (comme dans Bacaria *et alii* 1993) est en attente de réalisation.

principales phases cristallines ont été déterminées, en travaillant avec la méthode de poudre, employant un diffractomètre Siemens D-500, avec la radiation Kα du Cu (λ=1.5406 Å), monochromateur de graphite dans le faisceau diffracté et une potence de travail de 1.2 kW (40 kV, 30 mA). Les mesures ont été prises entre 4 et 70°2Θ avec une taille de pas de 0.05°2Θ et un temps de comptage de 3 s. Les spectres ont été évalués avec le programme DIFFRACT/AT de Siemens, en employant le banc de données du Joint Committee of Powder Diffraction Standards (JCPDS).

RÉSULTAT DES ANALYSES

Les résultats chimiques ont été traités avec des transformations en logarithmes de rapports (Aitchinson 1986, 1992 ; Buxeda 1999), où le vecteur compositionnel D-dimensionnel **x** est transformé selon :

$$\mathbf{x} \in S^d \rightarrow \mathbf{y} \log\left(\frac{\mathbf{x}\text{-}D}{x_D}\right) \in R^d$$

où d = D-1 et $\mathbf{x}_D = (x_1,\ldots,x_d)$. La matrice de variation compositionnelle est alors définie comme

$$T = [\tau_{ij}] = [\mathrm{var}\{\log(x_i/x_j)\}: i,j = 1,\ldots,D],$$

et elle nous donne la variation totale (vt) qui quantifie la variabilité existante dans les données chimiques (Aitchinson 1986). Pour les individus analysés de l'aire de Carcassonne, cette matrice montre (Tableau 2) une valeur de la vt de 0.528306 qui doit être considérée comme élevée et, par conséquent, liée très probablement avec l'existence d'une diversité de provenances pour les individus étudiés (Buxeda et Kilikoglou 1999).

Pour résumer les données chimiques, la Fig. 1 montre le dendrogramme résultant de l'analyse de grappe

	Fe_2O_3	Al_2O_3	MnO	P_2O_5	TiO_2
Fe_2O_3	0	0.004435	0.113859	0.184765	0.006693
Al_2O_3	0.004435	0	0.127777	0.190027	0.004618
MnO	0.113859	0.127777	0	0.102534	0.1243077
P_2O_5	0.184765	0.190027	0.102534	0	0.179626
TiO_2	0.006693	0.004618	0.124377	0.179626	0
MgO	0.04395	0.04538	0.075917	0.121791	0.03432
CaO	0.43394	0.42111	0.216512	0.209207	0.415109
K_2O	0.008522	0.003624	0.12261	0.18352	0.012457
SiO_2	0.016786	0.014902	0.075687	0.145402	0.01312
τ_i	0.81295	0.811874	0.959274	1.316873	0.793434
vt/τ_i	0.649803	0.650724	0.550735	0.401182	0.665847
rv_x	0.975186	0.965522	0.877679	0.472397	0.970956

	MgO	CaO	K_2O	SiO_2
Fe_2O_3	0.04395	0.43394	0.008522	0.016786
Al_2O_3	0.04538	0.42111	0.003624	0.014902
MnO	0.075917	0.216512	0.12261	0.075687
P_2O_5	0.121791	0.209207	0.18352	0.145402
TiO_2	0.037432	0.415109	0.012457	0.01312
MgO	0	0.270251	0.049227	0.026829
CaO	0.270251	0	0.409083	0.324576
K_2O	0.049227	0.409083	0	0.019093
SiO_2	0.026829	0.324576	0.019093	0
τ_i	0.670779	2.699789	0.808136	0.636395
vt/τ_i	0.7876	0.195684	0.653734	0.830154
rv_x	0.995749	-0.513044	0.967032	0.983096

τ_i	9.509504
vt	0.528306

Tableau 2 - Matrice de variation compositionnelle des 52 individus de l'aire de Carcassonne.

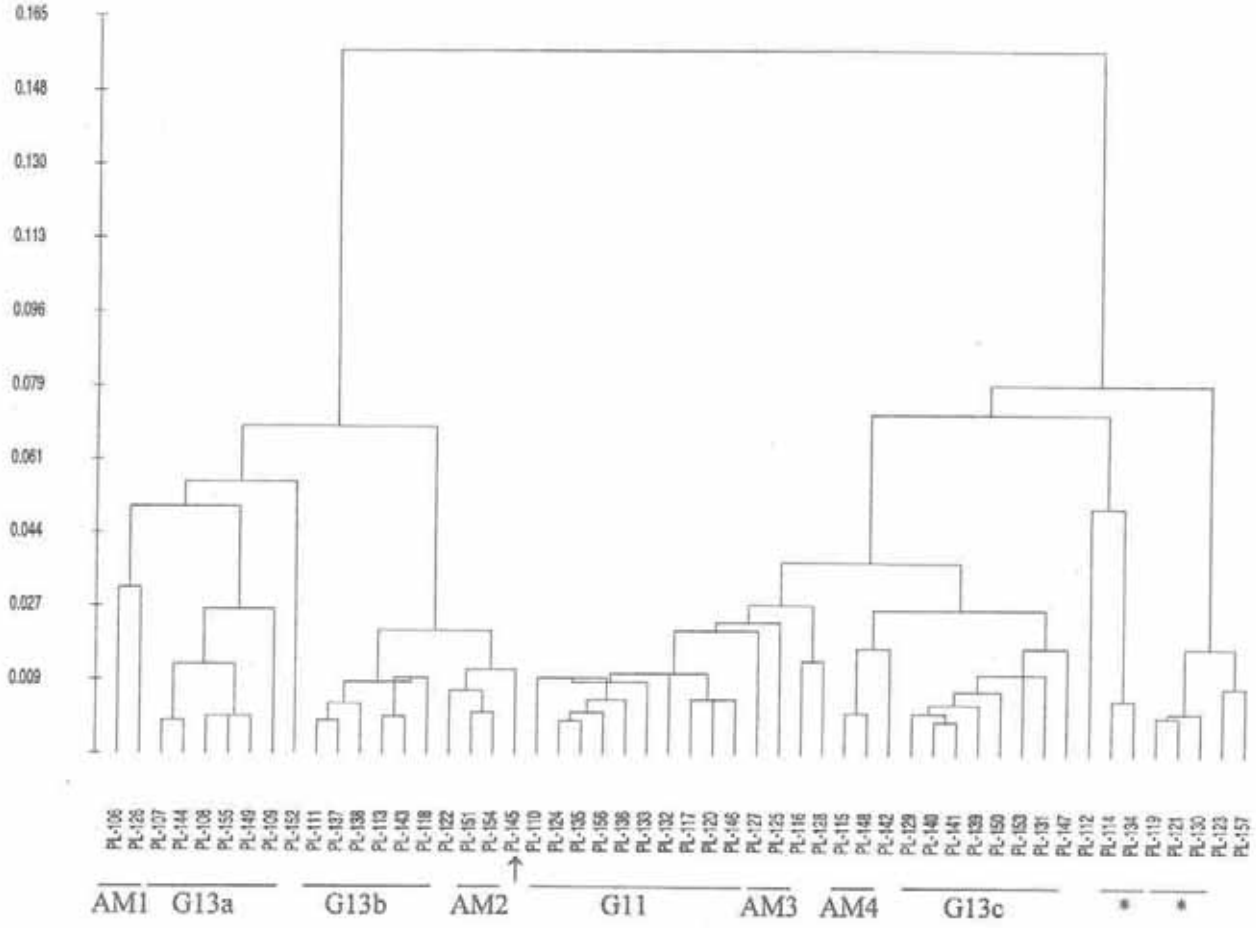


Figure 1 - Dendrogramme de l'analyse de grappe sur les 52 individus de l'aire de Carcassonne sur la souscomposition Fe_2O_3, Al_2O_3, MnO, TiO_2, MgO, CaO, K_2O et SiO_2, et en employant le SiO_2 comme diviseur dans la transformation en logarithmes de rapports.

réalisée avec le programme Clustan (Wishart 1987), en utilisant la distance euclidienne moyenne au carré et le processus agglomératif du centroïde, sur la souscomposition Fe_2O_3, Al_2O_3, MnO, TiO_2, MgO, CaO, K_2O et SiO_2, et en employant le SiO_2 comme diviseur dans la transformation en logarithmes de rapports. Le dendrogramme qui en résulte donne, à partir des 52 individus initiaux, dans un processus hiérarchique d'agglomération, l'union, à chaque étape, d'un individu avec un autre ou avec un groupe ou bien celle d'un groupe avec un autre jusqu'à l'obtention, au stade final, d'un groupe unique formé par tous les individus analysés. Plus la composition chimique est différente, plus grande est la distance par rapport à la base où l'agglomération se produit. L'étude des compositions chimiques montre qu'il y a uniquement quatre groupes avec plus de deux individus. Ces groupes ont été nommés G11, alors que la Fig. 1 comprend aussi l'individu PL-110 qui, à vrai dire, n'appartient pas à ce groupe, ainsi que G13a, G13b, et G13c. Quatre agrégations mineures d'échantillons qui présentent des ressemblances de composition deux par deux ont été nommés AM1, AM2, AM3, n'ayant pas une image de groupe dans cette Fig. 1, et AM4. Les autres individus analysés n'ont pas de ressemblances chimiques significatives. Cependant, il faut remarquer qu'on a signalé avec un astérisque deux groupes avec deux échantillons (PL-114 et PL-134) et trois échantillons (PL-119, PL-121 et PL-130). Ces groupes d'échantillons avaient été considérés, dans l'étude archéologique, comme des tessons appartenant au même vase. Les ressemblances chimiques permettent donc une telle possibilité.

Dans l'analyse de grappe antérieure, la variation relative en teneur de CaO a eu un rôle très important. Effectivement, si on regarde la matrice de variation compositionnelle (Tableau 2), la valeur $\tau_{.CaO}$ est la plus élevée ($\tau_{.CaO}$ = 2.699789) et ces variations relatives vont dominer cette analyse. La Fig. 2 montre la répétition de l'analyse de grappe avec les mêmes conditions antérieures mais sur la souscomposition Fe_2O_3, Al_2O_3, MnO, TiO_2, MgO, K_2O et SiO_2. L'observation du dendrogramme montre qu'il y a une structure très similaire à celle existant dans la Fig. 1. Or, il faut remarquer que, si le groupe G11 reste sans changements significatifs hormis l'inclusion de l'échantillon PL-128, les différents groupes nommés G13a, G13b et G13c se fondent maintenant dans un seul groupe G13. L'existence de certains individus qui s'ajoutent avec le groupe G13 de nouveau (PL-142 et PL-147) et la séparation d'autres qui étaient classés dans les groupes G13 (PL-131, PL-153 et PL-109) ne peuvent pas être considérées comme significatives. Ce résultat est interprété, selon des hypothèses de travail, comme les différents groupes G13a, G13b et G13c, qui font partie d'une même URCP nommée G13, dans laquelle on peut

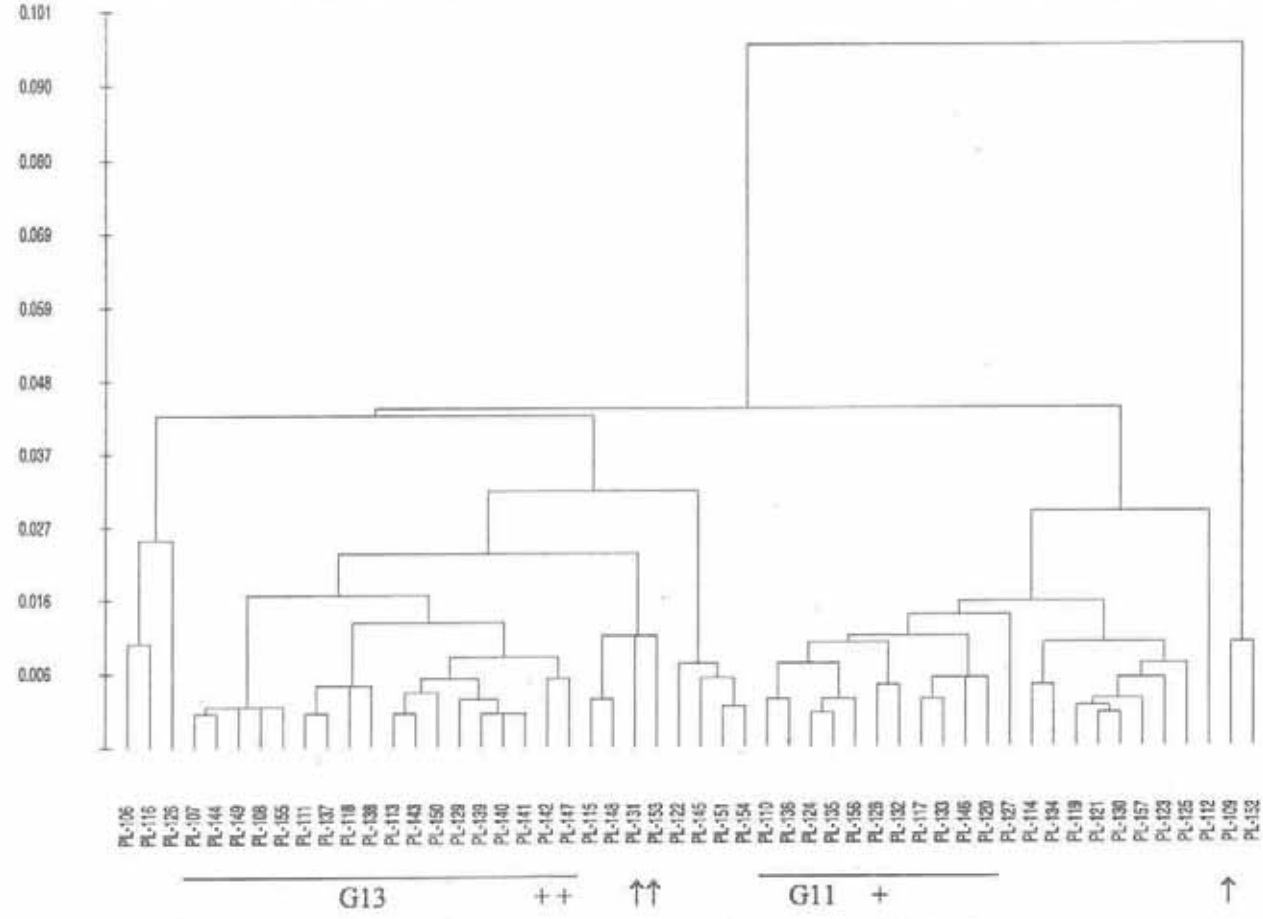


Figure 2 - Dendrogramme de l'analyse de grappe sur les 52 individus de l'aire de Carcassonne sur la souscomposition Fe_2O_3, Al_2O_3, MnO, TiO_2, MgO, K_2O et SiO_2, et en employant le SiO_2 comme diviseur dans la transformation en logarithmes de rapports. Avec +, individus qui, maintenant, s'ajoutent aux groupes G11 et G13. Avec ↑, individus qui étaient classés dans les groupes G13.

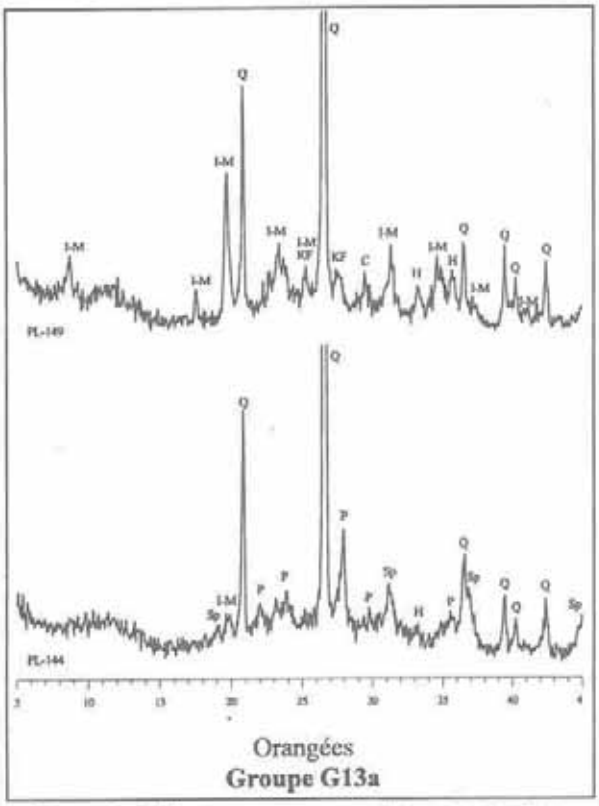


Figure 3 - Diffractogrammes, pour l'aire de 5 à 45°2Θ, des individus PL-149 et PL-144 (orangés), lesquelles sont représentatives des diffractogrammes qu'offrent les individus du groupe G13a.

distinguer trois groupes avec différentes teneurs relatives de CaO. Du point de vue technologique, les groupes G13a et G13b peuvent être considérés comme non calcaires ou à la limite entre non calcaire et calcaire, tandis que le groupe G13c est clairement calcaire[10].

Ces différences technologiques sont clairement observées dans les diffractogrammes. L'étude des données de DRX du groupe G13a, avec tous les individus orangés, montre une dispersion des températures de cuisson équivalentes (TCE) (Picon 1973) qui est comprise entre les diffractogrammes des échantillons PL-149 (Fig. 3, en haut) et PL-144 (Fig. 3, en bas). Dans le premier individu, on observe le quartz (Q) et les filosilicates du groupe des miques (I-M) comme les pics les plus développés, mais on observe aussi le feldspath potassique (KF), la calcite (C) et l'hématite (H). Par contre, le diffractogramme de l'individu PL-144 montre une réduction très forte dans les pics des filosilicates et la totale disparition du pic de 10 Å, ainsi que l'apparition de la plagioclase (P) et de la spinelle (Sp). Ces deux phases se développent typiquement quand la TCE est supérieure à 900-950°C et, pour la spinelle, dans des compositions non calcaires avec une atmosphère oxydante (Maggetti 1981). La décomposition des filosilicates, spécialement la disparition du pic de 10 Å, se produit typiquement autour de 950-1000°C. Ces données nous permettent d'estimer la TCE de l'échantillon PL-144 aux environs de 950-1000°C, avant la complète décomposition des filosilicates. Par contre, les éléments que nous avons pour estimer la TCE de l'échantillon PL-149 sont beaucoup moins précis. L'absence de plagioclase comme de spinelle, nous permet d'estimer que la TCE est inférieure à 900°C. Or, on sait que la décomposition de la calcite est normalement complète avant les 800-850°C. Dans le cas présent, donc, on peut estimer la TCE de l'échantillon PL-149 comme inférieure à 800-850°C, si la calcite est primaire et non secondaire par recarbonatation du CaO après la cuisson ou par cristallisation pendant l'enfouissement (Buxeda et Cau 1995). Les différents individus de ce groupe montrent des variations qui peuvent être considérées comme différents étages de l'évolution des transformations minéralogiques entre ces deux individus extrêmes PL-149 et PL-144 (individus PL-108, PL109 et PL-107, de mineure à majeure TCE), et seul l'individu PL-155 peut être considéré comme similaire à l'individu PL-144.

Dans le cas du groupe G13b, il faut faire la différence entre les individus cuits en atmosphère oxydante (les orangés PL-111, PL-113, PL-118 et PL-143) et les individus cuits en atmosphère réductrice (les gris PL-137 et PL-138). Pour les premiers, la situation est similaire à celle que l'on trouve dans le groupe G13a. L'échantillon PL-111 (Fig. 4, gauche, en haut) peut être considéré comme celui ayant une TCE la plus basse et que l'on peut estimer inférieure à 800-850°C, en accord avec ce que l'on a dit pour l'échantillon PL-149 du groupe G13a. L'individu PL-118 présente, lui aussi, un diffractogramme similaire. Par contre, l'individu PL-113 (Fig. 4, gauche, en bas), similaire à l'individu PL-143, montre une décomposition partielle des filosilicates et la formation de pyroxène (D) et de gehlenite (G), phases qui se développent au-dessus de 850°C, et peut-être de plagioclase. La conservation du pic de 10 Å des filosilicates permet estimer que la TCE est inférieure à 950°C et qu'elle doit pourtant être fixée autour de 900-950°C. Les individus cuits en atmosphère réductrice offrent des diffractogrammes semblables, qui peuvent être exemplarisés dans le spectre de l'individu PL-137 (Fig. 4, droite, en bas). Ce spectre est similaire au spectre de l'individu PL-113 mais les filosilicates ont subi une décomposition plus forte, sans que l'on puisse identifier le pic de 10 Å. En même temps, la plagioclase, le pyroxène et la gehlenite sont clairement développés. Finalement, on observe une dernière phase, l'hercynite (Hr), qui est une espinelle typique d'atmosphère réductrice. Cette dernière phase se développe quand la réduction se place à une haute température, avec des périodes de réduction plus prolongées, bien qu'elle soit aussi favorisée par une faible teneur en calcium (Maggetti 1981, Pradell *et alii* 1995).

Finalement, dans le groupe G13c, il existe aussi des individus cuits en atmosphère oxydante et réductrice. Les premiers (PL-139, PL-140, PL-141, PL-150 et PL-153) offrent aussi une forte diversité de TCE qui varie dans les extrêmes représentés par les individus PL-150

10 La moyenne arithmétique de CaO dans ces groupes est de 4.42 % pour le G13a, 6.08 % pour le G13b et 9.52 % pour le G13c. Ces teneurs sont les teneurs des données normalisées à 100 %, sans considérer la perte au feu.

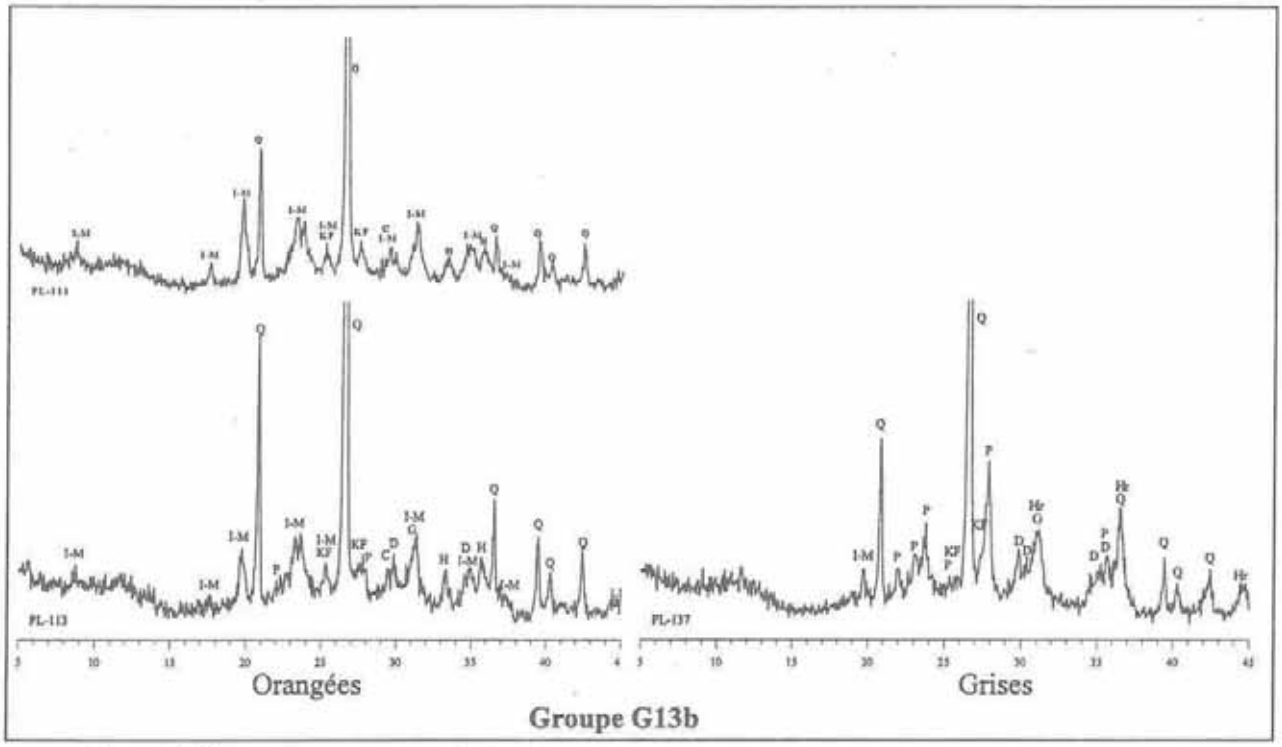


Figure 4 - Diffractogrammes, pour l'aire de 5 à 45°2Θ, des individus PL-111 et PL-113 (orangés), et PL-137 (gris), lesquelles sont représentatives des diffractogrammes qu'offrent les individus du groupe G13b.

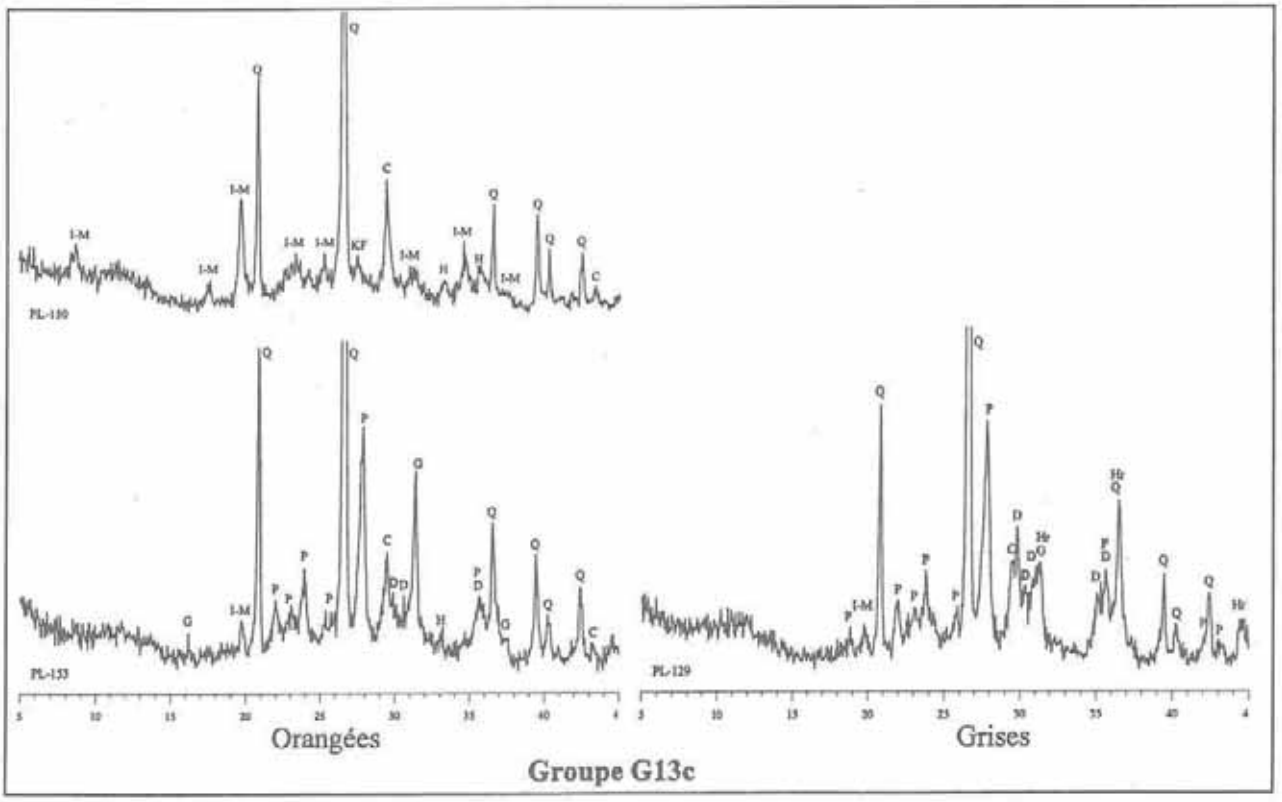


Figure 5 - Diffractogrammes, pour l'aire de 5 à 45°2Θ, des individus PL-150 et PL-153 (orangés), et PL-129 (gris), lesquelles sont représentatives des diffractogrammes qu'offrent les individus du groupe G13c.

et PL-153. L'individu PL-150 (Fig. 5, gauche, en haut) présente des pics importants de filosilicates et de calcite. Aucune phase de cuisson n'est observée dans son diffractogramme. Comme pour les cas antérieurs, la TCE estimée doit être inférieure à 800-850°C. L'évolution des phases permet d'estimer une TCE chaque fois plus haute pour les individus PL-141, PL-139 et PL-140, jusqu'au maximum observé pour l'individu PL-153

(Fig. 5, gauche, en bas). Ce dernier montre la décomposition avancée des filosilicates, avec la totale disparition du pic de 10 Å, et la cristallisation du pyroxène, de la gehlenite et de la plagioclase. La TCE peut être estimée à 950-1000°C. Par contre, et comme pour le groupe G13b, les deux individus cuits en atmosphère réductrice, le PL-131 et le PL-129 (Fig. 5, droite, en bas), offrent des diffractogrammes qui sont uniquement en relation avec de hautes températures de cuisson. Effectivement, les filosilicates ont subi une importante décomposition, sans que l'on puisse observer le pic de 10 Å, et, en même temps, la gehlenite, le pyroxène et la plagioclase montrent des pics très importants. On y observe également l'hercynite, qui est liée à l'atmosphère réductrice, comme cela a été déjà exposé. La TCE que l'on peut estimer pour ces individus est donc de 950-1000°C.

Après ces observations, trois points doivent être remarqués. D'un côté, il est clair que le groupe G13a présente une évolution des phases minéralogiques dans la cuisson qui est typique des céramiques non calcaires. Par contre, le groupe G13c montre une évolution typique des céramiques calcaires. Parmi eux, le groupe G13b a un comportement proche de celui du groupe G13c, mais avec une intensité mineure pour le développement des phases de cuisson. Ces différences démontrent que les diverses teneurs en calcium sont au départ et non dues à une cristallisation de calcite secondaire pendant l'enfouissement. Une deuxième observation est que la TCE estimée pour les céramiques cuites en atmosphère oxydante offrent une dispersion importante tandis que dans le cas des cuissons en atmosphère réductrice, la TCE estimée est toujours élevée. Finalement, il faut remarquer que, pendant la réduction, on observe la cristallisation d'hercynite. Ce fait peut être interprété, possiblement, comme un bon contrôle de la technologie de la réduction.

L'autre groupe qui permet une étude technologique à partir des données de DRX est le groupe calcaire G11 (avec une moyenne dans la teneur de CaO de 13.49 %). Les individus PL-117 (Fig. 6, gauche, en haut) et PL-146 (Fig. 6, gauche, en bas) offrent les extrêmes des transformations minéralogiques pendant la cuisson, pour les atmosphères oxydantes. L'individu PL-156 est placé entre eux. Le diffractogramme de l'individu PL-117 montre, au côté de la conservation des pics des filosilicates, la présence de pics de pyroxène et de gehlenite. La TCE peut donc être estimée autour de 850-950°C. Dans cet ordre, mais sûrement dans l'extrême supérieur, est la TCE que l'on peut supposer pour l'individu PL-146, qui offre une disparition presque totale du pic de 10 Å des filosilicates et un développement important du pyroxène et de la gehlenite. Pour les individus cuits en atmosphère réductrice, l'individu PL-120 (Fig. 6, droite, en haut) offre la TCE la plus basse et l'individu PL-132 (Fig. 6, droite, en bas), la plus haute. Les individus PL-124, PL-135 et PL-136 sont similaires à l'individu PL-132, tandis que l'individu PL-133 est placé entre ces extrêmes. La TCE estimée pour l'individu PL-130 est inférieure à 800-850°C car on n'y observe pas de décomposition des filosilicates ni de la calcite, ni l'apparition d'aucune phase de cuisson. Par

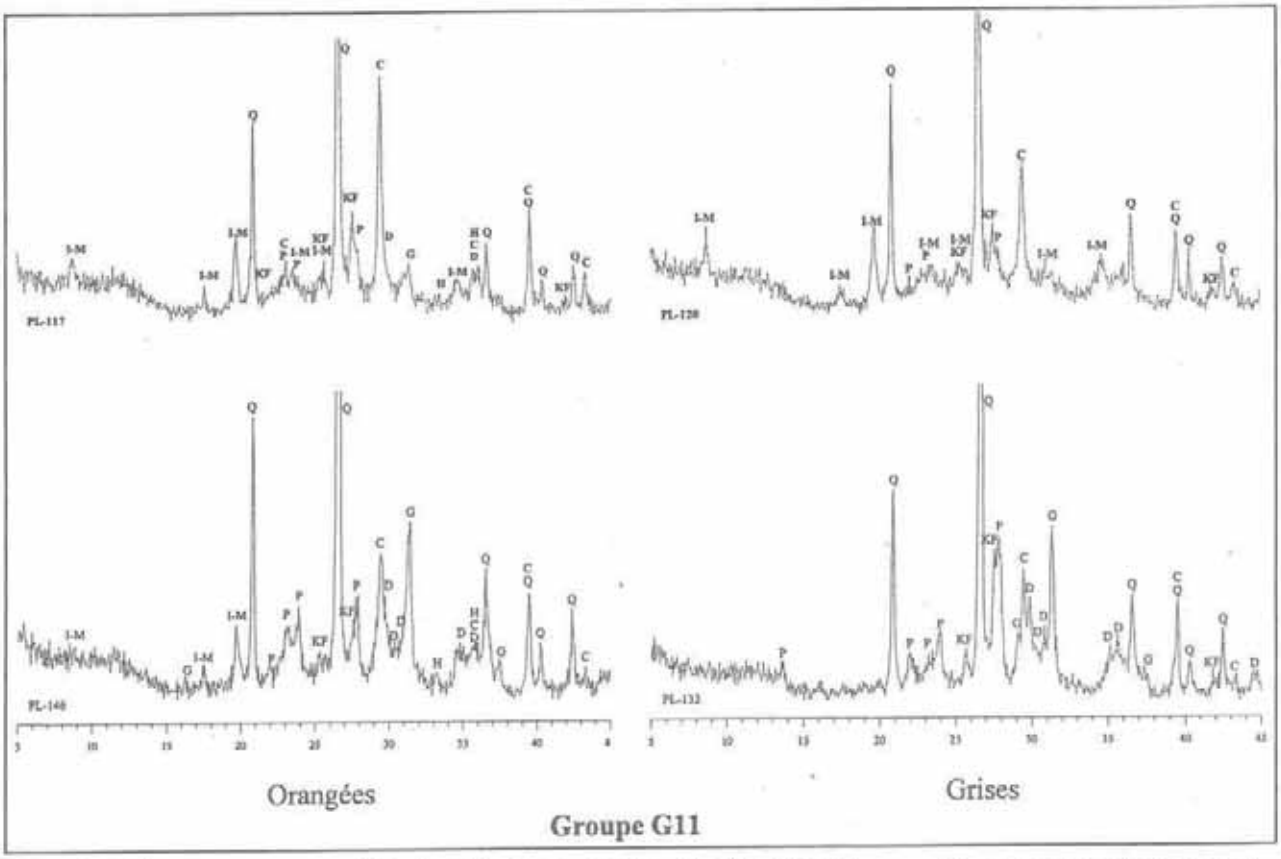


Figure 6 - Diffractogrammes, pour l'aire de 5 à 45°2Θ, des individus PL-117 et PL-146 (orangés), et PL-120 et PL-132 (grises), lesquelles sont représentatives des diffractogrammes qu'offrent les individus du groupe G11.

contre, l'individu PL-132 offre une TCE plus haute, laquelle peut être située autour de 1000-1050°C car la décomposition des filosilicates est totale et il y a un fort développement de la plagioclase, du pyroxène et de la gehlenite. Cette dernière se décompose typiquement à une température de 1050°C environ. Par comparaison avec les groupes G13a, G13b et G13c, les individus de ce groupe G11 ont une grande dispersion des TCE estimées, aussi bien pour les cuissons en atmosphère oxydante que réductrice. Ces dernières ne présentent jamais la cristallisation de l'hercynite, peut-être à cause de leur haute teneur en CaO.

Les données minéralogiques ne sont pas très valables pour les autres individus analysés, car l'absence de groupes significatifs ne permet pas de proposer d'évolution des températures de cuisson. Malgré tout, il faut signaler que les indications que l'on obtient de ces diffractogrammes indiquent que ces individus ont des températures de cuisson comprises dans les rangs observées pour les groupes G13a, G13b, G13c et G11, mais qu'il faut accepter qu'ils soient très vastes. Une autre remarque est que l'on observe aucune cristallisation d'hercynite dans les individus cuits en atmosphère réductrice.

La confrontation de ces résultats avec ceux déjà obtenus en Catalogne permet d'observer d'autres aspects importants. La Fig. 7 montre le dendrogramme résultant de l'analyse de grappe réalisée dans les conditions antérieures, sur la souscomposition Fe_2O_3, Al_2O_3, MnO, TiO_2, MgO, CaO, K_2O et SiO_2, mais employant l'Al_2O_3 comme diviseur dans la transformation en logarithmes de rapports. Les 132 individus analysés de l'aire de Carcassonne et de la Catalogne ont été utilisés. Deux points doivent être soulignés. Le premier, auquel on s'attendait, est qu'aucun individu analysé de l'aire de Carcassonne ne joint l'URCP G6 de l'aire de Marseille ni, en général, ne présente de similarité avec les individus provençaux. Le deuxième, très important pour les implications pour la Catalogne, est que le groupe catalan de DS.P. de tradition languedocienne, l'URCP G7/G8, n'a pas non plus de relation avec les individus et les groupes analysés de l'aire de Carcassonne. Dans la Fig. 7, les deux URCP G6 et G7/G8 sont clairement isolés des autres individus. Les individus PL-94 et PL-101, qui ont joint l'URCP G7/G8 et qui sont placés sur son côté droit, sont des imitations locales (Bacaria *et alii* 1993).

Pour mieux observer ce qu'il se passe avec les autres individus languedociens en relation avec les individus de l'aire de Carcassonne, on a réalisé une deuxième analyse de grappe dans les mêmes conditions antérieures, mais en employant le coefficient de forme de Penrose (Wishart 1987),

$$C_p^2 = \frac{1}{s}\sum_{i=1}^{s}(y_{ij} - y_{ik})^2 - \frac{1}{s^2}\left(\sum_{i=1}^{s}(y_{ij} - y_{ik})\right)^2$$

où **s** est le numéro de composants d'y employés pour le calcul. La valeur de ce coefficient correspond à la variance entre les différences des composants pris en considération pour les individus j et k. Dans cette analyse de grappe, on a pris uniquement 92 individus, en écartant les URCP G6 et G7/G8 et aussi quelques individus de la Catalogne avec des

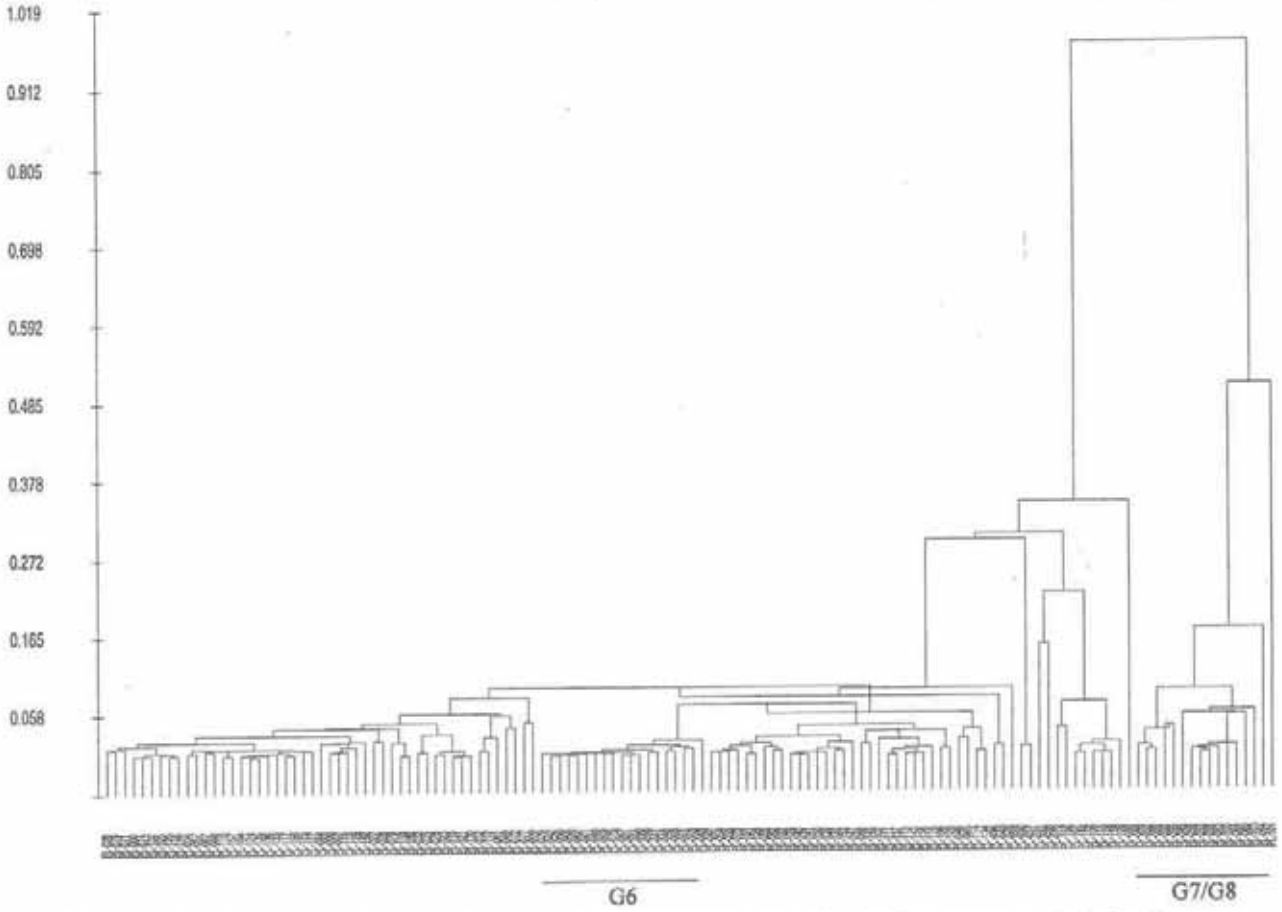


Figure 7 - Dendrogramme de l'analyse de grappe sur les 132 individus de l'aire de Carcassonne et de la Catalogne sur la souscomposition Fe_2O_3, Al_2O_3, MnO, TiO_2, MgO, CaO, K_2O et SiO_2, et en employant l'Al_2O_3 comme diviseur dans la transformation en logarithmes de rapports.

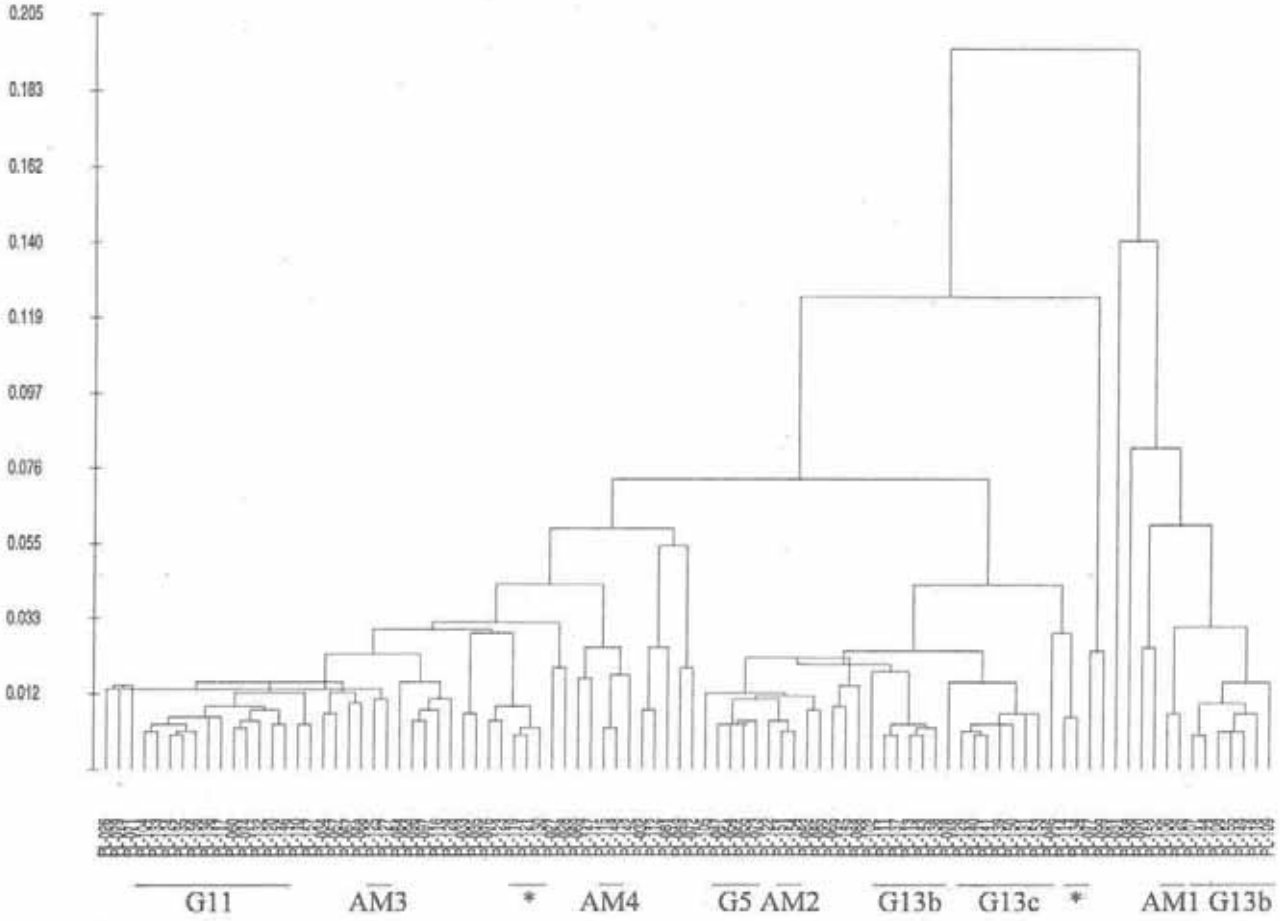


Figure 8 - Dendrogramme de l'analyse de grappe sur 92 individus de l'aire de Carcassonne et de la Catalogne sur la souscomposition Fe_2O_3, Al_2O_3, MnO, TiO_2, MgO, CaO, K_2O et SiO_2, et en employant l'Al_2O_3 comme diviseur dans la transformation en logarithmes de rapports.

compositions très particulières et clairement sans aucune relation avec celles obtenues dans l'aire de Carcassonne. Le dendrogramme (Fig. 8) montre que les groupes G13a, G13b et G13c n'ont aucune relation avec les individus analysés de la Catalogne. En plus, il y a peu de cas où on observe de ressemblances de composition qui peuvent mettre en relation les individus des deux aires (PL-76 avec PL-123 ; PL-32 avec PL-112 ; PL-96 et PL-97 avec PL-116 et, moins sûr, PL-128). Dans tous ces cas, le nombre d'individus est trop faible pour considérer ces ressemblances comme significatives. La seule exception vient des ressemblances existantes entre les individus PL-104, PL-60 et PL-74 et le groupe G11. Or, même dans ce cas, le nombre d'individus est trop faible, spécialement sans avoir les concentrations des éléments majeurs et mineurs et, par conséquent, du point de vue chimique, on ne peut que proposer l'existence de quelques liaisons entre individus de l'aire de Carcassonne et de l'aire de la Catalogne à titre d'hypothèse.

COMPARAISON ARCHÉOLOGIQUE

Dans l'étude archéologique originale sur ces céramiques de l'aire de Carcassonne, certains individus ont servi pour l'établissement de liaisons au moyen des empreintes (Courtieu *et alii* 1980, fig. 30). Parmi les individus analysés, 16 appartiennent à l'une de ces liaisons proposées. Parmi eux, quelques-uns nous donnent peu d'informations, car ils sont placés dans des liaisons de plusieurs empreintes différentes sur un seul ttesson :

- l'individu PL-126, du groupe AM1, dans la liaison 7 ;
- l'individu PL-106, aussi du groupe AM1, dans la liaison 2 ;
- l'individu PL-127, du groupe AM3, dans la liaison 5 ;
- et l'individu PL-142, isolé, dans la liaison 12.

Deux autres individus apportent également peu d'informations car ils sont placés dans des liaisons en cascade, c'est-à-dire avec plusieurs empreintes différentes sur un tesson et plusieurs tessons portant la même empreinte, qui sont très petites et avec seulement un individu analysé : l'individu PL-122, isolé, dans la liaison 19 ; l'individu PL-152, isolé, dans la liaison 15.

Cette situation change beaucoup avec les 10 individus qui restent. Tous ces individus (PL-118, PL-129, PL- 131, PL-137, PL-138, PL-145, PL-149, PL-150, PL-153 et PL-155) sont compris dans la liaison 13, qui relie 100 tessons avec 21 poinçons. Ces 10 individus sont classés chimiquement dans les groupes G13a, G13b et G13c mais les poinçons mettent en relation ces différents groupes chimiques dans 4 cas différents :

A - Les individus PL-149 (R. 1, orangé) et PL-155 (R. 1, orangé), du groupe G13a, présentent le poinçon 389 (Courtieu *et alii* 1980, fig. 23) comme l'individu non analysé 7612. Ce dernier présente aussi le poinçon 3186 (Courtieu *et alii* 1980, fig. 25), comme l'individu PL-137 (R. 1, gris), du groupe G13b.

B - L'individu PL-145=[11] (R. 1, orangé), du groupe G13b, présente le poinçon 390 (Courtieu *et alii* 1980, fig. 22), comme l'individu non analysé 7720. Ce dernier présente aussi le poinçon 381 (Courtieu *et alii* 1980, fig. 29), comme les individus PL-129 (R. 15, gris) et PL-131 (R. 15, gris), appartenant au groupe G13c.

C - L'individu PL-118 (R. 15, orangé), du groupe G13b, présente le poinçon 384 (Courtieu *et alii* 1980, fig. 24), comme l'individu PL-150 (R. 6, orangé), du groupe G13c.

D - L'individu PL-138 (R. 15, gris), du groupe G13b, présente le poinçon 402 (Courtieu *et alii* 1980, fig. 28), comme les individus PL-129 (R. 15, grise) et PL-131 (R. 15, gris), appartenant au groupe G13c.

Ces cas démontrent l'existence d'une relation significative entre les trois groupes G13a, G13b et G13c, comme cela avait déjà été suggéré par l'étude des compositions chimiques, en plaçant en groupes différents les mêmes poinçons qui sont appliqués aux pots avec les mêmes ou différentes typologies, et qui sont cuits dans les mêmes ou différentes atmosphères.

Un dernier fait remarquable est qu'aucun des individus du groupe G11 est compris dans les liaisons établies avec les empreintes. Ce fait est plus important si on prend en considération que ce groupe représente presque 20 % des individus analysés.

La comparaison avec la typologie (Tableau 3) va nous fournir des renseignements qui sont très importants, spécialement pour les groupes G13a, G13b et G13c. En effet, il est clair que si le groupe G13a présente des formes ouvertes (spécialement R. 1), le groupe G13c, en revanche, présente des formes fermées ou globulaires (R. 15, R. 18 et vases à liquide). Le groupe G13b présente les deux types de formes. Cette différence entre le groupe G13a et le groupe G13c ne peut être considérée comme un hasard, car la moitié des individus classés dans les groupes G13a, G13b et G13c (10 sur 20) sont de formes R. 15, R. 18 ou vases à liquide et aucun d'entre-eux n'est classé dans le groupe G13a. En même temps, 7 sur ces 20 individus correspondent à la forme R. 1 et aucun n'est classé dans le groupe G13c. Ce manque d'individus de forme R. 1 dans le groupe G13c est encore plus surprenant si on considère que les individus de forme R. 1 représentent presque la moitié de tous les individus analysés. Un autre fait remarquable est que le groupe G13c (et le G13b) concentre tous les individus de la forme R. 15 et de vases à liquide analysés. Il faut donc juger significative cette différentiation typologique entre les groupes G13a et G13c.

En relation avec le groupe G11, il faut souligner la prépondérance de la forme R. 1. Or, il est très dangereux d'extrapoler ces indications quand 3 sur 9 individus sont indéterminés.

Enfin, il faut indiquer que trois individus analysés apparaissent dans le travail archéologique (Courtieu *et alii* 1980, 41) comme des pièces remarquables : l'individu PL-152, parce qu'il s'agit d'une forme R. 18 avec une hauteur inaccoutumée ; l'individu PL-142, parce qu'il s'agit d'une forme peu courante, la R. 23 ; l'individu PL-112, parce qu'il s'agit d'une forme R. 3 avec un décor sur la panse. Ces trois individus apparaissent, après les analyses, comme isolés et ne peuvent être mis en relation avec aucun autre individu ou groupe, fait qui leur donne un caractère encore plus remarquable.

La dernière des comparaisons avec les données archéologiques qui va nous fournir des renseignements est la comparaison des groupes chimiques et des sites. En effet, l'importance des groupes G13a, G13b et G13c dans le site 101 est démontrée par le fait que bien que ces groupes incluent presque la moitié des individus analysés (20 sur 52), aucun individu ne vient des sites

	R. 1		R. 3		R. 6		R. 8		R. 9		R. 15		R. 16		R. 18		R. 23		Vas. à liq.		Indét.	
	G	O	G	O	G	O	G	O	G	O	G	O	G	O	G	O	G	O	G	O	G	O
G13a (n=6)		107 109 144 149 155		108																		
G13b (n=7)	137	154						111			138	118				113				143		
G13c (n=7)						150					129 131					153				139 140 141		
G11 (n=9)	124 135	117 146 156													136						120 132 133	
AM1	126														106							
AM2	154	151																				
AM3					127																125	
AM4		115 148																				
Isolés	114 119 157	147	112		128	122				116			110			152		142				123

Tableau 3 - Individus analysés et classés par groupe et forme. Vas. à liquide : Vases à liquide ; Indét. : Indéterminé ; G : grise ; O : orangée. 114 : PL-114 et PL-134 ; 119 : PL-119, PL-121 et PL-130.

11 Cet individu est mal classé chimiquement en relation au groupe G13b dans lequel on l'a mis, pour sa teneur élevée en MnO, mais il ne présente pas de différences significatives. Dans la Fig. 1, il est indiqué avec une flèche.

103, 379 ou 380. Cette situation est complètement différente de celle qu'on observe dans le groupe G11, avec 6 individus du site 101, 2 du site 103 et 1 du site 379.

CONCLUSIONS

En accord avec les résultats analytiques déjà exposés, nous pouvons affirmer que les groupes G13a, G13b et G13c forment une unique URCP nommée G13, qui comprend différents groupes chimiques (le G13a, non calcaire, et le G13c, clairement calcaire, avec le G13b dans une position intermédiaire). Ces différences sont dues à la teneur en CaO et elles correspondent clairement à l'existence de différences dans la pâte avant cuisson, comme le démontre l'étude minéralogique par DRX. Ainsi, le fait que ces trois groupes chimiques présentent des liaisons quant aux poinçons ne veut pas dire que nous nous trouvons en face d'un commerce de poinçons. Au contraire, les différences chimiques dans la pâte de départ sont liées, comme on l'a démontré, à la typologie des pots à cuire, en cherchant des pâtes non calcaires pour les formes ouvertes (G13a) et des pâtes calcaires pour les formes fermées ou globulaires (G13c). Ce qui veut dire que l'on est en face d'un centre producteur qui prépare des pâtes non calcaires ou calcaires selon les caractéristiques technologiques désirées pour le vase à produire et qu'il va employer les mêmes poinçons pour les décorer, de façon indépendante de la forme ou de la couleur du vase.

Outre l'URCP G13, qui est la plus importante numériquement dans notre étude, il faut parler de l'URCP G11 comme de l'autre groupe important, aussi bien du point de vue archéométrique qu'archéologique, et qui représente près de 20 % du matériel analysé. De ce groupe, on peut dire qu'il ne va pas être identifié dans l'étude archéologique (Courtieu *et alii* 1980), car aucun des individus n'est décoré avec plus d'un poinçon complet et pas plus de deux individus partagent un poinçon. Ce fait démontre clairement la nécessité d'entreprendre ce genre d'études qui sont à la fois archéologique et archéométrique.

Divers agrégations mineures et individus isolés, qui représentent 44 % des individus analysés, permettent d'envisager l'existence de différents groupes chimiques, aussi bien qu'archéologiques, qui font partie aussi de la circulation céramique dans l'aire de Carcassonne. Cette situation est, de quelque façon, semblable à celle existante en Catalogne.

Il faut dire aussi que la comparaison des céramiques de l'aire de Carcassonne avec le matériel analysé provenant de sites de Catalogne montre que, avec nos connaissances actuelles, aucune relation existe entre les matériaux de Catalogne et l'URCP G13. Uniquement à titre d'hypothèse, on peut parler d'une possible relation entre l'URCP G11 et les matériaux de Catalogne classés archéologiquement comme languedociens mais isolés dans l'étude archéométrique. Aucun renseignement n'a été trouvé en relation avec l'URCP G7/G8 des DS.P. de tradition languedocienne et par conséquent ces DS.P. sont encore un des problèmes importants à résoudre en Catalogne.

L'importance du travail que nous avons réalisé jusqu'à présent est que l'on peut confirmer l'existence de quatre grands groupes de matériaux. D'un côté, le G6, de l'aire de Marseille, et le G7/G8, de la DS.P. de tradition languedocienne, identifiés à partir de matériaux provenant de sites de Catalogne et avec une comparaison archéologique. De l'autre côté, le G13 et le G11, identifiés à partir de matériaux provenant de sites de l'aire de Carcassonne, mais pour lesquels on a seulement une comparaison archéologique pour le G13. Malgré tout, nous ne connaissons pas encore les ateliers de provenance pour ce matériel. Le seul centre de production que l'on connaît, et pour lequel le matériel n'a pas été encore caractérisé archéométriquement, est le site de la Quintarié à Clermont-L'Hérault.

BIBLIOGRAPHIE

Aitchinson 1986 : J. AITCHINSON, *The Statistical Analysis of Compositional Data*, Chapman and Hall, London, 1986.

Aitchinson 1992 : J. AITCHINSON, On Criteria for Measures of Compositional Difference, dans *Mathematical Geology*, 24, 1992, p. 365-379.

Bacaria i Martrus 1991 : A. BACARIA I MARTRUS, Les imitations de DS.P. sur le littoral catalan (V^e^ siècle après J.-C.), dans *SFECAG, Actes du Congrès de Cognac*, 1991, p. 353-364.

Bacaria i Martrus 1994 : A. BACARIA I MARTRUS, *Importacions sudgàlliques i produccions locals de ceràmica estampada a Catalunya durant el Baix Imperi Romà*, Col·lecció de Tesis Microfitxades, núm. 2319, Universitat de Barcelona, Barcelona, 1994.

Bacaria et Buxeda 1995 : A. BACARIA I MARTRUS, J. BUXEDA I GARRIGOS, Producciones de tradición languedociana en el litoral del noreste peninsular, dans *Primer Congreso Nacional de Arqueometria (Segunda Reunión de Arqueometria) (Granada, 12-14 junio 1995)*, Granada (inédit).

Bacaria *et alii* 1993 : A. BACARIA I MARTRUS, J. BUXEDA I GARRIGOS, J. et Y. RIGOIR, Les importations de DS.P. provençales et languedociennes dans les Nord-Est de la péninsule Ibérique à la lumière des analyses archéométriques, dans *SFECAG, Actes du Congrès de Versailles*, 1993, p. 341-353.

Buxeda 1999 : J. BUXEDA I GARRIGOS, Alteration and Contamination of Archaeological Ceramics: The Perturbation Problem, dans *Journal of Archaeological Sciences*, 26, 1999, p. 295-313.

Buxeda et Cau 1995 : J. BUXEDA I GARRIGOS, M.-A. CAU ONTIVEROS, Identificación y significado de la calcita secundaria en cerámicas arqueológicas, dans *Complutum*, 6, 1995, p. 293-309.

Buxeda *et alii* 1995 : J. BUXEDA I GARRIGOS, M.-A. CAU ONTIVEROS, J. M. GURT I ESPARRAGUERRA, F. TUSET I BERTRAN, Análisis tradicional y análisis arqueométrica en el estudio de las cerámicas comunes de época romana, dans AAVV, *Ceràmica comuna romana d'època alto-imperial a la Península Ibèrica. Estat de la qüestió*, Conjunt Monumental d'Empúries, Empúries, Monografies Emporitanes VIII, 1995, p. 39-60.

Buxeda et Kilikoglou 1999 : J. BUXEDA I GARRIGOS, V. KILIKOGLOU, Total variation as a measure of variability in chemical data sets, dans L. VAN ZELST (Ed.), *Patterns and Process*, Smithsonian Institution, Washington D.C. (à paraître).

Cathma 1998 : CATHMA, 1998, *Clermont-L'Hérault, La Quintarié (Présentation : H. Pomarèdes et S. Barberan)*, Compte rendu de la réunion du 11 juin 1998.

Courtieu *et alii* 1980 : J. COURTIEU, C. JOURNET, J. NICLOUX, M. PASSELAC, G. RANCOULE, J. et Y. RIGOIR, Dérivées des Sigillées Paléochrétiennes de l'Aude. Un atelier carcassonais ?, dans *Bulletin de la Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude*, LXXX, 1980, p. 35-68.

Maggetti 1981 : M. MAGETTI, Composition of roman pottery from Lousonne (Switzerland), dans M. J. HUGHES, *Scientific Studies in Ancient Ceramics*, British Museum Occasional Paper (British Museum Research Laboratory), London, 19, 1981, p. 33-55.

Picon 1973 : M. PICON, *Introduction à l'étude technique des céramiques sigillées de Lezoux*, Centre de Recherches sur les Techniques Gréco-romaines, 2, Université de Dijon, Dijon, 1973.

Pradell *et alii* 1995 : T. PRADELL, J. MOLERA, M. GARCIA-VALLES, M. VENDRELL-SAZ, Study and characterization of reduced ceramics, dans M. VENDRELL-SAZ, T. PRADELL, J. MOLERA, M. GARCIA (Eds.), *Estudis sobre ceràmica antiga*, Generalitat de Catalunya, Departament de Cultura, Barcelona, 1995, p. 239-245.

Wishart 1987 : D. WISHART, *Clustan User Manual*, Computing Laboratory, University of St. Andrews, Edinburgh, 1987.

* *
*

SFECAG, Actes du Congrès de Fribourg, 1999.

Marie-Pierre CHAMBON
Nadine ROUQUET

LA CÉRAMIQUE À "ENGOBE ROUGE BROSSÉE" DU SITE DE LAZENAY À BOURGES (Cher)

La céramique à "engobe rouge brossée" qui fait l'objet de cette communication provient du site de Lazenay près de Bourges - *Avaricum* (Fig. 1). La majorité des vases est issue d'une nécropole, le reste du lot a été trouvé dans une unité stratigraphique repérée dans un sondage réalisé dans l'enceinte d'une *villa* gallo-romaine.

La nécropole de Lazenay occupe une superficie de 1500 m^2 en pleine Champagne berrichonne. Elle se trouve à 4 km au sud du centre ville de Bourges et s'étend sur le versant d'un thalweg à proximité de la rive droite de l'Auron. L'occupation de ce vaste complexe funéraire est attestée entre La Tène et l'Antiquité tardive.

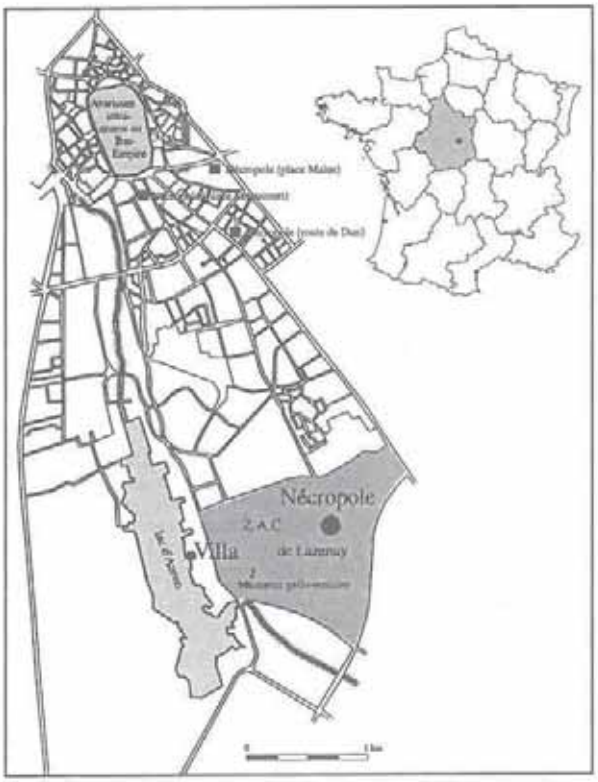


Figure 1 - Plan de situation du site de Lazenay (nécropole et *villa*) d'après M. Gaultier.

La strate 505 fouillée dans les années 1970 par A. Ferdière (Ferdière 1974) semble correspondre à une couche dépotoir qui a livré un matériel tardif abondant. Elle était aux alentours immédiats d'une *villa* gallo-romaine de type classique, à une centaine de mètres de la nécropole. Installé dans le milieu du I^{er} s. de n. è., ce domaine agricole subsiste toujours au Bas-Empire.

La céramique à "engobe rouge brossée" est une production de céramique commune identifiable avant tout par son traitement de surface. En effet, celui-ci est particulier, il s'agit d'un revêtement argileux ocre-rouge appliqué à l'aide d'un outil sans doute composé d'un assemblage de filaments souples (brosse, pinceau, chiffon ?) ayant laissé des traces en forme de stries plus ou moins courbes. Ce revêtement couvre entièrement les surfaces des vases y compris le fond et l'intérieur des formes ouvertes. Cette catégorie de céramique tournée a été cuite en atmosphère oxydante.

LE RÉPERTOIRE TYPOLOGIQUE

Le répertoire de forme de cet ensemble est actuellement restreint. Il ne concerne que des coupes ou bols, des mortiers, des pichets avec ou sans bec verseur, une cruche à deux anses, des vases fermés avec ou sans anse et des marmites tripodes ou à fond annulaire. Les formes fermées sont les plus représentées. Ce fait est en corrélation avec la nature des contextes étudiés, en l'occurrence la nécropole d'où provient la majeure partie des éléments présentés et où ces formes sont, de manière générale, les plus courantes.

Les coupes (Fig. 2).

Les coupes sont constituées d'une petite vasque hémisphérique couronnée par un bord rentrant. La lèvre est ronde ou en amande et le fond est annulaire ou légèrement concave. La jonction panse/lèvre est soulignée sur la paroi externe par une ou deux rainures concentriques. Les parois sont épaisses et des *graffiti* réalisés après cuisson et engobage figurent parfois sur

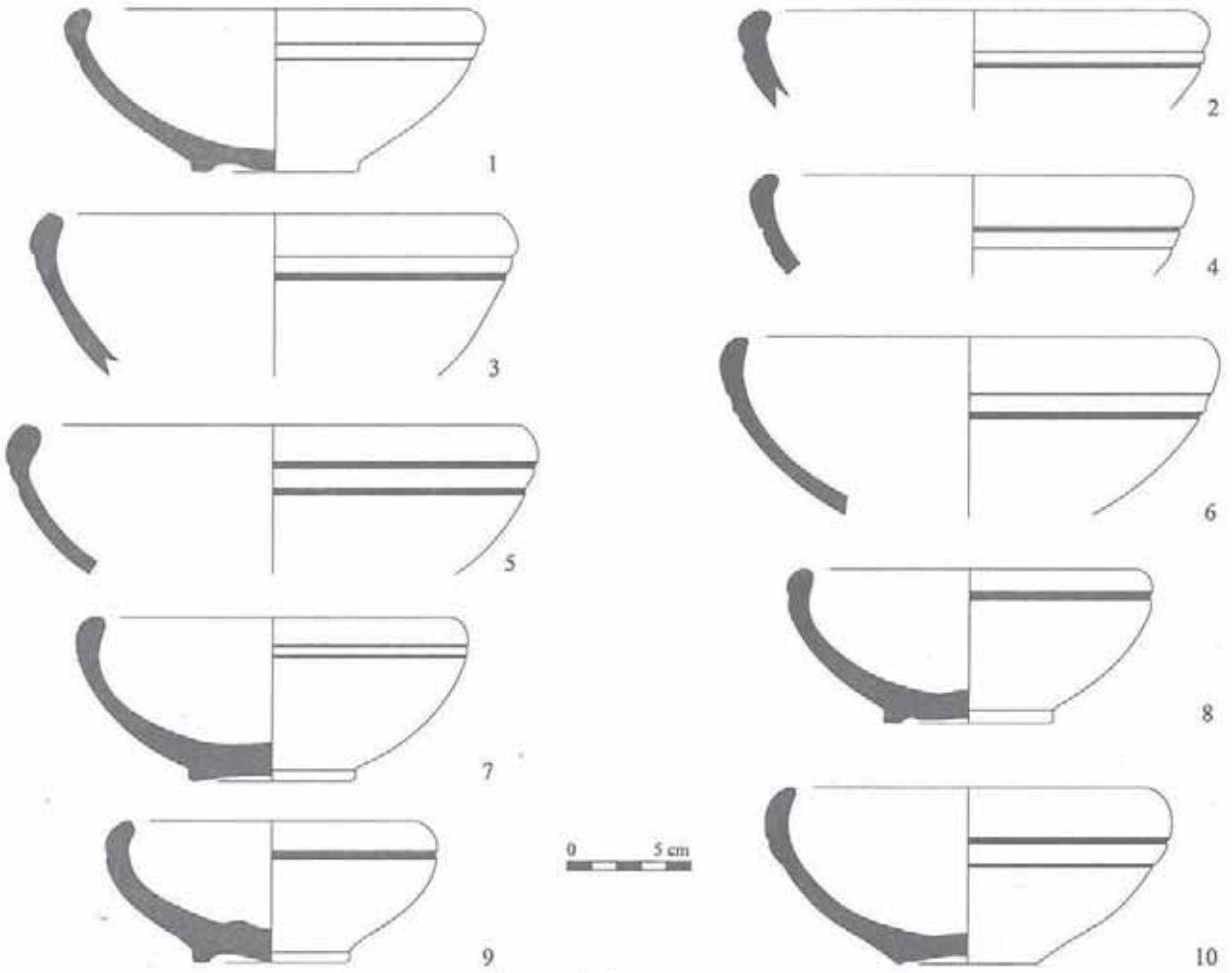


Figure 2 - Les coupes.

le fond externe du récipient. Il s'agit en général de petites séries de traits sécants en leur milieu.

L'engobe rouge mat est épais et considérablement altéré sur le fond de la paroi interne.

La pâte peut être rouge, rose ou jaune-rouge. Elle est moyennement fine et comprend une grande densité de quartz, de nodules d'oxyde métallique, de micas et de végétaux. Elle est dure et sa consistance grumeleuse a laissé de nombreuses irrégularités en surface. Ces formes n'ont pas reçu de finition particulière et seule l'une d'entre elles, trouvée en contexte funéraire, a été au contact du feu. Les autres ne présentent aucune trace de rubéfaction.

Quant aux dimensions de ces coupes, elles atteignent 6,5 cm de hauteur en moyenne. Les diamètres d'ouverture sont compris entre 14 et 16 cm et ceux de la base varient de 6,4 à 6,8 cm.

Les coupes à collerette (Fig. 3, n^{os} 4, 5 et 6).

Les coupes à collerette peuvent avoir des diamètres compris entre 16 et 34 cm. Leurs panses hémisphériques sont larges et surmontées d'une lèvre légèrement rentrante en forme de feuille de gui. Elles peuvent être ornées sur la paroi externe d'une ou deux gorges concentriques. Le pied est généralement annulaire et les parois semblent avoir été sommairement lissées.

La pâte est dure. Sa texture est homogène et fine. Elle renferme des micas, du quartz, des nodules d'oxyde métallique ainsi que de fins débris de végétaux. Sa couleur est jaune et son engobe ocre.

Ces céramiques ont été, pour la plupart, au contact du feu. Elles présentent, en effet, des traces de chauffe sur la paroi externe.

Les tripodes (Fig. 3, n^{os} 1, 2 et 3).

Les exemplaires 2 et 3 ont des panses hémisphériques larges. Leurs parois ne sont pas trop épaisses. Leurs pieds, de section quadrangulaire, sont courts et peuvent être légèrement rentrants ou évasés. Ils sont accrochés sur trois rainures de réglage qui courent dans la partie inférieure de la panse.

Leur pâte siliceuse et dure contient des débris de végétaux ainsi qu'une forte densité de paillettes de mica. Leur texture est moyennement fine et homogène. Leur surface semble avoir été lissée avant d'être engobée. La pâte est rose ou blanche et l'engobe brun-rouge. Ils ne présentent pas de trace de chauffe.

Le tripode 1 a un haut bord vertical scandé de deux larges gorges concentriques. La lèvre est ronde et légèrement débordante sur la paroi externe. A mi-hauteur de la coupe se trouve une carène au profil arrondi. Le fond où figurent des *graffiti* est plat, il est entouré de trois rainures sur lesquelles sont greffés les trois pieds très courts. Ceux-ci ont, de par leur position, perdu toute fonction de support.

La pâte, homogène et dure, est rose.

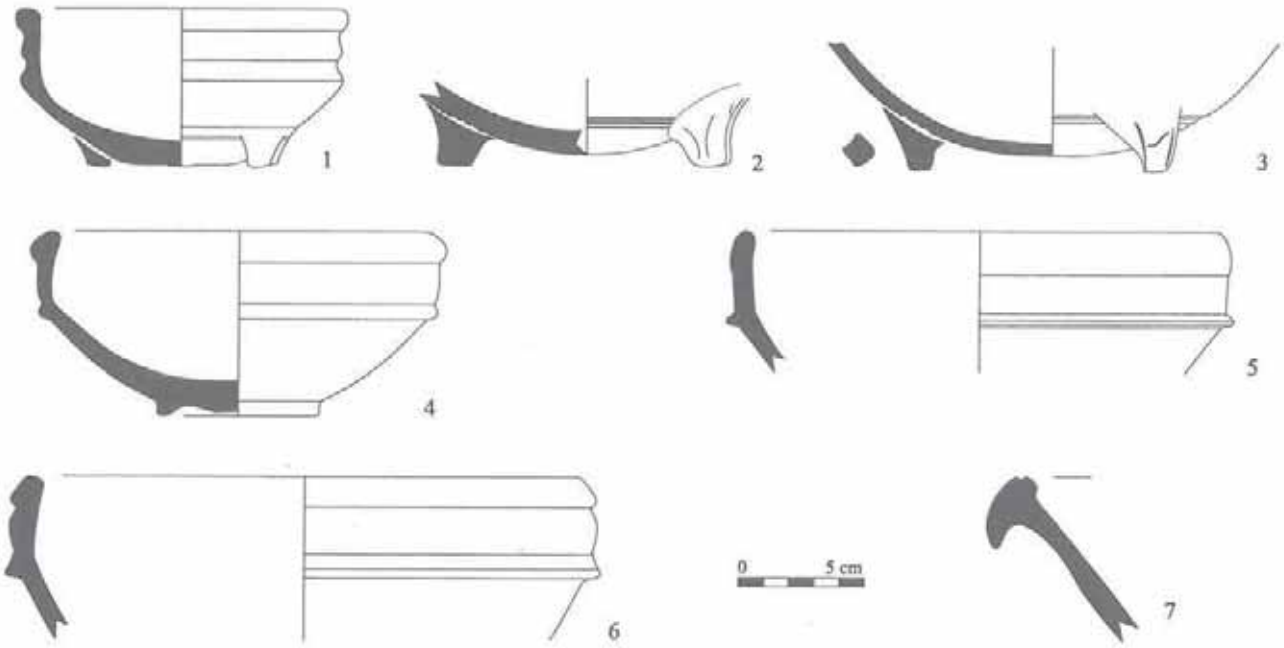


Figure 3 - Les coupes à collerette, les formes tripodes et les mortiers.

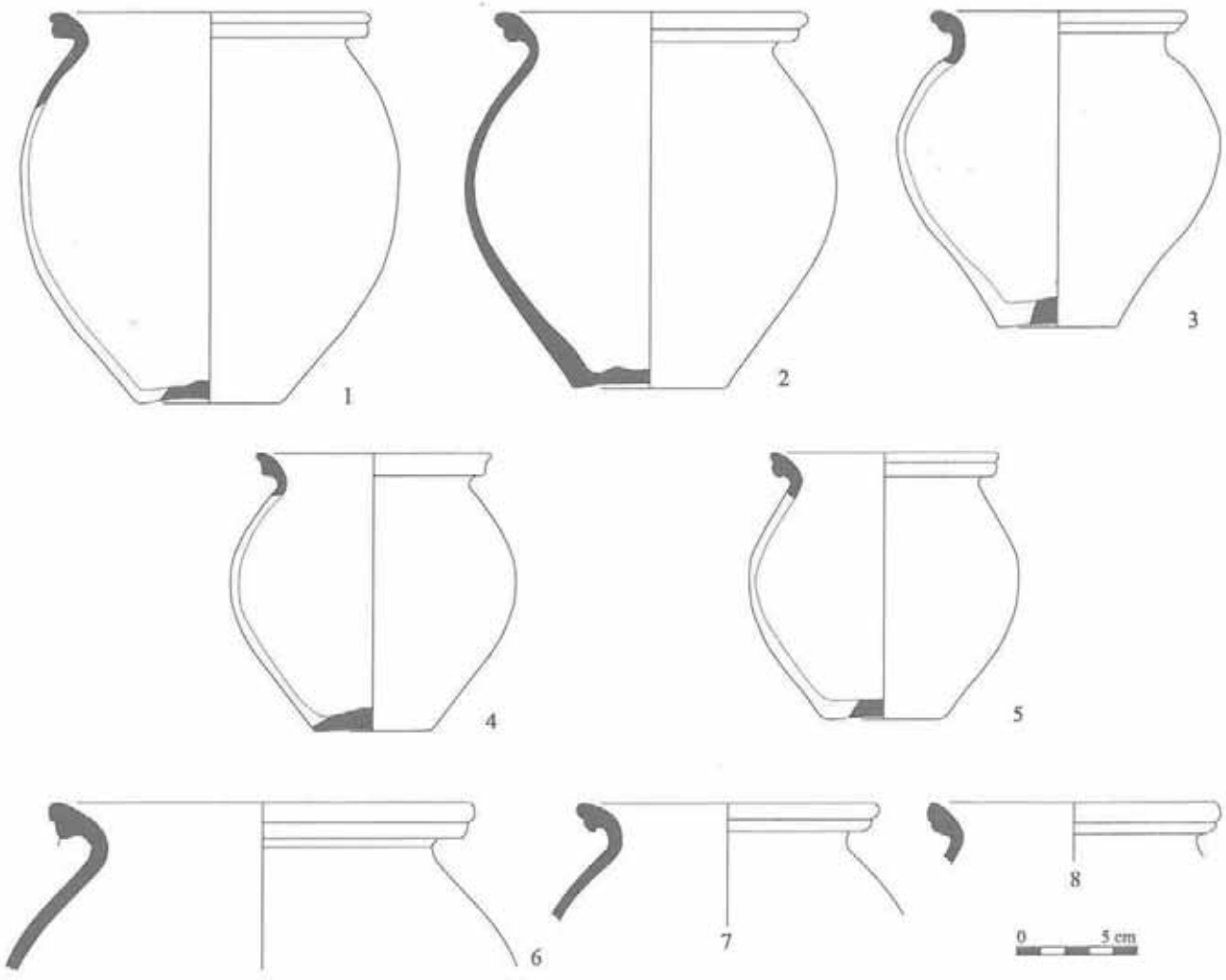


Figure 4 - Les vases fermés sans anse.

Les mortiers (Fig. 3, n° 7).

Les mortiers sont peu nombreux. Ils sont composés d'une large vasque hémisphérique qui s'achève par une lèvre épaisse rabattue sur l'extérieur formant ainsi une collerette. Aucun exemplaire n'a conservé son bec verseur. Une petite lèvre interne, assez plate et de section rectangulaire est clairement délimitée par un léger sillon supérieur et un ressaut inférieur à arête vive. La paroi interne, qui elle aussi a été engobée, est recouverte d'une râpe de quartz blanc de calibre irrégulier. Les parois sont épaisses.

La pâte micacée comprend de nombreux nodules d'oxyde métallique ; elle est dure et de texture fine. Sa couleur est jaune-rouge et son engobe présente des nuances qui vont du rouge clair au jaune-rouge. Son diamètre d'ouverture mesure 32 cm.

Les vases fermés sans anse (Fig. 4).

Ces formes à fond plat, à panse globulaire et à lèvre en poulie, reposent sur une base étroite. Leur col est large et très court. Les hauteurs varient de 9,5 à 16 cm environ. Ces céramiques ont été tournées dans une pâte siliceuse riche en mica et rayable au fer. Les parois semblent avoir été sommairement lissées mais l'aspect grumeleux de l'argile reste néanmoins visible en surface. La couleur de la pâte est brune, plus ou moins foncée, et l'engobe brun-rouge. Tous ces pots sont très rubéfiés.

Les pots à une anse (Fig. 5).

Les pots à une anse reprennent la forme initiale des vases fermés sans anse décrits ci-dessus. Ils mesurent de 11 à 13 cm de haut. Les panses sont donc globulaires et certaines peuvent être affinées à la base, ce qui rend leurs profils un peu élancés. Elles reposent sur des fonds plats légèrement incurvés. Le col, large et très court, se prolonge par une lèvre en poulie ou de section quadrangulaire. L'anse qui peut être bifide ou approximativement ronde part directement de la lèvre pour arriver juste au-dessus du diamètre maximal de la panse. Ce sont des attaches simples sur la base desquelles se trouve parfois l'empreinte d'un doigt.

La pâte siliceuse contient du quartz en abondance, des végétaux, du mica et des nodules d'oxyde métallique. Elle a une texture moyennement fine et ne se raye pas à l'ongle. La paroi externe semble avoir été sommairement lissée avant d'être engobée. La pâte est rose avec des franges blanches. L'engobe est brun-rouge et des traces de chauffe sont visibles sur toute la partie opposée à l'anse.

Les pichets (Fig. 6).

Le pichet est la forme la plus largement représentée sur la nécropole. Les hauteurs sont comprises entre 13,5 et 19 cm. Les pichets reposent tous sur des fonds plats légèrement incurvés. Les panses sont globulaires et les cols tronconiques. La jonction panse/col est marquée par un ressaut et la lèvre ronde est évasée. Peu d'exemplaires sont pourvus de bec verseur. Les anses, en ruban ou bifides, ont leur attache supérieure greffée sur les lèvres alors que leur attache inférieure est collée sur l'épaule et porte souvent la marque ronde et creuse d'un pouce. Le récipient peut être dépourvu de tout décor ou être orné d'une à trois rainures sur le col et la partie supérieure de la panse.

L'engobe semble avoir été badigeonné de manière sommaire quand la pâte n'était pas encore tout à fait sèche. Les traces de l'outil qui a servi à déposer l'engobe apparaissent en effet en léger relief à la surface du vase. De plus, la partie du vase qui se trouve sous l'anse n'est pas toujours peinte ; la base est aussi parfois négligée alors que le fond n'est jamais oublié. De nombreuses empreintes digitales sont également bien visibles en surface.

La pâte, de texture moyennement fine et d'aspect grumeleux, est tendre et poreuse. Elle est très micacée et renferme de nombreux cristaux de quartz de calibre très irrégulier et certains feldspaths atteignent plus de 1 cm de diamètre. Des nodules d'oxyde métallique entrent aussi dans la composition de l'argile ainsi que des végétaux qui ont laissé des empreintes filiformes assez grossières.

La couleur de l'argile oscille selon les vases, du rouge au brun-jaune clair et l'engobe présente de légères nuances qui vont du jaune-rouge au brun-rouge clair.

La grande majorité des pichets portent des traces de chauffe sur la partie opposée à l'anse.

Une cruche à deux anses (Fig. 7).

Le seul individu de cette forme mesure 22 cm de haut. Son fond plat est très étroit (5 cm) alors que la panse globulaire atteint à mi-hauteur du récipient un diamètre maximal de 17 cm. La liaison panse/col est soulignée par un ressaut très discret. Le col est large et haut, il converge légèrement avant de s'évaser au niveau de la lèvre en

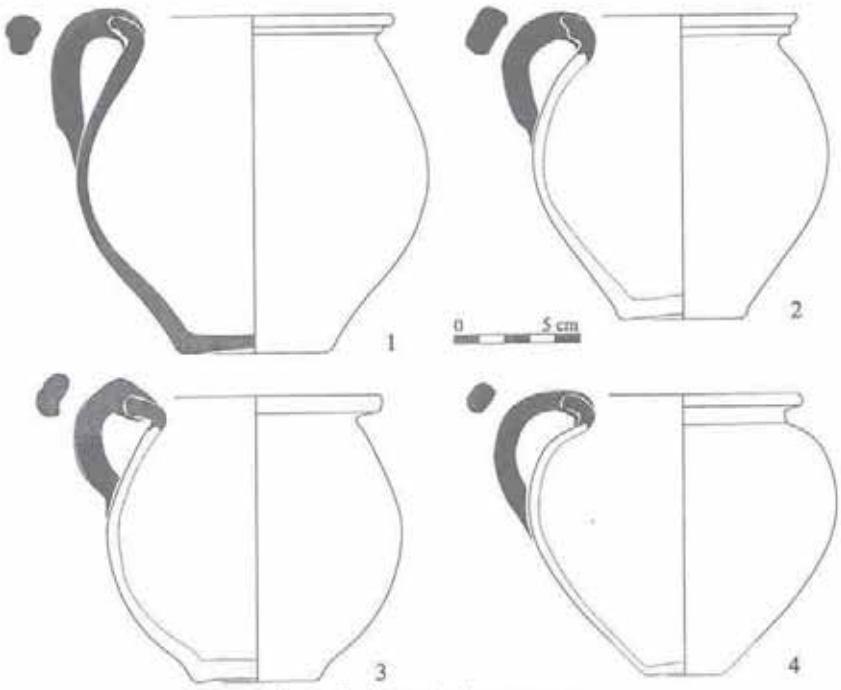


Figure 5 - Les pots à une anse.

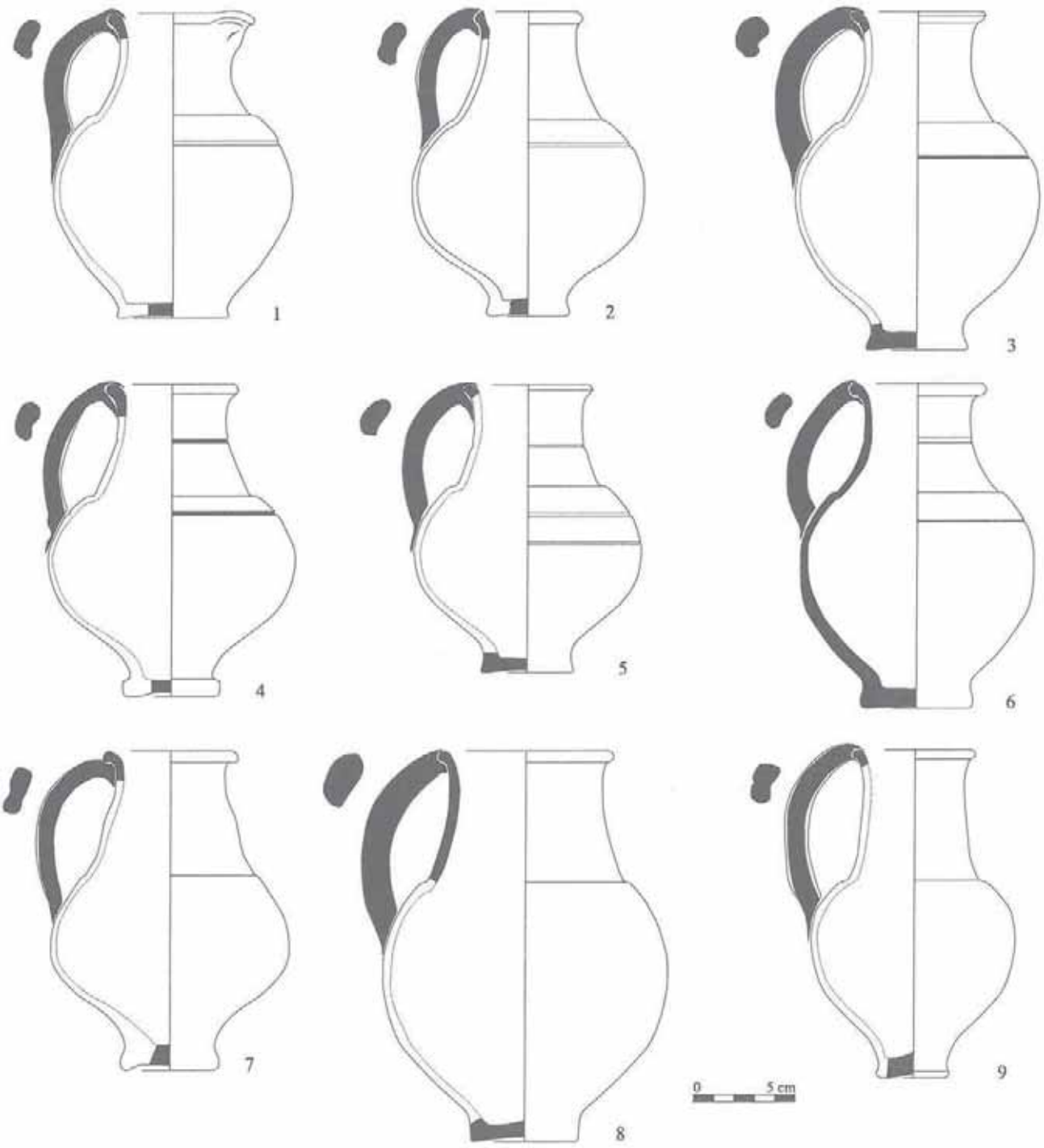


Figure 6 - Les pichets.

bandeau. De section triangulaire, celle-ci présente une face externe concave et un petit renflement interne. Les anses bifides ont leur attache supérieure collée sous la lèvre et leur base repose sur l'épaule. La partie superficielle de la pâte est blanche et l'engobe jaune-rouge. La pâte est poreuse et se raye à l'ongle. La cruche étant complète, il est difficile d'en étudier les composants avec précision. Un éclat permet seulement d'observer quelques micas blancs mêlés à des cristaux de quartz. En outre, des négatifs de débris épars de végétaux détruits à la cuisson sont visibles en surface.

LE MOBILIER ASSOCIÉ ET L'APPROCHE CHRONOLOGIQUE

Ces vases ont été extraits d'un contexte funéraire et d'un contexte d'habitat qui, selon toute vraisemblance, ont fonctionné ensemble au cours du Bas-Empire.

La nécropole tardive de Lazenay se compose de 356 inhumations, pour la plupart en cercueil, organisées en rangées selon une orientation générale est-ouest (Troadec 1995). Le mobilier retrouvé dans les tombes est essentiellement constitué de vases en terre cuite,

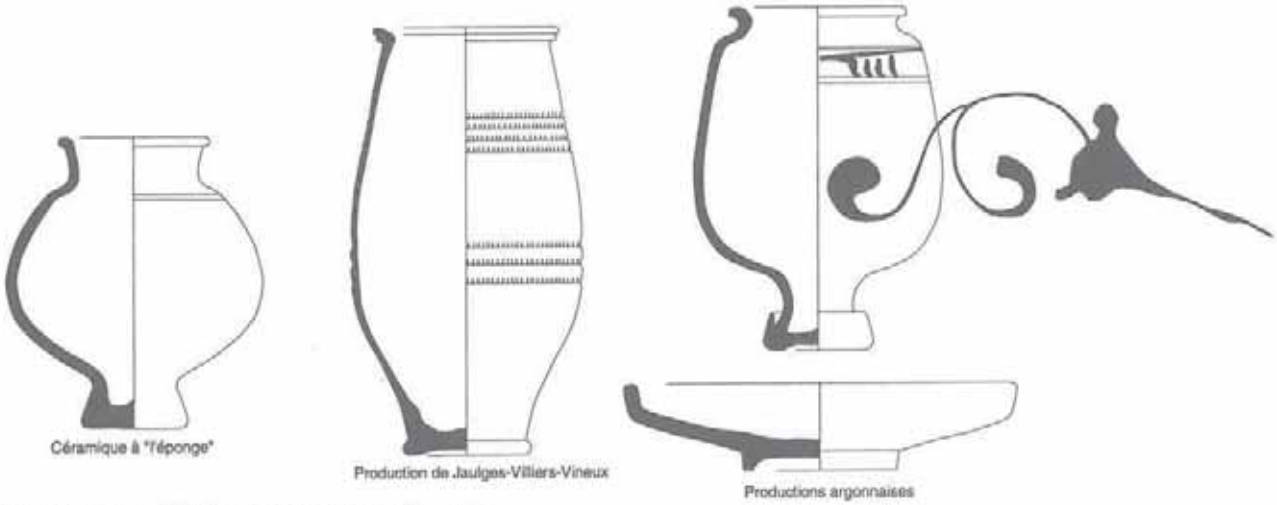


Figure 7 - Cruche à deux anses.

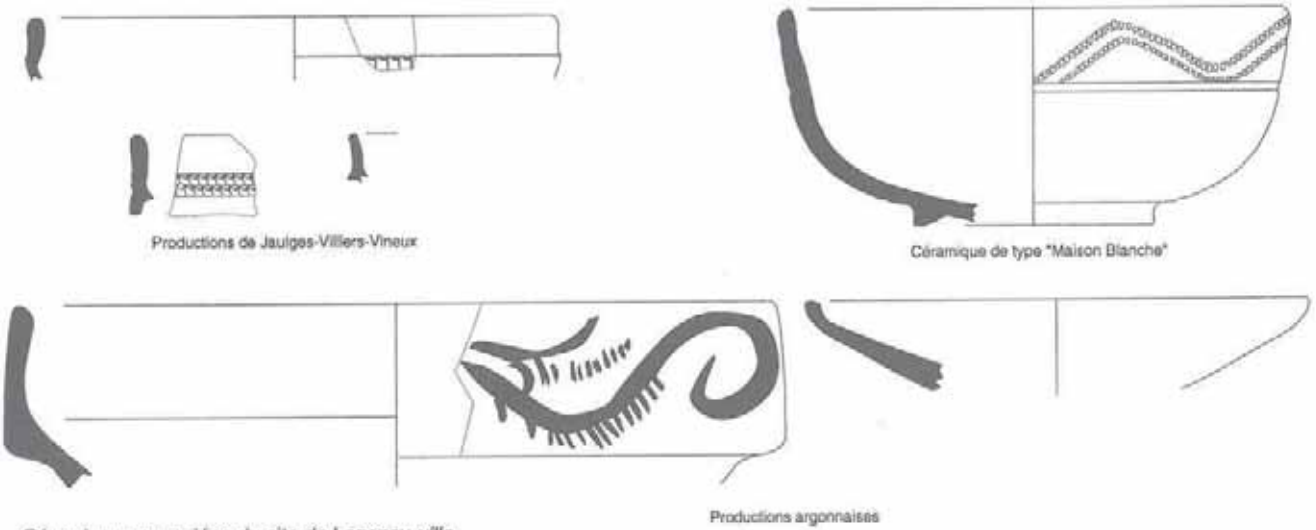
de quelques objets en verre et d'une vingtaine de monnaies. Les pièces d'habillement ou de parure (boucle de ceinture, fibule, bracelet, anneaux ...) sont relativement rares. On peut toutefois signaler la présence non négligeable de chaussures cloutées fréquentes dans les nécropoles du Bas-Empire.

L'association céramique est caractéristique des contextes du IVe s. (Fig. 8). Sur les 261 vases, 95 se rattachent à la catégorie à "engobe rouge brossée". Ils sont associés à de nombreux gobelets à col tronconique court ou allongé en céramique noire à surface lustrée. Ces deux catégories totalisent à elles seules 75 % du mobilier funéraire.

Le reste de la céramique correspond à 15 % de céramique dite "commune" et 5 % de céramique fine dont 4 vases de céramique à l'éponge : trois gobelets de type Raimbault VIII et une jatte carénée de type Raimbault V (Raimbault 1973). Un gobelet tulipiforme à lèvre en corniche, à revêtement argileux orangé, provient de l'atelier de Jaulges-Villiers-Vineux. Les productions argonnaises sont représentées par une coupe



Céramiques associées du site de Lazenay- nécropole



Céramiques associées du site de Lazenay-*villa*

Figure 8 - Le matériel céramique associé (éch. 1/3).

de type Chenet 320 lisse et une assiette Ch. 304, en sigillée, ainsi que par plusieurs gobelets de type Ch. 334 et un de type Ch. 335 à décor de barbotine.

Parmi les vases en verre, on peut citer la présence des formes Isings 106b datées du IVe-début du Ve s. et de variantes tardives des formes Isings 30 et 94.

Sur les 22 monnaies retrouvées en dépôt, 17 sont datées du IVe s. dont 15 postérieures à 325 (Fig. 9).

Ces éléments de datation sont à prendre avec précaution car il s'agit de dépôt funéraire. Un décalage chronologique non négligeable peut exister entre la fabrication de ces objets et le moment où ils furent déposés dans les tombes.

Le second lot sélectionné pour cette étude se caractérise par une grande diversité du matériel (faune, céramique, monnaies). Aucune étude d'ensemble n'ayant été réalisée, aucun comptage n'est disponible. Seuls quelques éléments de céramique et les monnaies seront ici présentés (Fig. 8 et 9).

Liste des monnaies du site de Lazenay - nécropole

Contexte	Identification	Atelier	Datation
F. 2-87	Tétricus Ier AE Antoniniamus local	Gaule	275/280
	Victorin AE Minimus local	Gaule	269/270
F. 2-141	Constantin Ier AE Follis	Scicia	334/335
	Constantin Ier AE Follis	Constantinople	330/333
F. 5-27	Tétricus Ier AE Minimus local	Gaule	275/280
F. 5-40	Constantin Ier AE Follis	Lyon	316
F. 5-41	Valens AE Follis	Arles	364/368
F. 5-48	Constantin II AE Follis	?	323/324
F. 5-50	Constantin Ier AE Follis	Trèves	321
F. 5-84	Constantin Ier AE Follis	Arles	317/318
	Constantin Ier AE Follis	Arles	317/318
F. 5-98	Constance II AE Follis	Arles	328
	Crispus AE Follis	?	324/326
F. 5-144	Constantin Ier AE Follis	?	324/330
F. 5-151	Magnence AE 2	Lyon	350/353
F. 5-152	Magnence AE 2	Lyon	350/353
F. 5-162	Claude II AE Antoniniamus	Rome	269
F. 5-170	Roma AE Follis	?	330/341
	Constantin II AE Follis	Scicia	335/336
	Constantinienne AE 4	?	337/361
F. 6-55	Crispus AE Follis	?	321/324
	Constance II AE 3	?	337/361
F. 6-109	Tétricus Ier AE Minimus local	Gaule	270/273
F. 6-126	Magnence AE 2	?	350/353

Liste des monnaies du site de Lazenay - *villa*

Contexte	Identification	Atelier	Datation
505/1	Faustine jeune AE Sesterce	Rome	145/175
505/2	Constance II AE Follis	Trèves	347/348
505/3	Tétricus Ier AE Minimus local	Gaule	270/275
505/4	Constant (?) AE Follis	?	337/341
505/5	Constance II (?) AE Follis	?	337/341
505/6	Constance II (?) AE Follis	?	341/346
505/7	Magnence AE 4	?	351/353
505/8	(?) AE 4	?	378/383
505/9	Julien II AE 4	?	355/360
505/10	Théodose AE 4	?	393/395
505/11	Constance II (?) AE 4	?	341/346
505/12	Constance II (?) AE 4	Trèves	347/348
505/13	Tétricus Ier AE Minimus local	Gaule	270/275
505/14	AE Minimus imitation de la fin du IVe s.	?	fin du IVe s.
505/15	Théodose Ier AE 3	?	378/383
505/16	Postumus AE Antoniniamus	Milan	268
505/17	Tétricus Ier AE Antoniniamus local	Gaule 270/275	
505/18	Constantinienne AE 3	?	IVe s.
505/19	Constance Chlore AE fraction de Follis	?	295/299
505/20	Constantinienne AE 3	?	IVe s.
505/21	AE Fragment ?	?	?
505/22	AE Fragment ?	?	?
505/23	AE Minimus	?	mil. IVe s. ?
505/24	?	?	?

Figure 9 - Les monnaies de Lazenay-nécropole et de Lazenay-*villa*.

A la céramique à "engobe rouge brossée" sont associés plusieurs Chenet 323 de Jaulges-Villiers-Vineux dont deux variantes A, une variante B et une C (Séguier 1996). Des fragments de gobelets à revêtement argileux brun-ocre, dont un à dépression, pourraient avoir la même origine (Fig. 8).

Parmi la céramique fine, on note aussi un fragment de gobelet en céramique métallescente d'origine trévire, orné d'une inscription en barbotine blanche.

La sigillée argonnaise ou dérivée est représentée par une assiette de type Chenet 304, par plusieurs coupes de type Ch. 320 décorées à la molette dont une seule est identifiable –elle se rattache au groupe 4 de Hubener (Feller et Brulet 1998). Un mortier de type Ch. 330 est décoré au niveau de son bandeau de rinceaux en barbotine blanche.

Deux individus de type "Maison Blanche" sont aussi présents. Il s'agit d'une jatte hémisphérique à bord vertical et d'une jatte carénée à lèvre arrondie, décorées de motifs en creux formant une guirlande sur la partie haute de la panse.

Sur les 24 monnaies, seules 21 ont pu être identifiées précisément (Fig. 9). Elles se répartissent de la manière suivante : une monnaie résiduelle du IIe s., cinq monnaies datées de la fin du IIe s., trois monnaies du deuxième quart du IVe s., et plus de la moitié se situent entre le milieu et la fin du IVe s. La monnaie la plus récente est datée de 393/395.

Les deux contextes s'inscrivent nettement dans le IVe s. S'il est difficile de se baser uniquement sur les datations des dépôts funéraires, le contexte de la *villa*, nettement plus tardif, atteste la présence de cette céramique jusqu'à la fin du IVe s.

Cette datation concorde tout à fait avec celle des autres contextes de la région où ce type céramique a aussi été découvert.

LA DIFFUSION

Bien que l'origine de cette catégorie soit inconnue, il a été possible d'établir une première carte de répartition à partir d'une recherche bibliographique et d'une enquête orale menée auprès de plusieurs chercheurs (Fig. 10). Cette carte ne prétend pas être une vue exhaustive de la répartition de ce type céramique mais elle correspond à l'état actuel des données. Elle devra donc être complétée au fur et à mesure de nouvelles découvertes ou de nouvelles informations.

Lors de cette recherche un certain nombre de problèmes se sont posés. Cette céramique, bien que très caractéristique, est souvent assimilée à de la céramique commune. On la trouve sous des dénominations variées. Elle fut pourtant identifiée dès le début des années 1980 par A. Ferdière sur le site de Dambron en Eure-et-Loir (Ferdière 1983).

Concernant les publications anciennes, les dessins ou les photographies, lorsqu'ils sont présents, sont difficilement lisibles et les descriptions techniques peu explicites.

Néanmoins, on constate que la diffusion est centrée

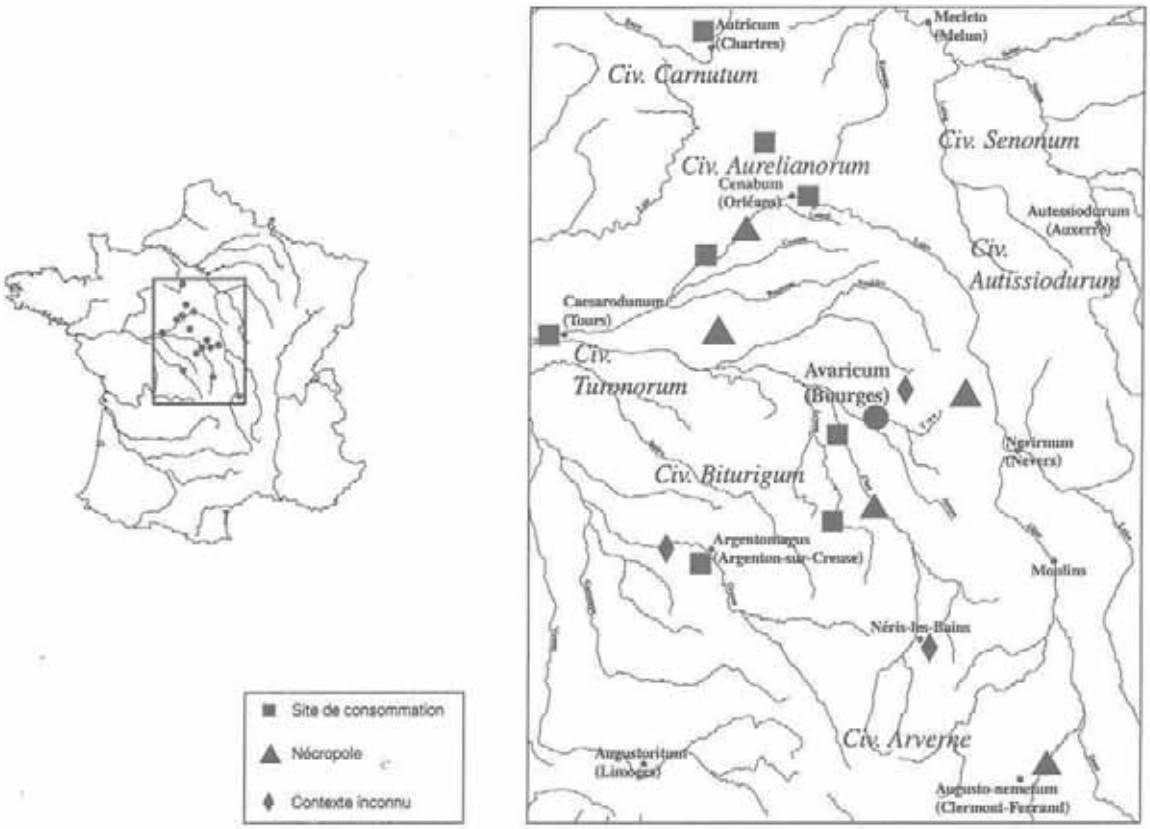


Figure 10- Carte de répartition de la céramique à "engobe rouge brossée".

essentiellement sur les cités biturige et carnute, et s'étend à l'ouest jusqu'à la cité des Turons.

Absente des contextes tardifs situés à l'est du Loiret, une limite orientale semble matérialisée par la Loire.

Au nord, Chartres est, pour l'instant, le site le plus septentrional.

Au sud, cette céramique est présente jusqu'en Auvergne, comme, par exemple sur la nécropole des Martres-d'Artières (Périchon et Chopelin 1970). Mais la limite sud est difficile à cerner car cette céramique peut être confondue avec une production techniquement très proche : "la céramique brossée ocre" (Bet et Delage 1996).

La céramique à "engobe rouge brossée" se rencontre autant sur des sites d'habitats que funéraires, en milieu urbain comme en milieu rural.

Ces résultats constituent une première définition de cette catégorie. L'étude technique et la datation doivent encore être affinées et le répertoire typologique complété afin de confirmer la cohérence de cette production. Cette recherche approfondie devrait également permettre de mieux cerner l'origine de ces céramiques qui ont largement été diffusées sur tout le territoire carnute et biturige au cours du IV^{e} s.



BIBLIOGRAPHIE

Baillieu et Cabezuelo 1989 : M. BAILLEU et U. CABEZUELO, La nécropole de Bruère-Allichamps (Cher) (IV^{e}-XVII^{e} siècle), dans *Cahiers d'Archéologie et d'Histoire du Berry*, 98, septembre 1989, p. 23-36.

Baratin 1977 : J.-F. BARATIN, *Les nécropoles de Tavers (Loiret). La campagne de fouille de 1974*, catalogue d'exposition, Orléans, 1977.

Bet et Delage 1996 : P. BET et R. DELAGE, Principes généraux de gestion du mobilier archéologique. Une étape primordiale dans l'informatisation des données du site de Lezoux, dans *SFECAG, Actes du congrès de Dijon*, 1996, p. 263-266.

Bryant (dir.) 1994 : S. BRYANT (dir.), *Le site de la «Rue Nouvelle du château, rue Saragosse», Issoudun (Indre)*, Document Final de Synthèse, SRA Centre, Orléans, 1994.

Chenet 1941 : G. CHENET, *La céramique gallo-romaine d'Argonne du IV^{e} siècle*, Macôn, 1941.

Cussonneau 1975 : C. CUSSONNEAU, *La nécropole de Séraucourt à Bourges*, Mémoire de Maîtrise, Université de Paris IV, 1975, 205 p.

Debal 1970 : J. DEBAL, Le cimetière romain de Soings-en-Sologne (Loir-et-cher), dans *Revue Archéologique du Centre*, IX, 1970, p. 20-31.

Feller et Brulet 1998 : M. FELLER, R. BRULET (dir.), Recherches sur les ateliers de céramique gallo-romains en Argonne, dans *Archaeologia Mosellana*, 3, 1998, p. 229-368.

Ferdière 1974 : A. FERDIERE, *Rapport de fouilles de sauvetage de Bourges Lazenay*, SRA Centre, Orléans, 1974.

Ferdière 1979 : A. FERDIERE, Un quai romain découvert à Bourges, dans *Archéologia*, 132, 1979, p. 42-44.

Ferdière 1983 : A. FERDIERE (dir.), Un site rural gallo-romain en Beauce : Dambron, Fouille de sauvetage du site de la "Fosse Dieppe" à Dambron, 2ème partie : le mobilier du fond de cabane du Bas-Empire (structure 19), dans *Publication de la Fédération Archéologique du Loiret*, 1983, p. 29-83.

Genty et Moireau 1987 : P. GENTY et F. MOIREAU, Le site gallo-romain et médiéval de Glatigny (Mer, Loir-et-Cher), dans *Revue Archéologique du Centre de la France*, 26, fasc. 1, 1987, p. 21-66.

Luberne et Chambon 1996 : A. LUBERNE et M.-P. CHAMBON, *Le site des «Augerets», Villeuneuve-sur-Cher*, Document Final de Synthèse, SRA Centre, Orléans,1996

Massat 1998 : T. MASSAT (dir.), *Le site de la Charpenterie*, Document Final de Synthèse, SRA Centre, Orléans, 1998.

Nouel 1954 : A. NOUEL, Poteries antiques trouvées à Tavers, dans *Bulletin de liaison de la Société Archéologique et Historique de l'Orléanais*, 24, 1954.

Perichon et Chopelin 1970 : R. PERICHON et C. CHOPELIN, Une nécropole du Bas-Empire aux Martres-d'Artières (Puy-de-Dôme), dans *Gallia*, XXVIII, 1970, p. 166-191.

Randoin 1981 : B. RANDOIN, Essai de classification chronologique de la céramique de Tours du IVe au XIe siècle, dans *Recherches sur Tours*, 1, 1981, p. 103-114.

Raimbault 1973 : M. RAIMBAULT, La céramique gallo-romaine dite "à l'éponge" dans l'ouest de la Gaule, dans *Gallia*, 31, 1973, p. 196-206.

Séguier et Morize 1996 : J.-M. SEGUIER et D. MORIZE, Les céramiques à revêtement argileux de Jaulges-Villiers-Vineux (Yonne) : éléments de typo-chronologie et approche de la diffusion d'après les données d'Ile-de-France, dans *SFECAG, Actes du congrès de Dijon*, 1996, p. 155-180.

Troadec 1995 : J. TROADEC, *Le cimetière rural antique de Lazenay, Bourges (ZAC du Hameau de Lazenay)*, Document Final de Synthèse, SRA Centre, Orléans 1995.

* *
*

ANNEXE : Notices de sites

Cité	Lieu	Nature du site	Datation	Références
Arverne	Martres-d'Artières (Puy-de-Dôme)	rural/nécropole	Bas-Empire	Périchon et Chopelin 1970
Arverne	Néris-les-Bains (Allier)	indéterminé	Indéterminé	Renseignement M. Desnoyers dans Ferdière 1983, p. 46
Biturige Cubi	Allogny (Cher)	indéterminé	Bas-Empire	Collection du Musée du Berry (Bourges)
Biturige Cubi	Bourges (Cher), Saint Martin des Champs	urbain/nécropole	Bas-Empire	Information Service Arch. Municipal de Bourges
Biturige Cubi	Bourges (Cher), Lazenay	rural/habitat et nécropole	Bas-Empire	Troadec 1995
Biturige Cubi	Bourges (Cher), Haut de la rue Moyenne	urbain/habitat	Bas-Empire	Information Service Arch. Municipal de Bourges
Biturige Cubi	Bourges (Cher), Séroaucourt	urbain/nécropole		Cussonneau 1975 et coll. du Musée du Berry (Bourges)
Biturige Cubi	Bruère-Allichamps (Cher), Le vieux cimetière	rural/nécropole	IVe s.	Bailleu et Cabezuelo 1989
Biturige Cubi	Etréchy (Cher), Cimetière du Bussiou	rural/nécropole	Bas-Empire	Collection du Musée du Berry (Bourges)
Biturige Cubi	Issoudun (Indre), Rue Nouvelle du Château...	urbain/habitat	Bas-Empire	Bryant 1995
Biturige Cubi	Oulches (Indre)	site de métallurgie	Bas-Empire	Ref. orale : I. Bouchain
Biturige Cubi	Saint-Marcel (Indre), *Argentomagus*	urbain/habitat	Bas-Empire	Ref. orale : I. Bouchain
Biturige Cubi	Soing-en-Sologne (Loir-et-Cher), Le cimetière Romain	rural/nécropole	Bas-Empire	Debal 1970
Biturige Cubi	Villeneuve-sur-Cher (Cher), Les Augerets	rural/habitat	deuxième moitié IVe s.	Luberne et Chambon 1996
Carnute	Chartres (Eure-et-Loire)	urbain/habitat	Bas-Empire	Ref. orale : H. Sellès
Carnute	Dambron (Eure-et-Loir), La Fosse-Dieppe	rural/habitat	deuxième q./milieu IVe s.	Ferdière 1983
Carnute	Mer(Loir-et-Cher), Le site de Glatigny	rural/habitat	IVe s.	Genty et Moireau 1987, p. 34 à 37 et 53 (fig. 25)
Carnute	Orléans (Loiret), La Charpenterie	urbain/habitat	Bas-Empire	Massat 1999
Carnute	Saint-Jean-de-Braye (Loiret), *villa* du Clos de Roche	rural/habitat	Bas-Empire	Vilpoux, Fournier et Chambon, étude en cours
Carnute	Tavers (Loiret)	rural/nécropole	Bas-Empire	Baratin 1977, pl. V, n° 10
Turon	Tours (Indre-et-Loire), Le site du Château	urbain/habitat	troisième quart IVe-Ve s.	Randoin 1981

DISCUSSION

Président de séance : Th. MARTIN

***Armand DESBAT** : Vous avez évoqué la présence de dégraissant végétaux. Est-ce vraiment assuré ?*
***Nadine ROUQUET-RICHARD** : Sur la surface des vases, on voit des traces qui pourraient s'apparenter à des dépôts végétaux qui ont cuit avec les vases.*
***Armand DESBAT** : Vous avez fait des observations sur cassures, sur lames minces ?*
***Nadine ROUQUET-RICHARD** : On ne les voit qu'en surface.*
***Armand DESBAT** : Des dégraissants uniquement en surface, c'est quand même assez exceptionnel !*
***Nadine ROUQUET-RICHARD** : On a regardé à la loupe et on voit des empreintes filiformes.*
***Armand DESBAT** : Très nombreuses ?*
***Nadine ROUQUET-RICHARD** : Oui, il y en a beaucoup.*
***Armand DESBAT** : Vous n'avez pas de tessons ici ?*
***Nadine ROUQUET-RICHARD** : Non !*
***Armand DESBAT** : Dommage ! Sur vos exemplaires on a le même phénomène que celui que soulignait Christophe Sireix hier, de ces pichets qui servent à chauffer de l'eau et que l'on met contre le feu, d'un côté ; on en a vu un qui a subi un très joli choc thermique puisque tout le côté exposé à la flamme a éclaté.*
***Alain WITTMANN** : Simple précision : la production de ce type de céramique est bien connue à Lezoux dans des contextes du IV^e^ s.*
***Marie-Pierre CHAMBON** : Oui, j'en ai vu à Lezoux, mais il ne semble pas que ce soit la même.*
***Alain WITTMANN** : Non, probablement pas.*
***Marie-Pierre CHAMBON** : C'est le même traitement de surface mais la pâte et les formes sont un peu différentes.*
***Alain WITTMANN** : Comme tu parlais de la nécropole des Martres-d'Artières ...*
***Marie-Pierre CHAMBON** : Justement, ce n'est pas évident. On a seulement regardé la publication et ce serait à voir plus précisément.*

* *
*

Armand DESBAT

VASES MOULÉS EN SIGILLÉE CLAIRE ITALIQUE, TROUVÉS À LYON ET VIENNE

Plusieurs sites lyonnais ont livré quelques témoins d'une céramique décorée au moule, que ses caractères techniques invitent à classer dans la famille des sigillées claires. Il s'agit de vases à vernis rouge non grésé dont les formes et les décors sont directement inspirés de vases métalliques.

CATALOGUE

Cinq exemplaires ont été recensés à Lyon et un à Saint-Romain-en-Gal. Tous les fragments appartiennent à des vases aux parois très fines (Fig. 1).

1. Lyon, Hauts-de-St-Just, 1973, zone I, drain S3, III[e] s.
Coupe à décor bachique : têtes de satyres et de ménade avec thyrses, bouc, instruments de culte. Des parallèles à ce type de décor sont donnés par les coupes du trésor de Vienne, de Lyon-Vaise ou encore de Bavay (Baratte *et al* 1989, n° 103).

2. Lyon, Hauts-de-Saint-Just, 1973, zone I, niveau d'abandon, III[e] s.
Rebord de coupelle à marli, avec décor de masque. Le fragment (non figuré) a été perdu.

3. Lyon, Rue des Farges, 1974, zone D, hors stratigraphie.
Rebord de plat, décor de perles et pirouettes et d'une tresse.

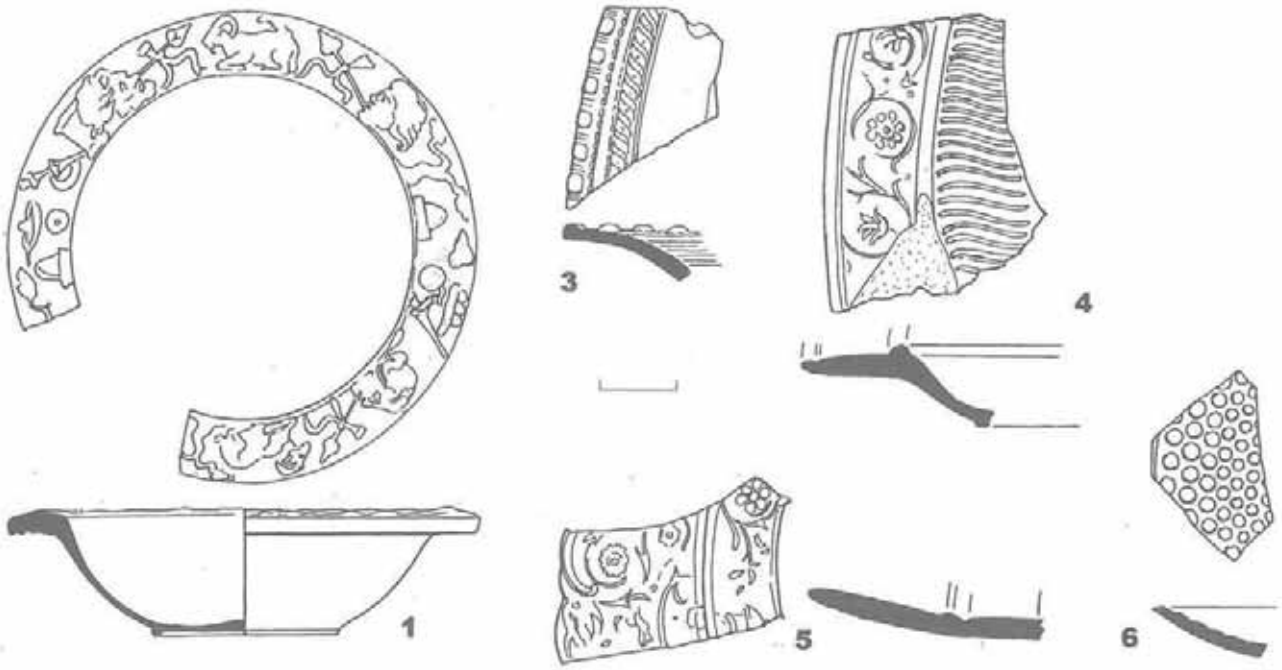


Figure 1 - Exemples lyonnais. 1 : Hauts-de-Saint-Just ; 3 : Rue des Farges ; 4 et 5 : Place des Célestiins ; 6 : Saint-Romain-en-Gal (éch. 1/2).

4. Lyon, Place des Célestins[1], 1993, 7406.
Rebord de plat à marli avec décor végétal. On notera la proximité du décor avec ceux des coupes à collerette de Chaourse ou de Graincourt-lès-Havrincourt (Baratte *et al.* 1989, nos 74 et 90).

5. Lyon, Place des Célestins, 1993, 7649.
Rebord de plat à oreille (lanx), avec décor végétal. Le décor de rinceaux, identique au décor du fragment précédent, permet de penser que les deux fragments appartenaient au même vase.

6. Saint-Romain-en-Gal, hors stratigraphie.
Fond de plat avec décor de grènetis.

CARACTÉRISTIQUES TECHNIQUES

Les exemplaires lyonnais présentent une pâte fine, dure, sans inclusions visibles à l'œil nu. Le vernis est rouge orangé, très fin, légèrement marbré.

L'analyse physico-chimique de deux fragments a révélé qu'il s'agissait d'argile calcaire, avec un pourcentage de chaux de 13 %.

Ces vases reproduisent en céramique les formes et les décors de vases d'argenterie, en particulier de plats et coupelles à décors bachiques connus par des trésors d'argenterie du IIIe s., comme ceux de Vienne (Baratte *et al.* 1990 ; Fig. 2) ou de Lyon-Vaise (Aubin *et al.* 1999 ; Fig. 3). Le plat ovale à marli correspond à une forme typique de la vaisselle d'argenterie (lanx).

L'influence de la toreutique sur la production céramique est attestée par de nombreux exemples à différentes époques. Dès la fin du Ier s. av. J.-C., les vases arétins en sigillée décorée reproduisent les formes et les décors de vases métalliques. De même, les productions de céramiques à glaçure plombifère d'Asie mineure puis romaines copient les formes de vases de bronze ou d'argent. Un des intérêts des imitations en céramique est de nous donner l'image de certains décors de vases d'argenterie, dont les originaux ont disparu (Franken 1997).

Ce phénomène d'imitations semble toutefois connaître un développement au IIIe s. La vaisselle métallique influence le répertoire de nombreuses productions : sigillée claire B, africaine C, sigillée de Rheinzabern, plombifères italiques, sigillée médio-adriatique.

ORIGINE

Cette production d'origine inconnue présente des analogies avec la sigillée médio-adriatique définie par L. Brecciaroli Taborelli (1978) (Fig. 4). Les exemplaires lyonnais se distinguent cependant des productions adriatiques et cette origine doit être écartée. De même, bien que ces céramiques présentent des affinités avec la sigillée claire C africaine, du point de vue de l'aspect, elles présentent suffisamment de différences pour écarter également une origine africaine.

Des vases qui présentent un aspect très proche ont pourtant été attribués aux productions africaines. Plusieurs exemples attribués par Salomonson (1969) au groupe de la C ont été, par la suite, classés par Carandini et Tortorella (1985) dans les sigillées A1/A2, décorées au moule. Il s'agit, entre autres, de certaines pièces publiées par Toynbee (1957) comme étant des productions italiques. On voit par là que l'inspiration commune à plusieurs catégories est source de confusion et rend difficile l'attribution de certains vases à une catégorie précise, en l'absence d'analyse de pâte.

Il apparaît également que quelques pièces appartenant à cette production ont été classées comme sigil-

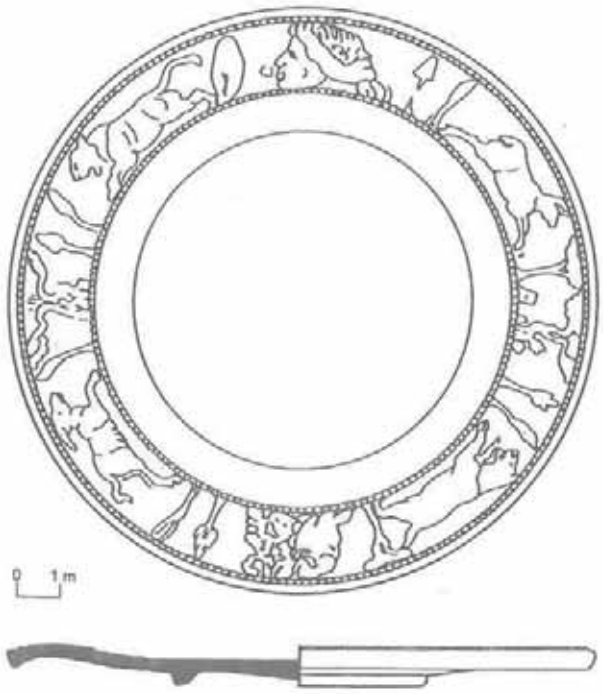


Figure 2 - Coupelle en argent du trésor de Vienne (Baratte *et al.* 1990).

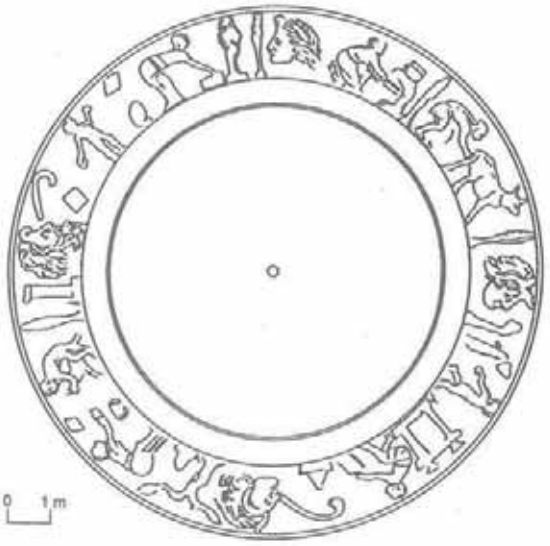


Figure 3 - Vase en argent du trésor de Vaise, à Lyon (Aubin *et al.* 1999).

1 Les fouilles de la place des Célestins ont été conduites, en 1992 et 1993, par C. Arlaud et J.-M. Lurol que nous remercions pour nous avoir permis d'étudier une partie du matériel.

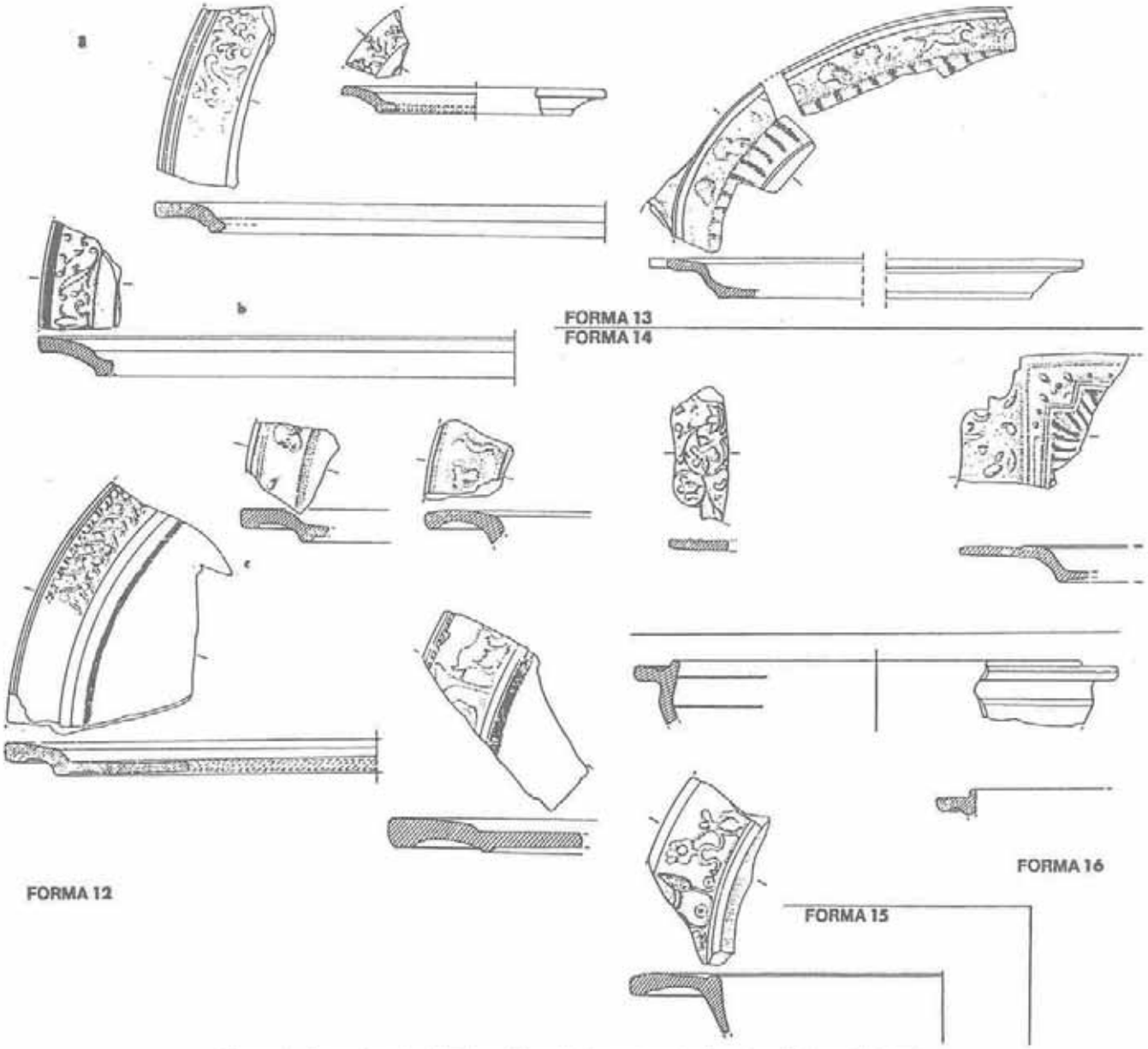


Figure 4 - Exemples de sigillée médio-adriatique d'après Brecciaroli-Taborelli (1978).

lées claires B à cause de leur vernis orangé. Cela semble être le cas pour un exemplaire de Glanum (Darton 1972, p. 185).

Cette céramique semble avoir connu une diffusion très limitée en Gaule. En dehors de l'exemple de Glanum déjà cité, on signalera un fragment découvert à Genève (Paunier 1981, nº 311). En revanche, des exemplaires de cette production ont été signalés à Ostie (Carandini), ainsi qu'à Rome (Toynbee 1957). Comme le signale Franken (1997), la majorité des exemples d'imitations de plats en argent proviennent de Rome, Ostie et de l'environnement proche.

La poursuite des recherches devrait permettre de préciser les lieux de production mais on peut suggérer à titre d'hypothèse de travail, une origine italique, peut-être la région de Rome.

BIBLIOGRAPHIE

Aubin *et alii* 1999 : G. AUBIN, F. BARATTE, J.-P. LASCOUX, C. METZGER, *Le trésor de Vaise à Lyon*, DARA 17, 1999.

Baratte *et alii* 1989 : F. BARATTE, *Trésors d'orfèvrerie gallo-romains*, catalogue d'exposition, Paris, 1989.

Baratte *et alii* 1990 : F. BARATTE, A. LEBOT-HELLY, B. HELLY, M.-C. DEPASSIOT, V. LANGLET, *Le trésor de la place Camille-Jouffray à Vienne (Isère)*, 50e suppl. à *Gallia*, 1990.

Brecciaroli Taborelli 1978 : L. BRECCIAROLI TABORELLI, Contributo alla classificazione di una terra sigillata chiara italica, dans *Rivista di Studi Marchigiani* 1, 1978, p. 1-38.

Carandini 1968 : A. CARANDINI, *Le terme del Nuotatore, scavi del ambiente IV, ceramiche decorate, Studi miscellanei, 13, Ostia I*, 1967-1968, p. 62-63.

Carandini et Tortorella 1981 : A. CARANDINI et S. TORTORELLA, Ceramica africana, produzione A (A1, A1/2) decorata a matrice, dans *Enciclopedia del Arte antiqua, Atlante delle forme ceramiche*, I, 1981, p. 141-143.

Darton 1972 : A. DARTON, Sigillée claire B de la vallée du Rhône, dans *Revue d'Etudes Ligures*, 38, 2, 1972, p. 137-189.

Franken 1997 : N. FRANKEN, Imitationen römischer Silbertabletts in Ton, dans *Das Haus lacht vor Silber*, 1997, Bonn, p. 31-40.

Mazzeo Saracino *et alii* 1993 : L. MAZZEO SARACINO, L. SEMPRINI, F. BIONDANI, Terre sigillate tarde di area medio-adriatica : il materiale di Suasa, dans *Ceramica romana e archeometria : lo stato degli studi (Atti delle giornate internazionale di studio)*, Firenze, 1994, p. 197-203.

Mazzeo Saracino *et alii* 1996 : L. MAZZEO SARACINO, F. BIONDANI, M. C. NANETTI, Primi risultati di una ricerca su terre sigillate tarde di area medio-adriatica, dans *Ocnus, Quaderni della scuola di Specializzazione in Archeologia*, IV, 1996, Bologna.

Paunier 1981 : D. PAUNIER, *La céramique gallo-romaine de Genève*, Paris-Genève, 1981.

Salomonson 1969 : J. W., SALOMONSON, *Spätrömische rote Tonware mit Reliefverzierung aus Nordafrikanischen Werstätten, Entwiclungsgeschichtliche Untersuchungen zur Reliefschmuckten Terra Sigillate Chiara "C"*, BVAB, XLIV, 1969.

Toynbee 1957 : H. M. C. TOYNBEE, Fragments of italian red-gloss Ware from the domus aurea, Rome, dans *Latomus*, XIV, 1957, 1, p. 18-22.

* *
*

SFECAG, Actes du Congrès de Fribourg, 1999.

Hannelore M. A. ROSE

MASQUES EN TERRE CUITE TROUVÉS EN GERMANIE INFÉRIEURE ET SUPÉRIEURE ET PLUS SPÉCIALEMENT À COLOGNE

Les masques en terre cuite sont le thème de mes recherches. Je me suis fixée pour but de faire un genre de corpus des masques grandeur nature trouvés en Allemagne. Je vais m'attacher à faire une réflexion fondamentale sur leur provenance, leur usage et leur signification et tenter une typologie.

Jusqu'à présent, on a très souvent pensé qu'il s'agissait de masques portés par les acteurs sur scène. Cependant, leur taille, leurs proportions, les particularités techniques et le contexte des fouilles font comprendre que cela n'a pas pu être le cas. On peut les considérer très vraisemblablement comme éléments décoratifs sur les façades d'édifices divers. Ils étaient aussi suspendus comme *oscilla* entre les colonnes des portiques (Fig. 1). Très souvent, on les a retrouvés dans des *villæ* à péristyle et des maisons urbaines, mais aussi dans des camps militaires et des sanctuaires. Dans ce dernier cas, il s'agit de décors ou d'objets votifs. Cela semble être le cas de deux d'entre eux portant sur le front un médaillon avec Mercure flanqué de deux coqs. L'un provient de Cologne, l'autre de Vechten aux Pays-Bas.

En tant qu'*oscilla*, on les retrouve autant en Italie que dans le reste des provinces romaines, mais leurs caractéristiques typologiques sont différentes. En Italie, prédominent les types de masques traditionnels représentant des Satyres, des Ménades et des personnages tragiques. En revanche, en *Gallia belgica*, dans les provinces germaniques et en Bretagne romaine, c'est le type du masque grotesque –tête masculine chauve aux traits très caricaturaux– qui est le plus fréquent (Fig. 2).

Parallèlement, il existe des masques aux coiffures élaborées ou aux boucles longues. Les bandeaux qui ornent les cheveux montrent que ce sont des masques féminins (Fig. 3). Ceux-ci possédant le plus souvent une paroi très fine, il ne nous en reste malheureusement que peu de fragments. C'est pourquoi il ne m'est pas possible de faire une description précise de leur apparence et d'en définir le genre. Cependant, la caractéristique de ces masques féminins relativement aplatis est le bandeau en forme de U renversé, percé de trous et appliqué à l'arrière. Aucun de ces masques, masculins ou féminins, ne se laisse apparenter à ceux des groupes de théâtre traditionnels.

Les masques fabriqués en Germanie inférieure ont été formés dans des moules en plâtre. C'est pourquoi, on ne reconnaît pas seulement des séries (Fig. 4), mais aussi des pièces issues d'un seul et même moule reconnaissables aux pustules sur leur surface dues à la présence de bulles d'air. Ceci est typique pour les objets moulés dans du plâtre.

Beaucoup de fragments portent des traces de peinture qui soulignent les rides, les verrues et les lèvres (Fig. 2). Les cheveux étaient, la plupart du temps, peints entièrement en jaune ou en brun-rouge.

Cologne était le grand centre de fabrication de masques en Germanie inférieure et, apparemment, jusqu'à présent, le seul à les produire en terre blanche. L'exportation se faisait le long du Rhin, au nord jusqu'à Londres, au sud jusqu'à Augst ainsi qu'en Belgique.

Un autre grand centre de production était Trèves. Rheinzabern ainsi que Nimègue aux Pays-Bas, en fabriquaient également, mais uniquement pour satisfaire les besoins locaux. C'est au IIe s. apr. J.-C. que la production est la plus élevée.

En ce qui concerne les masques de Gaule centrale, je n'ai que peu de références et la littérature n'est pas très abondante à ce sujet. Jusqu'à présent, on n'a pu faire que quelques constations très générales. En France, on a trouvé des masques en de très nombreux endroits (Fig. 5) mais en très petites quantités, hormis Lyon où on en a découvert une trentaine lors de fouilles. La plupart de ces masques semblent avoir été tirés de moules en terre cuite. Pour ceux de Lyon, en revanche, on s'est servi de moules en plâtre, comme c'est le cas en Germanie. Les types de masques trouvés en Gaule centrale sembleraient être plus inspirés des formes traditionnelles qu'en Germanie où prédominent les masques grotesques.

Pour l'instant, on ne peut pas encore vraiment parler d'un chemin de diffusion allant de l'Italie vers la Germanie en passant par la Gaule. C'est peut-être ce que pourront démontrer des recherches ultérieures.

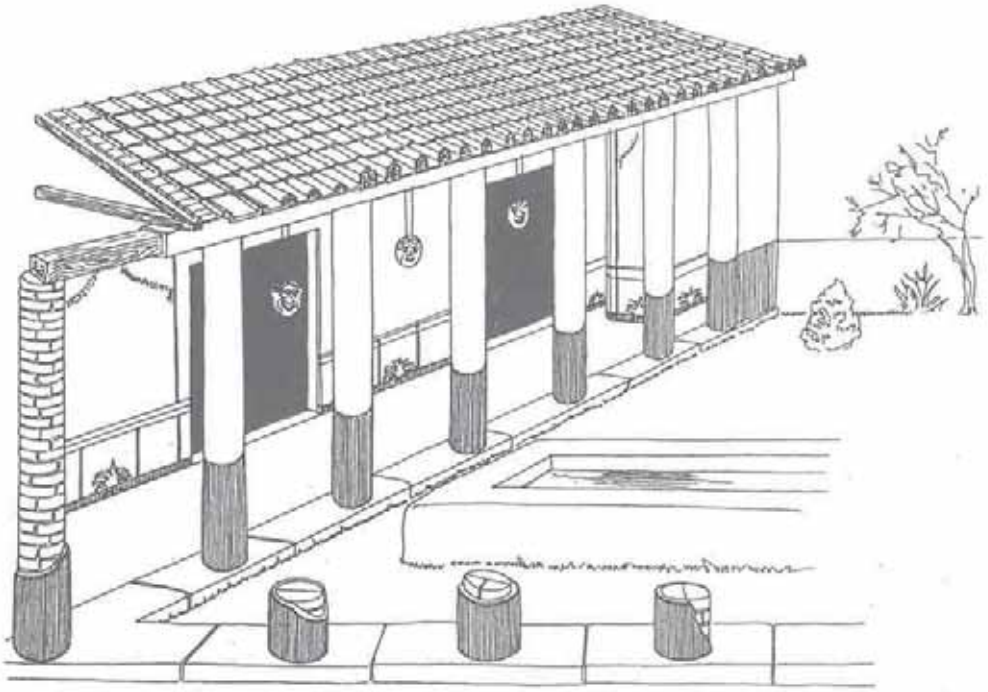


Figure 1 - Lyon, illustration de l'usage des masques en tant qu'*oscilla* ("Maison aux Masques" : extrait de A. Desbat, *Les fouilles de la rue des Farges à Lyon 1974-1980*, 1984, fig. 35.).

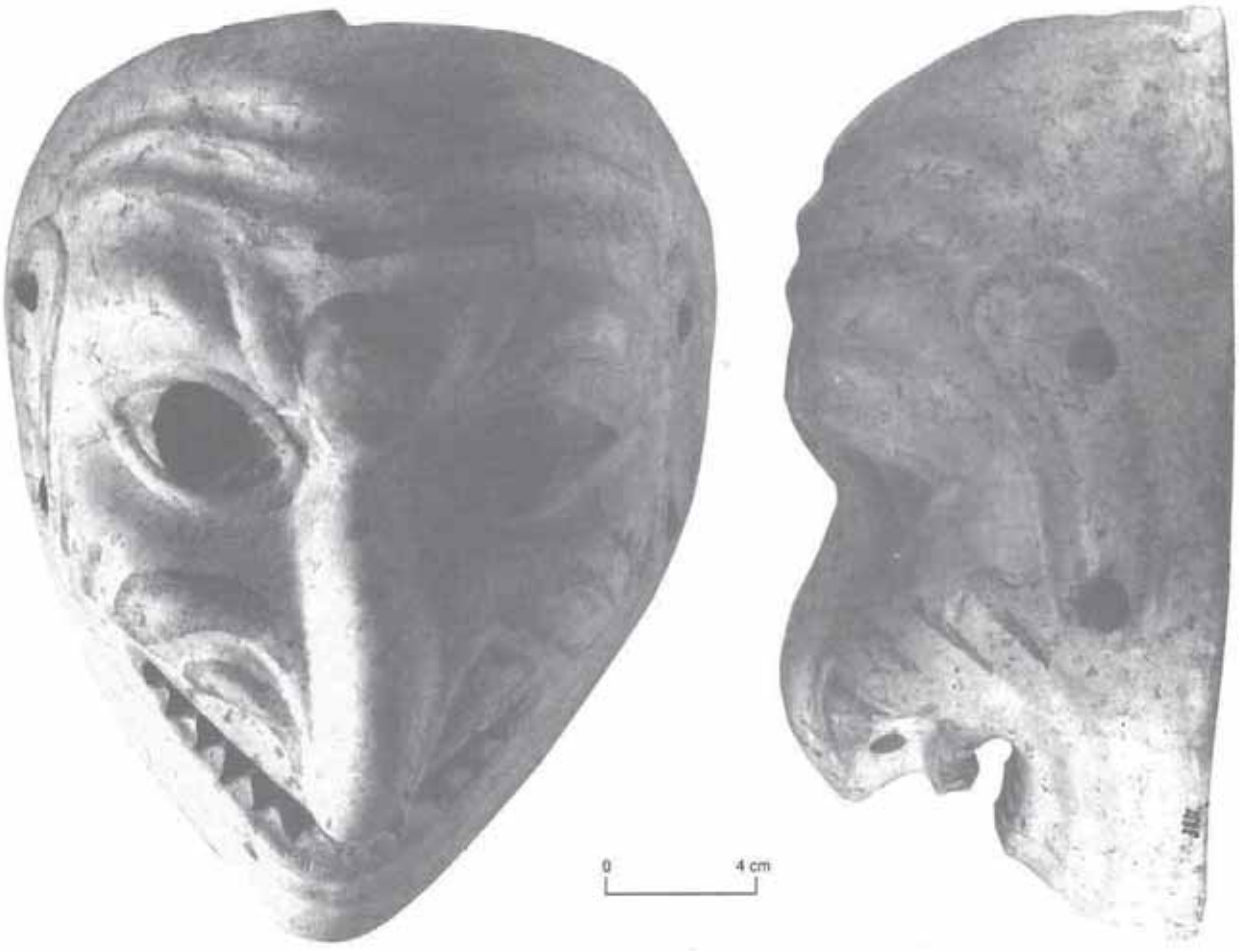


Figure 2 - Cologne, masque grotesque (Inv. 3851).

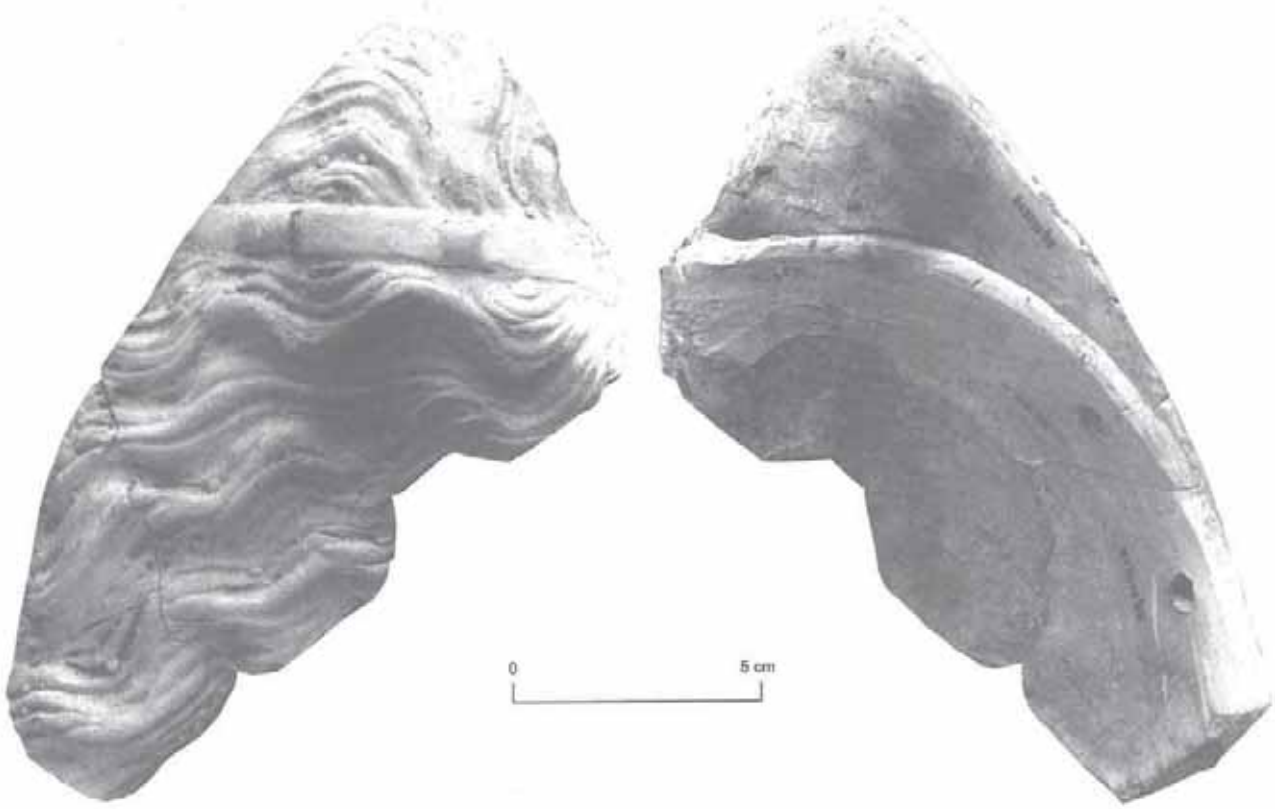


Figure 3 - Cologne, masque féminin avec bandeau d'argile fixé sur l'arrière (Inv. 80,1677.19).

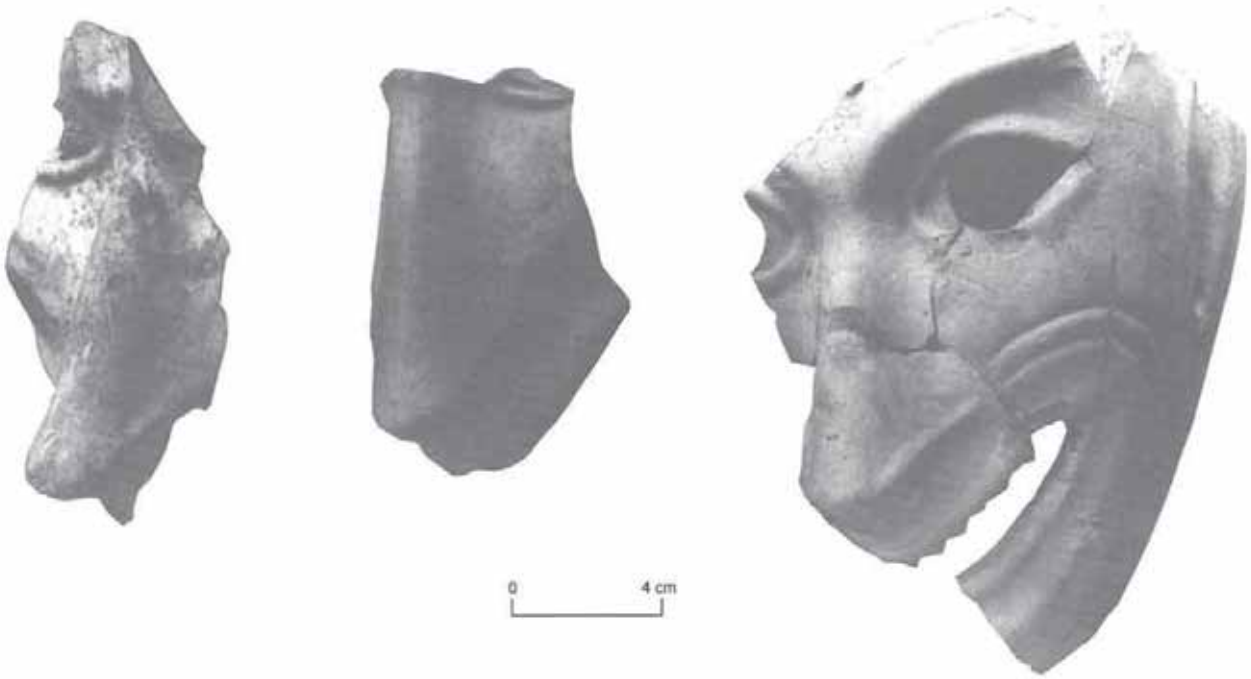


Figure 4 - Cologne, fragments d'une même série (Inv. 57, 190 ; 61, 5 ; 79, 414.4).

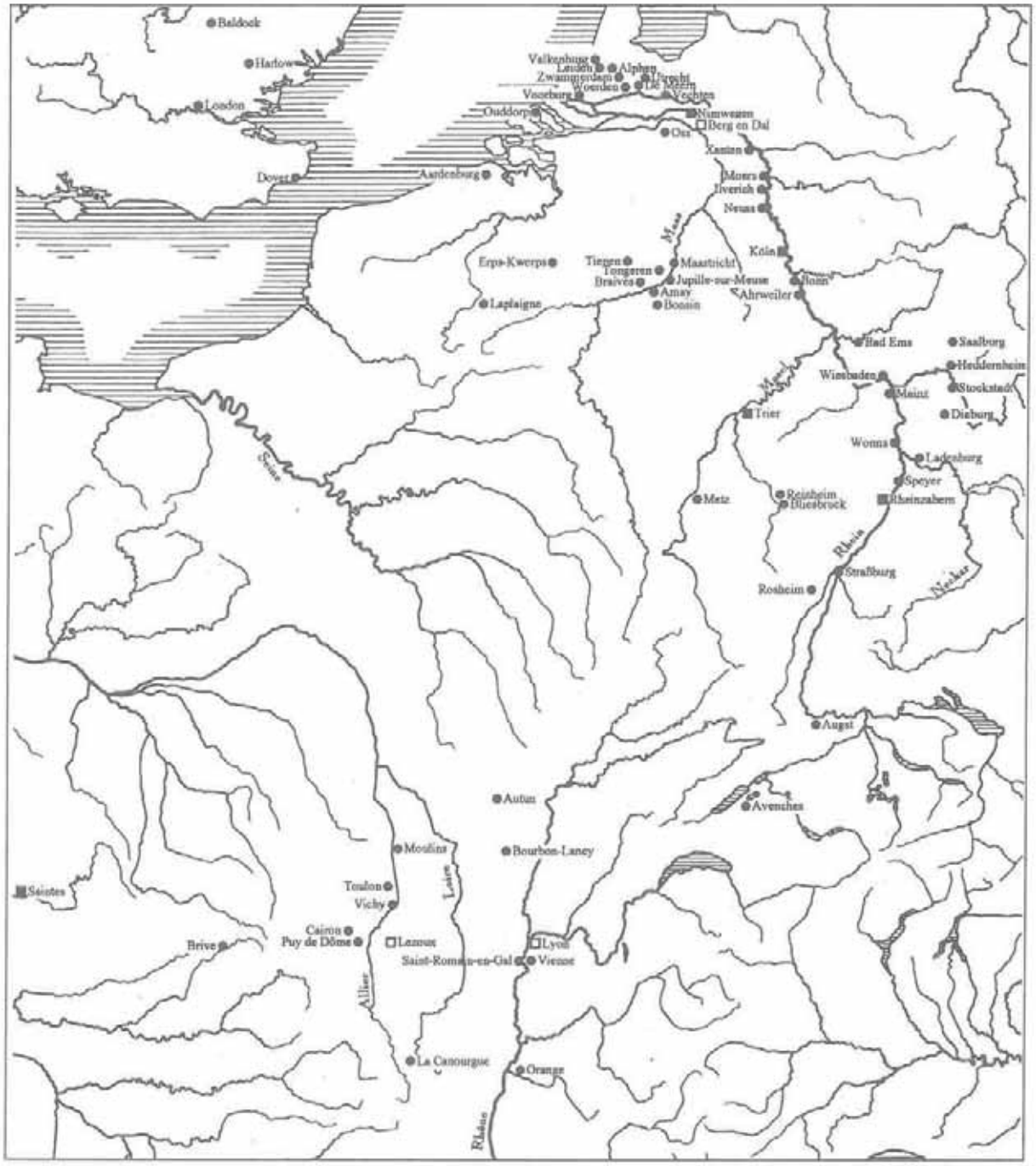


Figure 5 - Lieux de trouvaille dans les provinces du nord-ouest de l'Empire.
● lieu de trouvaille. ■ atelier attesté. □ atelier supposé

BIBLIOGRAPHIE

Bémont *et alii* 1993 : C. BEMONT, M. JEANLIN, C. LAHANIER, *Les figurines en terre cuite gallo-romaines*, DAF 38, 1993.

Van Boekel 1987 : G. M. E. C. VAN BOEKEL, *Roman Terracotta Figurines and Masks from the Netherlands*, Diss. Groningen, 1987.

Desbat 1977 : A. DESBAT, Masques gallo-romains en terre cuite trouvés à Lyon, dans *Figlina*, 2, 1977, p. 19-28.

Desbat 1989 : A. DESBAT, Les masques gallo-romains en terre cuite, usages et fonctions, dans C. LANDES, *Spectacula, (actes du congrès de Lattes 1989)*, 1992, p. 249-255.

Dütschke 1884 : H. DÜTSCHKE, Römische Maskenfragmente aus Köln, dans *Bonner Jahrbuch*, 78, 1884, p. 126-134, pl. 2.

Grenier 1926 : A. GRENIER, Masques antiques en terre cuite des pays rhénans et d'ailleurs, dans *Bulletin de la Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace*, 1926, p. 75-82.

Rose 1999 : H. ROSE, *Römische Terrakottamasken in Köln*, Kölner Jahrbuch für Vor- und Frühgeschichte, 32, 1999 (en impression).

LISTE DES PARTICIPANTS

AGUSTONI Clara : Service Archéologique Cantonal (Section A1), Planche Supérieure 13, 1700 FRIBOURG, **SUISSE**
ALTJOHANN Michael ; Archäologisches Institut der Universität, Albertus-Magnus Platz, 50923 KOLN, **ALLEMAGNE**
AMMANN Sandra : Rutimeyerstrasse 5, 4054 BASEL, **SUISSE**
AUCHER Michel : 61 route de la Torchaise, 86580 VOUNEUIL-SOUS-BIARD,
BACHER René : Eichgutweg 35, 3053 MUNCHENBUCHSEE, **SUISSE**
BAILEY Juliet : Foscombe, Ashleworth, GLOUCESTER GL19 4JN, **GRANDE-BRETAGNE**
BARAT Yvan : 77 rue de l'Ouest, 75014 PARIS
BARON Michel : 8 rue du Nouveau-Bercy, 94220 CHARENTON-LE-PONT
BARON Michelle : 8 rue du Nouveau-Bercy, 94220 CHARENTON-LE-PONT
BET Philippe : Centre Archéologique Duchasselnt, 63190 LEZOUX
BIAGGIO-SIMONA Simonetta : Via Fabrizia 24A, 6512 GIUBIASCO, **SUISSE**
BLANC Pierre-Marie : IFAPO-Ambassade de France, 128 bis, rue de l'Université, 75351 PARIS 07 SP, **SYRIE**
BONNY David : Les Riaux, 1748 PREZ-VERS-NORIAZ, **SUISSE**
BOSSE Sandrine : rue Perron 44, 1196 GLAND, **SUISSE**
BOURGEOIS Ariane : 18 Passage d'Enfer, 75014 PARIS
BOURSON Véronique : 4 rue Adobart Lefèvre, 80000 AMIENS
BOUVIER Michel : 16 rue Roger Radisson, 69005 LYON
BOUVIER Jeanne : 16 rue Roger Radisson, 69005 LYON
BREM Hansjörg : Lindenstrasse 23 8400 WINTERTHUR, **SUISSE**
BRULET Raymond : CRAN, Université de Louvain, Rue du Marathon 3, 1348 LOUVAIN-LA-NEUVE, **BELGIQUE**
BUGNON Dominique : Bertigny 9, 1700 FRIBOURG, **SUISSE**
BÜNDGEN Sidonie : Le Bourg, 42600 CHALAIN D'UZORE
BUXEDA I GARRIGOS Jaume : ERAUB, Dpt Preh., Hist. Ant. i Arqueol., C/ de Baldiri i Reixac s/n, 8028 BARCELONA, **ESPAGNE**
CAPARROS Thierry : 9 rue Lagrange, 69190 SAINT-FONS
CAPT Pierre Alain : *Res Cretariae*, 1404 CUARNY, **SUISSE**
CARRARD Frédéric : rue de Trévelin 132, 1170 AUBONNE, **SUISSE**
CASTELLA Daniel : route du Village 7, 1807 BLONAY, **SUISSE**
CHAMBON Marie-Pierre : 18-20 cours Beauvoir, Le Chastel A, 18000 BOURGES
CHARLIER Fabrice : 17 rue Ronchaux, 25000 BESANCON
CORBIAU Marie-Hélène : avenue du Préau 13, 1040 BRUXELLES, **BELGIQUE**
CORSIEZ Amélie : 7 place des Alouettes, 59260 SAINT-POL-SUR-MER
DABIN Martine : 30 rue Salvador Allende, 92000 NANTERRE
DELAGE Richard : 28 route de la Libération du 1er septembre 1944, 16700 RUFFEC
DELOR-DEVEVEY Anne : 50 rue Verrerie, 21000 DIJON
DEMANET Anne : 51 rue d'Alconval, 1420 BRAIVE-L'ALLEUD, **BELGIQUE**
DEMANET Jean-Claude : 51 rue d'Alconval, 1420 BRAIVE-L'ALLEUD, **BELGIQUE**
DEMAREZ Jean-Daniel : 3 rue des Planchettes, 2900 PORRENTRUY, **SUISSE**
DERU Xavier : 1 ter boulevard J.-B. Lebas, 59000 LILLE
DESBAT Armand : 59 rue Benoist Mary, 69005 LYON
DESCHLER-ERB Eckhard : Neuer Weg 10, 4114 HOFSTETTEN, **SUISSE**
DUBOIS Stéphane : 4 rue Adobart Lefèvre, 80000 AMIENS
DUBOIS Yves : Cret 7, 1006 LAUSANNE, **SUISSE**
DUFAŸ Bruno : SADY, 9 rue Antoine Coypel, 78000 VERSAILLES
DUMOULIN Francis : SRA Champagne-Ardennes, 3 Faubourg Saint-Antoine, 51000 CHALONS-EN-CHAMPAGNE
DUROST Raphaël : 21120 SPOY
EBBUTT Susan : Chemin Montelly, 1007 LAUSANNE, **SUISSE**
EBNÖTHER Christa : Okenstrasse 10, 8037 ZURICH, **SUISSE**
ENGEL-DE BECKER Pierre : Veveyse 20, 1700 FRIBOURG, **SUISSE**
FUCHS Michel : Planche Supérieure 35, 1700 FRIBOURG, **SUISSE**
FUCHS Judith : Stornackerstrasse 22, 5200 BRUGG, **SUISSE**
FÜNFSHILLING Sylvia : Gotthelfstasse 22, 4054 BALE, **SUISSE**
FURGER Alex : Römermuseum, Giebenarcherstrasse 17, 4302 AUGST, **SUISSE**
GATEAU Fabienne : Musée archéologique, 63190 LEZOUX
GAUDILLIÈERE André : 71720 TRAMBLY
GÉRARD Franck : 1 rue Principale, 57320 CHEMERY-LES-DEUX
GISLER Jean-Robert : Université de Fribourg, 1700 FRIBOURG, **SUISSE**
GRAND-GIRY Karine : le Belvédère, 63 rue Diderot, 42300 ROANNE
HAGENDORN Andrea : 5210 WINDISCH, **SUISSE**
HALDIMANN Marc-André : rue Dubois-Melly 2A, 1205 GENÈVE, **SUISSE**
HANUT Frdéréic : CRAN, avenue du Marathon 3, 1348 LOUVAIN-LA-NEUVE, **BELGIQUE**
HARB Pierre : Lindweg 11, 4528 ZUCHWILL, **SUISSE**
HARLAY Gabriel : 10 rue Gambetta, 93500 PANTIN,
HASENBACH Verena : Mitteldorf 32, 9490 VADUZ, **LIECHSTENTEIN**
HINTERMANN Dorothea : 5400 BADEN, **SUISSE**
HOCHULI-GYSEL Anne : Site et Musée Romains d'Avenches, Avenue Jomini 16, 1580, **SUISSE**
HOEK Florian : Louisrebenweg 11, 4104 OBERWIL, **SUISSE**
HOFFMANN ROGNON Pascale : rue du Plan 6, 2000 NEUFCHATEL, **SUISSE**
HÖPKEN Constanze : Wilh.-Waldeyer Str. 2, 50937 KOLN, **ALLEMAGNE**
HORISBERGER Beat : 6330 CHAM, **SUISSE**
JAUCH Verena : 78462 KONSTANZ, **ALLEMAGNE**
JOBELOT Nicole : 69 rue Saint-Fargeau, 75020 PARIS
JOLY Martine : Le Faubourg 2, 25660 MONTROND-LE-CHATEAU
KACH Daniel : Stornackerstrasse 22, 5200 BRUGG, **SUISSE**
KOLLER Helen : 5200 BRUGG, **SUISSE**
LABAUNE Yannick : 33 rue Amiral Roussin, 21000 DIJON
LAROCHE Colette : 21 rue Saint-Jean, 69005 LYON
LÉGERET Vincent : place Blarer-de-Wartensee 7, 2900 PORRENTRUY, **SUISSE**
LEMAÎTRE Séverine : 123 rue des Blancs Mouchons, 59500 DOUAI
LEUCHS-BARTELS Katrin : Grienstrasse 51, 4055 BASEL, **SUISSE**
LORIDANT Frédéric : 296 rue de Lille, 59223 RONCQ
LUGINBÜHL Thierry : Source 10A, 1009 PULLY, **SUISSE**
MADRID FERNANDEZ Marisol : ERAUB, Dpt Preh., Hist. Ant. i Arqueol., C/ de Baldiri i Reixac s/n, 8028 BARCELONA, **ESPAGNE**
MAGGETTI Marino : Université de Fribourg, 1700 FRIBOURG, **SUISSE**
MARTIN Thierry : 4 boulevard de la Mairie, 81200 AUSSILLON

MARTIN-KILCHER Stéfanie : Bachlettenstrasse 64, 4054 BALE, **SUISSE**
MATTER Georg : Hokerstrasse 6, 4054 BASEL, **SUISSE**
MAY-CASTELLA Catherine : Route du Village 7, 1807 BLONNAY, **SUISSE**
MAZA Guillaume : 78 avenue de Marseille, 69007 LYON
MEYER-FREULER Christine : Oberhasustrasse 15, 6005 LUCERNE, **SUISSE**
MEYLAN-KRAUSE Marie-France : Musée et site romains d'Avenches, Avenue Jomini 16, 1580 AVENCHES, **SUISSE**
MISONNE Benoit : Dpt. de Géologie et Géographie, Lab. de Géologie Générale, Place L. Pasteur 3, 1348 LOUVAIN-LA-NEUVE, **BELGIQUE**
MONNIER Jacques : Pavement 45, 1018 LAUSANNE, **SUISSE**
MONTANDON Benoît : rue Saint-Roch 21, 1004 LAUSANNE, **SUISSE**
MOUTON Sylvie : 63 rue Jean-Jacques Rousseau, Cours Saint-Nicolas, 21000 DIJON
MULLER Simon : 2073 GUMLINGEN, **SUISSE**
NIFFELLER Urs : C/O SGUF, Postfach 1864, 4001 BASEL, **SUISSE**
NOUVEL Pierre : 15 rue Bordot, 21000 DIJON
PACCOLAT Olivier : Chemin des Amandiers 84, 1900 SION, **SUISSE**
PANTET Arianne : 25 rue du Milieu, 1400 YVERDON, **SUISSE**
PAULI-GABI Thomas : 8090 ZURICH, **SUISSE**
PAUNIER Daniel : Chemin de l'Etang 43, 1219 CHÂTELAINE, **SUISSE**
PAURON Yannick : 24 place du Général-de-Gaulle, 78540 VERNOUILLET
PHILIPPE Jacques : 140 rue du Léman, 78990 ELANCOURT
PROUST Jean : Quartier Roquesauve, 13330 PELISSANNE
PROUST Danielle : Quartier Roquesauve, 13330 PELISSANNE
PROVOST Nicole : 10 rue Gambetta, 93500 PANTIN
PUSSOT Daniel : 26 rue de l'Ecole, 77950 MOISENAY
PUSSOT Simone : 26 rue de l'Ecole, 77950 MOISENAY
RAMSTEIN Marianne : Ländlistrasse 28, 3047 BREMGARTEN, **SUISSE**
REKK Samantha : Dpt. de Géologie et de Géographie, Lab. de Géologie Générale, Place L. Pasteur 3 1348 LOUVAIN-LA-NEUVE, **BELGIQUE**
REY-VODOZ Véronique : Musée de la Ville de Nyon, Place du Château 5, 1260 NYON, **SUISSE**
RICOTTIER Marielle : 52 bis rue des Minimes, 42300 ROANNE
RIVET Lucien : 8 rue Beaujour, 13006 MARSEILLE
ROBERT-CHARRUE Céline : Untere Zollgasse 70, 3072 OSTERMUNDIGEN, **SUISSE**
ROGÉRÉ Béatrice : 1920 MARTIGNY, **SUISSE**
ROSE Hannelove : Paul-Schallck Str. 25, 50939 KOLN, **ALLEMAGNE**
ROSSI Gian-Carlo : 3043 WETTINGEN, **SUISSE**
ROTH-RUBI Katrin : Lorrainestrasse 32, 3013 BERN, **SUISSE**
ROUQUET-RICHARD Nadine : 18 rue Voctor Baltard, 18000 BOURGES
SABY Frédéric : Route de Schifferen 40, 1700 FRIBOURG, **SUISSE**
SAULNIER Sylvie : 8 rue Beaujour, 13006 MARSEILLE
SCHATZMANN Regula : Romersmuseum, Giebenarcherstraat 17, 4302 AUGST, **SUISSE**
SCHINDLER-KAUDELKA Eleni : Mariatrosterstrasse 113, 8043 GRAZ, **AUTRICHE**
SCHMID Debora : Römermuseum, Giebenarcherstrasse 17, 4302 AUGST, **SUISSE**
SCHOPFER Anne : Chemin de Pierrefleur 54, 1004 LAUSANNE, **SUISSE**
SCHUCANY Caty : Rainmattstrasse 5, 3011 BERN, **SUISSE**
SCHUPBACH Sarah : Rue du Midi 1, 1860 AIGLE, **SUISSE**
SCOTT Anna : Domaine de Carliqui, 11300 LIMOUX
SERNEELS Vincent : Université de Fribourg, Institut de Minéralogie, 1700 FRIBOURG, **SUISSE**
SIMON Laure : 56 rue Dupont des Loges, 35000 RENNES
SIREIX Christophe : 4 rue de la Paix, 33150 CENON
SÜTTERLIN Hans : Hollenweg 5, 4153 REINACH, **SUISSE**
SYMONDS Robin : Museum of London Specialist Services, 46 Eagle Wharf Road, LONDON NI 7BE, **GRANDE-BRETAGNE**
THIERRIN-MICHAEL Gisela : Rue A. Guenin 1, 2900 PORRENTRUY, **SUISSE**
THORIMBERT Sophie : 1686 GRANGETTES-PRES-ROMONT, **SUISSE**
TOGNARELLI Jean-Claude : 24 place du Général-de-Gaulle, 78450 VERNOUILLET
TRUMM Jürgen : 79098 FREIBURG i. B., **ALLEMAGNE**
TYERS Paul : Foscombe, Ashleworth, GLOUCESTER GL19 4JN, **GRANDE-BRETAGNE**
TYSZLER Lubomira : Institut d'Archéologie, Univ. de Lodz, Pumovska 96, LODZ 31-402, **POLOGNE**
VAUTHEY Pierre-Alain : Au Charmin, 1648 HAUTEVILLE, **SUISSE**
VERTET Hugues : 66 boulevard Saint-Exupry, 03400 YZEURE
VILVORDER Fabienne : C.R.A.N., Université de Louvain, Avenue du Marathon 3, 1348 LOUVAIN-LA-NEUVE, **BELGIQUE**
VOGEL MÜLLER Verena : Bäumlihofstrasse 29/30, 4058 BASEL, **SUISSE**
WITTMANN Alain : 16 rue Descartes, 63100 CLERMONT-FERRAND
WYSS Stephan : Weissenbühlweg 45, 3007 BERN, **SUISSE**
ZANCO Angela : Dip. Mineralogia e Petrografia, C.SO Garibaldi 37, 35137 PADOVA, **ITALIE**
ZAWADZKY Tadeusz : 9 rue des Lambrois, 71700 TOURNUS
ZWAHLEN Rodolphe : 1 Berglistrasse, 2558 AERGTEN, **SUISSE**

Les Actes des Congrès de la SFECAG sont livrés aux adhérents à jour de leur cotisation pour l'année.
Cet ouvrage peut être commandé à la SFECAG : 8 rue Beaujour, 13006 MARSEILLE (FRANCE).

http://www.multimania.com/sfecag/

Informations légales : supplément au n° 64 de la Revue Archéologique Sites, Ass. Fce d'Archéologie Métropolitaine, 83590 GONFARON.

Dépôt légal : décembre 1999. Le directeur des publications : Philippe BET ; le Président de la SFECAG : Lucien RIVET.